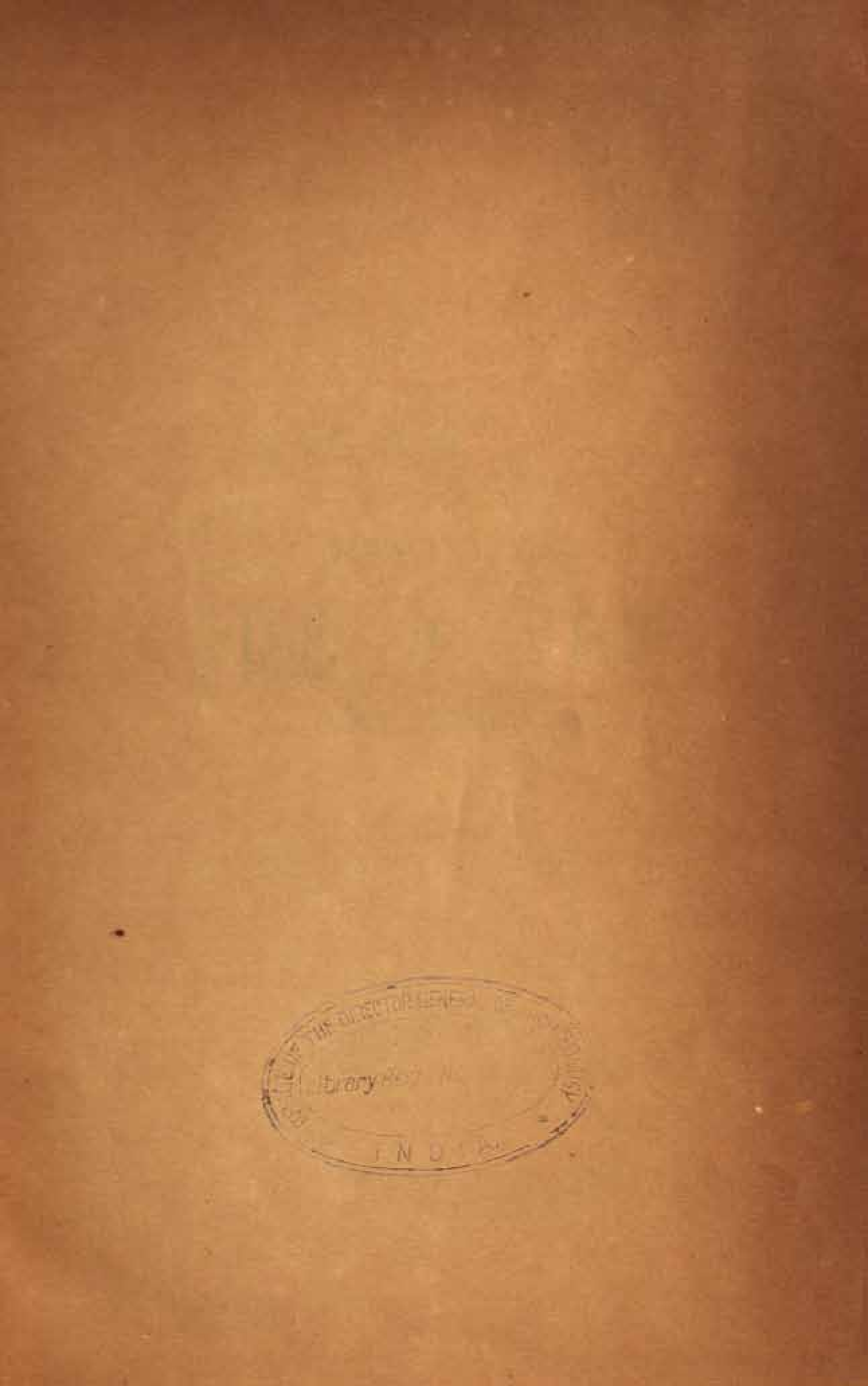

OFFICE OF THE DIRECTOR GENERAL OF ARCHÆOLOGY
Library Reg. No
INDIA.





HISTOIRE
DE L'ART
DANS L'ANTIQUITÉ

TOME VI



PARIS

TYPOGRAPHIE CHAMEROT ET RENOUARD

19, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19

HISTOIRE DE L'ART DANS L'ANTIQUITÉ

PHÉNICIE — ÉGYPTE — ASSYRIE — JUDÉE — ASIE MINEURE
PERSE — GRÈCE

PAR

GEORGES PERROT
MEMBRE DE L'INSTITUT, PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS
DIRECTEUR DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

ET

CHARLES CHIPIEZ
ARCHITECTE DU GOUVERNEMENT, INSPECTEUR DE L'ENSEIGNEMENT DU DESSIN

TOME VI

LA GRÈCE PRIMITIVE
L'ART MYCÉNIEN

Contenant 553 gravures
dessinées d'après les originaux ou d'après les documents les plus authentiques





PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1894

HISTOIRE
DE L'ART
DANS L'ANTIQUITÉ

LIVRE ONZIÈME

LA GRÈCE PRIMITIVE

L'ART MYCÉNIEN

CHAPITRE PREMIER

LES CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE LA CIVILISATION GRECQUE

§ 1. — LA MÉTHODE ET LE PLAN SUIVIS DANS CETTE HISTOIRE

Nous avons parcouru les unes après les autres les contrées où est née et où a fleuri cette civilisation très ancienne qui a eu pour berceaux l'Égypte et la Chaldée, et, après bien des détours, nous sommes arrivé jusqu'au pied de ces montagnes du Fars où nous avons vu les rois Achéménides occupés à tailler dans la roche vive les façades monumentales de leurs tombeaux; avec le cortège qui entourait ces souverains, nous avons gravi les rampes par où ils accédaient aux hautes plates-formes sur lesquelles se sont dressées les colonnes des palais de Persépolis et de Suse. Lorsque nous reprenons haleine et que nous jetons les yeux autour de nous, à la fin de ce long voyage, nous nous apercevons que nous avons été entraîné ainsi à dépasser la Grèce, à laisser derrière nous, comme si nous n'en avions rien su,

ces pénibles débuts, ces progrès ensuite plus rapides, toute la suite de ces efforts par lesquels le génie hellénique en était déjà arrivé, vers la fin du sixième siècle, à posséder une maîtrise qui dès lors lui valut l'honneur d'exercer une influence sensible sur l'architecture et surtout sur la sculpture perse. Cette influence, nous l'avons constatée et nous avons cherché à en mesurer les effets; mais c'était avant que nous eussions pu mettre sous les yeux du lecteur les monuments de l'art ionien qui auraient le mieux justifié notre dire; nous avons dû supposer connu ce qui ne l'était pas, et demander à être cru sur parole.

Il y a là l'apparence, mais l'apparence seulement, d'une faute de méthode. Pour rendre intelligibles les faits qu'il estime devoir retenir et pour permettre à l'esprit d'en saisir la liaison, l'historien les dégage de la multiplicité indéfinie des phénomènes et il est forcé d'en rompre ainsi la suite naturelle; autrement, ces faits ne se laisseraient pas distribuer dans les cadres qu'il a tracés, cadres dont la disposition varie suivant qu'il se propose d'appeler l'attention sur tel ou tel ordre d'événements et d'actions.

Ce que nous avions entrepris d'étudier, c'était l'ensemble du développement de cette première humanité policée qui a légué à la Grèce tant d'exemples et tout un appareil d'instruments et de formes d'art, tant de matériaux déjà dégrossis et élaborés.

Nous nous sommes attaché à définir chaque génie national par les ouvrages qu'il a produits pendant sa période autonome, pendant ce que l'on peut appeler son âge d'or; mais nous n'aurions pas donné une idée exacte de ses qualités et de ses défauts si nous ne l'avions pas suivi jusqu'au bout de son évolution, si nous n'avions tout au moins indiqué le caractère des plus récentes de ses manifestations, de celles où il a dit son dernier mot. C'est seulement lorsque celui-ci a été prononcé que la critique se sent en droit de porter, sur l'œuvre désormais achevée, un jugement dont elle soit sûre. Alors, mais alors seulement, elle sait le fort et le faible de l'art dont toutes les créations lui ont passé sous les yeux; dans les conditions où il est né et où il a vécu, dans les partis qu'il a pris dès l'abord, elle trouve l'explication de ses mérites et de ses lacunes, elle aperçoit et elle signale les bornes entre lesquelles devait s'enfermer son essor. Or le monde oriental a prolongé son activité plastique et industrielle bien au delà du moment où la Grèce a commencé de poursuivre l'idéal qu'atteindront enfin les générations qui viennent après les guerres médiques;

tout vieux qu'il soit, ce monde, que l'on aurait pu croire épuisé, a encore réussi à créer, en Perse, sous les règnes de Darius et de ses successeurs, des types nouveaux, vraiment nobles et grandioses. On ne conçoit pas une histoire des arts de l'Orient qui n'aurait pas pour épilogue une étude de la Perse ; ce serait comme un raisonnement qui aurait perdu sa conclusion, comme un drame auquel vous auriez enlevé son dernier acte ; on aurait la sensation de l'incomplet et de l'inachevé.

Il y avait encore une autre raison qui nous imposait le plan que nous avons adopté : la Grèce n'a connu de l'Orient que sa décadence. Lorsqu'elle est entrée en relations avec les empires des vallées du Nil et de l'Euphrate, ceux-ci avaient passé l'âge de la jeunesse et de la croissance, l'âge même de la maturité. Leur puissance penchait vers son déclin ; leur art s'ingéniait à compenser, par la recherche de la finesse et de la grâce, ce qu'il avait perdu d'invention féconde et de force créatrice. Il en est ainsi, en Égypte, pour l'art saïte. Or, quand les Grecs commencèrent à visiter cette contrée, vers le milieu du septième siècle, ce fut surtout dans les villes du Delta qu'ils s'établirent, et celles-ci n'avaient guère à leur montrer que des monuments construits ou réparés par les princes de la vingt-sixième dynastie, monuments qui portaient tous le cachet de ce style élégant et presque maniéré dont nous avons donné de curieux échantillons. Quant à cette sculpture large, sincère et hardiment réaliste que l'Égypte avait autrefois pratiquée, elle était alors enfouie dans les puits des nécropoles ; les artistes ioniens qui modelaient la terre ou qui fondaient le bronze dans les ateliers de Naucratis auraient pu parcourir toute la basse Égypte et même remonter le fleuve jusqu'à Thèbes et à Syène sans apercevoir une seule de ces images vivantes et presque parlantes que la curiosité de nos contemporains vient de rendre au jour. Même observation pour l'art de la Mésopotamie ; les Grecs n'ont pu en avoir quelque idée que par celui de l'Assyrie et du second empire babylonien, arts où la convention avait pris une grande place et où l'on ne retrouvait plus que par endroits la touche libre et franche de l'antique statuaire chaldéen, du statuaire de Tello. L'art perse est le fils dernier-né de l'Asie ; tout en insistant sur ce qu'il a d'original, nous ne pouvions le séparer des arts de l'Égypte et de l'Assyrie dans lesquels il plonge par toutes ses racines. Quant à la Phénicie, comment et où aurions-nous osé couper en deux son histoire, qui offre une suite et une unité rares? Nous avons dû montrer comment, mille ou douze cents ans avant notre

ère, peut-être même plus tôt, elle s'était attribué la fonction de courtière partout présente, d'intermédiaire attitrée entre l'Orient et l'Occident; mais cette fonction qui lui valait de si beaux profits, elle n'y renonça point alors même que la race grecque, dans son expansion, fut devenue seule maîtresse des îles et des côtes de la mer Égée. Si, après les guerres médiques, elle n'a plus le droit d'envoyer au delà des promontoires lyciens des vaisseaux armés en guerre, ses navires marchands continuent à fréquenter les ports de l'Hellade et de l'Italie, où ils apportent les denrées dont ils avaient le monopole, les matières premières que les habitants de Tyr et de Sidon tiraient du fond de l'Afrique et de l'Asie, les objets fabriqués qu'ils achetaient aux artisans égyptiens et chaldéens, ainsi que ceux qu'ils façonnaient eux-mêmes en contrefaisant les modèles étrangers. La prise de Tyr par les Macédoniens et la fondation d'Alexandrie diminuèrent beaucoup, à partir de la fin du quatrième siècle, l'importance du rôle que l'industrie et le commerce phénicien avaient joué jusqu'alors dans le bassin oriental de la Méditerranée; mais ce rôle fut repris par Carthage, dans le bassin occidental de la même mer, avec beaucoup de hardiesse et d'éclat; elle en eut encore pendant plus d'un siècle et demi tous les bénéfices. Nous n'aurions pas rendu justice au peuple chananéen, à son activité infatigable et aux services qu'il a rendus à ses clients, si nous l'avions perdu de vue avant les luttes suprêmes et la chute de Carthage.

Nous n'étions donc pas libre de nous arrêter à mi-chemin, et de nous détourner pour aller nous enquérir de ce qui se passait dans l'une ou l'autre des péninsules méridionales de l'Europe, pendant que vieillissaient, sous le poids des siècles, les nations par les mains de qui s'était accompli le travail préparatoire de la civilisation; en prenant ce parti, nous nous serions exposé au reproche de scinder arbitrairement ce que réunissait la continuité d'une même vie organique, dont chacune des phases principales reproduit et conserve certains des traits qui caractérisent la période précédente. C'est ainsi que nous avons été conduit, de proche en proche, à pousser cette histoire des arts de l'Asie jusqu'au grand coup de la conquête macédonienne, et même, pour la Phénicie, jusqu'à l'heure où s'allume l'incendie qui dévore les édifices de la puissante colonie tyrienne. Sous un drapeau ou sous un autre, par le bras de Scipion Émilien comme par celui d'Alexandre, c'est encore le génie grec qui reste maître du champ; Polybe assiste auprès du proconsul romain à la

dernière nuit de Carthage. L'Orient sans doute prendra sa revanche. Il la prendra, dans l'ordre religieux, avec le christianisme et l'islamisme, dans le domaine de l'art avec les coupoles des églises byzantines et des mosquées de la Perse, avec l'architecture arabe et son ornementation exubérante; mais, à l'heure où la Grèce, adulte et armée, s'emparait de la direction des affaires du genre humain pour la remettre, un peu plus tard, à Rome, son élève et son héritière, qui n'eût cru décisive et assurée contre tout retour de fortune cette victoire de l'hellénisme, de sa langue, de ses lettres et de ses arts? Ce moment où l'Europe semble avoir gagné pour toujours la bataille depuis si longtemps engagée, c'était bien le terme naturel de toute la série d'études qui, commencée par l'Égypte, s'est achevée par la Perse; c'était le but que nous nous étions proposé d'atteindre dans la première partie de cet ouvrage.

Une autre carrière s'ouvre aujourd'hui devant nous: c'est l'histoire de cette Grèce dont nous venons de proclamer le triomphe. La Grèce, nous ne l'avons encore aperçue que du dehors et comme de profil; tout ce que nous savons d'elle jusqu'à présent, c'est l'action qu'elle a exercée, par le contact et par l'exemple, sur ce monde plus ancien qui paraissait si fortement constitué, c'est la puissance qu'elle a eue d'en relâcher peu à peu les cadres, pour finir ensuite par les briser, d'en frapper de désuétude toutes les traditions et de réussir en dernier lieu à lui imposer sa langue et les formes dont elle avait revêtu sa pensée, dans les sciences et dans les arts. Nous avons constaté le phénomène; il convient maintenant d'en rendre raison et il va falloir, à cette fin, revenir sur nos pas et reprendre le chemin de ces âges reculés où se cachent dans l'ombre les origines de tous les peuples et où éclosent les premiers germes. Dans cette marche en arrière, l'histoire et même la fable ne nous conduiront pas bien loin; mais là même où s'éteindront les derniers et tremblants rayons qu'elles projettent dans ces ténèbres, nous ne perdrons pas encore pied: nous pourrons remonter plus avant, grâce aux monuments, d'un caractère tout primitif, qu'ont fait partout sortir de terre, depuis trente ans, les fouilles de Schliemann et de ses émules. A Troie, à Théra, à Rhodes et dans bien d'autres îles, à Mycènes et à Tirynthe, sur nombre d'autres points de l'Hellade, ces découvertes ont livré à l'archéologue des milliers d'objets façonnés par la main de ceux qui, sous un nom ou sous un autre, furent les ancêtres des Grecs de la période classique. Grâce à ces secours, on peut se faire quelque idée de la vie de ces

tribus, de leur état social, de leur degré de culture et des industries qu'elles exerçaient. Bien des difficultés subsistent encore : la critique relève des indices qui semblent se contredire et elle est souvent obligée de suspendre son jugement; mais elle se sent néanmoins en possession de données qui lui manquaient il y a moins d'un demi-siècle, et, sans se départir, dans bien des cas, d'une prudente réserve, elle se croit en mesure d'exprimer dès à présent une opinion réfléchie et motivée sur les questions capitales.

Le premier problème qui se pose est de tous le plus difficile à résoudre. La race grecque n'apparaît que très tard sur la scène de l'histoire; comment est-elle arrivée à y faire si vite une si grande figure? Comment lui a-t-il suffi de si peu de temps pour conquérir d'abord la primauté, puis l'empire du monde? Il y a là une inconnue que nous essayerions en vain de dégager : c'est le chiffre ou le signe qui représenterait la valeur propre de la race grecque, les facultés particulières et les dispositions spéciales qu'elle a apportées sur ce sol où elle est venue s'établir dans un temps que l'on ne saurait déterminer, même par approximation. Lorsque l'on étudie la vie et l'œuvre d'un homme hors ligne et que l'on cherche à définir les éléments qui sont entrés dans la composition de son génie, on réussit, sans trop de peine, à démêler ce qu'il doit au milieu où il s'est développé, aux circonstances extérieures et aux influences diverses dont il a subi l'action; mais, si subtile que soit l'analyse, elle rencontre toujours là, au terme de ses opérations, quelque chose qui résiste à tous ses réactifs, une combinaison d'atomes dont elle ne démêle pas le secret. Ce je ne sais quoi d'irréductible et d'indéfinissable, c'est le génie même, c'est cette énergie supérieure de l'esprit, cette puissance exceptionnelle d'une faculté ou d'un groupe de facultés qui mettent au-dessus de toute comparaison le personnage chez lequel se produit ce phénomène, dont les effets se manifestent d'ordinaire dès la première jeunesse et parfois même dès l'enfance. Pourquoi la faveur de ce don rare et merveilleux va-t-elle échoir à telle créature plutôt qu'à telle autre? Quelles sont les conditions qui doivent se trouver réunies pour que la nature enfante ce prodige et comment se produit cette rencontre? Nul ne le sait et ne le saura jamais. Imaginez-vous une méthode d'observation et de calcul qui puisse un jour permettre de deviner et de désigner d'avance la mère dans les flancs de laquelle s'accomplira ce miracle?

Il y a aussi, comme des hommes, ce que l'on peut appeler des peuples

de génie, et s'il est entre tous un peuple qui mérite ce titre, c'est bien le peuple grec. Or, ce qui est vrai des individus ne l'est pas moins des nations. Là aussi, de quelque manière qu'elles soient conduites, les recherches finissent toujours par atteindre un certain fonds primordial qu'elles sont obligées d'accepter comme un fait qui ne comporte pas d'explication. Ce qu'elles peuvent se proposer d'éclaircir, c'est le mode suivant lequel ce fonds a été modifié par le climat et par les événements, qui tantôt favorisent et tantôt contrarient l'essor de la force initiale; mais elles sont impuissantes à pénétrer le mystère de ces qualités et de ces aptitudes originelles qui préexistent à toutes leurs manifestations, qui étaient déjà depuis longtemps fixées par l'hérédité lorsque la nation qu'elles caractérisent a commencé de traduire par des mots et par des formes ses croyances et ses pensées. Les Grecs, lorsqu'ils ont créé l'épopée, étaient déjà les Grecs, le peuple élu de la poésie et de l'art. L'Égypte, la Chaldée et l'Assyrie possédaient alors une organisation sociale, une puissance politique et une civilisation richement outillée qui semblaient les mettre bien au-dessus de ces obscures tribus achéennes pour lesquelles chantaient les poètes dont l'œuvre est aujourd'hui représentée par les deux épopées homériques, et cependant les Grecs étaient déjà, en un certain sens, supérieurs à ceux qui les auraient regardés comme des illettrés et presque comme des sauvages, s'ils les avaient rencontrés sur leur chemin. Les prédécesseurs d'Homère et Homère lui-même ne savaient pas écrire; mais ils savaient déjà exprimer dans la plus belle des langues et faire valoir par toutes les ressources du rythme les sentiments les plus simples, les plus purs et les plus touchants, ceux qui sont comme la première fleur de l'âme et qui resteront compris tant que le cœur de l'homme n'aura point profondément changé. Sans doute, chez le peuple qui a vu naître ces admirables fictions, l'artiste était encore bien novice et bien timide; il n'aurait rien pu montrer de pareil aux innombrables figures d'hommes et de dieux, peintes, sculptées, coulées en bronze, qui ornaient les édifices de Memphis et de Thèbes, de Babylone et de Ninive; quand il osait s'attaquer à la forme humaine, il la rendait avec une gaucherie singulière, et pourtant l'imagination grecque a dès lors entrevu et comme esquissé mentalement les types auxquels la statuaire donnera plus tard une existence réelle et concrète, quand elle en modèlera le contour dans le marbre et dans l'airain, ces types qui, grâce à leur caractère de haute noblesse et de généralité souveraine, ont survécu à la ruine du

monde ancien et se sont imposés même à la plastique moderne; on sait comment Phidias s'inspirait et se réclamait d'Homère.

On nous dit, pour rendre compte de cette supériorité, que les Grecs sont des Âryas, tandis que les Égyptiens les Chaldéens, les Phéniciens n'appartiennent pas à la race privilégiée, que ce sont des Sémites de sang plus ou moins pur; seuls, affirme-t-on, les peuples de la famille aryenne ont su créer ces mythologies amples et variées qui sont la vraie source où puisent l'épopée et le grand art; seuls, dans une période postérieure de leur développement, ils se sont montrés aptes à la philosophie et à la science. Rien de plus contestable que ces assertions tranchantes; mais ce n'est pas ici le lieu de les discuter. Une observation suffira : le peuple grec n'est pas le seul peuple de cette lignée qui se soit trouvé, au cours des anciens âges, placé dans des conditions favorables de climat et de voisinage; il est pourtant le seul qui ait eu un Homère et un Eschyle, un Platon et un Aristote, un Phidias et un Praxitèle. Voici qui est plus frappant encore : il y a telle tribu dont les titres de noblesse, si noblesse il y a, sont bien établis et qui pourtant a gardé, jusqu'à nos jours, des mœurs et des habitudes qui confinent à la barbarie; c'est le cas par exemple pour les Skipétars ou Albanais, qui descendent des Illyriens d'autrefois et sont les proches parents des Grecs. Entre la rudesse grossière de ces peuplades turbulentes et une civilisation comme celle de la Grèce, il y a bien des états intermédiaires; or il n'est pour ainsi dire pas un de ces degrés où ne se soit arrêtée, en son temps, telle ou telle des nations auxquelles l'ethnographie fait l'honneur de les ranger dans le groupe dit indo-européen, et, parmi celles-ci, plus d'une est restée, sur cette sorte d'échelle, bien au-dessous du niveau qui a été atteint par des peuples dont le nom ne figure pas sur le livre d'or de ce patriciat du genre humain.

L'histoire, dès qu'on l'étudie de près et sans parti pris, inflige plus d'un démenti à tous ces systèmes fondés sur des généralisations hâtives. Nous n'insisterons donc pas sur cette considération de la race à laquelle d'autres ont accordé tant d'importance. Des peuples qui se trouvent habiter à une grande distance les uns des autres n'en présentent pas moins, on l'a souvent constaté, certains traits communs; ils parlent des langues dont le vocabulaire et la grammaire offrent de singulières analogies; on conclut de ces ressemblances que ces peuples ont une origine commune, qu'ils sont issus d'une même souche. Cette théorie est susceptible d'une vérification

expérimentale lorsqu'il s'agit du monde moderne, des groupes qui se sont constitués dans le plein jour de l'histoire et sur lesquels peut s'exercer l'observation directe; mais à combien de chances d'erreur n'expose-t-elle pas ceux qui prétendent l'appliquer à ces périodes lointaines et obscures où se sont formées des nations aujourd'hui disparues! C'est surtout d'après les langues que l'on classe les peuples, qu'on les rattache à telle ou telle race; or, d'une part, la science peut déjà se tromper sur les affinités de tel ou tel idiome, et, d'autre part, on en a la preuve pour les Bulgares, un peuple mêlé a pu être conduit par les circonstances à adopter une langue qui n'était point tout d'abord celle du principal des éléments ethniques dont la fusion lui a donné naissance. Voyez aussi le débat qui s'est engagé entre les érudits et qui n'est point près de finir au sujet du caractère des populations primitives de la Chaldée; on fait honneur de la civilisation chaldéenne tantôt à la race sémitique, tantôt à ce que l'on appelle la race touranienne ou finnoise; mais, pour justifier l'une ou l'autre de ces attributions, sur quoi se fonde-t-on? Sur des textes dont le déchiffrement est encore incertain, sur les mots et sur les formes que l'on relève dans des textes dont le véritable caractère n'a pas cessé de prêter à des discussions passionnées. Lorsqu'il s'agit de la haute antiquité, l'idée de race et les classifications qui en sont tirées ne reposent donc que sur une hypothèse, hypothèse qui peut d'ailleurs, suivant les cas, présenter plus ou moins de vraisemblance. Le vrai but de la recherche, le seul qu'elle puisse se proposer d'atteindre quand elle s'est imposé de rester fidèle aux règles sévères de la méthode critique, ce n'est pas la race, c'est cette unité vivante qui est le peuple, la nation, c'est ce corps dont tous les membres sont reliés les uns aux autres par la communauté du nom et de la langue, des croyances religieuses, des souvenirs et des traditions, des divers modes d'expression de la pensée, art et littérature, enfin par l'identité des mœurs, des institutions et des intérêts politiques.

A supposer même que ce concept de la race ne prête pas à autant d'objections et de réserves, on ne voit encore pas qu'il puisse beaucoup aider à éclairer le mystère de la genèse du génie grec et de l'originalité qui éclate dès l'abord dans ses premières manifestations. La race, à prendre ce mot dans le sens que lui donnent ceux qui le font sonner le plus haut, est au peuple ce que le genre est à l'espèce. Il n'y a, il ne saurait y avoir dans la race aucun caractère qui ne se rencontre d'abord chez les divers peuples qu'elle est censée compren-

dre, et chacun de ceux-ci possède, outre les quelques attributs qui ont servi à constituer l'espèce, nombre de qualités particulières par lesquelles il se distingue de ses congénères. Pour arriver à le bien connaître, à pénétrer jusqu'au plus profond de son âme, jusqu'aux sources cachées d'où jaillit la puissance créatrice, il faut le prendre et l'étudier dans toute la complexité de sa vie, dans toute la richesse et la variété des traits singuliers qui déterminent son être personnel. Ce qu'étaient les Grecs lors du premier éveil de leur intelligence, ce qu'ils apportaient de neuf dans ce monde déjà vieux où ils allaient si vite se faire leur place, nous ne le demanderons donc ni aux hypothèses des linguistes et des mythologues sur ce qu'ils appellent la langue et la religion pré-aryenne, ni à ces Védas que l'on nous a d'abord présentés comme le premier cri tout spontané, comme l'effusion naïve d'adolescents émus et éblouis par les grands spectacles de la nature, tandis que l'on nous invite aujourd'hui à n'y plus voir que l'œuvre très réfléchie de poètes déjà savants et presque pédants. Nous interrogerons des témoins plus sûrs, les poèmes homériques d'une part et de l'autre les monuments de la plastique. Ces témoins ne nous diront sans doute pas tout ce que nous aimerions à savoir; mais du moins nous pourrons avoir confiance dans les renseignements qu'ils nous fourniront sur l'enfance du peuple grec. Comme un beau lac tranquille, le clair miroir de l'épopée réfléchit, sous tous ses aspects, l'image de la société que le poète avait sous les yeux et dont il s'inspirait à son insu tout en prétendant raconter les prouesses et les aventures des héros d'autrefois, fils et compagnons des dieux. S'il y a dans ces récits bien des termes, bien des mentions, bien des allusions qui rendaient déjà les commentateurs alexandrins très perplexes, la science contemporaine n'éprouve pas cet embarras au même degré, avantage qu'elle doit aux progrès de l'archéologie; celle-ci dispose de matériaux dont la richesse va toujours croissant, et, par suite, ses méthodes d'analyse et de comparaison deviennent de plus en plus précises; elle a pu commencer à dresser le répertoire des formes que les plus anciens habitants du sol de la Grèce ont imprimées à la matière, et c'est un travail qu'elle a déjà poussé fort loin. Ces formes, elle les étudie dans les plus considérables aussi bien que dans les plus menus ouvrages des hommes de ce temps, dans les murs énormes des acropoles, dans les plans et la décoration des palais et des tombes princières ou privées aussi bien que dans les moindres débris de l'armement, du mobilier, du costume et de la parure. Il n'est pas

un petit fragment de pierre ou de terre cuite, de bois, de verre, d'ambre ou de métal qu'elle ne recueille et qu'elle ne classe pour y retrouver l'empreinte plus ou moins nettement marquée des idées et des croyances, des goûts et des habitudes qui régnaient alors qu'ont été façonnés tous ces objets. Avec chaque nouvelle fouille où la tranchée atteint les couches profondes des dépôts antiques, de nouvelles séries se fondent et s'ordonnent dans nos musées, et chacune d'elles vient à son tour permettre d'interpréter tel ou tel passage des poèmes qui jusqu'à ce moment avait été mal compris ou était demeuré inintelligible. Plus on avance dans cette recherche, et plus est efficace le secours que se prêtent les textes et les monuments, ces textes où retentit, encore vivante et chaude, la parole de générations qui n'ont pour ainsi dire pas laissé de traces dans l'histoire, ces monuments d'un art naissant qui, malgré toutes ses ignorances et ses gaucheries, a déjà les yeux ouverts sur la nature et s'exerce à en reproduire avec une sincérité loyale tout au moins les types inférieurs.

Avec les produits des industries les plus élémentaires, on s'enfonce plus loin dans le passé, bien au delà du siècle, déjà cultivé à sa manière, où la brillante floraison de la poésie épique suit de près le développement de l'art que l'on est convenu d'appeler l'art mycénien. C'est même ce qui rendra notre tâche actuelle plus difficile encore que celle qui nous a occupé jusqu'à présent.

En face des vieilles civilisations de l'Orient, notre point de vue n'était pas celui où se serait placé l'historien qui, préparé par des études spéciales, aurait entrepris d'écrire l'histoire de l'Égypte, de la Chaldée ou de la Phénicie. Ce qui nous intéressait chez toutes ces nations, c'est la part qu'elles ont prise, chacune en son temps et d'une façon différente, à l'œuvre collective dont nous avions à évaluer et à apprécier les résultats généraux; nous voulions surtout définir l'apport de chacun de ces collaborateurs, les instruments, les procédés et les types qu'il a créés; pour dresser cette sorte d'inventaire, nous n'avions pas besoin de remonter jusqu'aux origines : il suffisait de considérer ces divers peuples dans leur pleine maturité, alors qu'ils disposaient de tous leurs moyens et qu'ils étaient le plus près de réaliser, sous toutes les formes, l'idéal qu'ils avaient conçu. Il eût peut-être été difficile de pousser cette enquête rétrospective beaucoup au delà des âges, déjà reculés, dont nous avons décrit les reliques. En Égypte, le dernier effort de la recherche a été l'exhumation des monuments de l'Ancien empire; mais l'Égypte qui s'est révélée dans les

premières pyramides et dans les plus vieilles tombes des nécropoles y paraît déjà constituée sur ses bases historiques, déjà en possession de ses dogmes et de ses symboles, de son écriture et de son art; quel long travail antérieur, qui n'est encore connu que par son résultat final, suppose l'acquisition graduelle d'un outillage aussi compliqué! Pour la Chaldée, la difficulté est plus grande encore et d'une autre nature; elle tient surtout à l'insuffisance des fouilles, qui n'ont été entreprises que sur un bien petit nombre de points et qui nulle part n'ont été poussées très à fond. Quant à la Phénicie, nous avons dit par suite de quelles circonstances la destruction des ouvrages de l'antiquité avait été plus complète sur la côte de Syrie que dans aucune autre des contrées que nous parcourions; ce qui reste des créations de l'industrie sidonienne et tyrienne s'est conservé surtout dans des pays avec lesquels les marchands de Chanaan n'ont noué de relations qu'assez tard, en Grèce, en Italie, en Sardaigne; aussi n'avons-nous rien qui nous reporte aux débuts mêmes de la colonisation, à l'époque où ces villes dont la fortune devait être si brillante n'étaient guère encore que des villages de pêcheurs, établis sur des îlots que protégeait leur situation insulaire. Il se peut qu'un jour, dans la vallée du Nil et dans celle de l'Euphrate, une exploration plus méthodique et plus hardie du sol ouvre à l'archéologue quelques vues sur ces derniers lointains de l'histoire; mais, pour le moment, ils se dérobent au regard dans une nuit profonde que ne perce et n'éclaire aucun rayon.

Il n'en est pas de même pour la Grèce, ou, si l'on veut, pour l'Europe. Là, même dans ces péninsules hellénique et italique d'où la civilisation devait ensuite se répandre dans l'intérieur du continent, l'homme n'a commencé à se dégager de la barbarie primitive que bien des siècles après le moment où il avait déjà atteint un haut degré de culture en Égypte, en Mésopotamie et dans les pays voisins; aussi, là, pour atteindre les premiers objets où la main de l'homme se soit essayée à façonner la matière et y ait laissé sa marque, n'est-il pas besoin d'écarter et de traverser la poussière accumulée d'autant de générations. Les couches de débris qui se recouvrent l'une l'autre sont ici moins nombreuses et moins épaisses. C'est que les Grecs, grâce à leurs qualités natives et au secours qu'ils trouvaient dans le travail accompli par leurs devanciers, ont employé moins de temps à leur évolution que les peuples de l'Asie; chez eux, l'enfance a été moins prolongée, ou, du moins, si la durée de celle-ci nous échappe, la jeunesse et la virilité féconde ont suivi de plus près l'adolescence.

Cette nation a vécu plus vite, si l'on peut ainsi parler; elle a mis un moindre intervalle entre l'obscur labeur de ses années d'apprentissage et les œuvres parfaites de sa maturité puissante et de sa haute maîtrise.

Ce qui facilite d'ailleurs ici la tâche à notre curiosité, c'est que le sol de la Grèce et celui de l'Italie ont été, depuis un demi-siècle surtout, sondés et interrogés sinon avec plus de zèle, du moins avec plus de suite et de méthode que celui de l'Égypte et de l'Asie Antérieure. Les espaces sont ici moins vastes; les fouilles rencontraient moins d'obstacles qu'en pays musulman; elles ont pu être conduites avec moins de précipitation, mieux reliées entre elles et parfois poussées, comme à Olympie et à Tirynthe, comme à Éleusis et à l'Acropole d'Athènes, jusqu'au déblaiement complet et à l'épuisement du terrain où elles étaient pratiquées, mode d'exploration qui, en plus d'un endroit, a permis de retrouver, sous les restes de l'âge classique, la trace du naïf et touchant effort de l'artisan primitif. Tout gauche qu'il soit encore, cet artisan nous intéresse passionnément; on n'épargne aucune dépense et aucune peine pour recueillir jusqu'aux moindres fragments de ses travaux même les plus grossiers; on voit et l'on aime en lui le prédécesseur et l'ancêtre direct des grands artistes du siècle de Périclès et de celui d'Alexandre. Ces idoles informes de pierre et d'argile, ces morceaux d'enduits coloriés, ces bijoux étranges, ces éclats d'une poterie à la couverte mate et au décor purement géométrique, tout cela, tout ce que de récentes découvertes ont fait sortir à grands frais des tranchées de Troie, de Tirynthe et de Mycènes, est-ce autre chose que les premiers anneaux de la chaîne à l'autre bout de laquelle il y a les statues de Phidias et de Lysippe, les peintures de Polygnote et de Zeuxis, les intailles de Pyrgotèle, les vases d'Euphronios et de Sosias? On ne saurait donc plus ne pas s'intéresser aux ouvrages qui, fils de la même âme et comme des mêmes entrailles, ont précédé les chefs-d'œuvre et en ont préparé l'éclosion, de même que les premières folioles qui percent la terre où a été jetée la semence contiennent déjà toute la plante future et que la fleur est dans le bouton. On veut embrasser du regard, dans toute son étendue, la longue suite des pensées et des tentatives dont le résultat final a été de conduire le génie grec jusqu'à cette souveraine liberté d'exécution qui, se jouant des résistances de la matière, la plie à n'être plus que la servante docile de la main et la fidèle interprète de l'idée. Voilà comment, une fois que l'on s'est en-

gagé dans cette recherche, on est contraint de ne pas s'arrêter que l'on n'ait touché la limite, l'âge de la pierre taillée et de l'os, de la poterie façonnée à la main sans l'aide du tour et mal cuite en plein air, à la flamme inégale d'un bûcher de fagots.

Lorsque, par l'effet de toute son éducation et de ses études favorites, on a dans l'esprit et dans les yeux l'éblouissement des splendeurs de la poésie et des arts de la Grèce, il faut faire un effort pour se représenter les arrière-grands-pères des Grecs comme de vrais sauvages. On ne saurait en douter : les tribus dont la vie et les mœurs se laissent deviner dans les couches inférieures des habitations d'Hissarlik et de Tirynthe devaient être fort semblables à celles que les navigateurs modernes, quand ils ont commencé l'exploration de la planète, ont trouvées établies dans les îles de la mer des Antilles et de la Polynésie ; c'est à peu près le même outillage, qui correspond à un état social très analogue. Au premier moment, on a peine à admettre qu'il y ait quelque chose de commun entre ces sauvages de la mer Égée et le peuple qui a bâti le Parthénon ; mais il faut bien se rendre à l'évidence. Il n'y a pas quarante ans, l'histoire de la race grecque s'ouvrait par la merveille inexpliquée de l'épopée homérique ; les révélations et les surprises des fouilles récentes ont donné à cette histoire plusieurs siècles d'arrière-plan, siècles dont le compte est encore à faire, mais dans l'ombre desquels on entrevoit les degrés intermédiaires, l'activité qui se réveille après des temps de repos plus ou moins prolongés, enfin toute la série des progrès qui séparent la barbarie première de cette civilisation relative dont témoignent l'Iliade et l'Odyssée. Une fois qu'il a acquis cette conviction, l'historien est tenu de dresser l'inventaire des monuments qui marquent chacune des étapes de cette marche en avant ; mais il court un danger : si, par un excès de conscience, il s'arrête parmi ces informes ébauches, il risque de fatiguer le lecteur. Ce ne sera pas là une des moindres difficultés de la tâche que nous entreprenons. Il nous faudra ne rien oublier de ce qui est important et caractéristique, tout en évitant d'allonger la description et de multiplier les images de ces types dont les exemplaires, à peine distingués par de légères variantes, se répètent avec une monotonie fastidieuse. Nous tâcherons de rester dans la juste mesure ; mais nous supplions tous ceux qui ont bien voulu nous suivre jusqu'ici dans cette longue carrière de ne point se décourager alors qu'ils approchent du but. Nous sommes aussi impatients qu'ils peuvent l'être eux-mêmes d'arriver enfin à ces

monuments de l'art adulte que la beauté éclaire de son divin rayon; mais, nous leur demandons de s'en souvenir, cette main si inexpérimentée dont les timides essais vont passer sous leurs yeux, c'est déjà la main de l'ouvrier grec, ancêtre direct de ces grands artistes qu'ils admirent. La question est de savoir s'ils aiment la Grèce avec assez de passion pour que rien d'elle ne leur soit indifférent, pour qu'ils prennent plaisir à écouter, penchés sur son berceau, les premiers balbutiements de son génie.

Voici encore une autre difficulté, inhérente au sujet, avec laquelle il faudra compter. Les Grecs sont des tard-venus. Le siècle de Périclès était plus éloigné des débuts de la civilisation orientale qu'il ne l'est du dix-neuvième siècle de notre ère. L'Égypte et la Chaldée avaient presque achevé leur œuvre quand les Grecs commencèrent de se débrouiller et de naître à la vie de l'esprit. Établis dans le voisinage et comme sur la frontière du monde asiatique, les Grecs n'ont pu manquer de profiter du travail de leurs aînés, ce qui revient à dire qu'ils ont subi leur influence. Quand il s'est agi de l'Égypte et d'expliquer l'ordre dans lequel s'y sont succédé les styles et les formes de l'art, il a suffi d'invoquer les lois générales qui président au développement de l'esprit humain. Le cas ne sera pas le même pour la Grèce. Lorsqu'il faudra faire comprendre comment son évolution a été si rapide et rendre raison de certains des phénomènes singuliers qui la caractérisent, d'autres considérations devront intervenir; il y aura lieu de beaucoup accorder aux exemples et aux leçons de l'étranger; mais, comme les documents écrits font presque absolument défaut pour la période pendant laquelle cette action s'est exercée avec le plus d'effet, il ne sera pas toujours facile de déterminer le point de départ et la direction de ces courants ni d'en évaluer la force vive. D'où vient tel ou tel motif? Quel chemin a-t-il suivi pour arriver jusqu'aux rivages de la Grèce? Lorsqu'il y a ressemblance, comme pour cette colonne ionique dont les volutes s'arrondissent déjà, sur les flancs des rochers de la Cappadoce, au milieu de bas-reliefs où sont gravés les signes de l'écriture hétéenne, comme pour ces statues archaïques assises ou debout, dont l'aspect rappelle si fort, à première vue, celui des ouvrages du sculpteur égyptien, y a-t-il transmission d'une forme et imitation voulue, ou bien une simple rencontre, explicable par ce fait que l'esprit humain est partout le même et que, lorsqu'il est arrivé à un certain âge, il porte à peu près partout les mêmes fruits, pourvu qu'il n'y ait pas de différences trop marquées dans les conditions du

milieu? Ce sont là des questions délicates, qui ne laisseront pas de nous rendre souvent perplexe, jusqu'à ce que nous ayons atteint la période où le génie grec s'est assimilé tous les éléments qu'il avait tirés du dehors et les a tous absorbés dans sa puissante originalité.

Ce qui viendra compliquer encore notre travail et le rendre plus malaisé, c'est l'embarras des richesses, c'est la quantité prodigieuse des monuments que nous aurons à examiner et à classer. Cet embarras, l'Égypte seule a pu nous en donner un avant-goût, avec la longue durée de sa civilisation et les propriétés conservatrices de son sol tiède et sec; cependant un nombre assez restreint de types suffit à représenter tout le mouvement et tout l'effort de cet art. Sans doute l'art égyptien n'a pas ce caractère de monotonie et d'immobilité qu'une critique mal informée avait commencé par lui attribuer; mais il n'a pas subi des transformations aussi profondes que l'art grec; il ne s'est pas engagé dans des voies aussi diverses. Quant à la Chaldée et à l'Assyrie, les fouilles y ont beaucoup moins donné qu'en Grèce et même qu'en Égypte; y eussent-elles d'ailleurs été aussi productives que sur certains points de l'Assyrie, elles n'auraient encore fourni que peu de morceaux qu'il y eût intérêt à reproduire. Très puissant, cet art de la Mésopotamie est limité dans ses moyens d'expression; il se répète beaucoup, et on en peut dire autant de celui de la Perse. La Phénicie a encore moins inventé; il n'est pas besoin d'une très longue suite d'exemples pour définir les procédés de son éclectisme ingénieux et mercantile. Dans tous ces cas, le choix à faire entre les monuments exigeait du tact et de la mesure; mais il n'offrait pas de difficultés sérieuses. En revanche, l'œuvre d'autres peuples, tels que les Juifs, les Hétéens, les Phrygiens, les Lydiens et les Cariens, a été très maltraitée par le temps; certaines parties importantes en ont été presque entièrement détruites. Nous avons eu alors un autre souci : c'est à recueillir et à grouper tous les monuments conservés que nous avons dû nous attacher; nous avons tenu à en présenter un dénombrement aussi complet que possible.

S'agit-il au contraire de la Grèce, nul historien, quelque étendue qu'il assigne à son ouvrage, ne saurait concevoir l'ambition d'être complet, tant a été féconde l'imagination de cette race, tant elle a été habile à traduire en mille manières différentes cette idée du beau qui tenait une si grande place dans sa vie, tant aussi la curiosité des gens de goût a, depuis trois siècles, enlevé de précieuses dépouilles au sol de la Grèce et de l'Italie! Faites quelques pas dans les galeries

d'un musée tel que le Louvre, et vous comprendrez que toute tentative de reproduction intégrale, pour les monuments de n'importe quelle série, serait une chimère. Voici les vases peints, pour ne parler que d'une seule catégorie d'antiques. En 1844, déjà l'on évaluait à plus de cinquante mille le total de ceux que les fouilles avaient fait sortir de terre; or, jusqu'à ce moment, on n'en avait guère demandé qu'aux nécropoles de l'Étrurie, de la Campanie et de l'Apulie; combien ce chiffre a dû grossir, depuis que l'on a commencé de découvrir des vases ailleurs encore, dans la Vénétie et dans l'Émilie, puis, en dehors de la péninsule italique, en Sicile, en Cyrénaïque et enfin dans le pays même où ont été fabriqués les plus beaux de tous, sur le continent et dans les îles de la Grèce[1]! C'est par milliers encore que l'on compterait, si l'on entreprenait d'en dresser la liste, ceux des monuments de cette catégorie qui offrent un réel intérêt, soit par le sujet de la peinture, soit par l'élégance de la forme, les qualités du dessin et le choix des couleurs; or, même dans un livre qui serait consacré spécialement à l'histoire de la céramique, c'est seulement par un bien petit nombre d'exemples que l'on pourra représenter chacun des types principaux qu'a créés l'industrie du potier grec, et que de variétés secondaires on sera forcé de négliger! Des variétés, il y en a presque autant que de pièces; étant données les habitudes de ces céramistes, la richesse de leur imagination et la liberté de leur main, on peut dire qu'ils n'ont jamais fait deux fois le même vase. Examinez n'importe quelle collection; passez-y en revue les vases qu'a produits un même atelier : vous n'en trouverez pas deux qui soient pareils de tout point, qui, malgré une ressemblance générale, ne diffèrent à quelques égards, ou par le galbe, ou par les ornements; que vos observations portent sur les terres cuites ou les bijoux, sur les bronzes ou sur les marbres, partout vous aurez la même impression, celle d'une diversité vraiment infinie. L'industrie même n'employait guère, chez les Grecs, ces moyens mécaniques de reproduction qui jouent un si grand rôle dans le monde moderne; comme le sculpteur et le peintre, l'artisan, chaque fois que ses doigts s'attaquaient à la matière qu'ils avaient appris à modeler, en tirait une œuvre nouvelle et

1. Ch. Lenormant, *Élite des monuments céramographiques*, t. I, *Introduction*, p. vii. D'après l'inventaire que vient de dresser M. E. Pottier, il y a au Louvre environ 6700 vases; en comptant ceux du Cabinet de la Bibliothèque nationale et du Musée céramique de Sèvres, on peut évaluer à 10000 le nombre total des vases qui sont réunis à Paris dans les collections publiques. Berlin en a 4000, et Naples à peu près 3000.

personnelle; il y a presque autant d'unités plastiques, si l'on peut ainsi parler, que d'ouvrages du génie grec recueillis dans nos musées.

Dans ces conditions, ce sera pour nous presque une souffrance que le travail de sélection auquel nous aurons à nous appliquer désormais. Quand, pour chaque époque, pour chaque école et chaque branche de l'art, nous aurons réuni et groupé beaucoup de monuments qui tous, à divers titres, seront dignes d'attention, il nous faudra nous résoudre à des omissions dont chacune risquera de nous être reprochée comme un manque de consience et de goût. Pourtant quel parti prendre? Il ne sera pas possible même de citer tout, et à plus forte raison de tout reproduire; quelques images, en très petit nombre, devront suffire à donner l'idée de toute une longue série de monuments. Au moins n'épargnerons-nous rien pour que ces images, toujours fidèles, paraissent avoir été bien choisies, comme les plus aptes de toutes à représenter et à faire connaître les caractères distinctifs d'une technique et d'un style. Nous n'osons pourtant espérer que tous les choix auxquels nous nous serons déterminé obtiennent l'approbation des critiques. Plus d'un s'étonnera peut-être de ne pas retrouver ici les monuments qu'il a lui-même étudiés et qu'il connaît le mieux, ceux qui ont ses préférences secrètes; il nous en voudra de ne pas leur avoir accordé un tour de faveur. Nous aurions, le plus souvent, de bonnes raisons à alléguer pour justifier le parti que nous aurons pris; mais, lors même que celui-ci pourrait être contesté pour des motifs plausibles, nous demandons que l'on ne se presse pas de nous accuser d'ignorance. Il pourra sans doute arriver qu'un monument d'une valeur réelle ait échappé à nos recherches; mais, nous ne craignons pas de le dire, ce sera l'exception. Lorsque, depuis bientôt vingt ans, on a conçu la pensée ou plutôt le rêve d'une œuvre telle que cette histoire de l'art grec dont nous avons écrit la préface en cinq volumes et dont nous traçons ici les premières lignes, lorsque l'on a visité, en vue de ce travail, tous les grands musées de l'Europe et que l'on n'a pas cessé, pendant tout ce temps, de se tenir au courant des fouilles et de suivre les progrès de la science archéologique, le péril que l'on court, c'est moins d'être exposé à quelques oublis regrettables que de se sentir comme accablé sous le poids des documents et de ne pas savoir se décider aux sacrifices nécessaires.

§ 2. — LE PAYS

Les peuples dont nous avons jusqu'à présent étudié l'histoire occupaient des territoires que la nature avait nettement délimités. L'Égypte, c'est la partie inférieure de la longue vallée du Nil ; tous les monuments du génie de cette nation se sont groupés dans l'étroit espace que bornent la Méditerranée et les deux chaînes arabique et libyque. La civilisation chaldéo-assyrienne s'est développée dans le spacieux bassin de l'Euphrate et du Tigre. Le théâtre est plus vaste ; mais il n'a pas des frontières moins bien arrêtées, au nord dans le Taurus et dans ses prolongements orientaux, à l'est dans le puissant rempart du Zagros, au sud dans le golfe Persique et à l'ouest dans les déserts de l'Arabie et de la Syrie. La Phénicie proprement dite, c'est la mince bande de terrain qui s'insère entre la mer d'une part et de l'autre le Liban, que continuent les monts d'Éphraïm et de Juda. Tout l'art hébraïque a tenu dans une aire encore plus resserrée, dans l'enceinte de Jérusalem et dans le petit royaume qui en dépendait. Nous avons eu, il est vrai, bien d'autres étendues à parcourir pour suivre, des rives de l'Oronte aux plages de la mer Égée, les traces de ces tribus syrocappadociennes, qui ont laissé derrière elles, comme marque de leur passage, des sculptures rupestres d'un style si particulier, auxquelles sont joints, le plus souvent, les signes de cette écriture idéographique dont l'emploi a précédé, dans toute cette région, celui des alphabets issus de l'alphabet phénicien ; mais la Syrie septentrionale et les hautes terres de l'Asie Mineure, qui étaient en communication par les cols de l'Amanus et du Taurus, n'en sont pas moins restées le centre d'où ces types se sont répandus vers l'Occident. Lorsque, quelques siècles plus tard, la grande presqu'île qui prolonge et termine l'Asie a reçu de l'Europe, par le Bosphore, de nouveaux émigrants qui s'y sont répandus en tous sens, les Phrygiens occupent d'abord le pays entre la Propontide et la chaîne du Sipyle, puis les plaines élevées et accidentées où prennent leurs sources le Sangarios, l'Hermos et le Méandre. Le royaume lydien grandit autour du cours moyen de l'Hermos, et les Cariens se fixent dans le district montueux qui est compris entre le Méandre et l'épais massif des montagnes lyciennes. Celles-ci, par l'arc qu'elles décrivent tout autour de la Lycie, en font une des contrées les mieux circonscrites qu'il

y ait au monde, une de celles qui paraissent le plus sûrement destinées à vivre d'une vie indépendante, dans un isolement plus ou moins complet. Quant à la Perse, c'est le plateau de l'Iran, ou du moins la partie de ce plateau qui confine à la Mésopotamie et à la Susiane.

Les divers peuples dont nous avons passé les monuments en revue dans la première partie de ce travail, ont pu, de différentes façons, faire sentir à leurs voisins l'ascendant de leur activité créatrice et parfois même exercer cette influence jusque sur des nations très éloignées; mais chacun d'eux n'en a pas moins formé une masse compacte, dans une portion concrète du continent africain ou asiatique, et c'est sur ce terrain, qui est son domaine propre, qu'il nous a fallu aller le chercher et nous établir à demeure, quand nous avons voulu définir son génie par son œuvre. Pour les Phéniciens seulement, il nous a fallu adopter une autre méthode : nous avons commencé par les étudier chez eux, dans ce district de la Syrie qui a été le berceau de leur fortune industrielle et commerciale; mais nous ne nous y sommes pas enfermés : nous avons suivi ces marchands au delà des mers, dans leur empire colonial de la côte d'Afrique, dans leurs comptoirs semés d'un bout à l'autre de la Méditerranée, sur toutes les grèves enfin où leurs navires, la quille enfoncée dans le sable, ouvraient leurs flancs pour en laisser échapper ces denrées de toute espèce, objets de luxe et de première nécessité, que se disputait un cercle d'acheteurs naïvement émerveillés. En courant ainsi dans le sillage de ces nefs aventureuses et en nous arrêtant aux lieux où elles atterrissaient, nous avons ramassé plus d'un monument curieux, qui est venu fort à propos combler les lacunes des séries formées de la dépouille des grandes et maîtresses cités; cependant celles-ci, d'abord Sidon, puis Tyr et plus tard Carthage, sont demeurées, pendant de longs siècles, les vrais centres organiques du monde phénicien, ceux qui attiraient et recevaient tous les produits de la *terre habitée*, comme disaient les Grecs, pour les répartir ensuite entre les nations, non sans les avoir souvent transformés par les mains de leurs artisans et marqués à leur empreinte. Une fois que Sidon eut perdu sa suprématie, Tyr s'empara des marchés du bassin oriental; mais, après que la force des choses eut opéré ce partage, l'équilibre se maintint, la vie et la primauté ne se déplacèrent point, jusqu'au jour où l'astre de cette race commença de décliner, où Alexandre eut pris Tyr et fondé Alexandrie, où Carthage, chassée de la Sicile, puis de l'Espagne, finit par s'abîmer dans les flammes.

Ce fut la fin; mais, auparavant, plus d'un millier d'années s'étaient écoulées durant lesquelles les ateliers de ces villes avaient répété les mêmes types, avec la facilité routinière d'une industrie qui ne puise pas ses inspirations dans un art animé d'une vie intense et puissante. L'ouvrier, suivant le temps, a cherché de préférence ses modèles tantôt en Égypte, tantôt en Chaldée, tantôt même en Grèce; mais on ne trouve là ni modifications graduelles du style comme en comporte tout développement normal de la faculté plastique, ni écoles locales dont chacune aurait représenté supérieurement une des tendances naturelles de la force créatrice. C'était toujours à peu près le même article, pour parler la langue du commerce, que le négociant phénicien servait à ses clients, et la marchandise ne différait guère, qu'elle fût expédiée de Tyr ou de Carthage. Sur le terrain, la Phénicie paraît très étendue et très disséminée, surtout après l'essor hardi et le succès des ambitions puniques; mais, à ne consulter que la réalité des choses, elle reste concentrée dans un effort unique qui n'a connu ni le progrès véritable ni la diversité. Il n'en faut pas croire le témoignage de la carte : toutes ces villes qui y sont indiquées par le même trait de couleur que les reines de Chanaan, ce ne sont que des comptoirs et des entrepôts, ce que l'on pourrait appeler des succursales de la maison mère. Au point de vue où nous nous plaçons ici, tout le travail utile de cet entreprenant et laborieux génie se résume en cet éclectisme adroit dont la pratique avait déjà été inaugurée par Sidon, cette aînée de la nation phénicienne, et dont Tyr et Carthage reprirent la tradition, pour la continuer jusqu'à leur dernière heure.

Il n'en est pas de même de la Grèce. La Grèce est vraiment multiple et diverse, dans l'espace aussi bien que dans le temps. L'histoire et la géographie appliquent plus particulièrement ce nom de Grèce au pays qui le porte encore maintenant, à la plus orientale des trois presqu'îles que le continent européen projette vers le sud et semble envoyer à la rencontre de l'Afrique. C'est là, dans ce territoire d'une si faible superficie qui constitue aujourd'hui le royaume du roi Georges, que la race grecque a élu jadis domicile pour n'en plus jamais sortir, quoique bien des fois elle ait été battue par les invasions et les conquêtes; c'est là que, tout en essaimant et en se répandant au dehors, elle s'est toujours maintenue le plus compacte; c'est enfin là que se sont fondées et qu'ont vécu les villes qui ont fait dans le monde grec la plus brillante figure, qui s'en sont disputé la direction et la suprématie, Corinthe et Sparte, Thèbes et Athènes, là que se célébraient

ces grandes fêtes des jeux olympiques, isthmiques et néméens où se donnaient rendez-vous les fils dispersés de la famille hellénique. L'Hellade, comme on appelle cette péninsule, est donc bien la Grèce proprement dite, la Grèce par excellence; mais, à côté d'elle, il y a d'autres Grèces qui, pour ne pas avoir occupé cette situation centrale ni joué un rôle aussi prépondérant et aussi longtemps soutenu, n'en ont pas moins fait leur partie dans le concert. Il y a la Grèce asiatique; grâce à l'heureuse et brillante souplesse du génie ionien, elle a été plus précoce que la Grèce européenne; c'est elle qui s'est engagée la première dans les voies de la poésie et de l'art, du grand commerce et des navigations lointaines. Il y a une Grèce d'Afrique, celle de Naucratis et des autres villes où s'établirent, entre les bouches du Nil, les étrangers introduits par Psammétique, celle surtout de la Cyrénaïque, avec ses cités puissantes qu'une ceinture de déserts protégeait contre les convoitises des maîtres de l'Égypte et contre les jalousies de Carthage; cette oasis, d'où rayonnaient en tout sens, vers l'intérieur, des routes très fréquentées par les caravanes, était une porte ouverte sur les profondeurs mystérieuses de l'immense continent méridional; ce fut par là qu'une curiosité toujours en éveil recueillit maintes données qui reculèrent pour elle les limites du monde des vivants et qui contribuèrent à lui donner le sentiment de la variété des hommes et des climats. Sur les rivages opposés, il y a encore une autre Grèce, la Grèce occidentale, qui s'attache comme une frange aux golfes et aux promontoires de l'Italie du sud et qui pousse ses avant-postes jusque sur les côtes de la Gaule et de l'Espagne; c'est elle qui a eu l'honneur d'être la première éducatrice de Rome. On sait jusqu'à quel haut degré de puissance et de richesse se sont élevées nombre des cités qu'elle comprenait, Posidonie et Cumes, Sybaris, Crotone, Métaponte et Tarente, Adria même et la lointaine Massalie; les monuments de l'architecture et de la sculpture qui subsistent sur l'emplacement de plusieurs de ces colonies ou que l'on retire des ruines de leurs temples et de leurs tombeaux ne sont pas moins beaux que ceux qui sont nés sur le sol de la mère patrie. Enfin, entre ces différentes Grèces, qui forment, sur la terre ferme, quatre groupes bien définis, dont chacun a eu son existence distincte et ses fortunes séparées, il y a toute une Grèce qui flotte en quelque sorte sur « le large dos de la mer », la Grèce insulaire. C'est la Sicile, entre l'Italie et l'Afrique, la Sicile où l'élément grec et l'élément phénicien, tout en se faisant de mutuels emprunts, ont été en

lutte pendant plus de trois siècles; c'est les îles de l'Adriatique, entre l'Italie et l'Hellade, puis, au sud et à l'est de celle-ci, sur le chemin de l'Égypte et sur celui de l'Asie Mineure, Cythère et la Crète, les Cyclades et les Sporades, Rhodes et Cypre, Samos, Chios et Lesbos, les îles voisines de la Thrace, bien d'autres encore, grandes et petites, toutes ces terres capricieusement semées sur les eaux, que l'on a comparées, par une vive image, aux pierres que des enfants jettent au milieu d'un gué pour sauter d'une rive à l'autre sans se mouiller les pieds. Les hommes et les marchandises, les matières premières et les objets ouvrés, les simulacres divins avec les idées et les sentiments qu'ils représentent, les procédés de l'industrie et les types de la plastique trouvèrent là, dans tous ces lieux de relâche et de repos, des facilités merveilleuses de circulation et de transport; ce fut surtout dans cet archipel ou plutôt dans ces archipels hospitaliers que se produisirent les rencontres heureuses et les contacts féconds, d'abord entre Grecs et étrangers, puis entre Grecs de tribus différentes.

La race qui se fit ainsi cette situation privilégiée, sur les confins de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, se trouve être une des mieux douées, la mieux douée peut-être qui ait paru sur la scène de l'histoire. Les Grecs eurent au plus haut degré le génie de l'invention, dans les lettres comme dans les arts. D'autres grands peuples, comme les Égyptiens et les Chaldéens, après un brillant essor, se sont arrêtés sur place; à partir d'une certaine heure, ils se sont bornés à répéter les types qu'ils avaient créés pendant la première période de leur existence; quant aux Phéniciens, ils se sont contentés d'adapter à leurs besoins et au goût de leur clientèle étrangère les éléments qu'ils empruntaient à leurs voisins, les procédés industriels qu'ils s'appropriaient en les perfectionnant. De manière ou d'autre, ces peuples avaient achevé leur œuvre utile bien avant le moment où ils perdirent leur indépendance; ils durèrent longtemps après avoir cessé de vivre et d'enfanter. La Grèce, tout au contraire, a toujours été en progrès, ou du moins en mouvement. Alors même qu'elle est devenue une province romaine et qu'elle semble avoir épuisé la série des créations originales, elle n'abdique pas, elle travaille encore à se renouveler et elle y réussit dans une certaine mesure. Si elle n'a plus ni l'épopée homérique, ni l'ode lesbienne ou thébaine, ni le drame attique, elle cultive encore avec passion la science et l'histoire; elle s'essaye à la critique; elle revient, pour les élargir et les approfondir, à ses anciens systèmes de philosophie, et l'on sait quelle part elle a prise

à l'élaboration des dogmes du christianisme. Dans le domaine de la plastique, s'il ne lui naît plus de Phidias et de Praxitèle, de Polygnote et de Zeuxis, ses architectes, sans copier les Ictinos et les Mnésiclès, produisent encore des chefs-d'œuvre ; quelque préférence que l'on puisse avoir pour les formes classiques, qui donc refuserait d'admirer les basiliques de Ravenne et le noble vaisseau de Sainte-Sophie ?

Dans l'histoire de l'esprit humain, il n'y a pas de développement organique qui soit mieux connu que celui du génie grec et qui se présente avec plus de richesse tout à la fois et de simplicité. Ce qu'il a de particulièrement curieux, c'est que, malgré la distance et les grands intervalles de mer qui séparent les différents pays où se sont constitués des groupes importants de population hellénique, cette évolution, à la prendre dans son ensemble, a été régie par les mêmes lois, sur toutes les terres et dans toutes les îles où se parlait la langue grecque ; partout les phases principales s'en sont succédé et s'en sont accomplies sinon dans des temps égaux, tout au moins dans le même ordre et dans des conditions analogues. Ici la croissance a été plus rapide ; là elle a été plus lente, mais les jours de jeunesse et de force créatrice ont duré plus longtemps. Ailleurs, après des débuts heureux, la vieillesse et la stérilité sont bientôt venues, ou quelque accident fâcheux, comme l'invasion de la Campanie et de l'Apulie par les tribus sabelliennes, a brusquement arrêté le cours de la vie. On peut dire pourtant que, malgré ces variations et ces inégalités, le mode d'expression de la pensée a subi partout, chez les divers enfants de cette race, un peu plus tôt ou un peu plus tard, les mêmes changements. C'est, d'une part, que le même sang coulait dans les veines de tous ces hommes ; ils avaient donc tous mêmes instincts et mêmes facultés. C'étaient des arbres de même espèce qui étaient appelés à produire les mêmes fruits. La couleur et le goût de ces fruits auraient, il est vrai, risqué de se modifier, à la longue, sous l'influence des sols très différents où les arbres avaient été transplantés ; mais ce qui empêcha l'écart de se produire, ou du moins ce qui le maintint dans de très étroites limites, ce fut les relations très intimes que ne cessèrent pas d'entretenir les uns avec les autres les fils épars des mêmes ancêtres, les Grecs de l'Hellade et ceux des cités même les plus lointaines. Ils y étaient aidés par la disposition de toutes ces péninsules d'Asie et d'Europe dont les côtes se regardaient et poussaient devant elles, comme des bras tendus, de longs promontoires qui semblaient vouloir se rencontrer. Au cours du trajet qui le mène

des ports de la Grèce orientale à ceux de l'Ionie, le navigateur ne perd pas la terre de vue, même un seul instant. Il y a quelques mois, j'étais parti, le soir, d'Athènes pour les Dardanelles. La nuit s'était passée à longer les rivages de l'Attique. Quand le jour se leva, nous avions déjà doublé la pointe de Sunium; nous franchissions le détroit qui sépare Andros de l'Eubée, et nous commencions à traverser la partie de la mer Égée où les îles sont le plus rares, où il y a les plus grands espaces libres. Je regardais vers l'avant du bateau; je vis apparaître l'une après l'autre, sortant des flots, Psara, qui est toute voisine de Chios, puis Chios même, et, par derrière, la tête noire du cap Mimas, qui ferme à l'ouest le golfe de Smyrne; nous avions reconnu la côte d'Asie. Je me retournai alors, pour donner un dernier coup d'œil, s'il était temps encore, à cette Grèce que je venais de revoir après tant d'années. Elle avait disparu; mais nous avions à notre gauche Skyros, qui en dépend, et, bien loin par delà, on apercevait encore, toute blanche sous les rayons du soleil, la pyramide neigeuse de l'Ocha, la plus haute cime de l'Eubée.

Nulle part ailleurs la Méditerranée n'offre une pareille disposition et un aussi étroit rapprochement des massifs continentaux, avec des îles aussi nombreuses et aussi voisines les unes des autres. Il y avait là, pour les habitants de toutes ces plages européennes et asiatiques, une provocation directe à l'esprit d'aventure. Comment ne pas être tenté de se lancer sur la mer, à la rencontre et à la conquête de toutes ces terres dont, par les jours clairs, les sommets lointains et les promontoires se laissaient découvrir à l'horizon? Se hasardait-on, par un beau temps, à risquer la traversée, en quête de l'inconnu, on n'avait rien à craindre pour le cas où l'on serait pris, en chemin, soit par le calme, soit par le vent contraire. Tout en avançant vers ces côtes, qui d'heure en heure surgissaient et grandissaient devant lui, le pilote cherchait des yeux et retrouvait toujours à la même place celles dont les lignes lui étaient familières. S'il prenait, pour cette fois, le parti de reculer, il n'aurait qu'à donner un coup de barre et à virer de bord : il aurait bientôt regagné l'abri du mouillage quitté le matin même; mais, à la première occasion, quand le ciel serait encore plus sûr, il entreprendrait avec plus de confiance, dans la même direction, un nouveau voyage, et, d'essai en essai, s'aguerrissant et s'enhardissant par degrés, il finirait par toucher le but.

Les Phéniciens ont eu vraiment plus de mérite que les Grecs à devenir les marins qu'ils ont été. En face de la côte syrienne, rien

qu'une vaste étendue de mer, toute grande ouverte aux vents de l'ouest et du sud, qui, pendant une grande partie de l'année, en soulèvent et en agitent les flots; point même de ces îles, qui, posées comme des jalons sur la route du large, offrent un asile et une relâche opportune aux équipages fatigués par la houle. Sur le littoral, jusqu'au moment où l'on eut commencé de construire des môles qui fermassent au ressac de la vague les mouillages que protégeaient mal la pointe d'un cap ou quelques petits îlots rocheux, restes d'une falaise rongée et détruite par les tempêtes d'hiver, point de ports. Combien différents sont le dessin et l'aspect des côtes de la Grèce, de la Thrace et de l'Asie Mineure! La péninsule hellénique se divise, dans le sens de la longueur, en deux masses d'inégale importance, mais de largeur à peu près pareille, la Grèce centrale et le Péloponèse. Chacune de ces masses, la première sur ses flancs occidental et oriental, la seconde à l'ouest et surtout au sud, se partage à son tour en presqu'îles secondaires, dont quelques-unes, la Magnésie par exemple et l'Argolide, s'infléchissent à angle droit comme un membre plié ou décrivent un contour d'une irrégularité singulière, dans lequel des poches profondes se creusent entre les ressauts d'un rivage montueux. En plus d'un endroit, les îles sont ainsi placées que l'on y aborde en quelques coups de rames ou même que, comme à Leucade et à Chalcis, un pont les rattache au continent. Dans les sinuosités de ces détroits, les eaux sont toujours calmes; mais d'ailleurs tout est ici refuge et abri. Ce sont les criques étroites, qui s'enfoncent entre les dentelures des côtes rocheuses; ce sont des anses moins bien closes, mais dont la grève, doucement inclinée, invite les barques à venir s'y échouer et y dormir sur le sable. Ce sont de vastes bassins, tels que le Pirée, qui ne communiquent avec l'extérieur que par un étroit goulet et où, quelque temps qu'il fasse, des centaines de navires peuvent rester à flot. La plupart de ces ports, petits ou grands, ouvrent sur de larges baies dont toute la surface est déjà protégée, par les hauteurs qui l'environnent, contre l'action de la plupart des vents; il y en a même, comme le golfe Pagasétique et le golfe d'Ambracie, surtout comme le golfe de Corinthe, de si bien fermés, que les souffles et les agitations du dehors n'y ont presque pas d'accès. Je ne sais vraiment s'il y a au monde un autre pays où la mer se mêle ainsi à la terre, où elle s'y insinue et y pénètre par autant de voies, où elle fasse, si l'on peut ainsi parler, autant de frais pour l'homme, autant d'avances à ses instincts de curiosité, de mouvement et de

lucre. Dès qu'ils auraient les instruments nécessaires pour creuser une pirogue dans un tronc d'arbre ou pour assembler solidement quelques planches, les habitants d'un tel pays ne pouvaient manquer de se familiariser avec la mer, d'apprendre à avoir confiance en elle et à lui demander les moyens de nouer des relations d'abord avec leurs plus proches voisins, ensuite avec des peuples plus éloignés, avec tous ceux chez qui conduiraient, comme disaient les poètes grecs, les « chemins liquides ». Quand les Grecs font, avec l'épopée, leur première apparition dans l'histoire, ce sont déjà de hardis marins, pour qui la traversée de l'Archipel n'est qu'un jeu, et dont quelques-uns ont même poussé jusqu'aux rives lointaines de l'Égypte et de la Sicile. La race grecque a, depuis lors, passé par bien des fortunes; mais, dans les siècles mêmes où elle était le plus misérable, elle n'a jamais rompu son pacte avec la mer. On sait quel rôle la marine grecque joue aujourd'hui dans l'ensemble du commerce de la Méditerranée[1].

Ce qui devait d'ailleurs disposer les Grecs à écouter encore plus docilement l'appel de la mer, de cette mer qui, pour les rassurer et pour mieux les séduire, semblait se faire plus douce et baisser la voix en se glissant, parmi les îles et les promontoires, jusque dans le cœur de l'Hellade, c'était la configuration très particulière de ce sol, plus accidenté, plus tourmenté que celui des autres péninsules de l'Europe méridionale. Appeler la Grèce un pays de montagnes, ce n'est pas assez dire. La Grèce n'est tout entière qu'une montagne, dont les divers sommets ont chacun leur nom, une montagne énorme et d'une construction très compliquée, qui par endroits se dilate et s'épanouit en chaînes parallèles ou divergentes, tandis qu'ailleurs elle se contracte en une unique et épaisse muraille. Des ravins sans nombre en sillonnent et en modèlent les flancs; des brèches profondes, aux parois souvent très abruptes, en séparent les principaux massifs, d'où rayonnent en tous sens de puissants contreforts, qui vont se terminer à la mer en éperons aigus et escarpés. Point de hauts et spacieux plateaux, comme le sont ceux du centre de l'Espagne; pas une large vallée que l'on puisse comparer à cette vallée du Pô qui forme presque à elle seule l'Italie septentrionale. La Thessalie seule a des plaines de quelque étendue. Partout ailleurs ce que l'on appelle

1. Strabon signale déjà les avantages qu'assuraient, les destinées que promettaient à la Grèce la forme de ses côtes, les accidents de son sol, la variété de ses montagnes, le grand nombre de ses caps, de ses ports, de ses presqu'îles et de ses îles (VIII, I, 3).

ainsi n'est qu'un espace assez étroit, que serrent de près les monts d'alentour et où ils se prolongent, soit par des collines d'une saillie très marquée, soit en longues et confuses ondulations; telles sont les plaines de la Béotie et de l'Attique, celle d'Argos et celle de Sparte. Là où il faut ainsi toujours monter et descendre pour remonter encore, là où, dès qu'il veut faire quelques pas, l'homme rencontre l'obstacle sur son chemin, les communications par la voie de terre ne sont pas aisées. Quel avantage alors et quel soulagement que d'avoir la mer sous la main, la mer qui, pour peu que vous sachiez vous en servir, par la voile et par l'aviron, vous conduit partout où il vous plaît d'aller! Aussi, pour profiter de cette ressource, les différentes tribus dont l'ensemble a constitué la nation grecque ont-elles été naturellement amenées à se grouper et à s'établir de telle manière que chacune d'elles eût au moins une porte ouverte sur la mer, et cette porte, elle l'a fortifiée, elle en a aménagé les abords avec un soin jaloux : des remparts l'ont défendue; des *longs murs*, comme on disait, l'ont reliée à la ville située plus ou moins loin dans l'intérieur. On sentait que, si celle-ci était coupée de la mer, elle ne respirerait plus, elle mourrait d'une sorte d'asphyxie.

Il n'y a guère qu'un peuple grec, les Arcadiens, qui, fixé dans le milieu même du Péloponèse, s'est trouvé pour toujours séparé de la mer. Toute son existence s'en est ressentie; il a moins vécu de la vie de l'esprit; il n'a pris qu'une très faible part au progrès des lettres et des arts; on le traitait d'arriéré. Pour qu'il ait fini par suivre, même de loin, le mouvement de la civilisation, il a fallu que ses fils courussent le monde comme soldats mercenaires, et aussi que l'Arcadie fût tout enveloppée par des États qui avaient, eux, le bénéfice du voisinage de la mer. Sans la mer, sans les débouchés qu'elle offrait, les peuplades aryennes qui ont occupé le péninsule hellénique seraient peut-être toujours demeurées dans un état de barbarie et d'anarchie grossière analogue à celui où se débattent et s'usent encore de nos jours les Albanais. S'il est une contrée dont la population semblait vouée à ce morcellement presque indéfini où domine ce que l'on appelle le clan, c'était bien la Grèce. Elle est faite comme d'une suite de compartiments qui se touchent par leur fond; pour en sortir, il faut, ici, gravir, à contre-mont, des pentes raides, là, peiner dans les détours de cluses étroites et sinueuses, où les torrents, après les orages, ferment souvent la voie; il faut franchir des cols dont quelques-uns sont obstrués par les neiges pendant une partie de l'hiver.

Chaque groupe local paraît destiné à vivre dans un isolement perpétuel; il est comme le prisonnier de la vallée où il s'est établi et où il a pris racine. Là où l'homme se trouve placé dans de telles conditions, il n'y a pas lieu de s'attendre à un développement national vraiment large et fécond, qui puisse aboutir à un grand rôle historique. Si les choses ont pris un tour tout autre que celui qui était à prévoir, c'est grâce à une disposition spéciale, qui vient ici corriger les effets de la configuration générale du terrain. A chacune presque de ces boîtes, que l'on nous passe l'expression, il manque une paroi, celle qui l'aurait close du côté de la mer; là, mais là seulement, le champ était libre. Ce fut donc par là que s'engagèrent les rapports qui, le long des chaînes interposées entre les différents États comme autant de murs mitoyens, restaient toujours intermittents, difficiles et rares. La voie de mer laissait tout passer et repasser, les personnes, les marchandises et les idées; quand une bourrasque venait la fermer, ce n'était que pour quelques jours, et bientôt, dès que la brise avait molli et que la houle était tombée, les navires agiles recommençaient à lier, par un échange incessant de visites réciproques et de mutuels emprunts, tous ces districts entre lesquels la nature avait mis la gêne de tant et de si hautes barrières.

Ce qui assurait la continuité de ces relations, c'était la constance du régime des vents. « Ceux qui gouvernent l'atmosphère dans ces parages y ont un mouvement réglé; ils ne prennent que rarement le caractère d'ouragans dévastateurs. Ce n'est guère que pendant la courte saison de l'hiver que le temps subit des variations imprévues; avec la belle saison (les « mois sûrs », comme disaient les anciens) le courant atmosphérique prend dans tout l'Archipel une direction fixe; chaque matin, le vent du nord s'élève des côtes de Thrace et balaie, en descendant, toute la longueur de la mer Égée... Il arrive fréquemment que ces vents *étésiens* donnent, durant des semaines entières, l'illusion d'une tempête : par un ciel pur, on voit écumer les vagues à perte de vue; mais la régularité de leur souffle les rend inoffensifs, et ils tombent, chaque soir, aussitôt que le soleil baisse; alors la mer devient un miroir; l'air et l'onde se taisent, jusqu'à ce que s'élève une brise presque insensible qui vient du sud. C'est le moment où le marin détache sa barque à Égine et atteint en quelques heures le Pirée. C'est là la brise de mer si vantée par les poètes d'Athènes, celle qui s'appelle aujourd'hui *embatès*, toujours tempérée, douce et bienfaisante. Les courants qui longent les côtes contribuent aussi à faciliter l'accès des

golfes et des détroits; le vol des oiseaux de passage, les migrations des thons, qui se renouvellent à époque fixe, fournissent encore au marin des indications précieuses[1]. »

C'est cette mer et ce sont ces vents qui ont fait l'unité morale de la Grèce, la seule unité qu'elle ait connue jusqu'à la conquête romaine; l'unité politique et administrative n'a commencé pour elle que dans la servitude, avec Mummius, quand elle n'a plus été que l'une des provinces de l'empire latin. « La Grèce est née divisée, » a dit Joseph de Maistre. Jusqu'à la prise de Corinthe, elle avait toujours été partagée en un certain nombre de cantons qui, ayant leurs frontières tracées par la nature, étaient autant d'États indépendants. Les plus peuplés, les plus riches, les plus énergiques de ces États avaient essayé de se subordonner leurs voisins; ils y avaient réussi pour un temps; mais toute leur ambition avait été de se placer à la tête de ligues plus ou moins puissantes, et le dernier terme de cet effort avait été la fondation trop tardive de ce gouvernement fédératif que les Achéens tentèrent d'organiser, sur le pied d'une représentation égale de tous les intérêts et de tous les droits particuliers. L'histoire de la Suisse présente des phénomènes tout semblables; mais la différence est dans la mer, qui manque à la Suisse. La Grèce est plus petite que le Portugal; mais ses rivages, par leurs contournements et leurs replis, décrivent une ligne qui, avec ses brisures, est sensiblement plus longue que celle qui représenterait le développement de tout le littoral espagnol. Cette omniprésence de la mer est une des raisons par lesquelles s'explique la supériorité du rôle que la Grèce a joué dans le monde, rôle qui a eu une autre importance et un autre caractère que celui de la Suisse. Les habitants des cantons de la Grèce se rencontraient bien plus souvent, ils s'abouchaient et se concertaient bien plus aisément que ne pouvaient le faire les habitants des cantons helvétiques avant que l'industrie moderne eût suspendu sur les abîmes des routes carrossables et percé le flanc des montagnes. Autrefois, comme vous le racontent encore, dans les chalets de la Savoie et de la Suisse, les vieillards qui ont vu d'autres temps, plus d'un mourait, chargé d'années, sans avoir jamais franchi le rempart de rocs et de glaciers qui limitait l'horizon sur lequel s'étaient ouverts ses yeux d'enfant. La Grèce, tant qu'elle a été libre, n'a point eu de routes qui méritassent ce nom. Les premières voies charretières qui aient traversé ses défi-

1. E. Curtius, *Histoire grecque*, traduction Bouché-Leclercq, t. I, pp. 14, 15.

lés, ceux par exemple de l'isthme au delà de Mégare, elle les a dus à ses maîtres latins, qui en avaient trop pris l'habitude pour admettre qu'un peuple civilisé pût s'en passer. Les Grecs, pour leur part, n'en avaient jamais jusqu'alors senti le besoin. Pour aller du Pirée à Corinthe, il leur paraissait plus simple et plus commode de sauter dans une barque et de tendre leur voile au vent que de s'essouffler et de fatiguer leurs chevaux à escalader la montagne et à côtoyer les précipices. En dehors des plaines, qui n'occupent qu'une bien faible partie du territoire, les chemins les meilleurs et les plus fréquentés n'étaient que des chemins de mulet, pareils à ceux dont j'ai connu les difficultés, les lenteurs et les dangers lorsque, dans ma jeunesse, j'ai parcouru la Grèce, que l'ingénieur n'avait pas encore commencé à transformer. Cependant, aussi bien dans la première moitié de ce siècle que dans l'antiquité, on eût malaisément trouvé, en dehors même de la classe, déjà très nombreuse par elle-même, des marins de profession, un Grec adulte qui n'eût pas, une fois au moins dans sa vie, quitté son village ou sa ville natale pour des raisons de guerre ou de commerce, de plaisir ou de piété. Ces deux derniers ordres de motifs se confondaient, dans la pratique : le désir de consulter un oracle en renom ou d'assister aux fêtes qui se célébraient en l'honneur des grands dieux nationaux mettait en mouvement, chaque année, des milliers de Grecs, dont beaucoup venaient de très loin, de la Chersonèse Taurique et des rives africaines, de la Sicile et de l'Italie, de la Gaule même et de l'Espagne. Ces fêtes tenaient dans la vie des Grecs une place dont nous avons peine à nous faire une idée, nous qui, dans notre monde vieilli et encombré, sommes si durement asservis à la tyrannie du devoir professionnel et au souci des affaires. On devine ce que ces hommes se disaient, pendant les courtes heures qu'ils avaient à passer ensemble, tout ce qu'ils avaient à se raconter et à s'apprendre les uns aux autres. C'étaient, entre parents et amis qui se retrouvaient après de longues séparations, entre étrangers que le hasard rapprochait dans le même gîte ou autour d'un même autel, des questions sans fin, des réponses avidement écoutées, de piquants récits que coupaient les exclamations des auditeurs émerveillés. Imagine-t-on quelque chose de mieux fait que ces déplacements et ces rencontres pour éveiller l'intelligence et la tenir en haleine, comme aussi pour prévenir l'atteinte que la dispersion et l'éloignement risquaient de porter, avec le temps, à l'unité du génie national? Les Grecs de l'Hellade renouvelaient et accroissaient

leur provision de connaissances et d'idées dans la conversation de ceux de leurs frères qui, semblables à Ulysse, « avaient vu les villes et connu la pensée de beaucoup d'hommes ». Quant aux citoyens des colonies les plus lointaines, à ceux aussi qui vivaient, par petits groupes, au milieu des Barbares (il y en avait jusque dans l'oasis d'Ammon, en plein Sahara), quand ils avaient pris part aux solennités quinquennales d'Athènes, de Delphes ou d'Olympe, ils repartaient plus Grecs, plus Grecs de sentiments et de pensée, de mœurs et de langue; comme ce géant dont parlait une de leurs fables, ils avaient repris des forces en touchant une fois de plus le sein maternel de cette terre dont ils étaient les fils.

La Grèce était ainsi tout à la fois concentrée et diffuse, concentrée dans l'Hellade, diffuse et multiple à la périphérie. Ce grand corps avait sa circulation interne; le sang s'y répandait jusqu'aux extrémités, et des membres il revenait au cœur, pour s'y purifier et pour s'y charger à nouveau des éléments nourriciers qui faisaient la vie et l'originalité de la race, qui lui donnaient son énergie supérieure; il avait la mobilité de ce flot marin qui, après avoir semé les colons grecs sur tous les rivages de la Méditerranée, les ramenait sans cesse vers la patrie première dont ils ne voulaient pas oublier le chemin. Cette mer à qui les Grecs devaient ainsi le privilège de continuer à former une nation malgré les cloisons et les distances qui les séparaient, c'est elle aussi qui jadis leur avait apporté de l'Orient les germes de la civilisation; c'est par elle qu'ils avaient reçu l'image et les rites de divinités dont le culte devait rapprocher les hommes et les rendre plus sociables, l'écriture, les métaux, les procédés et les instruments des principaux métiers. La mer, et la mer seule, avait mis les tribus grecques en rapport avec les grands empires de l'Afrique et de l'Asie Antérieure; or c'était là, pour un peuple jeune et faible encore, la condition la plus favorable, au regard de l'étranger. Les relations qui s'établissent par cette voie sont suggestives; elles ne sont pas oppressives. La mer permet des visites, des visites fréquentes et prolongées; elle se prête mal à des tentatives d'invasion. Le péril était d'autant moindre que l'Égypte ne devint jamais une puissance maritime; quant à la Chaldée et à l'Assyrie, elles n'étendirent pas leur domination, au moins d'une manière permanente, jusqu'aux rivages de la Méditerranée. Pour ce qui est des Phéniciens, c'étaient des clients et non des sujets qu'ils cherchaient en Europe; si d'autres ambitions leur viennent, ce sera sur le tard, et

en Occident. Seul l'Empire Perse lancera contre la Grèce des flottes de guerre armées pour la conquête ; mais, lorsque éclatera cette menace, la Grèce, déjà adulte, sera en mesure d'opposer à Xerxès une flotte que commandera Thémistocle.

Ainsi couverte par la mer sur trois de ses faces, la péninsule hellénique est pourvue de merveilleuses défenses naturelles du seul côté où elle tienne au continent. Il y a d'abord la chaîne de l'Hémus ou des Balkans, qui barre tout l'espace compris entre la mer et les Alpes illyriennes. C'était moins là une sorte d'ouvrage avancé — l'hellénisme n'a jamais poussé, dans l'antiquité, ses avant-postes si loin vers le nord — qu'un épais et large écran qui arrêtait tous les bruits et qui interceptait la vue ; il a, pendant bien des siècles, dérobé la Grèce à l'oreille et aux yeux des peuples qui s'agitaient et qui défilaient par delà les monts dans la vallée du Danube. Cachée derrière ce rideau, la Grèce a pu fournir sa brillante carrière et développer sa richesse sans attirer l'attention, sans éveiller les curiosités et les convoitises des Celtes et autres barbares.

C'est plus au sud que se dresse le front septentrional de l'enceinte fortifiée à l'abri de laquelle s'étaient placées les tribus grecques et qui les a si longtemps aidées à repousser toutes les attaques ; il est formé par les montagnes qui enveloppent la Thessalie et dont les ramifications s'étendent sur toute la surface de l'Épire et de la Grèce occidentale. La principale des portes percées dans ce mur est la vallée de Tempé, que flanquent deux énormes bastions, l'Olympe et l'Ossa. C'est de l'Olympe, dont le pied est baigné par la mer, que se détache la muraille des monts Cambuniens ; elle se prolonge, comme une haute courtine, vers le sud-ouest, et va s'appuyer, par son autre extrémité, sur le puissant massif du Pinde. A-t-on forcé l'un des rares et difficiles passages qui s'ouvrent sur quelques points de ce camp retranché, on est en Thessalie ; mais, si l'on veut en sortir pour s'avancer plus loin vers le sud, il faut franchir la barrière de l'Othrys. Au delà de celle-ci, au détour du golfe de Lamia, nouvel arrêt : c'est l'Œta, qui, dans l'antiquité, ne laissait entre ses pentes abruptes et la mer que l'étroit défilé connu sous le nom de Thermopyles. Quand on l'avait forcé ou tourné, on était maître des plaines de la Béotie ; mais, pour descendre dans celles d'Éleusis et d'Athènes, on devait traverser les gorges du Cithéron et du Parnès. Une fois établi dans l'Attique, l'envahisseur n'avait pas partie gagnée : il se trouvait en présence des âpres monts de l'isthme, redoutes formidables qui défendaient

les abords du Péloponèse, la citadelle ou, comme disaient les anciens, l' « acropole de la Grèce »[1]. Cette citadelle même avait, si l'on peut ainsi parler, ses cloisons étanches. De Corinthe, pour arriver jusqu'à Sparte, il y avait encore, quelque chemin que l'on prît, à surmonter l'obstacle de deux chaînes considérables, toute une suite de ravins et de cols à passer sous les yeux et sous les traits de l'ennemi.

Supposons un vainqueur qui, de succès en succès, a réussi à pénétrer jusqu'au cœur de la place, jusqu'au fond de ce dernier réduit; le moindre accident suffira pour que, du jour au lendemain, son triomphe se tourne en désastre. Toutes ces portes qu'il a poussées du pied et cru laisser ouvertes peuvent se refermer brusquement sur lui; les battants retomberont, et les mains qui y sont intéressées auront bientôt fait de donner un tour de clef et de tirer le verrou. « La Grèce est faite comme un piège à trois fonds, dit Michelet. Vous vous trouvez pris en Thessalie, puis entre les Thermopyles et l'isthme, puis enfin dans le Péloponèse. »

C'est un grand avantage pour un peuple que de se sentir ainsi en sûreté dans le pays qu'il habite, comme en une bonne maison bien close, pourvue de murs épais et de fortes serrures; mais ce n'est point là le seul profit que la race grecque ait tiré de la disposition très particulière du terrain sur lequel s'étaient établis ses ancêtres : elle lui a dû de faire la première, dans des conditions favorables, l'expérience du régime municipal et la preuve des beaux résultats qu'il peut donner chez un peuple heureusement doué. Ce régime est celui où la notion de la ville et celle de l'État se confondent, où chaque ville est un corps vivant dont tous les membres prennent une part plus ou moins directe à l'administration de la chose publique. Seule, dans le monde oriental, la Phénicie avait connu quelque chose d'analogue. L'Égypte, la Chaldée et l'Assyrie avaient eu de grandes villes, des villes plus riches et plus populeuses que ne le furent jamais les plus célèbres des villes grecques; mais ce n'étaient là que des agglomérations. La foule des sujets du monarque était plus pressée à Memphis, à Babylone et à Ninive que sur d'autres points du territoire; elle y vivait ramassée dans de hautes maisons, à l'abri d'une enceinte fortifiée; mais, pas plus là que dans les campagnes voisines, elle ne formait un groupe

1. Le mot se trouve dans Strabon (VIII, 3); mais ce n'est pas lui qui l'avait inventé. Curtius cite d'autres exemples de la même expression, et montre que c'était là, en Grèce, une idée, une image très ancienne, et que les Grecs, quand ils voulaient indiquer les grandes divisions de leur pays, se plaçaient toujours en dedans de l'isthme, du côté de la Morée.

de citoyens : elle n'avait aucun des attributs de la souveraineté. Au contraire, Tyr et Sidon, Utique et Carthage ont été des républiques, des États indépendants; elles ont montré, pendant plusieurs siècles, une vigueur, un esprit d'initiative, un patriotisme admirable; mais la liste serait courte des villes phéniciennes qui ont joué un rôle de quelque importance, et, de plus, la pensée y était trop exclusivement tournée vers un seul objet, la conquête de la richesse, pour que l'on pût juger le régime sur cet unique exemple. C'est en Grèce qu'il a témoigné pour la première fois de toutes ses vertus. Les villes grecques ont été bien plus nombreuses; la suite de cette histoire montrera combien, du huitième au troisième siècle avant notre ère, la vie, dans toute l'étendue du monde hellénique, fut à la fois intense et dispersée, quelle puissance organique, quelle activité intérieure et quelle force d'expansion possédait chacun de ces petits États que l'essor du génie grec avait répandus, depuis le fond du Pont-Euxin jusqu'aux colonnes d'Hercule, sur tous les rivages de la Méditerranée. Ce qui partout a donné à cette vie municipale une noblesse et une variété qu'elle n'avait jamais présentées en Phénicie, c'est la supériorité de la culture grecque. Les esprits qui là-bas n'étaient occupés que du lucre se sont épris ici du beau et du vrai; les lettres, la philosophie et les sciences les ont provoqués à la réflexion et les ont rapidement mûris; la rhétorique a mis au service des intérêts et des ressentiments privés ou publics une éloquence nourrie d'idées générales qui relevait la dignité des luttes de parti. Sur tous ces théâtres où l'attention des spectateurs ne se relâchait jamais, politique, artiste ou poète, écrivain ou orateur, l'homme, toujours en vue et en action, ne cessait de déployer une énergie passionnée, et ce qui ajoutait encore à l'ardeur de l'universel effort, c'était la vive émulation de ces villes, à la fois rivales et sœurs, dont aucune ne se résignait volontairement à ne point être tout ce qu'étaient les autres, à leur laisser prendre sur elle-même un avantage quelconque, à les laisser conquérir une gloire dont elle n'eût pas sa part. Ce qui fait donc la haute originalité de la Grèce, on peut l'affirmer sans craindre de paraître ignorer les essais que d'autres avaient déjà tentés dans cette même voie, ce qui a été l'œuvre propre de la Grèce dans le travail de la civilisation antique, c'est la fondation, c'est la création de la cité.

Dans la péninsule hellénique et dans ses dépendances, le relief du terrain et son fractionnement ont donné naissance à la cité; la nature du sol et celle du climat y ont eu une action heureuse sur le dévelop-

pement de la plante humaine, *la pianta uomo*, comme dit Alfieri. Le sol concourt ici avec la mer, avec cette mer qui l'entoure de toutes parts, à faire des corps souples et robustes, des esprits agiles et curieux. Il n'est pas de vie qui endurcisse plus les membres à toutes les fatigues et qui les plie mieux à tous les genres de mouvement que celle du marin; en même temps elle trempe le caractère par la soudaineté des périls où elle jette même les plus prudents et les plus expérimentés, par ce qu'elle exige de sang-froid et de vaillance; enfin elle ouvre l'intelligence par les surprises qu'elle lui ménage, elle lui donne de la précision en la contraignant à être toujours attentive aux changements de temps et de milieu, à devenir exacte observatrice, à noter les traits particuliers et distinctifs des hommes et des choses. Il y avait bien peu de Grecs qui, soit en vertu de leur profession, soit à l'occasion de leurs fréquents voyages, n'eussent pas plus ou moins vécu sur mer et reçu cette éducation; mais d'ailleurs les différences n'étaient pas aussi tranchées, ici, entre les diverses classes de la population, qu'elles le sont dans d'autres pays, et ceux mêmes que leurs occupations retenaient plus habituellement sur la terre ferme étaient soumis à des influences qui se laissent comparer, par leurs effets, à celles que subissent les gens de mer, pêcheurs et matelots du commerce. La terre n'a pas ici l'uniformité qu'elle présente dans les pays de grandes plaines et de moyenne altitude. Elle est toute en contrastes, grâce aux hautes montagnes qui dressent ici leurs cimes à peu de distance des rivages. On marche quelques heures et, du voisinage de neiges presque éternelles, des forêts de hêtres et de sapins, on passe dans des campagnes où la tête du palmier se balance au vent, chargée de dattes qui en Messénie arrivent presque à maturation. Ce n'est pas seulement la qualité de la végétation qui diversifie les aspects; d'autres oppositions très tranchées tiennent à la distribution des eaux. Au fond de la plupart des ravins, rien que des cailloux roulés et du gravier, une bande jaunâtre où foisonnent en touffes les lauriers et les tamarisques; sans ce mince ruban de verdure, qui en juin et en juillet se teint de rose, on ne soupçonnerait même pas qu'il y a là un courant souterrain, qui filtre et qui coule dans les pierres. Ailleurs au contraire, sur les versants occidentaux de l'Hellade, vous rencontrez des torrents limpides qui, comme la Néda, bondissent en cascatelles, parmi les chênes penchés sur le gouffre; d'autres, comme le Ladon, coulent à pleins bords sous l'ombre épaisse des platanes dont les branches s'entre-croisent d'une rive à l'autre. Parfois vous êtes arrêté par des

fleuves qui, comme l'Alphée et l'Achéloos, ne se laissent pas partout traverser à gué, même dans la saison sèche. Le Péloponèse a jusqu'à un lac qui, avec son cadre d'arbres noirs et de prairies, rappelle en petit les lacs de la Suisse : c'est le lac Phénée, au pied du Cyllène.

Cependant l'eau reste rare, et c'est ce qui lui donne un prix inestimable, ce qui explique le culte rendu aux nymphes des sources et le soin que la plastique a pris de leur prêter une forme dont la beauté répondît aux honneurs que leur rendait la piété populaire[1]. On se disputait partout, en Grèce, jusqu'au moindre filet d'eau courante, et, pour mettre fin aux querelles, des contrats, placés sous la protection des tribunaux, avaient été partout conclus pour régler le partage du précieux liquide entre les propriétaires de biens-fonds; chacun d'eux avait ses heures d'eau, heures de jour ou heures de nuit, et des peines sévères avaient été édictées contre les fraudeurs qui chercheraient à priver les ayants droit de la quantité d'eau qui leur était due. Les anciens affirmaient que les décemvirs avaient rapporté d'Athènes à Rome toute la partie des lois de Solon qui avait trait à cette matière. Par le bénéfice de ces règlements, des plaines arides, comme celles de l'Attique, s'étaient changées, au moins par endroits, en des champs et des jardins fertiles.

Des hautes vallées aux plages marines, des cantons tournés vers l'Archipel à ceux qui regardaient la mer Ionienne, des districts qui recevaient les vents du large aux vallées closes, le climat ne diffère pas moins que la physionomie du paysage. C'est ce que l'on sent très vivement, pour peu que l'on voyage en Grèce. Une fois, je m'en souviens, vers la fin de mars, j'avais à franchir la chaîne du Parnon pour gagner la Laconie; le passage des cols fut des plus pénibles, même des plus dangereux. Je faillis rester dans les neiges, avec mon cheval et mes bagages. Le surlendemain, j'arrivais à Sparte; le sentier que nous suivions traversait des fourrés où brillaient partout l'or des genêts et la blancheur de l'aubépine ; l'air était plein des senteurs de l'églantine et du chèvrefeuille; nous avions quitté l'hiver pour le

1. Beaucoup de petites villes grecques souffraient du manque d'eau pendant la saison sèche. Comme elles avaient tenu, par mesure de prudence, à rester sur les hauteurs, la source la plus voisine était souvent assez loin dans la vallée, et on n'y descendait, on n'en remontait, l'épaule chargée de l'amphore pleine, que par de raides sentiers ou par des marches taillées dans le roc. Si l'on était coupé de la source par un assiégeant campé sous le rempart, on n'avait plus, dans l'intérieur de la forteresse, que des puits d'eau saumâtre ou des citernes qui étaient bientôt vides, lorsque l'hiver n'avait pas été très pluvieux. Voyez ce que dit Pausanias de Stiris en Phocide (x, 35). La fontaine qui lui donnait de l'eau potable était à 4 stades (740 mètres) en dehors du rempart.

printemps. Sur les rivages des golfes et dans les îles, l'écart est assez faible entre les températures moyennes des saisons froide et chaude. Au contraire, dans l'intérieur, dans des bassins fermés comme celui du Pénée thessalien et du lac Copaïs, on a des hivers rigoureux et des étés brûlants. Partout, en Grèce, dans la plaine comme dans la montagne, les orages sont fréquents à certains moments de l'année. Les têtes des monts s'enveloppent soudain, vers la fin du jour, de nuages lourds et sinistres. On entend le grondement du tonnerre ; la pluie tombe avec violence pendant deux ou trois heures ; puis un coup de vent du nord balaye les vapeurs ; le soleil reparaît et ceux mêmes sur qui s'est abattu ce déluge en croiraient à peine leur mémoire, s'ils ne voyaient le torrent, dont le lit était desséché depuis des mois, rouler à grand bruit une eau trouble où sont mêlées des herbes et des branches cassées.

Il est telle contrée, comme la vallée inférieure du Nil et celle du bas Euphrate, que caractérisent la simplicité de leur construction, la monotonie du dessin de leurs lignes d'horizon et la régularité avec laquelle les saisons s'y enchaînent et s'y succèdent, dans toute l'étendue d'un vaste territoire. Là où le sol et le climat sont ainsi constitués, les hommes ne se distinguent les uns des autres que par de bien légères différences : ils ont à peu près tous même esprit et mêmes humeurs ; tous ils accomplissent les mêmes travaux au même moment et dans le même temps. Au contraire, dans les pays où, comme en Grèce, le sol a, si l'on peut ainsi parler, cent visages divers et le ciel ses caprices, où, dans une même journée, en descendant de quelque deux mille mètres, on passe des neiges qui blanchissent les cimes du Parnasse et du Taygète aux tapis de fleurs étendus sur les plages tournées vers le midi, où enfin, sur un même point, on subit, par l'effet d'une saute de vent, des variations de température qui peuvent être, en peu de jours, de quinze à vingt degrés, les corps et les intelligences ont besoin d'un perpétuel effort pour se plier et s'adapter à ces brusques changements de niveau et à ces bonds du thermomètre, à ces conditions complexes et mobiles d'un milieu qui se modifie avec une rapidité faite pour déconcerter souvent toutes les prévisions[1]. Dans un très étroit espace, il y a, tout près les uns des autres, des hommes de même race et de même langue qui mènent des vies très différentes, suivant qu'ils habitent la montagne ou la plaine, les hauts

1. A Athènes, on a vu le thermomètre monter, au mois de mars, en quatre jours, de 9 à 28 degrés (Vidal de Lablache, *Des rapports entre les populations et le climat sur les bords européens de la Méditerranée*, dans la *Revue de géographie*, 1886, p. 405).

pâturages, les pentes propres à la culture ou les grèves du littoral. Le même homme, dès qu'il se déplace, dès qu'il quitte une de ces zones pour entrer dans une autre, est obligé de déroger à ses habitudes, d'ajouter ou de retrancher quelque chose à son vêtement et à son alimentation, et parfois, sous l'aiguillon de la nécessité, de se prêter aux exigences du cadre et du groupe nouveau où l'ont jeté les hasards de la vie, d'apprendre et d'exercer un métier tout autre que celui dont il avait subsisté jusqu'alors. Tout cela stimule les organes et donne du ressort à l'esprit qui se trouve astreint, par la force des choses, à improviser, sur le moment même, les moyens d'action que réclament les circonstances. Celles-ci ne sont pas les mêmes pour tous, et les dissemblances qui résultent de leur jeu s'ajoutent, pour différencier les individus, à celles que déjà la nature avait mises entre eux; elles tendent à accentuer encore la divergence des inclinations; elles augmentent ainsi le nombre des types qui se signalent par la vigueur de leur relief et l'originalité de leurs traits.

Dans la contrée que nous avons décrite, tout devait concourir à développer, chez le peuple qui s'y fixerait, l'énergie personnelle, à créer des êtres capables de réagir, par la prévoyance et par la décision, contre la tyrannie et la fatalité. Là où la culture consiste surtout dans le labourage d'un sol fertile, que des inondations ou des pluies périodiques viennent féconder toujours en même saison et presque à l'heure dite, il y a quelque chose de routinier et comme de machinal dans l'activité du paysan, qui reste enfermé dans le cercle de travaux toujours pareils. Sans doute, son corps s'endurcit à demeurer penché sur la glèbe, sous le soleil et sous la froidure; mais, dans ces façons éternellement les mêmes et dont l'ordre est réglé d'avance, il n'y a rien qui éveille et stimule son initiative : l'esprit risque de sommeiller et de s'alourdir; de là cette paresse d'intelligence que l'on a souvent reprochée au creuseur de sillons, qui est, par excellence, l'ouvrier rural. La Grèce a bien eu des laboureurs; mais, avec le peu de place qu'y occupent les terres arables, celles-ci ne suffiront jamais à les nourrir; dès que la population a grossi, il a fallu avoir recours aux blés de l'étranger, à ceux de la Chersonèse Taurique, de l'Asie Mineure et de l'Égypte. Bien avant que l'habitude fût prise de demander chaque année au commerce extérieur les céréales que la péninsule hellénique ne produisait pas en assez grande abondance, les détenteurs du sol avaient commencé de s'y appliquer à chercher dans d'autres cultures une partie tout au moins des ressources qui leur manquaient.

Les plaines leur faisaient défaut; ils s'acharnèrent à mettre en valeur les flancs abrupts de leurs ravins et de leurs montagnes. Ce que se refusait à leur fournir le soc de la charrue, ils l'obtinrent de la bêche et de la houe. Grâce à ces outils, ils réussirent à encadrer, dans les vides du roc, plus d'un petit champ d'orge ou de seigle; mais bien maigres étaient les épis que l'on arrachait ainsi à l'indigence d'un sol caillouteux. Ce fut surtout la culture des arbres et des arbustes qui ménagea des compensations aux habitants de cette contrée. A force de soins et de sueurs, ils réussirent à implanter partout, sur les versants même les plus raides, le noyer, le figuier, la vigne et l'olivier. Il faut avoir parcouru la pointe méridionale de la Laconie, ce que l'on appelle aujourd'hui le Magne, pour avoir une idée des peines et des résultats que donne ce labeur, qui, depuis des milliers d'années, ne s'est jamais interrompu dans ce district d'un accès difficile, où n'ont jamais pénétré les invasions. Les monts qui se terminent au sud par le haut massif du cap Ténare ont des pentes presque verticales qui descendent jusqu'à la mer; celles-ci ont été partagées en une infinité de longues et étroites terrasses qui s'étagent les unes au-dessus des autres, depuis la mince frange de grève jusqu'à proximité des sommets. Un à un, les quartiers de roc ont été déchaussés, les pierres ont été ramassées; on s'en est servi pour construire les murs en talus qui soutiennent ces bandes de terrain. Autour du pied de chaque olivier, une cuvette, que l'on nettoie et que l'on creuse à nouveau plusieurs fois dans l'année; quand le ciel a, depuis longtemps, oublié de la remplir, on y verse, en l'apportant souvent de très loin, l'eau que gardent jusqu'en été des citernes construites de place en place et celle que dispensent les rares sources qui viennent sourdre dans quelque anfractuosité de la roche, entre deux platanes.

Ce que l'appareil compliqué de ces cultures représente d'efforts accumulés, on se l'imagine aisément, pour peu que l'on ait visité, même en une course rapide, les côtes de la Dalmatie et de l'Istrie ou celles de la Ligurie et de la Provence; mais ce qu'il exige d'entretien et comme il périrait vite s'il n'était constamment recréé par la génération qui l'a reçu en héritage de sa devancière, on ne le comprend que pour avoir séjourné quelque temps dans le pays, pour en avoir vu les habitants à l'œuvre, dans un moment de crise et de danger. Lorsque je reçus à Vitylos l'hospitalité des Mavromichali, les descendants des anciens beys du Magne, les grandes pluies de printemps venaient de prendre fin, et cette année-là elles avaient été particulièrement fortes

et dévastatrices. Sous le ruissellement torrentiel des eaux, plus d'un mur avait cédé, entraînant dans sa chute les terres qu'il supportait. Celles qui avaient été emportées jusque dans la mer étaient perdues sans retour; mais ailleurs elles avaient été retenues par un rebord du rocher, par un barrage qu'avait formé, au fond d'un ravin, un amoncellement de gros blocs et de pierraille. Au moment de mon arrivée, tous les bras étaient occupés : les hommes travaillaient à relever les talus; les femmes et les enfants chargeaient la terre dans des hottes, et lentement, à contre-mont, sous un soleil déjà brûlant, ils la reportaient au champ d'où elle avait été enlevée. Il n'y a, sur toutes ces terrasses, pas une pelletée de terre végétale qui n'ait bien des fois fait ce voyage, au cours des siècles, qui n'ait ainsi descendu et remonté ces pentes. En sus de cette réfection générale, qui est de rigueur, tous les ans, après les ravages de l'hiver, on a, même dans la belle saison, au lendemain de chaque orage, des dégâts à réparer. Souvent, c'est sous l'averse même que l'on fraye un lit aux bonds des cascades, que l'on cherche à sauver, par des défenses construites à la hâte, le fonds menacé. On devine ce qu'il faut au cultivateur de volonté, de coup d'œil rapide et de fermeté calme pour saisir, dans ce péril soudain, le moment d'agir et pour ne jamais se lasser de cette lutte qu'il a entrepris de soutenir contre la pauvreté du sol, contre les violences et les surprises de la nature. La bataille qu'il livre n'est jamais gagnée; il est vainqueur dans chaque rencontre, mais c'est à la condition de toujours veiller sous les armes; un moment de défaillance et d'oubli remettrait en question les résultats acquis.

Dans les bassins fermés de la Béotie, de l'Arcadie et de la Crète, le combat prend une autre forme; mais l'ennemi, c'est toujours l'eau, l'eau que la terre altérée appelle en vain pendant de longs mois, puis qui surabonde ensuite et devient un danger. Les plaines sont de médiocre étendue; une ceinture de montagnes les enserre en tous sens; point d'issue apparente pour ce qu'y répandent la pluie et la fonte des neiges. Il se serait créé, en ces endroits, de grands lacs profonds, si les eaux ne s'étaient ouvert des voies souterraines par où elles se déversent soit dans les bases vallées soit dans la mer même. Ces gouffres, c'est ce que l'on nomme maintenant en Grèce les καταβόθρα. Suivant qu'ils s'ouvrent au plus creux de la cuvette ou dans l'élévation de sa paroi, la plaine peut être cultivée tout entière ou bien le fond de la dépression est rempli par un lac, dont le niveau moyen se détermine d'après la hauteur à laquelle s'ouvre cette bouche d'égout.

On n'aurait rien à craindre si le débit de ce trop-plein était régulier; mais il arrive souvent que des branchages et des roseaux coupés viennent s'amonceler à l'entrée de ces conduits et les obstruent plus ou moins complètement; l'eau ne passe plus ou elle passe mal; on la voit grossir rapidement. Dès que l'accident est signalé, les gens du voisinage se précipitent vers l'émissaire. J'ai vu, en Crète, des montagnards sfakiotes qui, plongés dans l'eau jusqu'au cou, travaillaient avec des crocs à dégager l'orifice d'un de ces canaux, à le débarrasser des ramilles et des paquets de feuilles qui gênaient le courant. Parfois cependant tous les efforts sont vains : c'est un tronc d'arbre, c'est une grosse pierre qui a pénétré dans l'aqueduc. Alors, pendant toute une saison, quelquefois pendant plusieurs années, les eaux montent, montent lentement; on ne sait où elles s'arrêteraient si, un beau jour, sous leur pression de plus en plus forte, l'obstacle n'était soudain balayé. Aussitôt la nappe liquide commence à baisser, et, de matin en matin, on voit reparaître un des champs qu'elle avait noyés. Alors ce sont d'autres soins qui s'imposent. Il faut d'abord reconnaître les limites des héritages. On se consulte; on fait appel à des souvenirs qui ne sont pas toujours très précis et que chacun des intéressés essaye de tourner à son profit; on cherche les bornes ensevelies sous le limon et le gravier. Lorsque, non sans mainte querelle, on a fini par se mettre à peu près d'accord, il faut nettoyer le sol, enlever la boue et les pierres qui l'encombrent, creuser des fossés qui facilitent le prompt assèchement de ce terrain détrempé. Quand je visitai le bourg de Phonia, j'en trouvai tous les habitants occupés à cette besogne. Le lac avait eu une période de crue qui durait depuis près de vingt ans; mais, huit jours avant notre arrivée, l'émissaire s'était débouché subitement; la source du Ladon s'était changée en un flot impétueux, tandis que le lac décroissait à vue d'œil. Tandis que l'on nous racontait ce qu'avait ainsi gagné le village, les vieillards, entourés d'un groupe nombreux et bruyant, allaient par la longue zone de fange où chacun cherchait son bien; ils écoutaient les parties, et tâchaient de terminer à l'amiable les litiges que l'on soumettait à leur arbitrage.

Là même où les eaux n'étaient pas emprisonnées par une barrière de roc, l'homme était encore forcé d'intervenir en diverses façons, pour les contenir ou les diriger. C'étaient des fleuves qu'il fallait endiguer, là où leurs débordements menaçaient des campagnes fertiles; c'étaient des marécages qui se formaient le long de la mer, derrière les cordons de sable et de galets créés par l'apport des torrents.

Les fourrés de joncs et de roseaux repoussaient devant eux les épis, et il en sortait des miasmes paludéens, qui semaient la mort dans les villages d'alentour; aussi la tradition attribuait-elle aux héros fils des dieux l'honneur d'avoir ouvert un libre cours à ces eaux stagnantes et d'avoir éteint ces foyers de peste et de fièvre. Lorsqu'on racontait qu'Hercule avait tué l'Hydre de Lerne, on voulait dire, et les anciens n'avaient pas perdu le sens du mythe, qu'il avait desséché le marais qui empoisonnait toute l'Argolide. Hercule représente là les vaillants colons qui ont accompli cette tâche, où plus d'un a péri avant le succès final.

Ce qui ne contribue pas moins à fortifier la race, c'est les variations subites du milieu, l'opposition si tranchée entre le climat de l'intérieur et celui du littoral, ou, pour un même district, entre la température des différentes saisons. Beaucoup d'enfants succombent; la mortalité du premier âge est représentée aujourd'hui en Grèce par un chiffre proportionnel très élevé; il en était certainement de même dans l'antiquité. Les corps qui ont su se plier et s'adapter à ces contrastes acquièrent à ce jeu une résistance et une élasticité singulières. A cet humide et tiède vent du sud, qui énerve les plus vaillants, succède tout d'un coup la bise, souvent glaciale, qui a passé sur les plaines de la Thrace. Le froid, que l'on aille le chercher sur les hauteurs ou qu'on l'attende sur place, vient redonner du ton aux organes que les chaleurs excessives de l'été commençaient à débiliter. L'air est en général très sec; il y a des cantons, comme l'Attique, où la quantité de vapeur d'eau que contient l'atmosphère est extraordinairement faible. Cette sécheresse resserre les pores de la peau, durcit les chairs et précipite la circulation du sang, dont les flots pressés entretiennent l'excitation du système nerveux. Dans de telles conditions, point de lourdeur à craindre, point d'obésité physique ou morale. N'ayant point à chercher dans les boissons alcooliques et dans l'ingestion de beaucoup de viande les moyens de résister à des températures très basses ou à un excès d'humidité, le peuple soumis à ces influences sera très sobre, comme le sont d'ailleurs plus ou moins tous les peuples du Midi; d'ailleurs, peu de parties de son territoire sont aptes à nourrir de gras troupeaux. Il vivra donc surtout de pain et de laitage, de légumes et de fruits. Il n'a presque qu'à se baisser et à tendre la main pour ramasser le poisson qui fourmille dans tous les golfes et dans toutes les anses de son littoral, ainsi que les coquillages qui hérissent les rochers de ses côtes; il en mangera beaucoup.

et c'est un des aliments qui contiennent, sous un faible volume, le plus de principes nutritifs. Tempérant et frugal par l'effet d'une double nécessité, pour obéir aux indications du climat et parce que la terre dont il tire sa subsistance est pauvre, ce peuple n'offrira que de rares exemples de cette très haute stature qu'une alimentation beaucoup plus substantielle rend fort commune chez les nations septentrionales; mais, grâce à la vie de plein air que supposent la plupart des travaux auxquels il se livrera, grâce à la variété des services qu'il devra demander à son corps dans cette lutte sans trêve dont nous avons décrit quelques épisodes, grâce à la sélection qui s'opérera sur l'enfance et qui écartera sans pitié tous les individus chétifs et mal conformés, il aura, dans sa taille moyenne, les membres vigoureux et bien proportionnés, en même temps que l'esprit alerte et souple.

Malgré la continuité de l'effort que la nature lui impose, ce peuple sera gai, parce qu'il vivra sous une belle lumière. On dirait que Virgile a songé à cette Grèce qu'il a vue avant de mourir quand il dit de ces Champs Élysées où il place les âmes des bienheureux :

Purior hic campos æther et lumine vestit
Purpureo...

Dans le bassin même de la Méditerranée, bien peu de pays rivalisent, par la pureté presque constante de leur ciel et la splendeur de son azur, avec la péninsule hellénique. Le vent chaud du désert ne vient pas ici, comme en Égypte, vous envelopper, pendant bien des jours de suite, d'une atmosphère blanchâtre et terne que ne percent les rayons d'aucun astre et qui dérobe au regard tous les objets éloignés; lorsqu'il arrive en Grèce, il s'est débarrassé, en passant sur la mer, de presque tout le sable qu'il tenait en suspension. Les pluies d'automne et de printemps durent beaucoup moins longtemps ici, surtout sur les côtes orientales, qu'en Tunisie et en Algérie. On ne compte guère à Athènes plus de trois jours par an où le soleil reste incomplètement voilé, où on ne l'aperçoive, ne fût-ce que quelques instants, entre deux nuages.

La merveilleuse transparence de l'air encourage la vue à sonder les profondeurs de l'horizon; elle lui donne une portée et une finesse que ce sens ne saurait atteindre là où tous les contours sont baignés de vapeurs qui rebutent sa curiosité. L'œil s'exerce et s'habitue à étudier de loin les formes, à les comparer et à les mesurer; il ac-

quiert ainsi la justesse de la perception et le vif sentiment du rapport exact des différentes parties d'un ensemble, qualités qui, le jour où elles s'appliqueront à l'interprétation et à la reproduction de la forme vivante, contribueront à faire des Grecs les premiers artistes du monde. Ceux-ci, sans le savoir, s'inspireront d'ailleurs, dans leur plastique, du caractère des paysages que rend visibles à distance cette clarté radieuse répandue dans l'espace. Ces paysages sont quelquefois, par exception, aimables et charmants, là où se creuse et s'emplit de verdure un vallon bien arrosé, là où, dans une crique très abritée, des feuillages élégants viennent se pencher jusque sur la grève; mais, dans les sites mêmes d'où est absente la grâce de la végétation, ils gardent toujours de la noblesse et de la grandeur. Sans doute les premiers plans sont parfois tristes; les arbres font souvent défaut; il est plus d'un lieu en Grèce où l'on n'a devant soi, à proximité, que de maigres broussailles ou la morne étendue d'une terre calcinée et caillouteuse; mais ce qui est toujours admirable dans le décor, c'est la toile de fond. Derrière les montagnes voisines, on en découvre d'autres, puis d'autres encore, soit au delà des golfes ou des bras de mer que l'on a sous les yeux en un point quelconque du littoral, soit même, dans l'intérieur, par l'échancrure des cols qui donnent accès à la plaine; si l'on a gravi un sommet de quelque élévation, le nombre des chaînes que l'on distingue tout à l'entour est bien plus considérable encore. Aucune de celles-ci ne présente des contours arrondis et mous comme en ont les montagnes qui sont gazonnées ou boisées jusqu'en haut, les Vosges par exemple; la roche calcaire étant ici partout à nu, on ne voit que longues crêtes d'un ferme dessin, pics aigus et cimes dentelées, à vives arêtes. Les lignes de cette architecture terrestre sont en général si belles et si harmonieuses, que l'on serait tenté de les croire tracées par le crayon d'un Ictinos ou d'un Mnésiclès. Ici, la disposition des massifs qui se font pendant, d'un côté de la plaine à l'autre, est presque symétrique; là, au contraire, il y a des différences et des contrastes qui ne produisent pas un effet moins heureux. C'est le cas de la plaine d'Athènes. Celle-ci s'ouvre, au sud-ouest, sur le golfe d'Égine, sur l'incomparable perspective de ses îles variées et des monts lointains du Péloponèse, tandis qu'elle est close, au nord-est, par le Pentélique, dont la forme triangulaire rappelle, à s'y méprendre, celle que l'art classique a donnée aux frontons de ses temples; il n'est pas jusqu'aux acrotères que ne dessinent ici, comme pour compléter la

ressemblance, deux renflements très marqués du sol, aux deux extrémités de la base. Les proportions sont les mêmes; toute la différence est dans les dimensions; le sommet de cet ample et majestueux tympan est à 1126 mètres au-dessus du niveau de la mer. Sur les côtés de l'espace ainsi compris entre le Pentélique et les courbes sinueuses des plages de Phalère et du Pirée, la muraille allongée de l'Anchesme, percée de deux brèches, s'oppose à la masse plus imposante de l'Hymette, tandis que dans l'angle nord-ouest s'élève le Parnès, plus haut et plus ramassé; sa tête arrondie dépasse celle des monts voisins; il a ses précipices; des ravins profonds en sillonnent les flancs. Le Parnès introduit ainsi, dans cette ordonnance grandiose, un élément pittoresque qui vient corriger fort à propos ce que les autres parties du cadre paraîtraient peut-être avoir de trop défini et de trop régulier. Je ne connais pas d'ensemble dont les traits se gravent plus vite et plus profondément dans la mémoire. Cette plaine de l'Attique où j'ai passé jadis les trois années de ma vie qui me sont restées les plus chères, je ne l'avais pas revue, jusqu'à ces derniers jours, depuis plus d'un quart de siècle, et cependant, les yeux fermés, j'en évoquais plus aisément l'image, je me la représentais mieux tout entière que je n'arrivais à le faire pour la campagne de Rome, à laquelle, pendant cet intervalle de temps, j'avais rendu plus d'une visite.

Je n'aurais garde de prétendre que les architectes grecs aient jamais songé à prendre pour modèles leurs montagnes et leurs rochers; ce n'est certainement pas le Pentélique qui leur a suggéré l'idée de placer un fronton au-dessus des entablements de leurs façades; mais n'est-il point permis de penser que les formes de leur nature et la physionomie originale du relief de leur sol ont exercé quelque influence sur la direction de leur esprit et les préférences de leur goût? De même aussi, dans l'emploi qu'ils ont fait de la couleur pour parer leurs monuments, pour y mieux marquer la distinction des divers membres de l'édifice et y faire ressortir les détails de l'ornement, on devine encore je ne sais quels conseils secrets et quelles mystérieuses exigences de la lumière. Sous ce ciel presque toujours sans nuage, il y a partout de la lumière réfléchie et diffuse; il y a beaucoup de lumière jusque dans l'ombre; les ombres portées sont loin d'être aussi fermes que là où les parties éclairées ne le sont elles-mêmes que plus faiblement; à elles seules, elles n'auraient donc pas ici assez de puissance pour modeler un profil et lui donner de l'accent. Quant aux grandes surfaces d'un ton clair que frappent

directement les rayons du soleil, elles renvoient à l'œil ces rayons en trop grande abondance pour ne pas l'éblouir et le blesser; sous l'impression de cette fatigue, il n'en saisit plus aisément les dimensions vraies et ne distingue point ce qu'il y a sous cette aveuglante blancheur. Tout au contraire, des tons plus foncés, en absorbant un plus grand nombre de rayons, ménagent la vue; ils lui laissent la faculté de percevoir, même sous l'éclat du plus ardent soleil, les qualités et la solidité de la matière. Les effets et les avantages de cette coloration intense ont été indiqués et révélés aux Grecs par certains des aspects de la nature au sein de laquelle ils se sont développés. Cette nature risque d'étonner et de rebuter, au premier moment, des yeux accoutumés, par un long séjour dans les pays du Nord, à voir la terre partout couverte d'un manteau d'herbes luxuriantes et d'arbres touffus. Elle n'est point, comme celle de la Lombardie, verte partout et en tous sens, verte jusqu'aux limites de l'horizon; mais elle n'en est pas moins très richement, je dirai même très délicatement colorée. Elle a, au-dessus et tout autour d'elle, le bleu du ciel et celui de la mer, l'un plus tendre et plus constant, l'autre plus intense et sujet d'ailleurs à passer, en très peu d'heures, par toutes les nuances, depuis le violet foncé jusqu'au vert clair, suivant que le temps est clair ou nuageux, suivant que le flot dort tranquille ou qu'il frissonne et noircit sous la brise pour bientôt se creuser et s'argenter d'écume. Ce bleu avec toutes ses dégradations, c'est ici comme la note dominante de la gamme, c'est le ton principal sur lequel viennent s'appliquer tous les tons secondaires; l'exquise douceur du fond fait valoir le gris très fin ou les reflets métalliques des feuillages de l'olivier, de l'yeuse et du laurier, que leurs rameaux légers se détachent sur le ciel ou qu'ils se découpent, au penchant d'une côte, sur une étendue de mer. L'azur céleste et l'azur marin ne se marient pas moins heureusement à la blancheur des neiges qui étincellent sur les hautes cimes et à celles des falaises calcaires, au jaune et au rouge dont se veinent, par endroits, les pans de roc coupés à pic, que le soleil les ait dorés de ses rayons ou que la pierre renferme des oxydes de fer et de manganèse. Les roches ignées, avec leurs teintes plus sombres, sont rares en Grèce; on trouve pourtant de la serpentine en Argolide; la presqu'île de Méthana n'est qu'un soulèvement de trachyte; la Laconie a de beaux porphyres, sur le versant oriental du Taygète[1]. Les couleurs de la

1. Le *perfido verde antico* des Italiens, dont les architectes romains faisaient un si

roche, qui fend partout le sol et se montre par grandes masses, sont presque toujours vives et variées; on dirait une décoration polychrome exécutée à grands coups de brosse, par un maître peintre. Le concert des tons devient plus harmonieux et plus brillant encore lorsque la forêt de chênes et de pins s'étale contre les parois de marbre ou que, dans la cavité de quelque faille humide, verdoie un de ces fourrés opulents et drus, comme on n'en voit que dans les pays chauds, près des sources que l'été même ne réussit point à tarir.

Ce n'est pas seulement par ses formes en quelque sorte monumentales et par l'élégance sobre et sévère de sa coloration que cette terre de Grèce a pu concourir au progrès des arts du dessin; c'est aussi par sa composition même, par la nature des roches qui la constituaient. Ces roches, en se désagrégeant, avaient formé, dans beaucoup de cantons, une excellente argile plastique, également propre à fournir au maçon la brique ou la tuile et à se laisser modeler complaisamment par les doigts du potier et par ceux du sculpteur; là où elles ont gardé leur consistance et leur dureté, elles offrent partout au constructeur des matériaux de valeur inégale, mais qui tous se prêtent, au prix de quelques soins, à servir ses ambitions. Les tufs coquilliers, les seuls qu'il ait à sa portée dans maints districts, lui apprendront à recouvrir la roche d'un stuc, à en voiler les défauts sous un enduit coloré. Là où il aura de belle pierre, comme celle du Pirée, qui entre pour une part si notable dans les édifices attiques, il recevra d'elle d'autres leçons : il y prendra l'habitude de chercher la précision de la taille et la finesse du joint, de donner aux blocs une disposition rythmique et aux moulures un ferme accent. C'est grâce à ces mérites qu'un pan de mur hellénique, resté debout au milieu de la brousse, possède par lui-même une certaine beauté, à laquelle ne restera point indifférent quiconque a le sentiment de l'ordre et sait apprécier le fini du travail. Ces mêmes qualités, on sera conduit à les pousser plus loin encore, quand on emploiera, dans les bâtiments, une matière bien plus fine encore de grain, le marbre; celui-ci inspire une sorte de respect involontaire à l'ouvrier chargé de le mettre en œuvre; il lui est garant qu'aucune intention et aucune délicatesse du ciseau ne sera perdue; il lui donne ainsi le goût de cette exécution merveilleusement soignée qui est la perfection même et que les gens du métier admirent si fort dans les monuments de l'Acropole d'Athènes. Il y a d'ailleurs des mar-

grand usage, n'est qu'une variété de ces porphyres laconiens. On en a retrouvé les carrières près de *Levetzova*.

bres de diverses couleurs; tôt ou tard, on s'avisera de les rapprocher. C'est ainsi qu'à partir du quatrième siècle les architectes se servent souvent du marbre gris de l'Hymette; ils lui assignent, dans leurs bâtiments, certaines places toujours les mêmes, où il tranche, par sa teinte foncée, sur le ton plus clair de la pierre du Pirée ainsi que sur la blancheur des blocs arrachés aux flancs du Pentélique. Il y aura là, dans cette juxtaposition calculée de matériaux différents, une ressource pour l'art, lorsqu'il se mettra en quête de combinaisons qui le renouvellent et le rajeunissent.

Si le marbre, ici, surabonde assez pour que l'architecte ait pu, dans certaines parties de la Grèce, en user aussi largement qu'il le fait ailleurs de la pierre, c'est surtout à la sculpture qu'il a rendu des services que l'on ne saurait évaluer à un trop haut prix. Sans le marbre, la statuaire grecque n'aurait pas été ce que l'ont faite les maîtres qui, à partir du sixième siècle, ont commencé de s'attaquer à cette matière et qui n'ont pas tardé à comprendre combien elle était supérieure à toutes les autres, comme elle se prêtait mieux à rendre toutes les finesses du contour onduleux et souple de la forme humaine et à en marquer tous les accents. Le génie naturel de la race et les conditions du milieu sont sans doute pour beaucoup dans les progrès rapides que la sculpture fit depuis ce moment dans tous les ateliers du monde hellénique; il y a pourtant lieu de croire que le marbre y est pour plus encore. C'est lui, lui seul, qui a permis à l'artiste de se corriger des sécheresses du bois et de cette touche lourde et dure à laquelle l'avait trop longtemps accoutumé la mollesse du tuf calcaire; il lui a fourni les moyens de copier plus fidèlement, en la serrant de plus près, cette nature que dès lors il regardait d'un œil ému et curieux. Le marbre statuaire se rencontre en plus d'un point de la Grèce. Il y en a dans le Péloponèse, près de Tégée; Scopas l'a trouvé presque à pied d'œuvre pour y tailler les figures des frises et des frontons du temple d'Athéné Aléa; l'Attique en a toute une montagne, le Pentélique; les Cyclades ont le Paros, le plus beau de tous, le plus lumineux, celui dont les blonds cristaux et le doux éclat rappellent le mieux les tons chauds de la chair vive[1].

En revanche, les métaux manquent à la Grèce. Il n'y a jamais eu,

1. Il y a encore en Grèce d'autres carrières de marbre; on les trouvera toutes indiquées dans une très exacte et très instructive dissertation de G. Richard Lepsius, fils du célèbre égyptologue, qui est extraite des Mémoires (*Abhandlungen*) de l'Académie de Berlin (1890), et qui a pour titre *Griechische Marmorstudien* (in-4°, Reimer). A la suite de

dans toute la péninsule, qu'une seule exploitation minière qui ait donné des résultats vraiment fructueux : c'est celle du Laurium, d'où les Athéniens ont extrait beaucoup de plomb et d'argent. Quant à l'or, il y en a des traces dans quelques îles, où les Phéniciens, racontait-on, l'auraient recueilli jadis; mais ces filons, sans doute assez pauvres, furent vite épuisés. L'étain, le fer et le cuivre font également défaut[1]. Cette indigence eut peut-être ses avantages. Les tribus qui s'étaient partagé ce territoire ne pouvaient se passer du métal; il leur en fallait pour le luxe domestique et pour la parure; on sait, par les fouilles de Mycènes comme par bien d'autres témoignages, combien les peuples encore à demi barbares sont avides d'or; pour le conquérir, ils ne reculent devant aucun danger. Force était donc de le tirer du dehors, lui et les métaux plus humbles qui ne sont pourtant pas moins nécessaires; cette obligation ne contribua certainement pas peu à éveiller chez ces sociétés naissantes le goût du négoce et de l'entreprise. Tout d'abord, elle devait les disposer à bien accueillir l'étranger, le marchand phénicien dont les navires venaient leur apporter cette indispensable denrée; elle les encouragera, plus tard, à aller la chercher en Thrace, en Asie Mineure, à Cypre, en Syrie, dans les pays où le sol livrait à l'homme ces substances précieuses et sur les marchés que le commerce en approvisionnait. Toute dépendance est un lien; ce qui importe, c'est que cette dépendance ne se change pas, pour l'un des deux individus ou des deux peuples ainsi rattachés l'un à l'autre, en un étroit vasselage, en une subordination marquée. Ici, ce danger n'était point à redouter. On a vu comment la situation et la configuration de la terre que nous avons décrite étaient faites pour protéger les débuts et favoriser le développement de la nation qui s'y établirait la première et qui s'y retrancherait comme dans une imprenable forteresse; pour montrer combien ces prévisions étaient fondées, il suffira de résumer à grands traits ce que l'on sait et ce que l'on devine de l'histoire primitive des tribus qui étaient appelées à jouer un si grand rôle dans le monde, sous le nom d'Hellènes ou de Grecs.

l'énumération et de la description des principaux marbres qu'ont employés les sculpteurs et les architectes grecs, on trouvera un catalogue où est indiquée la matière dont sont faits un certain nombre des ouvrages de la statuaire que renferment les musées d'Athènes et les musées provinciaux du royaume. Un autre appendice donne d'utiles renseignements sur l'usage qu'a fait l'architecture grecque des marbres du pays.

1. On signale quelques filons de fer oligiste dans le Parnon auprès d'Haghios Petros et des dépôts de fer oxydé limoneux sur la côte orientale du golfe de Laconie; mais il ne semble pas qu'ils aient jamais été exploités (CURTIUS, *Peloponnesos*, t. I, p. 34).

§ 3. — LE PEUPLE. — SON HISTOIRE JUSQU'A L'INVASION DORIENNE

La Grèce regarde le soleil levant. Ses rivages orientaux sont bien plus profondément découpés et bien plus hospitaliers que les occidentaux. L'Épire et l'Étolie ne sont qu'un amas de crêtes rocheuses alignées en rangs pressés, un enchevêtrement de gorges dont beaucoup sont trop étroites pour livrer passage même à un sentier. La côte est abrupte et sans abris. Au contraire, sur l'autre versant du Pinde, il y a les plaines spacieuses de la Macédoine et de la Thessalie, auxquelles on accède par les baies thermaïque, maliaque et pagasétique. Si l'on descend plus bas, même contraste. A partir de la bouche du golfe de Patras, le littoral de l'Achaïe et de l'Élide, jusqu'à la pointe extrême de la Messénie, s'arrondit en longues flèches de sable et n'offre pas aux navires un seul asile, tandis que celui de l'Attique et de l'Argolide a partout les rades les plus sûres et que l'on y rencontre des ports tels que le Pirée. C'est vers le sud et le sud-est que s'avancent au milieu des flots les presqu'îles les plus saillantes et que les îles sont le plus nombreuses; en comparaison de la mer Égée, la mer Ionienne paraît presque vide. La maison a, si l'on peut ainsi parler, sa façade tournée vers l'Asie; c'est dans cette direction que s'ouvrent ses portes et ses fenêtres, en avant desquelles sont jetées, comme des débarcadères et des ponts, Cyclades et Sporades.

Étant donnée cette disposition des contours de la péninsule, on peut s'attendre à ce que l'histoire de ses premiers habitants ne soit guère, pendant longtemps, que celle de leurs rapports avec l'Asie Antérieure. En effet, ni la tradition ni les monuments ne nous avertissent qu'aucune influence ait jamais été exercée sur la Grèce, dans des temps reculés, par les Italiotes ou par d'autres peuples de l'Occident; c'est au contraire la Grèce qui, une fois civilisée, a fait sentir là son action et y a propagé sa culture. Sur ce point, il ne saurait y avoir de doute; mais ce qui reste incertain, c'est la voie qu'ont suivie les ancêtres des Grecs lorsqu'ils sont venus se répandre dans les vallées de la Grèce et sur les pentes de ses monts. Y sont-ils arrivés dans des flottilles de pirogues que le vent poussait d'île en île jusqu'à ce que fussent atteintes des côtes où l'on pût s'établir à demeure? Où bien sont-ils descendus du nord, des plaines de la

Thrace? La tradition assignait un rôle important à des peuplades thraces qu'elle conduisait par le Pinde jusqu'en Béotie et en Attique, où elles auraient apporté le culte des Muses. On racontait aussi des Doriens qu'ils avaient habité les vallées sauvages de l'Œta, d'où ils se seraient jetés plus tard sur la Grèce centrale et sur le Péloponèse. Au contraire, tout ce que l'on sait des Ioniens montre en eux un peuple qui, soit en Asie Mineure, soit dans l'Hellade, habite le littoral, et dont les migrations, quel qu'en ait été le point de départ, se seraient accomplies d'un bord à l'autre de l'Archipel. S'il en a été ainsi pendant la période avec laquelle commence l'histoire et où figurent des peuples dont celle-ci a retenu tout au moins les noms, pourquoi les choses se seraient-elles passées différemment au cours de ces siècles antérieurs dont il n'est resté nulle mémoire? Pourquoi, dès lors aussi, les uns, déjà rompus à l'usage de la rame et de la voile, n'auraient-ils pas préféré les routes de la mer, tandis que les autres, longeant les grandes chaînes, franchissant les chaînes transversales, auraient pénétré, dans cette contrée encore déserte ou très peu peuplée, par des cols et des défilés que personne alors ne songeait à fermer devant leurs pas?

Les Grecs n'avaient conservé aucun souvenir d'un temps où leurs pères auraient habité un pays autre que le leur; ils se croyaient *autochtones*, c'est-à-dire nés de la terre même qui les portait. Cette croyance flattait leur amour-propre. L'hypothèse qui leur était si chère est formellement démentie par la linguistique et la mythographie comparatives. S'il est une vérité que ces sciences, récentes encore, aient déjà placée au-dessus du doute, c'est la parenté originelle des Hindous et des Iraniens d'une part, et, de l'autre, des Grecs et des Italiotes, des Celtes, des Germains et des Slaves. Les langues que parlent tous ces peuples, répandus sur une aire si vaste, de l'Asie centrale aux rivages de l'Atlantique, se ressemblent trop, par le fond de leur vocabulaire comme par leurs procédés de flexion et de dérivation, pour qu'il soit possible de croire à de simples rencontres; ces rencontres ne sauraient expliquer non plus le fait que ces nations, toutes séparées qu'elles fussent par d'énormes distances, possédaient en commun certains noms divins et certains mythes d'un caractère très particulier. Entre les savants qui ont étudié ces matières, il peut y avoir différence d'opinion sur certains détails, sur la question de savoir d'où ces tribus sont parties et comment s'est opérée leur séparation; mais l'unité primitive de ce que l'on appelle la race ou la

famille aryenne est un point que personne ne conteste, et l'on s'accorde à reconnaître que, dans cette famille, les Grecs et les Italiotes forment un groupe spécial, qui se distingue par l'affinité plus étroite encore des idiomes et des conceptions religieuses.

Tout en n'ayant gardé aucune mémoire de la longue migration qui les avait conduits en Grèce et des étapes du voyage, les Hellènes pensaient avoir eu, comme devanciers dans cette région, un peuple qu'ils désignaient sous le nom de Pélasges, peuple remuant, actif et laborieux, qui leur aurait préparé le terrain en commençant à éclaircir les forêts, à aplanir les rochers et à dessécher les marais. Il existait encore du temps d'Hérodote des groupes de Pélasges à Samothrace, dans les îles d'alentour et sur le continent voisin. Le dialecte qu'ils parlaient n'avait point l'air d'être du grec; mais on n'était pas alors en mesure de chercher à définir cet idiome, et le seul monument qui paraisse nous en être parvenu n'est qu'un court fragment d'inscription, quelques mots seulement[1]. Ce texte curieux a provoqué des conjectures intéressantes; mais il ne suffit pas à permettre de déterminer avec quelque certitude le caractère de la langue. Tout en constatant cette dissemblance, les historiens les plus sérieux, Hérodote et Thucydide par exemple, inclinaient à croire qu'il n'y avait point entre Pélasges et Hellènes une vraie différence de race. Ils étaient disposés à voir dans les Hellènes des tribus qui, par l'effet d'une sorte de sélection, se seraient dégagées du fond pélasgique pour s'élever à une civilisation supérieure[2]. Cette hypothèse semble très vraisemblable. Il n'y a nulle part, dans aucun mythe ni dans aucun récit historique, le moindre écho d'une lutte qui aurait substitué aux dieux des Pélasges les dieux des Hellènes. Le plus grand de ceux-ci, Zeus, est invoqué par Achille sous le nom de Zeus Pélasgique et Dodonéen[3]. Homère atteste ainsi ce dont témoignent également nombre d'écrivains postérieurs, que le culte de Zeus à Dodone était un culte pélasgique, que c'étaient les Pélasges qui avaient fondé ce sanctuaire célèbre, auquel la piété grecque est toujours restée fidèle, alors même que s'étaient élevés, à Olympie et ailleurs, des temples plus beaux et plus somptueux. L'oracle de Dodone se défendait et gardait son prestige grâce à son renom de très haute antiquité; le dieu devait mieux

1. *Bulletin de Correspondance hellénique*, t. X, p. 1-6.

2. Le passage le plus affirmatif est celui-ci : Τὸ Ἑλληνικὸν ἀποσχισθὲν ἀπὸ τοῦ πελασγικοῦ (HÉRODOTE, I, 58). Et encore, I, 60 : Ἀπεκρίθη ἐκ παλαιτέρου τοῦ βαρβάρου ἔθνεος τὸ Ἑλληνικὸν ἐὸν καὶ δεξιώτερον.

3. Ζεῦ ἄνα Δωδωναῖε, Πελασγικέ (*Iliade*, XVI, 223).

entendre et mieux exaucer les prières là où il avait eu son premier domicile. Ce n'était d'ailleurs pas seulement chez les Épirotes que le souvenir des Pélasges était resté vivant. En Arcadie, en Argolide, en Attique, dans beaucoup de parties de l'Hellade, on signalait des traces de leur passage. A Athènes notamment, tout autour de l'Acropole, on montrait, encore visible par endroits, là où ne l'avaient point recouverte des assises de tuf ou de marbre, une enceinte dont l'appareil grossier, des quartiers de roc brut reliés par de la terre mouillée, rappelle celui d'Hissarlik et de Tirynthe. C'était ce que l'on appelait le *Mur Pélasgique*, et les fouilles récentes, en dégageant le sol jusqu'au rocher, ont fait reparaître au jour des fragments considérables de cet ouvrage ; elles nous ont appris ainsi quel était le caractère des travaux que les Grecs attribuaient aux Pélasges. Ces Pélasges passaient pour avoir été des constructeurs habiles, et c'est peut-être ce que signifie ce nom de Τυρρηνοί ou Τυρσηνοί que l'on accolait ou que l'on substituait parfois à l'appellation de Pélasges ; on y reconnait, dans le radical, un vocable commun aux Grecs et aux Italiotes ; s'il ne s'était en Grèce conservé que dans certains dialectes locaux, si la langue littéraire ne l'y emploie pas, le latin l'avait gardé dans le mot *turris*[1]. Les *Pélasges tyrrhéniens*, comme on disait, c'étaient les « Pélasges bâtisseurs de tours ». En revanche, dans la forme Πελαργοί, *cigognes*, que l'on rencontre aussi quelquefois, on ne peut guère voir qu'une allusion postérieure aux nombreux et lointains voyages que la tradition prêtait à ces tribus ; elle suivait leurs pas depuis la Thrace et le Péloponèse jusque sur les côtes septentrionales de l'Adriatique et dans le centre même de l'Italie.

Ces Pélasges Tyrrhènes ou Tyrsènes, on croit, avec toute vraisemblance, retrouver la trace de leurs migrations et de leur esprit d'entreprise dans les textes historiques de l'Égypte du Nouvel Empire, les plus anciens documents qui fournissent, sinon une date précise, tout au moins les éléments d'une chronologie approximative ; ils ne seraient autres que ces Toursha qui, dès le temps de Ramsès II, débarquent sur la côte d'Afrique, et s'allient aux Libyens pour attaquer l'Égypte. Repoussés, ils reviennent à la charge sous le successeur de Ramsès, Ménephtah Ier, et, plus tard encore, sous Ramsès III[2]. Si quelque doute

1. Les lexicographes avaient noté les formes τύρσις, τύρρις, τύρρος, τυρρίδιον (PHAVORINUS, s. v. τύρσεις).

2. De Rougé, *Extrait d'un Mémoire sur les attaques dirigées contre l'Égypte par les peuples de la mer*, dans la *Revue archéologique*, n. s., 1867.

pouvait subsister à cet égard, il ne semble point, en tout cas, que l'on puisse hésiter à reconnaître les ancêtres directs des Grecs, les Achéens d'Homère, dans les Aqaïousha, qui figurent aussi une fois tout au moins parmi ces *peuples de la mer* ou *des pays de la mer*, comme les appellent les Égyptiens, auxquels les Pharaons de la dix-neuvième et de la vingtième dynastie eurent à livrer de si rudes combats. Les Aqaïousha ne sont mentionnés que sous Ménephtah Ier; la cinquième année du règne de ce prince, ils attaquèrent l'Égypte par sa frontière libyenne, de concert avec les Libyens et avec des bandes de Toursha, de Leka, de Shardana et de Shakalousha. Ils furent battus à Prosopis et forcés d'évacuer le Delta[1].

La fréquence même de ces incursions permet d'en deviner le point de départ; pour avoir été à même de fondre ainsi sur l'Égypte à intervalles si rapprochés, il faut que les Aqaïousha aient habité quelque île assez voisine, où ils fussent rapidement informés des circonstances qui pouvaient favoriser le succès d'une invasion. La Crète et Cypre étaient les terres les moins éloignées de la côte d'Afrique, les meilleurs postes d'observation. Peut-être est-ce tantôt de l'une et tantôt de l'autre des deux îles que sont parties les flottilles qui ont si souvent menacé la sécurité de l'Égypte. Ce que nous attestent, en tout cas, des documents authentiques, c'est que, trois ou quatre siècles au moins avant que naquissent l'*Iliade* et l'*Odyssée*, il y avait déjà, répandues dans les îles de la mer Égée, et probablement aussi sur beaucoup de ses rivages continentaux, des tribus qui portaient déjà les noms que les plus vieilles traditions et l'épopée homérique donnent aux aïeux des Grecs, et que ces tribus étaient dès lors assez riches en hommes, assez bien outillées et armées pour lancer leurs barques en pleine mer et ne pas craindre de s'attaquer au puissant empire des Pharaons.

Des documents orientaux d'une autre provenance, mais qui ne présentent pas moins de garanties d'authenticité, les documents hébraïques, viennent aussi attester que, lorsqu'ils ont été rédigés, les Grecs occupaient déjà, en forces, le nord-est du bassin de la Méditerranée; ces témoignages se rapportent à une époque qui, pour n'être pas aussi reculée que celle d'où datent les textes égyptiens relatifs aux Aqaïousha, n'en est pas moins antérieure à l'introduction

1. *Inscription de Ménephtah*, l. 2; 14 (dans Duemichen, *Historische Inschriften*; t. 1, ou dans Mariette, *Karnak*). Cf. Maspero; dans la *Zeitschrift für Ægyptische Sprache und Alterthumskunde*, 1882 (*Notes sur différents points de grammaire et d'histoire*).

de l'écriture en Grèce ou, en tout cas, aux plus anciens textes grecs qui soient arrivés jusqu'à nous. Dans le dénombrement du chapitre X de la *Genèse*, nous trouvons cette nation mentionnée comme une race qui, divisée en plusieurs tribus et en plusieurs langues, est répandue sur les côtes de la mer Égée, sous le nom de « fils de Iavan ». Ce curieux tableau représente l'idée que les Hébreux se faisaient, environ mille ans avant notre ère, de la distribution géographique et de la parenté des peuples avec lesquels ils étaient en relation directe ou dont ils avaient ouï parler. Les Hébreux connaissaient les rapports de commerce qui existaient dès lors entre les Phéniciens et les Grecs, ces rapports que l'archéologie nous a déjà révélés et dont elle nous fournira, dans la suite de cette histoire, des preuves encore plus évidentes. Quand, vers 870, le prophète Joël lance ses malédictions contre les villes de Tyr et de Sidon, un des crimes qu'il leur reproche, c'est de traîner au loin les captifs israélites, de les emmener dans le pays des infidèles pour les vendre aux Iavanim[1]. Dans ces « fils de Iavan », dans ces « Iavanim », on n'hésite point à reconnaître, sous une forme légèrement altérée, le nom que se donnait à elle-même celle des tribus grecques qui paraît avoir eu le plus de goût pour la navigation et s'être civilisée la première au contact des Orientaux, les Iaones ou Ioniens, « nom qui, passant par la bouche des Phéniciens et plus ou moins défiguré par les différents peuples, est devenu *Iavan* chez les Hébreux, *Iouna* ou *Iaouna* chez les Perses, *Ouinin* chez les Égyptiens, nom collectif qui comprenait toutes les populations de marins répandues sur les rivages occidentaux de l'Asie Mineure comme dans les îles adjacentes et qui s'étendit de jour en jour vers l'ouest, à mesure que l'on connut davantage la Grèce et les peuples qui l'habitaient[2] ». Par un phénomène singulier, ce nom, qui commença ainsi de bonne heure à être appliqué, par les Asiatiques, à l'ensemble de la race grecque, est resté en usage, avec le même sens, chez un peuple qui, campé en Europe, y perpétue encore certaines des traditions de l'Asie. Dans la langue de la chancellerie turque, le terme consacré pour désigner le gouvernement d'Athènes c'est *Iounan devléti*, « la puissance ionienne ».

Les inductions que l'on est disposé à tirer de cette substitution des Iavanim aux Toursha et aux Aqaïousha se trouvent concorder avec

1. Joel, IX, 11.
2. E. Curtius, *Histoire grecque*, t. I, p. 53.

les conclusions auxquelles on est conduit par l'étude des données que fournissent les écrivains grecs. Tout ce que ceux-ci racontaient des origines de leur nation ne reposait que sur la tradition orale; leurs renseignements avaient pourtant conduit les historiens modernes à placer environ vers cette même époque les débuts du brillant essor de la race ionienne. C'est là le grand intérêt des informations puisées à ces sources auxquelles la science moderne n'avait point eu accès jusqu'à ces dernières années. Si les Égyptiens et les Sémites n'apercevaient la Grèce que de trop loin et trop confusément pour que l'on puisse attendre d'eux, à ce sujet, des assertions précises et circonstanciées, tout ce qu'ils en disent, même par voie d'allusion, n'en a pas moins une très haute importance. Presque tous les faits qui nous étaient rapportés par les anciens pouvaient paraître très douteux, mêlés qu'ils étaient à un tissu de fables que l'imagination des Grecs et leur vanité se sont plu à développer et à compliquer pendant des siècles; or voici que certains de ces faits sont confirmés à l'improviste, par des témoins contemporains et désintéressés. Cette rencontre rend confiance à la critique, qui parfois avait été tentée de tout rejeter en bloc; elle l'avertit que ces mythes qui la décourageaient ont, si l'on peut ainsi parler, des dessous de réalité historique. Il y a des synchronismes qui ne donnent point de date rigoureuse, vu l'incertitude des chronologies de l'Égypte et de la Judée, mais qui pourtant font sentir et toucher le fond solide qui se cache derrière les broderies de la légende grecque et les arabesques de sa poésie.

Le premier fait qui ressorte aussi bien de l'accord des traditions que du résultat des fouilles récentes, c'est que les côtes et les îles de la mer Égée ont été peuplées de très bonne heure, bien avant le temps où l'on rencontre pour la première fois dans les annales de l'Égypte le nom de peuples originaires de cette contrée. C'est vers le commencement du treizième siècle que ces textes mentionnent les *Aqaïousha;* mais, dès le milieu du quatorzième, on y voit déjà paraître les *Dardana*, les *Iliouna*, les *Masa* et les *Pédasa*, qui figurent, avec les *Leka* ou Lyciens, dans la liste des auxiliaires du roi des Khétas, parmi ceux qui luttent autour de Kadech contre Ramsès II, dans ces batailles dont les tableaux décorent les pylônes de Louqsor et de Karnak. Ce sont les Dardaniens, les Iliens, les Mysiens, les Pédasiens des auteurs classiques; ce sont des peuples dont la descendance et le nom se sont conservés dans la région de l'Asie Mineure qui confine à l'Hellespont.

Les Grecs se sont, de leur côté, donné une chronologie, par toute une suite de combinaisons et de calculs dont nous n'avons pas à discuter ici la méthode, et les évaluations auxquelles ils ont abouti coïncident avec les données que l'on tire des sources orientales. Les dates les plus reculées auxquelles ils soient arrivés ainsi atteignent le milieu du treizième siècle, c'est-à-dire l'époque même où, d'après les scribes des Ramessides, les Toursha et les Aqaïousha auraient promené leurs barques dans l'Archipel et menacé l'Égypte. Lorsqu'il entreprenait des expéditions si lointaines, lorsqu'il se risquait ainsi au delà de la Crète, sans craindre de perdre la terre de vue, ce peuple n'en était pas à ses débuts dans l'art de la navigation; il lui avait fallu du temps pour apprendre à construire et à manœuvrer des bâtiments qui fussent capables d'affronter la haute mer, pour les y guider, en pleine nuit, sur la foi des étoiles. De même aussi, quand les Iliouna, sur les bords de l'Oronte, poussaient dans la mêlée leurs chars de combat, ils avaient déjà une longue habitude du cheval et de la guerre. Pour l'une comme pour l'autre de ces tribus, on ne saurait dire combien cet apprentissage a duré; mais là où l'on a fait, en Asie Mineure, dans les îles et dans l'Hellade, sur l'emplacement des cités les plus anciennes, des fouilles que l'on a poussées jusqu'à la terre vierge ou à la roche vive, on a trouvé, sous les restes de constructions qui témoignent d'une industrie déjà fort avancée et de puissants moyens d'action, les vestiges d'un âge beaucoup plus grossier, les traces d'hommes dont tous les outils étaient d'os ou de pierre et dont les poteries, mal cuites, n'étaient pas préparées au tour.

Voici donc un premier point établi : les îles de la mer Égée et tout son littoral étaient déjà habités, quand les marins de Sidon apprirent le chemin de ces terres lointaines. S'ils n'y avaient cherché que la coquille qui donne la pourpre, ils se seraient contentés d'avoir quelques stations de pêche là où le murex était le plus abondant. Ce n'est pas ainsi que les choses se sont passées : ils ont fondé partout, sur ces côtes, des comptoirs dont beaucoup sont devenus des villes importantes; c'est que, quand ils commencèrent de fréquenter ces rivages, ils y rencontrèrent tout d'abord des hommes qui avaient déjà l'esprit assez ouvert pour se prêter à des échanges où les deux parties trouvaient leur compte.

Cette population primitive, celle des villages ensevelis sous les déjections du volcan de Théra, celle des premiers habitants d'Hissarlik et de Tirynthe, appartenait-elle à une race autre que la race

grecque? Nous n'avons aucune raison de le penser. L'hypothèse la plus vraisemblable, c'est encore celle qu'avaient adoptée les Grecs, quand ils se disaient issus des Pélasges, eux-mêmes fils de la terre qui les nourrissait. Les Grecs ne se souvenaient pas d'avoir eu, pour occuper le pays, à en chasser des hommes qui différassent d'eux par les traits du visage, par la langue et par le culte. Or la pioche des fouilleurs, si avant qu'elle soit descendue dans les entrailles du sol, n'a pas relevé le moindre vestige d'une civilisation qui aurait précédé, sur ce théâtre, celle dont nous écrivons l'histoire. De ce que l'on peut appeler ici la couche primitive à celle qui l'a recouverte et que l'on désigne sous le nom d'*hellénique*, il n'y a, malgré des différences sensibles, rien qui révèle une brusque rupture des traditions de la technique. Tout en notant les progrès accomplis, entre la première époque et la seconde, le développement du goût et de l'habileté professionnelle, on constate la persistance de certains procédés et de certains types caractéristiques, ce dont il semble permis d'induire que le fond de la population n'a pas changé; on croit assister à l'évolution progressive de tribus d'une même race qui, par une suite d'efforts et d'élans successifs, se sont élevées de la barbarie à une culture d'abord très rudimentaire, puis, par degrés, plus compliquée et plus savante.

A Théra, dans les décombres des maisons antérieures à l'éruption volcanique, on remarque des motifs d'ornementation et des formes de vases qu'aimera encore à reproduire l'art de siècles qui ne sont déjà plus en dehors des frontières de l'histoire. N'est-ce pas là une forte présomption en faveur de la conjecture que suggère la tradition antique et que viennent ainsi confirmer les trouvailles de la curiosité moderne?

Ce n'est point là tout ce que la tradition et l'archéologie nous laissent deviner de ce lointain passé; elles ne se contentent point de nous faire entrevoir, autour de l'Archipel, l'activité d'une vie qui aurait commencé de s'éveiller dans des siècles dont l'extrême éloignement échappe à toute supputation même vague et hypothétique; il ne leur suffit point d'affirmer que, selon toute apparence, la race par qui le branle a été donné est aussi celle qui a conduit le mouvement jusqu'à son terme et qui en a tiré la plus brillante des civilisations. A la double lumière de ces deux flambeaux, on peut aller plus loin; on est en mesure d'assurer que cette race était divisée, à l'origine, en une foule de petits peuples qui, pendant un très long temps, n'ont pas cessé d'évoluer emportés dans une sorte de tourbillon, autour de cette mer

dont la configuration favorisait ces perpétuels déplacements. Parmi ces peuples, il y en a, comme les Iliens et les Léléges, qui se sont évanouis sans laisser autre chose qu'un nom dans l'histoire. D'autres, comme les Phrygiens, les Cariens et les Lyciens, après avoir beaucoup couru et beaucoup navigué, se sont repliés sur eux-mêmes et ont fondé, dans l'ouest et le sud de l'Asie Mineure, des États d'une certaine importance. D'autres enfin, rapprochés par le hasard des circonstances, se sont engagés dans les liens d'institutions et de religions communes; ils ont fini par former la nation grecque; mais, entre ceux-ci et leurs parents dont les destinées ont été autres, la séparation ne s'est faite et la distinction ne s'est marquée que fort tard. Homère n'oppose pas encore les Grecs aux barbares, et l'on croirait, en lisant l'*Iliade*, que tous les acteurs du drame, dans quelques rangs qu'ils combattent et quelle que soit leur patrie, ont même langue et mêmes dieux. S'il en est ainsi, ce n'est pas seulement que, dans sa naïveté, le poète n'a pas plus que les auteurs de nos *chansons de geste* l'ambition de ce que nous appelons la couleur locale; c'est surtout que le monde où il vit ne présente pas encore ces différences tranchées et ces contrastes que produira un double travail de concentration, celui qui créera le corps hellénique d'une part, et, de l'autre, celui qui donnera naissance au royaume phrygien et au royaume lydien, aux cités de la Carie et de la Lycie. Avant que les divers groupes de la période historique se soient constitués et qu'ils aient pris racine en des terres auxquelles ils ont attaché leur nom, toutes ces tribus étaient comme emmêlées les unes dans les autres; cherchant les lieux où il ferait le meilleur vivre, elles allaient devant elles, par bandes qui s'établissaient là où les attiraient la fertilité du sol et la facilité des échanges. La poussée s'opéra d'abord d'Orient en Occident, des rivages de l'Asie à ceux de l'Europe. De leurs forteresses qui surveillent l'entrée de l'Hellespont, les Dardaniens et les Iliens se laissent porter par la brise, en quête d'aventures et de butin, vers la mer du sud. C'étaient des navigateurs intrépides et des pirates; ce qui l'atteste mieux encore que la légende du rapt d'Hélène, ce sont ces noms d'Ilion et de Troie, de Simoïs et de Scamandre que l'on rencontre sur une foule de points le long des côtes[1]. Les Phrygiens passaient pour avoir donné des rois à l'Argolide et y avoir importé des trésors; les tombes à coupoles se retrouvent à la fois autour du golfe de

1. Voir dans KLAUSEN, *Æneas und die Penaten*, le relevé de tous les sites où se retrouvent ces noms.

Smyrne, dans l'ancien royaume de Tantale, et sur les côtes orientales de l'Hellade. C'est en Asie que les Lélèges ont eu certainement leurs demeures principales, car ils avaient laissé des souvenirs en Lycie, et, en Carie, c'était à eux que l'on attribuait des tombeaux et des enceintes fortifiées d'un caractère très antique. De même, à Milet, on disait qu'ils avaient été les premiers habitants du pays, et chez Homère on voit Priam aller chercher dans les forêts de l'Ida une femme lélège[1]; mais on relevait aussi leur trace sur tous les rivages de la péninsule hellénique, particulièrement sur ceux de l'Élide, de la Messénie et de la Laconie. Cette dernière contrée, affirmait-on, aurait porté primitivement le nom de Lélégie. A Mégare, un héros Lélex était placé en tête de la suite des princes qu'énumérait l'histoire locale. Quant aux Cariens, qui paraissent partout étroitement liés aux Lélèges, il était aussi question d'eux à Mégare, et certaines familles athéniennes prétendaient compter des Cariens parmi leurs ancêtres. Il était avéré que les Cariens avaient été, pendant un temps plus ou moins long, les maîtres de l'Archipel, dont toutes les îles avaient reçu leurs visites. Thucydide, montrant ainsi la voie à la science moderne, confirme cette assertion par les résultats des fouilles que son contemporain Nicias avait entreprises pour enlever de Délos tous les restes humains qui y reposaient et pour purifier l'île sacrée[2]. Mêmes attaches entre les Grecs et les Lyciens. C'est, pour la Crète, le mythe de Sarpédon, frère de Minos et roi de Lycie; pour l'Argolide, c'est celui de Persée et de Bellérophon, avec l'appui que les Lyciens donnent à la dynastie des Prœtides et les ouvriers qu'ils lui envoient pour bâtir ses châteaux forts. Ce qui témoigne encore plus sûrement de ces rapports, c'est le culte d'Apollon, qui offrait des rites à peu près pareils à Patara et à Délos; c'est la tradition délienne, qui reportait à des prêtres lyciens l'honneur d'avoir réglé, pour une grande part, l'ordre des cérémonies du fameux sanctuaire ionien.

S'il est vrai que l'initiative et l'impulsion soient ainsi venues de l'Asie Mineure, il est naturel de chercher dans la même région les premières tribus grecques qui aient profité des suggestions de l'exemple et qui, après s'être développées sur place, se soient associées à la marche vers l'ouest, à l'élan par lequel étaient emportées, vers les côtes de l'Europe, toutes ces barques légères. Les prémices de la nation future, ne sont-ce pas ces Iavanim qui, vers le neuvième siècle,

1. *Iliade*, XXI, 85-88.
2. *Thucydide*, I, 8.

apparaissaient aux Sémites, dans le lointain de la perspective, comme les maîtres des îles et des côtes de l'Occident, ces Ioniens qui, pendant toute la première période de la vie du peuple grec, ont toujours formé l'avant-garde de l'armée et de qui l'on pourrait dire qu'ils sont le printemps de la Grèce? On se trouve ainsi acheminé, comme par une pente insensible, à la célèbre hypothèse d'Ernest Curtius, que cet érudit éminent a exposée dans un écrit mémorable, il y aura bientôt quarante ans, et qu'ont acceptée depuis lors, au moins dans ses grandes lignes, la plupart des savants qui se sont occupés de l'histoire grecque[1]. Le premier, par les indices qu'il a réunis, par les conclusions qu'il en a tirées et la vigueur avec laquelle il a répondu aux objections, Curtius a mis presque hors de doute un fait que d'autres avaient soupçonné avant lui : il a montré comment toute cette histoire avait été faussée, sur un point capital, par les susceptibilités et les exigences de l'amour-propre athénien. Lorsque, grâce à Thémistocle et à Aristide, à Cimon et à Périclès, Athènes fut devenue, vers le milieu du cinquième siècle, la ville la plus brillante de la Grèce et la présidente d'une ligue ionienne, il lui sembla impossible d'admettre que ces Ioniens des îles et de l'Asie Mineure qu'elle avait presque réduits au rang de sujets vinssent, à l'encontre de ses prétentions, se targuer en face d'elle d'une sorte de droit d'aînesse. Pour mettre au repos une vanité jalouse à laquelle ne suffisait pas l'éclat du présent, il fallait, aussi, par un travail rétrospectif, prendre possession du passé, de ce passé héroïque et légendaire où toutes les cités grecques cherchaient à l'envi des sujets de s'enorgueillir et comme leurs titres de noblesse. Il fallait faire d'Athènes la *métropole*, au sens que ce mot avait chez les Grecs, de tous les Ioniens, le centre vénérable d'où seraient partis, pour s'établir en divers lieux, les fondateurs de toutes ces illustres cités, Éphèse, Milet, Téos, Clazomène, Érythrées, Phocée, Chios, emportant avec eux le feu sacré qui devait brûler dès lors, à perpétuité, dans leurs prytanées. Faire prévaloir cette théorie, c'était intéresser la conscience religieuse des Athéniens au maintien de l'empire, c'était imposer aux sujets l'obéissance à titre de devoir filial. Lorsqu'un peuple est, en même temps, plus puissant et plus intelligent que tous

1. *Die Ionier vor der Ionischen Wanderung*, 1855. Dans une note de l'*Histoire grecque* (t. I, p. 36), on trouvera l'indication des écrits dans lesquels Curtius a eu l'occasion de revenir sur cette question pour défendre et pour confirmer ses idées, ainsi que celle des savants qui, avant lui, comme Casaubon, Niebuhr, Buttmann, avaient deviné ce qu'il a cherché à démontrer; il y donne aussi les noms des érudits de marque qui, depuis la publication de son livre, ont adhéré, avec plus ou moins de réserves, à sa théorie.

ses rivaux, lorsqu'il règne, comme nous dirions, à la fois par l'épée et par la plume, il n'a pas de peine à assurer le succès des opinions qu'il a profit à répandre. Historiens, orateurs et poètes s'appliquèrent de leur mieux à accréditer cette version, à laquelle le théâtre prêta son retentissement, et voilà comment on finit par croire qu'il n'y avait pas eu d'Ioniens en Asie avant que les tribus de cette famille, chassées du Péloponèse par l'invasion dorienne et refoulées en Attique, se fussent embarquées, dans les ports de cette contrée, sous la conduite des Codrides, descendants des anciens rois d'Athènes, pour aller coloniser le littoral des bassins de l'Hermos, du Caystre et du Méandre. On ne saurait nier que, vers ce temps, un grand mouvement d'émigration, conséquence dernière de la descente des montagnards du Pinde dans la Grèce centrale et dans le Péloponèse, ait jeté sur les rivages de l'Asie Mineure des essaims nombreux et variés de colons, parmi lesquels il y en avait qui étaient de sang ionien; mais, selon toute vraisemblance, ceux-ci revenaient alors à leur berceau; ils allaient y rejoindre des frères qui n'avaient jamais quitté l'ancienne patrie. C'est ce dont les Athéniens n'ont pas voulu se souvenir et ce qu'a fait tomber en oubli le caractère qu'ils ont prêté à l'exode de ces fuyards que l'Attique avait reçus et abrités pour un temps.

Ce n'est point ici le lieu de reprendre et de discuter les textes et les arguments que Curtius a invoqués à l'appui de sa thèse; il suffira de citer les quelques lignes où, dans son *Histoire grecque*, il la motive et la résume. Après avoir rappelé que l'on connaissait le point de départ des Doriens et que l'on pouvait suivre leur marche, étape par étape, il conclut ainsi : « La tradition restait muette sur les faits et gestes des Ioniens. Leurs conquêtes et leurs colonies appartiennent par conséquent à une époque antérieure. Les localités où on les rencontre pour la première fois sont des îles ou des côtes; leurs pérégrinations, autant que nous les connaissons, ont pris la voie de mer; leur vie est celle d'un peuple de marins familiarisés avec la mer; c'est la mer enfin, et la mer seule, qui sert de lien entre leurs colonies éparses au loin. Avant d'être arrivés à cette diffusion sporadique, ils ont dû cependant vivre ensemble dans une patrie commune, où ils se sont fait une langue et des mœurs à eux, où ils ont préparé les moyens qui ont rendu possible une si grande extension. Or c'est seulement en Asie Mineure qu'on trouve une terre ionienne de quelque étendue[1]. »

1. E. Curtius, *Histoire grecque*, t. I, p. 35.

Comme on le fait encore remarquer, le dialecte ionien était celui de la plupart des îles et de la plus grande partie du littoral de l'Asie Mineure, ainsi que de divers cantons de l'Hellade, et particulièrement de l'Attique, avant qu'Athènes se fût donné, par la culture littéraire, une langue à elle, qui, tout en laissant deviner son origine, a pourtant son accent propre et personnel. Plus on fera remonter haut le moment où s'est constitué le groupe ionien, et mieux on s'expliquera la vaste extension du domaine où il a répandu son parler et qu'il a teint de sa couleur. Enfin, sans souci de la contradiction, les Athéniens avaient consigné dans leurs *Atthides*, ou histoires de l'Attique, certains souvenirs qui ne sauraient se concilier avec le système ingénieux que leur orgueil avait imaginé. Les auteurs de ces écrits avaient recueilli toutes les traditions locales que conservait la pérennité des cultes de famille, de village et de dème; or, d'après eux, pendant que les Pélasges détenaient encore la plaine d'Athènes, pendant que des Thraces et des Minyens s'emparaient de celle d'Éleusis, c'est sur la *Paralie* ou côte orientale, dans la plaine de Marathon, que se seraient d'abord établis les Ioniens; ils y auraient fondé quatre bourgs voisins, la *Tétrapole ionienne*, comme on disait. A la situation qu'occupent ces bourgs, on devine des étrangers qui sont arrivés par mer, de l'Asie Mineure ou des îles de l'Archipel; ce n'est point par ce côté que les Ioniens chassés du Péloponèse auraient abordé l'Attique, et, d'autre part, il ne saurait être question ici d'Ioniens qui y seraient revenus, un siècle ou deux après en être partis sous les auspices des Codrides et des Nélides. Lorsque s'accomplit cette dernière migration, l'Attique avait déjà atteint cette unité dont la création passait pour avoir été l'œuvre personnelle de Thésée. C'est à un état de choses très antérieur qu'ont trait les indications relatives à cette tétrapole et au culte d'Apollon qui, introduit là par ces immigrants, se serait ensuite propagé dans le reste du pays; tout ceci est d'un temps où Athènes n'existait pas encore, où chacun des cantons de ce qui fut plus tard l'Attique avait sa vie séparée et ses divinités à lui, où le lien d'aucune institution commune ne rattachait les unes aux autres les peuplades d'origine différente qui vivaient clairsemées sur les pentes du Parnès, du Pentélique et de l'Hymette ou dans les plaines restreintes que dominent ces montagnes. La pensée se trouve ainsi reportée vers une époque très reculée, où l'on entrevoit les Ioniens comme un peuple de marins, qui, après avoir fait sa première éducation sur les côtes de l'Asie, parcourt la mer Égée, occupe plusieurs de ses îles et

va débarquer sur divers points du continent européen, apportant avec lui la religion du dieu qui fut par excellence le dieu civilisateur, le dieu de la lumière et du progrès.

Un autre groupe qui a dû se constituer dans la même région et suivre à peu près les mêmes chemins, c'est celui des tribus achéennes. La légende marquait une relation étroite entre Ion et Achæos; ils étaient frères germains, dans une de ces généalogies où les Grecs avaient résumé l'idée qu'ils se faisaient de leurs origines; on les donnait pour fils à ce Xuthos qui aurait épousé la fille d'Érechtée et bâti les villes de la tétrapole marathonienne[1]. Par les Teucrides, le clan dont Ajax et Teucer sont la gloire dans l'*Iliade*, les Achéens sont aussi mis en rapport avec la Troade et la Lycie; mais ce qui est plus important que ces combinaisons des poètes, où l'arbitraire entre déjà pour une part, c'est le fait bien attesté qu'il y a eu à Cypre, de temps immémorial, des colons achéens, les restes sans doute de ces bandes d'Aqaïousha qui, à l'époque où ils ne cessaient d'assaillir l'Égypte, avaient dû faire de cette île un de leurs quartiers généraux[2]. Encore plus rapprochée des plages du Delta, la Crète n'avait pu manquer, elle aussi, d'être pour ces envahisseurs un poste avancé, un point de départ; il y a donc toute raison de reconnaître aussi des Achéens dans ces *Etéocrètes* ou « vrais Crétois », comme ils s'appelaient eux-mêmes, qui, lorsque les Phéniciens eurent semé leurs comptoirs sur le littoral, se maintinrent en possession des plaines et des montagnes de l'intérieur. Cette conjecture s'accorde avec la tradition qui attribuait aux Achéens la fondation de plusieurs des cités de l'île et qui faisait de Minos, le représentant de la civilisation crétoise, le frère d'Æaque, ce chef de l'une des plus grandes familles achéennes, de celle des Æacides, qui joue un si grand rôle dans les mythes d'Égine, de Salamine, de l'Attique et de la Thessalie.

Ce n'est d'ailleurs pas seulement dans les îles lointaines du sud que l'on rencontre les Achéens. Sur le continent européen, ils paraissent avoir été surtout en force dans la vallée qui se creuse entre l'Œta et l'Othrys, dans la Phthiotide. C'est là qu'ont élu domicile leurs

1. STRABON, VIII, VII, 1.

2. Hérodote (VII, 90) et Pausanias (VIII, V, 2, 3, LXII, 3) s'accordent à parler de colonies arcadiennes en Crète, et ce dernier fait remonter cette colonisation jusqu'à la guerre de Troie, c'est-à-dire jusqu'au temps où les Achéens dominaient en Grèce. C'est aussi dans ce même âge très reculé que Teucer, un héros achéen de la famille des Æacides, aurait fondé Salamine, et il y avait près de cette ville une plage qui portait le nom de « rivage des Achéens ». (STRABON, XIV, VI, 3.)

légendes favorites, celle de Pélée, l'époux d'une déesse et l'hôte des dieux, celle d'Achille, « monument impérissable de l'esprit chevaleresque, des hautes aspirations et des facultés poétiques des Achéens »[1]. Ces Achéens Phthiotes, comme on les nommait, finirent par se trouver à l'étroit dans le bassin du Sperchios, tout fertile qu'il fût; ils franchirent les Thermopyles; ils traversèrent la Grèce centrale et pénétrèrent jusqu'en Argolide et en Laconie. On racontait que cette expédition avait été entreprise et achevée sous la conduite de Pélops, le fils de Tantale, ce héros originaire du Sipyle et de son royaume phrygien; mais, si l'on ne savait plus où et comment s'était opérée l'association de la dynastie étrangère avec les guerriers achéens, la fusion était complète après le passage de l'isthme[2]. Ces immigrants eurent bientôt conquis, dans leur nouvelle patrie, une situation prépondérante. Les petits-fils de Pélops, Ménélas et Agamemnon, règnent l'un à Sparte et l'autre à Argos. « Le mot *Argos* avait, dans la langue ancienne, le sens général de *plage* »[3]; mais il finit par s'appliquer, d'une manière toute particulière, à la capitale que les Achéens s'étaient donnée sur les bords de l'Inachos. « On l'appelle *Argos achaïque* par opposition à l'*Argos pélasgique* de Thessalie, et cette dénomination comprend non seulement la plaine de l'Inachos, mais tout le domaine d'Agamemnon, c'est-à-dire toute la péninsule qui garde jusqu'à nos jours le nom de Pélops, le fondateur de la dynastie achéenne[4]. »

Si les Achéens signalent ainsi leur présence et leur action sur les points les plus divers du monde grec, nulle part, au moins dans cette première période de la vie du peuple grec, ils ne se montrent par masses compactes, comme les Ioniens en Asie, comme plus tard les Doriens dans certaines parties du Péloponèse, comme les Éoliens en Élide, en Béotie et en Thessalie; aussi n'y a-t-il ni dialecte, ni art achéen. Les Achéens, semble-t-il, sont moins un peuple qu'une sorte d'aristocratie militaire. Illustrés par des luttes et des prouesses qui les avaient mis aux prises avec un empire lointain et redouté, ils s'étaient dispersés à la suite de ce grand effort, et depuis ce moment ils paraissent former surtout des clans belliqueux auxquels com-

1. Curtius, *Histoire grecque*, t. I, p. 109.
2. Strabon, VIII, v, 5; vii, 1.
3. Ἄργος πᾶν παραθαλάσσιον πεδίον. Hésychius, s. v.
4. Curtius, *Histoire grecque*, t. I, p. 115.

mandent des familles qui ont le prestige de l'ancienneté; c'est à ces familles que l'on va demander des chefs de guerre lorsqu'on se rassemble pour courir quelque aventure ou pour entreprendre quelque conquête; c'est dans leurs rangs que la muse populaire va chercher les héros qu'elle immortalisera. C'est ce qui explique pourquoi, dans l'épopée, c'est le nom d'Achéens qui sert le plus souvent à désigner l'ensemble de l'armée réunie sous les ordres d'Agamemnon; c'est ce qui donne le sens de cette expression, *fils d'Achéen*, qui revient souvent chez Homère; elle indique la noblesse de l'extraction[1].

Quant aux tribus dites *éoliennes*, on a plus de peine à en définir le caractère. Elles ne sont pas aussi anciennes que les Achéens et que les Ioniens, ou, pour parler plus exactement, les tribus ainsi dénommées n'apparaissent, groupées sous cette étiquette, que bien après le temps où les Aqaïousha et les Iavanim étaient déjà très connus, en dehors même du bassin de la mer Égée; Éolien n'est pas, comme Achéen, un des noms qu'Homère applique indifféremment, suivant les exigences du vers, à l'ensemble de l'armée qui assiège Ilion. Dans les mythes des héros éoliens, il n'y a rien qui laisse soupçonner des attaches avec l'Asie. L'Asie peut bien être, comme dans les mythes des Argonautes, un des buts que les héros visent par delà les mers; ce n'est point pour eux un point de départ. Tout cela donne à penser que l'on a réuni assez tard sous cette appellation maintes tribus de la Grèce continentale qui ne comptaient pas parmi les clans achéens, qui ne parlaient ni ionien ni dorien, et qui n'avaient entre elles d'autre lien que d'être toutes également issues du vieux fond des Pélasges indigènes. Cette théorie s'accorderait avec l'étymologie du nom des Éoliens qui avait cours chez les Grecs; Αἰολεῖς, disaient-ils, signifie *les variés, les bigarrés*. On aurait désigné ainsi ceux des Pélasges qui, en se mêlant aux colons venus d'outre-mer, se seraient donné l'organisation politique la plus avancée et auraient fait le plus de progrès en agriculture et dans l'art de la navigation[2]. La plupart des peuples que l'on a compris dans cette catégorie habitaient des côtes où était en honneur le culte de Poseidon, le dieu qui soulève et qui apaise les flots; c'était parmi les héros éolides que l'on rangeait Jason, le capitaine du navire *Argo*. Que toutes ces tribus parlent des dialectes qui, malgré bien des différences, présentent assez de traits communs pour qu'on les ait réunis sous le nom générique de dialecte éolien,

1. Curtius, *Histoire grecque*, t. I, p. 109. Homère, *Iliade*, I, 276, IX, 403, etc.
2. Curtius, *Histoire grecque*, t. I, p. 107.

il n'y a rien là qui soit pour nous surprendre, puisqu'on les suppose toutes sorties de la même souche. Ce dialecte, au jugement des linguistes, est celui de tous les dialectes grecs qui a, comme ils disent, le caractère le plus archaïque, qui est le plus rapproché du type primitif, de cette langue mère que conduit à restituer, par hypothèse, l'étude comparative des langues aryennes; c'est aussi celui qui ressemble le plus au latin. Cette couleur très antique, ces rapports avec les dialectes italiotes, tout cela s'explique si l'on admet que l'éolien est un développement de l'idiome des Pélasges; ceux-ci ne représentent-ils pas la plus ancienne couche de population aryenne qu'aient reçue à la fois la Grèce et l'Italie, leurs traces se retrouvant aussi bien sur l'une que sur l'autre rive de l'Adriatique? Enfin, cette même donnée rend très bien compte des affinités que les grammairiens signalent entre l'éolien et le dorien. Les Doriens appartiennent, comme les Pélasges, à cette portion de la race grecque qui a suivi la route de terre, qui est descendue par le nord dans la péninsule hellénique. Les Pélasges, des rangs de qui devaient sortir les Éoliens, se sont répandus tout d'abord jusqu'à l'extrémité de la péninsule méridionale et se sont déployés dans des plaines ou sur des côtes où leurs mœurs se sont adoucies au contact de l'étranger et où leur langue est devenue plus coulante. Les Doriens au contraire sont demeurés, pendant plusieurs siècles encore, cantonnés dans les hautes vallées de la chaîne centrale; ils y ont gardé les habitudes d'une vie plus pauvre et plus dure; leur parler se distingue par un accent plus rude, par sa prédilection pour « ces sons larges et pleins où l'on sent le jeu de poumons robustes, accoutumés à l'air pur des montagnes »[1]. L'éolien a des sons plus sourds; mais il n'en reste pas moins plus voisin du dorien que de l'ionien, dont il ne partage ni la répugnance pour les aspirées ni le goût pour les voyelles ténues et redoublées. L'ionien, avec sa prononciation plus aisée et plus harmonieuse, avec la surabondance de ses formes et le laisser aller de sa phrase, suggère au philologue la conjecture même à laquelle l'historien était arrivé par une autre voie : c'est bien là une langue qui, lorsqu'elle se révèle dans ses plus anciens monuments, a déjà plus vécu que les autres dialectes grecs; elle s'est assouplie et affinée pour répondre aux besoins d'une société chez qui la navigation et le commerce avaient fait naître une culture précoce, alors que sur

1. Curtius, *Histoire grecque*, t. I, p. 27.

les plages opposées de l'Archipel on en était encore presque à la barbarie.

Nous connaissons les influences qui ont présidé à l'évolution plus rapide des tribus établies à l'ouest de l'Asie Mineure, de celles qui, comme les Dardaniens, les Phrygiens, les Cariens et les Lyciens, ont tiré de leur côté, et de celles qui, comme les Achéens et les Ioniens, se sont rapprochées des groupes de même race épars en Europe et ont fini par former avec eux sinon un seul État, tout au moins un même corps moral, une même nation. Il y a d'abord le rayonnement de la civilisation que nous avons appelée hétéenne ou syro-cappadocienne. Nous avons dit ailleurs comment elle semble avoir porté ses armes et laissé l'image de ses dieux au nord du Taurus, jusqu'à l'embouchure des fleuves qui descendent du plateau central de l'Anatolie pour aller verser leurs eaux dans la mer Égée. Alors même qu'elle se fut repliée dans l'intérieur, coupée de cette mer par les peuples aryens qui étaient venus en occuper les rivages, elle agit cependant encore sur ces nouveaux venus. On en a la preuve dans l'emprunt que lui firent les Grecs d'Orient. Le plus ancien système de signes qui leur ait servi à noter leurs pensées, celui qui, par un phénomène étrange, a survécu si tard dans l'alphabet de Cypre, paraît avoir été tiré des hiéroglyphes hétéens par un procédé analogue à celui dont les Phéniciens ont usé lorsqu'il ont demandé leurs lettres à l'écriture égyptienne. C'était la Syrie et la Cappadoce que traversaient les routes de caravane par lesquelles pouvaient arriver aux Ioniens quelques-uns des produits de ces industries que les artisans de la Mésopotamie pratiquaient depuis si longtemps avec une haute maîtrise.

La mer a dû pourtant apporter et donner plus encore que la terre. Les Phéniciens ont été pour les riverains de l'Archipel les vrais initiateurs, les vrais maîtres[1]. C'est eux qui ont éveillé chez tous ces peuples le désir d'une vie moins bornée; ils leur créaient des besoins et leur fournissaient les moyens de les satisfaire. Pour peu que l'on ait présentes à l'esprit les conditions qui s'imposaient aux premiers

1. Au lendemain d'une visite qu'il avait faite à un navire phénicien, mouillé dans un des ports d'Athènes, Xénophon vante l'ordre qui règne à bord, les arrangements pris pour que l'équipage ait sous la main tous les agrès et pour que celui-ci trouve, dans sa maison flottante, toutes les commodités nécessaires, malgré la grande place, réservée aux marchandises qui forment la cargaison du bâtiment (*Économique*, VIII, 11-14). Il semble, au sentiment d'admiration qui se fait jour dans cette description que les navires phéniciens fussent mieux tenus que les grecs; c'était le résultat d'une expérience qui remontait plus loin, de plus anciennes traditions.

navigateurs, on voit les Phéniciens partir de Cypre, leur première étape sur la route de l'occident, puis suivre toute la côte méridionale de l'Asie Mineure jusqu'à Rhodes, « la porte de l'Archipel ». Arrivés là, avant de se hasarder vers la Crète et vers l'Europe, ils ont continué à longer le rivage de la péninsule; à mesure qu'ils remontaient vers le nord, celui-ci leur offrait des abris de plus en plus sûrs aux embouchures de ses fleuves et dans ses baies profondément découpées; ils trouvaient partout, sur les caps ou dans les îlots adjacents, les sites qu'ils aimaient à choisir pour leurs stations de pêche et leurs dépôts de marchandises. Point de lieux d'ailleurs qui fussent plus naturellement désignés pour un fructueux commerce d'échanges que les golfes où se déchargent l'Hermos et le Méandre, là où viennent aboutir les chemins qui remontent vers le centre de la péninsule; tout près de là, de grandes îles qui s'avancent au loin dans la mer; on découvre les Cyclades du haut des promontoires de Chios et de Samos. C'est, dans ces parages, le littoral de l'Ionie qui a dû recevoir les premières visites des navires de Sidon, et c'est cependant celui où s'est le moins conservée la mémoire des établissements phéniciens. On s'explique cette apparente anomalie. Si les traces du passage et du séjour des Sémites se sont effacées ici plus vite que partout ailleurs, c'est que les Grecs d'Asie, ayant reçu plus tôt que leurs frères d'Europe les exemples et les leçons de l'étranger, ont été aussi plus tôt à même de retourner contre celui-ci les armes qu'ils lui avaient empruntées; ils ont été plus tôt maîtres chez eux, maîtres de leur territoire et des eaux qui en baignaient le contour.

Dans les îles, les Phéniciens se maintinrent plus longtemps[1]. Il y en avait de petites et de stériles que l'on ne songeait pas à leur disputer; eux seuls étaient capables d'y découvrir et d'y recueillir, comme ils le firent à Siphnos et à Sériphos, les pépites d'or qu'y renfermaient les veines de la roche. D'autres, comme celles de la mer de Thrace, étaient plus grandes et plus susceptibles de culture; mais elles étaient placées en dehors des routes que suivait, entre l'Europe et l'Asie, le courant de la navigation. Les Phéniciens réussirent à y garder très tard une position dominante; ce fut ainsi qu'ils restèrent, jusqu'au huitième siècle, à ce qu'il semble, en possession des mines d'argent de Thasos. Les noms des dieux que l'on adorait dans les mystères de Samothrace, les Cabires ou *les Grands*, témoignent de la part qu'ils

1. Thucydide savait que les îles avaient été occupées par les Phéniciens et les Cariens (I, 8).

ont prise à la fondation du culte dont les cérémonies se célébrèrent, dans cette île, jusqu'aux derniers jours de l'antiquité.

Ces hardis marins, quand ils eurent reconnu toute la côte occidentale de l'Asie Mineure et que, de proche en proche, ils se furent orientés à travers les Sporades et les Cyclades, ne pouvaient s'arrêter en si beau chemin; ils étaient attirés par l'Europe et par les terres qui en dépendent, aperçues à distance lorsque les contours de leurs montagnes se détachent en noir sur la pourpre du couchant. Ils les atteignirent; ils y ont abordé, ils y ont séjourné un peu partout, d'abord lancés à la poursuite du murex, puis ramenés et retenus plus encore par les profits qu'ils trouvaient à échanger leurs poteries, leurs bijoux, leurs armes et leurs outils contre les poutres et les planches que l'on abattait pour eux dans la forêt, les matières tinctoriales que fournissaient certains arbres, les pelleteries, les fruits du sol, les prisonniers de guerre que les vainqueurs vendaient comme esclaves. Il y a pourtant des lieux qu'ils ont fréquentés plus particulièrement et où leurs établissements ont eu plus d'importance qu'ailleurs, où le contact des deux races, plus prolongé, a provoqué des progrès plus décisifs et exercé une plus durable influence soit sur les religions, soit sur les industries locales. Presque tous ces points appartiennent aux cantons de la Grèce où la civilisation s'est développée le plus tôt et avec le plus d'intensité. Les exemples de l'étranger ont été le ferment sous l'action duquel se sont éveillées toutes les énergies, toutes les facultés natives de la race grecque.

Un des endroits où les Phéniciens ont afflué le plus tôt et en nombre le plus grand, c'est la Crète. « Leurs colonies y devinrent des places fortes, comme le montrent les noms phéniciens de villes importantes, telles que Itanos et Carat ou Cairatos, plus tard Cnossos[1]. L'île tout entière rendit hommage à la déesse de Syrie; en sa qualité de reine du ciel, traînée par les taureaux du soleil, Astarté devint cette Europe qui, partie des prairies de Sidon, avait la première montré le chemin de l'île. L'idole de Moloch y fut chauffée pour recevoir ses victimes dans ses bras incandescents[2]. » Pour pouvoir pêcher à leur aise le précieux coquillage dans les eaux tièdes de ces golfes de la Laconie et de la Messénie où il est plus abondant que partout ailleurs, ils prirent fortement pied dans deux îles, Cranæ et

1. *Kart* signifie *ville* en phénicien; nous l'avons déjà rencontré dans le nom de Carthage (*Histoire de l'art*, t. III, p. 31).

2. Curtius, *Histoire grecque*, t. I, p. 81.

Cythère, d'où ils surveillaient, comme d'un observatoire, toute l'étendue de ces bassins[1]; Astarté y eut des temples, où, quand les Cananéens eurent évacué ces postes, elle continua d'être adorée sous le nom d'Aphrodite. De ce côté, les Phéniciens paraissent s'être contentés de ces stations insulaires. Tout le littoral du golfe de Laconie est montueux et escarpé; il n'a dû avoir d'habitants que lorsque la population fut devenue assez dense pour refluer jusque sur le roc et pour cultiver à grand'peine les pentes abruptes du Parnon et de l'éperon terminal du Taygète. Il en est tout autrement du golfe d'Argos, avec ses saillies péninsulaires qui offrent d'excellents mouillages, avec la plaine fertile qui en forme le fond; il a un caractère plus hospitalier. Tourné vers l'orient, il semblait destiné par la nature à fournir les premiers points de rencontre entre les peuples navigateurs et ceux de la terre ferme; aussi n'y a-t-il pas, dans toute l'Hellade, « d'endroit qui ait une histoire aussi variée avant que l'histoire fût née[2] ». Le cycle des mythes argiens se trouve être d'une richesse incomparable, et dans tous se prolonge et résonne l'écho des souvenirs qu'avaient laissés dans la mémoire des indigènes les visites d'émigrants venus de l'Égypte, de la Phénicie et de l'Asie Mineure, ainsi que les leçons qu'ils avaient données aux tribus groupées autour de ces eaux tranquilles, sur ces fécondes terres d'alluvion. C'est Argos qui apporte de Libye la semence du blé; Io, que sa course vagabonde entraîne jusqu'aux bords du Nil pour la ramener ensuite dans sa patrie; Danaos, fils du Bélos syrien, qui, en abordant sur sa pentécontore à l'embouchure de l'Inachos, vient révéler aux Grecs l'art de la navigation; Agénor le Tyrien, qui introduit dans l'Argolide l'élève des chevaux; Prœtos, qui a les Cyclopes lyciens pour auxiliaires; Persée, qui vogue dans un coffre de bois. Palamède est le héros de la ville de Nauplia, dont le port, couvert par un long promontoire, est le seul que possède le golfe d'Argos. Les Phéniciens ont dû s'emparer tout d'abord de cet abri sûr, et s'en réserver l'usage le plus longtemps qu'ils ont pu; aussi, quoique Palamède ait un nom tout grec et qu'il figure parmi les princes achéens ligués contre Troie, semble-t-il une vraie personnification du génie phénicien; il est l'inventeur de l'art nautique, des fanaux allumés à l'entrée des ports, des poids et des mesures, du

1. Pausanias, III, xxi, 6, sur les coquillages à pourpre des environs de Gythion. Cythère était appelée πορφυρόεσσα. D'après Saulcy, on y rencontre en masse les coquilles du *murex brandaris*, tandis que près de Tyr on ne trouverait que le *murex trunculus* (*Revue archéologique*, nouvelle série, IX, p. 216).

2. Curtius, *Histoire grecque*, t. I, p. 72.

calcul et de l'écriture. Tout cela n'est point imaginé à plaisir; la concordance de tous ces récits indique très nettement qu'il n'y a pas eu de rivages où ces visiteurs d'outre-mer aient commencé plus tôt et poussé plus loin l'éducation des tribus grecques de l'Hellade.

Un autre canton où de clairs indices témoignent des positions prises par les Phéniciens, c'est l'isthme qui relie le Péloponèse à la Grèce centrale. La tradition y place, comme maître des défilés, ce Sisyphe à qui elle prête l'astuce perfide qu'elle imputait aux trafiquants de race sémitique[1]; Sisyphe y institue le culte de Mélicerte, dieu marin qui n'est autre que le Melkart tyrien; il y fonde Corinthe, dont le nom même est phénicien[2]; l'Aphrodite qui resta de tout temps la grande divinité de cette ville, y gardera toujours, comme à Paphos et à Cythère, la marque de son origine exotique, dans ce peuple d'*hiérodules* qui était attaché au service du temple. Des commerçants tels que les Phéniciens n'avaient pas pu ne point apercevoir du premier coup d'œil les avantages qu'assurait à ce site privilégié le voisinage des deux mers, que sépare un seuil d'une faible élévation. Peut-être ont-ils compris les premiers quel profit on trouverait à traîner par-dessus l'isthme, fût-ce au prix d'un rude effort, les marchandises et les barques mêmes, plutôt que de les exposer aux risques d'un long voyage autour du Péloponèse et de ses caps tempêtueux; le fameux *diolcos* serait de leur invention. Le marché qu'ils avaient créé là, à la rencontre de toutes les routes qui mettent en communication le Péloponèse et la Grèce centrale, ne cessa pas d'être fréquenté; lorsqu'ils durent céder à d'autres le bénéfice d'y être les arbitres de toutes les transactions, les industries qu'ils avaient groupées autour de leurs entrepôts ne disparurent point, grâce au parti que prirent certaines familles d'artisans de ne point s'associer à la retraite de leurs compatriotes et de demeurer là où elles avaient une clientèle assurée. Devenue une cité grecque, Corinthe continua de fabriquer des poteries qui se répandaient au loin; elle garda le secret de la teinture en pourpre; elle resta célèbre pour ses riches étoffes, pour ses tapisseries et ses broderies.

En face de Corinthe, dans le golfe d'Égine, on suit encore les Phéniciens à la trace. C'est d'eux que vient ce nom de Salamine, déjà rencontré par nous à Cypre, que garda une île voisine de l'Attique. On y

1. Homère, *Odyssée*, XIV, 288.
2. Dans le nom de Corinthe, on devine encore une forme hellénisée du mot sémitique *kart*, ville.

reconnait le mot sémitique *shalam*, paix, que les Grecs, auxquels ont toujours manqué les sons chuintants, prononçaient *salam*. On désignait ainsi les lieux où la liberté des échanges avait été garantie par des conventions formelles. Dans l'Attique même, en terre ferme, la légende de Cécrops, que l'on faisait venir de l'Égypte, laisse seule deviner l'intervention de l'élément oriental. Le bassin qui fut plus tard le Pirée était alors enveloppé de vastes marais qui le séparaient de la plaine, et d'ailleurs l'Attique, avec sa situation péninsulaire, n'offrait pas les chemins les plus courts par où pussent être dirigées vers l'intérieur du pays les marchandises apportées du dehors. En revanche, les pêcheurs de murex et les commerçants, après avoir fait la traversée de l'Archipel, allaient volontiers chercher l'abri du canal de l'Euripe, où ils faisaient de longs séjours. L'Eubée était riche en forêts, et le murex pullulait aux abords des caps de la presqu'île magnésienne; on le trouvait le long des grèves d'Anthédon, qui fournissaient aussi des éponges. Les denrées de toute sorte trouvaient aisément à se placer dans des contrées telles que la Thessalie et la Béotie, qui, grâce aux qualités de leur sol, furent des premières à se peupler et à s'enrichir. Par les vallées du Sperchios et du Pénée, on était en relation avec les plus belles plaines de la Grèce. Vers le centre du détroit, près d'Hyria et d'Aulis, on n'était séparé des campagnes béotiennes que par un mince bourrelet de collines, où s'ouvraient, dans les brèches de ce rebord, des routes muletières. Il semble que les Phéniciens, séduits par ces facilités, aient dérogé ici à leurs habitudes, qu'ils aient hasardé de s'établir à quelque distance de la mer, dans la plaine couverte d'une épaisse couche de terre végétale, dont Thèbes resta toujours le chef-lieu. D'une voix unanime, l'antiquité tout entière attribuait la fondation de Thèbes et de sa première dynastie royale à Cadmos, dont le nom même semble indiquer l'origine; on y a reconnu le mot sémitique *kedem*, « le devant » et, par suite, « l'Orient » et « le passé »; Cadmos, c'est « l'ancien » ou « l'oriental ». Toujours est-il que, dans la Grèce centrale, la tradition, par une de ces synthèses hardies qui lui sont familières, s'est complu à porter au compte de ce héros toutes les inventions dont elle croyait devoir faire honneur à l'influence phénicienne. Parti du rivage asiatique où habitent ses frères, Phœnix et Cilix, Cadmos s'avance, à la poursuite d'Europe, la déesse lunaire, vers l'Occident, et, partout où il aborde en chemin, à Rhodes, à Théra, à Thasos et à Samothrace, il bâtit des villes, il devient la souche de races royales et sacerdotales;

mais c'est surtout en Béotie, où il s'établit après ces pérégrinations, que son rôle est considérable; il y aurait apporté les procédés de la métallurgie, l'emploi du métal dans les armures de guerre, les irrigations artificielles, l'art de l'ingénieur qui fortifie les cités, qui mène des chaussées à travers les marais et jette des ponts sur les fleuves. Enfin, et c'était là ce qui mettait hors de pair la mémoire de Cadmos, on lui attribuait, avec bien plus d'insistance encore qu'à son rival Palamède, la gloire d'avoir introduit en Grèce l'écriture phénicienne. Les lettres du plus ancien alphabet grec furent toujours appelées, chez les Grecs, *lettres cadméennes;* elles y sont rangées dans le même ordre et y gardent les mêmes noms qu'en Phénicie; elles y offrent des formes dont beaucoup sont encore très voisines du prototype sémitique et témoignent, à elles seules, d'un emprunt que l'orgueil des Grecs n'a d'ailleurs jamais songé à dissimuler.

Ce ne sont pas seulement ces lettres, leurs noms, leur figure et la place qu'elles occupent dans la série qui attestent le parti que les ancêtres des Grecs ont tiré de leurs relations avec les Phéniciens. Elle aussi, la langue raconte, à sa manière, l'histoire de ces rapports. Ce serait une liste curieuse à rédiger que celle des mots grecs qui, tout en appartenant au plus ancien fond de la langue, tel que le fournissent Homère et les poètes lyriques, ne s'expliquent pas par des racines aryennes, mais laissent reconnaître en eux des mots sémitiques, plus ou moins altérés par le caprice de la transcription populaire et par les flexions propres à l'idiome qui les a adoptés. Les mots qui forment cette catégorie désignent presque tous soit des matières premières, des animaux, des plantes et des fruits qui manquaient à la Grèce, soit, plus souvent encore, des objets fabriqués et des instruments, tels que le *sindon* ou pièce de toile, tels que le *calamos,* ou roseau taillé qui servait à écrire [1]. A l'aide de ce répertoire on pourrait, jusqu'à un certain point, dresser l'inventaire des prêts ou plutôt des cadeaux que ces étrangers ont faits aux habitants de l'Hellade. Cet inventaire ne serait pas complet. Bien des produits de l'industrie orientale ont dû entrer et circuler en Grèce sous d'autres noms que ceux qu'ils portaient dans leur vraie patrie; mais, du moins, là où le nom originel s'est conservé, là où il se trahit sous le costume grec, le fait de l'emprunt

1. On trouvera la liste d'un certain nombre de ces mots dans Renan, *Histoire des langues sémitiques,* livre II, ch. II, § 4, n° 2; mais, de l'aveu même de l'auteur, cette liste est loin d'être complète; il n'a voulu là que donner quelque idée de ces emprunts et des catégories de termes sur lesquels ils ont porté de préférence.

n'est pas douteux ; il y a là comme une étiquette qui est collée sur la marchandise et qui en garantit la provenance.

Si c'est aux Phéniciens que les Grecs, tout en ne les aimant pas, faisaient la plus belle part dans cette transmission des éléments civilisateurs, ils se réclamaient aussi de la Libye et de l'Égypte. Io visite les rives du Nil et c'est de là que Danaos émigre pour venir aborder en Argolide. Cécrops, le premier roi d'Athènes, serait un réfugié égyptien ; c'est d'Égypte que seraient venus, avec leurs rites, plusieurs des grands dieux de l'Hellade, et que Dodone aurait reçu les prêtresses de Zeus. Il y a ici une distinction importante à établir. Lorsque l'Égypte, sous la vingt-sixième dynastie, s'ouvrit aux Grecs, ceux-ci, mis soudain en présence de cette société si bien ordonnée et de ses superbes monuments, furent émerveillés et comme éblouis. Sous cette impression, les voyageurs grecs, des Ioniens et plus tard des Athéniens, se répandirent en questions sur l'origine et l'âge de tous ces édifices, ainsi que sur le sens des images qui les décoraient, et ce fut avec une docilité empressée et crédule qu'ils écoutèrent les réponses que leur donnaient les prêtres ou plutôt les sacristains chargés de montrer les temples aux curieux ; ils recueillirent pieusement les contes que leur faisaient les drogmans cariens, ces *domestiques de place* qui étaient aussi hâbleurs à Memphis et à Thèbes qu'ils le sont aujourd'hui à Naples et à Florence. Lorsqu'il arrivait à ces visiteurs d'entrer en relation avec des personnages sacerdotaux d'un ordre plus relevé, ceux-ci, tout en leur fournissant des renseignements dont quelques-uns avaient une réelle valeur, se proposaient surtout de faire pénétrer dans l'esprit de leurs interlocuteurs le sentiment de la supériorité du génie égyptien. C'était une revanche à prendre sur ces étrangers qui jouissaient de la faveur des rois et qui commençaient, comme négociants privilégiés et comme mercenaires, à avoir une très grande situation dans l'État ; on s'ingéniait à leur affirmer que les Grecs étaient des enfants nés d'hier, en comparaison de cette Égypte qui comptait par milliers d'années ; pour mieux les en convaincre, on cherchait à leur prouver que ces arts et ces dieux dont la Grèce était si fière lui venaient tous de l'Égypte, lui avaient été apportés par des princes et des prêtres qui, exilés de leur patrie, s'étaient faits en Grèce comme les initiateurs et les apôtres de la civilisation. A l'appui de cette thèse, on avait forgé, sans doute avec la collaboration des Grecs qui s'amusaient à ce jeu, des histoires que l'on rendait plausibles en se prévalant de certaines ressemblances toutes superficielles, rapports de son

et de noms, concordance apparente des usages et des rites. Tous les Grecs, même les plus avisés, furent dupes de ces inventions. Hécatée et Hérodote les acceptèrent et les accréditèrent chez leurs compatriotes; nous les rencontrons, au siècle suivant, chez Platon, et l'écho nous en revient encore par des écrivains très postérieurs, tels que Diodore. Comme ces parvenus qui travaillent à se vieillir en se cherchant des ancêtres dans quelque famille d'une noblesse incontestée, les Grecs se sentaient flattés de se rattacher ainsi à cette nation devant laquelle ils se sentaient saisis d'un respect involontaire.

Les historiens et les sages de la Grèce, à partir du moment où ils eurent entrevu la vallée du Nil, ne surent pas se défendre d'une sorte d'égyptomanie. C'est sous l'empire de cette mode que l'on imagina le mythe de Cécrops, qui avait l'avantage de relier Athènes à l'Égypte, et que l'on se complut à ces rapprochements artificiels entre les dieux et les cultes des deux pays, comme il y en a plusieurs exemples dans Hérodote. Tout cela est d'invention tardive et savante. Quant à Io et à Danaos, c'est autre chose; l'une et l'autre appartiennent bien au vieux fond des mythes argiens; mais, comme on sait d'autre part que les Égyptiens, ceux qui méritaient vraiment ce nom, ne sortaient guère de chez eux, comme il n'y a pas, dans les documents de toute nature qu'ils ont laissés, un seul texte d'où l'on puisse inférer qu'ils aient été, avant l'avènement des princes saïtes, en relations directes avec l'Europe méridionale, il est permis de penser qu'il y a là, dans la forme qu'ont pris ces souvenirs, une erreur légère et quelque confusion. A bien des reprises, au cours de sa longue existence, l'Égypte a été attaquée par des tribus pauvres et belliqueuses qui, de l'Asie Mineure et de la Syrie, de Cypre et de la Crète ou bien encore de la Libye toute voisine, se sont précipitées sur elle pour la piller. Quelques-unes de ces tribus, comme les Shardana et les Masaouash, paraissent avoir réussi, après de longues luttes, à se faire admettre, en qualité de troupes auxiliaires, dans ce pays qui excitait leurs convoitises; or on imagine aisément telles circonstances, un changement de règne et de système, une sédition militaire durement réprimée, qui auraient jeté une de ces bandes hors de l'Égypte et l'auraient forcée à courir la mer, en quête d'un nouveau domicile. Ces soldats de fortune étaient nés en Égypte, où leurs familles étaient fixées depuis plusieurs générations; ils en parlaient la langue; ils en avaient adopté les mœurs et le costume; quelques-uns des métiers que l'on y pratiquait leur étaient devenus fami-

liers; ils venaient d'Égypte; on a pu les prendre pour des Égyptiens. Il y aurait donc, sous cette réserve, une part de vérité dans la croyance d'après laquelle l'Égypte, elle aussi, aurait fourni à la Grèce son contingent de colons; mais cependant, tout compte fait, c'est par l'intermédiaire des Phéniciens, ces courtiers attitrés de l'agriculture et de l'industrie égyptiennes, qu'ont dû arriver jusqu'aux Grecs, pendant toute la durée de la période primitive, la plupart des procédés techniques, des objets fabriqués et des motifs d'ornement qui témoignent que les créations et les exemples du génie égyptien ont joué leur rôle dans le développement du génie grec.

Les Phéniciens eurent donc, sur ces côtes de l'Hellade, un rôle prépondérant, par la continuité de leur propagande. Là même où ils ne s'étaient pas établis à demeure, comme ils le firent dans certaines îles et dans certains postes fortifiés, leurs barques reparaissaient chaque printemps, comme maintenant encore cette saison ramène, presque à jour dit, sur nos côtes de l'Algérie, celles des pêcheurs napolitains. Dès qu'elles étaient signalées à l'horizon, de tous les replis des montagnes voisines on accourait vers la grève, avec les denrées que l'on avait réunies depuis l'automne et grâce auxquelles on espérait renouveler, par voie d'échange, sa provision de vases, d'armes et d'instruments de toute espèce. C'était là une action constante, qui s'exerçait à la fois sur tout le littoral; mais, pour s'expliquer comment ces peuplades passèrent de la barbarie à la vie policée, il faut aussi tenir compte d'incidents d'un autre genre. Par l'effet de mouvements et de chocs dont le détail nous échappe, des troupes de guerriers vinrent parfois débarquer sur divers points des côtes grecques. La civilisation orientale a eu, dans les siècles qui précèdent l'époque homérique, ses Fernand Cortez et ses Pizarre, des hommes résolus qui, forts de leur outillage et de leur armement supérieur, prenaient pied là où ils trouvaient des terres à leur convenance. Sans s'inquiéter du petit nombre de leurs compagnons, ils se hâtaient de bâtir, sur quelque hauteur, en gros quartiers de roches cimentés avec de la boue, une citadelle qui dominait toute la plaine d'alentour, et la terreur mêlée d'admiration qu'ils inspiraient aux indigènes était assez puissante pour que ceux-ci acceptassent, sans grande résistance et peut-être même avec une sorte d'empressement naïf et joyeux, la suprématie de ces étrangers qui paraissaient à leurs yeux revêtus de riches costumes et qui frappaient leur imagination par la pompe de leurs fêtes religieuses. Il n'est pas invraisemblable que l'Égypte ait

envoyé à la Grèce quelques-uns de ces fugitifs dont l'occasion faisait des conquérants; mais ceux-ci vinrent surtout de l'Asie Mineure, de ce que nous avons appelé la Grèce d'Orient. Tels Amphion et Zéthos, qui à Thèbes sont donnés comme les successeurs de Cadmos et que rattachent à la Phrygie les arts dont ils passent pour avoir été les introducteurs; tels ces Prœtides et ces Perséides, qui ouvrent la série des dynasties argiennes et dont les rapports avec la Lycie sont impliqués par tout ce que l'on raconte à leur sujet. Tels surtout les Tantalides, qui sont déjà plus près d'appartenir à l'histoire. L'origine phrygienne de Pélops n'est pas douteuse. On devine, sous l'étrangeté fantaisiste des récits qui ont trait à cette famille, que ce prince a été chassé de la région du Sipyle par la chute d'un royaume longtemps prospère, dont l'opulence avait éveillé les convoitises de ses voisins et qui avait fini par succomber sous leurs coups. Pélops emporte avec lui, dans sa fuite, une partie des richesses que ses pères avaient amassées dans leurs châteaux de la montagne; celles-ci, quand il aborde en Grèce, ne servent pas moins que les vaillants soldats qui l'escortent à le faire reconnaître pour un héros prédestiné, qui va conduire à la victoire ceux qui suivront ses pas. C'est sous ses ordres que les Achéens envahissent le Péloponèse et s'emparent de Mycènes. Cette ville, déjà pourvue d'une puissante enceinte, s'agrandit et se fortifie encore sous ses nouveaux maîtres. Les métaux précieux que Pélops y trouve accumulés, ceux qu'il y apporte, ceux que ses héritiers ajoutent au trésor royal, tout cela fait masse pour l'imagination populaire. Longtemps aprés, Mycènes est encore, pour les poètes, par excellence « la ville de l'or », et nulle part en Grèce les fouilles n'ont donné une quantité d'or comparable à celle qui est sortie des fouilles que Schliemann a faites dans son acropole.

Quand nous cherchions à noter la direction des courants qui ont porté jusqu'aux rivages de l'Hellade les idées et les industries de l'Orient, à définir ces influences et leur mode d'action, c'était, à vrai dire, l'histoire de la Grèce primitive que nous esquissions, dans la mesure où il est possible de tenter une pareille entreprise. De la Grèce préhistorique, ce que nous savons le mieux, c'est ce qu'elle a reçu de ces Asiatiques qui étaient déjà civilisés quand elle était encore barbare, qui écrivaient sur le bois, la pierre et le métal alors qu'elle ne soupçonnait même pas qu'il pût exister un pareil moyen de conserver le souvenir du passé.

Ce qui échappe à nos recherches, c'est la suite des efforts que ces

tribus se sont imposés pour profiter, là où s'étaient noués ces rapports, de ce qu'elles entendaient et de ce qu'elles voyaient, c'est l'action réflexe de leur énergie propre et la série des états qu'elles ont traversés entre la grossièreté primordiale et le moment où, sans égaler leurs maîtres, elles sentent déjà l'ambition de les imiter; mais les mythes où sont engagés tous les souvenirs que la Grèce a gardés de son enfance ne contiennent presque pas de données qui éclaircissent le mystère de ce travail obscur et lent; quant à l'épopée homérique, elle date d'un temps où, comme on dit familièrement, le plus fort est déjà fait, où, si l'industrie et l'art de la Grèce sont encore bien peu avancés, son génie est assez dégourdi, assez vivant pour que les derniers progrès ne soient plus qu'une affaire de temps.

Ce progrès n'a pas marché partout du même pas. Il s'est produit là même où les barques phéniciennes ne faisaient que de courtes apparitions, comme ces oiseaux de mer qui viennent s'abattre sur les grèves et qu'un coup d'aile a bientôt remportés au large; mais il a été plus rapide et plus général là où les étrangers, comme à Nauplie, à Corinthe, à Salamine et dans bien d'autres endroits, tenaient toute l'année boutique ouverte, et où bientôt des artisans étaient venus établir leurs ateliers auprès de ces magasins. Malgré les précautions qu'ils purent essayer de prendre pour cacher leurs procédés, cette fabrication sur place fut la meilleure et la plus efficace des leçons. Est-il possible de dérober à des regards curieux les mouvements de ses doigts, de sa navette et de son aiguille, de sa pointe ou de son ciseau, quand on travaille, comme ce dut être souvent le cas dans ces bazars improvisés, sous une hutte de branchages ou un appentis de planches? Tous ces marchés ne comportaient qu'une installation hâtive et provisoire; les mieux achalandés risquaient toujours d'être désertés si ceux qui les avaient ouverts venaient à apprendre qu'il y avait plus à gagner ailleurs, ou bien s'ils se sentaient un beau jour menacés par des voisins turbulents. Ce danger d'un abandon soudain n'était pas à craindre là où étaient allés se fixer, sans esprit de retour, ces chefs de bandes qui rappellent, toutes proportions gardées, les aventuriers célèbres auxquels l'Espagne a dû le Mexique et le Pérou. Chassés de leur pays ou poussés par l'espoir de trouver, au delà des mers, une terre plus riche que celle qu'ils quittaient, ces conquérants s'attachaient à leur conquête. Qu'ils se fussent imposés par la force ou qu'ils eussent été accueillis tout d'abord par les indigènes avec une craintive et respectueuse déférence, ils avaient tout

avantage à se faire de leurs nouveaux sujets des serviteurs aussi utiles que fidèles, en les formant aux arts de la guerre comme à ceux de la paix. La troupe qui les avait suivis était peu nombreuse; elle ne pouvait guère compter, pour combler ses vides, sur des recrues qui lui viendraient de la mère patrie; celle-ci ne se souvenait plus de ces enfants perdus. On était d'ailleurs arrivé, la plupart du temps, sans femmes; on avait pris pour compagnes les filles du pays; ces unions avaient mêlé les races et les intérêts. Les éléments les plus énergiques de la population locale s'agrégeaient ainsi au groupe des familles étrangères; ils réussissaient à en partager les privilèges, à se faire leur place dans ces châteaux forts où ceux qu'Homère appelle « les pasteurs de peuples » menaient la vie noble, pendant que travaillaient pour eux les petites gens du village adjacent, laboureurs et artisans. C'est ainsi que les choses ont dû se passer sur plus d'un des points où la tradition signale des établissements formés par des Orientaux de toute provenance, Égyptiens et Syriens, Cariens, Lélèges et Phrygiens; mais elle a le plus souvent oublié toutes les circonstances de l'invasion; ses souvenirs ne sont un peu moins vagues que pour Thèbes et pour l'Argolide. Elle représentait les Cadméones ou descendants de Cadmos comme une race de princes bardés d'airain étincelant et parés de pourpre et d'or qui, servis par leur fière mine et par les connaissances pratiques de leurs compagnons, auraient transformé le pays et y auraient fondé une ville qui subsiste encore. De même pour les Pélopides; les récits qui les concernent donnent l'impression d'un grand développement de richesse et de puissance qui se serait opéré dans le Péloponèse, avec Mycènes pour centre, sous les auspices d'une dynastie phrygienne, mais en même temps au bénéfice des clans achéens dont le prestige s'était accru de celui que leur apportaient ces transfuges de l'Asie et de sa civilisation supérieure.

Tout ceci suppose des relations incessantes entre les deux rivages opposés de la mer Égée; chaque secousse qui se produit sur la côte d'Asie a son contre-coup sur la côte d'Europe; le mouvement de translation est toujours dirigé dans le même sens, de l'est à l'ouest. L'Archipel était dès lors sillonné par des barques sans nombre; partout, jusque dans les parages de la Syrie, on trouvait des pilotes qui connaissaient tous les écueils et aussi tous les ports de cette mer qu'ils avaient bien des fois parcourue. Ce qui, malgré l'activité de cette navigation, faisait encore défaut, c'était la sécurité. Les pirates abondaient, ou plutôt tout marchand, à l'occasion, se changeait en pirate, quand il

trouvait sur son chemin un village mal gardé, des récoltes à piller, et surtout des femmes et des enfants à détourner par ruse ou à enlever par violence. Ces rapts étaient si fréquents, que, tout en les redoutant, on ne s'en étonnait pas assez pour avoir la tentation de s'en indigner. Du temps même d'Homère, il semblait tout naturel de demander à un étranger s'il vivait du commerce ou de la piraterie, tant étaient générales et invétérées ces habitudes, que favorisaient d'ailleurs et que tendaient à perpétuer la multiplicité des îles et les nombreuses anfractuosités du littoral[1]. Ce fléau du brigandage maritime n'a vraiment disparu de l'Archipel que le jour où la police a commencé d'en être faite par des navires à vapeur, dont la marche rapide permet de donner, par tous les temps, la chasse aux bâtiments suspects. Jusqu'à ce moment, elle avait bien souvent reparu, dès qu'il n'y avait plus, pour surveiller ces eaux, un pouvoir fort, représenté par des escadres toujours en campagne. Ce rôle utile paraît avoir été assumé, pour la première fois, par la dynastie crétoise, dont toutes les entreprises ont été portées au compte de ce Minos qui occupe une si belle place dans les plus vieilles traditions de la Grèce. Il suffit de jeter les yeux sur la carte pour s'expliquer que des princes crétois aient été amenés à prendre cette initiative. L'île est comme un long rempart qui ferme au sud l'Archipel, comme une forteresse qui le commande tout entier. Dans sa côte septentrionale se creusent de nombreux ports, dont les uns regardent Cythère et les pointes extrêmes du Péloponèse, tandis que d'autres, ceux du centre, font face au groupe principal des Cyclades ; ceux enfin qui sont situés plus à l'est s'ouvrent sur les Sporades. Ce sont là comme autant de postes d'observation ; l'un ou l'autre sera toujours à portée du point où se sera montré l'ennemi. Tous les insulaires avaient reconnu l'autorité de Minos ; ses croiseurs, comme on dirait aujourd'hui, avaient l'œil sur les navires qui circulaient dans ces parages, ils prévenaient ou ils punissaient les déprédations, au grand bénéfice du négoce, qui, sous cette protection, pouvait fleurir et se développer. Il semble que ç'ait été là le premier effort tenté dans le monde grec pour y faire régner la loi et l'ordre, la loi, œuvre de la réflexion et de la raison, l'ordre, qui résulte de la subordination des intérêts particuliers à l'intérêt général.

On racontait que Minos avait chassé les Cariens de l'Archipel et, d'autre part, que les équipages de ses navires étaient composés de

1. Homère, *Odyssée*, III, 73-74.

Cariens. La contradiction n'est qu'apparente. Sous la pression des princes crétois et de leurs agents, tous ces rôdeurs, Cariens, Lélèges, Phéniciens, qui infestaient la mer Égée, furent obligés ou de l'évacuer ou de prendre d'autres habitudes, celles de la vie sédentaire et du commerce régulier. Les uns se fixèrent dans les îles et y bâtirent des villages ; les autres se chargèrent d'en approvisionner les marchés ; beaucoup entrèrent comme matelots au service de Minos.

Le premier roi grec dont le nom soit resté dans la mémoire des hommes a donc été un roi de mer, et la *thalassocratie* de Minos, cet empire maritime que nous entrevoyons ainsi à travers les ombres de la légende, est déjà comme une première ébauche de celui que constituera plus tard Athènes, au cinquième siècle. Les peuples qu'il couvrait de sa protection lui payaient tribut; des membres de la famille royale commandaient les garnisons placées dans les îles les plus importantes. Certaines parties de la terre ferme relevaient même de ces souverains; le mythe, à sa manière, atteste que l'Attique dépendait alors de la Crète. L'hymne homérique à Apollon témoigne d'une influence exercée sur Delphes et sur la Grèce centrale; enfin le nom de Minoa, que porte une ville de la Sicile, permet de supposer que les marins crétois ne se sont pas contentés de doubler le cap Malée et de faire le tour du Péloponèse, mais qu'ils ont aussi cinglé hardiment vers les mers de l'ouest et franchi l'Adriatique, préludant ainsi au grand mouvement de colonisation des neuvième et huitième siècles. Ce qui donnait à cette prospérité commerciale une base solide, c'étaient les ressources propres de la Crète, la variété de ses climats et de ses productions due à la hauteur de ses montagnes, la fertilité des terrains qui forment les croupes inférieures de cette chaîne puissante, la vigueur et la densité d'une population trempée par le rude labeur de la culture des pentes raides et par la poursuite du gibier dans les vastes forêts de l'intérieur. Les princes trouvaient là, dans les vallées alpestres des *Monts Blancs*, dans les plaines fécondes du littoral, sur les grèves habitées par des pêcheurs et des trafiquants, les recrues qui leur étaient nécessaires pour soutenir l'effort de leur ambition. La vie urbaine paraît être née ici plus tôt que partout ailleurs. Homère désigne la Crète par l'épithète d'ἑκατόμπολις, « aux cent villes »; les villes y étaient si nombreuses, que l'on n'en savait pas le compte ; aussi la tradition signalait-elle cette contrée comme le berceau de la religion et des arts. Plusieurs des dieux de la Grèce, et particulièrement le premier de tous, Zeus, passaient pour être nés en Crète. Un sculpteur

crétois, que l'on appelait Dédale, personnifiait les premiers essais et les premiers succès de la plastique. Les fouilles, quoiqu'elles n'aient encore été tentées que dans très peu d'endroits, confirment déjà les témoignages de l'antiquité. Les plus intéressantes sont celles qui ont été faites dans l'antre sacré de Zeus, près de Cnossos, la capitale de Minos. On a retrouvé là tout à la fois des monuments d'origine orientale, importés dans l'île par le commerce, et les ouvrages où les plus anciens fondeurs et ciseleurs indigènes ont imité ces modèles. Il est à présumer que de nouvelles découvertes viendront bientôt achever de mettre en lumière l'importance du rôle que la Crète a joué dans le monde grec, au cours de cette période.

Un autre peuple qui, lui aussi, paraît avoir atteint, vers cette même époque, un assez haut degré de culture, grâce au goût et à l'habitude de la navigation, c'est celui des Minyens, qui se rattache au groupe que l'on qualifiait d'éolien. D'où venait ce peuple, on l'ignore; on le rencontre fixé autour du golfe pagasétique, au pied de montagnes boisées, comme le Pélion, où il y avait en abondance les matériaux nécessaires à la construction des barques qu'il a lancées d'abord sur les eaux tranquilles de ce grand lac salé, puis qu'il a appris à promener le long des côtes voisines et bientôt enfin en plein Archipel. « Les Minyens ont ainsi donné le branle aux tribus pélasgiques établies de ce côté de la mer, et ouvert l'histoire de la Grèce européenne[1]. » C'est chez eux que sont nés ces chants populaires qui ont pour sujet les courses lointaines du navire *Argo*, les plus anciens dont paraisse s'être amusée l'imagination grecque[2]; point de thème qui, par la souplesse de son cadre, se prête mieux à traduire tous les rêves que suggèrent à l'esprit songeur et désœuvré du marin, pendant qu'il sommeille dans son esquif poussé par le vent, l'étendue indéfinie des mers encore inexplorées et le mystère de l'inconnu, des terres étranges qui se cachent derrière la barrière de l'horizon. Il y a des divergences, entre les différentes versions de la légende, sur les noms et la patrie des héros qu'elle mêle à l'aventure, sur le port d'où serait partie la nef merveilleuse, sur la place qu'occupe dans l'espace l'île fabuleuse d'Œa, qui est le but de l'expédition; mais celle-ci a toujours pour chef un héros minyen, Jason, roi d'Iolcos.

Les Minyens se sont servis aussi des routes de terre pour se répandre au dehors; ils s'étaient bientôt trouvés à l'étroit sur la mince

1. Curtius, *Histoire grecque*, t. I, p. 101.
2. Ἀργὼ πᾶσι μέλουσα. Homère, *Odyssée*, XII, 70.

bande de terrain montueux qui enveloppe la baie. Ils ont poussé des avant-gardes jusqu'à l'extrémité méridionale du Péloponèse, dans les vallées du Taygète; mais le gros des émigrants s'arrêta en Béotie, où, sur la longue crête d'un contrefort que projette vers l'Orient le massif du Parnasse, à l'ouest du lac Copaïs, ils bâtirent une cité, Orchomènes, qui, avec sa haute citadelle, eut de longs jours de prospérité, jusqu'au moment où elle succomba sous la jalousie de Thèbes. Le site en est marqué, près du village de *Skripu*, par un édifice que les anciens appelaient le *Trésor de Minyas;* c'est un des plus anciens et des plus curieux monuments de l'architecture grecque. On faisait aussi honneur à ce peuple et à son industrieuse patience des premiers travaux qui aient été entrepris pour contenir par des digues les eaux du Copaïs, toujours prêtes à inonder la plaine, pour les rejeter à l'est, vers les émissaires naturels, et pour assurer le curage de ces canaux souterrains.

S'il ne subsiste rien des murs et autres bâtiments de la Thèbes cadméenne, c'est que là les constructions les plus anciennes ont été recouvertes par d'autres, dont elle ont fourni les matériaux; mais les chants épiques qui ont pour sujet les deux sièges de Thèbes attestent la puissance de cette ville et l'admiration qu'inspirait la force de son enceinte, où s'ouvraient les sept portes fameuses. Quant aux campagnes arrosées par l'Ismenos et l'Asopos ainsi qu'aux eaux fluviales et lacustres de ce district, elles n'avaient pas été aménagées avec moins de soin que ne l'avaient été par les Minyens celles du canton voisin. L'Attique n'a gardé que de faibles vestiges du travail de ses habitants primitifs; mais la contrée qui donne le mieux l'idée de ce que pouvait être la civilisation, dans certaines parties de la Grèce, avant l'invasion des Doriens, c'est l'Argolide. Là s'étaient succédé plusieurs dynasties, les Prœtides, les Perséides, les Tantalides, qui toutes tenaient à l'Asie par des liens plus ou moins étroits. L'Argolide comptait dès lors bien des villes, dont les unes, comme Nauplie, Asiné, Hermione, bâties sur la mer, étaient probablement nées de factoreries phéniciennes, tandis que d'autres, Tirynthe, Argos, Mycènes, situées dans l'intérieur, commandaient la plaine et les défilés qui y donnaient accès. Les emplacements étaient bien choisis, et c'était un art déjà savant qui en avait tiré parti. Dans l'adresse avec laquelle a été utilisée la disposition du terrain, dans la fière tournure et l'indestructible solidité de ces remparts qui sont encore debout après avoir subi tant d'assauts, dans la noblesse sévère de la tombe et la richesse

de son mobilier, l'explorateur qui relève le plan de ces ruines imposantes ou qui sonde les entrailles de ce sol fécond en surprises sent partout les effets du travail soutenu d'une société qui n'en est plus à la période des tâtonnements et de l'improvisation hâtive, mais qui s'est déjà fortement attachée à la terre dont elle se croit maîtresse pour toujours et où dorment ses morts. Cette société a déjà derrière elle un long passé, car elle possède ce que les siècles seuls peuvent donner, un style qui, quel qu'en soit le point de départ et de quelques modèles qu'il se soit inspiré au début, a fini par devenir vraiment original et se distingue par des caractères qui lui appartiennent en propre. Pour que l'on soit arrivé à construire de pareils édifices et à mettre sur toutes les œuvres de la plastique l'empreinte d'un goût très particulier et très bien défini, il faut que des régions comme celle-ci aient eu, dès ce moment, une population assez dense, très active et très disciplinée, dans les rangs de laquelle ses chefs, des princes opulents et ambitieux, trouvaient tous les gens de métier dont ils avaient besoin pour l'exécution de ces grands travaux d'utilité publique.

La vie brillante et animée de ces sociétés fut brusquement interrompue par des événements dont le caractère et la suite se laissent saisir par l'historien, lorsqu'il détourne les yeux du spectacle que lui offrent les eaux et les rivages de la mer Égée, pour aller chercher dans leurs montagnes les tribus qui étaient entrées par la voie de terre dans la péninsule hellénique; il rencontre d'ailleurs, dans l'histoire moderne de la Grèce, plus d'un trait qui l'aide à comprendre ce qui s'est passé, sur ce même théâtre, dans des temps très reculés. Il se rappelle les invasions albanaises du siècle dernier et les effets qu'elles ont produits dans la Grèce centrale et le Péloponèse; elles lui expliquent ce qu'ont été, un millier d'années avant notre ère, les invasions thessalienne et dorienne, comment elles ont modifié la condition des habitants et celle des terres, introduit dans le pays l'usage de nouveaux dialectes et projeté, dans diverses directions, des groupes de fugitifs, qui ont été chercher en pays étranger ce que leur patrie ne leur assurait plus, la pleine propriété des champs héréditaires et la liberté de vivre sous leurs propres lois.

C'est vers l'Épire, et particulièrement vers les environs de la belle nappe d'eau de Janina, que l'on se trouve reporté par les plus anciennes données qui aient été transmises sur le compte de cette partie de la race grecque que nous avons jusqu'ici comme oubliée dans l'ombre

des forêts du Pinde. Là, non loin du lac, dans une vallée latérale, au pied de la masse imposante du Tomaros, l'on a découvert récemment le site, longtemps cherché en vain, de cette Dodone qui paraît avoir été le premier centre religieux autour duquel se soient groupés les Pélasges établis sur les bords de l'Achéloos et du Thyamis, entre le Pinde et l'Adriatique. C'est dans cette région, où l'élément pélasgique a commencé de s'attacher fortement au sol et de prendre quelque consistance, que sont nés les deux noms sous lesquels l'histoire connaît le peuple dont l'art est le sujet de cette étude, ces noms de Grecs et d'Hellènes qui reviendront si souvent dans ces pages. Le nom de *Grées* ou *Grecs* (Γραῖοι, Γρᾶοι, Γραικοί) doit avoir pris, avant celui d'Hellènes, la valeur d'un nom collectif; ce qui le ferait croire, c'est qu'il a été appliqué par les Italiotes à celles des tribus de leur race qui ne les avaient pas suivis lorsque, contournant l'Adriatique, ils étaient descendus dans la péninsule occidentale, mais qui étaient restées sur la rive orientale de cette mer et s'y étaient fixées à toujours. Il faut que l'habitude de cette désignation ethnique ait été prise très tôt pour qu'elle ait persisté en Italie, alors même que depuis longtemps le nom d'Hellènes était le seul que se donnât à lui-même le peuple dont les Latins cherchaient à s'assimiler la littérature et les arts. Les langues modernes, qui toutes, celles du nord comme celles du midi, tiennent de bien plus près au latin qu'au grec, ont adopté sur ce point la manière de parler des Romains; il n'y a guère que les érudits qui emploient ces termes Hellènes et Hellade qui auraient dû, ce semble, passer dans nos idiomes et y acquérir droit de cité.

La nation qui a illustré ce nom d'Hellènes dont ses descendants tirent encore aujourd'hui vanité n'avait d'ailleurs pas perdu toute mémoire de la dénomination primitive. Celle-ci était connue des hommes qui avaient étudié les antiquités de leur pays; elle était, ils le savaient, la première en date, et ils n'ignoraient point qu'elle s'était appliquée tout d'abord aux peuplades qui habitaient dans le voisinage de Dodone. C'est ce que dit par exemple Aristote avec sa précision ordinaire : « La vieille Hellas, c'est le canton de Dodone et la vallée de l'Achéloos; c'est là qu'habitaient les Selles et ceux qui s'appelaient alors les Græcoi, les Hellènes de maintenant[1]. »

1. Ἑλλὰς ἀρχαία περὶ Δωδώνην καὶ τὸν Ἀχελῷον· ᾤκουν γὰρ οἱ Σελλοί ἐνταῦθα καὶ οἱ καλούμενοι τότε μὲν Γραικοί, νῦν δ' Ἕλληνες. Aristote, *Meteorologica*, I, 14. Cf. *Chronique de Paros*, l. 8-11.

A côté de l'appellation tombée en désuétude, ce texte place celle qui a prévalu, et il la présente à la fois sous sa forme la plus ancienne, Σελλοί, dont Ἑλλοί, que l'on rencontre ailleurs, n'est qu'une variante, et sous la forme plus développée, Hellènes, qui a fini par être la seule usitée[1]. La plus ancienne mention de ces Selles ou Helles se trouve dans l'*Iliade*. Quand il invoque le dieu de Dodone, Achille lui rappelle que les interprètes de ses volontés habitent autour de ce sanctuaire, « les Selles qui ne se lavent pas les pieds et qui couchent sur la terre nue »[2]. Après même que les mœurs s'étaient déjà fort adoucies, les desservants du temple se distinguaient par la persistance avec laquelle ils affectaient de conserver les habitudes grossières des ancêtres, fondateurs du culte local; c'était une manière de rappeler la haute antiquité de ce culte et d'en donner aux fidèles la très vive impression. Du nom de ces desservants, le canton de Dodone s'appelle Hellopie ou Hellas[3], puis, avec des tribus qui franchirent le Pinde et qui portèrent sur ses versants orientaux les rites de leur religion nationale ainsi que la réputation de son oracle infaillible, cette appellation s'étendit au sud de la Thessalie. Dans l'*Iliade*, Hellas paraît à peu près synonyme de Phthiotide; Achille désigne ainsi tout le pays qu'habitent ses sujets les Myrmidons[4]. Les habitants de cette contrée sont, une fois, dans le dénombrement de l'armée, qualifiés d'Hellènes[5]. De l'*Iliade* à l'*Odyssée*, le sens que l'usage prêtait à ce terme paraît s'être encore élargi. En parlant d'Ulysse, le poète emploie plusieurs fois cette formule : « le héros dont la gloire est au loin répandue dans l'Hellade et le milieu d'Argos »[6]. L'Hellade, c'est la Thessalie, dit le Scoliaste. Oui, sans doute; mais il y a appa-

1. Aristarque, dans sa note au vers d'Homère cité plus bas, témoigne de la coexistence des deux formes Ἑλλοί et Σελλοί.

2. *Iliade*, XVI, 234-5.

...ἀμφὶ δὲ Σελλοὶ
Σοὶ ναίουσ' ὑποφῆται, ἀνιπτόποδες, χαμαιεῦναι.

3. Sur l'Hellopie, ou le canton qui a Dodone pour chef-lieu, voir la description d'Hésiode (Fragment LI, éd. Lehrs).

4. *Iliade*, II, 683; IX, 395, 474; XVI, 595.

5. *Iliade*, II, 684 : Μυρμιδόνες δὲ καλεῦντο καὶ Ἕλληνες καὶ Ἀχαιοί. On trouve même, dans cette partie du poème, le mot Πανέλληνες. Il est dit (II, 530) d'Ajax, fils d'Oïlée, que par son adresse à manier la lance il surpassait Πανέλληνας καὶ Ἀχαιούς; mais Aristarque avait déjà remarqué que pour Homère les Hellènes n'étaient encore qu'une peuplade de Thessalie et que ce vers portait ainsi la marque d'un temps et d'un usage postérieur. Il convient donc de le compter, avec le critique alexandrin, parmi ces vers interpolés qui abondent dans le *catalogue des vaisseaux*, où ils trouvaient si facilement à se glisser.

6. *Odyssée*, I, 344 : ἀνδρός, τοῦ κλέος εὐρὺ καθ' Ἑλλάδα καὶ μέσον Ἄργος. Cf. IV, 726, 816; XV, 80.

rence que les auditeurs de l'aède, lorsqu'ils entendaient retentir ces deux mots, ainsi accouplés, ne songeaient pas seulement à la Thessalie et à l'Argolide; la formule leur représentait d'une part l'ensemble de ces pays du nord où les Selles de Dodone et les Hellènes de la Pthiotide tenaient une si grande place, et, d'autre part, le Péloponèse, souvent appelé *Argos achaïque*. L'Hellade aurait été dès lors une des moitiés de la Grèce d'Europe, la Grèce en dehors de l'isthme. Dès la fin du neuvième siècle ou les premières années du huitième, Hésiode donne déjà au mot Hellas l'acception qu'il aura chez tous les écrivains classiques[1]. Il emploie même, à plusieurs reprises, avant les lyriques, l'expression *Panhellènes*, qu'aimeront si fort à prononcer les orateurs athéniens et qui, maintenant encore par les regrets et les ambitions qu'elle résume, joue son rôle dans la politique contemporaine[2]. Ce qui avait fait la fortune de ce nom, c'était le besoin auquel il répondait. A mesure que, par les progrès du commerce et l'adoucissement des mœurs, il s'établit des relations plus étroites entre les tribus de même race qui étaient éparses autour de l'Archipel, elles s'aperçurent qu'avec un peu d'effort elles arrivaient à se comprendre entre elles, tandis qu'elles rencontraient, en dehors des frontières du territoire qu'elles occupaient, des peuples dont l'idiome leur était inintelligible. Elles constatèrent que, malgré la particularité des cultes locaux, elles avaient toutes, au fond, les mêmes dieux, que bien des croyances et des mythes leur étaient communs à toutes. Plus elles se regardaient les unes les autres et plus elles étaient frappées des ressemblances, plus les différences semblaient se réduire à peu de chose; en dépit de leurs querelles incessantes, elles se sentaient sœurs. Quand elles eurent ainsi pris conscience de leur unité primordiale, il leur fallait un nom générique, qui les séparât de ceux qu'elles appelaient les barbares, c'est-à-dire *les bredouilleurs*, ceux dont on n'entend pas le langage. Ce nom, les Ioniens semblaient appelés à le fournir; à première vue, ils paraissaient avoir plus de droits à cet honneur que les rustiques montagnards de l'Hellopie. S'il n'en a pas été ainsi, c'est que la nécessité de cette appellation commune s'est fait sentir tout d'abord dans la Grèce continentale, où étaient plus rapprochés et plus serrés les uns

1. Hésiode, *Œuvres et Jours*, 653. Thucydide se demandait déjà comment ce nom avait pu s'étendre et prévaloir; il admettait qu'un assez long temps avait été nécessaire (I, 3).

2. Hésiode, *Œuvres et Jours*, 528. Fr. 84 (éd. Lehrs). Archiloque, fr. 52 (éd. Bergk). Cf. Strabon, VIII, vi, 6.

contre les autres les divers groupes dont l'ensemble a formé la nation grecque. Or, en Europe, l'action principale et décisive fut celle de ces tribus du nord qui avaient été d'abord comme distancées par les Grecs orientaux, plus voisins des foyers de la civilisation asiatique. C'est ce que l'on comprend dès que l'on étudie la suite des migrations, des invasions et des chocs qui ont abouti, vers le onzième siècle, à constituer une Grèce désormais assise sur une base solide, la Grèce de l'histoire.

Le mouvement est parti de l'Épire; mais c'est sur un autre théâtre qu'il s'est continué. Ceux des habitants de cette contrée qui n'en sont pas sortis, les Chaones, les Thesprotes et les Molosses, ne comptent pour ainsi dire pas pour l'histoire, où ils n'ont fait qu'une tardive et courte apparition, avec Pyrrhus. L'Épire a donné le branle en déversant au delà du Pinde le surplus de sa population. Le col de Gomphi offrait un passage praticable presque en toute saison. C'est par là qu'avaient passé ces Hellènes qui apportèrent aux Achéens de la Phthiotide, avec lesquels ils se confondirent, le culte du Zeus dodonéen; ce fut aussi cette voie que suivit le peuple belliqueux des Thessaliens, quand il quitta la Thesprotie pour descendre dans le bassin du Pénée, auquel il donna le nom que cette contrée porte encore aujourd'hui[1]. Hardis et violents, les Thessaliens réduisirent au servage de la glèbe tous ceux des anciens possesseurs du sol qui n'eurent pas le courage de s'en détacher. Pendant que les *pénestes* ou « pauvres », comme on appelait ces tenanciers, cultivaient la terre pour le compte de leurs maîtres, ceux-ci constituaient une sorte d'aristocratie militaire qui, alors même que d'autres habitudes avaient prévalu dans le reste de la Grèce, ne cessa point de mener, dans ses châteaux épars sur toute la surface du pays, une vie assez semblable à celles des *anactes* ou seigneurs de la société décrite par Homère. Cette vie, je me la représente d'après les souvenirs que m'a laissés l'hospitalité des beys turcs des environs de Larisse et de Pharsale, avant que le territoire fût annexé au royaume grec. Comme ces beys, les chefs des clans thessaliens avaient autour d'eux une foule de serviteurs et d'hommes armés, qu'ils nourrissaient de leur desserte; ils aimaient la chasse, la guerre et le pillage, la bonne chère et le luxe des vêtements; mais ils mettaient surtout leur orgueil dans le nombre et la beauté des chevaux que l'on élevait pour eux dans les pâturages de la plaine

1. Hérodote, VII, 176.

herbue et dans ses grandes orges vertes. Ce furent les meilleurs cavaliers de la Grèce, de même que les *sipahis* qui formaient le contingent de cette province fournirent toujours aux armées ottomanes d'autrefois leurs escadrons les plus vaillants et les mieux montés. La différence, c'est que les Thessaliens étaient, après tout, de race grecque; s'ils n'ont pas eu de poètes et d'artistes célèbres, ils ne sont pourtant pas restés étrangers au goût des lettres et des arts. Nous aurons à mentionner et à décrire des ouvrages de la sculpture qui, quels qu'en soient les auteurs, ont été trouvés en Thessalie, où ils avaient été exécutés pour les nobles et les princes de la nation.

Le peuple que les Thessaliens asservirent ou expulsèrent était celui des Béotiens, appelés aussi Arnéens, du nom de leur ville principale, Arné, située au pied des montagnes qui bornent la plaine vers le sud. C'étaient des Pélasges Éoliens, déjà riches et policés. Ceux d'entre eux qui ne se soumirent point prirent le chemin qu'avaient suivi avant eux les Minyens; ils franchirent l'Othrys et les défilés de l'Œta, ils se répandirent dans la vallée du Céphise et la descendirent jusqu'aux abords du lac Copaïs, où ils s'établirent entre l'Orchomènes des Minyens et la Thèbes des Cadméens. Celle-ci tomba entre leurs mains; ils devinrent les vrais maîtres du pays, qui reçut d'eux le nom de Béotie. Thèbes en fut comme la capitale, ou du moins elle prit une situation assez prépondérante pour que lui fût nécessairement dévolue la présidence de toute fédération qui se formerait dans cette contrée. Quelques villes, comme Orchomènes, Thespies et Platées, tenteront bien de se soustraire à cette suprématie. mais il la leur faudra reconnaître tôt ou tard, sous le coup de châtiments sévères. La Béotie a dès lors son unité, dont témoigne le dialecte que l'on y parle, une des variétés principales de l'éolien; il ne présente d'un canton à l'autre que des différences insignifiantes.

La secousse que la conquête thessalienne avait imprimée à toute la Grèce du nord n'épuisa pas ses efforts dans l'occupation de la Béotie par les Éoliens d'Arné; elle mit aussi en campagne une autre tribu, celle des Doriens, qui allait provoquer de bien autres changements dans la répartition et l'équilibre des forces. Les Doriens, au dire de leurs plus vieilles traditions auraient habité d'abord la Phthiotide, puis ensuite l'Histiæotide, comme on appelait le nord de la Thessalie[1]. Autour du golfe Pagasétique comme dans la vallée de Tempé, à l'embouchure

1. Hérodote, I, 56; VIII, 43.

du Pénée, ils avaient jour sur la mer, et, par elle, ils ont pu entrer en relation avec les groupes les plus avancés de la race grecque. C'est à leur séjour sur les versants occidentaux de l'Olympe et de l'Ossa qu'ils faisaient remonter les institutions particulières qui les ont toujours distingués; c'est là, en tous cas, qu'ils ont commencé de pratiquer le culte d'Apollon. Ce culte dont l'influence a été si bienfaisante, ils l'embrassèrent avec tant de ferveur, ils l'ont si bien porté partout avec eux, ils s'en sont faits les propagateurs si passionnés, que l'on a pu, sans invraisemblance, leur attribuer la gloire d'avoir été les créateurs de cette religion civilisatrice. Doros, disait une de ces généalogies où les Grecs mettent si volontiers ce qu'ils savent ou croient savoir de leurs origines, Doros est fils d'Apollon. La science moderne exprimerait la même idée en renversant les termes de la proposition. C'est Apollon qui, pour Ottfried Müller, est le fils de Doros[1].

Les conceptions que représentent les dieux de l'hellénisme remontent à une époque trop reculée pour qu'il soit possible de rien affirmer touchant la patrie première de ceux des types divins qui n'ont pas été empruntés au monde sémitique; cependant, lorsqu'on cherche le point d'où le culte d'Apollon se serait répandu dans la Grèce continentale, c'est vers le nord de la Thessalie que l'on est conduit à tourner ses regards. La vallée de Tempé passait pour le berceau même de cette religion; tous les neuf ans, un pieux cortège venait y cueillir en grande pompe une branche de laurier qu'il rapportait à Delphes, en prenant, à travers la Thessalie, un chemin qui avait ses stations traditionnelles; le tracé de cette *voie sacrée* indique la direction que les rites apolliniens avaient suivie pour arriver, de proche en proche, jusqu'à Delphos, où déjà des émigrants crétois avaient dressé l'autel de cette même divinité[2]. Ce fut là, à l'endroit où se rencontrèrent les deux courants, que le dieu établit son séjour de prédilection et que, par son oracle, il commença d'exercer sur l'âme grecque une action efficace et puissante.

Au milieu du flux et du reflux des bandes qui se jetaient sur la Thessalie et qui s'y disputaient les meilleures terres, les Doriens se virent inquiétés dans la possession de l'Histiæotide; c'est alors, racontait-on, qu'ils auraient demandé à Héraclès une aide en échange

1. Ottfried Müller, *Die Dorier*, l. II. *Apollon.*

2. Ottfried Müller a réuni tous les textes qui se rapportent au culte d'Apollon Tempeitas, comme l'appelle une inscription, et à la voie sacrée qui allait de Tempé à Delphes (*Die Dorier*, livre II, ch. I, § 2). Sur les influences crétoises, voir l'hymne homérique à Apollon pythien.

de laquelle ils lui auraient promis, pour lui et pour ses descendants, la dignité royale et le tiers de leur territoire[1]. Ce que l'on devine sous ces récits, c'est que les clans doriens auraient mis à leur tête, dans un moment de danger, une famille achéenne qui se vantait de descendre du héros dompteur de monstres. En dépit de ce concours, ils paraissent avoir été chassés de leur territoire et acculés au Pinde, où ils se confondirent pour un temps avec ces montagnards qui devaient aller peupler la Macédoine; mais, au lieu de se jeter, comme ceux-ci, sur les pentes tournées au nord, ils se frayèrent un chemin vers le sud; après avoir passé sur le corps des Dryopes, ils reparurent dans le fond de la vallée du Céphise, entre le Parnasse et l'Œta[2]. Ce district assez fertile portait encore le nom de Doride sous l'empire romain. Les Doriens se trouvaient ainsi installés au cœur même de la Grèce moyenne, dans cette sorte d'isthme qui sépare le golfe de Crisa du golfe Maliaque. Le long séjour qu'ils avaient fait en Thessalie et la fréquentation des autels d'Apollon avaient déjà fort adouci leurs mœurs et ouvert leur esprit. Ils étaient, par là même, très aptes à servir d'intermédiaires entre les populations qui les entouraient; c'est donc surtout à leur initiative qu'il paraît y avoir lieu d'attribuer la formation de cette ligue amphictyonique qui réunit toutes les tribus comprises entre l'Olympe et le golfe de Corinthe, qui les rattacha les unes aux autres par le lien d'une convention placée sous la garantie de la divinité. Sans doute le choix fait des Thermopyles pour la tenue de l'une des assemblées annuelles des Amphictyons rappela toujours la part que les Thessaliens avaient prise à la création de ce groupe; mais Delphes n'en devint pas moins le véritable chef-lieu fédéral, et ce qui prouve que les Doriens eurent ici l'action principale et qu'ils furent, à ce titre, comme les seconds fondateurs de Delphes, c'est la prétention qu'eut plus tard Sparte d'exercer sur la cité sacerdotale une sorte de protectorat; elle était considérée comme l'État dorien par excellence. Les noms d'Hellènes et d'Hellas ont peut-être pris alors pour la première fois le caractère d'une dénomination ethnique. On aurait appelé Hellènes tous ceux qui faisaient partie de cette association, et Hellas tout le territoire qu'elle embrassait. En passant dans le Péloponèse, en s'éparpillant ensuite autour de la mer Égée, les Doriens et leurs auxiliaires auraient ensuite porté partout avec eux ce terme nécessaire et ils en auraient généralisé l'usage.

1. Diodore, IV, 37.
2. Hérodote, I, 56.

L'étendue du territoire que le peuple dorien occupait dans la Grèce restreinte dont Delphes était le centre n'était pas en rapport avec la prépondérance qu'il avait prise et avec les ambitions que lui suggérait le sentiment de sa force et de sa valeur morale. Le désir s'éveilla donc chez lui de pousser plus loin sa fortune. Il n'y a pas eu, dit Hérodote, de race plus vagabonde que celle des Doriens[1]. Par delà les montagnes que l'on voyait, des pentes méridionales du Parnasse, se dresser sur l'autre rive du golfe, se trouvaient les royaumes achéens du Péloponèse; ce que l'on racontait de leur opulence provoquait la convoitise. Les Doriens avaient à leur tête, eux aussi, des chefs qui se vantaient d'être de race achéenne; ceux-ci mirent en avant des droits qu'ils prétendaient tenir de leur illustre ancêtre Héraclès sur l'héritage royal dont le héros aurait été injustement dépouillé par Eurysthée. De là le nom de *retour des Héraclides* par lequel la tradition désigna la série d'agressions qui eut pour résultat final la conquête de la péninsule[2]. Les quatre bourgs de la Doride ne furent pas abandonnés; mais il en sortit une armée qui se grossit de soldats recrutés parmi tous les montagnards des environs; ces auxiliaires étaient attirés par l'appât des aventures et du pillage[3]. On essaya d'abord de passer par l'Attique. Hyllos se serait avancé jusqu'à l'entrée de l'isthme et là aurait été tué en combat singulier par Echémos, roi des Tégéates[4]. Il y eut, à la suite de cette défaite, un temps d'arrêt; puis, après un intervalle que l'on évaluait à un siècle, l'invasion s'accomplit par une autre voie, celle qu'étaient accoutumées à suivre les populations éoliennes de la Grèce occidentale qui étaient en relations étroites avec les tribus de même race fixées dans l'Élide. Après avoir contourné le Parnasse et triomphé de la résistance qu'ils trouvèrent en Étolie, les Doriens franchirent près de Naupacte, sur des radeaux, la baie qui se change là en détroit; puis, quand ils l'eurent traversée, ils s'engagèrent dans l'intérieur du pays, pour marcher d'abord sur cette Argolide qui était la patrie du héros dont leurs chefs se portaient les héritiers; mais tout souvenir s'était perdu des péripéties de la lutte que les anciens maîtres du sol soutinrent contre les envahisseurs. Elle fut longue et elle offrit des incidents très variés. Dans certains

1. HÉRODOTE, I, 56 : Δωρικὸν γένος πολυπλανητὸν κάρτα.

2. Ἡ τῶν Ηρακλειδῶν κάθοδος (STRABON, XIII, I, 3). La première des tribus doriennes honorait comme ancêtre le héros Hyllos, fils de l'Héraclès tirynthien.

3. Les Doriens appelaient leur troisième tribu *Pamphyles*, c'est-à-dire gens de toute origine, de races diverses.

4. HÉRODOTE, IX, 26.

endroits, les Achéens composèrent avec les envahisseurs et leur cédèrent sans combat une partie des terres; c'est par exemple ce que l'on nous apprend de Phlionte[1]; ailleurs ils se défendirent de leur mieux. Plusieurs de leurs citadelles, celles de Tirynthe, de Mycènes et d'Argos, étaient assez fortes pour arrêter pendant des années un ennemi qui n'avait pas l'habitude des sièges; ceux-ci durent souvent tourner en blocus. L'énergique persistance des Doriens finit pourtant par leur assurer une situation prépondérante sur toute la côte orientale et méridionale du Péloponèse, depuis la Mégaride jusqu'à la Messénie. Ils ne s'étaient pas engagés dans les vallées de l'Arcadie et n'en avaient pas gravi les hauts plateaux, que conservèrent les Pélasges; ils n'attaquèrent pas non plus l'Élide, où se maintinrent les Éoliens. Quant aux Achéens, ceux qui n'acceptèrent pas la suprématie des vainqueurs refluèrent sur la côte septentrionale, où était jusqu'alors demeurée en paix une population ionienne, groupée dans douze villes qui formaient une ligue dont le centre religieux était le temple de Poseidon à Héliké. Ces villes furent prises l'une après l'autre, et le pays, qui s'était appelé jusqu'alors Ægialée ou *rivage*, reçut de ses nouveaux maîtres le nom d'Achaïe. La plupart des Ioniens se réfugièrent en Attique; ils y rejoignirent ceux de leurs frères qui occupaient depuis longtemps la plaine de Marathon. D'ailleurs, de la Thessalie et de la Béotie, d'autres Ioniens étaient venus chercher là un asile, derrière le rempart du Cithéron et du Parnès; depuis lors l'élément ionien prédomina sans conteste en Attique.

L'ébranlement provoqué par cette invasion des tribus du nord eut d'autres conséquences. Lorsque la moitié environ du Péloponèse fut tombée aux mains des tribus doriennes, il y avait partout des groupes de fugitifs qui cherchaient et ne trouvaient point où se poser. Partout les bonnes places étaient prises; ainsi, dans un pays tel que l'Attique, où il y a si peu d'eau et si peu de terres à blé, les derniers venus risquaient fort de se voir relégués sur des pentes arides et pierreuses qui fourniraient mal à leur subsistance. Ailleurs au contraire, sur cette côte d'Asie où les vallées étaient plus larges et les plaines plus spacieuses que dans l'étroite et petite Grèce, n'y avait-il pas encore de vastes espaces inoccupés, où les grasses alluvions des fleuves n'attendaient, pour produire de riches épis, que la morsure de la charrue et la semence jetée au sillon? N'y avait-il pas aussi les îles de l'Ar-

1. Pausanias, II, xiii, 1.

chipel, moins fertiles sans doute, mais où du moins on n'aurait pas à craindre la visite du conquérant dorien? Si, dans les royaumes achéens comme dans le territoire de la fédération ionienne, beaucoup de petites gens, pâtres, laboureurs, artisans, n'avaient pu se résoudre à quitter le maquis où ils promenaient leurs chèvres, le champ qu'ils cultivaient, l'atelier qui les faisait vivre à l'aise, s'ils avaient mieux aimé se résigner à un partage du sol ou à un payement de redevance qui avaient parfois leurs compensations, il n'en était pas de même des anciennes familles princières, Pélopides, Nélides et autres; elles avaient préféré l'exil à la déchéance, et elles offraient aux émigrants qui voudraient les suivre des conducteurs que recommandait la gloire de leurs aïeux, célébrée par la poésie populaire. Ce fut surtout sous les auspices de ces chefs des anciens clans que se formèrent les bandes qui prirent la mer pour aller demander une nouvelle patrie aux îles et aux rivages de la Grèce asiatique. Celle-ci avait, pendant plusieurs siècles, envoyé à la Grèce européenne des colons qui la peuplaient et qui y répandaient les premiers germes de la civilisation. Après que le Péloponèse eut été occupé par les Doriens, le courant se renversa; il se mit à couler de l'Occident vers l'Orient, où il ramenait, mêlés à d'autres éléments, les descendants des Lyciens, des Cariens, des Léléges et des Ioniens primitifs; les fils revenaient ainsi aborder sur les plages mêmes d'où leurs arrière-grands-pères étaient partis jadis pour suivre à travers l'Archipel la marche du soleil.

L'histoire, car on commence à pouvoir prononcer ce mot à propos des événements que nous rappelons ici, distingue, dans l'émigration maritime qui se produisit alors, trois groupes principaux, que caractérisent et différencient leur composition, la direction qu'ils prirent et le moment où ils entrèrent en scène. Celui de ces groupes qui se lança le plus tôt sur mer paraît avoir été le groupe éolien, que nous trouvons appelé aussi béotien, parce que les détachements qui le constituèrent partirent des ports que la Béotie possède sur l'Euripe[1]. Les Achéens expulsés de la Thessalie et du Péloponèse y entraient dans une forte proportion; mais ce qui dominait, au moins par la

1. Αἰολικὴ ἀποικία (Strabon, XIII, i, 3), βοιωτική (Strabon, IX, ii, 5). Sur la date relative et les caractères particuliers de la colonisation éolienne, sur les chefs qui la conduisirent et qui tous faisaient remonter leur origine à Agamemnon, voir surtout Strabon, XIII, i, 3. Hérodote donne la liste des douze villes éoliennes de la Mysie (I, 149); Thucydide, sans énumérer une à une toutes les villes, donne une idée plus juste de l'extension de cet élément éolien dans le bassin septentrional de la mer Égée, sur les côtes de Thrace et dans les îles (VII, 57).

quantité, c'étaient les Pélasges éoliens. Les départs eurent lieu par le nord du canal de l'Eubée. On longea la côte de la Thessalie, puis celle de la Thrace, où Ænos, fondée à l'embouchure de l'Hèbre, marque une des premières étapes du voyage. Un nouveau pas en avant fut fait par la fondation d'Elæous et de Sestos, sur la rive européenne de l'Hellespont, puis par celle de Sigée et de Rhœtée, sur la rive asiatique du détroit. De proche en proche, on occupa tout le pourtour de la péninsule de l'Ida; mais les anciens maîtres du sol, les Dardaniens, ne se laissèrent pas sans résistance rejeter dans la montagne et couper de toute communication avec la mer.

Ce qui dut aider les Éoliens à renouveler leurs attaques jusqu'au succès final, ce fut la forte position qu'ils avaient prise, en face du continent, dans les îles de Ténédos et de Lesbos ; cette dernière surtout, avec ses havres profonds et ses campagnes fécondes, devint bientôt très populeuse et très riche. Sur le continent opposé, la colonisation s'étendit tout le long du littoral et même à une certaine profondeur dans les terres, avec Assos, Antandros, Élea, Kymé, jusqu'au fond du golfe où se jette l'Hermos, golfe qui porte encore aujourd'hui le nom de cette Smyrne que les Éoliens occupèrent, mais qu'ils n'avaient pas bâtie; les Lélèges les avaient précédés en ce lieu, où la nature même semble avoir marqué d'avance le site d'une grande ville[1].

Si les Éoliens dépassèrent à peine, de ce côté, l'embouchure du Mélès, c'est que, quand ils finirent, dans leur marche vers le sud, par atteindre ce point, ils trouvèrent les Ioniens déjà établis au delà du fleuve. Les Ioniens, bien qu'ils se fussent mis plus tard en mouvement, avaient eu le temps de gagner la partie moyenne de la côte d'Asie, pendant que leurs devanciers faisaient un détour par la Thrace et s'attardaient à réduire la Troade. Quelques-uns d'entre eux étaient partis des rades du Péloponèse ; mais de beaucoup le plus grand nombre avaient appareillé dans les ports de l'Attique, pour cingler ensuite vers l'est à travers les Cyclades. Celles-ci possédaient, depuis bien longtemps, un fond de population ionienne qui dut s'augmenter,

1. STRABON, XIV, I, 4. Sur ces origines de Smyrne, voir les *Beitræge zur Geschichte und Topographie Kleinasiens (Ephesos, Pergamon, Smyrna, Sardes)*, in Verbindung mit den Herrn Maior Regely, Baurath Adler, Dr Hirschfeld und Dr Gelzer, herausgegeben von Ernst Curtius (*Abhandlungen* de l'Académie de Berlin, 1872, in-4°). Ce recueil de documents renferme une utile dissertation d'Hirschfeld : *Alt-Smyrna*, qu'accompagnent deux planches. On consultera aussi avec fruit une étude, qui malheureusement n'a jamais été achevée, d'André Cherbuliez, le père de Victor, le célèbre écrivain qui a débuté par *Le cheval de Phidias*. Elle est intitulée : *La ville de Smyrne et son orateur Ælius Aristide*, in-4°, Genève, 1re partie, 1863; 2e partie, 1865.

par endroits, de maintes familles que les navires débarquèrent et semèrent sur leur route; mais le gros des troupes qui suivirent cette voie poussa jusqu'aux grandes îles de Samos et de Chios, puis se répandit sur les rivages compris entre l'Hermos et le Méandre. Là, dans les îles comme sur le continent, les nouveaux arrivants rencontrèrent, sur les promontoires qui commandent l'entrée des golfes et dans la partie basse des larges vallées fluviales, des hommes qui étaient leurs frères par le sang et par la langue. Ceux-ci ne durent pas traiter en ennemis les Ioniens ainsi rapatriés; il dut être facile de s'entendre et de faire leur part à ces recrues qui venaient apporter aux anciens habitants un utile renfort de bras et de cœurs vaillants. De lutte, il n'y en eut que là où, sur la terre ferme, on vint se heurter à des communautés lydiennes, telles par exemple que le petit État sacerdotal qui s'était constitué à l'embouchure du Caystre. Il y avait là un temple de cette déesse lunaire en qui les Asiatiques personnifiaient la force créatrice de la nature et que les Grecs, là où ils l'ont adoptée, appelèrent Artémis. Comme les sanctuaires de Pessinunte et de Comana, celui-ci avait, pour le desservir et le défendre, tout un peuple d'esclaves des deux sexes[1]. Surexcitées par des rites orgiaques, les femmes mêmes prenaient part aux combats qui s'engageaient autour du péribole. La folle bravoure de ces prêtresses armées avait frappé l'imagination des Grecs, et elle leur a suggéré ce type de l'Amazone dont leur poésie et surtout leur plastique ont tiré un si beau parti. Pendant vingt-deux ans, les colons postés à la pointe septentrionale de Samos firent de vains efforts pour prendre pied dans le bassin inférieur du fleuve; ils y réussirent enfin, sous la conduite d'un Athénien, Androclès, et ils fondèrent là une ville qui prit de la déesse locale le nom d'Éphèse. Avec le temps, l'enceinte sacrée tomba entre leurs mains; mais, alors même que le grec y fut devenu la langue de la prière et du chant, le culte y garda toujours la marque de son origine orientale; celle-ci se devinait au caractère des cérémonies qui s'y célébraient et surtout à la physionomie étrange et presque monstrueuse de l'image qui représentait l'Artémis d'Éphèse[2].

Si les Éoliens et les Ioniens s'étaient ainsi jetés sur l'Asie, c'est

1. Sur ces hiérodules et sur les cultes orgiaques de la Phrygie, voir *Histoire de l'art*, t. V, p. 30-38.

2. E. Curtius a réuni et commenté avec une sagacité pénétrante les textes rares et concis qui ont trait à ces origines asiatiques de l'Éphèse grecque et de sa fameuse Artémis (*Beitræge*, p. 19).

qu'ils avaient été chassés de leurs demeures. Ceux qui les avaient dépossédés, les Doriens, n'avaient pas les mêmes raisons d'affronter les hasards de la navigation et des entreprises coloniales. On éprouve quelque surprise de les voir, comme emportés par la vitesse acquise, se précipiter par plusieurs issues hors de ce Péloponèse où ils s'étaient taillé un si beau domaine. C'est la suite de la marche qui les avait amenés, à travers la plaine et la montagne, des frontières de la Macédoine jusqu'à l'extrémité méridionale de la péninsule ; cette marche se continue dans la même direction, du nord au sud. Il y avait alors, dans toute la Grèce, comme une fièvre de déplacement et d'aventure. Cette fièvre, c'étaient les regrets et les angoisses de l'exil qui l'avaient d'abord allumée dans l'âme des tribus violemment déracinées du sol natal ; mais elle s'était ensuite propagée partout ; elle avait fini par gagner ceux mêmes qui avaient, avec des foyers fixes, plus de champs qu'ils n'en pouvaient cultiver, et ce qui l'entretenait, c'étaient, outre la mobilité même des esprits et les tentations de la mer, les récits qui couraient le monde grec, ce que l'on racontait des établissements fondés par ceux qui avaient donné le signal du départ. Il n'était bruit que de l'opportunité des sites, de la fertilité des terres et des bénéfices que donnait le commerce, là où l'on avait devant soi un vaste continent, dont les profondeurs cachaient de riches royaumes, eux-mêmes en relation avec les grands empires de l'Orient lointain. D'Épidaure, de Trézène, d'Argos, de Mégare et de la Laconie, on vit donc partir des convois d'émigrants où dominait l'élément dorien ; celui-ci se répandit dans les Cyclades méridionales, à Mélos et à Théra, dans les Sporades, où, pour ne parler que des îles les plus importantes, il s'empara de Cos et de Rhodes, enfin jusque sur la côte de Carie, où s'élevèrent, au bout de presqu'îles faciles à défendre, deux villes appelées à un grand avenir, Halicarnasse et Cnide. Il y eut aussi des débarquements en Crète. L'île était déjà très peuplée. Ce ne fut donc pas sans de longs combats que les Doriens s'y firent place ; mais, grâce à leur persévérance et à la supériorité de leur discipline militaire, ils réussirent enfin à s'y implanter ; nulle part les mœurs et les institutions qui leur étaient propres ne se développèrent avec plus d'originalité.

Dans son ensemble, le mouvement qui avait eu son point de départ en Épire et qui se termine avec l'émigration dorienne offre un caractère bien défini : c'est d'abord la Grèce du nord qui fait la conquête de la Grèce du midi, puis la Grèce européenne qui réagit victorieusement contre la prépondérance acquise et longtemps conservée

par la Grèce asiatique. Il y a deux moments à distinguer dans la suite de cette évolution ; le premier est de beaucoup le plus mal connu et le plus obscur. A la distance où nous sommes d'événements sur lesquels ne nous renseigne aucun témoignage contemporain, comment évaluer les effets de l'invasion, des violences et des destructions que ne put manquer d'entraîner une poussée si forte et si longtemps prolongée? En tout cas, on ne saurait douter que toutes ces collisions et expulsions n'aient eu pour résultat un arrêt momentané, peut-être même un recul de la civilisation. Quand les Arnéens dépossédés se précipitèrent sur la Béotie, quand les bandes doriennes promenèrent le ravage et la terreur à travers le Péloponèse, coupant les arbres fruitiers, prenant d'assaut les forteresses ou en réduisant les défenseurs à la famine, il y eut interruption forcée des rapports directs ou indirects qu'entretenaient avec la Phrygie, la Carie et la Lycie, avec la Phénicie et l'Égypte des villes qui, comme la Thèbes des Cadméones, comme Tirynthe, Argos et Mycènes, se targuaient d'avoir été fondées par des héros venus des plages orientales. La suppression ou, tout au moins, le ralentissement du commerce maritime privait brusquement de modèles et de maintes matières premières une industrie qui, déjà très active, déjà douée d'une grande habileté technique, était en train de s'élever jusqu'à l'art, y touchait dès lors dans certains de ses ouvrages ; loin de poursuivre ses progrès, elle dut languir partout et, sur plus d'un point, tomber très bas. C'était les princes achéens qui lui fournissaient, pour les transformer en armes richement ornées, en meubles, en vases et en bijoux, les métaux précieux qu'ils gardaient dans les trésors de leurs citadelles ; mais, dès que ces princes se sentirent menacés par la pression des tribus septentrionales, il leur fallut consacrer toutes leurs ressources à repousser cet ennemi qui devenait d'année en année plus redoutable ; puis, après avoir consommé leurs réserves, ils finirent par prendre le chemin de l'exil ; avec eux se dispersèrent les maîtres ouvriers qui s'étaient formés à leur service. Cette longue période de troubles et d'instabilité fut une période d'appauvrissement, de décadence économique et industrielle.

Cette décadence ne fut d'ailleurs que passagère ; les rudes et belliqueux montagnards dont l'intervention avait eu ce résultat étaient proches parents des hommes qu'ils battirent et qu'ils se subordonnèrent ; ils parlaient un des dialectes de la même langue ; ils avaient les mêmes aptitudes naturelles et les mêmes instincts secrets ; ils adoraient les mêmes dieux. Donnez-leur le temps de s'établir solidement

dans les positions conquises, et ils s'assimileront ceux des Achéens, des Ioniens et des Éoliens qui n'avaient pas déserté, au cours de la lutte, les villes et les campagnes de la Grèce moyenne et du Péloponèse. Du mélange des vainqueurs et des vaincus, il se formera de nouveaux peuples dont la vigueur aura été accrue par cet apport d'une sève plus abondante et plus fraîche. Les chefs des groupes ainsi reconstitués ne tarderont pas à reprendre les traditions de leurs prédécesseurs et à s'entourer, pendant leur vie et dans leur tombe, d'un luxe qui favorisera la renaissance de l'industrie et le progrès de l'art. La Grèce sur laquelle ils régneront sera d'ailleurs plus peuplée que celle de la période antérieure ; pendant plus d'un siècle, les tribus de l'Épire et de la Thessalie n'avaient pas cessé de défiler et de se répandre au delà de l'Œta, dans les vallées que domine le Parnasse, puis, de l'autre côté de l'isthme, sur toute la surface de territoires qui n'en avaient pas moins conservé la plus grande partie de leurs anciens habitants. Quand l'ordre se rétablit et que se fut fait le tassement, la statistique, s'il y avait eu alors quelque chose qui y ressemblât, aurait certainement constaté que ce champ si restreint avait désormais à nourrir un bien plus grand nombre de familles qu'avant l'intrusion de tous ces émigrants. On dut se serrer ; les villes grossirent ; les villages se multiplièrent ; il fallut mettre en valeur des terrains non encore défrichés. L'encombrement fut plus grand encore et les mêmes nécessités s'imposèrent dans les contrées où, comme en Attique, vinrent de toutes parts affluer et s'entasser les fugitifs. Partout, dans les pays sur lesquels la conquête s'était abattue comme dans ceux qu'elle avait épargnés, il y eut, sous l'aiguillon du besoin, progrès de l'activité sociale et de l'intensité des forces de production. L'invasion dorienne a bien interrompu, pour un temps, l'essor du génie grec ; elle a clos, par un coup de force, la première phase de son développement ; mais elle en a, dès l'abord, préparé la seconde phase, celle où ce génie enfantera la merveille de l'épopée, et où, dans le domaine de la plastique, il préludera aux chefs-d'œuvre futurs en produisant des ouvrages encore très imparfaits, mais où l'on sent déjà des ambitions plus hautes que dans ceux des artistes mycéniens. Jetez sur un ardent foyer une brassée de bois vert ; le feu s'enveloppe, pendant un instant, de vapeur et de fumée ; on le croirait étouffé, tout près de s'éteindre ; mais bientôt vous entendez pétiller les sarments ; la flamme s'empare des aliments que vous lui avez donnés ; elle monte vers le ciel, plus chaude et plus claire.

Ce qui achève de démontrer qu'il y eut, à une certaine heure, excès de population, c'est le fait même que toutes ces rencontres et tous ces bouleversements provoquèrent un mouvement général d'émigration. Pour que les vainqueurs aient ainsi, sans motif apparent, suivi l'exemple des vaincus, il faut vraiment qu'eux aussi se soient trouvés à la gêne, là même où ils étaient les maîtres. Ce fut un heureux accident que la dissémination de tous ces Grecs d'Europe sur la côte occidentale de l'Asie et dans les îles qui en dépendaient. Lélèges et Ioniens qui revenaient prendre terre dans leur ancienne patrie, Éoliens et Doriens qui traversaient pour la première fois l'Archipel, tous ces hommes n'étaient déjà plus ce qu'ils avaient été jadis, les uns quand ils couraient la mer en pirates, pour s'éparpiller ensuite, par petits groupes clairsemés, sur les côtes encore presque désertes de la péninsule hellénique, les autres quand ils commençaient à remplacer par l'orge et le blé les glands du chêne, ou que, menaçants et farouches, ils débouchaient des gorges du Pinde dans les plaines de la Thessalie. Les premiers établissements avaient prospéré, ici par le commerce et l'industrie, là par la culture de terres fertiles; des marchés s'étaient ouverts sur le littoral, où venaient s'approvisionner les habitants des vallées et des plateaux de l'intérieur. Les groupes de cabanes étaient devenus des villages fixes; les bourgs les plus populeux, quand ils ne s'étaient point entourés de murailles, s'étaient mis sous la protection de châteaux forts où résidaient leurs chefs. Les peuplades les plus rudes s'étaient humanisées au contact de celles qui, riveraines de la mer, étaient en rapport avec l'étranger. Lorsque tout le pays fut ainsi garni et meublé, lorsque se furent nouées des relations auxquelles tous trouvaient leur compte, il parut utile, pour les rendre plus sûres, de se lier par des conventions qui, mises sous la garantie de serments solennels, atténuassent les effets des querelles qui éclataient souvent, sur la frontière de tous ces menus États, à propos d'un pâturage ou d'une source que l'on se disputait. Il s'était donc établi un peu partout, entre les habitants de cantons contigus, des associations analogues à celles que nous avons signalées, à l'amphictyonie delphique, à la ligue des villes ioniennes de l'Ægialée. Des hommes qui n'étaient pas tous de même origine, qui ne parlaient pas tous le même dialecte et entre lesquels éclataient souvent des conflits meurtriers, avaient appris pourtant à se reconnaître des devoirs les uns envers les autres et à se concerter sur des matières d'intérêt général; ainsi étaient nées des habitudes que les émigrants portèrent dans leur nouvelle

patrie. Des accords furent conclus entre toutes les colonies d'un même groupe, de façon que, restant en rapports suivis, elles pussent se prêter toujours un appui moral et parfois, dans les grandes occasions, un concours effectif contre l'ennemi commun. L'esprit politique, cet esprit qui distingue l'Hellène du sujet des monarchies asiatiques, a commencé de s'éveiller ; il a déjà créé comme une première ébauche de ces institutions fédératives qui sont si bien appropriées à la nature du pays et dont toutes les formes possibles seront représentées dans l'histoire politique de la Grèce indépendante. L'œuvre de l'âge suivant sera le développement de la cité.

Dès lors, la cité est comme en germe dans le village, dans son culte des ancêtres et du foyer domestique, culte auquel il suffira, pour s'adapter à un cadre plus large, de laisser s'ouvrir et comme s'épanouir la croyance sur laquelle il repose. Le foyer public sera conçu comme une sorte de synthèse des foyers privés ; la flamme sera faite d'autant d'étincelles qu'il y aura de feux allumés dans le bourg. Au-dessus des aïeux divinisés de chaque famille, il y aura le héros vénéré comme l'ancêtre commun du clan ou γένος, puis enfin celui qui, en vertu d'une autre hypothèse non moins spontanée, sera regardé comme le premier auteur de toutes ces générations, comme le père des pères de tous ces clans ; à ce titre, il recevra des honneurs plus marqués[1]. Laissez venir la sécurité, mère de la richesse et, dans la Grèce continentale, maintenant trop peuplée pour avoir à redouter les invasions, comme dans la Grèce d'Asie où, jusqu'au septième siècle et à la dynastie lydienne des Mermnades, les Grecs ne seront pas inquiétés dans la possession du littoral, les agglomérations dignes du nom de villes se multiplieront ; les villes prospéreront et grandiront. Les unes après les autres, elles se muniront des organes par lesquels s'accomplissent les fonctions essentielles de la vie sociale. Il leur faudra une place disposée de telle sorte que tous les citoyens puissent s'y assembler et y discuter leurs affaires, des salles où se réunissent les magistrats et, sous quelque nom qu'ils soient désignés en tel ou tel endroit, les représentants des familles principales, les primats, les

1. Il est à peine nécessaire de rappeler ici l'admirable livre de Fustel de Coulanges, *La cité antique*, où l'historien expose, avec une connaissance merveilleuse des textes et une rare puissance d'analyse, comment s'est constituée la famille, comment un groupe de familles a formé la tribu, et enfin comment la réunion de plusieurs tribus a donné naissance à la cité, dont la création a été le dernier effort que comportât le principe de tous ces organismes, ce culte des ancêtres communs qui en a été l'âme, qui en a fait la vie et lui a donné son caractère original.

« anciens du peuple », δημογέροντες, comme on les appelle encore aujourd'hui; il leur faudra un marché où la circulation soit commode, des arsenaux, des bassins pour les navires, surtout des temples, qui, par leur ampleur et par le luxe de leur décoration, témoignent du pieux respect que la communauté a voué aux dieux qui la protègent. Tout cela demandera du temps, à l'est aussi bien qu'à l'ouest de la mer Égée, dans les îles comme sur les deux continents; mais le progrès sera plus rapide, pendant deux ou trois siècles, dans la Grèce d'outre-mer que dans la Grèce européenne.

En même temps que le domaine de l'hellénisme s'agrandissait ainsi vers l'Orient et qu'il s'augmentait d'un vaste territoire où la vie politique et la vie intellectuelle allaient prendre tout d'abord une si singulière intensité, ce même domaine subissait en Europe une diminution sensible. L'Épire et la Thessalie avaient été comme vidées par l'effet de l'élan qui avait entraîné vers le sud les tribus septentrionales; les arrière-gardes qu'elles avaient laissées derrière elles semblaient ne plus suffire à remplir ces contrées. La vraie Grèce, la Grèce où le citoyen vit libre sous le seul empire de la loi, la Grèce inventrice des lettres et des arts aura désormais sa frontière au golfe d'Ambracie et aux Thermopyles. Si l'Épire et la Thessalie comptent encore comme pays helléniques, si leurs fils sont admis à ces grands jeux de la Grèce où nul barbare n'a le droit de concourir, c'est surtout grâce au prestige des mythes originaires de cette région, au souvenir des générations lointaines qui, les premières, avaient entendu la voix de Zeus dans le murmure du feuillage des chênes de Dodone et dont les yeux, attachés sur la cime neigeuse de l'Olympe, avaient cru y apercevoir, au-dessus des forêts, au-dessus des ravins où mugissent les torrents et que remplissent les nuages, le palais où tenait sa cour le père des hommes et des dieux.

Cet état de choses, celui qui succède à l'invasion dorienne et à la fondation de la nouvelle Ionie, a un caractère définitif, autant du moins que ce mot est applicable à la vie des sociétés humaines et des individus qui les composent; il se maintiendra jusqu'à la conquête macédonienne. Sans doute un moment viendra où la Grèce asiatique, subordonnée d'abord aux Mermnades, puis aux Achéménides, perdra l'avance qu'elle possédait pendant les premiers temps et où le monde grec aura ses vraies capitales en Europe, dans la Grèce continentale, laquelle avait l'avantage d'être couverte contre les attaques des souverains orientaux par cette mer dont les Grecs, à force de vivre dans

son intimité, s'étaient fait une fidèle alliée. Différentes cités, Sparte, Athènes et Thèbes, se disputeront et acquerront successivement la prépondérance; il se formera, autour de l'une ou de l'autre des villes qui prétendront à l'*hégémonie*, des confédérations qui n'auront qu'une durée plus ou moins courte; mais ce qui persistera, parmi tous ces changements, ce sera l'équilibre des différents groupes ethniques. En Asie comme en Europe, Ioniens, Éoliens et Doriens garderont la situation territoriale qu'ils ont prise au lendemain du retour des Héraclides et des déplacements qu'il a provoqués. Cette distribution des éléments primitifs ne sera point modifiée, cet équilibre des forces ne sera point gravement troublé par la destruction de quelques villes et par l'expulsion de leurs habitants qui, comme les Messéniens et les Platéens, finiront, un jour ou l'autre, par rentrer dans leurs foyers. La Grèce est désormais constituée; elle est assise sur des bases qui garderont toute leur stabilité, alors même que le grand mouvement d'expansion et de colonisation des huitième et septième siècles sera venu ouvrir au génie grec, surtout vers l'Occident, de plus larges horizons et singulièrement allonger le diamètre du cercle dans lequel se meut son activité créatrice. Nous avons indiqué comment nous nous représentions la première période de cette histoire, ce que l'on peut en appeler le prologue, et l'idée que nous nous en sommes faite se retrouvera dans le tableau que nous aurons à tracer de la suite des phases par lesquelles ont passé l'industrie et les arts du dessin, chez les tribus de race et de langue grecque. Nous ne pouvions marquer ici que les lignes maîtresses et les résultats généraux; c'est ailleurs que l'on devra chercher le détail et la discussion critique. Quant à la religion grecque, c'est dans une autre partie de cette histoire que nous essayerons d'en donner une idée. Le fonds premier des croyances qui la constituent remonte certainement jusqu'à cette période primitive dont nous essayons en ce moment de deviner l'histoire; il ne paraît pas douteux aujourd'hui que certaines figurines de terre cuite, de pierre et de bronze, attribuées avec toute vraisemblance à cette époque, ne soient des simulacres de la divinité; plusieurs intailles semblent représenter des scènes du culte; mais les moyens d'expression dont disposaient alors les arts du dessin étaient si limités, que nous ne trouvons pas dans les monuments de la plastique une claire expression de ces croyances; nous n'y trouvons pas de formes et de symboles qui suppléent au silence de la poésie et à l'absence des documents écrits. C'est seulement quand nous pourrons interroger l'épopée

et en compléter le témoignage par celui des œuvres de la sculpture et de la peinture que nous oserons nous hasarder à embrasser dans son ensemble l'évolution religieuse du génie grec, depuis les vives et confuses impressions qu'il éprouva tout d'abord devant le spectacle du monde jusqu'au dernier terme du fécond effort de la pensée qui donna naissance aux grands dieux de l'Olympe hellénique.



CHAPITRE II

L'AGE DE LA PIERRE

§ 1. — POURQUOI L'AGE DE LA PIERRE EST REPRÉSENTÉ EN GRÈCE PAR UN MOINDRE NOMBRE DE MONUMENTS QUE DANS LE NORD DE L'EUROPE

L'homme est partout le même; son industrie et son art, à quelque avenir qu'ils soient appelés par les aptitudes naturelles de la race et par les conditions favorables du milieu, ont partout les mêmes humbles commencements. L'idée que le nom de la Grèce évoque tout d'abord, dès qu'on le prononce, c'est celle des chefs-d'œuvre d'une plastique savante et raffinée, de nobles édifices que le peintre et le sculpteur ont travaillé de concert à décorer. Pourtant les Grecs, eux aussi, comme les peuples du centre et du nord de l'Europe, ont ignoré, pendant un temps plus ou moins long, l'usage des métaux, et c'est du bois, de l'os et surtout des roches de leurs montagnes qu'ils ont commencé par tirer la matière de leurs armes et de leurs instruments domestiques; ils ont eu, comme on dit, leur *âge de la pierre*. En Occident, les monuments de cet âge sortent de terre par milliers; ils remplissent, ils encombrent déjà les musées. Si, en Grèce, on ne les a signalés que depuis peu d'années et s'ils ne sont représentés, dans les collections, que par un très petit nombre d'échantillons, c'est que personne jusqu'alors ne s'en était soucié. Lorsqu'on explorait et que l'on remuait le sol grec, ce que l'on rêvait de découvrir, ce que l'on poursuivait avec passion, dans le fond des tranchées que l'on creusait, c'était des statues, des figurines en terre cuite, des vases peints, des bijoux et des monnaies; on était trop occupé de ces trésors, trop acharné à cette chasse et à cette conquête pour accorder quelque attention à de grossiers outils que l'œil distingue à peine du caillou brut; les eût-on par hasard aperçus, on ne se serait pas même baissé pour les recueillir. Cependant il y a lieu de s'intéresser ici plus

que partout ailleurs à ce genre d'ouvrages. Jusqu'à preuve du contraire, nous devons voir, dans ceux qui les ont façonnés, les ancêtres directs des Grecs de l'histoire; la pensée dont nous saisissons là le premier éveil, c'est celle qui, plus tard, aura pour organes Platon et Aristote; la main qui a lentement poli ces morceaux de silex et de diorite, c'est celle qui taillera un jour dans le marbre de Paros l'Hermès d'Olympie et la Vénus de Milo.

Depuis que l'on s'est avisé de chercher, là aussi, ces témoins du premier effort que l'homme ait tenté pour sortir de la barbarie, on les y trouve, en Asie Mineure et dans les îles de l'Archipel comme dans la Grèce continentale; mais il ne semble pas que ces recherches, avec quelque curiosité qu'elles soient poussées désormais, aient jamais chance d'être ici aussi productives qu'elles l'ont été en Occident, que ces monuments primitifs doivent jamais former, au musée d'Athènes, des séries qui se puissent comparer, par leur étendue et leur richesse, à celles par exemple que présente à notre curiosité le musée de Saint-Germain. La raison de cette différence se laisse aisément deviner. Les tribus aryennes qui sont venues s'établir autour de la mer Égée ne se sont pas développées dans les mêmes conditions que celles qui ont été presque complètement abandonnées, pendant de longs siècles, à leurs propres forces. Les aïeux des Grecs se sont trouvés presque aussitôt en contact avec des peuples anciennement civilisés. Leur noviciat a été singulièrement abrégé par les relations qu'ils ont eu bientôt nouées avec les Syro-Cappadociens et les Phéniciens dépositaires des méthodes et des procédés d'une industrie déjà très richement outillée; on n'a guère tardé à leur apporter les métaux et à leur en apprendre les divers emplois. Avant que s'imposât à eux la nécessité de corriger et de vaincre, à force d'ingéniosité, de patience et d'adresse, les défauts d'une matière ici trop revêche, là trop molle et trop cassante, les exemples et les apports de l'étranger sont venus leur ouvrir des voies nouvelles et plus aisées, où ils se sont hâtés de s'engager. L'âge de la pierre a donc été ici de bien plus courte durée que dans l'Europe centrale et, par suite, il a beaucoup moins produit; surtout il n'a rien produit, dans cet ordre de travaux qui, par l'élégance et par le fini de l'exécution, puisse rivaliser avec certains ouvrages des habitants de nos cavernes et de nos stations lacustres, avec les haches de jadéite si merveilleusement polies, avec ces *bâtons de commandement*, comme on les appelle, qui sont ornés de dessins d'une touche si vive et si juste.

C'est dans les contrées dont les côtes sont baignées par l'Atlantique et par la mer du Nord que s'est fondée la science des antiquités dites *préhistoriques*. Là, et là seulement, les monuments sur lesquels a porté l'enquête étaient assez nombreux et assez divers pour donner lieu à des comparaisons et à des observations qui projetassent quelques rayons de lumière jusque dans les profondeurs indéterminées de cet obscur et lointain passé. En l'absence de toute date, de tout témoignage écrit ou même de toute tradition orale, il ne saurait être question de restituer l'histoire des tribus qui ont laissé dans ces vastes régions la trace de leur séjour et de leur laborieuse activité; mais au moins se sent-on, dès maintenant, en mesure de marquer et de compter les étapes du progrès industriel; on devine dans quel ordre se sont succédé les inventions et les perfectionnements de la main-d'œuvre qui avaient permis à ces peuples d'atteindre un certain degré de civilisation, avant même qu'ils fussent entrés en rapport avec le monde oriental et avec le monde gréco-romain. Il y a sans doute, dans l'idée que l'on est amené à se faire ainsi de la suite du développement, bien des lacunes, bien des points qui prêtent encore à la discussion; mais, si l'on ne regarde qu'aux lignes maîtresses et aux grandes divisions, les savants qui se sont voués à ces études arrivent à peu près tous aux mêmes conclusions. Ils s'accordent à distinguer, dans cette évolution qui doit avoir duré des milliers d'années, deux périodes, deux époques, la *paléolithique* et la *néolithique*, termes qui sont définis par leur composition même et qui laissent deviner de prime abord le sens que l'on est convenu d'y attacher[1].

L'époque paléolithique ou de la pierre taillée par éclats est caractérisée en Occident, en France par exemple et en Angleterre, par les grossiers outils en silex que l'on recueille dans les alluvions anciennes

1. MORTILLET, *Le préhistorique. Antiquité de l'homme*, in-12, 1883, Reinwald (*Bibliothèque des sciences contemporaines*). DE NADAILLAC, *Mœurs et monuments des peuples préhistoriques*, in-8°, 1888, G. Masson (*Bibliothèque de la nature*). SALOMON REINACH, *Antiquités nationales, description raisonnée du musée de Saint-Germain-en-Laye. I. Époque des alluvions et des cavernes*, ouvrage accompagné d'une héliogravure et de 136 figures dans le texte, in-8°, 1889, Firmin-Didot. Lorsque cet ouvrage, dont le tome Ier ne comprend que l'époque paléolithique, sera terminé, il pourra presque tenir lieu de tous les ouvrages antérieurs, tant il en résume le contenu avec précision et critique, tant la bibliographie y est complète et l'illustration soignée. M. Reinach porte dans ces études la sévérité de méthode dont il a contracté l'habitude à l'école de la philologie et de l'archéologie classique; il y met ce qui a manqué à presque tous ceux qui jusqu'ici ont abordé cette province de la science.

et sur les plateaux, ainsi que par les brèches des cavernes, où se trouvent mêlés en grand nombre des instruments du même genre, mais déjà exécutés avec plus d'adresse, instruments en silex, instruments en os, parfois décorés de ces curieuses gravures auxquelles nous avons déjà fait allusion. Or, en Grèce, les alluvions ne paraissent pas renfermer de silex qui ressemblent à ceux de Saint-Acheul et de Chelles, et il n'y a pas dans cette contrée ou du moins on n'y a pas encore découvert de cavernes qui aient été habitées au cours de la période primitive et qui contiennent les restes d'un mobilier en pierre et en os, analogue à celui que fournirent les grottes du Périgord et les autres abris souterrains qui ont été reconnus et fouillés dans maintes de nos provinces. D'autre part, on a ramassé, sur plusieurs points de la péninsule hellénique, de nombreux objets en obsidienne, nuclei, lames, pointes de flèche, que l'on pourrait être tenté d'assimiler à nos silex du diluvium ou des cavernes; la taille en est à peu près la même et ils n'ont pas non plus reçu de poli; mais ce qui fait la différence, c'est que ces objets se trouvent d'ordinaire dans des gisements auxquels divers indices permettent d'assigner une date relativement récente. Cette roche n'existe d'ailleurs, à l'état natif, que dans les îles de l'Archipel[1]; si on la rencontre, à l'état travaillé, dans la Grèce continentale, il faut admettre qu'elle y a été apportée du dehors, par des barques accoutumées à sillonner la mer Égée; or est-il vraisemblable que ce commerce maritime remonte à un temps où l'homme n'aurait eu pour outils que ces lames et ces pointes, de toute petite dimension? Pour couper et équarrir le bois, il lui aurait fallu tout au moins des haches d'une certaine puissance; or ces haches, faites de la même matière et taillées aussi par éclats, on ne les a nulle part signalées avec ces menus fragments. Il n'y a donc aucune raison de croire que ces instruments, malgré la rudesse des façons qui leur ont été données, appartiennent à un âge très reculé. Les témoignages abondent qui prouvent que, même après l'invention des métaux, on a continué à se servir de la pierre, soit pour la chasse et

1. C'est ce qu'affirme Virchow, dans une note sur ce sujet communiquée à la Société d'anthropologie de Berlin (*Sitzungsberichte*, 1876, p. 121). Les comptes rendus de ces séances, où il a été souvent question des monuments de l'âge de la pierre en Grèce et que, par suite, nous aurons souvent l'occasion de citer, paraissent, avec une pagination spéciale, à la suite des volumes du Journal d'ethnologie de Bastian et Hartmann (*Zeitschrift für Ethnologie, Organ der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*, unter Mitwirkung des Vertreters derselben, R. Virchow, herausgegeben von A. Bastian und K. Hartmann).

la guerre, soit dans certaines cérémonies du culte, par fidélité à de vieux usages[1]. Quoi qu'on en ait dit parfois, l'industrie paléolithique n'est donc pas représentée, que nous sachions, sur le sol de la Grèce. Les assertions qui tendraient à suggérer une conclusion contraire reposent sur des malentendus ou sur des erreurs, peut-être même sur des fraudes[2].

Les traits principaux qui définissent, en Occident, l'époque néolithique sont les suivants. On emploie encore, pendant cette période, les outils de pierre; mais ceux-ci sont travaillés avec plus d'art; la main qui les a façonnés a réussi d'ordinaire à leur donner un poli qui est surtout très beau quand les matériaux mis en œuvre sont, comme il arrive souvent, des roches d'un grain très fin et très dur, qui rentrent presque dans la catégorie des pierres précieuses et qui paraissent parfois avoir été apportées de très loin, la serpentine par exemple, le jade et la jadéine. A côté des instruments de pierre se montrent ceux que l'homme apprend à tirer de l'argile plastique. L'art du potier a fait son apparition. On ignore l'usage du tour et celui du four; mais la terre, modelée à la main, est cuite à l'air libre, ce qui suffit déjà pour assurer la durée des vases. Ceux-ci ont reçu des formes assez variées; leurs flancs sont ornés de dessins qui attestent un certain souci du décor. Outils et vases se recueillent dans l'intérieur de monuments mégalithiques dont le caractère funéraire ne saurait être révoqué en doute ou bien ils se ramassent sur l'emplacement des stations lacustres; celles-ci se reconnaissent aux nombreux vestiges du séjour prolongé que des peuplades sédentaires ont fait dans des habitations bâties sur pilotis, à tout ce que les grèves au-dessus desquelles leurs demeures étaient suspendues ont gardé des produits de leur industrie[3]. Ces produits se rencontrent aussi, mêlés aux coquilles, dans les *Kjoeckhen-moeddings* ou rejets de cuisine, amas de débris qui couvrent parfois un assez grand espace de terrain; on y devine les campements qu'occupèrent les tribus établies sur les rivages marins. D'ailleurs, sur plus d'un point, on a découvert le site même des ateliers où se fabriquaient les armes et les instruments en question; on les y a trouvés, les uns à peine dégrossis, les autres à peu près

1. *Histoire de l'art*, t. IV, pp. 373-374. DE LONGPÉRIER, *Œuvres*, t. I, p. 222 : *Couteaux de silex assyriens*.

2. G. DE MORTILLET, *Le préhistorique*, p. 175, à propos d'un article de Fr. Lenormant dans la *Revue archéologique*, 1867, I, pp. 16-19.

3. C'est cette disposition que rappelle le terme *palafittes*, que les savants italiens ont introduit dans l'usage. Il vient du mot *palafitti*, pilotis.

achevés, avec les restes du matériel qui servait à les tailler et à les polir; ces trouvailles ont permis de se faire une idée des procédés dont ces patients ouvriers se servaient pour obtenir des résultats qui parfois ne laissent pas de nous étonner, tant est grande la perfection du travail. Plusieurs des ateliers que l'on a ainsi exhumés étaient compris dans des enceintes dessinées par des murs de terre qui marquent la place des villages primitifs.

Entre ces remparts que la pioche et la charrue du paysan ont déjà presque partout entamés, sur ces chantiers où tant d'inventeurs obscurs dépensèrent leur génie, dans les vases et les graviers des lacs, sous les blocs qui constituent ces sépultures d'une rudesse grandiose, ce que l'on retrouve, c'est bien toujours une même civilisation; ce terme, que l'on n'oserait guère appliquer à la période précédente, est déjà ici presque de mise. On remarque sans doute certaines variétés locales, certaines inégalités de facture; mais, dans toute l'étendue de la vaste région où ces monuments sont épars, la technique présente une singulière uniformité, lorsqu'on néglige les exceptions et que l'on considère l'ensemble des séries. Il y a là une industrie qui se rattache, par ses origines, à celle de l'âge paléolithique, mais qui s'en distingue nettement par la richesse de l'outillage dont elle dispose et par ce qu'elle met de recherche et d'élégance dans l'exécution d'ouvrages très divers. Cette industrie a en même temps ceci de très particulier que, tout avancée qu'elle soit à bien des égards, elle se passe encore du métal, et c'est ce qui fait la différence entre elle et cette civilisation des peuples riverains de la Méditerranée dont l'héritage nous a été transmis par l'empire romain; ces peuples, grâce à leurs rapports avec l'Afrique et l'Asie, avaient connu de si bonne heure l'usage des métaux, qu'ils n'avaient gardé aucun souvenir d'un temps où l'homme aurait été privé de cette ressource[1].

1. La plus ancienne poésie et les plus anciens mythes de la Grèce supposent toujours implicitement la connaissance et l'emploi du métal. Lucrèce seul a la claire notion d'une humanité longtemps privée de cette ressource :

> Arma antiqua manus, ungues dentesque fuerunt,
> Et lapides, et item sylvarum fragmina rami,
> Et flamma atque ignes, postquam sunt cognita primum.
> Posterius ferri vis est ærisque reperta (V, 1282);

mais Lucrèce n'est pas ici l'interprète de la tradition; c'est par un véritable effort de divination que son génie pénétrant reconstitue cette histoire primitive où il a jeté tant de brillantes hypothèses que se sont trouvé confirmer les découvertes de la science moderne.

Pour se développer et atteindre à la plénitude de ses moyens, cette industrie de la pierre polie n'a sans doute pas exigé une aussi longue suite de siècles que celle de la pierre éclatée; la marche du progrès va toujours s'accélérant; mais, bien que cette marche ait dû devenir beaucoup moins lente une fois les premières difficultés surmontées, encore convient-il d'admettre que l'effort successif d'un grand nombre de générations a été nécessaire pour que l'on arrivât à ce degré de maîtrise où l'extrême habileté de la main supplée aux défauts de la matière et aux insuffisances de l'instrument. On ne possède et, selon toute apparence, on ne possédera jamais aucune donnée dont l'histoire puisse se servir pour évaluer, même en gros, la distance qui nous sépare des commencements de cette industrie, commencements qui sont aussi ceux de l'agriculture et de la domestication des espèces que l'homme a liées à sa fortune. Tout ce que l'on sait, sinon d'une manière précise, du moins avec une certaine approximation, c'est vers quel temps le métal s'est introduit par diverses voies chez les peuples du centre et du nord de l'Europe. Il s'est répandu dans la vallée du Danube et dans celle du Rhin, dans les vallées mêmes de la Garonne et de la Seine bien avant d'arriver jusqu'aux rivages de la Baltique; mais, vers le début de l'ère chrétienne, la révolution était partout accomplie ou tout au moins préparée; partout le cuivre, le bronze, le fer remplaçaient ou avaient commencé de remplacer l'os et la pierre. Suivant les lieux, la substitution s'opérait plus ou moins rapidement; mais, dès lors, dans les parties mêmes de l'Europe qui s'attardaient le plus en leurs vieilles habitudes, des signes décisifs annonçaient la clôture de la période néolithique, la fin d'une civilisation originale qui, avec des ressources très limitées, a su répondre à des exigences sans cesse croissantes et satisfaire, sans trop d'embarras, aux premiers besoins de la vie sédentaire et policée.

Partout, dans le nouveau monde comme dans l'ancien, cette industrie où le moindre résultat s'achetait par un effort très considérable et très prolongé, a précédé celle où la tâche de l'ouvrier se trouve simplifiée et singulièrement abrégée par la souplesse du métal et par la facilité avec laquelle il prend toutes les formes sous le marteau qui l'étire et dans le moule dont il épouse toutes les saillies et tous les creux. Peut-on songer à admettre que la Grèce, elle seule, n'ait pas eu son âge de la pierre? Il n'aurait pu en être ainsi que dans le cas où cette contrée, jusqu'alors vide et déserte, aurait été brusquement

occupée par un peuple déjà pourvu de tout l'appareil d'une civilisation supérieure; or cette hypothèse, qui par elle-même manque de vraisemblance, ne s'accorde pas avec l'idée que les Grecs se faisaient de leur propre passé, des humbles commencements de leur première culture; elle est d'ailleurs démentie par les découvertes récentes, par celles qui, à *Hissarlik* par exemple et à Tirynthe, ont exhumé, au plus profond des tranchées, les restes des plus anciens établissements, grossières bourgades où tous les métiers étaient encore dans l'enfance.

§ 2. — L'ÂGE DE LA PIERRE EN GRÈCE

Lorsqu'on essaye, pour la Grèce, de dresser le bilan de l'âge de la pierre, on n'a pas, comme ailleurs, l'embarras du choix. En comparaison de ce que fournissent d'autres pays, le Mexique par exemple ou la Scandinavie, les objets de ce genre sont ici peu nombreux, d'autant moins nombreux que, jusqu'à ces derniers temps, on ne savait guère où les chercher. On ne peut aller les demander aux monuments mégalithiques. La Grèce et le littoral de l'Asie Mineure n'ont ni menhirs, ni cromlechs, ni dolmens[1]. Quant aux villages sur pilotis que l'on a signalés en Thessalie, sur le lac Bibéis, et, en Macédoine, sur le lac Prasias, ils appartiennent à l'époque actuelle. Hérodote ayant mentionné les palafittes du Prasias, le bruit s'est répandu qu'on les avait retrouvés[2]; mais cette assertion, que l'on s'était trop pressé d'accueillir, n'a été confirmée par aucune découverte d'objets qui remontent à l'antiquité. Il ne semble pas non plus qu'il y ait lieu de prendre très au sérieux ce que l'on a raconté au sujet d'un atelier pour la taille du silex qui aurait été reconnu en Arcadie, près d'Orchomène, ou de débris de cuisine qui existeraient sur les plages de l'île de

1. A. Dumont signale à Amorgos un monument qui, d'après le peu qu'il en dit, aurait été une sorte de dolmen (*Revue archéologique*, 1867, II, p. 147, n. 1); mais ce monument n'a, depuis lors, pu être retrouvé par aucun autre des voyageurs qui ont visité l'île, quoique signalé à leur attention.

2. HÉRODOTE, V, 16. C'est sur la foi de Deville que l'on a parlé de la découverte des palafittes visés par Hérodote; par suite de sa mort prématurée, son mémoire est d'ailleurs resté inédit; on ne le connaît que par l'analyse qui en a été donnée (EGGER, *Rapport sur les travaux des membres de l'École française d'Athènes*, 1863); mais sir John Lubbock affirme qu'il n'y a là que des habitations récentes (*L'homme avant l'histoire*, p. 127 de la traduction française), analogues à celles que Dumont a vues sur les rives du lac Bibéis (*Revue archéologique*, 1867, II, p. 144).

Salamine[1]. En revanche, ce qui, sur plus d'un point, facilite les recherches, c'est que les villes qui ont joué un rôle brillant au cours de la période historique se sont souvent superposées à des établissements beaucoup plus anciens; sous les ruines d'où l'on espérait retirer des monuments de l'art classique, plus d'une fois, lorsqu'on a voulu descendre jusqu'au sol vierge, on a atteint les restes des villages où se sont groupés les premiers habitants de cette contrée. En dehors de ces sites ainsi désignés d'avance à l'attention des explorateurs, c'est surtout sur les plateaux, autant que nous pouvons en juger par le peu de renseignements qui nous ont été transmis à ce sujet, que l'on ramasse les outils de pierre[2].

De toutes les pièces de diverses sortes qui représentent cette industrie, celles que l'on rencontre dans le plus d'endroits et en nombre le plus grand, ce sont les fragments d'obsidienne et de silex taillés en pointe. On les trouve semés un peu partout, et c'est par milliers que les ont donnés les fouilles de Schliemann. Ils foisonnent à Hissarlik[3]; mais il en a été aussi découvert de beaux échantillons à Tirynthe et à Mycènes[4]. On y distingue deux types principaux. L'obsidienne se présente parfois sous la forme de cônes effilés qui, emmanchés dans un morceau de corne ou de bois, pouvaient servir de dagues ou de

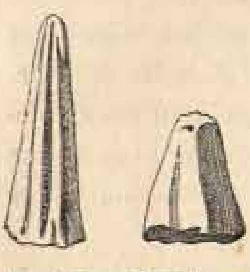
1. Fr. Lenormant dit avoir retrouvé près d'Orchomène en Béotie les déchets d'un atelier où l'on fabriquait des haches en silex (*Revue archéologique*, 1867, I, p. 17). A en juger d'après l'échantillon qu'il a donné au Musée de Saint-Germain comme provenant de ce dépôt, il y a là erreur ou mystification (G. de Mortillet, *Le préhistorique*, p. 174-175). Aucune autre découverte du même genre n'a été signalée. Ducker dit avoir reconnu sur une plage de l'île de Salamine des débris de cuisine (*Congrès de Bruxelles*, 1872, p. 335); mais le témoignage de cet explorateur ne semble pas avoir obtenu grande créance auprès des savants voués à ces recherches.

2. *Revue archéologique*, 1867, II, p. 145. Virchow, qui s'est vivement intéressé aux antiquités préhistoriques de la Grèce, atteste, d'après les renseignements qu'il a recueillis, que les haches de pierre et autres instruments analogues se trouvent, dans cette contrée, à la surface du sol, dans les champs, dans des lits de torrent (*Ueber altgriechische Funde*, dans les *Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie*, 1873, p. 110.) Outre cette note de Virchow, écrite à propos de la collection Heldreich, qui avait été formée à Athènes, nous avons surtout consulté, pour écrire ce chapitre, un mémoire d'Albert Dumont, *La collection préhistorique de G. Finlay à Athènes*, qui, après avoir paru dans les *Matériaux pour servir à l'histoire de l'homme* (mai 1872), a été réimprimé dans les *Mélanges d'archéologie et d'épigraphie* du même auteur (in-8°, Paris, Thorin, 1892), p. 21-32. Nous avons aussi mis à profit A. Martin, *Note sur quelques restes de l'âge de pierre en Anatolie* (*Revue archéologique*, 1877, 2, p. 163-175). Enfin nous avons fait de nombreux emprunts aux trois principaux ouvrages de Schliemann, tous traduits en français, *Mycènes* (in-8, Paris, Hachette, 1879), *Tirynthe*, in-8, Paris, Reinwald, 1879) et *Ilios* (in-8, Paris Didot, 1885).

3. Schliemann, *Ilios, ville et pays des Troyens*, p. 309.

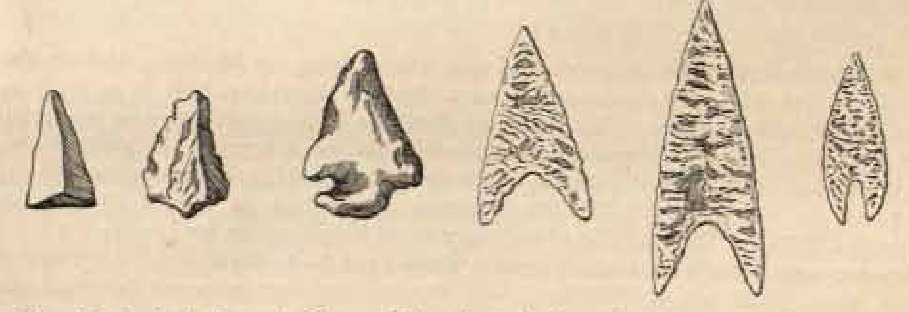
4. Schliemann, *Tirynthe*, p. 162; *Mycènes* (trad. J. Girardin), pp. 354-355.

javelots (fig. 1). On en a tiré, de même que du silex et de plusieurs autres roches, des lames minces et triangulaires, où l'on reconnaît des pointes de flèche, destinées à fendre l'air et à toucher le but à distance. La base de ces carreaux est souvent munie de deux saillies, qui devaient agir comme des crocs et maintenir la pointe dans la blessure qu'elle avait faite (fig. 2). Il y a aussi des couteaux et des scies. Les couteaux sont des lames longues et très fines qui, même aujourd'hui, conservent un fil capable de faire des entailles; ils entament le bois et le carton (fig. 3). On en trouve dans certaines sépultures des îles. Enfin ces lames présentent parfois des dents qui en font de véritables scies (fig. 4). Celles qui n'ont de dents que d'un côté étaient insérées dans des morceaux de bois ou de corne de cerf et consolidées avec de la poix, dont il reste encore des traces sur un ou deux échantillons[1]; quant aux scies à deux tranchants, c'est par la base qu'elles devaient être emmanchées.



1. — Cônes d'obsidienne. A. Dumont, *Collection Finlay*, 1, 2. Aux 3/8 de la grandeur réelle.

Ces scies, avec leur denture très régulière, suffiraient à démontrer

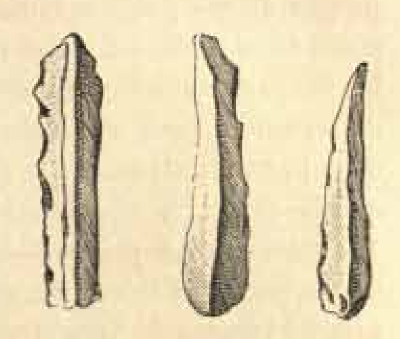


2. — Pointes de flèche en obsidienne. *Finlay* (les trois de gauche, fig. 11, 13, 15, aux 3/8). Schliemann, *Mycènes*, fig. 135 (les trois de droite, grandeur réelle).

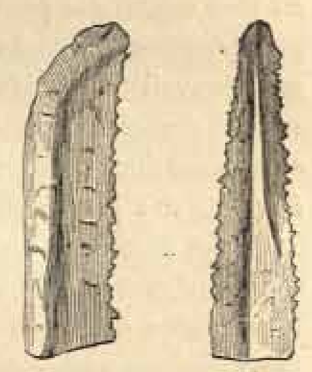
que l'on possède bien là les débris d'un outillage tout primitif; il n'en faut pas moins, lorsqu'on recueille en Grèce des éclats de pierre plus ou moins coupants, les examiner avec grand soin, avant d'en affirmer la haute antiquité. En Grèce, en Épire, en Thessalie, en Albanie, le

1. Schliemann, *Ilios*, p. 308. Une découverte faite récemment en Égypte par M. Flinders Petrie, et que me signale M. Cartailhac, indique encore un des usages auxquels servaient ces lames dentelées. Dans la ville de Kahan, qu'habitaient les ouvriers qui ont construit la pyramide Illahun, M. Flinders Petrie a trouvé une faucille en bois où des lames de ce genre étaient fixées, à l'aide d'un mastic, sur la tranche courbe de l'outil; plusieurs fragments de ces silex adhéraient encore au bois.

paysan se sert encore parfois, pour séparer le blé de l'épi, d'un instrument appelé ἀλωνίστρα, le *tribulum* des Latins. C'est une planche de forme triangulaire dont le dessous est armé de cailloux pointus, longs d'un centimètre en moyenne, larges également d'un centimètre. Cette planche, sur laquelle se tient un conducteur qui a dans une main les rênes et dans l'autre le fouet, est traînée sur l'aire par un cheval; les pointes hachent la paille, brisent l'épi et font jaillir le grain. L'obsidienne n'a-t-elle pas été employée, jusqu'à une époque très récente, à cet usage? Il est très probable qu'il en a été ainsi; souvent on en trouve des morceaux dans les lieux où il y a eu anciennement des aires à battre le blé[1]. Ces sortes de couteaux se cassent ou se détachent aisément; on ne saurait douter que le travail du battage ne les ait semés en grand nombre à la surface du sol de la Grèce; mais, étant données les formes très caractéristiques dont nous avons présenté des échantillons, il n'est vraiment pas possible de voir dans tous les fragments d'obsidienne des débris de ces armatures. D'ailleurs, pour garnir ces planches, le paysan se sert des pierres qu'il a sous la main; jamais on n'a encore signalé, sur le continent, une *alonistra* dont la monture ait été systématiquement exécutée en obsidienne, ni appris que l'on fasse venir de Milo, à cette fin, des quartiers de cette roche[2]. On est donc fondé à croire que là où l'obsidienne se trouve rapprochée du silex et des autres pierres du pays, dans la garniture de ces ustensiles agricoles, c'est que l'on a employé à cet usage des lames jadis apportées d'outre-mer, alors qu'en l'absence du bronze et du fer cette matière avait assez de valeur pour être un objet de commerce; elle a dû, pendant cette période, être acquise, par les habitants de la terre ferme, en quantités telles, que leurs successeurs aujourd'hui encore utilisent les restes de cette importation, qu'ils ramassent en abondance



3. — *Finlay*, fig. 6, 8, 10, aux 3/8.



4. — Scies de silex. Schliemann, *Ilios*, fig. 113 et 115, aux 2/3.

1. Lettre de M. E. Burnouf, dans les *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 1872, p. 48-50.

2. Dumont, *La collection préhistorique de M. Finlay*, p. 24.

sur nombre de points, dans les lieux qui, par suite du voisinage des eaux ou de quelque autre circonstance analogue, ont été, de bonne heure, des centres de population.

Il est inutile d'insister sur une autre erreur qui a été commise à propos de ces pointes d'obsidienne et de silex ; les premiers spécimens de ce genre qui aient attiré l'attention avaient été découverts sur les flancs du tumulus qui a été élevé par les Athéniens, dans la plaine de Marathon, pour servir de sépulture commune aux citoyens frappés dans la bataille[1] ; on crut y voir les débris des javelots et des flèches que lançaient les soldats de l'armée perse ; de là le terme, *flèches de Marathon*, qui a été parfois employé pour désigner ces objets. Sans doute, au dire d'Hérodote, certaines des troupes auxiliaires que comprenait l'armée de Xerxès avaient, au lieu de fer, des pointes de pierre à l'extrémité de leurs traits[2] ; mais les soldats auxquels il prête ces armes toutes primitives, ce sont ceux qu'avait envoyés la lointaine Éthiopie, et il n'est pas probable que ces tribus barbares aient fourni leur contingent au corps d'élite qui, chargé sur la flotte de Mardonius, opérait en Attique. Ces dards de silex et d'obsidienne se sont montrés en trop d'endroits pour que l'on songe à en expliquer ici la présence par l'accident d'une bataille, explication qui ne s'appliquerait point aux trouvailles du même genre qui ont été faites ailleurs. Si ces objets se sont rencontrés dans le tertre funéraire, c'est qu'ils étaient mêlés aux terres dont l'amoncellement a formé le tombeau ; ce canton avait été l'une des parties de l'Attique les plus anciennement habitées[3].

Il est une autre série d'instruments du même ordre, qui doit à une superstition très générale et assez difficile à expliquer l'avantage d'être représentée dans nos cabinets par d'assez nombreux échantillons : nous voulons parler des haches de pierre polie. En Asie Mineure et en Grèce, les paysans attachent une idée de secours et de protection contre la foudre à ces haches, qu'ils croient tombées du ciel ; les Turcs les appellent *ildirim tachi*, traduction littérale des expressions *pierre de tonnerre* et *Donnerkeile* qui sont appliquées à ces mêmes objets par les paysans français et allemands ; les Grecs se servent de l'expression ἀστροπελέκια, *pierres astrales ;* partout on attribue à ces sortes de talismans des vertus curatives contre certaines affections. Un curieux passage de Pline montre que cette singulière croyance était déjà ré-

1. Leake, *Travels in northern Greece*, t. II, pp. 431-432.
2. Hérodote, VII, 59.
3. *Histoire de l'art*, t. VI, p. 64.

pandue chez les anciens : « Sotacos distingue deux autres variétés de *céraunies*, une noire et une rouge. Il dit qu'elles ressemblent à des haches, que parmi ces pierres celles qui sont noires et rondes sont sacrées, que, par leur moyen, on prend les villes et les flottes, et qu'on les nomme *bétules*, mais que l'on nomme proprement *céraunies* celles qui sont longues. On prétend qu'il y a encore une autre espèce de céraunies extrêmement rare et recherchée par les magiciens pour les opérations, attendu qu'elle ne se trouve que dans un lieu frappé de la foudre[1]. » Dans ces pierres qui ont la forme de haches et dont la teinte foncée tire sur le rouge ou sur le noir, il est impossible de ne pas reconnaître des ouvrages de l'époque néolithique, et ce qui concourt, avec le texte de Pline, a témoigner de la vénération qui s'attachait à ces objets, c'est que l'on possède plusieurs de ces haches sur lesquelles, dans les derniers temps du paganisme, ont été apposées des formules et des symboles mystiques. On en jugera par un de ces monuments, trouvé en Argolide, qui est conservé au musée de l'Acropole d'Athènes (fig. 5). On y lit une longue inscription, du genre des *abraxas*, sous laquelle sont gravés, en creux, deux personnages, dont l'un semble être un prêtre et l'autre un soldat romain ; la scène, selon toute apparence, est une cérémonie d'initiation.



5. — Hache trouvée en Argolide. Cartailhac, *L'âge de pierre dans les souvenirs et superstitions populaires*, p. 31, fig. 14. Grandeur réelle.

Dans ces idées superstitieuses, d'où naquit ce que l'on a appelé le *culte de la hache*, il faut peut-être voir le souvenir persistant des services que cet instrument rendit à la civilisation naissante[2]. Dans la haute antiquité, la hache était l'outil par excellence ; on l'employait dans la maison, pour une foule d'usages domestiques ; à la chasse, à la guerre, c'était l'arme des combats corps à corps, que l'on luttât contre les grands fauves ou que, dans la mêlée, on repoussât l'ennemi.

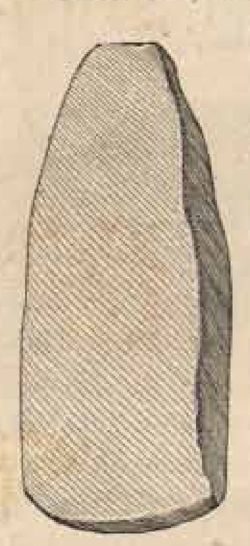
1. Pline, *H. N.* XXXVII, 51 ; édit. et trad. Littré.
2. De Longpérier, *Œuvres*, t. I, p. 170-171 et 218-221.

L'Asie Mineure et la Grèce, nous avons dit pourquoi, n'ont rien à montrer qui, par les dimensions de la pièce et par la beauté de son poli, puisse rivaliser avec certaines haches recueillies en Occident et particulièrement avec celles du Danemark; la hache de bronze est venue trop tôt ici remplacer la hache de pierre. Il n'en est pas moins vrai que, dans ces contrées, comme dans l'Europe septentrionale, on a recherché, pour en tirer ces instruments, les matières les plus tenaces et les plus dures, et qu'on les a souvent fait venir de très loin. C'est ainsi qu'à Hissarlik Schliemann a recueilli vingt-six haches de jade vert et une de jade blanc[1]; or tous les hommes compétents s'accordent à déclarer que cette roche n'existe point, à leur connaissance, en Anatolie ni dans les pays voisins; ils n'en savent point d'autres gisements que ceux des monts Kuen-lun, au centre même du continent asiatique.



6. — Hache de néphrite. Grandeur réelle. *Ilios*, fig. 105.

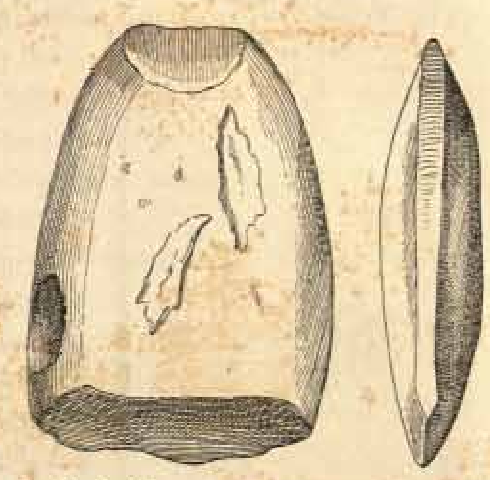
Selon eux, ce minéral provient du *Khotan*; il a dû, soit déjà travaillé, soit à l'état brut, être transporté jusque dans l'Asie Antérieure par une suite d'échanges qui lui ont fait traverser tout le plateau de l'Iran ou suivre la voie de l'Oxus, qui se jetait alors dans la mer Caspienne. Au terme d'un tel trajet, ces pièces atteignaient certainement un haut prix; mais les sacrifices qu'il fallait s'imposer pour s'en assurer la possession étaient justifiés par la qualité de ces armes, qui étaient très supérieures à toutes celles que l'on pouvait leur opposer; elles les surpassaient en puissance et en durée, comme dans l'âge du métal une lame d'acier finement trempé l'emporte sur une lame de fer doux. C'est que le jade est la plus résistante de toutes les pierres; il est très difficile à écraser, même avec les marteaux les plus pesants. Qu'il ait été mis en œuvre dans son pays d'origine, ou bien là où nous le rencontrons aujourd'hui, il n'a pu être façonné qu'à l'émeri, par une lente usure;



7. — Hache en jaspe rouge (Grèce du nord), 0m,15 de long. *Finlay*, fig. 25.

1. Schliemann, *Ilios*, pp. 299-305.

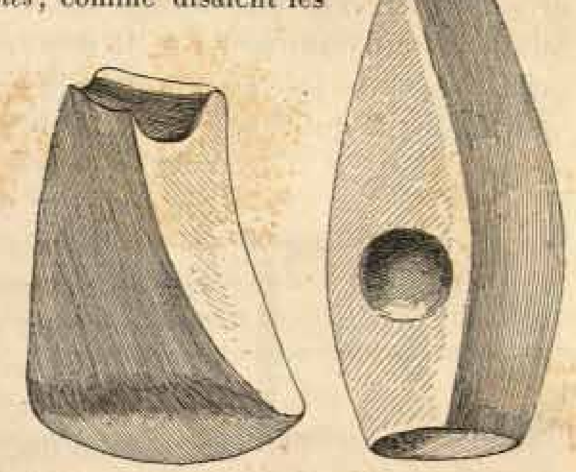
on devine quel long et habile effort a été nécessaire pour obtenir ainsi une hache à deux tranchants, dont les arêtes présentent une netteté merveilleuse (fig. 6).



8. — Hache à deux tranchants. Galet roulé Grandeur réelle. Thyatire, A. Martin. *Note*, pl. XVIII, fig. 1.

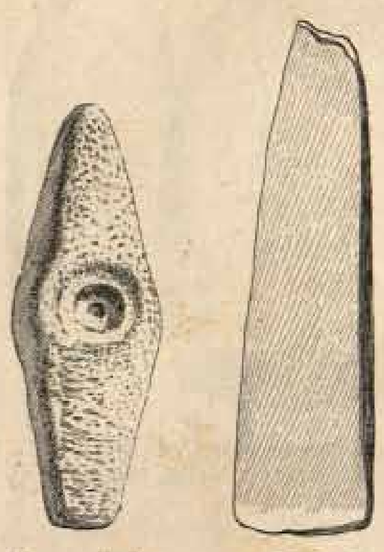
Les matières les plus souvent employées à cette fabrication, après le jade, ont été la jadéite, les jaspes, l'hématite, le porphyre, la diorite et la serpentine, roches que l'on n'avait pas à aller chercher aussi loin. Il a surtout été fait un grand usage de la serpentine. Celle-ci n'a pas une extrême dureté, mais elle est solide ; elle ne se brise pas en éclats sous les coups qui la frappent.

Beaucoup de haches n'ont qu'un tranchant (fig. 7) ; elles étaient emmanchées par ce que l'on peut nommer leur base, par le côté qui n'était point coupant, dans un morceau de bois ou de corne de cerf. Celles qui ont deux tranchants, les *bipennes*, comme disaient les Latins, s'inséraient par leur milieu, dans une fente du manche, fente où les fixaient et les retenaient des ligaments enduits de poix (fig. 8). On peut voir, au Musée de Saint-Germain, des exemples de ces divers modes d'emmanchement, restitués d'une manière très vraisemblable. Malgré toutes les précautions prises, la tête de la hache devait, dans l'un et l'autre cas, être fort exposée à se détacher du manche. On obtenait une bien autre solidité quand on se décidait à forer au centre de la hache un trou dans lequel pénétrait ce manche, que l'on pouvait assujettir, en dessus et au-dessous de la pierre, par une



9. — Deux haches perforées : Hématite et porphyre. Demi-grandeur. *Ilios*, fig. 107, 108.

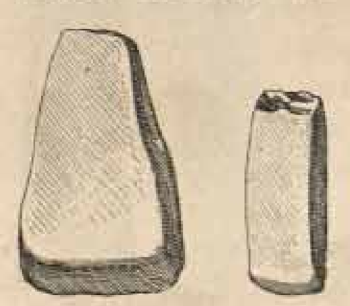
barre transversale qui jouait là le rôle d'un rivet. Rares même en Occident, ces haches ne se sont rencontrées, sur les bords de la mer Égée, qu'en Troade; Schliemann assure qu'elles y sont assez communes et en présente deux beaux échantillons (fig. 9)[1]. Le travail du forage n'était peut-être pas chose aussi difficile qu'on serait tenté de le croire à première vue. Nous avons déjà dit, à propos des débuts de la glyptique orientale, comment on arrive à entamer et à percer les pierres les plus dures avec un bâton ou un roseau que fait tourner la main et qui promène du sable et de l'eau sur le point d'attaque. Lorsque c'est un archet qui actionne cette pointe molle, le mouvement de rotation est bien plus rapide et le travail moins lent[2]. Tout patients qu'ils fussent, les ouvriers se sont souvent découragés avant d'être arrivés au terme de leur ouvrage; on a recueilli à Hissarlik un certain nombre d'instruments où le trou, amorcé des deux côtés, n'a point été poussé jusqu'à complet achèvement du forage, témoin un outil en diorite qui tient à la fois de la hache et du marteau, obtus par l'un de ses bouts et, par l'autre, aigu et tranchant (fig. 10).



10. — Hache de diorite au 1/4. *Ilios*, fig. 109.

11. — Hache. Longueur 0m,10. *Finlay*, fig. 29.

Les haches sans perforation centrale sont de beaucoup les plus nombreuses et se rencontrent un peu partout. Il y en a de très effilées, qui atteignent jusqu'à 15 centimètres, comme celle que nous avons déjà reproduite (fig. 7); une autre, qui faisait aussi partie de la collection Finlay, quoique moins longue, est plus mince encore et plus étroite (fig. 11). D'autres haches sont plus courtes, aplaties (fig. 12). Comme on l'a fait observer, les haches recueillies en Grèce et en Asie Mineure sont en général de bien moindres dimensions que nombre



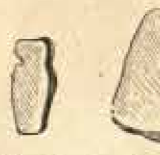
12. — Haches de l'Attique. *Finlay*, fig. 27 et 23 aux 3/8.

1. SCHLIEMAN, *Ilios*, p. 306. L'une des deux haches est cassée au milieu.
2. *Histoire de l'art*, t. I, p. 754-760; t. II, p. 671-672.

de celles que renferment les collections formées dans l'Europe septentrionale[1]. Il est rare qu'elles soient tout entières polies, au moins celles qui ont été de vraies armes; le poli n'a souvent été donné qu'au tranchant et aux parties voisines. Il n'y a point là un souci d'art, une recherche de la perfection qui permettent jamais de comparer ces pièces aux beaux produits de l'industrie néolithique qui ont été retrouvés dans le nord et en Occident[2]. Toutes les haches que nous venons de figurer paraissent avoir été des instruments qui ont servi à de multiples usages; mais on trouve aussi de toutes petites haches, qui n'ont pu jouer que le rôle d'amulettes; elles s'expliquent par le culte de la hache, qui a si longtemps survécu à l'emploi de l'arme préhistorique. Ce sont des pièces très menues, souvent percées d'un trou qui permettait de les porter suspendues au col (fig. 13). Ces haches se portent encore aujourd'hui, de la même manière, dans les campagnes de la Grèce, comme l'a plusieurs fois constaté M. de Heldenreich, conservateur des collections d'histoire naturelle, et comme Albert Dumont affirme l'avoir lui-même observé. Elles protègent du mauvais œil et des maladies; ce sont des préservatifs, des φυλακτήρια, comme on dit. Il y a de ces haches-amulettes qui sont en pierre précieuse, ce qui achève de mettre hors de doute leur caractère de talismans; la collection Finlay en renfermait deux en cornaline et une en améthyste. Cette dernière surtout est bien une véritable hache en raccourci (fig. 14); on remarquera les entailles qui ont servi à l'emmancher, et elle conserve encore un fil très fin qui la rend tranchante.



13. — Hache. Longueur 0m,025, jade. *Finlay*, fig. 35.



14.—Haches. Améthyste et cornaline. 3/8 de la grandeur réelle. *Finlay*, fig. 33, 34.



15. — Pointes en pierre polie, aux 3/8 de la grandeur réelle. *Finlay*, fig. 30, 31, 32.

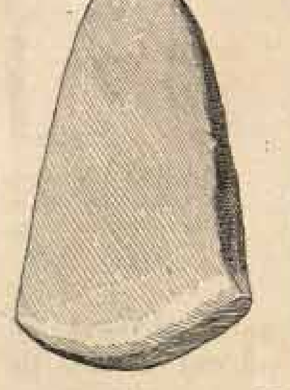


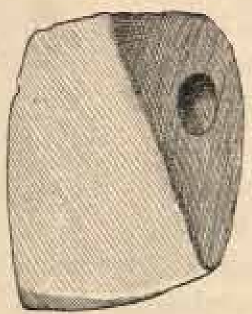
16. — Ciseau. Caillou roulé. Grandeur réelle. Sardes, A. Martin, pl. XVIII, 4.

Si nous avons mentionné et reproduit des échantillons de ces

1. Voss, dans les *Verhandlungen der Berliner Gesellschaft*, 1876, p. 121.
2. Virchow, dans les *Verhandlungen*, 1873, p. 110.

amulettes, qui offrent toujours un très beau poli, ce n'est pas que nous prétendions les faire remonter aux siècles qui ont précédé l'introduction du métal ; il est possible qu'elles ne soient même pas très anciennes ; mais la place en était marquée ici, parce qu'elles reportent l'esprit aux temps reculés où l'outil dont elles sont la copie réduite était dans toutes les mains, où il aidait l'homme à se défendre contre ses ennemis, à pratiquer des coupes dans la forêt dont les clairières reçurent les premières semences et à façonner les troncs d'arbres qui formèrent les parois et la toiture des premières maisons.

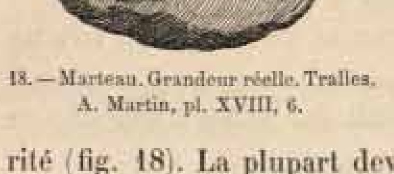




17. — Marteaux, aux 3/8 de la grandeur réelle. (Grèce du Nord.) *Finlay*, fig. 16, 18.

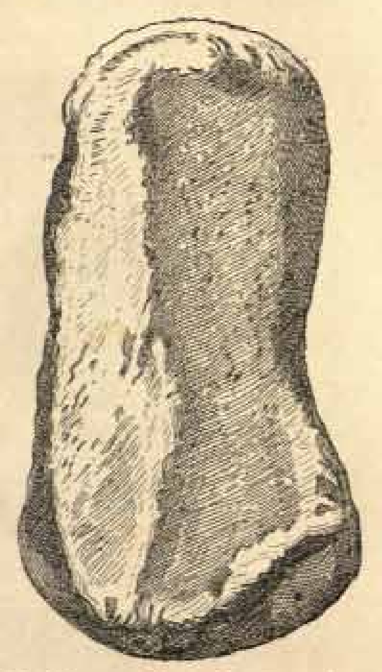
D'autres instruments de pierre n'ont pas un caractère aussi net que la hache. Ce sont, par exemple, des pointes en jade ou en ophite qui pouvaient servir à percer des trous dans le cuir ou dans de minces planchettes, des espèces de poinçons ou de coins (fig. 15). On reconnaît un ciseau, qui ressemble fort à celui de nos charpentiers, dans un outil trouvé à Sardes (fig. 16) ; il n'a qu'un biseau.

Les marteaux aussi sont nombreux ; on les distingue à ce qu'ils n'ont pas, comme les haches, de tranches effilées ; ils n'ont jamais pu servir qu'à frapper, à écraser. On en trouve qui sont percés d'un trou (fig. 17) ; mais ils sont rares en comparaison de ceux qui ne présentent pas cette particularité (fig. 18). La plupart devaient avoir un manche ; mais il y en a auxquels manquait cet appendice ; tel paraît avoir été le cas pour un



18. — Marteau. Grandeur réelle. Tralles. A. Martin, pl. XVIII, 6.

outil massif dont les deux bouts, très usés, attestent un long emploi (fig. 19); il y a au milieu un creux par où la main saisissait et tenait l'instrument. C'était aussi sans le secours d'une poignée que l'on maniait ces boules grossières qui paraissent avoir été destinées à décortiquer et à concasser le grain sur une pierre plate (fig. 20). La meule, qui le broie et qui donne la farine, n'a certainement été inventée que beaucoup plus tard. Les paysans et les pâtres, en Asie Mineure, emploient encore des procédés presque aussi primitifs pour traiter l'orge et le blé, là où ils n'ont pas de moulins à leur disposition; ils le réduisent en une sorte de gruau qu'ils font bouillir dans du lait. Ils emploient à cette fin des mortiers et des pilons de pierre, qui ne diffèrent pas sensiblement de ceux que l'on a retrouvés à Hissarlik (fig. 21).



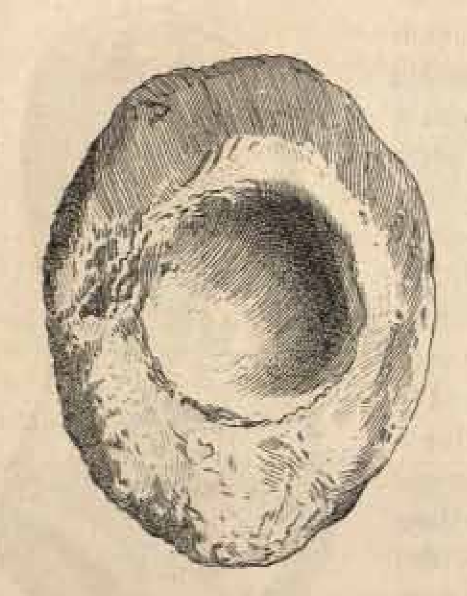
19.—Marteau. Diorite. Demi-grandeur. *Ilios*, fig. 98.

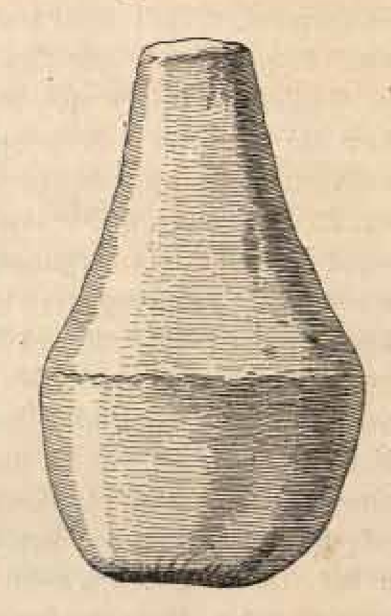
Ce sont plutôt des polissoirs que l'on reconnait dans d'autres objets qui offrent l'aspect de cônes tronqués (fig. 22) ou qui se rapprochent plus ou moins de la forme cylindrique, tout en présentant, vers le milieu de leur hauteur, une courbure concave qui les rendait plus faciles à saisir (fig. 23). Étant donné le soin avec lequel ont été dressées les sections terminales de ces outils, on est porté à croire que, s'ils ont pu jouer parfois le rôle de broyeurs, leur principal et ordinaire emploi a été de servir à lisser, avant la cuisson, l'argile des vases. Avec le tour, la rotation de l'axe et la pression de la main sur la galette de terre humide suffisent à répartir également les parcelles de la matière; tant que le potier ne possède pas ce simple et merveilleux instrument, le polissoir lui est indispensable pour corriger les défauts du modelage et pour effacer, sur la panse, les traces des doigts.



20.—Pierre ronde. Demi-grandeur. *Ilios*, fig. 95.

La poterie n'était pas seule soumise à cette opération du polissage; on devait encore utiliser ces instruments pour donner les der-





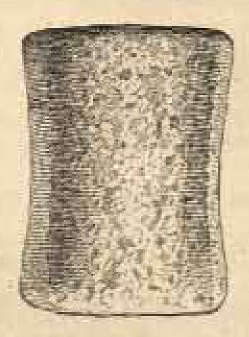
21. — Mortier et pilon. Basalte et pierre calcaire très dure. Demi-grandeur. *Ilios*, fig. 91 et 92.

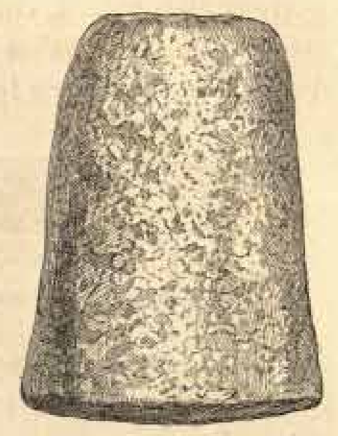
nières touches à l'os et à la corne qui concouraient avec la pierre à rendre les services que l'on demandera plus tard au métal. On les employait aussi à terminer les haches et les couteaux, au moyen du sable mouillé que l'on interposait entre le polissoir et l'ébauche de l'arme ou de l'outil. Étudiées avec une attention minutieuse que l'on n'a pas encore appliquée aux monuments du même ordre qui proviennent de la Grèce, les haches de nos gisements occidentaux ont livré le secret du procédé. On y aperçoit très souvent, sur les faces polies, de petites stries longitudinales. Ce sont les empreintes laissées par les grains de sable. On n'a pas encore signalé, dans les montagnes de l'Asie Mineure et de l'Hellade, mais il est probable que l'on y retrouvera, un jour ou l'autre, quand on prendra la peine de les chercher, ces polissoirs fixes, ménagés dans de gros blocs de rocher, où l'ouvrier venait terminer la hache qu'il avait d'abord dégrossie; il la posait dans une cuvette ovale à



22. — Polissoir. Hématite. Demi-grandeur. *Ilios*, fig. 94.

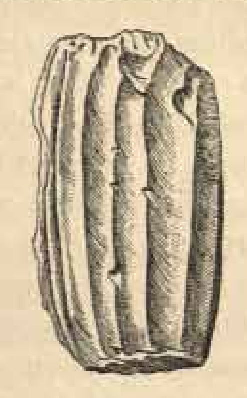
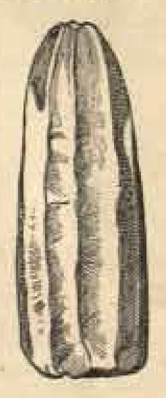
fond très uni ou dans une large rainure anguleuse, et, d'un mouvement vif et continu, il l'y promenait, toute baignée d'eau, jusqu'au moment où toutes les arêtes et toutes les aspérités avaient disparu, par l'effet d'une lente usure[1]. Plus qu'aucune autre, l'industrie de la pierre, dès





23. — Polissoirs : 1. marbre noir, grandeur réelle; 2. marbre rougeâtre, 2/3 de la grandeur; 3. granit, 2/3 de la grandeur. Schliemann, *Tirynthe*, fig. 13, 14, 15.

qu'elle est sortie des premiers tâtonnements et qu'elle vise à une certaine élégance, a besoin des pratiques du polissage; celui-ci est le seul moyen qu'elle possède de remédier à l'insuffisance des instruments dont elle dispose, instruments qui ne peuvent jamais lui donner qu'une taille très imparfaite, que des surfaces inégales et rugueuses. Un certain nombre de noyaux ou *nuclei*, comme on les appelle, nous montrent les blocs desquels on détachait, par éclats, les morceaux destinés à fournir des flèches, des haches et des marteaux (fig. 24).

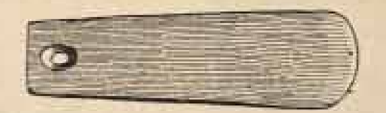

24. — Nuclei. Obsidienne. Missolonghi. *Berliner Gesellschaft für Anthropologie*, 1873, pl. XIV, fig. 11, 12, 13.

Ce n'était pas tout d'avoir réussi, par les procédés que nous avons indiqués, à se pourvoir d'instruments qui fussent capables d'entamer et de couper des matières même assez résistantes; encore fallait-il pouvoir entretenir le fil d'un tranchant que l'usage devait bientôt

1. De Mortillet, *Le préhistorique*, pp. 534-535. M. de Mortillet dit avoir constaté en France l'existence de cent vingt-sept de ces polissoirs fixes, disséminés dans trente de nos départements.

émousser. De là l'emploi des aiguisoirs, que l'on a recueillis dans les pays les plus divers, en Amérique aussi bien qu'en Europe[1]. C'est ce caractère qu'il convient d'attribuer à de longues lames plates, qui sont percées d'un trou, à l'une au moins de leurs extrémités (fig. 25). Il est vraisemblable qu'on les portait sur soi, attachées avec un cordon, de manière à les avoir toujours sous la main pour affûter à nouveau,

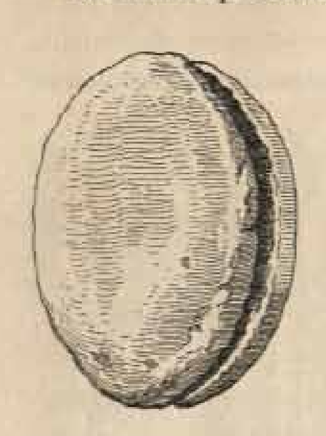




25. — Aiguisoirs. Schiste vert et noir. Demi-grandeur. *Ilios*, fig. 117 et 118.

en cas de besoin, l'arme ou outil que l'on venait d'ébrécher. Ainsi font encore nos paysans : pendant la fenaison, le faucheur ne se sépare pas de la pierre sur laquelle, bien des fois par jour, il repasse sa faux. Promenez-vous, à ce moment, dans la campagne, et, au coin de tous les prés, vous entendrez le fer grincer sur l'aiguisoir.

Les lames qui servaient à cet usage étaient faites, pour la plupart, d'un schiste très dur ; on avait reconnu, à l'essai, que cette roche était particulièrement apte à remplir cette fonction. C'est là un des indices qui nous aident à déterminer le rôle de ces outils, dont la destination avait échappé tout d'abord à quelques-uns de ceux qui ont étudié les premiers les collections d'objets de l'âge de la pierre que l'on a commencé de former en Grèce et en Asie Mineure[2].



26. — Poids de métier. Granit. Demi-grandeur. *Ilios*, fig. 99.

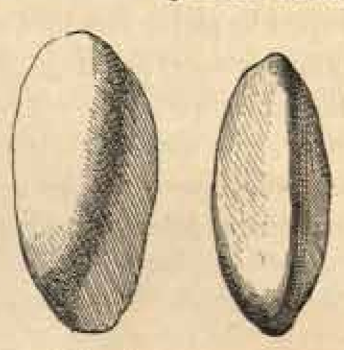
Nous avons signalé les plus curieux des objets qui composent cet outillage primitif, ceux dont la nature et l'emploi se laissent le plus aisément deviner. Nous ne citerons que pour mémoire quelques autres pièces qui offrent moins d'intérêt et ne répondent pas à des besoins aussi clairement définis. Schliemann reproduit un objet de forme ovale, en granit, où a été creusée une rainure profonde qui tourne, dans le

1. Schliemann, *Ilios*, p. 310.

2. Albert Dumont avait rangé ces lames parmi les haches, sans faire attention qu'elles n'auraient pas été assez solides pour résister à un violent choc (*Collection préhistorique de M. Finlay*, p. 29). A. Martin, dans son catalogue, n'avait indiqué aucune attribution (*Revue archéol.* 1877, 2, p. 169).

sens de la plus grande dimension, tout autour de cette espèce de disque (fig. 26). Cette rainure n'a pu servir qu'à l'insertion d'une corde; ce doit être là un poids de filet ou de métier à tisser.

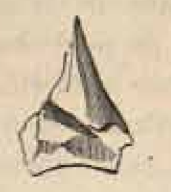
Enfin, il est difficile de ne pas voir des armes de jet, probablement des balles de fronde, dans des pierres en forme d'olive qui ne sont pas rares (fig. 27). Rien ne prouve d'ailleurs qu'elles appartiennent toutes à l'époque primitive. Sans doute, lorsqu'on eut le plomb, ce fut lui que l'on employa de préférence à cet usage; mais il est possible qu'alors même, lorsqu'on se trouvait à court de métal, on ait continué à se servir de la pierre. Il en est de même pour ces fusaïoles qui se rencontrent par milliers dans les ruines des plus vieilles cités. De beaucoup le plus grand nombre sont en terre cuite; mais il y en a beaucoup aussi en stéatite et en pierre de couleur. Qu'elles aient servi de pesons pour le fuseau et le métier à tisser ou de poids pour entraîner les filets au fond de l'eau, peu importe; là encore, avant de savoir façonner, décorer et cuire une rondelle d'argile, on a dû se contenter d'un caillou que l'on perforait pour le fixer par un nœud sur la corde qu'il devait tendre.


27. — Balles de fronde, au 3/8 de la grandeur réelle. *Finlay*, 40, 41.

Nous croyons avoir signalé les types principaux, ceux qui caractérisent le plus ancien outillage que se soient donné les premiers habitants de la contrée qui s'appellera plus tard la Grèce. Nous aurions pu, pour chaque catégorie d'instruments, multiplier les exemples; mais c'eût été vraiment peine perdue. Les moyens dont dispose cette industrie sont si limités, que son œuvre ne peut jamais présenter une grande variété. La seule matière qu'elle façonne n'est pas susceptible de recevoir des formes très diverses; elle condamne l'ouvrier à un travail dont les lenteurs le détournent d'aller au delà de ce qui est indispensable à la satisfaction de ses besoins les plus élémentaires. Dans ces conditions, il ne sera point tenté tout d'abord d'innover et d'inventer; il répétera longtemps le type qu'il sera arrivé à produire avec une certaine aisance. Quelques échantillons suffisaient donc à faire la démonstration qui devait ouvrir cette histoire de l'art grec. Le travail a passé ici par les mêmes phases que partout ailleurs; en Grèce, comme en Gaule et en Scandinavie, on a commencé par le commencement.

La différence, c'est qu'en Grèce cette industrie n'a pas eu le temps d'accomplir jusqu'au bout son évolution, d'espacer et de multiplier ses efforts pour tirer tout le parti possible de la matière et du procédé. Grâce à la proximité de nations qui connaissaient et qui pratiquaient la métallurgie depuis des siècles, les tribus qui s'étaient fixées sur les côtes de la mer Égée reçurent de leurs voisins le métal bien avant que, sous la pression de la nécessité, elles eussent achevé de contraindre la pierre à leur fournir tout ce que celle-ci est susceptible de donner là où c'est sur elle seulement que l'on compte.

On ne saurait donc dire que la Grèce ait eu son *âge néolithique*, si l'on entend garder à ce terme le sens que lui ont donné les archéologues qui ont étudié les antiquités préhistoriques de l'Occident; mais il y a eu un âge, dont nous ne saurions évaluer la durée, pendant lequel la pierre servait d'appoint; on persistait à réclamer d'elle certains services, parce qu'on ne possédait pas encore le métal en quantité suffisante. C'est cet âge, dernier prolongement d'un régime antérieur, que nous avons tenu à faire connaître; rien de ce qui concerne les débuts mêmes et les premiers tâtonnements du génie grec ne saurait être indifférent à l'histoire.



CHAPITRE III

LES PRINCIPAUX CENTRES DE LA CIVILISATION MYCÉNIENNE

§ 1. — MÉTHODE A SUIVRE DANS L'ÉTUDE DE CETTE CIVILISATION

Si nous avons commencé par grouper, dans une étude spéciale, les renseignements qui concernent l'âge de la pierre et si nous en avons classé les monuments plutôt d'après leur caractère et d'après leur fonction présumée que d'après ce que l'on sait de leur provenance, c'est que ceux-ci, du moins pour la plupart, n'appartiennent pas à des temps où se fussent déjà formés des centres de population qui aient laissé un nom dans l'histoire. Ce qu'ils représentent, c'est un premier effort pour sortir de la barbarie, c'est une industrie rudimentaire qui, étant donnée la pauvreté des moyens dont elle disposait, ne pouvait manquer d'aboutir partout à des résultats sensiblement pareils, sur les différents points d'une même région; c'est un état général; ce sont des habitudes et des pratiques qui ne devaient pas varier beaucoup d'une peuplade à une autre, des rivages orientaux de la mer Égée à ses plages occidentales et aux îles qui sont semées entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique.

Pour définir ces effets et cet état, nous avons, il est vrai, fait intervenir aussi un certain nombre de monuments qui proviennent de cités historiques, où ils se sont trouvés parmi les restes d'une civilisation plus avancée, qui connaît déjà l'usage du métal. C'est que l'emploi de la pierre taillée n'a pas cessé brusquement le jour où les premières armes et les premiers outils de métal ont fait leur apparition chez les tribus qui ne s'étaient servies jusqu'alors que de la diorite, de la serpentine et du silex. Ces tribus n'ont possédé, tout d'abord, que des quantités très faibles de cuivre et de bronze; les instruments faits de ces matières sont demeurés, pendant un temps plus ou moins long, des objets rares et précieux. C'est lentement et

par degrés que l'on a cessé d'utiliser la pierre, à mesure que le métal devenait plus commun. Or, de tous les produits d'un art ou d'une industrie quelconque, ceux qui sont en général les mieux conservés, ce sont les plus récents; ils ont été exposés pendant moins de siècles à toutes les chances de destruction qui menacent les œuvres de l'homme. C'est ainsi que les plus beaux échantillons du travail de la pierre nous ont été fournis par les fouilles de Troie, de Tirynthe et de Mycènes, villes où le métal était déjà appliqué à tous les usages de la vie. L'industrie primitive s'y survivait, en quelque sorte, à elle-même; les ouvrages qu'elle continuait d'y créer, auprès des ateliers du fondeur, du forgeron et de l'orfèvre, n'étaient plus qu'un appoint qui suppléait à l'insuffisance d'un approvisionnement encore trop difficile et trop restreint; mais tant que son activité se prolongeait, même ralentie et comme mourante, les procédés qu'elle mettait en œuvre restaient toujours ceux d'autrefois, ceux qui étaient dus à l'esprit inventif et à la patience laborieuse des lointains ancêtres. Nous avions donc le droit d'invoquer le témoignage des haches de jade et autres instruments de même sorte découverts sous la superposition des ruines, dans ces lieux célèbres, pour compléter les données trop fragmentaires qui sont dues aux trouvailles que le hasard seul a fait faire, sur la surface du sol, dans nombre d'endroits où ne s'est conservée aucune trace d'agglomération urbaine.

En remuant les décombres des cités dont les noms résonnent dans les chants de l'épopée grecque, nous avons entrevu une société déjà plus avancée, où se sont constitués des groupes distincts, qui, plus ou moins favorisés par l'opportunité des lieux et par la diversité des circonstances, ont atteint, chacun de son côté, des degrés inégaux de développement, degrés que permettent de mesurer les débris d'édifices en partie conservés ainsi que le mobilier découvert parmi les ruines et dans les nécropoles adjacentes. Entre tous ces bâtiments, de même qu'entre les objets qu'ils ont livrés à notre curiosité, il y a des ressemblances assez marquées pour que l'on ait voulu représenter, par une dénomination générale, l'œuvre éparse et successive de toutes ces petites communautés, l'art et l'industrie des générations qui se sont succédé, sur le pourtour de la mer Égée, entre le temps où les tribus semées dans cet espace se sont dégagées de la barbarie, au cours de leurs migrations sans cesse renouvelées, et le moment où elles se sont établies, pour former bientôt la nation grecque, dans les positions qu'elles ne devaient plus quitter. Comme

tous les termes de cette espèce, celui-ci, quel qu'il soit, aura ses défauts; il soulèvera des objections plus ou moins fondées. Le mouvement de travail et de progrès semble avoir commencé sur plus d'un point; il s'est poursuivi, sur des théâtres distants les uns des autres, par l'effort de tribus qui entretenaient entre elles des relations assez étroites pour que les ouvrages sortis de leurs mains offrissent, d'où qu'ils vinssent, des ressemblances très sensibles, mais qui n'étaient pourtant pas soumises à un seul maître, qui, séparées les unes des autres par des montagnes ou par la mer, vivaient chacune de sa vie propre et indépendante.

L'archéologie contemporaine a eu cependant ses raisons pour adopter l'expression qui est aujourd'hui entrée dans l'usage. L'État dont Mycènes était la capitale semble avoir été le plus puissant qui se soit constitué, dans la Grèce continentale, pendant les quatre ou cinq siècles qui ont précédé l'invasion dorienne. C'est ce que l'épopée atteste par le rang qu'elle assigne au roi de Mycènes, à cet Agamemnon qu'elle place à la tête de la ligue des princes qui se sont armés contre Troie, et l'étude du terrain a confirmé cette assertion. Les ruines de l'enceinte et des édifices de Mycènes sont les plus imposantes de toutes celles qui, sur le sol de la Grèce, paraissent remonter à ce que l'on appelle parfois l'âge héroïque, et, dans aucun des sites qui nous ont livré les monuments de cet âge reculé, les fouilles n'ont fait découvrir autant de richesses, n'ont donné l'idée d'un aussi beau développement d'art et d'industrie. Parmi les découvertes qui nous ont révélé, depuis trente ans, ce monde si profondément oublié d'une Grèce plus ancienne que celle d'Homère, il n'en est pas qui aient eu autant de retentissement que celles de l'acropole mycénienne; ce sont elles surtout qui nous ont donné les moyens de définir cette civilisation, de la distinguer tout à la fois des civilisations de l'Égypte et de l'Asie, qu'elle n'a point ignorées, mais dont elle ne procède pas directement, et de la civilisation grecque proprement dite, dont elle est comme la préface. Il y a enfin un dernier motif qui, à lui seul, aurait suffi pour nous décider à ne point innover en cette matière, à nous servir de l'appellation déjà consacrée : c'est que notre embarras eût été grand s'il nous avait fallu en proposer une autre et la justifier. Celle que nous avons inscrite en tête de ce chapitre a du moins cet avantage que, dans tous les pays où nos études sont cultivées, elle est comprise à première vue. Sans oublier les réserves dont il convient de l'entourer, nous nous y tiendrons, heureux si nous arrivons à

déterminer avec plus de précision qu'il n'a été possible de le faire jusqu'à présent les caractères principaux de cet ensemble, que nous continuerons de nommer la *civilisation mycénienne*. Il y a encore là bien des obscurités, bien des problèmes devant lesquels l'esprit reste perplexe; aujourd'hui cependant, des découvertes qui ne datent que d'hier permettent peut-être de jeter un peu plus de lumière sur cette civilisation mystérieuse, sur ses origines et ses affinités, sur les rapports qu'elle a entretenus avec l'étranger et sur les liens secrets qui la rattachent à l'évolution postérieure du génie hellénique et à son suprême épanouissement.

La méthode d'exposition ne saurait être ici la même que lorsqu'il s'agissait seulement d'alléguer quelques exemples choisis avec discrétion pour donner une idée de ce qu'avait pu tenter et accomplir, dans les limites de la région qui devait être le domaine privilégié de la race grecque, l'industrie de la pierre taillée. Ce que nous avons maintenant à étudier, ce n'est plus cette industrie élémentaire, celle de peuplades encore presque sauvages et à peine fixées au sol, ce sont les monuments d'une activité déjà réglée et féconde. Nous sommes en présence de groupes sédentaires qui ont pris racine sur les hauteurs et qui s'y essayent à la vie urbaine, couverts par des enceintes qu'ils réparent après chaque attaque et qu'ils élargissent à mesure que la cité grandit. Nous rencontrons là des constructions importantes qui témoignent de la variété des ressources et des procédés que ces hommes savaient déjà mettre au service de leurs ambitions. Là où la recherche a été couronnée par un plein succès, à côté des maisons, des palais et des remparts énormes qui se soudent au roc et couronnent les ravins, apparaissent les tombes où étincellent l'argent et l'or des parures royales. Tous les ouvrages qui remontent à cette époque reculée ont bien un air de famille; cependant, aussitôt que l'on entre dans le détail, on s'aperçoit qu'ils n'offrent pas tout à fait le même aspect à Troie, à Tirynthe et à Mycènes, pour ne parler ici que des gisements principaux, de ceux où les antiquités de cette sorte se sont trouvées réunies en plus grand nombre que partout ailleurs; il est tel type qui se rencontre sur l'un de ces points, et qui fait défaut sur les autres. C'est que toutes ces œuvres ne sont pas du même temps; entre les plus anciennes et les plus récentes, il peut y avoir plusieurs centaines d'années. Quoique à peu près contemporains, d'autres monuments peuvent différer en raison de leur provenance; entre la Troade et l'Argolide, il y a toute la largeur de la mer Égée;

pourquoi supposer que les esprits aient partout marché du même pas, que tel ou tel progrès se soit partout accompli à la même heure? Il a pu y avoir des inégalités de génie que nous ne soupçonnons pas; les deux rivages, celui de l'Asie et celui de l'Europe, n'étaient pas tournés vers les mêmes vents et soumis aux mêmes influences; parmi celles qui se faisaient plus ou moins sentir dans tout le bassin oriental de la Méditerranée, il en était qui devaient agir avec plus de force sur l'une que sur l'autre des côtes opposées. Chacun des établissements dont nous interrogerons les ruines a sa physionomie particulière, son originalité; il se caractérise par des traits qui lui appartiennent en propre, et tous ces traits doivent se retrouver dans le tableau d'ensemble où se montrera sous ses diverses faces la civilisation étrange et incomplète dont nous travaillerons à restituer l'image.

Dans ces conditions, l'historien devra donc commencer par se transporter sur les principaux de ces champs de fouilles auxquels la science contemporaine a dû des surprises dont elle est encore tout étourdie; il les décrira l'un après l'autre, il indiquera sommairement les résultats de ces campagnes mémorables; d'après les relations de Schliemann et de Dœrpfeld, d'après les observations qu'il a faites lui-même sur le terrain de leurs découvertes en vérifiant sur place leurs assertions et leurs conjectures, il dira comment on est conduit à se représenter la disposition et l'aspect de chacune des villes qu'ils ont si merveilleusement exhumées. Ces monographies se succéderont, rangées dans un ordre qui tiendra compte tout à la fois de la chronologie probable et des données de la géographie; ce sera seulement après les avoir ainsi présentées au lecteur que nous nous hasarderons à lui soumettre des conclusions générales et à chercher des formules qui résument tout ce que l'on peut savoir aujourd'hui au sujet de l'industrie et des arts de la période dite mycénienne.

§ 2. — THÉRA ET SES RUINES PRÉHISTORIQUES

C'est par l'île de Théra, aujourd'hui *Santorin*, qu'il convient de commencer l'énumération des sites qui nous ont conservé la trace de la plus ancienne civilisation qui se soit développée sur le sol de la Grèce; on a là des données dont le rapprochement permet sinon d'assigner une date aux monuments de cette période qui nous sont parve-

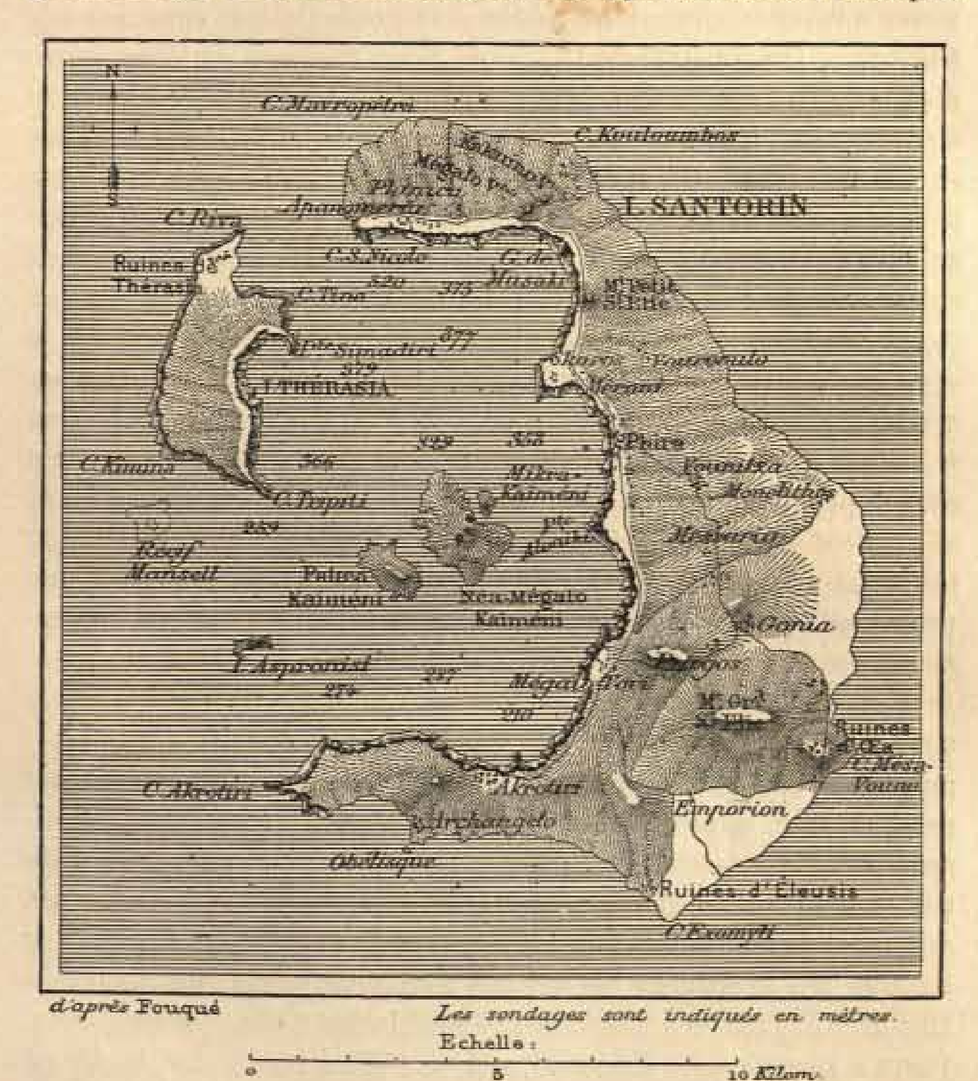
nus, tout au moins d'indiquer avec une certaine approximation la limite extrême au delà de laquelle on ne saurait les faire descendre sans offenser la vraisemblance[1].

Théra, la plus méridionale des Cyclades, a la forme d'un croissant. Vis-à-vis de la concavité de cet arc se trouve une île plus petite, appelée *Thérasia*, qui en continue la courbe, et un îlot, *Aspronisi*, est aussi dans le prolongement du cercle irrégulier que dessine l'ensemble de ces terres (fig. 28). Entre Aspronisi, Thérasia et la face interne de la grande île, il y a une baie au centre de laquelle émergent plusieurs îlots, *Palæa*, *Néa* et *Mikra Kaïméni*. La profondeur moyenne des eaux de tout ce bassin dépasse trois cents mètres. Point de mouillage où les navires puissent jeter l'ancre, si ce n'est au-dessus du cône sous-marin, dont le sommet tronqué reste à quelques mètres au-dessous de la surface liquide. Dans la grande île presque tout entière et dans les petites îles, on ne rencontre que roches volcaniques, différentes variétés de laves, pierres ponces, scories et cendres agglomérées. Il n'y a qu'une exception, le mont *Saint-Élie*, qui, haut de 800 mètres, domine l'île principale. Ses flancs sont composés de marbre et de roches métamorphiques. Sur ce point et sur tout le pourtour de Théra, les terres s'abaissent vers la mer, en pentes assez douces, tandis que du côté de la baie elles sont coupées en falaises abruptes, falaises qui, vis-à-vis de Thérasia, offrent un escarpement d'environ 400 mètres. Sur la section de ces hautes parois, l'œil distingue des lits horizontaux de lave qui correspondent exactement à ceux qui leur font face à Thérasia; ils sont coupés par des rubans verticaux qui représentent les cheminées par lesquelles cette matière a été projetée au dehors. Voici, brièvement résumée, l'explication que la science géologique donne des

1. Dans tout ce chapitre, nous ne faisons que suivre pas à pas M. Fouqué, qui, non sans courir de réels dangers, a consacré sur place plusieurs années à l'étude de Théra et des actions volcaniques dont elle a été récemment le théâtre; nous ne prendrons donc même pas la peine de renvoyer aux pages du livre capital où il a consigné les résultats de ses recherches et qui a pour titre : *Santorin et ses éruptions* (in-4°, 440 pages et 60 planches, Paris, G. Masson, 1879). Nous devons à l'amitié de M. Fouqué la communication d'un mémoire inédit de M. Gorceix, autre géologue qui visita l'île quelque temps après M. Fouqué, avec M. Mamet, membre de l'École d'Athènes, ainsi que de plusieurs dessins, non encore publiés, qui proviennent de cette mission. Voir encore Gorceix, et Mamet, *Bulletin de l'École française d'Athènes*, 1870, p. 185-191, 199-203; *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, t. LXXIII, p. 476; Mamet, *De insula Thera*, Paris, 1874, et enfin le chapitre qu'Albert Dumont a consacré à ces découvertes, dans le tome Ier de ses *Céramiques de la Grèce propre*, chapitre II, *Type de Santorin*. Il avait sous les yeux la collection de vases et autres monuments provenant de Santorin qui avait été formée par MM. Gorceix et Mamet et réunie, par les soins de M. E. Burnouf, dans une salle de l'École française d'Athènes, où elle est encore déposée.

phénomènes auxquels cette île doit sa constitution physique, sa forme et l'aspect étrange qu'elle présente aujourd'hui.

Le mont *Saint-Élie* est le débris d'un continent qui, pendant les premiers âges de la période tertiaire, aurait joint la Grèce à l'Afrique,



28. — Carte de Santorin, d'après Fouqué. (Duruy, *Histoire des Grecs*, t. I. p. 31.)

de celui qu'habitaient les grands mammifères dont les restes ont été retrouvés par M. Gaudry à *Pikermi*, au pied du Pentélique. Vers le commencement de l'époque tertiaire pliocène eut lieu l'affaissement du sol qui donna aux rivages de la Méditerranée, à peu de chose près, leur configuration actuelle. Ce changement n'alla point sans des dislocations profondes; c'est alors que s'ouvrirent des fentes par où

s'échappa la matière ignée et que les volcans de la Grèce entrèrent en activité. L'un d'eux, un des plus puissants, avait sa bouche principale vers le milieu du bassin qui se creuse de nos jours entre Théra et Thérasia. Sous son effort, il se produisit un soulèvement graduel; des terres nouvelles vinrent se souder à la petite île que constituait le Saint-Élie, témoin isolé de la grande terre disparue. Le cône volcanique, d'abord sous-marin, émergea peu à peu, s'entoura de coulées et de cônes secondaires, se couvrit de cendres et de lapilli. C'est ainsi que se créa une grande île, île composite, faite d'éléments qui n'avaient ni le même âge ni la même nature. Cette île couvrait tout l'espace aujourd'hui occupé par les eaux intérieures. Elle avait deux points culminants, le Saint-Élie et la cime du volcan, qui devait être au moins aussi haute; c'est ce que semble indiquer la présence, sur le sommet du Saint-Élie, de pierres ponces qui ne seraient peut-être pas arrivées jusqu'à cette élévation si la bouche qui les vomissait avait été située à un niveau très inférieur. Ces deux sommets se dressaient dans la partie centrale de l'île; leurs flancs, sur lesquels avaient glissé et s'étaient étalées les déjections de toute espèce, s'inclinaient, sans brusques ressauts, vers la ceinture des plages, offrant partout des pentes très propres à la culture; la composition du sol, qui renfermait beaucoup d'oxydes alcalins, était une garantie de fertilité.

Pendant la période quaternaire, où l'homme était apparu sur la terre, l'île ne cessa de s'agrandir par l'apport de nouvelles éruptions; puis arriva la catastrophe dont le géologue reconstitue les phases presque avec la même certitude que s'il avait recueilli les témoignages des spectateurs de ce drame grandiose. Les volcans sont les points faibles de l'écorce souterraine; c'est là qu'elle présente son minimum de résistance; l'espèce humaine l'a appris à ses dépens. Les terrains qui avoisinent les volcans sont plus sujets que d'autres à être déchirés par des mouvements semblables à des spasmes; mais, jusqu'à l'éruption du Krakatau, qui en 1883 a bouleversé le détroit de la Sonde et dévasté les îles de Java et de Sumatra, aucune de ces ondulations du sol, à notre connaissance, n'avait eu des effets aussi terribles que le gigantesque effondrement qui a créé la baie de Santorin.

L'espèce de dôme qui formait la masse de l'île et sa principale saillie reposait sur une fissure souterraine; il s'abattit soudain, laissant à sa place un vide dont l'étendue superficielle est comparable à celle de l'enceinte fortifiée de Paris. Ce qui reste de l'ancienne île, c'est un

étroit rebord que représentent Théra, Thérasia et Aspronisi. Au moment même de la catastrophe, la mer a dû se précipiter, par une profonde découpure qui s'ouvrit au nord, dans l'abîme ainsi creusé; puis le mince rempart céda sur d'autres points et, de brèche en brèche, disparut presque complètement à l'ouest.

La vie végétale et la vie animale durent être brusquement interrompues par cet accident et demeurer ensuite suspendues pour quelque temps, sur toute la surface même des terrains épargnés. Ceux-ci furent recouverts d'une couche de pierres ponces, qui atteint par endroits jusqu'à trente mètres d'épaisseur. L'éruption a précédé l'effondrement, car partout, dans la coupe verticale de la falaise, on voit le tuf ponceux taillé à pic, comme les laves sous-jacentes; aucun tremblement de terre ne l'a bouleversé; l'énorme dépôt, là où il n'a pas été englouti dans les profondeurs marines, est resté tel que l'avaient projeté les bouches du volcan; mais ce qui suffisait, avec ce déluge de scories, à chasser ou à détruire les êtres vivants, c'était le prodigieux dégagement de gaz irrespirables qui ne put manquer de se produire à cette occasion.

Après cet effort terrible et meurtrier, le foyer souterrain entra dans une de ces périodes de repos que présente l'histoire de tous les volcans, et l'île, très diminuée, reçut de nouveaux habitants; on sait le parti que l'homme peut tirer, pour certaines cultures, d'un sol de cette nature. Santorin est aujourd'hui renommée, dans tout l'Orient, pour sa richesse et le bouquet de ses vins qui sentent l'éther. Le calme se maintint très longtemps; Hérodote a plusieurs fois l'occasion de mentionner Théra; il ne signale, à ce propos, aucun phénomène particulier. En l'année 197 avant notre ère, il y eut une éruption, la plus ancienne dont les anciens aient conservé le souvenir; une île, premier noyau du petit archipel des *Kaïménis* ou « brûlées », toute formée de matières incandescentes, apparut, comme soulevée du fond de la mer, au milieu de la baie, entre Théra et Thérasia. En 46 après Jésus-Christ, une autre île vint s'ajouter à la précédente, dans les mêmes conditions; puis, sous le règne de Léon l'Isaurien, en 726, il y eut un nouveau soubresaut du sol, une nouvelle émission de matières ignées. Les ponces furent lancées en telle quantité, qu'elles couvrirent la mer sur d'immenses étendues et que les vents les transportèrent jusque sur les côtes de l'Asie Mineure et de la Macédoine. Les forces souterraines recommencèrent ensuite à dormir d'un sommeil prolongé; mais en 1570 elles se réveillèrent, et, depuis ce

moment, il n'y a pas eu un siècle sans qu'une éruption soit venue modifier l'aspect des terrains et faire sortir des eaux quelque îlot qui s'ajoutait aux massifs antérieurement créés; on dirait que la nature travaille à reconstituer cette terre qu'elle a jadis si maltraitée et détruite presque tout entière. Cette œuvre, elle l'a continuée de nos jours, par l'éruption de 1866, la première dont toutes les phases aient été suivies et décrites par des observateurs compétents. Le mieux préparé de tous, celui qui s'est consacré à cette étude avec le plus de passion et de persévérance, c'est M. Fouqué, qui avait déjà visité les volcans de l'Italie, de la Sicile et des Canaries; il a fait trois voyages et de longs séjours à Santorin. L'éruption a gardé toute sa violence pendant plus d'un an; les phénomènes qui manifestaient l'action du feu intérieur n'ont cessé que par degrés et très lentement; les explosions se sont continuées jusqu'en 1870. Aujourd'hui encore, des fumerolles blanchissent les flancs du cône qui, sur la plus grande des *Kaïménis*, s'est élevé jusqu'à une hauteur d'à peu près 120 mètres. Pendant qu'était le plus actif le travail qui donna naissance à ce monticule et aux amas de blocs incohérents qui lui servent de base, la mer était, tout à l'entour, tellement échauffée, que l'on ne pouvait pas y tenir la main. A travers ses eaux, qui avaient pris une couleur d'un blanc jaunâtre, montaient, par grosses bulles qui venaient crever à la surface, des gaz combustibles qui s'allumaient au contact des roches incandescentes, et l'incendie se propageait jusqu'à la limite des dégagements. Le vent qui soufflait par rafales éteignait souvent ces feux; mais bientôt ils se rallumaient, et la flamme s'étendait de nouveau sur la plaine liquide.

De pareils phénomènes, auxquels n'ont pu assister sans surprise et sans émotion tous ceux qui en ont été les témoins, auraient bien autrement frappé l'imagination des anciens, qui n'avaient pas la science pour leur en rendre raison. S'ils s'étaient produits, plusieurs siècles même avant Hérodote, au temps où les colons doriens se répandaient dans l'Archipel, il s'en serait gardé quelque mémoire au moins sous la forme de mythes analogues à ceux de la Chimère lycienne et de cet Encelade que l'on disait être enseveli sous l'Etna; mais, à notre grand étonnement, nous ne trouvons rien de pareil, ni chez les historiens, ni chez les poètes, ni chez les géographes qui mentionnent Théra et ses traditions locales[1]. Or, d'après les données

1. PINDARE, *Pythiques*, IV, 459; STRABON, X, V, 1; XVII, III, 21; PAUSANIAS, III, I, 7.

qu'a recueillies Hérodote, c'est vers le douzième siècle avant notre ère que l'île aurait reçu la colonie spartiate conduite par Théras, et l'on croyait savoir qu'une colonie phénicienne s'était établie à Théra huit générations, c'est-à-dire deux siècles et demi plus tôt, ce qui nous conduit jusque vers le quinzième siècle[1]. D'autre part, après la catastrophe que nous avons racontée d'après les géologues, il a fallu de longues années pour que tombât et s'apaisât par degrés la fureur du volcan, pour que disparussent les uns après les autres tous les symptômes qui pouvaient faire craindre le retour d'un pareil désastre, pour que le sol se raffermît en se refroidissant et qu'il se formât à sa surface, par la lente action de l'air qui décompose les roches, les scories et les cendres, une couche de terre végétale où les plantes et les animaux pussent trouver leur nourriture[2]. Il a fallu plus de temps encore pour que l'on allât jusqu'à oublier la catastrophe, jusqu'à l'oublier si complètement que la tradition n'en a pas conservé même le plus vague souvenir. On alléguera, pour expliquer cet oubli, que la population de l'Archipel était alors très clairsemée, que les habitants des différentes îles n'avaient pas entre eux, à cette époque, des relations très suivies, comme ils en eurent lorsque se célébrèrent ces grandes fêtes nationales où tous les fils d'une même race entendaient parler des événements qui se produisaient sur les points du monde grec même les plus éloignés du centre; on rappellera que Théra est de toutes les Cyclades la plus lointaine et la plus isolée. Dans ces conditions mêmes, on ne saurait évaluer à moins d'une centaine d'années le temps qu'avait dû exiger cette réparation des terrains et cette abolition de la mémoire; il est possible même que ce soit compter trop juste, et qu'il ait fallu bien plus d'hivers et d'étés pour effacer sur le sol et dans les esprits la trace de la catastrophe.

D'un autre côté, en se fondant sur des raisons d'ordre purement géologique, M. Fouqué arrive à placer aux environs de l'an 2000 l'éruption où s'est écroulé le volcan et créée la baie de Santorin[3]. Ainsi, quelque voie que l'on suive, on aboutit à peu près au même résultat.

1. Hérodote, IV, 147, 148.

2. Des observations faites sur les terres qui, dans les parages du détroit de la Sonde, ont été recouvertes de cendres et de pierres ponces, en 1883, par l'éruption du Krakatau, permettraient de se faire une idée du temps qu'exige la modification des surfaces de l'apport volcanique et leur adaptation à la vie; mais, dans cette évaluation, il faudrait tenir compte de la différence des milieux. Les pluies sont plus abondantes dans la région équatoriale et la chaleur y est plus intense qu'à Théra.

3. Fouqué, *Santorin*, p. 129-131.

Cette éruption est antérieure d'un siècle tout au moins et peut-être de beaucoup plus au quinzième siècle, dans le cours duquel, suivant la chronologie généralement admise, les marins de Sidon commencèrent à visiter les îles de l'Archipel et à y répandre les produits de l'industrie égypto-chaldéenne.

Les témoignages de l'histoire s'accordent avec les découvertes de l'archéologie et de l'épigraphie à constater que les Phéniciens se sont établis à Théra et y ont fait un long séjour; on serait tenté de croire qu'ils ont été les premiers, après la fin de l'éruption, à reprendre pied sur l'île depuis longtemps abandonnée. Ils venaient de loin, de trop loin pour que le bruit du désastre fût arrivé jusqu'aux oreilles de leurs pères, alors que ceux-ci habitaient encore les îles du golfe Persique ou que du moins ils ne s'éloignaient guère des rivages de la Syrie. Aucun souvenir importun ne les empêchait de profiter des avantages que leur offrait, dans ces mers qu'ils abordaient pour la première fois, le merveilleux abri de cette baie si bien close. Que l'île fût déserte, c'était pour eux tout bénéfice : ils n'auraient pas de combats à y livrer ni de concurrence à y craindre; la place était donc bien choisie pour y installer le plus important des comptoirs qu'ils auraient dans cette région, l'entrepôt qui leur servirait à approvisionner et à ravitailler les marchés qu'ils allaient ouvrir un peu partout, dans les Cyclades. Admettons que les Phéniciens soient restés seuls à occuper Théra, jusqu'à l'arrivée de la colonie spartiate; dans cette hypothèse, nous comprendrons encore mieux que tout souvenir de l'ancienne catastrophe se soit perdu sans retour. Les Phéniciens n'avaient pas été témoins de cet accident, et il n'y avait pas dans l'île de population grecque qui pût, de génération en génération, s'en transmettre le récit, jusqu'à ce qu'il fût recueilli par la poésie ou par l'histoire. Avec Théras, l'île redevint grecque; mais les nouveaux colons, des Doriens du Péloponèse, venaient, eux aussi, d'une contrée lointaine, où l'on n'avait pas non plus entendu parler de ce qui s'était passé, quatre ou cinq siècles plus tôt, dans un canton détourné de l'Archipel. La tradition locale avait été trop longtemps interrompue pour que le fil s'en soit jamais renoué.

Les anciens n'avaient donc aucune idée, aucun soupçon du drame que la nature avait joué sur cette scène. Les hommes qui habitaient l'île, pendant toute la durée de l'âge classique, n'ont jamais eu l'occasion de se demander s'il n'y avait pas, sous les maisons où ils vivaient, d'autres maisons que la cendre avait recouvertes et qu'elle

cachait à leurs yeux. Au contraire, le problème se posa tout d'abord devant les observateurs modernes. En étudiant la section droite des falaises, ils avaient déterminé tout d'abord le point où finissait le sol primitif, celui d'avant l'éruption. Partout ce point était indiqué, à une hauteur au-dessus de la mer qui ne variait pas sensiblement, par une mince couche de terre végétale qu'avait formée la décomposition des vieilles laves, couche qui s'interposait entre ces laves et l'énorme amas des pierres ponces que le volcan avait projetées avant de s'engloutir dans l'abîme; la ligne de démarcation était bien tranchée. Or, sous cette couche de scories, on a retrouvé la preuve que l'île était déjà habitée avant le cataclysme qui en a noyé la plus grande partie.

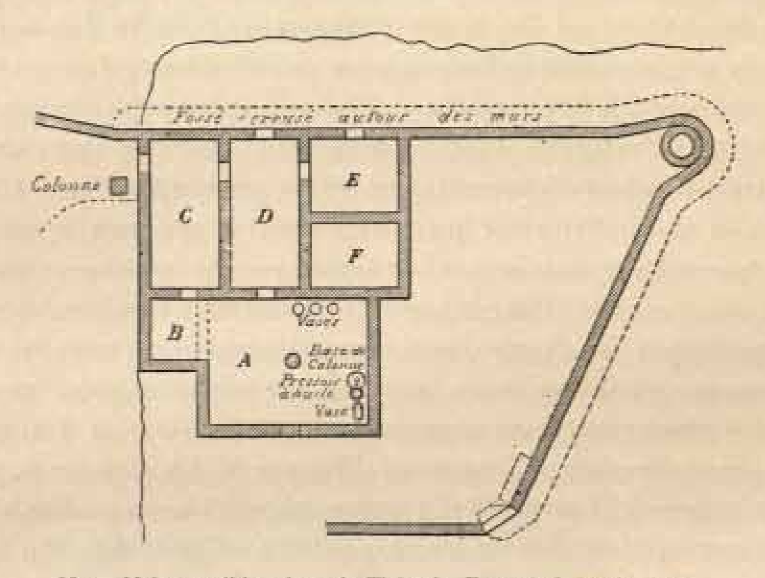
La découverte est due à une circonstance fortuite. Les entrepreneurs de la Compagnie de Suez avaient pris l'habitude d'envoyer leurs bateaux charger de la pouzzolane à Santorin en vue des travaux qu'ils exécutaient à Port-Saïd. Tant à Théra qu'à Thérasia, leurs ouvriers exploitèrent, pendant plusieurs années, la couche de ponce. On s'arrêtait à un niveau inférieur qui était partout à peu près le même; la fin de la couche y était souvent marquée par de nombreux blocs de pierre, qui venaient gêner le travail. Les ouvriers voyaient bien qu'ils avaient affaire à des débris d'anciennes constructions; mais les débris de ce genre sont si nombreux dans l'île, que personne ne se demandait à quel temps ceux-ci pouvaient appartenir. L'attention fut appelée pour la première fois sur ces trouvailles par M. Christomanos, professeur de chimie à l'Université d'Athènes, qui était venu étudier à Théra les phénomènes éruptifs; il n'hésita point à affirmer que l'on avait là les restes de bâtiments antérieurs à la formation du tuf ponceux.

Avant de se ranger à cette opinion, il convient de se demander si les faits observés ne peuvent pas s'expliquer autrement. Ces restes, ne seraient-ils pas ceux de tombeaux qui auraient été creusés à la base du tuf ponceux sur les points où cette base est apparente, vers le bas des parois verticales qui ont été taillées par la convulsion suprême? Il y a des tombeaux de l'époque hellénique, à Théra, qui se trouvent dans cette situation. Dans le cas même où l'on reconnaîtrait qu'il s'agit là non de caveaux souterrains, mais de constructions élevées à l'air libre, n'est-il pas possible que le tuf ait été remanié, qu'il ne couvre ces bâtiments que par l'effet d'un éboulement postérieur? Un pan de la falaise se serait détaché, à la suite d'un tremblement de terre ou d'une pluie d'orage, et il serait venu ensevelir les maisons bâties au pied de l'escarpement. En fait, c'est ce

qui est arrivé, à Santorin même, pour le débarcadère de *Phira*, dont les maisons, toutes modernes, sont maintenant enterrées à demi et finiront par être complètement recouvertes.

Les fouilles ont répondu à toutes ces objections, levé tous ces doutes. Il suffira, pour le prouver, d'exposer les résultats de celles qui ont été commencées, en 1866, au pied de la falaise sud de Thérasia, par MM. Alafousos et Nomicos, habitants de l'île, et par M. Von Hahn, puis terminées, l'année suivante, par M. Fouqué.

Le bâtiment que ces fouilles ont découvert se compose de plusieurs pièces d'inégale grandeur (fig. 29). La plus grande, A, située au midi,



29. — Maison préhistorique de Thérasia. Fouqué, *Santorin*, p. 96.

a 6 mètres de long sur 5 de large; elle présente en outre, vers l'ouest, un prolongement B qui forme une sorte de petite chambre carrée de 2^{m},50 de côté. La pièce A et son annexe B sont séparées du reste de l'édifice par un mur transversal. De l'autre côté de ce mur, on trouve, en allant de l'est à l'ouest : 1° une pièce C, longue de 6 mètres, large de 2^{m},50; 2° une pièce D, de mêmes dimensions que la précédente; 3° deux pièces plus petites E et F, séparées par une cloison transversale. Après avoir déblayé ces pièces, on a suivi une muraille d'enceinte extérieure, qui forme d'abord sur une longueur de 8 mètres le prolongement en ligne assez régulière du mur nord de l'édifice, puis qui tourne en suivant une ligne flexueuse vers le sud-ouest et s'interrompt enfin à 18 mètres du sommet de l'angle pour laisser une

ouverture d'entrée de ce côté. L'angle nord-est de cette enceinte est occupé par une maçonnerie cylindrique G, offrant une cavité d'environ 80 centimètres et élevée d'un mètre au-dessus du niveau du sol. Pour éviter les éboulements, on avait commencé par vider l'intérieur des chambres; lorsque ce travail a été terminé, on a pu faire creuser, à l'extérieur, un fossé profond tout le long de la façade septentrionale du bâtiment et du mur qui y fait suite. On a reconnu ainsi que les murs reposent directement sur la lave ancienne; celle-ci a été aisément atteinte par le constructeur, à travers la mince couche de terre végétale qui formait le sol de ce quartier, avant que la ponce eût commencé de s'y accumuler; cette couche est partout apparente, autour du bâtiment et dans l'intérieur des pièces dont il se compose. En dégageant le gros mur qui limite l'édifice, on y a relevé, dans la pièce C, une lucarne située tout près du plafond, et, dans chacune des pièces D et I, une fenêtre plus large, qui n'est qu'à un mètre environ au-dessus du sol[1]. Dans l'intérieur du bâtiment, on a recueilli des amas d'orge et d'autres grains, soit disposés sur le sol en tas au pied des cloisons qui séparent les chambres, soit, plus souvent, renfermés dans des vases divers de forme et d'ornementation; les plus grands de ces vaisseaux d'argile ont jusqu'à 100 litres de capacité. On a ramassé aussi, dans ce même enclos, des poids en lave, des meules, des auges et d'autres instruments de pierre, une pointe de flèche en obsidienne, d'environ 8 centimètres de longueur (cul-de-lampe du chapitre II), et une petite scie en silex. Il a été découvert un squelette humain, dans la pièce A, près de l'entrée de la pièce B. Le sentiment de ceux qui virent ces restes en place fut que le cadavre n'avait point été couché à terre par des mains qui l'auraient déposé pieusement dans sa dernière demeure; le corps paraît s'être affaissé sur lui-même, écrasé par la chute du toit. On aurait là une de ces victimes de l'éruption qui se sont retrouvées, en assez grand nombre, dans les ruines de Pompéi. Étant données les circonstances, la rencontre d'un squelette parmi les décombres d'un village n'a rien qui soit pour nous surprendre. Les habitants furent-ils assez tôt et assez clairement avertis du danger pour que la plupart d'entre eux aient pu s'y soustraire par la fuite? Nous l'ignorons. Pour répondre à cette question, il faudrait pouvoir sonder les profondeurs de l'abîme qui sépare Théra de Thérasia, ou du moins soulever tout entier

1. Ces fenêtres ont 0m,60 de haut et 0m,50 de large.

l'épais linceul de cendres et de lave qui couvre les parties épargnées de l'île. En tout cas, lors même que cette population aurait eu sous la main assez de barques pour pouvoir s'y jeter et s'échapper à temps, il a dû y avoir, comme il est arrivé en Campanie, des indécis, des traînards, qui succombent pour avoir pris trop tard leur parti de ne plus songer qu'à sauver leur vie.

L'impression qui se dégage du récit des fouilles, c'est celle du désordre de maisons qui ont été surprises par l'éruption au moment où leurs hôtes, après avoir rentré la dernière récolte, se livraient paisiblement à leurs occupations domestiques. Sans doute, en Égypte et ailleurs, on a bien trouvé des vases et des aliments enfermés dans la tombe; mais ils sont alors rangés dans un certain ordre où l'on devine la solennité des rites funéraires. Ici, rien de pareil. Les poteries, les grains se trouvent un peu partout, les unes abandonnées au milieu des chambres ou dans les cours, les autres entassés surtout dans de petites pièces qui paraissent avoir servi de celliers. A-t-on d'ailleurs jamais construit des tombes à plafond de bois et à fenêtres pratiquées presque au niveau du sol, des tombes ainsi promises à une destruction rapide et largement ouvertes au regard du passant? Chez tous les peuples qui ont eu le souci de la sépulture, n'a-t-on pas toujours cherché à cacher le cadavre dans une demeure que l'on pût croire bâtie pour l'éternité, soit dans les flancs du roc, soit derrière des murs épais et aveugles, dans un caveau où nul œil indiscret ne vînt troubler le repos du mort? C'est donc bien une maison d'habitation qui a été découverte par M. Fouqué, maison qui a été certainement bâtie avant la projection de la ponce. Il convient de noter la place qu'y occupent les baies qui en éclairent les pièces principales. C'est la montagne qu'elles regardent; or, si la demeure avait été élevée, comme on a pu le supposer un moment, bien après l'éruption, au pied d'une haute paroi de tuf, sur une étroite corniche que les éboulements auraient créée entre la falaise et la mer, c'est vers la mer et non vers la falaise toute voisine que les fenêtres seraient tournées. D'ailleurs les matières sous le poids desquelles a cédé la toiture n'ont point été roulées et entraînées là par les eaux; les pierres ponces qui remplissent l'intérieur des chambres ont toutes conservé leurs arêtes vives, comme au jour de leur chute. Il n'en est point autrement de celles que l'on trouve en dehors du bâtiment, dans son voisinage immédiat; les lignes de stratification y sont sensiblement horizontales ou présentent seulement une légère inclinaison qui correspond à

celle du terrain sur lequel se sont déposées les déjections volcaniques. Ces lignes peuvent être suivies sur une grande longueur le long de la falaise; elles passent au-dessus des constructions sans qu'aucune brisure et aucune dépression même y soit visible; toute cette masse de ponce a été formée du même coup par une éruption qui a pu durer quelque temps, mais sans interruption notable.

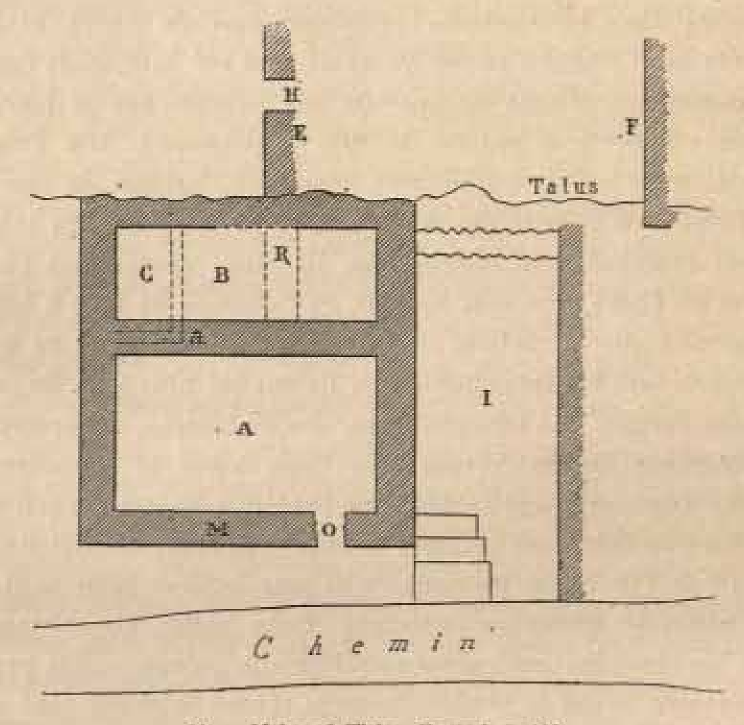
Si quelques doutes pouvaient encore subsister, ils seraient levés par une dernière observation. De nombreux fragments de vases ont été trouvés dans les maisons préhistoriques de Théra et autour d'elles. On avait d'abord pensé qu'ils avaient été introduits dans l'île par le commerce; Théra ne possède pas aujourd'hui de terre plastique; on y apporte la poterie de Milo et d'Anaphé. MM. Fouqué et de Cessac, pour savoir à quoi s'en tenir sur l'origine de ces vases, ont eu l'idée d'en réduire des morceaux en petites lamelles très fines qu'ils ont examinées au microscope. Ils y ont trouvé des éléments que le sol de Théra peut seul fournir, et l'absence de lave à anorthite leur a prouvé que la matière des vases n'a pas été prise au nord de l'île, où cette lave est très abondante. Ils ont été plus loin. Ils ont constaté, dans l'argile, des foraminifères, des diatomées, des spongiaires. De ces animaux, les uns vivent dans l'eau douce, et les autres dans l'eau salée. Dès lors, il est évident que l'argile a dû être recueillie dans un bas-fond où affluaient les eaux douces apportant des détritus de la partie sud de l'île et où les eaux de la mer avaient également accès. L'exploitation se faisait au débouché d'une vallée aboutissant à la mer. Or les données géologiques établissent qu'une vallée profonde était intercalée, avant le bouleversement, entre le grand cône central et une colline qui le bordait vers le sud. Cette vallée se terminait aux environs de l'îlot d'*Aspronisi*. C'est là, près de l'embouchure du ruisseau, qu'a été prise l'argile dont ces vases sont faits[1].

De ces remarques, il résulte donc que les vases ont été fabriqués à Théra même, et qu'ils l'ont été avant la catastrophe. Les fouilles ont d'ailleurs prouvé que la construction ci-dessus décrite n'était pas seule de son espèce, que l'île était dès lors très peuplée et qu'il y avait sur plusieurs points de véritables villages. Ainsi la demeure dont nous avons donné le plan ne se composait pas seulement des pièces qui ont été déblayées; au mur septentrional qui a été dégagé s'en rattachait un autre, moins élevé, qui s'enfonce sous le tuf, dans la direc-

1. Fouqué, *Santorin*, p. 125.

tion de l'ouest, et qui limite une grande chambre voûtée, que, par crainte des éboulements, on n'a pu vider tout entière. De ce côté, d'autres traces de murs apparaissaient encore sous le tuf. De même, à 24 mètres de l'angle nord-est du mur d'enceinte, on a aussi rencontré un bâtiment plus petit, composé d'une seule pièce, et l'amorce d'une autre muraille dont la suite est cachée par la falaise.

Ce n'est pas seulement à Thérasia que cette population a laissé des traces de son existence et de sa laborieuse activité. Ces traces,

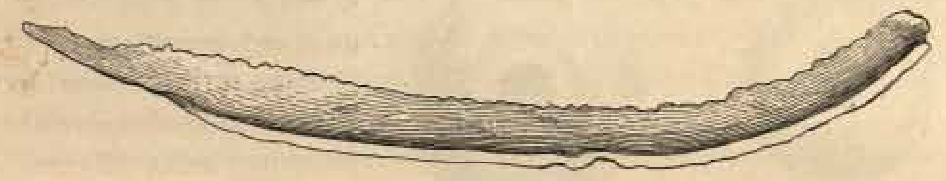


30. — Maison à Théra. Fouqué, p. 109.

M. Fouqué les retrouvait aussi, en 1867, à Théra même, dans la partie sud de l'île, près d'*Acrotiri*. Si le temps lui manqua pour dégager les murs dont la crête affleurait, dans un éboulis, vers le bas d'un ravin que les eaux avaient creusé au flanc de la falaise, il recueillit, dans ce pli de terrain et dans un autre, tout voisin, qui offrait le même aspect, sur la couche de terre végétale qui est partout superposée aux laves primitives, les débris, en grand nombre, de vases semblables à ceux que lui avait fournis Thérasia, des instruments en obsidienne, couteaux et pointes de flèches, ainsi que deux petits anneaux d'or qui ont dû faire partie d'un collier[1]. Ces découvertes

1. Les débris de vases formaient là une couche de tessons épaisse de $0^m,30$.

conduisirent MM. Mamet et Gorceix, membres de l'École française d'Athènes, à reprendre en 1870 les recherches commencées dans ce canton par leur devancier, là où les ravins aboutissent à la mer, et aussi vers le nord-ouest du village d'Acrotiri, sur le bord de la falaise. On mit ainsi au jour les restes de plusieurs habitations ; il suffira de reproduire ici le plan de celle qui paraît avoir été la plus soignée (fig. 30). A l'intérieur, la couche de mortier terreux qui cachait les inégalités du mur avait été recouverte d'une couche de chaux pure, sur laquelle le pinceau avait dessiné un décor de plusieurs couleurs. Toujours mêmes vases et mêmes instruments de pierre ; mais, dans l'une de ces maisons, un des explorateurs ramassa, à côté de deux fragments de couteaux en obsidienne, une scie en cuivre ; c'est le seul outil de métal qui ait été trouvé dans toutes les ruines que surmonte la couche de ponce[1]. La pointe en est brisée ; l'autre extrémité s'amincit



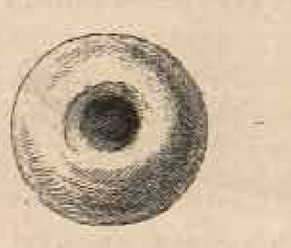
31. — Scie de cuivre, d'après un dessin de Gorceix. $0^m,22$ de long sur $0^m,05$ de large.

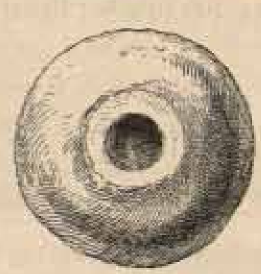
de manière à pouvoir s'engager dans un manche de bois (fig. 31). Le métal est du cuivre pur, sans trace d'étain. Il est aujourd'hui entièrement recouvert d'une couche verte de carbonate de cuivre ; mais malgré cette oxydation, malgré le mauvais état des dents, on peut encore, avec cet instrument, pratiquer de profondes entailles dans le sapin ou le peuplier. D'après M. Gorceix, il est impossible d'admettre que cette scie ne soit pas contemporaine des maisons découvertes. La couche épaisse de ponce qui remplissait la pièce où elle a été recueillie n'avait pas été attaquée pour l'extraction de la pouzzolane. Le sol était composé, comme dans toutes les autres parties de la falaise, d'assises successives de ponce et de pouzzolane, en bancs réguliers et horizontaux ; l'hypothèse d'un éboulement partiel qui aurait entraîné cet instrument et enfoui les maisons n'est pas admissible.

Cet objet s'est trouvé dans une pièce dont le sol était jonché d'une couche épaisse de paille ; au milieu, de nombreux os de chèvre ou de mouton avec quelques vases en forme d'écuelle qui contenaient

1. Les circonstances de la découverte sont racontées par M. Gorceix (*Bulletin de l'École française d'Athènes*, 1870, p. 201-202).

encore de l'orge. D'autres ossements du même genre ont été découverts ailleurs, au cours des fouilles. Les hommes qui habitaient ces villages avaient donc des animaux domestiques. Ils se livraient à la pêche; des boules de lave assez lourdes, percées d'un trou, devaient servir à entraîner les filets au fond de l'eau, ainsi qu'à maintenir et à tendre la trame des métiers à tissu (fig. 32). L'agriculture était assez avancée. Dans les grands vases où se conservaient les denrées alimentaires, on a reconnu, outre l'orge, qui abonde, les lentilles, l'anis, la coriandre, et une espèce de pois encore cultivés à Théra, où ils sont connus sous le nom d'*arakas*. L'olivier croissait déjà dans l'île; on en rencontre, parmi les décombres, les branches et les troncs, parfois encore revêtus de leur écorce; mais savait-on le greffer et tirer l'huile de ses fruits? Ce qui tendrait à le faire croire, c'est un objet que M. Fouqué a trouvé dans la pièce A de la maison qu'il a déblayée, un grand vase en lave, creusé d'une cavité conique de 40 centimètres de diamètre intérieur, qui a 30 centimètres de profondeur. Au fond est pratiqué un trou, qui communique avec le dehors par une étroite rigole et qui débouche au-dessus d'un auget en lave évidemment destiné à recevoir les liquides qui proviennent du vase supérieur. La paroi intérieure de ce vase est usée par le frottement et les gens du pays n'ont pas hésité à dire que c'était un moulin à huile. Il n'est pas de maison qui ne renferme de ces meules que l'on employait à broyer le grain et peut-être aussi les olives.





32. — Boules de lave. Dessin de Gorceix.

Le mode de construction, dans toutes ces demeures, est très particulier. Les murailles sont bâties en blocs de lave; quelques-uns de ces blocs, par exemple aux angles du mur d'enceinte qui entoure la maison découverte par M. Fouqué (fig. 29), sont taillés et forment, pas endroits, des assises horizontales; mais la plupart sont irréguliers et entassés sans ordre; ils sont réunis par une matière terreuse, rougeâtre, mêlée de substances végétales. Entre les pierres s'allongent des pièces de bois, plus ou moins grosses, où, malgré l'état de décomposition fort avancé de la matière, on reconnaît l'olivier. Partout où il existait des portes ou des fenêtres, les chambranles étaient en bois; ils se sont affaissés sous la pression de la ponce; on n'a donc pas pu

toujours retrouver le cadre des ouvertures qui donnaient accès aux pièces ou qui les éclairaient; mais la place au moins de quelques-unes d'entre elles a pu être déterminée. Il y a parfois, entre les chambres, des différences de niveau que rachètent deux ou trois marches. Le toit était formé d'une couche de terre et de pierres d'environ 30 centimètres d'épaisseur, soutenue par de nombreuses traverses de bois. Lorsqu'on avait voulu avoir une chambre plus spacieuse, on avait adopté une disposition plus compliquée. Au milieu de la pièce principale de l'une de ces habitations (fig. 29, A), on a trouvé une pierre taillée de forme cylindrique, dont la face supérieure est plane et a environ 30 centimètres de diamètre; ce doit avoir été la base d'une colonne de bois, sans doute un tronc d'arbre non équarri. Les traverses enfoncées dans les murs de cette salle se relevaient uniformément vers l'intérieur, comme on a pu le constater au cours du déblaiement; maintenue en place par la ponce qui avait pénétré, comme entre des barreaux, dans le vide de la chambre, elles gardaient encore leur ancienne position, ce qui permet d'affirmer l'existence d'un point d'appui central, sur lequel convergeaient ces poutrelles.

Dans la plupart des habitations, la paroi intérieure des chambres était simplement recouverte d'un crépi grossier, formé de cette matière terreuse qui relie entre eux les blocs de la maçonnerie; mais il a été trouvé aussi des exemples de murs enduits d'une couche de chaux sur laquelle ont été tracés des dessins variés, bandes de diverses couleurs qui offrent une succession régulière, fleurs et autres ornements, semblables à ceux que présentent les vases de même provenance. M. Gorceix croit même avoir constaté qu'un plafond était recouvert de la sorte et peint; ce qui lui a suggéré cette conjecture, c'est le grand nombre des fragments d'enduit qui jonchaient le sol dans une des chambres. Une maison paraît avoir eu deux étages; dans la pièce C de la première qui ait été dégagée (fig. 29), on apercevait, à mi-hauteur, enfoncés dans les murs, des morceaux de bois qui devaient y constituer un plancher[1]. Ailleurs on remarque une grande pièce dont le fond, dallé de pierres plates bien jointoyées, et les murs, garnis d'un enduit de chaux, ne présentent que des surfaces étanches. C'est probablement un réservoir pour les eaux de pluie, une sorte de citerne. De petites pièces, adossées aux grandes, quelquefois à demi enterrées dans le sol, servaient de greniers; on a cru

1. FOUQUÉ, *Santorin*, p. 98.

reconnaître aussi une étable. La maison n'était déjà plus cette hutte du sauvage où l'homme vit pêle-mêle avec les animaux, où le peu qu'il a mis de provisions en réserve lui dispute et lui rogne l'espace; elle avait ses dépendances, dont chacune répondait à une destination spéciale; elle était close; près d'une porte, on distingue dans le mur le trou où entrait la barre qui servait à assujettir le battant. Les pièces où logeait la famille étant ainsi à l'abri des souillures, on avait pu se préoccuper de leur donner une certaine élégance.

Les vases forment une assez riche série, toutes limitées qu'aient été les fouilles; nous ne les étudierons pas ici en détail; nous en réserverons la description pour cette histoire de la céramique qui tiendra une place importante dans l'histoire générale de la civilisation primitive du monde grec. Il suffira, pour le moment, de quelques indications sommaires, qui définissent les ressources dont disposait dès lors l'industrie du potier. L'argile employée à cette fabrication n'a pas été purifiée avec soin; elle renferme de nombreux cristaux, des fragments de lave et d'autres corps qui ne sont pas plastiques. Ce polissoir a usé, tant bien que mal, les aspérités que présentaient les surfaces. Les vases sont faits au tour, quelques-uns au moule, un petit nombre à la main; mais il semble que, si l'on savait déjà donner à la façon du vase la précision que comporte l'emploi du tour, on était moins habile à le cuire. Seuls quelques vases très communs, d'un rouge vif, sans aucun ornement, paraissent avoir passé par le four; chose singulière, c'est dans les plus soignés que l'argile contient des corps étrangers, par exemple des parcelles de marbre, qui auraient disparu si la terre avait été soumise à une forte température. La cuisson a été faible. M. Fouqué se demande même si certaines de ces pièces n'auraient pas été seulement séchées au soleil [1]. Tout ardent que soit le soleil des étés grecs, a-t-il pu avoir assez de force pour donner à l'argile une consistance et une dureté suffisantes? Nous en doutons fort. Il fallait que ces vases fussent solides, car ce ne sont pas des objets de luxe, et ils paraissent tous avoir servi à des usages domestiques, les uns pour garder des graines ou de la paille hachée, les autres, pour puiser, conserver, coaguler ou verser les liquides, d'autres encore, pour prendre les aliments dans les repas; peu d'entre eux semblent avoir été sur le feu. Dans la plupart de ces vaisseaux, la terre est recouverte d'un engobe, soit que le vase ait été plongé

1. Fouqué, *Santorin*, p. 126-127.

tout entier dans un bain de couleur, soit que le potier y ait employé le pinceau. Cette couleur recouvre quelquefois l'intérieur même du vase; souvent elle n'a été appliquée que dans le creux du goulot, ce qui indique qu'il n'y a point eu immersion. Parmi les pièces que l'on a trouvées presque intactes ou que l'on a pu restituer par le rapprochement des morceaux, il y a de grands récipients analogues aux *pithoi* ou jarres qui se rencontrent en si grand nombre à Hissarlik, des pots aux flancs arrondis, des cruches, des flacons, des gobelets, des assiettes, des amphores, etc.

L'ouvrier n'a pas seulement varié ses formes pour les approprier à des destinations différentes; on sent qu'il a aussi cherché l'heureux effet d'un galbe qui plaît à l'œil, l'agrément de la proportion et la grâce du décor. L'ornement est peint; les couleurs qui reviennent le plus souvent sont le bistre, le noir, le brun, le blanc et le rouge. Il est rare que le col ne soit pas entouré d'une bande, qui se répète autour de l'attache des anses; on est encore dans la pure géométrie avec les traits parallèles, les rubans, les lignes brisées, les séries de gouttelettes et de points qui meublent les champs. Le motif se complique avec les anneaux entrelacés qui dessinent ce que l'on appelle des *postes*, avec les volutes qui semblent imiter des flots; mais l'ornemaniste ne s'en est pas tenu là; il s'est aussi inspiré des feuillages et des fleurs qu'il avait sous les yeux, et même, pour un petit nombre de pièces, il est allé jusqu'à tenter de copier des types empruntés au monde animal, des oiseaux et des quadrupèdes, dont il est d'ailleurs difficile de définir l'espèce[1].

C'était donc une civilisation déjà assez avancée, à certains égards, que celle qui s'était développée dans l'île de Théra avant la catastrophe qui vint soudain en arrêter les progrès. En tant qu'elle demandait à la pierre taillée la principale matière de son outillage, elle avait encore un caractère primitif; mais, comme l'indiquent les anneaux d'or et la scie de cuivre, elle commençait, lorsqu'elle fut étouffée sous la cendre, à recevoir le métal et à en apprendre l'usage; bien qu'elle fût surtout agricole, elle avait déjà des relations avec l'extérieur. Il n'y a point trace dans l'île de terrains métallifères, et on n'y trouve pas l'obsidienne. Cette roche qui fournissait les armes les mieux affilées et les outils les plus résistants, on a dû la tirer de Milo; l'or vient sans doute d'Asie Mineure et le cuivre de Cypre. Il y avait donc, dès ce

1. A. Dumont, *Les céramiques de la Grèce propre*, t. I, p. 36.

moment, dans l'Archipel, un commerce qui reliait les unes aux autres les terres et les îles voisines. Ce qui conduirait à croire que ce mouvement d'échanges avait quelque importance, c'est une observation qu'a faite M. Gorceix. Il a ramassé, dans l'intérieur des habitations, groupés ensemble sur divers points, des cailloux roulés qui, d'après la place qu'ils occupaient, lui ont paru faire partie de l'ancien mobilier; il a eu la curiosité de les peser, et il a constaté entre eux des rapports simples : ce seraient là pour lui autant de poids, multiples d'une même unité dont les fractions seraient représentées par des boules plus petites, qu'il a recueillies dans les mêmes conditions et qui lui paraissent offrir aussi des proportions assez exactement définies [1]. Il y a bien un certain écart entre les chiffres qu'exigerait la formule et ceux que l'on obtient en pesant ces cailloux et ces boules; mais cet écart n'est pas sensiblement plus grand que celui qui se rencontre, dans la pratique, là où il n'existe pas une autorité qui vérifie et qui contrôle les poids dont on se sert sur les marchés. Ces irrégularités ne devraient pas nous empêcher d'admettre qu'il y ait eu là l'ébauche d'un système de poids et de mesures, système qui, tout élémentaire et imparfait qu'il fût, n'en aurait pas moins facilité singulièrement les transactions, et rien ne tendrait davantage à prouver que, seize ou dix-sept siècles avant notre ère, on était déjà, dans ce bassin de la mer Égée, fort éloigné de la barbarie première. Ce qui confirme cette impression, ce qui donne une idée vraiment favorable des aptitudes du peuple dont nous avons étudié l'œuvre dans cette sorte de Pompéi préhistorique, c'est le sentiment de l'art dont témoigne la décoration de ses demeures et celle de ses poteries. On a pu dire, sans exagération, que les monuments de cette céramique « révèlent déjà un esprit curieux, éveillé, désireux d'inventions nouvelles, et, à coup sûr, très bien doué »[2].

3. — TROIE

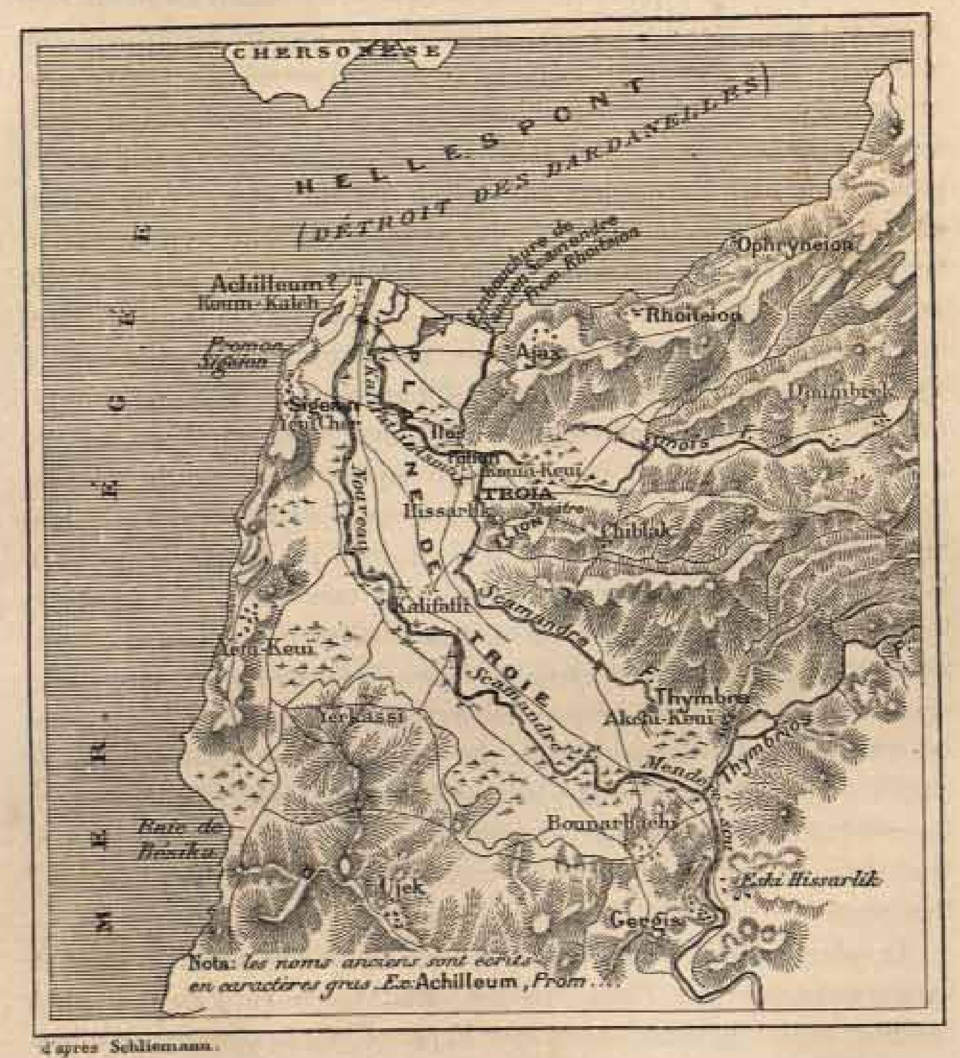
Si, dans cette histoire de la civilisation mycénienne, notre première station a été Théra, si nous avons ouvert cette histoire en étudiant les maisons ensevelies sous la cendre du volcan, ce n'est pas avec l'intention d'attribuer, d'ores et déjà, à ces demeures et aux

1. Fouqué, *Santorin*, p. 117-118.
2. A. Dumont, *Les céramiques de la Grèce propre*, t. I, p. 36.

ouvrages de l'industrie humaine qu'elles renferment une antiquité qui en fasse les plus anciens monuments de la vie et de l'activité des tribus parmi lesquelles on est en droit de chercher les ancêtres des Grecs de l'âge classique; c'est que nous trouvions, dans l'éruption qui a bouleversé l'île et qui l'a rendue inhabitable pendant un temps plus ou moins long, une donnée chronologique qui, malgré les incertitudes et les diversités d'évaluation qu'elle comporte, permet pourtant d'affirmer avec une grande vraisemblance que, vers le dix-septième siècle avant notre ère, ou, au plus tard, vers le seizième, il y avait, sur ce point de la mer Égée, une population dès lors assez avancée pour entretenir des relations commerciales avec ses voisins et pour éprouver le besoin d'orner les murs de ses habitations et les vases dont elle se servait, de les égayer par les jeux du dessin et de la couleur. C'est là un premier résultat obtenu; mais, pour que la génération qui, à Théra, fut victime de la catastrophe, fût arrivée à ce degré de culture, il fallait que bien des générations se fussent déjà employées à cette œuvre d'un progrès lent et continu; lorsque, dans cette île, elle fut brusquement anéantie, cette civilisation avait déjà derrière elle tout un passé de travail et d'efforts. Il n'est donc pas impossible qu'ailleurs, sur d'autres points du bassin de la mer Égée, le hasard des fouilles nous fasse remonter plus haut encore dans ce passé, nous permettant ainsi d'atteindre une période antérieure du développement original que nous nous proposons de suivre jusqu'à son terme. S'il est un lieu où cet espoir ait quelque chance de se réaliser, c'est la colline d'*Hissarlik*, en Troade, cette colline sur laquelle Schliemann a découvert et étudié les restes de plusieurs établissements superposés, dont deux au moins et peut-être trois datent certainement d'un âge très reculé.

La plaine que les anciens appelaient la *plaine de Troie* occupe l'angle nord-ouest de l'Asie Mineure; elle s'ouvre sur l'Hellespont, à l'endroit où il débouche dans la mer Égée, en face la pointe de la Chersonèse de Thrace; c'est, à vrai dire, la vallée inférieure du Scamandre, aujourd'hui le *Mendéré-sou* (fig. 33). Vers le nord, elle se termine, à la mer, par une grève que limitent, à l'ouest et à l'est, deux promontoires d'une médiocre élévation, derniers prolongements d'une double chaîne de hauteurs qui se rattachent au massif de l'Ida; ils portaient autrefois les noms de cap Sigée et de cap Rhœtée. De l'un à l'autre de ces points, il y a, en droite ligne, une distance d'environ 5500 mètres. La vallée garde à peu près cette même largeur jusqu'à quatorze

kilomètres du rivage; là, brusquement, les côtes se rapprochent et se resserrent, en même temps qu'elles se relèvent et que leurs flancs se coupent à pic; elles ne laissent au fleuve d'autre passage qu'une gorge étroite. Il y a beaucoup d'eau dans cette plaine, où la pente est assez



33. — Carte de la Troade.

faible, des eaux qui, dès que l'homme cesse de les aider à gagner la mer, errent à l'aventure, et s'attardent, parmi des forêts de roseaux, en de vastes marais. Ceux-ci, dans ces derniers temps, ont beaucoup diminué, grâce aux progrès de la culture : en 1890, j'ai trouvé que l'aspect de la campagne avait sensiblement changé depuis ma première visite, qui datait d'une trentaine d'années; il y aurait pour-

tant bien à faire encore, pour assécher et assainir ce canton, en réglant le cours du Scamandre et de ses affluents. Ceux-ci sont au nombre de deux, le *Kémar-sou*, l'ancien Thymbrios, et le *Dumbrek-sou*, dans lequel on reconnaît le Simoïs d'Homère ; tous deux viennent de l'est ; quant au ruisseau de *Bounarbachi*, il va tomber directement dans la mer, par un canal creusé de main d'homme dans une brèche de la chaîne cotière qui borne la plaine à l'ouest. Pour ce qui est du Scamandre, son lit actuel, le seul qu'il occupe aujourd'hui en temps ordinaire, serpente à peu près vers le milieu de la vallée, et, sauf au moment des grandes crues, on peut presque partout le traverser à gué; mais, après les grosses pluies ou lorsque fondent les neiges de l'Ida, la rivière se gonfle; elle roule des pierres et des troncs d'arbres ; alors elle se déverse dans un ancien lit, presque toujours à sec, qui suit le pied de la chaîne orientale et qui aboutit au détroit par quatre fosses plus ou moins obstruées, dont les deux principales portent les noms de *Kalifatli-asmak* et *In-tépé-asmak*.

C'est au-dessus de ce lit maintenant desséché que se dresse, à cinq kilomètres du rivage, la colline à laquelle les Turcs ont donné le nom d'*Hissarlik*, « la petite forteresse », en raison de sa situation et des restes de murs antiques qui en couronnaient la crête. Cette colline est une sorte d'éperon, que projette dans la plaine, vers l'ouest, la chaîne des hauteurs qui séparent le *Kémar-sou* du *Dumbrek-sou;* ce dernier cours d'eau longe le versant septentrional du Scamandre. Le sommet actuel du coteau est à 50 mètres au-dessus du niveau de la mer ; s'il était moins élevé avant que l'eussent exhaussé les constructions successives qui sont venues s'y superposer les unes aux autres, il devait, quand il a reçu ses premiers habitants, se terminer, du côté où il regarde le bas pays, par une falaise escarpée ou tout au moins par des talus fort raides à gravir. Depuis lors, les décombres et les terres éboulées ont partout recouvert la roche calcaire qui forme le noyau du monticule, et, dans ces derniers temps, de profondes tranchées ont sillonné les flancs de la butte. Cependant la silhouette qu'il offre maintenant doit donner quelque idée de celle qu'il présentait avant d'avoir été surélevé par le travail des âges, puis éventré par la pioche des ouvriers de Schliemann (fig. 34). On n'a pu manquer de saisir et d'utiliser tout d'abord l'opportunité du site. C'était là une position défensive de premier ordre, que rendaient plus forte encore les deux rivières qui en couvraient le front en l'enfermant dans l'angle de leur confluent. C'était aussi un excellent poste d'observation. De là on do-

mine toute la plaine, et la vue ne s'arrête pas au rivage; elle s'étend sur la large entrée de l'Hellespont; l'horizon est fermé par la côte d'Europe et par la masse allongée d'Imbros, au-dessus de laquelle monte vers le ciel la haute pyramide de la lointaine Samothrace (fig. 35). On est là à bonne distance de la mer, assez près pour gagner, en une heure de route, la grève où l'on mettra sa barque à flot, la barque du pêcheur, du commerçant ou du pirate, assez loin pour n'être pas exposé à se voir surpris par une brusque incursion de l'ennemi, par un débarquement furtif opéré dans l'ombre de la nuit.

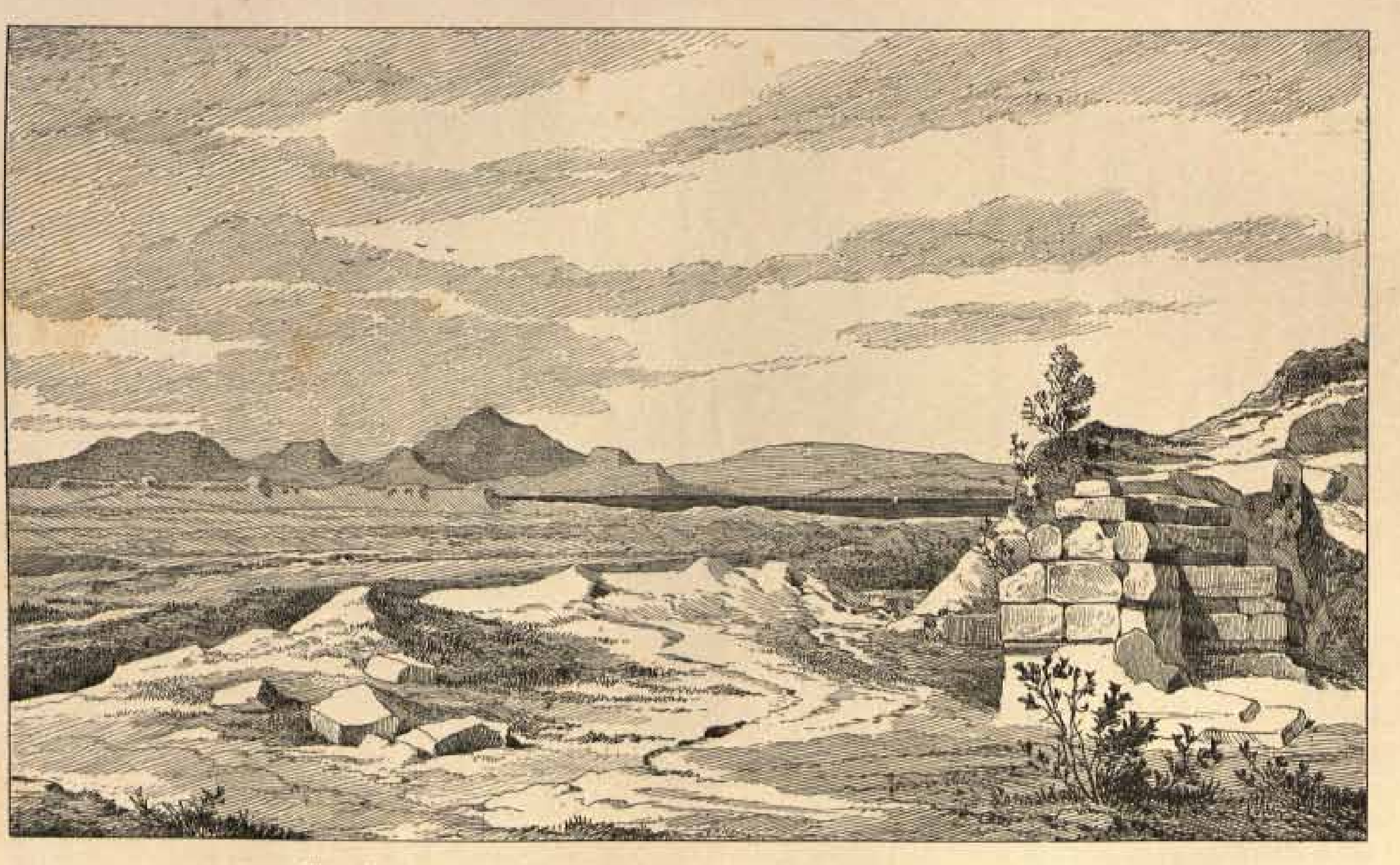
Supposons que l'histoire ne nous apprenne rien du passé de ce canton : nous n'en serions pas moins fondé à chercher sur ce point



34. — Vue d'Hissarlik, prise du nord-ouest. D'après un croquis de J. Durm [1].

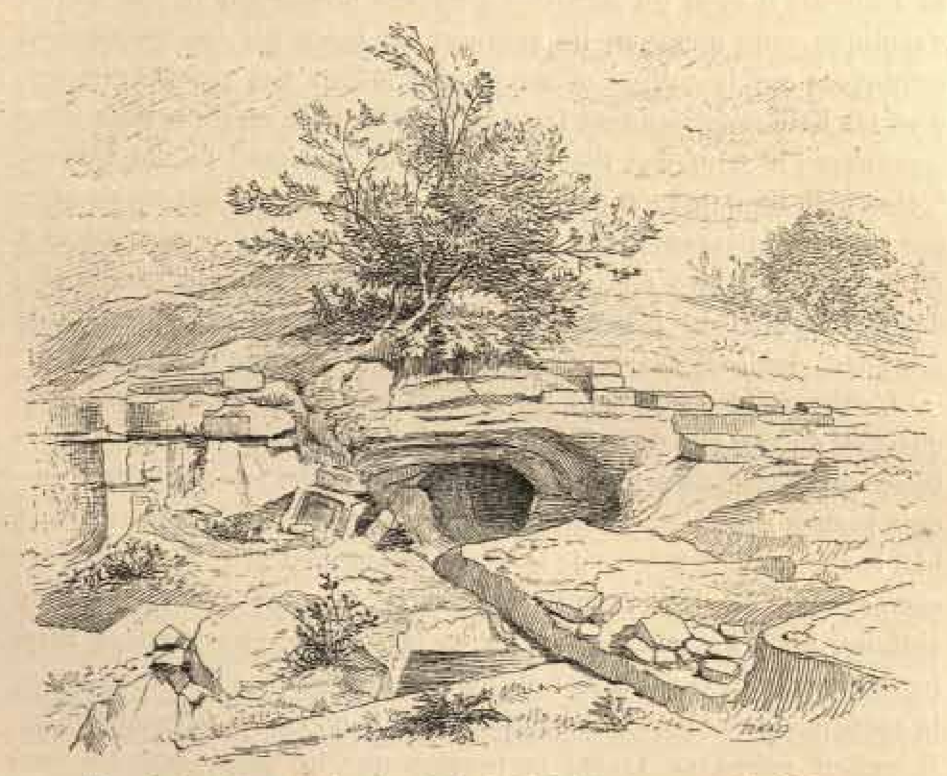
plutôt que sur tout autre l'emplacement de la première forteresse que l'on ait dû bâtir pour commander tout à la fois les fertiles campagnes de la plaine et les abords du détroit. Une autre particularité contribue encore à désigner ce lieu comme le site probable d'un village primitif : l'eau y est très abondante et très à portée de la main. Deux rivières baignent le pied de la colline; de plus, il y a ici ce que l'on ne trouve nulle part parmi les hauteurs qui forment, à l'occident, le rebord opposé de la plaine : il y a une source vive qui jaillissait sur la pente même du coteau. Ensevelie sous les décombres et sous la boue, elle avait disparu; sans se montrer à la surface du sol, elle allait sans

1. Je suis heureux de trouver ici l'occasion d'exprimer ma reconnaissance à M. Joseph Durm, directeur général des bâtiments du grand-duché de Bade et professeur à l'école supérieure technique de Carlsruhe. Cet habile et savant architecte, avec qui j'ai eu le plaisir de passer quelques jours à Hissarlik, en mai 1890, a bien voulu me permettre de consulter son album de voyage et de reproduire plusieurs des croquis qu'il avait pris sur place.



35. — Vue prise d'Hissarlik, en regardant vers l'ouest. D'après une aquarelle de Durm.

doute rejoindre, à travers les gravats accumulés sur ce versant, le vieux lit du Scamandre, qui n'est qu'à quelques centaines de pas. C'est il y a quelques années seulement qu'elle a été retrouvée. Sous une paroi de roc que couronne un beau figuier, on a dégagé une galerie creusée à même le calcaire, qui a été pratiquée, très anciennement, pour aller capter, le plus loin possible, tous les filets d'eau qui suintaient dans les fentes de la pierre. A sa partie supérieure, la galerie se partage en trois bras divergents dont le fond est à 36 mètres



36. — La fontaine au nord-sud-est de la citadelle. D'après un croquis de Durm.

environ de l'orifice extérieur, où tout le liquide que donnait cette canalisation était reçu dans des réservoirs qui ont été souvent reconstruits (fig. 36). Dès que ce conduit souterrain a été nettoyé, la fontaine s'est remise à couler, limpide et fraîche ; c'est son eau que j'ai bue pendant que j'étais, au printemps de 1890, l'hôte de Schliemann.

Une observation attentive de tous ces indices aurait déjà suffi à mettre sur la voie l'explorateur qui, sans parti pris, aurait parcouru et étudié le terrain ; pour peu d'ailleurs qu'il interrogeât l'histoire, celle-ci le prenait en quelque sorte par la main et le conduisait sur la

colline d'*Hissarlik*. Scylax mentionne comme séparée de la mer par un intervalle de 25 stades (4625 mètres) la ville d'Ilion[1]; nous savons aussi par de très nombreux témoignages que, depuis le cinquième siècle tout au moins avant notre ère et pendant toute l'antiquité, de Xerxès à l'empereur Julien, cette ville revendiqua l'honneur d'être la continuatrice et l'héritière de la Troie des poètes épiques[2]. La distance indiquée par le géographe concorde avec celle que nous relevons sur la carte entre Hissarlik et le point du rivage qui en est le plus voisin. Si d'ailleurs il avait pu subsister quelques doutes sur le site auquel s'applique cette mention, ils auraient été levés par les inscriptions retrouvées sur la colline même et tout autour des villages voisins, dont les habitants viennent faire ici provision de marbres pour leurs cimetières; le nom des Iliéens se lit dans plusieurs de ces textes[3]. C'était bien Ilion que s'appelait la ville dont les restes ont été signalés par tous les voyageurs qui ont visité la Troade; ils remarquaient à *Hissarlik* un théâtre dont les gradins, creusés dans le roc, regardaient la vallée du *Dumbrek-sou*, et, épars sur le sol, des fûts de colonnes, des chapiteaux, des blocs taillés de toute dimension.

L'affirmation des Iliéens ne suffisait sans doute pas à trancher la question du vrai site de la Troie homérique; mais, en tout cas, l'hypothèse qui devait, de prime abord, paraître la plus vraisemblable, jusqu'à preuve contraire, c'était celle qui supposait l'Ilion gréco-romain bâti sur les ruines mêmes de la Troie qu'auraient prise et détruite les compagnons d'Achille; étant donnée la constance de la tradition antique, cette hypothèse avait en sa faveur des présomptions assez fortes pour qu'il convînt d'en demander aux fouilles la réfutation ou la confirmation décisive. Schliemann eut le mérite de le comprendre. Il voulait retrouver Troie; la passion que lui inspiraient les souvenirs classiques était née, chez lui, comme il l'a raconté non sans charme, d'impressions et d'émotions qui remontaient à sa première enfance; elle était d'autant plus impérieuse qu'elle avait été plus

1. Scylax, 95.

2. On trouvera tous ces textes réunis dans Schliemann, *Ilios*, p. 209-227.

3. *Corpus inscr. Græc.* 3595, 3597, 3598, 3599, 3603, 3604 3606, 3607, 3614. La plupart de ces inscriptions avaient été recueillies dans les cimetières de la plaine et particulièrement à *Tchiblak*, le plus important des villages d'alentour ; mais Schliemann a déterré, sur la colline même d'Hissarlik, plusieurs textes importants, donations faites aux Iliéens, décrets de la cité, etc. (*Ilios*, ch. xi, § 2). Les fouilles lui ont aussi donné un grand nombre des pièces que cette ville a frappées; la plupart des types qui en représentent le monnayage, de l'époque autonome à l'époque impériale, sont entrés ainsi dans sa collection (*Ibid.* § 3).

contrariée par les nécessités de la vie et qu'aucun esprit critique ne venait en tempérer l'ardeur[1]. Lorsque celui qu'elle animait, libre de ses mouvements et maître d'une grande fortune, put enfin, à quarante-six ans, se consacrer tout entier à réaliser le rêve caressé pendant toute la première période de sa vie, il commença par aller chercher sur le *Bali-dagh*, au-dessus de *Bounar-bachi*, ces murs de Troie, qu'il voyait, des yeux de l'imagination, à peine écrêtés par la rage des Grecs victorieux et par les intempéries; c'était là que, depuis les premières années du siècle, on s'était avisé de reconnaître le site de Troie, sur la foi d'une relation pleine d'inexactitudes et d'erreurs, celle de Lechevalier[2]. Schliemann gravit donc le *Bali-dagh;* il n'y rencontra rien qui répondît, même de loin, à l'idée qu'il s'était faite de ce que devaient être ces ruines, et ce fut alors qu'il résolut, en 1875, de sonder les flancs de la colline d'*Hissarlik*. De 1871 à 1890, il a conduit, sur ce point, huit campagnes de fouilles dont chacune a duré plusieurs mois; il a dépensé dans cette entreprise des sommes considérables; il y a consacré une patience et une persévérance que n'y aurait certainement portées aucun autre explorateur; on n'avait point chance d'être récompensé là de sa peine et de ses sacrifices par la découverte de monuments qui eussent pour les historiens et pour les artistes l'importance de ceux qu'ont exhumés les fouilles d'Olympie et de ceux que mettront au jour, je l'espère, les fouilles de Delphes. Pour ne point éprouver de lassitude au cours de ce long travail, il a fallu l'enthousiasme débordant qui soutenait Schliemann, enthousiasme dont la naïveté a pu provoquer parfois le sourire, mais dont les fruits ont été trop beaux pour que la gratitude, une gratitude sincère et réfléchie, n'impose pas silence à la raillerie. Commencées avec autant d'entrain que d'inexpérience, ces fouilles ont pris surtout de l'intérêt depuis qu'en 1882 Schliemann eut l'heureuse pensée de s'adjoindre, pour en diriger l'exécution, M. Dœrpfeld, ingénieur et architecte allemand qui, attaché aux fouilles d'Olympie, y avait bientôt fait apprécier ses qualités de scrupuleuse exactitude et de sagacité pénétrante. Ce sera donc surtout d'après les relevés de M. Dœrpfeld que nous exposerons les résultats principaux des recherches dont Schliemann a eu l'initiative et qu'il se préparait à reprendre pour la neuvième fois, quand la mort l'a frappé le 26 décembre 1890.

1. SCHLIEMANN, *Ilios, autobiographie de l'auteur*, § 1.

2. LECHEVALIER, *Voyage dans la Troade*, 1re édition, 1 vol. in-8°, Paris, 1800; 2e édition, 3 vol. in-8°, Paris, 1802.

Une légère dépression sépare aujourd'hui Hissarlik de la longue croupe qui se profile par derrière. Cette dépression, comme les fouilles l'ont prouvé, était bien plus marquée autrefois. Le fond se trouvait à dix ou douze mètres plus bas, avant que s'y fussent accumulés les décombres qui l'ont presque entièrement comblée. Le mamelon terminal était ainsi isolé de toutes parts; il se dressait à pic au-dessus des deux vallées qui se rencontrent à son pied, et, du côté de la montagne, un large fossé se creusait entre lui et la suite de la chaîne. C'est là que Schliemann mit tout d'abord ses ouvriers et qu'il les a toujours ramenés, chaque fois qu'il revenait à la charge. Il se réservait d'ouvrir plus tard des tranchées sur le plateau voisin, où s'est largement développée la ville gréco-romaine et où il y a maintenant, à peu de distance des ruines, deux assez gros villages, *Tchiblak*, un vieux village turc, et un autre, tout récent, auquel on a donné le nom désormais fameux d'*Hissarlik;* ce dernier a été fondé par des musulmans qui ont quitté la Bulgarie depuis le traité de Berlin, et reçu ici, du gouvernement, la concession d'un vaste domaine.

Dès la seconde année, il y avait sur le terrain de cent à cent cinquante ouvriers, travaillant sous les yeux de Schliemann et de Mme Schliemann, qui se partageaient la surveillance des chantiers. Rien n'avait été négligé pour que l'outillage répondît à tous les besoins. Crics, chaînes et cabestans, leviers de fer, pelles et pioches, tout était de la meilleure fabrication anglaise ; il y avait aussi des charrettes et des brouettes. En 1889 et 1890, M. Dœrpfeld a même installé deux courtes voies ferrées, sur lesquelles circulaient, poussés à bras, des wagons qui allaient du fond des tranchées jusqu'à la crête du talus; là on les faisait basculer, et ils répandaient dans la plaine les terres dont ils étaient remplis. Grâce à l'emploi de ces procédés expéditifs, le déblaiement marchait de plus en plus vite; une campagne encore, et l'œuvre était achevée. Mme Schliemann a promis qu'elle serait reprise et complétée, à ses frais et par les soins de M. Dœrpfeld[1] ; mais, que les circonstances lui permettent ou non de tenir sa promesse, cette œuvre était assez avancée pour qu'il soit possible, dès maintenant, de déterminer le caractère et de fixer l'âge relatif des différentes constructions que les fouilles ont successivement mises au jour, d'étudier et de définir

1. H. Schliemann, *Bericht ueber die Ausgrabungen in Troja im Iahre* 1890. Mit einem Vorwort von Sophie Schliemann und Beitrægen von Dr Wilhelm Dœrpfeld. In-8°, Leipzig, Brockhaus, 1891 (1 plan, 2 planches et 4 figures dans le texte). Ce rapport n'a paru que plusieurs mois après la mort de Schliemann, en avril 91.

les industries dont les monuments ont été retrouvés, en nombre prodigieux, parmi ces ruines, monuments qui remplissent aujourd'hui deux grandes salles du musée d'ethnographie à Berlin[1].

C'est par en haut que Schliemann a attaqué le mamelon. Il y trouvait une petite plate-forme, dont le contour dessinait un ovale irrégulier et dont l'axe principal était orienté de l'est à l'ouest. Le sol, tout bossué de décombres que cachait mal un très mince lit de terre végétale, était couvert de broussailles, au-dessus desquelles se dressaient quelques grands chênes, dont un est encore debout, entre les larges fosses béantes au fond desquelles s'agitent les ouvriers; on est bien assis à son ombre pour promener son regard sur les montagnes, la plaine et la mer, puis pour le ramener ensuite sur le champ de fouilles, que l'on embrasse de là dans tout son ensemble (fig. 37).

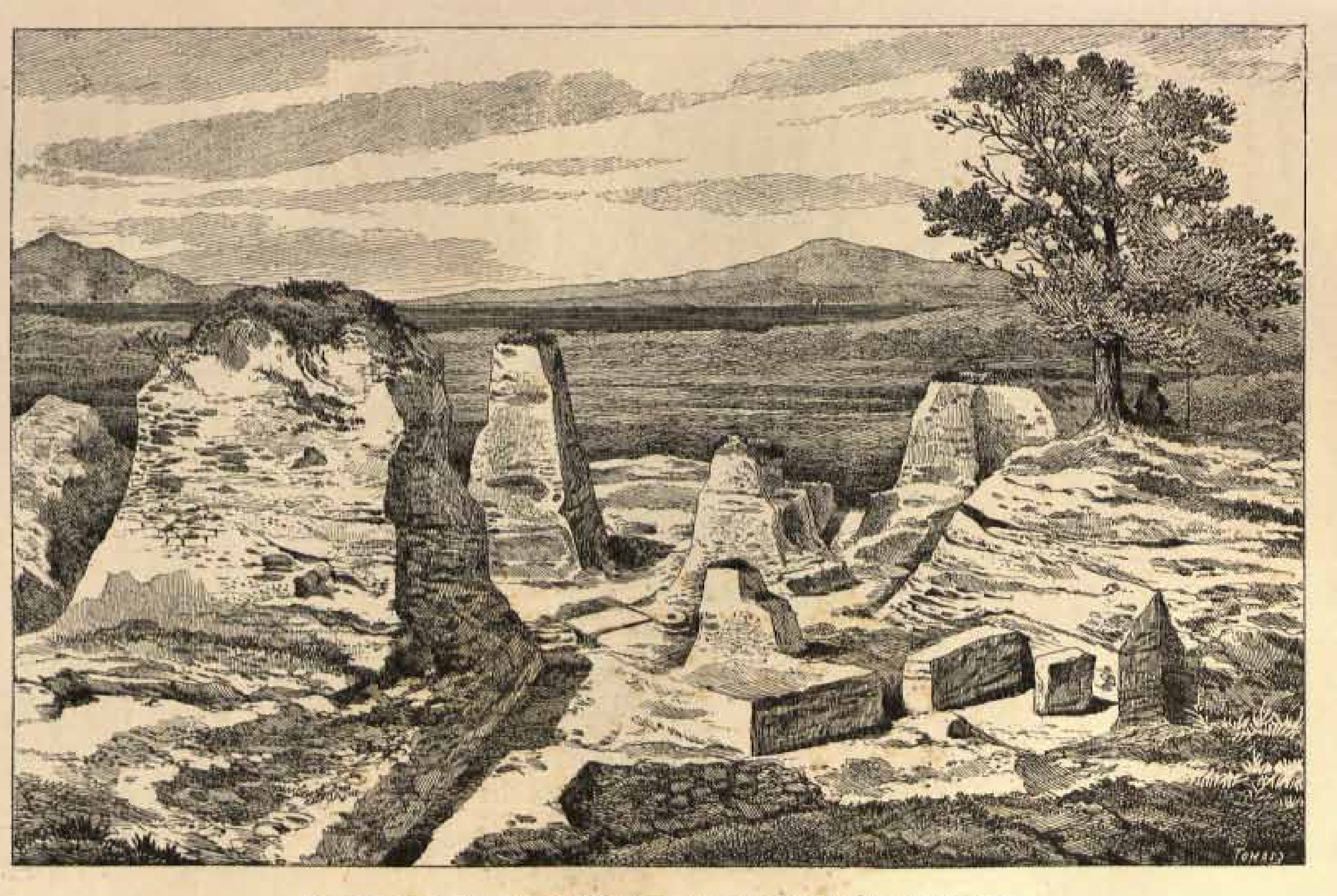
Pour que le terrain prenne l'aspect étrange qu'il présente aujourd'hui et qui rend d'abord le visiteur très perplexe, il a fallu que des milliers de bras s'employassent, pendant plusieurs années, à l'excaver et à le bouleverser en tous sens. Les premiers coups de bêche avaient mis au jour des inscriptions et des sculptures, les débris des édifices de la cité postérieure au règne d'Alexandre, édifices dont les fondations étaient en pierre calcaire et les parties apparentes en marbre blanc. Dans l'un de ces bâtiments, on reconnut le sanctuaire de cette Athéné Iliéenne qui jouit d'une grande célébrité pendant toute la durée des temps macédoniens et romains. Au-dessous, on trouva des réseaux de murs qui s'entre-croisaient dans tous les sens, les restes d'habitations plus ou moins grossièrement construites, des fragments de vases qui paraissaient remonter à une haute antiquité, puis des armes et des outils de pierre, tout cela entassé par couches qui n'avaient pas un niveau horizontal constant, qui souvent se pénétraient les unes les autres et au milieu desquelles il était bien difficile de se reconnaître. Le seul moyen peut-être d'arriver à les distinguer nettement, ç'aurait été de les enlever l'une après l'autre, dans toute l'étendue du périmètre à déblayer; mais l'adoption

1. Dans l'étude que nous entreprenons pour Troie, comme pour Tirynthe et pour Mycènes, notre tâche sera très facilitée par le livre où M. Schuchardt a résumé, avec beaucoup de méthode et de critique, tous les travaux de Schliemann et ceux des explorateurs qui ont continué son œuvre en Argolide. Alors même que nous ne la citerons pas, nous aurons sous les yeux son exposition, si claire et si précise. Voici le titre de l'ouvrage : *Schliemann's Ausgrabungen in Troja, Tiryns, Mykenæ, Orchomenos, Ithaka, im Lichte der heutigen Wissenschaft dargestellt* von Dr Carl Schuchardt, director des Kestnermuseums zu Hannover. In-8°. Leipzig, Brockhaus. 2e édition, 1891 (2 portraits, 7 cartes et plans, 321 figures dans le texte).

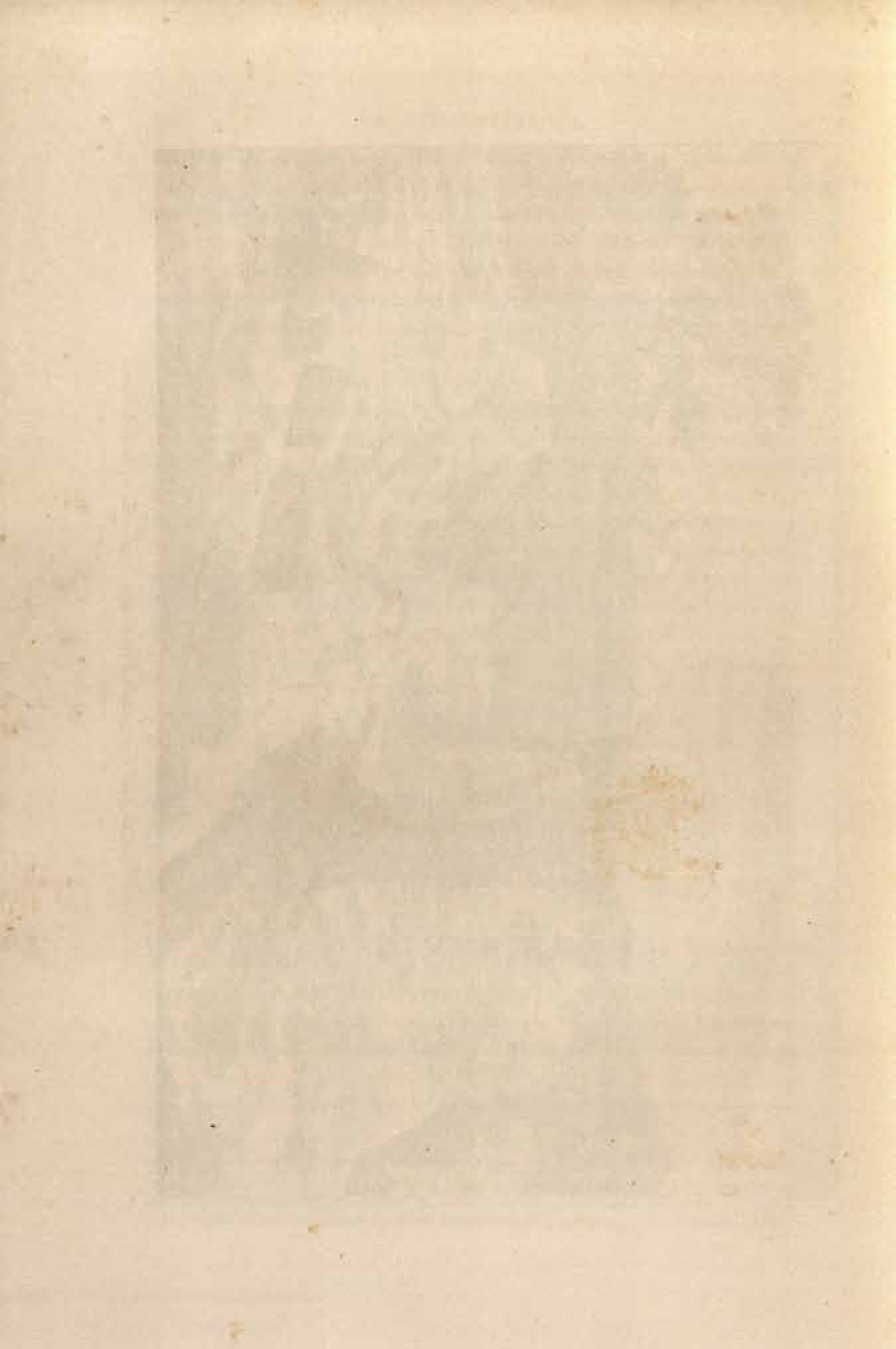
de ce système aurait entraîné la destruction complète de toutes les couches supérieures et de tous les bâtiments qu'elles renfermaient. sacrifice auquel on n'aurait pu se résoudre que si, au fur et à mesure, il avait été fait un relevé très exact des dispositions condamnées à disparaître; encore aurait-on risqué, même en prenant cette précaution, de s'interdire des comparaisons qui sont toujours utiles et souvent nécessaires, d'effacer sans retour des vestiges dont le caractère et l'intérêt ne devaient être bien compris qu'à la lumière de découvertes postérieures. Un procédé qui aurait entraîné de pareilles lenteurs n'eût d'ailleurs pas été du goût de Schliemann, qui avait hâte d'arriver au cœur du tertre et de lui arracher son secret. Dès la seconde année des fouilles (1872), il éventrait le mamelon, du nord au sud, en y creusant une tranchée, large d'environ 12 mètres, qui atteignit le roc à 16 mètres au-dessous du sommet. Cette brèche énorme traverse encore de part en part la colline; c'est comme une grande rue d'où partent des voies secondaires, les tranchées ouvertes plus tard, qui sont plus étroites et qui ne descendaient pas aussi bas (fig. 38; la tranchée est comprise entre les lettres X et Z).

En étudiant, au cours de ce travail, les matériaux qu'il déplaçait, Schliemann prétendait reconnaître et discerner l'œuvre de sept périodes différentes, ce qu'il appelait sept villes superposées[1]. Il y avait là une grande part d'arbitraire, un réel abus des subdivisions. Comme l'ont constaté, dans la suite des fouilles, des observateurs doués d'un esprit plus critique, le terrain ne présente que quatre couches vraiment caractérisées par des traits qui permettent de les isoler. Il y a d'abord, assis sur le roc même, dont il suit le relief et les creux, le plus ancien établissement, puis, au-dessus, ce que Schliemann appelle la *seconde ville*, où le pied de tous les bâtiments est, à peu de chose près, dans un même plan horizontal. Avant de construire, on a pris la peine d'égaliser la surface de la butte; avec les décombres qui la couvraient et avec des terres rapportées, on y a créé une sorte d'esplanade que soutient un remblai de quatre à six mètres d'épaisseur. Le mode de construction est ici tout autre que dans le premier village

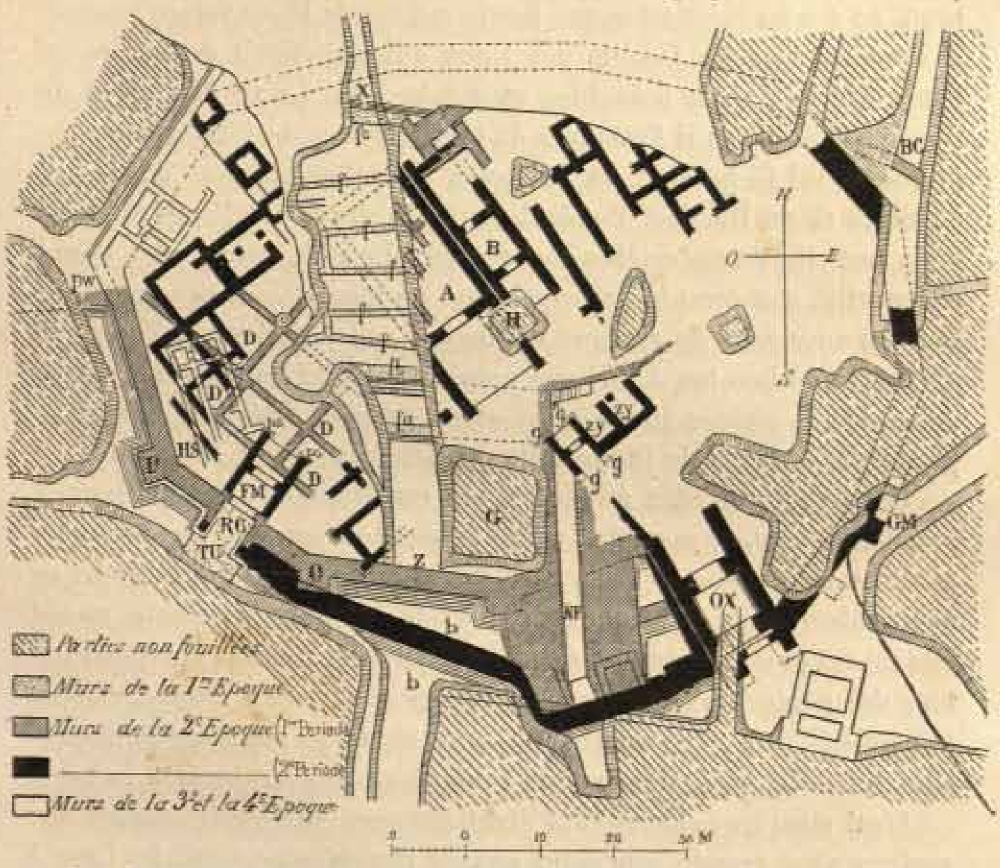
1. Nous ne citerons pas les écrits de Schliemann qui ont précédé la publication de son dernier ouvrage; ils n'ont d'intérêt que pour l'histoire des variations de ses idées; mais ils sont annulés, de son propre aveu, par le livre intitulé *Ilios*, où il a exposé les conclusions auxquelles l'ont conduit les observations de ses contradicteurs et ses fouilles de 1882, dans lesquelles il avait déjà la collaboration de M. Dœrpfeld. C'est toujours à *Ilios* que nous nous en référerons, en prenant soin d'en corriger encore et d'en compléter la doctrine par le rapport sur les fouilles les plus récentes, celles de 1889 et 1890.



37. — Vue des fouilles, prise en regardant le nord-ouest. D'après une aquarelle de Durm.



et le mobilier très différent; il atteste un notable progrès de l'industrie. La vie de cette petite cité paraît s'être prolongée, sans éprouver de trouble grave, pendant plusieurs siècles. C'est ce dont témoignent les changements qu'ont subis les murs et les portes de l'enceinte, ainsi que les bâtiments compris dans son périmètre. Il vint enfin un moment où elle éprouva un grand désastre, où elle périt dans une conflagration générale. Depuis lors, jusqu'à l'époque macédonienne,



38. — Plan de la citadelle, montrant l'état des fouilles à la fin de juillet 1882. *Ilios*, pl. VII.

il ne semble plus y avoir eu là qu'un assez pauvre village, où se sont succédé d'humbles demeures, toutes bâties dans le même appareil hâtif et grossier. La ville ne prit quelque importance que sous les successeurs d'Alexandre. On sait la dévotion que professait pour Homère le héros macédonien; il honora Ilion d'une visite. Lysimaque, jaloux de se montrer animé du même esprit, témoigna aux habitants d'Ilion une toute particulière bienveillance; il bâtit chez eux, en l'honneur de la déesse locale, un temple qu'il décora de sculptures; Schliemann en a retrouvé une métope, d'un assez beau style, qui est

aujourd'hui au musée de Berlin. « Il entoura la ville d'un mur d'enceinte qui pouvait bien mesurer quarante stades et y réunit les populations des villes environnantes, toutes villes anciennes et déjà à moitié ruinées[1]. » Plus tard, dès qu'ils eurent mis le pied en Asie, les Romains prirent plaisir à traiter avec des égards très marqués la ville qui portait le nom de cette Troie d'où était sorti Énée, le fondateur mythique de Rome, et les Iliéens tirèrent encore un bien autre profit de ces traditions lorsque Rome eut remis le souverain pouvoir aux mains de cette famille des Jules qui prétendait descendre en ligne directe du fils d'Anchise et d'Aphrodite. César dota Ilion du titre de ville libre ; il l'exempta de tout tribut et de toute charge publique ; il lui fit présent du territoire des villes voisines de Gergis, de Sigée et de Rhœtée. Pendant toute la durée de l'empire, Ilion resta une ville d'une certaine importance ; elle avait, sur le tertre même d'Hissarlik, son temple principal, que ne manquaient pas de visiter tous les voyageurs de quelque distinction qui visitaient la Troade et où il était de bon ton d'offrir un ample sacrifice ; les maisons s'étendaient sur le plateau jusqu'à une assez grande distance, comme le prouvent les restes de la muraille qui les enveloppait.

Par le naturel effet de toutes ces constructions, destructions et reconstructions, le mamelon ne cessa pas de s'agrandir dans tous les sens; en même temps que sa hauteur, son diamètre allait toujours en augmentant. Faite de brique crue, la crête des murs d'enceinte, quand elle ne fut plus entretenue, s'émietta bientôt et roula par morceaux le long des pentes qu'elle couronnait. Alors et plus tard encore, chaque fois qu'était jeté à bas un des bâtiments situés au pourtour du monticule, les débris glissaient sur le talus, dont ils élargissaient la base.

C'est ainsi que chacun des établissements successifs occupe une surface plus grande que celui auquel il s'est superposé. De l'une à l'autre des murailles qui, semble-t-il, limitent au nord et au sud le plus ancien village, il n'y a que 46 mètres; mesurée dans le même sens, la dimension du second est déjà de 100 mètres; puis, lorsque celui-ci a été dévoré par les flammes, la colline s'entoure d'une ceinture d'éboulis qui finissent par se tasser et sur lesquels s'assoient les maisons qui correspondent à ce que Schliemann nomme la période lydienne et éolienne. Ces maisons subissent à leur tour le même sort, et un nouvel anneau de remblai se crée à la longue sur toute la

1. Strabon, XIII, i, 27, 39.

périphérie du tertre, en sorte que la dernière ville, celle où César et Auguste auraient songé, disait-on, à transférer le siège de l'empire romain, trouve là, pour y établir son acropole avec ses principaux édifices, une aire qui dépasse de beaucoup en étendue celle qu'avaient occupée les centres de population antérieurs[1].

Pour désigner les différents groupes sédentaires qui se sont remplacés l'un l'autre sur ce point, nous avons employé déjà et nous emploierons encore, dans la suite de cette étude, les expressions de *première*, *seconde* et *troisième* ville ; elles ont été accréditées par Schliemann et ce sont les plus commodes de toutes celles entre lesquelles l'on pourrait hésiter ; mais il importe de s'entendre sur le sens que l'on doit y attacher. Le plus ancien établissement n'est, à vrai dire, qu'un tout petit village qui n'a dû compter qu'un très faible nombre d'habitations ; quant au suivant, s'il a un tout autre caractère par le puissant effort dont témoignent ses défenses et par l'importance de maints de ses bâtiments, la place qu'il couvre est encore des plus restreintes et ne répond guère à l'idée que nous nous faisons communément de ce que nous appelons une ville. Si vous promenez le compas sur le plan que M. Dœrpfeld a dressé de la seconde ville, après les fouilles de 1890 (pl. I), et si, partant de la face extérieure du mur, vous y mesurez deux lignes tirées l'une de l'est à l'ouest et l'autre du nord au sud, vous constaterez que la première a environ 108 et l'autre 115 mètres de long. Le rectangle qui aurait ces lignes pour côtés offrirait une surface de 12 425 mètres carrés ; mais celle que comprend l'enceinte en question est sensiblement moindre ; il est facile de le comprendre en suivant le tracé du polygone irrégulier que dessine cette muraille. Veut-on chercher un terme de comparaison tout près de nous ? La cour de l'Horloge, au Louvre, a 122 mètres de côté, ce qui équivaut à une aire de 13 784 mètres carrés[2]. Elle est donc plus grande que ne l'était l'espace occupé par la bourgade où l'on a voulu reconnaître la Troie d'Homère, espace qui, toutes serrées que l'on y suppose les maisons, n'a jamais pu renfermer qu'un très petit nombre d'habitants. Donnez quelques mètres de plus, sur la périphérie, au village qui remplaça la ville brûlée ; élargissez encore un peu la surface pour le dernier établissement, pour celui que l'on peut considérer comme presque moderne, et c'est à peine si vous

1. SUÉTONE, *César*, 79 ; HORACE, *Odes*, III, 3.
2. Deux des côtés sont plus courts de quelques centimètres ; mais il n'y a pas lieu de tenir compte ici d'une si légère différence.

obtiendrez une étendue égale à celle de cette cour qui n'est pas une des grandes places publiques de Paris. Le mot de *ville* n'a donc ici qu'une valeur toute de convention; celui de citadelle conviendrait mieux.

Du premier village, tout ce que l'on connaît, c'est ce qui en est aujourd'hui visible au fond de la grande tranchée (fig. 38, X-Z). On a trouvé là le roc vif s'abaissant doucement vers le sud; pour la partie dégagée, la pente est de 2 mètres. Ce roc est recouvert d'une mince couche de terre végétale, sur laquelle reposent des murs qui dépassent encore d'un mètre environ le sol où s'enfonce leur pied (fig. 38, *f*, *fa*, *fb*, *fc*). Parmi ces murs, il y en a trois (*fa*, *fb*, *fc*), au nord et au sud, qui semblent être des murs de fortification. De ces deux derniers, le mur intérieur (*fb*) appartient, selon toute apparence, au temps même où s'établirent ici les premiers habitants; le mur extérieur (*fa*) indique un agrandissement postérieur de l'enceinte. Ces trois murs, épais de 2^{m},50, sont bâtis en pierres calcaires non taillées; leur face externe est légèrement talutée, et les pierres y sont plus grandes. Entre ces gros murs, on voit, à des intervalles irréguliers, cinq murs presque parallèles et deux murs transversaux, qui n'ont que de 60 à 90 centimètres d'épaisseur. Ils sont tous faits de très petites pierres jointes avec de l'argile. Tout élémentaire que soit le procédé de construction, il y a déjà ici une certaine recherche. Par endroits, les moellons forment des lits presque horizontaux; ils sont disposés obliquement, et, d'une assise à l'autre, inclinés en sens contraire, de telle sorte que l'ensemble offre, quoique avec moins de régularité, quelque chose de l'aspect qui caractérise l'*opus spicatum* ou « appareil à épi » des maçons romains (fig. 39). Il y a sur la paroi des traces d'enduit.

On s'est demandé si l'on n'avait pas affaire ici à des restes d'étables; on faisait remarquer que plusieurs de ces murs étaient bien écartés; il a dû, disait-on, être difficile de les joindre l'un à l'autre par des poutres et de couvrir ainsi tout l'espace intermédiaire. Le plafond pouvait être soutenu par des troncs d'arbre, disposition que nous avons déjà signalée à Théra et dont nous retrouverons des exemples à Mycènes et à Tirynthe. Il y avait d'ailleurs des murs de refend, qui coupaient ces grands vides; très minces, ils ont laissé peu de traces; cependant deux d'entre eux sont indiqués sur le plan (fig. 38). Enfin, si l'on ne s'était proposé là que de ménager des abris aux bestiaux, y aurait-il, dans la bâtisse, ces rudiments d'art, et aurait-on pris la peine d'appliquer un enduit sur la paroi? D'autres

indices concourent à rendre cette supposition plus qu'invraisemblable. En 1890, Schliemann, à la prière de M. Virchow, élargit vers l'ouest le fond de la tranchée. Quoique la fouille ne se soit étendue que sur quelques mètres carrés, elle a permis de constater, entre le prolongement des murs, la présence de nombreux tessons tout pareils à ceux qui avaient déjà été découverts au même niveau, ainsi que des vaisseaux en pierre polie et de très nombreux débris de cuisine. Il y avait là des coquillages et des os brisés, surtout des os de bœuf, de mouton, de chèvre et de porc; les os des animaux sauvages, des cervidés par exemple, étaient en petit nombre. M. Virchow en conclut avec raison que ces murailles

39. — Les murs de la première ville. Croquis de Durm.

sont celles de maisons où aurait vécu une population qui tirait sa principale nourriture de l'élève du bétail et de la pêche; la chasse n'aurait été pour elle qu'un appoint [1].

En 1890, des sondages opérés dans la partie occidentale du monticule ont atteint le roc; mais on n'a pas rencontré, sur ce point, de vestiges du village primitif. Celui-ci ne semble pas s'être étendu, dans cette direction tout au moins, très loin au delà du talus de la grande tranchée, sous lequel nous le perdons de vue [2]. On se le figure volon-

1. Virchow, *Reise nach Troas*, p. 337-339 (dans les actes de la *Berliner Gesellschaft für Anthropologie*, 1890).
2. Schliemann et Dœrpfeld, *Bericht*, p. 40.

tiers comme le château où résidait, un peu mieux logé que ses sujets, le chef d'une peuplade dont les demeures, de simples huttes, auraient été éparses tout à l'entour, sur les versants du plateau. Des fossés et des puits creusés là par Schliemann, surtout au sud du mamelon, lui ont fait retrouver sur ces pentes une masse considérable de poteries brisées toutes semblables à celles qui ont été recueillies dans l'acropole même, parmi les décombres des bâtiments de la première colonie. Celle-ci paraît avoir vécu longtemps; si elle n'avait eu qu'une courte durée, la couche de débris qui la représente n'aurait pas cette épaisseur de plus de 2 mètres. Comment cette colonie finit-elle? On l'ignore. Il ne paraît pas que ce soit par le feu. On y a bien ramassé des charbons; mais ils ne sont pas en assez grande quantité pour justifier l'hypothèse d'un incendie; ils marquent la place des foyers domestiques[1]. Les pierres des parties hautes de la construction gisent à terre, en tas, entre les amorces des murs. Nulle part le moindre fragment de brique cuite, ou même de brique crue.

Le principal des caractères distinctifs de cette couche, c'est que le métal y est d'une excessive rareté. Les objets de cette nature que l'on affirme avoir été recueillis à cette profondeur sont quatre lames de cuivre, sortes de couteaux dont l'un montre des traces de dorure, des épingles, les unes droites et à tête courbée, les autres en forme de pinces, et un bracelet de même matière, une épingle à tête ronde et cannelée ainsi qu'un pendant d'oreille en argent. C'est peu de chose, et encore, à propos de ces objets de métal et particulièrement des bijoux d'argent, a-t-on peine à se défendre d'un soupçon qui ne met d'ailleurs en cause ni la bonne foi de l'auteur des fouilles ni l'attention qu'il apportait à noter exactement la place où se faisait chaque trouvaille; plus d'une erreur a pu se produire, dont personne n'est responsable. Lorsque a été créée l'esplanade qui porte les constructions de la ville brûlée, les murs de soutènement qui la supportent sont allés appuyer leur pied sur le roc; il en a été de même des escaliers et des rampes dallées qui donnaient accès à la plate-forme. Pendant le cours de ce travail, maint objet que nous devrions retrouver dans la couche supérieure a pu, de manière ou d'autre, tomber ou être déposé au niveau des habitations les plus anciennes. Tout récemment encore, lorsque se creusait, à ciel ouvert, la large tranchée qui traverse la colline de part en part, combien il a dû souvent arriver que, sur un point

1. *Bericht*, p. 40.

quelconque de l'une des hautes parois, des paquets de gravats se détachassent du talus et glissassent jusqu'au fond du fossé, soit pendant le travail, sous un coup de pioche trop brusque, soit, après des pluies d'orage, quand les chantiers étaient vides. Schliemann lui-même fait allusion à ces accidents[1]. Lorsqu'ils s'étaient produits, était-il toujours facile aux ouvriers de faire la différence entre les objets qu'ils rencontraient en place et ceux qu'avait entraînés l'éboulement, surtout lorsqu'il s'agissait non d'un pan de muraille ou d'un vase intact, mais d'une mince tige de métal ou de quelque léger bijou? Ces menus débris, la pelle a pu les promener longtemps dans la fouille avant qu'ils attirassent enfin l'attention et fussent ramassés.

Rien ne nous empêche d'ailleurs d'admettre qu'ici, comme dans les villages préhistoriques de Théra, les premiers habitants aient eu déjà quelque connaissance du métal, alors même que c'était la pierre et la terre cuite qui leur fournissaient la matière de tout leur outillage. Au rebours du métal, la pierre taillée foisonnait dans le bas de la tranchée, entre 12 et 16 mètres au-dessous de la surface. C'est là surtout qu'ont été recueillis ces haches et ces marteaux, ces couteaux et ces scies, ces têtes de flèche, dont nous avons donné des échantillons (fig. 4, 6, 9, 10, 19, 20). Il y a des usages auxquels n'auraient pu se plier les roches mêmes qui ont le grain le plus fin et le plus serré. Le bois, la corne et l'os avaient donc fourni des instruments auxquels une main adroite et patiente avait su donner la ténuité nécessaire. Le bois a disparu; mais la corne et l'os ont mieux résisté; on en avait tiré des aiguilles, des alênes, des épingles de forme variée. Ces pièces sont en nombre; quant aux deux ou trois fragments d'ivoire qui auraient été ramassés dans la même couche, est-il bien certain qu'ils remontent à cette haute antiquité?

C'est la terre cuite qui complétait l'appareil des ustensiles nécessaires à la vie domestique. De grandes jarres, qui ont parfois plus de 2 mètres de haut, servaient de réservoirs pour les provisions de tout genre, liquides et solides. On conservait l'eau, on lavait le linge, on se baignait dans des cuves de cette même argile, qui donnait aussi des vases, dont les formes variaient suivant qu'ils étaient destinés à cuire et à préparer les aliments ou à les servir dans le repas. Des poids pour filets de pêche et pour métiers à tisser étaient

1. *Ilios*, p. 26.

aussi fabriqués avec cette même matière. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que l'argile durcie au four, que les tessons de toute espèce entrent ici pour une si forte part dans la composition des déblais.

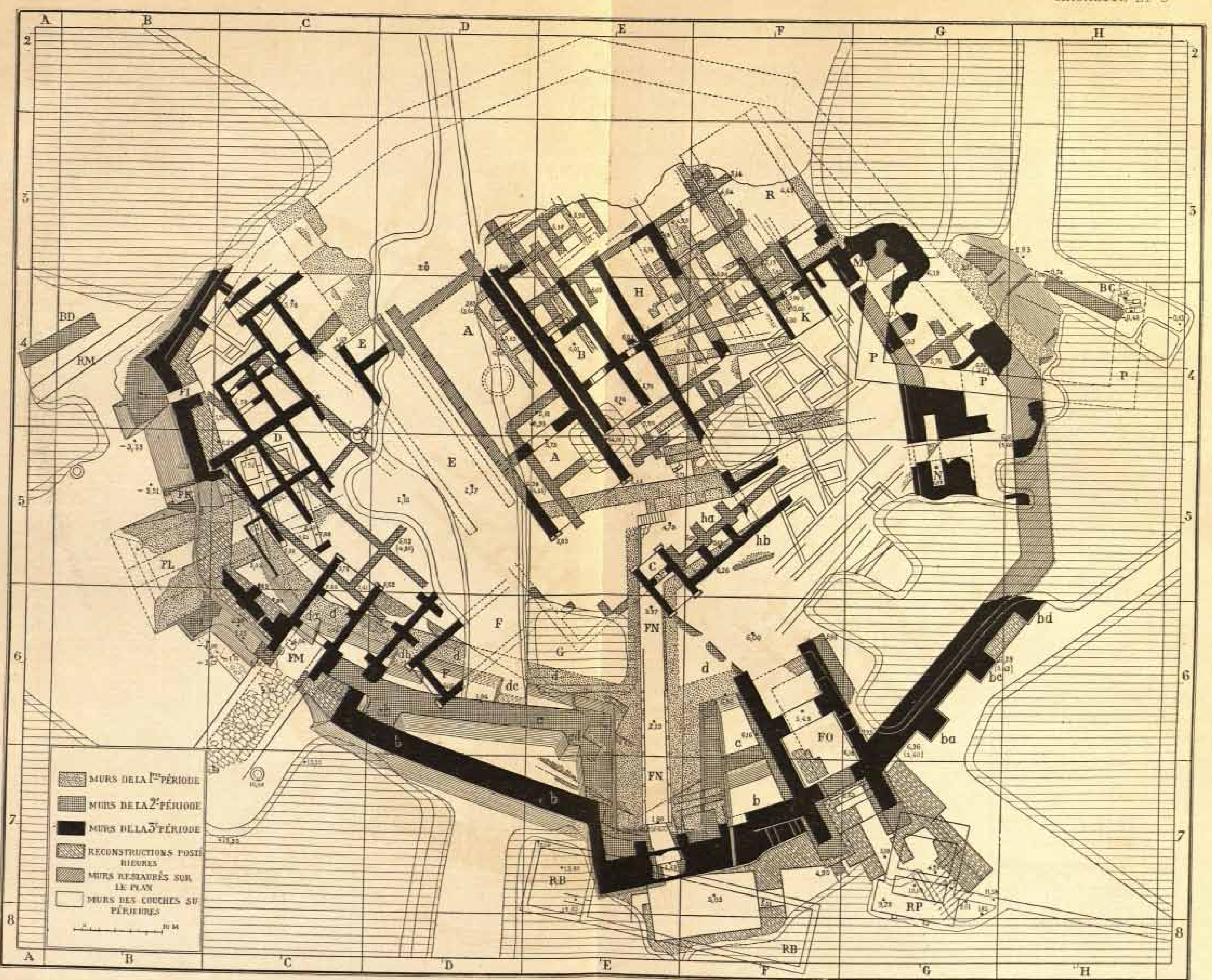
Pas plus pour Hissarlik que pour Théra, nous ne mêlerons à l'histoire des fouilles et des découvertes qui en ont été la conséquence la description de la poterie locale; c'est ailleurs que nous en étudierons les procédés de fabrication et les types principaux.

La couche formée des décombres du premier village est recouverte par un lit de terre végétale d'environ 50 centimètres, lequel atteste, par sa seule présence, que le site, après avoir été abandonné, est resté désert pendant une assez longue suite d'années. En dessus, un terrain plus meuble représente le remblai qui a servi à créer l'esplanade de la seconde ville, remblai qui a été plus ou moins considérable suivant les endroits. Il a suffi, au sud, d'un demi-mètre de matériaux, tandis que vers le nord il a fallu en rapporter jusqu'à 3 mètres; là on était plus loin de la roche vive. Grâce à la constance du niveau ainsi obtenu, les données que l'on tire du résultat des fouilles ont ici un caractère tout particulier de cohérence et de clarté. Nous avons dit comment il a pu se faire que de menus fragments de métal et d'ivoire se soient détachés du talus de la tranchée et en aient atteint le fond; mais l'effet contraire n'a pas pu se produire; les tessons de terre cuite et les divers ustensiles de ménage n'ont pas remonté les pentes pour venir apparaître au-dessus de la couche à laquelle ils appartenaient par leur origine. Tout ce que l'on pourrait redouter, c'est que, par mégarde, on n'ait porté au compte du second établissement des objets provenant en réalité des couches mal définies qui en ont recouvert les ruines. Là aussi il a pu y avoir des glissements; mais, surtout depuis les fouilles de 1890, on peut en considérer l'effet comme négligeable. Ces fouilles, faites avec un soin extrême sous la direction de M. Dœrpfeld, ont presque entièrement dégagé l'aire de la seconde ville, et les objets qui en représentent l'industrie ont été recueillis, en grande quantité, parmi les débris mêmes des édifices dont ils étaient contemporains. La civilisation de la ville brûlée se laisse étudier dans des monuments à la fois bien plus nombreux que ceux qui nous avaient occupé en premier lieu et, si l'on peut ainsi parler, pourvus d'un état civil qui est mieux en règle.

Ce qui frappe tout d'abord le visiteur quand il parcourt les tranchées ouvertes par Schliemann à Hissarlik, c'est le rempart énorme, tout ensemble mur de soutènement et mur de défense, qui entoure la



46. — Mur de la citadelle au nord-ouest de la porte FM. — A droite, rampe de la porte. D'après une photographie de Dœrpfeld.



TROIE

Plan de la citadelle, dressé après les fouilles de 1890, par W. Doerpfeld.

seconde ville (fig. 40). Au nord, il a été détruit, en grande partie, par les premières fouilles, celles de 1872, qui, dans une sorte d'emportement, poussaient droit devant elles, allant à la rencontre du roc, sans distinguer les époques ni faire la différence de ce qui était important et de ce qui ne l'était pas; mais la muraille a été dégagée sur les trois autres côtés, et c'est surtout au sud qu'elle se présente dans toute son ampleur. Sur cette face de l'enceinte, le mur a éte refait jusqu'à trois fois et chaque reprise du travail correspond à un agrandissement de la place. Le plan de M. Dœrpfeld distingue par la différence de la figuration l'œuvre des différentes périodes (pl. I)[1]. On constate ainsi, dès le début de l'étude, un fait qu'achève de mettre en lumière l'examen des ruines que porte la plate-forme : tous les restes de la ville brûlée n'appartiennent pas au même temps; mais, pendant que s'accomplissaient ces changements et ces rénovations, ni les procédés de construction, ni le tracé de l'enceinte, ni le niveau de l'esplanade ne se sont modifiés sensiblement. Tout cela, murs de défense juxtaposés, fondations superposées d'édifices qui se sont substitués les uns aux autres, est bien l'ouvrage d'une seule et même population; c'est une même ville qui continue sa vie, à travers des vicissitudes et des crises que nous ignorerons toujours. Grâce à l'exactitude de ses relevés et à une comparaison minutieuse des moindres débris d'appareil, M. Dœrpfeld en est arrivé à distinguer, dans la vie ininterrompue de cette cité, ce qu'il appelle la première, la seconde et la troisième *période*. Nous lui emprunterons ces termes, et, comme lui, en considérant ces élargissements successifs de la forteresse et toutes ces réfections des bâtiments intérieurs, nous estimerions à deux ou trois siècles au moins la durée de cette seconde ville, ou, pour mieux dire, de l'existence prospère du petit peuple qui, répandu dans la plaine, avait là son centre de réunion et son refuge en cas de guerre.

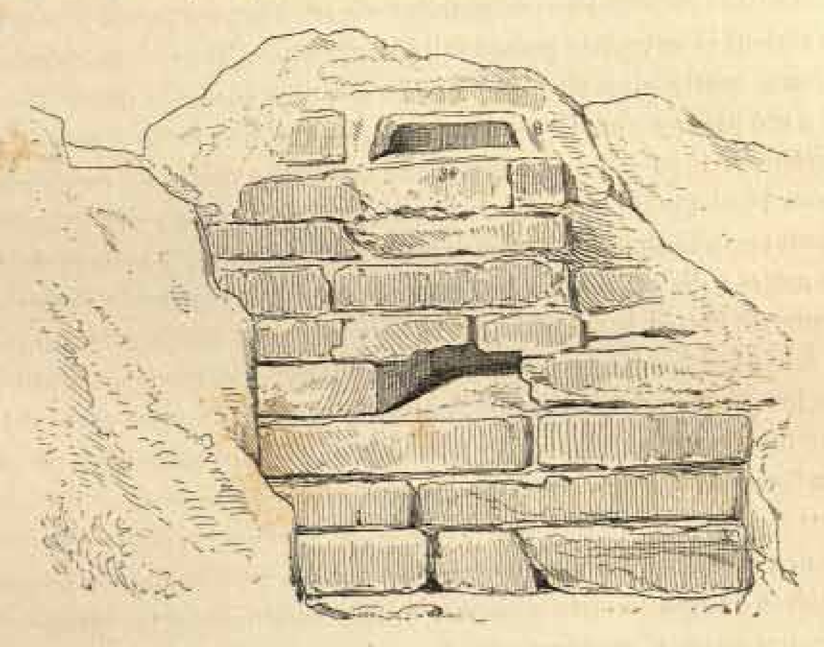
Si cette conjecture est fondée, un assez long temps a pu s'écouler

1. Les chiffres portés sur ce plan indiquent les hauteurs des différents points de la surface, mesurées au-dessus et au-dessous d'un zéro qui correspond au niveau le plus bas où la fouille ait atteint le roc, dans le fond de la grande tranchée, sous les restes de la première ville. Les quelques chiffres précédés du signe — appellent l'attention sur les endroits où, au sud-ouest et au nord-est, le pied des murs d'enceinte de la seconde ville se trouve plus bas que ce zéro. Là où, par exception, deux cotes sont indiquées pour un même point, le premier chiffre donne la hauteur du sol antique et le second, celui qui est enfermé entre crochets, marque jusqu'à quel niveau descendent les fondations du mur adjacent, indication qui a aussi son importance. Les longues hachures parallèles indiquent les parties du terrain qui n'ont pas encore été fouillées. Le plan est orienté sur le nord magnétique.

entre le moment où le plus ancien mur a été bâti et celui où le second l'a rendu inutile, comme entre l'heure où l'enceinte s'est élargie pour la première fois et celle où elle a atteint tout son développement. Cependant toutes ces murailles se ressemblent assez pour que l'on ait commencé par les confondre; il a fallu, pour les distinguer, l'expérience et le coup d'œil de M. Dœrpfeld. Toutes les trois sont construites de la même façon : elles se composent invariablement de deux parties, un soubassement de pierre, et une crête de brique crue. Le soubassement est fait de moellons liés avec de la boue. Dans l'intérieur du massif, ces moellons, entassés sans ordre, sont fort petits; mais les pierres de parement forment des lits presque horizontaux et sont de plus grande dimension. Par endroits, dans la muraille de la seconde période, elles ont jusqu'à $0^m,45$ de long et $0^m,25$ de haut. Presque partout, la face externe du mur est inclinée, sous un angle de 45 degrés environ, tandis que la face interne est verticale. La disposition en talus donnait au mur plus de pied, par suite plus de résistance; il avait d'ailleurs de $3^m,50$ à 4 mètres d'épaisseur en couronne; aussi n'a-t-il cédé nulle part à la poussée du remblai qui pesait sur ses flancs. Cette puissante substruction s'élevait jusqu'au niveau du sol de l'esplanade; là commençait le rempart proprement dit, fait de carreaux séchés au soleil et reliés, eux aussi, par un mortier de boue. Cette partie de la muraille est de beaucoup la moins bien conservée. On avait protégé les parements par un crépi de fine argile; mais, quand la ville eut péri, l'enduit se détacha par écailles; les pluies entraînèrent le limon qui remplissait les joints et produisirent des affouillements à la suite desquels le mur s'écroula par larges pans. Il n'en reste que de rares morceaux, là où il a été de bonne heure enfoui sous un matelas de terre et de décombres qui l'a préservé des intempéries. C'est ce qui est arrivé par exemple sur la bande orientale de l'enceinte; j'ai vu là le mur de briques crues debout, sur une hauteur de $2^m,50$ à 3 mètres, avec des plaques de crépi qui adhèrent encore à la paroi. A lui seul, le mur de moellons n'aurait pas suffi à prévenir l'escalade. La pente du talus était très douce; le pied de l'assaillant aurait trouvé partout à se loger dans les interstices des pierres inégales et mal jointes. Le mur de briques a donc partout existé, là même où il n'en reste plus trace; mais comment se terminait-il? Était-ce par des créneaux? On sait comme il est facile de construire en brique un faîte crénelé; mais c'est pourtant une autre hypothèse que suggère ici l'état du rempart. On a remarqué

que, dans le voisinage de la porte FO, là où le massif d'argile est encore conservé sur une assez grande hauteur, les assises supérieures portent des traces de feu, tandis que le pied du mur est intact. L'explication la plus vraisemblable que l'on puisse donner de cette différence, c'est qu'il y aurait eu, sur la crête de cette muraille, une galerie faite de planches et de madriers, où circulaient à couvert les défenseurs de la place. L'incendie aurait fait rage dans tout ce bois; il aurait couru sur tout le pourtour de l'enceinte et, de là, se serait répandu dans les habitations voisines.

Le mur de briques présente une particularité curieuse : partout,



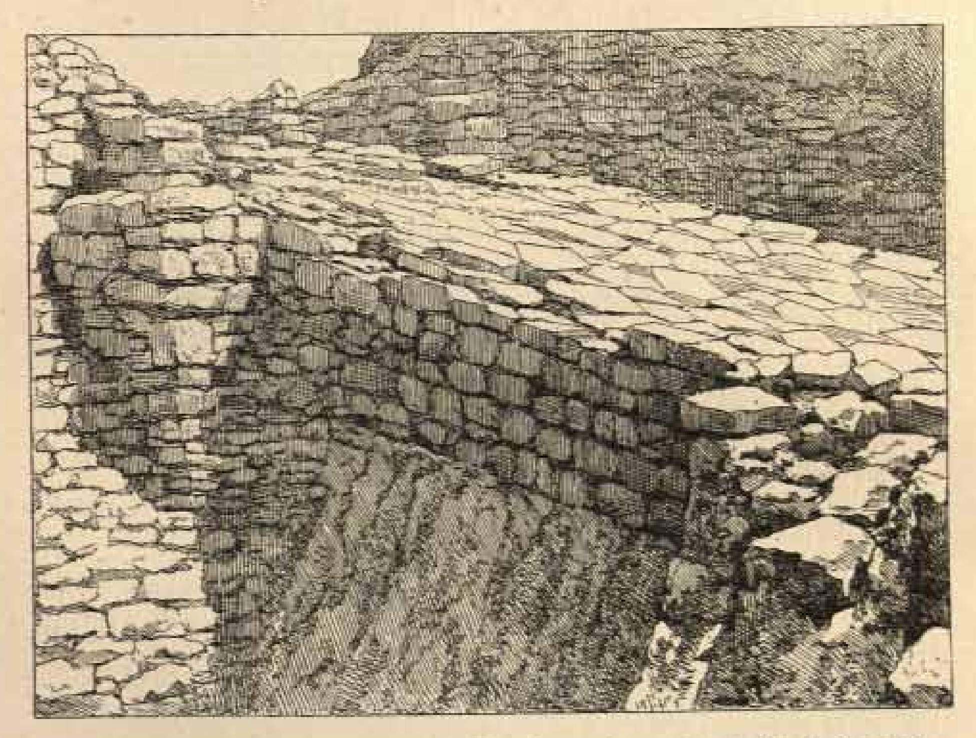
41. — Le mur de briques crues. État actuel. Croquis de Durm.

à intervalles presque réguliers, il est percé de trous carrés qui en traversent toute l'épaisseur et qui ont environ 30 centimètres de côté (fig. 41). On observe aussi, sur certains parements, des rainures assez profondes qui les sillonnent dans le sens longitudinal. Ce que signifient ces sillons superficiels et ces trous profonds, nous le comprendrons encore mieux quand nous aurons étudié les restes du principal des édifices de l'acropole.

Dès le temps de la construction du premier mur (en pointillé sur la planche I), les fronts du polygone d'enceinte étaient renforcés par des tours, et il en fut de même chaque fois que s'élargit la ceinture, mais sans que l'on s'astreignît à mettre toujours le même intervalle entre

ces saillants du rempart. Il y a des parties de la plus ancienne enceinte où les tours ne sont guère distantes que d'une dizaine de mètres, tandis que dans le second mur elles sont séparées l'une de l'autre par 20 mètres environ de courtine. On a pu se demander si ces massifs n'étaient pas de simples contreforts; mais, du moment où avait été adoptée la disposition en talus, le constructeur n'avait plus aucune raison de chercher à contrebutter ainsi le mur. Loin d'ajouter à la solidité de la muraille, ces éperons la mettaient plutôt en péril. C'était une réelle difficulté que d'arriver à dresser tous ces angles, avec des matériaux aussi irréguliers, avec des pierres qui n'avaient subi qu'une taille hâtive et grossière; le mortier s'y effritait, les joints s'y vidaient, et c'étaient là autant de points faibles où l'action des intempéries devait se faire sentir plus vite que sur de grandes surfaces unies. Le parti qui a été pris ne s'explique donc que par l'intérêt de la défense; mais, la crête de tous ces ouvrages ayant été rasée, nous ne saurions dire aujourd'hui quelle était la disposition intérieure de ces tours. Elles étaient rectangulaires et elles avaient, en moyenne, 3 mètres de large et 2 mètres de saillie sur le front; destinées à mettre la garnison en mesure de battre les abords de la courtine, ces tours se distinguent, par leurs faibles dimensions, des bastions dans lesquels ont été ménagées les portes principales de l'enceinte. On remarquera surtout l'ampleur du massif qui, large de 18 mètres, fait, au milieu et en avant de la face sud, un ressaut d'environ 23 mètres sur le mur de la première période. Ce massif énorme, dont le pied suit la pente du terrain, s'avance et descend ainsi jusque vers le bas du monticule, jusqu'aux dernières ondulations du plateau, toutes voisines de la plaine. C'est de là que partait, certainement fermé par une clôture dont il ne reste plus aucun vestige, un long couloir large de 3 mètres, couloir qui allait aboutir sur le terre-plein de la citadelle (pl. I, FN). Entre le point de départ et le point d'arrivée, il y avait une différence de niveau d'à peu près $4^m,50$; cette différence était rachetée par la pente de l'étroite allée, pente que contribuait encore à adoucir un coude ménagé en haut de l'avenue. Sur ce point, d'ailleurs, un escalier permettait d'éviter le détour; mais il n'en subsiste que quelques marches; des constructions postérieures (C) ont détruit toute cette portion de la rampe. Le bas est au contraire très bien conservé, avec ses murs latéraux épais de $7^m,50$, et l'on arrive à en rétablir tout l'agencement, tel qu'il existait lorsque la citadelle avait là sa voie d'accès la plus fréquentée. Contre les parois, environ de deux

en deux mètres, s'élevaient des poutres verticales que reliaient entre elles d'autres pièces horizontales. Un peu plus loin, ces pièces étaient plus rapprochées : elles n'étaient plus éloignées que de $0^m,90$. Toutes ces poutres ont laissé leur empreinte sur le mur ; on a même trouvé en place des fragments de bois carbonisé. La trace de l'incendie est partout visible. Dans le parement, la pierre calcaire est à demi calcinée, et la flamme a rougi le mortier d'argile. Le couloir était rempli de briques rompues qui étaient tombées là



42. — La rampe du sud-ouest, vue latérale. D'après une photographie de Charles Normand.

de la crête du mur; beaucoup d'entre elles ont subi un commencement de cuisson. Le corridor formait, au moins dans sa partie inférieure un passage couvert, tous ces poteaux supportant un plancher sur lequel, ainsi que sur le dessus des murailles, devait s'élever une haute tour, dont l'étage supérieur tout au moins était en bois.

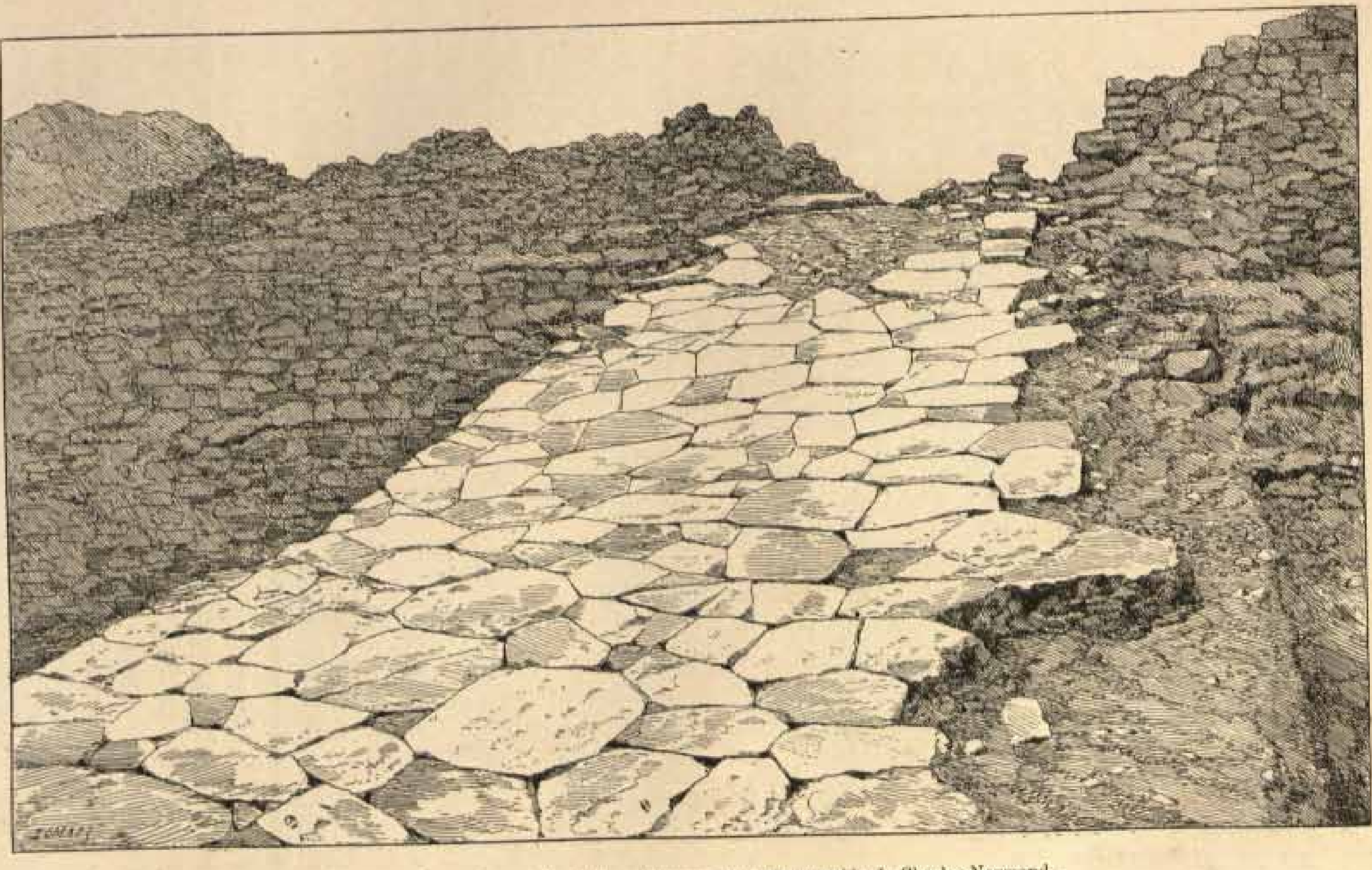
Ce qui achève de prouver que ce bastion et le couloir qui le traverse datent bien des premiers temps de la seconde ville, c'est le fait que ce couloir est perpendiculaire à la ligne du mur primitif; les deux autres murs au contraire le coupent de biais. Cette porte n'était pas la seule qui, à cette époque, mît la plaine en relation avec le château. Il y en avait au moins une autre, située au sud-ouest (pl. I, FL).

Là aussi, la baie s'ouvrait à la base du mamelon et l'on accédait à la plate-forme par un corridor en pente. C'est donc bien, dans l'ensemble, la même disposition; mais la tour n'avait, de ce côté, ni la même surface ni la même saillie que sur la face sud, et le couloir était plus étroit; il paraît n'avoir eu là que 2^m,60. Cette ressemblance générale est tout ce que permet de constater l'état des lieux. En passant sur la porte, en bouchant cette entrée, la muraille postérieure n'a laissé subsister que les amorces de celle qui l'avait précédée.

Le second mur est indiqué sur la planche I par des hachures croisées et par la lettre *c*. Entre les deux entrées précédemment décrites, il est très bien conservé (pl. I, *cd*, *c*, *cb*); on en retrouve aussi un fragment considérable plus loin vers l'ouest (*ce*). Lorsque fut faite cette réparation de l'enceinte, après avoir peut-être essayé d'abord d'utiliser les vieilles portes, on prit le parti d'en bâtir de nouvelles, que l'on établit à l'est des anciennes (FM et FO). Le seuil a été reporté beaucoup plus haut; il est de plain-pied avec l'esplanade. La montée ne se fait plus par un plan incliné, en dedans du rempart. C'est par un escalier ou par une rampe extérieure que sera désormais regagnée la différence de niveau. Devant la porte FO il y avait une série de marches[1]; en avant de la porte FM, c'était un plan incliné qui se développait, porté sur un puissant massif de moellons, appareillé comme le mur voisin (fig. 42).

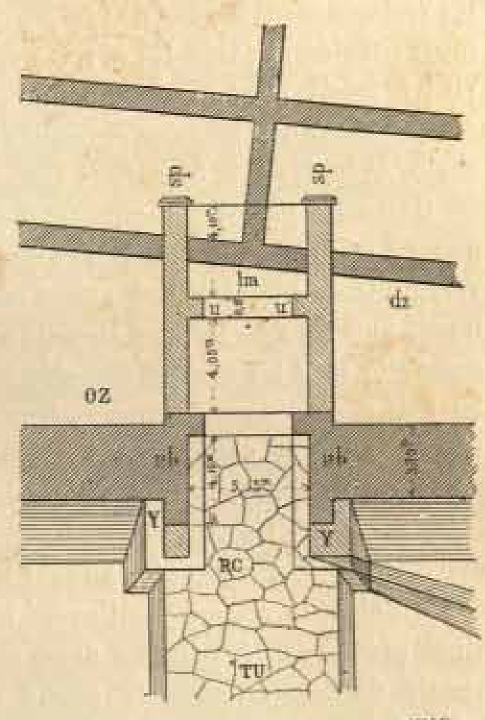
La pente de cette rampe (fig. 44, TU) est très douce; l'angle qu'elle fait avec le plan de l'horizon n'est que de 20 degrés; les bêtes de somme arrivaient ainsi sans peine jusqu'au terre-plein, d'autant plus que ce pavage paraît avoir été recouvert d'une couche d'argile battue[2]; on n'aperçoit pas, sur les pierres, de traces laissées par des roues de char. La voie, large de 8 mètres, est pavée de grandes dalles (fig. 43). Quant à la porte même, la disposition qu'elle présentait à l'origine était plus simple que celle qui est retracée ci-contre (fig. 44). Le seuil unique se trouvait alors au fond d'un vestibule (RC) formé par la baie ouverte dans la muraille (*vb*), vestibule dont la longueur s'augmentait de celle des deux ressauts qui, à droite et à gauche du passage, faisaient sur la face externe du rempart une légère saillie (YY). Les pieds-droits sont assez écartés pour ne pas beaucoup rétrécir la largeur de la voie, qui dépasse 5 mètres. Il y avait nécessairement un double vantail.

1. Dœrpfeld, *Bericht*, 1891, p. 51.
2. Schliemann, *Ilios*, p. 342.



43. — La rampe du sud-ouest. Le dallage. D'après une photographie de Charles Normand.

L'heure vint cependant où l'on ne se sentit pas assez en sûreté; deux clôtures ne valent-elles pas mieux qu'une seule? On remania donc toute cette entrée. Par devant, on se contenta de renforcer d'un mètre environ les ressauts de la muraille; mais, par derrière, on prolongea d'une dizaine de mètres les murs du vestibule, et, au milieu du couloir (*lm*) que l'on créait ainsi dans l'intérieur de l'enceinte, on établit un second seuil avec une seconde paire de battants (*uu*). Contre les deux têtes de mur qui regardent l'esplanade, on appliqua des poteaux qui jouaient là le rôle d'antes (*ps ps*). Il est probable que le même parti avait été pris à l'extérieur; mais là cette disposition n'a pas laissé de trace, tandis qu'ici elle se lit très clairement sur le terrain; les socles bien taillés sur lesquels posaient ces pièces de bois sont encore en place. L'emploi de ces poteaux donne à penser que, comme les portes plus anciennes, celle-ci formait un passage couvert. C'est à la troisième période qu'il convient d'attribuer ce travail; les murs latéraux du corridor passent par-dessus ceux d'un bâtiment antérieur, qu'ils coupent obliquement. Lorsque la résolution fut prise d'agrandir ainsi le corps de la porte pour mieux assurer la défense, il fallut sacrifier cet édifice.



44. — Plan de la porte du sud-ouest (FM). *Ilios*, fig. 166.

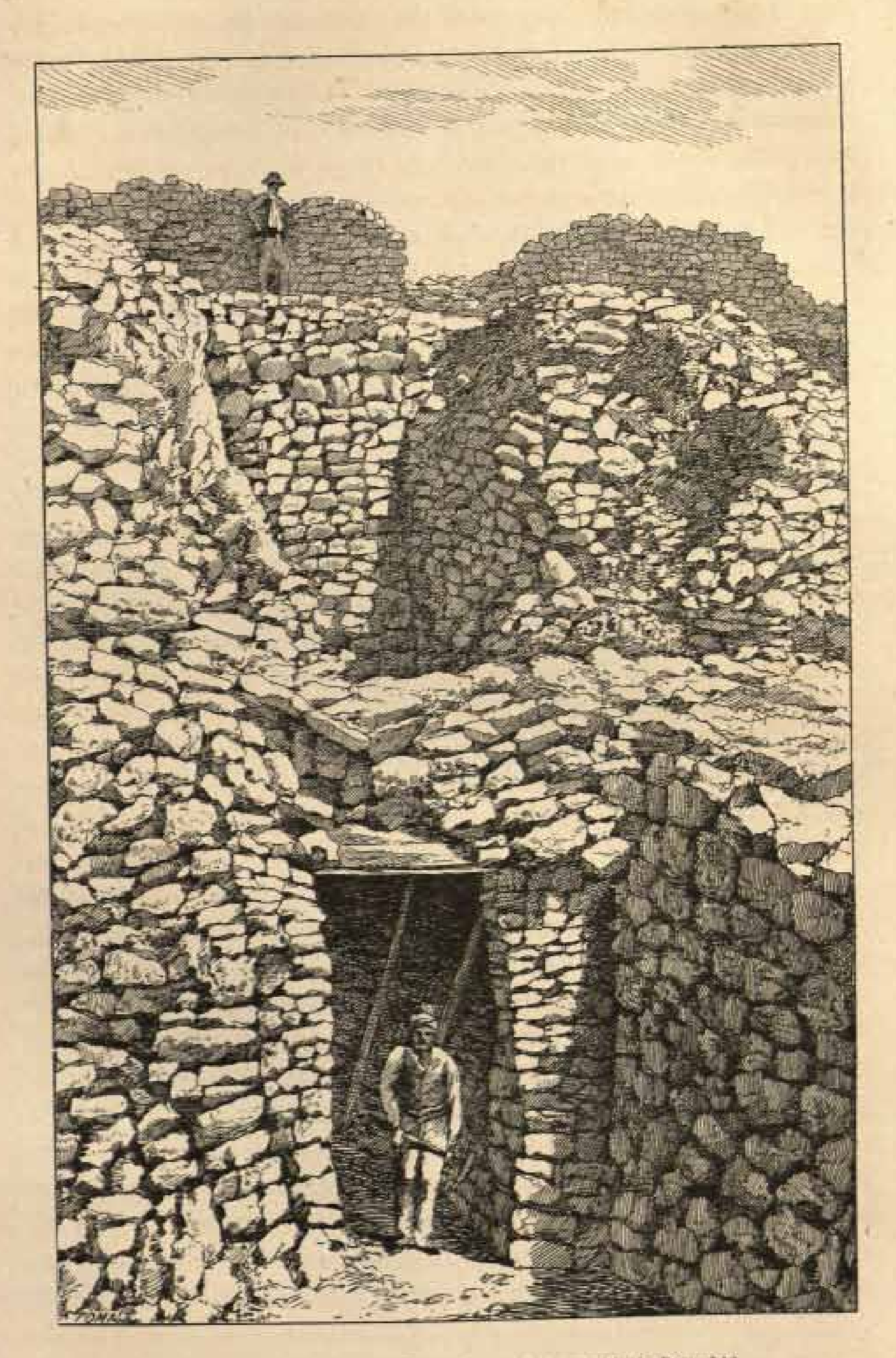
Il n'est pas probable que cette porte située sur l'un des petits côtés du polygone, ait jamais été chargée de desservir, à elle seule, la forteresse; on était accoutumé à trouver une entrée au milieu de la face sud, celle qui était la plus voisine de la plaine et qui paraît avoir été la mieux fortifiée. Dès que fut obstrué le passage qui traversait la grande tour méridionale, il dut être pratiqué, sur ce même front, une autre ouverture, là où a été découverte la porte FO (pl. I); mais cette porte, telle que l'a montrée la fouille, présente une frappante analogie avec la porte sud-ouest, telle que l'ont faite les additions qu'elle a subies. La seule différence, c'est que les dimensions,

dans la porte sud-est, sont plus grandes, que les murs latéraux y sont plus épais et que l'allée y est plus large. A cela près, c'est le même arrangement, la même clôture double, la même division de l'ouvrage en trois pièces, une sorte de vestibule, un réduit compris entre les deux seuils et un arrière-corps qui donne accès sur l'esplanade. Si la porte FO a passé par un premier état, celui-ci ne se laisse plus reconnaître aujourd'hui. L'ensemble qui vient d'être décrit appartient tout entier à l'âge du plein développement de la ville. On a même relevé là les vestiges assez confus de remaniements postérieurs. Des tours et des murs paraissent avoir été ajoutés après coup en avant de l'entrée que vint rétrécir un bâti de moellons appliqués contre les parois. On croit deviner des travaux entrepris sous la menace d'un danger prochain, exécutés à la hâte dans l'attente ou au début d'un siège[1].

Outre ces portes principales, il y en avait de plus petites, que l'on pouvait utiliser pour une sortie, quand les grandes étaient fermées et verrouillées. L'une d'elles existe encore, cachée dans un angle rentrant, tout près de la plus ancienne porte occidentale (en FK, pl. I); ensevelie sous les décombres, elle était très bien conservée (fig. 45); on voit encore dans le mur le trou qui recevait la barre servant de verrou. Ouverte dans le pied du mur de la seconde période, cette porte avait un linteau et des jambages de bois. Lorsque les ouvriers la dégagèrent, ils trouvèrent encore en place, carbonisés, de gros morceaux du chambranle, auquel M. Dœrpfeld se hâta de substituer des tringles de fer qui soutinrent la maçonnerie. L'écroulement fut ainsi prévenu; on pénétra dans un couloir étroit et montant qui venait déboucher dans la partie supérieure du passage FL. Une fois celui-ci bouché, il avait dû être établi un escalier qui mît cette poterne en rapport avec le terre-plein supérieur.

Sur les fronts nord et est, il n'a pas encore été signalé de portes; mais on a lieu de croire qu'il en existait au moins une située au nord-est, sur un point où le déblaiement n'est pas encore achevé. On a reconnu là les restes d'une rampe analogue à celle du sud-ouest (pl. I, BC). Cette rampe n'a pu être bâtie que pour aboutir à une baie percée dans le rempart, près d'un massif considérable qui peut avoir été une grosse tour (pl. I, M). Ce serait par là que les habitants de la

1. Dœrpfeld, *Bericht*, 1891, p. 51. Ce qui reste de ces constructions de la dernière heure est indiqué, dans la planche I, par des tailles parallèles interrompues. La ville a toujours continué d'avoir là une de ses portes principales; on distingue encore aujourd'hui, tout près et au-dessus de la porte excavée, les restes de deux propylées, dont l'un date de l'époque grecque et l'autre du temps de l'empire.



45. — Poterne de l'ouest. D'après une photographie de Dœrpfeld.

citadelle auraient été en communication avec le plateau, tandis que par les portes du sud et de l'ouest ils descendaient dans la plaine[1].

Avec l'étude des portes, de leurs déplacements et des retouches qui en ont modifié la disposition, nous avons atteint la troisième période, celle où l'enceinte a pris sa plus grande extension et où se sont bâtis les édifices les plus importants. L'accroissement du périmètre a dû se faire de plusieurs côtés; mais il ne se laisse mesurer que sur la face méridionale, où le dernier mur, construit en moellons un peu plus petits, est à six ou sept mètres en avant de celui qui l'avait précédé. C'est celui que désigne, sur le plan, la lettre *b*, et dont le tracé est indiqué par un ton d'un noir mat (pl. I). Quant au mur de briques crues qui surmontait le mur de pierre, il était bien plus mince que l'énorme substruction sur laquelle il reposait. Si les assiégeants réussissaient à gravir le talus, ils n'en atteignaient le haut que déjà décimés par les traits et épuisés par l'effort; la moindre barrière suffisait alors à les arrêter. La résistance de cette barrière d'argile était d'ailleurs assurée par des contreforts placés en arrière de la muraille, sortes de piliers qui ont 1^{m},20 de large et 1^{m},60 de saillie; c'est sur le front occidental de l'enceinte que se retrouvent les traces les plus claires de cette disposition, qui se rencontre, comme l'a fait observer M. Dœrpfeld, dans d'autres murs en brique crue, d'une époque reculée[2]. Cependant, on en vint, comme pour les portes, à ne pas se sentir assez protégé. On remplit de briques l'espace compris entre ces ressauts, et l'on finit par donner ainsi à la courtine 4 mètres environ d'épaisseur.

C'est ce même mur avancé que les explorateurs croient reconnaître dans celui qui a été dégagé par endroits, au sud-est, à l'est et au nord-est. Là les murs de la première et de la seconde période seraient à chercher sous une couche de décombres non encore attaquée. De ce côté, le mamelon ne s'élevait pas de beaucoup au-dessus du plateau, dont le sépare un léger pli de terrain. Il n'y a pas ici les mêmes remblais à soutenir que là où le monticule se dresse à pic au-dessus de la plaine; le constructeur a donc pu supprimer ici le talus, qui devenait inutile; il n'a employé les moellons qu'à constituer un soubassement qui n'a guère qu'un mètre de haut et dont les deux faces sont également verticales. Ce socle, si bas, n'était pas pour arrêter

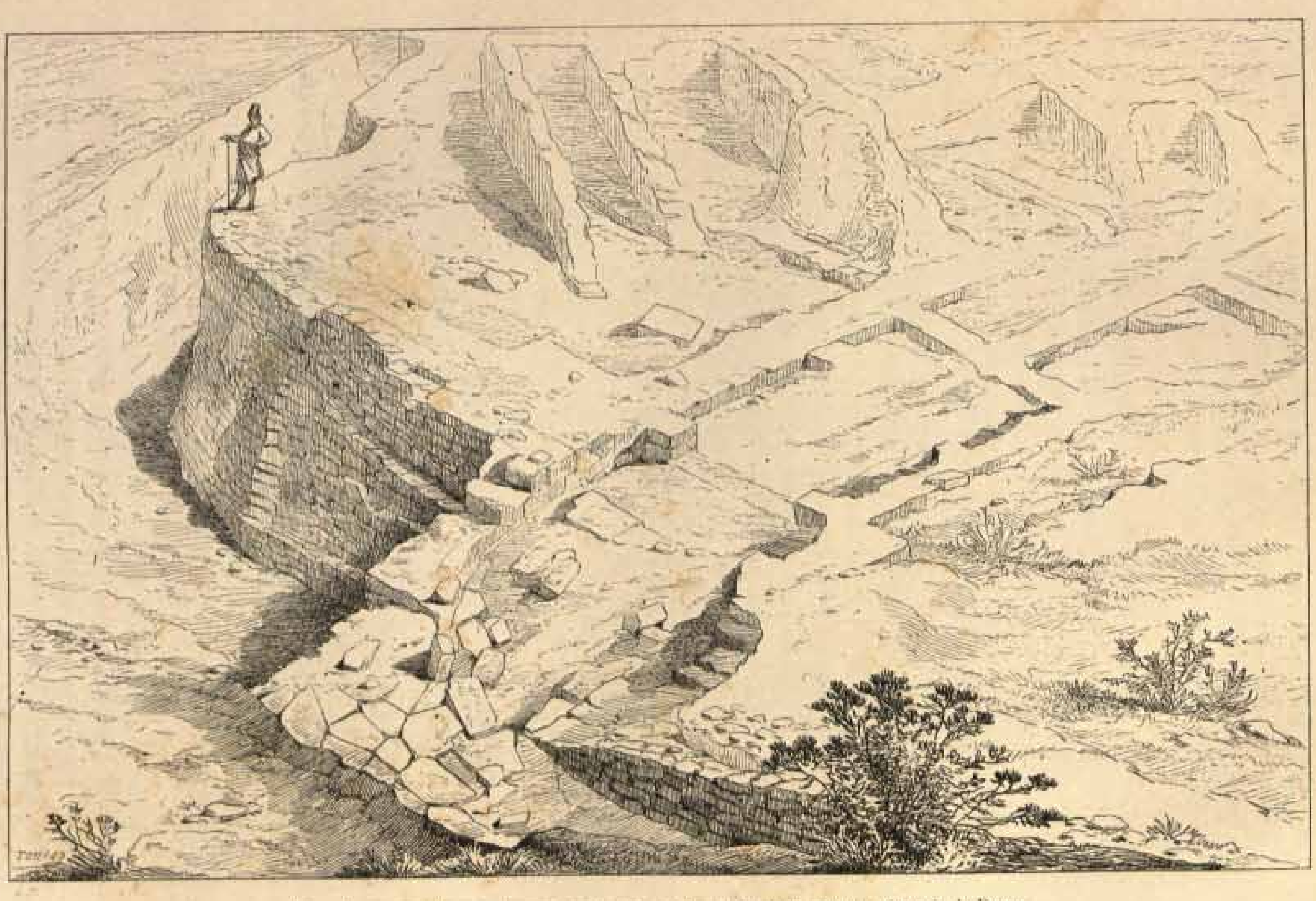
1. Dœrpfeld, *Bericht*, 1891, p. 47-48.
2. Dœrpfeld, *Bericht*, 1891, p. 48.

l'assaillant, qui pouvait toucher de la main le pied du mur de brique; il fallut donc assurer à celui-ci une plus grande force de résistance; on lui donna 4 mètres d'épaisseur, et sans doute une assez grande élévation; de plus, on le flanqua de tours qui ont une largeur de 3^m,20 et une saillie de 2^m,35 sur la courtine. On en a découvert trois (pl. I, *ba*, *bc*, *bd*); d'autres doivent être cachées sous terre. L'intervalle qui les sépare n'est que de 6^m,40.

Le tracé du mur, sur la face nord, reste jusqu'ici purement conjectural; aussi n'a-t-il été indiqué qu'en pointillé. Si, sur le dernier plan (pl. I), il a été reporté un peu en arrière de la ligne qu'il suivait sur le plan antérieur (fig. 38), c'est qu'il a été démontré par les fouilles récentes que les bâtiments de l'esplanade s'étendaient, dans cette direction, plus loin qu'on ne l'avait cru tout d'abord.

Comme les murs d'enceinte, les bâtiments dont les restes, plus ou moins apparents, sont indiqués sur notre planche I, ne datent pas tous du même temps; ils n'ont pas coexisté tous sur le terre-plein. Leurs fondations se recoupent en se recouvrant les unes les autres; c'est ce que l'on a constaté dès que les fouilles ont été faites avec méthode et ce que l'on observera dans un croquis de M. Durm qui rend très bien l'aspect de toute la partie du plateau voisine de la porte du sud-ouest (fig. 46). Il y a des endroits, vers le centre de la plate-forme, en avant des édifices désignés par les lettres A et B, où l'on distingue l'œuvre de trois périodes différentes, les débris superposés de constructions qui n'avaient ni la même orientation ni la même distribution. Les édifices de la troisième période paraissent avoir eu des proportions plus amples que leurs devanciers; bâtis les derniers, ils sont les mieux conservés, les seuls dont les murs soient encore debout, par places, sur une hauteur d'un à deux mètres.

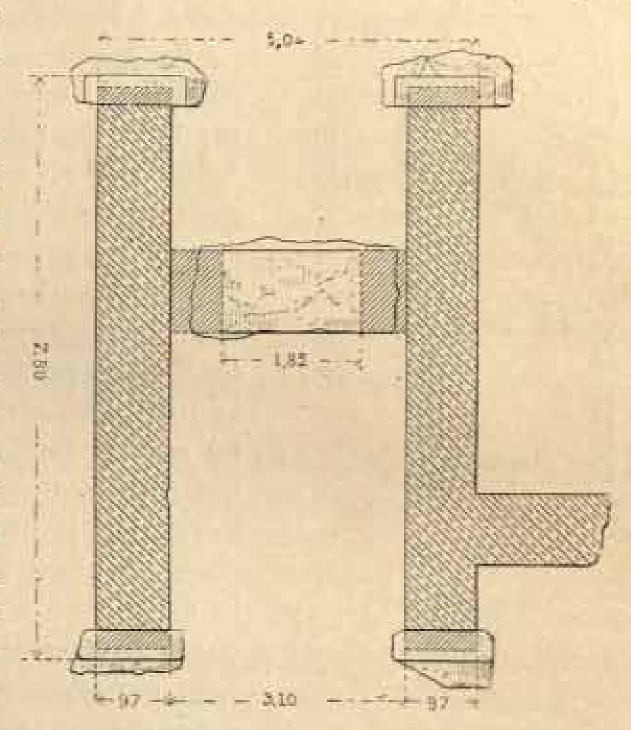
Les bâtiments qui semblent avoir eu le plus d'importance se trouvent en face de la porte du sud-est (FO); c'est de ce côté que la citadelle eut dès le début et garda toujours son entrée principale. A 15 mètres de distance, presque en face de cette porte, mais non dans le prolongement de son axe, on en trouve une autre que sépare de la première un espace libre où l'on devine une cour dont il n'est pas possible encore de mesurer la surface, celle-ci n'ayant pas été déblayée tout entière. Ce propylée n'a pas d'aussi grandes dimensions que le portail de l'enceinte. C'est, entre des murs épais d'un mètre, une galerie qui a 7^m,80 de long et 3^m,10 de large (pl. I. C, fig. 47). Elle était divisée en deux pièces de grandeur inégale par la porte propre-



46. — La rampe; la porte du sud-ouest et la partie contiguë du plateau. Croquis de Durm.

ment dite, dont la place est marquée par la pierre de seuil, un gros bloc de calcaire. Devant la tête des murs, de ceux du vestibule et de ceux de l'arrière-chambre, on a retrouvé ces dalles lisses sur lesquelles reposaient des poteaux serrés l'un contre l'autre; on voit encore les entailles où s'engageait le pied des bois; chacune de ces antes d'un genre particulier aurait été faite de quatre montants. Partout, sur le sol du passage, a été étendue une couche d'argile battue qui recouvrait aussi les parties visibles du seuil et des dalles de l'ante, ce qui n'était pas caché sous la construction ou sous la charpente.

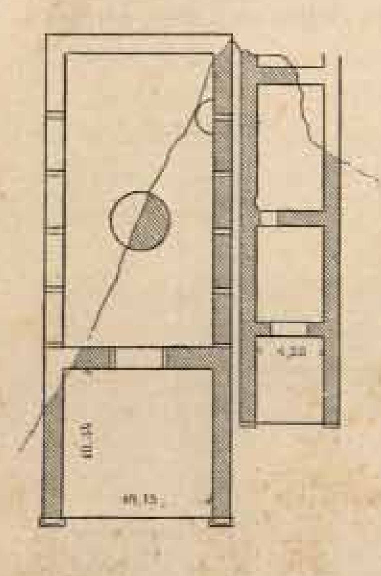
Au corps du bâtiment se rattachent, sur la droite comme sur la gauche, des murs de différentes époques (*ha*, *hb*); il y a eu là des remaniements d'où résulte quelque confusion, mais qui n'en laissent pas moins entrevoir le dessin d'une cour intérieure, laquelle aurait eu environ 27 mètres de long, et, là où elle était le plus étroite, 10 mètres de profondeur. Sur celle de leurs faces qui regarde le dedans de la citadelle, ces murs ont des ressauts et comme des contreforts; il est probable que ces saillies de la construction supportaient un auvent qui régnait sur trois côtés de la cour et qui y créait un abri contre le soleil et contre la pluie; c'était comme l'ébauche des portiques que les architectes de l'âge classique placeront en avant de leurs temples et de leurs palais.

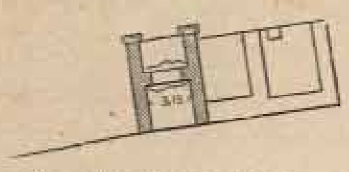


47. — Plan du propylée du palais. Dœrpfeld, *Bericht*, p. 53.

Sur le côté septentrional de cette cour s'ouvrent deux bâtiments (pl. I, A et B) sur lesquels l'attention était particulièrement appelée par la position qu'ils occupent au centre de l'esplanade et en regad de la double entrée, puis par leurs dimensions exceptionelles, et enfin par le caractère même de l'exécution. Il ne subsiste plus rien du décor;

mais l'appareil est ici plus régulier et plus soigné que partout ailleurs. A ces signes on a cru reconnaître dans ce groupe d'édifices la demeure des chefs de la tribu, ce que l'on a appelé le *palais*, d'un nom qui risque de paraître ambitieux, mais qui a le mérite de dispenser des périphrases. Toutes réserves faites sur le sens dans lequel il convient d'entendre ce terme, nous prendrons le parti de l'appliquer aux bâtiments que nous décrivons ici et à ceux du même genre que nous rencontrerons, dans la suite de cette étude, à Tirynthe et à Mycènes.





48.— Plan du palais. D'après Dœrpfeld, *Tirynthe*, fig. 115.

Par malheur, le plus grand des deux édifices (A) a beaucoup souffert, moins par l'effet du temps que par la faute de Schliemann; il a été coupé en diagonale, par la grande tranchée de 1872, qui en a détruit presque la moitié. Ce qui en reste suffit pourtant à restituer le plan (fig. 48). On entrait d'abord dans un grand vestibule, ouvert par devant et à peu près carré; l'un des côtés a $10^{m},15$ et l'autre $10^{m},35$. Le mur du fond était percé d'une porte qui conduisait dans une salle, dont la largeur est la même que celle de l'antichambre; quant à l'autre dimension de la pièce, elle ne se laisse déterminer que par conjecture, le mur occidental et celui qui faisait face à l'entrée ayant en entier disparu. Seul le mur oriental est conservé, jusqu'à 20 mètres de son point de rencontre avec le mur de refend; si l'on suppose qu'il s'arrêtait tout près de l'endroit où la fouille l'a taillé en biseau, on obtient, pour la longueur comparée du vestibule et de la salle qui y fait suite, le rapport de deux à un, rapport qui, par sa simplicité même, devait se recommander aux architectes de ce temps et qui donne d'ailleurs des proportions heureuses.

On pourrait se demander s'il n'y avait pas, derrière la grande salle, une seconde chambre, une sorte d'*opisthodome*, comme disaient les Grecs. Ce qui a permis d'écarter cette hypothèse, c'est l'idée que l'on s'est faite de la disposition du palais d'après certains monuments des vieilles villes de l'Argolide, où il n'a pas subi les mutilations qui nous

mettent ici dans l'embarras. Il résulte de la comparaison ainsi instituée que la partie principale et publique de cet ensemble ne comportait, outre le vestibule, qu'une vaste pièce, dont le centre était occupé par la pierre du foyer. Le plan de l'édifice serait réduit ici à ses éléments essentiels, car à Hissarlik il n'y a qu'un vestibule, tandis qu'ailleurs on en compte deux, qui se succèdent en profondeur; on n'a donc aucune raison de croire à l'existence d'une chambre postérieure dont il n'y a pas trace à Tirynthe et à Mycènes. La restitution proposée par M. Dœrpfeld demeure la plus vraisemblable.

Le foyer ce trouvait au milieu de la salle, à égale distance des deux parois latérales, mais un peu plus près de la porte d'entrée que du mur de fond. La place se reconnaît à une fondation circulaire en argile que la tranchée a coupée en deux et dont le diamètre devait être d'un peu moins de 4 mètres; cette fondation s'élève encore de 7 centimètres au-dessus du sol. Il y a, contre le mur de droite, des vestiges d'une autre base du même genre, mais celle-ci en demi-cercle. Que portait-elle? Y aurait-il eu là un rang de colonnes? La destruction de toute cette partie de l'édifice ne permet même pas d'émettre une conjecture à ce sujet.

A côté de ce bâtiment et séparé de lui par un étroit passage, il y en a un autre, plus petit (B). Même forme barlongue, même vestibule ouvert par devant; mais la différence n'est pas seulement dans la dimension, elle est aussi dans la distribution intérieure. Ici, au lieu d'une seule pièce, il y en a deux de grandeur inégale. Cette construction paraît avoir eu un pendant à gauche de l'édifice principal. On aperçoit là, de l'autre côté de la grande tranchée, deux pans de mur qui se coupent à angle droit (pl. I, E) : c'est tout ce qui reste d'un bâtiment qu'a détruit la fouille de 1872; cependant il n'en faut pas plus pour donner la largeur de l'édifice, qui répond à celle de l'autre corps de logis secondaire (B). De cette concordance il est permis d'induire que la longueur était aussi la même. On arrive à restituer ainsi, par une hypothèse qui est au moins très spécieuse, un ensemble composé d'un pavillon central et de deux pavillons latéraux; moins larges que le bâtiment qu'ils flanquaient, ceux-ci avaient sans doute aussi, en façade, une moindre hauteur. Bien que très voisins, ces bâtiments étaient complètement isolés; les murs mêmes n'étaient pas mitoyens. Pour aller de l'un à l'autre des pavillons, il fallait traverser une partie de la cour commune. Cet isolement était-il commandé par les exigences des habitudes sociales, ou ne faut-il pas plutôt l'expliquer par l'inex-

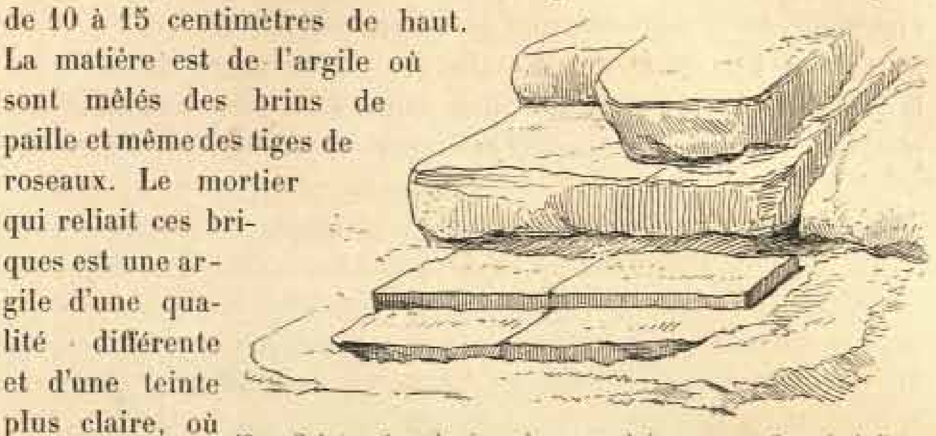
périence du constructeur? Celui-ci avait moins d'effort à faire pour juxtaposer ainsi trois corps de logis indépendants que pour les mettre en relation par un système de dégagements qui, tout en sauvegardant la séparation des sexes, celle de la vie publique et de la vie privée, rendît les communications plus faciles et les établît à couvert.

On ne saurait entrer dans le même détail à propos des autres constructions qui sont indiquées sur le plan de M. Dœrpfeld (pl. I). Il n'en subsiste plus guère que les fondations; la place des portes ne se laisse plus reconnaître. Il y avait, au sud-est du pavillon E, un bâtiment assez considérable (D); tout ce que l'on peut constater, c'est qu'il renfermait plusieurs chambres et qu'il avait, selon toute apparence, la façade tournée vers cette cour où donnait le palais, dont il n'était peut-être qu'une annexe. Au nord-est de B, on entrevoit encore des bâtiments dont la disposition est celle que nous avons déjà décrite, une grande salle précédée d'un vestibule (H, K). H a été rebâti de fond en comble. En K, on a retrouvé sur place les restes d'un seuil de bois tout carbonisé. La destination des deux gros massifs M et N reste obscure; ce ne sont plus guère que des fondations. Peut-être y avait-il là des tours qui flanquaient le débouché de la porte du nord-est ou bien qui avaient fait partie du rempart de la première ou de la seconde période, avant que ce front de l'enceinte eût été reporté plus à l'est[1].

Ce qu'il y a d'ailleurs ici de plus curieux, c'est le mode de construction, qui se laisse encore mieux étudier dans les restes de ces édifices que dans ceux de l'enceinte. Cet appareil est caractérisé par la superposition de la brique crue à des substructions de pierre et par le mélange du bois à la brique. Dans l'édifice principal, les murs ont 1m,50 d'épaisseur, et les substructions de pierre 2m,50 de hauteur, dont 1 mètre à 1m,30 pour les fondations (fig. 49). A la tête des murs, des deux côtés du vestibule, la fouille a mis au jour les socles de calcaire sur lesquels s'appuyaient des poteaux de 25 centimètres de côté, dont les traces sont encore très visibles sur ces grandes dalles (fig. 50). Il y en avait même des fragments encore en place, mais à l'état de charbon.

1. Ces massifs sont coupés aujourd'hui par un grand fossé que remplit, sur une hauteur de plusieurs mètres, du sable de rivière (pl. I, P, P). M. Dœrpfeld conjecture que cette bande de sable répondrait au contour extérieur de l'aire du temple d'Athéné Iliéenne, qui fut bâti, à l'époque macédonienne, sur le sommet du monticule. Les dimensions qu'aurait eues le rectangle dessiné par cette fosse correspondent sensiblement à celles que l'on obtient par le calcul pour ce temple lorsqu'on cherche à le restituer d'après la métope et les triglyphes qui en ont été retrouvés (Dœrpfeld, *Bericht*, 1891, p. 55).

Les murs de terre qui surmontent les soubassements de moellons méritent d'être décrits avec soin. Les carreaux dont ils sont faits ont en moyenne 67 centimètres de long, 45 centimètres de large et de 10 à 15 centimètres de haut. La matière est de l'argile où sont mêlés des brins de paille et même des tiges de roseaux. Le mortier qui reliait ces briques est une argile d'une qualité différente et d'une teinte plus claire, où la paille est hachée plus menu. L'épaisseur des joints varie de 3 à 4 centimètres (fig. 51). Le parement était revêtu d'un mince enduit d'argile blanche [1].



49. — Substructions de pierre du mur en briques crues. Croquis de Durm.



50. — Le palais. État actuel. Les socles des antes de bois et le seuil de la porte. Croquis de Durm.

On remarque dans ces murs, par places, des trous transversaux et des rainures longitudinales qui ont à peu près la hauteur d'une

1. On trouve dans ces briques, en très grande quantité, un petit coquillage de mer, le *cardium edule*, qui abonde sur la plage voisine. Virchow croit que ces coquilles proviennent des débris de cuisine; après avoir mangé le mollusque qu'elles renfermaient, on les jetait à terre dans les endroits mêmes où l'on a pris l'argile qui a servi à préparer ces carreaux. Celle-ci contient beaucoup d'autres impuretés, tessons, fragments d'os, etc. (*Verhandlungen der Berliner anthrop. Gesellschaft*, 1890, p. 342).

brique; mais, par l'effet de la dégradation des faces du massif, les rainures superficielles sont moins apparentes que les orifices béants de ces espèces de canaux qui s'enfoncent, de 4 en 4 mètres, dans l'intérieur de la muraille. Si l'on introduit la main dans la cavité, on ramène des cendres et des charbons. Tout autour de ces trous, la brique est cuite; elle a pris une teinte d'un rouge foncé. Un peu plus loin, on distingue encore des traces de fumée; puis, à mesure



51. — Le mur de briques crues. Croquis de Durm.

que l'on s'éloigne de ces bouches, l'argile reprend l'aspect de la terre qui a seulement été séchée au soleil. Beaucoup de briques, celles qui se trouvent à distance des trous, celles aussi qui, sises près du pied des murs, ont été, lors de la ruine du bâtiment, aussitôt recouvertes par les premières chutes de gravois, ne portent aucune marque du l'action de feu. C'est donc avec des briques crues que le mur a été monté. Si l'on pouvait conserver quelques doutes à ce sujet, ils seraient levés par ce fait que, dans le voisinage des canaux, le mortier, lui aussi, est cuit comme les briques, auxquelles il sert de liaison.

Schliemann avait cru d'abord trouver ici quelque chose d'analogue à ces *forts vitrifiés*, comme on les appelle, que l'on a découverts en France et en Écosse[1]. Si la flamme, s'était-il dit, a modifié ainsi l'état de l'argile, dans les briques et dans le mortier, c'est que le constructeur l'a allumée lui-même et qu'il l'a poussée à dessein jusque dans les profondeurs de la muraille, l'y faisant pénétrer par des conduits qu'il avait au préalable remplis de fagots et de brindilles; il croyait rendre ainsi son ouvrage plus compact et plus résistant. M. Dœrpfeld, éclairé par les observations qu'il avait faites à Tirynthe, a reconnu que cette conjecture était mal fondée. A la rigueur, elle expliquerait les trous transversaux; mais que deviennent, dans cette hypothèse, les sillons superficiels et à quoi ont-ils pu servir? Nous n'insisterons pas sur la gaucherie du procédé. On aurait réservé ces vides dans toute l'épaisseur du massif, on les aurait remplis de matières combustibles, on aurait entretenu ces foyers pendant plusieurs heures pour arriver à mal cuire quelques briques, celles-là seulement qui touchaient aux cavités où circulait la flamme! Le résultat obtenu n'aurait pas été en proportion avec la peine que l'on aurait prise. Enfin, si le maçon s'était proposé, lorsqu'il bâtit son mur, de lui faire subir cette opération, il aurait préparé ses briques d'une autre façon. Mêler de la paille hachée à l'argile qui ne doit pas être exposée à une autre chaleur qu'à celle du soleil, c'est là une pratique très judicieuse, que l'on trouve en usage ailleurs encore qu'en Troade[2]; elle donnait plus de cohésion à la pâte; mais cette pratique cesse d'avoir sa raison d'être, elle devient même nuisible dès que l'argile est destinée à passer par le feu. Au-dessus d'une certaine température, qui est bien vite atteinte et dépassée, la paille brûle; il se crée ainsi, sur la surface et dans l'intérieur de la brique, mille petites cavités qui rendent celle-ci plus friable, qui en diminuent la consistance et la solidité.

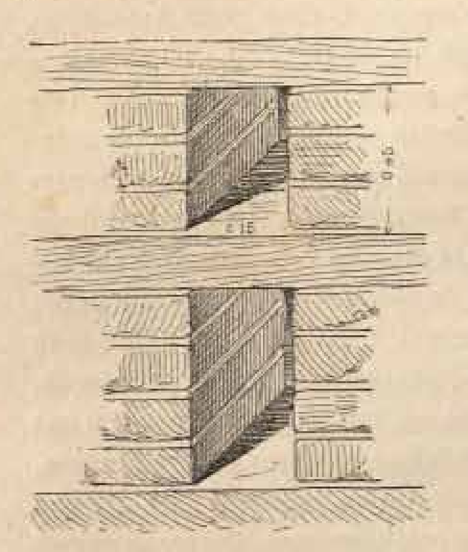
La vérité, c'est que trous et rainures servaient de logement à des pièces de bois qui formaient, dans la maçonnerie, une sorte de chaînage dont l'office était d'égaliser les pressions et de maintenir les niveaux des lits de brique (fig. 52). Lorsque s'alluma l'incendie, les poutres étaient déjà depuis longtemps encastrées dans le mur; elles y avaient subi une dessiccation qui en avait diminué le volume; par

1. On trouvera l'énumération des principales études qui ont été consacrées à ces enceintes, jusqu'en 1872, dans un mémoire de Jules Marion, *Les monuments celtiques et scandinaves des environs d'Inverness*, p. 9-45 (*Mémoires de la Société des antiquaires de France*, 4e série, t. III, 1872).

2. *Histoire de l'Art*, t. I, p. 505; t. II, p. 115

suite de ce retrait, il s'était produit, entre le bois et son enveloppe d'argile, un écartement qui, tout léger qu'il fût, laissait cependant passer assez d'air pour que la combustion, après avoir commencé à la surface, par les extrémités des poutres qui venaient affleurer au dehors, se poursuivît et s'achevât dans l'intérieur du massif.

Ce qui a dû donner à l'incendie une prodigieuse violence, c'est l'énorme quantité de bois qui entrait dans la toiture. En A, de l'un à l'autre des murs latéraux, il y avait plus de 10 mètres, et l'on n'a relevé aucun vestige de supports intermédiaires. Le toit était formé par une terrasse horizontale, faite d'argile battue, sur laquelle on promenait un rouleau de pierre, plusieurs fois par an, après les pluies. C'est ainsi que sont encore couvertes, en Troade, toutes les habitations. Ce qui donne à penser qu'il en était de même dans l'antiquité, c'est que l'on n'a pas recueilli, dans les fouilles, le moindre débris de tuile et que, dans les intérieurs, on rencontre à peu près partout, au-dessus de l'ancien sol, un lit de terre épais d'environ 30 centimètres, où sont mêlés des morceaux de bois et des charbons, lit où l'on est fondé à reconnaître les restes du comble qui s'est effondré. Pour soutenir le poids de la terrasse, il fallait des poutres très fortes, poutres qui n'ont pu avoir ici moins de 11 à 12 mètres de long et de 60 centimètres d'équarrissage; sur ces poutres reposaient des solives et, par-dessus, des roseaux ou des branchages étroitement serrés. Une fois le feu mis au bâtiment, il eut bientôt fait d'attaquer la charpente, qui s'abattit, tout embrasée, sur le sol, où elle acheva de brûler. Celui-ci, dans le vestibule et dans la salle, était formé d'une couche d'argile pilonnée; l'argile s'est vitrifiée, et la terre même est noircie, dans toute l'étendue de cette aire, jusqu'à une profondeur de près d'un demi-mètre. C'est près des portes et des antes que la flamme a laissé



52. — Le mur de briques restauré. Croquis de Dorm [1].

1. Dans ce dessin, les pièces de bois parallèles au sens du mur sont à leur place; les pièces transversales sont représentées par un vide, qui montre comment elles pénétraient dans l'intérieur de la muraille.

les marques les plus sensibles de son action; elle trouvait là plus d'aliments que partout ailleurs, dans les vantaux qui fermaient le passage et dans les planches qui le couvraient, ainsi que dans les madriers appliqués contre la saillie des têtes de murs. Nulle part on n'apprécie mieux que sur ces points les modifications que l'intensité de la chaleur fit subir à la brique; celle-ci a été transformée en une pâte vitreuse, en scories opaques, d'une extrême dureté.

C'est donc bien l'incendie qui a démantelé l'enceinte et détruit les demeures qu'y possédaient les chefs de la tribu; cet incendie a été trop général pour que l'on y puisse voir le résultat d'un accident. Seule la rage d'un ennemi victorieux a pu porter ainsi la flamme partout à la fois et ne pas laisser intacte une tour, une porte et une maison. L'esplanade fortifiée qui couronne le monticule ne doit d'ailleurs représenter qu'une faible partie de l'aire qu'occupait le peuple qui a bâti ces rampes, ces murs et ces palais. Des ouvrages d'une telle importance n'ont pu être entrepris et achevés par les quelques centaines de personnes qui trouvaient place dans l'étroit périmètre de la citadelle; celle-ci dominait une ville basse, qui s'étendait à l'est et au sud du mamelon, sur le plateau et sur les pentes par lesquelles il s'abaissait jusqu'à la plaine. Dans les tranchées et les puits que Schliemann a creusés là pour sonder le terrain, il a recueilli, tout au fond de ces trous, des objets de la première époque, puis, à un niveau supérieur, des tessons tout semblables à ceux qui, sur les monticules, représentent la civilisation de la ville brûlée. C'était là que vivait, plus au large et dans le voisinage de l'eau, tout le petit peuple, la foule des paysans. Cette bourgade était-elle ouverte ou bien entourée d'un mur qui venait se relier à celui du château? On a cru parfois saisir la trace de cette jonction; mais la dernière campagne a prouvé qu'il fallait voir, au nord-est, une rampe d'accès dans un massif que l'on avait pris d'abord pour l'amorce du rempart de la basse ville et, au sud-ouest, on n'arrive pas à se reconnaître parmi les restes de murs qui s'entremêlent sur ce point[1]. La question ne pourrait être tranchée que par des fouilles nouvelles qui dégageraient, à une certaine distance, tous les abords de la forteresse.

Ce n'est pas ici le lieu d'énumérer et de décrire les armes, les outils, les bijoux, les instruments et ustensiles de toute sorte qui ont été découverts dans cette couche de débris. Ici, comme pour la pre-

1. Dœrpfeld, *Bericht*, 1891, p. 45.

mière époque, nous ne pouvons avoir d'autre dessein que de compléter, par quelques traits caractéristiques, l'idée que l'on a déjà pu se faire de la seconde ville et de son industrie, d'après l'importance de ses bâtiments, leur mode de construction et leur disposition.

Lorsque l'on dresse l'inventaire des objets qui ont été recueillis parmi les ruines de ces bâtiments, ce qui frappe tout d'abord, ce qui atteste le progrès accompli, de la première à la seconde époque, c'est la place que le métal a prise dans la vie et l'outillage de la tribu, le métal qui était pour ainsi dire inconnu aux habitants du village primitif. Le métal n'a pas encore dépossédé ni remplacé en tout et partout la pierre; mais la variété des services qu'on lui demande donne à penser que l'usage avait déjà commencé de s'en répandre dans cette partie de l'Asie Mineure, lorsque fut fondé le second établissement d'Hissarlik, et que depuis lors cette matière n'a pas cessé d'y devenir plus commune, chaque génération nouvelle la pliant et l'affectant à de nouveaux emplois. Dès sa première campagne, Schliemann avait rencontré en quantité notable, dans cette couche de débris, l'or, l'argent, le plomb et le bronze ou plutôt le cuivre, le cuivre presque pur. Le fer seul manquait; en 1890, il s'est montré, en compagnie de quatre haches de pierre, dans les fondations d'un bâtiment qui ne peut appartenir qu'à la deuxième époque (pl. I, N); il a paru sous l'espèce de deux boules dans lesquelles on croit reconnaître des pommes de canne[1]. L'or a fourni des bijoux, diadèmes, bracelets, pendants d'oreilles, épingles à cheveux, disques, etc., que décorent parfois des enroulements du genre de ceux qui sont chers à l'art mycénien; il y a même une coupe faite de ce métal. L'argent abonde encore davantage; il a donné, outre une sorte de spatule ou de couteau, des vases de forme diverse; il s'est présenté aussi en barres qui, quoique de longueur différente, ont toutes à peu près le même poids; ces barres étaient peut-être, comme les *talents* mentionnés par Homère, des instruments d'échange. C'est de plomb qu'est faite une petite idole, une figure de femme nue qui, par l'exagération avec laquelle y sont marqués les attributs du sexe, rappelle certains types divins, déjà rencontrés par nous dans l'Asie Antérieure. On coulait le cuivre dans des moules en micaschiste, dont plusieurs se sont retrouvés; il en est sorti des haches, des couteaux, des ciseaux, des poignards, des pointes de flèches et de lances;

1. SCHLIEMANN, *Bericht.*, 1891, p. 20.

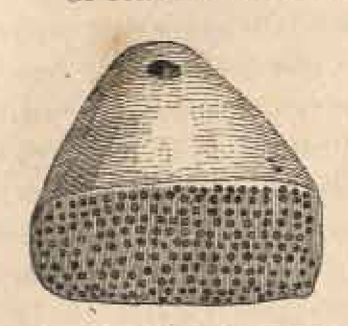
il y a aussi des tasses et des vases, façonnés avec des feuilles de ce même métal battues au marteau.

Le progrès n'est pas moins marqué dans la poterie, où, d'une époque à l'autre, la forme et le décor se sont singulièrement développés et diversifiés. La fabrication des vases noirs n'est pas tombée en désuétude ; mais les vases sont presque tous faits au tour, et, pour les parer, on ne se contente plus de dessins tracés à la pointe dans l'argile humide. Si l'on ne s'avise pas encore de demander à la couleur l'agrément de ses jeux et de ses contrastes, on cherche déjà dans le modelé un principe d'ornement ; on imite ou plutôt on rappelle la forme vivante par des reliefs qui sont, il est vrai, d'une gaucherie singulière, mais où se laisse pourtant lire assez clairement la pensée de l'artisan. Alors paraissent ces vases dans lesquels, sur le col et sur la panse, sont indiqués des yeux, un nez et les organes sexuels de la femme, parfois même la saillie des bras. Ailleurs le potier s'est proposé de donner au vaisseau qu'il créait la figure de l'un des animaux qu'il avait sous les yeux, du porc par exemple, du mulet ou du hérisson. Alors même qu'il n'a pas eu cette ambition, l'éveil de son esprit se marque par l'élégance relative et la variété déjà grande des types céramiques qu'il a inventés, aiguières au long bec, gobelets aux anses hardiment détachées et d'une courbe heureuse, godets reliés l'un à l'autre par la panse, etc. L'argile lui a servi, en même temps que l'or et la pierre, à fabriquer des plaquettes qui ne peuvent guère être autre chose que de grossières images d'une divinité locale. Dans ceux de ces objets qui sont les moins informes, on sent un effort maladroit sinon pour copier le visage et le corps humain, tout au moins pour en suggérer l'idée par quelques indications sommaires. L'argile, en même temps qu'elle se prête à traduire les premières conceptions religieuses dont nous trouvons ici la trace, ne se plie pas avec moins de docilité aux exigences d'une vie qui commence dès lors à se raffiner et à se compliquer. Deux exemples suffiront. D'une plaque en terre cuite, percée de trois trous destinés à recevoir les chevilles qui la fixaient au mur, se détache un gros crochet ; c'est un râtelier pour les armes ou un portemanteau[1]. Une petite pyramide à trois faces, de même matière, a sa base percée d'un grand nombre de trous très fins (fig. 53). Lorsqu'on s'est demandé quel avait pu être le rôle de ce singulier ustensile, on n'a proposé qu'une

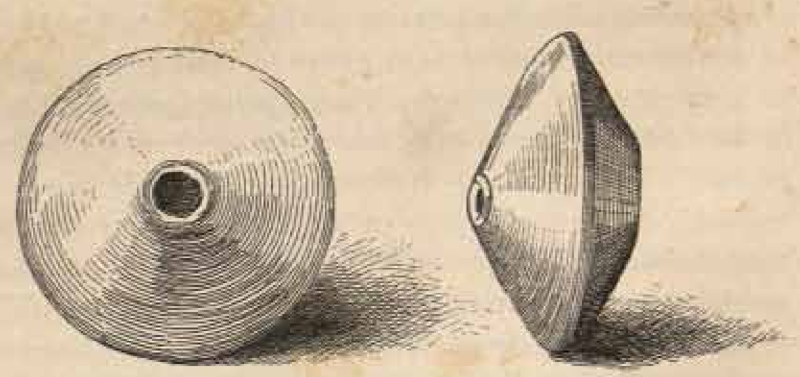
1. Schuchardt, *Schliemann's Ausgrabungen*, p. 91.

explication, et celle-ci, toute surprenante qu'elle paraisse au premier abord, n'en est pas moins très vraisemblable. Un paquet de soies aurait été fixé dans chacun de ces menus trous; c'est une brosse que nous aurions là, une brosse à habits.

Ce sont là des raretés; en revanche, on rencontre par milliers, dans cette couche, ces boules plus ou moins aplaties, ces grosses lentilles d'argile que l'on est convenu d'appeler des *fusaïoles*, terme qu'il n'y a aucune raison de proscrire, pourvu que le lecteur soit bien averti que ceux qui l'emploient n'entendent rien préjuger quant à la destination de ces objets (fig. 54); nous essaierons plus tard de montrer qu'ils ont dû rendre des services de plus d'une sorte. On croit reconnaître des cachets dans des cônes et des cylindres où sont gravés en creux, sur la base des cônes, sur le pourtour des cylindres, des barres, des croix, des étoiles et des points (fig. 55). Sur quelques-uns de ces cônes et de ces fusaïoles (fig. 56), on a cru retrouver des signes appartenant à cet alphabet syllabique que les colons achéens de Cypre ont appliqué à la notation des sons de la langue grecque[1]; mais nous



53. — Poignée de brosse en terre cuite. *Ilios*, fig. 516.



54. — Fusaïoles. Dessin de Saint-Elme Gautier, d'après l'original.

ne saurions dire que la preuve de ces assertions ait encore été faite. Sur une ou deux pièces où M. Sayce a voulu chercher des caractères de cette écriture, il n'y a certainement pas autre chose que la répétition de tel ou tel des éléments ordinaires du décor géométrique le plus simple[2]. Ailleurs, la conjecture semble mieux justifiée, et l'on serait

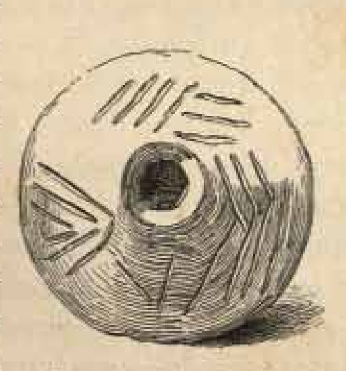
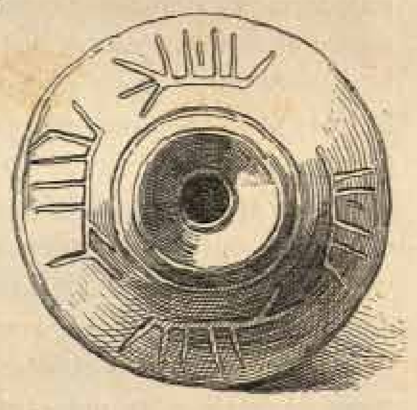
1. *Ilios*, Appendice II : *les Inscriptions trouvées à Hissarlik*, par H. Sayce.
2. Schuchhardt, *Schliemann's Ausgrabungen*, p. 90.

tenté d'admettre la présence d'une courte inscription. Il y a donc encore place au doute; cependant nous n'éprouverions aucune surprise à voir des trouvailles nouvelles prouver que l'on a employé ici ce système de signes; n'avons-nous pas relevé les indices qui donnent à penser qu'il a été d'un usage général dans la péninsule, avant que s'y répandît l'alphabet phénicien[1]? Seulement, il paraît probable que les monuments qui trancheraient la question dans ce sens, s'ils doivent jamais se montrer, se rencontreront plutôt au-dessus de la ville brûlée que parmi les restes de ses bâtiments. C'est bien à cette ville que l'on attribue plusieurs pièces sur lesquelles porte la discussion; cependant, à supposer même que toutes les profondeurs aient été fidèlement notées, des objets tels que les fusaïoles et les cachets coniques ou cylindriques ne sont-ils point, par la rondeur même de leurs formes et par leur légèreté, de ceux qui, avec tous les bouleversements qu'à subis la colline, étaient le plus exposés à se déplacer et à glisser parmi les décombres[2]? Enfin, il importe de ne point perdre de vue les conditions dans lesquelles, après la destruction du château qui s'était entouré d'une si puissante enceinte, les habitants nouveaux vinrent s'établir sur ces ruines. Au lendemain de l'incendie, le sommet du mamelon offrait une surface très inégale, très tourmentée. Ici, les buttes formées par les débris des édifices principaux; là où étaient jadis les cours et les rues, des dépressions très marquées. Les hommes que ramenèrent et que fixèrent ici les avantages de la position lais-





55. — Cône et cylindres. *Ilios*, fig. 529, 530, 531.

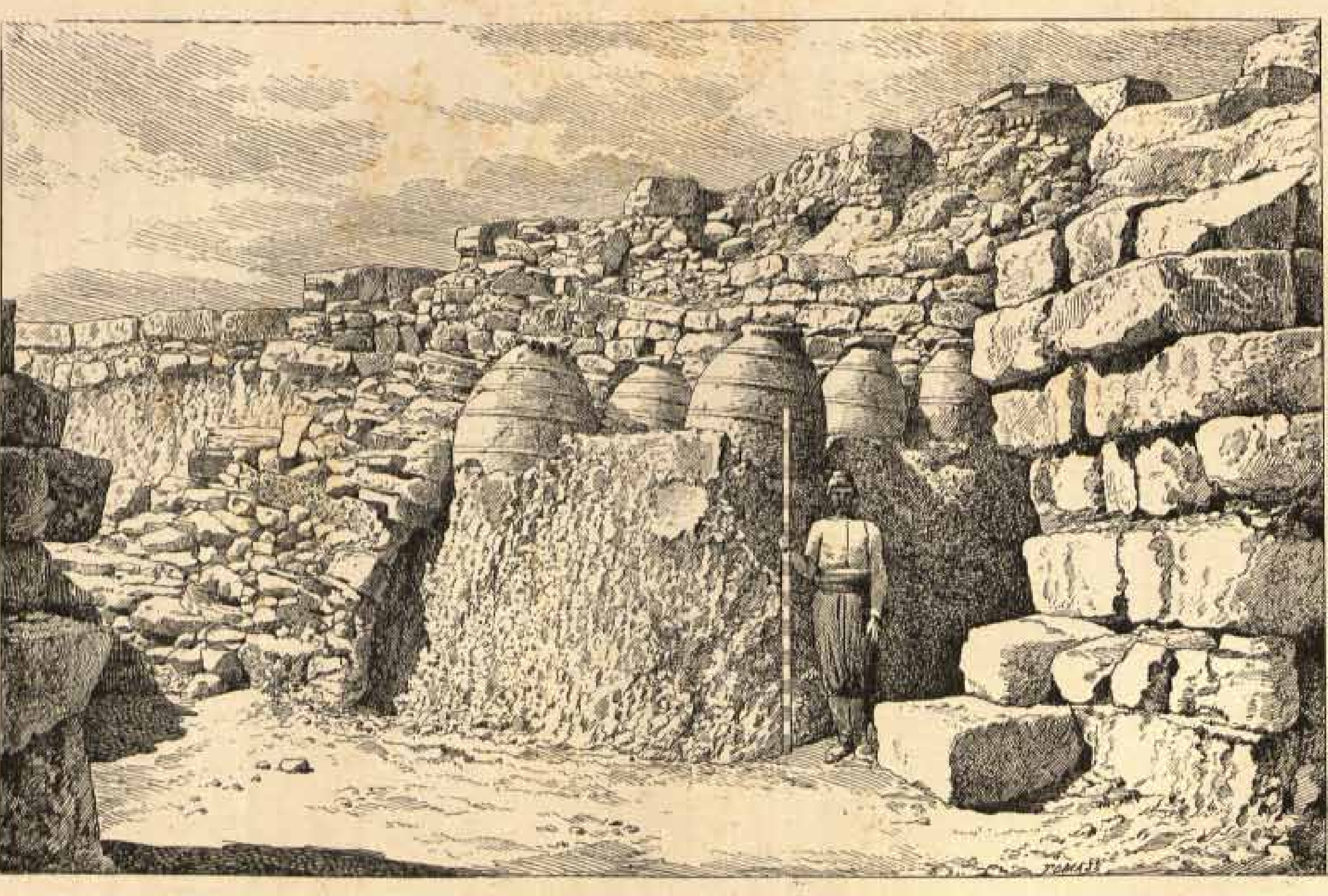
56. — Fusaïoles. Dessin de Saint-Elme Gautier, d'après les originaux.

1. *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 519; t. V, p. 98, 217-218; 311.
2. Voir plus haut, p. 174-175.

sèrent le terrain tel qu'ils l'avaient trouvé. Parmi les maisons qu'ils bâtirent, il y en a donc qui reposent presque sur le sol même de l'établissement antérieur; à côté, telle autre, juchée sur un monceau de gravats, domine de quelques mètres sa toute proche voisine. Il peut arriver ainsi que des objets déposés jadis sur le plancher d'une chaumière de la troisième époque soient aujourd'hui logés, dans le remblai, en contre-bas de ceux qui se trouvaient, au moment de la catastrophe, sur les terrasses de la seconde ville. Par le seul fait que les bâtiments postérieurs à l'incendie n'ont pas tous leur pied dans le même plan horizontal, il devient difficile de distinguer toujours avec certitude ces deux couches de débris qui chevauchent l'une sur l'autre et qui s'enchevêtrent par endroits; l'explorateur le plus soigneux sera parfois amené à les confondre. Nous sommes peu disposé à croire que la connaissance de l'écriture remonte ici à l'antiquité très reculée où nous reportent certainement les constructions de la ville brûlée; en Europe, Tirynthe et Mycènes ignorent l'écriture, quoique leur civilisation soit à tous égards plus avancée que celle qui vient de faire le sujet de cette étude. Il y aurait là une singulière anomalie. Force sera de l'admettre si jamais des observations multiples et scrupuleusement vérifiées viennent à démontrer qu'il y a réellement des signes alphabétiques sur des objets qui, d'après les circonstances de la découverte, doivent être portés au compte du peuple de la ville brûlée; mais tant que cette preuve n'aura pas été fournie, nous continuerons à penser que si l'*alphabet asiatique*, comme nous avons proposé de l'appeler, a été employé dans cette partie de la péninsule, c'est bien après l'incendie dont nous avons décrit les effets, peut-être seulement dans le siècle qui a précédé la diffusion et le triomphe des lettres phéniciennes, vers le moment où tous les riverains de la mer Égée ont senti s'éveiller en eux le désir de posséder cet instrument de relation, ce puissant auxiliaire de la mémoire.

De la ville brûlée à la surface du tertre, Schliemann et Dœrpfeld ont cru pouvoir compter, en dernier lieu, sept différentes couches d'habitations superposées[1]. J'ai parcouru avec eux les chantiers; j'ai écouté sur place leurs explications, et la précision de ce chiffre ne laisse pas de m'étonner. Il est possible que, sur tel ou tel point, l'œil qui, du fond de la tranchée, remonte jusqu'à son bord supérieur, y rencontre en effet, dans un même plan vertical, ces sept étages de

1. *Bericht*, 1891, p. 14 et 18.



57. — Vue d'une tranchée creusée à travers le petit théâtre ou *bouleutérion*. A droite, fondations en pierre de taille qui appartiennent à ce bâtiment. Derrière les pithoi, degrés de cet édifice et murs grecs. D'après une photographie de Dœrpfeld.

constructions; mais, étant donnée l'irrégularité du terrain, il ne les retrouverait certainement pas partout, et, en tous cas, les explorateurs ne sauraient distinguer les établissements successifs, comme ils l'ont fait pour la première et pour la seconde ville, à la présence d'un lit de terre végétale interposé entre les bâtiments de l'un de ces villages et ceux du village postérieur. Depuis que fut repeuplée cette colline où la flamme avait dévoré tout ce qui pouvait la nourrir, il ne semble pas y avoir eu une nouvelle interruption de la vie locale. Sur les décombres de la ville brûlée, qui ont d'un à deux mètres d'épaisseur, des maisons se sont bâties, de très petites maisons, qui sont faites de moellons et de briques crues. Lorsqu'une de ces maisons était abattue par la main de l'homme ou cédait à l'âge, une autre, à peu près pareille, s'élevait bientôt sur ses ruines. Quand on examine les restes de ces habitations rustiques, dont les quatre murs ne se coupent même pas toujours à angle droit, on n'arrive pas à y discerner des périodes tranchées; on continue, de bas en haut, à y rencontrer les mêmes formes de vases et d'ustensiles, les mêmes idoles toujours aussi grossières, jusqu'au moment où apparaissent, dans la fouille, des tessons de vases à figures noires, puis d'autres de vases à figures rouges, parmi des murailles dont le petit appareil polygonal a déjà bien meilleur air; on devine alors, à tous ces indices, que l'on est en présence du legs de la civilisation hellénique. Bientôt après, on arrive aux fondations des bâtiments de la ville gréco-romaine, qui se reconnaissent à leurs assises régulières et à leurs belles pierres de taille; puis ce sont des pièces de marbre qui jonchent le sol, les colonnes, les frises et les corniches des temples et autres édifices qui décoraient l'acropole d'Ilion. Dans toutes ces couches, on aperçoit, engagées parmi les constructions, de grandes jarres (πίθοι), que l'on trouve souvent debout et intactes, à demi pleines encore de ces grains et de ces légumes secs qu'elles servaient à conserver (fig. 57).

Sans prétendre donner des numéros d'ordre aux couches de gravats et de poteries brisées qui vont ainsi se recouvrant et se mêlant jusqu'à la surface, nous nous bornerons à signaler ce que renferment de plus intéressant celles qui sont les plus distantes du sommet. Le groupe qui reprit possession de ce site, lorsque se furent refroidies les cendres et que l'ennemi se fut éloigné, paraît avoir mis un certain temps à se relever, à reconquérir quelque chose de l'ancienne prospérité. Les habitations qui reposent directement sur les ruines de la ville brûlée sont les plus pauvres d'aspect; mais, un peu plus haut,

on trouve les restes de bâtiments plus spacieux et plus soignés, dont les murs sont faits d'assez grosses pierres (fig. 58). Un de ces bâtiments a particulièrement attiré l'attention : c'est celui où Schliemann, lors de ses premières fouilles, avait cru reconnaître le « palais de Priam » (fig. 58 et 59). S'il y a lieu d'évoquer les souvenirs du cycle troyen à propos des ruines d'Hissarlik, ce serait plutôt, nous le verrons, à la seconde ville qu'il conviendrait de les rapporter; mais il est fort possible que nous ayons là ce qui subsiste de la demeure du chef qui,

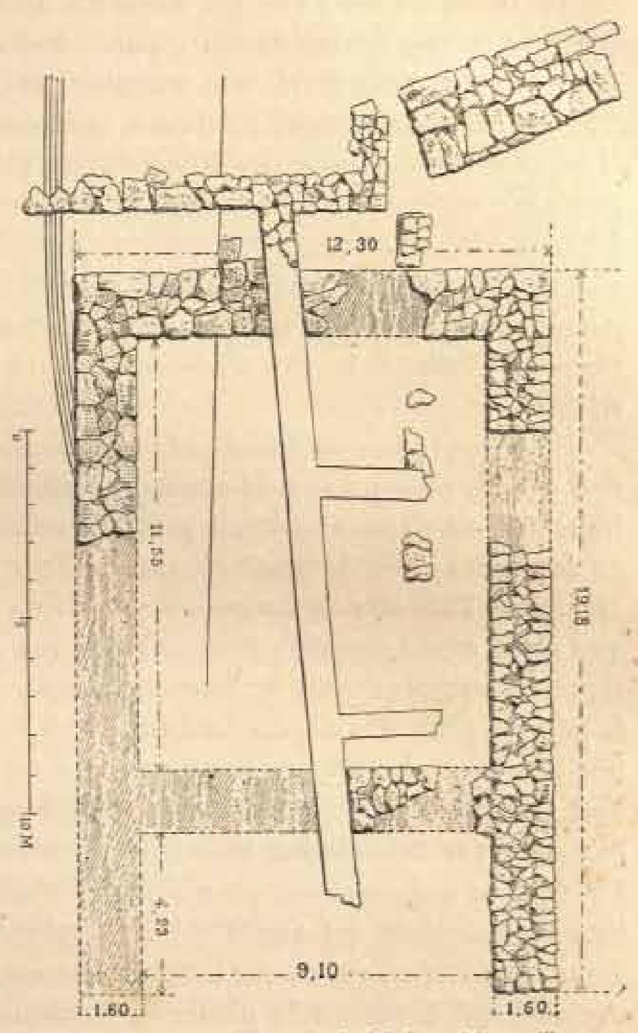


58. — Vue des restes de l'édifice principal de la troisième ville. D'après une photographie de Dœrpfeld.

un siècle peut-être après ce que nous appellerions volontiers la prise de Troie, commandait à la peuplade établie en cet endroit. Le plan est celui des édifices dans lesquels nous avons reconnu les appartements principaux de la résidence seigneuriale. Un vestibule qui a 4m,23 en profondeur et 9m,10 de largeur, précède une salle, dont la longueur est de 11m,55.

Dans la partie droite de cette vaste pièce, on aperçoit comme les traces d'une fondation; y aurait-il eu là une sorte de stylobate et cet intérieur aurait-il été divisé en trois nefs par deux rangs de colonnes? Ces traces sont trop peu marquées pour que l'on puisse rien affirmer

à ce sujet[1]. Avec ou sans colonnes, ce plan conviendrait aussi à un temple; on est tenté de se demander si l'on n'aurait pas là, sous les yeux, les restes du temple d'Athéna que possédait Ilion avant Alexandre, du temps que ce n'était qu'une chétive bourgade, de ce temple dont Strabon dit qu'il était « petit et mesquin »[2]. Son apparence rustique n'aurait fait qu'ajouter au respect qui l'entourait; les habitants du village n'auraient pas manqué de le présenter à la crédulité des pèlerins comme contemporain de la Troie même d'Homère.



59. — Plan de l'édifice principal de la troisième ville. Dœrpfeld, *Bericht*, p. 59.

Ce bâtiment, quelle qu'en ait été la destination, remonte à une haute antiquité. Au cours de la fouille, on a trouvé, dans les décombres qui remplissaient la salle et dans ceux qui entouraient l'édifice, plusieurs vases et nombre de tessons qui offrent tous les caractères de la céramique dite mycénienne; ce sont les mêmes formes et le même décor[3]. Mêlée à ces vases, qui ont peut-être été importés du

1. Dœrpfeld, *Bericht*, 1891, p. 58-59.

2. Strabon, XIII, 1, 26 : Τὴν δὲ τῶν Ἰλιέων πόλιν τῶν νῦν τέως μὲν κώμην εἶναί φασι, τὸ ἱερὸν ἔχουσαν τῆς Ἀθηνᾶς μικρὸν καὶ εὐτελές.

3. Schliemann et Dœrpfeld, *Bericht*, 1891, p. 18 et 59-60. Tous les vases ou fragments qui se rattachent à cette série ont été étudiés et dessinés sur place par M. Brückner,

dehors, on rencontre ici, outre la poterie noire qu'avaient fournie les couches inférieures, une poterie grise, monochrome, dont Schliemann a recueilli les débris dans tous les tumulus qu'il a fouillés en Troade; ce doit être le produit de la fabrication locale[1].

M. Dœrpfeld croit que les habitants de la bourgade qui prit la place de la ville brûlée en ont réparé, tant bien que mal, les remparts et les portes; il relève, particulièrement à la porte FO, les vestiges de ces remaniements. Ailleurs, près de la porte du sud-ouest, il lui semble qu'un mur postérieur aurait été bâti pour couvrir un groupe de maisons qui s'était formé en dehors de l'ancienne enceinte[2]. En tous cas, une anecdote, rapportée par Plutarque et par Polyen, semble prouver que, même avant la construction du rempart de Lysimaque, Ilion était déjà une place fortifiée[3]. Ce récit se rapporte au règne de Philippe, le père d'Alexandre, vers le milieu du quatrième siècle.

Nous nous sommes laissé entraîner bien au delà des limites où doit pour le moment se renfermer cette étude. Si nous les avons ainsi franchies, c'était pour mettre à profit un renseignement qui, bien que de date assez récente, venait ajouter quelque chose au peu que nous savions de l'histoire du bourg qui portait un si grand nom. Le fait que nous avons rappelé confirme l'idée que suggérait l'examen critique des ruines; depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin de la période primitive et plus tard encore, il y a eu là une agglomération d'une certaine importance. Ce qu'il reste maintenant à discuter, c'est s'il convient de chercher dans les bâtiments et dans le rempart retrouvés par Schliemann parmi les couches profondes du remblai les édifices qui passaient pour avoir été habités par Priam et par Hector, l'enceinte qui aurait été construite de la main même des dieux. En un mot, est-ce sur cette colline ou sur quelque autre des hauteurs qui dominent la plaine du Scamandre que les devanciers d'Homère et Homère lui-même plaçaient la Troie qu'ils ont chantée?

A la rigueur, nous aurions pu raconter les fouilles que Schliemann a faites ici et en exposer les résultats sans parler de Troie et presque sans y faire allusion; alors même ces découvertes garderaient toute leur valeur; elles n'en auraient pas moins ajouté un chapitre

membre de l'Institut archéologique allemand. Quelques échantillons ont été donnés dans la planche I du *Bericht*.

1. SCHLIEMANN, *Bericht*, 1891, p. 17-19.

2. DŒRPFELD, *Bericht*, 57-58.

3. PLUTARQUE, *Sertorius*, I; POLYEN, *Stratagèmes*, III, 14.

inédit à l'histoire de la civilisation, à l'histoire de l'art. On a peine pourtant à prendre ce parti; il y aurait quelque affectation à vouloir ignorer un débat qui a passionné les érudits et auquel les esprits cultivés se sont vivement intéressés, en dehors même des Académies et des sociétés savantes. Ces noms de Troie, d'Ilios, de Pergame, du Simoïs et du Scamandre, il suffit de les prononcer pour mettre en branle et piquer au jeu l'imagination de tout homme qui a été plus ou moins formé par les lettres classiques, qui a entendu retentir à son oreille l'écho, même lointain et affaibli, des chants d'Homère. Si Schliemann n'avait pas établi une étroite liaison entre les souvenirs de l'épopée grecque et les heureuses trouvailles qui l'ont illustré, celles-ci n'auraient pas éveillé au même degré l'attention du grand public; elles seraient moins populaires; on n'aurait pas vu les journaux politiques, ainsi qu'ils l'ont fait surtout en Angleterre, ouvrir leurs colonnes aux dépêches et aux lettres qui relataient les incidents et les succès des campagnes entreprises à Hissarlik et à Mycènes, puis tenir leur lecteur au courant des polémiques provoquées par ces découvertes. C'est là ce qui nous décide à aborder ici la question de Troie et de son emplacement probable, quelque secondaire qu'elle puisse paraître, au point de vue où se place aujourd'hui la critique. L'historien subit, malgré lui, l'ascendant du poète et il cède à la tentation de trouver et de fixer quelque part le théâtre des scènes aimables ou pathétiques qui l'ont tant de fois charmé ou ému, de ces luttes des héros et des dieux dont le tableau varié se déroule dans ces récits qu'il sait pourtant n'être que des fictions.

Du moment où l'on se décide à ne point esquiver ce problème, on devra d'abord se demander ce qu'il faut penser de l'*Iliade* et de son mode de composition. Suivant que l'on s'en fera telle ou telle idée, on cherchera plus ou moins d'histoire et de géographie positive dans le poème qui est la source unique de tout ce que nous savons ou croyons savoir au sujet de la guerre de Troie. Autrefois, on n'aurait même pas songé à discuter ce problème. On croyait Homère contemporain ou presque contemporain des événements qu'il racontait. N'a-t-on pas été jusqu'à se demander si l'auteur de l'*Iliade* n'était pas un des héros mêmes de l'épopée? Sans doute, la bizarre hypothèse de l'Homère-Ulysse n'a pas fait fortune; mais elle n'en est pas moins un curieux indice des dispositions et des procédés de l'ancienne critique. Celle-ci travaillait à dégager des narrations de l'*Iliade* les faits réels, que le poète aurait volontairement compliqués et embellis par l'intro-

duction de *machines*, comme on disait, telles que les apparitions des dieux et leur intervention perpétuelle dans les combats des héros; on expliquait par une savante combinaison poétique la place que le merveilleux occupe dans le poème. L'*Iliade* avait été composée, croyait-on, à peu près comme l'*Énéide* et la *Jérusalem délivrée;* il fallait prendre à la lettre les récits et les détails qui n'étaient pas destinés à amuser l'imagination, toutes les données topographiques, statistiques, militaires.

Depuis la fin du siècle dernier, le point de vue a changé, avec ces études de littérature comparative qui sont aujourd'hui si fort en faveur. On a défini les épopées dites primitives ou spontanées, par opposition aux épopées artificielles ou savantes, distinction qui contient une grande part de vérité, pourvu qu'elle soit entourée des réserves nécessaires et que les termes en soient expliqués avec précision. Wolf, dans ses célèbres *Prolégomènes*, a le premier montré que les chants dont se compose l'*Iliade* sont nés dans un temps qui ne connaissait pas l'écriture et que, pendant plusieurs siècles, ils ont été conservés par la seule mémoire. Les travaux de ses successeurs ont conduit à distinguer deux périodes dans la genèse de l'épopée : la première, pendant laquelle les exploits des héros achéens étaient célébrés dans de courtes cantilènes poétiques, où chaque héros jouait à son tour le rôle principal; ensuite une seconde, ou un aède d'un génie original, très supérieur à ses devanciers et à ses contemporains, celui que l'on appelait Homère, a composé un poème déjà considérable, une Achilléide, qui, remaniée et développée par ses successeurs, les Homérides, puis portée et chantée dans tout le monde grec par les rhapsodes, est devenue notre *Iliade*. Ce poème n'a été mis par écrit et n'a reçu, vers le temps de Solon, une forme assez semblable à celle qu'il présente aujourd'hui qu'après avoir encore subi bien des retouches, par les soins des éditeurs qui se chargèrent de ce travail.

Ce que l'on a encore appris en comparant les unes aux autres les épopées hindoues, perses, finnoises, scandinaves, germaniques et françaises, c'est combien peut être faible et mince le noyau de vérité historique autour duquel s'agglomèrent et se ramifient les cristaux brillants de la fiction épique. Cette part d'histoire, on a renoncé à la chercher dans l'épopée indienne. Il en est à peu près de même de l'épopée perse; si l'on trouve dans le *Shah-nameh* quelques souvenirs des Achéménides et de leur prouesse guerrière, ils y sont telle-

ment défigurés et transformés que l'on a peine même à les reconnaître. On sait ce que sont devenus, dans le *Nibelungenlied*, Théodoric et Attila. Enfin, sans aller si loin, nous rencontrons dans l'épopée française un exemple frappant de cette indépendance et de cette puissance de l'imagination. Une affaire d'arrière-garde, mentionnée en deux lignes par Eginhard, la destruction d'un détachement de l'armée française dans la gorge de Roncevaux, est devenue dans le poème une lutte héroïque et gigantesque où toutes les forces de l'islamisme, accourues de l'Espagne, de l'Afrique et même de l'Asie, se mesurent contre celles de l'Europe chrétienne, où Charlemagne, pour venger la mort de Roland et de ses preux, tue de sa propre main un sultan de Babylone.

On avait, pendant longtemps, presque confondu l'histoire et l'épopée, pris celle-ci pour une forme première et poétique de l'histoire. Lorsque la critique s'est aperçue de son erreur, elle a été trop loin dans un sens opposé, par le naturel effet d'une de ces réactions qui se produisent souvent en pareille matière. Il s'est trouvé des érudits pour soutenir qu'il ne fallait voir dans l'*Iliade* qu'une forme dernière de la grande bataille céleste que les poètes primitifs de la race aryenne ont chantée, de celle qui se livre là-haut entre Indra et Vritra, entre le soleil et le nuage, bataille qui se serait localisée, pour les Grecs éoliens, dans la plaine de Troie, comme elle l'avait fait, pour les auteurs des épopées indiennes, dans certains sites de la péninsule hindoustanique. Achille serait, comme Rama, un héros solaire.

Il y a là une exagération manifeste. Nous n'avons pas qualité pour disserter de l'épopée indienne et pour définir les éléments qui entrent dans la composition du type de ses héros; mais il est certain que, si l'on peut signaler dans l'épopée grecque certains échos de ces mythes naturalistes, cette épopée est déjà tout animée d'un esprit qui diffère profondément de celui dont les poèmes de l'Inde antique offrent la plus belle et la plus forte expression. Elle s'occupe moins des phénomènes qui s'accomplissent dans les hauteurs de l'atmosphère que de ce qui se passe sur la terre; on pourrait presque dire, si on ne craignait que ces mots sonnent comme un anachronisme, qu'elle est, aussi bien que nos chansons de geste, surtout féodale et militaire. Le génie grec, moins porté que le génie hindou à la contemplation et à la rêverie, a créé un tout autre genre de poésie; les poètes ont chanté les combats et les aventures des ancêtres de leurs princes, de ceux

qui, de leur temps, régnaient dans les cités de l'Éolie et de l'Ionie. Il y a dans l'*Iliade* un noyau historique, autour duquel se sont développés tous ces récits dont nous avons dans ce poème une des formes, celle qu'a fait prévaloir l'œuvre d'un chanteur doué plus heureusement que ses rivaux; mais combien ce fait initial, occasion et prétexte du poème, peut être peu de chose, quelle disproportion il peut y avoir entre l'insignifiance réelle de l'événement qui a été comme le germe de toute cette floraison et l'importance qu'il a prise, avec les années, dans l'imagination du poète et de ses auditeurs, c'est ce que nous avons démontré par plusieurs exemples; à défaut d'autres, celui de la Chanson de Roland aurait suffi.

Quand on travaille à remonter ainsi jusqu'à ce premier germe, il y a d'abord toute une partie du poème qu'il faut retrancher, tout le merveilleux. Pour les Grecs, ces prodiges n'étaient que des faits semblables aux autres et aussi dignes de créance; pour nous, ce ne peut être que la création d'esprits pour lesquels n'existait pas cette distinction que l'on a établie plus tard entre ce qui est conforme aux lois de la nature et ce qui ne l'est pas, entre le possible et l'impossible.

On ne saurait chercher plus de réalité dans les divers incidents de la lutte. La fantaisie des aèdes s'est donné libre carrière pour disposer à son gré la suite et les péripéties de ces combats, tout en s'inspirant, pour la mise en scène, des spectacles qu'elle avait sous les yeux, des habitudes de la guerre contemporaine. Alors que ce thème était à la mode, c'était, parmi les aèdes, à qui trouverait une variante nouvelle. L'un inventait le duel, précédé d'un tirage au sort, entre Hector et Ajax; un autre faisait lutter Diomède contre Énée, avec l'intervention d'Aphrodite; un troisième mettait aux prises Patrocle et Sarpédon. Celui-ci chantait le combat livré sous les murs de la ville; celui-là engageait la bataille près du fleuve, devant les vaisseaux ou près du corps de Patrocle; un dernier se réservait pour l'action décisive, celle où Hector succombait sous les coups d'Achille. Chacun de ces poètes avait son héros de prédilection et tâchait de réveiller l'attention en trouvant un motif qui différât par quelque endroit de celui qui, la veille, avait emporté l'applaudissement. Parmi tous les épisodes ainsi imaginés, et le nombre devait en être très grand, Homère choisit, en les remaniant et en les rattachant à l'unité de sa fable, ceux qui lui parurent les plus intéressants; nous savons même que les auteurs de la rédaction définitive, sous les Pisistratides, y firent entrer, assez gauchement d'ailleurs, un au moins de ces épisodes, la

Dolonie, qui était postérieur à l'*Iliade* ou qu'Homère avait volontairement négligé.

Quand on s'explique ainsi l'origine et la variété de ces récits, on ne saurait vraiment prendre au sérieux les travaux qui, comme la *Topographie et stratégie de l'Iliade*, par M. Nicolaïdis, impliquent l'idée que le poète a retracé les phases de la lutte comme un écrivain militaire exposerait les opérations d'une guerre à laquelle il aurait assisté ou que du moins il aurait étudiée dans les documents officiels, dans les ordres de marche et dans les autres actes émanés du commandement général[1]. M. Nicolaïdis raconte le siège de Troie comme l'état-major français a pu raconter le siège de Sébastopol. Il y a là évidemment une illusion un peu puérile.

L'étude des personnages du drame suggère des observations analogues. Ce sont les aïeux légendaires des chefs de ces grandes familles, Æacides, Atrides, Néléides et autres, qui, du temps où a fleuri la poésie épique, fournissaient encore des rois aux villes naissantes et déjà prospères de la Grèce asiatique. Il n'y avait rien alors qui ressemblât à l'histoire, et plusieurs siècles séparaient déjà l'âge d'Homère de cet âge reculé au cours duquel les chefs de bande achéens avaient promené leur humeur aventureuse et leur vaillance dans tout le bassin oriental de la Méditerranée, jusqu'aux plages de l'Égypte, et fondé des royaumes tels que celui de Mycènes. Tout ce que la tradition orale avait pu conserver de cette époque reculée, c'étaient quelques noms et le vague souvenir des expéditions lointaines, des trésors conquis et accumulés dans quelques puissantes forteresses; elle ne pouvait rien savoir du caractère des capitaines d'autrefois et de leur physionomie individuelle. Ce que représentent les héros et les héroïnes de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, ce sont les idées que se faisaient les poètes du courage obstiné, emporté ou réfléchi, de la lâcheté, de la prudence et de la ruse, de la sagesse des vieillards et des passions de la jeunesse, de la tendresse conjugale, filiale et maternelle. Ajax, Achille et Diomède, Ulysse, Pâris, Nestor et Priam, Hélène, Andromaque, Pénélope et Thétis, ce sont autant de types créés par le poète d'après l'observation de la vie.

Que reste-t-il donc dans le poème que l'on puisse considérer comme ayant un fondement dans la réalité, comme présentant un caractère plus ou moins historique?

1. In-8, Paris, 1867.

Le cadre d'abord. Du moment que les poètes ont pris le parti de placer dans la plaine que domine la tête de l'Ida la scène de ces batailles dont ils variaient indéfiniment le tableau, il était inévitable qu'ils fissent de nombreuses allusions aux traits physiques du théâtre de l'action, du canton où elle s'accomplit. Les nécessités du récit les amenaient à nommer tantôt une montagne, tantôt un point quelconque du rivage ou de la plaine qu'il fallait désigner d'une manière claire, par une indication qui mît tout de suite leurs auditeurs au courant. La manière dont le poète emploie tous ces noms de lieu, les épithètes précises et pittoresques par lesquelles il caractérise les dépressions et les saillies principales du sol, les cours d'eau qui en sillonnent la surface et la position des différents centres de population qui y sont épars, tout cela fait voir que son public et lui étaient également familiers avec les sites qui forment comme le décor où se joue la pièce. Quand il les définit plus ou moins sommairement, ici par un adjectif jeté au passage, ailleurs, dans ses comparaisons par exemple, de façon plus développée, il ne pouvait manquer d'être exact. Il vivait ou dans la Troade même ou dans les districts tout voisins; il avait fréquenté ces grèves de l'Hellespont devant lesquelles passaient et repassaient sans cesse les barques des marins de Phocée et de Smyrne, de Milet et d'Éphèse. Les aspects originaux et les détails singuliers du paysage avaient frappé ses yeux, ouverts sur la nature, et s'étaient gravés dans son esprit, très sensible aux impressions de ce genre. L'image s'en réfléchissait fidèlement dans sa poésie, qui réveillait les souvenirs personnels de ses auditeurs, qui les fixait par le ferme contour de ces esquisses et par la vivacité des couleurs dont elles étaient peintes. Il y avait là comme un appel sans cesse renouvelé à la mémoire des assistants dont le témoignage devait s'accorder avec celui du poète. Dans ce que l'on peut appeler la partie descriptive du poème, nous devons donc retrouver les caractères généraux de la plaine de Troie, les particularités qui y frappent tout d'abord le voyageur et les lignes maîtresses du paysage.

Un autre élément réel que paraît supposer la donnée fondamentale de l'*Iliade* et de tout le cycle qui s'y rattache, c'est le fait que, dans un temps antérieur à la naissance de ces poèmes, il aurait existé, sur un point quelconque de cette plaine, une citadelle qui la dominait et dont le siège et la prise auraient coûté beaucoup de peine aux assiégeants et laissé des souvenirs assez vivants pour que les poètes eussent l'idée d'y chercher le sujet de chants qui plussent à la foule des Grecs de

la côte et qui intéressassent la vanité de leurs princes. Nous sommes donc porté à croire que là, quelque part, vers l'entrée du détroit, près du confluent du Scamandre et d'une autre rivière appelée Simoïs par Homère, il y a eu une Troie qui, après une résistance plus ou moins longue, a succombé sous les coups de conquérants originaires de la Grèce européenne; mais il n'en résulte nullement que Troie ait été une grande ville, capable d'abriter dans ses murs des milliers d'auxiliaires, ni que, pour triompher de celle-ci, il ait fallu l'effort de la Grèce entière, prolongé pendant dix années. Troie, l'armée de secours et l'armée de siège n'ont cessé de grandir dans l'imagination des hommes, durant tout le temps que la poésie naissante a employé au développement de ce thème. De même que nos chansons de geste ont conduit Charlemagne dans tous les pays vers lesquels s'étaient tournées les curiosités et les ambitions des siècles qui ont suivi la mort du grand empereur, les aèdes ont fini par convoquer et par réunir devant Troie tous les peuples asiatiques, toutes les tribus grecques dont ils connaissaient le nom, tous les héros qui figuraient dans les multiples traditions des différentes cités répandues sur la côte, depuis la Propontide et l'Hellespont jusqu'à l'embouchure du Méandre; mais la Troie réelle a pu n'être qu'une bourgade grossièrement fortifiée, une bicoque, qui a été attaquée et prise par une poignée d'hommes.

Nous savons maintenant de quel ordre sont les données positives que la critique peut avoir l'ambition de dégager du poème; il s'agit de décider si ces données s'appliquent à la situation et aux ruines que nous avons étudiées, ou bien si elles concorderaient mieux avec telle autre position que l'on aurait signalée dans ce même canton et où subsisteraient aussi des restes de ce passé lointain. La forteresse autour de laquelle se sont livrés ces combats et les demeures du peuple dont elle était le refuge ont dû laisser des traces que ne manquera pas de discerner et de retrouver la curiosité de l'explorateur moderne; il n'y a pas un site antique, dans toute la Troade, que n'ait interrogé la curiosité passionnée de Schliemann et où le sol n'ait été fouillé par la bêche de ses ouvriers.

On ne saurait citer une ville vraiment ancienne, en Italie ou en Grèce, dont les fondateurs ne se soient pas préoccupés de s'assurer les avantages d'une position forte, où la main de l'homme n'eût plus qu'à compléter le travail de défense ébauché par la nature. La vie aurait-elle été ici, en ces temps reculés, moins incertaine qu'ailleurs, moins exposée à des menaces perpétuelles de guerre? Comme il y

avait lieu de s'y attendre, les épithètes que le poète attache au nom de Troie et de Pergame, son acropole, impliquent toutes l'idée d'une ville située sur une hauteur[1].

On ne saurait chercher Troie dans les vallées latérales qui aboutissent à la plaine, comme celles du *Dumbrek-sou* et du *Kemar-sou ;* il n'est nulle part question de collines que les Grecs auraient eu à contourner pour arriver jusqu'au pied des murs de Troie. Entre ceux-ci et les vaisseaux grecs, il n'y a pas d'autre obstacle interposé que le Scamandre, dont les gués sont traversés et retraversés par les combattants et par les messagers qui vont et qui viennent de la ville au camp. L'espace qui sépare ces deux points, le camp et la ville, est le vrai théâtre de l'action ; il faut que nous le retrouvions sur le terrain, coupé en deux par le fleuve, assez grand pour que la bataille décrite par le poète ait pu s'y développer dans toute son ampleur, assez restreint pour que le flux et le reflux du combat aient pu le parcourir tout entier, plusieurs fois, en une même journée, dans les deux sens opposés.

Il faut enfin que le confluent de deux rivières, le Scamandre et le Simoïs, se trouve à proximité du champ de bataille. Au cinquième chant, Héra et Athéné laissent leur char, celui qui les a amenées de l'Olympe, dans la prairie, près du point où se réunissent les deux cours d'eau ; c'est de là qu'elles partent à pied pour aller se jeter dans la mêlée, ce qui suppose ce point très près de l'endroit où les armées étaient aux prises[2].

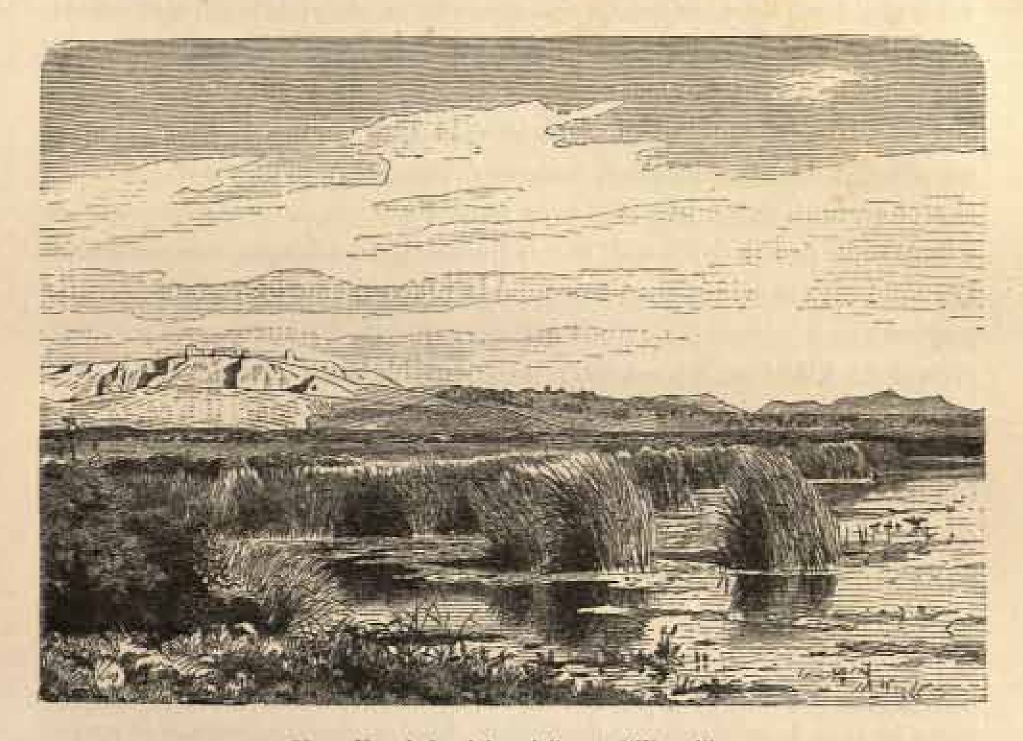
Il est enfin une dernière particularité que devrait faire retrouver l'étude du terrain, si l'on pouvait espérer une concordance parfaite entre l'ancien état et l'état actuel ; nous voulons parler des deux sources, l'une chaude et l'autre froide, qui jaillissent en dehors de la ville et en avant des portes Scées[3]. C'était là que les femmes troyennes allaient, avant le siège, remplir leurs cruches et laver leur linge ; c'est près de cette fontaine que s'accomplit le dernier acte du drame, la défaite d'Hector terrassé par Achille.

Quant au marais où Ulysse se cacha, pendant le siège, avec d'autres guerriers, pour tendre une embuscade aux Troyens, il n'y a guère à tirer parti du renseignement[4] ; des marécages, il y en a toujours eu,

1. Ὀφρυόεσσα (*Iliade*, XXII, 411), ἠνεμόεσσα (III, 305), αἰπεινή (IX, 419, 686).
2. *Iliade*, V, 772-778.
3. *Iliade*, XXII, 147-155.
4. *Odyssée*, XIV, 472-475.

il y en a encore, un peu partout, dans cette plaine, où les eaux n'ont qu'une pente très faible, où elles s'attardent, après les crues, dans les bras morts que le fleuve a délaissés, où elles rencontrent, au voisinage de la mer, la barrière des sables de la grève que remue et que chasse devant lui le vent du nord (fig. 60).

Nous avons indiqué les conditions auxquelles doivent satisfaire les emplacements proposés pour le site de Troie; il reste à examiner dans quelle mesure chacun d'eux s'accorde avec les données prin-



60. — Vue de la plaine, à l'ouest d'Hissarlik.

cipales de ce programme. Les collines où l'on a voulu tour à tour chercher ce site sont celles d'*Hissarlik*, de *Tchiblak*, d'*Aktché-keui* et de *Bounar-bachi*; nous les énumérons dans l'ordre où on les rencontre en partant de la mer et en remontant la vallée du Scamandre.

La position d'Hissarlik et les ruines qu'elle porte ont été amplement décrites; il n'y a point à s'y arrêter pour le moment. Quant au village de Tchiblak, on a peine à comprendre comment, dans ce débat, il a pu même être question de lui. C'est sur le plateau qu'il se trouve, à l'est d'Hissarlik, à trois kilomètres du Scamandre; il regarde le midi; il tourne le dos à la mer; du versant où sont répandues ses maisons, c'est seulement par une échappée latérale que l'on aperçoit

la vallée. Pour approcher d'une ville bâtie en cet endroit, il aurait fallu commencer par gravir des pentes auxquelles ne fait allusion aucun des récits de l'*Iliade;* l'impression que ceux-ci laissent dans l'esprit, c'est que le rempart de Troie se dresse au bord même de la plaine où se déroule la bataille. On est donc fondé à mettre Tchiblak hors de cause, sans autre examen[1].

Si, revenant au Mendéré, on continue d'en suivre le cours, on arrive, après deux lieues de marche dans la direction du sud-est, à un marais aujourd'hui presque entièrement défriché par M. Calvert, qui a là, sur le territoire du village d'*Aktché-keui*, une belle ferme où ont reçu l'hospitalité tous les voyageurs qui, dans ces dernières années, ont visité la Troade. Au pied de la côte qui porte ce village, coule un affluent du Mendéré, le *Kémar-sou*. C'est là que l'on a parfois voulu chercher tout ensemble la Troie homérique et cette Ἰλιέων κώμη ou « bourgade des Iliens » qui, selon Démétrios de Scepsis, un érudit de l'époque alexandrine, aurait occupé la place même de la cité détruite par les Grecs[2]. Nous pourrions alléguer que la distance de ce point au rivage de l'Hellespont est déjà très sensiblement supérieure à celle qu'il y a lieu d'admettre entre la ville et le camp; mais il n'est même pas nécessaire de soulever cette objection. Pour Aktché-keui, des fouilles récentes ont tranché la question. Des textes épigraphiques ont confirmé la conjecture que suggérait le caractère des bâtiments et des autres vestiges antiques qui ont été découverts sur l'emplacement de la ferme et sur celui du tertre artificiel d'*Hanaï-Tépeh*[3]. La rivière

1. C'est E.-D. Clarke (*Travels in various countries of Europa, Asia and Africa*, Londres, 1812) et P. Barker Webb (*Topographie de la Troade*, Paris, 1844) qui ont surtout cherché le site de Troie dans le voisinage de Tchiblak. Voici ce que je retrouve, à ce propos, dans les notes du premier voyage que j'ai fait, il y a bien longtemps, en Troade (juillet 1856): « Webb place Troie au sud-est de Tchiblak-keui, dans un endroit qui sur sa carte fait l'effet d'une colline nettement détachée de ce qui l'entoure. Il n'en est pas ainsi dans la réalité; le plateau confine à celui d'Ilium novum par des ondulations insensibles, et l'on ne peut seulement pas trouver au juste la place où Webb a cru reconnaître l'ancien site de Troie... La ville avait certainement une acropole. L'acropole était la partie essentielle d'une ville des temps héroïques, quand elle n'était pas la ville tout entière. Homère d'ailleurs parle souvent de la citadelle de Troie et lui donne un nom particulier, Πέργαμος; il y fait monter Hector et les femmes troyennes. Où trouver, sur cette plate-forme large et unie, je ne dirai pas une colline, mais une éminence où placer la Pergame d'Homère? »

2. Parmi ceux qui ont soutenu cette opinion, Schliemann cite Rennell (*Observations on the topography of the plain of Troy*, Londres, 1814) et H.-N. Ulrichs (dans le *Rheinisches Museum*, 3e année, p. 573 et suivantes). Sur l'Ἰλιέων κώμη, voir *Strabon*, XIII, 1, 25.

3. Schliemann, *Ilios*, p. 106-107, et surtout l'appendice VIII, *Thymbra, Hanaï-Tepeh*, par Frank Calvert. Deux fragments d'inscription trouvés en cet endroit paraissent appartenir l'un à un inventaire des richesses du temple et l'autre à un catalogue de vainqueurs

qui tombe là dans le Scamandre n'est point le Simoïs; c'est le Thymbræos; ce que l'on a retrouvé près du confluent, c'est la ville de Thymbra, c'est le temple d'Apollon Thymbræos que mentionnent plusieurs auteurs anciens[1]. Strabon compte entre Ilion et Thymbra 50 stades, qui équivaudraient à 9 250 mètres; à vol d'oiseau, sur la carte, nous en mesurons 7200; les détours du chemin actuel, qui contourne le pied des collines, suffisent à fournir les 2 kilomètres environ que donne en trop l'évaluation du géographe.

Une fois écartées ces hypothèses dont aucune n'a même une ombre de vraisemblance, il faut choisir entre les deux que leurs partisans ont soutenues l'une et l'autre par des arguments qui sont assez sérieux pour que l'hésitation ait été longtemps permise, celle qui place Troie dans le voisinage de Bounar-bachi et celle qui, conformément à la tradition antique, l'identifie avec l'Ilion gréco-romain et en cherche les restes sur le tertre d'Hissarlik.

Bounar-bachi est un village turc, que l'on devine, bien avant d'y arriver, à la blancheur de son minaret; il est situé à une lieue environ vers le sud-ouest d'Aktché-keui, de l'autre côté du Mendéré, à quelque distance de sa rive gauche. Ses maisons sont groupées vers le bas du versant septentrional d'un fier coteau, qui s'appelle aujourd'hui le *Bali-dagh*, « la montagne du miel ». Tout près, au pied même du mont, jaillissent, dans un très petit espace, les sources nombreuses qui ont valu au bourg son nom, « la tête des sources[2] ». Parmi de beaux noyers, parmi des saules merveilleusement grands et touffus, elles forment un vaste marais, mais un marais d'eau rapide et courante, tout plein de cresson et de cannes de Provence, tout animé de vols et de chants d'oiseaux; puis, enfin réunies, elles coulent dans la plaine, à peu près parallèlement au Scamandre, qu'elles allaient rejoindre autrefois à peu de distance de son embouchure; mais, depuis le siècle dernier, un bey, dit-on dans le pays, a détourné ce ruisseau, pour arroser les terres de sa ferme, et l'a conduit vers la côte occidentale, au sud d'*Iéni-keui* (fig. 61).

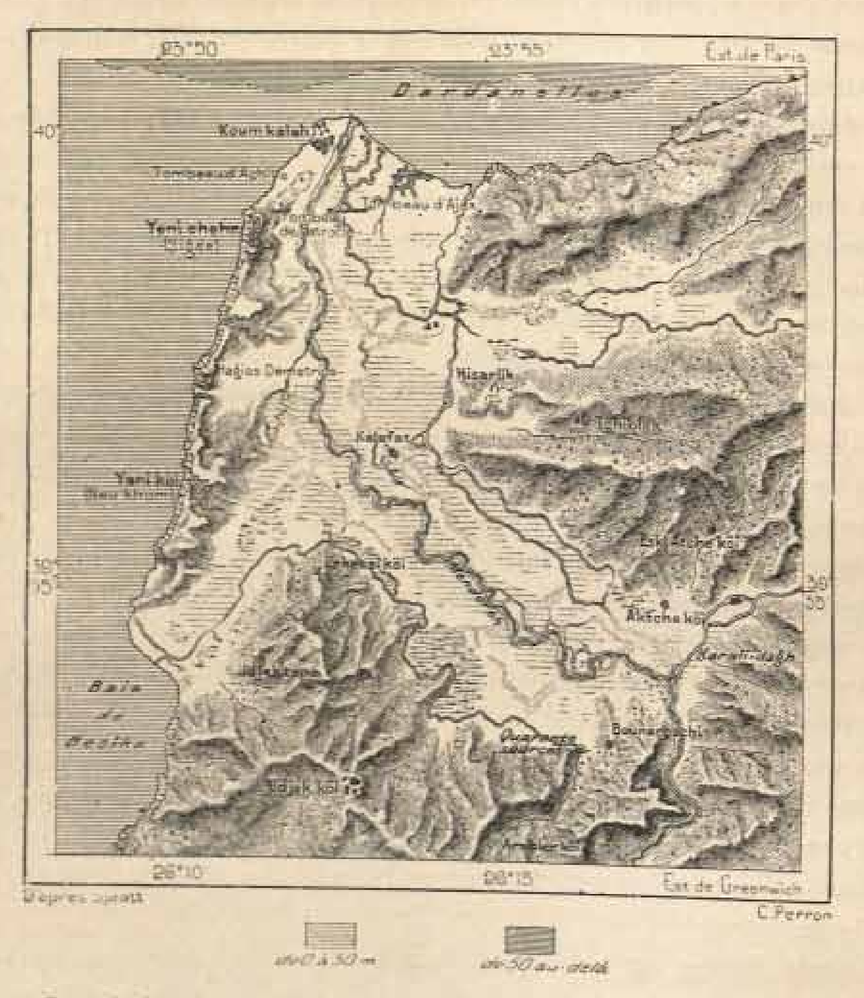
En arrière du village, le coteau s'élève vers le midi, par une pente qui, quoique très sensible, n'est nulle part assez raide pour rendre l'ascension difficile. Tandis qu'il s'incline et s'étale ainsi en face du

dans les jeux qui se célébraient auprès du sanctuaire (Lebas-Waddington, *Voyage archéologique*, partie V, 1743 *d*, 1743 *l*).

1. Homère, *Iliade*, X, 430; Strabon, XIII, 1, 35.

2. Schliemann en a compté 32. Les Turcs appellent cet ensemble d'eaux jaillissantes *kirk-gheuz*, « les 40 fontaines ».

nord, il est, au contraire, coupé à pic du côté du Mendéré, qui l'enveloppe à l'est et au sud-est; le fleuve court là dans une gorge étroite, entre deux parois presque verticales. Pour parvenir au bord de ces précipices, il faut, depuis le village, marcher plus d'une demi-heure. On arrive d'abord sur un premier plateau où l'on n'aperçoit



61. — Carte physique de la Troade, d'aprés Spratt. Reclus, *Nouvelle Géographie*, t. IX, p. 394.

d'autres traces du travail et du séjour de l'homme que deux tumulus; cette esplanade naturelle paraît d'ailleurs assez unie et assez spacieuse pour avoir pu porter des maisons. Si l'on continue à marcher vers le sud, on voit la crête s'exhausser un peu, s'abaisser, puis se relever, et au bout d'environ deux cents pas on se trouve sur une dernière plate-forme, où, plus encore que dans celle qui a été traversée la première, le roc semble avoir été nivelé pour offrir aux bâtiments une

plus solide assiette. On y remarque des vestiges qui, tout confus qu'ils soient, ne permettent pas de douter que le lieu ait été habité ; mais ce qui attire le plus l'attention, c'est un rempart qui suit le bord du ravin. On le retrouve sur plusieurs points, avec deux, trois et jusqu'à quatre assises conservées.

Dans le système de Lechevalier, le premier plateau, celui où se voient les deux tumulus, serait l'emplacement même de la ville de Troie. Les Portes Scées auraient été un peu en dessus des fontaines; quant à la citadelle, elle serait représentée par le plateau supérieur, où subsisteraient les restes de sa muraille[1]. Lechevalier paraît avoir été bien médiocre observateur; ces constructions de la dernière plateforme, dont il aurait pu invoquer l'existence pour confirmer la conjecture, il ne les a même pas aperçues. Il avait affirmé qu'une des sources de Bounar-bachi était sensiblement plus chaude que les autres, ce qui lui avait permis de les identifier avec celles que décrit Homère; or on a eu beau, après lui, plonger le thermomètre dans toutes les sources, on a dû reconnaître qu'elles avaient toutes une même température moyenne de 16 à 17 degrés centigrades. La fausseté de cette assertion n'a pas nui au succès de la théorie : celle-ci a été acceptée, depuis le commencement du siècle, par la plupart des historiens et des critiques; même depuis les fouilles d'Hissarlik, elle a gardé des défenseurs obstinés[2]. C'est que tout paraissait ici s'arranger à souhait, l'abondance des eaux vives dans le voisinage des maisons, celles-ci déjà placées sur la hauteur, par derrière une forteresse que le ravin couvrait de deux côtés, tandis que sur ses autres faces elle n'était abordable que par une longue montée, où les défenseurs de la place avaient toujours l'avantage du terrain. Sur le sommet qui fait pendant au Bali-dagh à droite du défilé, on a signalé un mur pareil à celui que l'on prenait pour le mur de Pergame; c'est ce que les paysans appellent *Eski-Hissarlik*, « la vieille forteresse ». Les deux châteaux, dit-on, se complétaient l'un l'autre, et grâce, à leur proximité, la tribu établie sur ce point était maîtresse, non seulement de la plaine qu'elle dominait, mais encore de la seule route par où pût venir s'y répandre, pour gagner le littoral, un ennemi qui descendrait la vallée du Scamandre.

1. Le premier, je crois, qui ait signalé et dessiné ces restes est l'architecte Mauduit, qui les avait remarqués et relevés en 1811 et qui en donna la description dans un volume in-4°, accompagné de figures et de cartes, qu'il publia en 1840 sous ce titre : *Découvertes en Troade.*

2. Gustave d'Eichthal, *Le site de Troie selon Lechevalier et selon M. Schliemann* (*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France*, 1874, p. 1-57).

On s'extasiait sur l'heureux choix de cette position; il semblait que la cause fût entendue quand un écrivain militaire, celui qui s'est appelé plus tard le maréchal de Moltke, venait déclarer, après avoir visité la Troade, que, si Troie avait réellement existé, elle n'avait pu être bâtie ailleurs que sur le Bali-dagh.

Tout ceci paraît spécieux et bien raisonné; cependant, dès que l'on y regarde de plus près, on aperçoit les objections et l'on en sent toute la force.

Mettez Troie sur le Bali-dagh : toute la suite des opérations, telle que le poème la présente, devient d'une invraisemblance choquante. D'un point quelconque du champ de bataille, on va assez vite, les Grecs au camp et les Troyens à la ville, pour que le poète ne songe même pas à tenir compte du temps que ces allées et venues prennent aux hérauts, aux guerriers, aux rois, à tous ceux qui ont à fournir cette course. Cependant, entre Bounar-bachi et la grève, il y a plus de 12 kilomètres[1]; il y en a 14 jusqu'à la cime du Bali-dagh, où l'on veut retrouver Pergame. Deux ou trois exemples suffiront à montrer combien un tel éloignement s'accorde peu avec l'idée que le poète lui-même semble se faire du théâtre sur lequel il produit ses personnages et des dimensions qu'il lui prête dans sa pensée.

Considérons la première bataille de l'*Iliade*, celle dont le récit se prolonge depuis le deuxième chant jusqu'au milieu du septième. Voici le résumé des incidents de cette seule journée[2] : Dès l'aurore, assemblée générale dans le camp grec; long discours d'Agamemnon; éparpillement des troupes pour mettre les vaisseaux à flot; longs discours de trois héros; préparatifs de repas; sacrifice d'Agamemnon à Jupiter; nouveau discours de Nestor; enfin l'ordre de ranger les troupes en ligne. Ces discours et ces actes divers ont occupé quatre heures au moins; donc le soleil doit être déjà bien haut sur l'horizon quand l'armée s'avance dans la plaine du Scamandre; elle s'approche si près des Portes Scées qu'Hélène reconnaît et nomme à Priam les chefs grecs. Pâris provoque Ménélas; Hector et Ménélas parlent encore tour à tour. Des hérauts sont dépêchés à Troie et au camp grec pour y chercher les victimes; puis sacrifice solennel et combat singulier. Le pacte est rompu par la perfidie de Pandaros et une mêlée générale s'engage. Les Grecs ramènent les Troyens jusque sous les murs de Troie; ils sont ramenés à leur tour; ils se retirent en marchant

1. Exactement 12 800 mètres.
2. Nous empruntons ce résumé à Schliemann (*Ilios*, p. 247-248).

à reculons jusqu'à leurs vaisseaux. Les Grecs reviennent ensuite en avant, puisqu'une terrible bataille s'engage entre le Scamandre et le Simoïs. Les Grecs reculent de nouveau. Hector retourne à Troie; longs entretiens avec Hécube, Pâris, Hélène et Andromaque. Les Grecs doivent s'être rapprochés, car Hector et Pâris les ont en face d'eux quand ils sortent des Portes Scées; arrivent ensuite les discours d'Hector, de Ménélas, de Nestor. Le combat qui s'engage entre Hector et Ajax est suspendu par la nuit, et les Grecs rentrent dans leur camp.

Ainsi l'intervalle qui sépare la ville du camp a été traversé au moins six fois depuis neuf ou dix heures du matin jusqu'à sept ou huit heures du soir, deux fois par le héraut qui allait chercher l'agneau destiné à servir de victime, et au moins quatre fois par l'armée; toutes ces marches et contremarches ont pu s'accomplir malgré tout le temps pris par les discours, les sacrifices, les diverses batailles et les combats singuliers. Si l'on accepte la théorie de Lechevalier, il faut admettre que, dans une journée commencée si tard, l'armée grecque a trouvé moyen de faire, en se battant, plus de douze lieues.

L'analyse de la suite du poème laisse partout la même impression. Après qu'Hector a rejeté les Grecs sur leurs vaisseaux qu'il a été tout près d'incendier, il fait venir de la ville, pour ses troupes victorieuses qui couchent sur leurs positions, du vin, des bœufs et des moutons[1]. Le campement troyen est assez près du camp grec pour que dans celui-ci on entende les voix des vainqueurs et les sons de leurs flûtes[2]; il serait donc à une dizaine de kilomètres des fontaines de Bounarbachi, et, s'il avait fallu aller chercher si loin les provisions demandées, toute la nuit se serait passée avant qu'Hector les reçût. Au contraire, elles arrivent rapidement, et c'est en faisant grasse chère que les Troyens célèbrent leurs succès du jour[3].

Enfin, quand Priam entreprend de fléchir la colère d'Achille, c'est la nuit qu'il part de Troie. Hermès l'introduit chez le meurtrier de son fils, et il obtient de lui le cadavre d'Hector; il soupe avec son hôte et goûte quelques heures de repos sous sa tente; puis il repart pour la ville et il y est encore rentré avant le lever du soleil[4].

Beaucoup d'autres épisodes du poème impliquent également l'hy-

1. *Iliade*, VIII, 505-506.
2. *Iliade*, X, 11-13.
3. *Iliade*, VIII, 548-550.
4. *Iliade*, XXIV, 350, 695.

pothèse d'une très faible distance entre Troie et le camp des Grecs[1]. Il ne s'agit point ici de calculs d'une étroite et minutieuse précision. Le récit épique a ses franchises, et le poète ne risquait rien à entasser dans une même journée plus d'événements que celle-ci n'en a pu contenir, quelque remplie qu'on la suppose; mais il ne pouvait prendre les mêmes libertés avec l'espace qu'avec le temps. Lorsque, comme il le fait sans cesse, il indiquait d'un mot l'endroit où avait eu lieu telle ou telle rencontre, ses auditeurs voyaient aussitôt, des yeux de l'esprit, soit l'une ou l'autre des extrémités de la longue grève sur laquelle étaient échoués les vaisseaux, soit un de ces tertres qui abondent dans la plaine, soit tel coude ou tel gué du fleuve, soit enfin le pied ou la crête de la colline qui portait Troie, et cette vue supposait la perception plus ou moins nette d'un rapport, une certaine évaluation de l'intervalle qui, sur le terrain, séparait les différents points visés par le conteur. Supposez un écart trop marqué entre la distance réelle, que la mémoire ne cessait de représenter à la pensée, et ce que l'on peut appeler la distance conventionnelle, dont la mesure était donnée par les circonstances mêmes du récit; le public se serait trouvé désorienté. Les apparitions des dieux, les prodiges de force et de vaillance par lesquels se signalent les héros, tout cela ne gênait point ces imaginations jeunes et complaisantes; mais elles auraient éprouvé un secret déplaisir, si elles avaient été embarrassées pour localiser les divers incidents de la lutte. Le poète n'a pu courir le risque de provoquer ce malaise; il a certainement accommodé sa fable aux conditions du milieu où il plaçait ses personnages, de telle sorte qu'aucun de ceux qui l'écoutaient n'eût de peine à se figurer les démarches et les mouvements des acteurs de ce drame, que chacun les suivît dans toute l'étendue de la scène sur laquelle se développait l'action de l'*Iliade*.

Les érudits qui tiennent pour le Bali-dagh ne sauraient s'empêcher de reconnaître que celui-ci est plus éloigné qu'ils ne l'auraient souhaité du rivage actuel; mais ils croient se tirer d'affaire en affirmant, avec Hérodote et Strabon, que ce rivage ne correspond pas à l'ancien, que la mer pénétrait autrefois bien plus avant dans l'intérieur des terres, qu'il y avait là un golfe assez profond et que, par suite, le *naustathme* ou « poste des vaisseaux » était bien plus rapproché de Bounar-bachi, au temps de la guerre de Troie, qu'il ne le serait au-

1. SCHLIEMANN, *Ilios*, p. 249-254.

jourd'hui[1]. Le malheur, c'est que ni l'histoire, ni l'étude du terrain ne confirment cette conjecture. La distance de 25 stades que Scylax indique entre Ilion, c'est-à-dire entre Hissarlik et la mer, est sensiblement égale à celle que nous relevons sur la carte[2]; ce serait donc entre le dixième et le cinquième siècle que le prétendu golfe aurait été comblé par les apports du Scamandre; or quelle raison avons-nous d'admettre que le fleuve ait attendu si tard pour refouler la mer jusqu'au point où le limon et les cailloux qu'il entraînait vinrent se heurter au courant de l'Hellespont, qui, depuis lors, les saisit, les disperse et les emporte au loin, de manière à arrêter désormais pour toujours l'accroissement de la plaine? Avant que l'homme vînt s'établir dans ce canton, le Scamandre avait eu des milliers d'années pour accomplir ce travail. Pourquoi n'aurait-il achevé son œuvre que dans le court espace de temps qui sépare l'âge de Scylax de celui d'Homère?

Ce qui tranche d'ailleurs la question, ce sont les recherches qui ont été entreprises sur la constitution du sol et du sous-sol de cette plaine; où que l'on y ait creusé des tranchées et des puits, nulle part on n'y a rencontré, sous la couche d'éléments empruntés par le Scamandre aux roches de l'Ida, la moindre trace d'une formation marine[3]. Il paraît donc démontré que la basse plaine de Troie n'occupe point la place d'un fond de golfe; à l'entrée de l'Hellespont, la côte d'Asie présenterait le même aspect qu'il y a vingt ou trente siècles, à un détail près. Il y a maintenant devant le cap Sigée une langue de sable, longue d'environ 1500 mètres, qui porte à sa pointe la forteresse de *Koum-kalé;* elle a été créée par les atterrissements du fleuve et surtout par l'action du vent de nord-est qui, pendant la plus grande partie de l'année, souffle avec violence dans le détroit. Avant que cette dune fût venue masquer le promontoire qui forme l'extrémité de la chaîne des collines occidentales, la grève devait décrire, un peu en arrière de celle d'aujourd'hui, une courbe légèrement rentrante, à laquelle s'appliquent très bien les termes dont le poète se sert pour indiquer l'endroit où ont abordé et où se sont établis les Grecs : « Ils ont, dit-il, rempli la grande bouche du rivage qu'embrassent les deux promontoires[4]. »

1. Hérodote, II, 10; Strabon, XIII, i, 36.
2. Scylax, § 95.
3. Virchow, *Beitræge zur Landeskunde der Troas* (Berlin, 1879), p. 146-157.
4. *Iliade*, XIX, 35-36 :

καὶ πλῆσαν ἁπάσης
Ἠϊόνος στόμα μακρόν, ὅσον συνεέργαθον ἄκραι.

La difficulté n'est pas moindre, pour les défenseurs de Bounar-bachi, lorsqu'ils ont à mettre leur théorie d'accord avec ce que l'on sait, par le poème lui-même et par des écrivains postérieurs, du nom et de la direction des cours d'eau de la Troade. L'ensemble de ces témoignages avait toujours paru établir que le Scamandre était le principal fleuve du pays et qu'il prenait sa source sur les hauteurs de l'Ida[1]. Le nom ancien a survécu, légèrement modifié, dans celui de *Mendéré*. Avec le temps, la première syllabe est tombée; la rencontre de la sifflante et de la gutturale forte la rendait difficile à prononcer; on n'a gardé que les deux dernières syllabes et, pour en rendre l'articulation encore plus aisée, une voyelle est venue s'insinuer entre la dentale et la liquide. En passant du latin au français ou du grec ancien au grec moderne, nombre de mots ont subi des altérations de ce genre, qui s'expliquent par la paresse des organes vocaux, par ce que les grammairiens appellent le principe de la moindre action.

D'autre part, Lechevalier emprunte un de ses principaux arguments au texte où il est fait mention des sources qui jaillissent devant les Portes Scées, sources qu'il prétend reconnaître dans celles de Bounar-bachi. Le poète parle de « deux sources du Scamandre tourbillonnant »[2], ce qui, malgré le vague de l'expression, donne à entendre qu'il s'agit de deux sources qui déversent leurs eaux dans le Scamandre; remarquez l'absence de l'article défini; ce sont des sources du Scamandre, en ce sens qu'elles contribuent à le grossir. Lechevalier ne s'en tient pas là; il force la signification des mots : il veut trouver dans ces sources les vraies sources du Scamandre, celles qui lui donnent naissance. Or les sources de Bounar-bachi forment et n'ont pu jamais former qu'un faible ruisseau qui, après un cours de quelques kilomètres, allait tomber dans le Mendéré, avant que la main de l'homme l'eût détourné vers la mer Égée. Comment ce ruisseau aurait-il pu être jamais ce Scamandre qui, dans ses vingt lieues de cours, arrose les deux plaines de la Troade, le Scamandre qui a laissé son nom au Mendéré? Lechevalier se tire d'embarras par un des expédients les plus étranges qu'ait jamais imaginés commentateur aux abois. Il suppose que le nom de Scamandre appartenait en propre au ruisseau

1. *Iliade*, XII, 19, 21 ; Hector donne à son fils le nom de Scamandrios, *Iliade*, VI, 402. HÉRODOTE, VII, 43 ; STRABON, XIII, I, 43, d'après Démétrios de Scepsis, qui, comme il le remarque, était du pays.

2. *Iliade*, X, 147-148 :

Κρουνὼ δ' ἵκανον καλλιῤῥόω, ἔνθα δὲ πηγαὶ
Δοιαὶ ἀναΐσσουσι Σκαμάνδρου δινήεντος.

créé par les sources voisines de Troie, tandis que le Mendéré actuel aurait été le Simoïs; mais il lui est impossible de ne pas admettre que, pour Hérodote, pour Démétrios de Scepsis, pour Strabon, pour toute l'antiquité, le Scamandre, c'est bien le fleuve que l'on appelle aujourd'hui le Mendéré. Comment expliquer cette contradiction? Selon Lechevalier, le nom de Scamandre, illustré par l'importance de la ville près de laquelle les sources sortaient de terre, aurait en quelque sorte remonté le fleuve où se jetait le ruisseau; il se serait attaché à toute la partie du cours qui se trouve au-dessus du confluent, tandis que celle qui est au-dessous de ce point aurait porté le nom de Simoïs. Telles auraient été les dénominations usitées au temps d'Homère; plus tard, le nom de Simoïs serait tombé en désuétude, et celui de Scamandre se serait étendu depuis l'Ida jusqu'à l'Hellespont; il serait resté seul en usage. C'est grâce à cette combinaison et à ces conjectures que l'auteur du système arrive à découvrir, dans les environs immédiats de Bounar-bachi, les deux rivières dont il a besoin, le Scamandre ou Xanthe et le Simoïs, puis leur confluent, voisin du théâtre de l'action.

Est-il possible d'inventer combinaison plus bizarre que celle de ce nom qui se déplace et qui voyage ainsi, conjecture plus gratuite et plus invraisemblable que celle de ce ruisseau qui repasse son nom au fleuve où il se perd, de ce fleuve qui a deux noms, l'un en amont et l'autre en aval du confluent? Tout cela est de pure fantaisie; on est étonné qu'un pareil abus de l'hypothèse n'ait pas suffi à discréditer de prime abord toute la théorie.

Il est encore facile de signaler plusieurs autres traits du poème qui ne semblent guère convenir au site proposé. Avant d'en venir aux mains avec Achille, Énée rappelle les origines de la race troyenne et de sa maison royale, comment Dardanos, fils de Zeus, avait fondé Dardanie. « Alors, dit-il, la sainte Ilios... n'avait pas encore été fondée dans la plaine, mais nos pères habitaient alors le bas des versants de l'Ida riche en fontaines[1]. » Peut-on vraiment qualifier de *bâtie dans la plaine* une ville qui aurait eu son acropole à 142 mètres au-dessus du niveau de la mer et dont les maisons se seraient étagées sur les flancs d'une côte très élevée elle-même, adossée à un massif montagneux encore

1. *Iliade*, XX, 216-218 :

ἐπεὶ οὔπω Ἴλιος ἱρὴ
ἐν πεδίῳ πεπόλιστο, πόλις μερόπων ἀνθρώπων,
ἀλλ' ἔθ' ὑπωρείας ᾤκεον πολυπίδακος Ἴδης.

plus haut? La plaine, c'est la partie ouverte de la vallée inférieure, dans le voisinage de la mer.

Quiconque s'est penché sur les précipices qui terminent le Bali-dagh au sud et à l'est ne pourra jamais non plus se résoudre à placer en cet endroit la scène de l'incident qui précède le duel suprême d'Hector et d'Achille, à s'y figurer le héros troyen et l'ennemi qui s'attache à ses pas courant trois fois autour des murs de la ville[1]. Les contemporains du poète, pour peu qu'ils connussent les lieux, auraient éprouvé le même embarras. Ce n'est pas sur la longueur de la carrière à fournir que porte la difficulté. L'imagination ne s'arrête pas à ces vétilles; mais ce qui l'aurait gênée, c'est la configuration du terrain; elle aurait senti que les deux héros, une fois engagés dans cette gorge étroite, entre des escarpements qui se continuent bien au delà du point où l'on cherche le site de Pergame, n'auraient jamais pu remonter ces pentes abruptes. Quelque crédit qu'elle fût en mesure d'ouvrir à qui l'amusait, elle aurait eu son plaisir gâté par l'idée que les choses n'avaient point pu se passer comme on les lui présentait.

Le poète n'avait d'ailleurs pas d'effort à faire pour rendre conformes à la réalité les indications topographiques qui se trouvent semées dans ses récits. Ce qu'il avait vu en parcourant le pays, il le rappelait d'un mot, et l'allusion était aussitôt saisie; aussi les moindres données de ce genre méritent-elles d'être prises en sérieuse considération. En voici deux qui ne se laissent pas mettre aisément en harmonie avec l'hypothèse de Lechevalier. C'est d'abord le passage où Zeus « contemple du sommet de l'Ida la ville des Troyens et les navires des Grecs[2]. » Si Troie avait été à Bounar-bachi, cachée par la masse du Bali-dagh, elle n'aurait pas été visible, en même temps que les vaisseaux, de la cime du Gargare. Voici encore un autre texte qui n'est pas moins significatif. Priam, après avoir obtenu d'Achille le cadavre d'Hector, demande, pour préparer et célébrer les funérailles de son fils,

1. *Iliade*, XXII, 165-166, 208, 251. Le poète, a-t-on prétendu, n'aurait pas voulu dire que les héros eussent fait trois fois le tour de la ville; sa pensée, ce serait qu'ils décrivent trois fois, en courant, un cercle devant la ville. Relisez le texte; vous verrez qu'il est impossible de le plier à cette interprétation. Achille serre tout le temps le mur, pour empêcher Hector de s'en rapprocher et de se faire aider par les Troyens qui le garnissent ou de rentrer en ville (195-198).

2. *Iliade*, VIII, 51-52 :

αὐτός (Ζεύς) δ'ἐν κορύφῃσι καθέζετο κύδεϊ γαίων
εἰσορόων Τρώων τε πόλιν καὶ νῆας Ἀχαιῶν.

une trêve de onze jours et voici la raison qu'il allègue afin de justifier la longueur du délai : « Nous sommes, tu le sais, enfermés dans la ville, et la montagne, où il faudra aller chercher le bois du bûcher, est loin ; les Troyens ont grand'peur[1]. » Supposez Troie sur le Bali-dagh ; ce n'est pas ainsi qu'aurait parlé Priam. Les Troyens n'auraient pas pu être bloqués dans leur ville, car le Bali-dagh se rattache, par derrière, à toute une chaîne de hauteurs que n'aurait certainement pas occupée un ennemi campé sur la grève ; sans avoir besoin d'en demander la permission à personne, ils auraient été chercher le bois tout près d'eux, sur des crêtes et sur des pentes qui, aujourd'hui même, possèdent encore une partie des forêts qui les recouvraient autrefois.

On ne saurait se rapporter, en un pareil débat, au seul témoignage du poème ; les textes, à eux seuls, suffisent rarement à trancher des questions de cet ordre ; presque toujours les conclusions qu'ils suggèrent prêtent à des objections et laissent quelque place au doute. C'est aux fouilles, toutes les fois qu'il est possible de les faire, qu'il appartient de dire le dernier mot. Or celles-ci sont loin d'être favorables à l'hypothèse que nous discutons[2].

Un des arguments dont s'est servi Lechevalier, c'est qu'il y avait sur le Bali-dagh plusieurs tumulus ; il prétendait y retrouver ces tertres funéraires (τύμβοι) dont il est si souvent question dans l'épopée, les sépultures des héros troyens. En 1842, sir John Lubbock ouvrit celle de ces buttes à laquelle Lechevalier avait donné le nom de *tombeau d'Hector*, parce qu'elle était de toutes la plus importante ; il n'y rencontra ni caveau, ni cendres, ni ossements ; on n'y ramassa, en fait de poterie, que des tessons de vases peints, dont les plus anciens ne paraissent guère remonter au delà du troisième siècle avant notre ère. Le monument serait postérieur à Alexandre.

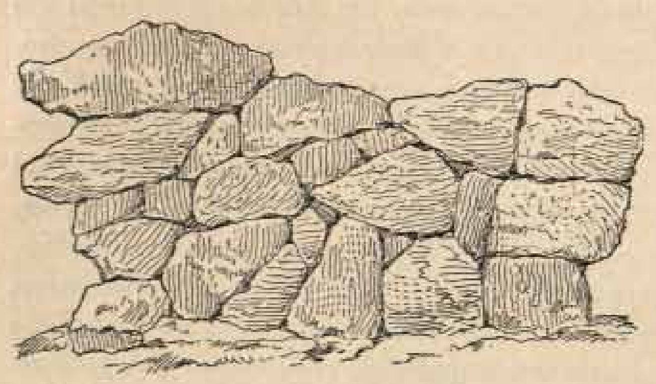
Hahn en 1864 et Schliemann en 1868 ont fait des fouilles sur le versant et sur le sommet du Bali-dagh ; mais ils n'y ont rien découvert qui donne l'impression d'une antiquité reculée et du séjour prolongé d'une population active et nombreuse. Il y a bien, près de la crête, une petite acropole dont les dimensions paraissent avoir été d'environ 200 mètres en longueur et 100 en largeur. L'enceinte n'était pas partout bâtie de la même manière. Certains des morceaux de cette

1. *Iliade*, XXIV, 662-663 :

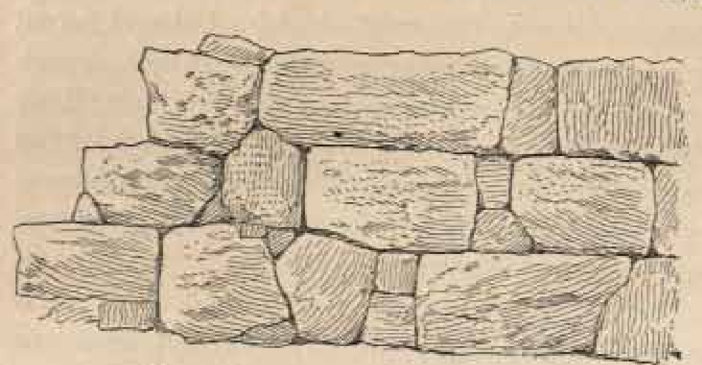
> Οἶσθα γάρ, ὡς κατὰ ἄστυ ἐέλμεθα, τηλόθι δ' ὕλη
> ἀξέμεν ἐξ ὄρεος, μάλα δὲ Τρῶες δεδίασιν.

2. SCHLIEMANN. *Ilios*, p. 20, 57-58, 238-243.

construction offrent un aspect très primitif; la muraille y est faite d'assez grands blocs, plus ou moins bruts, où les trous de l'appareil sont bouchés par de petites pierres (fig. 62); mais un peu plus loin la maçonnerie présente plus de régularité, tout en ayant encore de ces intervalles qui ont été remplis avec de gros cailloux (fig. 63); ailleurs, ce sont des lits presque horizontaux; les pierres ont en moyenne 40 centimètres de long sur 15 centimètres de haut et, d'une assise à l'autre, il y a un retrait de 10 centimètres (fig. 64). Faut-il chercher là l'œuvre successive de deux époques distinctes, ou bien s'agit-il seulement de façons différentes que les ouvriers auraient données, dans le même temps, aux différentes parties, chaque équipe gardant ses habitudes et travaillant à sa guise? Il est difficile de le dire; mais, en Grèce et en Italie, l'appareil polygonal a souvent continué d'être employé bien après le moment où l'on avait appris à bâtir par assises réglées; à elle seule, l'irrégularité de l'appareil ne suffit pas à dater un mur. Les pierres ont d'ailleurs paru à Virchow et à Sayce avoir été taillées avec un outil de fer[1]; or il est certain qu'au temps même d'Homère et, à plus forte raison, dans l'âge reculé où a été bâtie Troie, le fer n'était pas employé



62. — Mur sur le Bali-dagh. *Ilios*, fig. 25.

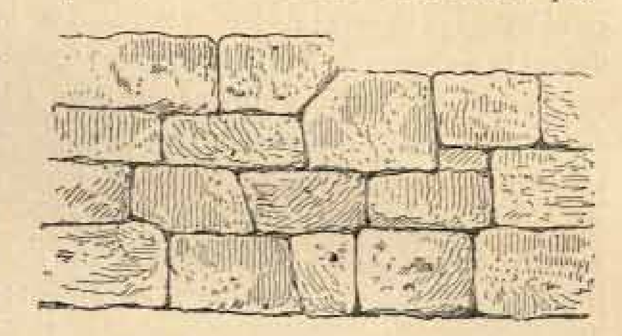


63. — Mur sur le Bali-dagh. *Ilios*, fig. 26.

1. Sayce, *Notes from journeys in the Troat and Lydia*, p. 76-77 (dans *Journal of Hellenic studies*, 1880). Au début de cet article, Sayce résume d'une manière très claire les raisons qui le décident à chercher, avec Schliemann, Troie à Hissarlik.

à cet usage. Ce qui est plus significatif, c'est le peu d'épaisseur de ce mur; il n'a, en profondeur, qu'une seule assise; qu'il ait ou non servi de substruction à la brique crue, il n'a jamais pu rivaliser avec le puissant rempart qui formait l'enceinte d'Hissarlik; on aurait peine à comprendre que l'imagination populaire ait fait intervenir les dieux dans la construction d'un ouvrage de si médiocre apparence[1].

Ce qui contribue à prouver qu'il n'y a eu là qu'un établissement de faible importance et d'une assez courte durée, c'est que, dans la forteresse comme dans ce que l'on pourrait appeler la ville basse, la couche de débris est partout très mince; elle atteint rarement et elle ne dépasse point un mètre et demi d'épaisseur; au delà, on rencontre la roche vive. Les tessons qui forment le dessus du remblai proviennent de vases dont les plus anciens ne sauraient être antérieurs au cinquième siècle; en dessous, on recueille les fragments d'une poterie grise, faite au tour, mais mal cuite, analogue à celle que l'on rencontre à Hissarlik, dans la couche de décombres où l'on croit reconnaître l'Ilion contemporain de la dernière dynastie lydienne[2]. Parmi ces fragments, point d'instruments de pierre, point de ces grossières idoles ou de ces fusaïoles en terre cuite qui abondent dans les ruines des cités vraiment primitives. Entre Bounar-bachi et le sommet du Bali-dagh, point de trace de maisons, rien que la terre vierge. Ce que nous devinons donc ici, c'est une petite ville placée un peu au-dessus du site qu'occupe le village de Bounar-bachi; les sources sont trop belles pour qu'il n'y ait pas toujours eu, dans le voisinage, une agglomération quelconque. Plus haut, on reconnaît une forteresse de dimensions très exiguës, à laquelle fait pendant une seconde redoute, sur l'autre bord du défilé;



64. — Mur sur le Bali-dagh. *Ilios*, fig. 27.

1. *Iliade*, VII, 449-453; XXI, 442-449.
2. STRABON, XIII, I, 25, 42.
3. Sur cette question du site de Bounar-bachi, on trouvera les plus amples détails dans le rapport de Virchow sur son premier voyage en Troade, qui a été publié dans les *Abhandlungen* de la *Société d'anthropologie* de Berlin (*Zeitschrift für Ethnologie*, 1879, 2e partie, p. 204-217 et 254-281). Voir particulièrement les pages 207-209.

celle-ci, dont le périmètre est encore plus restreint et dont le mur a encore plus souffert, n'a pas non plus fourni d'objets qui portent la marque d'une vraiment haute antiquité. Répartie entre ces deux châteaux, une faible garnison suffisait à surveiller la gorge du Scamandre. Schliemann pense que c'était là Gergis, place forte qui, vers le commencement du cinquième siècle, appartenait à un prince dardanien, Zénis, vassal de Pharnabaze, puis à sa femme Mania et à son gendre Meidias. Xénophon raconte comment Gergis fut prise par Dercyllidas, et, dans toutes les circonstances de ce récit, il n'y a rien qui répugne à cette conjecture[1]. Au contraire la topographie du Bali-dagh et la position des ruines qui y ont été signalées s'accordent assez mal avec l'idée que l'auteur de l'*Iliade* paraît se faire de Troie et de la distribution de ses édifices. Selon lui, le palais de Priam, celui d'Hector et celui de Pâris, la place où les Troyens se réunissent devant la demeure de leurs princes, les temples d'Apollon et d'Athéné, tout cela se trouve à Pergame ou dans « la haute ville » (ἐν πόλει ἄκρῃ), deux expressions qui, chez le poète, sont synonymes; on voit sans cesse les héros aller et venir du champ de bataille et des Portes Scées à l'acropole[2]; or, entre les fontaines que l'on suppose toutes voisines de ces portes et la citadelle que l'on identifie avec Pergame, il y a plus de deux kilomètres. Il est difficile d'admettre une pareille distance entre les maisons royales et la source où il fallait aller puiser l'eau pour les besoins de tout le peuple de maîtres et de serviteurs qui l'habitait.

Ce qui ressort de ces observations, c'est donc que ni les données du poème, ni l'étude du terrain, ni les résultats des fouilles ne confirment l'hypothèse de Lechevalier; nous n'avons trouvé, dans cette recherche, aucune raison de croire qu'il y ait eu sur le Bali-dagh une ville forte, qui, dans un âge très reculé, aurait été assez riche et assez puissante pour que l'imagination s'emparât de ces souvenirs et eût beau jeu à y rattacher les développements où elle se complaît. Il en est tout autrement d'Hissarlik. Là l'explorateur rencontre une accumulation de débris qui le surprend par son énormité. Ce qu'il recueille, dans les couches inférieures du monceau de décombres, c'est des objets qui, bien que très divers, reportent tous la pensée aux débuts mêmes des industries élémentaires et la font en quelque sorte assister à la naissance même des premières sociétés qui se soient con-

1. Xénophon, *Helléniques*, III, I, 10-28.
2. *Iliade*, V, 242-250, 446, 460; VI, 88, 313-317, 370; VII, 20-21, 345-346; XXIV, 699, etc.

stituées dans cette contrée. A mesure que du fond de ses tranchées il s'élève vers le sol actuel, il suit la marche d'un progrès qui ne semble pas s'être interrompu, et il en conclut que cette colline n'a jamais cessé d'être habitée, depuis un temps qui est certainement très antérieur aux plus anciennes dates qu'enregistre l'histoire grecque, tandis qu'au Bali-dagh on ne peut guère remonter au delà du huitième ou du neuvième siècle avant notre ère. Enfin, tout étroite que soit l'enceinte qui couronne le mamelon, elle témoigne d'un effort vraiment puissant pour créer une citadelle qui servît de centre et, au besoin, de refuge à une population tout ensemble maîtresse des meilleures terres de la plaine et postée dans la voisinage de la mer, près de l'entrée du détroit. Quoique très simples, les plans des édifices que renferme cette citadelle ont un certain air de grandeur; ils concourent, avec les bijoux qui ont été trouvés dans les fouilles, à prouver qu'il y avait là des chefs qui étaient aussi riches que l'on pouvait l'être alors et qui déployaient un certain luxe. L'enceinte du château se laisse assez aisément restituer pour que l'on puisse s'en faire une idée qui ne doit pas être très éloignée de la réalité. Au sud et au sud-ouest, le mur de moellons offre encore une élévation de $8^m,50$. Le mur de briques qui surmontait ce talus ne pouvait guère avoir moins de 5 à 6 mètres; autrement il n'aurait pas prévenu l'escalade. Supposez au-dessus de ce massif une galerie destinée à protéger les défenseurs de la place, galerie qui était sans doute ici en bois; on ne saurait lui prêter moins de 2 mètres. On arrive ainsi, en additionnant tous ces chiffres, pour le mur et pour les tours qui le renforcent, à une hauteur totale de 15 à 16 mètres. L'aspect de cet ensemble n'était-il pas assez imposant pour justifier la légende qui faisait d'Apollon et de Poseidon les constructeurs des murs de Troie? Le mythe a d'ailleurs pu naître bien après qu'avait été brûlée et détruite la ville qui s'était bâti ce rempart, alors même qu'avait plus ou moins complètement disparu la partie supérieure de l'ouvrage. Les substructions demeuraient en place, visibles à tous les yeux, et, par leur masse, elles étonnaient assez ceux qui les mesuraient du regard pour que l'on fût tenté d'en expliquer l'origine par l'intervention de la divinité.

Si ces murs sont en effet ceux mêmes où les premiers aèdes éoliens croyaient apercevoir comme l'empreinte encore vive des mains augustes qui en auraient entassé les pierres, la relation de la ville haute à la ville basse se présente telle qu'on la conçoit d'après le poème. Pergame, c'est, à l'extrémité occidentale du plateau, un mame-

lon d'un faible relief. Les pentes par lesquelles on y accède et la muraille élevée qui l'enveloppe lui donnent bien l'air d'une acropole ; mais celle-ci ne domine guère que de 15 à 20 mètres la ville basse qui s'étend sur le plateau, autour de cette citadelle, et qui descend peut-être jusqu'au bord de la plaine. En quelques minutes, du quartier où se groupaient les demeures rustiques des petites gens, on monte à cette esplanade où, derrière l'abri d'un rempart qui semble défier tout assaut, se dressent, bâties de matériaux plus choisis et plus solides, les habitations des dieux et celles des princes. Si ceux-ci convoquent leurs sujets, pour leur donner des ordres, sur la place qui s'étend devant les temples et la maison royale, l'appel du héraut, jeté à la foule du haut des murs de la forteresse, est entendu partout et vite obéi. Au bout de peu d'instants, par les étroites poternes et par les escaliers qui les desservent, par les larges rampes qui aboutissent aux portes principales, tous les guerriers seront là, en armes, prêts à marcher, toutes les matrones auront apporté les offrandes par lesquelles on espère fléchir la colère des dieux.

Entre la mer et le pied de la colline d'Hissarlik, la distance est aujourd'hui d'environ 5000 mètres ; elle pouvait être un peu moindre dans l'antiquité, avant que se fût allongée la dune de *Koum-kaleh*. Si Hissarlik représente Troie, il n'y a plus rien qui étonne dans le chemin que font à travers la plaine, plusieurs fois par jour, les deux armées, les messagers et les hérauts ; il s'agit de courses d'une demi-lieue, d'une lieue tout au plus. Ce court espace, qu'un cheval pouvait traverser d'un seul temps de galop, l'œil l'embrassait tout entier sans effort ; les divers points qu'il y distinguait ne lui paraissaient pas assez éloignés les uns des autres pour que l'esprit sentît le besoin d'évaluer le temps qui devait être employé à parcourir ces intervalles. Le silence que le poète garde à ce propos ne risquait donc pas d'étonner ceux qui connaissaient le pays, lorsque, de mémoire, ils suivaient sur ce terrain l'action de l'*Iliade*. Ils ne devaient pas non plus avoir peine à se représenter, dans ces conditions, la course d'Hector et d'Achille autour du mur de Troie. Sans doute, pour décrire ce cercle, les deux adversaires auraient eu à gravir trois fois la pente qui relie la plaine au plateau ; mais il n'y avait rien là qui dépassât la mesure de la force et de l'agilité que l'imagination du poète et celle de ses auditeurs étaient disposées à prêter aux héros d'autrefois, bien supérieurs aux hommes de leur temps, rien par conséquent qui pût paraître invraisemblable et éveiller la défiance.

Il en est de même pour certaines données secondaires qu'il nous a paru difficile de faire concorder avec l'hypothèse de Lechevalier; elles viennent, au contraire, apporter une confirmation indirecte à la théorie de Schliemann. Lorsque, du haut de l'Ida, Zeus tournait les yeux vers le champ clos où luttent les deux armées, aucun écran ne dérobait à sa vue la colline d'Hissarlik. Du haut de ce tertre, je découvrais à l'horizon, par delà les monts qui ceignent la plaine d'*Ineh*, la tête lointaine du Gargare. C'est que Troie, si c'est vraiment Hissarlik qui en marque la place, était bien, comme dit le poète, une « ville bâtie dans la plaine ». Cette plaine, elle la dominait sans doute, grâce à sa citadelle; mais pour un spectateur placé à distance et sur un point culminant, le faible relief de ce mamelon devait se confondre avec l'étendue large et plate de la vallée finissante. Mettez à la place du « Père des hommes et des dieux », sur le sommet de la montagne sacrée, un observateur armé d'une puissante lunette; s'il était arrivé à distinguer Troie, vers l'embouchure du Scamandre, c'eût été surtout à la silhouette de ses remparts et à la blancheur de ses maisons enduites de chaux; il n'aurait même pas aperçu la légère saillie du terrain qui servait de support aux tours de Pergame.

Nous avons dit comment et à quel prix on avait cru pouvoir trouver, près de Bounar-bachi, les deux rivières homériques et leur confluent. A Hissarlik, au contraire, tout s'arrange et s'explique de la manière la plus naturelle. Le Simoïs est le Dumbrek-sou. Quant au Scamandre, c'est le Mendéré, qui passait autrefois bien plus près d'Hissarlik qu'il le fait aujourd'hui. Son ancien lit, on l'a reconnu dans cette sorte de fosse qui se détache, au-dessous d'*Hanaï-tépeh*, du lit actuel et qui ne se remplit plus maintenant que dans les grandes crues; l'eau qu'elle reçoit alors arrive à la mer par plusieurs bras, dont l'un, l'*In-tépeh-asmak*, doit correspondre à la principale des anciennes embouchures (fig. 33). Si, du temps d'Homère, le Scamandre avait coulé, comme à présent, à l'ouest et non à l'est de la plaine, on n'aurait pas eu à le traverser pour aller du camp à la ville ou de la ville au camp; or, lorsque Priam se rend chez Achille, le poète le montre s'arrêtant au gué du fleuve pour y faire boire ses chevaux[1]. Si les chars avaient à chercher un endroit où fût taillée dans les berges, presque partout assez hautes, une pente facile à descendre et à remonter, il n'en était pas de même des piétons. Presque partout,

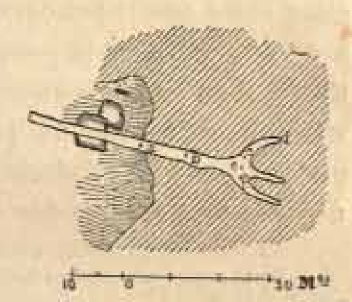
1. *Iliade*, XXIV, 350-351.

hormis après les grosses pluies, ceux-ci peuvent franchir le léger courant sans se mouiller même jusqu'au genou, tant le Scamandre, dans la partie inférieure de la vallée, est près d'être à sec pendant la saison chaude. On comprend donc que le poète se soit abstenu de mentionner en termes formels, dans chacun de ses récits de bataille, une opération qui présentait si peu de difficulté ; mais ce qui prouve que le Scamandre court dans la plaine où se rencontrent les deux armées, c'est la belle fiction du combat qui se livre sur les bords et dans le lit même du fleuve, puis de l'effort que tente le Scamandre, aidé du Simoïs, pour arrêter et pour noyer Achille sous ses eaux subitement enflées, comme par un orage d'été[1]. Le rôle que le Simoïs joue dans cet épisode est bien celui qui convient à un simple affluent du fleuve principal de la contrée. C'est le Scamandre qui a engagé la lutte ; il la soutient longtemps à lui seul ; il n'appelle le Simoïs à son secours qu'au dernier moment, quand la résistance obstinée du héros le fait douter de la victoire. Pour que le Scamandre invoque ainsi l'aide du Simoïs, il faut que celui-ci soit à portée de la voix, que les deux courants se mêlent tout près du théâtre de l'action. La jonction devait se faire autrefois à peu de distance au-dessous de la ville, là même où, par l'effet de l'oblitération des bras du Scamandre, il s'est créé un marais où se perdent aujourd'hui les eaux du Dumbrek-sou. Si le point de rencontre était là, à l'extrême limite du champ de bataille et pourtant dans son tout proche voisinage, on comprend qu'Héra et Athéné choisissent ce lieu, le pré qui verdit auprès du confluent, pour y dételer leurs chevaux et y déposer le char qu'elles veulent pouvoir retrouver aussitôt qu'elles auront relevé le courage des Grecs qui fuient devant les Troyens.

En revanche, ce qui manque à Hissarlik, comme à Bounar-bachi, c'est les deux sources de températures différentes. Il paraît pourtant difficile d'admettre que le poète les ait inventées de toutes pièces. Pour que cette mention intéressât ses auditeurs, il fallait qu'elle rappelât une particularité qu'ils avaient remarquée. S'ils n'avaient rien vu de pareil, l'étrangeté du phénomène, au lieu d'aider leur imagination à localiser la scène du combat, l'aurait inquiétée et comme déroutée. Le poète a-t-il, pour embellir sa narration, transporté sous les murs de Troie une curiosité naturelle qui existait sur un autre point de la Troade, ou bien la double fontaine jaillissait-elle réellement

1. *Iliade*, XXI, 1-380.

sous les murs de cette ville? Cette dernière conjecture est de beaucoup la plus vraisemblable. On peut se demander si les deux sources en question ne se perdraient pas aujourd'hui dans le marais qui s'étend vers le nord, au pied de la colline. Il ne serait pas non plus impossible que les conduits et le bassin déblayés par Schliemann représentassent les sources décrites par Homère. Dans cette hypothèse, les femmes troyennes n'auraient eu que quelques pas à faire pour rentrer au logis, portant sur la tête et soutenant de leurs bras arrondis le paquet de linge mouillé ou la jarre pleine d'eau, tandis que, si l'on met Troie à mi-chemin entre les sources de Bounar-bachi et le sommet du Bali-dagh, la course eût été, du lavoir aux maisons de la ville basse, plus longue et plus fatigante. Dans l'aqueduc qu'une fouille récente a dégagé, il y a, en tête de la galerie, deux branches divergentes (fig. 65). Ceux qui ont exécuté ces travaux, probablement bien après l'époque d'Homère, ont capté deux sources distinctes, tandis qu'à Bounar-bachi les eaux sourdent en jets si nombreux qu'il est difficile de les compter; c'est là encore un indice à faire valoir en faveur d'Hissarlik. Aujourd'hui sans doute, entre les deux sources voisines, on n'observe plus ce contraste qui avait frappé les contemporains du poète; mais les exemples ne sont pas rares de sources thermales qui se sont brusquement taries; il n'y aurait rien de surprenant à ce qu'il se fût produit ici un changement de ce genre. S'il a eu lieu, c'est, en tout cas, encore pendant la période antique. Supposez qu'il y ait eu ici, du temps d'Alexandre et après lui, près d'Ilion, une source tiède, sur laquelle auraient flotté les vapeurs dont parle Homère, comme on l'aurait signalée, comme on y aurait conduit la foule crédule des visiteurs, dans cette ville où on leur montrait la lyre de Pâris et l'échiquier de Palamède[1]!



65. — Plan de la galerie souterraine de la source. *Ilios*, plan VIII.

Ce texte doit donc être écarté du débat, en tant qu'il vise un phénomène dont tout vestige a disparu; mais les présomptions en faveur d'Hissarlik demeurent assez fortes pour que nous n'ayons point à hésiter; c'est à Hissarlik qu'il faut chercher Troie; les ruines découvertes par Schliemann dans les couches profondes de la butte

1. Polémon, fr. 32 (*Fragm. hist. græcorum*, éd. C. Mueller, t. III, p. 125).

d'Hissarlik représentent la Troie dont le siège et la prise ont eu un si long retentissement dans la poésie de la Grèce, puis, d'écho en écho, dans celle de tous les peuples civilisés[1]. Il reste seulement à définir le sens de cette affirmation. De tous les groupes qui se sont succédé sur cette colline, quel est celui qui s'est montré assez puissant ouvrier et qui a fait assez grande figure pour laisser de lui-même un tel souvenir dans la mémoire des hommes? Ce n'est certainement pas le plus ancien, celui dont les constructions posent sur le rocher; son outillage était encore tout à fait rudimentaire et l'espace qu'il avait enclos paraît avoir été des plus restreints. D'ailleurs la couche de terre végétale qui recouvre ces vestiges des habitations primitives est assez forte pour qu'il y ait lieu de croire que cet établissement est né et qu'il a péri dans un temps très reculé; le site étant resté désert pendant une longue suite d'années, toute mémoire a dû se perdre de la peuplade qui la première avait occupé ce monticule. Il en est tout autrement de ce que nous avons appelé la seconde ville. Nous ne savons jusqu'où ses maisons s'étendaient dans la plaine; mais sa citadelle, avec les édifices qu'elle renfermait, a été dégagée tout entière des décombres qui l'avaient enseveli. L'éléva-

1. Nous avons soutenu ou plutôt accepté jadis une autre opinion; nous nous sommes rallié à la théorie de Lechevalier (*Excursion à Troie et aux sources du Mendéré*, dans *Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France*, 1874, p. 58); mais les notes de voyage où nous nous prononcions, non sans quelque hésitation, en faveur du site de Bounar-bachi avaient été prises seize ans avant que Schliemann commençât ses fouilles et, quand nous avons consenti à ce qu'elles fussent publiées à la suite d'un mémoire de M. Gustave d'Eichthal, nous n'étions pas au courant des résultats obtenus sur ce terrain (*Le site de Troie selon Lechevalier ou selon M. Schliemann*, ibid., p. 1). Dès que les nécessités de notre enseignement à la Faculté des lettres nous amenèrent à étudier la question, en 1882, nous nous rangeâmes du côté de Schliemann, tout en constatant qu'il restait encore bien des difficultés qui ne laissaient pas de nous rendre perplexe. Ces difficultés ont été, pour la plupart, éclaircies et levées par les dernières fouilles et par l'intervention de M. Dœrpfeld. Sans renvoyer à tous les ouvrages et articles où a été discutée la question du site de Troie, nous signalerons tout particulièrement l'intéressante étude de M. R.-C. Jebb : I. *The ruins at Hissarlik.* II. *Their relation to the Iliad* (*Journal of hellenic studies*, t. III, p. 185). M. Jebb, après avoir critiqué certaines assertions de Schliemann et sa tendance à vouloir retrouver dans les ruines d'Hissarlik jusqu'aux moindres détails de la topographie homérique, incline pourtant à admettre que les vraisemblances sont plutôt en faveur d'Hissarlik et que les poètes qui ont créé la légende troyenne avaient ce site en vue plutôt que celui de Bounar-bachi; mais il croit trouver, dans le poème, quelques traits qui conviendraient mieux au Bali-dagh, et il lui semble que les poètes ont pratiqué une sorte de méthode éclectique, qu'ils ont parfois parlé de Troie comme s'ils se la figuraient ailleurs que tout près du rivage. Les raisons qu'il donne à l'appui de cette hypothèse sont spécieuses et très ingénieusement présentées; mais elles ne nous ont pas convaincu; il nous paraît difficile que l'imagination populaire n'ait pas cherché sur le terrain un point d'attache fixe, pour y rapporter tous les récits qu'on lui faisait de ce siège et de ses batailles.

tion et l'épaisseur de ses murailles, l'ampleur de ses bâtiments, la variété des matières qui ont été ramassées dans ses débris et la quantité déjà considérable de cuivre et de bronze, d'or et d'argent que l'on a recueillie, tout donne là l'idée d'une ville populeuse, dont les habitants étaient à la fois guerriers et industrieux, d'une tribu que l'agriculture, le commerce et la piraterie avaient faite assez riche pour qu'elle pût tirer du dehors les objets que ne lui fournissait pas son territoire. Il n'a rien été découvert en Troade qui se puisse comparer aux ruines d'Hissarlik, rien qui témoigne d'un effort aussi vigoureux et aussi prolongé. Nous avons noté les traces des nombreux remaniements qu'ont subis les remparts et les portes de cette acropole ainsi que les demeures des chefs qui s'y étaient cantonnés, et nous avons cru pouvoir distinguer trois périodes dans la vie de cette cité. Sans doute il nous est impossible d'alléguer, pour la durée de chacune d'elles, un chiffre quelconque, même approximatif; mais, comme rien n'indique qu'elles aient été séparées l'une de l'autre par un de ces désastres qui ne laissent après eux que la ruine et la solitude, c'est par le développement de la population et par le besoin de s'agrandir que s'expliquent le mieux ces réfections successives, où l'on devine les progrès qu'a faits avec le temps l'art du constructeur. Dans un âge où l'état des sociétés se modifiait beaucoup moins vite qu'il ne le fait aujourd'hui, tous ces changements supposent plusieurs siècles de vie ininterrompue et prospère, pendant lesquels le peuple qui avait là sa capitale joua le premier rôle dans la Troade, grâce à la solidité de sa forteresse et à l'importance de son marché; celui-ci s'approvisionnait à la fois par les routes de la terre et par celles de la mer. Parmi les chemins qui, des hauts plateaux de la Cappadoce et de la Phrygie, descendaient vers l'occident, plus d'un devait tendre vers ce point où les deux côtes d'Europe et d'Asie se regardent de si près et où l'Hellespont coule entre les deux comme un large fleuve, que peuvent traverser, par les jours de calme, les embarcations même les plus grossières, une pirogue creusée dans un tronc d'arbre, un radeau de poutres entre-croisées. La navigation avait beau être encore dans l'enfance; des relations n'avaient pu manquer de s'établir entre la terre ferme et ces îles toutes proches qui fermaient l'horizon, derrière lesquelles il y en avait d'autres qui jalonnaient en tout sens la plaine liquide. Bien avant que les Phéniciens eussent atteint ces rivages, il se faisait là tout un mouvement d'échanges dont Troie avait les bénéfices. Les barques de ses marins et celles de leurs alliés venaient s'échouer sur la grève où Homère

rangera plus tard les vaisseaux des Grecs. Quant aux autres, à celles qui s'aventuraient dans ces parages sans y avoir d'amis, elles couraient le risque d'être poursuivies et capturées; les remparts de Pergame étaient là pour répondre à qui aurait voulu demander aux maîtres du détroit compte de leurs brigandages.

Tous les traits de cette histoire perdue que l'étude des ruines nous a fait entrevoir dans les ombres d'un passé très lointain s'accordent avec les traditions que l'épopée grecque a mises en œuvre, avec l'image qu'elle présente de cette Troie dont les navires vont enlever de belles femmes jusque sur les côtes du Péloponèse et qui, lorsqu'elle est attaquée en raison de ce rapt, tient, pendant dix ans, l'ennemi arrêté sous ses murs. Pour ce qui est de la manière dont succomba Troie, même concordance entre les souvenirs recueillis dans ces poèmes et les conjectures que suggère l'examen des restes de la seconde ville. Cette ville, après une existence longue et prospère, a certainement péri de mort violente; toutes les constructions de sa citadelle ont été ravagées par un incendie qui a été trop général pour que l'on n'y reconnaisse pas la main humaine. Lorsque vous interrogez ces débris, un vers de Virgile vous revient à l'esprit, ce vers pittoresque qui résume les effets de la nuit fatale où Troie s'abîma dans les flammes, qui nous en montre le lendemain :

...omnis humo fumat Neptunia Troja.

Tel était bien le spectacle que devait offrir, après l'embrasement dont nous avons signalé les traces, la « ville brûlée » de Schliemann. On sent là un de ces désastres qui tuent un peuple ou dont, tout au moins, il ne se relève que très lentement et après une longue période de langueur et de faiblesse. On constate qu'au bout de quelque temps des habitants nouveaux vinrent s'établir dans l'enceinte de la forteresse démantelée; mais, à la médiocrité des bâtiments et à leur désordre, on devine un simple village qui, pour ne pas être sans défense, avait utilisé ce qui restait des murailles d'autrefois. N'y a-t-il pas là une confirmation indirecte des dires suivant lesquels le site de Troie aurait été, bientôt après la catastrophe, réoccupé par une partie de l'ancienne population réunie sous le sceptre des descendants de ses anciens princes [1]? Enfin, si, dans la couche de décombres qui repose sur les ruines faites par l'incendie, on distingue, à ses dimensions

1. *Iliade*, XX, 178-181, 306-308. Cf. Strabon, XIII, I, 53.

plus grandes et à son appareil plus soigné, un édifice d'une certaine importance, qui pourrait être ce vieux temple d'Athéné Iliéa dont parle Strabon, n'y a-t-il pas là un indice de plus en faveur de l'hypothèse qui retrouve ici la Pergame d'Homère, la citadelle de Troie? Ce culte local, quelle qu'en ait été la première forme, aurait contribué, par sa persistance, à fixer et à perpétuer dans la contrée des souvenirs qui ont fourni les éléments premiers du vaste cycle poétique dont l'*Iliade* n'est qu'un épisode.

Nous croirions donc volontiers que, du temps où Homère chantait la colère d'Achille et le retour des héros dans leur patrie, il existait, sur le tertre d'Hissarlik, une bourgade fortifiée à laquelle restaient attachés les noms de Pergame, d'Ilion et de Troie; mais plusieurs étages de maisons superposées avaient déjà recouvert et dérobaient aux regards du passant les fondations des édifices de l'antique cité dont la renommée vivait dans la mémoire des gens du pays. Quant à ces hautes et massives murailles qu'a rendues au jour la pioche des ouvriers de Schliemann, il est probable que leur tête émergeait encore, par endroits, au-dessus des terres et des gravats qui en cachaient déjà le pied. Il n'en fallait pas plus pour mettre l'imagination en branle et pour justifier d'avance les fictions et les hyperboles qui lui serviraient à expliquer comment était tombée la puissance dont témoignaient ces monuments d'un autre âge. Peut-être les vagues souvenirs qu'avaient laissés cette puissance et sa chute tragique se confondirent-ils avec ceux de luttes plus récentes. Peut-être, quand les colons éoliens, conduits par les fils des grandes familles achéennes, débarquèrent sur les rivages de l'Hellespont, rencontrèrent-ils, en Troade même, une résistance obstinée. La tribu mysienne ou phrygienne qui possédait alors ces fertiles campagnes aurait livré aux envahisseurs des combats meurtriers sur les rives du Scamandre; puis, vaincue dans la plaine, elle se serait retranchée derrière ce qui subsistait encore des défenses de la vieille forteresse démantelée, et, pour la réduire, il aurait fallu tout un siège, où se seraient illustrés par leurs prouesses les aïeux des princes qui, à l'époque d'Homère, régnaient dans les cités de la Grèce d'Asie [1]. Ce serait le désir de célébrer ces exploits qui aurait inspiré les chanteurs dont l'œuvre se résume, pour nous, dans l'*Iliade*; mais, avec ce naïf et profond sentiment de l'art qui les caractérise, ils auraient em-

1. C'est là une ingénieuse et très vraisemblable hypothèse d'Ernest Curtius (*Histoire grecque*, t. I, p. 153-156).

prunté à la tradition locale certains traits qui donnaient plus d'ampleur à la composition et comme plus de recul aux figures. Ce serait ainsi que la silhouette de Troie a pris, dans le fond du tableau, des proportions si imposantes, et que Priam, tout en sacrifiant aux mêmes dieux que Nestor et qu'Agamemnon, se distingue pourtant des rois grecs ; il a quelque chose des allures d'un monarque oriental. Cette physionomie très particulière, ne la doit-il pas à la durée de l'impression qu'avaient faite, sur l'esprit des hommes d'autrefois, le prestige et l'opulence de la dynastie qui, bien avant que les bandes éoliennes eussent paru en Troade, régnait sur les hautes et sur les basses vallées de l'Ida? Il y aurait là, sur toute cette peinture, comme un reflet persistant d'un passé lointain et mystérieux.

Nous ne pouvons, avant de quitter Troie, nous soustraire à l'obligation d'exposer brièvement et de discuter une théorie qui prête aux constructions que nous avons décrites un tout autre caractère que celui qui leur a été attribué par les auteurs de ces fouilles, Schliemann et Dœrpfeld. Ancien officier d'artillerie, le capitaine en retraite Ernest Bœtticher eut l'idée d'employer ses loisirs à étudier les livres où Schliemann avait exposé ses premières découvertes à Hissarlik, et, dès 1883, il avait imaginé l'explication que, depuis lors, il n'a pas cessé de reproduire, dans des articles de journal et dans de nombreuses brochures, sans jamais tenir aucun compte des objections que l'on opposait à son idée et des constatations qui semblaient y être le plus contraires [1]. Pour M. Bœtticher, la « prétendue citadelle d'Hissarlik » ne serait pas la Pergame de Troie, ce serait une nécropole à incinération. Ces couches de débris qui ont exhaussé par degrés le tertre ne seraient point des restes d'habitations et le dépôt laissé sur cette colline par les générations qui y ont vécu les unes après les

1. Les premiers articles de M. Bœtticher ont paru dans l'*Ausland* (1883, n°s 51 et 52) sous ce titre : *Schliemann's Troja, eine urzeitliche Feuer-Nekropole*. Bientôt après l'auteur reprenait la même thèse, avec plus de développement, dans la *Zeitschrift fur Museologie und Antiquitætenkunde*, 1884, n° 21 : *Tiryns und Hissarlik als Feuernecropolen von terrasiertem Aufbau*. Plus tard, il est revenu à la charge dans une série d'articles insérés d'abord au *Muséon* de Louvain (1888-1889), dont la réunion a formé le volume intitulé : *La Troie de Schliemann, une nécropole a la manière assyro-babylonienne, avec préface* par C. de Harley (in-8°, 115 pages, 12 planches, Louvain, 1889). M. Bœtticher a écrit son livre en français ; il le croit du moins. Dans l'intervalle, il adressait à tous les savants de l'Europe des lettres dites : *Sendschreiben im Kampfe um Ilion*. J'en ai cinq sous les yeux, en comptant le dernier écrit de l'auteur, qui a été rédigé depuis son voyage en Troade : *Hissarlik wie es ist, funftes Sendschreiben ueber Schliemann's Troja*, mit 14 Plænen und 21 Abbildungen. Als Handschrift gedruckt im Selbstverlage des Verfassers, 1890, in-8°, Berlin.

autres; la butte aurait été créée par l'entassement des sépultures accumulées sur ce point et du matériel qui servait à l'accomplissement des rites funéraires. Dans le palais et dans les autres maisons qui figurent sur le plan de Schliemann, il voit des bâtiments où auraient été brûlés les cadavres et où auraient été conservés les os des morts. C'est aussi à garder ces ossements qu'auraient servi les vases sur lesquels est sommairement figurée une face humaine; il les compare aux canopes égyptiens, dont ils ne seraient que des copies rustiques et grossières. Les cendres et les charbons que l'on a retrouvés parmi les décombres proviendraient des bûchers dont la flamme aurait dévoré là des milliers de corps. Quant à ce que l'on appelle les remparts de la forteresse, ce serait, dans ce système, de simples murs de soutènement, destinés à porter les terrasses sur lesquelles s'allumaient tous ces feux. Là où l'on a voulu reconnaître des portes de ville, il n'y aurait que des passages et des corridors disposés de manière à faciliter l'accès de ces esplanades et à permettre de circuler entre les diverses parties de cet ensemble. La ville à laquelle aurait appartenu cette nécropole, c'est dans la plaine qu'il faudrait en chercher le site; elle aurait été assise sur les deux rives du Scamandre, et se serait peut-être étendue jusqu'à la mer; elle aurait eu son acropole sur l'une des hauteurs qui bordent l'Hellespont, entre la vallée du Dumbrek-sou et le cap Rhœtée [1].

Nous ne discuterons pas la position que M. Bœtticher assigne à la ville qui aurait fait usage de ce cimetière. Pour qu'elle eût exécuté, en vue de ses morts, des travaux si considérables et que la poussière de ses morts eût formé un tertre d'une telle hauteur, il faut lui supposer une réelle importance, et voilà que l'on se trouve conduit à la placer en un lieu où il n'existe que des traces très faibles de constructions antiques; le site proposé ne répond d'ailleurs pas aux données de l'*Iliade*, et on ne retrouve aucun vestige de la citadelle là où l'on nous invite à la chercher. Mais l'hypothèse prête d'ailleurs à des objections beaucoup plus graves.

C'est en Chaldée que M. Bœtticher est allé chercher le type de ces nécropoles à incinération qu'il prétend retrouver en Troade. On a, en effet, rencontré, dans les plaines de cette région, des buttes tout entières composées de cercueils rangés en file et amoncelés les uns au-dessus des autres [2]. Dans quelques-uns de ces cimetières, c'est le

1. Bœtticher, *Hissarlik wie es ist*, p. 35-41.
2. *Histoire de l'Art*, t. II, ch. III, § 2.

rite de l'inhumation qui domine; dans ceux que M. Koldevey a récemment étudiés à *Surghul* et à *El Hibba*, près de *Tello*, les corps avaient été plus ou moins complètement incinérés, et beaucoup d'entre eux étaient déposés dans des chambres bâties en briques crues [1]; mais pas plus là qu'à *Mugheïr* et à *Warka*, on ne trouve rien qui ressemble aux épaisses et hautes murailles d'Hissarlik, aux tours qui les flanquent, ni à ces portes de ville dont la double clôture rappelle si clairement les nécessités de la défense, ni aux bâtiments spacieux dont le plan mutilé s'explique par celui des édifices de Tirynthe et de Mycènes. A El-Hibba, les murs les plus forts, des murs de soutènement, n'ont pas un mètre d'épaisseur. A lire la relation de M. Koldevey, que M. Bœtticher invoque à l'appui de son hypothèse, on sent tout d'abord combien la différence est grande entre la colline dont Schliemann a troué les flancs, et les buttes funéraires qu'ont fouillées les explorateurs de la Basse Chaldée; dans celles-ci, on ne peut donner un coup de pioche sans creuser un cercueil, d'où s'échappent des cendres et des ossements, ou tout au moins sans remuer les charbons des bûchers sur lesquels ont été brûlés des milliers de cadavres. Auprès de ces tertres, on croit voir des maisons; dès qu'on pénètre dans celles-ci et qu'on les déblaie, on reconnaît des tombeaux. Le doute n'est pas permis; on est bien là dans la cité, dans l'empire des morts. La Basse Chaldée n'a ni roches qui affleurent ni même bancs de marne ou d'argile concrète, où l'on puisse tailler des caveaux pour les morts. Déposer la dépouille de ceux-ci dans la terre meuble, humide ou poudreuse suivant les endroits, c'eût été la vouer à toutes les profanations. La pierre manquait, et la brique crue, qui faisait dans ce pays le fond de toutes les bâtisses, se serait mal prêtée à des constructions souterraines. C'est donc la nature particulière du sol et l'indigence des matériaux qui ont donné l'idée de ces montagnes de cendre, de ces empilements de jarres. On n'avait pas, en Troade, les mêmes raisons de recourir à cet expédient. La roche y abonde partout au flanc des côtes, une roche tendre et qui se laisse creuser sans effort. Sans doute la nécropole de Troie n'a pas encore été retrouvée; mais il est probable qu'elle se cache quelque part vers le bas de la colline, sous les terres éboulées qui en enveloppent le pied. Je n'ai pas vu les tombes des habitants de la « ville brûlée », ces tombes que Schliemann espérait découvrir au terme de ses fouilles; mais

1. R. Koldevey, *Die Altbabylonischen Græber in Surghul und El-Hibba* (*Zeitschrift für Assyriologie*... herausgegeben von Carl Bezold, t. II, p. 403-430).

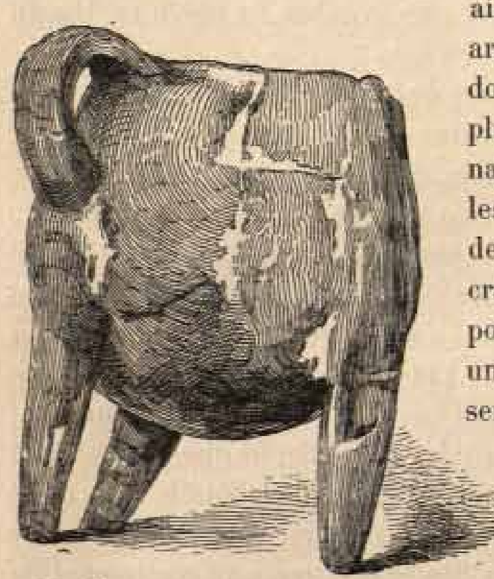
lorsque avec celui-ci je quittai Hissarlik pour retourner aux Dardanelles par un chemin qui longeait le bord de la mer, plus d'une fois mon guide m'arrêta pour me montrer des sépultures qui avaient été récemment ouvertes, des fosses pratiquées dans la roche vive. Ici, dès que l'homme a commencé de prendre quelque soin des restes de ceux qui lui avaient été chers, sa première pensée a dû être de les confier à la terre, soit qu'il leur procurât l'abri d'une chambre excavée dans les pentes des coteaux, soit qu'il ensevelît leur cendre, comme c'était l'usage au temps d'Homère, sous un tertre qu'une armature de cailloux appliquée sur des couches de sable protégeait contre l'action dissolvante des pluies.

Pour avoir le droit de comparer le tertre d'Hissarlik aux nécropoles chaldéennes, il faudrait trouver ici quelque chose d'analogue aux cuves de terre cuite qui, là-bas, forment comme les alvéoles de ces ruches funéraires; or il n'y a rien de pareil. Sur quelque point du tertre que l'on ouvre la tranchée, la pioche ne cesse de dégager, parmi les ruines des maisons, de grandes jarres ou *pithoi*, qui ont souvent plus de deux mètres de haut (fig. 57). Ce n'est évidemment pas pour y loger une poignée de cendres que l'on a façonné d'aussi vastes récipients. Dans l'un d'eux, on a recueilli un crâne[1]; mais le cas est unique; ce crâne aura été introduit dans la jarre par l'effet de quelque accident qu'il nous est impossible de deviner. Au cours de la fouille, on a cassé des centaines de ces vases; j'en ai vu déchausser et briser plusieurs sous mes yeux; il y en avait de vides et d'autres où l'écartement du couvercle avait laissé pénétrer une certaine quantité de terre; quelques-uns étaient encore à demi pleins de graines; mais jamais on ne les rencontrait couchés, comme le sont toujours, en Chaldée et ailleurs, les sarcophages d'argile, et ils ne contenaient pas d'ossements qui indiquassent que l'on ait eu l'habitude d'y déposer des corps tout entiers. A *Ren-Keui*, village tout voisin d'Hissarlik, il a été trouvé des sépultures antiques où avaient été utilisées ces jarres; mais elles étaient couchées horizontalement et fermées avec soin par une plaque de pierre. D'ailleurs, les corps qu'elles renfermaient n'avaient point passé par le bûcher; ils avaient été déposés intacts dans ces cercueils à bon marché[2]. A Hissarlik, au contraire, les *pithoi* se présentent tous

1. *Hissarlik-Ilion, Protokoll der Verhandlungen zwischen Dr Schliemann und Hauptmann Bœtticher*, 1-6 December 1889. Mit zwei Plænen. Als Handschrift gedruckt. Leipzig, Brockhaus, in-8°, p. 18.

2. R. Virchow, *Alttrojaniche Græber und Schædel*, 1882, p. 9.

plantés debout dans le sol; à leur partie supérieure s'ouvre un large orifice où pouvaient plonger les deux bras; c'étaient des silos, des caves où l'on gardait les provisions. Il a bien été trouvé trois squelettes dans la ville brûlée, un de femme et deux d'homme; auprès de ces derniers étaient des lances et peut-être aussi des débris de casques; mais ces squelettes n'étaient pas enfermés dans une jarre; ils étaient couchés parmi les décombres. Ce doivent être ceux d'habitants qui auront été ensevelis sous les ruines de leurs maisons, le jour où la ville fut prise et détruite. Plus d'un soldat a pu tomber ainsi dans le dernier assaut, les armes à la main[1]. Les fouilles ont donné quelques vases, d'une bien plus faible dimension, qui contenaient des cendres humaines, parmi lesquelles on a ramassé des dents, de petits os, et même, une fois, un crâne presque entier[2] (fig. 66). La poterie qui a servi à cet usage est une poterie grossière, que l'on semble avoir continué de fabriquer, dans ce canton, depuis les temps les plus anciens jusqu'en pleine civilisation grecque. On a conjecturé, non sans vraisemblance, que ces urnes ont été déposées là surtout pendant la période qui s'est écoulée entre la destruction de la seconde ville et le développement que son héritière prit sous les successeurs d'Alexandre[3]. Si deux d'entre elles ont été trouvées presque sur le roc, dans le sol du village primitif, c'est sans doute



66. — Vase contenant des cendres humaines et le squelette d'un embryon. *Ilios*, fig. 74.

1. *Ilios*, p. 283-284, 645-652 ; *Protokoll*, p. 18.

2. A en juger par les premiers comptes rendus des fouilles, le nombre de ces urnes cinéraires aurait été très considérable; mais, comme il l'a expliqué lui-même, Schliemann, dont la terminologie était alors très inexacte et très flottante, avait commencé par appeler « urnes cinéraires » (*Aschenurne*) tous les vases qui, par leur forme, ressemblaient plus ou moins à ceux que l'on a, chez différents peuples de l'antiquité, employés à recevoir ce dépôt. En s'accusant d'avoir ainsi, par l'emploi de ce terme impropre, fourni des armes à son adversaire, il déclare que les vases où il a effectivement trouvé des cendres sont en très petit nombre (*Protokoll*, p. 4 et 18). Un fœtus d'enfant a été trouvé dans un vase (*Ilios*, p. 653-654).

3. Schuchardt, *Schliemann's Ausgrabungen*, p. 93.

que les pluies, à un certain moment, auront creusé un ravin que l'on utilisa pour une sépulture. Pendant bien des siècles, il n'y eut plus là qu'une population très réduite; c'est alors que la colline dut servir de nécropole à tous les villages voisins. Ses éboulis se laissaient aisément remuer; on n'avait pas grand effort à faire pour y percer les trous où l'on allait cacher les restes de ses proches.

On ne saurait donc contester que le rite de l'incinération ait été pratiqué ici pendant une longue suite d'années et que le tertre d'Hissarlik renferme dans ses flancs les cendres pieusement recueillies sur maints bûchers; mais ce qu'il est impossible d'admettre, c'est que le corps du tertre soit tout entier constitué par les appareils qui auraient été disposés en vue de l'accomplissement du rite et par la poussière accumulée de milliers d'hommes. Attribuons à la butte, pour un moment, ce caractère et cette origine. Dans cette hypothèse, les fouilles auraient dû dégager un ensemble dont la configuration générale se rapprochât plus ou moins de celle d'une pyramide, les terrasses où s'allumaient les bûchers et les vases qui contenaient les cendres formant des étages en retrait les uns sur les autres, un massif dont la base aurait été nécessairement plus large que le sommet. Or c'est au contraire à une pyramide renversée et tronquée que l'on a pu comparer la série des couches de débris dont se compose ce mamelon. La couche inférieure, celle qui pose sur le roc, est plus étroite que celle qui la suit, et il en va toujours ainsi, jusqu'au sommet de la butte, jusqu'à l'acropole de l'Ilion qui a reçu les hommages d'Alexandre et de César. Rien de plus naturel, si l'on suppose ici des groupes d'habitations qui se sont superposés les uns aux autres. A mesure que l'un d'eux périssait, il semait autour de lui ses ruines, qui se répandaient et glissaient sur les talus de la colline; il agrandissait ainsi d'autant le périmètre de l'aire sur laquelle bâtiraient ses successeurs.

Voilà bien des arguments contre la théorie que nous combattons; mais le plus fort de tous, c'est celui que fournissent les ressemblances si frappantes que l'on a constatées entre Troie d'une part et, de l'autre, Tirynthe et Mycènes. C'est, ici comme là, le même système de construction, où le bois joue le même rôle et intervient aux mêmes endroits; ce sont surtout les mêmes dispositions. L'analogie est particulièrement sensible quand on compare les uns aux autres les plans de ces édifices où l'on a reconnu les demeures des chefs, le *mégaron* homérique. Ce type, nous le définirons, avec les distribu-

tions qui le caractérisent, quand nous aurons décrit tous les exemplaires qui nous en restent; mais nous sommes en droit d'affirmer, dès maintenant, qu'il offre en Troade les mêmes traits distinctifs qu'en Argolide. Ces rapports si curieux, que tous les archéologues s'accordaient à signaler, M. Bœtticher ne pouvait songer à les contester. Ce fut d'abord Tirynthe et son *mégaron* qu'on lui opposa, cet édifice dont tous les détails ont été relevés par M. Dœrpfeld avec une si minutieuse exactitude. M. Bœtticher déclara que, si Tirynthe ressemblait à Troie, c'est que Tirynthe était aussi une nécropole à incinération. On lui montrait les bases des colonnes qui avaient formé portique autour des cours et de celles qui s'élevaient en avant des portes, ces portes ellesmêmes, dont l'arrangement est déjà celui duquel l'art grec tirera plus tard de si beaux effets; on lui montrait de nombreux fragments du décor qui ornait les parois des pièces du palais, et tout cela ne semblait guère confirmer la vraisemblance de l'assimilation qu'il proposait. Peu lui importait : il en était quitte pour déclarer que ces portiques et que ces baies étaient pure illusion, qu'au cours des fouilles M. Dœrpfeld avait arbitrairement pratiqué des coupures dans les murailles par lesquelles étaient autrefois soutenues et limitées les terrasses de la nécropole, coupures qu'il avait ensuite prises pour des portes. Après M. Dœrpfeld, ce fut M. Tsoundas qui découvrit à Mycènes un nouveau palais, où l'on reconnaissait une réplique des palais de Tirynthe et de Troie. Il devenait de plus en plus difficile de récuser des témoins dont le nombre allait toujours croissant. M. Bœtticher ne se tint point pour battu; il allégua que, quoi que l'on voulût penser de Tirynthe et de Mycènes, Mycènes et Tirynthe ne prouvaient rien pour Troie, le plan que l'on présentait du *mégaron* troyen étant un plan arrangé, un plan fictif. M. Dœrpfeld, affirmait-il, avait créé la grande salle du *mégaron* en détruisant de petits murs de refend qui donnaient auparavant un tout autre aspect, un tout autre caractère au bâtiment, qui le divisaient en nombre de chambrettes auxquelles on pouvait attribuer une destination funéraire. La trace de cet état antérieur, le vrai, le seul qui dût entrer en ligne de compte, il croyait la trouver dans le plan dressé en 1878 par M. Burnouf.

MM. Schliemann et Dœrpfeld répondaient que le plan de M. Burnouf ne s'appliquait pas à la même couche de débris que celui de M. Dœrpfeld, qu'il se rapportait à un autre moment des travaux, au temps où la fouille n'avait pas encore dégagé les édifices de la « ville brûlée » et les vestiges de ses constructions; surtout ils s'indignaient

de voir la sincérité de leurs levés mise ainsi perpétuellement en doute, et cela par quelqu'un qui n'avait jamais pris la peine d'aller les contrôler sur le terrain. En ce qui le concerne personnellement, Schliemann avait, dans une certaine mesure, donné prétexte à ces attaques; on était fondé à mettre en suspicion, sinon sa bonne foi, tout au moins l'exactitude de maints des documents qu'il avait fournis. Dans sa hâte de porter ses découvertes à la connaissance de tous, il s'était souvent trop pressé de publier; en livrant des résultats incomplets, il s'était mis dans le cas d'avoir à se rétracter, ou parfois de tomber dans des contradictions dont triomphaient ses adversaires[1]; mais M. Dœrpfeld avait le droit d'être plus sensible à l'injure. Associé aux recherches des architectes et des archéologues qui ont fait, de 1875 à 1881, les fouilles d'Olympie, il s'était formé là à bonne école; il avait eu l'occasion d'y étudier tous les systèmes de construction, tous les styles, depuis la rudesse massive du temple d'Héra jusqu'à l'élégance étriquée des édifices romains de la décadence. C'est certainement un des hommes qui ont le mieux réussi à noter, sur un champ de fouilles, jusqu'aux traces les plus légères des anciennes dispositions; rien ne lui échappe; mais il n'ajoute et n'invente rien. C'est ce dont j'ai pu me convaincre en vérifiant sur place l'exactitude des plans que M. Dœrpfeld a donnés de Tirynthe, de Mycènes et de Troie. Certains détails m'avaient surpris par leur singularité; je les ai tous retrouvés, et l'interprétation la plus vraisemblable qu'ils m'aient paru comporter a toujours été celle que leur prêtait cet observateur minutieux et sagace. On comprend que, dans ces conditions, MM. Schliemann et Dœrpfeld n'aient eu qu'une idée, provoquer M. Bœtticher à un débat contradictoire qui s'engagerait sur les lieux mêmes, en présence d'arbitres impartiaux et compétents, désignés par les principaux corps savants de l'Europe. M. Schliemann offrait de faire les frais du voyage pour toutes les personnes qui prendraient part à cette conférence. M. Bœtticher accepta la rencontre. Aussitôt, tant les deux explorateurs étaient impatients de voir leur véracité mise hors de doute, on prit rendez-vous, sans même attendre le printemps. Pour recevoir ses hôtes, Schliemann avait fait construire, sur le versant de la colline d'Hissarlik qui regar-

1. Combien Schliemann avait prêté le flanc à ces attaques et à ces méprises, c'est ce qu'a montré mieux que personne un savant architecte avec qui je me suis rencontré à Hissarlik, et qui d'ailleurs accepte toutes les conclusions de Dœrpfeld, J. Durm. C'est ce qu'il indique au début de l'article où, au retour de son voyage, il a donné son avis sur le débat ouvert entre Schliemann et Bœtticher (*Zum Kampf um Troja*, dans le *Centralblatt der Bauverwaltung*, 1890).

dait l'ouest, plusieurs maisonnettes de bois, recouvertes de papier bitumé, tout un petit village dont les matériaux avaient été fournis par les pins de l'Ida, Schliemannopolis, comme nous le dénommions en riant, quelques mois plus tard. On y était réuni dès le 1er décembre 1889. Les délégués des Académies de Vienne et de Berlin étaient l'architecte Niemann, professeur à l'Académie des beaux-arts de Vienne, l'éminent collaborateur d'Alexandre Conze et du comte Lanckoronski à Samothrace et en Lycie, en Pamphylie et en Pisidie, puis le major d'artillerie Von Steffen, auquel on doit les belles cartes de Mycènes qui ont été publiées sous les auspices de l'Institut archéologique allemand. On ne pouvait souhaiter des juges mieux préparés à leur fonction et dont le verdict dût avoir une plus haute autorité.

En dépit de la pluie et du vent, on passa plusieurs jours à visiter les chantiers, à répondre aux questions des commissaires, à discuter les assertions et les objections de M. Bœtticher; quand il le fallait, une équipe d'ouvriers s'employait à dégager immédiatement les parties de la construction que l'on voulait examiner à nouveau. Un procès-verbal du résultat de ces entretiens et de ces constatations a été dressé jour par jour, et les deux délégués se sont accordés à reconnaître l'exactitude des indications données par MM. Schliemann et Dœrpfeld, soit dans le texte de l'ouvrage qu'ils avaient rédigé en commun, soit dans les dessins qui accompagnent ce texte. Tout en signalant certains points sur lesquels on ne pouvait, à leur sens, se prononcer avec certitude jusqu'à ce que les fouilles eussent été poussées plus loin, ils se sont ralliés, dans l'ensemble, aux vues qu'avaient exposées MM. Schliemann et Dœrpfeld[1].

Au mois de mars 1890, une nouvelle conférence se tenait à Hissarlik. L'Académie des inscriptions et belles-lettres y était représentée, cette fois; elle l'était par M. Babin, ingénieur des ponts et chaussées. Ce qui l'avait désigné pour cette mission, c'était la part qu'il avait prise, pendant deux ans, aux fouilles célèbres qu'a exécutées à Suse M. Dieulafoy; en sondant les flancs de l'énorme tumulus susien, il avait acquis une expérience qui donnait à son témoignage une valeur toute particulière. A côté de lui figuraient, dans cette commission,

1. Nous avons déjà cité plusieurs fois la brochure qui renferme ce procès-verbal et qui a été distribuée à tous les savants qu'intéressait la question. Niemann a exposé, dans un intéressant article, les souvenirs que lui a laissés sa visite à Hissarlik et les conclusions auxquelles l'ont conduit les observations qu'il a faites sur place (*Kampf um Troja*, dans la *Kunstchronik* de Lützow, 1889-90, n° 16, 20 février).

M. G. Humann, qui a conduit les fouilles de Pergame, celles de *Nimroud-dagh* et de *Sindjirli*, Hamdi-bey, qui a si bien mené celles de Saïda, M. Frank-Calvert, qui connaît mieux que personne les sites antiques de la Troade, le professeur Von Duhn, le professeur Rodolphe Virchow, qui s'était intéressé dès le début aux fouilles de Schliemann et avait déjà visité une première fois la Troade, etc. Tous ces vétérans des campagnes archéologiques, après une enquête qui n'a pas été moins prolongée ni moins scrupuleuse que la première, ont adhéré d'une manière plus formelle encore à la théorie que nous avons adoptée : ils ont écarté, comme dénuée de toute vraisemblance, l'hypothèse de la nécropole à incinération[1].

Schliemann a donc eu pour lui tous les suffrages; rien ne lui a manqué que la suprême joie d'obliger son acharné contradicteur à confesser sa défaite. Au cours du débat, M. Bœtticher a consenti à déclarer qu'il n'avait jamais eu la pensée d'accuser M. Dœrpfeld de mauvaise foi, d'altération volontaire de la vérité; mais ç'a été l'extrême limite de ses concessions; il persistait à croire et à affirmer que M. Dœrpfeld avait souvent mal vu, qu'il avait commis de nombreuses erreurs. Que tant de savants hommes, que tant de connaisseurs éprouvés soient tous tombés d'accord pour repousser sa conjecture, peu lui importe; il l'a reproduite, depuis son retour, avec le même dédain des objections, avec la même assurance imperturbable. A prétendre encore le convaincre, on perdrait certainement sa peine. Trop prévenu, trop engagé par ses déclarations antérieures, il n'a pas subi l'impression que j'ai eue là, pour ma part, si nette et si forte. Depuis que moi aussi, en mai 1890, j'ai passé quelques jours sur le tertre d'Hissarlik, je n'arrive pas à comprendre comment, après avoir visité les tranchées partout béantes sur la colline, on peut vouloir ne trouver ici que la poussière des morts, la cendre de leurs bûchers, les restes des bâtiments élevés en vue de la combustion des cadavres. Quant à moi, ce que je devine partout, au milieu de toutes ces maisons éventrées par la pioche des fouilleurs, qui s'étagent les unes au-dessus des autres depuis les constructions rustiques du premier village jusqu'aux marbres des édifices de la ville gréco-romaine, c'est la continuité, c'est le fourmillement de la vie, d'une vie dont les origines

1. On trouvera le procès-verbal dressé à la suite de cette seconde conférence dans le Rapport de Schliemann et Dœrpfeld, 1890, pp. 6-8. Virchow a raconté sa seconde visite aux fouilles d'Hissarlik dans la *Zeitschrift für Ethnologie, Verhandlungen*, 1890, pp. 331-344, sous ce titre : *Reise nach der Troas*.

se perdent dans le passé le plus lointain et qui ne s'interrompit par moments que pour recommencer et se ranimer bientôt après. A passer en revue tous ces ustensiles, découverts parmi les ruines d'Hissarlik, qui forment, dans le Musée ethnologique de Berlin, des suites si riches et si monotones, à se pencher, au moment où la fouille vient de les dégager, sur ces jarres où l'agriculteur prévoyant déposa jadis des réserves qu'il n'a point consommées, à reconnaître, sur la terre non encore remuée, les empreintes qu'y ont laissées soit les poutres qui traversaient les murs, soit les roseaux qui recouvraient les toits des cabanes, à voir pulluler partout ces coquillages qui entraient pour une si large part dans la nourriture des habitants, on évoque, malgré soi, l'image des nombreuses générations qui se sont succédé ici, pressées autour de ce rocher, générations qui, pour la plupart, ont humblement et obscurément vécu, tandis que l'une d'entre elles, touchée au front et tirée de l'ombre par un clair rayon de poésie et de gloire, eut la chance heureuse d'immortaliser les noms de Pergame, d'Ilion et de Troie. Si l'on ne me prouve que j'ai rêvé tout éveillé à Hissarlik, jamais, quelques erreurs et quelques contradictions que l'on relève dans les livres de Schliemann, quelques arguments subtils et captieux que l'on emploie, on ne me persuadera que je n'ai point foulé là le sol d'une cité primitive, de l'un des plus anciens berceaux de la civilisation qui a précédé, dans le bassin de la Méditerranée, celle de la Grèce classique.

§ 4. — TIRYNTHE.

De la plaine où fut Troie, l'explorateur infatigable dont le nom revient partout dans ces pages va maintenant nous faire traverser la mer Égée et nous conduire en Europe, sur les côtes de l'Argolide (fig. 67). En suivant cette marche, nous nous trouverons exposer, à peu près dans l'ordre où elles se sont produites, les découvertes dont nous avons entrepris de résumer les résultats principaux, et, en même temps, cet ordre correspondra, tout au moins d'une manière générale, à celui dans lequel se sont succédé celles de ces cités primitives dont l'industrie et l'art nous sont aujourd'hui connus par les monuments les plus nombreux et les plus intéressants. C'est après s'être mis en goût par ses premières fouilles d'Hissarlik que Schliemann a entrepris d'exhumer Mycènes et Tirynthe; or, comparées à Troie, Tirynthe et Mycènes représentent certainement un état plus avancé de cette civilisation,

une phase postérieure du développement de cet art et de cette industrie.

La légende argienne faisait de Tirynthe l'aînée de Mycènes; les deux cités ont pour fondateurs les descendants de Danaos, l'une



67. — Carte de l'Argolide.

Prœtos, l'autre son arrière-neveu Persée. Danaos vient de l'Égypte; Prœtos et Persée sont en relations étroites avec la Lycie. Nous aurons à nous demander, au terme de cette étude, dans quelle mesure le témoignage des monuments s'accorde avec ces données du mythe; mais pour ce qui est de l'emplacement des deux cités argiennes, il n'y a point ici matière à des discussions comme celles ou

nous avons dû nous engager à propos de Troie. Le site de Tirynthe est un des premiers que la science moderne ait déterminés, quand elle a commencé de rechercher, sur le sol de la Grèce, les traces des villes antiques. Guidée par les indications des auteurs anciens, elle l'a bien vite reconnu, entre Nauplie et Argos, à 1500 mètres environ de la mer, dans l'angle sud-est de la plaine, sur la moins haute et la plus aplatie des collines rocheuses qui se groupent en ce point et qui s'élèvent comme des îles au-dessus de la campagne marécageuse (fig. 68). Il a été fixé tout d'abord au lieu dit *Palæo-kastro*, que



68. — Golfe et plaine d'Argos. Vue prise de Tirynthe[1].

désignaient à l'attention les restes d'une puissante enceinte, bâtie en blocs énormes, celle de la ville qui passait pour avoir donné naissance à Hercule et dont les remparts, avec leur prodigieuse épaisseur et leurs galeries ménagées dans le corps de la muraille, attiraient déjà l'attention au temps d'Homère et, plus tard, étaient montrés et cités, dans toutes les descriptions de la Grèce, comme l'œuvre des Cyclopes[2].

Dès le cinquième siècle avant notre ère, cette ville, comme Mycènes,

1. D'après une photographie. La route que l'on aperçoit au premier plan est celle qui va de Nauplie à Argos et qui passe devant Tirynthe.

2. *Iliade*, II, 559 : οἳ δ' Ἄργος τ' εἶχον Τίρυνθά τε τειχιόεσσαν. APOLLODORE, *Bibliothèque*, II, II, 1. STRABON, VIII, VI, 11. PAUSANIAS, II, XVI, 4; XXV, 8; IX, XXVI, 5.

était déserte; ses habitants avaient été chassés par les Argiens et transportés à Argos. Les Argiens en voulaient aux Tirynthiens de la part que ceux-ci avaient prise à la défense de la Grèce contre les Perses, tandis qu'Argos gardait une neutralité qui était une trahison[1]; de plus, la citadelle de Tirynthe avait été occupée pendant quelques années par les esclaves révoltés des Argiens, qui, maîtres de ce poste, dominaient et ravageaient toute la plaine[2]. C'est vers 468 que dut avoir lieu l'expulsion des Tirynthiens, en même temps que celle des Mycéniens[3]. Il n'y eut plus là, depuis ce moment, que des ruines, qui étonnaient le voyageur et que l'on ne visitait pas sans admiration, à cause de leur caractère imposant et des souvenirs qui s'y rattachaient. Dans les premières années de notre siècle, Leake, Gell, Dodwell et Albert Blouet ont retrouvé Tirynthe et Mycènes à peu près telles que les avaient vues, du temps d'Auguste et des Antonins, Strabon et Pausanias. On s'est empressé de décrire, de relever et de dessiner les parties apparentes de ces constructions étranges; on a remarqué combien leur aspect était différent de celui des bâtiments de l'âge classique; mais, jusqu'au jour où Schliemann a inauguré, à Tirynthe et à Mycènes, ces fouilles hardies qui sont descendues jusqu'au roc ou au sol vierge, on n'avait aucune idée de l'art très particulier et de l'industrie déjà fort avancée que possédaient les hommes qui ont élevé ces murailles; on ne soupçonnait pas l'importance de leur civilisation et les différences profondes qui la séparent de celle qui lui a succédé dans cette même contrée.

Le mamelon de roche calcaire qui porte les ruines de Tirynthe a environ 300 mètres de long sur 100 mètres de large; son point culminant est à 18 mètres au-dessus de la plaine environnante et à 26 mètres au-dessus du niveau de la mer (fig. 69)[4]. Ce massif ne se termine pas,

1. Hérodote, IX, 28. Le nom des Tirynthiens se lit encore, comme celui des Mycéniens, sur le triple serpent de bronze dont est faite la base du trépied qui, de Delphes, a été porté dans l'hippodrome de Constantinople, aujourd'hui l'*Atmeïdan*. On en trouvera le meilleur texte chez Fabricius, *Das Platæische Weihgeschenk in Delphi* (*Iahrbuch des k. d. archæologischen Instituts*, 1886, pp. 171-191).

2. Hérodote, VI, 83.

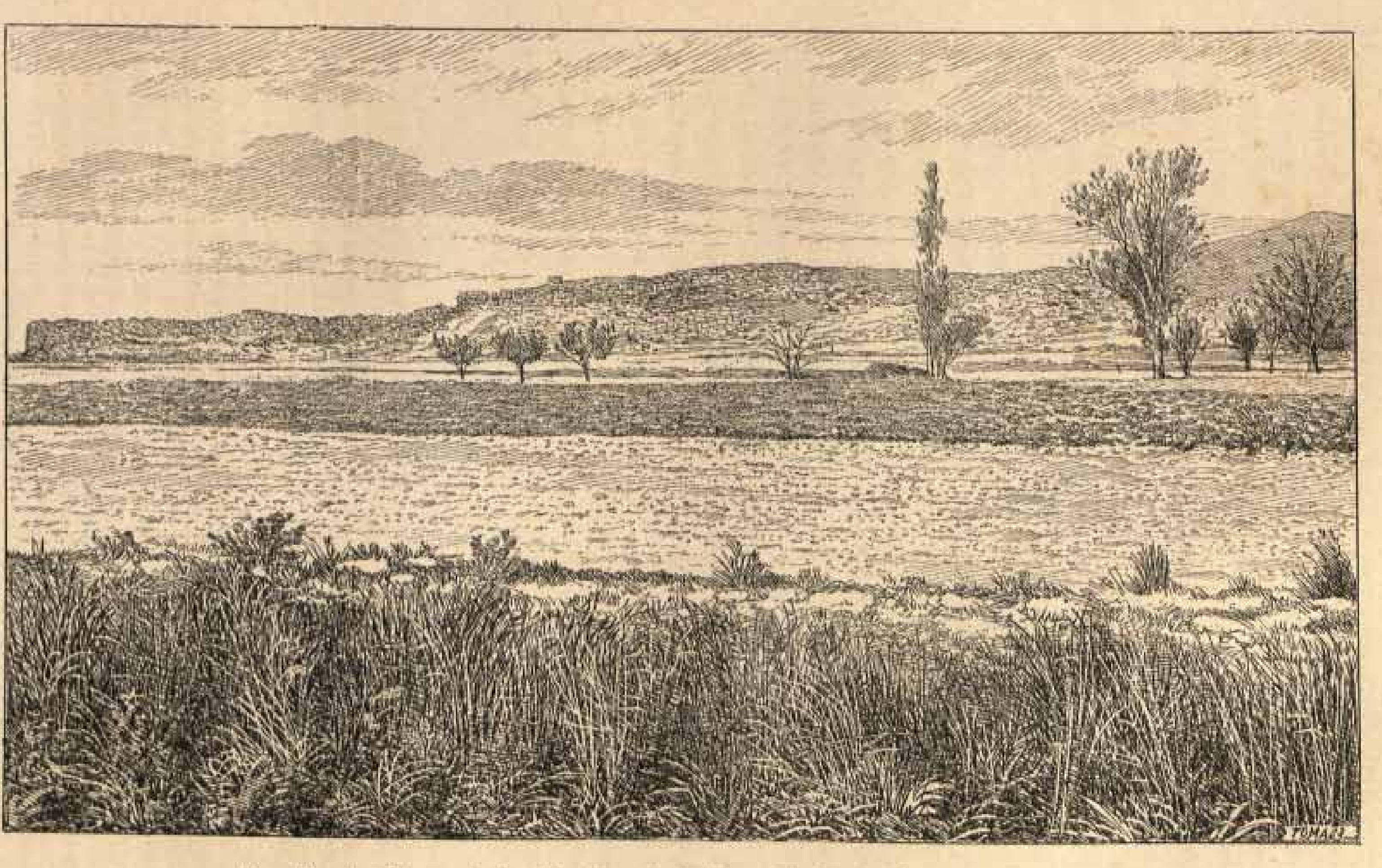
3. Sur la destruction de Tirynthe, Pausanias, II, xxv, 6 et 8, V, xxiii, 3; VIII, xxvii, 1. La date n'est pas donnée; Pausanias dit seulement : « Après les guerres médiques »; mais il est assez naturel de supposer que ces événements datent d'une même année; la destruction de Tirynthe, comme celle de Mycènes et celle de Midéa, étaient autant de pas faits vers la réalisation du projet que conçurent alors les Argiens de grossir la population de leur ville aux dépens des autres cités de la plaine.

4. Ces renseignements sont empruntés au livre que nous suivons, dans tout ce chapitre : *Tirynthe. Le palais préhistorique des rois de Tirynthe, Résultat des dernières fouilles*,

à sa partie supérieure, par un plateau semblable à celui que présente aujourd'hui l'Acropole d'Athènes ; sa surface est inclinée de plusieurs mètres dans la direction du sud au nord. Comme l'ont démontré les fouilles récentes, elle forme trois larges degrés que l'on peut désigner par les termes de haute, moyenne et basse citadelle. A elles toutes, ces trois terrasses n'offrent qu'une aire très restreinte, et cependant, s'il n'y avait pas eu là une population agglomérée d'une certaine importance, pourquoi y aurait-on élevé des constructions aussi imposantes et où aurait-on trouvé les bras dont le concours était nécessaire? Il faut qu'il y ait eu là une ville ; mais celle-ci était dans la plaine. Le prince, avec sa famille, ses hommes d'armes et ses serviteurs, vivait dans la forteresse ; quant au petit peuple, laboureurs, pâtres et artisans, il avait serré ses demeures tout autour du roc que couronnait l'imprenable château, à l'ombre de ce qu'on appelait chez nous, il y a quelques siècles, la motte féodale. Des pirates avaient-ils débarqué sur la grève, l'ennemi tenait-il la campagne, un ennemi trop redoutable pour qu'il fût sage de lui livrer bataille, les gens du bourg, emportant leurs provisions et ce qu'ils avaient de plus précieux, entraînant avec eux ce qu'ils avaient pu ramasser de leurs troupeaux, se réfugiaient derrière le rempart et s'y entassaient pour quelques jours ; le péril passé, ils reprenaient possession de leurs champs, et ils avaient bientôt rebâti leurs cabanes de bois et de briques crues, lorsque l'envahisseur, arrêté au pied de la forteresse, s'était vengé de sa déconvenue en mettant le feu aux maisons. Si ces masures n'ont guère laissé de traces apparentes, il faut s'en prendre à la charrue qui, depuis bien des siècles, se promène sur ces terres fertiles ; mais, dans les puits nombreux qu'il a creusés tout autour de la citadelle, M. Schliemann a trouvé, lorsqu'il descendait jusqu'à une certaine profondeur, des fragments de poteries préhistoriques, peintes et monochromes, ainsi que des couteaux et des têtes de flèche en obsidienne[1]. Ces débris proviennent du village ouvert qui entourait comme d'une vivante ceinture la cité

par Henri Schliemann, avec une préface de M. le professeur E. Adler et des contributions de M. le Dr W. Dœrpfeld. Illustré d'une carte, de 4 plans, de 24 planches en chromolithographie et de 188 gravures sur bois. Paris, C. Reinwald, 1885, gr. in-8. C'est surtout les préfaces d'Adler et les chapitres V et VI, tout entiers écrits par Dœrpfeld, qui font la valeur de cet ouvrage et qui permettent d'en accepter les assertions et les conclusions comme fondées sur des levés exacts du terrain et des ruines. Un exposé sommaire du résultat de ces fouilles avait été donné au public français, par M. Émile Burnouf, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mars 1887, sous ce titre : *Tirynthe et les fouilles en pays classique*.

1. *Tirynthe*, pp. 9 et 45.



69. — Tirynthe. Silhouette de la colline. Vue prise de l'ouest. D'après une photographie de Dœrpfeld.

royale et qui devait s'étendre surtout dans la direction de la mer; c'était là que se trouvait le marché où les paysans des environs apportaient leurs grains et leurs bestiaux et où venaient étaler leurs marchandises les négociants étrangers qui abordaient au petit port situé à environ 2 kilomètres vers le sud-ouest de Tirynthe, près de la chapelle d'*Haghios Pandéélémon*; il y a là les restes d'une jetée bâtie en gros blocs frustes qui paraissent accuser une très haute antiquité[1].

Il suffisait d'indiquer la présence et de marquer le caractère du centre populeux que suppose une forteresse comme celle de Tirynthe; c'est celle-ci qui va désormais seule attirer notre attention. Nous y distinguerons l'enceinte et l'espace qu'elle enclôt (fig. 70)[2]. L'enceinte qui, par sa masse colossale, attire les regards du voyageur, avait été déjà décrite par Dodwell, par Leake, par Blouet et par d'autres encore, tout récemment par M. Steffen[3]; mais MM. Schliemann et Dœrpfeld, en la dégageant presque tout entière en 1885, y ont signalé bien des particularités de construction qui avaient échappé aux explorateurs précédents; ils ont fait mieux apprécier les ressources dont disposait l'architecture militaire dans ces siècles reculés.

Jusqu'à ces derniers temps, on ne s'était même pas demandé s'il restait quelque chose des bâtiments que n'avait pu manquer d'envelopper le rempart.

Du temps de Strabon et de Pausanias, les ruines de ces édifices étaient déjà cachées sous la terre et sous les broussailles; c'était le mur seul que l'on allait regarder et admirer[4]; on en attribuait la con-

1. *Tirynthe*, p. 216.

2. Le plan donné sous ce numéro avait été dressé par Dœrpfeld en 1884; nous l'avons corrigé et complété d'après le résultat des fouilles de 1885.

3. C'est dans le texte joint à ses deux belles cartes du territoire de Mycènes et de son acropole que le major Steffen donne d'intéressants détails sur l'enceinte de Tirynthe, qu'il compare à celle de Mycènes, indiquant les ressemblances et les différences, pour ce qui est de la construction, de la disposition des portes et des tours. (*Karten von Mykenai, auf Veranlassung des K. d. Instituts aufgenommen und mit erlæuternden Text herausgegeben von* Steffen, Hauptmann and Batterie-chef in Hessischen Feld-artillerie, Regiment n° 11. Nebst einem Anhange ueber die Kontoporeia und das Mykenisch-Korinthisch Bergland von Dr H. Lolling. Erlæutender Text, mit Uebersichts-karte von Argolis. Nebst zwei Karten in-folio. Berlin, 1884, in-4, Dietrich Reimer.) Les levés de Steffen ont été faits en 1881-1882, c'est-à-dire avant les fouilles de Dœrpfeld, qui sont de 1884 et 1885.

4. C'est ce que dit très nettement Pausanias (II, xxv, 7) (τὸ δὲ τεῖχος, ὃ δὴ μόνον τῶν ἐρειπίων λείπεται. Clavier a donné d'un autre passage du même auteur une traduction qui pourrait faire croire que celui-ci se contredit : « Il reste encore maintenant à Tirynthe », fait-il dire à Pausanias, « quelques vestiges de la demeure de Prœtos. » Voici la phrase grecque : Σημεῖά τε τῆς ἐν Τίρυνθι οἰκήσεως Προίτου καὶ ἐς τόδε λείπεται (II, xvi, 2) :

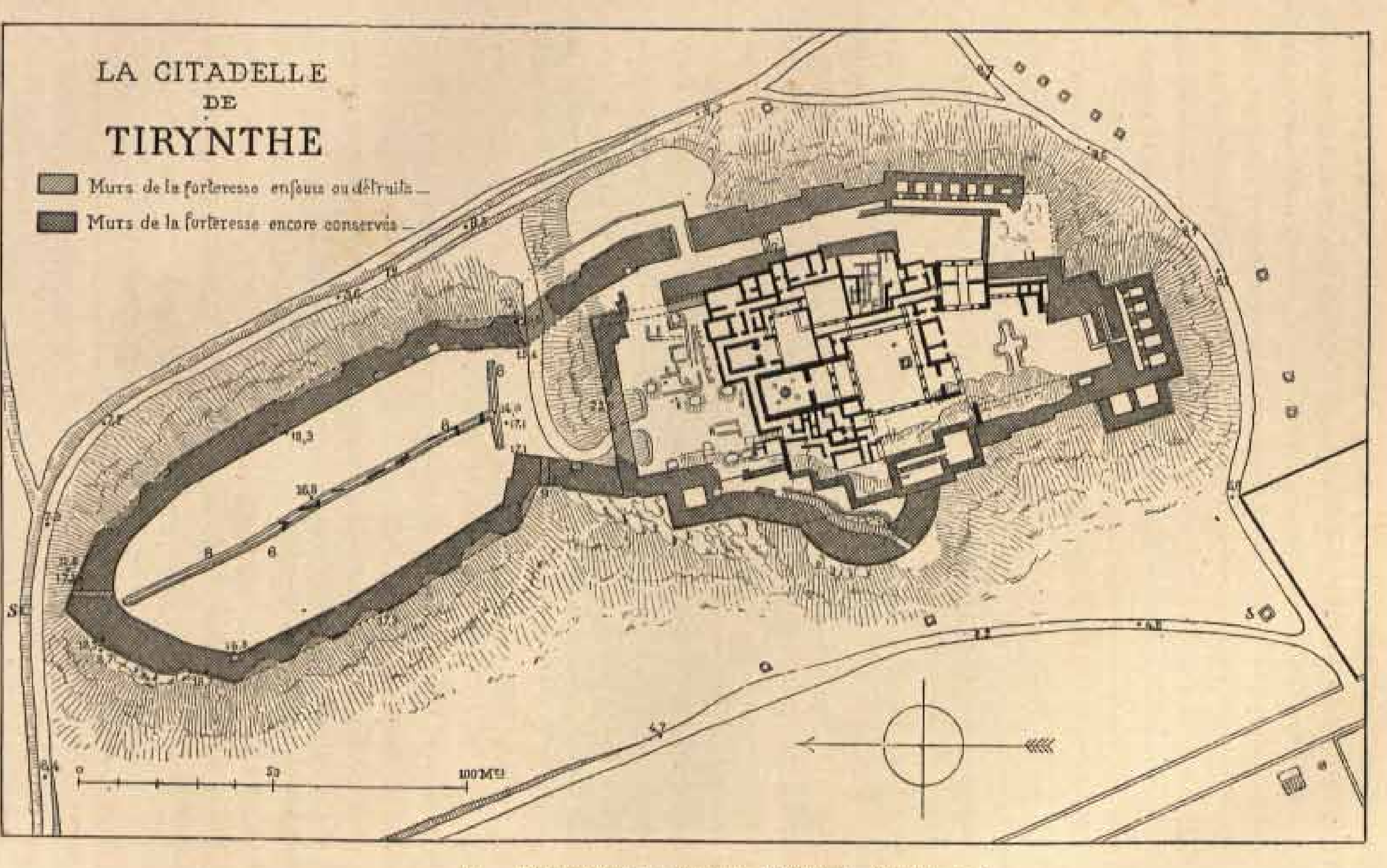
struction à ces ouvriers légendaires, originaires de l'Asie Mineure, que l'on appelait les Cyclopes, et la surprise que l'on éprouvait devant cet ouvrage d'un aspect si étrange se traduisait par de singulières exagérations. « Le mur d'enceinte, dit Pausanias, seul débris qui reste de Tirynthe, a été bâti par les Cyclopes; il se compose de pierres brutes, si grosses qu'un attelage de deux mules ne suffirait pas à déplacer la plus petite d'entre elles; pour mieux consolider les grosses pierres, on en a rempli les interstices avec de petites pierres. »

Il est exact que de petites pierres ont été placées dans les intervalles que laissent entre eux, par endroits, les gros blocs, polyèdres plus ou moins irréguliers (fig. 71); mais il l'est moins que ceux-ci soient des quartiers de roc brut, comme le croyait Pausanias et comme l'ont répété après lui maints voyageurs modernes. C'est ce que M. Dœrpfeld a constaté en examinant les pans de murailles récemment dégagés, dont la conservation était meilleure que celle des portions d'enceinte depuis longtemps exposées aux intempéries : « Presque toutes les pierres, avant d'être utilisées, ont été travaillées, tantôt sur une, tantôt sur plusieurs de leurs faces; cette façon leur était donnée avec un marteau pointu; de cette manière on arrivait tantôt à leur assurer une assiette plus solide, tantôt à en aplanir complètement la face externe. Pour ce qui est des murailles de Tirynthe, il ne saurait donc être question de pierres non taillées : c'étaient seulement des pierres peu taillées[1]. »

Il y a aussi quelque hyperbole dans ce que dit Pausanias de la dimension des blocs. Sans doute on en remarque qui ont de 2m,90 à 3 mètres de longueur sur 1m,10 à 1m,50 de hauteur, avec une épaisseur de 1m,20 à 1m,50. On se demande comment le constructeur a pu transporter et mettre en place de si énormes fragments de roc, dont le poids est évalué par M. Adler à 12 000 ou 13 000 kilogrammes[2]. La carrière est, il est vrai, à faible distance; on l'a retrouvée au pied du roc qui continue le massif sur lequel repose la citadelle de Nauplie, à droite de la route qui conduit de cette ville à Tirynthe[3]; cependant il n'en reste pas moins surprenant que l'on ait pu, avec des moyens d'action très primitifs, déplacer et manier de pareils morceaux de calcaire.

Clavier a confondu οἴκησις et οἴκημα. Pausanias veut dire qu'il reste à Tirynthe quelque chose qui témoigne du séjour qu'y a fait et de l'autorité qu'y a exercée Prœtos. Ce quelque chose, c'est l'enceinte qu'il décrit.

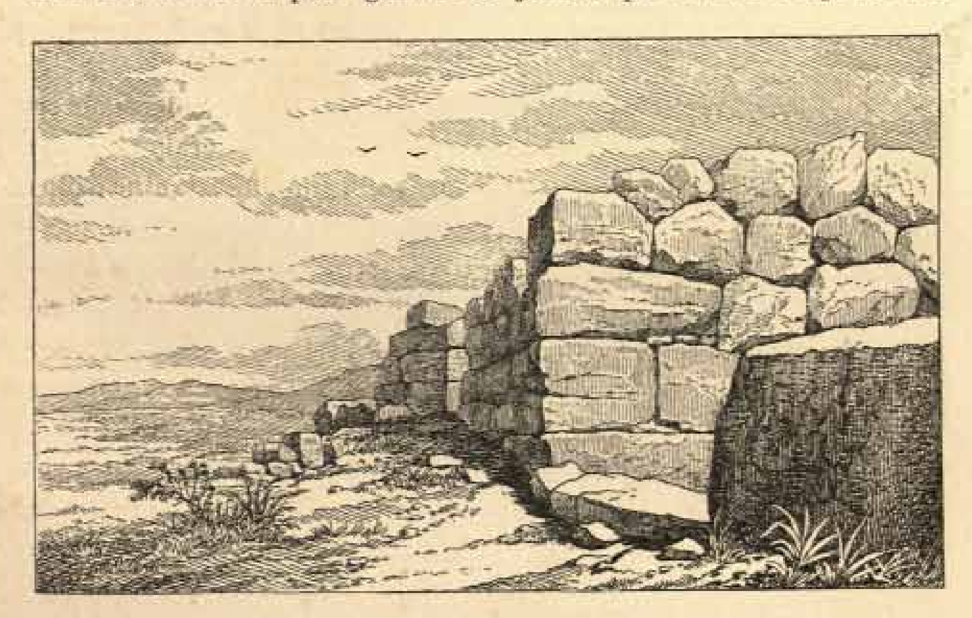
1. *Tirynthe*, pp. 317-318.
2. *Tirynthe*, p. VII.
3. *Tirynthe*, p. 17.



70. — Plan général de l'acropole de Tirynthe. *Tirynthe*, pl. I.

Ceux-ci sont d'ailleurs l'exception, et, s'il y a beaucoup de pierres qui doivent encore peser de 3700 à 4000 kilogrammes, on en compterait un bon nombre que remueraient aisément un ou deux ouvriers[1]. Pourtant, à tout prendre, les pierres sont ici plus grosses qu'à Mycènes; on rencontrerait difficilement en Grèce une autre enceinte où les matériaux soient de si fort échantillon.

Les voyageurs qui ont décrit ces murailles avaient tous affirmé qu'aucune liaison n'avait été employée pour rattacher les pierres les unes aux autres et pour garnir les joints, qui restent toujours très

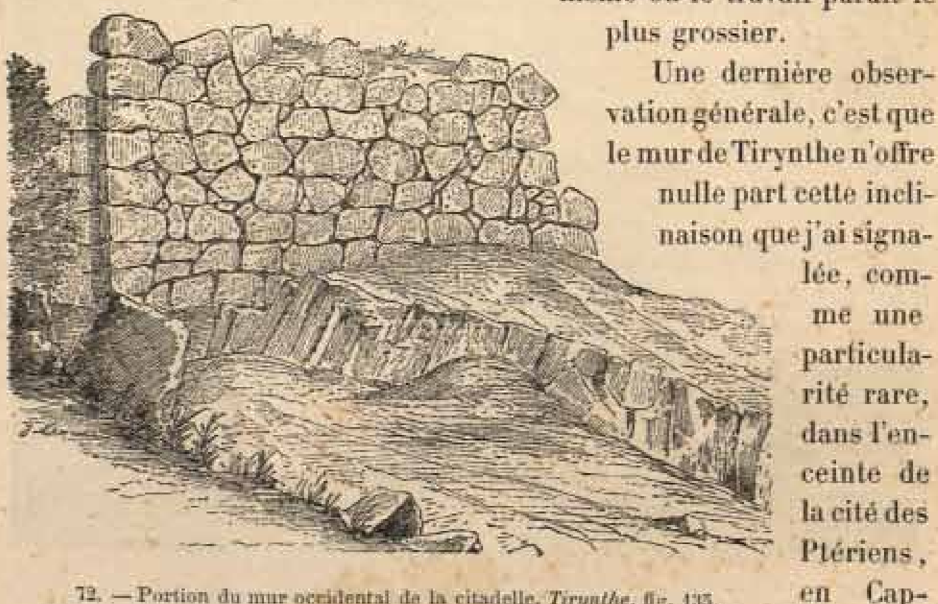


71. — Le mur de Tirynthe. Vue prise sur le milieu de la face orientale du rempart. D'après Blouet, *Expédition de Morée*, t. II, pl. LXXIII.

larges. Comme Pausanias, ils s'étaient contentés d'appeler l'attention sur les petits moellons ou les cailloux auxquels le maçon avait eu recours afin de boucher les trous, là où l'irrégularité des blocs en laissait de trop gros. M. Dœrpfeld, qui y a regardé de plus près, n'est pas du même avis que ses devanciers. « Tous les murs de Tirynthe, dit-il, ont été liés avec un mortier d'argile. Dans les joints où ce mortier n'existe plus aujourd'hui, c'est qu'il a été enlevé par les pluies ou de toute autre manière; les lézards et les souris qui, depuis des siècles, nichent par milliers dans ces murs, ont agi dans le même sens. C'est seulement dans certaines fondations que les pierres semblent être assemblées sans mortier[2]. »

1. *Tirynthe*, p. 166.
2. *Tirynthe*, pp. 298 et 318.

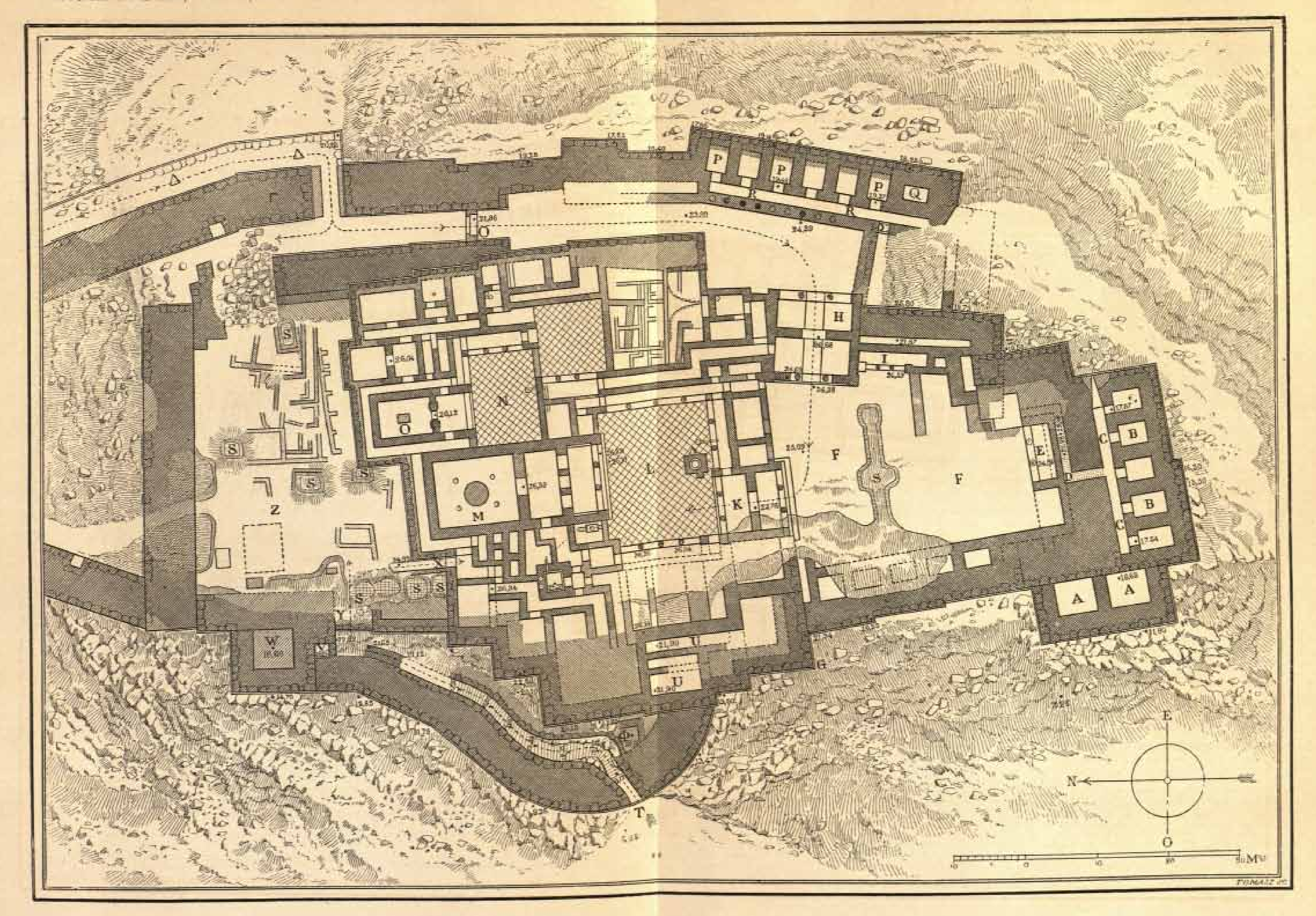
Il y a aussi quelque inexactitude dans l'idée que l'on se fait de cet appareil d'après le terme de *polygonal* que l'on emploie communément pour en indiquer le caractère ; il éveille l'image d'un lacis capricieux de joints, où il est impossible de retrouver quoi que ce soit qui ressemble à une stratification régulière. C'est bien là l'aspect que présente une partie du mur de Mycènes. Mais ici, malgré l'inégale grosseur des blocs et l'imperfection de leur taille, il y a presque partout des lits d'assises; la tendance à l'horizontalité, très marquée dans certaines parties de l'enceinte (fig. 72), se laisse encore deviner là même où le travail paraît le plus grossier.



72. — Portion du mur occidental de la citadelle. *Tirynthe*, fig. 135.

Une dernière observation générale, c'est que le mur de Tirynthe n'offre nulle part cette inclinaison que j'ai signalée, comme une particularité rare, dans l'enceinte de la cité des Ptériens, en Cappadoce[1], et que M. Schliemann a aussi rencontrée à Hissarlik[2]. Ici, point de talus; la face externe du rempart est partout verticale. C'est autour de la citadelle basse que ce rempart a gardé la plus grande hauteur; là, par endroits, il atteint jusqu'à 7m,50 d'élévation et il est épais de 7 à 8 mètres. Les dispositions les plus variées et les plus intéressantes distinguent la portion de l'enceinte qui enveloppe le plateau supérieur, celui qui portait les principaux édifices. Là, sur certains points, le mur a une épaisseur prodigieuse, jusqu'à 17m,50; mais ce n'est pas seulement par l'énormité de sa masse qu'il étonne et qu'il pique la curiosité. Les angles saillants sont nombreux; ils jouent le rôle de tours et permettent de battre en tous sens les abords de la

1. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 619, fig. 301 et 302.
2. Ci-dessus, p. 180.

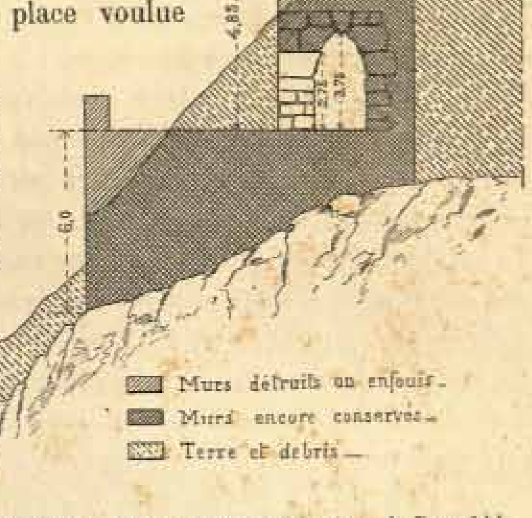


TIRYNTHE

Plan de l'Acropole supérieure, dressé après les fouilles de 1885, par W. Doerpfeld.

place; des passages intérieurs et des réduits, pratiqués dans les flancs du rempart, facilitaient les mouvements de la garnison et la protégeaient contre les projectiles; rien n'a été négligé de ce qui pouvait ajouter aux ressources de la défense et en prolonger la durée. Il n'y avait point de source sur le plateau, ni, comme à Mycènes, d'aqueduc passant au pied de la muraille; mais, pour que les assiégés ne fussent pas exposés aux tortures de la soif, on avait multiplié les citernes. C'est ce caractère que l'on a reconnu à plusieurs pièces dépourvues de portes et de fenêtres, où l'on ne pouvait entrer que par en haut (pl. I, Q, AA, V); leurs parois sont recouvertes d'un épais enduit d'argile. Dans l'épaisseur de pareils murs, il était facile de trouver la place voulue pour ces réservoirs [1].

Nulle part l'architecte n'a fait un plus grand effort que pour la construction du mur méridional. Au sud-ouest, dans une sorte de bastion qui se dresse sur une saillie du roc, on remarque d'abord deux pièces rectangulaires qui n'ont pas d'entrée : c'étaient des silos, ou peut-être plutôt encore des citernes (pl. II, AA). La partie supérieure était bâtie en briques crues; c'est ce qu'on a conclu de la grande quantité d'éclats de briques qui remplissaient ces cavités. En arrière du massif qui renferme ces réservoirs, la face sud se développe sur une longueur de 20 mètres. Avant que cette portion de l'enceinte eût été



73. — Section du mur est, selon la première hypothèse de Dœrpfeld. *Tirynthe*, pl. III.

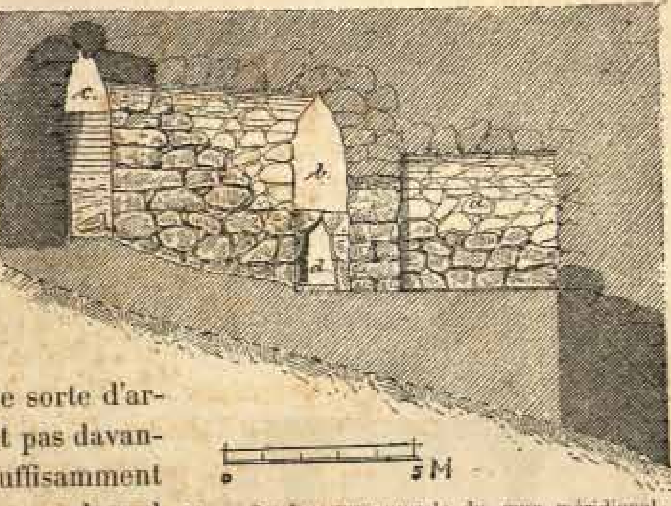
1. La planche II reproduit le plan dressé à la suite des fouilles de 1885 par M. Dœrpfeld (*Tirynthe*, fig. 125). Les parties de la construction qui n'ont pas laissé de traces sont indiquées en hachures simples; celles qui sont conservées ou qui se laissent restaurer avec toute certitude, en hachures croisées. Les chiffres marquent la hauteur au-dessus de la mer des points où ils sont inscrits. Dans le cours de la description, nous avons renvoyé aux lettres marquées sur le plan; il nous reste seulement à avertir que la lettre S désigne les tranchées et les puits qui avaient été creusés sur le plateau de l'Acropole par Schliemann en 1876, quand, au moment d'entreprendre ses fouilles de Mycènes, il avait voulu exécuter à Tirynthe une première reconnaissance sommaire.

complètement dégagée, on avait cru que le mur était jadis à deux étages. Il y aurait eu comme une espèce de socle, un mur inférieur, épais de 11 mètres, au-dessus duquel aurait régné un chemin de ronde large de $6^m,50$; c'est ainsi que M. Dœrpfeld avait restauré le mur (fig. 73). L'étage supérieur, d'une épaisseur de $4^m,50$, aurait renfermé la galerie dont le dessin a été tant de fois reproduit; les portes qui s'ouvrent sur celle-ci auraient donné accès au promenoir extérieur; groupés dans le couloir, les défenseurs du château se seraient servis de ces baies pour se répandre, en cas d'assaut, sur la terrasse découverte, puis pour revenir se mettre à l'abri, aussitôt l'attaque repoussée. Le déblaiement de 1885 a conduit à des résultats tout nouveaux. Il n'y a jamais eu de chemin de ronde; là où on le plaçait par hypothèse, on a reconnu, au sud, les restes de cinq chambres sur lesquelles donnaient les cinq portes en question, et à l'est une suite de six autres chambres semblables. Le vide de ces chambres s'amortissait en ogive par le dépassement graduel des assises qui en formaient les parties latérales. Au-dessus de ces pièces, le mur devait atteindre la hauteur qu'il possède encore dans le plan du corridor. Il était ainsi tout d'une venue; mais, autour du creux de ces casemates, il s'est produit des tassements qui ont eu pour effet d'ébranler les pierres et d'en amener quelques-unes à se détacher. La crête de la face interne du rempart s'est écroulée; c'est ce qui a donné lieu à l'erreur d'appréciation que M. Dœrpfeld a signalée et réfutée[1].

Si l'on étudie l'ensemble des dispositions de cette partie des bâtiments à la lumière des découvertes récentes, voici le résultat auquel on arrive. Devant le palais s'étend une grande cour (F); sur son flanc méridional, il semble y avoir quelques traces d'un portique (E); en tout cas, c'est de ce côté que se trouvait le départ d'un escalier (D) qui, partagé en deux volées se coupant à angle droit, conduisait à un couloir (C) ménagé dans l'épaisseur de la muraille (fig. 74). Ce corridor, que sépare de la cour un massif plein épais de $7^m,50$, a une largeur moyenne de $1^m,55$, sur une longueur de 11 mètres et une hauteur de près de 5 mètres. A 4 mètres au-dessus du sol, les pierres des deux parois commencent à se rapprocher et leur encorbellement dessine un arc aigu. A son extrémité occidentale, ce passage est fermé; à l'est, il est éclairé par une fenêtre

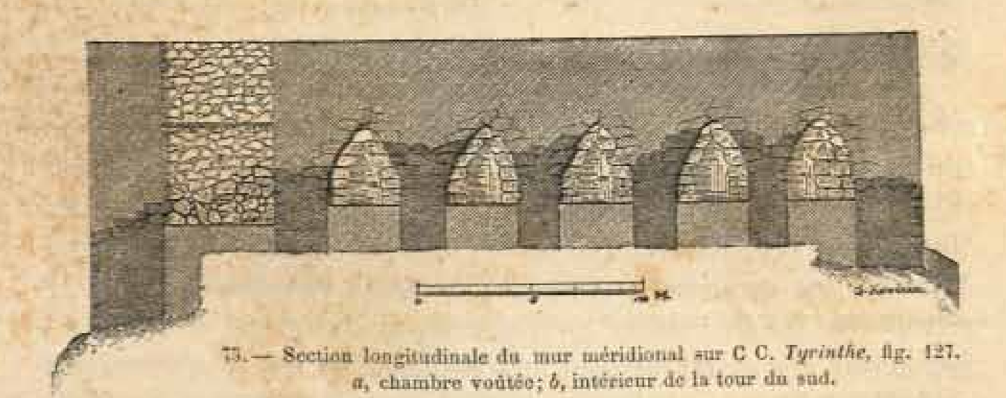
1. *Tirynthe*, pp. 296-307.

ont l'ébrasement a la dimension même de la galerie, mais qui va ensuite se rétrécissant à la façon d'une meurtrière (*d* dans la figure 74). Les blocs qui formaient parement ont disparu; mais, d'après la pente des deux côtés du tableau, il est probable qu'il n'y avait guère plus de 10 centimètres d'ouverture sur la face du rempart. Grâce à l'évasement de cette sorte d'archère, il n'en fallait pas davantage pour éclairer suffisamment tout le corridor, sur lequel s'ouvraient cinq chambres (B,B dans la planche II et fig. 75).



74 — Section transversale du mur méridional. *Tirynthe*, fig. 126. *a*, chambre voûtée; *b*, galerie; *c*, galerie avec escalier; *d*, fenêtre de la galerie *b* [1].

Elles aussi, les chambres prenaient-elles jour sur le dehors, par d'étroites baies ménagées dans le mur de fond? Nous inclinons à le penser, car, autrement, c'eût été dans ces pièces la nuit noire; mais

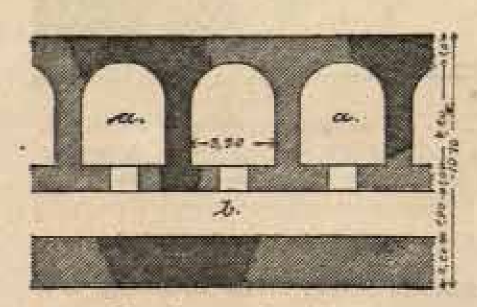

75. — Section longitudinale du mur méridional sur C C. *Tyrinthe*, fig. 127. *a*, chambre voûtée; *b*, intérieur de la tour du sud.

il ne reste plus rien du parement où devaient être pratiqués ces percements. On en est donc, sur ce point, réduit à la conjecture. Il est vrai que les chambres accolées à la galerie semblable qui règne

1. Dans toutes ces figures, les teintes foncées répondent aux parties de l'ouvrage qui subsistent et les teintes plus claires aux parties restituées.

dans le mur oriental n'ont pas de fenêtres; mais là le corridor semble avoir été plus clair.

Quant à la destination que nous attribuons à la galerie et aux chambres où elle donne accès, nous ne croyons pas qu'il puisse y avoir de doutes à ce sujet. Ce sont des magasins où les armes et les vivres se conservaient à l'abri de la pluie, de la poussière et des variations de la température; on avait eu l'idée d'utiliser à cet effet l'épaisseur de la muraille, épaisseur qui avait elle-même pour raison d'être les nécessités de la défense. Si l'on admet que le mur de fond était percé, dans toutes les pièces, d'une fente étroite semblable à celle qui éclaire le couloir, chacune de ces meurtrières n'aurait pu donner place qu'à un seul tireur d'arc. Est-ce pour ranger en tout six archers sur cette partie de la courtine que l'on aurait entrepris un pareil travail? Celui-ci trouve au contraire son explication dans le désir, éprouvé par le constructeur, d'assurer l'approvisionnement de la forteresse. Les murs étaient trop massifs pour que l'on eût chance de les renverser, trop hauts pour que l'escalade fût facile; il ne fallait pas que la garnison fût exposée à voir sa résistance vaincue par la famine.

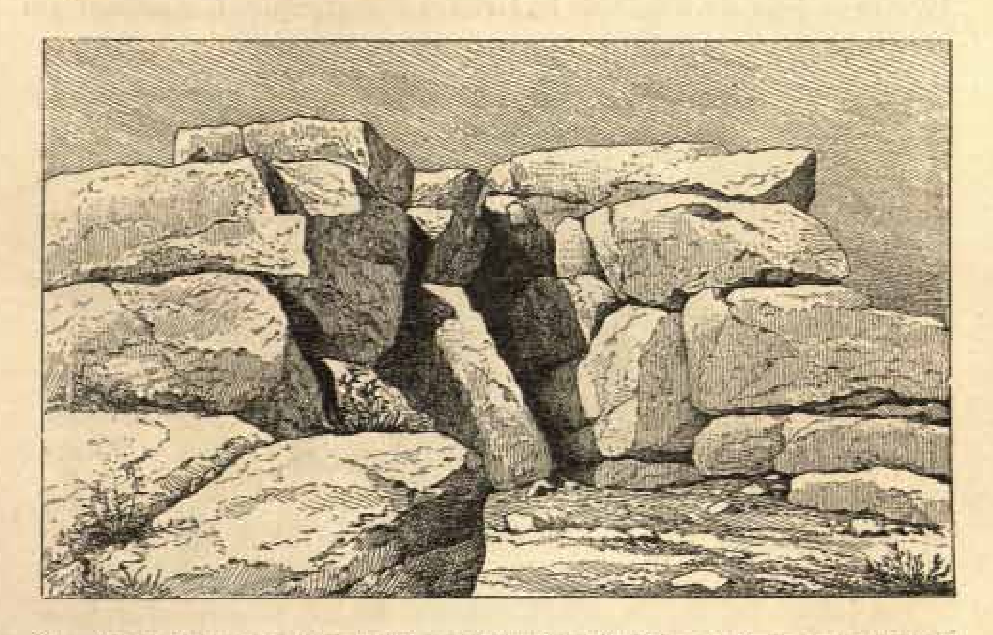


76. — Plan du mur oriental de Tirynthe. *a*, chambres voûtées; *b*, galerie. *Tirynthe*, fig. 128.

Dans la partie méridionale du mur oriental, il y a une autre galerie (RR), sur laquelle ouvrent six chambres (PPP). Cette galerie et les casemates qui en dépendent ressemblent tout à fait, par leur disposition, à celles du mur méridional; elles en diffèrent un peu par les dimensions; ainsi elles ont en moyenne 3^{m},05 de large et leurs murs de séparation mesurent 1^{m},70 (fig. 76), tandis que dans la muraille méridionale les dimensions correspondantes sont 3^{m},30 et 1^{m},90. La profondeur des chambres peut être évaluée, par une conjecture très probable, à 3^{m},30; mais le mur du fond a partout disparu [1]. Ces galeries, avec la rudesse et la puissance de leur architecture, avec la simplicité des moyens que le constructeur y a employés pour obtenir des résultats que semble seul pouvoir donner l'arc à voussoirs dont il ignorait le principe, avec les jeux d'ombre et de lumière qui s'y pro-

1. On verra dans *Tirynthe*, p. 313-314, comment M. Dœrpfeld arrive à cette évaluation.

duisent et qui varient suivant l'heure du jour, ces galeries des faces orientale et méridionale du rempart sont ce qui, à Tirynthe, frappe le plus l'imagination du visiteur et lui laisse les souvenirs les plus présents. On en devinera, jusqu'à un certain point, le caractère et l'effet par deux dessins dont les dates diffèrent. L'un montre l'entrée du large corridor, tel qu'il se présentait il y a soixante ans (fig. 77), et l'autre en fait apercevoir l'intérieur, complètement dégagé par les dernières fouilles (fig. 78). Toute trace a disparu de l'escalier par lequel on y arrivait; mais ce que les fouilles ont permis de conjec-



77. — Entrée de la galerie à l'angle sud-est de l'enceinte. *Expédition de Morée*, t. II, pl. LXXIII

turer, c'est que la suite des degrés devait commencer sous un portique situé à l'est de la grande cour intérieure, sorte de place d'armes d'où les défenseurs de la citadelle pouvaient se porter rapidement sur tous les points où ils avaient leurs réserves et aller se grouper soit sur le sommet du rempart, soit auprès des entrées que menacerait l'ennemi.

Dans la disposition de ces entrées, on trouve partout la marque du même soin que dans la construction des murs et dans l'arrangement des escaliers, des couloirs et de leurs dépendances. La principale voie d'accès, une route de chars, était située à l'est; c'était une rampe dont la pente devait aller prendre naissance assez loin vers le nord (ΔΔ); elle aboutissait non loin de l'endroit où un mur

intérieur séparait ce que nous avons appelé la citadelle moyenne et la citadelle haute. Cette rampe a 4^{m},70 de large, et une ouverture de la même largeur a été ménagée dans le mur, là où elle y pénètre; on remarque cependant que l'ébrasure de la baie a été réduite à 2^{m},50 par des blocs ajoutés après coup, contre la partie inférieure des parois entre lesquelles on passait. On s'étonne de ne trouver là aucune trace de clôture, ni seuil, ni pieds-droits. On a quelque peine à admettre qu'il n'y ait pas eu, à cet endroit, une porte qui pût se fermer. D'ailleurs, l'arrangement général est déjà celui qui restera usité, plus tard, dans tous les tracés de la fortification grecque. L'assaillant qui



78. — Vue perspective de la galerie du mur oriental. *Tirynthe*, fig. 132. *a*, les portes des chambres; *b*, mur mitoyen des chambres [1].

gravissait la rampe était forcé de longer le mur oriental sur les deux tiers de son développement; pendant toute la durée de cette ascension, il présentait aux défenseurs de la place le côté droit, celui qui n'était pas couvert par le bouclier.

Pour ce qui est de cette portion de l'enceinte, le déblaiement exécuté en 1884 et 1885 n'a pas beaucoup ajouté à ce que l'on savait; c'est au contraire lui qui a révélé une entrée secondaire dont l'existence n'avait même pas été soupçonnée jusqu'alors, entrée qui se trouve sur la face occidentale de l'enceinte. Là, en avant du mur rectangulaire qui suit le contour de l'esplanade où se dressaient les

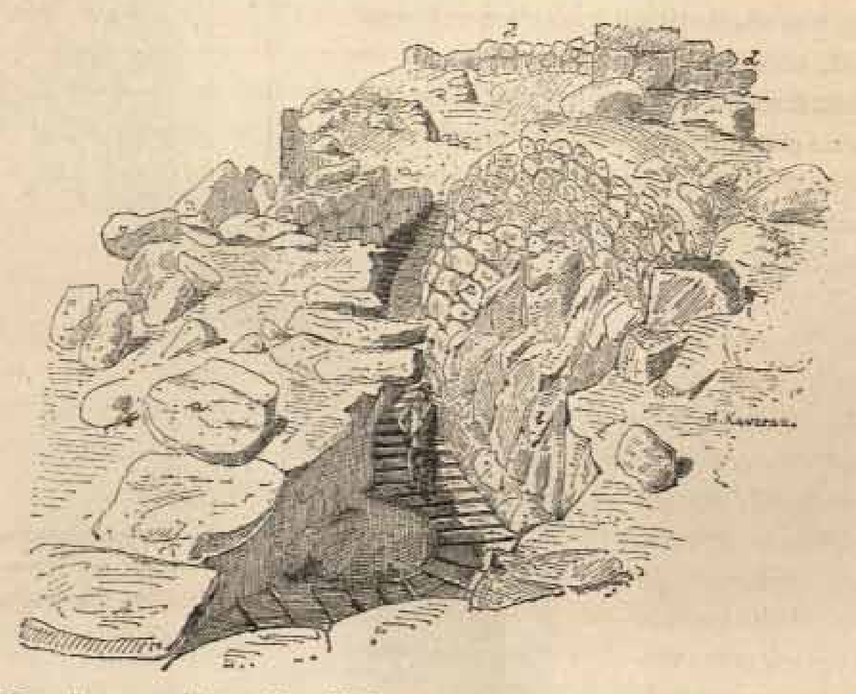
1. La vue est prise d'un point situé entre la porte de la première et celle de la seconde chambre. On aperçoit, en *b*, le mur qui sépare la seconde de la troisième.

bâtiments d'habitation, il y a comme une sorte de demi-lune, vers le pied de la colline. Pour bien faire comprendre la disposition de cette partie du rempart et du passage, praticable seulement aux piétons, qui y avait été ménagé, M. Dœrpfeld a donné à la fois une coupe transversale (fig. 79) et une vue perspective (fig. 80). A travers le mur épais de 7m,50, s'ouvre une baie, large d'environ 3 mètres (T), qui s'amortit en triangle à son sommet, comme le font le corridor et les chambres du sud et de l'est. Cette poterne conduit à un escalier dont les premières marches sont taillées dans la roche vive et les suivantes, jusqu'à la vingtième, posées dans une brèche que l'outil a creusée à même la falaise calcaire ; à partir de ce point, les degrés étaient appliqués contre la face interne du mur. On les compte jusqu'au soixante-cinquième ; puis il n'y a plus de visible que les substructions qui les portaient, et encore celles-ci mêmes finissent-elles par manquer ; mais il reste assez de parties de cet ensemble pour que l'on reconnaisse où aboutissait la montée. L'escalier débouchait dans une cour située derrière le palais ; quelques marches, qui sont encore en place, faisaient communiquer cette cour

79. — Coupe transversale sur la saillie du mur méridional. *Tirynthe*, fig. 130. *a*, poterne ; *b*, escalier ; *c*, rocher ; *d*, *d*, mur occidental de l'enclos du palais ; *e*, caves dans le mur de la citadelle (pl. II, U) ; *f*, chambre des bains du palais ; *g*, corridor à l'ouest de la chambre des bains.

avec les pièces principales de l'édifice. C'était par ce chemin que les habitants de la citadelle haute pouvaient gagner le plus directement la bourgade dont les maisons étaient répandues dans la plaine, et, en cas de siège, tomber sur l'ennemi au moment où il s'y attendait le moins. En même temps, celui-ci n'avait guère chance de pénétrer dans la forteresse par cette voie; engagé dans cet étroit passage, il aurait été criblé de traits par la garnison groupée sur le rempart et culbuté par les soldats postés sur les degrés supérieurs.

Par cette description, on se sera fait quelque idée de la force des



80. — L'escalier aperçu du haut de la saillie du mur méridional. *Tirynthe*, fig. 131. *a*, mur extérieur de la citadelle; *b*, rocher; *c*, mur dominant l'escalier; *d*, mur d'enclos du palais.

défenses qu'avaient accumulées, sur les flancs de cette colline, les chefs militaires qui y avaient établi leur résidence; ils avaient mis à profit la sécurité ainsi garantie pour se bâtir, à l'abri de ce puissant rempart, une demeure où ils avaient déployé tout le luxe que comportait alors l'état de la civilisation. La vraie surprise que nous devons ici à Schliemann, celle qui n'a pas moins étonné les archéologues que l'exhumation des tombes fameuses de l'acropole mycénienne, ç'a été la découverte d'un édifice dont les fondations occupent sur le terrain une aire très étendue[1]. Les dispositions compliquées de ce bâtiment

1. M. Christian Belger a rappelé que l'existence de cet édifice avait été au moins

spacieux ont vivement piqué la curiosité des archéologues, qui, sauf le capitaine Bœtticher, se sont accordés à y reconnaître une résidence princière, un palais, et ce qui subsiste de la décoration intérieure a donné lieu à des rapprochements qui complètent l'idée que l'on avait été amené à se faire, par d'autres fouilles et d'autres découvertes, des habitudes et du goût de l'ornemaniste mycénien.

Reportons-nous à la baie qui s'ouvre, au sommet de la rampe, dans le mur septentrional de la citadelle haute. Ce passage ne semble pas avoir jamais été clos par une vraie porte; peut-être, en cas de siège, se contentait-on de le barricader avec des pierres et des madriers. L'ennemi l'avait-il forcé, il n'avait pas encore ville gagnée; c'était même alors que sa situation devenait le plus difficile. Il se trouvait engagé dans une étroite allée, comprise entre le gros mur de l'enceinte et le mur extérieur du palais, qui est ici particulièrement épais. Des terrasses qui surmontaient ces deux murailles, les défenseurs de la place, abrités derrière des créneaux ou plutôt derrière des parapets de bois, pouvaient faire pleuvoir des traits et des quartiers de roc sur la troupe des assaillants, resserrée dans cette sorte de nasse et comme prise au piège. L'assaillant, malgré ce désavantage, faisait-il effort pour pousser de l'avant, il trouvait partout le chemin barré devant ses pas. Vers le nord, l'état du terrain ne permet pas de bien définir la nature des obstacles qu'il rencontrait; on croit deviner une porte qui menait à la cour postérieure de la citadelle haute et un étroit passage conduisant à la citadelle moyenne; mais le déblaiement n'a pas été achevé sur ce point et le sol est couvert de décombres qui empêchent de rien affirmer.

Vers le sud au contraire, là où était l'accès principal, tout a été dégagé. De ce côté, une porte monumentale se dressait dans le prolongement de la rampe, porte qui devait beaucoup ressembler à la fameuse porte de Mycènes connue sous le nom de *Porte aux lions*. Mêmes matériaux, de grands quartiers de brèche. Même arrangement des pieds-droits, qui sont formés de deux pièces indépendantes, longs madriers de pierre, et non, comme au *Trésor d'Atrée*, constitués par les lits mêmes de l'appareil, où le chambranle est dessiné par une

entrevue par Fr. Thiersch. Celui-ci, dans une lettre datée du 30 septembre 1831, signale la découverte qu'il a faite à Tirynthe des fondations de l'ancien palais des rois avec trois bases de colonnes. Il ne put pousser ses investigations plus loin (REINACH, *Chroniques d'Orient*, p. 71).

moulure qui se continue d'une assise à l'autre. Les dimensions aussi sont à peu près pareilles.

Par malheur, la porte de Tirynthe n'est pas aussi bien conservée. Le seuil est encore en place. C'est un énorme bloc, large de $1^m,45$ et long de 3 mètres.

Sur ce seuil reposent les deux jambages, deux gros quartiers de brèche, qui mesurent $1^m,40$ en largeur et $0^m,95$ en profondeur. L'un d'eux, encore intact, a $3^m,20$ d'élévation; l'autre est brisé vers la moitié de sa hauteur. Du linteau, plus de trace, non plus que de l'allège triangulaire qui le surmontait sans doute comme à Mycènes et de la dalle qui en remplissait le vide. Les pièces dont se composait la partie supérieure de cette baie auront été utilisées dans des édifices postérieurs. Entre l'époque très reculée où ont été érigés les murs de la citadelle et le commencement du cinquième siècle, bien des générations se sont succédé sur l'étroit plateau, et, à mesure que variaient leurs besoins et leurs goûts ainsi que l'état du pays, elles ont dû avoir mainte occasion de modifier le plan et l'aspect des bâtiments. Le palais a été remanié, on en a la preuve; d'autres édifices ont été élevés sur ses débris.

Même après que la vieille cité eut été frappée de déchéance, le site n'a jamais été tout à fait abandonné. Les sondages exécutés par Schliemann paraissent indiquer que, si l'acropole était inhabitée, il existait dans la plaine, au pied du roc, entre le cinquième siècle et les temps macédoniens, une petite, toute petite ville, qui a frappé des monnaies dont un groupe a été découvert, il y a environ trente ans, au-dessous de la citadelle, du côté de l'est; mais la forteresse n'était alors qu'une colline couverte de décombres, d'où émergeaient, sur tout le pourtour, les puissantes murailles de l'enceinte. Ce fut seulement durant la période byzantine que l'on recommença de bâtir sur le haut du rocher. A l'extrémité sud de l'acropole, par-dessus les débris des édifices de la grande cour d'entrée, on construisit une église chrétienne dont les fondations ont été dégagées par les fouilles; celle-ci devint le centre d'un cimetière où l'on a rencontré, au cours des travaux, nombre de tombes dont les unes sont agencées avec des dalles de pierre et les autres avec des moellons et un mortier calcaire, parfois même avec de simples tuiles [1].

La porte est donc incomplète, et c'est grand dommage; car, étant

1. *Tirynthe*, p. 45.

données la richesse et la variété de l'ornementation qui a été partout répandue dans le palais, il est difficile d'admettre que la porte principale, elle aussi, n'ait pas eu son décor. Cette partie de l'ensemble se dérobe à notre curiosité; mais, en revanche, ce qui reste du chambranle a gardé les traces les plus claires du mode de clôture qui avait été adopté pour fermer l'entrée. Dans le seuil, on a les trous des gonds, et, dans les pieds-droits, ceux où jouait la grande barre de bois qui, la porte close, contrebuttait les battants. Sur chacun des jambages, à $1^m,55$ au-dessus du seuil, juste à mi-hauteur de la porte, il y a une cavité cylindrique de $0^m,17$ de diamètre. La poutrelle était arrondie, et, lorsque l'on ouvrait la porte, elle pouvait, au travers du jambage de l'est, rentrer dans le mur d'enceinte. Voulait-on fermer? On retirait la barre du mur, et on la poussait jusqu'au jambage de l'ouest, où son extrémité s'engageait dans un trou qui n'avait que $0^m,41$ de profondeur. Au niveau de la feuillure où étaient logés les deux vantaux, la baie a une largeur de $2^m,86$, qui est exactement celle de la *Porte aux lions*, à Mycènes; l'ébrasement s'élargit ensuite et atteint jusqu'à $3^m,16$. Les battants s'ouvraient en dedans et allaient s'appuyer contre les parois du tableau.

Tout ornée qu'elle ait dû être à sa manière, cette première porte restait toujours une porte de forteresse; c'est à 55 mètres plus loin que l'on rencontrait la vraie porte de l'habitation princière, après avoir contourné l'angle nord-est du palais et traversé ce que M. Dœrpfeld appelle l'*esplanade*. « La porte, qui est à deux battants, est pourvue, à l'est, d'un vestibule postérieur. Ces deux vestibules sont disposés comme les *templa in antis*, c'est-à-dire que leur front consiste en deux colonnes placées entre deux pilastres. Si simple que soit le plan de cette porte, il est pourtant d'une grande importance pour l'histoire de l'architecture grecque; car c'est, à peu de chose près, celui de toutes les portes grecques qui datent des âges suivants. A toutes les époques, depuis notre porte construite dans l'âge héroïque jusqu'aux riches Propylées de l'Acropole d'Athènes, on retrouve toujours le même motif principal : une porte entre deux vestibules formant portiques[1]. »

Ce portail est relativement bien conservé (H); le large seuil de pierre calcaire est encore en place; il a près de 4 mètres de long sur 2 mètres de large. A l'intérieur de la construction, on voit l'antique

1. *Tirynthe*, pp. 179-181.

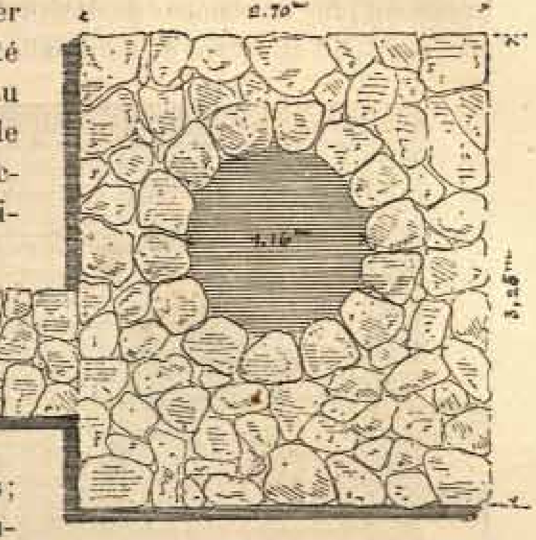
pavage, composé de petits cailloux et de chaux. Les murs, bâtis en moellons et en argile, s'élèvent d'au moins 50 centimètres au-dessus du sol. De trois des antes, il reste le gros bloc inférieur, et, des quatre colonnes, leurs bases. Par conséquent, pas le plus léger doute au sujet du plan.

Le fût des colonnes et la partie haute des antes étaient en bois. On ne trouve en effet aucune trace de fûts monolithes ou de tambours en pierre, et, d'autre part, sur la face supérieure de la portion conservée de l'ante, on remarque des trous qui ne comportent qu'une explication : ils ont servi à recevoir des chevilles de bois ou de métal dont l'autre bout pénétrait dans les madriers qui se superposaient à cette sorte de socle. Un tel mode de liaison n'a pu être employé que pour établir un rapprochement entre des matériaux de nature différente.

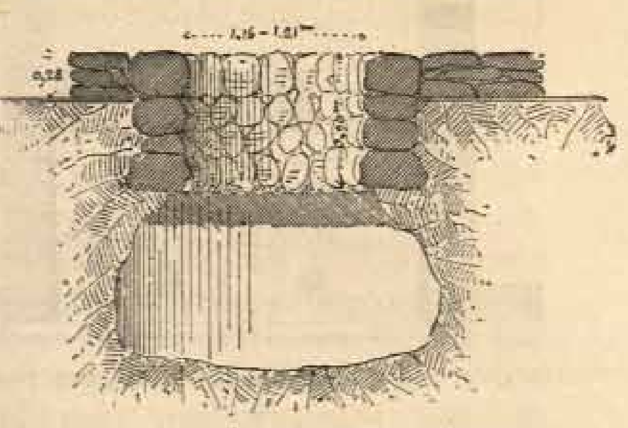
Le vestibule postérieur est un peu plus profond que l'antérieur. Dans sa partie septentrionale, une porte était percée qui, par un long couloir, conduisait à maintes pièces secondaires et au quartier où l'on croit reconnaître l'appartement des femmes. Ce n'était d'ailleurs là qu'une voie détournée; les visiteurs passaient par la porte centrale et par ses deux vestibules; ils arrivaient ainsi dans une grande cour que le mur d'enceinte entoure de trois côtés, tandis que la façade du palais se développe sur le quatrième côté, vis-à-vis de ce grand bastion du sud dont nous avons décrit les galeries et les casemates. Ce n'est pas au centre de cette façade que s'ouvre la porte d'honneur (K); elle en occupe l'angle sud-ouest et elle reproduit, en plus petit, la disposition du premier portail, d'où le nom de *Petit Propylée* que lui donne M. Dœrpfeld. Ici aussi, la baie est percée dans un mur qui sépare deux vestibules; elle conduit à la principale cour intérieure du palais, à celle du quartier des hommes. On est là sur le point culminant de la citadelle. Jusqu'alors, en effet, on n'a pas cessé de monter. La porte du château ne se trouve qu'à 21^{m},36 au-dessus du niveau de la mer. Au grand propylée on est à 24^{m},63 et ici, devant les degrés par lesquels on accède à la salle qui forme le centre du palais, à 26^{m},18.

Cette seconde cour (L) dessine un rectangle de 15^{m},77 sur 20^{m},25. Elle est tout entière munie d'un pavé de chaux et de petits cailloux qui repose sur une couche épaisse d'une sorte de béton. Sur toutes les faces de cet espace il y a des portiques; on y était à l'air, et en même temps abrité du soleil et de la pluie; c'était là que les hôtes

de cette demeure devaient passer une grande partie de leurs heures de loisir. Avant d'aller plus avant et de pénétrer dans l'intérieur de la maison, il convient d'appeler l'attention sur une particularité curieuse qui a été constatée au cours de la seconde campagne de fouilles[1]. Il s'agit d'un massif rectangulaire de maçonnerie, au milieu duquel se creuse une cavité circulaire, entourée d'une bordure de moellons de grès, qui a 1m,20 de diamètre (fig. 81). On crut d'abord avoir affaire à une citerne ou à un puits; mais, quand on eut déblayé l'ouverture, on reconnut que la couronne de pierres appareillées ne descendait que jusqu'à une profondeur de 90 centimètres. Plus bas, ni mur, ni pavement artificiel. Selon M. Dœrpfeld, et sa conjecture paraît très vraisemblable, il faut voir là un autel d'un caractère spécial, ce que l'on peut appeler une *fosse à offrandes* (fig. 82)[2]. C'est un type qui reste encore assez rare, mais qui est pourtant connu aujourd'hui par quelques exemples dûment constatés, dont le plus intéressant est celui que M. Conze a étudié dans le sanctuaire des Cabires à Samothrace[3]. Ce type a pu être beaucoup



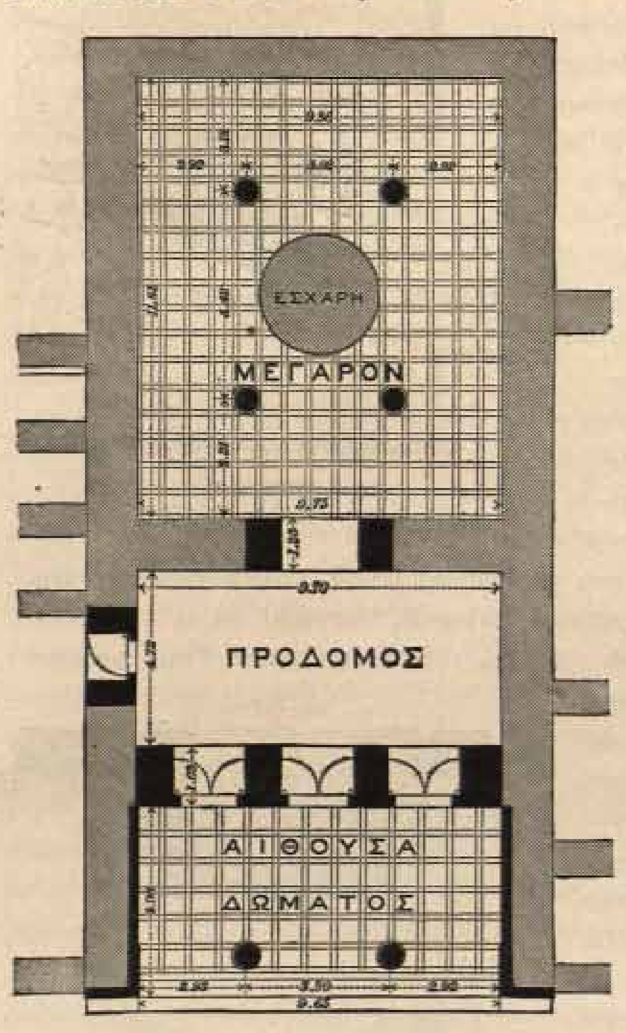
81. — La fosse à offrandes. Plan.
Tirynthe, fig. 137.



82. — La fosse à offrandes. Coupe transversale.
Tirynthe, fig. 138.

1. *Tirynthe*, pp. 187-190.
2. *Tirynthe*, pp. 320-322.
3. Conze, Hauser, Benndorf, *Untersuchungen auf Samothrake*, t. I, p. 20 et t. II, p. 21. Sur une fosse du même genre qui a été retrouvée dans l'Asclepieion d'Athènes, voir Koehler, *Mittheilungen des deutschen archæologischen Instituts, Athenische Abtheilung*, t. II, p. 233. Pour abréger, nous citerons désormais ce recueil sous cette forme : *Athenische Mittheilungen*.

plus répandu que l'on ne serait tenté de le croire d'après le petit nombre d'échantillons qui en subsistent; l'autel creux est exposé à beaucoup plus de chances de destruction que l'autel plein, lequel peut être renversé et même déplacé sans perdre la forme et l'aspect qui le font reconnaître. Cet autel était dressé vers le milieu du grand côté de la cour, près des bâtiments de sa face méridionale; en regard de lui, derrière le portique auquel il fait face, se déploie la plus vaste salle du palais, qui devait dominer tous les bâtiments voisins (fig. 83). C'est ici le point où le sol est le plus élevé; les murs sont plus épais que partout ailleurs, ce qui donne à supposer qu'ils offraient aussi une plus grande hauteur. Tout indique l'importance exceptionnelle de cette pièce; c'est le seul quartier de l'édifice où la façade, comme celle d'un temple grec, soit pourvue de degrés;

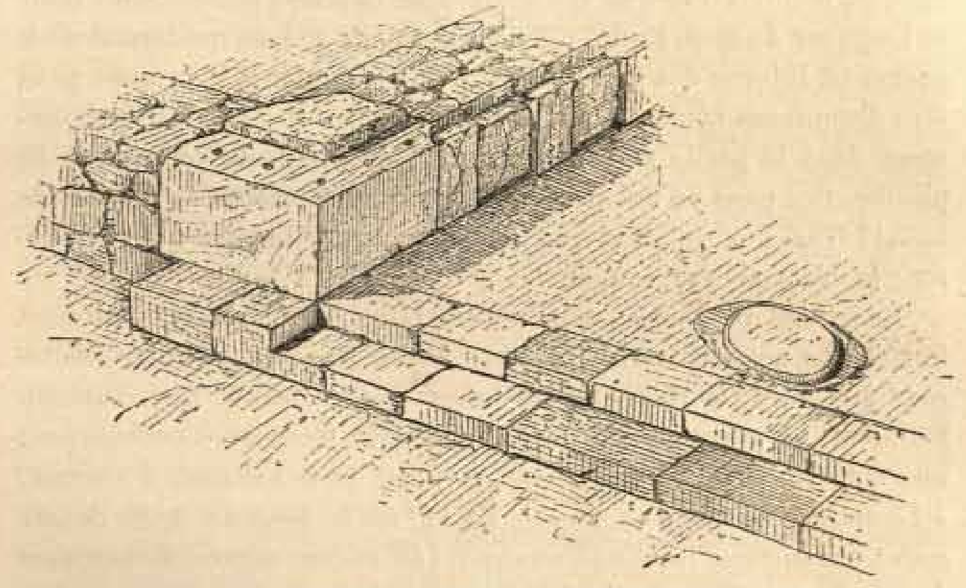


83. — Le mégaron. Plan restauré par Dœrpfeld. *Tirynthe*, fig. 113.

deux marches d'une exécution très soignée conduisent de la cour au vestibule. Les dimensions de la pièce dépassent celles de toutes les autres chambres. Enfin, la symétrie est aussi plus rigoureuse que dans d'autres parties du palais; l'entrée, qui fait vis-à-vis à l'autel, occupe exactement le milieu du côté septentrional de la cour. L'architecte a voulu frapper les yeux par la noblesse des dispositions qu'il a adoptées, et, pour les faire mieux valoir, il a, nous le verrons,

mis à profit toutes les ressources de la décoration, toutes celles du moins que connaissait l'art de son temps. Nous appellerons cette salle le *mégaron ;* c'est le nom que porte, dans l'épopée, la principale pièce de l'habitation, celle où se tient d'ordinaire le maître de la maison et où il reçoit ses hôtes.

Les deux marches que nous avons signalées donnent accès à un premier vestibule, ouvert sur sa face antérieure (fig. 84). Le plan est celui que nous ont déjà offert les deux propylées, celui du *templum in antis ;* il y a encore ici deux colonnes comprises entre les têtes des murs. Trois larges baies établissent une ample et facile communica-



84. — Ante occidentale du vestibule du mégaron. *Tirynthe*, fig. 114.

tion entre ce portique et un second vestibule qui est aussi large que le premier, mais moins profond. Les trois seuils, de grands blocs de brèche, sont encore en place ; les jambages des portes étaient formés de puissants madriers contre lesquels les battants, lorsqu'ils étaient ouverts, venaient s'appuyer de manière à ne pas gêner la circulation ; c'est ce qui résulte de la position qu'occupent les trous des gonds, tout près du bord antérieur des seuils. Le bois jouait d'ailleurs un grand rôle dans l'aménagement de cette pièce. C'était lui qui constituait toute la paroi postérieure de cette spacieuse antichambre et toute la partie haute des antes. Sur la face supérieure des deux grosses pierres posées aux deux angles du portique, l'ouvrier a ménagé une bordure aplanie, large de 30 centimètres, sur laquelle ont été creusés

cinq trous cylindriques; le reste du champ est resté fruste et s'élève de quelques travers de doigt au-dessus de la bande qui règne à la périphérie. Il résulte de là qu'aucun autre bloc n'a pu être superposé à ce bloc inférieur; sans cela la surface où aurait dû se produire le contact aurait été plus ou moins égalisée. On est donc forcé d'admettre que la portion supérieure de l'ante était composée de poteaux fixés par des tenons sur le bloc de la base. Ces poteaux devaient avoir un diamètre d'environ 30 centimètres, et être au nombre de cinq. On pourrait aussi supposer une large pièce de bois, parallèle au sol, couchée sur le socle de pierre; il y a, dans les constructions de cette époque, maintes traces de ces poutres horizontales placées dans toute la longueur du mur. Enfin, c'étaient des pans de bois qui formaient le parement interne des murs latéraux du vestibule. Il y en avait peut être d'appliqués contre le pied de la muraille; il y en avait certainement dans la partie moyenne du mur, au-dessus de cette sorte de plinthe. Ces pans de bois avaient-ils pour revêtement des plaques de métal? C'est une question que nous discuterons lorsque nous étudierons la décoration mycénienne.

Le second vestibule a deux portes. L'une, sur la gauche, qui était fermée par un seul vantail, conduit à une chambre que nous visiterons plus tard, la chambre des bains; l'autre, située dans l'axe du bâtiment, ne porte aucune trace d'un mode de clôture quelconque; une tenture, attachée au linteau, se tirait ou se rabattait à volonté. « Le *mégaron* est une vaste salle de 11^{m},81 de long sur 9^{m},80 de largeur; sa surface mesurait environ 115 mètres carrés. Il surpasse donc en grandeur les *cellæ* de la plupart des temples grecs; ainsi la *cella* du temple de Thésée, à Athènes, n'a qu'une surface de 75 mètres carrés. Une toiture sans soutiens ne convient guère à une aussi vaste pièce; aussi avait-on érigé quatre colonnes intérieures, sur lesquelles reposaient les fortes poutres destinées à supporter les solives du toit. On voit encore les bases arrondies de ces colonnes: elles ont un diamètre de 68 centimètres, et sur la face supérieure de ces bases se dessine un cercle dont le diamètre, qui est de 66 centimètres, nous donne celui du fût. Dans l'intérieur de ce cercle, la pierre est assez bien conservée; mais, tout autour, elle a été attaquée par le feu et exfoliée. Tout cela prouve que les colonnes étaient en bois et d'un moins fort calibre que les bases[1]. »

1. *Tirynthe*, pp. 202-203.

Au milieu même de la salle, par conséquent dans le carré long dont les quatre colonnes marquent les angles, on a découvert un cercle d'environ 3m,30 de diamètre. Que ce cercle indique la place du foyer, c'est ce qui ne paraît guère douteux. Dans toute l'antiquité, le foyer était le point central de l'habitation ; autour de lui se rassemblait la famille ; sur lui se préparaient les repas ; près de lui l'hôte avait sa place d'honneur. Les poètes et les philosophes appellent donc le foyer l'ombilic, le centre de la maison.

Du foyer proprement dit il ne reste rien ; mais le cercle est entouré d'un enduit formant une bande épaisse, ce qui permet de croire que l'âtre circulaire était construit en argile ou en briques et qu'il s'élevait au-dessus du sol ; cet exhaussement du massif sur lequel flambait le bois résineux et que couvraient les cendres chaudes mettait la flamme plus près des mains qui venaient s'y réchauffer et permettait aux pieds de se poser plus commodément sur le bord du tambour.

Du moment où le foyer était à cette place, il fallait qu'une ouverture fût ménagée au-dessus pour laisser passer la fumée ; celle-ci aurait rempli tout l'appartement et l'aurait rendu inhabitable, si elle n'avait eu pour s'échapper que la porte et que quelques jours étroits, pratiqués sur les côtés de la salle, vers le haut des murs ou entre les poutres du comble. Le système le plus simple eût été un trou carré percé dans le toit ; mais, pendant la mauvaise saison, alors que le feu est le plus nécessaire, l'eau du ciel serait tombée par ce trou sur la flamme et l'aurait éteinte ; les pluies torrentielles, je le sais par expérience, ne sont pas rares dans le golfe d'Argos. On était dès lors assez avancé dans l'art de la construction pour trouver un moyen de remédier à cet inconvénient. On pourrait supposer ici un de ces *louvres* que les paysans arméniens, au témoignage de Botta, dressent au milieu du plafond de leurs demeures ; par une disposition de charpente à la fois très ingénieuse et très élémentaire, ils obtiennent une sorte de petit dôme ouvert au sommet, qui fait fonction de cheminée d'appel[1]. M. Dœrpfeld propose une autre solution, ce qu'il appelle l'emploi du *mode basilical;* pour parler plus simplement, nous dirons que, dans la coupe longitudinale du *mégaron* restauré que présente sa planche III, il surélève la portion de la toiture qui correspond à l'espace compris entre les quatre colonnes. Dans les parois verticales de cette sorte de lanterne, on pouvait pratiquer des

1. On trouvera le plan d'un de ces louvres dans notre *Histoire de l'Art*, t. II, p. 189, fig. 61.

ouvertures, petites ou grandes, qui donnaient à la fumée une facile issue. L'Égypte connaissait déjà ce moyen de pourvoir à l'aération et à l'éclairage d'une vaste pièce, et c'est aussi ce parti que M. Chipiez a pris lorsqu'il a eu à restaurer la grande salle hypostyle de Persépolis[1].

De manière ou d'autre, que ce fût par un louvre ou par une lanterne, le but à poursuivre était atteint; percées juste au-dessus du foyer, ces ouvertures livraient passage à la fumée et versaient une certaine quantité de lumière juste sur la partie de la salle où ses hôtes ordinaires se tenaient le plus volontiers. Il y a lieu de chercher quel était le mode de couverture adopté pour cette pièce et pour les autres bâtiments du palais. D'après maints indices tirés des poèmes homériques et des habitudes qui persistent dans le pays, on croit pouvoir affirmer qu'il y avait partout là des terrasses comme celles où, en Grèce et en Asie Mineure, j'ai dormi plus d'une nuit, roulé dans ma couverture; mais c'est tout ce que l'on peut dire avec quelque assurance; aucun mur n'a gardé sa crête, et il ne subsiste rien des chapiteaux qui portaient les architraves. Dans ces conditions, restituer la charpente est une entreprise où la conjecture aura nécessairement une grande part et que M. Dœrpfeld n'a pas pensé devoir tenter[2].

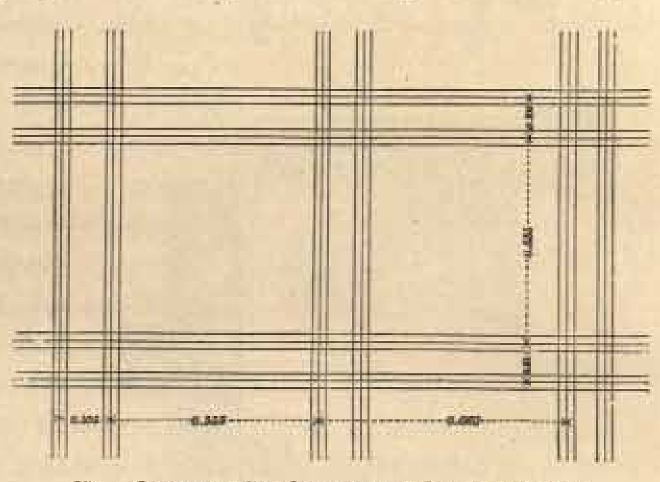
Si les ruines ne fournissent aucun renseignement sur le caractère des plafonds et des toitures, en revanche elles ont laissé voir quel aspect offrait ici le sol, du temps où les bâtiments étaient habités. Le pavement, fait de chaux et de petits cailloux, s'est trouvé, au moment des fouilles, en fort bon état de conservation. Dans le second vestibule, il est tout uni; mais, sous le portique d'entrée et dans le *mégaron*, on y avait gravé profondément des lignes qui se coupent à angle droit et qui dessinent toute une série de carrés symétriques (fig. 85). Par endroits, on distinguait encore, dans l'intérieur de ces carrés, des traces de couleur rouge, et, dans les étroites bandes qui séparent les compartiments rectangulaires, de faibles restes de couleur bleue. Tout le pavage primitif ressemblait donc à un tapis coloré de diverses teintes.

Il y a là des vestiges certains d'une construction qui, à une époque postérieure, a été érigée sur l'emplacement d'une partie du *mégaron*; on a relevé la direction d'un mur qui, de l'une des colonnes, va d'une

1. PERROT et CHIPIEZ, *Histoire de l'Art dans l'antiquité*, t. I, pp. 617-618, fig. 410; t. V, p. 485 et pl. VII.

2. Elle a été essayée par J. Henry Middleton. Voir, dans le *Journal of Hellenic studies*, t. VII, pp. 161-169, l'article intitulé : *A suggested restoration of the great hall in the palace of Tiryns.*

part rejoindre le côté oriental de la grande pièce et, d'autre part, se prolonge jusqu'au vestibule. Ceci date d'un temps où le palais n'était plus qu'une ruine. M. Dœrpfeld suppose que ce mur représente les fondations de la cella d'un temple qui a été bâti sur le sommet du roc, entre la fin de la période mycénienne et le moment où la ville a été détruite, après les guerres médiques. Il en a retrouvé deux morceaux fort curieux, un chapiteau et une antéfixe[1]. Ces fragments ont un cachet assez particulier pour qu'un historien de l'architecture grecque ne puisse désormais négliger d'en faire mention. S'ils ne lui donnent pas le moyen de restituer l'ordre tout entier, ils permettent d'entrevoir un dorique plus ancien que celui des plus vieux temples de l'Italie et de la Sicile, que celui même du temple d'Héra à Olympie[2].



85. — Ornementation du pavement dans le mégaron. *Tirynthe*, fig. 116.

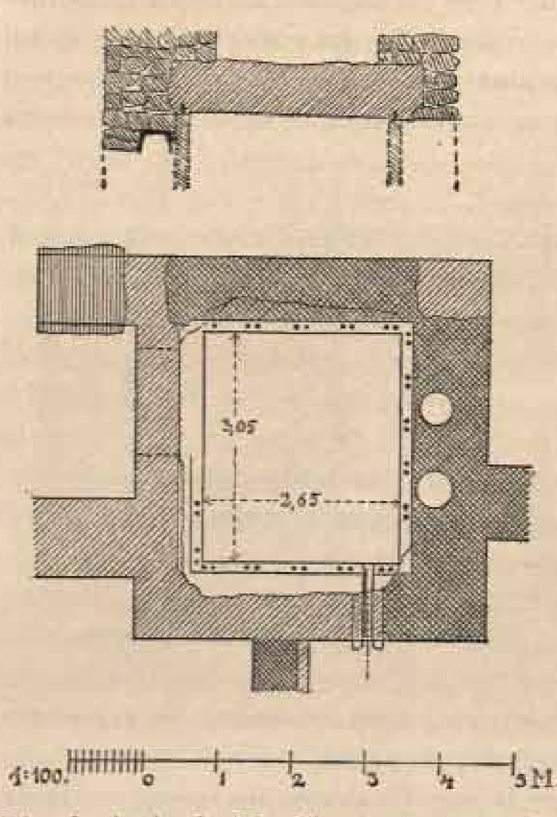
Nous arrêter à décrire ici ces débris, ce serait perdre de vue ce qui est le sujet même de cette étude, l'architecture et l'industrie de l'âge vraiment primitif du monde grec; il convient donc de ne point nous en laisser détourner, de reprendre et d'achever l'exploration des restes du palais.

La porte qui s'ouvre dans le mur de gauche du second vestibule conduit à une pièce qui, toute petite qu'elle soit, est une des parties les plus intéressantes de cet ensemble (fig. 86). Le sol est formé par un seul bloc de calcaire qui a 4 mètres de long sur plus de 3 mètres de large, avec une épaisseur moyenne de $0^{m},70$; le poids de ce bloc est évalué à environ 20 000 kilogrammes. Cette énorme dalle, dont la tranche est partout engagée sous les quatre murs qui enveloppent la chambre, a sa face supérieure aplanie. La partie apparente de cette face dessine

1. *Tirynthe*, pp. 274-276.

2. Les proportions, ici, sont tout autres que dans les types connus jusqu'à présent; ainsi l'abaque a environ deux fois et demie la longueur du diamètre de la colonne, tandis que, dans le chapiteau du temple d'Héra, ce rapport n'est guère que d'un diamètre et demi.

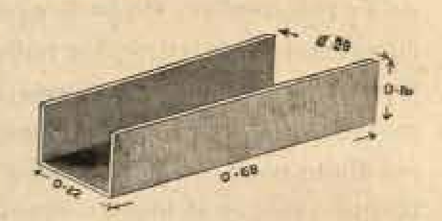
un rectangle de 2m,65 de large sur 3m,05 de long, autour duquel règne un rebord étroit, qui dépasse de 3 centimètres le champ qu'il entoure. Tout le long de cette bande, on voit, symétriquement disposés par paires, des trous, tous d'égale profondeur ; ils n'ont pu servir qu'à recevoir des tenons arrondis au moyen desquels était assujetti et fixé un revêtement. L'état des portions conservées de la muraille montre que ce revêtement devait consister en pans de bois ; partie des moellons sont transformés en chaux ; le mortier d'argile est devenu, sous l'action du feu, terre cuite rouge. D'après la largeur de la bande et la disposition des trous, on a pu calculer l'épaisseur, la largeur et le nombre des planches qui étaient ainsi appliquées sur la paroi. Nous pourrions être tenté de chercher ici un grand réservoir, une sorte de cuve spacieuse qui aurait renfermé la provision d'eau des hôtes du *mégaron ;* mais ce qui interdit cette hypothèse, c'est que sur la face sud de cette pièce il y avait une porte. Celle-ci, en fait, n'existe plus ; là, le mur est complètement détruit ; mais, sur les deux tiers de ce côté du rebord, les trous font défaut, ce dont nous sommes fondé à conclure que le revêtement s'interrompait en cet endroit, et ce qui explique le mieux cette interruption, c'est de supposer une baie ouverte dans cette partie de la paroi. C'était donc bien là une chambre ; mais cette chambre présente des particularités qui nous avertissent qu'elle avait une destination toute spéciale. Celle-ci se devine à un premier indice : le pavage calcaire est ici remplacé par un puissant monolithe. Pourquoi le constructeur se serait-il imposé l'effort considérable qu'exigeait la



86. — La chambre des bains. Plan et coupe transversale. *Tirynthe*, fig. 117.

mise en place de cette lourde dalle, sinon pour obtenir une aire que l'effusion et le suintement de l'eau ne risquassent pas de dégrader? Ce qui prouve qu'il y avait lieu de nourrir ici cette préoccupation, c'est l'existence d'une rigole quadrangulaire, pratiquée à l'angle nord-est de la dalle, rigole que continue un conduit en poterie qui passe sous le mur oriental (fig. 87). Ceci donne déjà fort à penser; l'idée d'une *chambre de bain* se présente à l'esprit, et cette conjecture est aussitôt confirmée par la découverte qui a été faite, dans cette chambre même, d'un fragment d'une baignoire en terre cuite, qui, à en juger par ce morceau, avait à peu près la forme de nos baignoires actuelles. Elle avait en haut un large bord et latéralement de fortes poignées. Elle était ornée, à l'intérieur, de dessins en spirale, tels que les aimait l'art mycénien.

Dans la chambre de bain, une suite de passages qui font de nombreux coudes, et par lesquels on tourne autour du *mégaron* conduisaient à une petite cour (N) entourée de portiques et de pièces adjacentes, qui sont sans communication directe avec la grande cour; on a proposé, non sans vraisemblance, d'y reconnaître l'appartement des femmes ou le *gynécée*. Ici, comme dans le quartier des hommes, c'est sur le côté septentrional de la cour que se trouve la pièce principale, celle que l'on a appelée le *mégaron des femmes* (O); mais les dimensions en sont bien plus réduites : la pièce n'a que 5m,64 sur 7m,60, et elle n'est précédée que d'un seul vestibule. Celui-ci est ouvert sur le devant; mais il n'est pas assez large pour qu'il ait été nécessaire d'interposer des colonnes entre les deux têtes de mur qui portent l'architrave. Point de colonnes non plus autour du foyer, dont la place se laisse soupçonner, vers le milieu de la salle, dans un endroit où il ne semble jamais y avoir eu de pavage. Tout est donc ici plus simple et à une moindre échelle que dans l'appartement destiné à l'autre sexe; mais la décoration ne semble pas y avoir été moins soignée que dans les autres parties des bâtiments; il y a aussi à terre des traces de couleurs et de dessins, ainsi que des crépis peints sur les murs. C'est même là le seul quartier où ces crépis soient encore en place; partout ailleurs on ne les a retrouvés que détachés de la paroi qu'ils ornaient jadis; on les a ramassés sous forme d'éclats, parmi les décombres.



87. — Une des pièces du conduit en poterie. *Tirynthe*, fig. 118.

Un corridor enveloppe ce grand salon, qui doit avoir été le lieu de réunion des femmes, celui où elles se rassemblaient pour manier le fuseau ou l'aiguille. A l'est, de l'autre côté du couloir, s'étend, sur un espace à peu près égal, un autre bâtiment, parallèle au premier; il est divisé en plusieurs petites pièces. Par derrière il y a un autre passage, puis encore des pièces de dimensions assez restreintes. Tout cela, ce seraient les chambres à coucher, qui auraient occupé tout l'angle nord-est de l'édifice. Les plus spacieuses auraient été celles des maîtres; les autres auraient servi aux esclaves des deux sexes.

Tout le plan de cette partie de l'édifice se lit assez bien sur le sol; mais il n'en est pas de même pour la portion du terrain qui est comprise entre le mur septentrional de la citadelle et le fond des deux appartements que nous avons décrits. Il y a là de nombreux débris de murs qui s'entre-croisent en plusieurs sens; mais il est difficile de s'y reconnaître. On peut supposer que de ce côté se trouvaient les cuisines, les magasins, les réduits destinés à l'habitation des domestiques. Même confusion, même incertitude pour d'autres débris de muraille qui ne présentent pas un aspect moins embrouillé, au sud-est d'une cour contiguë à celle du *mégaron* des femmes. Ce serait par là que celles-ci et leurs servantes auraient le plus aisément communiqué avec l'extérieur, par un long corridor qui va déboucher dans la partie postérieure du grand propylée.

Pour donner une idée de l'édifice et de ses dispositions caractéristiques, nous avons dû faire abstraction de maintes murailles qui n'appartiennent évidemment pas à l'ensemble que nous avons décrit; elles sont indiquées par une teinte particulière sur le premier plan dressé par M. Dœrpfeld; dans notre planche II, elles ont été supprimées. La plupart de ces constructions se révèlent, à divers signes, comme postérieures au palais; il en est cependant aussi que l'on croit plus anciennes. On pense entrevoir une première colonie qui aurait précédé, sur ce plateau, les générations qui ont bâti le palais et probablement aussi l'enceinte à laquelle il s'appuie. C'est dans l'angle sud-ouest de la citadelle moyenne (Z) que l'on a trouvé les restes plus importants de cet établissement antérieur; on les y a rencontrés à 3^{m},30 au-dessous de la dernière marche d'un escalier qui paraît contemporain des remparts, et une fouille toute récente les a fait découvrir aussi sous la salle de bain[1]. Dans ce village primitif, des

1. Dœrpfeld, *Athenische Mittheilungen*, 1891, p. 255.

amorces de murs marquent l'emplacement de petites chambres; mais là point de lit de sable, de cailloux et de chaux; rien qu'une aire d'argile battue. Autre indice d'une haute antiquité : on n'a trouvé dans les gravois qu'une poterie monochrome qui remonte aux débuts mêmes de l'art du céramiste.

Afin d'atteindre cette couche inférieure et vraiment primitive, il faudrait défoncer partout les pavages et pousser jusqu'au roc; or il y a fort à parier que l'on ne serait pas payé de sa peine, tant serait pauvre et rustique l'outillage dont les faibles restes seraient ainsi rendus au jour. Au contraire, avec l'édifice dont nous avons parcouru les pièces principales, on se trouve en présence d'une civilisation déjà assez avancée; c'est ce que l'on a dû deviner à l'étude du plan et ce que fera mieux comprendre encore celle que nous consacrerons à la décoration du bâtiment et aux diverses industries dont les produits se trouvent mêlés à ses ruines. Ce qui ajoute encore à l'intérêt de cette enquête, ce sont les rapports que l'on croit saisir entre l'habitation exhumée par Schliemann et celle que laissent entrevoir les descriptions homériques, ou plutôt les nombreuses allusions que fait l'épopée à l'économie des maisons où vivaient Priam et Pélée, Nestor et Ménélas, Alkinoos et Ulysse; mais, pour discuter et trancher la question de cette ressemblance et du véritable caractère de cette demeure, il convient d'attendre que nous ayons aussi visité Mycènes et que nous ayons examiné les débris qui subsistent d'édifices dont les dispositions générales paraissent être les mêmes que celles qui ont été relevées dans les bâtiments principaux des acropoles de Troie et de Tirynthe.

Les matériaux qui entrent dans la composition des murs de Tirynthe sont la pierre, l'argile, le bois et la chaux. On y observe diverses espèces de pierre. Celle qui a été le plus employée est un calcaire compact, qui a fourni des moellons et des blocs taillés; sous la première forme, on le rencontre dans les fondations et dans les murs d'enceinte, où il prend des dimensions colossales; sous la seconde, il a servi à faire des seuils, des bases d'antes et de colonnes, des marches d'escalier et la grande dalle qui formait le pavé de la chambre de bain. La brèche, c'est-à-dire un conglomérat siliceux, a donné aussi des seuils et les puissants jambages de la porte par où l'on accédait à la citadelle supérieure; plus dure et moins facile à travailler que le calcaire, elle a été plus rarement mise en œuvre. On a fait encore un moindre usage du grès; il ne paraît que par exception : ainsi par exemple dans le degré inférieur du *mégaron* principal. Là

où ils constituent des murs, ces matériaux sont presque partout, sauf dans certaines fondations, reliés par un mortier qui est fait d'argile délayée, mélangée de paille ou de foin. Dans le mur d'enceinte, il y a de plus, entre les gros blocs de forme irrégulière, des pierres plus petites; celles-ci bouchent les intervalles; aussi, grâce au poids de ces quartiers de roc et à l'épaisseur de la muraille, le rempart a subsisté jusqu'à nos jours et paraît devoir rester encore debout pendant de longs siècles

Il n'en est pas de même des murs qui limitaient les bâtiments d'habitation et qui en marquaient les divisions intérieures; ils étaient nécessairement beaucoup plus minces et ne pouvaient se défendre par leur masse. Il a fallu, pour en assurer la durée, avoir recours à des procédés de construction un peu plus compliqués. Jusqu'à une hauteur de 1 mètre environ, la partie inférieure de ces murs était en moellons: la pierre seule peut supporter sans danger le contact du sol imprégné d'humidité. Au-dessus de cette sorte de plinthe ou de base solide, le mur était en briques crues. Ces carreaux, faits d'argile et de paille hachée, se sont presque tous décomposés sous l'action des agents atmosphériques; mais on en a retrouvé les débris dans l'intérieur des chambres. Ce qui a permis de les reconnaître et même d'en mesurer les dimensions, ce sont les effets de l'incendie qui a détruit les édifices. Au cours de la conflagration, un certain nombre de ces briques ont subi une cuisson qui les a rougies et durcies tellement, que dans deux pièces, la salle des femmes (O) et la cour située au nord-est de la cour N, elles sont demeurées en place. On a même pu s'y tromper au premier abord et les prendre pour des briques cuites au four; mais l'erreur a été dissipée par un examen plus attentif, grâce surtout aux moyens de comparaison qu'offraient des constructions analogues, à Mycènes, à Troie et ailleurs encore. La cuisson est irrégulière et imparfaite. Dans un même carreau, il y a des parties presque vitrifiées, celles qui se trouvaient avoisiner les poutres et les planches que dévorait le feu, tandis que le reste de la masse n'a pris qu'une teinte légèrement rosée et ne présente qu'une faible cohésion. Enfin le mortier de terre qui reliait briques et moellons a été calciné, lui aussi, en maints endroits, comme M. Dœrpfeld me l'a fait constater sur les lieux[1]; c'est ce qui achève de prouver que les briques étaient déjà

1. Quelques personnes avaient encore des doutes au sujet des idées qu'avait exposées M. Dœrpfeld sur la constitution de ce mur et sur les effets de l'incendie. A la demande de M. Nicolaïdis, un nouvel examen a été fait, sur place, au printemps de 1891, devant

montées dans le mur quand elles ont subi l'action de la flamme.

Pour que l'état de l'argile ait été si profondément modifié, il faut que le bois ait été employé dans l'édifice en quantité très considérable. Il constituait les charpentes, et celles-ci devaient avoir une grande puissance pour supporter le plafond de salles aussi vastes que le *mégaron*, celui des hommes et des femmes ; il formait, au moins dans certaines pièces, le chambranle des portes et le revêtement des murailles ; il avait fourni la matière de toutes les colonnes ; car, si les bases lapidaires de celles-ci sont encore partout en place, on n'a pas retrouvé le plus petit débris de fût ni de chapiteau. Cependant la présence même et l'embrasement simultané de toutes ces pièces de bois, indépendantes de la muraille, ne suffiraient peut-être pas à expliquer que celle-ci ait pris un caractère si différent de celui qu'elle présentait avant la destruction du palais. Ici, comme à Mycènes et à Troie, le bois était un des éléments constitutifs de la muraille ; on y encastrait, sur la face externe, des poutres longitudinales qui jouaient le rôle de chaînes. Sans doute le bois ainsi inséré parmi les moellons ou parmi les briques n'existe plus, soit qu'il ait été décomposé par l'humidité, soit qu'il ait été carbonisé par l'incendie ; mais, là où le mur est bien conservé, on y reconnaît la place, vide aujourd'hui, qu'il occupait jadis, et, en y mettant la main, il m'est arrivé de ramasser des cendres et des charbons, irrécusables témoins de la disposition primitive.

Formé de matériaux si divers, moellons, pisé, bois, le mur, s'il n'avait pas eu de revêtement, aurait offert un aspect des plus pauvres ; de plus, il n'aurait eu aucune solidité, aucune résistance. Les pluies auraient bientôt entraîné l'argile qui était la seule liaison de tous ces éléments hétérogènes ; il se serait produit des tassements et des écroulements. Partout donc ailleurs que dans le mur d'enceinte, les parois interne et externe de la muraille ont été couvertes d'un enduit. Celui-ci consistait d'abord en une couche d'argile, assez épaisse pour racheter toutes les inégalités de la surface où elle s'appliquait. Sur l'argile était étendu un mince crépi de chaux, dont l'épaisseur ne dépasse jamais 2 centimètres. Ce crépi était ensuite aplani et peint.

Le principal élément de la décoration, c'était les peintures exécutées sur ces crépis encore frais, où la chaux a gardé, par endroits, les traces des coups de pinceau. En dépit de l'œuvre de destruction qui

de nombreux archéologues, qui ont été unanimes à reconnaître la justesse des vues de M. Dœrpfeld (*Athenische Mittheilungen*, 1891, p. 255).

s'est accomplie dans le palais pendant le cours des siècles, il y a bien peu de pièces où des fragments plus ou moins considérables du crépi primitif ne soient encore adhérents au mur. Cependant la peinture antique a disparu presque partout; la pluie, qui tombait sur la colline, glissait sur ce qui restait des murs et en lavait les parements. Les vestiges de ce décor peint ne sont plus guère apparents que dans la chambre des femmes; on y distingue encore, sinon les couleurs, tout au moins le tracé des ornements. C'est parmi les gravois des diverses salles situées au nord-est de la chambre des bains que M. Dœrpfeld a surtout trouvé des morceaux d'enduit, où les tons de la peinture étaient encore très visibles; depuis longtemps détachés de la paroi, ces morceaux avaient été protégés contre l'humidité par les décombres mêmes, qui formaient au-dessus d'eux une couche épaisse et compacte. Les mieux conservés étaient ceux dont la face peinte était tournée vers le sol. De ces débris, les plus précieux ont été portés à Athènes, où je les ai vus au Musée central; la plupart sont restés à Tirynthe même, dans la cabane du gardien des ruines. Il ne semble d'ailleurs pas y avoir eu partout des dessins sur le crépi; ceux-ci auraient été réservés pour les intérieurs, et particulièrement pour les pièces les plus importantes. Sur les faces externes des murs et même dans beaucoup de petites pièces, les enduits auraient été monochromes ou n'auraient guère eu pour ornement que de larges bandes qui entouraient et limitaient les champs. Des observations faites au moment où ces enduits sortaient de terre, il résulte que cinq couleurs seulement ont été employées par le décorateur, le blanc, le noir, le bleu, le rouge et le jaune.

Ce n'est point ici le lieu de décrire les dessins que ces couleurs ont servi à exécuter; cette description trouvera sa place dans une étude générale, qui portera sur l'ensemble des procédés et des motifs dont l'artiste mycénien a fait usage pour décorer ses bâtiments. Quelques brèves indications doivent suffire, pour le moment, à donner une idée du caractère de ces peintures murales. Ce qui y tient le plus de place, c'est le dessin géométrique, avec ses bandes horizontales et verticales, avec ses combinaisons variées de lignes, de cercles et de points; mais le peintre s'est aussi inspiré des types que lui offrait le monde organique, et ce n'est pas seulement au règne végétal qu'il a demandé ses inspirations. S'il a multiplié les feuilles, les rosaces et les fleurs, il a aussi fait plus d'un emprunt au règne animal, et là il ne s'en est point tenu à la représentation des organismes inférieurs,

tels que l'étoile de mer; il s'est élevé jusqu'à l'étude et à l'imitation graphique des animaux supérieurs. Dans deux de ces fragments, on voit paraître le taureau, et il y avait au moins une de ces fresques où l'homme lui tenait compagnie. On remarque aussi plusieurs débris d'amples figures ailées, dont aucune, par malheur, ne se laisse rétablir tout entière; on devine là des êtres factices, analogues à ces types imaginaires qui jouent un si grand rôle dans les créations de l'art égyptien et de l'art chaldæo-assyrien.

D'autres éléments entraient encore dans cette décoration, qui était beaucoup plus riche que l'on n'eût été porté à le croire d'après le mode de construction des murs. Pour diversifier l'aspect des parois intérieures et extérieures, ce n'était pas seulement à la peinture sur enduit que l'on avait recours; on tirait encore parti de ces différences et de ces oppositions de couleur que donne l'emploi de matières différentes. Suivant les arbres d'où il provenait, le bois pouvait offrir des teintes ici plus claires, là plus foncées, et tout donne à supposer que des appliques de bronze concouraient aussi à l'effet. Les surfaces qu'elles devaient recouvrir n'existent plus, et l'oxydation a détruit le métal; mais des revêtements de ce genre ont laissé leur empreinte sur les dalles lisses des tombes à coupole de Mycènes et d'Orchomène. Que l'on soit fondé à tirer de la tombe des conclusions qui s'appliquent à la maison, rien de moins douteux; dans celle-ci comme dans celle-là, l'architecte a fait intervenir, par endroits, des roches dont les tons vifs ou foncés tranchaient sur le gris des pierres de taille ou des moellons; on a ramassé ici des morceaux de ces ornements rapportés, les fragments de deux frises, dont l'une était faite de plaques d'une pierre verte, très dure, et l'autre de plaques d'albâtre, où certains creux étaient remplis par une pâte vitreuse d'un beau bleu. Nous avons dit comment, eux aussi, les pavements avaient leur coloration et leur gaieté.

Nous avons achevé de donner une description sommaire de l'édifice; le plan que nous avons reproduit nous a aidé à en faire comprendre la disposition, et nous avons essayé de faire tout au moins entrevoir cette décoration polychrome qui en était la parure; il reste à déterminer l'âge auquel il appartient. La première pensée qui vient à l'esprit, c'est que ce palais est contemporain des énormes murailles qui l'enveloppent, murailles que les Grecs du ve siècle avant Jésus-Christ considéraient déjà comme un legs étrange et mystérieux des âges légendaires, comme l'œuvre de constructeurs surhumains, les

Cyclopes; mais des doutes se sont élevés et ont été exprimés très haut; on a contesté que l'enceinte et le palais datassent du même temps; on a voulu chercher, dans celui-ci, un ouvrage postérieur au commencement de notre ère et presque moderne; cette discussion a fait assez de bruit dans le monde savant pour qu'il soit impossible de la passer sous silence.

C'est M. Stillmann, alors correspondant en Grèce du *Times*, qui s'est le premier inscrit en faux, dans une série de lettres adressées à son journal, au cours de l'année 1886, contre les assertions de MM. Schliemann et Dœrpfeld. Ceux-ci n'avaient pas eu un instant d'hésitation; dès le premier jour, l'édifice dégagé par leurs soins leur était apparu comme un monument de cet art mycénien dont ils avaient, à Mycènes même et à Orchomène, rendu au jour et étudié d'autres œuvres importantes. Au début de cette controverse, M. Stillmann s'appuyait sur l'autorité considérable de M. Penrose, l'architecte justement célèbre auquel on doit un ouvrage mémorable sur les courbes du Parthénon; M. Penrose habitait alors la Grèce, comme directeur de l'École anglaise. Après avoir d'abord divisé la presse, la question fut portée, d'un commun accord, devant la *Société pour l'encouragement des études grecques de la Grande-Bretagne*, le 2 juillet de cette même année. MM. Schliemann et Dœrpfeld avaient fait tout exprès le voyage de Londres afin de pouvoir répondre en personne aux objections et aux critiques de MM. Penrose et Pelham, qui représentaient là l'opinion émise par M. Stillmann; ils étaient soutenus par le professeur Middleton, connu pour de bons travaux sur l'architecture de l'âge homérique. Le débat fut des plus intéressants et, malgré la passion qu'y apportait M. Schliemann, ainsi attaqué dans ses plus chères convictions, il resta courtois. A lire les comptes rendus qui en furent donnés dans plusieurs journaux de Londres, il semble que les auditeurs soient demeurés indécis, en présence des assertions contradictoires qui se produisaient devant eux[1]; on avait pourtant été frappé des raisons alléguées par M. Dœrpfeld et de l'assurance avec laquelle il se faisait fort de convertir M. Penrose à ses idées, si celui-ci voulai bien, à son retour en Grèce, l'accompagner sur le terrain et examiner avec lui les ruines de Tirynthe.

1. Voir la *Saint-James Gazette* (3 juillet 1886), le *Times* (3 juillet), et le *Builder* (10 juillet). C'est seulement dans ce dernier recueil, qui s'adresse à un public spécial, comme l'indique son nom, que l'on trouvera une analyse détaillée des notes lues au cours de la séance par les différents érudits qui prenaient part au débat. La discussion a été aussi résumée dans le *Journal of hellenic Studies*, 1886, p. LIII-LXI.

La Société ne prit pas parti et ne pouvait pas le faire : ce n'était pas un tribunal constitué pour rendre une sentence ; mais M. Penrose avait accepté la proposition qui lui avait été adressée par son confrère ; au mois d'octobre, il étudiait Tirynthe avec M. Dœrpfeld, et, quand il en revint, il avait cessé d'entretenir les doutes que lui avait d'abord inspirés une première et trop rapide visite des restes du palais. C'est ce qu'il s'empressa de déclarer dans une lettre qui fut rendue publique[1]. Nous ne savons ce que pense maintenant à ce sujet M. Stillmann, qui a quitté la Grèce ; mais, parmi les archéologues dont l'avis a quelque poids, nous n'en connaissons pas un qui soutienne et professe aujourd'hui l'opinion que l'on avait pu croire un moment tout près de triompher. MM. Schliemann et Dœrpfeld ont bataille gagnée ; mais il n'en importe pas moins d'indiquer, ne fût-ce qu'en quelques mots, les raisons qui leur ont valu ce succès[2].

Au début de la controverse, on aurait presque eu le droit d'opposer à M. Stillmann ce que l'on appelle, dans nos assemblées parlementaires, la question préalable. Les murs de cette demeure ne sauraient, disait-il, appartenir à ce que l'on nomme l'*âge héroïque ;* ils sont faits de trop petits matériaux et trop grossièrement maçonnés pour que l'on puisse, avec quelque vraisemblance, en attribuer la construction aux ouvriers qui ont bâti, en grands blocs si bien dressés, les tombeaux à coupole de Mycènes et la Porte des lions. Tels quels, ils existent cependant, et l'on ne saurait nier qu'ils aient formé, par leur réunion, une maison spacieuse et décorée avec quelque soin. Vous voulez les dépouiller de l'antiquité qu'on leur prêtait ; soit ; mais il faut alors que vous leur trouviez, quelque part, une autre place dans l'histoire, un siècle et un peuple auxquels vous puissiez en faire honneur. Vous ne songez pas à les supposer antérieurs à l'enceinte, puisque vous affirmez au contraire que, lorsque celle-ci a été construite, on ignorait encore l'usage de certains outils, la scie, par exemple, et la tarière, dont les pierres du palais portent la trace. Ce sera donc dans un temps plus rapproché

1. *Athenæum*, n° 3133, 12 novembre 1887. La lettre fut reproduite par les soins de M. Schliemann, dans le journal même où il avait été si fort attaqué, dans le *Times* (31 décembre 1887).

2. On pourra encore consulter, sur ce débat, deux lettres qui ont été adressées par MM. Stillmann et Dœrpfeld à M. Salomon Reinach, en date du 20 juin et du 26 novembre 1887, et que celui-ci a reproduites dans la *Revue archéologique*, puis, p. 343-346 et 403-406, dans le volume qui a paru en 1891 sous ce titre : *Chroniques d'Orient. Documents sur les fouilles et découvertes dans l'Orient hellénique de* 1883 *à* 1890. 8°, Didot. Dans ce même volume, on trouvera un excellent résumé de la polémique qui a précédé la conférence de Londres et des arguments échangés dans cette conférence (p. 280-283).

du nôtre que vous chercherez ce point d'attache ; mais vous sentez vous-même que les procédés ici appliqués ne sont pas ceux des artisans de l'âge classique, et vous imaginez une tribu de Celtes qui, lors des invasions des Galates, se serait établie sur cette colline[1]. Les Celtes ont été longtemps la grande ressource des archéologues sans critique ; comme on ne savait pour ainsi dire rien de leur état social et de leurs arts pour toute la période qui précède la conquête de la Gaule par les Romains, on trouvait commode de mettre à leur compte tous les monuments qui ne s'expliquaient pas d'eux-mêmes et qui n'avaient pas de caractères bien tranchés. Les contradicteurs de M. Stillmann lui firent remarquer que l'histoire n'avait pas gardé le moindre souvenir de tribus barbares qui auraient, à cette époque, pénétré jusqu'en Argolide et y auraient pris pied assez solidement pour s'y bâtir des demeures de cette importance. Qu'à cela ne tienne : d'un bond, M. Stillmann saute du IIIe siècle avant Jésus-Christ jusqu'en pleine période byzantine, et il affirme que M. Schliemann a découvert là un palais byzantin, contemporain de l'église et des tombeaux qui ont été signalés dans la partie méridionale de l'Acropole supérieure[2].

Il est inutile d'insister. Lorsque, sommé d'assigner à un monument une date probable, on traverse ainsi les siècles à si grandes enjambées, lorsqu'on passe avec cette désinvolture de l'âge macédonien au moyen âge, c'est qu'au fond l'on ne sait pas à quoi s'en tenir, c'est que l'on ne s'est pas mis en mesure d'établir un rapport entre le style du monument en litige et l'un des styles connus qui ont été définis par les historiens de l'art. Il n'y a d'ailleurs rien ici, dans tout ce qui reste du palais, qui relève, à un titre quelconque, de l'art byzantin. Ces matériaux, ce ne sont pas ceux que celui-ci met en œuvre. L'église et les tombeaux où ont été recueillis des tessons d'une poterie vernissée de basse époque renferment des briques et des tuiles cuites au four qui font défaut dans le palais où l'argile n'a été employée que sous forme de briques séchées au soleil. Enfin, dans ce décor peint et sculpté dont nous avons indiqué le caractère, on ne signalerait pas un motif qui rentre dans les habitudes du peintre et du sculpteur byzantin.

On n'a, au contraire, que l'embarras du choix, lorsque l'on cherche à mettre en lumière les nombreuses et sensibles analogies qui

1. C'est la conjecture qu'avait d'abord émise M. Stillmann dans les lettres qu'il avait adressées au *Times* en avril 1886.

2. C'est l'idée à laquelle M. Stillmann paraît s'arrêter dans la note qui a été lue en son nom à la conférence de Londres.

rattachent l'édifice de Tirynthe aux autres monuments de la période dite « mycénienne ». Il y a d'abord le plan de l'édifice, avec ses propylées et ses cours, avec ses salles à colonnes, dont une, la plus spacieuse, celle qui a dû être la plus importante de toutes, se reconnaît à son foyer central; or tous les traits caractéristiques de ce plan se sont retrouvés à Mycènes et à Troie, dans les édifices qui paraissent avoir eu la même destination. On s'étonne de la rusticité de ces murs, faits de moellons noyés dans de la terre gâchée avec de la paille; mais c'est bien le même procédé de construction que dans ce rempart colossal de Tirynthe, auquel on ne s'est pas encore avisé de prêter une origine byzantine. Toute la différence, c'est que, dans le mur d'enceinte, les pierres qui reliaient, là aussi, ce mortier d'argile sont beaucoup plus grosses; il le fallait, pour que cet ouvrage pût braver toutes les attaques de l'ennemi. Là où il n'y avait pas à compter avec les nécessités de la défense, on a gardé la même méthode, sauf à employer des matériaux d'un bien plus faible échantillon. Depuis que M. Dœrpfeld a appelé l'attention sur ce genre de travail, on a reconnu des murs de cette espèce sur tous les points où l'on se trouvait en présence de constructions appartenant à ce premier âge de la vie du peuple grec. Ces murs, que l'on prenait encore, il y a quelques années, pour les restes de bâtisses du moyen âge ou de la période toute moderne, je les ai étudiés et suivis, tout récemment, dans ce palais de l'acropole mycénienne qu'avait recouvert, au vi[e] siècle, un temple dorique; bientôt après, on me les montrait, dans l'acropole d'Athènes, recouverts par les constructions de Cimon et de Périclès, là où elles se sont superposées à l'enceinte dite pélasgique : enfin, c'est eux aussi que j'ai vus sortir des remblais, à Troie, sous la pioche des ouvriers de M. Schliemann. Il n'y a point à s'étonner que les paysans bâtissent encore ainsi en Orient, un peu partout, les murs de leurs enclos et de leurs maisons; le procédé est d'un emploi trop facile et trop rapide pour n'être pas demeuré en usage. Même observation à propos de la place réservée à cet appareil, auquel on ne demandait d'ordinaire que de constituer la partie inférieure de la muraille, celle qui se trouvait en contact avec le sol humide. Au-dessus de cette sorte de socle, à Mycènes et à Troie comme à Tirynthe, c'était la brique séchée au soleil qui s'entassait par larges carreaux. Refuserons-nous d'en croire le témoignage de nos yeux et d'admettre que cette méthode remonte en Grèce à une très haute antiquité, parce qu'aujourd'hui encore, dans la plaine d'Argos, c'est ainsi que sont construi-

tes, partout ailleurs qu'à Nauplie, presque toutes les maisons? Enfin, comme nous avons pu nous en convaincre à Troie plus sûrement encore qu'à Tirynthe, en examinant des murs dont la partie moyenne était mieux conservée qu'en Argolide, c'était aussi une habitude très généralement répandue, dans cet âge primitif, que celle d'insérer des poutres longitudinales et parfois transversales dans ces murs de moellons ou de briques crues; on croyait ainsi donner à l'ensemble de l'ouvrage plus de cohésion et de solidité. Ne se trompait-on pas? Ce n'est point ici le lieu d'examiner la question; il suffit de constater qu'il y a là, dans l'emploi de ce mode de chaînage, une ressemblance de plus entre le palais de Tirynthe et plusieurs édifices dont le grand âge n'est contesté par personne. On peut pousser plus loin encore le rapprochement. A Mycènes et à Orchomène, l'architecte, pour orner ses façades ou ses intérieurs, a été chercher on ne sait où, en sus des pierres qu'il avait sous la main et qui constituent la construction proprement dite, certaines roches que leur couleur plus tranchée et leur rareté faisaient paraître plus précieuses. Cette même préoccupation se marque à Tirynthe. On se rappelle les deux frises que nous avons signalées, l'une qui est sculptée dans une pierre verte très dure, l'autre qui est taillée dans l'albâtre. A Tirynthe, l'albâtre sert donc à orner le bas d'une paroi; à Mycènes on a tiré de la même matière de grandes plaques qui ont servi à daller une des chambres du palais.

Alors même qu'il se contente de matériaux plus communs, c'est dans le même esprit et d'après les mêmes règles que le constructeur les utilise à Tirynthe, à Mycènes et à Troie. Pour les chambranles et les seuils des portes principales, pour les antes qui forment la tête des murs, il a dressé à la scie de gros blocs de brèche ou de calcaire, tandis que, pour le corps de ces mêmes murailles, il s'est contenté du moellon brut et des carreaux d'argile; mais partout il a dissimulé la grossièreté de cet appareil sous des crépis de chaux qui lui donnaient des surfaces lisses et susceptibles de recevoir une décoration polychrome que le peintre pouvait faire aussi riche qu'il lui plaisait.

C'est surtout lorsque l'on étudie cette décoration que l'on sent combien est étroit le lien qui rattache le palais de Tirynthe aux autres monuments avec lesquels nous l'avons déjà comparé. Nous ne saurions entrer ici dans le détail; c'est aux yeux qu'il faut parler pour convaincre l'esprit de cette frappante similitude, comme l'a fait M. Schliemann lorsque, dans ses planches, à côté des fragments les plus curieux des fresques de Tirynthe, il a

reproduit des ornements empruntés à Mycènes et à Ménidi, à Orchomène et à Spata. C'est, de part et d'autre, le même goût et le même style, la même prédilection pour la spirale et pour les combinaisons très variées qu'elle engendre. Il n'y a pour ainsi dire pas à Tirynthe un seul motif qui ne se retrouve ailleurs, soit dans l'un des édifices que nous venons de nommer, soit sur quelqu'un des objets qui composent le mobilier des tombes mycéniennes et des autres monuments funéraires de la même période.

Nous arriverions à la même conclusion, si nous avions le loisir d'étudier ici les figurines en terre cuite et les débris de vases qui ont été recueillis à Tirynthe au cours des fouilles; il nous serait aisé de prouver que leur technique est pareille à celle des objets de même nature qui ont été ramassés à Mycènes et dans l'intérieur ou aux alentours de toutes les tombes à coupole; mais la démonstration est assez complète pour qu'il n'y ait pas lieu, ce semble, de s'attarder à ces minuties. Nous pouvons donc aborder l'étude des monuments de Mycènes sans éprouver le moindre doute au sujet de l'âge qu'il convient d'attribuer à ceux de Tirynthe, et, par suite, nous sommes en droit d'instituer entre les uns et les autres des rapprochements d'où se dégageront les traits par lesquels se définit l'art de la Grèce achéenne.

§ 5. — MYCÈNES

Mycènes n'a pas été plus difficile à retrouver sur le terrain que Tirynthe. La place en était indiquée par des textes dont la précision ne laissait rien à désirer, et, à l'endroit même que ces textes désignaient aux premiers explorateurs, ceux-ci ont trouvé des ruines considérables, dont l'aspect et le caractère répondaient de tout point à l'idée que l'on était porté à se faire des constructions de Mycènes, d'après ce que l'on savait de son histoire (fig. 88). D'ailleurs, dans la description très succincte que Pausanias donne des restes de cette ville, il y a certains traits qui ne permettaient pas l'hésitation. Après avoir raconté comment le patriotisme dont les Argiens firent preuve au moment de la seconde guerre médique amena la destruction de la cité par les Argiens, il ajoute : « On voit cependant encore une partie de l'enceinte et la porte principale, que surmontent des lions. Tout cela, dit-on, est l'ouvrage des Cyclopes, qui bâtirent aussi pour Prœtos les murs de Tirynthe.

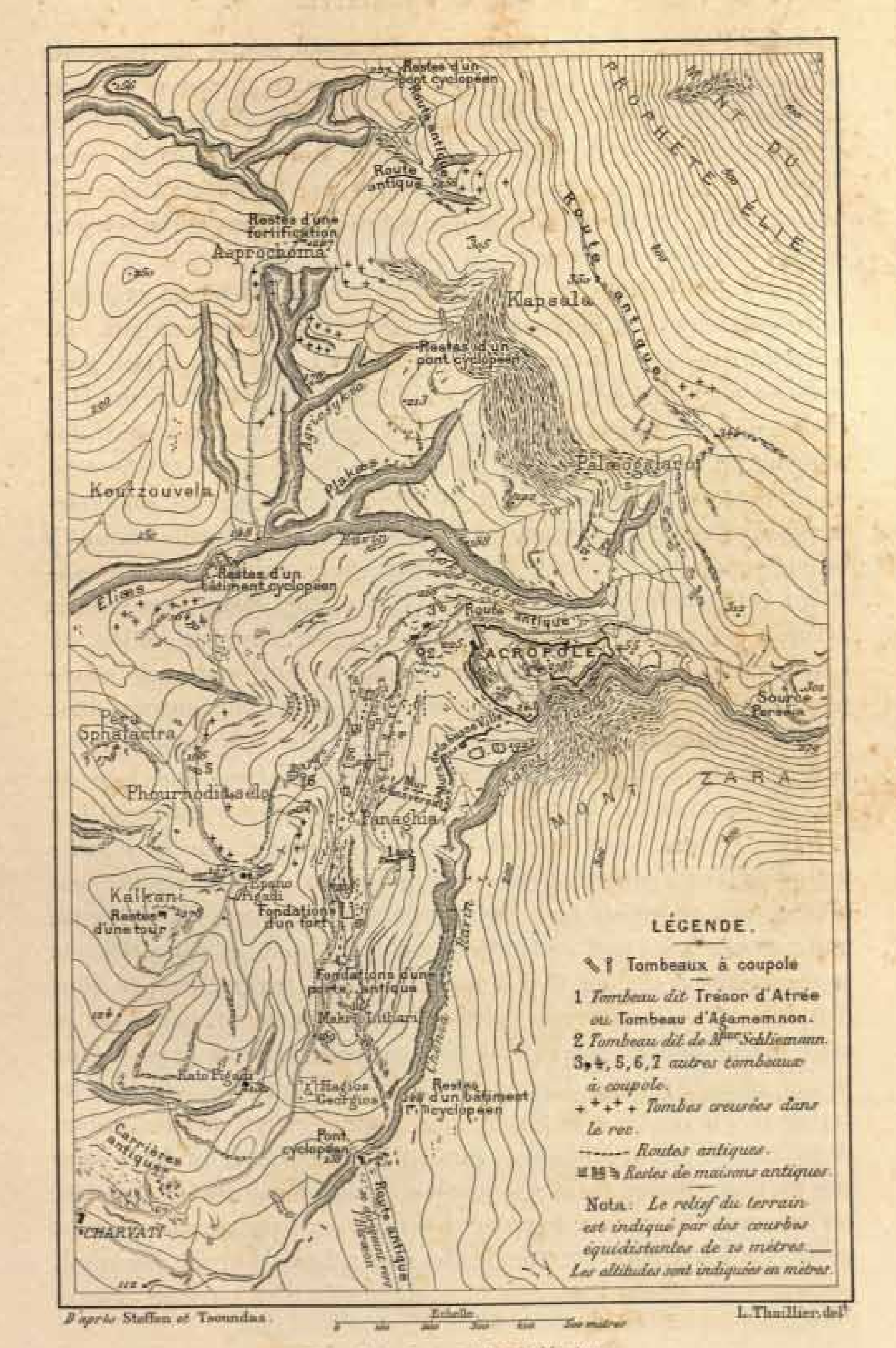
Au milieu des ruines de Mycènes se remarquent la fontaine que l'on appelle Perséia, ainsi que les chambres souterraines d'Atrée et de ses fils, trésors où ils déposaient leurs richesses[1]. » L'enceinte de l'acropole est encore debout, et l'on y reconnaît la main et les procédés des maçons qui ont travaillé aux murs de Tirynthe. Immobiles et fiers gardiens, les lions veillent toujours à l'entrée de la forteresse. La source où burent les héros légendaires ne jaillit pas moins fraîche et moins abondante qu'autrefois. Le voyageur contemporain admire, comme l'a fait jadis Pausanias, la disposition savante et l'appareil de ces hautes coupoles qui passaient pour avoir abrité l'or des Pélopides.

Homère définit d'un mot la situation de Mycènes; elle est, dit-il, « dans l'enfoncement d'Argos qui nourrit des chevaux[2] ». Cette ville dominait l'angle septentrional de la plaine, l'issue du défilé où venaient aboutir, entre les monts Karnéitès et Euboia, les routes de Phlionte, de Cléones et de Corinthe (fig. 67). A dix kilomètres, c'est-à-dire environ à deux heures de marche d'Argos, elle était assise sur les pentes inférieures du mont Euboia, dont les deux pics les plus hauts, que l'on appelle aujourd'hui le *Prophète Ilias* (807 mètres) et le *Zara* (69 mètres), s'élèvent au nord et au sud-est de l'acropole mycénienne[3]. Celle-ci était constituée par un massif qui se dresse entre les deux pics et dont le point culminant atteint 278 mètres. Ce massif a la forme d'un triangle irrégulier qui aurait environ 300 mètres de long; le sommet est tourné vers l'est et la base mesure à peu près 200 mètres. Du côté de l'orient, une crête étroite rattache au corps de la montagne cet énorme rocher, qui, à l'ouest, se relie par un isthme plus large à l'une des terrasses sur lesquelles s'étaient répandus les bâtiments de la ville basse. Au nord et au sud, se creusent deux ravins, dont le plus abrupt et le plus profond est celui du midi, où coule, dans la saison humide, un torrent, le *Chavos*; pendant la plus grande partie de l'année, il n'y a là qu'un filet d'eau, qui provient de la

1. PAUSANIAS, II, XVI, 4-5.

2. *Odyssée*, II, 263 : ἐν μυχῷ Ἄργεος ἱπποβότοιο.

3. Pour la topographie, voir les excellentes cartes qui ont été dressées sous les auspices de l'Institut archéologique allemand : *Karten von Mykenai*... aufgenommen und mit erlæuternden Text herausgegeben von STEFFEN (2 feuilles in-folio, texte in-4°, 48 pages, par STEFFEN et LOLLING; avec une carte de l'Argolide, Berlin, 1884, Dietrich Reimer). Des deux cartes, la première, *Mycènes avec ses environs*, est à l'échelle de 1 : 12 500, et l'autre, l'*Acropole de Mycènes*, à celle de 1 : 750.

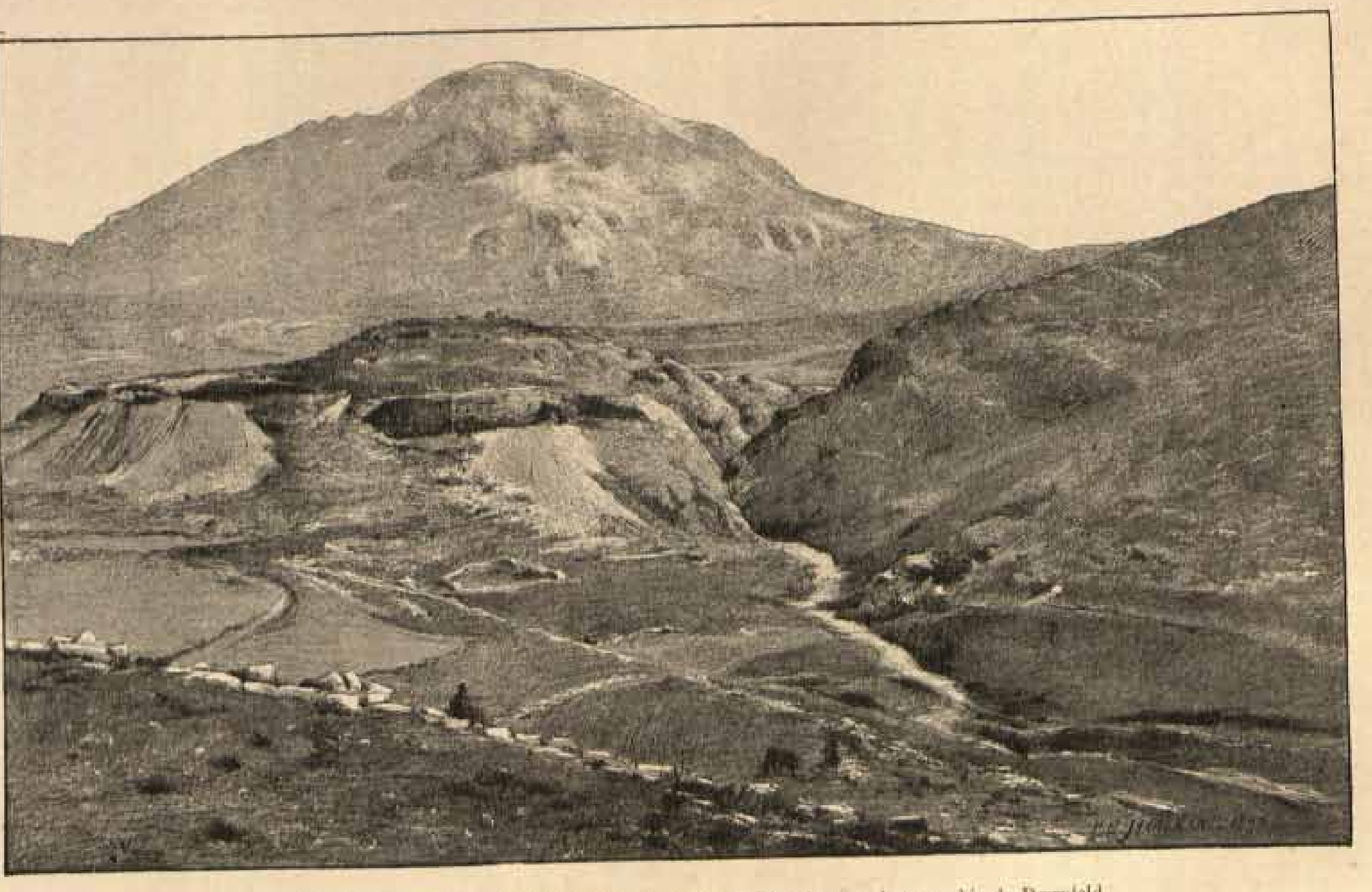


88. — Carte du territoire de Mycènes.

fontaine Perséia. Celle-ci sort de terre à 360 mètres de la pointe orientale du château, à 291 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le ravin opposé, celui de *Kokoretza*, se remplit, lui aussi, de bruit et d'écume quand la pluie ruisselle sur les flancs nus du mont Ilias; mais je n'y ai vu, au mois d'avril, que du sable et des cailloux roulés; rien de plus aride que cette gorge sans herbe et sans arbres (fig. 89).

Cette position offrait des avantages qui n'avaient pu manquer d'être aperçus et utilisés par la première tribu guerrière qui vint s'établir dans cette partie de la péninsule. L'Argolide, c'était, pour les contemporains d'Homère, « le pays de la soif[1] ». Point d'eaux jaillissantes, hors sur la côte occidentale du golfe, où il n'y a, au pied des montagnes, qu'une très étroite bande de terrain; quant aux fleuves, à l'Inachos par exemple, le lit en est toujours à sec, excepté les lendemains d'orage. Quel prix on dut attacher, dans une pareille région, à la possession d'une source vive et intarissable, qui se laisserait conduire jusqu'au pied des murs de la citadelle, pour aller ensuite arroser les pentes qui descendent à l'ouest, vers la vallée du Céphise (fig. 90)! La langue de terre que l'aqueduc devrait suivre pour atteindre l'âpre colline et pour cheminer ensuite sur son flanc nord est facile à barrer par une muraille. Sur cette mince arête, point de place où puisse s'installer l'assaillant. Dans tout le reste de son pourtour, le mamelon est presque complètement isolé. Les versants septentrional et méridional sont si raides, que leur inclinaison suffirait par elle-même, sur plus d'un point, à rendre l'escalade très malaisée; une fois couronnés de murs, ils défieront toute attaque. Le seul endroit accessible de tout le périmètre est la face occidentale, où il y a, entre les deux ravins, un peu plus d'espace et où le terrain s'abaisse plus doucement. C'est de ce côté que le plus de travaux seraient nécessaires pour garantir une pleine sécurité; mais, d'autre part, si, sous la protection de cette forteresse, il venait à se former une agglomération urbaine, c'était dans cette direction seulement que celle-ci trouverait où développer ses rues, ses bâtiments et ses jardins. Quand serait née la richesse, on éprouverait le besoin de mettre à l'abri d'une brusque agression les demeures des vivants et les tombes des morts. La ville aurait, elle aussi, son enceinte, et, dès lors, elle jouerait le rôle d'un ouvrage avancé,

1. *Iliade*, IV, 171 : πολυδίψιον Ἄργος.



89. — Vue de l'acropole de Mycènes, prise du sud-ouest. D'après une photographie de Dœrpfeld.

qui couvrirait de sa masse la partie faible des défenses de l'acropole.

Les fondateurs du château de Mycènes surent mettre à profit les indications que leur donnaient le dessin et le relief du terrain. Le mamelon fut entouré tout entier d'une muraille qui commence là où finissent les escarpements de la gorge du *Chavos*; elle se maintient à peu près partout au même niveau, un peu plus loin du fond des deux vallées que de la plate-forme terminale, vers la moitié de la hauteur totale du rocher. Il n'y a aucune régularité dans les saillants et les rentrants qui en brisent partout la ligne; le constructeur n'a eu d'autre pensée que de suivre le contour du massif dont il se proposait d'envelopper la partie supérieure. L'aire ainsi limitée est bien plus vaste que celle des acropoles de Troie et de Tirynthe, que celle même de l'acropole d'Athènes[1]; elle présente, en la supposant plane, une étendue d'environ 30 300 mètres carrés; mais le terrain, à l'intérieur de l'enceinte, ne s'étale pas, comme à Athènes, en un long plateau; il est très fortement bombé. Pour avoir la mesure réelle de la surface dont disposait la population enfermée dans cet enclos, il y aurait à tenir compte de l'augmentation qui résulte du développement des pentes; la différence deviendrait ainsi plus sensible encore. De toutes les acropoles dont les enceintes datent de cet âge reculé, celle de Mycènes est donc la plus spacieuse, et l'importance des travaux qui y ont été exécutés répond au souvenir que la tradition avait gardé de la puissance et de l'opulence des anciens maîtres de cette citadelle (fig. 91).

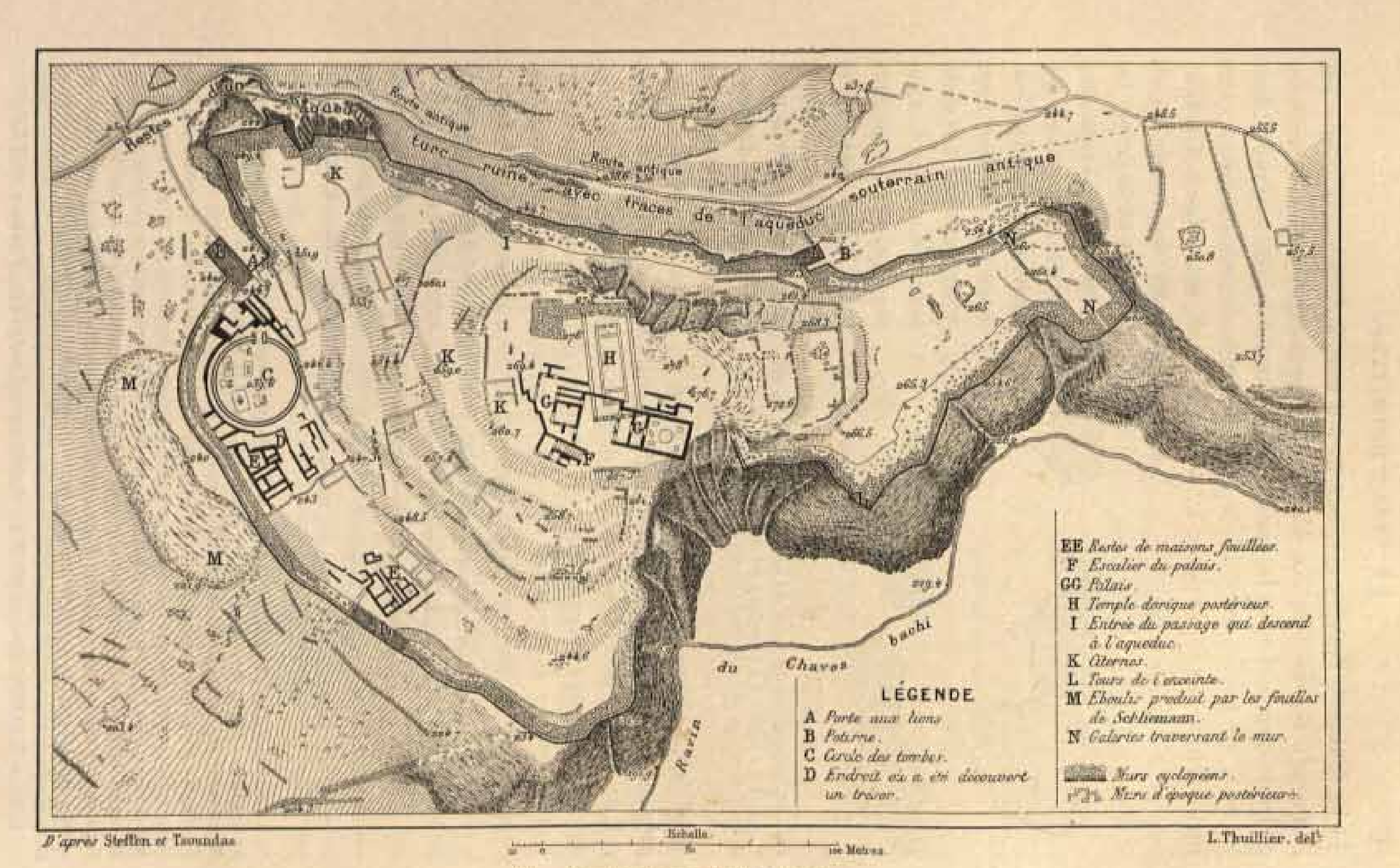
Il n'y a qu'un point où le mur ait presque complètement disparu : c'est au fond de l'angle rentrant qu'il dessine vers le sud-est. Là il dominait des escarpements qui descendent à pic jusqu'au lit du torrent; quelques quartiers de roc se seront détachés, et la muraille les aura suivis dans leur chute; à peine quelques blocs marquent-ils encore, de place en place, la direction que suivait de ce côté le rempart. Partout ailleurs, celui-ci est conservé sur une hauteur de quatre à dix mètres, mais il ne présente pas partout le même aspect. Il y a d'abord un appareil qui rappelle beaucoup celui de Tirynthe. Mêmes blocs tout à fait bruts ou à peine touchés par l'outil, qui n'ont qu'un contact partiel et qui laissent entre eux des vides où ont été insérées des pierres plus petites (fig. 92); mais ici les blocs sont moins énormes que là-bas, et, de loin en loin, on

1. L'aire de l'acropole de Tirynthe, évaluée en projection horizontale, est environ de 17 000 mètres carrés.

aperçoit dans le mur quelques pierres déjà taillées sur toutes leurs faces, ce qui donne à l'ensemble une apparence moins colossale et moins primitive qu'à Tirynthe. C'est ce système, le *cyclopéen*, comme on l'appelle d'ordinaire, qui tient le plus de place dans l'enceinte, et il offre un contraste très marqué avec celui que le constructeur a employé dans les bastions où s'ouvrent les portes et dans les passages qui conduisent à ces entrées, ainsi que sur un des redans du front méridional. Les pierres de parement, dressées à pans droits, y montrent des faces rectangulaires et s'y disposent par assises réglées (fig. 93). Enfin, un troisième genre d'appareil constitue d'autres parties du rempart : c'est celui que l'on nomme *polygonal*. Les blocs y sont taillés avec plus de soin peut-être que dans le second système et à joints plus vifs; mais il n'y a pas ici de lits horizontaux. Les pierres sont de dimensions inégales et de formes variables : il semble que chacune d'elles ait été taillée de manière que ses angles saillants s'adaptent exactement aux angles rentrants qui se creusent entre ses voisines. Les joints dessinent ainsi, sur le parement, une sorte de réseau à mailles irrégulières (fig. 94). C'est ainsi qu'est construit le mur qui s'arrondit en avant du groupe de tombes que Schliemann a découvert dans l'acropole; des échantillons de ce même travail se retrouvent au sud, dans une sorte de tour (fig. 90, L) et aussi vers l'extrémité nord-est de l'enceinte.

Là où les deux faces du mur existent encore et où l'on peut en mesurer l'épaisseur, celle-ci varie entre trois et sept mètres. Il y a même deux endroits, l'un au nord et l'autre au sud, où, malgré la destruction du parement intérieur, on reconnaît, à la place occupée sur le terrain par les décombres, que cette épaisseur atteignait jusqu'à quatorze mètres. La seule explication possible de ce renflement exceptionnel, c'est que, sur ces points, il existait, dans l'intérieur du rempart, des dispositions analogues à celles que nous avons étudiées à Tirynthe (fig. 74-78). Peut-être y avait-il ici des casemates dans le mur du sud; mais, de ce côté, l'enceinte est en si mauvais état, que l'on ne saurait rien assurer. Dans le mur du nord, c'est autre chose. Là (fig. 90, I) Schliemann avait cru voir l'entrée d'une galerie (fig. 95); il avait supposé par derrière, non sans vraisemblance, une suite de chambres [1]. Une fouille récente a révélé le vrai caractère de l'ouvrage [2]. L'aqueduc souterrain où couraient les eaux

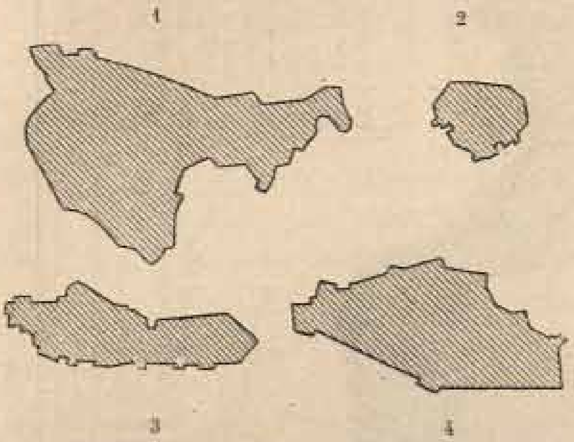
1. SCHLIEMANN, *Mycènes*, p. 84.
2. TSOUNDAS, Rapport dans les Πρακτικὰ τῆς ἀρχαιολογικῆς ἑταιρίας, 1889, p. 18-21.



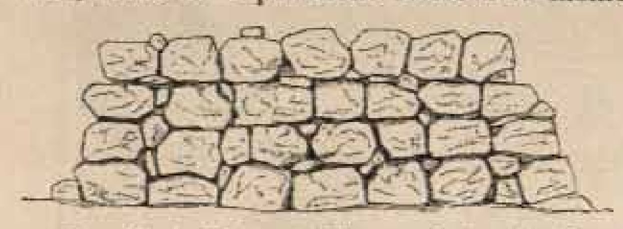
D'après Steffen et Tsountas — L. Thuillier, delᵗ

90. — Carte de l'acropole de Mycènes.

de la fontaine Perséia risquait fort d'être découvert et coupé par l'ennemi, et, dans le cas d'un blocus prolongé, les trois grandes citernes que renferme la citadelle, citernes en partie creusées dans le roc, en partie construites avec de gros blocs, pouvaient être insuffisantes[1]; afin de parer au péril de la soif, on imagina d'établir, entre les habitants du château et la partie supérieure de l'aqueduc, une communication qui resterait invisible à l'ennemi; la baie que nous avons figurée est le commencement d'un passage qui réalisa ce dessein. Il y a onze marches pratiquées dans le corps même de la muraille; puis la descente se continue par quatre-vingt-trois autres qui s'enfoncent sous la pente du coteau; elles mènent à un bassin carré qui a 1m,84 de côté; la profondeur de celui-ci est de 3m,70; des tuyaux de terre cuite y débouchent. Ces tuyaux datent des temps macédoniens ou romains: il y a là, autour du réservoir, trace de réparations faites à la même époque; la population qui occupait alors le site de l'ancienne ville avait voulu s'assurer la jouissance des belles eaux claires qui jaillissaient dans la montagne[2];



91. — Comparaison de l'aire de quatre acropoles : 1 : Mycènes; 2 : Troie; 3 : Tirynthe; 4 : Athènes.
Belger, *Berliner philologische Wochenschrift*, 1891, p. 1155.

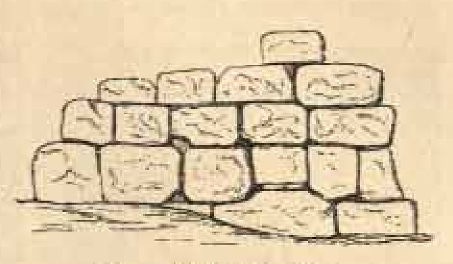


92. — Mur de Mycènes. Schliemann, *Mycènes*, fig. 17.

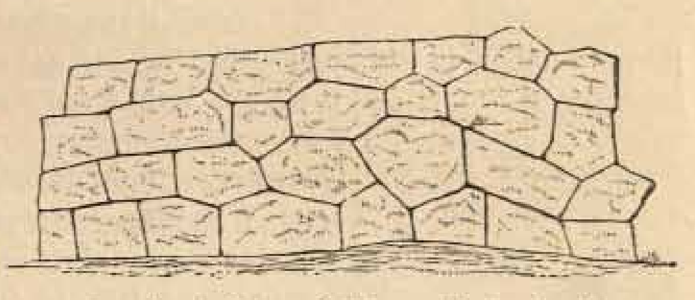
1. STEFFEN, *Text*, p. 34-35. On avait supposé que l'aqueduc amenait l'eau jusque dans la citadelle même, près de la Porte des lions. Nous croyons avec Belger (*Berliner phil. Wochenschrift*, 1891, p. 450 et suivantes) que les fouilles exécutées dans ce quartier de l'Acropole n'ont pas confirmé cette conjecture. Il n'a pas été trouvé, ni devant ni derrière cette porte, de tuyaux dans lesquels l'eau, par la force de la pression, serait remontée à un niveau voisin du point d'émergence. Or, comme on peut le constater sur la carte de Steffen, l'aqueduc turc qui paraît à cet observateur suivre la trace de l'aqueduc antique passe, là où il contourne la pointe nord-ouest de l'enceinte, à un niveau qui est sensiblement inférieur à celui du seuil de la Porte aux lions et de l'esplanade située dans le voisinage de cette entrée. C'est vers la ville que se dirigeait ce canal.

2. On a la preuve que, au IIIe et au IIe siècle avant notre ère, Mycènes était habitée;

mais la citadelle n'avait plus alors de rôle à jouer, et le corridor avec ses degrés appartient certainement à la période mycénienne, pendant laquelle il importait surtout d'assurer la défense de cette forteresse où résidaient les rois et leurs familles. Nous avons déjà trouvé à Troie et à Tirynthe des exemples de ces escaliers qui traversaient la maçonnerie de l'enceinte. Là, nous les avons vus aboutir à des poternes qui favoriseraient une sortie; ici, comme dans cette citadelle d'Amasia, en Asie Mineure, que nous avons jadis visitée et décrite, c'est pour arriver à l'eau qu'a été ménagé ce passage[1]. Il a, en moyenne, une hauteur de $4^{m},50$ et une largeur de $1^{m},50$. L'exécution en est tout à fait conforme aux habitudes des ouvriers de cet âge reculé. Dans la première partie de la cage, des blocs dont chacun dépasse celui qui le porte dessinent une manière d'arc aigu; plus près du bassin, le vide est couvert par de fortes dalles posées à plat, de l'une à l'autre paroi.

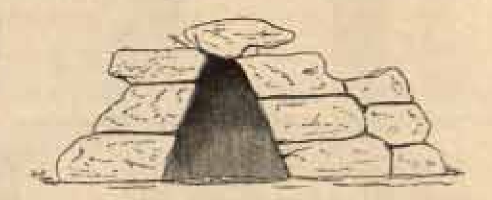


93. — Mur de Mycènes. Schliemann, *Mycènes*, fig. 19.



94. — Mur de Mycènes. Schliemann, *Mycènes*, fig. 18.

L'enceinte est aujourd'hui percée de deux portes et elle ne parait pas en avoir jamais eu davantage. La moins importante est située au nord (fig. 90, B); elle regarde la montagne (fig. 96, 97 et 98). L'autre, tournée vers la plaine et vers

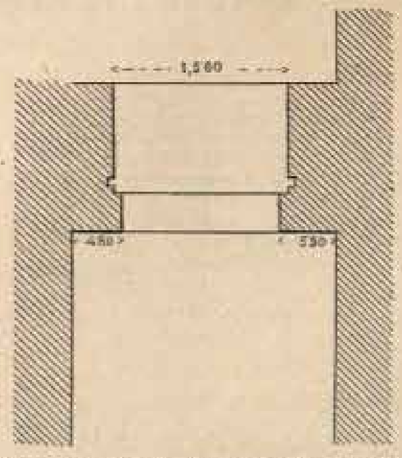


95. — Entrée du passage ménagé dans le mur du nord. Schliemann, *Mycènes*, fig. 20.

mais on ignore à quel moment et par suite de quelles circonstances il s'était reformé là une petite ville qui, dans ses actes officiels, se qualifie elle-même de κώμη Μυκανέων. Ces mots se trouvent dans deux inscriptions qui ont été découvertes, dans l'acropole, en 1886, presque à la surface du sol (Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, 1887, p. 156) : une d'elles est contemporaine de Nabis, le tyran de Sparte, qu'elle mentionne; l'autre parait du même temps; toutes deux sont en dialecte argien.

1. G. Perrot et E. Guillaume, *Exploration archéologique de la Galatie*, p. 373-374.

Argos, a dû être toujours la porte principale, celle par où passaient les cortèges royaux, les pompes du culte et tout le mouvement des allées et venues, entre la ville haute et la ville basse. C'est ce que l'on sent tout d'abord à la grosseur des matériaux, au soin tout particulier dont témoigne ici la construction et surtout à la présence d'un grand bas-relief, qui, comme une sorte de blason, surmonte le linteau de la baie; celui-ci a été si souvent reproduit par la gravure et la photographie, qu'il n'est maintenant pas d'écolier qui ne connaisse de vue la *Porte aux lions*, comme l'ont dénommée les archéologues. Cette porte était encore, il y a quelques années, enterrée jusqu'au milieu du tableau; c'est Schliemann qui a dégagé le bas des jambages et le seuil, où il n'a pas trouvé ces traces de roue dont avaient parlé plusieurs voyageurs, qui pourtant n'avaient pu voir cette pierre à découvert[1]. L'assertion mensongère n'en a pas moins passé dans la plupart des descriptions. Dans la suite de ces recherches, nous serons ramenés plus d'une fois à la Porte aux lions; nous y étudierons l'art de la fortification, tel que l'ont pratiqué les ingénieurs mycéniens, et, plus tard, nous viendrons encore y saluer le plus ancien monument de la sculpture grecque, celui par lequel s'ouvre, non sans noblesse, sa riche et glorieuse histoire (fig. 99).



96. — Acropole de Mycènes. Porte du nord. Plan. *Expédition de Morée*, t. II, pl. 65.



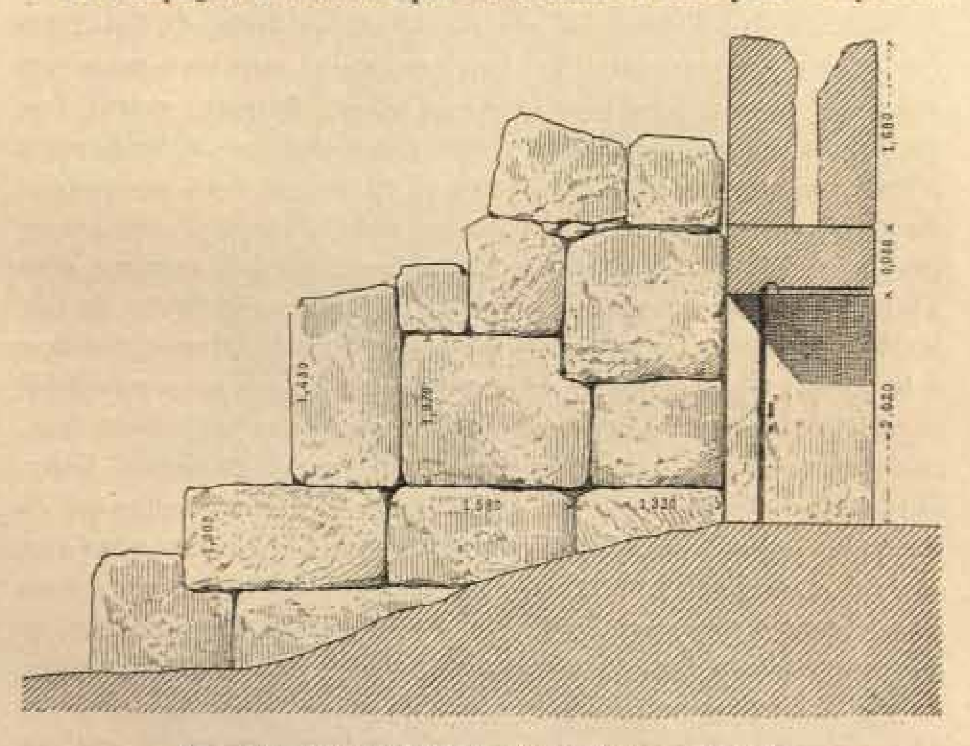
97. — Porte du nord. Élévation. Vue prise du dedans. *Expédition de Morée*, t. II, pl. 65.

Les voyageurs qui ont visité la Grèce au commencement de ce siècle avaient donné de l'enceinte et

1. Schliemann, *Mycènes*, p. 118-119; 194-196.

des portes des représentations et des descriptions qui semblaient avoir épuisé le sujet; cependant, même dans cette partie des constructions qui était visible à tous les yeux, il y avait encore beaucoup à trouver. Personne, jusqu'à M. Tsoundas en 1889, n'avait reconnu le curieux aménagement de l'escalier qui mène au réservoir; mais c'est l'exploration du sous-sol qui a valu à la science des découvertes d'une importance hors ligne, découvertes qui en ont amené, à bref délai, d'autres non moins surprenantes et non moins instructives.

La campagne de fouilles que Schliemann a entreprise à Mycènes,



98. — Porte du Nord. Coupe. *Expédition de Morée*, t. II, pl. 65.

dans l'été de 1876, marque une date mémorable dans l'histoire de l'archéologie.

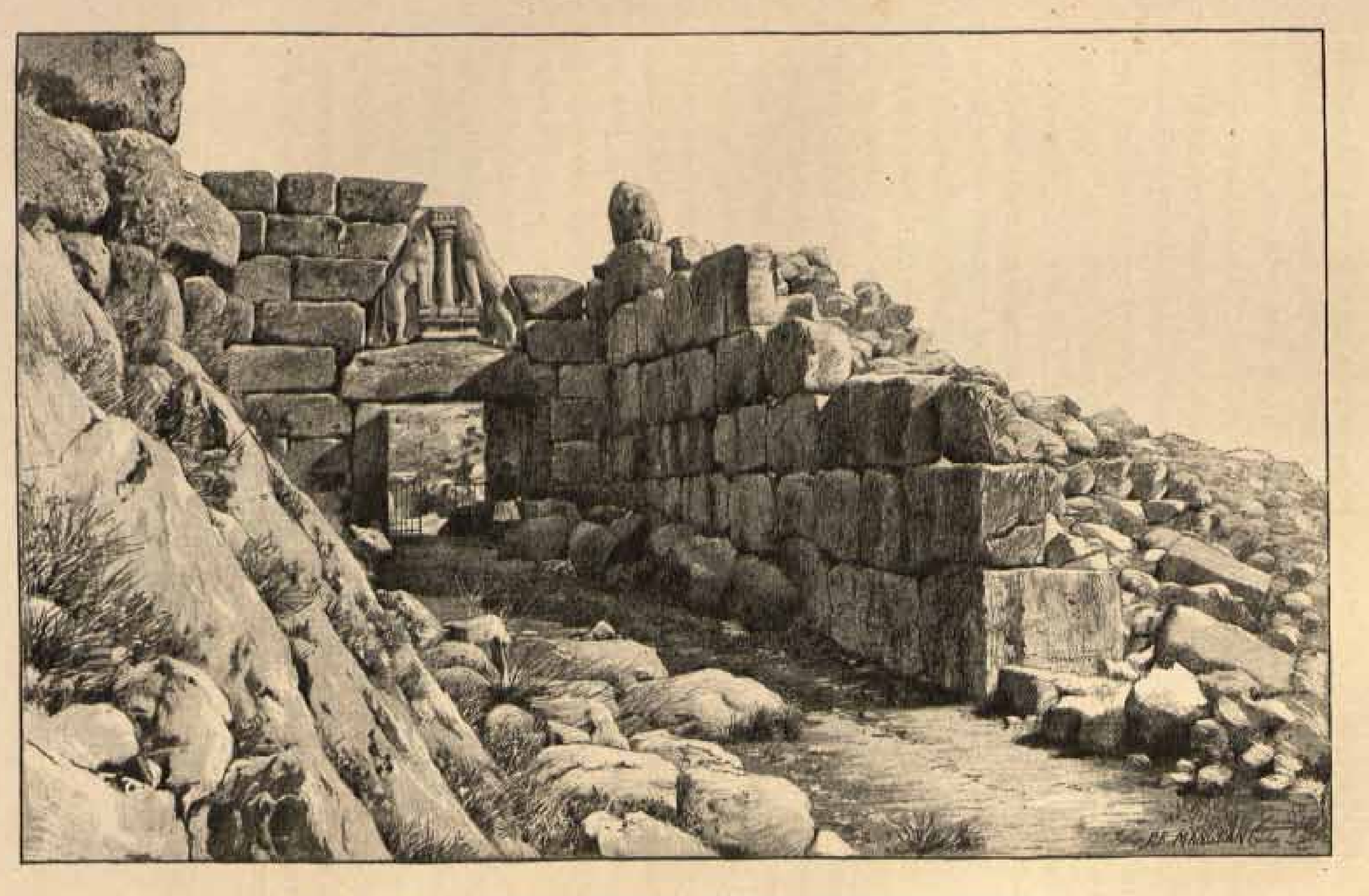
Schliemann avait, au printemps de 1874, creusé trente-quatre puits dans l'intérieur de l'acropole, surtout pour tâter le terrain. En 1876, au mois d'août, il recommença les fouilles avec un plus grand nombre d'ouvriers; il s'occupa de dégager la Porte aux lions; en même temps, il ouvrait une tranchée en dedans et au sud de cette porte, là où, d'après la configuration des lieux, devait passer la route qui montait vers le sommet du rocher. Quinze jours ne s'étaient pas écoulés que, de ce côté, en arrière de la courbe saillante que

décrit là le mur d'enceinte, il rencontrait une nécropole inviolée, où il a, dans toute la force du terme, remué l'or et l'argent à la pelle. C'était à quelques pas du bas-relief célèbre; de tous les voyageurs qui avaient visité Mycènes, il n'en était pas un auquel fût venue la pensée que ce coin de terre pût cacher de pareils trésors. On a parlé, à ce propos, de chance et de hasard heureux. La chance, c'est bientôt dit. Sans doute il est arrivé que la mauvaise fortune refusât à de vaillants explorateurs la joie et la gloire de découvertes qui leur semblaient dues; leurs travaux se sont arrêtés à une faible distance de monuments que d'autres ont ensuite exhumés à moins de frais[1]. Les fouilles ont leurs mécomptes et leurs surprises; mais les hommes qui ont gagné à ce jeu les plus gros lots avaient toujours mérité leur succès, tout au moins par leur persévérance obstinée. Si Schliemann n'avait pas ainsi multiplié les puits et s'il ne les avait pas poussés toujours, quelle que fût l'épaisseur du remblai, jusqu'à une grande profondeur, il ne s'en serait pas trouvé deux, dans le nombre, pour l'avertir, par la nature des objets qu'ils lui avaient livrés, de l'intérêt que pourrait présenter le déblaiement de la terrasse contiguë à la porte[2]; si, au bout de deux ans, il n'était pas venu reprendre et poursuivre l'œuvre interrompue, ces premières indications n'auraient servi à rien; tout le travail antérieur aurait été perdu. Enfin, la plupart du temps, les héros de cette chasse aux antiquités ont dû leurs plus beaux succès à quelque intuition rapide qui leur a fait voir ce dont leurs émules ne n'étaient pas avisés, qui leur a montré un rapport non encore aperçu entre tel ou tel passage d'un historien ou d'un géographe ancien et certains aspects du terrain, certains vestiges du passé. Le plus bel exemple que l'on puisse citer de ces coups de génie, ce sont les observations et c'est le raisonnement qui ont révélé à Mariette ce chemin qu'il devinait sous l'épaisseur des montagnes de sable, l'avenue de sphinx au terme de laquelle il entrevoyait les caveaux du Sérapéum.

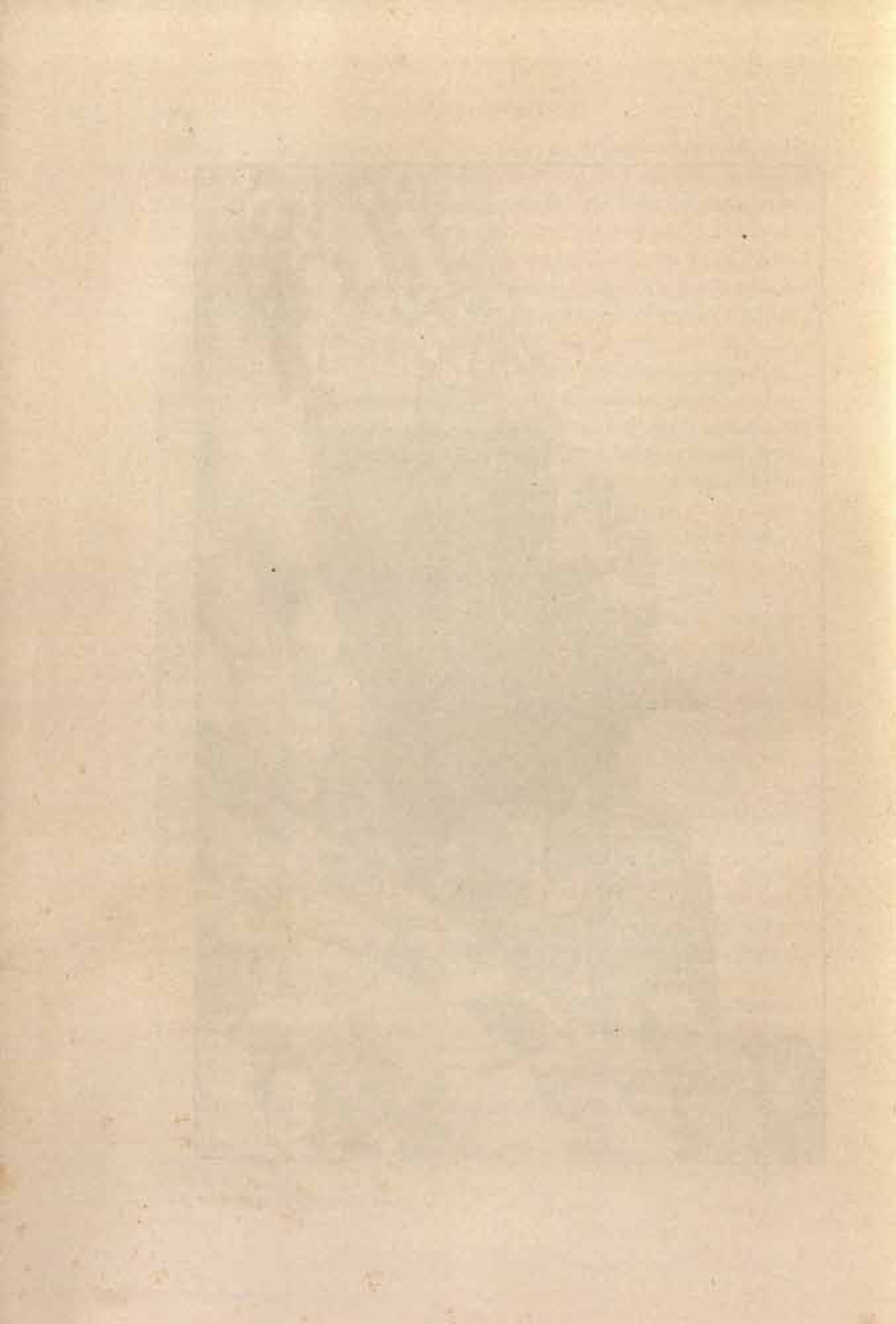
En dedans de la Porte aux lions, entre la muraille de la citadelle et les pentes occidentales du rocher, il y avait une terrasse, inégale

1. C'est ce qui est arrivé, par exemple, à MM. de Vogüé et Duthoit, à *Athienau*, dans l'île de Chypre. Quelques années avant M. de Cesnola, ils avaient fouillé le sol de Golgos, et leurs tranchées ont effleuré, sans le rencontrer, ce temple dont ils auraient certainement relevé les dispositions curieuses avec plus de précision que ne l'a fait l'explorateur moins préparé à cette tâche auquel est échu l'honneur de la découverte (*Hist. de l'Art*, t. III, p. 272-276).

2. Schliemann, *Mycènes*, p. 118.



99. — La porte aux Lions. Vue perspective. D'après une photographie de Dœrpfeld.



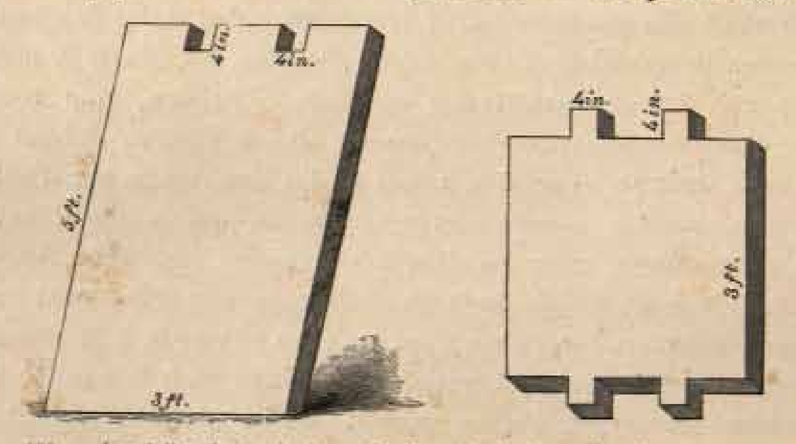
et bossuée, que l'on sentait formée d'un amas de décombres et où les premiers sondages avaient signalé la présence de débris d'une céramique très primitive (fig. 90, C). On trouva des plaques de calcaire dont les unes étaient lisses et les autres décorées de motifs d'ornement ou de figures d'hommes et d'animaux[1] : quelques-unes étaient renversées; la plupart étaient encore debout, et leur pied était engagé entre des blocs qui le serraient très fortement; ce ne fut pas sans peine que l'on put les arracher à cette sorte de scellement quand on les déplaça pour continuer la fouille[2]. A leur forme trapézoïdale, au soin avec lequel avaient été taillées et dressées celles mêmes qui ne portaient pas d'images, au caractère des représentations, Schliemann, qui cherchait des tombeaux, crut reconnaître des stèles funéraires, et il poussa le travail avec encore plus d'ardeur. Bientôt, à 30 mètres de la porte, on découvrait une enceinte circulaire, que constituaient deux rangées concentriques de dalles placées debout sur leur grande tranche, et reliées, à leur partie supérieure, par d'autres dalles plus petites, posées horizontalement, qui s'assemblent, à tenons et mortaises, avec les éléments verticaux (fig. 100). Aujourd'hui, sur plusieurs points de la circonférence, ces dalles sont fortement inclinées vers le centre; c'est qu'elles ont cédé à la pression des terres éboulées qui, par endroits, les ont tout à fait renversées et couchées sur le sol. On ne saurait douter qu'elles n'aient été autrefois posées droites; c'est à angle droit que se coupent toutes leurs faces. Elles ont de 1 mètre à 1^{m},50 de haut. Le vide qui les séparait, large de près d'un mètre, avait été comblé avec de la terre et de la pierraille; elles jouaient donc ici le rôle des deux parements d'un mur, que les dalles de couverture empêchaient de s'écarter. Le dessus de ce mur offre l'aspect d'un banc; mais ce n'est là qu'une apparence trompeuse; on n'a jamais dû s'asseoir sur ce prétendu banc; qui l'aurait tenté aurait eu les jambes pendantes en l'air, loin du sol. Ce mur règne autour d'une esplanade ronde, de 26^{m},50 de diamètre,

1. Schliemann parle de conduites d'eau, faites de grandes dalles non jointives, et de douze réservoirs qu'il aurait rencontrés à l'entrée du cercle, au début de ses travaux (*Mycènes*, p. 147-148). La carte de Steffen ne porte pas trace de ces conduites ni de ces réservoirs. Belger a montré que la relation de Schliemann porte là la marque de l'embarras qu'il a éprouvé avant de savoir de quelle nature était l'ensemble auquel il s'attaquait (*Archeologischer Anzeiger*, 1891, p. 71). Il a pris pour une conduite les dalles dont était pavé le passage qui donnait accès au cercle, et pour des réservoirs l'intervalle compris entre les deux parements du mur, où des plaques transversales posées, à intervalles égaux, contrebuttaient les deux parois et formaient comme des cloisons.

2. SCHLIEMANN, *Mycènes*, pp. 240-241.

mesure prise dans œuvre. Il y avait au nord, en face du portail de l'acropole, une interruption de la clôture, une entrée, avec jambages dépassant la hauteur de la balustrade, qui donnait accès à l'intérieur du cercle; peut-être y avait-il, du côté opposé, une semblable ouverture; mais le plan ne se laisse plus rétablir d'une manière certaine, beaucoup de dalles étant tombées depuis longtemps ou ayant été déplacées par les fouilles. C'est au nord-ouest de la terrasse, où elles reposaient sur un mur de soutènement, que les dalles étaient le mieux conservées; ailleurs, elles étaient assises sur la roche vive; elles présentaient partout les mêmes dispositions (fig. 101).

En dégageant les dalles du pourtour et les premières stèles,

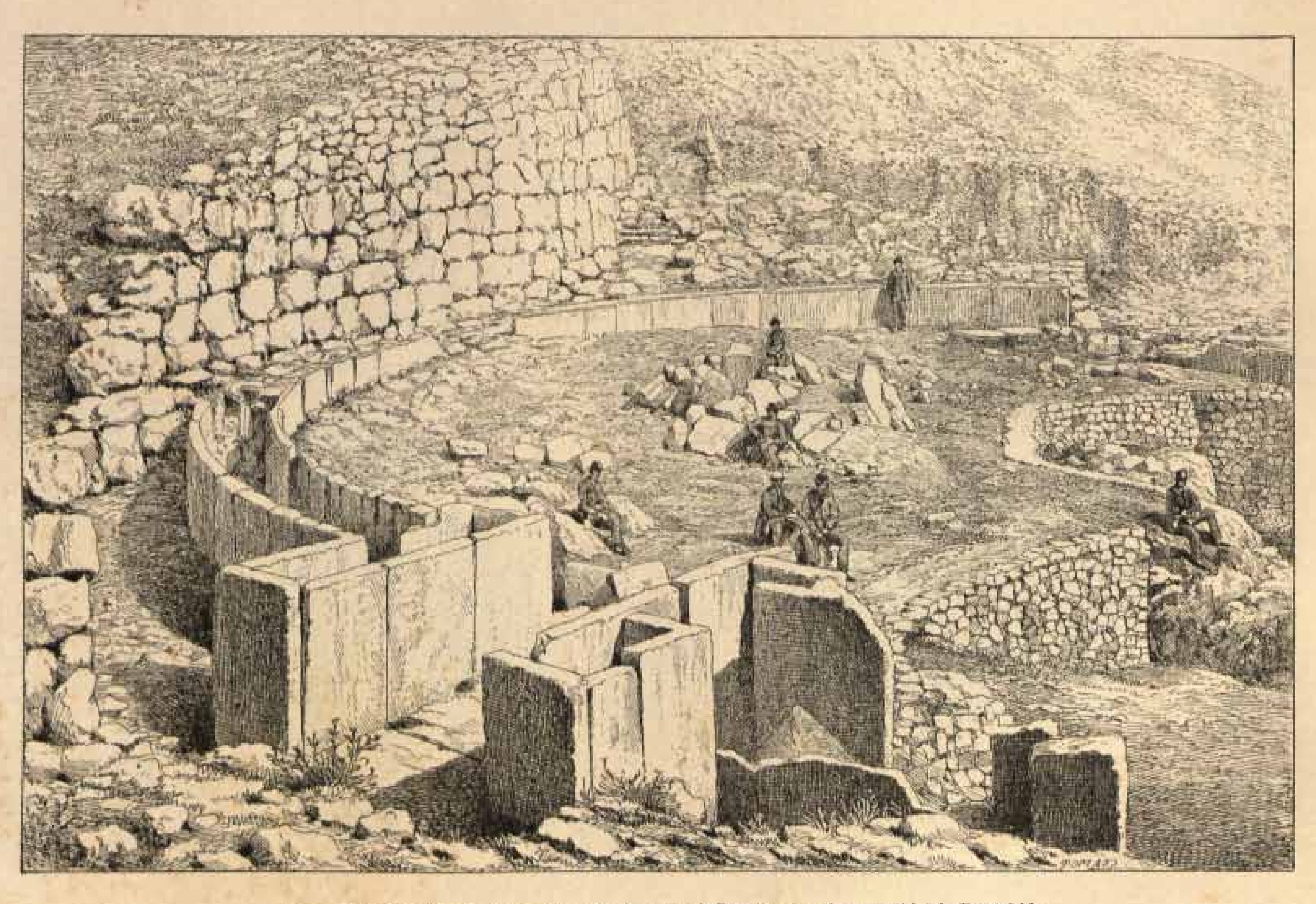


100. — Les dalles du cercle, les verticales et les horizontales. *Mycènes*, fig. 190.
Dimensions indiquées en pieds et pouces anglais.

Schliemann était arrivé à une profondeur de trois à quatre mètres; il avait fait apparaître un ensemble qui se composait d'une clôture circulaire et de neuf stèles dressées sur plusieurs points de cette esplanade[1]. Ce n'était pas pour s'arrêter au moment même où chaque coup de pioche rendait plus vraisemblable son hypothèse de tombes royales à trouver dans l'acropole. Il savait son Pausanias par cœur et il se rappelait ce que celui-ci rapporte du « cercle de pierres » qui entourait, à Némée, la tombe d'Opheltès, et des autels que renfermait cette enceinte[2]. Il approfondit donc la tranchée, et l'on est en

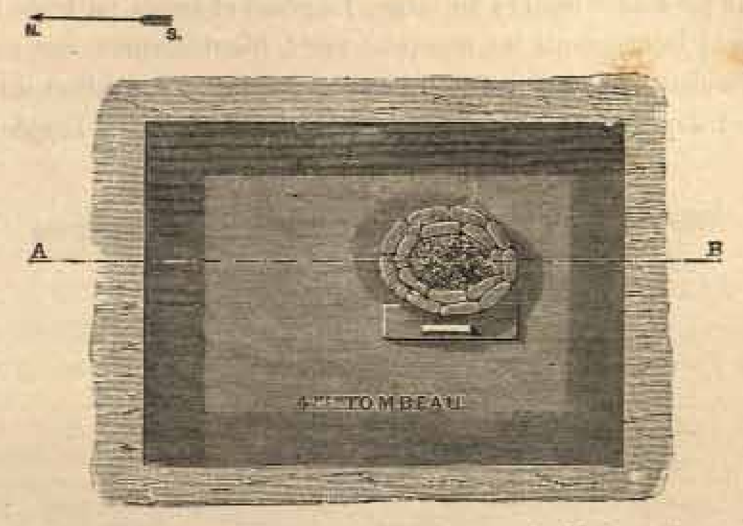
1. L'état des fouilles et l'aspect que présentait alors l'esplanade sont représentés, comme dans un procès-verbal, par la gravure que donne Schliemann dans sa planche VII, intitulée *Vue panoramique des fouilles*; cette gravure est l'exacte transcription d'une photographie. On y constate que les stèles ont leur pied juste au même niveau que les dalles du mur. L'autel, au contraire, n'est pas visible; c'est que, se trouvant à un niveau inférieur, il était encore caché dans le remblai au moment où a été prise cette vue.

2. Θριγκὸς λίθων, PAUSANIAS, II, XV, 3.



101. — Vue du cercle de dalles dans son état actuel. D'après une photographie de Dœrpfeld.

droit de regretter qu'avant de continuer à s'enfoncer au cœur du remblai il n'ait pas levé un plan et pris des vues du groupe de monuments qu'il avait dégagé. Dans sa hâte un peu brutale d'avoir le



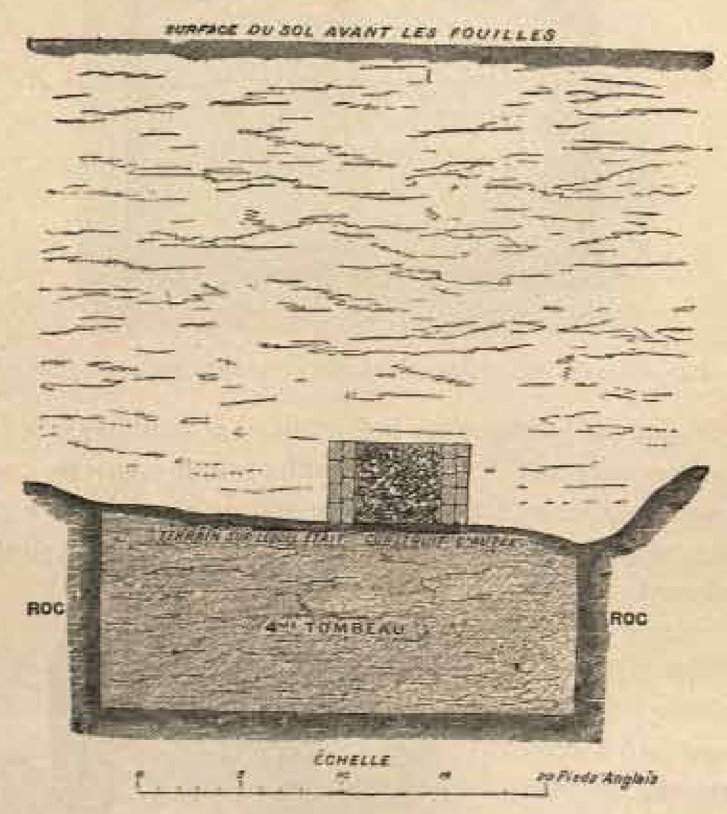
102. — Plan de l'autel et du tombeau qu'il surmontait. *Mycènes*, plan F.

mot de l'énigme, il négligea ces précautions; il bouleversa le terrain. A trois mètres plus bas, il trouvait d'ailleurs une nouvelle confirmation de ses espérances. C'était, vers le sud du rond, bâti en pierres, un de ces massifs, percés au milieu d'une ouverture cylindrique, qui paraissent, à cette époque, avoir servi d'autels (fig. 102, 103 et 104); nous en avons déjà trouvé un exemple à Tirynthe (fig. 81, 82). La conjecture semblait de mieux en mieux fondée; cet autel de type archaïque, n'était-ce pas l'instrument et le témoin des cérémonies qui avaient été jadis célébrées ici en l'honneur des morts? Il y avait d'autant moins lieu d'en douter que, tout autour de cet autel et au même niveau, on ramassait des dents de sanglier, des cornes de taureau, de chèvres et de cerfs, des os de tous ces animaux; ce devaient être les restes de toutes les victimes sacrifiées en ce lieu, pendant de longues années. Il y avait aussi des débris de crânes



103. — L'autel. Vue perspective. *Mycènes*, plan F.

et d'ossements humains, qui annonçaient le voisinage d'un cimetière[1]. On poursuivit donc la fouille; on atteignit le roc et l'on y reconnut, vers la fin d'octobre, une vaste cavité rectangulaire, de 8 mètres de long sur près de 3 mètres de large. La pluie changea en boue le fond du trou et interrompit les travaux; mais, bientôt après, sur un autre point du chantier, on constatait l'existence d'une excavation du même genre, et depuis lors aucun accident ne contraria plus l'exploration,



104. — Coupe du terrain, de l'autel et du tombeau. *Mycènes*, plan F.

qui ne cessa pas de donner les résultats les plus imprévus et les plus curieux. Nous laissons la parole à Schliemann : « A une profondeur de 4m,50 au-dessous du niveau supérieur du roc et de 7m,50 au-dessous du sol tel qu'il était avant les fouilles, j'arrivai, dit-il, à une couche de cailloux dans laquelle je découvris, à 90 centimètres de distance l'un de l'autre, les restes de trois corps humains. Tous les trois avaient la tête tournée vers l'est et les pieds vers l'ouest. Ils

1. Milchœfer, *Athenische Mittheilungen*, t. I, p. 308.

n'étaient séparés que par ce lit de cailloux sur lequel ils reposaient de la surface bien nivelée du roc[1]. »

On a trouvé en tout six fosses de ce genre; cinq ont été découvertes par Schliemann, et une sixième, qui est tout au sud du cercle, a été dégagée l'année suivante par l'éphore Stamatakis, qui avait assisté, comme délégué du ministère, aux fouilles de Schliemann et qui les continua aux frais de la Société archéologique[2].

Les dispositions sont partout à peu près les mêmes. C'est le roc, évidé, qui forme la cuvette des tombeaux, dont le fond est à 7, 8 ou 9 mètres au-dessous du niveau du sol antérieur aux fouilles; la roche vive ne se trouvait pas partout, dans l'intérieur du cercle, à la même distance de la surface[3]. La profondeur de ces trous n'est pas non plus partout la même; elle varie entre 3 et 5 mètres (fig. 105). Les

1. SCHLIEMANN, *Mycènes*, p. 234.

2. SCHLIEMANN, *Mycènes*, ch. XI. Schliemann affecte de ne pas nommer Stamatakis, dont le concours lui avait pourtant été très utile. Stamatakis avait tenu, pendant tout le cours des travaux, un journal des fouilles; il avait du coup d'œil et le goût de l'exactitude. Par malheur, il est mort, le 31 mars 1885, un an après avoir été nommé éphore général des antiquités. Tous ceux qui s'intéressent aux choses mycéniennes souhaiteraient vivement voir publier ce journal, qui ferait peut-être la lumière sur certains points restés obscurs dans la relation de Schliemann, et la Société archéologique avait fait espérer qu'elle se chargerait de ce soin; mais des difficultés se sont élevées entre elle et les héritiers de Stamatakis; un procès s'est engagé, et, en attendant qu'il se termine, les précieux manuscrits restent toujours inédits. A défaut de ce document, on peut utiliser, pour compléter le récit si vague et si décousu de Schliemann, une note que Milchœfer, après avoir visité, vers la fin de 1876, les chantiers de Schliemann, a publiée sous ce titre : *Die Ausgrabungen in Mykene* (*Athenische Mittheilungen*, t. I, pp. 308-327). Voir aussi la description succincte, mais très précise, que Furtwængler a donnée, d'après ses observations personnelles, du cercle et de ses monuments (*Mykenische Vasen*, pp. 50, 51). Il a visité les lieux peu de temps après la clôture des fouilles, au printemps de 1878. Il y a enfin à tenir grand compte de la critique si nette et si pénétrante à laquelle Belger a soumis tous les témoignages qui ont trait à ces fouilles, dans trois articles de la *Berliner philologische Wochenschrift*, écrits pour apprécier et discuter le livre de Schuchardt (1891, n[os] 36, 37 et 38).

3. Pour s'orienter et faciliter les renvois, il a fallu donner des numéros d'ordre aux tombeaux. Schliemann a assigné le numéro 1 à celui qu'il avait reconnu en premier lieu, et ainsi de suite. Stamatakis, qui avait été chargé de prendre livraison des objets trouvés et qui les a ensuite installés et rangés au musée d'Athènes, a numéroté les tombes d'après l'ordre dans lequel il en a retiré le contenu. Les deux manières de compter se valent; elles sont également conventionnelles; mais, avec Schuchardt et Furtwængler, nous avons cru devoir adopter les numéros de Stamatakis; ils ont l'avantage d'être ceux sous lesquels on trouvera les monuments distribués au Musée central d'Athènes. Voici un tableau qui permettra d'établir la concordance :

Stamatakis.	I	Schliemann.	II
—	II	—	V
—	III	—	III
—	IV	—	IV
—	V	—	I
—	VI	—	VI

dimensions ne diffèrent pas moins d'une sépulture à l'autre. Les fosses sont toutes rectangulaires ; mais il y en a une (n° II) qui ne mesure que 2 ,75 sur 3 mètres, tandis que la plus grande de toutes (n° IV) a 6 ,75 de long sur 5 mètres de large ; aussi la première ne renfermait-elle qu'un seul squelette, tandis que la seconde en a reçu jusqu'à cinq. On a pu faire, pour chaque sépulture, le compte des morts. Tous ceux qui avaient été couchés dans ces cavités de la roche s'y sont retrouvés, avec les objets de tout genre, vases, armes, bijoux, qui avaient été déposés auprès d'eux pour meubler leur dernière demeure. On a recueilli quinze squelettes, dont deux ou trois de femmes, et deux d'enfants. Ils étaient étendus là, au plus creux de la fosse, qui, au-dessus d'eux, était remplie par une sorte de terreau auquel étaient mêlés des cailloux, des fragments de plaques de schiste et de nombreux éclats de bois. Beaucoup de ceux-ci ne paraissaient pas avoir jamais été attaqués par le feu ; mais d'autres, au premier choc, se réduisaient en une poudre noirâtre. Sans doute il y a, au Musée d'Athènes, quelques tas d'une matière brune et pulvérulente qui a bien l'air d'être de la cendre ; mais Schliemann n'a-t-il pas, plus d'une fois, pris pour de la cendre des détritus formés par une lente altération des fibres, que l'humidité fait pourrir, désagrège et noircit? Il croyait fermement que les restes si inopinément décou-

105. — Coupe jusqu'au roc du terrain enfermé dans le cercle de dalles. *Mycènes*, plan BB.

verts étaient ceux de héros des poèmes homériques, des acteurs du drame sanglant qui s'était joué à Mycènes au lendemain de la prise de Troie, et il ne pouvait admettre que les corps des Atrides n'eussent pas été brûlés comme l'avaient été, d'après l'*Iliade*, ceux de Patrocle et d'Hector. Sous l'empire de cette préoccupation, il ne manqua pas de prendre pour des traces de fumée les taches que le contact des matières en décomposition avait laissées sur les parois du roc[1].



106. — Os humain entouré d'un ruban d'or. *Mycènes*, fig. 459. Aux 3/8 de la grandeur naturelle.

Cependant l'explorateur pouvait-il croire que les corps qu'il rencontrait ici eussent été brûlés sur un de ces bûchers d'où l'on ne retire, quand la flamme est tombée, que quelques os calcinés, qui ne se conservent que confiés à l'abri protecteur d'une urne ou d'un coffret? Ces corps, tout le démontre, ont été mis tout entiers dans la tombe. Ici, c'est un crâne dont une partie adhère encore au diadème qui le ceignait[2]; là, c'est un fémur autour duquel demeure fixée la bande d'or qui servait tout ensemble à attacher la jambière et à la décorer (fig. 106)[3]; là enfin, c'est un corps dont toute la partie supérieure, la tête et la poitrine, est comme momifiée (fig. 107)[4]; une feuille d'or est posée sur le front; la peau adhère aux os; les yeux ont leurs paupières; les trente-deux dents sont plantées dans leurs alvéoles; à la longueur des fémurs, on devine un homme d'une stature très élevée. A cette belle denture et à cette haute taille, Schliemann n'avait-il pas tout d'abord reconnu dans ces restes la dépouille mortelle du roi des rois, d'Agamemnon en personne? Dans les fosses mêmes où il n'est resté des corps, plus maltraités par le temps, que de

1. Stamatakis paraît avoir partagé l'erreur de Schliemann au sujet de la combustion dans le tombeau (*Athenische Mittheilungen*, III, p. 277). L'appréciation d'un observateur aussi exact mérite d'être signalée; les raisons qu'il allègue à l'appui de cette hypothèse ne sont pas de nature à entraîner la conviction. Pour Mycènes, il relève en tout des traces de fumée dans une des tombes du cercle, et en même temps, pour l'Héræon, il reconnaît y avoir recueilli « beaucoup d'ossements humains qui ne portent aucune trace de combustion » (p. 277).

2. Schliemann, *Mycènes*, p. 264.

3. Schliemann, *Mycènes*, p. 310.

4. Schliemann, *Mycènes*, pp. 378-380.

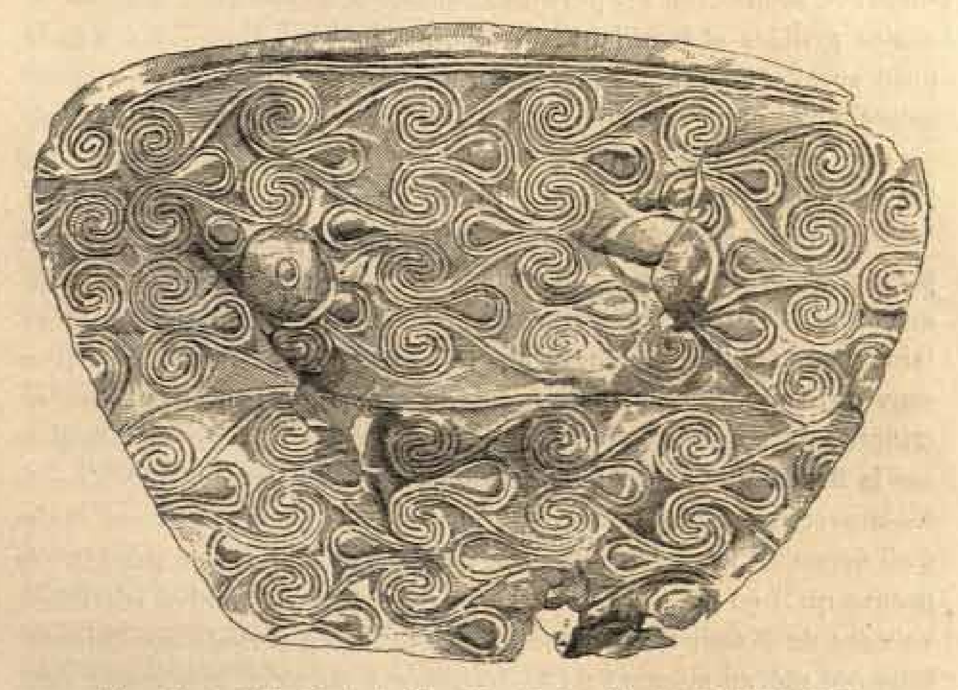
très faibles débris, la position et le caractère des diverses pièces de la parure mortuaire attestent que celles-ci ont été appliquées sur le cadavre alors qu'il gardait encore intactes les formes de la vie. Plusieurs de ces tombes renfermaient des masques d'or qui semblent avoir été moulés sur nature. Or ces masques, peut-on se les représenter autrement que posés sur le visage même dont ils reproduisent les traits, ces traits dont ils assureraient la durée, pendant que la chair se détruirait derrière la mince feuille de métal? Même observation pour les diadèmes, pour ces plaques qui s'arrondissaient autour du col et pour celles qui s'étalaient sur la poitrine comme de larges cuirasses (fig. 108), surtout enfin pour ces vêtements dont la matière s'est évanouie, mais que l'on devine à la présence de tant de menus ornements, percés de petits trous qui n'ont pu servir qu'à décorer une étoffe sur laquelle ils étaient cousus en très grand nombre. Beaucoup de ces masques, de ces plaques et de ces ornements ont été trouvés aplatis par la pression des pierres et des terres accumulées dans ces cavités; mais aucun d'eux ne porte la marque du feu et n'a subi même un commencement de fusion[1]. C'est ce dont Schlie-



107. — Partie supérieure d'un corps trouvé dans la tombe II. D'après une peinture exécutée aussitôt après la découverte. *Mycènes*, fig. 454.

1. Schliemann affirme que beaucoup des bijoux qu'il a ramassés dans les tombes étaient noircis par la fumée (*Mycènes*, p. 245, 268, etc.); or beaucoup de ces bijoux sont des plaques ou plutôt des feuilles d'or extrêmement minces, qu'il retrouve dans un état de conservation merveilleuse. Si ces plaques avaient été cousues sur des vêtements qui auraient été brûlés dans la fosse, les légers reliefs de ces ornements n'auraient plus la netteté qu'ils présentent; tous ces disques seraient à demi fondus ou tout au moins gondolés et tordus par la chaleur, ce qui n'est pas le cas. Là où Schlie-

mann n'a pas pu ne point s'apercevoir; aussi s'exprime-t-il d'ordinaire comme s'il croyait, avec nous, que le corps a été enseveli revêtu de ce costume d'apparat et de ces riches joyaux; mais, d'autre part, il ne lui entrait pas dans l'esprit que les funérailles de ses héros n'eussent pas été célébrées par les rites qu'il trouvait décrits dans Homère. Pour sortir d'embarras, il s'avisa d'une hypothèse bizarre : il imagina une inhumation où la flamme jouait son rôle, une incinération qui ne réduisait pas en cendres les chairs et les os,



108. — Pectoral d'or. Dessin de Saint-Elme Gautier. D'après une photographie. $0^m,525$ de large sur $0^m,365$ de haut.

je ne sais quel singulier et invraisemblable compromis entre deux rites qui semblent, par définition, s'exclure l'un l'autre. Il supposa que les morts, descendus dans la fosse, y avaient été entourés d'un amas de bois auquel on avait mis le feu; les cailloux sur lesquels repose le cadavre auraient été placés là pour que l'air pût passer entre leurs interstices et alimenter la flamme[1]; mais, même en pre-

mann a vu des traces de fumée, il n'y avait que l'effet du contact prolongé d'une terre humide, où se décomposaient lentement les chairs et les os des cadavres, les étoffes de laine qui les enveloppaient et le bois des planches posées sur l'orifice des douves. Peut-on s'étonner que, plongés pendant des siècles dans un pareil milieu, les métaux précieux se soient salis et couverts d'une sorte de vernis sombre?

1. SCHLIEMANN, *Mycènes*, pp. 235, 244, 245, 294, 376.

nant cette précaution, il était impossible d'établir, au fond de ces trous, un foyer dont la chaleur fût assez intense pour dévorer les parties molles du corps et pour changer les os en une poussière blanche et friable. Les corps auraient été ainsi non pas brûlés, mais seulement roussis, comme des porcs ou des poulets qu'on échaude.

Ensuite, comment aurait-on procédé à cette toilette du mort dont témoignent les ornements qui ont été recueillis dans les sépultures? Se figure-t-on les personnes chargées de ces soins maniant ces chairs grillées et habillant de longues robes ces cadavres dont la peau aurait été entamée par le feu? Si celui-ci avait fait son œuvre, même d'une manière imparfaite, aurait-on retrouvé presque intacte, comme celle d'une momie, cette tête dont nous avons reproduit l'image? Tout cela est de la dernière invraisemblance.

Mais les cendres? dira-t-on. Des cendres, Schliemann, avec son parti pris, a dû en voir beaucoup plus qu'il n'y en avait réellement; mais si on en a vraiment recueilli dans les tombes une certaine quantité, il n'y a rien là qui ne s'explique aisément, même pour ceux qui repoussent l'hypothèse de la crémation. On offrait des sacrifices aux morts, sacrifices où les membres des victimes fumaient sur la flamme de l'autel; ces membres étaient ensuite jetés dans la fosse avec les cendres et les charbons qui s'étaient collés aux chairs d'où découlait la graisse. Ce n'est pas là une supposition gratuite; la preuve qu'il en était ainsi, on l'a trouvée dans des tombes rupestres, voisines de Nauplie, qui datent de cette même période mycénienne. Elles ont été, au moment de la découverte, étudiées avec grand soin, et l'on a constaté que « les corps y avaient été déposés intacts et que l'on ne saurait admettre qu'ils aient passé par le feu du bûcher »[1]. Il n'en est pas moins vrai que l'on a constaté des traces de cendre et de fumée sur deux petits vases qui étaient placés près de l'un des squelettes. Dans l'espace compris entre la tête des morts et la paroi contiguë du caveau étaient semés des os de mouton ou de chèvre; d'autres os étaient répandus sur les corps, et, dans un tombeau voisin, ces mêmes os ont reparu, mêlés à des cornes de chèvre. Tout cela, les cornes, les os et les vases, ce sont les débris des offrandes funéraires, que des mains pieuses ont ramassés parmi les tisons du brasier pour les déposer dans la tombe. Les restes des animaux étaient

1. LOLLING, *Ausgrabungen am Palamidi*, pp. 154-155 (*Athenische Mittheilungen*, t. V, 1880).

censés servir de nourriture au défunt, et l'habitude a toujours persisté chez les Grecs de brûler avec le mort certains des objets qui lui avaient appartenu, objets dont les fragments étaient ensuite enfermés dans sa dernière demeure. Il n'est pas de musée où l'on ne trouve quelqu'un de ces vases qu'a enfumés ou décolorés, suivant qu'elle a été plus ou moins forte, la chaleur du bûcher.

Si la cérémonie même des funérailles a pu fournir ainsi au tombeau son contingent d'or et de cendres, celui-ci a dû s'accroître encore d'une autre manière, par l'apport des sacrifices qui se célébraient d'année en année, en l'honneur des ancêtres, sur le lieu même de leur sépulture. Ce culte, l'existence et la persistance en avaient été révélées par l'autel cylindrique dont le pied est à un mètre audessus du quatrième tombeau (fig. 102-104); ce qui complète la démonstration, c'est le fait bien attesté que tout le sous-sol de la terrasse enclose dans le cercle de dalles était en grande partie composé de ces résidus de l'offrande. Comment ceux-ci ont pu pénétrer jusqu'au plus creux des fosses et s'y confondre avec le dépôt contemporain de l'ensevelissement, c'est ce que l'on n'aura pas de peine à comprendre pour peu que l'on se fasse une juste idée de la manière dont furent couvertes les tombes creusées dans le roc.

Schliemann était parti de l'idée que chacune de ces tombes n'avait pas reçu d'autres hôtes que les personnages fameux mentionnés par Pausanias, et il en avait conclu qu'elle avait été comblée après les funérailles; on aurait rejeté la terre sur les restes du bûcher, sur les cadavres et sur tout le riche appareil de la parure et du mobilier mortuaires. Schliemann a cru trouver, dans un des tombeaux, des traces de remaniement[1]; ce serait, dans son système, l'effet d'une violation de sépulture qui aurait eu la cupidité pour mobile.

A première vue, il paraît peu vraisemblable que l'on ait ainsi revêtu les morts d'habits somptueux, tout constellés d'or et d'argent, qu'on les ait couronnés de diadèmes d'une si fine exécution et que l'on ait disposé autour d'eux tous ces vases, vases de métal et vases d'argile, pour infliger au corps, sur l'heure même, le contact de la fange humide et pour écraser brutalement sous ce poids tous ces objets fragiles et précieux. Ce que l'on s'attendrait à rencontrer ici, c'est quelque chose d'analogue aux chambres du *mastaba* de la Basse-Égypte ou de la *syringe* thébaine, c'est un caveau où les morts,

1. SCHLIEMANN, *Mycènes*, p. 377.

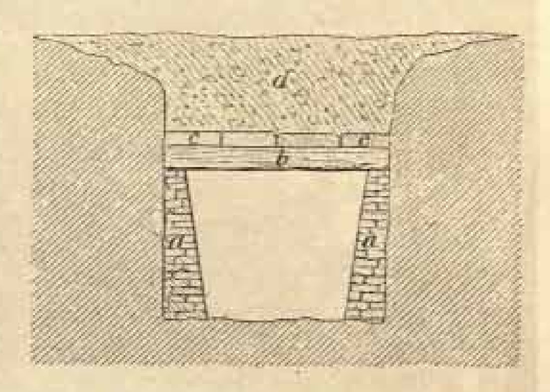
entourés de tous ces objets familiers et de tout ce luxe royal, auraient été placés, au début de cette vie indéfinissable et mystérieuse qu'ils allaient mener sous la terre, dans les conditions les meilleures de logement et d'installation que la piété des survivants pût procurer à ces ombres vénérées.

Schliemann n'avait pas fait ces réflexions; aussi n'a-t-il point saisi les indices qui auraient pu lui révéler le vrai caractère de ces sépultures. Mais ceux-ci n'ont pas échappé à l'esprit plus libre et plus critique du collaborateur qu'il avait, depuis 1882, associé à ses recherches. M. Dœrpfeld n'avait pas pris part aux fouilles premières de l'acropole mycénienne; il était alors occupé à Olympie; mais les fouilles de Tirynthe, en 1885 et 1886, le retinrent longtemps en Argolide, et il eut alors l'occasion de visiter Mycènes et d'étudier les questions que les découvertes antérieures avaient posées sans toujours les résoudre. Pour fixer ses incertitudes, il interrogea donc nombre de ceux qui, comme témoins ou comme ouvriers, avaient assisté à l'ouverture des tombes, et il recueillit ainsi des renseignements qui lui permirent de se faire une opinion personnelle[1]. Schliemann mentionnait des plaques de schiste dont aurait été formé le revêtement des petits murs, épais de cinquante à soixante-dix centimètres, qui, bâtis en moellons et légèrement inclinés en talus, étaient appliqués contre les parois des fosses et en rétrécissaient le vide[2]. M. Dœrpfeld apprit, au cours de son enquête, que l'une de ces plaques, une sorte de dalle, avait été trouvée sur l'un des squelettes, et ce fut pour lui un trait de lumière. Il n'y a pas apparence que cette plaque ait été posée tout exprès sur le corps, car on ne rencontre rien de pareil dans les autres tombes. D'autre part, si l'on écarte l'invraisemblable hypothèse du bûcher, il n'en faut pas moins rendre raison de la présence du bois qui abonde au fond de ces douves. Enfin, si elles avaient dû être remplies de terre dès qu'y auraient été couchés les cadavres, pourquoi aurait-on compliqué inutilement le travail en prenant la peine d'adosser ces murs au rocher? Ces murs, si on les a construits, c'est qu'ils avaient un poids à porter, le poids d'un couvercle qui, placé sur la tombe, en faisait une chambre close (fig. 109). Le cadre de maçonnerie s'arrêtait à une certaine distance des bords de la cuve, et la crête du mur offrait une plate-bande sur laquelle reposaient les extrémités de poutres qui soutenaient des dalles de schiste. Quand

1. SCHUCHARDT, *Schliemann's Ausgrabungen*, pp. 190-193.
2. SCHLIEMANN, *Mycènes*, pp. 234, 244, 203, 373, 376.

la terre avait été rabattue et foulée au-dessus de ces dalles, rien ne décelait aux yeux l'emplacement de la tombe; mais rien pourtant n'était plus facile que de la rouvrir si l'on voulait y introduire quelque nouvel hôte. On avait bientôt fait de soulever une dalle et d'écarter les poutres. L'ensevelissement terminé, les choses étaient remises en l'état. Les traces de dérangement que Schliemann a cru constater dans le cinquième tombeau s'expliquent mieux par une de ces inhumations postérieures que par une tentative de spoliation; la conjecture de l'explorateur s'accorde mal avec la richesse du mobilier que lui a livré cette sépulture.

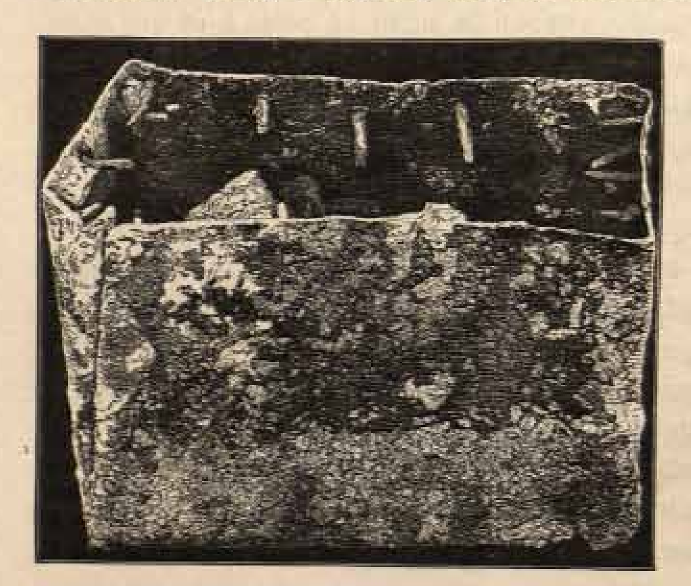
Le résultat des fouilles répond de point en point à ce que donnait lieu de prévoir l'idée que nous nous sommes faite de la tombe. Aménagée comme nous l'avons dit, celle-ci était assez spacieuse pour que les corps et leur parure ne subissent point le contact et la pression du remblai qui bouchait le trou. Schliemann a trouvé sur les squelettes une mince couche d'argile, où il voit une sorte d'enduit que l'on aurait étendu, comme une enveloppe protectrice, sur la dépouille de tous ces morts; mais est-il vraisemblable que, dans ces caveaux, on ait fait resplendir l'or et l'argent au front et sur la poitrine du défunt pour en éteindre l'éclat, au même instant, sous ce crépi de boue? Il y a une explication bien plus simple. Avec quelque soin que fussent ajustées les pierres et les planches du couvercle, elles laissaient toujours passer par leurs interstices une certaine quantité d'eau. Cette eau, en filtrant à travers le sol, se chargeait de terre, et c'est elle qui, en tombant ainsi goutte à goutte sur les cadavres, y forma et y a laissé ce dépôt.



109. — Restitution, d'après Dœrpfeld, d'une des tombes de l'acropole, en coupe. Schuchardt, *Schliemann's Ausgrabungen*, fig. 150. *a*, murs en petits moellons; *b*, poutres; *c*, dalles de pierre; *d*, terre rapportée.

Les dégâts se bornèrent longtemps à ces infiltrations; mais il vint pour chacune de ces tombes un moment où les poutres, attaquées par l'humidité, finirent par se rompre et par s'abattre, entraînant avec elles les dalles de couverture et la terre que celles-ci supportaient. Ces morceaux de bois où Schliemann voulait reconnaître les débris

du bûcher, c'est ce qui reste de ces solives pourries. Les carreaux de schiste étaient dressés contre les parois des fosses ou bien gisaient à plat, dans le fond de la cuvette; or c'est l'une ou l'autre de ces positions qu'ils ont dû prendre, lorsqu'ils ont basculé dans le vide, suivant que la rupture s'est produite à l'un des bouts ou au milieu même du plancher. Schliemann signale de la terre naturelle, comme il dit, mêlée à ce bois et à ces pierres; c'est celle qui avait été rejetée sur le couvercle; elle a glissé dans la fosse jusqu'à ce que celle-ci fût remplie. Cette terre contenait, par endroits, des cendres et des os d'animaux; il n'y a pas lieu de s'en étonner, puisque, comme le prouve l'autel encore trouvé en place, c'est au-dessus même des tombes que l'on immolait les victimes dont le sang et la graisse devaient aller nourrir les morts qui reposaient dans les profondeurs du sol.



110. — Capsule de bronze. *Mycènes*, fig. 323.

C'est M. Dœrpfeld qui a eu le premier l'idée de restituer ainsi la tombe de l'acropole mycénienne, et sa conjecture a été confirmée par une observation que M. Schuchardt a faite au Musée central d'Athènes [1]. Parmi les objets qui proviennent des fouilles de Schliemann, il remarqua, en quadruple exemplaire, une capsule faite d'une très forte feuille de cuivre. Les bords des parois latérales ne sont pas liés par la soudure : ils ont été repliés l'un sur l'autre par le battage au marteau (fig. 110). Ces parois sont traversées par des clous du même métal dont les pointes font saillie dans le vide de la caisse, où elles ont emprisonné, où elles retiennent encore des morceaux du bois dans lequel les clous étaient autrefois plantés. Ces capsules ont fort embarrassé Schliemann. Ce ne pouvaient être des

1. SCHUCHARDT, *Schliemann's Ausgrabungen*, pp. 191-192.

boîtes : point de couvercle; d'ailleurs les clous et les bois témoignaient que jadis l'intérieur de la capsule était plein. Schliemann a donc proposé de reconnaître là des billots de chêne ou de cèdre, doublés de cuivre, qui, posés sous la tête des morts, auraient joué le rôle de ces chevets de bois, d'albâtre ou d'ivoire qui, dans les tombes égyptiennes, rendent ce même service[1]; mais il est obligé de convenir que, dans cette sépulture où les diadèmes ceignaient encore le front des morts, aucune de ces capsules n'a été trouvée sous la tête de l'un des squelettes[2]. D'ailleurs la forme de ces billots ne paraît guère en rapport avec la fonction qu'on leur prête; l'oreiller aurait été bien étroit et bien incommode; or, dans la donnée des croyances naïves qui présidaient alors aux rites des funérailles, ne fallait-il pas que les morts eux-mêmes eussent leurs aises dans ces chambres que l'on meublait si richement à leur intention? La vraie destination de ces capsules, M. Schuchardt l'a devinée : elles garnissaient et protégeaient contre l'humidité les extrémités des poutres sur lesquelles reposaient les dalles de couverture. Le bois qui demeure accroché aux clous, c'est ce qui reste des bouts de la poutre, et l'équarrissage de celle-ci est donné par les dimensions de la doublure. Chaque capsule a 0 ,25 de long, 0m,11 de large et 0m,125 de haut. On n'a pas, il est vrai, trouvé dans les autres fosses d'échantillons de ces armatures; mais le troisième tombeau est celui de tous qui contient les plus belles pièces d'orfèvrerie, ce qui donne à penser qu'il a reçu le plus puissant et le plus opulent des personnages qui ont été enterrés dans ce cimetière; on ne saurait donc s'étonner que des précautions toutes particulières aient été prises ici pour donner au couvercle de la fosse plus d'élégance à la fois et de solidité.

Nous avons achevé de marquer les traits généraux qui caractérisent la disposition de ces sépultures; mais nous ne sommes pas encore en mesure de discuter le problème qu'elles soulèvent. Pour entrer dans ce débat, il nous faut avoir étudié les nécropoles de la ville basse, dont la disposition est tout autre. Alors seulement nous pourrons nous hasarder à donner notre avis sur la question de savoir si, dans les tombes découvertes par Schliemann à l'entrée de l'acropole, on doit, comme Schliemann l'a toujours affirmé, reconnaître celles que mentionne Pausanias. Nous ne nous astreindrons pas non plus à dresser ici l'inventaire, tombe par tombe, des objets

1. *Histoire de l'Art*, t. I, pp. 163, 189-190, fig. 105.
2. SCHLIEMANN, *Mycènes*, pp. 287-288.

recueillis dans cette fouille : ce serait condamner le lecteur à des énumérations et à des répétitions qui lui paraîtraient d'autant plus fastidieuses que nous aurons à décrire les principaux de ces monuments quand nous passerons en revue l'œuvre des diverses industries de la période mycénienne. Une remarque seulement : l'impression que laisse un examen attentif du contenu de ces tombes, examen que rend facile aujourd'hui le classement adopté dans les vitrines du Musée central à Athènes, ne s'accorde point avec celle que Schliemann avait gardée de ses recherches et de ses découvertes[1]. Celui-ci inclinait à croire que chaque tombe n'avait servi qu'une fois et que tous les tombeaux étaient à peu près contemporains. Or les tombes, telles que nous nous les sommes représentées, se prêtaient fort bien à recevoir, lorsqu'il était nécessaire, des hôtes nouveaux, et l'on croit saisir la trace de ces inhumations successives ici dans la position des squelettes et là dans l'aspect différent que présentent, dans une seule et même sépulture, des objets similaires. C'est ainsi que, dans le quatrième tombeau, la facture des masques funéraires offre assez de variété pour qu'il soit difficile d'attribuer tous ces masques à un même ouvrier, ce qui donne à penser qu'ils n'ont pas été commandés et façonnés en même temps[2]; mais ces nuances sont encore plus marquées d'une tombe à l'autre ou plutôt de l'un à l'autre des deux goupes que l'on a cru pouvoir former, en se fondant sur les résultats de la comparaison que l'on avait instituée et poursuivie jusque dans le dernier détail.

Il y a des affinités très sensibles, d'une part, entre les premier, second et sixième tombeaux et, d'autre part, les second, quatrième et cinquième. La troisième et la quatrième tombe ont fourni des ornements d'or qui, bien que déposés dans deux fosses distinctes, paraissent avoir été estampés sur un même moule; nous voulons parler de ces petits modèles qui représentent, en abrégé, des façades de temple (fig. 111). Le troisième et le cinquième tombeau sont les seuls où se soient rencontrées ces plaques rondes du même métal qui étaient jadis collées sur les vêtements, d'où elles se sont détachées quand ceux-ci sont tombés en poussière (fig. 112); mais ce qui caractérise et différencie surtout les deux groupes, c'est que

1. Cette comparaison a été faite, avec beaucoup de soin et de critique, par Schuchardt, dans son chapitre IV. Nous acceptons les conclusions qu'il en tire, dans le § 2 : *Verhältniss der Gräber zueinander*.

2. Schuchardt, pp. 263-265.

dans le premier (I, II, VI), ce sont les vases d'argile qui forment la partie la plus considérable du mobilier funéraire, tandis que, dans le second (III, IV et V), c'est le métal qui tient le plus de place. Là aussi, pourtant, on a trouvé de l'or, de l'argent et du bronze; mais les bijoux et les ustensiles que l'on a tirés de ces matières ont moins d'ampleur et sont d'un travail moins riche, les motifs d'ornement y sont moins compliqués que dans les sépultures de l'autre série. On croit avoir constaté que chacun des groupes comprend une tombe où reposaient des femmes (I et III), et deux tombes où des hommes ont été ensevelis (II et VI, IV et V).



111. — Modèle d'un temple en or. Quatrième tombeau. Grandeur réelle. *Mycènes*, fig. 423.

Si l'on fait la comparaison, d'un groupe à l'autre, pour chaque espèce de tombe, voici ce que l'on observe. Dans le premier tombeau, pas de pendants d'oreilles, de bracelets et de perles d'ambre, comme il y en a dans le troisième; les diadèmes, les pièces pendues à la ceinture, les feuilles disposées en croix sont plus simples. Point de masques dans les tombes d'homme II et IV, point de plaques d'or sur la poitrine, point de baudriers d'or.



112.—Plaque d'or. Grandeur réelle. Troisième tombeau. Dessin de Mangeant d'après une photographie.

Dans le deuxième tombeau, très peu de ces armes qui ailleurs ont été déposées en grand nombre auprès du cadavre.

La conclusion qui s'impose, c'est que ces tombes ne sont pas

toutes l'œuvre d'une même génération de princes et d'ouvriers, c'est qu'elles ont été creusées les unes après les autres, et que, des plus vieilles à celles qui le sont moins, il s'est écoulé un certain temps. Faut-il supposer un demi-siècle ou un siècle? Nous ne saurions le dire; mais, en tout cas, ce temps a suffi pour que, dans cet intervalle, le goût se soit modifié, qu'il se soit produit un changement notable dans la quantité disponible des métaux précieux, ou tout au moins dans l'usage que l'on aimait à en faire. Lequel de ces deux groupes de tombes est antérieur à l'autre? Est-ce, comme on serait tenté de le croire à première vue, celui dans lequel il semble que l'on ait fait moins de frais pour les morts, ou bien au contraire celui que constituent les sépultures les plus somptueuses? C'est encore là un problème des plus obscurs et sur lequel il convient de réserver notre jugement jusqu'à ce que nous ayons achevé d'écrire l'histoire de la civilisation mycénienne. Peut-être, quand nous en aurons étudié la céramique, celle-ci nous fournira-t-elle des données qui nous permettront sinon de trancher la question, tout au moins d'émettre à ce sujet une conjecture qui ne sera pas dénuée de vraisemblance.

Ce n'est d'ailleurs là qu'un détail d'une importance secondaire; ce qu'il importait d'établir, c'est que ce cimetière a servi pendant une assez longue suite d'années; mais il n'y en a pas moins, entre toutes ces sépultures, des ressemblances qui frappent tout d'abord, tandis qu'il faut y regarder de très près pour saisir les différences que nous avons signalées. Les tombes ont toutes même disposition et même aspect; quant aux objets qu'elles renferment, si la facture et la décoration varient jusqu'à un certain point d'une tombe à l'autre, et si ce mobilier n'est pas partout composé des mêmes pièces, ces objets portent cependant tous le cachet d'un même style, d'un style très particulier; rien de pareil ne se rencontre, dans l'antiquité, ni chez aucune autre nation que la grecque, ni, en Grèce même, dans les monuments d'un âge moins reculé. Tout cela, les tombeaux et leur contenu, est donc l'ouvrage non seulement d'un peuple, mais d'une même période de la vie du peuple, quel qu'il soit, dont Mycènes a été la capitale. Sous ces stèles et sous cet autel reposaient les hommes et les femmes d'une même famille, d'une dynastie puissante, qui a voulu ensevelir et emporter avec elle dans la tombe une partie des trésors qu'elle avait amassés et qu'elle gardait derrière le rempart formidable sous la protection duquel on

avait tenu à placer aussi la nécropole royale. Des ossements et des crânes humains ont été rencontrés dans le remblai qui couvrait les tombes[1]. Peut-être sont-ce ceux de serviteurs et de clients qui auraient été admis à reposer auprès des chefs de la tribu; peut-être conviendrait-il de voir plutôt dans ces débris les restes d'esclaves ou de prisonniers de guerre qui auraient été immolés dans la cérémonie des funérailles pour qu'ils allassent tenir compagnie à leurs maîtres ou à leurs vainqueurs. Ces sacrifices sanglants, Homère les connaît encore et les décrit. On se rappelle les captifs troyens immolés sur le bûcher de Patrocle; or ces tombes datent d'un âge bien antérieur à celui où a fleuri l'épopée; elles remontent à un temps où devait être encore plus fort l'empire des croyances qui commandaient et qui expliquent ces rites meurtriers.

Cette nécropole n'aurait pas pu beaucoup s'étendre; l'espace qu'elle occupe est resserré entre la montagne et le mur d'enceinte, au delà duquel le terrain s'abaisse rapidement, entre la Porte aux lions et le groupe des maisons qui garnissaient le sud-ouest de la citadelle. La clôture définitive de ce cimetière dut coïncider avec un changement de dynastie; mais les chefs qui avaient là leur dernier asile avaient laissé trop de souvenirs pour que l'on ne continuât pas à leur rendre un fidèle hommage. Au-dessus de leurs tombes, fermées désormais pour toujours, le sol s'était exhaussé; l'autel commençait à disparaître, et il en était de même des stèles. Beaucoup de celles-ci devaient être cassées; on en a trouvé, dans le remblai, de nombreux débris[2]; inégal et semé d'ossements, ce terrain offrait l'aspect d'un charnier. Il vint un moment où, par un pieux scrupule, on voulut donner meilleure apparence à ce coin de la citadelle. On ne toucha pas à l'autel, sur lequel avaient été sacrifiées tant de victimes; mais on l'enfouit sous des terres rapportées qui égalisèrent le sol, et on créa ainsi une esplanade dont le niveau était à cinq ou six mètres au-dessus du fond des fosses creusées dans le roc. Un double cercle de dalles limita cette plate-forme et en fit un enclos, où l'on n'entrait que par une seule ouverture située au nord, et, sur cette terrasse, on replanta celles des stèles qui étaient encore intactes; on remplaça celles qui étaient brisées en morceaux. Les stèles funéraires et les dalles du cercle sont tirées du même calcaire coquillier. Autant que l'on en peut juger par les renseignements

1. Milchhœfer, *Die Ausgrabungen in Mykene*, p. 312.
2. Schliemann, *Mycènes*, fig. 143-150.

très confus que fournit Schliemann, les stèles où figurent des représentations de chasse ou de guerre étaient dressées sur les tombes des hommes; celles à qui manque ce décor surmontaient les tombes des femmes[1]. Le mur d'enceinte lui-même paraît avoir été reculé vers l'ouest, lorsque fut opérée cette sorte de réfection, afin qu'entre lui et le contour extérieur de l'enclos il y eût place pour le chemin qui, de la Porte aux lions, se dirigeait vers l'intérieur de la forteresse. Ainsi fut aménagé une sorte de sanctuaire, un *téménos*, comme disaient les Grecs, consacré à la mémoire et au culte des ancêtres glorieux, des fondateurs, des héros tutélaires de la cité. Cet ensemble a été constitué avant la fin de la période dite mycénienne. Dans les éléments dont il se compose, il n'y a rien qui trahisse une origine plus récente. S'il avait été formé dans d'autres temps, alors que la plastique avait adopté un faire plus libre, les stèles auraient été plus ou moins remaniées; à côté des motifs dont l'emploi caractérise l'industrie toute primitive qui nous occupe, on en trouverait d'autres où se sentiraient le goût et la main d'un âge plus avancé. Ici au contraire, aussi bien dans l'exécution des figures que dans le dessin de pur ornement, tout est d'une même venue, tout porte la marque du style très singulier dont nous aurons à demander la définition surtout aux objets recueillis en si grand nombre dans le cimetière que nous venons de décrire.

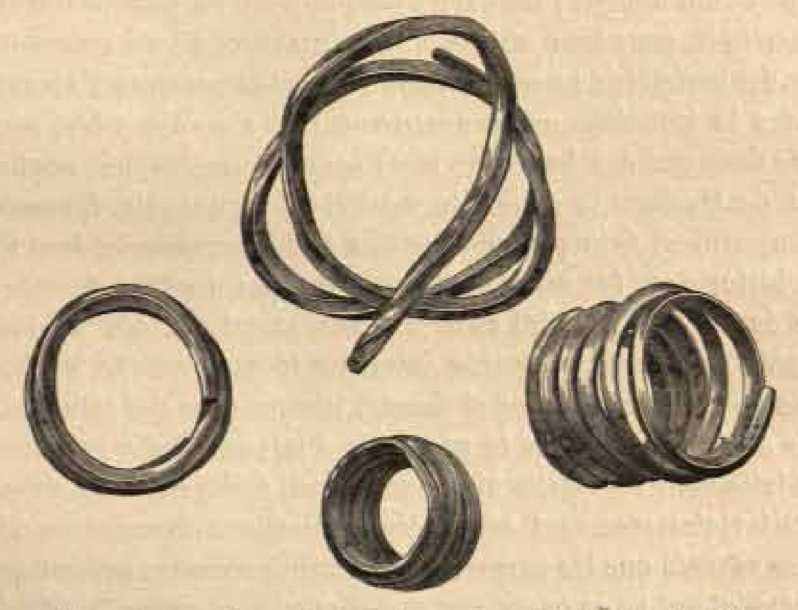
L'exhumation de ces tombes et de leurs richesses a été le résultat principal des fouilles opérées par Schliemann dans l'acropole de Mycènes. Ces fouilles ont, de plus, dégagé, au sud du *téménos* circulaire, tout un pâté de maisons bâties, elles aussi, en appareil cyclopéen, et, au cours de ce déblaiement, on a fait, en vases et en bijoux, plus d'une trouvaille curieuse. La plus intéressante de toutes est celle d'un groupe d'objets qui ont été découverts dans une fosse où Schliemann a cru voir un tombeau, parce que les parois en étaient formées par deux petits murs encastrés, à une grande profondeur, dans un creux du roc (fig. 90, D)[2]; mais il n'y a pas été rencontré d'ossements, et d'ailleurs cette fosse, placée en dehors du cercle de dalles et au milieu même des restes d'habitations, est trop petite pour avoir servi de sépulture; elle n'a que 20 centimètres de large sur 61 de long. Elle devait faire

1. C'est à Schuchardt que l'on doit cette observation (*Schliemann's Ausgrabungen*, p. 201).

2. Schliemann, *Mycènes*, ch. xi. Il faut se garder de confondre ce *sixième tombeau* de Schliemann, qui n'en est pas un, avec le *sixième tombeau* du cercle, découvert par Stamatakis un an après la clôture des fouilles.

partie de la cave d'une maison; c'était une cachette où le propriétaire de cette demeure avait déposé, enfermées sans doute dans un coffret de bois qui s'est réduit en poussière, des pièces rares qu'il tenait à mettre en sûreté. On a ramassé, dans ce trou, quatre beaux gobelets d'or à deux anses et des anneaux du même métal (fig. 113), parmi lesquels il y a deux bagues dont les chatons, décorés de gravures en intaille, comptent parmi les ouvrages les plus précieux de la glyptique mycénienne.

On ne peut se défendre d'éprouver aujourd'hui quelque étonnement à constater que la brillante campagne de Schliemann, malgré



113. — Anneaux d'or au double de la grandeur réelle. *Mycènes*, fig. 529.

le bruit qu'elle avait fait, n'ait pas aussitôt provoqué de nouvelles recherches dans cette citadelle où l'exploration d'un seul et très étroit quartier avait donné lieu, en quelques mois, à des découvertes si imprévues et d'une si haute portée. En 1877, Stamatakis ouvrait le sixième tombeau et complétait ainsi le levé du plan de la nécropole. Ensuite, pendant neuf ans, il ne fut plus donné ici un seul coup de pioche. Schliemann, qui retourna si souvent à ses chantiers d'Hissarlik et qui s'y acharna, comme à son œuvre de prédilection, jusqu'à la veille même de sa mort, sembla se désintéresser de Mycènes; il n'y revint qu'en visiteur, au cours des travaux qu'il entreprit à Tirynthe. Quant à la *Société archéologique*, elle avait d'abord paru vouloir se porter l'héritière de Schliemann sur ce terrain et y continuer

ses travaux; il semblait qu'un premier succès, si rapidement obtenu, dût l'encourager à suivre une veine de laquelle on était en droit d'attendre autant ou plus encore qu'elle n'avait donné en si peu de temps. Il n'en alla pas ainsi. Les ressources disponibles furent appliquées à d'autres entreprises qui pouvaient passer pour moins urgentes. La vraie raison de ces retards et de cette abstention prolongée, il faut la chercher dans le trouble et le désarroi qu'avaient jetés parmi les archéologues les trouvailles de ces tombes mycéniennes. L'étrangeté de certains des objets trouvés dans ces sépultures suggérait les hypothèses les plus étranges à des érudits dont l'expérience était très étendue et qui avaient jusqu'alors fait preuve d'un jugement très sûr. On cherchait, pour leur attribuer la fabrication de ces pièces d'orfèvrerie, des barbares du nord qui, soit sous les successeurs d'Alexandre, soit vers le troisième ou le quatrième siècle de notre ère, seraient venus, dans une des haltes de leurs courses vagabondes, confier au rocher de Mycènes la dépouille mortelle de leurs rois. L'inanité de ces conjectures, déjà par elles-mêmes si dépourvues de tout fondement historique, fut mise hors de doute par d'autres découvertes, celles de Spata, de Ménidi et de Tirynthe, ainsi que par les rapprochements qui furent proposés entre les monuments de Mycènes et des monuments déjà connus et classés, tels que ceux qui étaient sortis, depuis quelque temps, de la nécropole d'Ialysos. Peu à peu la clarté s'était faite dans les esprits et l'accord s'était établi entre les critiques; on avait victorieusement réfuté les explications bizarres imaginées par des savants que les surprises des fouilles récentes avaient pris au dépourvu et qui ne savaient pas se résigner à admettre qu'elles eussent révélé une industrie et un art primitifs, jusqu'alors ignorés. La période d'attente et d'hésitation était close; on résolut de poursuivre, sur le terrain, l'étude à peine commencée du sous-sol de l'acropole mycénienne. Stamatakis était mort, lui qu'eussent désigné pour cette tâche le concours qu'il avait prêté à Schliemann en 1876 et son heureuse trouvaille de 1877; mais un autre *éphore* des antiquités, M. Tsoundas, fut désigné en 1886 pour rouvrir la tranchée à Mycènes, et ses recherches, bien conduites, portèrent aussitôt les plus beaux fruits. Depuis lors, il ne s'est pour ainsi dire point passé d'année sans que M. Tsoundas, soit à Mycènes même, tantôt dans la haute et tantôt dans la basse ville, soit ailleurs, en Laconie par exemple, ne fît quelque

1. Tsoundas, ἀνασκαφαὶ Μυκηνῶν τοῦ 1886 dans les Πρακτικὰ τῆς ἐν Ἀθήναις ἀρχαιολογικῆς ἑταιρίας τοῦ ἔτους 1886 (pl. IV et V.).

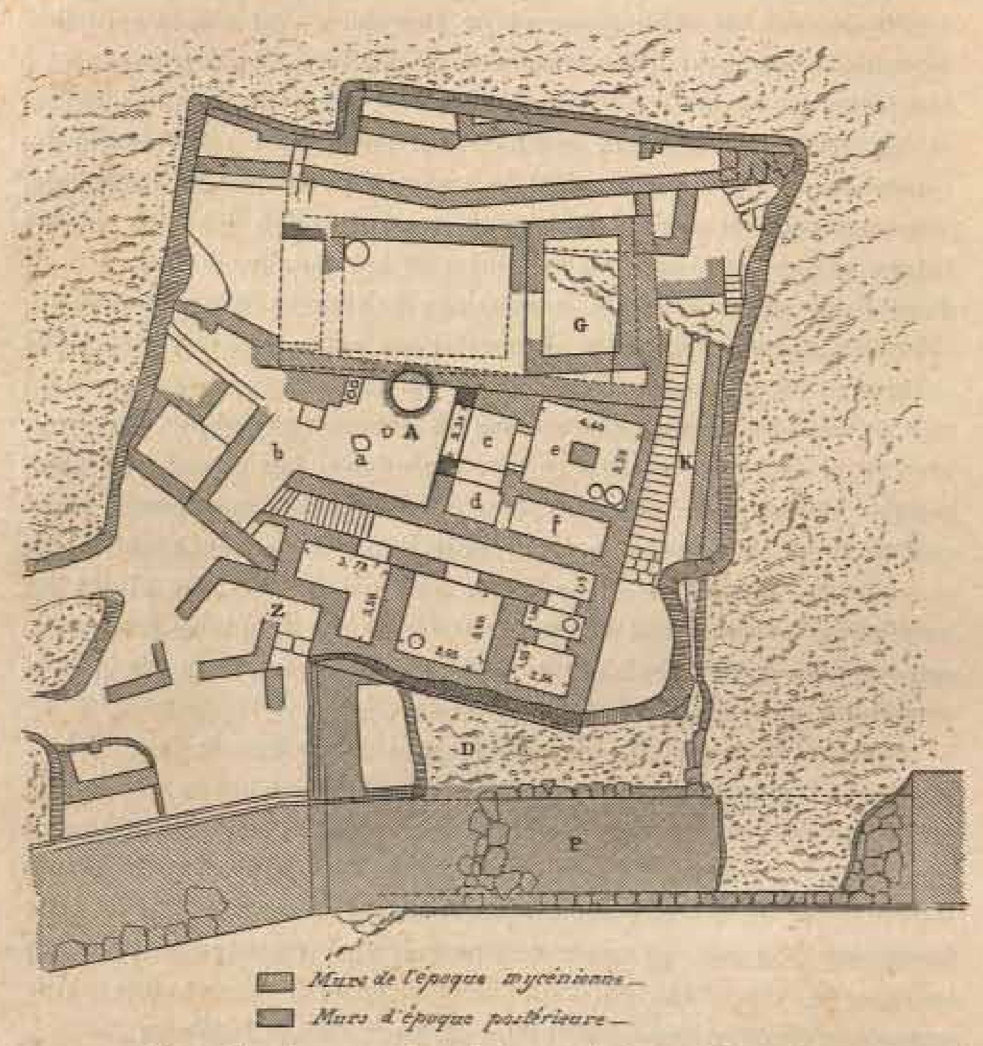
découverte importante, qui ouvrait de nouveaux jours sur cette civilisation oubliée de la Grèce préhistorique. Ces découvertes, il les a exposées dans des relations où il témoigne à la fois d'une très vaste lecture et d'une sagacité pénétrante. Son nom mérite de prendre place à côté de ceux de Schliemann et de Dœrpfeld. Nul n'aura contribué davantage, par ses persévérantes investigations, à coordonner et à compléter les résultats obtenus par les ouvriers de la première heure.

En 1886, le travail de déblaiement porta tout à la fois sur les constructions qui couronnaient le sommet du rocher de l'acropole, constructions qui avaient été signalées à l'attention des explorateurs futurs, et sur celles qui, au sud-ouest de la citadelle, le long du mur d'enceinte, attenaient aux habitations exhumées par Schliemann. Celui-ci, toujours en quête d'appellations sonores, avait dénommé ce groupe de ruines le *Palais des Pélopides*. Il n'y avait pourtant rien, ni dans les dispositions ni dans les dimensions des pièces retrouvées en ce lieu, qui justifiât ce titre ambitieux. Les chambres étaient petites; devant elles, point de place pour des cours spacieuses; nulle part de larges dégagements. Tout massifs que fussent les murs, ce ne pouvait être là que les dépendances d'un palais voisin ou plutôt des habitations privées. Les bâtiments déterrés par Tsoundas forment la suite de ce quartier et ils ont le même caractère, au moins dans leurs parties les plus anciennes.

Derrière le massif de maçonnerie qui forme sur la face sud de l'enceinte une sorte de tour (fig. 90, A), les fouilles ont révélé la présence de constructions serrées entre le rempart et les pentes du mont (fig. 90, E). Il y en a de divers temps qui se sont bâties sur les ruines les unes des autres; les murs se recouvrent et se coupent de telle façon que l'on est, au premier moment, fort embarrassé pour s'y reconnaître (fig. 114). M. Tsoundas se borne à décrire une petite maison qu'il est arrivé à distinguer du reste de ces bâtisses.

L'espace A devait être une cour; le pavement en est fait de petites pierres sur lesquelles était étendu un enduit de chaux. Au-dessus de la lettre A, le cercle indiqué sur le plan représente une sorte de cuvette creusée dans deux grands blocs de tuf, cuvette au fond de laquelle se trouve une ouverture large de 0 ,16. La première idée qui vient à l'esprit, c'est celle d'un évier; mais le trou renfermait des cendres, des charbons et des fragments d'os; il faudrait donc voir là une de ces *fosses à offrandes* que nous avons déjà rencontrées à Tirynthe, dans le palais (fig. 81, 82), et, à Mycènes même, dans le cercle de

dalles (fig. 103). Tout près, une base qui devait supporter une colonne de bois (a); peut-être y avait-il là un portique entre la partie découverte de la cour (b) et la première chambre (c), un vestibule couvert. Derrière ce vestibule, une salle plus grande (e), où l'on reconnaît, au



114. — Plan des constructions situées contre la face sud de l'enceinte. D'après les levés de Dœrpfeld, Πρακτικά, 1886.

foyer rectangulaire qui en occupe le centre, ce que nous avons appelé le *mégaron*. Ce foyer, qui s'élève de 10 centimètres au-dessus du sol, est un massif fait de briques crues où il entre de la paille hachée. Les murs sont conservés ici jusqu'à une hauteur d'environ 0 ,45; ils sont en petits moellons liés avec de la terre. Des pièces de bois étaient insérées dans cet appareil, dont la face interne avait été garnie d'une couche de boue sur laquelle on avait ensuite appliqué un crépi de

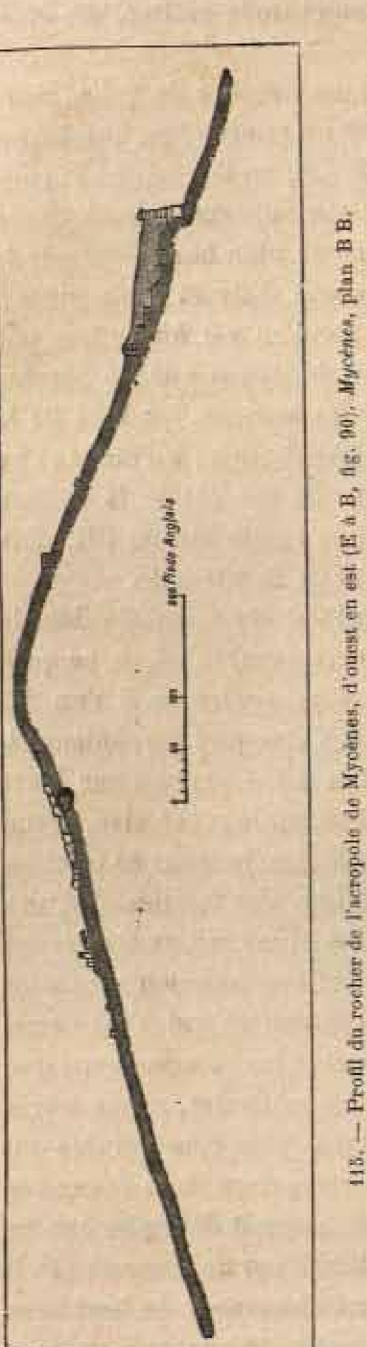
chaux. Dans un des coins gisaient deux grandes jarres, dont l'une a jusqu'à 1m,32 de haut. Le sol était tout jonché de débris de plomb fondu. Comme l'édifice qui occupe le sommet de la colline, ces bâtiments ont été détruits par le feu.

De l'avant-cour (b), on descendait, par un escalier de treize marches, dans un étroit couloir, situé à 2m,80 en contre-bas, sur lequel s'ouvrent les portes de trois chambres. Celles-ci, on le devine à l'épaisseur de leurs murs, devaient porter un étage supérieur, sans doute l'appartement des femmes, établi dans le même plan horizontal que le *mégaron* et lui faisant suite. Elles manquaient d'air et de lumière : c'était donc des magasins, des caves. Le sol n'en est formé que par de la terre battue, et il n'y a pas d'enduit de chaux sur les parois; plusieurs *pithoi* sont encore debout parmi les gravois. Du côté de la cour, on ne voit plus bien où commençait l'habitation; à l'ouest et au sud, les fouilles en ont dégagé le contour. De ces côtés, la maison était séparée du mur d'enceinte (P) par une ruelle étroite (D), d'où partait un escalier qui s'élevait vers le haut de la citadelle.

Les morceaux de peinture sur enduit qui ont été ramassés dans le *mégaron* n'offraient que des dessins géométriques; c'est, à ce qu'il semble, en dehors de la maison que l'on a rencontré en Z l'un des plus curieux fragments qui subsistent de ces fresques mycéniennes, celui qui représente trois personnages à tête d'âne portant sur leurs épaules une lourde perche. Au point G, presque sur la roche vive, parmi les restes d'une autre maison, il a été recueilli des boutons en os et en pâte de verre, des grains d'ambre pour collier, des feuilles d'or, des débris d'ivoire ciselé, d'autres objets dont les plus curieux figureront dans la suite de cette étude. Beaucoup de petits monuments se sont ainsi conservés sous l'épaisse couche de décombres qui s'est accumulée dans le creux compris entre le rempart et les escarpements que présente le versant méridional du rocher. Au contraire, on en a très peu trouvé dans les débris de l'édifice beaucoup plus considérable qui occupait le point culminant des hauteurs comprises dans l'enceinte (fig. 115). Après l'incendie, bien des pans de mur ont dû rouler sur les pentes, et quand on a voulu, plus tard, établir sur ce sommet étroit des constructions nouvelles, les ouvriers ont dû remuer en tout sens ces ruines et peut-être en retirer ce qui y avait été enseveli de plus précieux.

Avant les fouilles, les substructions que l'on apercevait sur la cime du roc laissaient deviner un bâtiment rectangulaire, fait de

grands matériaux ; c'est ainsi qu'elles ont été indiquées sur la carte de Steffen. Les premiers travaux eurent bientôt fait reconnaître, dans l'aire ainsi dessinée, les fondations d'un temple dorique orienté, à peu de chose près, du sud au nord (fig. 116). Le plateau de maçonnerie mesurait 43 mètres de long sur 20 mètres. Tout ce que permettent d'affirmer les quelques morceaux de l'entablement qui ont été retrouvés, un fragment de corniche et deux fragments de métope avec des traces très faibles de figures en relief, c'est que l'édifice datait du septième ou du sixième siècle avant notre ère; il n'appartenait donc pas à cette Mycènes quasi légendaire que la pioche de Schliemann avait commencé de ressusciter dans la fière attitude de sa puissance guerrière et de son opulence conquise par les armes. Là, comme à Tirynthe, la couche primitive que l'on cherchait était cachée sous celle que l'âge classique avait déposée sur la surface du sol. Au nord, les substructions du temple reposaient sur le rocher; mais, au sud, elles étaient portées par trois mètres de remblai. On les détruisit, et, en attaquant ce remblai, on y rencontra les restes de murs plus anciens. Ce qui parut d'abord, ce fut des murs très minces, faits de petits moellons liés avec de la terre; rien de plus exigu que les pièces qu'ils limitaient. Un peu plus bas, on atteignit une aire en mortier de chaux, comprise entre des murailles beaucoup plus épaisses et plus fortes, elles-mêmes couvertes d'un enduit de chaux, qui se coupaient à angle droit. Ces murailles, bâties, au moins par places,



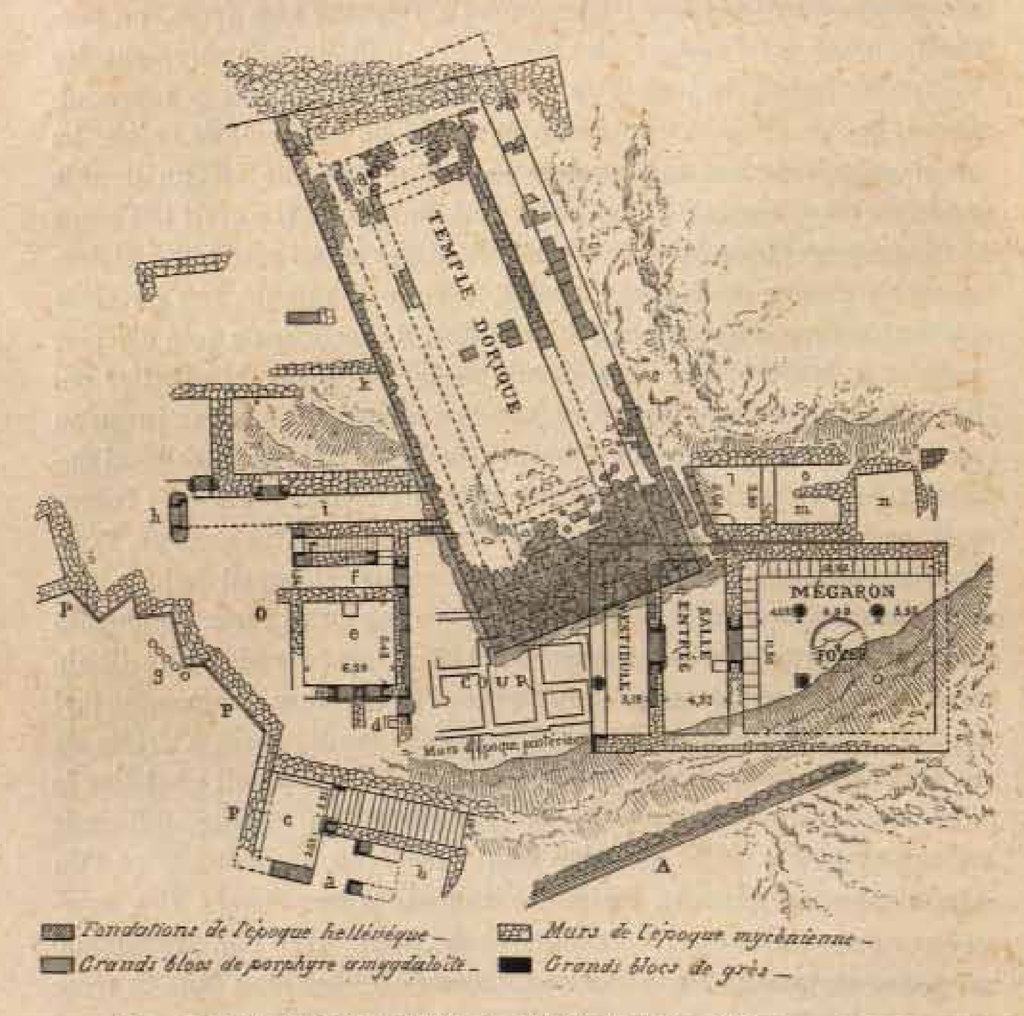
115. — Profil du rocher de l'acropole de Mycènes, d'ouest en est (E à B, fig. 90). *Mycènes*, plan B B.

en belles pierres de taille, formaient trois des côtés d'un carré qui, comme le révéla la suite des travaux, était une vaste cour. Lorsque eut été ruiné le plus ancien bâtiment, des constructions hâtivement exécutées et d'un aspect très pauvre vinrent se presser aussi bien dans cet espace ouvert que sur le site même des salles et des chambres détruites ; mais ici, comme à Tirynthe et à Troie, on parvient, en suivant l'amorce des gros murs, à distinguer sûrement les maîtresses lignes du plan d'un édifice dont les dispositions reproduisent celles de ce qu'à Troie et à Tirynthe on a appelé *le palais*. La pièce principale est une grande salle que précède ici un double vestibule ; derrière elle et de l'autre côté de la cour, il y avait des corps de logis secondaires, dont la distribution n'apparaît plus aussi clairement. Ce groupe de bâtiments avait, à ce qu'il semble, son enceinte particulière qui l'enveloppait tout entier. La principale voie d'accès, partant de la Porte aux lions, devait passer au-dessus du quartier qui fait suite au cercle funéraire et, par le versant sud, arriver jusqu'au pied de l'édifice qu'elle était chargée de desservir[1] ; mais celui-ci dominait de bien plus haut qu'à Troie et qu'à Tirynthe le reste de l'acropole, et le roc qui lui servait de piédestal était là très escarpé. Pour que la route pût atteindre le seuil du palais, il aurait fallu tailler plusieurs lacets dans la roche vive. On prit un autre parti. Le chemin s'arrête à une sorte d'avant-cour (fig. 116 c), que précède un vestibule dont la porte ne présente aucune trace d'une clôture quelconque (a) ; point de pierre de seuil ; point de trous de gonds ; mais, à droite de ce vestibule, il y avait une petite chambre (b), qui jouait peut-être le rôle d'une loge de portier. De la cour partait un escalier, qui avait $2^m,40$ de large ; vingt marches sont très bien conservées, et l'on voit encore, au sommet, les restes de deux autres degrés. Ces marches ont de dix à douze centimètres de haut, avec une profondeur moyenne de quarante centimètres. Chacune d'elles était faite de trois ou quatre dalles ; mais les joints étaient dissimulés par un crépi qui a été assez souvent renouvelé pour que les couches superposées aient une épaisseur d'environ un centimètre et demi.

Toute la portion méridionale du terre-plein supérieur a été emportée par un éboulement ; on ne sait donc plus ni où ni comment l'escalier y aboutissait. Celui-ci s'étendait-il assez loin vers le sud

1. Voir les détails donnés dans le Δελτίον de 1891, p. 71, sur un chemin, formé de couches alternantes de grandes et de petites pierres, qui part de la Porte aux lions pour s'élever vers le palais.

pour que cette suite de degrés vint l'aborder, d'une seule volée, vers l'angle sud-ouest de son contour? Ou bien l'escalier faisait-il un coude, à peu près vers le point où il s'interrompt aujourd'hui, de manière à déboucher sur la face sud de l'esplanade? Il est difficile de le décider. Ce qui donnerait à supposer qu'il y avait, de-



116. — Le palais de Mycènes, d'après le plan dressé par Dœrpfeld. Πρακτικά, 1886.

vant le palier terminal, un de ces propylées que nous avons rencontrés à Troie et à Tirynthe, c'est une lourde pierre de seuil qui gisait au-dessus de l'un des murs sur lesquels étaient posées les marches, sur celui que l'on avait à sa gauche, en montant. Cette pierre, lorsque les fouilles l'ont dégagée, n'occupait plus la place qui lui avait été jadis assignée; mais elle ne devait pas en être fort éloignée: elle est trop lourde pour que l'on ait pu, au moment de la destruc-

tion du palais, la transporter à une grande distance du lieu où se dressait la porte qui l'encadrait. Toute cette portion du plan ne se laisse plus restituer. Ainsi, pour la grande cour, on n'en connaît qu'une des deux dimensions, la largeur, qui est de 11m,50; mais sa longueur est indéterminée, tout le front où s'ouvrait l'ancienne entrée ayant disparu avec le mur qui soutenait, de ce côté, la plateforme.

Au contraire, le mur septentrional de cette cour est encore debout, sur une hauteur de 2m,40; on y compte six assises, disposées par lits horizontaux. Les pierres sont d'un assez fort échantillon. Par endroits, on devine, aux vides qui se sont creusés dans la maçonnerie, la place qu'y occupaient jadis des poutres parallèles aux lits d'assise et insérées ici entre les blocs de grès, comme elles le sont, à Troie et à Tirynthe, entre les briques crues.

C'est à l'est de la cour que se développait un pavillon qui, par l'ampleur de ses dispositions et par ce que l'on devine de son aménagement et de son décor, s'annonce comme la partie principale et publique de l'édifice, comme l'appartement de réception. L'arrangement est, à peu de chose près, celui que nous avons rencontré à Tirynthe. La première pièce était un vestibule ouvert, une sorte de véranda, dont la profondeur est de 3m,19. Le toit était supporté par deux antes, qui formaient la tête des murs latéraux, et par deux colonnes également espacées. Antes et colonnes étaient en bois; on distingue encore les traces qu'elles ont laissées sur les socles de pierre qui les portaient. A ce portique succède un second vestibule, un peu plus profond, que clôt par devant un mur dans lequel était percée une porte large de 1m,94. La pierre du seuil est en place; à ses deux extrémités se voient les trous carrés où étaient plantés les jambages en bois. Les seuils sont tous faits d'une roche plus dure que celle qui a été employée pour la construction des murs; c'est un beau porphyre amygdaloïte.

A droite de l'entrée, une cavité hémisphérique, creusée dans ce même bloc, enfermait encore, au moment où elle fut dégagée par la fouille, les débris d'une *crapaudine* de bronze où venait autrefois s'appuyer le bout de la penture sur laquelle tournait le vantail[1]. Celui-ci, quand on fermait la porte, venait s'appliquer contre le rebord de la bande, large de 15 centimètres, qui avait été taillée en arrière du

1. Nous avons déjà signalé en Assyrie une disposition toute semblable (*Histoire de l'Art*, t. II, p. 118).

seuil et mise un peu en contre-bas du reste de la surface que foulaient au passage les pieds des visiteurs.

Une baie de même dimension faisait communiquer ce vestibule avec la pièce spacieuse dans laquelle on s'accorde à reconnaître le *mégaron* homérique. Le seuil a même longueur et même épaisseur, à très peu de chose près, et l'empreinte des jambages n'est pas moins nettement marquée sur la pierre; mais on ne retrouve ici ni le trou dans lequel évoluait le pivot, ni la bande dressée pour le jeu du battant. C'est que ce battant n'a jamais existé; ici comme à Tirynthe, c'était un rideau flottant qui servait de clôture. Le *mégaron*, où l'on entrait ainsi librement, a 11^{m},50 sur 12^{m},90. Le plafond était supporté par quatre colonnes, dont les bases sont en partie noyées dans l'aire de béton que des réfections successives ont épaissie et exhaussée. Il en a été de même pour le grand foyer rond, qui occupait le centre de la pièce, entre les colonnes. Il en subsiste environ le tiers, un assez gros morceau pour que l'on puisse mesurer le diamètre de l'ensemble et en rétablir l'aspect primitif. Ce foyer était un gâteau circulaire d'argile fortement tassée ; il s'élevait en un double gradin, à une hauteur de 14 centimètres au-dessus du sol. Sur la brisure de la tranche, on distingue les restes de cinq couches de ce crépi; les tisons et les cendres chaudes devaient bientôt attaquer et entamer l'enduit; des réparations fréquentes étaient nécessaires. Chacune de ces couches avait reçu des ornements coloriés. M. Dœrpfeld a copié et nous décrirons, dans l'étude consacrée au décor mycénien, les dessins de la troisième couche, celle où les tons avaient gardé le plus de vivacité. Autour de ce foyer, le sol est bétonné, comme dans les deux vestibules; ici comme à Tirynthe, on avait tenu à orner cette surface, et on y avait tracé, à la pointe, un dessin fait de lignes qui se coupent à angle droit et qui divisent cette aire en un certain nombre de carrés. A la périphérie, des dalles d'une pierre de gypse, d'une sorte d'albâtre, forment comme un trottoir qui règne le long des murs. Tout le fond de la salle est détruit. De ce côté, le roc tombait à pic dans le ravin du Chavos; cette partie de la construction devait être portée sur un remblai qui s'est effondré avec les murs qu'il soutenait.

Il n'y a que d'assez faibles restes de la partie du bâtiment qui s'étendait au nord du *mégaron* et de la cour. On distingue quatre petites pièces, attenantes au *mégaron* et situées à des niveaux différents (l, o, m, n), les unes bétonnées, et les autres qui ne le sont pas. Peut-être y avait-il là des chambres à coucher et aussi des magasins.

Tout ce corps de logis oriental était mis en relation avec la partie occidentale de l'habitation par un long corridor (i), dont le milieu est caché sous les fondations du temple, corridor qui aboutissait probablement à une porte ménagée dans l'enceinte, en face du point d'arrivée du chemin qui venait de la Porte aux lions. Cette porte extérieure a disparu, avec la muraille où elle était percée; mais, dans la portion conservée du couloir, un seuil indique la place d'une seconde porte, d'une porte intérieure (h). Celle-ci était close par un seul vantail; il n'y a de trou creusé dans la pierre que pour un pivot. Cette porte permettait d'établir ou d'interrompre les communications entre les deux ailes de l'édifice. L'aile de droite, nous l'avons décrite; quant à celle de gauche, si l'on n'en saisit plus aussi nettement la distribution, tout au moins constate-t-on qu'elle n'avait pas le même caractère; les pièces y étaient plus grandes et moins nombreuses. La principale (e) a $6^m,20$ sur $5^m,48$; elle fait face au *mégaron*; mais on n'y entrait pas directement de la cour; il fallait, pour y accéder, passer par une antichambre (d); une seconde antichambre et une seconde porte la mettaient en rapport avec d'autres pièces qui devaient s'adosser au mur d'enceinte. L'examen des seuils ne montre pas trace de clôture, tandis que la baie ouverte entre l'antichambre et la cour se fermait par un battant. Contre la paroi nord de la grande salle, un foyer d'argile, mais qui est rectangulaire et non pas rond, comme dans le *mégaron*. Il a 5 centimètres de haut, 80 de large et $1^m,05$ de long. Sous l'aire bétonnée, on a retrouvé un conduit, fait de tuiles creuses jointives, dont la pente est vers l'ouest; il servait à l'évacuation des eaux vannes. Au nord de cette salle un couloir (f) faisait communiquer la cour avec la partie postérieure du palais (O); il y a là un vaste espace qui était certainement rempli par des constructions, mais où les murs de refend n'ont même pas laissé de vestiges.

Le mur septentrional du couloir est coupé par trois degrés de pierre, dont le troisième, plus profond que les autres, jouait le rôle d'un palier d'où partait, en faisant un coude avec cette première volée, un escalier de bois (r), qui montait à l'étage supérieur; on a dégagé le bas des deux murs qui en formaient la cage. Cet étage devait porter à la fois sur la salle dont nous venons de parler et sur les deux corridors, sur celui qui desservait la cour centrale (f) et sur celui qui traversait tout l'ensemble des bâtiments (i). Au nord de ce dernier, il y avait encore d'autres pièces, comme le donnent à penser

plusieurs pierres de seuil et les amorces de murs; mais il est impossible d'en reconnaître la disposition; tout au plus entrevoit-on une large salle (k) qui ne paraît pas avoir été bétonnée, mais dont les parois étaient pourtant couvertes de peintures sur enduit dont il a été recueilli de curieux fragments.

Il est probable que les dépendances et les cours de la maison royale s'étendaient, dans cette direction, de manière à envelopper toute la pointe du mamelon, et qu'il avait été ménagé, de ce côté, dans le mur de l'enclos, un passage que les habitants du château utilisaient quand ils sortaient de la citadelle par la porte qui s'ouvrait sur le front nord-est du rempart.

Une dernière observation à propos de ces ruines. Si celui qui les a découvertes les a tout d'abord rapportées à la plus ancienne civilisation qui ait marqué de son empreinte le sol de la Grèce, ce n'est pas seulement parce que les restes de ces bâtiments posent sur le roc même, que, recouverts par le terre-plein d'un édifice qui appartient encore à la période archaïque, ils sont séparés des substructions de ce temple par toute une couche intermédiaire de débris. Il y a là une première et forte présomption de très haute antiquité; mais ce qui la confirme et ce qui ne permet point le doute, c'est le caractère même du plan, qui présente avec celui des édifices de Troie et de Tirynthe une ressemblance vraiment frappante: c'est aussi la nature de l'appareil et le procédé, le goût du décor; c'est enfin les trouvailles faites au cours des travaux. Il n'a point été ramassé ici, comme dans les tombeaux, d'armes, de bijoux, de vases entiers en métal ou en argile; mais, dans un lieu qui a été si longtemps habité, les tessons devaient abonder, et un archéologue aussi avisé que M. Tsoundas ne pouvait manquer d'y faire grande attention. « Dans mon journal de fouilles, avant que j'eusse encore compris s'il y avait une relation entre les différents murs dont je n'avais encore dégagé que le haut et que je me fusse fait une idée quelconque de cette relation, voici ce que j'avais noté : entre ces murs minces et d'une exécution négligée dont j'ai plus tard reconnu l'origine relativement récente, je ne rencontrais que des tessons qui provenaient de vases du style dit *géométrique* (style du Dipylon), avec des images de quadrupèdes et d'oiseaux; au contraire, là où ces murs n'existaient pas, ou bien, au-dessous de leur pied, sur les aires bétonnées et dans le voisinage immédiat du rocher, tous les fragments recueillis étaient de pur style mycénien[1]. »

1. Πρακτικά, 1886, p. 62.

Les fouilles de 1891 n'avaient pas épuisé les richesses qui restent cachées, sur plus d'un point de la citadelle, dans la couche inférieure des décombres. Au nord-est de la Porte aux lions, entre le mur d'enceinte et des ruines marquées sur la carte de Steffen comme les *restes d'habitations de basse époque*, M. Tsoundas commença, en 1890, des recherches qui ont encore donné des résultats curieux[1]. Il trouva là des maisons de la période mycénienne, mais d'apparence plus rustique que celles du quartier méridional et que les bâtiments du palais. Même appareil, sauf qu'il n'y a pas trace de poutres insérées dans la maçonnerie; ce sont toujours des pierres brutes, d'assez faible dimension, liées par un mortier de boue. Il n'y avait pas sur les murs d'enduit de chaux, ni même d'argile plaquée contre la paroi. Point non plus d'aires bétonnées : les maisons étaient comme pavées de gros cailloux, sur lesquels avait été étendu un lit de terre battue. Les murs sont conservés jusqu'à une hauteur moyenne de deux mètres; mais ils ne sont pas percés de portes. On serait donc, au premier moment, tenté d'y voir de simples fondations, jadis enterrées; mais ce qui prouve que tel n'est point le cas, c'est que ces murs ont leur pied à peu près au niveau des ruelles qui les longeaient, ruelles dont le tracé se laisse encore suivre sur le roc; d'ailleurs la préparation que le sol a subie, dans l'intérieur des espaces ainsi circonscrits par ces murailles, indique bien que c'était là des pièces qui faisaient partie de la maison. Il ne reste qu'une hypothèse : ces pièces auraient été des magasins pour les provisions et les outils; au-dessus aurait régné un premier étage, où habitait la famille, et auquel on accédait par un escalier extérieur, parallèle à la façade du bâtiment; c'est encore ainsi que sont disposées la plupart des maisons, dans les villages de l'Argolide (fig. 117). Quant aux locaux du rez-de-chaussée, qui ne devaient être éclairés que par quelques fentes étroites pratiquées dans le mur, on y descendait par un trou ménagé dans le mur et peut-être fermé par une trappe[2].

Ce qui n'a pas laissé de surprendre, c'est que, dans deux des chambres de ce groupe, il a trouvé des tombeaux, quatre dans une et deux dans une autre; mais c'était de toutes petites tombes, qui ne

1. Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, 1891, pp. 23-30.

2. Dans ces fouilles, au sud du cercle des tombes, Schliemann, en décrivant les ruines de la maison où il avait cru voir le palais des Atrides, avait déjà fait la même observation (*Mycenes*, pp. 206-207); il avait remarqué que la plupart des pièces qu'il dégageait là n'avaient pas de portes.

renfermaient que des os d'enfant, avec quelques objets sans valeur, aiguilles de bronze et vases de terre; elles étaient faites de plaques de pierre, les unes dressées de champ, les autres couchées à plat, en façon de couverture. C'était la première fois que l'on rencontrait à Mycènes des sépultures ainsi encadrées dans des habitations. Il n'y a d'ailleurs pas lieu de supposer que ces inhumations ne soient pas contemporaines des maisons où on les a constatées; c'est sur le carrelage même des pièces où on les a recueillis que reposaient ces ossements, et il y avait par-dessus un remblai d'environ deux mètres tout semé des débris de cette céramique originale dont les plus anciens types ont été fournis par les tombeaux de l'acropole. Toutes pauvres que paraissent ces maisons, comparées à celles où les murs et le sol même étaient peints de couleurs variées, on a pourtant découvert, parmi leurs décombres, deux petits trésors, formés d'instruments et d'armes de bronze; ils avaient été déposés dans des trous pratiqués entre les pierres des murs, dans des cachettes destinées à les soustraire au vol ou au pillage. C'est aussi dans ce même quartier que l'on a ramassé une des rares statuettes de ce même métal que nous ait léguées l'art de cet âge reculé. D'après le caractère général de ces objets et particulièrement de certaines fibules, c'est aux derniers temps de la période mycénienne que M. Tsoundas inclinerait à attribuer ces maisons et les produits de l'industrie locale que leurs ruines nous ont conservés.



117. — Maison d'Argos, d'après une aquarelle d'Hector Leroux.

A Troie et à Tirynthe notre tâche était terminée, quand nous avons eu décrit les défenses de la citadelle et le château qu'elle renfermait. Quant au groupe important de population qui n'a pu manquer

de vivre autour de ces forteresses, nous n'en avons trouvé que des traces faibles et confuses; cette basse ville, nous en avons plutôt supposé que constaté l'existence. Il en est tout autrement ici. A Mycènes, on trouve, en dehors de l'acropole, une seconde ville murée, qui renferme quelques-uns des monuments les plus grandioses qu'ait créés l'effort de cette civilisation, et cette seconde enceinte n'a même pas suffi à contenir toutes les familles qui étaient venues s'établir à l'ombre de la puissante citadelle. En dehors de l'espace encore très restreint qu'elle limite, il y a, sur les deux versants des monts qui dominent Mycènes et sur les terrasses qui s'abaissent vers l'ouest des murs de soutènement au-dessus desquels sont amoncelés les décombres des maisons qu'ils supportaient. Les deux seules fontaines qui, avec la Perséia, aient pu fournir aux besoins des habitants de Mycènes, *Epano* et *Katopigadi*, comme on les nomme aujourd'hui, se trouvent dans cette partie ouverte de la ville. On croit y distinguer les fondations d'un temple; on y a relevé les restes de plusieurs des édifices à dôme que Pausanias appelait des *trésors* et où nous reconnaissons des tombeaux. Enfin d'autres tombeaux, ceux-là creusés dans le roc, ont été signalés, sur divers points de l'aire très étendue qui est comprise entre les deux ravins divergents de *Kokoretza* et du *Chavos* d'une part, et, de l'autre, la large vallée du *Dervenaki*, l'ancien Céphise, qui forme la base de ce triangle (fig. 88). Il n'y a pas là une seule butte de décombres qui ne promette, à qui voudra en pousser le déblaiement jusqu'au roc, des découvertes intéressantes; c'est ce que garantissent les résultats qui ont été obtenus, sur ce terrain, par deux ou trois courtes campagnes de fouilles.

Le mur de la basse ville est construit, comme la plus grande partie du mur de l'acropole, en appareil cyclopéen; mais il l'est en plus petites pierres et il n'a que deux mètres d'épaisseur; aussi, les matériaux en ayant été remployés dans des constructions postérieures, a-t-il disparu dans beaucoup d'endroits[1]. La ligne que l'on cherche à suivre s'interrompt brusquement, et, pour rétablir l'ensemble du tracé, il faut combler, par conjecture, les lacunes qui séparent ces tronçons isolés. Ce mur se rattachait certainement au front occidental de la citadelle; les deux points de jonction se trouvaient l'un au nord et l'autre au sud de la Porte aux lions; mais ni l'un ni l'autre

1. Sur les restes de ce mur et son tracé, voir STEFFEN, *Karten von Mykenai*, *Text*, pp. 35-36.

ne se laisse aujourd'hui déterminer avec quelque précision. Ce que l'on aperçoit clairement, c'est que le bras oriental courait vers le sud tout le long de la crête qui domine le ravin du *Chavos*, pour s'infléchir ensuite vers le sud-ouest et venir passer derrière un gros bloc de roches, le *Makri-lithari*, dans le voisinage duquel on devine une ancienne porte. A partir de ce point, il remontait au nord, pour se courber ensuite vers l'ouest, en couronnant la pente qui descend au ravin de *Kokoretza*. L'étroit plateau qu'il enveloppait ainsi n'avait pas tout à fait 900 mètres de long, et la plus grande largeur ne dépassait pas 250 mètres. Il paraît avoir été coupé, vers le milieu de sa longueur, par un mur transversal qui le partageait en deux; dans le cas d'une attaque qui aurait mis au pouvoir de l'ennemi la porte méridionale de l'enceinte, cette barrière aidait la garnison à tenter, dans des conditions favorables, un nouvel essai de résistance.

C'est dans l'enclos de la ville murée que se trouve un monument qui a longtemps partagé avec la Porte aux lions l'honneur de représenter, pour la science moderne, ce que l'on appelait alors l'*âge héroïque* de la Grèce. Nous voulons parler de l'édifice que, depuis la fin du siècle dernier, les explorateurs des terres classiques ont décrit sous les noms de *Tombeau d'Agamemnon* ou *Trésor d'Atrée*, noms que l'on a pris l'habitude d'employer aussi dans le pays, quand les guides de profession ou les habitants du village de *Charvati* montraient cette ruine aux voyageurs. Ces noms ne remontent pas à l'antiquité; ils n'ont pas été conservés par la tradition orale. Je ne connais pas d'exemple d'appellations de ce genre qui, en Grèce, se soient transmises, de bouche en bouche, jusqu'à notre temps, pas plus dans les endroits où, comme à Athènes, il a toujours existé une population grecque que dans ces campagnes sur lesquelles a passé, à tant de reprises, le flot des invasions slaves, albanaises et turques, où les villages ont été souvent détruits, pour ne se relever qu'au bout d'un certain nombre d'années, après une interruption plus ou moins longue de la vie locale et de la culture. Ces désignations ont été inventées par les premiers curieux qui ont commencé à visiter la Grèce, depuis la renaissance des lettres, leur Pausanias à la main; elles ont été saisies au vol par les habitants du canton et par les courriers, qui avaient intérêt à les retenir; c'est ainsi qu'elles ont pris l'apparence de dénominations traditionnelles. On a pu s'y tromper d'autant plus aisément qu'elles sont souvent un peu puériles, comme à

Athènes le nom de *Lanterne de Démosthène* appliqué au monument choragique de Lysicrate ; les érudits qui les ont accréditées n'étaient pas de grands clercs.

Le prétendu *Trésor d'Atrée* ou *Tombeau d'Agamemnon* reproduit, avec des variantes qui lui appartiennent en propre, un type que nous avons déjà rencontré en Phrygie, sur le versant méridional du mont Sipyle, et en Carie, dans la presqu'île d'Halicarnasse[1] ; il en offre l'exemplaire le plus complet et le mieux conservé qui existe sur le sol de la Grèce. Quand nous étudierons l'architecture funéraire, nous décrirons cet édifice et nous tenterons d'en présenter une restauration ; il suffit de rappeler ici les traits principaux qui le caractérisent ainsi que les autres monuments semblables qui ont été signalés à Mycènes et hors de Mycènes, dans le Péloponèse et dans la Grèce centrale. L'édifice qui nous occupe n'est pas, comme en Asie Mineure, un tumulus construit en argile et en pierrailles, sur un terrain découvert ; bâti en grands matériaux, il a été encastré dans le flanc d'une colline, où la bêche a ménagé le vide destiné à le recevoir. Réduit à celles de ses dispositions qui sont vraiment essentielles, il se compose d'un couloir d'approche, le *dromos*, comme disent les archéologues qui écrivent en grec, et d'une chambre ronde, audessus de laquelle s'élève un dôme de forme parabolique. Pour nous, héritiers et élèves des Romains, l'idée de coupole est intimement liée à celle de voûte, et quiconque entre aujourd'hui dans ce spacieux vaisseau cherche involontairement de l'œil des voussoirs qu'il ne trouve pas. S'il n'est point prévenu, il éprouve une véritable surprise. Pas plus ici que dans ces tombes de la Phrygie et de la Carie auxquelles nous avons fait allusion, il n'y a d'arc à claveaux, avec clef de voûte[2]. La couverture qui en donne, à première vue, l'apparence et

1. *Histoire de l'Art*, t. V, pp. 48-50 et 317-319.

2. On peut constater, à ce propos, combien Pausanias, si curieux de vieilles traditions, était, en matière d'art, connaisseur médiocre et observateur négligent. Lui qui rencontrait partout sur son chemin les édifices voûtés que la civilisation romaine avait érigés en grand nombre aussi bien dans les provinces orientales que dans les provinces occidentales de l'empire, il n'a pas su reconnaître la particularité de construction que nous signalons, et il a cru voir une voûte au *trésor de Minyas*, comme il l'appelle, à ce tombeau à coupole d'Orchomène où l'appareil était celui même que nous venons de décrire. Voici comment il s'exprime à ce sujet : « Le trésor de Minyas... est un édifice de forme circulaire, bâti en pierre, dont le faîte se termine par une pointe très aiguë ; la pierre de tout en haut est, assure-t-on, la clef de tout l'édifice : τὸν δὲ ἀνωτάτω τοῦ λίθου φασὶν ἁρμονίαν παντὶ εἶναι τῷ οἰκοδομήματι (Pausanias, IX, xxxviii, 2). Ce qui prouve que Pausanias a bien entendu ce mot ἁρμονία dans le sens où nous l'entendons, c'est, comme l'a remarqué Belger, l'usage qu'il en fait ailleurs, dans la description des murs de Tirynthe (II, xxv, 8).

l'illusion est constituée par une série d'assises horizontales superposées. Chaque lit formant un anneau circulaire, le second est plus étroit que le premier, le troisième que le second, et ainsi de suite jusqu'en haut, où le trou que laissait au sommet du dôme la dernière bague de maçonnerie était clos par une pierre posée à plat, par une sorte de bouchon. Nous aurons à nous rendre compte des procédés de taille par lesquels on obtenait, dans les deux sens, en plan et en élévation, les courbes voulues. Quant à présent, nous ne nous proposions que de définir par leurs dispositions les plus générales et les plus constantes des édifices que nous aurons souvent à mentionner au cours du voyage que nous avons entrepris à travers le monde mycénien. De ces *tombeaux à coupole* (c'est là le terme qui est aujourd'hui consacré par l'usage), les uns, connus depuis assez longtemps, mais encore à demi enterrés, ont été, comme ici et comme à Orchomène, complètement dégagés par les fouilles récentes, et on a eu parfois, comme à Amyclées, la chance d'y faire des découvertes de la plus haute importance. D'autres ont été signalés dans des cantons où on n'avait même pas soupçonné jusqu'alors l'existence de rien de pareil, en Attique par exemple et jusqu'en Thessalie. A Mycènes même, il en reste plusieurs à sonder et à déblayer qui cachent peut-être des trésors sous les débris de leurs dômes effondrés[1].

Avant d'énumérer et de décrire ces édifices, il convient de justifier la dénomination que nous leur appliquons. Dans tout ce qui nous reste de la littérature classique antérieure à l'époque romaine, ni chez Homère, ni chez les lyriques, ni chez les tragiques, il n'est pas fait la plus légère allusion à ces monuments. La première mention qui s'en rencontre est due à Pausanias. Celui-ci les signale à Mycènes et à Orchomène ; il voit dans ces salles souterraines, surmontées d'un dôme, des chambres que les rois de l'âge héroïque auraient bâties tout exprès pour y renfermer et y conserver ces richesses dont le souvenir s'était conservé dans l'épopée homérique ; c'est ce qu'il appelle des trésors (θησαυροί)[2]. Le plus ancien de ces trésors aurait été construit par Minyas, roi d'Orcho-

1. Nous avons tiré grand parti, pour tout ce qui concerne ce genre de monuments, de la dissertation de Christian Belger, *Beitræge zur Kenntniss der griechischen Kuppelgræber*, in-4°, Berlin, 1887, 40 pages et 4 figures. Il est impossible d'être mieux informé que M. Belger et d'avoir une critique plus précise et plus sûre. Il y a aussi beaucoup à prendre dans les articles qu'il a consacrés à la première édition du livre de Schuchardt (*Berliner philologische Wochenschrift*, 1891, n[os] 36, 37 et 38).

2. Pausanias, II, xvi, 5 ; IX, xxxvi, 3 ; xxxviii, 2.

mène. Au siècle suivant, Athénée, à propos des mélodies phrygiennes et lydiennes et du chemin qu'elles ont suivi pour se répandre en Grèce, donne en passant une indication à laquelle on ne paraît pas avoir accordé l'attention qu'elle méritait. « Dans le Péloponèse et particulièrement en Laconie, dit cet érudit souvent très bien informé, vous verrez partout de grands tertres, que l'on appelle les tombes des Phrygiens compagnons de Pélops[1]. » Ces tertres auxquels les gens du pays attribuaient ainsi une destination funéraire, ne sont-ce pas ceux dont l'intérieur renfermait ces dômes dont les plus beaux types se trouvent à Mycènes et à Orchomène? Si Pausanias les a entendu désigner ainsi pendant qu'il parcourait la péninsule, il n'a tenu aucun compte de cette tradition; il lui a préféré, peut-être comme plus ingénieuse et d'apparence plus savante, la théorie qui expliquait ces édifices par les richesses que possédaient les rois des vieux âges et par le besoin qu'ils avaient éprouvé de les mettre en sûreté, explication qui peut avoir été suggérée par certains faits dont aurait été frappée l'imagination du peuple. Il est possible que les violateurs de tombes aient trouvé, dans tels ou tels de ces monuments, ce que Schliemann a découvert dans les fosses de l'acropole mycénienne, ce que Tsoundas a recueilli à *Vafio*, beaucoup d'or et d'argent. Comme ce n'était plus alors l'habitude, en Grèce, d'enfermer dans les tombes une telle quantité de métaux précieux, il avait paru naturel d'en conclure que ces chambres si bien protégées avaient été construites tout exprès pour la garde du trésor.

On comprend d'ailleurs l'incertitude qui régnait à ce sujet, quand on se rend compte de l'importance des changements qui se sont opérés en Grèce après l'invasion dorienne. Pour ne parler ici que de ce qui touche à la question que nous traitons, le rite de l'incinération s'était substitué à celui de l'inhumation, et l'architecture, d'ailleurs engagée dans des voies nouvelles, avait créé des types de tombe qui différaient fort des types primitifs. Ce qui a dû encore contribuer, en ce qui concerne ces sépultures, à abolir la mémoire du passé, c'est que les deux villes qui avaient conservé les plus beaux exemplaires de ce type hors d'usage, Mycènes et Orchomène, ont été détruites l'une au cinquième siècle par les Argiens et l'autre au quatrième par les Thébains. Le site est resté désert pendant un temps plus ou moins long et la tradition locale

1. ATHÉNÉE, XIV, 21 : Ἴδοις δ' ἂν καὶ τῆς Πελοποννήσου πανταχοῦ, μάλιστα δ' ἐν Λακεδαίμονι, χώματα μεγάλα, ἃ καλοῦσι τάφους τῶν μετὰ Πέλοπος Φρυγῶν.

s'est ainsi trouvée forcément interrompue. Cependant, lorsque, après la conquête macédonienne et surtout après la conquête romaine, la Grèce ne fut plus qu'un musée où trouvait ample matière à s'exercer la curiosité du voyageur érudit ou *périégète*, celui-ci devant ces monuments qui ne pouvaient manquer d'attirer son attention, dut se demander à quelle fin ils avaient été bâtis. Or quiconque a visité l'emplacement des cités antiques y a vu s'ouvrir sous ses pas la bouche de grandes cavités circulaires à la base et coniques au sommet, qui sont quelquefois très larges et très profondes. Enfoncées tout entières dans le sol, elles n'ont ni portes ni fenêtres; c'était par l'unique orifice ménagé dans la partie supérieure que l'on y descendait à l'aide d'une corde ou d'une échelle, qu'on les remplissait et qu'on les vidait; elles servaient, comme ce que l'on appelle aujourd'hui dans le midi de l'Europe les *silos*, à garder toute espèce de provisions. Le mot θησαυρός a dû désigner d'abord ces caves, ceux de tous les magasins qu'il était le plus facile d'établir et d'entretenir. Les denrées qu'elles contenaient y étaient moins exposées que dans des constructions apparentes soit à l'action destructive de l'air et des intempéries, soit aux incendies, au vol et au pillage. Par analogie, ce terme s'étendit ensuite aux bâtiments érigés en vue de la conservation d'objets quelconques, tels que ces chapelles où, à Delphes et à Olympie, les différentes cités grecques avaient déposé les trépieds et autres offrandes de prix dont elles avaient fait hommage au dieu du sanctuaire. Était-ce des souterrains, ces trois magasins de Cyzique dans l'un desquels la cité renfermait son blé, tandis qu'un autre était plein d'armes et que dans un troisième étaient rassemblés les instruments de tout genre, outils et machines, qui étaient destinés aux services publics[1]? Nous ne savons; mais plusieurs textes des historiens nous laissent entrevoir que l'expression θησαυρός faisait songer d'ordinaire à une chambre enfouie dans le sol, qui ne prenait jour sur le dehors que par une ouverture unique, constamment close, et où régnait une obscurité complète[2]. Y a-t-il lieu de s'étonner que les premiers antiquaires qui furent amenés à examiner les monuments que nous étudions les aient assimilés à des θησαυροί? La tentation était d'au-

1. Strabon, XII, viii, ii.

2. Hérodote, II, 150, parle des richesses de Sardanapale, φυλασσόμενα ἐν θησαυροῖς καταγαίοισι; Plutarque, *Philopœmen*, 19 : κομίσαντες αὐτὸν ἐς τὸν καλούμενον Θησαυρὸν, οἴκημα κατάγειον, οὔτε πνεῦμα λάμβανον οὔτε φῶς ἔξωθεν, οὔτε θύρας ἔχον, ἀλλὰ μεγάλῳ λίθῳ περιαγομένῳ κατακλειόμενον, ἐνταῦθα κατέθεντο καὶ τὸν λίθον ἐπιρράξαντες ἄνδρας ἐνόπλους κύκλῳ περιέστησαν.

tant plus forte que Mycènes et Orchomène étaient les deux cités qui, dans l'âge antérieur à l'épopée, avaient passé pour être les plus opulentes de toutes les villes grecques, les plus riches en métaux précieux[1]. On dut penser que les rois des Argiens, comme ceux des Minyens, s'étaient préoccupés d'assurer la conservation de ces richesses prodigieuses en bâtissant des édifices solides et durables, où elles fussent à l'abri de toutes les convoitises. Les monuments à coupole d'Orchomène et de Mycènes paraissaient remplir toutes les conditions de ce programme. Par leurs dimensions considérables, par l'exécution très soignée de l'appareil et par la noblesse sévère de leurs proportions, ils répondaient à l'idée que l'on se faisait de la puissance et du luxe de ces princes légendaires. On n'hésita donc point; ces dénominations de *Trésor de Minyas* et de *Trésor d'Atrée*, adoptées par Pausanias, qui ne les avait certainement pas inventées, furent acceptées au premier moment par la science moderne. Ottfried Müller, malgré sa rare sagacité, n'en révoqua point en doute la valeur[2]. Les premières objections sérieuses vinrent de Welcker et d'Ernest Curtius, qui adoptèrent résolument l'hypothèse d'une destination funéraire[3]. Malgré les excellentes raisons qu'ils apportaient à l'appui de leur opinion, le débat restait ouvert. Ici, comme pour tous les problèmes sur lesquels les textes sont muets, c'était aux fouilles de trancher la question.

Ce renseignement décisif, cette preuve que l'on désirait, il semble que l'on aurait dû les attendre de l'Argolide, où les monuments de l'âge primitif sont plus nombreux et plus importants que partout ailleurs; mais ces monuments y étaient trop apparents pour ne pas éveiller les convoitises; ils ont dû être violés et pillés dès les temps antiques. En Attique au contraire, à *Menidi*, près de l'ancienne Acharné, l'amoncellement du remblai avait, de très bonne heure, caché à tous les yeux un édifice souterrain qui n'est ni aussi vaste ni aussi bien bâti que les prétendus *Trésors* d'Atrée et de Minyas, mais qui présente des dispositions tout à fait pareilles et qui, par conséquent,

1. On sait l'épithète qu'Homère accole au nom de Mycènes (πολύχρυσος), et, pour bien faire comprendre combien son ressentiment est profond, Achille déclare aux ambassadeurs des Achéens qu'il ne cédera pas, quand même on lui offrirait « toutes les richesses qui affluent à Orchomène ou à Thèbes d'Égypte, où il y a tant de choses précieuses dans les maisons ». (*Iliade*, IX, 381-382).

2. Ottfried Muller, *Handbuch der Kunst*, 3e édition, § 48-49.

3. E. Curtius, *Peloponnesos*, t. II, pp. 400-412; Welcker, *Schatzhæuser oder Grabmæler in Mykenai und Orchomenos* (*Kleine Schriften*, t. III, 1850).

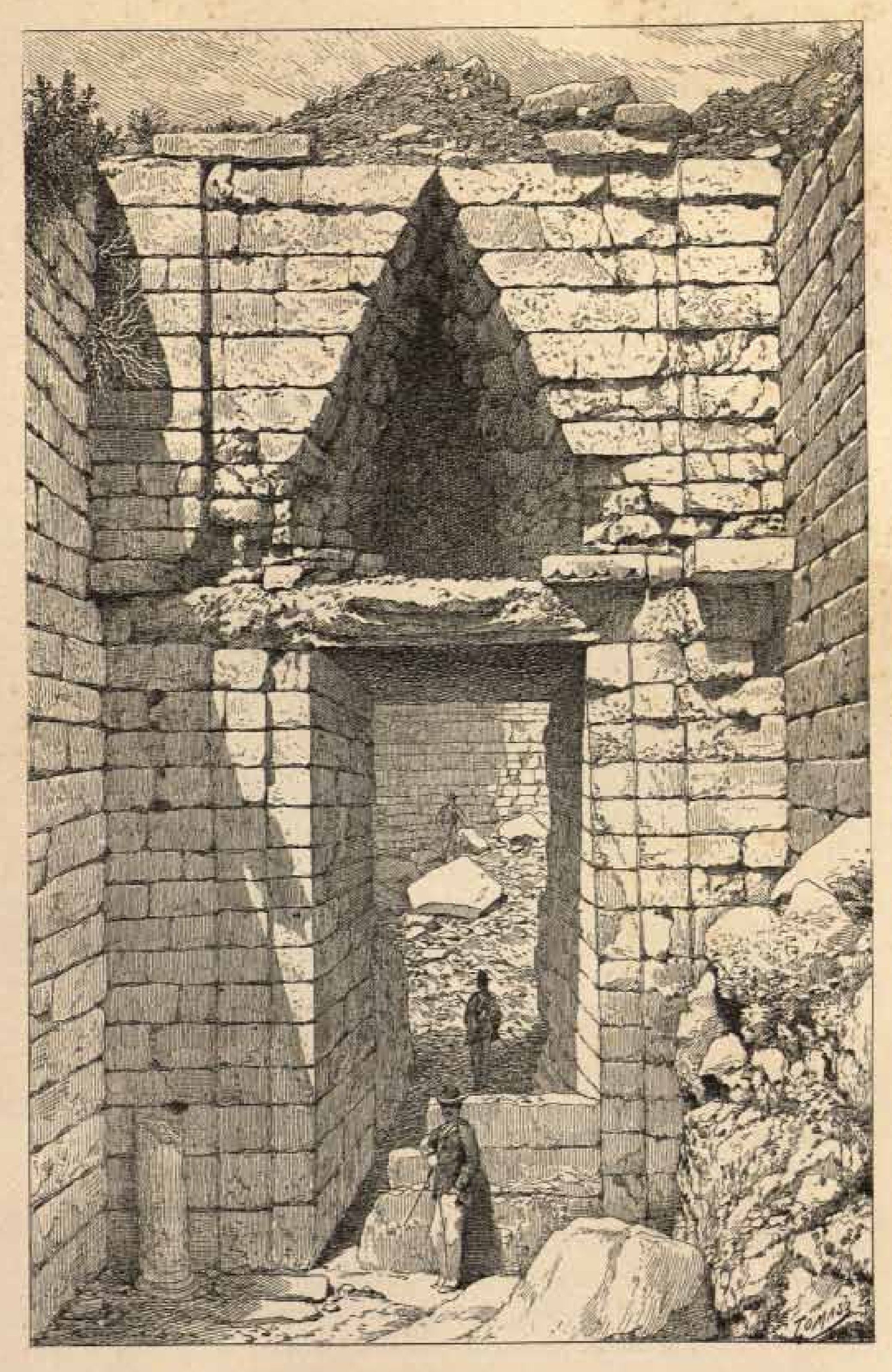
doit avoir eu la même destination[1]. Ce monument a été découvert, en 1879, tel, à ce qu'il semble, que l'avait laissé la génération par les mains de laquelle avait été close l'entrée de la chambre. Or, dans cette chambre, on trouva, couchés sur le sol, à la place même où ils avaient été déposés jadis, les restes de six squelettes, avec leurs crânes. Tout autour, de menus objets, en terre cuite, en verre, en ivoire, sur le caractère desquels il n'est pas possible de se méprendre; c'était la parure et le mobilier des morts qui reposaient sous ce dôme. L'édifice était bien une tombe, et, comme le prouvait le nombre des cadavres, une tombe de famille. Depuis lors, les indices se sont multipliés qui confirment la conclusion que l'on s'était empressé de tirer du résultat des fouilles de Menidi.

Aucune hésitation n'est plus possible, et nous appellerons désormais *tombes à dôme* ou *à coupole* les constructions souterraines dont Mycènes et Orchomène nous offrent des modèles que Pausanias ne craint pas de comparer aux pyramides d'Égypte[2], modèles grandioses à la suite desquels viennent se ranger, d'année en année, dans les listes que dresse la science contemporaine, d'autres répliques du même type, qui, malgré leurs dimensions moindres, sont conçues et exécutées dans la même donnée (fig. 88, n° 1).

Le prétendu *Trésor d'Atrée* est la plus grande de toutes les tombes à coupole et celle qui paraît avoir été la plus richement décorée; elle se distingue aussi en ce qu'elle se compose de deux pièces, la rotonde et un caveau beaucoup plus petit et plus bas, qui s'ouvre sur le côté droit de la grande chambre voûtée.

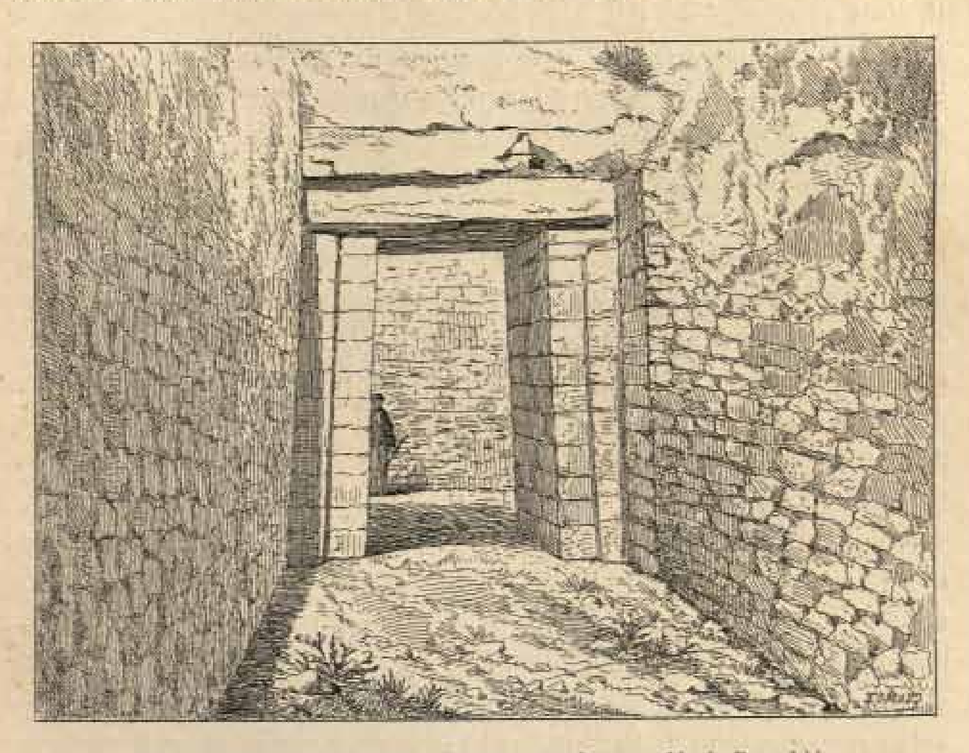
Rien que dans le territoire de Mycènes, on a signalé en outre six autres de ces tombeaux. Le plus important, après le célèbre édifice qui est une des curiosités de la Grèce, est celui qui se trouve tout à fait au nord de la basse ville, juste en face de la Porte aux lions. Le déblaiement en a été commencé par Schliemann en 1876 et repris en 1891 par M. Tsoundas, qui ne l'a pas encore complètement achevé (fig. 88, n° 2). Il est quelquefois désigné sous le nom bizarre de *Tombeau de Mme Schliemann;* c'était celle-ci qui dirigeait et surveillait l'équipe d'ouvriers à laquelle avait été confiée cette partie des travaux (fig. 118). M. Tsoundas n'a pas encore publié la relation de ses fouilles; mais, grâce à son obligeance et à celle de M. Dœrpfeld,

1. *Das Kuppelgrab von Menidi*, in-4° 1880, 56 pages et 9 planches lithographiées.
2. Pausanias, IX, xxxvi, 5.
3. Schliemann, *Mycènes*, ch. iv, v, et vi.



118. — La tombe à coupole voisine de la Porte aux lions. Vue de la façade.
D'après une photographie de Dœrpfeld.

nous serons en mesure d'en faire connaître les principaux résultats. Les dimensions ne sont pas ici très inférieures à celles du *Trésor d'Atrée* et la décoration de la façade était aussi très riche; mais il n'y avait pas de chambre latérale. En dehors du rempart, au nord-ouest et à l'est de l'espace sur lequel s'étendaient ce que l'on peut appeler les faubourgs de la ville, on aperçoit encore quatre tombes, construites, elles aussi, en grands matériaux et qui paraissent avoir été des édifices assez considérables. Toutes ont leur dôme crevé; il n'y a



119. — Petite tombe à coupole. D'après une photographie de Dœrpfeld.

que le haut de la façade qui sorte des décombres et qui soit visible. Aucune de ces sépultures n'a encore été fouillée; on voit combien il reste à faire et à trouver sur le sol même de Mycènes. Les fouilles grecques de 1888 ont dégagé un septième tombeau, plus petit et d'un appareil moins soigné (fig. 88, n° 7). La porte et le mur de façade où elle s'encadre sont bâtis en pierre de taille; le mur était monté en menus moellons (fig. 119).

Lui-même le *Tresor d'Atrée*, malgré l'intérêt qu'avaient excité les descriptions qui avaient été données, au commencement de ce siècle, par Gell, Dodwell, Leake, Mure et autres voyageurs, était resté, jusqu'à ces dernières années, dans l'état où l'avaient mis le lent travail

des saisons et la brutalité de générations avides et grossières. Le trou qui existe au sommet de la voûte est peut-être l'ouvrage de quelque paysan qui aura voulu s'introduire par là dans la chambre, en un temps où la porte aurait été bouchée, phénomène qui devait aisément se produire, en avant de toutes ces tombes, par le glissement des terres que la pluie détachait du tertre et qu'elle venait déposer dans le creux de l'allée ménagée entre les deux murs. Si le passage a été obstrué ici, à une certaine époque, par les éboulements, il était rouvert, lors des plus anciennes visites dont le souvenir se soit conservé; mais il ne l'était que très incomplètement. Le chambranle de la baie était enterré jusqu'à la moitié environ de sa hauteur, et il y avait des immondices dans l'intérieur. Les pâtres avaient pris l'habitude d'aller, avec leur troupeau, chercher un abri dans cette salle, soit contre les averses du printemps, soit, en été, contre les ardeurs du soleil de midi. Le croquis ci-joint donne une fidèle idée de l'aspect que présentait la devanture de l'édifice, tel que je l'ai aperçu pour la première fois en 1856 (fig. 120). Quand je l'ai revu en 1890, cet aspect avait fort changé : l'avenue extérieure, le tableau de la porte, les deux chambres, tout était dégagé jusqu'au sol antique (fig. 121). C'est la Société archéologique qui, en 1878, avait fait ces travaux, par les soins de Stamatakis[1]; elle avait déblayé toute la voie d'accès. Elle avait d'ailleurs profité de l'occasion pour recueillir et mettre en sûreté le peu qui restait encore des colonnes, chapiteaux, moulures et autres ornements de la façade. Vers 1800, cette décoration existait encore presque entière; une partie de ces pièces rapportées était en place, et le reste gisait, à l'état de fragments, dans le voisinage immédiat de la tombe. Si l'idée était venue alors à quelque architecte de restituer cet ensemble, il en aurait retrouvé, à pied d'œuvre, les éléments principaux, et il aurait pu en donner une restauration où la conjecture n'aurait pour ainsi dire joué aucun rôle. Par malheur, les artistes et même les archéologues ne s'intéressaient qu'aux monuments de l'âge classique, et le style de tous ces morceaux leur paraissait trop étrange pour qu'aucun d'eux s'avisât de rien tenter de pareil; mais, en raison même de cette étrangeté, on tenait à rapporter des échantillons de ce style bizarre, et c'est ainsi que des débris de cette garniture furent emportés par maints des voyageurs

1. Πρακτικά, 1878, p. 16. Schliemann ne paraît pas, en 1876, avoir donné un seul coup de pioche au *Trésor d'Atrée;* il parle seulement de deux tranchées qu'il aurait ouvertes, en 1873, dans la chambre latérale (*Mycènes*, p. 102).



120. — Le tombeau dit *Trésor d'Atrée* avant les fouilles. D'après une aquarelle d'Hector Leroux.

qui, depuis l'agent de lord Elgin, Lusieri, en 1802 ou 1803, visitèrent Mycènes; maintenant, il y en a dans plusieurs des musées de l'Europe, à Londres, à Berlin, à Munich, à Carlsruhe, sans parler de collections particulières où, surtout dans la Grande-Bretagne, se cache peut-être plus d'un fragment curieux. Pour obtenir des morceaux que l'on pût aisément charger sur un cheval de bât (on n'allait pas alors à Mycènes en chemin de fer, comme on le fait aujourd'hui), on cassait les grosses pièces; en quelques années, comme l'a constaté Leake, celles-ci disparaissaient[1]. Quelques éclats de ces moulures ont été remployés, comme matériaux, par les habitants du village de *Charvati;* on en a retrouvé qu'ils avaient encastrés dans les murs de leurs chapelles et de leurs maisons; mais que de parties de cette ornementation qui ont été réduites en poussière et anéanties! La faute en est surtout à ce gaspillage inintelligent, à ces pilleries des touristes européens. Quant aux fouilles qui ont été entreprises entre 1808 et 1810, ici et, à ce qu'il semble, dans le *Tombeau de Madame Schliemann*, par Veli, gouverneur de la Morée, le fils du célèbre Ali Tebéléni, une très vague tradition en a seule conservé le souvenir; il semble qu'elles aient procuré au pacha tout un groupe d'objets d'or et d'argent, analogues à ceux qui ont été recueillis dans les tombes de l'acropole et sous le dôme de *Vafio;* on parle aussi de statues, ce qui est moins vraisemblable. Veli cherchait surtout des trésors, et il paraît en avoir trouvé; l'architecture lui était fort indifférente; c'est le sol des caveaux que ses ouvriers ont dû sonder, et c'est peut-être là qu'ils ont rencontré, sous une couche de terre qui l'aurait jusqu'alors cachée à tous les yeux, une fosse encore pourvue de son mobilier funéraire[2]. Quoi qu'il en soit, les pertes que nous avons signalées sont irréparables; il n'y a pas apparence que, sur le territoire de Mycènes ou ailleurs, on vienne à découvrir une tombe à coupole qui, par l'ampleur de ses dimensions et surtout par la richesse de sa parure, puisse rivaliser avec celle dont nous essayerons de présenter une restitution, malgré les difficultés que présente aujourd'hui cette tâche.

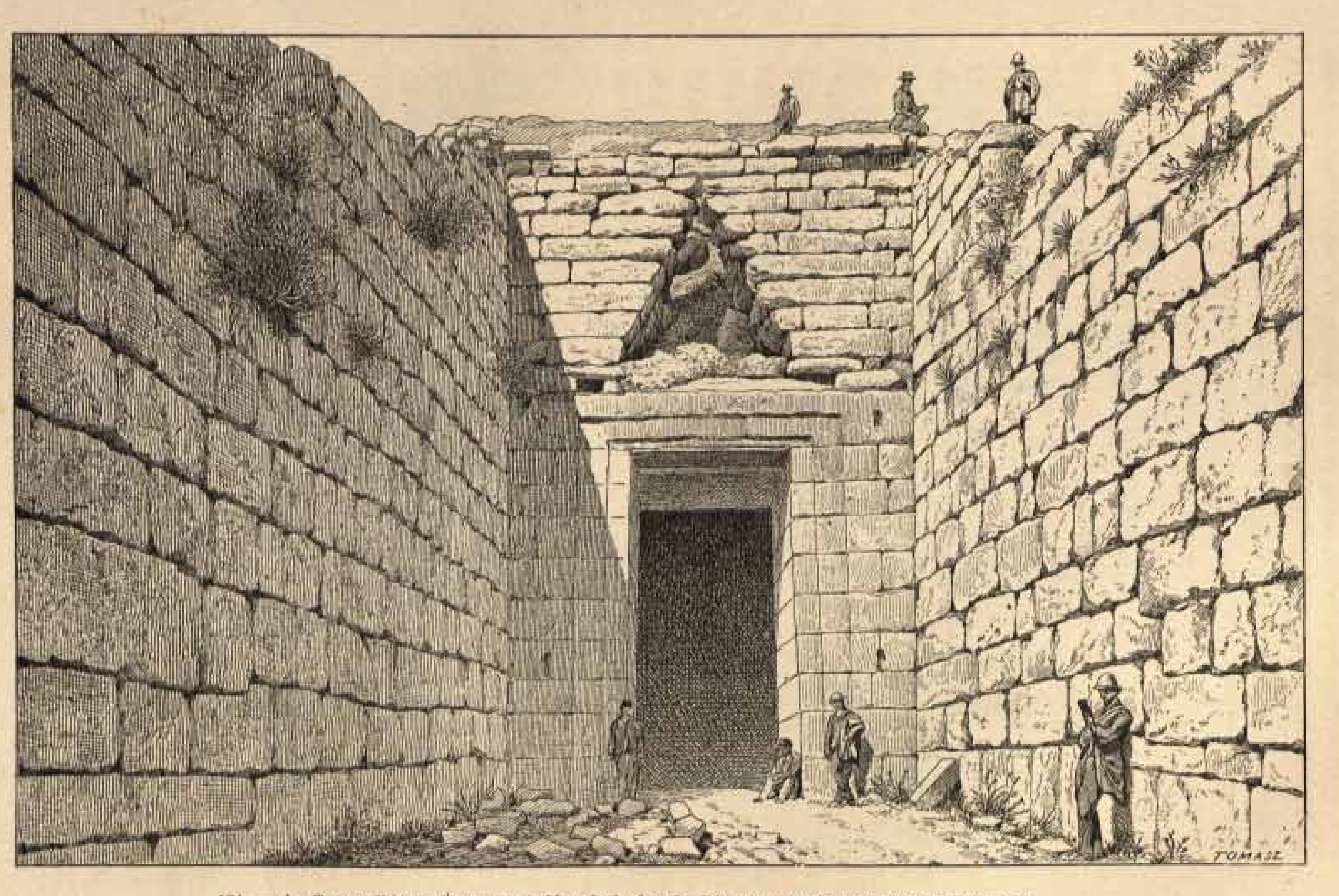
1. LEAKE, *Morea*, t. II, p. 374 : « On my former visit to Mykenæ there were several large fragments of these semi-columns, lying on the ground; I can now find only one or two very small pieces. »

2. Sur les fouilles de Véli-Pacha, voir SCHLIEMAN, *Mycènes*, pp. 104-105, et surtout CHR. BELGER, *Beitræge zur Kenntniss der Griechischen Kuppelgræber*, pp. 22-26, qui a réuni et comparé tous les témoignages. Sa conclusion, c'est que l'on ne peut guère douter de la réalité des fouilles, mais que l'on ne saurait dire où Véli a fait ses trouvailles, si c'est dans la chambre latérale du premier tombeau ou dans la chambre unique du second, ou peut-être à la fois dans les deux sépultures.

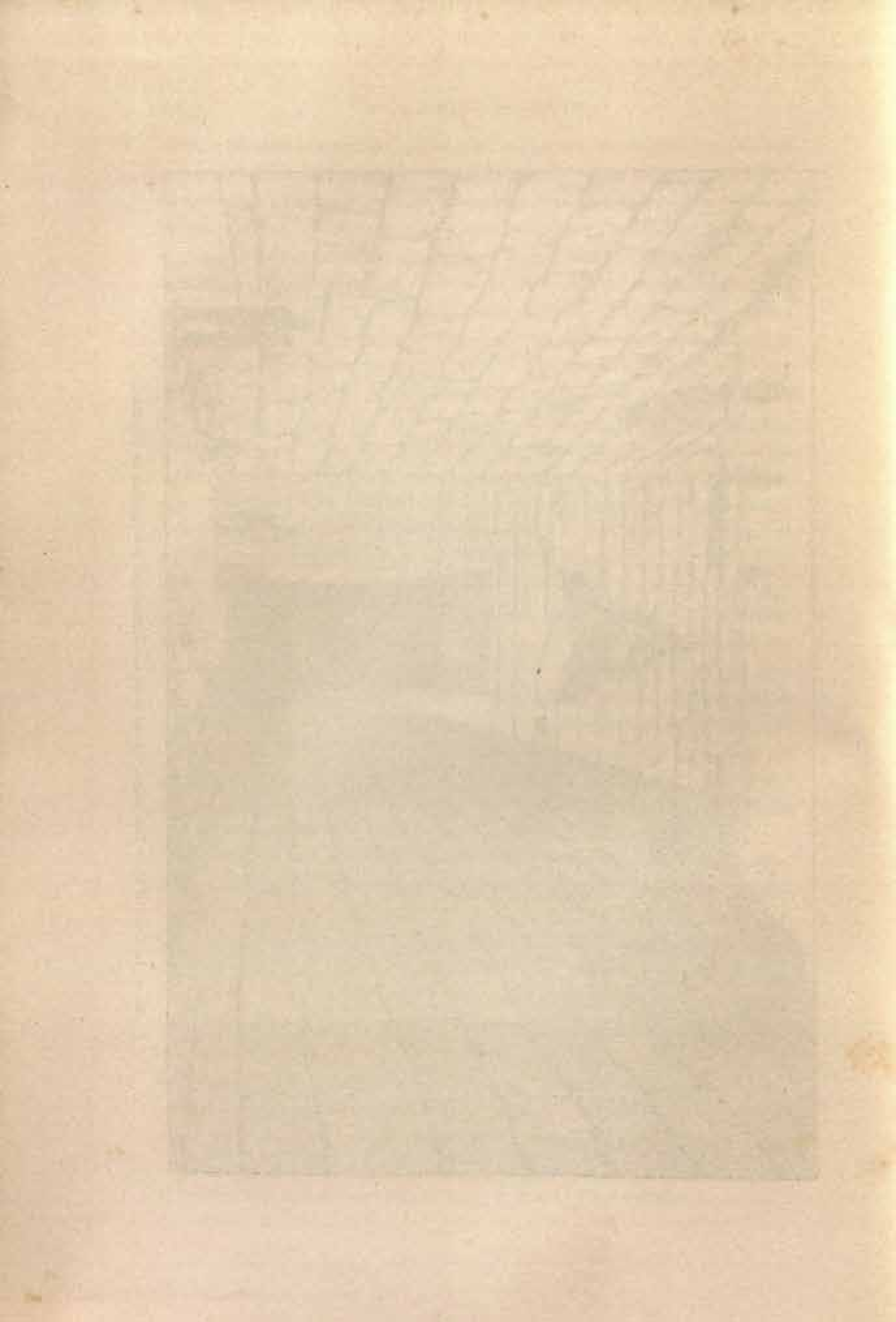
Les tombes à coupole avaient été longtemps les seules que l'on eût remarquées au milieu de ce vaste champ de ruines ; c'est en 1887 et en 1888 que Tsoundas constata l'existence d'une autre série de tombes, tombes qui sont certainement contemporaines des dômes en encorbellement, mais qui s'en distinguent cependant à quelques égards[1] ; en 1891, il en ouvrait encore de nouvelles, qui ne se sont pas trouvées être les moins curieuses[2]. Comme les sépultures de l'Acropole, celles-ci sont taillées dans les bancs de tuf calcaire qui constituent le sous-sol de Mycènes[3] ; mais ce ne sont pas, comme près de la Porte aux lions, de simples cuves creusées dans la roche vive ; l'ensemble de la disposition y est le même que dans les tombes à coupole. On y retrouve, plus ou moins longue suivant que le flanc de la colline a une inclinaison plus ou moins douce, l'allée d'approche, qui est tantôt horizontale, tantôt en pente du dehors au dedans, puis une baie dont le tableau a toujours une certaine profondeur et par laquelle on accède à une chambre rectangulaire (fig. 122, 123, 124). Le toit de celle-ci est à double ou quelquefois à quadruple pente (fig. 125, 126), à moins qu'il ne s'arrondisse, sans forme déterminée, comme le plafond d'une grotte naturelle (fig. 124). C'est l'exception quand, derrière cette chambre (fig. 127) ou sur le côté (fig. 128), on en rencontre une seconde, plus petite, séparée de la première par un couloir très court. La dimension moyenne des caveaux est de trois mètres sur quatre, ou de quatre sur cinq de côté ; la hauteur, si on la mesure contre la paroi, est de deux mètres à deux mètres et demi, tandis qu'elle atteint trois mètres au milieu de la pièce.

Ces tombeaux ne forment pas une nécropole unique ; on en trouve ici quatre ou cinq, là vingt et plus, semés comme au hasard, depuis le sud de l'espace qu'occupait la ville ouverte jusqu'au pied du mont Élie ; c'est même là, dans l'endroit appelé *Asprochoma*, qu'ils sont le plus nombreux (fig. 88). S'il y a entre toutes ces sépultures des analogies qui attestent qu'elles datent bien du même temps, chaque groupe a cependant son caractère propre : les tombes qui le composent offrent des particularités qui leur sont communes à toutes, que l'on considère l'arrangement du caveau ou que l'on

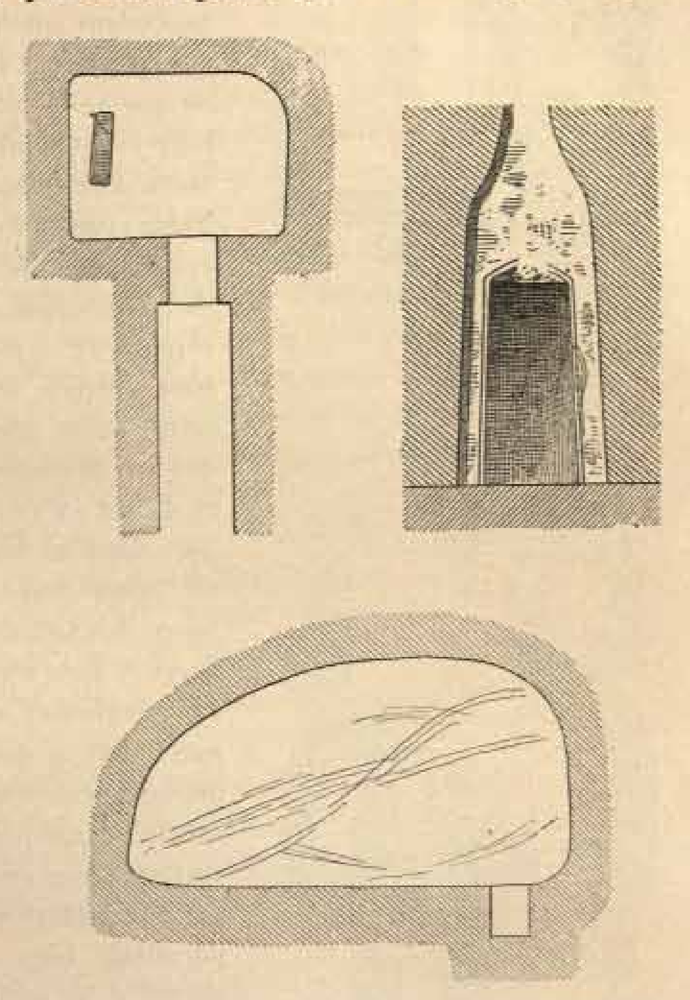
1. Tsoundas, Ἀνασκαφαὶ τάφων ἐν Μυκήναις (Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, 1888, pp. 119-179).
2. Tsoundas, Ἐκ Μυκηνῶν (Ἐφημερίς, 1891, pp. 1-44).
3. On a cherché, pour y tailler ces tombes, les endroits où la roche était tendre ; là où on la trouvait trop dure, les travaux commencés ont été abandonnés.



121 — Le *Trésor d'Atrée*. État actuel. Vue de la façade. D'après une photographie de Dœrpfeld.



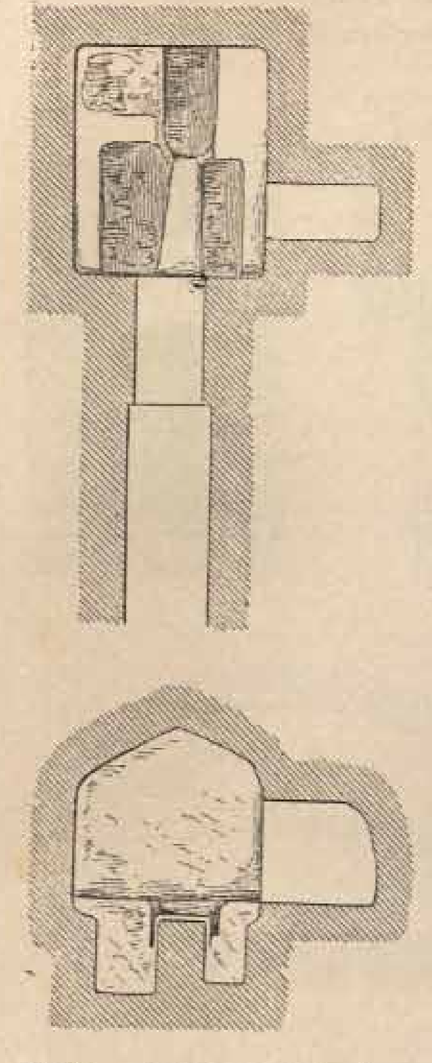
étudie les objets qui y ont été déposés, vases et figurines de terre cuite, armes, instruments de tout genre, bijoux, ornements en ivoire, en argent et en or[1]. Plusieurs de ces groupes de tombeaux se sont rencontrés au milieu même des restes d'habitations qui abondent sur ces terrasses, ce qui donne à penser que les morts qui y reposaient ont été enterrés là même où ils avaient vécu. Tel était l'usage primitif, qui s'explique par l'état diffus et le morcellement de ces agglomérations très anciennes. Plus tard, lorsque seront tombées les vieilles royautés héréditaires et que sera née la cité, les hommes libres, devenus membres du nouveau corps politique, auront intérêt à se rapprocher de l'*agora* où se discute et se vote la loi, des tribunaux où elle s'applique, des salles où siègent les magistrats, des temples où l'on sacrifie au nom de la république, des théâtres où toutes les âmes s'unissent dans une émotion commune. Les demeures des citoyens se serreront alors autour de ces édifices où se passera la meilleure et la plus noble partie de leur vie et un mur enveloppera, pour le mettre à l'abri d'un coup de main, l'ensemble ainsi



122, 123, 124. — Tombe creusée dans le roc (n° 52 de Tsoundas). Plan, coupe sur la porte et coupe longitudinale du caveau.

1. Ἐφημερίς, 1888, pp. 124-125.

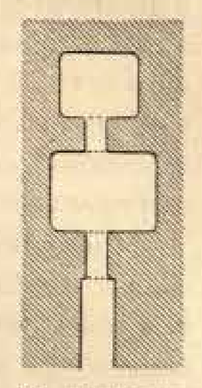
créé par des conditions nouvelles d'existence. Alors les tombes seront rejetées hors de cette enceinte qui serait trop étroite pour les contenir, et chaque ville aura sa nécropole ou ses nécropoles dans sa banlieue, le long des routes qui aboutissent à ses portes. Il y eut cependant quelques cités grecques qui résistèrent à cette transformation ou qui ne la subirent que très tard; telle fut surtout Sparte, qui ne s'entoura d'un rempart que sous le tyran Nabis, vers la fin du troisième siècle avant notre ère. Au cinquième siècle, Thucydide est frappé de cette singularité. « Si, dit-il, Lacédémone était détruite et que son emplacement devint désert, s'il n'en restait que les fondements de ses temples et de ses autres bâtiments, je pense que, dans un long avenir, la postérité aurait peine à croire que la puissance des Lacédémoniens ait été en rapport avec son glorieux renom.... La population ne s'étant pas agglomérée autour d'un centre, cette ville, dépourvue de temples et d'établissements magnifiques, habitée d'ailleurs, suivant l'ancienne mode des Grecs, par bourgades ouvertes (κατὰ κώμας), paraîtrait bien au-dessous de ce qu'elle a été réellement, tandis que, si les Athéniens éprouvaient un sort semblable, à l'aspect qu'offriraient les restes de leur ville, on se figurerait la puissance d'Athènes double de ce qu'elle est aujourd'hui[1]. » En raison de cette dispersion même de leurs demeures, les Spartiates continuaient à avoir leurs tombes distribuées au milieu de la ville[2]. Il en avait été ainsi, dans un temps, à Athènes; on y trouve



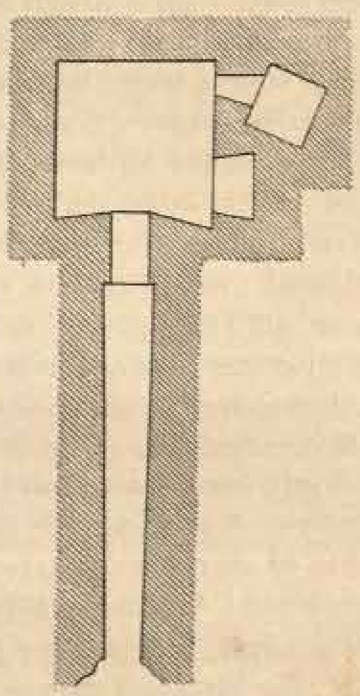
125, 126. — Tombe creusée dans le roc (nº 47 de Tsoundas). Plan et coupe transversale.

1. THUCYDIDE, I, 10.
2. PLUTARQUE, *Lycurgue*, XXVII, 1.

beaucoup de tombes creusées à même la roche vive dans les limites de l'aire où se bâtirent ensuite les quartiers les plus populeux et qu'enveloppa le mur d'enceinte. C'est ce qui portait Platon à croire que les Athéniens d'autrefois avaient enseveli leurs morts dans l'intérieur même de leurs maisons[1].


127. — Tombe creusée dans le roc (nº 5 de Tsoundas). Plan.

Ces souvenirs et ces survivances d'un passé lointain définissent le caractère des tombes que M. Tsoundas a découvertes à Mycènes. Chacun de ces groupes de caveaux était le cimetière de l'un des groupes de familles dont la réunion formait le peuple que gouvernaient les princes établis dans l'acropole. Comment appelait-on ces groupes à Mycènes? Y connaissait-on les termes que nous trouvons plus tard employés dans toute la Grèce de γένος et de φρήτρη ou φρατρία? Les phratries étaient-elles groupées en tribus, φυλαί? Nous l'ignorons; mais ce qui ne paraît pas douteux, c'est que chacun de ces petits clans avait sa place à lui sur le territoire commun et que ces divers groupes n'avaient pas tous la même importance ni la même richesse[2]. Ici les tombes sont peu nombreuses; là elles le sont davantage; ici elles sont très pauvres; là elles fournissent plus de métaux précieux et d'objets de valeur. Il y a d'ailleurs, dans chaque cimetière, d'une tombe à l'autre, des différences sensibles. Chaque clan avait ses riches et ses pauvres.


128. — Tombe creusée dans le roc (nº 27 de Tsoundas). Plan.

Ce qui a permis de faire ces comparaisons, c'est que ces tombes, grâce à leur mode de clôture, sont demeurées intactes[3]. Lorsqu'elles avaient reçu tous les hôtes qui devaient y dormir leur dernier sommeil, on en fermait la porte

1. Platon, *Minos*, V.

2. Ce qui prouve que chaque γένος avait son cimetière, c'est que l'on ne trouve pour ainsi dire pas de tombeaux isolés ('Εφημερίς, 1888, p. 125).

3. 'Εφημερίς, 1888, p. 129. Des 52 tombeaux qu'il a fouillés en 1886, Tsoundas n'en a trouvé qu'un seul ouvert.

par un mur de pierres sèches, en avant duquel on entassait des terres qui venaient combler le couloir à ciel ouvert par où l'on accédait à la chambre. Ces terres étaient ensuite si fortement pilonnées, qu'elles prenaient presque la consistance du tuf; pour les entamer, au cours des fouilles, ce n'est pas trop de la pioche; la bêche n'y suffirait pas. Une fois le corridor ainsi rempli, l'herbe poussait sur le remblai, et aucun indice ne trahissait au dehors la place du caveau et ne risquait d'éveiller l'attention des violateurs de sépultures.

Si les différentes fractions du peuple avaient ainsi leur cimetière dans le quartier même qu'elles habitaient, les princes qui régnaient à Mycènes devaient avoir leur nécropole dans l'enceinte de la citadelle où ils étaient domiciliés; cette nécropole, on l'a retrouvée près de la Porte aux lions; mais on ne saurait guère douter que les tombes à coupole ne soient aussi des tombes royales. Pour deux au moins de ces tombes, la présomption équivaut presque à la certitude. En l'honneur de qui, sinon des maîtres d'un puissant empire, l'architecte mycénien aurait-il construit et somptueusement décoré ces édifices qui semblent avoir été les chefs-d'œuvre de son art? C'est cependant loin de la demeure princière, dans la ville basse, que sont semées toutes les tombes à coupole, et, d'après l'avis de tous les archéologues qui se sont occupés de la question, elles sont moins anciennes que les fosses creusées dans le roc du cercle de dalles. Il est vraisemblable que cette dérogation aux pratiques antérieures de l'architecture funéraire s'est opérée à la suite d'un changement de dynastie; mais pourquoi s'est-elle produite et quelles sont les raisons qui l'expliquent? Sur ce point, nous en sommes réduits à des conjectures plus ou moins spécieuses. Peut-être la citadelle était-elle déjà trop encombrée de maisons pour que l'on y trouvât la place de ces sépultures qui en veulent beaucoup, qui ne peuvent avoir qu'à ce prix leur caractère et leur effet de grandeur. Peut-être aussi le terrain, dans l'intérieur du rempart, ne se prêtait-il pas à l'exécution de ces monuments; le roc, un calcaire qui s'est asséché et durci au contact de l'air, y affleure en maints endroits, et il est partout très voisin de la surface du sol; au contraire, on rencontrait dans la ville basse des massifs formés d'un tuf plus friable et où la couche de terre végétale était assez épaisse. Si, comme il y a quelque raison de le croire, la dynastie qui la première construisit en Grèce des tombeaux de ce genre était d'origine étrangère, il lui aurait donc fallu se résoudre à chercher ailleurs que sous les murs mêmes

du château des conditions d'espace libre et de terrain approprié qui lui permissent de rester fidèle aux habitudes contractées dans sa patrie première, de transporter et d'acclimater ici un type auquel l'attachaient de très vieux souvenirs.

Pour achever de résumer les données qu'ont fournies à l'histoire les recherches qui ont été entreprises, depuis 1876, à Mycènes et autour de Mycènes, il ne reste plus qu'à signaler les routes charretières dont Steffen et Lolling ont relevé les vestiges aux abords de cette ville et dont ils ont déterminé la direction (fig. 88)[1]. C'est bien de la période primitive que datent ces chaussées; elles ont été construites pour mettre Mycènes en rapport d'une part avec l'Heræon, au sud duquel s'ouvrait la plaine d'Argos, et, d'autre part, avec Corinthe, vers qui tendaient, à travers un pays difficile et montueux, trois chemins différents. Or c'est seulement dans l'âge antérieur à Homère que Mycènes a eu assez d'importance pour être un de ces centres d'où rayonnent et où viennent aboutir les chemins les plus fréquentés de la région. Après la conquête dorienne, Argos prend le pas sur Mycènes, qui, trop éloignée de la mer et des terres fertiles qui la bordent, passe au second rang. Ce qui d'ailleurs tranche ici la question, c'est le caractère que l'exécution présente dans tous ces ouvrages. Les substructions de la voie et les ponts qui lui faisaient traverser les ravins ont été bâtis dans le même appareil cyclopéen qu'une partie du rempart de la citadelle et que ces murs de soutènement qui abondent sur l'emplacement de la ville (fig. 129). Toutes les précautions avaient été prises pour fermer ces routes à l'invasion. Ici c'est une tour qui se dresse au bord du chemin, à l'entrée d'un défilé; ailleurs c'est une sorte de place d'armes qui pouvait contenir trois ou quatre cents hommes[2]. De ces camps retranchés, le plus curieux est celui dont le rempart, interrompu seulement là où la raideur des pentes tourne au précipice, enveloppe, à une hauteur voisine de 800 mètres, la cime et une partie de la crête du mont Élie[3]. Cette forteresse a eu, par moments, sa garnison; c'est ce qu'attestent les débris de petites maisons bâties en blocs bruts, maisons que l'on avait abritées dans des creux, à l'est et à l'ouest du sommet. On se demande à quoi a pu servir, sur ce faîte, tout cet appareil de murs et de portes. Un ennemi qui serait

1. Steffen, *Karten von Mykenai. Text*, pp. 8-11.
2. Steffen, *Text*, pp. 15-19.
3. Steffen, *Text*, pp. 19-20.

venu mettre le siège devant Mycènes pouvait négliger la troupe campée sur la pointe de cette roche aride, l'y laisser mourir de faim et de soif. Il semble que les Mycéniens, accoutumés comme ils l'étaient à entasser les uns sur les autres les quartiers de roc qu'ils trouvaient épars aux flancs de leurs montagnes, aient bâti ce fort pour le plaisir de bâtir et qu'ils aient pris ici une peine vraiment inutile.

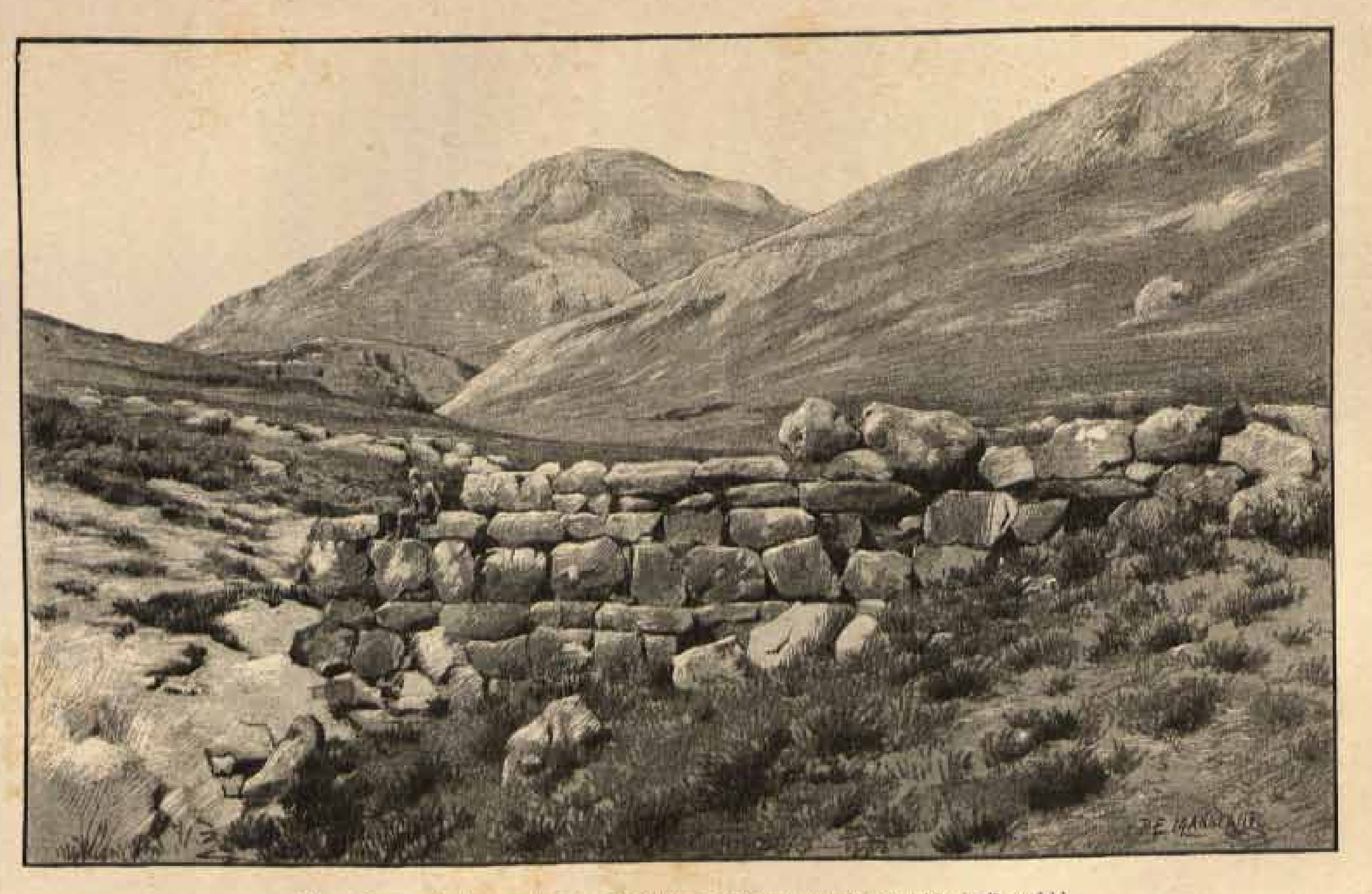
En revanche, c'était là un site merveilleusement choisi pour une tour de guet, pour un poste d'observation. De ce sommet, la vue se promène en cercle sur tous les monts de l'Argolide; elle s'étend du golfe Saronique au golfe d'Argos et découvre le fond de toutes les vallées par lesquelles une armée peut venir déboucher devant Mycènes. On se rappelle, au début de l'*Agamemnon* d'Eschyle, le récit de Clytemnestre qui explique au chœur comment en un jour la nouvelle si désirée est arrivée jusqu'au palais : le veilleur de nuit, dit-elle, a vu briller sur la haute cime de l'Arachnaion, « station voisine de la ville », la flamme qui, de signal en signal, devait annoncer à sa maîtresse la chute de Troie[1]. Eschyle se trompe; le sommet de l'Arachnaion, caché derrière le massif trop voisin du *Zara*, n'est pas visible de Mycènes. Pour être aperçu de la ville, c'est sur la tête du *mont Élie* qu'a dû s'allumer le feu qui a réjoui les yeux du vieillard, lassés par une longue attente; là, et là seulement, pouvait être placé le dernier de ces postes qui, si l'on en croyait Eschyle, feraient remonter jusqu'à cet âge légendaire l'emploi de la télégraphie optique. Les poètes tragiques d'Athènes, hors peut-être Euripide, ne connaissaient Mycènes que de réputation; ils n'en avaient pas visité le site ni vu de leurs yeux les ruines grandioses[2]. Euripide est le seul de ces poètes chez qui on s'imagine trouver la trace d'une impression personnelle, impression qui se laisserait deviner à l'insistance avec laquelle, toutes les fois qu'il a l'occasion de mentionner Mycènes, il rappelle que ses murs sont l'œuvre des Cyclopes[3]. On remarquera surtout ces mots, qu'il prête à son Hercule furieux : « Je m'en vais à Mycènes; il faut que je prenne des leviers et des

1. Eschyle, *Agamemnon*, v. 280-315 :

...Εἶτ' ἔσκηψεν, ἔστ' ἀφίκετο
Ἀραχναῖον αἶπος, ἀστυγείτονας σκοπάς.

2. Strabon avait déjà remarqué que les poètes tragiques confondaient sans cesse Argos et Mycènes (VIII, vi, 19).

3. Euripide, *Iphigénie à Aulis*, v. 152, 265, 1500-1501 ; *Iphigénie en Tauride*, 845.



129. — Pont cyclopéen sur la route de l'Héræon. D'après une photographie de Dœrpfeld.

pioches pour bouleverser à grands coups d'un fer recourbé les fondations que les Cyclopes ont si bien ajustées ensemble avec la règle rouge et avec le pic[1]. » On se demande s'il n'y a pas là un souvenir de la surprise que le poète aurait éprouvée en face de ces ruines imposantes; mais il est aussi fort possible qu'Euripide non plus n'ait jamais fait ce pèlerinage. Euripide était plus érudit, plus curieux d'histoire et de couleur locale que ses deux illustres rivaux, ce qui suffirait à expliquer les nombreuses allusions qu'il affecte de faire aux Cyclopes et à leurs méthodes de construction. Je suis tenté de croire que Thucydide lui-même n'a jamais été à Mycènes. S'il avait parcouru ce vaste champ de ruines, si ses yeux s'étaient levés vers le dôme des deux grands tombeaux et en avaient mesuré le vaisseau spacieux, s'il avait contemplé les murs de la citadelle et s'il en avait franchi la porte, il n'admettrait pas, comme il paraît le faire, que Mycènes était « une petite ville, comme toutes les villes de ce temps-là[2] ». L'œuvre de destruction était moins avancée alors qu'elle ne l'est aujourd'hui; si les monuments de Mycènes éveillent encore maintenant dans l'esprit l'idée d'une ville populeuse, d'une royauté riche et puissante, qui a su mettre au service de grandes entreprises architectoniques des bras nombreux et disciplinés, à plus forte raison auraient-ils suggéré cette même pensée à un observateur tel que Thucydide, avant qu'eussent passé sur eux vingt-deux siècles de plus, vingt-deux siècles d'abandon et d'outrages. Il semblerait vraiment que, pendant toute l'antiquité, Pausanias ait été le premier curieux qui ait pris la peine, en allant de Corinthe à Argos, de faire un détour d'une heure ou deux pour aller donner un coup d'œil à ce qui restait de la capitale d'Agamemnon. On est confondu d'étonnement quand on trouve chez Strabon, ce voyageur si diligent et si bien informé, cette affirmation aussi formelle que fausse : « Mycènes a été si bien détruite par les Argiens que de nos jours il n'en reste pas même une trace[3]. »

Nous sommes arrivé au terme de la course rapide qui nous a

1. EURIPIDE, *Hercule furieux*, v. 943-946 :

Πρὸς τὰς Μυκήνας εἶμι· λάζυσθαι χρεὼν
μόχλους δικέλλας θ', ὡς τὰ κυκλώπων βάθρα
φοίνικι κανόνι καὶ τύκοις ἡρμοσμένα
στρεπτῷ σιδήρῳ συντριαινώσω πάλιν.

2. THUCYDIDE, I, 10 : Καὶ ὅτι μὲν Μυκῆναι μικρὸν ἦν, ἢ εἴ τι τῶν τότε πόλισμα νῦν μὴ ἀξιόχρεων δοκεῖ εἶναι....

3. STRABON, VIII, VI, 10 : Χρόνοις δ' ὕστερον κατεσκάφησαν ὑπ' Ἀργείων, ὥστε νῦν μηδ' ἴχνος εὑρίσκεσθαι τῆς Μυκηναίων πόλεως.

promené à travers tout le terrain occupé jadis par la population de Mycènes et qui nous a fait passer en revue les édifices encore apparents à la surface du sol, ainsi que les tombes qu'une couche épaisse de terre et de décombres avait cachées à tous les regards jusqu'à ce que Schliemann, Stamatakis et Tsoundas eussent percé le mystère de ces sépultures. Le moment est venu d'aborder enfin une question qui, toute secondaire qu'elle soit, a pourtant son intérêt : c'est celle de savoir comment il faut comprendre le passage de Pausanias qui est le seul document antique où l'on trouve, sinon une description détaillée des ruines de Mycènes, tout au moins quelques indications relatives aux principales curiosités que l'on montrait aux visiteurs, du temps d'Hadrien[1]. Malgré leur extrême brièveté, certaines de ces données sont suffisamment claires et il est aisé d'en faire l'application aux monuments qui existent aujourd'hui; d'autres au contraire mettent l'archéologue dans un grand embarras. Il voudrait bien se croire autorisé, avec Schliemann, à trouver chez Pausanias la mention de ces tombes de l'Acropole dont la découverte a fait époque dans la science; mais il se sent arrêté par de graves objections. Le seul moyen que l'on ait d'arriver peut-être à résoudre le problème, c'est de peser tous les mots du texte. Ce texte sur lequel on a tant discuté, on ne l'a pas, en général, serré d'assez près. On ne s'est pas assez rendu compte de la diversité des éléments que l'auteur de cet itinéraire a pu mêler et fondre dans sa relation.

Après avoir raconté comment la jalousie des Argiens détruisit Mycènes, Pausanias continue ainsi : « Cependant une grande partie de l'enceinte subsiste, et notamment la porte, sur laquelle se dressent des lions. Tout cela, c'est, dit-on, l'ouvrage des Cyclopes, qui ont construit pour Prœtos le rempart de Tirynthe[2]. » Dans le début, point de difficulté : la « porte sur laquelle se dressent des lions », c'est la porte célèbre dont nous avons reproduit l'image, ce dont il résulte que l'enceinte (περίβολος) à laquelle appartient cette porte est celle de la citadelle.

1. PAUSANIAS, II, XVI, 4. Nous suivrons, comme guide, dans cet examen critique du texte de Pausanias, le commentateur qui nous paraît l'avoir étudié avec la sagacité la plus pénétrante, Christian Belger. Les idées que nous exposons ne sont autres que celles qu'il a présentées dans la seconde partie de sa dissertation, *Beitræge zur Kenntniss der Griechischen Kuppelgræber*, pp. 14-20, idées qu'il a confirmées par de nouveaux arguments dans les articles qu'il a consacrés au livre de Schuchardt.

2. Λείπεται δ᾽ ὅμως ἔτι καὶ ἄλλα τοῦ περιβόλου καὶ ἡ πύλη· λέοντες δὲ ἐφεστήκασιν αὐτῇ. Κυκλώπων δὲ καὶ ταῦτα ἔργα εἶναι λέγουσιν, οἳ Προίτῳ τὸ τεῖχος ἐποίησαν τὸ ἐν Τίρυνθι.

Vient ensuite cette phrase : « Parmi les ruines de Mycènes, il y a la fontaine appelée Perséia, et les constructions souterraines d'Atrée et de ses fils, les trésors où ils gardaient leurs richesses[1]. » Pausanias est sorti de la citadelle, si tant est qu'il y soit jamais entré. On est tenté de croire qu'il s'est borné à jeter un coup d'œil sur la Porte aux lions, sans visiter l'intérieur de la forteresse. S'il avait pris cette peine, il aurait probablement aperçu et signalé les restes du palais ou plutôt ceux du temple qui s'était superposé au palais. Il y avait là, sur le point culminant du roc, des substructions qui étaient encore visibles avant même les dernières fouilles et qui devaient présenter un relief beaucoup plus fort, au temps de Pausanias. Quoi qu'il en soit, l'expression « dans les ruines (ἐν τοῖς ἐρειπίοις) indique clairement qu'il s'agit ici du vaste champ couvert de débris qui entoure en tous sens l'acropole. Du moment où il mentionne la fontaine Perséia, c'est qu'il est en dehors de la citadelle; celle-ci ne renferme pas de fontaine. Enfin, il n'y a pas de doute possible sur l'identité des « constructions souterraines d'Atrée et de ses fils, les trésors où ils gardaient leurs richesses », avec nos tombes à coupoles. Nous savons, par la description que Pausanias donne du *Trésor de Minyas*, quelle idée cet auteur attachait au mot de *trésor*, θησαυρός.

Pausanias poursuit en ces termes[2] : « Il y a encore le tombeau d'Atrée, et les tombeaux de ceux qui, à leur retour de Troie furent mis à mort par Égisthe, dans un festin. Il y a celui de Cassandre, quoique les Lacédémoniens d'Amyclées prétendent le posséder. Il y a celui d'Agamemnon, et celui d'Eurymédon son cocher. Un autre renferme à la fois Télédamos et Pélops, les deux jumeaux qu'Aga-

1. Μυκηνῶν δὲ ἐν τοῖς ἐρειπίοις κρήνη τέ ἐστι καλουμένη Περσεία, καὶ Ἀτρέως καὶ τῶν παίδων ὑπόγαια οἰκοδομήματα, ἔνθα οἱ θησαυροί σφισι τῶν χρημάτων ἦσαν. On remarquera que Pausanias, en parlant de la Perseia, l'appelle κρήνη et non πηγή. Πηγή, c'est pour lui une source qui est restée à l'état naturel; κρήνη, c'est une source pourvue d'un bassin et de canaux construits, une fontaine publique aménagée par l'art.

2. Τάφος δὲ ἔστι μὲν Ἀτρέως, εἰσὶ δὲ καὶ ὅσους σὺν Ἀγαμέμνονι ἐπανήκοντας ἐξ Ἰλίου δειπνίσας κατεφόνευσεν Αἴγισθος· τοῦ μὲν δὴ Κασσάνδρας μνήματος ἀμφισβητοῦσι Λακεδαιμονίων οἱ περὶ Ἀμύκλας οἰκοῦντες· ἕτερον δέ ἐστιν Ἀγαμέμνονος, τὸ δὲ Εὐρυμέδοντος τοῦ ἡνιόχου, καὶ Τηλεδάμου τὸ αὐτὸ καὶ Πέλοπος, τούτους γὰρ τεκεῖν διδύμους Κάσσανδραν φασί, νηπίους δὲ ἔτι ὄντας ἐπικατέσφαξε τοῖς γονεῦσιν Αἴγισθος, καὶ Ἠλέκτρας [καὶ τῶν παίδων]· Πυλάδῃ γὰρ συνῴκησεν Ὀρέστου δόντος. Ἑλλάνικος δὲ καὶ τάδε ἔγραψε, Μέδοντα καὶ Στρόφιον γενέσθαι Πυλάδῃ παῖδας ἐξ Ἠλέκτρας. Κλυταιμνήστρα δὲ ἐτάφη καὶ Αἴγισθος ὀλίγον ἀποτέρω τοῦ τείχους, ἐντὸς δὲ ἀπηξιώθησαν, ἔνθα Ἀγαμέμνων τε αὐτὸς ἔκειτο καὶ οἱ σὺν ἐκείνῳ φονευθέντες. Il semble bien qu'après le premier Ἠλέκτρας le copiste ait sauté trois mots, les trois mots auxquels s'attachait, si l'on peut ainsi parler, le renseignement emprunté à Hellanicos sur le mariage et la progéniture d'Électre. Γὰρ n'a pas de raison d'être, ne s'explique pas si l'on ne rétablit pas dans le texte καὶ τῶν παίδων, comme l'a proposé Belger (*Berliner phil. Wochenschrift*, 1891, nº 36, p. 1122).

memnon aurait eus de Cassandre, et qui, tout petits, seraient tombés avec leurs parents sous les coups d'Égisthe. Il y a enfin le tombeau d'Électre [et de ses enfants]; car, donnée par Oreste en mariage à Pylade, elle eut, selon le témoignage d'Hellanicos, deux fils, Strophios et Médon. Clytemnestre et Égine ont été enterrés à quelque distance, en dehors du rempart, parce qu'il ne parut pas convenable qu'ils fussent dans la même enceinte qu'Agamemnon et que leurs autres victimes. »

Qu'est-ce que ces tombeaux? Où faut-il les chercher? Y a-t-il des raisons de les identifier avec l'un ou l'autre des groupes de sépultures que l'on connaît à Mycènes? Sur tous ces points, les avis sont très partagés.

Dans l'étude des textes, il n'y a pas de détail, si minutieux qu'il paraisse, qui n'ait son importance. On nous permettra donc de faire remarquer comment Pausanias rattache la phrase que nous venons de transcrire à celle qui vient avant; c'est par la particule δέ qu'il fait la liaison, comme il l'avait faite entre la mention des monuments de l'acropole et celle des édifices souterrains de la ville basse. Or c'est par *encore* ou par *puis* qu'il faut presque toujours traduire, chez Pausanias, cette conjonction copulative, là où elle se rencontre dans ces longues listes de curiosités que renferme la *Description de la Grèce;* elle indique d'ordinaire que le narrateur passe d'un objet à un autre; c'est ce qu'il serait facile de démontrer en ouvrant cet itinéraire n'importe à quelle page[1]. Il y a là, dans cette particularité de rédaction, un indice qui donne à présumer que les tombeaux dont il va être question dans ces dernières lignes du chapitre sont autre chose que les *trésors* visés dans les lignes précédentes, qu'ils n'ont pas la même disposition et n'occupent pas le même emplacement.

Cet emplacement, quel est-il? Pausanias n'en donne pas une définition précise; mais cependant le texte contient un renseignement qui, bien compris, circonscrivait les recherches. L'enceinte où se trouvaient, sauf deux, tous les tombeaux en question, ce n'est pas le mur de la ville basse. Ce mur ne paraît pas avoir été une limite qui séparât deux quartiers d'un caractère distinct et tranché; toutes les sépultures du plateau inférieur, les tombes à coupole construites en maçonnerie comme les tombes dont les chambres ont été creusées dans le roc sont semées indifféremment en deçà ou au delà du tracé

1. La remarque est de Belger (*Berl. phil. Wochenschrift*, 1892, n° 4, p. 100).

probable de cette enceinte secondaire. La véritable enceinte, la seule qui comptât, celle d'où avait été exclue, assurait-on, la dépouille des adultères et des assassins, c'était l'enceinte de la ville haute, de la cité royale, que devaient habiter après leur mort, comme ils l'avaient habitée de leur vivant, les hommes et les femmes de la noble race des Atrides, ainsi que les plus dévoués de leurs serviteurs. Le mur ou rempart, τὸ τεῖχος, auquel il est fait ici allusion, c'est *l'enceinte*, ὁ περίβολος, du premier paragraphe de la description. Ce qui prouve que, dans la pensée de Pausanias, ces deux termes désignent un seul et même objet, c'est qu'il se sert du premier pour désigner le rempart derrière lequel, raconte-t-il, les Mycéniens repoussèrent toutes les attaques des Argiens jusqu'à ce que les vivres fussent épuisés; pour compenser l'inégalité du nombre entre les assiégés et les assiégeants, il ne fallait rien moins que la situation exceptionnelle de cette acropole et que la force extraordinaire des ouvrages qu'y avaient bâtis les artisans fabuleux de l'âge héroïque. Pausanias a soin de marquer que le mur qui permit cette longue résistance avait été construit dans le même appareil que celui de Tirynthe par ceux que l'on appelle les Cyclopes, et ce rapprochement entre la forteresse de Tirynthe et celle de Mycènes, il l'avait déjà fait à propos de la muraille où s'ouvre la Porte aux lions[1]. Pausanias avait d'ailleurs ses raisons pour ne parler que de ce mur du château : ce fut le seul qu'il vit, lorsqu'il parcourut à la hâte le site presque désert de Mycènes, où ne le retenaient point, comme dans les endroits qui avaient conservé leurs sanctuaires, des inscriptions à lire, des listes de statues et d'offrandes à dresser, des mythes locaux à recueillir. Dès lors, au contraire, la muraille de la ville basse n'était plus représentée que par quelques pans de maçonnerie qui ne s'élevaient guère au-dessus du sol; là où elle n'avait pas été renversée par les Argiens, les pierres dont elle était composée, pierres d'un assez faible échantillon, avaient été en grande partie remployées dans les maisons de la bourgade macédonienne et romaine; pour en suivre la ligne sinueuse parmi tant de substructions et de décombres, il aurait fallu l'œil exercé d'un architecte, obstiné à cette recherche. La

1. Pausanias, VII, xxv, 3 : Μυκηναίοις γὰρ τὸ μὲν τεῖχος ἁλῶναι κατὰ τὸ ἰσχυρὸν οὐκ ἐδύνατο ὑπὸ Ἀργείων· ἐτετείχιστο γὰρ κατὰ ταὐτὰ τῷ ἐν Τίρυνθι ὑπὸ τῶν Κυκλώπων καλουμένων. Sur le sens du mot τὸ τεῖχος ici et en général dans Pausanias, voir Belger, *Berliner phil. Wochenschrift*, 1892, nº 5, p. 131 et note. Τεῖχος désigne chez Pausanias l'enceinte continue d'une citadelle ou d'une cité, et il emploie souvent, avec le même sens, l'expression ὁ περίβολος τοῦ τείχους.

plus forte impression que le voyageur emportait, au temps des Antonins, de sa promenade à Mycènes, c'est celle qu'il en reçoit et qu'il en garde encore aujourd'hui, le souvenir du rempart des Perséides et des Atrides qu'il aperçoit encadré entre les deux hautes et âpres montagnes qui le dominent, fièrement campé au-dessus de la profondeur des ravins et nouant autour du roc la ceinture de ses lourdes et indestructibles assises.

Étant donnée cette mention de l'enceinte qui comprenait six des sept ou huit tombeaux cités par Pausanias, il n'est donc pas permis de songer à reconnaître ces tombeaux dans les édifices à coupole, qui tous sont en dehors de cette enceinte ; il résulte d'ailleurs des termes dans lesquels ceux-ci sont mentionnés et de la description d'Orchomène que Pausanias et ses contemporains ne soupçonnaient pas le caractère funéraire de ces dômes; ils les regardaient comme des *trésors*. Du moment où il est ainsi démontré que les tombeaux auxquels la tradition attachait les noms indiqués par Pausanias étaient dans la citadelle, il ne reste en présence que deux hypothèses : ou ces tombeaux sont encore cachés quelque part, sous la surface du sol, en un point quelconque de l'espace qu'enveloppe la muraille cyclopéenne, ou bien ce sont ceux mêmes que Schliemann a dégagés dans le cercle des dalles. La première de ces hypothèses est tout au moins peu vraisemblable. Sans doute il y a encore des trouvailles à faire dans l'acropole; mais la terrasse qui longe le rempart de l'ouest et les moins raides des pentes que couronnait le palais présentent partout les restes de maisons qui paraissent avoir été très serrées les unes contre les autres. Un champ libre qui fût assez spacieux pour que toutes ces tombes royales aient pu s'y grouper, on ne le trouvera guère que dans deux endroits, d'une part en arrière et tout près de la Porte aux lions, et, d'autre part, dans cette sorte de cul-de-sac par lequel la forteresse se termine, du côté du levant. Or, à prendre, telle que Pausanias l'a recueillie, la donnée traditionnelle, est-il vraisemblable que des sépultures de ce genre aient été reléguées dans ce canton reculé de la forteresse, auquel on n'avait accès que par une étroite poterne qui ouvrait sur la campagne? Il paraît bien plus naturel d'admettre que la place a dû en être choisie à l'entrée même de l'acropole, le long du chemin par lequel passait tout le mouvement des allées et des venues entre la ville basse et cette citadelle où la famille régnante vivait au milieu de ses hommes d'armes et de tout un peuple de serviteurs et d'es-

claves. Là elles étaient bien mieux situées pour recevoir les hommages des générations successives, le pieux tribut des offrandes expiatoires et des sacrifices annuels. C'est justement en ce lieu que Schliemann a trouvé des tombes qui, d'après toutes les circonstances de la découverte, paraissent avoir été, pendant une longue suite d'années, l'objet d'une vénération très particulière. Tout ce qui peut donner cette impression est là réuni : c'est, dans chaque caveau, un mobilier funéraire d'une richesse étonnante, et, au-dessus de lui, une stèle qui évoque la pensée du mort couché là sous terre; c'est un amas d'ossements, les restes des victimes dont le sang coulait et dont la graisse fumait pour aller désaltérer et nourrir les ombres des grands ancêtres; c'est enfin cette clôture qui fait de la nécropole comme un sanctuaire. Il y a plus : les tombes comprises dans cet enclos sont en même nombre que celles dont Pausanias donne la liste, et l'on ne saurait dire que, si ces nombres se correspondent, c'est parce que Schliemann a voulu, à tout prix, découvrir six tombes, ni plus ni moins. Schliemann n'avait mis au jour, dans le cercle de dalles, que cinq tombeaux ; le sixième, c'est Stamatakis qui l'a trouvé comme par hasard, au moment où les fouilles paraissaient terminées.

L'accord est donc absolu entre le résultat de ces fouilles et les conjectures que suggérait l'étude du texte : même emplacement assigné à la nécropole royale, même chiffre quand on fait le compte des tombeaux énumérés par Pausanias et de ceux dont l'existence a été révélée par les fouilles. Ne serait-il pas bien étrange qu'il n'y eût là qu'une simple coïncidence, et pourrait-on citer, dans l'histoire des recherches archéologiques, un autre exemple d'une pareille rencontre? Le témoignage de Pausanias s'applique avec une trop rigoureuse exactitude au cimetière voisin de la porte pour que l'hésitation soit possible : ce que Schliemann a découvert, c'est bien le groupe de tombes décrit par Pausanias; mais cette constatation ne suffit pas à supprimer toute difficulté.

Comment expliquer que Pausanias, après être descendu dans la ville basse et y avoir vu les tombes à coupole, retourne à la citadelle qu'il avait visitée en premier lieu et que, sans prévenir le lecteur, il recommence à en décrire les monuments? Mettons, si l'on veut, cette faute de composition sur le compte de sa négligence et du désordre de ses notes, bien qu'elle dépasse la mesure des libertés qu'il prend d'ordinaire avec la topographie; ce que l'on a plus de

peine à admettre, c'est qu'il ait pu voir, au second siècle de notre ère, en même temps que le rempart de la ville haute et les dômes de la basse ville, ces tombes que l'on a retrouvées, il y a quinze ans, ensevelies sous une couche si épaisse de terre et de décombres. Comment s'est opéré cet ensevelissement graduel, on le comprend au premier regard jeté sur le terrain. L'esplanade qui recouvrait les fosses est dominée par des pentes assez rapides où s'étageaient des maisons que séparaient des ruelles étroites; celles-ci, quand il pleuvait, devenaient le lit d'autant de petits torrents qui, à chaque orage, auraient répandu sur les tombes, s'ils n'avaient rencontré la barrière des dalles, la poussière et les immondices qu'ils entraînaient avec eux; l'obstacle les rejetait vers le nord-ouest, où avait été ménagé, en dehors du cercle, un canal d'évacuation[1]. Ces dalles, si on les avait si fortement enfoncées dans le sol et ajustées avec tant de soin, c'était peut-être moins pour interdire aux profanes l'accès du lieu sacré que pour le protéger contre les effets de ces inondations périodiques. Lorsque la citadelle eut été évacuée par ses derniers défenseurs et qu'elle resta vide, la mince rainure qui se creusait entre les dalles et le pied du roc dut être en très peu de temps comblée par ces apports. Dès lors, pendant l'hiver, les eaux ruisselantes, toutes chargées de boue, se déversèrent sur le terre-plein. Des dalles et des stèles qui s'y dressaient, les unes, déchaussées par ces courants, s'inclinèrent ou s'abattirent sur place, tandis que d'autres restaient debout; mais toutes, celles qui ont résisté comme celles qui furent renversées, disparurent sous des alluvions que grossirent encore les blocs de tuf qui se détachèrent des bâtiments voisins, de ceux que supportait, au-dessus même de l'enclos funéraire, la première corniche du rocher. Ce travail de bouleversement et d'exhaussement du sol dut commencer à s'accomplir, sur ce point, dès le lendemain de l'expulsion des habitants. Très bien choisi à certains égards, l'emplacement de ce cimetière avait le défaut d'exposer à des chances nombreuses de destruction l'ensemble qu'y avait créé la piété des hommes d'autrefois; cet ensemble ne pouvait subsister qu'au prix d'une surveillance et d'un entretien qui ne souffriraient point de relâche. En supposant même que les Argiens n'aient pas porté une main violente sur les monuments qu'ils rencontraient à l'entrée de cette forteresse où ils pénétrèrent en vainqueurs furieux,

1. Voir la carte de Steffen : *Antike Rinne.*

ces monuments livrés à eux-mêmes étaient peut-être déjà, moins d'un siècle après la chute de Mycènes, cachés sous le linceul de fange et de cailloux qui les dérobait aux yeux des passants lorsque Schliemann eut l'heureuse hardiesse de le déchirer en lambeaux et d'en percer le mystère[1].

S'il en est ainsi, comment se fait-il que Pausanias mentionne des sépultures dont aucun signe extérieur ne trahissait l'existence à l'époque de son voyage en Grèce, et que, pour chacune d'elles, il indique le nom qu'y attachait la tradition locale? Ce problème ne comporte, à notre avis, qu'une seule solution, celle que nous allons exposer. Quand elle a été présentée pour la première fois, on l'a traitée de subtile et de forcée[2]; elle nous paraît au contraire si ingénieuse et en même temps si naturelle, si bien fondée sur une juste appréciation des habitudes de Pausanias et de ses procédés de rédaction, que nous n'hésiterons pas à nous l'approprier. Il nous semble même, est-ce une illusion? qu'elle nous serait peut-être venue à l'esprit, si l'honneur de l'avoir découverte, proposée et appuyée sur de solides raisons n'appartenait pas à Christian Belger.

Nous ne sommes pas de ceux qui inclineraient à penser que Pausanias n'a été, comme nous dirions, qu'un voyageur en chambre[3]. La thèse contraire me paraît démontrée; elle a pour elle l'assentiment réfléchi de ceux qui, pour avoir parcouru la Grèce

1. Schliemann (*Mycènes*, p. 424) et Schuchardt (*Schliemann's Ausgrabungen*, p. 196-197) sont tous deux de cet avis.

2. Schuchardt, *Schliemann's Ausgrabungen*, p. 197-198.

3. Jusqu'à ces derniers temps, on n'avait pas songé à mettre en doute la réalité des voyages de Pausanias. C'est M. Von Willamovitz-Mollendorf qui a ouvert ce débat en 1877; il a le premier contesté que le périégète eût recueilli lui-même sur place les renseignements qui constituent le fond de son livre (*Die Thukydides-Legende*, dans *Hermes*, t. XII, pp. 326 et suiv.). Depuis lors, le procès de Pausanias n'a pas cessé de se poursuivre en Allemagne. Un des savants qui avaient pris part aux fouilles d'Olympie, G. Hirschfeld, donna son avis motivé (*Pausanias und die Inschriften von Olympia*, dans l'*Archæologische Zeitung*, 1882, p. 97). Selon Hirschfeld, Pausanias travaillait surtout sur des livres. S'il a vu Olympie, ce n'est qu'en passant. La description qu'il en offre représente plutôt l'Olympie de l'époque macédonienne que l'Olympie du second siècle après Jésus-Christ; il ne rédige point des notes prises sur les lieux; il compile les données qu'il tire de Polémon et des autres périégètes. Ces idées ont été reprises, avec plus de développement et nombre de prétendues preuves, par Kalkmann (*Pausanias der Perieget*, Berlin, Reimer, 1886, 295 pages in-8°). A ces accusations, Gurlitt a opposé un plaidoyer très judicieux et très serré, dans lequel il défend la véracité de Pausanias (*Ueber Pausanias*, Gratz, Leuschner, 1890, 494 pages in-8°). Les lecteurs français trouveront la liste à peu près complète des livres et mémoires publiés au cours de cette discussion dans la *Revue historique*, t. XXVI, 1884, pp. 375-377 et dans deux articles de M. Am. Hauvette (*Revue critique*, 1887, t. II, p. 193 et 1890, t. I, p. 202).

en tous sens et en avoir étudié, le livre de Pausanias à la main, les principaux champs de ruines, ont le droit d'exprimer, dans ce débat, une opinion fondée sur leur expérience et sur leurs observations personnelles. M. Dœrpfeld n'est pas un savant de cabinet; personne ne connaît mieux que lui Olympie; or il ne doute point que Pausanias ne se soit promené dans l'Altis, qu'il n'ait relevé lui-même, sur le terrain, la position des principaux édifices, qu'il n'ait transcrit, sur le bronze et le marbre, beaucoup des noms et des inscriptions votives qu'il enregistre. Cependant, pas plus dans l'antiquité que de nos jours, les auteurs d'*Itinéraires* et de *Guides* n'ont jamais manqué de contrôler et surtout de compléter après coup, à l'aide de livres, leurs notes de voyage. Tout consciencieux que l'on soit, on ne saurait tout voir par soi-même, et d'ailleurs il y a place, dans ce genre d'ouvrage, pour bien des détails de statistique et d'histoire que les livres seuls sont aptes à fournir. Quelque temps qu'il ait mis à faire son tour de Grèce, Pausanias, lorsqu'il a commencé le travail de rédaction, n'a pas pu se dispenser d'avoir sans cesse recours à sa bibliothèque, pas plus que ne s'en dispensent ses émules modernes, les Joanne et les Bædeker. Pausanias, en allant de Corinthe à Argos par Cléones et le Treton, voulut jeter au moins un coup d'œil sur le site de Mycènes; mais il ne trouvait pas là, comme à Delphes ou à Olympie, des *exégètes* qui se chargeassent de lui faire les honneurs des monuments et de lui raconter les mythes locaux. C'était le cas ou jamais de consulter un de ces écrivains auxquels il avait coutume de demander des renseignements sur les origines des cités grecques et sur leurs plus anciennes traditions; ce fut à Hellanicos qu'il s'adressa. Cet historien avait consacré tout au moins deux livres aux antiquités de l'Argolide, le *Phoronée* et les *Prêtresses d'Héra argienne*. Pausanias le cite à propos du mariage et de la postérité d'Électre; mais, selon nous, ce qu'il aurait emprunté à l'un de ces deux ouvrages, ce ne serait pas seulement cette mention, ce serait aussi tout le passage qui a trait aux tombeaux des Atrides. C'était pour lui le moyen de donner un peu plus de corps à sa description de Mycènes, qui n'en reste pas moins très sèche et très pauvre, si on la compare à celle qu'il donne d'Argos et d'autres lieux célèbres. Cette liste des tombeaux et de leurs hôtes, Hellanicos avait pu la dresser sur place. Une tradition assez vraisemblable le fait naître l'année même de la bataille de Salamine, en 480[1]; ce qui est certain,

1. *Vie d'Euripide.*

c'est qu'il écrivit avant Hérodote et avant Thucydide, qui le critique avec quelque vivacité[1]. C'est donc vers le milieu du siècle qu'il a dû visiter l'Argolide et ce temple d'Héra, tout voisin de Mycènes, où il transcrivit le catalogue des prêtresses éponymes de la déesse. Mycènes avait déjà été prise et détruite; mais trop peu d'années s'étaient écoulées depuis ce désastre pour que ses monuments eussent beaucoup souffert des intempéries et que fussent éteints, parmi les habitants du canton, les souvenirs des dénominations consacrées par l'usage. Le cimetière royal était encore visible, peut-être presque intact, avec sa clôture circulaire de dalles polies et ses stèles étranges, au seuil de l'acropole déserte.

Que si l'on se refuse à admettre cette explication, il faut opter entre deux hypothèses, celle de Schliemann et celle de Schuchardt. Selon Schliemann, lorsque Pausanias visita Mycènes, dalles et stèles étaient, depuis bien des années, enfouies et invisibles; mais on aurait montré au voyageur sinon les tombes mêmes d'Atrée et de ses descendants, tout au moins la terre qui les couvrait, et on lui aurait donné les noms de ceux qui étaient censés reposer en ce lieu[2]; or rien, dans les termes dont se sert ici Pausanias, ne paraît provoquer ni même autoriser une pareille interprétation. « Il y a, dit Pausanias, le tombeau d'Atrée..., il y en a un autre, celui d'Agamemnon ; il y a celui d'Eurymédon, » etc. Pausanias s'exprime comme si on lui avait fait voir ces tombeaux l'un après l'autre, comme s'il y avait eu là autant de monuments distincts qu'il en énumère. Peut-être, il est vrai, pourrait-on attribuer à un artifice de composition cette manière de présenter les choses; aussi n'est-ce pas là ce qui nous paraît être le plus fort argument contre la supposition de Schliemann. Ce qui la rend inadmissible, c'est ce que nous savons du sort de la ville. Toute la population en fut violemment arrachée, qu'elle ait été, comme le dit Pausanias, forcée d'émigrer, ou, comme l'assure Diodore, réduite en esclavage[3]. La haine des Argiens ne fut assouvie que quand elle eut fait ici la solitude; Diodore affirme que le site de Mycènes « est resté inhabité jusqu'à son temps ». L'assertion n'est pas tout à fait exacte : des découvertes récentes ont confirmé les observations de Schliemann. Celui-ci avait constaté, sur toute l'aire de l'acropole, la présence d'une couche formée des tes-

1. Denys d'Halicarnasse, *Lettre à Pompée sur les principaux historiens*, § 3. Thucydide, I, 97.
2. Schliemann, *Mycènes*, pp. 424-425.
3. Diodore, XI, 65.

sons d'une poterie qui n'appartient déjà plus à la meilleure époque de la céramique grecque ; mais il n'y eut là qu'une bourgade qui se contentait de ce nom, et cette bourgade même ne dut pouvoir s'installer sur les ruines de la glorieuse cité que fort tard, lorsque Argos, placée sous la surveillance d'une garnison macédonienne, eut perdu, avec son indépendance, la mémoire de ses vieilles rancunes ou tout au moins les moyens de la satisfaire. Jusqu'à quand cette agglomération garda-t-elle quelque importance? Nous l'ignorons; mais, en tout cas, avant de s'essayer à reprendre, dans ces humbles conditions, la vie était demeurée interrompue, sur ce point, pendant un très long temps; il n'était resté dans ce canton que quelques métayers qui cultivaient pour les maîtres argiens les pentes qui s'inclinent vers la vallée du Céphise, et quelques pâtres qui promenaient leurs chèvres sur les décombres du palais des héros. Est-il vraisemblable que, durant deux siècles au moins, ces laboureurs et ces bergers épars se soient fidèlement transmis, de bouche en bouche, le secret de ces sépultures cachées, ainsi que toute la nomenclature de leurs hôtes légendaires? Nous ne le pensons pas, et cependant, si nous étions forcé de choisir, nous aimerions encore mieux accepter cette conjecture, malgré les difficultés qu'elle soulève, que celle qui a été proposée par Schuchardt.

Selon Schuchardt, les monuments qui auraient été montrés à Pausanias comme les tombes d'Atrée, d'Agamemnon et de ceux qui ont péri avec lui, ne sont pas autre chose que les tombes à coupole de la ville basse[1]. Il insiste sur ce fait que ces tombes sont au nombre de six, comme les sépultures signalées par Pausanias. Nous ferons d'abord observer que, depuis les dernières fouilles de Tsoundas, on connaît un septième tombeau de cette sorte; les nombres ne se correspondent plus; mais ce qui a plus d'importance, c'est que Pausanias place les tombeaux qu'il énumère en *dedans d'un mur*, et que ce mur ne peut être que celui de la citadelle, le seul qu'il ait vu debout à Mycènes. Passons sur ces deux objections; en voici une autre, plus grave encore. Ces « bâtiments souterrains » que recouvre un dôme, Pausanias les regarde comme des *trésors*; c'est ce qui résulte clairement et de la description qu'il donne de Mycènes et des renseignements plus circonstanciés qu'il fournit sur le grand tombeau d'Orchomène. C'est ce que Schuchardt n'ignore point, et

1. Schuchardt, *Schliemann's Ausgrabungen*, pp. 198-199.

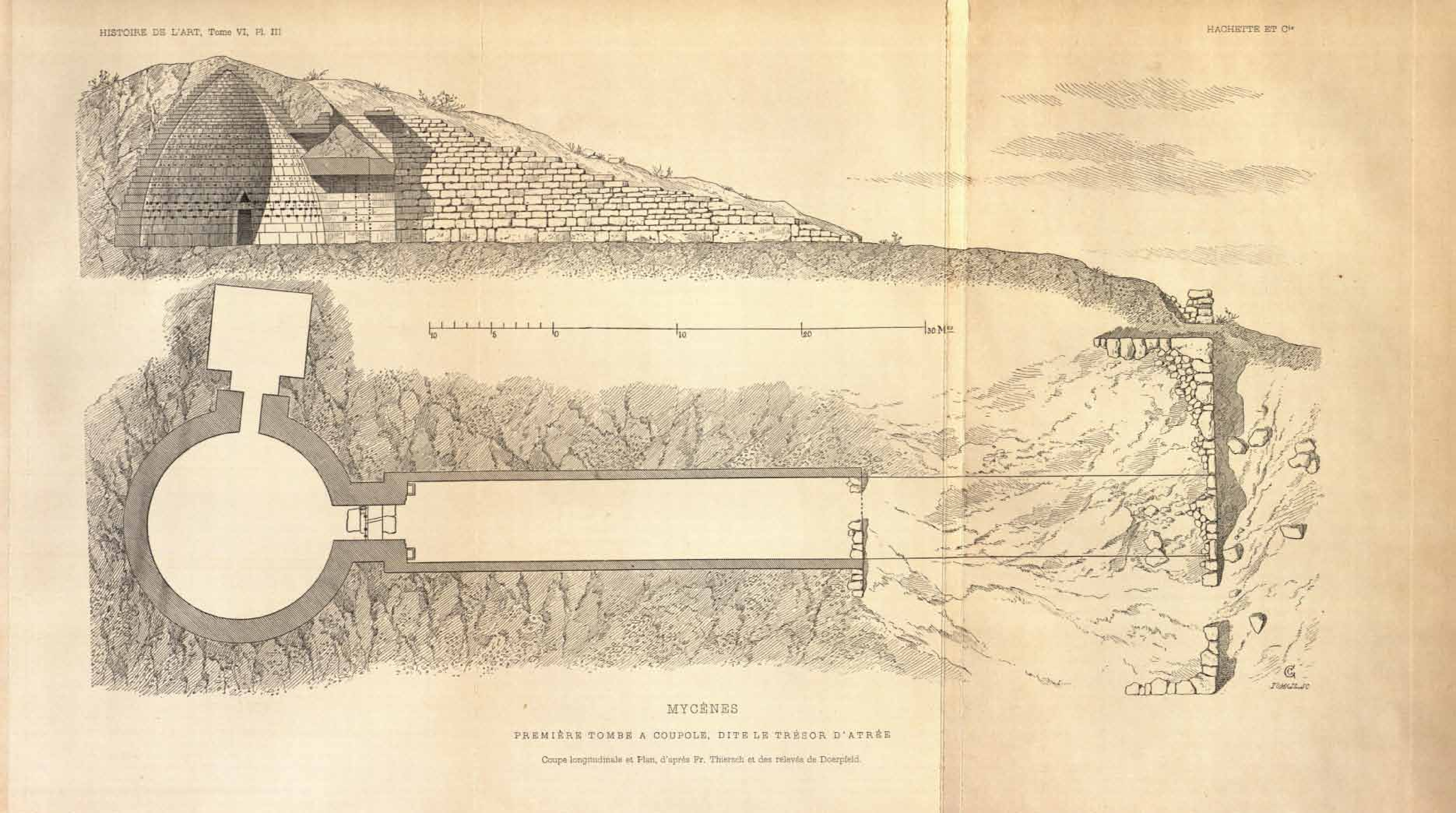
il traduit même, à ce propos, ce qui, dans notre auteur, a trait au prétendu Trésor de Minyas ; mais il essaye de sortir d'embarras en avançant que Pausanias n'avait peut-être pas de parti nettement pris au sujet de ces édifices, qu'il y voyait tantôt des trésors et tantôt des tombeaux. Malgré la gratitude que nous avons vouée à Pausanias pour tout ce qu'il est seul à nous apprendre, nous connaissons ses défauts ; nous ne nous faisons d'illusion ni sur la portée ni sur la précision de son esprit ; mais c'est vraiment le croire trop inintelligent que de lui prêter une doctrine si incertaine et une terminologie si variable. Le type en question est assez caractérisé pour que le voyageur, une fois qu'il l'eut rencontré sur son chemin, ne le confondît plus avec aucun autre et qu'il y attachât désormais l'idée, juste ou fausse, peu importe, d'une certaine destination toujours la même. Quelle était cette idée, nous le savons par le rapprochement des deux passages qui concernent les dômes souterrains de l'Argolide et de la Béotie, et il ne semble pas qu'il y ait, sur ce point, de discussion possible. Selon Schuchardt, les noms des héros de l'épopée et de la tragédie auraient été attribués, par la tradition, aux tombes à coupole, lesquelles étaient, avec les remparts de la forteresse, ce qui attirait le plus l'attention au milieu du vaste champ de ruines ; quant aux « trésors d'Atrée et de ses fils », on aurait montré aux visiteurs, sous ce titre, quelques-unes de ces tombes creusées dans le roc qui ont été tout récemment dégagées ; mais cette supposition, par laquelle Schuchardt tente de tout concilier et de rassurer sa conscience de critique, ne soutient pas l'examen. Ces tombes ont bien quelque chose de la disposition générale des édifices dont le modèle était évidemment, pour Pausanias, le monument d'Orchomène ; mais elles n'en reproduisent pas les traits qui paraissent avoir le plus frappé l'écrivain, ni la forme ronde, ni le bel appareil des assises réglées, ni cet encorbellement qui jouait la voûte. Enfin, tous ces caveaux taillés dans le calcaire ont été retrouvés intacts ; on n'en signale qu'un qui fût ouvert, et encore a-t-il pu l'être bien après l'époque romaine, par les chercheurs d'or. Ces sépultures, qui ont gardé leur mobilier funéraire, n'étaient pas livrées à la curiosité des passants du second siècle de notre ère, et, par conséquent, ce n'est point elles que Pausanias a pu comparer alors au chef-d'œuvre de l'architecture des riches et industrieux Minyens.

Il n'est donc pas vrai, comme on l'a dit, que Schliemann ait fait

sa plus belle découverte sur la foi d'un contresens. Les tombes qu'il a exhumées à l'entrée de l'acropole sont bien celles que la cité déchue, mais fière de son passé, a pieusement honorées jusqu'au jour de sa destruction. Quant à ces tombes dites de Clytemnestre et d'Égisthe qui étaient placées en dehors et à quelque distance du rempart, l'analogie semble indiquer que, comme les autres sépultures attribuées aux Pélopides, c'était aussi des fosses creusées dans la roche vive. On ne les a pas retrouvées là où il faut sans doute les chercher, en avant de la Porte aux lions; mais le sol de Mycènes a été si fécond en surprises, qu'il n'y aurait point à s'étonner de voir, un jour ou l'autre, M. Tsoundas rencontrer, au fond de l'une de ses tranchées, les sépultures contiguës que l'on assignait aux deux complices du meurtre ou bien la cuve unique dans laquelle ils étaient censés dormir côte à côte. Pausanias ne spécifie point s'il y avait une ou deux tombes qui portaient cette étiquette.

Il resterait une dernière question à discuter : Dans quelle mesure était fondée la tradition qui assignait à la dernière des grandes dynasties mycéniennes le cimetière royal de la ville haute? Si on l'accepte, à qui attribuer les tombes à coupole de la ville basse, qui doivent être, elles aussi, des tombes royales? Ou bien y a-t-il lieu de penser que l'imagination populaire, séduite par le prestige des noms que la poésie avait immortalisés, s'était fait illusion, et que les tombes de l'acropole pouvaient prétendre à une antiquité plus haute encore que celle qui leur était prêtée par les croyances locales, qu'elles remontaient jusqu'à une dynastie antérieure aux Pélopides, jusqu'à l'âge des Perséides? Nous demanderons la permission d'ajourner notre réponse jusqu'au moment où nous aurons achevé de faire passer sous les yeux du lecteur les principaux monuments de la céramique, de l'orfèvrerie et des autres arts industriels que les explorateurs ont recueillis sur différents points du sol de Mycènes. Nous aurons, chemin faisant, cherché à déterminer, par une comparaison attentive, l'âge relatif de tous ces objets, et c'est seulement alors, au terme de cette enquête, que nous croirons posséder des données qui permettent à l'archéologue de proposer, avec quelque confiance, une solution au moins probable de cet obscur problème.

HACHETTE ET Cie



MYCÈNES

PREMIÈRE TOMBE A COUPOLE, DITE LE TRÉSOR D'ATRÉE

Coupe longitudinale et Plan, d'après Fr. Thiersch et des relevés de Doerpfeld.

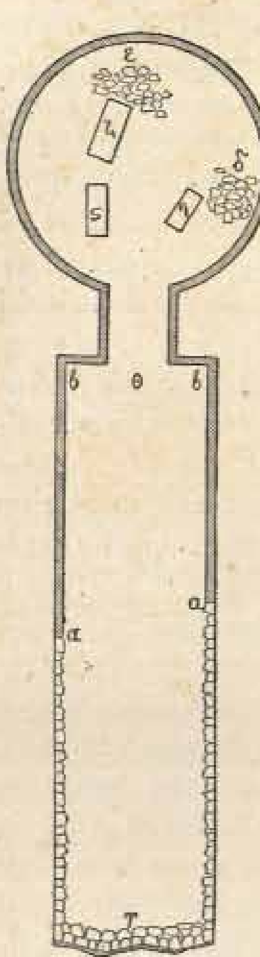
6. — LES TOMBES DE L'HÉRÆON ET DE NAUPLIE

C'est Tirynthe et Mycènes qui ont fourni les exemplaires les plus beaux et les mieux conservés des différents types que l'architecture a créés pendant la période primitive, de la tombe, de la forteresse et du palais. C'est là que l'on a trouvé ces fragments de peinture sur enduit qui, mieux que toute autre chose, donnent une idée du goût de l'époque et de l'habileté des décorateurs qui étaient chargés d'orner les demeures des princes et des chefs de famille; c'est enfin là que l'on a recueilli le plus de vases en terre et en métal, le plus d'armes et d'instruments, le plus de bijoux et de pierres gravées; mais l'histoire du développement de cet art ne tient pas tout entière dans l'analyse des éléments fournis par ces deux sites d'une richesse exceptionnelle. Plus d'un trait curieux, sans lequel il y aurait des vides dans le tableau, n'est donné que par des groupes de ruines moins importants ou même par des édifices isolés. On ne saurait donc se soustraire ici au devoir de dresser un inventaire aussi complet que possible des monuments que les générations contemporaines de Tirynthe et de Mycènes ont laissés sur divers points du sol de la Grèce continentale et insulaire.

On pourrait presque rattacher au groupe des monuments mycéniens la tombe à coupole qui est toute voisine de ce célèbre temple d'Héra où l'Argolide a eu, de très bonne heure, le plus vénéré de tous ses sanctuaires, son vrai centre religieux. Cette tombe se trouve à dix minutes de marche vers le nord de l'Héræon et à près d'une lieue au sud-est du prétendu *Trésor d'Atrée*, sur le bord de la route antique qui allait de Mycènes à Argos et dont le tracé est encore, en maints endroits, visible sur le roc. C'est en 1872 qu'un paysan découvrit, par hasard, cette sépulture; il en signala l'existence à la *Société archéologique*, qui, en 1878, chargea l'éphore Stamatakis d'entreprendre le déblaiement de l'édifice. Le rapport où Stamatakis a exposé les résultats de cette campagne est un modèle du genre[1]; on a peine à se consoler de n'en point posséder un pareil, aussi exact et aussi complet, sur les fouilles qui ont eu lieu dans les deux principaux dômes souterrains de Mycènes[2]. La tombe, par mal-

1. Stamatakis, ὁ παρὰ τὸ Ἡραῖον τάφος (*Athenische Mittheilungen*, t. III, 1878, pp. 271-286, pl. XI).
2. Le seul regret à exprimer, c'est que Stamatakis n'ait pas donné une coupe de l'intérieur, qui permettrait de restituer la courbe du dôme.

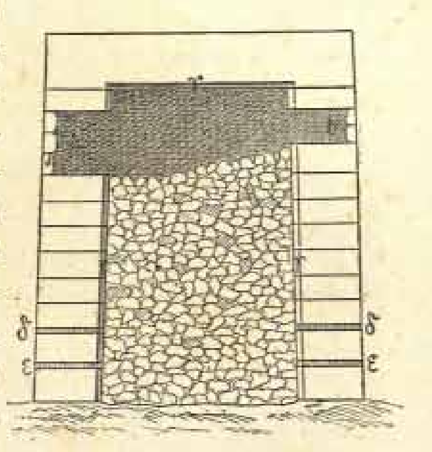
heur, a beaucoup souffert. Le plan est celui des tombes mycéniennes à caveau unique (fig. 130); mais la coupole est effondrée, et l'on ne peut même pas savoir s'il y avait ici, au-dessus du linteau, ce vide triangulaire que l'on rencontre communément à cette place dans les édifices de ce genre. Trois gros blocs, posés l'un derrière l'autre, recouvrent le tableau de la porte. La construction, à l'intérieur, est d'un appareil assez grossier, quoique avec tendance marquée à l'horizontalité des assises; mais, là où elle est le mieux conservée, elle ne dépasse plus une hauteur de 6m,50; toute la partie supérieure s'était écroulée; mêlées à la terre qui enveloppait autrefois le dôme, les pierres étaient tombées et avaient rempli toute la rotonde; il fallut plus de deux mois pour enlever ce remblai et atteindre le sol ancien, qui est formé de petits cailloux plats piqués dans un mortier de boue. Mesuré au pied du mur, le diamètre du cercle que décrit le bâtiment est de 9m,70. Malgré le soin avec lequel fut faite la fouille, on n'a recueilli dans cette tombe qu'un bien maigre butin, menus ornements d'or et de pâte de verre, débris d'instruments de pierre, d'armes et de vases de bronze, tessons de poterie mycénienne. A côté de ceux-ci, on a ramassé, soit dans la rotonde, soit dans le couloir d'accès, des fragments de vases beaucoup plus récents; il y a même deux morceaux de terre cuite, estampillés d'un sceau où se lisent des caractères grecs du cinquième ou du quatrième siècle. On a trouvé aussi là quelques fragments d'outils de fer.



130. — Tombe à coupole de l'Heræon. Plan. *Athenische Mittheilungen*, t. II, pl. XI.

Le mobilier funéraire qui avait été déposé avec les premiers occupants a été pillé dans l'antiquité même, et le caveau a été utilisé pour d'autres sépultures, bien longtemps après le moment où il avait été bâti. C'est alors, selon Stamatakis, qu'auraient été creusées les trois fosses rectangulaires qu'indique le plan, fosses qui paraissent avoir été recouvertes de dalles. Le fait de ce remploi du tombeau ne paraît pas contestable; mais il se pourrait que les fosses appartins-

sent à l'aménagement primitif, car nous les retrouverons dans des tombes de cette époque qui n'ont jamais été remaniées. D'autre part, ce n'est pas sans surprise que l'on voit le passage bouché par un mur grossier, épais de trois mètres, qui se dresse en avant de l'entrée et qui ne monte pas jusqu'au linteau ; entre celui-ci et la crête du mur, il y a un vide (fig. 131). Ce vide a-t-il été voulu et réservé par le constructeur, ou bien a-t-il été créé après coup, par l'effort de gens qui auraient écrêté le mur pour s'introduire dans la tombe? Nous serions tenté de croire ce mur contemporain du premier ensevelissement ; par la place qu'il occupe et par son mode de construction, il rappelle les murs que l'on a rencontrés devant l'entrée des tombes à coupole de l'Attique aussi bien que devant celle des sépultures rupestres voisines de Nauplie ; mais, si l'allée est toujours demeurée ouverte, comme on l'affirme d'après l'examen que l'on a fait des débris de toute époque qui s'y rencontrent, et si la tombe a reçu, à plusieurs reprises, des hôtes nouveaux, comment le mur qui bouche ce couloir est-il resté debout, et par où ont été amenés dans la tombe ces morts qui sont venus ainsi en usurper la jouissance? Faut-il croire qu'on les y a introduits soit par l'intervalle qui séparait le linteau de la tête du mur, soit par quelque trou pratiqué dans la coupole? Ou bien le mur a-t-il été refait à la suite des inhumations postérieures? Ce sont là des questions auxquelles les fouilles n'ont pas répondu.



131. — La tombe à coupole de l'Héræon. Coupe transversale sur ε θ ε du plan. *Athenische Mittheilungen*, t. III, pl. XI. α β. Place de carreaux de tuf qui ont été enlevés lors de la découverte du tombeau ; δδ, εε, bandeaux saillants ; γ, listel en creux.

Les recherches provoquées par les découvertes de Schliemann ont fait découvrir dans le reste de l'Argolide comme à Mycènes, près de la tombe à coupole, la tombe creusée dans le roc, avec les mêmes dispositions générales et le même mobilier funéraire. Plusieurs de ces tombes ont été très bien étudiées, en 1878, 1879 et 1880, par MM. Castorchis, Condakis et Lolling[1]. Elles se trouvent en dehors de

1. Euth. Kastorchis, περὶ τῶν παρὰ τὴν Ναυπλίαν παναρχαίων τάφων, avec 2 planches (Ἀθήναιον, t. VII, pp. 183-201, 2 planches). Euth. Kastorchis, J. Kondakis et D. Philios, περὶ τῶν ἐν Ναυπλίᾳ παναρχαίων τάφων καὶ τῶν αὐτόθι ὑπὸ Στράβωνος μνημονευομένων λαβυρίνθων

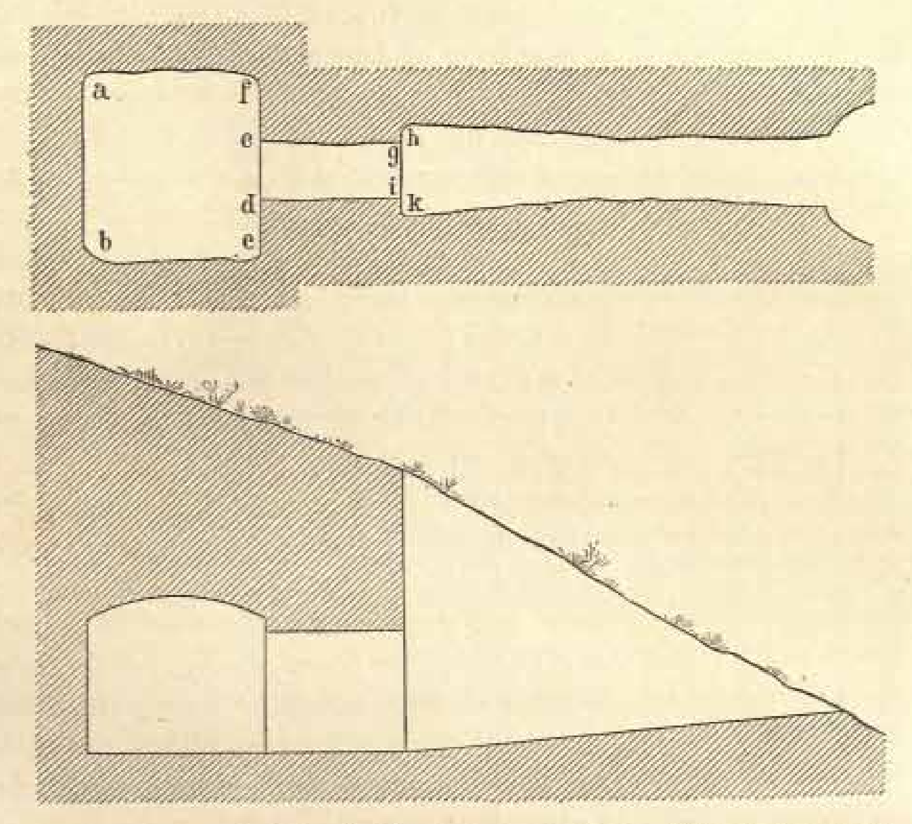
Nauplie, au-dessus de celui des faubourgs de la ville qui s'appelle *la Pronia*, sur la pente nord-est du mont qui porte le fort Palamidis, près de l'entrée de son enceinte qui s'ouvre de ce côté. On a rappelé, à ce propos, la mention faite par Strabon des « grottes qui existaient de son temps à Nauplie et des labyrinthes qui y étaient construits; on les nomme, dit-il, cyclopéens[1] ». On a pu penser, à la manière dont Strabon parle de Mycènes, qu'il n'avait pas visité lui-même l'Argolide; s'il y est allé, il a parcouru cette contrée trop rapidement pour tout voir de ses propres yeux. Au sujet des excavations pratiquées dans la roche tendre autour de Nauplie, il a dû recueillir le témoignage d'autres voyageurs et en exagérer la portée, pour trouver là un ouvrage de plus à mettre au compte de ces Cyclopes dont la maîtrise avait frappé son imagination. Les *labyrinthes* auxquels il fait allusion, ce sont ou, comme à Gortyne de Crète, des carrières pratiquées dans le flanc de la montagne, ou bien les tombes mêmes qui ont été récemment dégagées. Les dernières qui aient été ouvertes communiquaient entre elles par d'étroits corridors; plusieurs de ceux-ci étaient obstrués par des éboulements et ils n'ont pas été déblayés; on n'a donc pu restituer l'ensemble du cimetière; mais ce qu'une exploration sommaire a permis d'entrevoir laisse comprendre que, lorsque les passages étaient libres, l'enchevêtrement de ces chambres et de ces galeries ait suggéré l'idée d'un labyrinthe et que les habitants du pays se soient accoutumés à désigner ainsi la nécropole préhistorique dont ils montraient aux curieux les caveaux et les sombres couloirs[2]. En tout cas, les chambres que renfermait ce prétendu labyrinthe ont été violées et vidées de très bonne heure. On y rencontre des ossements humains; mais ceux-ci ont été remués par le pied de bien des visiteurs. Les sépultures qui se sont retrouvées intactes n'appartenaient pas à ce groupe : c'étaient des caveaux isolés; il a suffi, pour les dérober aux recherches, qu'un peu d'herbe ait recouvert les terres qui remplissaient le couloir d'accès, là où il venait s'ouvrir sur la pente du mont. Le plan de ces tombes est sensiblement le même que celui des tombes rupestres de Mycènes (fig. 132 et 133). Même *dromos* ou couloir de

('Αθήναιον, t. VIII, pp. 515-525, 1 planche). LOLLING, *Ausgrabungen am Palamidi*, avec 1 planche (*Athenische Mittheilungen*, t. V, p. 143-163, 1 planche).

1. STRABON, VIII, VI, 3 : Ἐφεξῆς δὲ τῇ Ναυπλίᾳ τὰ σπήλαια καὶ οἱ ἐν αὐτοῖς οἰκοδομητοὶ λαβύρινθοι· Κυκλώπεια δ' ὀνομάζουσιν. Il y revient à propos de Tirynthe et des Cyclopes qui en ont bâti les murs : καὶ ἴσως τὰ σπήλαια τὰ περὶ τὴν Ναυπλίαν καὶ τὰ ἐν αὐτοῖς ἔργα τούτων ἐπώνυμά ἐστιν (VIII, VI, 11).

2. 'Αθήναιον, t. VIII, pp. 515-516.

4 à 7 mètres de long, taillé dans le tuf; cette découpure verticale, mesurée au niveau du sol, a une largeur de 1 ,20 à 1m,60; mais elle se rétrécit vers le haut, comme si les bords de la fente tendaient à se rejoindre[1]. C'était autant de travail épargné. Point de chambranles moulurés ou peints; l'ouvrage a été exécuté aussi rapidement que possible. L'axe du *dromos* ne passe point tout à fait par le milieu des chambres; dans celle-ci, les parois qui se correspondent ne sont pas

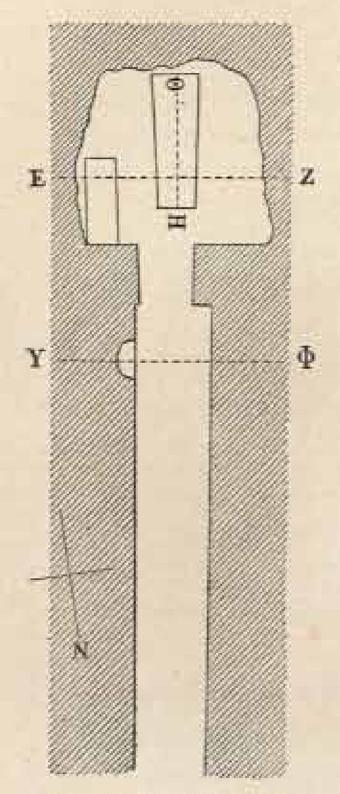


132 et 133.— Tombe près de Nauplie. Plan et coupe, au centième. *Athenische Mittheilungen*, t. V, p. 144.

exactement parallèles; les angles sont mal dressés; ils restent arrondis. Le plafond, plus ou moins convexe, est, en général, de forme indéterminée, comme celui d'une caverne; il n'imite ni la courbe de la coupole, ni même, à une exception près, les pentes du toit de la maison[2]. Point d'autre clôture, à l'entrée, qu'un mur en pierres sèches. Les chambres ont, en moyenne, 2 mètres sur 3 de côté, et la

1. Il en est de même dans le tombeau voisin de l'Héræon et à Spata (*Athenische Mittheilungen*, 1878, p. 273).
2. Le tombeau auquel nous faisons allusion est décrit dans l'Ἀθήναιον, t. VIII, p. 187.

hauteur du caveau, mesurée vers le centre, ne dépasse point 3 mètres. Le sol de plusieurs des tombes présente des fosses rectangulaires, d'une faible profondeur (fig. 134, 135, 136, 137). Dans une ou deux de ces cuves, il a été trouvé des os, mêlés à des fragments de poterie mycénienne, ce qui suffirait à prouver que les fosses appartiennent à la disposition primitive[1]. Ailleurs, dans des cavités du même genre, on n'a recueilli que des tessons et quelques restes des objets déposés avec le squelette; mais toute trace de celui-ci s'est effacée, ce dont il faut se garder de conclure que la cuve n'ait point été creusée pour recevoir un cadavre[2]. Ailleurs encore ces creux renfermaient des os qui avaient passé par le feu du bûcher[3]; dans ce cas, le trou aurait été creusé et les os y auraient été déposés beaucoup plus tard, lors d'un remploi de la tombe. Ces fosses étaient recouvertes par des dalles dont il subsiste au moins des morceaux. Une particularité distingue les tombeaux de Nauplie : on y remarque, soit dans le caveau même, soit à l'extérieur, dans le couloir, des niches en cul de four, ménagées dans la paroi (fig. 134); elles sont fermées soit par des dalles, soit par un mur en pierres sèches, et on a ramassé des ossements avec des débris de vases et de figurines en terre cuite[4]. On serait tenté de voir, dans ces niches, des additions que l'on faisait au tombeau, lorsque toute la place était déjà prise, sur l'aire de la chambre, par les corps qui y avaient été couchés; c'était le moyen d'introduire un nouvel hôte dans la sépulture de famille, sans avoir la peine de tailler à même la roche une pièce de plus. Un des explorateurs se demanda si celles de ces niches qui se trouvent en dehors de la tombe, sur le couloir, n'auraient pas été destinées à recevoir la dépouille de morts qui n'avaient pas droit aux mêmes égards que les propriétaires du caveau, si l'on n'aurait pas

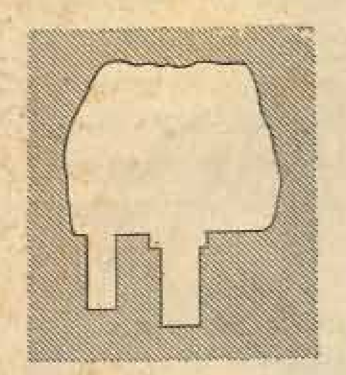


134. — Tombe de Nauplie. Plan. Ἀθήναιον, t. VIII.

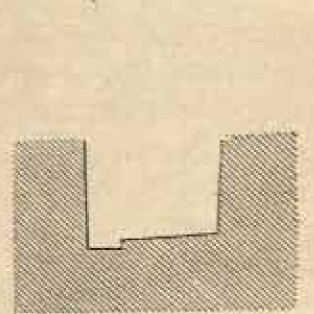
1. Ἀθήναιον, t. VII, p. 187, n. 1; VIII, p. 519.
2. Ἀθήναιον, VIII, p. 520.
3. Ἀθήναιον, t. VIII, p. 517.
4. Ἀθήναιον, VIII, pp. 519-520.

mis là les restes des clients ou des esclaves[1]. La conjecture n'a rien d'invraisemblable.

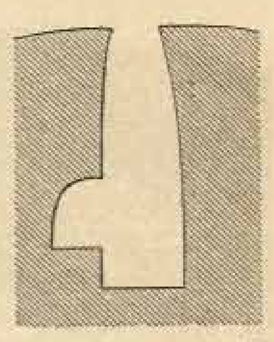
Le mobilier funéraire était en rapport avec l'exiguïté des dimensions assignées aux caveaux et avec la simplicité de l'aménagement; ce sont des gens du commun qui se sont taillé là leur dernière demeure. Ce que l'on a ramassé dans ces tombes se réduit à peu de chose. Il y a des fragments de poterie, en assez grand nombre, mais qui ne paraissent pas provenir de vases ni très grands ni très soignés; il y a des figurines de terre cuite, puis des restes de colliers, quelques ornements d'or et surtout de grosses perles et des plaquettes en pâte de verre bleue ou blanche. C'est peu de chose; mais il n'en fallait pas plus pour indiquer que ces tombes sont con-



135. — Tombe près de Nauplie. Coupe sur E-Z.



136. — Tombe près de Nauplie. Coupe sur H-Θ.



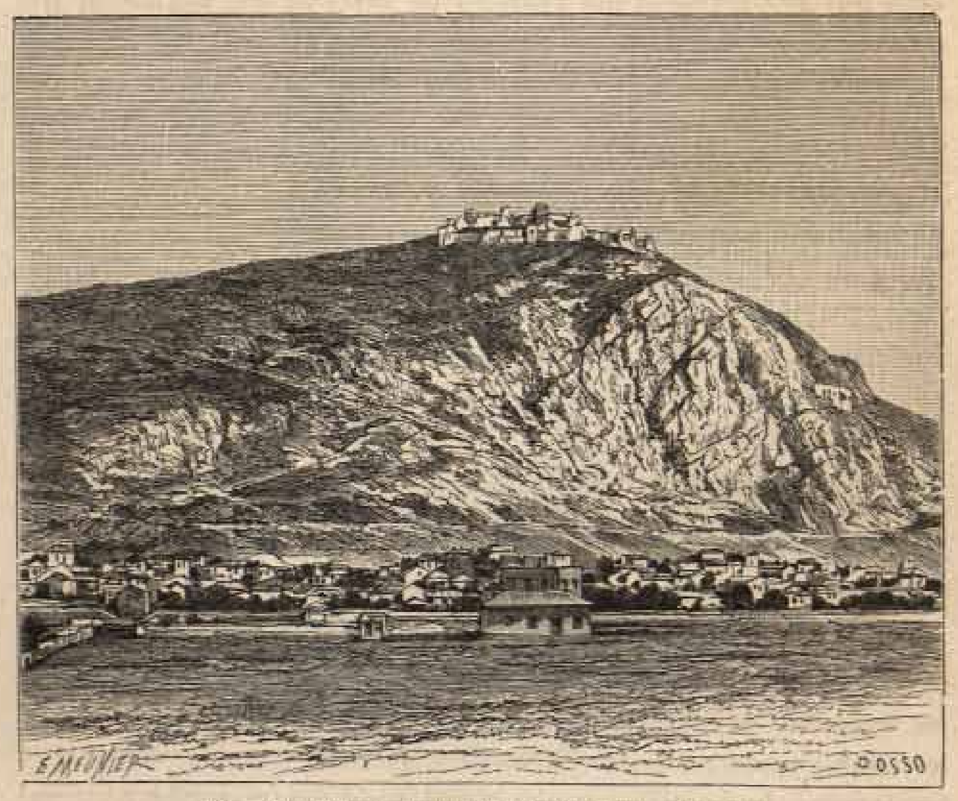
137. — Tombe près de Nauplie. Coupe sur Υ-Φ.

temporaines de celles de *Spata* et de *Ménidi* en Attique. Lorsque ont été exécutées les fouilles de Nauplie, on n'avait pas encore dégagé les tombes rupestres de la ville basse à Mycènes; or, entre celles-ci et les caveaux de Nauplie, on a constaté aussi des ressemblances qui ne sont pas moins frappantes. De part et d'autre, on recueille les mêmes objets et la disposition des sépultures présente les analogies les plus marquées; mais, à Mycènes, les tombes ont plus d'ampleur, et quelques-unes ont reçu une décoration assez riche; les métaux précieux s'y rencontrent en plus grande quantité. C'est que Mycènes avait une bien autre importance et une bien autre population que Nauplie; cette petite ville maritime, malgré les avantages de sa situation, n'a jamais joué de rôle dans l'histoire.

Sous les murs bien des fois réparés qui ont fait de *Palamidi*, au

1. Lolling dans les *Athenische Mittheilungen*, 1880, p. 163.

moyen âge et dans les temps modernes, une des forteresses les plus importantes de la Grèce, une de celles qui ont été le plus souvent prises et reprises, on distingue, par endroits, les restes d'un rempart qui date du même temps que les tombes ci-dessus décrites. Il en est de même un peu partout en Argolide; nulle part on ne rencontre plus de restes d'enceintes ou de substructions en appareil cyclopéen ou polygonal. Il en est ainsi notamment à Argos, sur ce haut rocher



138. — Vue d'Argos. Duruy, *Histoire des Grecs*, t. I, p. 476.

dont la cime domine d'environ 300 mètres la plaine et les maisons de la ville (fig. 138). Il porte la célèbre citadelle que l'on appelait Larissa; sur ce sommet et sur les pentes qui le relient à la ville, plus d'un pan de muraille évoque, par son caractère tout primitif, le souvenir des antiques dynasties contemporaines et rivales de celles qui régnèrent à Mycènes. Au sud-est de Nauplie, au-dessus de ce que l'on appelle aujourd'hui le *port Tolon*, des remparts du même genre paraissent marquer la place de l'acropole d'Asine, une des villes que les Dryopes avaient fondées sur la côte méridionale de l'Argolide[1].

1. E. Curtius, *Peloponnesos*, t. II, p. 466.

Le *Palæokastro* de *Dendra*, qui paraît représenter l'ancienne Mideia, située entre Tirynthe et Mycènes, a une muraille dont l'appareil ressemble tout à fait à celui de l'enceinte de ces deux villes; on ne saurait guère douter qu'elle n'appartienne à la même période, d'autant plus que les tessons de la poterie mycénienne y couvrent le sol. Épidaure a aussi, au bord de la mer, son enceinte bâtie en gros blocs irréguliers, et sur plusieurs points de son territoire on remarque les débris de murs et de tours qui remontent à un âge très reculé[1]. Toutes ces ruines éparses n'ont pas été, dans ces dernières années, l'objet de nouvelles recherches. On s'est contenté d'étudier l'art de la fortification, tel que l'ont pratiqué les plus anciens habitants de l'Argolide, dans les enceintes plus vastes ou mieux conservées de Mycènes et de Tirynthe, vers lesquelles on était ramené par l'espérance et l'attrait de nouvelles découvertes.

Nous nous contenterons de recommander à l'attention des observateurs futurs deux monuments qui, connus depuis longtemps, mériteraient d'être étudiés à la lumière des découvertes récentes. Nous voulons parler des édifices en forme de pyramides, avec chambre rectangulaire à l'intérieur, qui ont été signalés en Argolide, à Cenchrées, sur la route d'Argos à Tégée, et à *Ligourio*, près d'Épidaure[2]. Sont-ce des tombes, ou, comme le croirait Curtius, des tours de guet? Quelle en est la date? L'appareil en gros blocs, avec une certaine tendance à l'horizontalité des assises, a rappelé à quelques voyageurs celui de Mycènes; mais, dans la pyramide de Cenchrées, les pierres sont liées par un mortier fait de chaux et de briques pilées ou de sable rougeâtre, ce qui n'indiquerait point un âge très reculé. Il n'y a pas trace de ce mortier à *Ligourio;* M. Dœrpfeld n'a pourtant pas eu l'impression que ce bâtiment appartînt à l'époque primitive. Il y aurait lieu de chercher si des débris de vases mycéniens se trouvent mêlés aux décombres.

§ 7. — LES TOMBES A COUPOLE DE LA LACONIE

Les traditions que l'épopée homérique a mises en œuvre représentent la Laconie comme étroitement unie à l'Argolide, pendant toute la durée de l'âge héroïque. C'est un prince de la race des

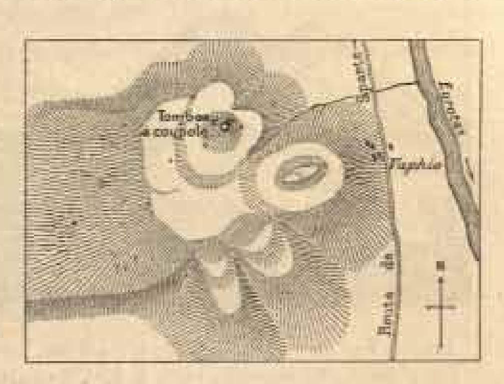
1. E. Curtius, *Peloponnesos*, t. II, pp. 428-429.
2. Expédition de Morée, t. II, p. 92 et 64, pl. 55 et 76. Curtius, *Peloponnesos*, t. II, p. 355-356 et 418.

Atrides, Ménélas, qui règne sur la Laconie. Quant à la Messénie, qui ne s'appelle pas encore de ce nom, elle est aussi en relation avec Mycènes. Le roi de la sablonneuse Pylos, le vieux Nestor, a été, devant Troie, le compagnon d'armes et le conseiller d'Agamemnon. Télémaque, dans le voyage qu'il entreprend à la recherche de son père, va, partout reçu en ami, de Pylos à Lacédémone; il est l'hôte de Ménélas après avoir été celui de Nestor. Ce sont là des fictions poétiques, et l'on ne propose pas de croire à la réalité des aventures que le conteur prête à son héros; mais la critique ne saurait refuser de reconnaître dans les traits les plus généraux de ce tableau le souvenir d'un temps pendant lequel une même civilisation régnait dans tout le Péloponèse, ou tout au moins sur celles de ses côtes qui sont tournées vers l'Égypte et l'Asie, alors que les chefs des clans achéens se partageaient la péninsule et y régnaient, fortement retranchés, pendant leur vie, dans ces citadelles imprenables dont quelques-unes se sont conservées presque intactes jusqu'à nos jours et, après leur mort, ensevelis, avec leurs richesses, sous le dôme des amples rotondes funéraires.

Les érudits qui se sont voués à la mise en lumière des monuments de cette civilisation ne pouvaient donc manquer d'explorer un jour ou l'autre, à ce point de vue, ceux des sites antiques de la Laconie et de la Messénie où ils croiraient avoir chance de rencontrer quelque trace des arts et de l'industrie du monde grec antérieur à Homère. Schliemann alla, en 1887, examiner la plaine de Sparte et surtout la crête des hauteurs qui bordent, en face de l'ancienne ville, la rive gauche du fleuve; le nom de Ménélas qui y était autrefois attaché et le culte dont le héros y était l'objet lui avaient donné des espérances que ne confirma pas l'étude du terrain. Schliemann ne trouva nulle part de murs cyclopéens ou la trace de tertres sous lesquels auraient pu se dissimuler des sépultures préhistoriques; il ne recueillit, à la surface du sol, que les fragments d'une poterie qui appartenait à l'âge classique : aussi renonça-t-il, pour le moment, à entreprendre, des fouilles dans ce canton[1]. M. Tsoundas, envoyé bientôt après en Laconie par la Société archéologique, ne se laissa pas décourager aussi facilement. Sur les monts Ménélaiens, près de l'endroit où l'on place Thérapnæ, il découvrit des tessons de vases d'un caractère tout mycénien, mais aucun vestige de bâtiments ni

1. *Athenische Mittheilungen*, 1889, p. 132.

de sépultures[1]. A six heures de marche vers le sud-est de Sparte, dans une petite plaine qui est entourée presque de tous côtés par les contreforts du Taygète et qui s'appelle *Arkinæ* ou *Arkina*, il reconnut une tombe à coupole, d'une construction très grossière et de faibles dimensions; elle n'a que 4m,70 de diamètre. Le mobilier paraît avoir été très pauvre; outre quelques boules de collier en marbre, on n'y a ramassé qu'un seul ornement d'or; mais celui-ci en rappelle un qui provient du tombeau de Ménidi en Attique[2]. C'est dans la plaine même de Sparte que fut faite la trouvaille qui rendit mémorable cette campagne de 1888. Entre *Godéna* et *Mahmoud-bey*, deux tombes analogues à celles de Nauplie étaient taillées dans le roc[3]. M. Tsoundas ne put, cette fois, qu'en reconnaître l'entrée; mais il employa tout le temps et toutes les ressources dont il disposait à déblayer complètement la tombe à coupole que l'on savait exister à l'ouest du hameau de *Vaphio*, et il dut à cette détermination une des plus belles découvertes qui aient été faites dans le domaine des antiquités mycéniennes (fig. 139)[4].



139. — Carte des environs de Vaphio. *Annales de l'Institut de correspondance archéologique*, 1861, pl. F.

L'entreprise ne paraissait pas promettre beaucoup. Le tombeau avait été déjà visité par nombre de voyageurs, et il était en très mauvais état[5]. Le dôme était effondré; le linteau de la porte gisait à terre; des pieds-droits, bien bâtis en pierres de taille, un seul était debout tout entier; l'autre n'était conservé que jusqu'à la moitié de sa hauteur. On racontait que la coupole avait été crevée du temps de Capo d'Istria; mais il était probable que les voleurs de

1. Tsoundas, Ἔρευναι ἐν τῇ Λακωνικῇ καὶ ὁ τάφος τοῦ Βαφείου, dans l'Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, 1889, pp. 130-131.

2. Ἐφημερίς, 1889, pp. 132-134. *Arkina* n'est pas marqué sur la carte de l'État-major français; mais on y trouve *Gorani* et *Arna; Arkina* est entre ces deux villages.

3. Ἐφημερίς, 1889, p. 131.

4. Ἐφημερίς, 1889, pp. 136-171. On trouvera le nom de *Vafio* sur la feuille 18 de la carte de l'État-major.

5. On trouvera dans Belger, *Beitræge*, pp. 31-33 et dans Ἐφημερίς, 1889, p. 136, le relevé des mentions que les voyageurs ont faites du tombeau de Vafio, depuis Gropius, qui l'a le premier signalé en 1805, jusqu'à Conze et Michaëlis, qui l'ont visité en 1860.

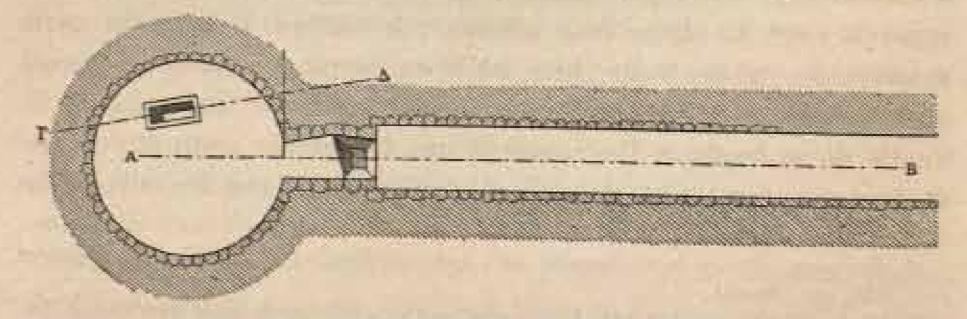
tombes n'avaient pas attendu jusque-là pour pénétrer dans la chambre et pour la piller. Le monument avait dû attirer de bonne heure l'attention; il n'est pas, comme les autres sépultures du même type, caché dans le flanc d'une colline; il est bâti sur la cime d'un



140. — Vue du tertre qui porte le tombeau, prise du Sud-Est. D'après un croquis de Mure (*Rheinisches Museum*, 1839, p. 240). On aperçoit dans le fond la chaîne du Taygète.

tertre qui, avant de porter cet édifice, devait avoir l'aspect d'un cône tronqué : visible de très loin, il achève la forme déjà ébauchée par la nature, il constitue le sommet du cône (fig. 140).

Les dimensions de la tombe témoignent de son importance. Le

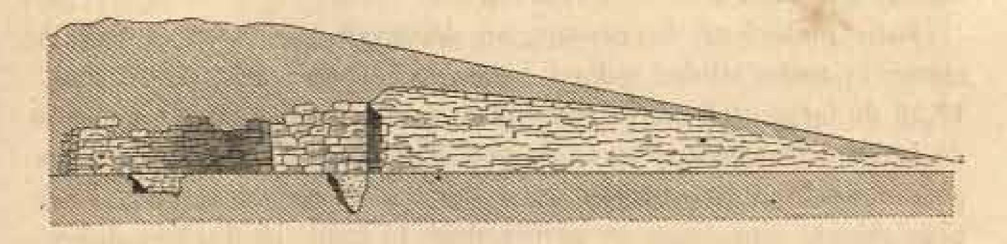


141. — Le tombeau de Vaphio. Plan. Ἐφημερίς, 1889, p. 138.

couloir d'accès a 29^{m},90 de long, et, près de l'entrée du caveau, 3^{m},45 de large. La profondeur du tableau de la porte est, au ras du sol, de 4^{m},50 et la largeur de 1^{m},95 (fig. 141, 142). Les joints de l'appareil y sont cachés sous un enduit de chaux, que l'on a aussi employé

à dissimuler les fentes qui, sous le poids des lourds blocs du linteau, se sont produites dans quelques-unes des pierres de la paroi. La rotonde avait, au pied du mur, un diamètre de 10 ,15 à 10^{m},35; dans l'état du bâtiment, il est impossible de prendre des mesures qui présentent une exactitude absolue. Les assises, dans l'intérieur, ne sont conservées que jusqu'à une hauteur d'environ 3 mètres. Aucune trace d'une porte à vantaux; il n'a pas non plus été trouvé, encore debout, de mur qui barrât le passage. S'il y en a eu un, comme sembleraient l'indiquer beaucoup de pierres jetées en désordre devant le seuil, ce mur a été détruit depuis longtemps.

Telle étant la condition de l'édifice, on ne pouvait espérer obtenir des résultats de quelque intérêt que par des fouilles qui seraient poussées à fond. Ces fouilles commencèrent par l'extrémité du couloir; elles prouvèrent que la terre qui le remplissait était de la terre vierge, qui avait été fortement pilonnée jusqu'à une hauteur d'environ 2 mètres. La pioche avait peine à entamer cette masse compacte. Les fragments de vases que celle-ci renfermait dataient tous du même temps que la tombe. La conclusion qui s'imposait, c'était donc que le couloir avait été comblé après l'ensevelissement, et que depuis lors il n'avait pas été rouvert.



142. — Le tombeau de Vaphio. Coupe longitudinale sur A B et ΓΔ. Ἐφημερίς, 1889, p. 138.

En arrivant au bout du *dromos*, à l'entrée du passage couvert, on eut une surprise : il y avait là, en travers du chemin, une fosse dont la plus grande dimension correspond à la largeur initiale du tableau et qui a 1^{m},90 de profondeur. Cette fosse fut trouvée pleine de moellons qu'y avait projetés la chute des parois du tableau de la porte, ce qui prouve qu'elle était vide au moment où se sont abattues ces parties de la construction. Ne serait-ce pas là un trou creusé, dans l'antiquité même, par les chercheurs de trésors? Ce qui semblerait, au premier moment, confirmer cette conjecture, c'est que la fosse est plus large d'un côté que de l'autre et qu'elle ne

présente pas en coupe une forme définie; elle va se rétrécissant vers le fond, et elle se termine par un angle aigu; mais, d'autre, part, est-ce là, où il n'y a jamais pu y avoir rien de caché, que des voleurs qui savaient leur métier auraient eu l'idée de fouiller? Voici d'ailleurs ce qui leva les derniers doutes de M. Tsoundas : il y avait, dans la partie inférieure de cette cuvette, une couche de cendre épaisse de dix centimètres, que recouvrait une couche de terre non remuée, ce dont il ressort que la fosse est contemporaine de l'érection du monument; elle a été creusée pour recevoir les offrandes que comportaient la cérémonie des funérailles et les sacrifices qui se sont répétés à certains jours jusqu'à la clôture définitive de la sépulture. C'est là une particularité curieuse, et jusqu'à présent unique en son genre; on n'a rien trouvé de pareil, à cette place, dans aucune autre des tombes à coupole.

Dans l'intérieur du caveau, on découvrit une fosse creusée à même la roche tendre qui en forme le sol. Elle a $2^m,25$ de long, $1^m,10$ de large et 1 mètre environ de profondeur. Contre les parois de la cuve étaient appliqués de petits murs faits de pierres plates posées horizontalement les unes sur les autres; des plaques de plus grande dimension en garnissaient le fond, et d'autres dalles, bien ajustées, la recouvraient tout entière. Quelques-unes d'entre elles s'étaient, à la longue, très légèrement déplacées; il s'était ainsi ouvert des fentes par où un peu de poussière avait pénétré dans le creux de la fosse; mais, à cela près, ce couvercle était resté intact. Caché sous les ruines de la coupole et sous la terre qui y était mêlée, il avait préservé de toute atteinte le trésor mis sous sa garde. C'est ce que l'on reconnut, au premier coup d'œil, quand ces dalles eurent été enlevées. Du mort, point de restes apparents; les os auront été rongés par l'humidité du terrain, comme cela est souvent arrivé dans les tombes rupestres de Mycènes, où deux ou trois dents étaient parfois seules à représenter les corps jadis déposés dans le caveau. Ici les dents mêmes ont disparu; mais, à la position symétrique que les pièces du mobilier occupaient dans la fosse et au caractère de certaines d'entre elles, on devinait que le cadavre avait été couché là sur le dos, peut-être assis à demi. La tête était plus haute que les pieds; elle s'appuyait sur tout un groupe d'objets, instruments et armes de bronze, vases d'albâtre, d'argent et de terre, lampes, qui lui faisait une sorte d'oreiller. Près de quatre-vingts boules d'améthyste devaient constituer un ample collier qui tombait sur la poi-

trine; elles marquent la place du cou; celle des avant-bras était indiquée par deux petits tas de pierres gravées qui répondent aux bracelets attachés autour du poignet. Tout près de chacun de ces lots d'intailles, c'est-à-dire à portée de chacune des mains, étaient posés un gobelet d'argent et un gobelet d'or. Les gobelets d'argent n'ont pas d'autre ornement que des filets en saillie qui courent auprès du bord et autour de la panse. Quant aux gobelets d'or, ce n'est pas seulement par le prix du métal dont ils sont faits qu'ils se recommandent à l'attention. L'un et l'autre sont couverts, sur leur face externe, de figures d'hommes et d'animaux; celles-ci offrent assez d'intérêt, par les scènes qu'elles représentent et surtout par leurs qualités d'exécution, pour que les vases qu'elles décorent occupent une place d'honneur parmi les monuments qui sont sortis des fouilles par lesquelles a été exhumée et arrachée à l'oubli la civilisation primitive du monde grec.

On sait, par Pausanias, que cette partie de la Laconie renfermait deux villes très anciennes, Amyclées et Pharis : Amyclées, qui, depuis la conquête dorienne, n'était plus qu'une bourgade, mais n'en avait pas moins conservé ses vieux sanctuaires, où l'on venait admirer le trône d'Apollon, ouvrage de Bathyclès le Magnésien, et Pharis, dont le site était désert depuis bien des siècles[1]. Amyclées et Pharis, qui sont mentionnées par Homère dans son catalogue des vaisseaux, paraissent avoir été, avant la fondation de Sparte, deux des principaux centres autour desquels se groupait la population établie dans la vallée moyenne de l'Eurotas[2]. On croit reconnaître, auprès de *Godéna*, le site d'Amyclées, à quelques traces de murs et d'édifices qui y subsistent encore et à une inscription qui donne les premières lettres du nom de la ville[3]. Quant à Pharis, on en cherche l'emplacement plus à l'est, dans le voisinage immédiat du fleuve. Il y a là une colline isolée, haute de 20 à 30 mètres, qui commande toute la plaine; elle a deux sommets, l'un que couronne la tombe, et l'autre, un peu plus élevé, que l'on suppose avoir servi d'acropole (fig. 140). Il s'appelle aujourd'hui *Paliopyrgos*. Ce nom semble faire allusion à l'existence d'anciens remparts et la position serait bien choisie pour une citadelle; mais il n'y a pas, sur la tête de cette butte, où le roc

1. Pausanias, III, xviii, xix, xx, 3. Strabon, VIII, v, 1.
2. Homère, *Iliade*, II, 582, 584.
3. *Rapporto d'un viaggio fatto nella Grecia nel* 1860, da A. Conze ed A. Michaelis, pp. 48-49 (*Annali dell' Instituto di corrispondenza archeologica*, 1861).

est à nu, le moindre vestige de constructions[1]. Pharis ayant disparu de bonne heure, son territoire a dû être réuni à celui d'Amyclées, et l'on peut se demander si cette tombe, qui ressemblait aux tombes à coupole de Mycènes et d'Orchomène, n'est pas celle que montraient les gens d'Amyclées quand ils disaient posséder le tombeau de Cassandre, la fille de Priam, à qui ils avaient élevé aussi un temple et une statue[2]. Peu importe d'ailleurs qu'ils aient ou non désigné ainsi ce monument; ce que nous n'hésiterons pas à y voir, c'est la sépulture de l'un de ces chefs achéens qui, avant l'invasion des montagnards du nord, régnaient dans ce qu'Homère appelle « la creuse Lacédémone ».

Tout récemment, en 1890, M. Tsoundas a encore signalé en Laconie une tombe à coupole, mais cette fois sur le versant occidental du Taygète, en vue du golfe de Messénie; il l'a découverte dans le dème d'*Abbia*, à deux heures au nord de Kardamylé, près du site de l'ancienne Gerenia[3]. Le monument était en fort mauvais état. Il n'en restait que le couloir, la baie de l'entrée et le mur de la rotonde, jusqu'à une hauteur de trois mètres. Comme à *Arkinæ*, la construction est peu soignée. Si les blocs du linteau sont de grande dimension et si, dans le couloir, la pierre de taille est d'un assez fort échantillon, l'appareil, dans l'intérieur du caveau, est en tout petits moellons; les joints, très lâches, sont bourrés de cailloux qui remplissent les vides. La coupole a dû être crevée et la tombe pillée dès l'antiquité; les fouilles n'ont en effet donné que de très faibles résultats. On a trouvé quelques ornements en pâte de verre et en or, des feuilles d'or, des boules de pierre, un peigne en os et deux pierres gravées, des tessons de vases sans décor, les menus objets sans valeur que leur ténuité même avait soustraits à des recherches plus ou moins précipitées. Les seules pièces de quelque intérêt qui aient été retirées des décombres sont deux statuettes en plomb, l'une d'homme et l'autre de femme, qui ont, la première 12 et l'autre 8 centimètres et demi de haut. Elles paraissent, d'après la description, présenter des particularités de costume assez curieuses; mais on en attend encore le dessin.

Nous ne saurions être surpris de rencontrer la tombe à coupole dans la vallée de l'Eurotas et sur les deux versants opposés du Tay-

1. Ἐφημερίς, 1889, p. 131.
2. PAUSANIAS, II, XVI, 5; III, XIX, 5.
3. Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, 1891, pp. 189-191.

gète[1]. Différents témoignages, parmi lesquels il suffira de rappeler ceux d'Hérodote et de Strabon, attestent qu'à la suite de la descente en Béotie des tribus thessaliennes, un groupe de Minyens et d'autres habitants de la Béotie vint s'établir sur les pentes et dans la vallée du Taygète, où il laissa, en souvenir de cette migration, des noms de villes, Leuctres par exemple et Arné, qu'il avait pris dans son pays d'origine[2]. Du même coup, ces émigrants auraient apporté dans leur nouvelle patrie un type de sépulture qui leur était familier; après le prétendu *Trésor d'Atrée* à Mycènes, le plus grand et le plus beau de ces édifices voûtés n'est-il pas celui que Pausanias appelle le *Trésor de Minyas*, celui qui, après tant de siècles, donne encore au voyageur une si haute idée de la richesse et de la puissance des Minyens d'Orchomène?

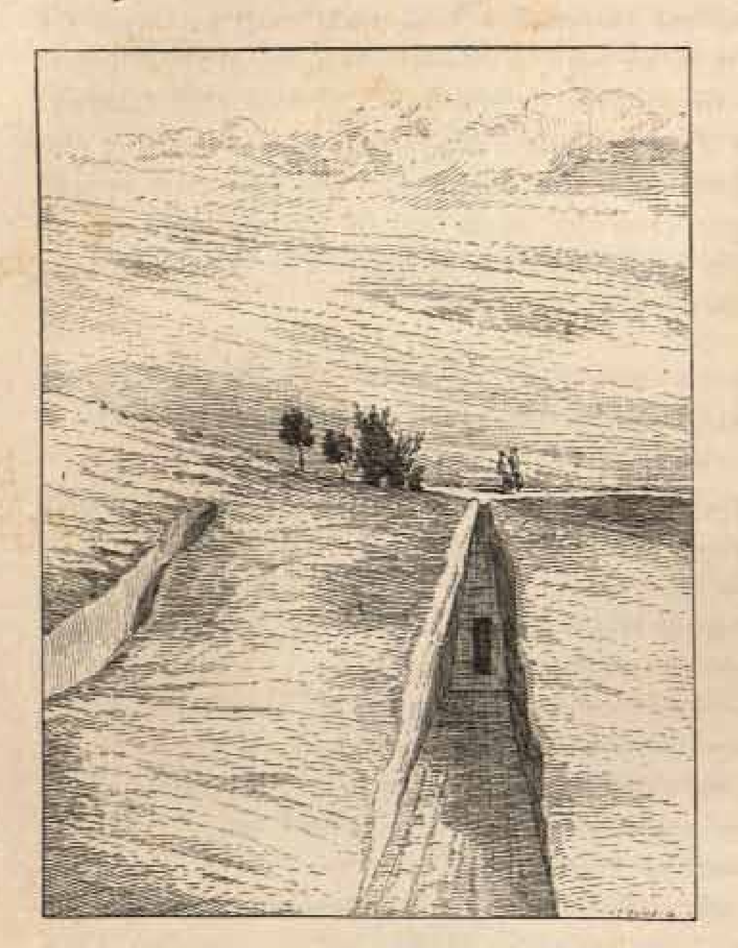
§ 8. — LES TOMBES A COUPOLE DE L'ATTIQUE. — L'ACROPOLE D'ATHÈNES

Les découvertes en archéologie ne vont jamais seules. Dès qu'il en a été fait une qui offre quelque nouveauté, qui révèle un style jusqu'alors ignoré, une phase ou une forme de l'art qui n'était pas encore connue, d'autres trouvailles viennent bientôt éclaircir ces premières indications; les monuments semblables se multiplient; on voit se former des séries où chacune des œuvres arrachées à l'oubli prend la place que lui assigne la date probable de sa naissance; on voit se dessiner plus nettement, d'heure en heure, les traits de l'ensemble, les lignes maîtresses d'un développement organique. Il n'y a point là de mystère ni de chance; le phénomène est facile à expliquer : dès que l'éveil a été donné, dès que l'attention s'est portée d'un certain côté, elle ne se ralentit plus qu'elle n'ait été satisfaite; si l'on trouve, c'est parce que l'on cherche.

Il en fut ainsi pour la civilisation mycénienne; on n'avait pas fini de classer, dans le Musée de la Société archéologique, les objets recueillis à Mycènes en 1876 quand, en Attique, un éboulement fit

1. Ἐφημερίς, 1891, pp. 134-136.
2. Hérodote, IV, pp. 145-149; Strabon, VIII, iv, 4. Ottfried Muller a réuni et commenté tous les textes anciens relatifs aux Achéens et aux Minyens en Laconie, dans le chapitre xv de son livre : *Orchomenos und die Minyer*. Il le termine par ces mots, qui témoignent une fois de plus de sa pénétrante sagacité : « Ne verrons-nous peut-être pas de nouvelles recherches plus approfondies amener à Amyclées des découvertes analogues à celles de Mycènes? » Les fouilles de M. Tsoundas ont réalisé cette espérance.

découvrir un tombeau où l'on reconnut aussitôt un monument de la période à laquelle appartenaient les tombes ouvertes par Schliemann dans la capitale des Atrides[1]. C'était près de *Spata*, village situé à l'est d'Athènes, dans la Mésogée, sur la route de Marathon (fig. 143). Par un trou qui s'était ouvert sur le haut d'une colline, on descendit dans une chambre creusée à même la roche vive, un calcaire tertiaire assez tendre; de la terre avait pénétré par cette ouverture; des parties du plafond s'étaient détachées. Lorsque l'on eut traversé cette couche de poussière et de décombres, on rencontra le sol primitif du caveau, à six ou sept mètres au-dessous du sol extérieur. Les objets que l'on ramassa mêlés à ce dépôt encouragèrent à déblayer tout entier l'hypogée où l'on s'était introduit à la dé-

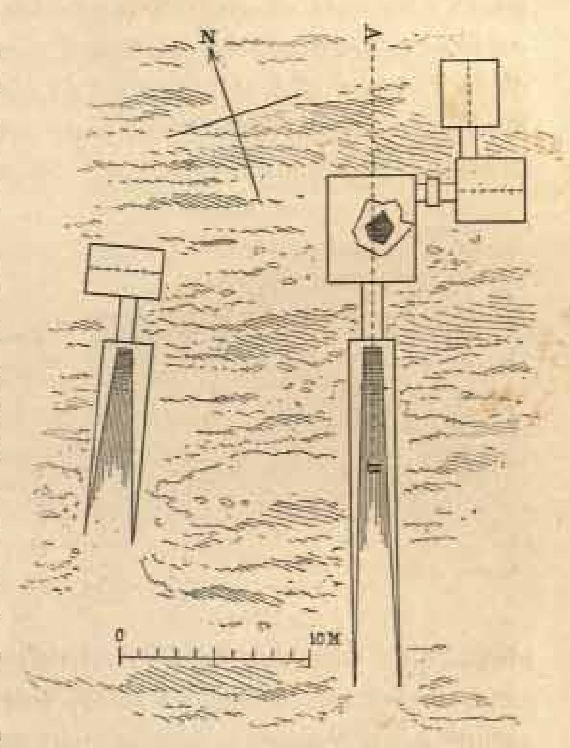


143. — Spata. Vue perspective de l'entrée des tombes après le déblaiement. 'Αθήναιον, t. VII, pl. Z'.

1. La première relation de la découverte a été donnée dans l''Αθήναιον, t. VI (1877), pp. 167-172, par Étienne A. Koumanoudis et Kastorchis, et est accompagnée de 7 planches, d'une exécution d'ailleurs très médiocre. Milchœfer a annoncé la trouvaille par une note dans les *Athenische Mittheilungen* (1877, pp. 82-84), et, quelques mois après, étudié la collection formée des antiquités recueillies (*Die Græberfunde in Spata*, *ibidem*, pp. 261-276); mais le travail le plus important est celui que Haussoullier a publié dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, 1878, pp. 185-228, sous ce titre : *Catalogue descriptif des objets découverts à Spata*. A ce catalogue sont jointes 7 planches qui donnent, en photogravure, l'image des objets les plus précieux.

robée, et l'on reconnut la disposition générale de la sépulture.

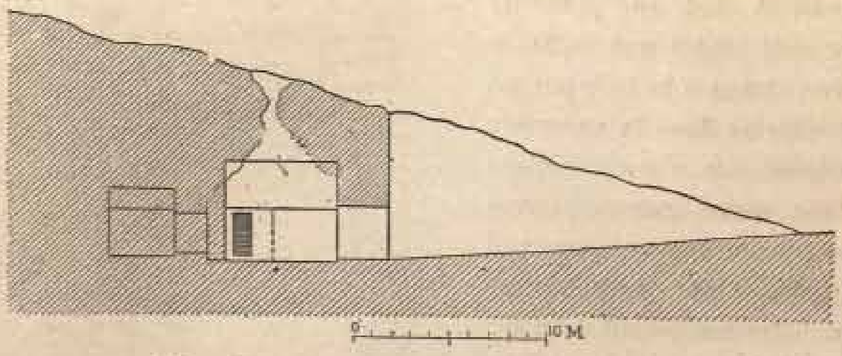
On arrivait au tombeau par un chemin en pente de 22^{m},20, large de 2^{m},48, taillé à ciel ouvert dans le flanc de la colline. Cette allée aboutissait à un corridor couvert, plus étroit, long de 3 mètres sur 1^{m},05 de large (fig. 144). On arrivait par là dans la plus grande des trois pièces dont se composait le tombeau (fig. 145). Cette chambre a 4^{m},95 de haut, 4^{m},50 de large et 6 mètres de long. Les deux autres sont un peu plus basses et un peu plus petites. Le plafond imite un toit à double pente. Entre la première et la seconde chambre, il y a une feuillure ménagée dans le tuf, ce qui semble indiquer qu'il y avait là, soit une porte de bois, soit plutôt une dalle de pierre. Quant à la baie par où l'on entrait dans la première chambre, elle n'avait, comme clôture, qu'un mur en pierres liées avec de la terre, mur qui ne montait pas jusqu'au linteau. C'est seulement dans les deux pièces du fond que l'on a recueilli des ossements humains, mêlés à des cendres et à des charbons.



144. — Spata. Plan des tombes. Ἀθήναιον, t. XII, pl. Z'.

Un second caveau, creusé à peu de distance du premier, vers l'ouest, offre le même caractère; mais il ne comporte qu'une seule chambre et on n'y a pour ainsi dire rien trouvé. Il n'y a pas à douter que ces tombes aient été violées dans l'antiquité. On avait enlevé, dans la tombe principale, la dalle qui interdisait l'accès des deux chambres où avaient été déposés, avec les morts, les objets enfouis en leur honneur. De tous ces objets, il n'en a pas été rencontré un seul, vase de métal ou bijou, qui soit de dimensions moyennes; mais une foule de menus débris donnent à penser que la sépulture avait reçu un mobilier funéraire analogue à celui qui a été retiré des tombes de Mycènes, sinon aussi riche. C'est dans le couloir extérieur que l'on a

presque tout ramassé; il semble que les voleurs, après avoir pillé la tombe, se soient arrêtés là pour partager leur butin. Nous n'avons que leurs restes; mais ces restes offrent encore un vif intérêt. C'est ailleurs que nous aurons l'occasion de reproduire l'image des plus curieuses de ces pièces; ici, il suffira de faire remarquer que, dans cette tombe, on ne rencontre presque plus d'outils ni d'armes de pierre; les têtes de flèche sont toutes en bronze. Les vases, dont aucun n'a pu être restitué complètement, rappellent, soit pour la forme, soit pour le décor, ceux de Mycènes et ceux d'Ialysos, dans l'île de Rhodes; mais ce qui caractérise particulièrement Spata, c'est la singulière abondance des pâtes de verre et des fragments d'ivoire. L'or et le bronze sont bien plus pauvrement représentés; mais c'était surtout le métal que cherchaient dans les tombes ceux qui faisaient métier de les dépouiller;



145. — Spata. La tombe principale. Coupe sur A B.

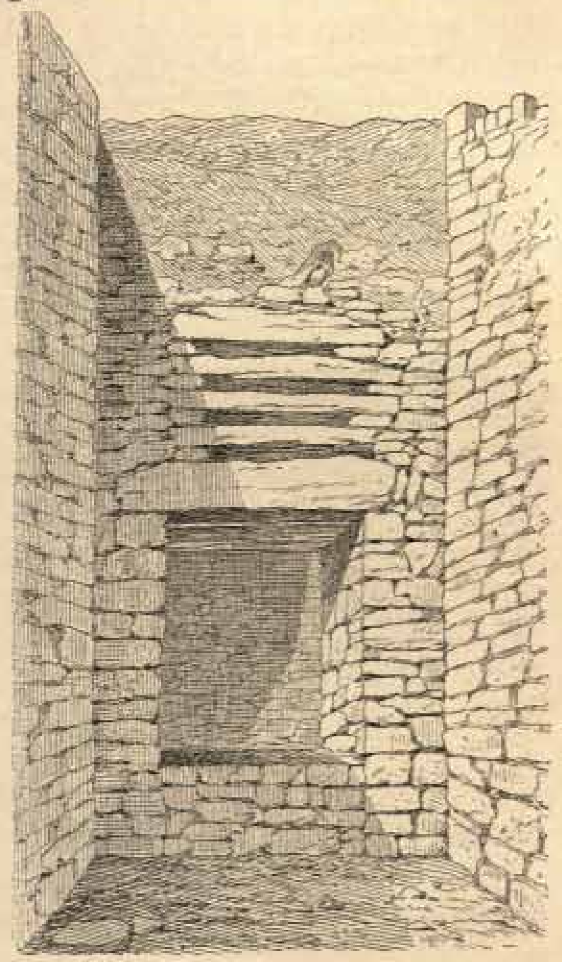
tout ce qu'il y en avait ici, ils l'ont enlevé; le peu que nous en retrouvons, c'est ce qu'ils n'auront pas su voir ou ce que, dans leur hâte, ils auront laissé tomber à terre. Quant au caractère que présente l'ornement, il suffira de faire observer, d'une manière générale, que la décoration purement géométrique tient ici moins de place que dans les bijoux et dans les vases tirés des tombes de l'acropole mycénienne. L'artisan de Spata semble faire un usage plus libre des motifs qu'il emprunte au monde organique, c'est-à-dire non seulement à la plante et aux animaux inférieurs, mais aussi aux grands quadrupèdes et même à la figure humaine.

C'était en 1877 qu'avait été fouillée la sépulture de Spata; en avril 1879, l'Institut archéologique allemand obtenait du gouvernement grec l'autorisation d'explorer un second caveau, qu'un hasard du même genre avait fait découvrir dans un autre district de l'Attique, vers le pied du Parnès, à *Ménidi*, non loin du site de l'ancien dème

d'Acharnes. Les fouilles furent exécutées par M. Lolling, avec le concours de l'architecte Richard Bohn, et sous la surveillance de Stamatakis.

C'est M. Lolling qui est l'auteur principal de la relation où ont été exposés, avec de nombreuses figures, les résultats de cette campagne[1].

Si les tombes de Spata, par leur disposition, rappellent les tombes rupestres de la ville basse, à Mycènes, le monument de Ménidi reproduit fidèlement le type des tombeaux à coupole, de ceux qui n'ont qu'une chambre; aussi est-il inutile d'en donner le plan et la coupe[2]. L'édifice est, comme à Mycènes, logé dans le flanc d'une colline; mais l'appareil est ici bien plus grossier : il n'y a de pierre taillée avec quelque soin que dans la première des assises concentriques, dans celle qui servait de fondation, et dans le tableau de la porte. Tout le reste de l'ouvrage est fait en moellons, qui laissent entre eux des intervalles que l'on a bouchés avec de petites pierres; mais on reconnaît d'ailleurs, à des détails caractéristiques, les procédés de construction que nous avons signalés à Mycènes. Il en est ainsi de l'expédient auquel on a eu recours afin de décharger le linteau (fig. 146). A l'extérieur, quatre longues poutres de pierre, séparées par des vides, comme dans la grande pyramide d'Égypte, font porter



146. — Menidi. La porte du tombeau.
Vue prise du dromos. *Das Kuppelgrab*, pl. II.

1. *Das Kuppelgrab bei Menidi, herausgegeben vom Deutschen archæologischen Institute in Athen*, in-4°, 56 pages et 9 planches. Athènes, Karl Wilberg, 1880.

2. *Das Kuppelgrab*, pl. I.

sur les pieds-droits de la baie le poids de la partie haute du mur de façade. Au dedans, on avait ménagé au-dessus de ce même linteau un vide triangulaire, analogue à celui que l'on rencontre partout à Mycènes; mais il a été ensuite bouché avec des matériaux plus petits (fig. 147.) La maçonnerie, trop négligemment exécutée, ne tenait pas; l'ouvrier n'arrivait pas à fermer le sommet de son triangle.



147. — Ménidi. La porte du tombeau.
Vue prise du dedans de la chambre. *Das Kuppelgrab*, pl. II.

Les dimensions n'atteignent pas celles des grandes tombes à coupole de Mycènes et d'Orchomène. Le couloir d'approche a 3 mètres de large et 26^{m},52 de long. Il était barré, à l'entrée, par un mur en pierres sèches. La porte a 1^{m},55 de large et 3^{m},30 de haut, sous linteau. Le diamètre de la rotonde est de 8^{m},25; du sol au sommet de la courbe, on compte 8^{m},74. La dalle qui devait servir de couvercle a disparu; quelques paysans croyaient se souvenir de l'avoir vue en place. Avant que le faîte de la coupole eût été ainsi endommagé, l'élévation du dôme devait être d'environ 9 mètres. Quelques blocs isolés, trouvés sur le pourtour de la butte, semblent être les restes d'un mur circulaire qui aurait servi à soutenir les terres amoncelées. Nulle part, ni dans l'intérieur de la chambre, ni sur le linteau ou les pieds-droits de la porte, il n'y a la moindre trace d'une décoration peinte ou rapportée. On s'est contenté ici du strict nécessaire; aucun luxe, ni dans l'exécution du bâtiment, ni dans le mobilier. Celui-ci paraît avoir été assez pauvre. Quoique les auteurs des fouilles ne croient pas que la tombe ait été violée, on n'a pas retrouvé là de métaux précieux, et

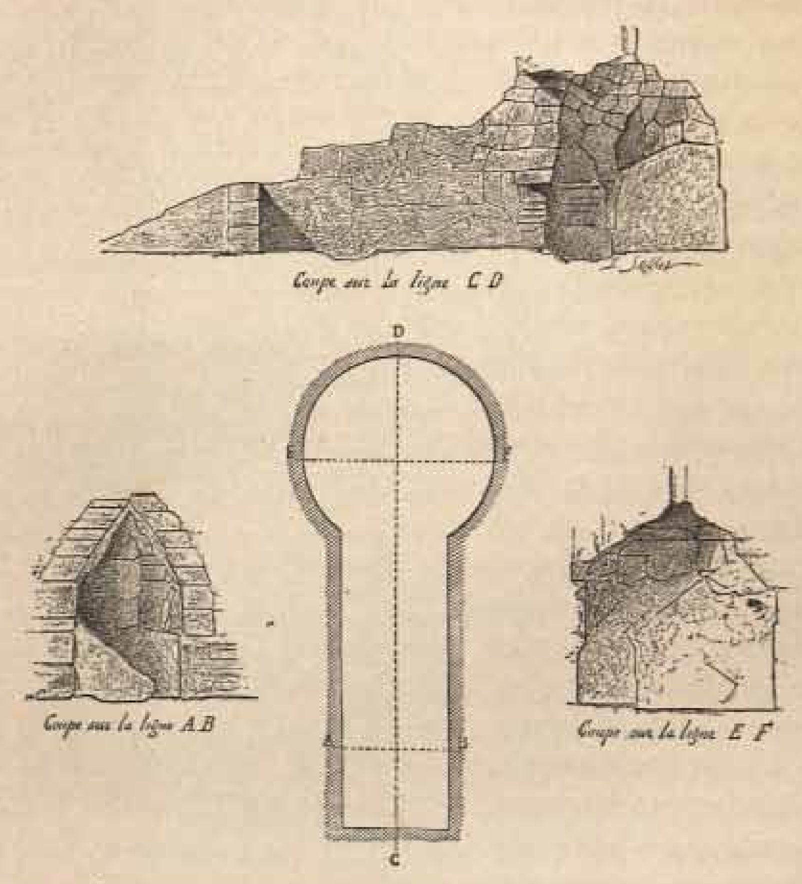
les objets recueillis sont tous de petite dimension. Il y a quelques rares débris d'armes de bronze, et des pièces d'ivoire, dont les plus grandes faisaient partie de boîtes rondes ou appartenaient à des manches de couteaux. Mais ce qui abonde, c'est des pâtes de verre ou des plaquettes de terre cuite vernissée qui composaient des colliers ou qui étaient cousues sur les vêtements; il y a aussi des boutons de même matière, en très grand nombre. Les fragments de poterie qui ont été recueillis dans l'intérieur de la tombe relèvent de la même technique que les plus récents des vases mycéniens. Dans l'avenue qui conduit au tombeau et dans les terres que l'on a remuées pour le dégager, on a recueilli des échantillons des céramiques postérieures et jusqu'à des débris de vases à figures rouges du style sévère.

Parmi les sépultures qui, dans ces derniers temps, ont été signalées sur divers points de l'Attique, il y en a d'autres encore qui paraissent remonter à la période primitive. Deux au moins d'entre elles, l'une à Éleusis et l'autre à Thoricos, présentent une variante curieuse du type dont nous avons déjà montré tant de répliques : elle affecte la disposition du couloir qui se rencontre partout en avant de la porte. D'ordinaire, ce passage est à ciel ouvert; dans les deux tombeaux d'Éleusis et de Thoricos, ce que l'on trouve à cette place, c'est un corridor qui rappelle, en plus petit, les galeries ménagées dans le mur de Tirynthe. Ici comme à Tirynthe, le vide est couvert par des blocs de pierre, posés en encorbellement les uns au-dessus des autres (fig. 148). Le *dromos* à Éleusis a 4^{m},80 de long, 1^{m},90 de large et 3^{m},55 de voûte sous clef; le diamètre de la salle ronde est de 3^{m},20, et la hauteur au centre, du sol au sommet du dôme, de 3^{m},85[1]. L'appareil a un caractère tout à fait primitif; il est composé de gros blocs presque bruts, dont les intervalles sont remplis par de petites pierres.

Le tombeau de Thoricos est en arrière du théâtre grec, dont les ruines attirent en ce lieu les voyageurs. On avait déjà remarqué là, il y a quelques années, un tertre dont la silhouette se dessinait sur une arête qui relie au corps de la montagne un de ses contreforts, et l'on avait supposé que ce tertre devait renfermer une tombe à coupole[2]. Ce furent les chercheurs de trésors qui se chargèrent de prouver que la conjecture était fondée. Quand l'éphore Staïs, en 1890, vint fouiller

1. Fr. Lenormant, *Tombeau pelasgique à Eleusis* (*Gazette archéologique*, 1883, p. 248-249, et pl. 42).
2. Milchœfer dans *Berl. phil. Wochenschrift*, 1887, p. 738.

ce tombeau, il le trouva ouvert; on y était entré par en haut[1]. Il le fit dégager; mais il n'y recueillit que des tessons de vases mycéniens, quelques fragments d'armes de bronze et des ossements humains sur lesquels il remarqua des traces de feu. La coupole était d'une construction plus grossière encore qu'à Ménidi; la chambre avait, en plan,



148. — Éleusis. Tombeau. Plan et coupes. *Gazette archéologique*, 1883, pl. XLII.

la forme d'une ellipse et non celle d'un cercle. Comme à Éleusis, le couloir était couvert, au moins dans une partie de sa longueur. Ce tombeau ne serait d'ailleurs pas le seul, a-t-on dit, qui existerait dans ce canton; un peu plus loin, au pied même de la montagne, il y en aurait un autre, qui se devine au creux que dessine à la surface du sol sa coupole effondrée et à la saillie que fait sur la pente du coteau le sommet des blocs qui recouvraient le *dromos*[2]. Faute d'indications précises, M. Staïs n'a pas retrouvé cette tombe.

1. Δελτίον ἀρχαιολογικόν, 1890, p. 159-161.
2. Lettre de M. Mayer dans *Berl. phil. Wochenschrift*, 1891, p. 1058-1059.

On croit avoir reconnu les vestiges de plusieurs sépultures du même genre et de la même période dans le voisinage de *Vari*; des vases de style mycénien ont été trouvés là en terre et apportés à Athènes; mais une visite un peu rapide de l'éphore Philios n'a pas donné de résultat; la seule observation qu'il ait faite, c'est que l'on accédait aux tombeaux par de longs couloirs taillés dans le tuf[1]. On ne saurait d'ailleurs s'étonner que la plus ancienne civilisation de la Grèce ait laissé sa trace dans ce district de l'Attique; nous avons rappelé les traditions qui témoignaient de la très haute antiquité des établissements qu'avaient formés, sur la côte orientale, des colons qui, de quelque nom que l'on veuille les appeler, Lélèges, Cariens, ou Ioniens, étaient arrivés jusque-là par les îles de l'Archipel et venaient probablement de l'Asie Mineure.

Tout intéressants qu'ils soient par leurs dispositions et par les objets qu'ils ont fournis, les monuments de type mycénien que nous avons rencontrés jusqu'ici sur le sol de l'Attique n'ont qu'une importance secondaire, si on les compare, au point de vue des dimensions et de la décoration, soit aux principales des tombes mycéniennes, soit à l'édifice que nous allons trouver en Béotie, à Orchomène; ni Spata ni Ménidi n'ont d'ailleurs rien donné qui rappelle, même de loin, les trésors que l'on doit aux sépultures mycéniennes, ni ces gobelets d'or qu'a livrés la tombe ruinée de Vaphio. C'était les tombes de petits chefs locaux de médiocre fortune; on ne voit pas ici se dresser sur les hauteurs voisines ces murs énormes où l'on voulait reconnaître la main des Cyclopes. S'il y a eu quelque part en Attique, pendant le cours de la période où s'enferment en ce moment nos recherches, des princes qui aient été assez riches et assez puissants pour se bâtir une forteresse semblable aux citadelles de l'Argolide, c'est à Athènes et à Athènes seulement. Dès lors, les maîtres, quels qu'ils fussent, de la plaine qu'arrosent l'Ilissos et le Céphise avaient établi leur résidence sur le rocher qui devait plus tard servir de piédestal à tant de beaux monuments, sur celui que l'on appelle l'Acropole d'Athènes et souvent, par une abréviation qui est entrée dans l'usage, *l'Acropole* sans épithète. La position offrait les mêmes avantages que les sites de Troie et de Tirynthe. Il n'y a pas cinq kilomètres entre le pied de ce roc et le fond de la baie de Phalère; on serait là assez loin du rivage pour voir venir l'ennemi, le pirate toujours redouté, pour se sentir à l'abri des surprises, et, d'autre part, la distance était assez faible pour que la

1. Πρακτικὰ τῆς ἐν Ἀθήναις ἀρχαιολογικῆς ἑταιρίας, 1881, p. 15-16.

population qui se grouperait autour de ce centre pût sans effort courir aux marchés que les trafiquants phéniciens, qui avaient un comptoir dans l'île de Salamine, ouvriraient sur la grève ; les eaux du golfe fourniraient le sel et le poisson ; la tribu aurait ses pêcheurs et ses marins qui contribueraient à la nourrir et à l'enrichir. La main de l'homme, d'autre part, n'aurait pas beaucoup à faire pour assurer la défense de ce mamelon isolé, dont le point culminant est à 157 mètres au-dessus du niveau de la mer et qui, vers le nord, domine d'une hauteur de 85 mètres le creux que remplissent les maisons de la ville moderne ; au sud, le fond du ravin qui le sépare de la colline du Musée est encore à 65 mètres au-dessous de la plus basse assise des murs de l'Acropole. De l'un et l'autre côté, comme aussi à l'est, en face de l'Hymette, les parois du roc s'élèvent toutes droites, et leurs escarpements défient toute escalade. A l'ouest seulement, la pente, quoique encore rapide, était moins abrupte ; c'est toujours par ce versant que l'on est monté à la citadelle et que l'on y est entré. Cécrops, Érechthée et Thésée jouent dans la tradition attique le rôle que la tradition argienne, plus riche et plus variée, assigne à Inachos et à Danaos, à Prœtos et à Persée, ainsi qu'aux descendants de Pélops, aux Atrée et aux Agamemnon. Quelle que soit, dans les récits qui concernent ces personnages, la part du mythe et, plus tard, de l'invention poétique, ces noms de Cécrops, d'Érechthée et de Thésée représentent une longue suite de chefs héréditaires qui, retranchés sur ce plateau, couvraient de leur protection les villages des basses vallées de l'Ilissos et du Céphise. Afin que l'autorité de ces seigneurs s'imposât tout à la fois aux sujets qui leur payaient tribut et aux étrangers qui pouvaient être tentés d'envahir et de dévaster le pays, il fallait que le roi pût, en cas de péril, offrir un asile à son peuple derrière de solides remparts. Ces remparts, on en connaissait l'existence par les textes anciens ; chez les auteurs et dans les inscriptions, il est fait plus d'une allusion à une enceinte que les Pélasges, laborieux et habiles maçons, auraient construite tout autour de l'Acropole. C'était ce que l'on appelait le « Mur Pélasgique », ou, par abréviation, « le Pélasgicon » ou « le Pélargicon »[1].

1. On trouvera tous les textes relatifs à cette enceinte réunis dans les *Schriftquellen zur Topographie von Athen* qui forment la première partie du beau livre, *Die Stadtgeschichte von Athen*, dans lequel Ernest Curtius, avec un talent d'exposition et de style auquel la vieillesse n'a porté aucune atteinte, vient de résumer les recherches et les réflexions de toute une longue vie consacrée à l'étude de l'histoire de la Grèce (in-8°, Weidmann, 1891, avec 7 cartes dessinées par A. Kaupert et 32 figures dans le texte). Le recueil de ces textes a été dressé, avec beaucoup de soin, par A. Milchœfer.

Hérodote raconte comment les Pélasges reçurent les terres au pied de l'Hymette, comme prix du service qu'ils avaient rendu « en menant un mur autour de l'Acropole[1] ». Pris à part, ce passage pourrait s'entendre d'un mur qui aurait couru, comme plus tard le mur de Cimon et le mur turc, à la périphérie du plateau, sur le bord même du précipice ; mais ce qui prouve que cette interprétation serait mal fondée, c'est que Thucydide, parlant de la même muraille, s'exprime ainsi : « Le Pélargicon, comme on l'appelle, celui qui est en dessous de l'Acropole[2]. » Les deux prépositions, *autour* et *en dessous de*, se complètent et s'expliquent l'une et l'autre. Ce qui ressort du rapprochement des deux textes, c'est que par ce terme de Pélasgicon on désignait un mur bâti non sur le haut, mais au pied de l'Acropole, qu'il enveloppait tout entier.

Entre le bas de l'escarpement et ce mur il y avait un certain intervalle, car l'espace compris entre le massif central et l'anneau qui l'entourait, cet espace, auquel s'appliquait aussi, par extension, le nom de Pélasgicon, était assez vaste pour contenir toute une foule. En 510, Hippias, attaqué par Cléomène, s'y renferma avec ses soldats et ses partisans ; les Lacédémoniens ne se sentaient pas, dit Hérodote, en état de l'y forcer[3]. En 431, pendant que l'armée péloponésienne occupait et ravageait l'Attique, beaucoup des campagnards qui étaient venus chercher un refuge dans la ville s'établirent en dedans de l'enceinte pélasgique. Ils y avaient trouvé la place libre ; un oracle du dieu de Delphes avait en effet, nous ne savons à quel moment, interdit de rien bâtir dans le Pélasgicon et d'y habiter[4]. Je croirais volontiers que l'idée de cette interdiction avait été soufflée à la Pythie par quelqu'un de ces hommes d'État prévoyants qui conduisirent, pendant la première moitié du cinquième siècle, les affaires d'Athènes, par un Aristide ou un Thémistocle, un Cimon ou un Périclès. Supposez les abords de l'Acropole encombrés d'édifices accrochés aux flancs du rocher : un ennemi maître de la première enceinte aurait trouvé partout des abris où se défiler des projectiles lancés par la garnison du château et où préparer quelque brusque assaut qui, par une nuit obscure, l'aurait introduit dans la citadelle. Il y avait tout avantage à vider et à nettoyer le Pélasgicon, à créer ainsi autour de l'Acropole

1. Hérodote, VI, 137 : μισθὸν τοῦ τείχεος τοῦ περὶ τὴν ἀκρόπολίν κοτε ἐληλαμένου.
2. Thucydide, II, 17 : τό τε Πελαργικὸν καλούμενον, τὸ ὑπὸ τὴν ἀκρόπολιν.
3. Hérodote, V, 64.
4. Thucydide, II, 17.

ce que, dans la langue administrative d'aujourd'hui, on appelle une *zone militaire*. C'était le résultat qui avait été obtenu à la faveur d'une prescription religieuse, et, pour que celle-ci cessât un instant d'être observée, il fallut la pression de circonstances comme celles où Athènes s'était trouvée jetée par la crise subite de l'invasion que conduisait Archidamos.

Ces craintes, on ne les ressentait pas du temps où, dans la guerre de siège, la défense disposait de moyens qui étaient très supérieurs à ceux sur lesquels pouvait compter l'attaque, et où l'on se sentait en sûreté dès que l'on se voyait couvert par un rempart fait de lourds quartiers de roc. L'Acropole devait alors être entourée de toute une ceinture de maisons, de maisons qui s'étageaient sur les pentes basses du rocher, comme elles le font encore, dans l'Athènes moderne, sur les versants qui regardent le nord et le nord-est. Jetées en désordre le long de ruelles étroites et d'escaliers taillés dans la pierre vive, ces demeures rustiques se serraient autour des trois ou quatre filets d'eau qui viennent sourdre vers le pied du mont. Ces sources ne sont pas abondantes, mais elles ne tarissent point[1]; elles suffisaient à désaltérer les hommes et les bêtes, à permettre d'entretenir quelques jardins, à arroser les arbres, oliviers et autres, plantés autour des cabanes; chèvres et moutons trouvaient, dans le creux du rocher, cette herbe appelée *parthénion*, qui, pendant la détresse du siège que la ville soutint contre Sylla, concourut à tromper la faim des Athéniens[2]. Ce village circulaire avait besoin de communiquer avec le dehors par de nombreux passages qui permissent à ses habitants d'aller cultiver leurs terres situées dans le voisinage, de faire rentrer et sortir leurs troupeaux; de là les neuf portes qui avaient valu à cette enceinte le nom d'*Ennéapylon*[3].

Dans la courbe ellipsoïdale qu'il décrivait, ce mur se tenait-il partout à la même distance du pied de la colline et quel en était au juste

1. On trouvera l'indication de ces sources, avec leurs anciens noms, dans Curtius, *Die Stadtgeschichte von Athen*, p. 36-37.

2. Plutarque, *Sylla*, 13 : τὸ περὶ τὴν ἀκρόπολιν φυόμενον παρθένιον. Pline, *H. N.* XXI, 52.

3. Certains auteurs modernes avaient voulu voir dans l'Ennéapylon une sorte d'ouvrage avancé, de redoute qui se serait développée à l'ouest de l'Acropole, en avant de la montée; pour entrer dans la citadelle, on aurait eu à passer par neuf portes successives, placées en arrière les unes des autres. Or, dans aucune des forteresses primitives dont les restes subsistent, on ne trouve rien de pareil à cette enfilade de portes ; de plus, le texte d'Hérodote (VI, 137) exclut formellement cette conjecture. Enfin les neuf portes s'expliquent bien plus naturellement dans l'hypothèse d'un mur qui se développe, en cercle, sur plus d'un kilomètre de long, tout autour de l'Acropole.

le tracé? C'est là une question à laquelle il n'est pas encore possible de répondre. Tout ce que l'on peut inférer du seul renseignement que les textes fournissent à ce sujet, c'est qu'à l'ouest la muraille pélasgique passait assez près de l'Aréopage, et l'unique morceau que l'on croie en reconnaître s'est trouvé près de l'Odéon d'Hérode Atticus[1]. Pour en rétablir toute la suite, il faudrait des fouilles qui, comme celles que l'on a faites, dans ces dernières années, à l'intérieur de l'Acropole, fussent poussées partout jusqu'au sol le plus ancien, jusqu'à celui qui porte la trace des premiers établissements; mais l'entreprise, ici, serait d'une exécution plus difficile, tant sont épais, sur plusieurs points, les remblais qui, vers le bas de la côte, se sont formés des matériaux que, par-dessus les remparts de la forteresse, on a déversés sur les pentes voisines, et de ceux qu'a fournis la ruine des édifices groupés au pied de l'escarpement. Si pourtant ce projet venait à se réaliser, il est probable que l'on retrouverait plus d'un débris de cette enceinte extérieure. Ce qui donne lieu de croire qu'il en serait ainsi, c'est que, sur le plateau, les fouilles récentes ont eu pour résultat de faire reparaître en plus d'un endroit les restes d'une muraille primitive, qui n'est certainement pas le mur pélasgique visé par les historiens, puisqu'elle se trouve *sur* et non *sous* l'Acropole, mais qui est contemporaine de ce mur, qui a été construite par des ouvriers dont les procédés sont ceux mêmes dont se servaient les maçons de Tirynthe et de Mycènes (fig. 149).

Ce mur est fait de matériaux empruntés au roc de l'Acropole, à ce banc de calcaire grossier qui en constitue toute la partie supérieure et qu'un lit de marne sépare des schistes sur lesquels reposent toutes les collines de la plaine d'Athènes; ce rocher est d'un ton bleuâtre, avec des veines rouges. Réunis par un mortier de terre argileuse, les blocs sont moins gros que ceux de Tirynthe et ils présentent moins de traces d'outils qu'à Mycènes; ils ont été employés presque bruts (fig. 150). L'âge de cet appareil ne peut faire doute. A l'ouest de l'Érechthéion on voit un mur de cette nature engagé sous un mur de soubassement bâti de ce beau tuf calcaire que fournissent les carrières du Pirée et qui a été la matière préférée des architectes athéniens au temps de Pisistrate. A l'angle sud-est de l'aile méridionale des Propylées, on constate, dans le mur de Périclès, une particularité curieuse : ce dernier mur a eu son angle abattu en biseau pour se

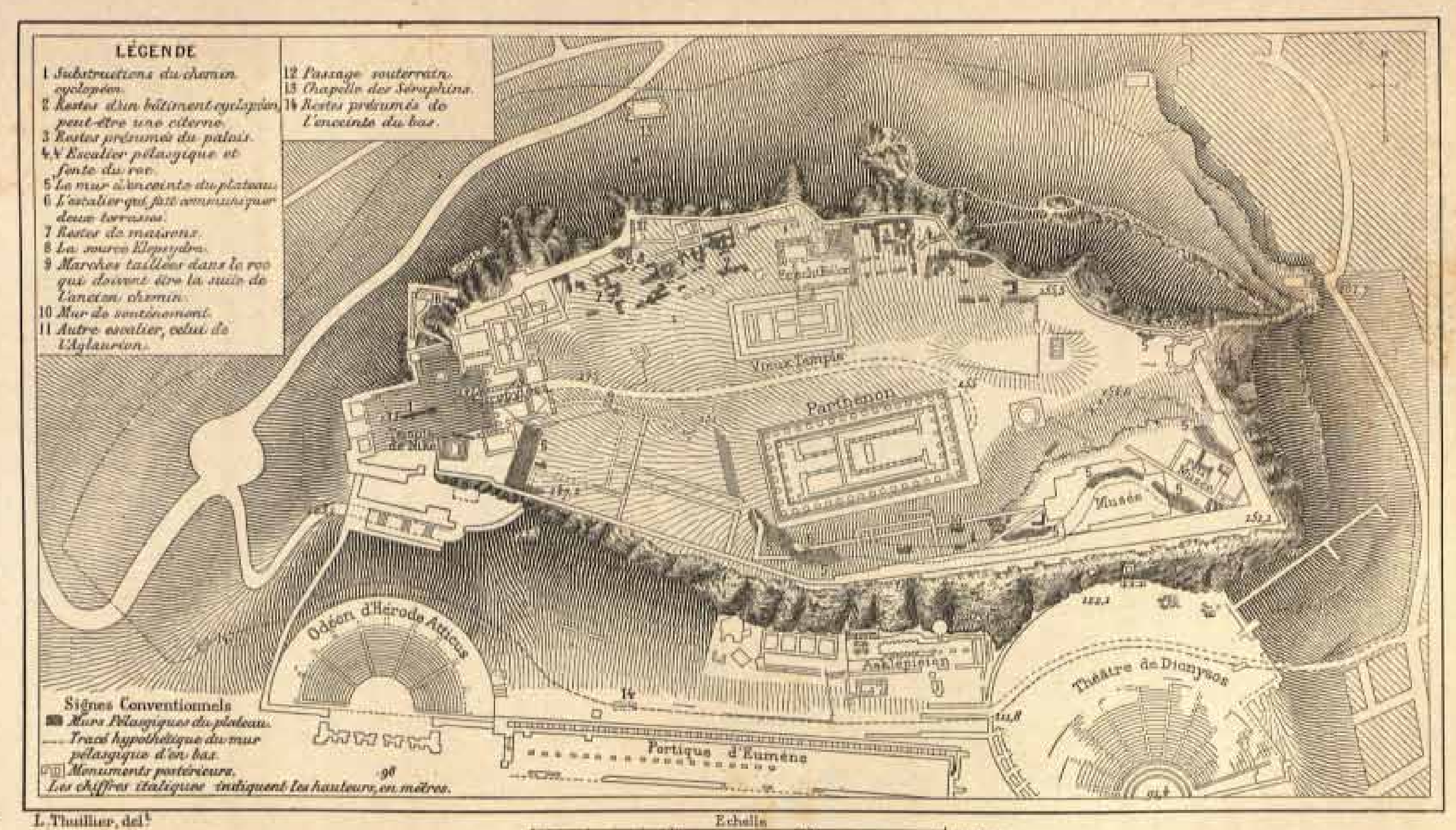
1. E. Curtius, *Die Stadtgeschichte*, p. 48.

souder au mur cyclopéen; celui-ci s'élève encore là d'une grande hauteur; il atteint presque la corniche du mur postérieur[1].

Jusqu'aux fouilles qui ont été exécutées de 1885 à 1889, on ne connaissait qu'un seul morceau de cet appareil irrégulier, celui qui était visible sur la surface inclinée du roc, au-dessous des Propylées (fig. 149). Ce doit être le débris de l'infrastructure d'une de ces chaussées comme il en existe plusieurs autour de Mycènes, d'un chemin qui montait en lacets jusqu'au haut de la côte. Aujourd'hui, sur plusieurs points de la périphérie, on voit affleurer les débris d'un mur qui, comme le mur construit après les guerres médiques, faisait tout le tour du plateau (fig. 149, 5). L'angle sud-ouest est fort bien conservé. Toute trace du rempart et de la porte qui devait s'y ouvrir à l'occident disparaissent ensuite sous le massif des Propylées ; mais, sur la face nord de la colline, on reconnaît d'autres pans de cette muraille, et il y en a aussi, de plus ou moins considérables, à l'est et au sud. C'est au sud que, malgré quelques lacunes, on suit le mieux la direction générale de cette enceinte. On constate qu'elle épousait le contour naturel du roc et que partout, sauf à l'angle sud-est, elle se maintient en deçà de l'enceinte postérieure. Celle-ci, grâce à de profonds remblais, a notablement agrandi, surtout de ce côté, l'aire de la citadelle. Cette aire, telle que l'ont trouvée les premières familles qui se sont établies sur l'Acropole, était loin de présenter l'aspect qu'elle offre aujourd'hui. Le terrain n'y était guère horizontal que dans la partie nord du champ; il avait une déclivité très marquée vers le midi; aussi est-ce dans le voisinage du versant septentrional que l'on a relevé les vestiges de nombreuses habitations bâties en gros moellons liés avec de la boue (fig. 149, 7). Une de ces constructions, faite de plus gros blocs et où les pièces paraissent avoir eu des dimensions plus grandes que dans les autres demeures, doit avoir été la résidence des seigneurs de l'Acropole, un palais qui, s'il était mieux conservé, reproduirait sans doute les dispositions que nous avons étudiées dans les palais de Mycènes et de Tirynthe (fig. 149, 3). C'est sans doute là cette « forte maison d'Érechthée » où Pallas se transporte, dans l'*Odyssée*, quand elle a terminé sa tâche à Schérie et mis Ulysse sous la protection de Nausicaa[2]. Érechthée est le seul des héros de la

1. Ross, en 1837, avait déjà reconnu que ce pan de mur faisait partie de l'enceinte primitive que l'antiquité attribuait aux Pélasges (*Archæologische Aufsætze*, t. I, 1855, p. 78 et pl. IV).

2. *Odyssée*, VII, 81 : δῦνε δ' Ἐρεχθῆος πυκινὸν δόμον. Cf. *Iliade*, II, 546-549.



149. — Carte de l'Acropole, d'après le plan dressé par Kawerau pour le Δελτίον ἀρχαιολογικόν, mars 1889. Le relief du terrain est dessiné d'après la planche V de la *Stadtgeschichte von Athen* de Curtius.

légende attique que connaisse Homère ; il ne prononce pas le nom de Cécrops ; celui de Thésée ne se rencontre que dans des vers qui passent pour interpolés, ou dans une partie de l'*Odyssée* que l'on s'accorde à regarder comme une addition assez récente.

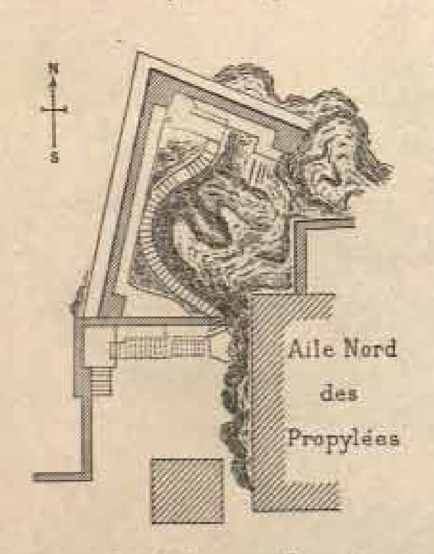
Ce qui rappelle encore les citadelles primitives que nous avons décrites, c'est que l'on retrouve ici ces issues discrètes, ces escaliers ménagés dans l'épaisseur du mur ou du rocher qui conduisent aux poternes étroites et aux réservoirs souterrains. Telle est la rampe qui, à une vingtaine de mètres vers l'est de l'Érechthéion, s'engageait dans



150. — Fragment du mur pélasgique de l'acropole, au nord-est du nouveau musée. D'après une photographie de Dœrpfeld.

une fente du roc et allait déboucher au pied de l'escarpement, sur le versant nord-est du coteau (fig. 149, 4'). On voit encore les degrés par lesquels, à son sommet, elle se raccordait avec le plateau (fig. 149, 4). Un ensemble plus curieux encore est celui que les mêmes ouvriers ont créé pour assurer aux habitants de la citadelle l'accès et la jouissance de la plus importante des sources qu'ils eussent à portée, la *Klepsydra* ou « eau cachée » (fig. 149, 8). Un escalier tournant d'une quarantaine de marches a été taillé sur une paroi verticale et mène à une chambre creusée, elle aussi, dans le tuf ; au bout de cette chambre s'ouvre dans le sol un trou rond par lequel on puisait dans le bassin où l'eau qui suinte goutte à goutte s'amasse et séjourne

(fig. 151). Il n'est pas probable qu'il ait existé, sur la face sud, des passages de ce genre : là le roc est trop à pic ; mais il semble que, dans cette partie de l'Acropole, les Pélasges aient déjà commencé des travaux de terrassement destinés à leur faire gagner du terrain. Peut-être est-ce encore un monument de leur industrie qu'il convient de reconnaître dans le pan de mur cyclopéen qui a été dégagé entre le flanc méridional du Parthénon et le mur de Cimon (fig. 149, 6). Ce pan de mur est coupé par un escalier de quelques marches qui ne peut guère avoir eu d'autre objet que de mettre en relation les deux terrasses qui s'étageaient là contre le rempart (fig. 152).

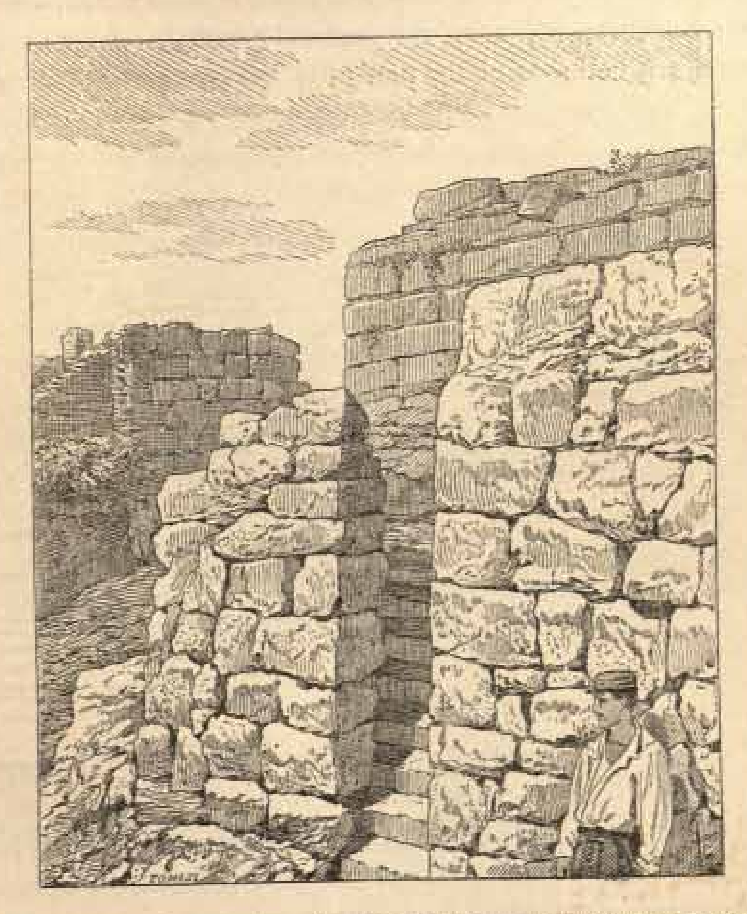


151. — Plan de la source Klepsydra et de ses abords. Curtius, *Die Stadtgeschichte von Athen*, p. 49.

On voit ce que les fouilles récentes ont ajouté à ce que les textes permettaient de deviner. L'enceinte derrière laquelle s'abritèrent les premiers maîtres de la plaine, avant peut-être que fût né ce nom d'Athènes qui devait faire tant de bruit dans le monde, cette enceinte du château de Cécrops et d'Érechthée était double. Les deux lignes concentriques de murs enceignaient l'une le pied du roc et l'autre le plateau qui en couronne le sommet. Nous avons visité, en Asie Mineure, plus d'une forteresse turque qui offre cette disposition, et en Grèce même il suffira de citer l'Acrocorinthe. Le prince et tous les siens, les chefs des plus nobles familles et les hommes d'armes qui les accompagnaient à la guerre devaient habiter l'intérieur de la seconde enceinte, tandis que les petites gens, pâtres, laboureurs et artisans, avaient leurs demeures dans le bas, derrière le rempart extérieur, qui couvrait de sa protection tout le peuple aggloméré sur ce point.

Ce n'était d'ailleurs pas seulement sur ce groupe compact que s'exerçait l'autorité des seigneurs du lieu. A côté de la bourgade fortifiée, il y avait des villages ouverts dont ils étaient aussi les suzerains, villages dont les plus proches et les plus importants s'étaient posés sur les croupes inégales du massif qui se dresse au sud et au sud-ouest de l'Acropole, sans atteindre nulle part la même élévation ; le nom de Pnyx sert quelquefois à désigner l'ensemble de ces col-

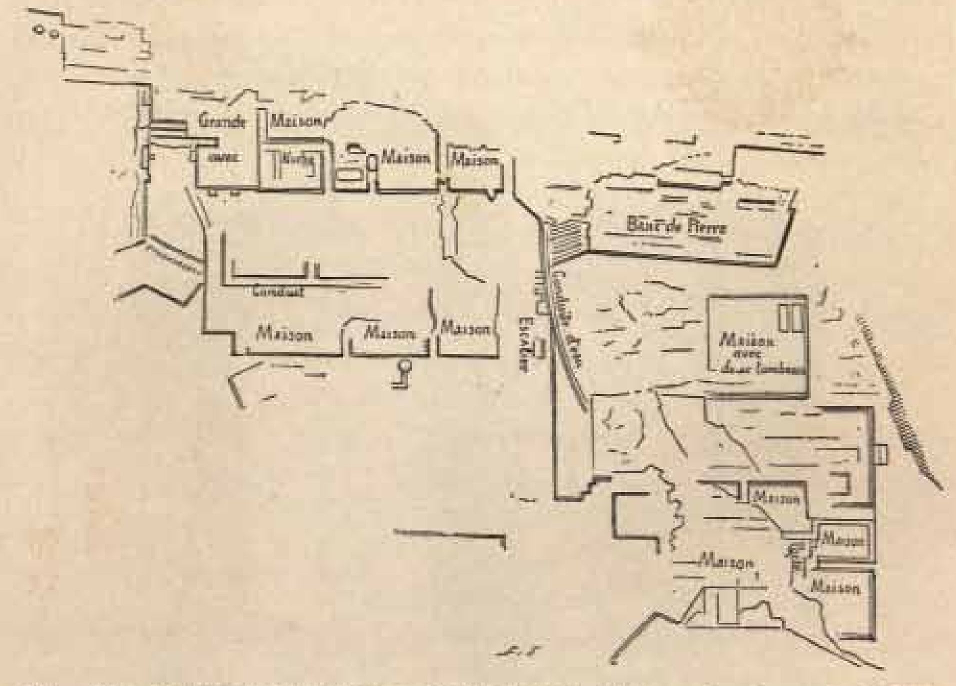
lines, dont le monument de Philopappos et l'Observatoire occupent aujourd'hui les points culminants. Plusieurs ravins en sillonnent les flancs; mais ils sont assez larges et leur fond s'allonge en pente assez douce pour qu'ils puissent servir de chemins entre les terres arables de la plaine et cette chaîne de hauteurs dont les versants tour-



152. — Mur de soutènement et escalier. Dans le fond, le soubassement du Parthénon. Curtius, *Die Stadtgeschichte*, p. 48.

nés vers le sud sont à l'abri des âpres vents du nord et reçoivent, l'été, le souffle rafraîchissant des brises du golfe. Ces brises, j'allais souvent, lorsque j'habitais Athènes, les chercher, vers la fin d'une chaude journée, sur ces côtes d'où la ville avait commencé de se retirer dès l'antiquité même et qui sont aujourd'hui un désert, et, tout en les respirant avec délices, je m'amusais à relever, parmi les asphodèles en fleur, les traces qu'ont laissées sur le roc, par endroits, les maisons des premiers habitants de l'Attique, les Pélasges Cranaens

d'Hérodote[1] (fig. 153). La plupart de ces maisons n'avaient, en plan, qu'une seule pièce, où le sol, une partie des parois latérales et le mur de fond étaient formés par le tuf calcaire; pas de restes de moellons; ce devait être des briques crues, faites de l'argile que l'on trouve partout au pied de ces collines, qui servaient à compléter la cage et à dresser la façade. Partout, des escaliers taillés dans le roc, les uns, de quelques marches, qui aidaient à gagner le seuil des maisons, et d'autres, accolés à celles-ci et un peu plus hauts, par où l'on montait,



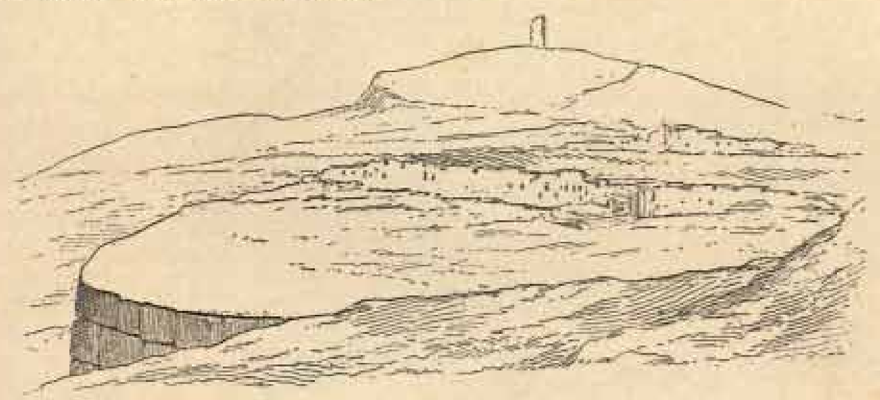
153. — Traces laissées sur le roc par les maisons primitives, à Athènes, dans le quartier de Mélité. Curtius et Kaupert, *Atlas von Athen*, 1881, p. 18.

extérieurement, au premier étage que paraissent avoir possédé quelques-unes de ces demeures. C'était encore dans le roc que l'on avait creusé les niches qui, à l'intérieur des chambres, servaient d'armoires, les silos où l'on gardait les provisions, les bancs où l'on s'asseyait devant sa porte, les rigoles destinées à l'écoulement des eaux de pluie et des eaux vannes, même, à ce qu'il semble, les tombeaux, mêlés aux habitations. Devant celles-ci, on avait ménagé, en aplanissant le roc, des terrasses qui ont parfois une certaine étendue.

Avec quelle aisance ces ouvriers façonnaient à leur gré la roche

1. Hérodote, VIII, 44.

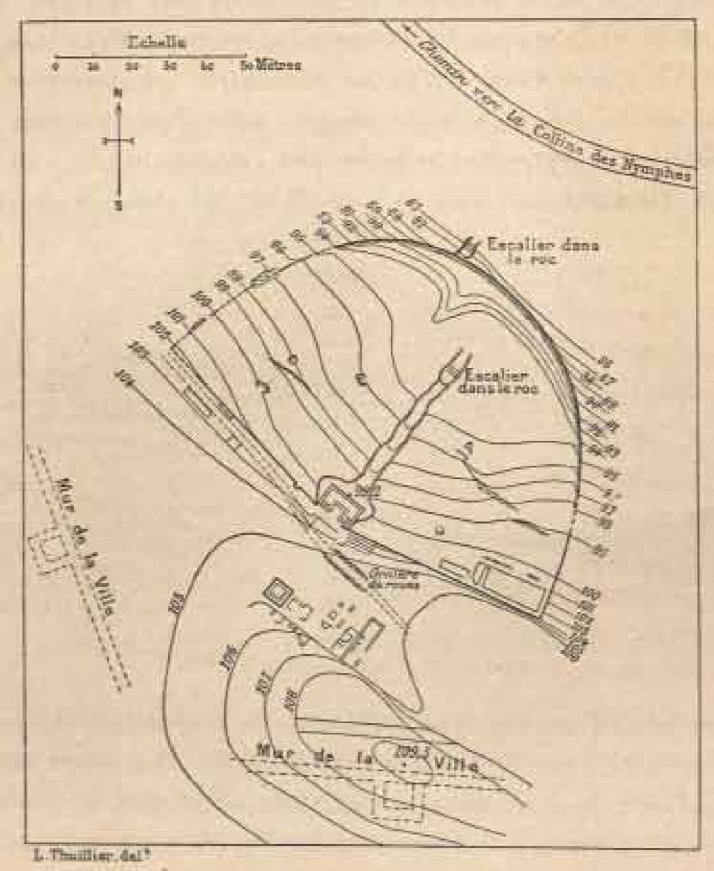
tendre qui affleure partout en Attique à travers une terre sèche et maigre, on le comprend mieux encore devant le travail qu'ils exécutèrent quand les habitants des hameaux épars sur ces hauteurs voulurent avoir un sanctuaire où offrir en commun leurs sacrifices à Zeus, le grand dieu des Pélasges. C'est un *haut lieu*, une sorte de temple à ciel ouvert que l'on reconnaît aujourd'hui dans la double terrasse qui se développe sur la pente nord-est de la colline dite la Pnyx, entre le monument de Philopappos et l'Observatoire (fig. 154). On avait cru d'abord y retrouver l'endroit où se réunissait, au cinquième et au quatrième siècle, l'assemblée du peuple; plus d'un voyageur est allé y contempler la prétendue tribune aux harangues et y a évoqué l'ombre de Démosthène; mais il a été facile de démontrer que cette



154. — Vue de la double terrasse connue sous le nom de Pnyx.
Curtius, *Die Stadtgeschichte*, p. 29.

conjecture n'avait aucune vraisemblance; la disposition de ces esplanades ne se serait pas prêtée aux délibérations d'un corps nombreux de citoyens et à la discussion des affaires publiques. Ce qu'une critique mieux informée a fini par deviner ici, c'est un ouvrage unique en son genre, contemporain des villages soudés au roc qui se sont créé là un centre religieux approprié à leurs habitudes. Une paroi verticale, coupée dans le tuf, sépare la terrasse supérieure de l'inférieure; celle-ci, quand la population s'accrut, était devenue insuffisante; elle a été agrandie au moyen d'un mur de soutènement, construit en appareil polygonal, qui décrit une courbe assez voisine du demi-cercle (fig. 155). Ce qui prouve que ce mur a été ajouté, c'est qu'il a recouvert les escaliers par lesquels on accédait auparavant à cette terrasse. Les deux terrasses communiquent, vers leur centre, par de petits escaliers adossés à la paroi, entre lesquels fait saillie un large dé que précède un palier porté sur trois marches (fig. 156).

Il est toujours difficile de restituer ces ensembles d'un caractère très simple et d'entrer ainsi pleinement dans l'esprit de la haute antiquité. Cet autel vers lequel convergeaient des chemins dont l'un est encore indiqué par les ornières que les roues des chars ont creusées dans le roc, était-ce le dé de pierre qui déborde sur la terrasse inférieure, ou bien se trouvait-il sur la terrasse d'en haut, là où se voient



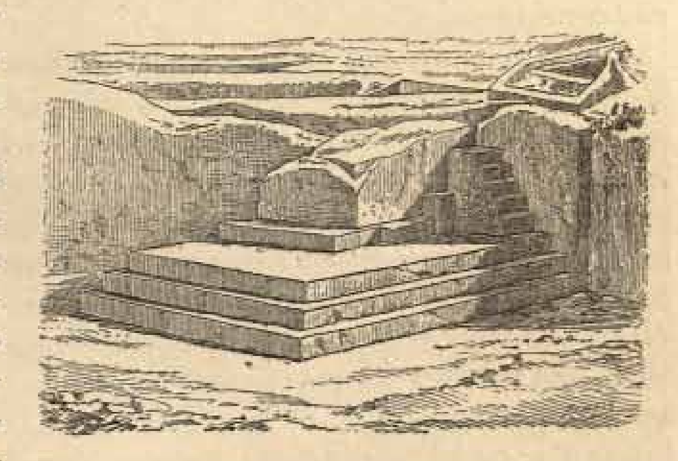
155. — Plan de la double terrasse. Curtius, *Die Stadtgeschichte*, p. 31.

encore les amorces d'un piédestal quadrangulaire (fig. 156)? Curtius penche pour cette dernière hypothèse. Selon lui, le dé avec ses emmarchements aurait eu une autre destination : c'est de là que l'officiant aurait annoncé à la foule qui se pressait sur l'esplanade que le sacrifice avait réussi, que le dieu acceptait les hommages de ses fidèles[1].

Les maîtres de l'Acropole, les Cécropides, les Érechthéides, les

1. Curtius, *Die Stadtgeschichte von Athen*, p. 30-31.

Égéides ont dû avoir, comme les petits seigneurs des bourgs du reste de l'Attique, leurs sépultures de famille, où ils ont été ensevelis avec une partie de leurs trésors. Ces sépultures se trouvaient-elles dans l'intérieur ou en dehors de l'enceinte pélasgique? Était-ce des fosses creusées en terre, comme celles de l'acropole mycénienne, des caveaux ménagés dans le tuf, comme à Spata, ou bien des tombes à coupole, comme à Ménidi et à Éleusis? Nous l'ignorons, et il n'est pas probable qu'elles existent encore. Le plateau de l'acropole a été déblayé jusqu'au roc; on y a ramassé, dans les couches profondes du remblai, des débris de vases mycéniens; mais on n'y a pas trouvé trace de tombes. Quant aux flancs des collines d'alentour, ils ont été examinés avec assez de soin pour qu'il n'y ait pas lieu d'en attendre beaucoup de surprises. Les remparts qui entouraient l'Acropole, les travaux exécutés sur les côtes voisines par une population industrieuse et déjà nombreuse, enfin et surtout les objets recueillis sous les dômes de maintes sépultures très anciennes, suffisent pourtant à prouver que, dans ces siècles reculés, les premiers habitants de l'Attique ne sont pas restés étrangers à la civilisation qui fleurissait alors dans le reste de la Grèce. Pourquoi, ici, cette civilisation n'est-elle représentée que par des monuments qui n'ont pas l'importance de ceux que nous avons étudiés en Argolide, ou même du monument funéraire que nous allons visiter en Béotie, sur le site d'Orchomène? Sans doute il ne semble pas que l'Attique, pendant la période primitive, ait eu des souverains qui disposassent des mêmes ressources que les Pélopides et les princes des Minyens. Ni Cécrops, ni Érechthée, ni même Thésée n'ont pris rang parmi ces chefs des grandes familles achéennes qui ont été les héros préférés des chanteurs épiques. Athènes n'est nommée qu'en passant chez Homère. Il est donc possible que l'architecte et l'orfèvre n'aient pas déployé en Attique la même maîtrise que



156. — Vue du dé de pierre, à l'intersection des deux terrasses. Curtius, *Die Stadtgeschichte*, p. 32.

là où les rois mettaient à leurs ordres plus de bras serviles et une plus abondante réserve de métaux précieux; mais cette différence s'explique encore par une autre raison. A Athènes, le palais, les remparts et les tombeaux du premier âge, au lieu de rester, comme à Mycènes et à Tirynthe, ensevelis sous leurs propres ruines, ont été recouverts par les bâtiments d'une grande ville et le sol a été remué en tous sens, à mesure que, de siècle en siècle, on y jetait les fondations de nouveaux édifices. C'est ainsi que les sépultures ont disparu, et que, de tous les ouvrages des anciens seigneurs de la forteresse, il n'a subsisté que quelques pans de murailles qui, lorsque des fouilles profondes les ont rendus au jour, étaient partout coupés et recoupés par des maçonneries postérieures.

A côté de la plaine d'Athènes, la plaine d'Éleusis formait, pendant toute la période primitive, un petit État indépendant. L'histoire avait conservé le souvenir des luttes que soutinrent les uns contre les autres les chefs des deux royaumes voisins, et la colline d'Éleusis, sous les constructions qui s'y sont accumulées jusqu'à l'époque romaine, avait gardé quelques traces de celles qui s'y étaient groupées dès cette époque. Nous avons déjà cité le tombeau qui rappelle, avec plus de rudesse, les dômes funéraires de Mycènes (fig. 148). M. Dœrpfeld rapporte au même temps que les murs les plus anciens de l'acropole d'Athènes un mur qui se trouve au nord-est de la grande Salle d'initiation; il forme là l'angle d'un mur de soutènement. Les blocs dont il est fait ne sont pas d'aussi grande dimension que ceux des murs de Mycènes et de Tirynthe; mais ils sont, de même, presque bruts, et les intervalles qu'ils laissent entre eux sont remplis avec de petites pierres et du mortier de boue. Le procédé est pareil.

§ 9. — LA TOMBE A COUPOLE D'ORCHOMÈNE

En Attique, nous n'avons rencontré que des monuments de second ordre. Pour retrouver un édifice qui, comme les remparts de Tirynthe et de Mycènes, comme une ou deux des tombes à coupole de cette dernière ville, laisse deviner l'effort soutenu d'une dynastie riche et puissante, il faut franchir le Cithéron et descendre en Béotie. Là, sur une longue côte qui se dresse à gauche du Céphise et qui domine de haut le lac et la plaine, une cité s'élevait, qui paraît avoir été l'une des reines de la Grèce primitive, le chef-lieu de la principale des tribus

entre lesquelles étaient partagés ces Minyens qui avaient lancé sur la mer le navire Argo, et qui, d'autre part, avaient concouru avec les Cadméens de Thèbes à mettre les premiers en valeur les grasses campagnes de la Béotie (fig. 157). Cette ville, déjà déchue au temps d'Homère, mais dont l'antique renommée vivait toujours dans la poésie, c'était Orchomène, et l'on y visite encore aujourd'hui le monument



157. — Carte de la Béotie. Duruy, *Histoire des Grecs*, t. I, p. 157.

à propos duquel Pausanias reproche aux Grecs d'admirer et de vanter outre mesure les édifices des autres peuples, tandis qu'ils oublient de rendre justice aux ouvrages de leurs propres architectes. Ce monument, c'est celui qu'il appelle le *Trésor de Minyas* et dans lequel nous avons déjà signalé une tombe qui, par ses dimensions et par le luxe de sa décoration intérieure, devait rivaliser avec les plus belles et les plus grandes des sépultures mycéniennes.

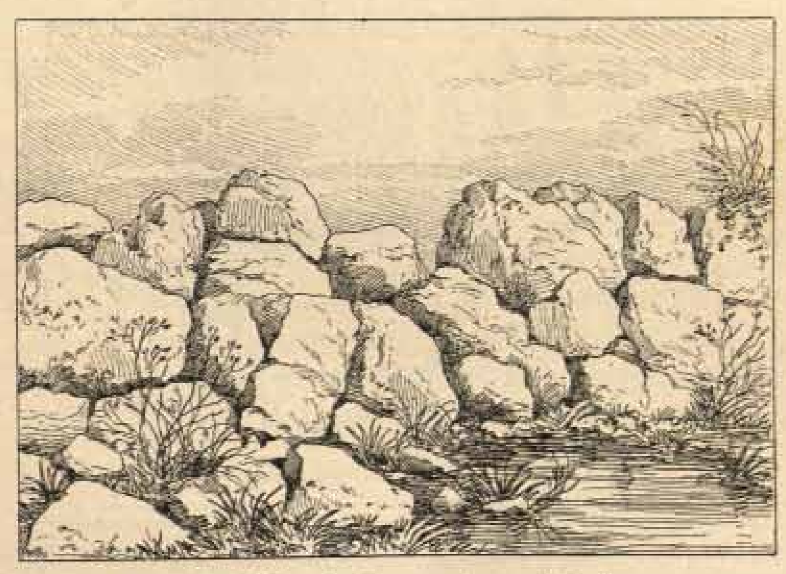
Orchomène n'était pas la seule citadelle que les Mycéniens aient possédée dans ce district. Au pied du mont Ptoon, sur la rive orientale

du lac, un rocher qui, avant les récents travaux, était d'ordinaire entouré d'eau et ne communiquait avec la rive que par une étroite chaussée, porte des ruines connues sous le nom de *Palæokastro de Goulas*[1]. C'est une enceinte dont l'aspect rappelle celui des enceintes de Tirynthe et de Mycènes. Mêmes blocs énormes, même épaisseur du mur, qui est en moyenne de cinq à six mètres et va parfois jusqu'à sept. Point de tours ; mais le rempart, qui suit le contour irrégulier du roc, présente de nombreuses saillies qui en augmentent ainsi la force défensive. On distingue deux portes, qui ont sept mètres de large, l'une au nord et l'autre au sud ; en avant de la première, le mur fait, comme à la Porte aux lions, une pointe qui mettait les soldats placés sur le rempart à même de protéger plus efficacement les abords de l'entrée du château. Sur le point le plus élevé de l'îlot, on remarque les substructions d'un bâtiment spacieux, dont la longueur est d'environ quatre-vingts pas et la largeur de quinze pas[2]. Ne sont-ce pas les restes de l'habitation du chef qui résidait dans cette forteresse, et des fouilles bien conduites ne feraient-elles point retrouver ici le plan d'un édifice analogue aux palais de Tirynthe et de Mycènes? On s'est demandé si ce n'était pas là le premier site d'Orchomène. Strabon rapporte une tradition d'après laquelle les Orchoméniens, d'abord établis au bord même du lac, auraient été contraints par les eaux qui envahissaient leur territoire à se réfugier sur les hauteurs[3]. La conjecture est peu vraisemblable ; Orchomène est séparée de *Goulas* par la largeur du Copaïs, et d'ailleurs il n'y a rien ni dans la position d'Orchomène ni dans le caractère de ses bâtiments qui ne convienne à une ville de l'âge héroïque. En tout cas, il y aurait lieu d'étudier de plus près les ruines de Goulas ; elles appartiennent sans aucun doute à la plus ancienne civilisation qui se soit développée en Béotie.

L'appareil des murailles de cette acropole paraît le même que celui des digues érigées sur les bords et à travers le bassin actuel du lac Copaïs, à l'effet de recueillir les eaux que versent dans cette cuvette les torrents et les sources d'alentour, de les rassembler dans des canaux étanches et de les conduire aux émissaires de la rive orientale (fig. 158). L'ensemble de ces travaux fort considérables vient d'être étudié avec grand soin par M. Kambanis, secrétaire de la société qui s'est chargée de des-

1. Ce rocher est marqué, sur la carte de l'État-major français, sous le nom d'*île Gla*.
2. *Collection des Guides-Joanne. Grèce continentale et îles*, 1891, p. 20. *Griechenland* de Bædeker, 1888, p. 190.
3. Strabon, IX, iii, 42.

sécher ces marais[1]. Sa relation donne une haute idée de l'industrieuse patience et de l'intelligence des générations qui ont exécuté ces grands ouvrages, qu'il incline à attribuer aux Minyens; il fonde sa conjecture à la fois sur la tradition et sur l'examen qu'il a fait des caractères de la maçonnerie. Ainsi donc le but que se propose l'ingénieur moderne, ce serait seulement de rendre à ces campagnes si longtemps submergées l'aspect qu'elles ont pu avoir douze siècles peut-être avant le commencement de notre ère, d'imposer aux eaux, d'une manière définitive, le régime auquel avaient su les soumettre les premiers habitants du sol et dont elles se sont affranchies pendant le cours de la période



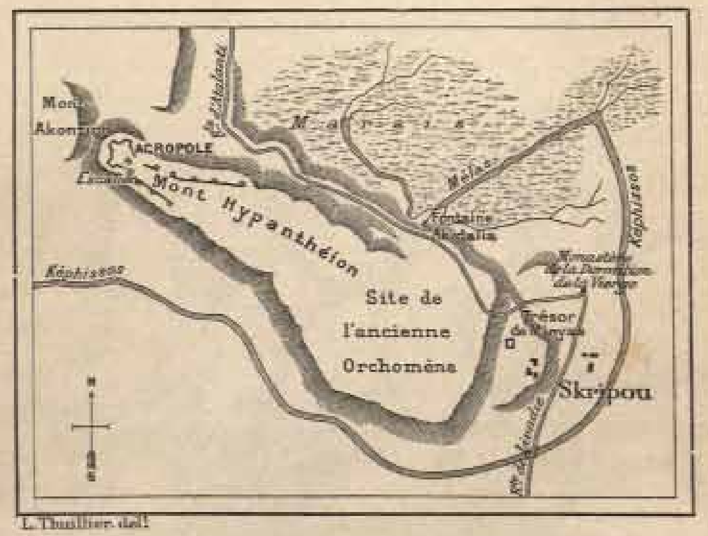
158. — Mur de l'une des digues anciennes du lac Copaïs.
Bulletin de correspondance hellénique, 1892, p. 134.

classique, où elles ont vagabondé, où elles se sont étendues à leur aise en noyant les cultures et en semant la fièvre.

Il ne subsiste pas à Orchomène de murs qui remontent jusqu'à ces temps reculés; c'est que la ville a été détruite à deux reprises par les Thébains, en 368 et en 348 avant notre ère, puis rebâtie après Alexandre, et qu'elle paraît avoir été encore assez florissante à l'époque romaine. Ce qui reste du rempart de la ville proprement dite, dans la partie la plus large du mont Hypanthéion, prolongement de l'Akontion, sorte d'éperon sur lequel se groupaient les édifices publics et les maisons,

1. Michel L. Kambanis, *Le Dessèchement du lac Copaïs par les anciens*, avec figures dans le texte et une carte en couleur (*Bulletin de correspondance hellénique*, 1892, p. 121-137 et pl. XII).

est peut-être antérieur à ces désastres, mais n'est pas bâti en appareil cyclopéen (fig. 159) ; quant aux murs qui entourent la portion la plus haute de cette colline et qui y dessinent comme une espèce de réduit ou de donjon, ils datent de la reconstruction que permirent d'entreprendre les victoires de la Macédoine et la chute de Thèbes. Les fouilles de Schliemann ont atteint cependant, sous les couches formées des débris de la ville hellénique, la vieille Orchomène des Minyens. Le grand explorateur s'était toujours vivement préoccupé d'Orchomène ; il y a fait travailler, par trois fois, les ouvriers que lui fournissait le petit village de *Skripou ;* les deux premières campagnes sont de



L. Thuillier. del.

159. — Plan d'Orchomène, Schliemann, *Orchomenos*, pl. III.

novembre et décembre 1880 et des premiers mois de 1881 ; en 1886, Schliemann, accompagné de Dœrpfeld, revenait à la charge pour contrôler et compléter le résultat de ses premières recherches ; or, dans les tranchées qu'il a creusées sur plusieurs points du site de l'ancienne ville, Schliemann a dégagé les restes de maisons bâties les unes en briques crues, et les autres en moellons liés par du mortier de boue ; c'est le mode de construction que nous avons trouvé partout en usage, là où la pioche a remué les débris des villes contemporaines de Troie et de Mycènes. Tout au fond de ces fossés, il ne recueillait qu'une poterie monochrome, noire, rouge ou jaune, qui correspond aux débuts mêmes de l'industrie du potier. Un peu plus haut, il a ramassé des tessons de vases semblables aux vases mycéniens. Ces derniers fragments, il est vrai, ne se sont rencontrés qu'en

très petit nombre; mais l'édifice qui fait la gloire d'Orchomène est pourtant bien l'œuvre des architectes qui ont bâti et décoré les tombes à coupole de Mycènes. Des deux parts, mêmes principes, même parti pris général et même goût[1].

Comme à Mycènes, la tombe à coupole n'est pas comprise dans l'enceinte de l'Acropole; elle se trouve, au nord de *Skripou*, sur la pente par laquelle le petit plateau qui portait la ville se relie au terrain plat où coule le Céphise. Voici comment Pausanias décrit ce monument, avec une brièveté qui étonne, quand on se souvient des termes dans lesquels il en a parlé précédemment : « Le trésor de Minyas, qui ne le cède à aucune autre des merveilles que l'on montre en Grèce et hors de Grèce, est un édifice de forme circulaire, en pierre, et dont le faîte se termine par une pointe qui n'est pas très aiguë; on dit que c'est la pierre de tout en haut qui maintient l'équilibre de toute la construction[2]. »

Pausanias ne se serait pas exprimé ainsi dans le cas où le monument aurait été, de son temps, déjà ruiné; aux mentions qu'il en fait, on devine que la rotonde, quand il la vit, était encore intacte et ouverte aux visiteurs. Les fouilles ont confirmé cette conjecture. Sans doute la tombe avait perdu le dépôt qui lui avait été confié bien des siècles auparavant; elle l'avait perdu depuis si longtemps, que la destination première de l'édifice était tombée en oubli. On en méconnaissait le vrai caractère; mais on savait que le bâtiment était très ancien; on y rattachait le souvenir d'un de ces ancêtres légendaires qui étaient presque des dieux, et l'on paraît en avoir fait une sorte de chapelle où l'on rendait peut-être un culte à Minyas, comme au héros fondateur de la cité. Schliemann, en poussant jusqu'au roc le déblaiement de l'intérieur du bâtiment, a rencontré là, parmi des couches de cendre qui doivent provenir de sacrifices offerts pendant bien des années à la divinité locale, des blocs et des corniches de marbre qui paraissent avoir appartenu à un stylobate, sur lequel se dressaient des statues;

1. La relation des deux premières campagnes est donnée dans le livre intitulé : *Orchomenos. Bericht ueber meine Ausgrabungen in Bœotischen Orchomenos*, von H. Schliemann. VI, 58 pages, 9 vignettes et 4 planches, in-8°, Brockhaus, 1881. Quant aux résultats des fouilles de 1886, ils ont été exposés dans une communication adressée à la Société d'anthropologie de Berlin dans sa séance du 26 juin 1886, sous ce titre : *Ausgrabungen in Orchomenos und Kreta* (dans les *Verhandlungen* de la Société, *Zeitschrift für Ethnologie*, t. XXVIII). C'est là que se trouvent les figures que nous reproduisons (160, 162-164) d'après les dessins originaux de Dœrpfeld, qui m'avaient été envoyés par Schliemann.

2. Pausanias, IX, xxxviii, 2.

en avant de cette base, il y avait une table ou un sarcophage (fig. 160)[1]. Cet ensemble n'a été constitué qu'après la renaissance d'Orchomène, au lendemain de la bataille de Chéronée; les profils des corniches et le style de la sculpture dont plusieurs fragments ont été recueillis, tout trahit là le goût des temps macédoniens ou même de siècles encore postérieurs; quelques lettres, gravées sur plusieurs de ces blocs, semblent dater plutôt de l'époque romaine.

Lorsque l'on a revu le monument, dans les premières années de ce siècle, il avait déjà beaucoup souffert, et depuis lors il n'a pas cessé de recevoir des atteintes nouvelles. Ainsi, en 1867, c'était le démarque de Skripou qui enlevait, à trois ou quatre près, toutes les pierres du *dromos*. De la façade, tout ce qui dépassait le linteau de la porte est détruit. La coupole est effondrée. Schliemann trouva l'intérieur de la rotonde rempli d'un amas de terre et de pierres qui avait près de 10 mètres d'épaisseur. Quand il l'eut vidé, la maçonnerie du pourtour n'existait plus, en général, que jusqu'à la huitième assise (fig. 161). Sur deux ou trois points seulement de la circonférence, quelques blocs représentaient les assises supérieures, jusqu'à la douzième. Au-dessus, plus rien. L'édifice est bâti tout entier en pierre de schiste; ce schiste, d'une couleur sombre qui tire sur le

1. Nous ne nous arrêterons pas à discuter une hypothèse émise par Schliemann en 1886 et que Schuchardt a faite sienne. On lit dans Pausanias, après la phrase sur la prétendue clef de voûte, phrase qui termine la description du Trésor de Minyas que nous avons traduite, ces mots : τάφοι δὲ Μινύου τε καὶ Ἡσιόδου; puis vient l'histoire de la découverte des ossements d'Hésiode, retrouvés à Naupacte à la suite des recherches ordonnées par un oracle de la Pythie et transportés à Orchomène. Selon Schliemann et Schuchardt, Pausanias aurait voulu dire par là que les restes d'Hésiode auraient été déposés sous ce dôme, où l'on croyait aussi que reposaient ceux de Minyas; c'est en l'honneur d'Hésiode qu'aurait été élevé, dans la rotonde, le monument dont les débris ont été dégagés par les fouilles. Belger a prouvé que la conjecture était inadmissible, pour plusieurs raisons (*Berliner philologische Wochenschrift*, 1892, p. 98-100, 131).

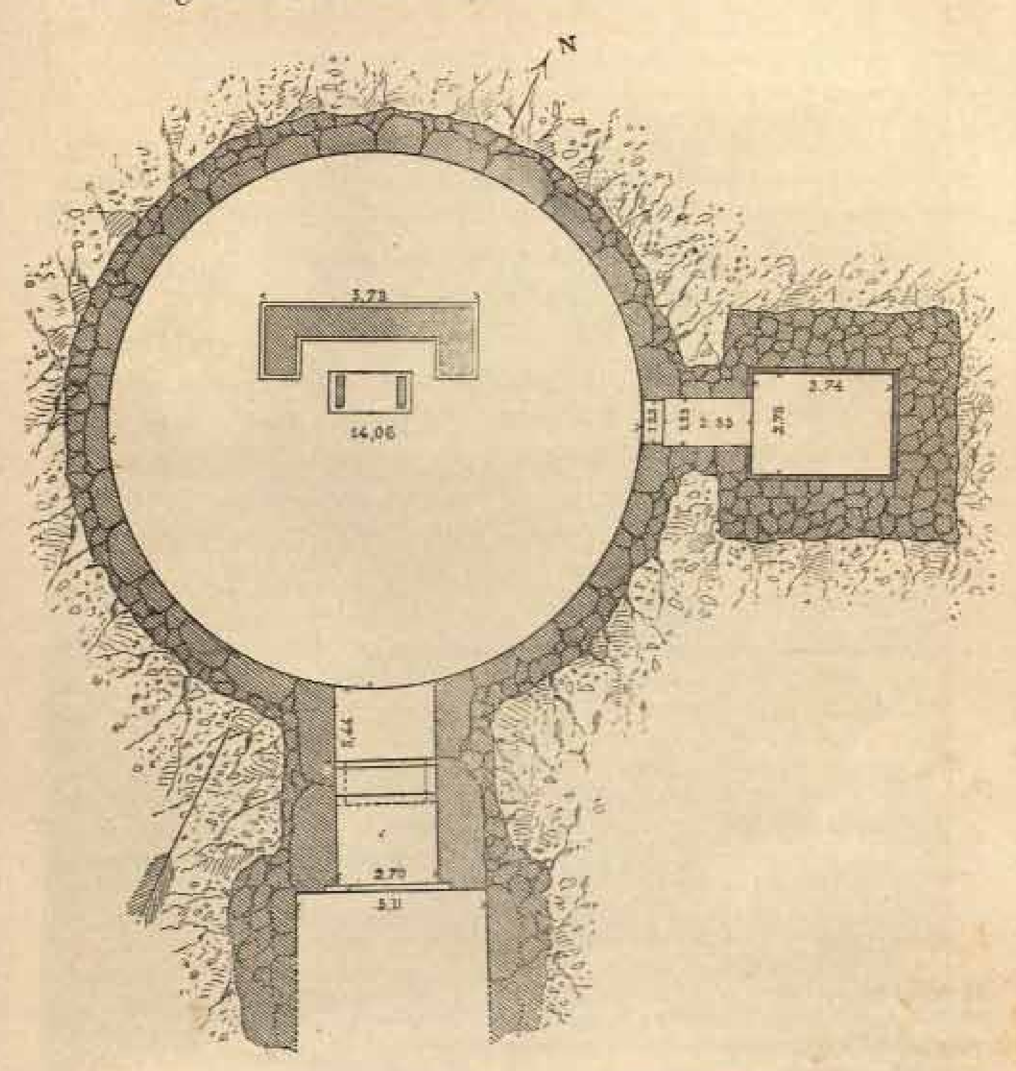
1° On ne peut donner ce sens au texte qu'en introduisant une correction, en lisant : τάφος δὲ [ἐν αὐτῷ] Μινύου τε καὶ Ἡσιόδου. Rien de plus arbitraire qu'un pareil procédé.

2° Toutes les vraisemblances sont d'ailleurs contre cette correction. Le monument construit sous la coupole est de l'époque romaine, et c'est au cinquième siècle, comme Belger le prouve par plusieurs exemples, que la Pythie a rendu de nombreux oracles relatifs à ces translations de *corps saints*, comme on aurait dit au moyen âge, translations destinées à faire cesser des épidémies ou à conférer la suprématie aux villes qui rentreraient en possession de la dépouille des héros, d'un Oreste ou d'un Thésée.

3° Enfin un témoignage formel, celui du rédacteur d'une vie d'Hésiode qui est attribuée à Proclus, atteste que les Orchoméniens, comme avaient fait les autres cités auxquelles avaient été adressés des oracles de ce genre, avaient enseveli Hésiode « au milieu du marché », ἐν μέσῃ τῇ ἀγορᾷ (Hésiode, édit. Gaisford, p. 7). Ce n'est pas au milieu du marché que se trouvait notre tombe à coupole, placée sur une pente, en dehors des limites de l'ancienne ville.

vert, provient des environs de *Livadia*. Même appareil et même plan ici qu'au prétendu *Trésor d'Atrée*, on pourrait presque dire mêmes dimensions, quoique celles-ci, à Orchomène, soient un peu plus faibles. La différence n'aurait pas été sensible à l'œil.

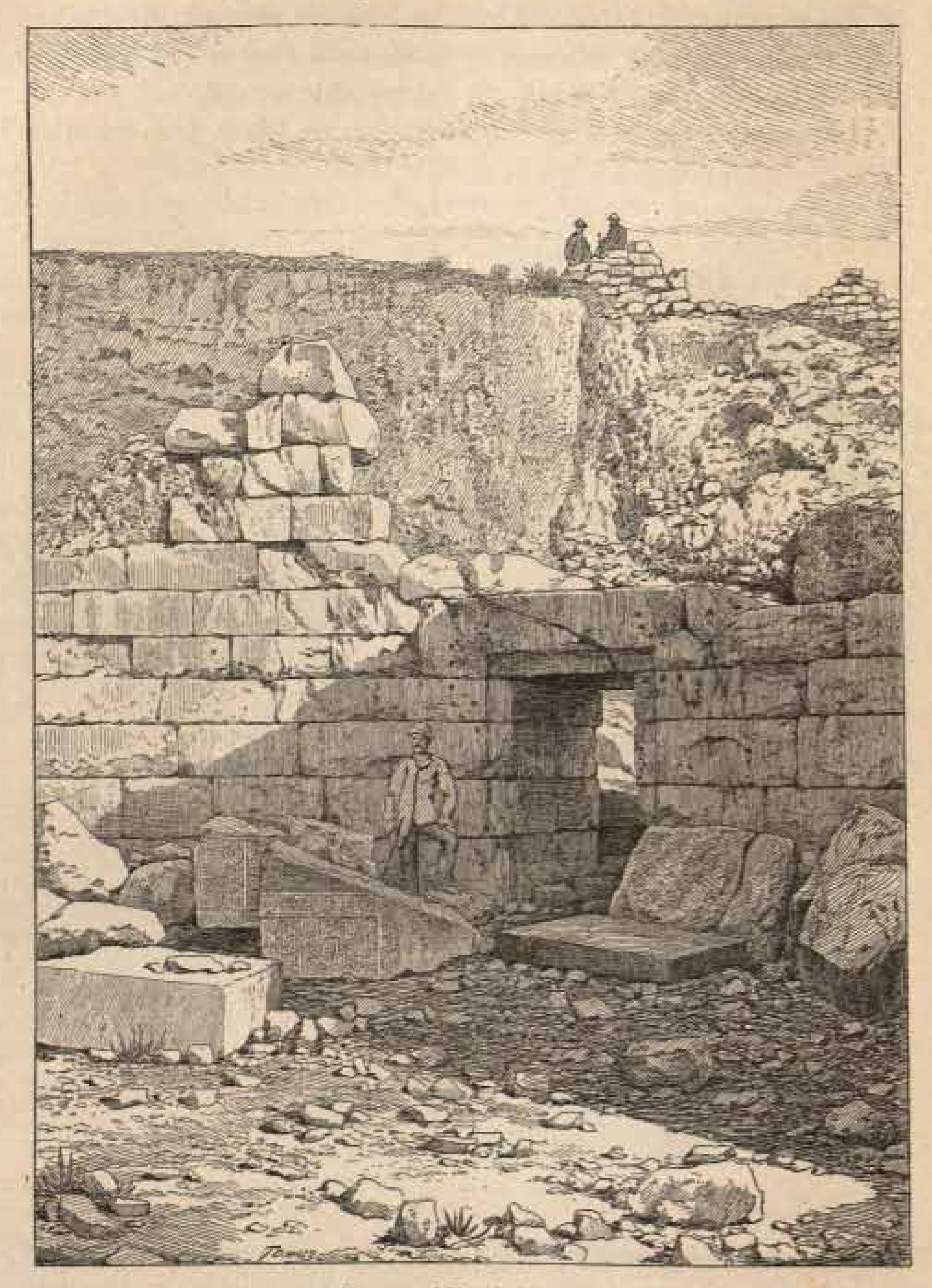
La longueur du couloir d'approche ne se laisse plus mesurer.



160. — Plan de la tombe d'Orchomène, à $0^m,005$ par mètre.

Toute trace de ses murs a disparu, sauf dans le voisinage immédiat de la porte, où l'on peut constater qu'il avait $5^m,11$ de large. La porte est presque celle de Mycènes. La hauteur de la baie est de $5^m,44$, et la largeur en va décroissant, de $2^m,70$ à $2^m,43$, entre le sol et le linteau. En revanche, le linteau est loin d'offrir à Orchomène des proportions aussi colossales que celles qui surprennent en Argolide; au

lieu de 9 mètres, il n'a ici que 5 mètres de long (fig. 162). Le diamètre

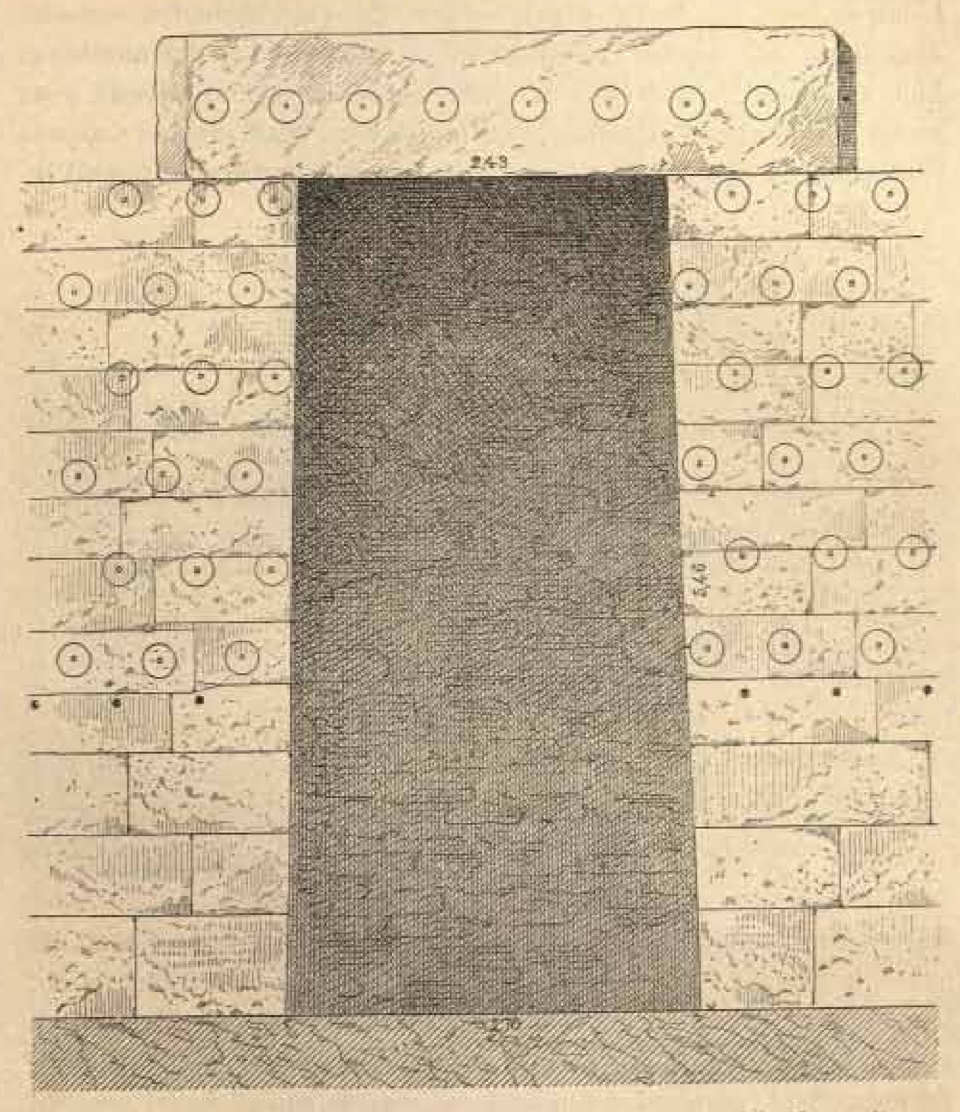


161. — La tombe d'Orchomène. Etat actuel. Vue de l'intérieur et porte de la chambre latérale. D'après une photographie d'Heberdey.

de la rotonde est d'environ 14 mètres[1]; c'est 50 centimètres de moins

1. On peut juger de l'état dans lequel se trouvait alors le monument par ce qu'en

que dans la plus grande des tombes à coupole. D'ailleurs, ce qui fait surtout l'étroite parenté des deux monuments, c'est qu'ici comme là-bas, à côté de la pièce spacieuse que recouvrait le dôme, il y a une seconde chambre, de forme rectangulaire, beaucoup plus basse et plus



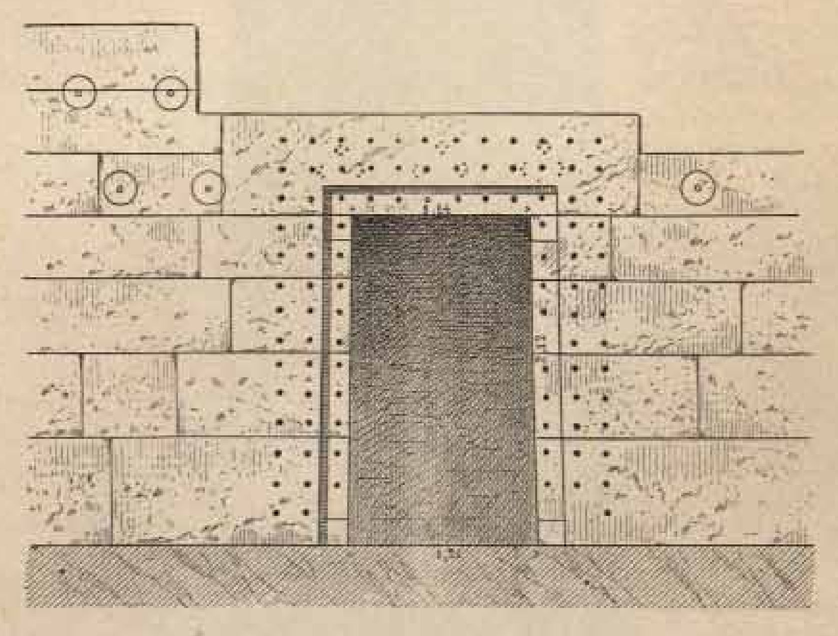
162. — La tombe d'Orchomène. Vue intérieure de la porte principale, à 0m,02 par mètre.

petite, à plafond plat. On y accède par une baie dont le dessin est, à moindre échelle, le même que celui de la porte d'entrée (fig. 163)[1]. Ce

dit Dodwell (*Classical tour*, t. I, p. 227) et par la vue qu'il en donne (*Wiews and descriptions of Cyclopian and Pelasgic remains*, 1834, in-f°, pl. 13). Elle est prise de l'intérieur.

1. Il ne semble pas que le constructeur ait réussi à établir un cercle parfait ; le diamètre est de 13m,84 mesuré du sud au nord, et de 14m,05 mesuré de l'est à l'ouest.

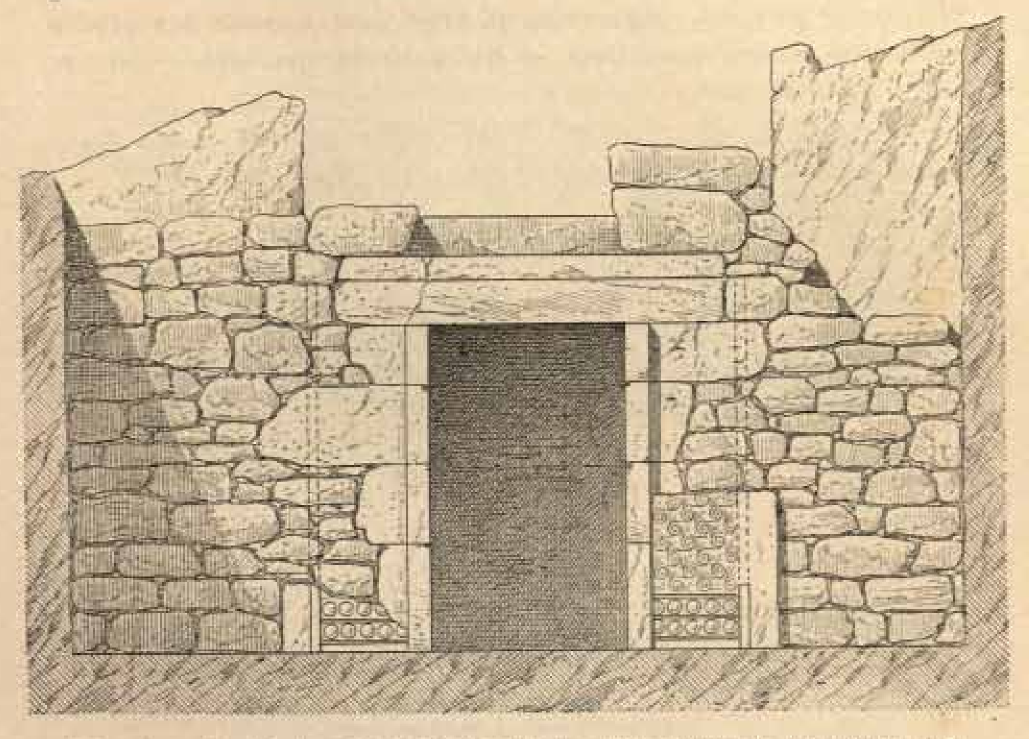
caveau a 2m,40 de haut, 3m,74 de long et 2m,75 de large (fig. 164). Ce qui le rend particulièrement intéressant, c'est qu'il n'a subi aucun remaniement. Faites une quinzaine d'années plus tôt, les fouilles l'auraient retrouvé à peu près tel que l'avaient laissé les ouvriers minyens. L'entrée avait été bouchée par les gravats qui s'étaient accumulés dans la rotonde depuis l'écroulement de la coupole et qui montaient bien au-dessus du linteau de la porte latérale. Personne n'avait donc pu en soupçonner l'existence; personne ne s'y était introduit depuis l'antiquité. Si, dès lors, au cours d'un de ces désastres qui furent in-



163. — Porte de la seconde chambre. Vue prise de la rotonde, à 0m,02 par mètre.

fligés à Orchomène par la haine des Thébains, la sépulture avait été pillée, la chambre s'était conservée intacte, avec toute sa décoration. D'après ce que racontèrent à Schliemann les habitants de Skripou, ce serait en 1870 que des villageois, qui se trouvaient à peu de distance du monument, auraient entendu de ce côté le sourd retentissement d'une détonation qui semblait s'être produite dans l'intérieur de la colline. Accourus au bruit, ils auraient vu un trou qui venait de se creuser dans le sol; c'était le plafond du caveau qui, après avoir résisté plus de trois mille ans, venait enfin de céder sous le poids des terres. Quand, en 1881, les ouvriers de Schliemann dégagèrent cette pièce, les quatre épaisses dalles de schiste qui avaient formé la couverture gisaient brisées, sur le sol; mais l'ensemble ne s'en laissait pas moins

aisément restituer. Tout autour du réduit creusé dans le roc, il avait été bâti un mur fait de moellons liés avec un mortier de boue, mur sur lequel reposaient les extrémités des plaques qui servaient de toit (fig. 160 et 165). D'autres plaques plus minces, en pierre de gypse, dont il ne restait en place que quelques fragments, servaient de revêtement aux parois; on y reconnaissait l'ornement ciselé en relief qui développe sur la face inférieure des dalles du plafond les élégances de son dessin compliqué, l'un des plus curieux monuments

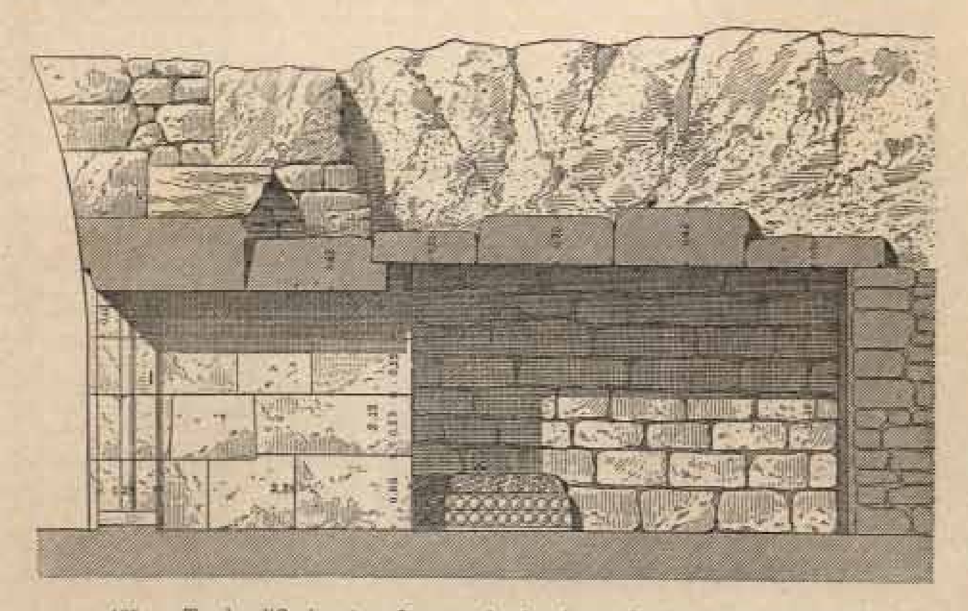


164. — La tombe d'Orchomène. La seconde chambre, coupe transversale, à 0m,02 par mètre.

du goût de ce siècle et de ce peuple. Ce dessin, nous le reproduirons et nous en analyserons les éléments quand l'heure sera venue d'étudier dans ses origines et dans son esprit la décoration mycénienne.

Ce n'est d'ailleurs pas le seul ciseau du lapicide qui a fait tous les frais de la parure qu'avait reçue l'intérieur de l'édifice : le métal y jouait aussi son rôle. Aux trous que la pierre a conservés, on devine, dans la rotonde, tout un système d'appliques en bronze, analogue à celui qui a laissé des traces non moins visibles à Mycènes sur les parois de la grande coupole. La face interne du linteau présente huit trous, tous placés sur une même ligne, où l'on rencontre des restes de clous (fig. 162). Autour de chaque trou, une rainure circulaire, à laquelle

s'adaptait la queue de l'ornement rapporté. Mêmes trous, avec le cercle qui les cerne, sur le mur du dôme, à partir de la cinquième assise; ils sont distribués de telle sorte que chaque trou se trouve sur la verticale qui passerait à égale distance des deux trous pratiqués dans l'assise supérieure; en menant des lignes qui réuniraient les uns aux autres les centres de tous ces cercles, on dessinerait une série de losanges. Ce qui révèle le vrai caractère du décor en métal que toutes ces chevilles servaient à fixer, c'est que la surface de la paroi, comme celle du linteau, est soigneusement polie; on n'aurait pas pris la peine de la rendre aussi lisse, si elle avait dû être cachée sous un



165. — Tombe d'Orchomène. La seconde chambre et le couloir qui la précède; coupe longitudinale, à 0m,02 par mètre.

revêtement continu. Les pièces de bronze ajustées sur ce fond devaient être des rosaces; c'est l'idée d'un ornement de forme ronde que suggèrent les marques laissées sur le mur, et cette hypothèse est confirmée par la disposition des trous.

D'autres trous, en triple rang, sont pratiqués tout autour de la porte qui mène au caveau (fig. 163); mais ils n'ont pas d'anneau qui les entoure. S'il y avait encore là des rosaces, plus rapprochées les unes des autres que celles qui étaient répandues sur tout le pourtour de la coupole, elles devaient être plus petites et d'un type différent. Elles formaient un système à part, dont la richesse était en rapport avec celle de l'ornementation du caveau auquel on accédait par cette baie.

Le dedans du tombeau était donc décoré avec le même luxe que

celui de la plus somptueuse des tombes mycéniennes; mais toutes les parties hautes et le devant de l'édifice sont trop ruinés pour que l'on puisse pousser plus loin la comparaison, la faire porter sur l'extérieur des deux bâtiments. Ce que du moins les explorateurs ont pu constater, c'est qu'il n'y a ici aucune trace de demi-colonnes qui auraient été ajustées à droite et à gauche de la porte, comme à Mycènes. En avant de l'entrée, on n'a rien retrouvé qui ressemble à ces dalles ciselées et autres pièces de rapport qui à Mycènes étaient plaquées sur les façades. Nous ne savons rien non plus du mode de clôture. Dans sa première relation, Schliemann avait figuré deux seuils avec trous de scellement[1]; lors de la seconde visite qu'il fit au monument d'Orchomène, Dœrpfeld reconnut que ces seuils dataient de l'époque romaine. Il ne semble pas que le savant architecte ait cru pouvoir calculer, d'après le peu qui reste des assises inférieures de la rotonde, la hauteur que devait avoir, sous clef, le dôme d'Orchomène; il ne présente à ce sujet aucune conjecture. Avec des données aussi insuffisantes, on ne saurait songer à entreprendre la restitution d'un édifice qui était certainement l'un des chefs-d'œuvre de l'étrange et grandiose architecture dont nous sommes occupé à recueillir les débris.

En Phocide, il n'a été trouvé jusqu'ici que de faibles traces de cette période primitive. On cite des tessons de poterie mycénienne ramassés à Daulis[2], et des tombeaux de l'aspect le plus primitif, de simples fosses creusées dans le roc, qui ont été signalés près d'Anticyre et autour desquels seraient répandus des fragments de ces mêmes vases[3].

§ 10. — LA THESSALIE

C'est aux Minyens que nous avons attribué, avec la tradition locale, la grande tombe d'Orchomène; mais, avant de se fixer en Béotie et de se répandre dans d'autres parties de la Grèce, les Minyens paraissent avoir séjourné dans la Thessalie méridionale, sur les bords du golfe pagasétique. Dans ses eaux tranquilles, ils ont fait leur apprentissage de marins et préludé ainsi à ces courses aventureuses dont le mythe des Argonautes a conservé le souvenir; ils sont les pre-

1. Schliemann, *Orchomenos*, Planches n°s VI et VII.
2. Furtwængler et Loeschke, *Mykenische Vasen*, p. 43.
3. *Athenische Mittheilungen*, 1889, p. 267-269.

miers habitants de ces rivages qui aient laissé un nom dans l'histoire; aussi n'est-ce pas pécher contre la vraisemblance que de porter au compte de ces tribus vaillantes et industrieuses les plus anciens monuments que l'on ait trouvés dans ce district.

La première découverte qui ait tourné l'attention de ce côté est celle de la tombe à coupole de *Dimini;* elle se trouve près du village de ce nom, à quatre kilomètres environ vers l'ouest de *Volo,* qui est bâti au bord de la mer, au pied même des dernières pentes du Pélion, à une faible distance du point où l'on plaçait, au temps de Strabon, le site d'Iolcos, vieille ville minyenne d'où Jason, d'après la tradition, était parti, avec les héros qui l'accompagnaient, pour son lointain voyage; Iolcos avait alors cessé d'exister[1]. C'est là, dans le voisinage d'une colline basse, appelée *Toumba,* qui se termine par un petit plateau où l'on a ramassé des tessons d'une poterie semblable à celle de Mycènes, que se voit un bâtiment ruiné auquel les paysans donnent le nom de *Laminospito,* « la maison des fantômes ». Signalé en 1884 par M. Lolling, ce bâtiment a été dégagé, en 1886, par les soins du gouvernement grec, et c'est MM. Lolling et Wolters qui ont donné la relation de cette fouille et le catalogue des objets recueillis au cours du travail[2]. S'ils n'ont pas présenté un plan et une coupe de l'édifice, c'est que celui-ci ressemblait si fort à la tombe de Ménidi que l'on aurait presque pu l'en croire une copie. Même grossièreté de l'appareil; les dimensions principales sont presque les mêmes. A Dimini la porte a $3^m,60$ et à Ménidi elle a $3^m,30$ de haut. Le diamètre inférieur de la rotonde est ici de $8^m,50$, et là-bas de $8^m,35$. Quant à la coupole, il y avait bien des siècles qu'elle s'était effondrée; son élévation devait être d'environ 9 mètres. Parmi les gravats qui remplissaient l'intérieur du tombeau, gisait le couvercle du dôme; c'était une dalle ronde de 12 centimètres d'épaisseur et de $1^m,12$ de diamètre. Autour d'une partie régnait, à 55 centimètres au-dessus du sol, fait d'une couche d'argile bien battue où étaient enfoncées de petites pierres, un banc, dont la largeur était de 50 centimètres; il était monté en briques crues. C'est là une disposition que nous n'avions pas encore rencontrée; en revanche, on en retrouve ici une que nous avons eu déjà bien des occasions de relever, le vide triangulaire destiné à sou-

1. STRABON, IX, II, 40; V, 15.

2. *Athenische Mittheilungen*, 1884 : LOLLING, *Mittheilungen aus Thessalien*, p. 99-103; *Ibidem*, 1886 : LOLLING et WOLTERS, *Das Kuppelgrab bei Dimini*, p. 435-443. Deux cartes des environs de Volo accompagnent le premier de ces articles.

lager le linteau; il a été ménagé, sinon dans toute l'épaisseur du mur, au moins sur la face interne. Le *dromos*, large de 3m,30, est bien plus court qu'à Ménidi, parce qu'ici la pente de la colline est plus raide. L'entrée de ce couloir d'approche et celle du tombeau avaient été barrées par des murs en pierres sèches; celui de ces murs qui fermait la porte remplissait tout le tableau; mais il était loin d'atteindre jusqu'au linteau.

Le *dromos* avait dû être comblé après l'ensevelissement. On y recueillit des os de divers animaux et des cendres qui parurent être les restes des sacrifices funéraires. Dans l'intérieur de la rotonde, partout une couche de même nature, épaisse d'environ cinq centimètres; mais il ne semble pas probable qu'elle provienne de l'incinération des corps, car les auteurs de la relation attestent qu'un crâne très bien conservé, ainsi que maints autres ossements humains, quoique mêlés à ce dépôt, ne portaient aucune trace de l'action du feu[1]. Ici, comme dans le couloir, c'est par l'apport des viandes brûlées que nous expliquerions la présence de ces cendres et de ces charbons, parmi lesquels on a ramassé les faibles débris de la parure dont les morts avaient été revêtus avant d'être étendus dans la tombe.

De ces ornements il n'a été donné aucun dessin; on s'est contenté de les définir, en renvoyant, pour la plupart d'entre eux, à des objets analogues figurés dans les ouvrages où sont exposés les résultats des fouilles de Mycènes, de Nauplie, de Ménidi et de Spata. Les rapprochements ainsi indiqués font ressortir l'étroite ressemblance qui existe entre ce mobilier et celui que renferment les autres sépultures du même genre, celles du Péloponèse et celles de la Grèce centrale. Il y a des ornements d'or, mais de toute petite dimension, encore plus de pâtes de verre, plaques, boutons, pendeloques, un petit nombre de boutons en os, quelques outils et perles de pierre dure. La tombe a dû être pillée très anciennement; on n'a ici que les menus débris qui ont échappé aux voleurs.

Les fragments de poterie sont sans intérêt; ils portent pourtant la marque de cette même industrie. C'est sur un autre point de ce district, sur le rivage opposé du golfe, près du site de Pagasæ, qu'une nécropole tout récemment étudiée par M. Paul Wolters a livré toute une série de vases, dont plusieurs ont pu être assez complètement restitués pour que l'on y reconnaisse les formes qu'affecte le plus

1. *Athenische Mittheilungen*, 1886, p. 438.

volontiers la céramique dite mycénienne et les motifs d'ornement dont elle aime à se servir dans les plus soignés de ses ouvrages[1]; C'était, semées sur un des versants d'une colline dont l'extrémité orientale tombe presque à pic dans la mer, de petites chambres à peu près carrées qui avaient environ 12 mètres de côté sur 1m,50 de haut; elles étaient bâties en moellons inégaux, faits d'une sorte de schiste qui, se détachant par lits, avait aisément fourni de grandes dalles pour la couverture, et d'autres pour les pieds-droits et le linteau de la porte. Celle-ci était plus étroite en haut qu'en bas, et elle avait, après l'ensevelissement, été bouchée avec de petites pierres, autant que l'on pouvait en juger dans l'état de ruine où toutes ces tombes se trouvaient, quand elles attirèrent pour la première fois l'attention d'un observateur compétent. Il n'est pas douteux qu'elles n'aient été autrefois recouvertes de terre; autrement elles auraient été détruites beaucoup plus tôt. Grâce à cette enveloppe protectrice, quelques-unes de ces sépultures avaient pu garder jusqu'à ces derniers temps le dépôt qui leur avait été confié; l'une d'elles venait de fournir à un habitant de Volo, curieux d'antiquités, presque tous les vases qui sont représentés sur les deux planches jointes à la note de M. Wolters.

Il y aurait, ce semble, encore des découvertes à faire dans ce cimetière. Beaucoup de moellons et de plaques de schiste gisant sur les pentes de la colline attestent que nombre de ces tombes ont été démolies; mais il en reste peut-être encore de cachées sous le gazon. Dans tout ce district, on relève des traces d'une industrie qui remonte à une époque très reculée. Non loin de Dimini, dans l'endroit que l'on appelle le *Palæokastro de Seskla*, M. Lolling a aussi recueilli les débris de vases qui paraissent avoir été apparentés aux vases mycéniens[2]. Il croit reconnaître là l'Orménion mentionné dans le catalogue homérique. En revanche, il faut renoncer à voir, comme on l'avait proposé, une tombe à coupole dans le bâtiment, construit par anneaux superposés, qui se trouve entre les deux sommets de la citadelle de Pharsale[3]. Il n'y a là ni *dromos*, ni dôme; cette chambre ronde, dont la partie supérieure a plutôt la forme d'un cône tronqué, n'est pas

1. Wolters, *Mykenische Vasen aus dem nordlichen Griechenland* (*Athenische Mittheilungen*, 1889, p. 262-270, pl. VIII-XI). On trouvera là (pl. VIII) une carte de ce canton.

2. *Athenische Mittheilungen*, 1884, p. 2, 104, 116.

3. Cette idée avait été émise par Ussing, *Griechische Reisen und Studien*, Copenhague, 1837, p. 89.

autre chose qu'une ancienne citerne; on voit tout auprès, taillée dans la roche vive, sur les escarpements du mamelon qui domine à l'est ce creux, la rigole qui amenait dans ce réservoir les eaux de pluie[1].

§ II. — LES ILES DE LA MER ÉGÉE

Aussi bien et mieux encore que la Thessalie, la Crète était indiquée, par les traditions qui s'y rapportent, comme un des pays où l'on avait chance de trouver les plus nombreux et les plus beaux monuments de la civilisation primitive. Plus rapprochée que le Péloponèse de l'Égypte, de la Phénicie et de Cypre, la Crète a dû ressentir l'influence des arts de l'Orient avant que celle-ci parvînt jusqu'aux rivages de la péninsule hellénique; elle était sur la route des expéditions maritimes et du commerce international. Dans tout ce que la poésie racontait de Minos, il est facile de deviner le vif et persistant souvenir que la Grèce avait gardé de princes belliqueux, longtemps maîtres de la mer, qui n'ont certainement pas été moins puissants que les Pélopides et ne se sont pas entourés d'un moindre luxe, de princes qui résidaient sur la côte septentrionale, vers le centre de l'île, dans la ville de Cnosse, au pied de cet Ida qui passait pour le berceau même de Zeus, le dieu suprême de la race grecque[2]. On se figure volontiers Cnosse comme une autre Mycènes, et l'on pouvait s'attendre à relever, sur d'autres points de l'île, la trace de cette industrie originale dont les ouvrages sont venus confirmer, d'une manière si imprévue, la véracité de récits qu'une critique à courte vue avait souvent traités de fables. Si ces espérances ne se sont que très imparfaitement réalisées, c'est qu'il n'a pas encore été fait, en Crète, de fouilles comparables à celles de Troie, de Tirynthe et de Mycènes. Depuis une quinzaine d'années, je ne cessais pas d'appeler sur ce champ encore vierge l'attention de

1. *Athenische Mittheilungen*, 1884, p. 97-98.

2. Hérodote (I, 171) et Thucydide (I, 4) se font la même idée de la thalassocratie de Minos; ils s'accordent à le représenter comme le vainqueur des Cariens, auxquels il enlève les Cyclades. Aristote, qui avait appliqué les facultés de son puissant esprit à l'étude du passé de la Grèce, n'est pas moins affirmatif à ce sujet, et il signale avec beaucoup de force les avantages de la position que la Crète occupe sur la carte : « L'île paraît être née pour commander à la Grèce; la situation en est des plus heureuses. Elle domine toute la mer autour de laquelle sont établis presque tous les Grecs. Elle n'est qu'à une faible distance du Péloponèse dans une direction, et, dans l'autre, de la partie de l'Asie qui avoisine le promontoire Triopion et qui fait face à Rhodes. Voilà pourquoi Minos s'empara de l'empire de la mer et conquit les îles, dans quelques-unes desquelles il établit des colonies » (*Politique*, II, vii, 2).

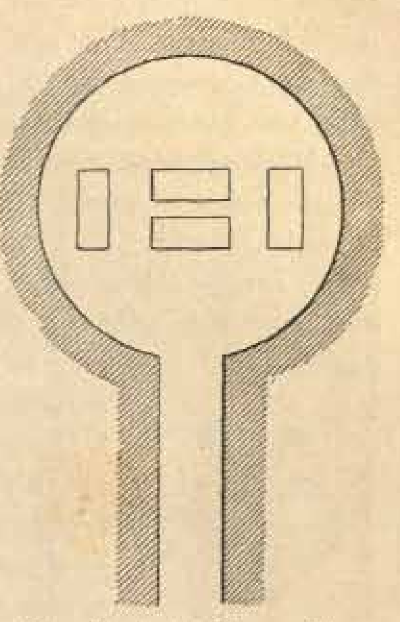
Schliemann; je le lui montrais comme promettant à son ambition et à sa curiosité des surprises qui vaudraient celles qu'il avait déjà données au monde. Plusieurs fois je pus le croire à la veille de tenter l'entreprise. Il se rendit en Crète, et il y entama des négociations en vue de travaux dont il m'exposait déjà le plan; mais elles n'aboutirent point; elles échouèrent tantôt devant les prétentions exagérées des propriétaires du terrain, tantôt par l'effet des troubles dont l'île fut plusieurs fois le théâtre; puis ce fut la reprise des fouilles de Troie qui donna un autre emploi à l'activité de l'infatigable chercheur. Les découvertes les plus intéressantes qui aient été faites en Crète dans ces derniers temps, celles de M. Halbherr dans l'antre de l'Ida et sur l'emplacement de Gortyne, ont bien trait, pour la plupart, à la période archaïque de l'art grec; elles ne nous reportent pourtant pas jusqu'à cette antiquité reculée où se renferme, pour le moment, l'enquête que nous avons instituée[1]. C'est au hasard ou bien à quelques fouilles sommaires exécutées par les gens du pays que l'archéologie doit les quelques trouvailles qui justifient l'assurance avec laquelle nous affirmons que la terre cache ici dans ses entrailles le legs d'une plastique qui, par le style et le goût dont toutes ses œuvres portent la marque, ne diffère pas sensiblement de celle dont nous avons étudié les créations sur le continent européen et particulièrement en Argolide.

Jusqu'à ce jour, il n'a pas été signalé dans l'île de sépultures que l'on puisse considérer, avec quelque vraisemblance, comme celles de ces princes achéens que représentent, dans l'épopée homérique, les noms de Minos et d'Idoménée; celles-ci, dans le cas où on aurait la bonne fortune de les rencontrer plus ou moins bien conservées, se reconnaîtraient à la richesse de leur mobilier ou tout au moins à l'ampleur de leurs dispositions. Rien de pareil ne s'est encore montré, rien qui puisse être comparé aux grandes coupoles d'Orchomène et de Mycènes; mais ce qui permet de tout attendre d'une exploration bien conduite, c'est que, sans les chercher, on a déjà rencontré des

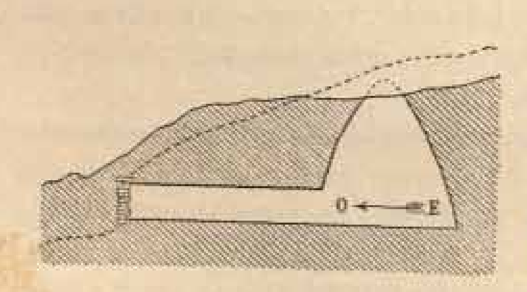
1. *Museo di antichità classica, diretto da* Domenico Comparetti, t. II, pp. 689-903; *Antichità dell' antro di Zeus Ideo descritte ed illustrate*, da F. Halbherr e P. Orsi, avec atlas grand in-folio. L'influence des modèles assyriens est sensible dans plusieurs de ces bronzes, boucliers votifs et patères, où dominent d'ailleurs les motifs empruntés à l'Égypte. C'est, comme l'ont très bien vu les auteurs de la description, des monuments ou des imitations de l'art phénicien du huitième ou du septième siècle; on reconnaît là le style de ces coupes de métal dont nous avons donné, dans notre troisième volume, de nombreux échantillons. Voir aussi l'article de Fabricius, *Die Idæische Zeusgrotte*, dans *Athenische Mittheilungen*, t. X, pp. 59-72.

tombes qui appartiennent certainement à la période mycénienne, comme l'indique leur plan et comme le prouvent les objets qui y ont été trouvés.

Il y a une douzaine d'années environ que dans la *Messara*, c'est-à-dire dans l'ancien territoire de Gortyne, à l'est du village actuel d'*Anoja Messaritica*, sur la pente d'une colline, un paysan ouvrit un caveau qui était taillé tout entier dans le tuf (fig. 166)[1]. Ce caveau a la forme d'un four, dont la hauteur, avant l'écrêtement de la partie supérieure, était de $4^m,50$ (fig. 167). On y pénétrait par un couloir très bas, long de 5 mètres, où l'on ne peut aujourd'hui se glisser qu'en rampant; ce corridor était barré, à l'entrée, par un mur en pierres sèches. La chambre renfermait quatre ossuaires ou petits sarcophages en terre cuite, dont les plus grands n'ont pas tout à fait 1 mètre de long. Tout d'abord, on serait tenté de croire que ces récipients ont dû contenir des os calcinés; mais, s'il en était ainsi, à quoi bon les trous ronds ménagés dans le fond de ces cuves, trous qui semblent avoir été percés afin de pourvoir à l'écoulement des liquides nés d'une matière en décomposition? Il faudrait alors supposer des corps d'enfant déposés dans ces caisses. L'état des restes qu'elles contenaient aurait seul pu lever les doutes; mais tout ce qu'a pu apprendre M. Halbherr, lorsqu'il visita la tombe longtemps après la découverte, c'est que les ossements trouvés dans les coffres y étaient réduits en menus mor-



166. — Tombe de la Messara. Plan. Orsi, *Urne*, p. 6.

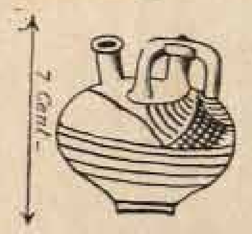


167. — Tombe de la Messara. Coupe longitudinale. Orsi, *Urne*, p. 6.

1. Paolo Orsi, *Urne funebri cretesi dipinte nello stile di Micene*, in-fol., 2 planches (Estratto dai *Monumenti antichi* pubblicati per cura della R. Accademia dei Lincei, t. I, 1890).

ceaux, presque en poussière; on ne put lui dire s'ils portaient des traces de feu. La question du rite ici employé, inhumation ou incinération, reste donc fort obscure.

En revanche, on ne peut guère hésiter ni sur l'âge de la tombe, ni sur la place qu'il convient de lui assigner dans la série des monuments funéraires. Avec son couloir d'approche et son dôme découpé dans l'épaisseur du roc, ce caveau reproduit la forme d'une tombe bâtie par anneaux circulaires et cachée sous un tertre, de même qu'à Mycènes, dans la ville basse, les sépultures populaires, creusées au flanc des côtes, sont des épreuves plus ou moins réduites du type de la tombe princière, de la tombe à coupole. Ici le modèle ne se trouve point, comme à Mycènes, à côté de la copie; mais on peut affirmer que l'auteur de celle-ci a eu ce même modèle sous les yeux. La disposition qu'il a adoptée ne lui a pas été suggérée par la matière à laquelle il s'attaquait : la première idée qui vient à l'ouvrier chargé d'excaver la roche, n'est-ce pas d'y creuser une chambre dressée sur plan rectangulaire et plus ou moins semblable à celle qu'il habite? Le travail est ainsi bien plus facile et plus rapide.

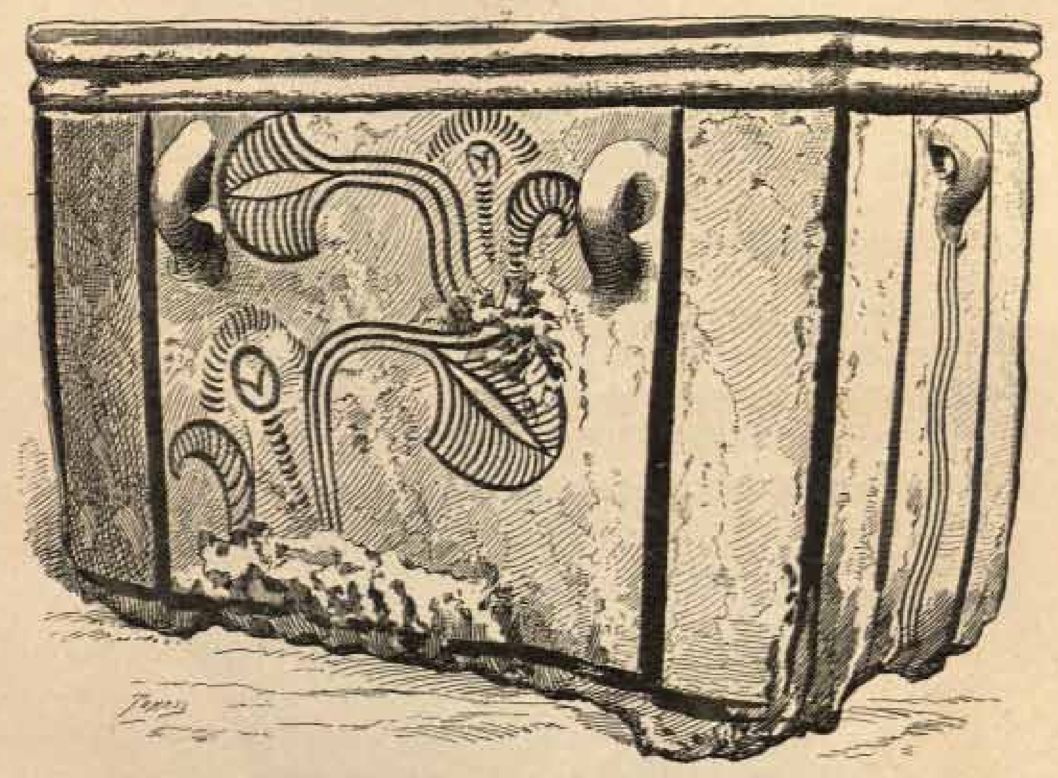


168. — Cruche trouvée dans la tombe. Orsi, *Urne*, p. 7.

Ce qui complète la démonstration, c'est le caractère de la poterie qui a été recueillie dans cette tombe. Des pièces qui en sont sorties, les unes présentent des formes très particulières, qui ne se rencontrent que dans la céramique mycénienne (fig. 168), et les autres, les cuves funéraires, uniques en leur genre, se rattachent à cette même industrie par l'exécution et le goût de leur décor (fig. 169).

Une autre tombe qui paraît remonter à la même époque a été mise au jour par le soc de la charrue d'un paysan, près du site de l'ancienne Miletos, dont le village moderne de *Milato* a perpétué le nom, dans la province de *Mirabello*, sur la côte septentrionale de l'île. C'est une toute petite chambre, taillée dans le roc; elle a 2^{m},30 de long sur 2 mètres de large et elle offre, en coupe, l'aspect d'une voûte en cul-de-four (fig. 170), traits qui, par eux-mêmes, n'ont rien de significatif. Ce qui permet de faire remonter cette sépulture à la même période que celle d'*Auoja*, c'est le style des vases qu'elle a fournis. On y a trouvé deux ossuaires dont la forme rappelle celle de nos baignoires (fig. 171). L'une d'elles est décorée en dedans et en dehors, et les motifs d'ornement y sont de ceux pour lesquels la céramique mycénienne a le plus

de goût. Enfin un coffret semblable à celui que nous avons déjà reproduit (fig. 169) a été découvert dans une tombe voisine du village de *Pendamodi*, dans le district de *Malevisi*; mais M. Halbherr n'a rien appris de la disposition du caveau d'où il l'a retiré. Le musée que le Syllogue crétois a formé dans la capitale de l'île, à Héraclée, contient d'autres vases de diverses provenances, qui relèvent du même



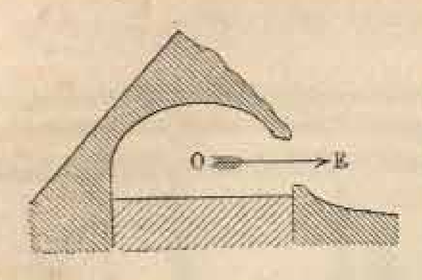
169. — Cuve funéraire en terre cuite. Orsi, *Urne*, pl. I.

art; mais il n'a pas été donné de renseignements sur les nécropoles qui les ont livrés [1].

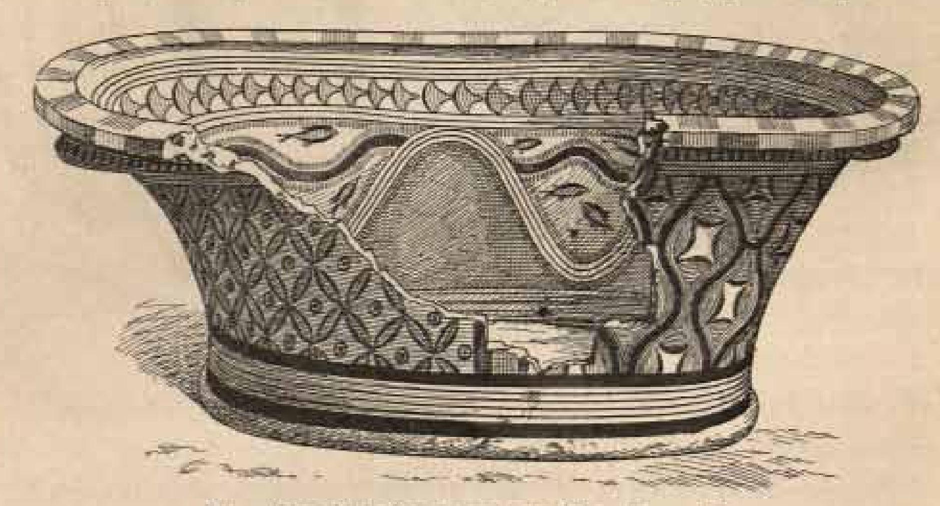
Pas plus que l'on n'a encore retrouvé en Crète les tombes à coupole, on ne s'y est pas appliqué à chercher, dans les restes d'enceintes et de tours qui subsistent sur l'emplacement des anciennes cités crétoises, les parties de la muraille qui, d'après la nature de l'appareil, pourraient être attribuées aux constructeurs des premières citadelles que les sujets

1. Les indications de provenance sont des plus sommaires dans le seul document qui donne quelque idée de cette collection naissante, dans le petit catalogue qui en a été publié par son fondateur, M. Joseph Chatzidaki, sous ce titre : Κατάλογος τῶν ἐν Μουσείῳ τοῦ φιλεκπαιδευτικοῦ συλλόγου Ἡρακλείου ἀρχαιοτήτων, Héracléion, 1888, in-12. Deux autres collections du même genre sont en voie de formation à *Hiérapetra* et à *Retymo*.

de Minos et d'Idoménée aient bâties sur les hautes falaises dont la mer bat le pied, comme à Phalasarna, ou, comme à Polyrrhénie et à Éleutherna, sur des crêtes étroites qui se dressent au-dessus d'âpres et profonds ravins. A ce point de vue, il conviendrait d'étudier de près les ruines qui se rencontrent dans la province de *Sélino*, sur divers points de cette vallée du Vlithias par laquelle on pénètre dans le cœur des Monts Blancs. Il y a là les restes de plusieurs forteresses; ceux qui sont le plus importants et qui couvrent le plus d'espace portent le nom de *Téménia*; ils sont répandus sur un sommet qui domine des pentes très abruptes. Quand je les ai visités, j'ai été très frappé de leur caractère tout primitif. Nulle part le moindre fût de colonne, le moindre fragment de corniche ou de fronton; pas un chapiteau, pas même une assise réglée, rien qui rappelle l'architecture hellénique: mais partout des murs cyclopéens ou polygonaux, qui suivaient le contour du plateau et qui couronnaient les escarpements. De place en place, des tours faisaient saillie sur le rempart. Par endroits, les matériaux sont d'un très fort échantillon; il y a des blocs qui ont presque 2 mètres de long. Dans l'intérieur de cette enceinte, les débris de nombreuses maisons, bâties dans le même appareil, mais en plus petites pierres. On a l'impression que cette forteresse, fondée par les premières tribus qui aient occupé cette partie de la Crète, dut



170. — Tombe de Milato. Orsi, *Urne*, p. 10.


171. — Cuve funéraire en terre cuite. Orsi, *Urne*, pl. II.

être abandonnée de bonne heure[1]. Autrement, l'âge classique aurait laissé ici sa marque. A une heure de Téménia sont les ruines d'une ville dorienne, Elyros, qui fut riche et ornée de beaux édifices. Si les deux cités avaient vécu l'une auprès de l'autre, Elyros n'aurait pu manquer de faire sentir son influence à sa voisine. On peut donc penser que, du temps où Elyros était en pleine prospérité, l'autre ville, cette ville dont aucune inscription et aucun géographe ne nous a conservé le nom, privée de ses habitants, avait déjà disparu de l'histoire. Il y aurait intérêt à lever le plan de toutes ces constructions, et surtout à entreprendre ici des fouilles; peut-être celles-ci nous feraient-elles remonter jusqu'à ces Étéocrètes qui passaient pour avoir précédé dans l'île non seulement les Doriens, mais même les Achéens; nous aurions une idée de leur état social, de leur rustique mais puissante architecture et de leur industrie rudimentaire. D'autre part, pour déterminer le niveau que la civilisation dut atteindre dans les centres principaux, autour des grands chefs achéens, ce n'est pas sur ces plateaux stériles et battus de tous les vents qu'il faut chercher la trace des progrès accomplis et des résultats obtenus. Si l'on doit la retrouver quelque part, c'est plutôt sur l'emplacement des villes qui, comme Kydonie, Gortyne et Cnosse, étaient sur la mer même ou à peu de distance du rivage, et qui commandaient les plus fertiles campagnes de l'île; mais à Kydonie, aujourd'hui Χάνια, *la Canée*, il ne subsiste pour ainsi dire plus aucun vestige de l'antiquité. Active et commerçante, plusieurs fois détruite, plusieurs fois rebâtie, la ville moderne a dévoré sa devancière. Là où fut Gortyne, il n'y a plus qu'un petit village, *Hagious-déka*; mais Gortyne était, sous l'empire, la résidence du proconsul, la cité la plus peuplée de l'île, et on a lieu de craindre que les matériaux des plus anciens édifices n'y aient été remployés dans ceux de l'époque romaine. Cnosse au contraire, pendant cette période, était en pleine décadence, et quand, plus tard, au moyen âge, Candie prit la place de ce qui était autrefois le port de Cnosse, Héraclion, ce que ses fondateurs empruntèrent aux ruines qu'ils avaient

1. Une description assez circonstanciée de ce champ de ruines a été donnée par mon compagnon de voyage, Thenon, dans la *Revue archéologique*, *n. s.*, t. XVI, 1867, pp. 107-111 (*Forteresses de la vallée du Vlithias et ruines de Teménia*); mais elle n'est point accompagnée de dessins; le caractère même de l'appareil n'est pas défini avec précision. Thenon cite à ce propos un curieux passage de Théophraste, duquel il résulte que, de son temps, on montrait déjà sur les montagnes de l'île les sites déserts de cités mortes et que l'on cherchait à s'expliquer ce phénomène (Théophraste, *De ventis*, p. 405, édit. Heinsius).

sous la main, ce fut les parties les plus apparentes des bâtiments abandonnés. Pour trouver autant de pierre que l'on en voulait, on n'eut pas besoin de retourner le sol et d'en arracher les pierres, déjà cachées sous les broussailles, qui formaient les fondements des plus vieilles constructions. Celles-ci ont dû avoir de l'importance; pendant la période où la marine crétoise jouait, dans la mer Égée, ce rôle prépondérant qu'elle ne devait plus jamais ressaisir dans la suite des temps, c'était Cnosse qui, dans l'île, occupait le premier rang. « Au milieu de la mer profonde, dit Homère, s'élève une terre riante et fertile, l'île de Crète, habitée par des hommes nombreux, dont nul ne sait le compte, qui vivent dans quatre-vingt-dix cités et qui parlent des langages divers. Il y a des Achéens, des Étéocrètes magnanimes, des Kydoniens, des Doriens à l'aigrette flottante, et des Pélasges de race divine. Parmi les cités, la plus illustre est Cnosse, où régna durant neuf années Minos, qui causait familièrement avec le grand Zeus[1]. »

Il a, en effet, suffi d'une fouille très rapide et très superficielle pour retrouver, sur le site de Cnosse, les substructions d'un édifice qui, d'après sa disposition et le caractère des vases qui y ont été recueillis, paraît appartenir à cet âge reculé. La fouille a été faite, en 1878, par Minos Kalokærinos, un négociant d'Héraclion, sur une colline qui se dresse à gauche du ruisseau de *Makritochos*, le Kæratos des anciens, dont la vallée limitait à l'ouest le terrain occupé par la ville de Knossos[2]. Le sommet de cette colline est aplati et de forme circulaire. Sur deux des côtés, à l'est et au sud, le terrain s'abaisse brusquement, jusqu'au torrent qui coule à 40 mètres environ en contrebas; au nord et à l'ouest, une pente très douce rattache ce mame-

1. HOMÈRE, *Odyssée*, XIX, 172-179. Il a été trouvé à Præsos, dans le district qui passait pour avoir été habité par les Etéocrètes, un fragment d'une inscription de cinq lignes qui a résisté à toute tentative de déchiffrement. Les caractères sont dérivés de l'alphabet phénicien et quelques-uns offrent des formes très voisines de celles du prototype sémitique; mais Comparetti, qui a publié et étudié ce texte, déclare que ce n'est certainement pas du grec (*Museo italiano di antichità classica*, t. II, p. 673-676). On aurait là une curieuse confirmation du mot d'Homère : ἄλλη δ' ἄλλων γλῶσσα μεμιγμένη.

2. Le nom actuel de ce lieudit est : τοῦ τσελεβῆ ἡ κεφάλα (la tête du seigneur). Il a été fait mention de ces fouilles dans une note sommaire d'Haussoullier (*Bulletin de correspondance hellénique*, 1880, pp. 124-127), qui a été réimprimée, avec l'addition d'une planche en couleur, dans la *Revue archéologique*, *n. s.*, t. XL (1880); mais Haussoullier ne s'est intéressé qu'aux vases recueillis dans la fouille. Il y a, au contraire, quelques détails sur l'aspect et la disposition des restes du bâtiment dans une des lettres de Crète qui ont été publiées par l'*Archæological Institute of America* en appendice au *Second annual report of the executive committee*, 1880-1881 (in-8, 1881, Cambridge, pp. 47-49). Elles

lon au plateau, moins élevé, sur lequel s'étendait la ville. C'est sur cette tête, point dominant et bien détaché qui appelle l'attention, que furent ouvertes des tranchées où, à deux mètres environ de profondeur, on rencontra partout des restes de murs. Bien qu'au cours des travaux il n'ait été fait aucun effort pour définir la relation qui existait entre ces différents débris d'appareil, M. Fabricius, qui, huit ans plus tard, visita le chantier, n'eut pas de peine à reconnaître que tous les pans de muraille atteints par ces sondages faisaient partie d'un même grand bâtiment ou groupe de bâtiments.

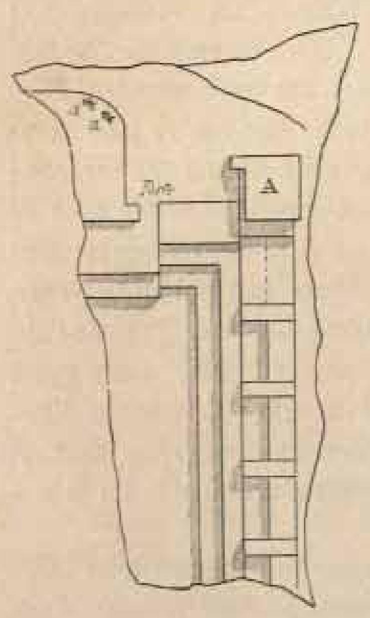
Cet édifice avait, à ce qu'il semble, la forme d'un rectangle dont la longueur dépassait 55 mètres et dont la largeur était de 43^{m},30; un des petits côtés était tourné vers le nord. Du gros mur qui l'enveloppait, deux morceaux ont été mis au jour, l'un sur la face ouest et l'autre à l'angle nord-est. Il reposait sur un socle fait de carreaux de tuf, au-dessus duquel il était construit en moellons reliés avec de l'argile; mais ce grossier blocage était caché derrière un revêtement constitué par de grandes dalles de calcaire blanc, qui ont en moyenne 1 mètre de haut et quelquefois jusqu'à 2 mètres de long. Près de l'angle nord-est, une porte avait été dégagée par la fouille; cette porte était en retrait, de 2^{m},80, sur la face nord où elle s'ouvrait; la différence était rachetée par un pan de mur bien arrondi, sorte de tour qui menaçait le côté droit de qui se présentait pour entrer. La baie a 1^{m},30 de large (fig. 172).

Tout ce que l'observateur put distinguer des dispositions intérieures du bâtiment, c'est que l'espace compris dans le mur d'enceinte était coupé par des murs de refend, construits, eux aussi, en moellons noyés dans un mortier de terre. Leur tête était formée par de grands blocs de calcaire qui faisaient fonction d'ante (fig. 172, A).

ont été écrites par Stillmann, alors consul d'Amérique à la Canée; nous en avons tiré deux figures, le seul dessin qui ait été donné de ces ruines, ainsi que le relevé des marques de tâcherons gravées sur les pierres (fig. 172 et 174). Mais l'auteur de ces notes, qui a toujours méconnu la portée des découvertes de Schliemann, prétend trouver ici le légendaire *labyrinthe* de Crète. Fabricius n'a visité le terrain fouillé par Kalokærinos que longtemps après la fin du travail, en 1886; mais il avait vu Tirynthe et Mycènes, qui l'ont aidé à comprendre ce qu'il entrevoyait dans les tranchées déjà à demi comblées, et c'est de sa relation que l'on peut extraire les renseignements qui permettent le mieux d'apprécier l'intérêt de cette découverte (*Alterthümer auf Kreta, IV, Funde der mykenæischen Epoche in Knossos*, dans *Athenische Mittheilungen*, 1886, p. 135). Schliemann, accompagné de Dœrpfeld, alla aussi, en 1886, examiner le site de Cnossos; tous les deux reconnurent dans les pans de mur dégagés en 1878 les restes d'un bâtiment préhistorique, comme dit Schliemann (*Verhandlungen der Berliner anthropologischen Gesellschaft*, 1886, pp. 379-380); mais ils n'entreprirent pas de continuer et d'achever le travail.

Ces murs de refend étaient recouverts d'un enduit sur lequel on distingue des traces de couleur. Des traces de ce même enduit s'aperçoivent sur le pavement des chambres.

Pour définir avec certitude le caractère de ce bâtiment, il faudrait faire des fouilles complètes. Pour le moment, étant données la situation dominante de l'édifice, l'épaisseur de ses murs et l'étendue de son périmètre, on est fondé à croire que ce ne peut guère avoir été une habitation privée; on est tenté d'y voir la demeure du prince et de le comparer à ce que avons appelé les palais de Mycènes et de Tirynthe. L'examen des particularités de la construction confirme cette conjecture. M. Fabricius n'a pu déterminer exactement l'épaisseur du gros mur; mais cette épaisseur est considérable, et rappelle ce que l'on trouve à Tirynthe. Même emploi de l'enduit pour cacher la rusticité de l'appareil; M. Fabricius avait été l'un des collaborateurs de Schliemann et de Dœrpfeld, lorsqu'ils publièrent leur description de Tirynthe; il déclare que, si l'on rapprochait deux fragments de ce crépi, pris l'un à Mycènes et l'autre à Tirynthe, il serait impossible d'en faire la distinction. Ce qui se ressemble encore de part et d'autre, c'est la couche de chaux étendue sur l'aire des chambres. En revanche, on ne paraît pas avoir rencontré ici trace de poutres engagées dans la maçonnerie, et là où, dans les constructions de Troie, de Tirynthe et de Mycènes, des poteaux de bois se dressaient sur un socle lapidaire, on trouve ici, occupant cette même place en avant du mur, de forts montants de pierre (fig. 172, A). La raison de cette différence, c'est peut-être la facilité avec laquelle on se procurait ici la pierre de taille; à une demi-lieue du champ de fouilles, on voit encore, représentées par de nombreuses galeries qui se croisent et se coupent dans le flanc de la montagne, les carrières d'où sont sortis les matériaux des édifices de Cnosse.



172. — Cnosse. Plan d'une partie du bâtiment. D'après Stillman.

Ce qui achève de mettre hors de doute la haute antiquité de ce bâtiment, c'est le style des poteries que M. Kalokærinos a retirées de ses tranchées. Il y avait douze grandes jarres ou *pithoi*,

dont la plupart renfermaient encore, comme à Hissarlik, les lentilles et autres graines qui formaient la provision de la famille. Ces *pithoi*, avec les anses qui servaient à les manier et leurs ornements en spirale, en rappellent d'autres qui ont été trouvés à Troie et à Tirynthe (fig. 173); mais, à eux seuls, ils ne suffiraient pas à dater le bâtiment; pour ce genre de vaisseaux, les procédés d'exécution n'ont guère dû varier pendant bien des siècles. Les vases de plus petite dimension et d'un travail plus soigné fournissent des données plus certaines; or il a été recueilli là plusieurs vases entiers et nombre de tessons qui offrent tous les caractères de la poterie dite mycénienne. Enfin, particularité curieuse que M. Stillmann a été seul à relever, il y a, sur plusieurs des pierres du mur, des marques de tâcherons qu'il a copiées (fig. 174). Si la plupart paraissent être des dessins inventés par l'artisan, deux au moins d'entre elles présentent une analogie très sensible avec des signes de l'alphabet cypriote, de cet alphabet dont il a été aussi retrouvé des échantillons à Troie[1]. Les indices se multiplient qui tendent à faire croire que ce système de signes, avant d'être partout, sauf dans l'île de Cypre, remplacé par les alphabets issus de l'alphabet phénicien, a été en usage, pendant un certain temps, sur tous les rivages et dans les îles de la mer Égée[2]. Si la ressemblance que nous signalons n'est pas l'effet du hasard, l'emploi de signes empruntés à cet alphabet primitif vient encore confirmer les inductions que nous avons tirées des façons de l'appareil et de celles qu'ont reçues les vases qui ont été ramassés parmi ces ruines.



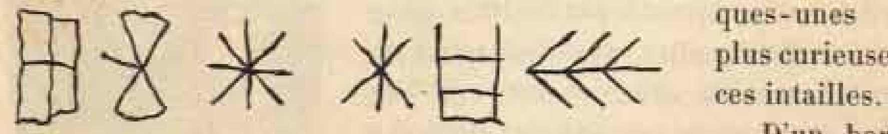
173. — Pithos trouvé à Cnosse. *Athenische Mittheilungen*, 1886, pl. IV.

Si nous nous sommes appliqué à réunir, bien que tardifs et incomplets, tous les renseignements qui avaient trait à cette fouille de Cnosse, c'est que celle-ci est jusqu'à présent la seule qui ait dégagé les restes d'un édifice considérable, contemporain, selon toute apparence, de ce que les Grecs appelaient la *thalassocratie* crétoise. Alors que quelques

1. *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 519; t. V, pp. 98, 217-218, 311; t. VI, pp. 206-207.

2. La place où se trouvent quelques-unes de ces marques est indiquée par la lettre *a* sur la figure 172.

coups de pioche donnés presque à l'aventure par la curiosité d'un amateur ont eu ce succès, quels résultats n'est-on pas fondé à se promettre d'une exploration méthodique et profonde du sol, exploration qu'il faudra finir par entreprendre et dont nous avions espéré que l'honneur reviendrait à l'École française d'Athènes[1]? Ce qui indique d'avance combien cette campagne a chance de réussir, c'est le grand nombre de petits monuments du style mycénien que l'île a déjà fournis, sans même que l'on prît la peine de les chercher. Parmi les vases ou les fragments de vases peints que renferment le musée d'Héraclion ou quelques collections particulières, il y en a une certaine quantité qui procèdent certainement de la plus ancienne céramique dont les ouvrages se soient conservés dans les pays de langue grecque. De même aussi, c'est de la Crète que proviennent beaucoup de ces pierres gravées que l'on a nommées tout d'abord *pierres des îles*, et qui représentent, en Grèce, le premier âge de la glyptique; la Crète a livré quelques-unes des plus curieuses de ces intailles.



174. — Cnosse. Marques de tâcherons. D'après Stillmann.

D'un bord à l'autre de la mer Égée et des îles au continent européen ou à l'asiatique, les barques allaient et venaient, trop nombreuses et trop légères pour qu'il ne s'établît pas, dans toute l'étendue de ce bassin, une sorte d'équilibre de civilisation, pour que l'art dont nous avons rencontré en Argolide, en Laconie, en Attique et en Béotie les plus belles œuvres n'eût pas fait sentir son influence même dans les îles de l'Archipel les plus petites ou les plus lointaines.

Ce que nous avons trouvé en Crète, nous pouvons nous attendre à le trouver aussi dans l'île de Rhodes. Rhodes occupe, à l'entrée de l'Archipel, une situation analogue à celle de la Crète; elle ferme la mer Égée au sud-est, comme la Crète la barre et la couvre au sud. Des sommets de ses montagnes, on aperçoit, vers le sud-ouest, l'ouest et

1. M. Homolle avait, en 1891 et 1892, assigné à M. Joubin, membre de l'École, comme sujet de voyage et d'étude, l'exploration de la Crète; mais les prétentions des propriétaires de terrains et l'état troublé de l'île ont fait échouer les pourparlers qui avaient été engagés à propos des fouilles que l'École aurait voulu entreprendre soit à Cnosse, soit ailleurs. Tout au moins M. Joubin a-t-il rapporté de Crète un mémoire qui contient un catalogue dressé avec soin des vases de style mycénien qu'il a examinés dans les collections publiques ou privées de l'île, catalogue auquel sont jointes des photographies qui reproduisent les types principaux. Nous ferons quelques emprunts à cet album.

le nord-ouest, toute une foule d'îles, celles qui sont connues sous le nom de Sporades; la vue s'étend même, dit-on, jusqu'aux cimes neigeuses de l'Ida crétois. Les Sporades les plus éloignées de Rhodes touchent elles-mêmes aux Cyclades. On ne saurait donc être surpris que de très anciens rapports se soient noués entre les habitants de cette île et ceux du Péloponèse. Homère compte les Rhodiens parmi ceux qui s'associent à l'entreprise dont le chef est un héros de la race de Pélops. Tlépolème, fils d'Héraclès, conduit devant Troie neuf vaisseaux, que montent les guerriers de « Lindos, d'Ielysos et de la blanche Camiros[1] ». Vers la fin du cinquième siècle, ces trois villes concoururent à fonder cette ville nouvelle de Rhodes qui ne tarda point à devenir une des plus riches cités de l'Orient; ainsi privées d'une partie de leur population, elles ne furent plus dès lors que de gros villages; mais, jusqu'à ce moment, elles s'étaient partagé tout le territoire de l'île, et, après même qu'elles eurent ainsi abdiqué pour se fondre en un État qui eût la force de se faire respecter, elles gardèrent les sanctuaires et continuèrent de célébrer les cultes auxquels se rattachaient les plus vieux souvenirs que l'île eût gardés de son passé. De ces trois villes, la plus ancienne paraît avoir été celle que le poète appelle, en Ionien qu'il était, Ielysos, mais que, dans le dialecte de l'île, on nommait Ialysos; c'est du moins dans la nécropole d'Ialysos qu'ont été découverts les objets où est le plus nettement empreinte la marque d'une très haute antiquité. Quant à celle de Camiros, qui a donné à Salzmann un si riche butin, les monuments qu'elle a livrés appartiennent presque tous à un âge déjà moins reculé.

C'est à Ialysos seulement qu'ont été ouvertes des tombes dont tout le mobilier semble contemporain de celui que renferment les sépultures de Mycènes et de Nauplie, de Spata et de Ménidi.

Ces fouilles d'Ialysos ont été faites, en 1868, 1870 et 1871, par A. Biliotti, alors vice-consul d'Angleterre à Rhodes, et tout le produit en était entré au Musée Britannique; mais l'aspect de ces objets avait paru si étrange, que l'on n'avait pas su à quelle série les rattacher et qu'ils étaient restés en magasin. Ce qui en fit comprendre l'intérêt, ce fut les découvertes de Schliemann à Mycènes. Avec son ordinaire sagacité, M. Newton saisit la ressemblance des deux mobiliers funéraires[2].

1. Homère, *Iliade*, II, pp. 653-656.

2. On trouvera, réimprimé dans les *Essays on art and archæology* (Londres, in-8, 1880), pp. 246-302, l'article de l'*Edinburgh Review*, dans lequel Newton avait fait le rapprochement, après avoir, dès l'année précédente, en 1877, appelé sur ce point l'attention de la *Société des antiquaires*; il a pour titre : *Dr Schliemann's discoveries at Mycenæ*.

Il s'empressa d'exposer les monuments, et tous ceux qui les ont vus réunis dans la vitrine où il les avait groupés ne purent que rendre hommage à la sûreté de son coup d'œil. Ses vues furent acceptées et développées par la plupart des archéologues qui touchèrent à la question mycénienne[1]; mais jusqu'en 1886 il n'avait été publié qu'un très petit nombre des pièces sur lesquelles se fondait cette comparaison; Fr. Lenormant et Dumont s'étaient contentés de donner le dessin de quelques vases. C'est MM. Furtwængler et Loeschke qui, dans le grand ouvrage qu'ils ont consacré à la céramique mycénienne, ont les premiers entrepris de reproduire tout ce qu'il y a de curieux dans la collection formée par Biliotti. Ils ont figuré les vases dans les onze premières planches de leur atlas, et, dans cinq planches ajoutées au volume de texte, les armes et outils de pierre, les pâtes de verre, les fusaïoles, les épées et pointes de lance en bronze, les pierres gravées qui ont été trouvées dans ces tombeaux avec les vases. Ils donnaient en même temps des extraits du journal de fouilles qu'avait tenu Biliotti, et ils fournissaient ainsi, pour la première fois, quelques renseignements précis sur la situation et la disposition des tombes[2]. Ceux-ci, par malheur, sont loin de satisfaire la curiosité. Biliotti n'avait dressé aucun plan, dessiné aucune coupe des caveaux.

La citadelle d'Ialysos se dressait sur l'étroit plateau qui couronne une hauteur à pentes très raides, laquelle porte aujourd'hui le nom de *Phileremos*, et la ville s'étendait au pied de ce mamelon, auquel se relient, vers l'est, le sud et l'ouest, des collines où cette ville avait ses nécropoles[3]. Biliotti y a ouvert, sur les divers points, quarante et une tombes, pendant qu'il travaillait pour le Musée Britannique. Ce qui ressort de ses notes, c'est que les sépultures étaient des caveaux creusés dans le roc, de forme rectangulaire, analogues à ceux de Nauplie et de Spata. On y descendait par un long couloir; mais celui-ci, au lieu d'être en pente douce comme dans les tombes de la Grèce propre, était muni de degrés, comme dans les tombes phéniciennes de la Syrie et de la Sardaigne[4]. Dans les cotes indiquées pour les dimensions de l'un de ces caveaux, où l'escalier a 1^{m},68 de large

1. Il suffira de rappeler les noms de Milchœfer, d'Helbig, de Fr. Lenormant et de Dumont. Ce dernier, dans ses *Céramiques de la Grèce propre*, a consacré tout un chapitre, le troisième, à Ialysos (t. I).

2. *Mykenische Vasen*, p. 1-4.

3. Sur la situation d'Ialysos, voir Ross, *Reisen auf den Griechischen Inseln*, t. III, pp. 95-99, et sa carte de Rhodes à la fin du volume.

4. *Histoire de l'Art*, t. III, fig. 96, 97, 99, 105, 167, 168.

et la chambre, en plan, 3m,66 de large sur 4m,27 de long. L'explorateur ne dit rien ni de la manière dont étaient closes les sépultures ni des ossements qu'il n'a pu manquer d'y rencontrer, s'ils étaient en grand nombre et comment ils étaient arrangés sur le sol. M. Lœschke n'a constaté ni sur les vases ni sur les débris de parure aucune trace de feu.

Il n'y a rien ici qui ait la grossièreté des poteries d'Hissarlik; d'autre part, il n'a pas été trouvé dans les tombes d'objets qui appartiennent à une époque postérieure : point de bijoux ni de vases portant l'empreinte de cette industrie gréco-phénicienne qui est si richement représentée dans la nécropole de Camiros. D'un caveau à l'autre, les vases se ressemblent beaucoup; ils présentent une grande analogie avec ceux dont les débris ont été recueillis à Mycènes, en dehors des tombeaux de l'Acropole. On a donc lieu de croire que toutes ces sépultures sont à peu près contemporaines les unes des autres, ou, du moins, qu'un assez petit nombre de générations se sont succédé entre le moment où furent déposés ici les premiers et les derniers morts. Les caveaux ne paraissaient pas avoir été ouverts depuis l'antiquité; les apparences de désordre qu'y a parfois observées Biliotti peuvent s'expliquer par le fait que ces tombes étaient des tombes de famille; les nouveaux venus dérangeaient leurs prédécesseurs.

Dans les parties des cimetières de Camiros où les fouilles ont été le plus productives pour Salzmann, il n'a été signalé que des vestiges assez rares de la période primitive[1]. Cependant c'est bien de la céramique mycénienne que procèdent certains vases trouvés par Biliotti près du village de *Kalvarda,* dans le territoire de Kamiros, vases dont la plupart sont entrés au Musée de Berlin. La seule indication transmise, c'est que ces vases ont été tirés de caveaux assez spacieux, creusés dans le roc. Des fouilles pratiquées en cet endroit dégageraient peut-être toute une nécropole contemporaine de celle d'Ialysos.

Cypre est bien plus loin que Rhodes de la Grèce européenne, et l'épopée n'enrôle pas les chefs cypriotes parmi les vainqueurs de Troie; mais elle les met en relation d'amitié avec les Pélopides ; elle sait qu'Aphrodite est la grande déesse de l'île et elle l'appelle Cypris.

1. *Mykenische Vasen*, pp. 18 et 80-81. C'est par erreur que nous avons, dans notre tome III, pp. 745-746, attribué à Camiros des pâtes de verre qui proviennent d'Ialysos. Une indication jetée au crayon sur notre carnet s'était effacée; nous avons confondu les notes prises sur cette petite collection avec celles, en bien plus grand nombre, qui se rapportaient aux objets fournis par Camiros.

2. *Iliade*, XI, 20.

Les traditions que les poèmes cycliques avaient recueillies s'accordaient à attester que de très bonne heure, aussitôt après la guerre de Troie, disait-on, des colons grecs s'étaient établis dans l'île. Les recherches des linguistes et les découvertes des archéologues ont démontré que le fond de ces récits était exact. Le dialecte grec de Cypre offre des caractères qui témoignent de sa haute antiquité. Les fouilles qui ont été faites, depuis une vingtaine d'années, sur divers points de l'île, y révèlent, pour l'âge le plus reculé où elles permettent de remonter, la présence d'un peuple dont l'industrie paraît avoir eu beaucoup de rapports avec celle des premiers habitants d'Hissarlik, peuple qui se serait fixé à Cypre bien avant que les Phéniciens y eussent mis le pied[1]. Ces habitants primitifs de Cypre étaient-ils de même race que les tribus qui, répandues sur les rivages occidentaux de la mer Égée, sont devenus les Hellènes? Les renseignements font défaut; mais ce qui ferait croire à une parenté originelle, c'est que les Grecs qui, dans des siècles déjà placés sur les confins de l'histoire, vinrent aborder aux côtes de Cypre, ne paraissent pas avoir jamais eu à y lutter contre d'autres ennemis que les Phéniciens; c'est aussi que, pendant toute la période historique, il ne se parle et ne s'écrit dans l'île que deux langues, le phénicien, et ce dialecte grec d'un caractère très archaïque et très particulier que l'on range dans le groupe éolien.

Il y aurait donc lieu de s'étonner si l'on n'avait retrouvé dans l'île aucun des produits d'une industrie qui, pendant plusieurs siècles, a répandu ses produits sur toutes les côtes de la mer Égée et paraît les avoir exportés jusqu'en Égypte. Ces ouvrages, on ne les a pas reconnus tout d'abord, parmi ces milliers de vases aux formes bizarres qui sortaient tous à la fois des cimetières de Cypre; mais, tandis que l'on travaillait à classer dans les musées ces richesses imprévues, la science arrivait à définir, d'après les types trouvés à Mycènes et à Tirynthe, les caractères d'une céramique originale, qui paraît avoir eu en Argolide son principal centre de fabrication, et ces caractères distinctifs, on les a reconnus dans un certain nombre de vases qui provenaient de Cypre[2]. D'après M. Ohnefalsch-Richter, qui a fait tant de fouilles dans l'île, trois nécropoles surtout ont fourni des vases de style mycénien; c'est celle d'*Haghia Paraskevi*

1. Duemmler, *Ælteste Nekropolen auf Cypern* (*Athenische Mittheilungen*, t. XI, pp. 209-262).
2. *Mykenische Vasen*, pp. 24-25.

près des portes de *Nicosia*, celle de *Phœnikiæs*, entre *Dali* et *Nicosia*, et celle d'*Alambra*, au sud de *Dali*. Dans ces trois cimetières, les sépultures sont pour la plupart taillées dans le roc, ainsi que la tranchée par laquelle on y accède. Il n'y a d'ordinaire qu'une chambre, mais qui paraît avoir servi à plusieurs inhumations successives ; on y recueille les restes de plusieurs cadavres. Le caveau est, le plus souvent, de forme irrégulière ; il a quelque chose de l'aspect d'une grotte naturelle. Des deux côtés de la porte, on aperçoit parfois des niches, comme nous en avons vu à Nauplie ; elles renferment ici des objets de médiocre importance, un complément du mobilier. Dans les tombes qui contiennent ces vases, on trouve des armes de bronze qui sont rares dans les autres nécropoles ; on trouve des fusaïoles avec ornements linéaires analogues à celles de Troie, des perles d'argile, percées comme les fusaïoles, des idoles de la même matière, semblables à celles que donnent les tombes de l'Argolide ; on rencontre aussi des outils de pierre. Dans les fouilles nouvelles qui se feront à Cypre, il y aura lieu de chercher à distinguer les objets fabriqués dans l'île de ceux qui paraîtraient y avoir été importés du dehors. Les premiers, les seuls que l'on doive s'attendre à trouver dans les tombes les plus vieilles, seraient l'œuvre de groupes qui pratiquaient pour leur compte les procédés industriels alors employés un peu partout dans le bassin oriental de la Méditerranée et qui participaient ainsi au mouvement de ce que l'on a proposé d'appeler la *civilisation égéenne* ; les autres, qui ne se rencontreraient que dans les moins anciennes de ces sépultures, seraient à considérer comme les produits des ateliers de l'Argolide, ou comme des imitations locales de ces modèles. Il conviendrait d'étudier aussi à ce point de vue jusqu'aux moindres restes des constructions très antiques dont quelques débris se laisseraient reconnaître sur le sol de l'île, afin de savoir si l'on retrouve ici certaines particularités d'appareil, de disposition et de décor que nous avons eu l'occasion de relever dans tous les bâtiments qui, des plages de l'Hellespont à celles du golfe d'Argos, nous ont paru représenter l'œuvre architectonique de la civilisation primitive.

Cypre est bien près de la Syrie ; on ne saurait donc éprouver aucune surprise le jour où, en ouvrant une tombe sur la côte phénicienne, on ramasserait les fragments de quelque vase mycénien[1]. Quant à

1. Le musée Guimet possède un vase dont la forme est tout à fait propre à la fabrique

l'Égypte, MM. Lœschke et Furtwængler constataient déjà, en 1886, qu'elle avait fourni à nos collections quelques vases qui paraissaient être de fabrique mycénienne[1]; ils croyaient en reconnaître d'autres de même origine dans les peintures des tombes égyptiennes. Depuis lors, le nombre des faits de ce genre s'est fort accrû, surtout à la suite des recherches que M. Flinders Petrie a entreprises dans la basse Égypte. Nous aurons l'occasion de reproduire plusieurs beaux vases mycéniens dont la provenance égyptienne ne fait point doute; mais ces vases n'ont pu être introduits en Syrie et en Égypte que par le commerce, et l'on ne saurait en aucune manière se prévaloir de ces découvertes pour annexer ces contrées au domaine des princes achéens. Il n'en est pas tout à fait de même pour l'Asie Mineure. Nous donnerons l'image d'un vase très curieux qui, nous a-t-on assuré à Constantinople, provient de Pitanæ, en Éolide. Or, suivant les vues que nous avons adoptées, toute cette côte a été habitée, de très bonne heure, par des tribus sœurs de celles d'où sont issus les Grecs de l'histoire. Pourquoi ces Grecs orientaux n'auraient-ils pas marché du même pas que leurs frères d'Occident, pourquoi leur industrie se serait-elle inspirée d'un autre esprit et aurait-elle porté la marque d'un autre goût? Ce qui confirme l'hypothèse de tendances et de pratiques communes, c'est le fait qu'à Troie d'assez nombreux fragments de vases mycéniens ont été recueillis — j'en ai vu ramasser sous mes yeux — dans les décombres de la ville qui s'est reformée au-dessus des ruines de la seconde ville ou ville brûlée. Là on possède les bâtiments qui ont été érigés dans le temps même où l'on fabriquait et où l'on employait ces vases. Mais, en cherchant bien, ne trouverait-on pas d'autres constructions de la même sorte, accompagnées des mêmes poteries, tout le long du littoral asiatique, entre la bouche de l'Hellespont et les promontoires qui font face à Rhodes? Tant que cette enquête n'aura pas été faite, il sera difficile de dire jusqu'où s'est étendu, dans cette direction, le champ de la culture mycénienne. Voici par exemple le tumulus que l'on nomme le *Tombeau de Tantale* et les monuments de même espèce, mais plus petits, qui l'entourent, dans le *Iamanlar-dagh*, sur la côte septentrionale du golfe de Smyrne[2]. Quand ils ont été fouillés, on ne soupçonnait pas encore l'intérêt des

mycénienne et qui passe pour avoir été retiré de la nécropole sidonienne. Il appartient à l'espèce que les archéologues allemands appellent *Bügelkanne* (voir plus haut, fig. 168).

1. *Mykenische Vasen*, pp. 31-32 et 82.

2. *Histoire de l'Art*, t. V, pp. 48-53.

conclusions qu'il est permis de tirer d'une étude attentive des tessons mêlés aux ruines d'un édifice. Peut-être, en appliquant cette méthode à la nécropole du Sipyle, arriverait-on à quelque conjecture vraisemblable sur l'âge de ces tombeaux et serait-on en mesure de décider s'ils sont ou non plus vieux que les tombes de l'Argolide auxquelles on les a souvent comparés.

Il est regrettable qu'aucune fouille n'ait encore été faite dans un tumulus de forme ronde qui a été signalé par Ross en 1845; nous voulons parler de celui que cet explorateur a vu dans l'île de Symé, voisine de Rhodes, à dix minutes vers l'est du sommet sur lequel se dressait l'acropole de la ville antique[1]. Les habitants de l'île l'appellent *le Trophée* (τὸ Τρόπαιον), et y voient celui qui fut élevé à Symé par l'amiral lacédémonien Astyochos, dans la vingtième année de la guerre du Péloponèse, en souvenir d'une victoire remportée sur une escadre athénienne[2]. Nous savons ce que valent ces dénominations comme en a tant inventées, en Grèce, le maître d'école ou le voyageur à demi savant. Celle-ci ne soutient pas l'examen; l'ouvrage auquel on l'applique est tout autre chose qu'un piédestal construit en quelques heures ou en quelques jours par un général et ses soldats pressés de courir à d'autres combats; il a coûté des semaines ou plutôt des mois de travail. « C'est, dit Ross, ou plutôt c'était, à ce que je crois, un tumulus imposant, maintenu à sa base par un socle (λίθων κρηπίς) de deux et sur la face sud de trois assises faites de très grands blocs, substruction dont la hauteur varie suivant les inégalités du terrain, mais est encore de quatre à sept pieds. Du tumulus même, il ne reste que le noyau, formé de moellons et d'un mortier d'argile; quant à la terre qui avait été amoncelée par-dessus (τὸ χῶμα), la main des hommes, le vent et la pluie l'ont fait disparaître au cours des siècles. Il me semble cependant pas que l'intérieur ait été ouvert. Le diamètre de cette tombe remarquable est d'environ soixante pieds, et l'on peut en évaluer le contour à deux cents pieds. »

Le dessin que nous reproduisons n'est pas celui de Ross, qui paraît avoir été un peu arrangé : c'est un croquis de Salzmann (fig. 175); il nous paraît mieux indiquer la situation du monument et le caractère de l'appareil[3]. Celui-ci, tel qu'il se présente dans la ceinture qui

1. Ross, *Reisen auf den griechischen Inseln*, t. III, p. 145, et, avec une vue et un plan, dans *Archæologische Aufsætze*, t. II, pp. 383-384, et pl. III.

2. Thucydide, VIII, § 41-42.

3. C'est à l'obligeance de M. Frœhner que nous devons d'avoir pu consulter les albums de Salzmann, qui lui appartiennent, et d'y faire cet emprunt.

entoure la base du cône, rappelle les murs de Mycènes; quant au blocage du massif central, c'est ainsi que sont construits les tumulus du Sipyle. Y a-t-il une chambre cachée sous la pierraille? Si elle existe, pourquoi ne serait-elle pas intacte? C'est ce dont il importerait de s'assurer[1].

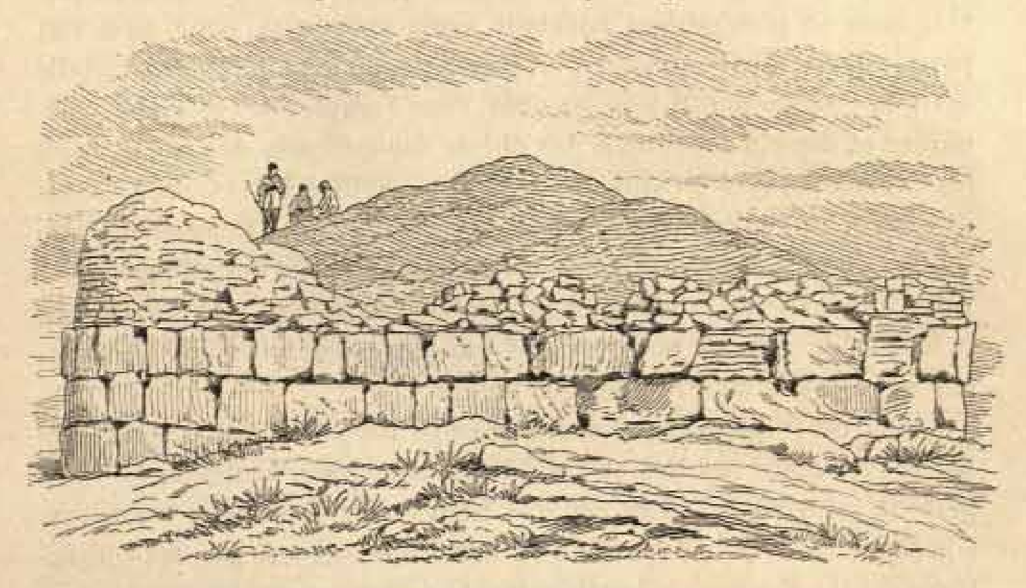
Quant aux Cyclades, on en est à se demander si, pendant la période primitive, elles n'avaient pas une population plus nombreuse que celle qui les habite aujourd'hui. C'est l'impression qui se dégage des relations de MM. Duemmler et Bent, qui ont étudié l'un l'île d'Amorgos et l'autre celle d'Oliaros ou *Antiparos*[2]. Partout ils y ont retrouvé, très pressées sur beaucoup de points aujourd'hui déserts, des sépultures qui renferment des vases et des bijoux, des instruments et des armes. Ces sépultures sont d'ailleurs des plus simples. Ce ne sont guère, à Amorgos et dans les autres îles où on en a rencontré de pareilles, que des trous creusés dans le sol, trous dont les parois sont formées par des plaques de calcaire ou de marbre, dont les unes sont dressées debout et les autres posées à plat pour servir de fond ou de couvercle. Le couvercle, chargé de grosses pierres qui devaient l'empêcher de se déplacer, est caché sous une mince couche de terre; c'est surtout aux tessons répandus à l'entour que l'on devine la place de ces humbles nécropoles. En plan, ces tombes forment un carré d'un mètre environ de côté; leur profondeur est d'un demi-mètre. Les os que l'on y recueille ont beaucoup souffert; point de traces de

1. MM. Couve et Ardaillon, membres de l'École française d'Athènes, ont revu ce tumulus en juin 1892; ils l'ont retrouvé tel que le décrit Ross. Ils en évaluent le diamètre à $19^{m},40$ et la circonférence à 61 mètres. Ils ont constaté qu'une tranchée avait été ouverte dans le tertre; mais la fouille ne paraît pas avoir donné de résultats.

2. F. Duemmler, *Reste vorgriechischer Bevælkerung auf den Cycladen* (*Athenische Mittheilungen*, t. XI, pp. 15-46). — Th. Bent, *Researches among the Cyclads* (*Journal of Hellenic studies*, t. V, 1884, pp. 42-59). Des tombes toutes semblables à celle d'Amorgos ont été trouvées dans une île voisine, à Keros (U. Kœhler, *Prehistorisches von den Griechischen Inseln*, pp. 156-157, dans *Athenische Mittheilungen*, t. IX). Duemmler a montré que c'était une nécropole du même genre qu'il convenait de reconnaître dans celle qui a été étudiée en 1861 à Syra par G. Pappadopoulo et qui renfermait plus d'un millier de tombeaux, voisins de la *Panaghia Chalandrini* (*Revue archéologique*, n. s. t. VI, 1862, pp. 224-228). L'auteur des fouilles a décrit avec précision les objets qu'il trouvait, mais il n'a pas compris le caractère de sa découverte; il a eu l'idée bizarre de chercher là les sépultures des exilés qui, sous l'empire romain, étaient internés à Gyaros et dans les îles voisines. L'attention avait pourtant déjà été attirée sur ces nécropoles préhistoriques des Cyclades par une note de Ross, qui, d'après les renseignements par lui recueillis dans l'Archipel, avait signalé les tombes où l'on retrouvait à la fois les idoles plates de marbre, les coupes de la même matière et les couteaux d'obsidienne; il se demandait s'il ne fallait pas reconnaître là ces sépultures des Cariens que Thucydide signale à Délos (*Archæologische Aufsætze*, t. I, p. 52 : *Vorgriechische Græber*). Ross indique, comme les endroits où ont été faites ces trouvailles, Rhœnea, Paros, Naxos, les *Eremonisia* au sud de Naxos, Ios, Amorgos, Thera et Therasia.

feu; point de cendres. Les caveaux sont trop petits pour qu'un corps ait jamais pu y être couché dans le sens de sa longueur; peut-être les y déposait-on repliés sur eux-mêmes et comme accroupis.

Le mobilier funéraire se trouve en partie dans la fosse même, en partie au-dessus du couvercle; on rencontre aussi parfois certains objets sous la dalle de fond. La disposition et les dimensions sont d'ailleurs à peu près les mêmes à Oliaros et à Mélos, dans un quartier de la nécropole sise au lieu dit *Philacopi*. Sur un autre point du cimetière de Mélos, où il y a des rochers coupés à pic, on trouve aussi de

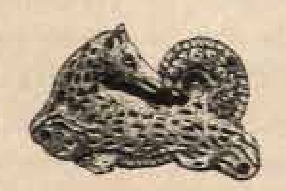


175. — Tumulus de Symé. D'après un croquis de Salzmann (1862).

petits caveaux creusés dans le roc, sans allée d'approche. La porte est rectangulaire, et l'intérieur forme un vide d'environ un mètre cube. Quelques tombeaux sont de plus grande dimension; on en signale même un qui se compose de deux chambres ayant près de deux mètres de haut; il a été dépouillé, raconte-t-on, au temps de la guerre de l'indépendance; on en aurait alors emporté de l'or, des armes de bronze, des vases où auraient été représentés des hommes et des oiseaux. Était-ce la tombe d'un chef, une tombe contemporaine des monuments de Mycènes? On ne saurait rien décider d'après des renseignements aussi vagues. Ce qui est certain, c'est que, dans presque toutes les îles où l'on a pris la peine de les chercher, on a trouvé de ces sépultures que caractérisent d'une part les faibles dimensions et la rusticité du caveau, une sorte de puits rectangulaire pratiqué dans un terrain meuble ou une très petite chambre taillée dans le roc, et,

d'autre part, la nature du mobilier que l'on rencontre dans ces sépultures, vases d'argile communs qui rappellent les plus grossières poteries d'Hissarlik et vases plus soignés, dont quelques-uns offrent déjà des motifs familiers à la céramique de Mycènes, vases de pierre, en grand nombre, avec trous de suspension horizontaux ou verticaux, bijoux d'argent, idoles de marbre, couteaux et pointes d'obsidienne, armes de bronze, têtes de flèches et poignards, mais point d'épées. Il y a là les restes d'une industrie dont les ouvrages présentent assez de variété pour que l'on puisse affirmer qu'elle a eu une très longue vie, mais se ressemblent pourtant assez entre eux pour qu'il soit permis de les attribuer tous à un même peuple. De telle tombe à telle autre le progrès paraît très sensible, dans l'emploi des procédés techniques et dans la décoration des objets déposés près des morts. Dans les Cyclades comme à Cypre, on devine une civilisation, encore très élémentaire, qui, par ses origines, se rattache à celle de la première ville d'Hissarlik, du premier établissement de Tirynthe et des villages ensevelis à Théra sous la ponce et la cendre, tandis que, par l'exécution et le goût de ceux de ses ouvrages qui paraissent les moins anciens, elle se relie à la civilisation mycénienne.

Quel est le peuple qui a exercé cette industrie, qui pendant des siècles a habité ces îles et y a laissé, avec ses ossements, la trace partout imprimée de son activité laborieuse? C'est là une question à laquelle on ne pourra peut-être jamais répondre que par des conjectures, plus ou moins vraisemblables. Les ouvriers qui ont façonné ces vases et ces armes ne savaient pas écrire : ils n'ont pas signé leurs ouvrages ; mais, si nous croyons pouvoir hasarder à ce sujet une hypothèse, ce ne sera qu'au terme de ces études, quand nous aurons décrit et comparé entre eux, espèce après espèce, les monuments si divers dont nous ne cherchions, pour le moment, qu'à marquer la place sur la carte.



CHAPITRE IV

LES CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE L'ARCHITECTURE MYCÉNIENNE

§ 1. — LES MATÉRIAUX

Nous avons achevé de parcourir le terrain sur lequel sont inégalement répartis, tout autour de la mer Égée et dans les îles qu'elle baigne, les monuments que nous nous proposions d'étudier. Nous avons donné de ces monuments une description sommaire, d'après laquelle le lecteur a déjà pu se faire une certaine idée des traits qui caractérisent les œuvres de l'art que nous avons appelé mycénien Cet inventaire était indispensable. Nous devions commencer par offrir une histoire abrégée des fouilles qui ont révélé à nos contemporains ce monde inconnu; nous devions faire le compte et dresser la liste des monuments sur lesquels porteraient nos observations. Ce travail est terminé. Le moment est venu de poursuivre cette étude sur un autre plan, de chercher à définir, pour toute cette période, les procédés et le style de l'architecte, du sculpteur et du peintre, de tous les artisans qui, de manière ou d'autre, se sont employés à façonner la matière, à lui imprimer des formes calculées pour répondre aux divers besoins de l'homme et pour charmer aussi ses yeux. L'analyse de ces méthodes et l'examen minutieux auquel nous soumettrons les moindres restes de cette industrie nous permettront de tenter quelques restitutions, destinées, comme celles que nous avons présentées dans d'autres parties de cet ouvrage, à faire saisir l'aspect et le caractère original d'un de ces ensembles dans lesquels se résume, à une certaine heure de la vie d'un peuple, l'effort de son génie plastique.

Comme matériaux, les constructeurs de l'âge primitif ont employé la pierre, l'argile et le bois. La pierre, ils l'avaient à discrétion, en Troade aussi bien qu'en Béotie et en Argolide. Dans cette dernière

contrée, celle où paraissent s'être élevés, à cette époque, les bâtiments à la fois les plus considérables par leur masse et les plus richement décorés, toutes les hauteurs qui dominent la plaine d'Argos ont leurs pentes couvertes de blocs tout pareils à ceux dont sont faits les murs de Tirynthe et de Mycènes. Les bancs de calcaire compact sont séparés par des lits d'un calcaire plus tendre qui se décomposent sous l'action des agents atmosphériques. Il arrive alors que, par endroits, une couche de roche dure ne porte plus que sur le vide; là où elle affleure, elle se brise en grands morceaux qui jonchent la surface du sol. Débris d'un dépôt stratifié par bandes horizontales, ces morceaux présentent des faces qui, à première vue, semblent presque dressées à l'outil. Beaucoup d'entre eux peuvent être employés sans avoir de retouches à subir, et d'autres n'ont besoin, pour être utilisés, que de quelques coups de pic[1]. On s'explique ainsi la prédilection du constructeur pour l'appareil cyclopéen. C'était ce qui lui donnait le moins de peine; les matériaux étaient là presque à pied d'œuvre, préparés et comme taillés par la nature; il n'avait pour ainsi dire pas de façons à leur donner. Le seul effort qu'il eût à faire, c'était de les élever et de les superposer les uns aux autres, à l'aide de cordes et de leviers maniés par des bras nombreux et robustes. Au moins pour le gros du rempart, on pouvait se dispenser du concours des gens de métier; ce travail était de ceux qui se laissent entreprendre par des équipes de serfs ou d'esclaves dépourvus d'éducation spéciale, mais soumis à la corvée. Voyez plutôt les murs de Mideia, dont l'aspect est plus rustique encore que celui des murs de Tirynthe (fig. 176); ce sont des quartiers de roche empilés comme au hasard, tels qu'on les a ramassés sur le versant du roc que couronne la grande forteresse.

En Troade, le banc de calcaire ne se présente pas tout à fait dans les mêmes conditions; la roche y est moins ferme et d'un grain moins serré; elle ne s'étale pas, comme en Argolide, au flanc des collines, en larges carreaux tout prêts à prendre leur place dans la muraille; mais, sous l'action des intempéries, elle s'effrite et se divise aisément; le marteau n'a pas beaucoup à faire pour la débiter en moellons de faible ou de moyenne grosseur. C'est donc en petits matériaux qu'ont bâti les premiers habitants de la Troade; ils n'ont taillé leur calcaire que par exception, ainsi par exemple pour les pierres d'angle

1. C'est en montant au *fort Palamidi* que j'ai surtout fait cette remarque.

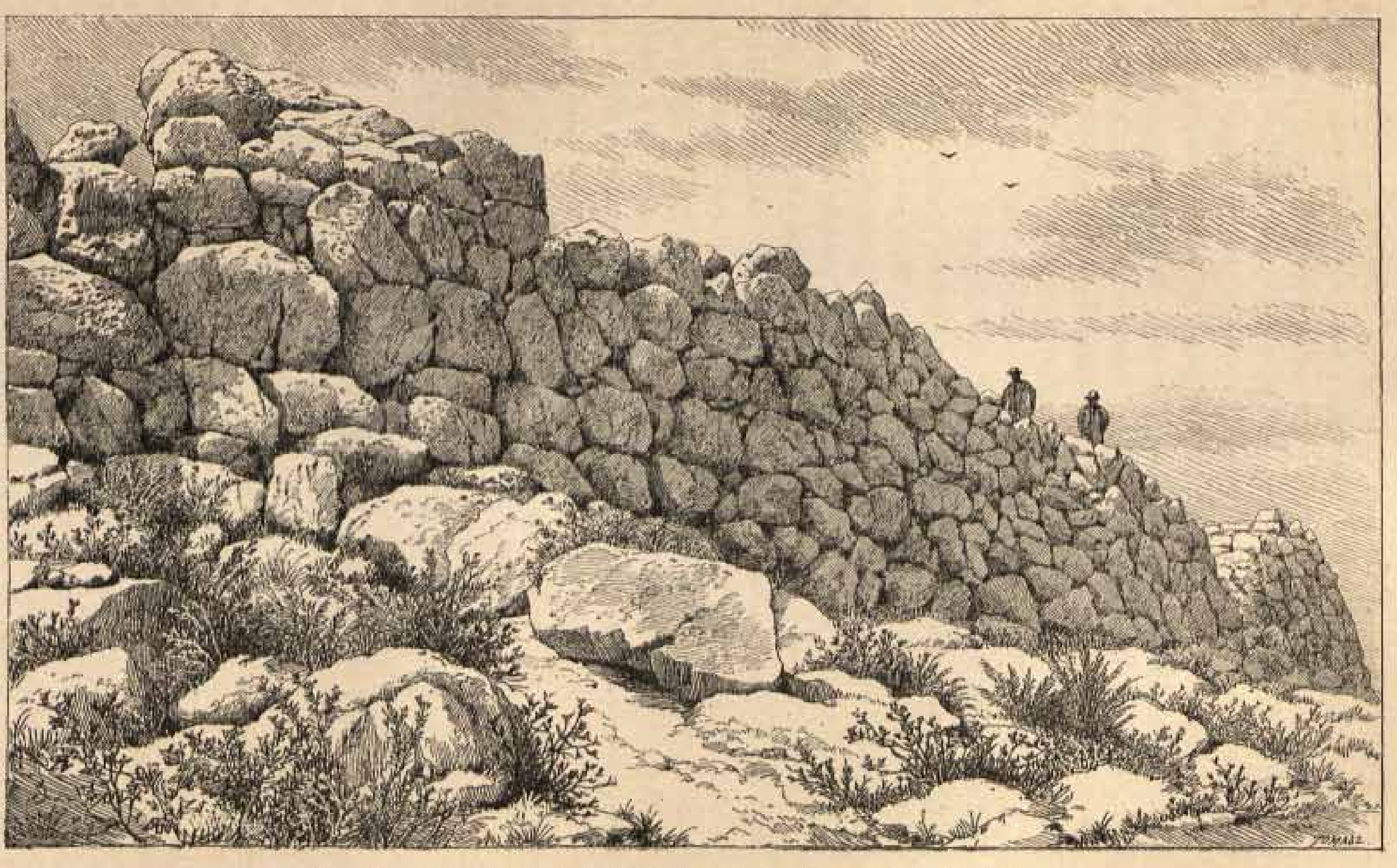
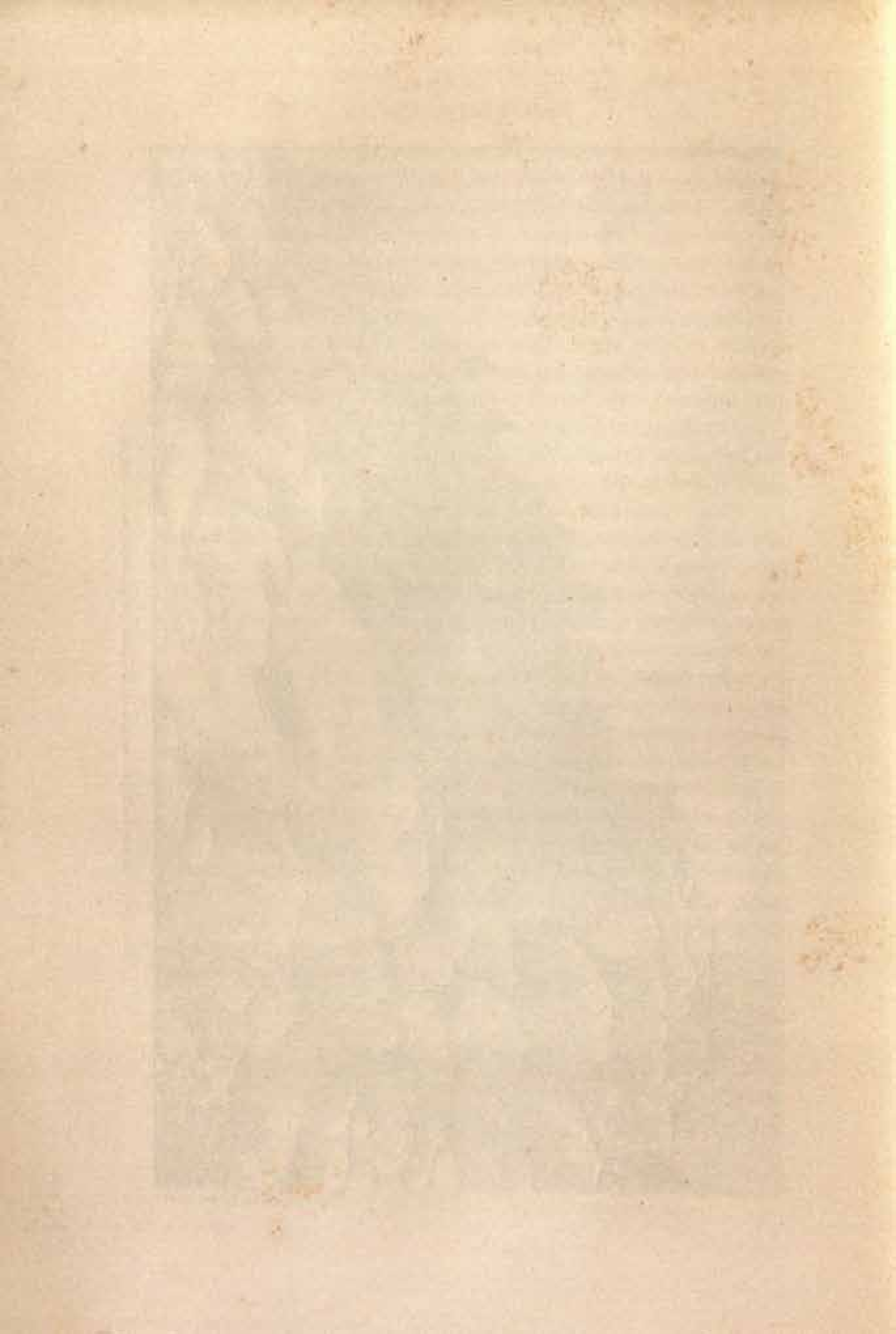


Fig. 176. — Mur de l'acropole de Mideia. D'après une photographie de Dœrpfeld.



et les seuils des portes. D'ailleurs, dans l'Hellade elle-même, en Laconie et en Argolide comme en Attique et en Béotie, on a aussi employé le moellon, là où l'on n'avait pas besoin de donner au mur, par le poids même des blocs qui le composent, ce caractère d'indestructible solidité qui a fait durer jusqu'à nos jours les enceintes des plus vieilles citadelles. C'était alors du sous-sol que l'on extrayait la roche humide encore de son eau de carrière, pour la réduire en fragments de moindre dimension; auprès du village de *Charvati*, on distingue encore les excavations, à ciel ouvert, d'où les habitants de Mycènes ont tiré une bonne partie de la pierre dont ils ont fait les maisons et les édifices de leur ville.

Cette pierre commune que l'on trouvait sur place formait le corps même du bâtiment : mais on ne s'en est pas contenté, surtout en Argolide, où l'art de cette période a produit ses chefs-d'œuvre. Pour obtenir ici plus de résistance aux frottements et à l'usure, là des aspects variés, des harmonies ou des contrastes de tons qui fissent plaisir à l'œil, l'architecte a été chercher, peut-être assez loin, des roches ou plus dures ou plus colorées que le calcaire. La brèche, un conglomérat siliceux très compact, ainsi que le grès, ont fourni des bases d'antes, des seuils et des marches; l'albâtre a donné des bordures qui faisaient, à terre, le tour des grandes salles et des frises qui ornaient les parties hautes du bâtiment; on en a tiré aussi des fûts de colonnes. Des marbres blancs, rouges, verts et gris ont servi pour les bandeaux, les dalles, les moulures saillantes qui décoraient les façades des tombes à coupole. Des trachytes et des porphyres ont concouru à l'effet de ces décorations[1].

C'est là des matériaux de luxe, qui n'ont été employés que dans certains édifices particulièrement soignés, dans ceux qui servaient aux princes de demeures ou de sépultures. D'une manière générale, on

1. La carrière d'où ont été tirés les blocs de grès dont il a été fait un grand usage à Mycènes et à Tirynthe a été retrouvée, par Tsoundas, à une heure et demie de Mycènes, sur la gauche du chemin qui va de cette ville à Némée (Πρακτικὰ τῆς ἀρχαιολογικῆς ἑταιρίας, 1886, p. 74). Quant à l'albâtre et aux roches de diverses couleurs qui ont servi à décorer la façade des tombes à coupole, nous les voyons désignées, chez les différents auteurs, par des termes vagues qui n'en définissent pas nettement le caractère, et personne n'en indique la provenance. Y a-t-il vraiment là des roches volcaniques, qui auraient pu être apportées de la presqu'île de Méthana? C'est ce que nous ignorons; nous ne répondons pas de l'exactitude des termes que nous avons employés, et nous souhaiterions que la question fût étudiée par un géologue. G. Richard Lepsius définit les différentes espèces de calcaire qui ont été employées à Mycènes et à Tirynthe (*Griechische Marmorstudien* 1124-128); mais il ne dit rien du véritable caractère des roches de couleur qui ont été employées comme revêtement.

peut dire que le principe des constructions de cette époque, c'était la superposition de la brique crue à la pierre, celle-ci formant partout un soubassement plus ou moins élevé qui était seul en contact avec le sol humide, tandis que toute la portion supérieure du mur était faite de carreaux d'une argile fortement mélangée de paille. Cette argile, souvent de qualité très médiocre, avait été très négligemment préparée; à Troie et à Tirynthe, on y voit, pris dans la pâte, des coquillages, des tessons de vases et d'assez gros cailloux. Avant d'être utilisés, ces carreaux ne passaient point par le four; ils étaient seulement séchés au soleil; l'âge mycénien n'a pas connu la brique ni la tuile cuite au feu. On a pu, lors des premières fouilles, croire le contraire; voici comment s'explique l'erreur que Schliemann avait d'abord commise et que Dœrpfeld a reconnue. La plupart de ces briques crues, où la terre n'avait qu'une faible cohésion, se sont, depuis bien longtemps, désagrégées et réduites en poussière; il ne s'est conservé que ceux de ces carreaux qui ont plus ou moins subi les effets de l'incendie. Ces carreaux sont cuits; mais ce qui prouve qu'ils l'ont été non pas dans le four, mais dans le mur même dont ils faisaient partie, c'est que le mortier d'argile qui les reliait est également calciné. La terre dont était composé ce mortier n'était pas tout à fait la même que celle des briques; elle a donc pris, sous l'action de la flamme, un autre ton, plus foncé, qui distingue les joints, d'ailleurs fort épais. Cette liaison d'argile a nécessairement été employée crue, à l'état de boue; si, dans la muraille, on la retrouve cuite, c'est qu'elle l'a été sur place, après la construction terminée : la preuve est faite. Est-il ensuite besoin d'ajouter, comme supplément de démonstration, que, dans le voisinage des portes, certains carreaux sont comme vitrifiés? C'est que là, tout près des grands madriers qui formaient le chambranle des baies, il s'est développé, au moment de la conflagration, une chaleur plus intense que dans le reste de l'appartement : il en est résulté que, sur ces points, la matière a été plus profondément transformée[1].

Rien qu'à mesurer ces effets de l'incendie, on devine déjà qu'il entrait, dans la composition de ces édifices, une grande quantité de bois, et l'étude des parties subsistantes de la construction confirme cette hypothèse. Le bois fournissait les poteaux qui garnissaient, à

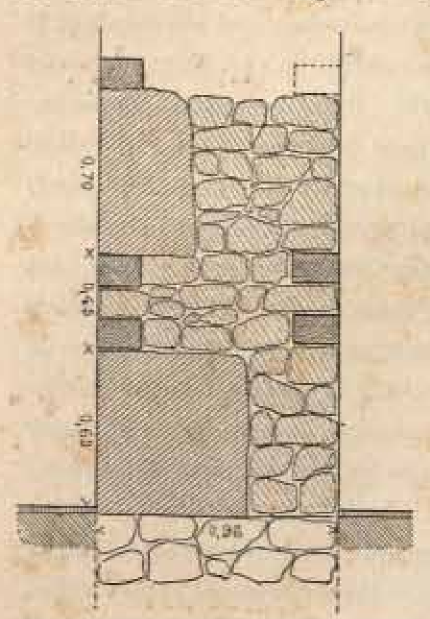
1. Sur ces briques crues, leur composition, leurs dimensions, la place qu'elles occupaient et les changements qu'elles ont subis, voir surtout Dœrpfeld dans *Tirynthe*, ch. V, p. 240-245.

Troie et à Tirynthe, la tête des murs[1]. D'autres madriers, à Troie, servaient de revêtement dans les corridors qui conduisaient aux portes de la citadelle[2]; des pans de bois recouvraient les parois du grand vestibule et de la chambre de bain, à Tirynthe[3]. Que les vanteaux des portes fussent en bois, rien de plus naturel; mais ce qu'il y a ici de particulier, c'est que, dans les palais comme dans les demeures privées, jambages et linteaux étaient aussi faits de poutres assemblées[4]; il y avait même des seuils de bois; Homère en parle, et, à Tirynthe, des charbons semblent indiquer la place qu'auraient occupée ces pièces de chêne ou de frêne[5]. Les colonnes qui soutenaient le plafond des portiques et celui des grandes salles de réception n'étaient pas autre chose que des troncs d'arbre[6]. D'autres troncs et beaucoup de maîtresses branches constituaient les charpentes; il fallait que celles-ci fussent très fortes, pour supporter sans fléchir le poids des lourdes terrasses qui servaient de toitures. Il y avait des chambres hautes dont les planchers étaient de bois. Enfin, et ceci est un des caractères originaux de la construction mycénienne, le bois n'y était pas seulement apposé ou superposé à la muraille; cette muraille, de quelque nature qu'elle fût, il y pénétrait, il s'y mêlait intimement. A Troie et à Tirynthe, lorsque l'on a examiné ce qui reste du mur de brique crue, on y a remarqué des vides qui sont aujourd'hui remplis de cendres et de débris carbonisés; on a reconnu que ces vides représentaient des poutres horizontales qui jadis s'entre-croisaient dans l'intérieur du massif[7]. Schliemann s'était demandé si ces vides n'auraient pas été ménagés pour répandre et faire circuler dans tout le corps de la bâtisse une flamme dont la chaleur aurait été cuire après coup les briques déjà posées; mais on n'aurait obtenu, par ce procédé, que des résultats bien inégaux et bien imparfaits: cette hypothèse était donc, par elle-même, très invraisemblable. Ce qui a permis de l'écarter, c'est que l'on a retrouvé l'empreinte de ces chaînages en bois jusque dans l'appareil en pierre de taille et en moellons, où on ne saurait l'expliquer comme on a proposé de le faire

1. *Histoire de l'Art*, t. VI, p. 187, 195, 198 et fig. 50; p. 285-286.
2. *Histoire de l'Art*, t. VI, p. 182-183.
3. *Histoire de l'Art*, t. VI, p. 200 et 290.
4. Schliemann, *Tirynthe*, p. 260-261.
5. δρύϊνος, μέλινος οὐδός. Homère, *Odyssée*, xxi, 43; xvii, 339; Schliemann, *Tirynthe*, p. 258.
6. *Histoire de l'Art*, t. VI, p. 295.
7. *Histoire de l'Art*, t. VI, p. 181, fig. 4; p. 199-202 et fig. 52; p. 295.

pour le mur de briques. Le cas s'est présenté dans une des maisons et dans le palais de Mycènes (fig. 177)[1].

Lorsque l'on constate ainsi quel rôle important le bois jouait dans ces bâtiments, on cesse de s'étonner que tous les édifices sur lesquels ont porté nos recherches aient été dévorés par les flammes. Mais, pour la Grèce surtout, on se demande où les artisans de cette époque ont pu prendre tout le bois de construction qu'ils ont mis en œuvre. La Troade, elle, a sur les collines qui bordent la vallée du Scamandre, ses beaux chênes à large tête qui donnent la vallonée; elle a, sur les contreforts et dans le massif central de l'Ida, ses vastes forêts de pins; mais est-il montagnes plus arides et plus nues que celles qui entourent en tous sens la plaine et le golfe d'Argos? Aujourd'hui, pour trouver des madriers comme ceux qui ont dû servir de supports verticaux et de solives dans les grandes salles des palais de Tirynthe et de Mycènes, il faudrait aller les demander à l'Arcadie; mais il est permis de croire que, dans ces siècles reculés, les monts de l'Argolide n'avaient pas encore été dépouillés de toute végétation forestière, comme ils l'ont été depuis lors par l'imprudence de l'homme, qui abat ou qui brûle les arbres sans songer à les remplacer, et par la dent des troupeaux, qui ronge les pousses nouvelles et qui empêche le taillis de réparer les pertes des futaies. Les Grecs de l'âge classique signalent déjà les progrès du déboisement. Platon fait allusion à des forêts qui, en Attique, auraient tout récemment disparu. Là où, dit-il, on a coupé, il n'y a pas bien longtemps, les arbres qui ont fourni les charpentes de toitures encore existantes, il n'y a plus que des maquis où picorent les abeilles. C'est Platon qui le premier, dans cette curieuse page du *Critias*, opposant le passé au présent, affirme que l'Attique, telle que la voyaient et l'habitaient ses contemporains, n'est plus que le sque-



177. — Mur septentrional de la grande salle du palais de Mycènes. D'après un croquis de Dœrpfeld.

1. *Histoire de l'Art*, t. VI, p. 344, 349.

lette décharné de la contrée plus étoffée, mieux garnie d'humus, mieux vêtue de plantes et d'arbres, où étaient venus s'établir et où avaient vécu les premiers ancêtres de son peuple[1].

Des murs où entraient à la fois des éléments aussi divers que le moellon, la brique crue et le bois ne pouvaient présenter des surfaces lisses qui ne donnassent point prise aux intempéries; l'emploi d'un crépi s'imposait. Or le meilleur de tous les crépis est celui que fournit la chaux vive, et la chaux forme le fond de tous ces conglomérats calcaires et de ces calcaires crétacés qui constituent le système des montagnes de l'Argolide, de l'Arcadie, de la Messénie et de l'Élide; il n'y a qu'à l'en tirer, par la calcination de la roche. C'est ce que l'on a su faire de très bonne heure dans toute la région que nous avons parcourue. Dans les constructions préhistoriques de Théra comme dans la seconde ville de Troie, il n'y a sur les murs qu'un crépi d'argile[2]; mais, à Tirynthe et à Mycènes, les enduits de chaux se trouvent partout, appliqués sur les surfaces murales, étendus sur les marches des escaliers et sur l'aire des pièces principales de l'habitation. Très souvent on distingue, posées l'une sur l'autre, plusieurs couches de ce badigeon. La chaux est donc, dès lors, un article de fabrication courante; aussi éprouve-t-on quelque surprise à constater que les maçons qui employaient si volontiers cette matière comme enduit n'ont jamais eu l'idée d'utiliser la propriété qu'elle a de donner, gâchée avec le sable, le meilleur des ciments. Aucune trace d'un mortier de chaux ne s'est rencontrée dans les édifices[3]. La seule liaison qui y ait jamais été employée, c'est une terre plus ou moins argileuse délayée dans l'eau. Quand on voulait donner à cette boue un peu plus de consistance et quelque prise, on y mêlait du foin ou de la paille hachée.

Le métal n'a jamais joué, dans l'architecture antique, un rôle analogue à celui que lui assigne le constructeur moderne; il n'y a jamais fait fonction de support ou de pièce de charpente; il n'y a servi que comme applique, comme enveloppe et comme complément des formes. A Tirynthe, à Mycènes et à Orchomène, le décorateur dispose déjà, en ce genre, de toutes les ressources que ses successeurs mettront en œuvre. L'or et l'argent abondent; on sait les étirer en fils très fins et les aplatir sous le marteau, en feuilles qui sont si

1. PLATON, *Critias*, p. 111.
2. FOUQUÉ, *Santorin et ses éruptions*, p. 97; SCHLIEMANN, *Ilios*, p. 346, 352-353.
3. C'est ce qu'atteste Dœrpfeld (*Tirynthe*, p. 239).

minces qu'elles se prêtent à épouser les creux et les reliefs de l'ornement. Quant au bronze, il est assez commun pour fournir des revêtements qui couvraient parfois de fort larges surfaces. Battu sur l'enclume et réduit en plaques très minces, il se laisse tailler en menus morceaux ou découper en longues bandes sur lesquelles le ciseau fait saillir, au repoussé, toute la série des motifs qui composaient alors le répertoire de l'ornemaniste; c'est encore lui qui donne les clous et les crampons à l'aide desquels on fixe, dans la pierre ou le bois, ces pièces rapportées. On possède aussi le plomb; on l'utilise pour raccommoder des vases[1]; il est donc probable que, grâce à l'avantage qu'il possède d'entrer en fusion à une température assez basse, on s'en est servi pour exécuter, dans les constructions, certains travaux de scellement et d'ajustage. Quant au fer, il fait défaut à Tirynthe et à Mycènes aussi bien qu'à Troie.

Si le commerce a commencé très tôt, dès le temps de la seconde cité troyenne et peut-être plus anciennement encore, à répandre l'ivoire sur tous les marchés du bassin oriental de la Méditerranée, il n'a pas dû y arriver en quantités assez notables pour jouer un rôle important dans la décoration des édifices[2]; mais une curieuse trouvaille faite à Tirynthe démontre que l'on y employait des pâtes d'un verre de couleur qui devait être, lui aussi, une denrée importée du dehors.

L'architecte mycénien, grâce aux ressources que lui fournissait le sol de la Grèce et aux rapports qu'il entretenait avec l'étranger, disposait donc déjà de matériaux très variés, soit pour constituer le corps même de ses bâtiments, soit pour en orner les parties visibles. Avant de chercher à reconstituer les principaux types qu'il a créés, la tombe à coupole et le palais, nous définirons, avec la même brièveté, le caractère des combinaisons dans lesquelles il a mis en œuvre tous ces éléments, de l'appareil et des formes qu'il en a tirées, ainsi que des divers motifs d'ornement dont il les a parées.

2. — L'APPAREIL ET LA CONSTRUCTION

Ce qui a surtout frappé les Grecs de l'âge classique, dans les quelques monuments de l'âge primitif qu'ils voyaient encore se dresser

1. SCHLIEMANN, *Tirynthe*, p. 132-160.

2. SCHLIEMANN, *Ilios*, p. 531-537. Il semble même que des aiguilles et des épingles d'ivoire aient été trouvées dans les décombres du premier village (*Ibidem*, p. 327-329).

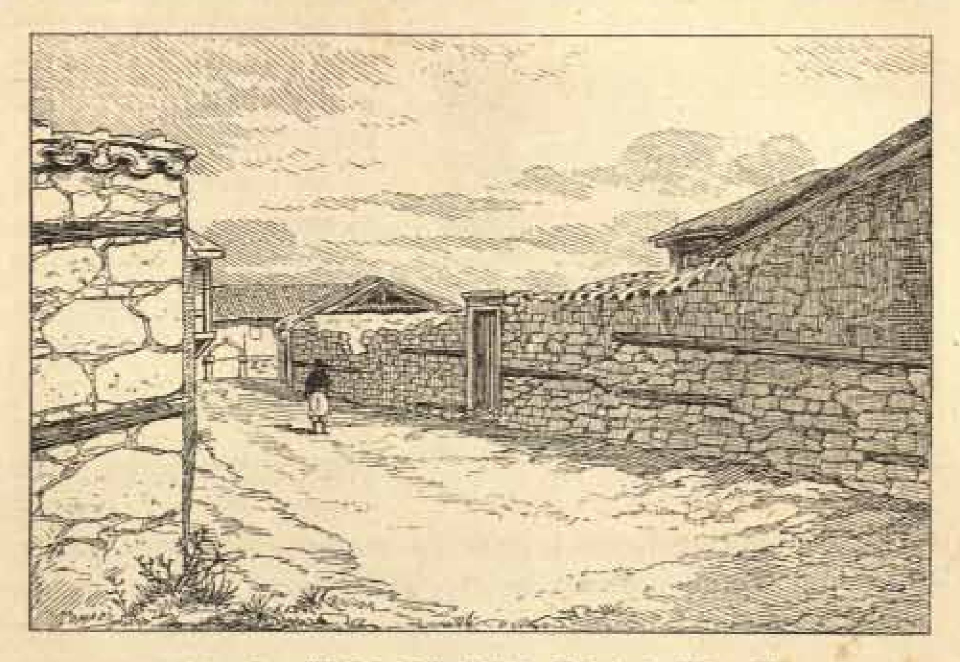
sur l'emplacement des vieilles cités légendaires, dans ces enceintes de Mycènes et de Tirynthe qu'ils attribuaient à ces Cyclopes dont le bras aurait été plus fort que celui de l'homme mortel, c'était la grosseur des blocs qui composaient la maçonnerie, c'était l'aspect imposant et massif de ces ouvrages. Lorsque au début de ce siècle on a recommencé à s'occuper de ces ruines, les premiers voyageurs qui les ont signalées ont éprouvé cette même impression; aussi, jusqu'à ces dernières années, lorsque l'on esquissait l'histoire de l'architecture grecque, insistait-on particulièrement sur cette énormité des matériaux employés; on ajoutait que ces blocs avaient été, au moins à Tirynthe, mis en place sans avoir été même touchés par l'outil et sans que fût interposée entre eux aucune espèce de mortier. Depuis les découvertes de Schliemann, on y a regardé de plus près; on a eu l'occasion de comparer les restes d'un grand nombre de bâtiments qui dataient de cette période, et cette étude a suggéré des conclusions qui diffèrent, à certains égards, de celles où l'on avait été conduit par un examen hâtif et superficiel. A Tirynthe même, il y a beaucoup de pierres qui ont subi un certain travail, et presque toutes, qu'elles fussent brutes ou taillées au marteau, de forte ou de faible dimension, étaient reliées les unes aux autres par un mortier de boue[1]. Le mégalithisme ou l'emploi des très grands matériaux n'est, dans cette architecture, qu'une exception, qui s'explique ou par la destination spéciale de l'édifice ou par le rôle que devait jouer telle ou telle pièce de l'ensemble.

Ce qui, bien mieux que le *mégalithisme*, définit les procédés de ces constructeurs, c'est l'usage du mortier de terre comme mode unique de liaison entre des matériaux irréguliers, la superposition de la brique crue à un soubassement de pierre et l'insertion du bois dans un appareil de brique ou de pierre. C'est bien ainsi que devait débuter l'art de bâtir, dans un pays qui possédait à la fois la pierre, l'argile plastique et le bois, des bois de qualité excellente. Ces procédés ont été pratiqués les premiers, parce qu'ils étaient ceux-là mêmes que suggérait la nature des matériaux disponibles; aussi se sont-ils toujours perpétués, dans cette région, chez l'ouvrier de vil-

1. Dœrpfeld, après ses fouilles de 1886, qui lui avaient, mieux encore que celles de l'année précédente, donné l'occasion d'attaquer et d'examiner de près des massifs depuis longtemps cachés sous les décombres, affirme que « dans presque tous les murs, aussi bien dans les murs d'enceinte que dans les murs intérieurs du palais, le constructeur s'est servi du mortier d'argile » (*Tirynthe*, p. 298-299).

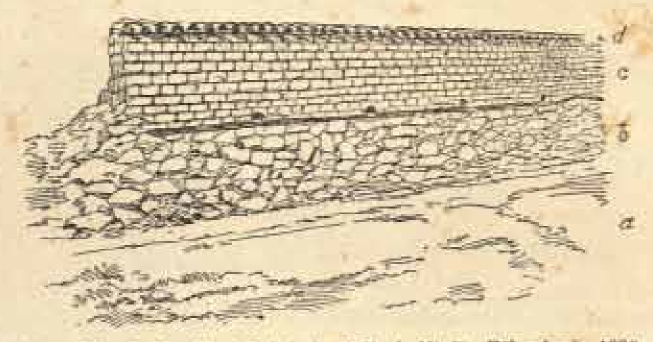
lage; celui-ci, pendant des milliers d'années, reste fidèlement attaché aux méthodes de travail qu'il a reçues de ses pères et ne se résout à les modifier que lorsqu'il s'est produit autour de lui quelque grand changement industriel qui lui fournit, en abondance et à bon marché, des matériaux autres que ceux dont il s'était servi jusqu'alors. Le cas ne s'était présenté ni dans l'antiquité, ni au moyen âge, ni dans les temps modernes. Chez les Grecs anciens, l'art avait marché de progrès en progrès sans que l'industrie innovât et se développât dans la même proportion. Quand Rome fut tombée, ce fut une longue suite d'aventures et de misères; ce fut l'asservissement à un maître étranger, et dans bien des endroits, sous ce dur joug, presque le retour à l'enfance et à la barbarie première. Dans de telles conditions, il a fallu à la race grecque, pour ne point périr, une vitalité singulière; elle a duré, ce qui est merveilleux; mais comment, surtout dans les campagnes, aurait-elle pu avoir assez d'aisance et de liberté d'esprit pour déroger à des habitudes tant de fois séculaires? La maison du paysan est donc toujours restée, en Grèce, pour ce qui concerne la structure de ses murailles, ce qu'elle était déjà avant l'éruption qui a enseveli les maisons préhistoriques de Théra. Il y a deux ans, après avoir étudié, avec M. Dœrpfeld, les ruines de Tirynthe et de Mycènes, je prenais plaisir à regarder, pour faire la comparaison, les villages qui se trouvaient sur notre chemin. Dans ceux qui s'étaient accrochés aux flancs de la montagne, les maisons étaient faites de quartiers et d'éclats de roc noyés dans de la terre; c'était presque les maisons dites cyclopéennes de l'acropole de Mycènes. A Argos et dans les bourgs de la plaine, il y a quelques maisons en briques cuites, avec des toits à double versant couverts de tuiles; mais c'est des maisons neuves, bâties depuis que la Grèce a des usines, des bateaux à vapeur et des chemins de fer. Toutes les maisons pauvres, toutes celles aussi qui datent déjà d'un certain temps, sont en brique crue, avec plinthe lapidaire, et à toit plat. Dans les murs de clôture qui entourent les jardins, les carreaux d'argile restent à découvert; sur les parois des habitations ils sont cachés sous un crépi de chaux. Quant aux chaînages de bois, je n'en avais pas aperçu dans ces villages; mais je les rencontrais à Nauplie même, dans ces demeures urbaines construites en moellons, et, quelques semaines plus tard, je devais les retrouver en Troade. Voici, par exemple, une rue d'*Es-Ineh* dont M. Virchow donne un croquis (fig. 178). Une porte dont tout le cadre est en bois s'ouvre dans un mur de moellons; de longues poutres sont

engagées dans l'appareil, à intervalles irréguliers. Voici à *Edrémit*, l'ancienne Adramyttion, un mur de jardin qui ressemble encore plus aux murs d'Hissarlik (fig. 179). En bas, un soubassement de pierre;



178. — Rue d'Es-Ineh. *Zeitschrift für Ethnologie*, 1890, p. 341.

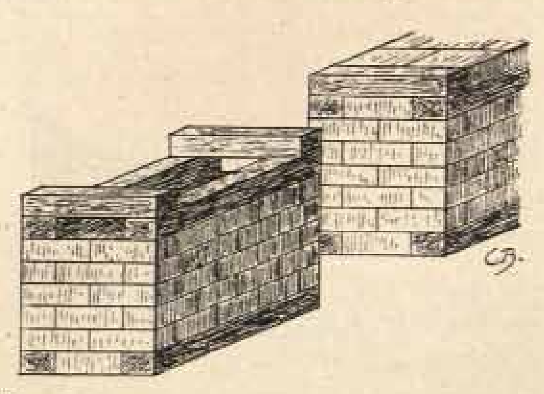
au-dessus de celui-ci, une suite de poutres qui forment comme une assise continue, sur laquelle repose la partie haute de la muraille, toute en briques crues. Le bois a rendu ici un autre service : des bardeaux couvrent la crête du mur; on a dû savoir la protéger ainsi dès la plus haute antiquité.



179. — Mur de jardin à Edrémit. *Zeitschrift für Ethnologie*, 1890, p. 340. *a*, sol naturel; *b*, mur de moellons; *c*, mur de briques *d*, toit de bardeaux.

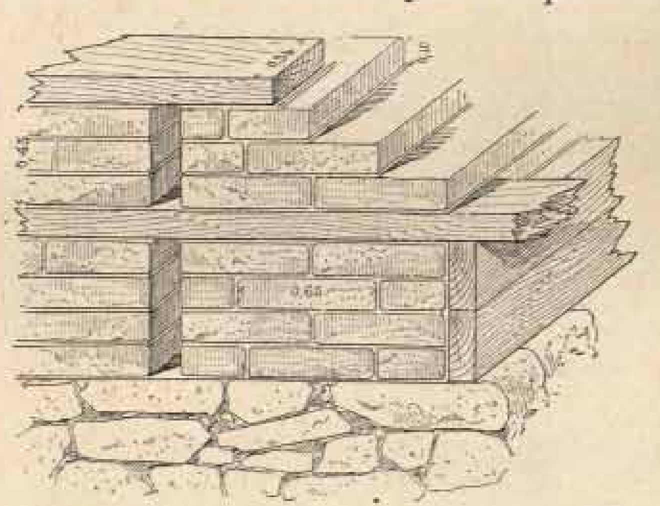
Dans ces exemples, toutes les poutres sont parallèles au sens du mur; mais, à Magnésie du Sipyle, dans la vallée de l'Hermos, M. Babin a vu bâtir une maison dont l'appareil, avec ses poutres entre-croisées dans le sens longitudinal et dans le sens transversal, reproduisait exactement celui des murs de Troie (fig. 180); un massif de blocage servait de fondation à cette façade,

où était réservée la place de la porte. Ajoutez des briques crues qui, là aussi, devaient peut-être fournir toute la portion supérieure de la muraille, et vous aurez un appareil exactement semblable à celui dont M. Durm offre l'image restituée, d'après les relevés qu'il a faits à *Hissarlik* (fig. 181).



180. — Maison en construction à Magnésie. Babin, *Rapport sur les fouilles de Schliemann à Hissarlik*, 1892, fig. 2.

On s'explique aisément à quelles préoccupations obéirent les artisans qui ont inauguré cette pratique des grillages en bois. Ils bâtissaient, presque sans fondations, sur un sol plus ou moins compressible. Les briques crues se compriment très inégalement, sous le poids des couches supérieures, suivant la qualité de l'argile, suivant qu'elles étaient plus ou moins sèches quand elles ont été mises en place. Les poutres insérées dans ce mur rendaient le service de répartir les pressions sur des surfaces plus étendues ; elles prévenaient ainsi les tassements ou du moins elles les rendaient plus réguliers ; elles empêchaient qu'ils ne portassent sur des points faibles, où ils auraient produit quelque accident.

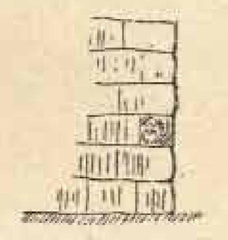


181. — L'appareil restitué du mur de Troie. Durm, *Die Baukunst der Griechen*, 2e édition, p. 28, fig. 19.

Dans la construction en pierre, l'intervention de ces pièces de bois rend encore un autre service. Supposez le mur composé de petits moellons ou de blocs à faces polygonales ; les poutres qui s'y allongent parallèlement au sol donnent au maçon des alignements dont il est difficile de se passer, même pour la plus humble masure ; elles lui permettent de retrouver

cette horizontale que tend sans cesse à lui faire perdre de vue l'irrégularité des matériaux; sans elle, comment placer d'aplomb les baies ouvertes dans la muraille et le toit qu'elle supporte? C'est cet office que rempliront plus tard des assises de brique cuite interposées, à différentes hauteurs, dans le blocage ou le moellon; le constructeur romain a souvent recours à cet expédient, qui, aujourd'hui encore, est d'un usage courant là où le maçon n'emploie que des matériaux mal définis et d'un faible échantillon.

Le grand défaut du procédé auquel s'était arrêté le constructeur mycénien, c'est que ce procédé rend solidaires les uns des autres des éléments qui n'ont pas même durée. Dès qu'il n'est plus protégé par un enduit ou par une couche de peinture, le bois pourrit et se réduit en poussière. Quand c'est dans la brique crue que se croisent les poutres, l'inconvénient est peu sensible; l'ensemble des carreaux d'argile forme une masse compacte, où se creusent, à mesure que le bois disparaît, des trous comme ceux que nous avons vus à Hissarlik; mais la solidité du mur n'est pas compromise. Il en est autrement dans la construction en pierre, là surtout où, comme dans les bâtisses de Mycènes et de Tirynthe, le mortier est de mauvaise qualité. Lorsque, par la lente destruction d'une poutre, un vide s'est produit, la pierre qui se trouvait placée au-dessus bascule, et toute la partie supérieure du mur s'incline, quand elle ne s'écroule pas. C'est ce que l'on observe, à Mycènes, dans le mur du palais de l'Acropole (fig. 182).





182. — Profil d'un mur du palais de Mycènes. État ancien et état actuel. Babin, *Rapport*, fig. 3.

Malgré ce danger, on trouvait à ce procédé de tels avantages d'exécution rapide et de solidité apparente, qu'il paraît être resté en usage bien après la fin de la période mycénienne. Homère, montrant Poseidon qui détruit le rempart que les Grecs ont élevé en avant de leurs vaisseaux, dit que le dieu « jette à la mer toutes ces fondations, faites de troncs d'arbres et de pierres, que les Achéens avaient construites au prix d'un dur travail[1] ». Euripide de même, quand il décrit le mur de Thèbes se bâtissant au son de la lyre et des chants d'Amphion,

1. *Iliade*, XII, 28-29.

« On verra, dit-il, obéir à sa voix les pierres des fondements, dociles à la magie de la musique, et les arbres qui abandonneront le sol maternel; facile sera la besogne pour les mains des ouvriers[1]. » Pour s'exprimer ainsi, il faut que les deux poètes, aussi bien celui du cinquième siècle que le chantre épique, aient eu sous les yeux des murs construits de cette façon, en pierre et en chaînages de bois.

Dans les constructions en pierre, les poutres horizontales ne sont pas disposées aussi régulièrement que dans ces massifs d'argile où elles dessinent une sorte de châssis, sur lequel on comptait pour donner à la muraille une plus grande force de résistance. C'est ainsi que, dans le mur du palais de Mycènes (fig. 177), les pièces de bois paraissent avoir été placées selon le caprice de l'ouvrier. L'une d'elles a laissé sa trace à 85 centimètres au-dessus du sol, et l'autre se trouvait à 60 centimètres du haut[2]. Ce n'est plus là ces intervalles fixes que l'on a observés à *Hissarlik*; mais, d'autre part, il y a ici une précaution qui témoigne du soin avec lequel a été exécuté le travail. Sur la face supérieure de plusieurs blocs de grès qui gisent à terre, face qui n'a été que grossièrement piquée, on remarque une bande plane, bien dressée à l'outil. Chaque bloc porte, au milieu de cette bande, un trou rectangulaire, profond de 6 à 8 centimètres, qui n'a pu servir qu'à recevoir une cheville dont l'autre bout entrait dans le madrier. La liaison ainsi établie entre le grès et le bois devait ajouter à la force du mur, pour tout le temps du moins que le bois se maintenait en bon état[3].

Ce mur forme comme la transition entre l'appareil en petits matériaux surmontés de brique crue, qui est seul employé à Troie ainsi que dans le palais de Tirynthe, et cet appareil en matériaux de grande et de moyenne dimension que l'on rencontre dans les enceintes des cités de l'Argolide, dans le couloir et dans le dôme des tombes à coupole de Mycènes et d'Orchomène. Il semble avoir été fait, à Mycènes, dans l'édifice royal qui couronne le mamelon de l'Acropole, un moindre emploi de la brique qu'à Troie et même qu'à Tirynthe; on n'en trouve plus en place; mais l'abondance des débris de brique qui jonchaient le sol, dans la grande salle que l'on appelle le *mégaron*, semble indi-

1. Ces vers ont été récemment retrouvés sur un papyrus, en Égypte. Voir Weil, *Nouveaux fragments de l'Antiope d'Euripide*, dans *Journal des Savants*, 1891, p. 536-537.

2. Tsoundas, Πρακτικὰ τῆς ἀρχαιολογικῆς ἑταιρίας, 1886, p. 72-73.

3. Tsoundas, Πρακτικά, 1886, p. 65.

quer que ce mur avait toute sa partie haute faite de carreaux d'argile[1]. En revanche, on y trouve, dans le voisinage du sol, des pierres de taille d'un assez fort échantillon; l'une d'elles a jusqu'à 1^{m},35 de long. Par leur grosseur et par les façons qu'ils ont reçues, les blocs de grès que renferme ce pan de mur (fig. 177) rappellent les blocs de calcaire qui forment la partie apparente de la muraille, soit dans les tombeaux de la ville basse, soit à la Porte aux Lions, ce qui donnerait à penser que les restes du palais appartiennent au même temps que ces sépultures monumentales et que les parties de l'enceinte où l'horizontalité des assises est le mieux marquée.

La construction en grand appareil se laisse mieux étudier à Mycènes que partout ailleurs. L'enceinte y a un plus ample développement que dans les autres acropoles de l'Argolide. Pendant le cours de la période préhistorique, Mycènes a été une vraie capitale, et cette ville a conservé de l'importance jusqu'au cinquième siècle. Il peut donc y avoir lieu de distinguer là entre l'œuvre de différentes époques. Il n'en est pas de même pour des forteresses telles que Mideia et Tirynthe. La première était posée trop haut, sur la pointe d'un pic dont l'accès était très difficile; la seconde, au contraire, située au milieu de la plaine, risquait toujours d'être entourée et bloquée par l'ennemi. Elle n'avait, pour la défendre, que l'épaisseur et l'élévation de ses murailles; mais celles-ci n'enveloppaient qu'une surface très restreinte, qui ne donnerait jamais abri qu'à une population peu nombreuse. Mideia et Tirynthe étaient donc condamnées à ne jouer qu'un rôle très secondaire. Grâce à la prouesse guerrière de tel ou tel chef de bande, elles ont pu avoir leur jour de prospérité, de puissance même; mais, dès que le pays se peuplerait, la prépondérance devait passer à des cités dont la position serait mieux choisie, telles qu'Argos et Mycènes, et c'était là seulement, dans ces centres où seraient groupés plus de bras et plus de ressources, que se ferait sentir ce progrès qui, de génération en génération, met au service de besoins nouveaux des procédés plus savants et des formes d'art plus libres.

Les explorateurs qui ont étudié l'enceinte de Mycènes y ont distingué trois systèmes d'appareil, l'*appareil cyclopéen*, l'*appareil à assises réglées*, et l'*appareil polygonal*. Nous avons donné des échantillons de ces trois genres d'appareil (fig. 92, 93, 94).

Si l'on compare le mur de Mideia et le *Trésor d'Atrée*, le second

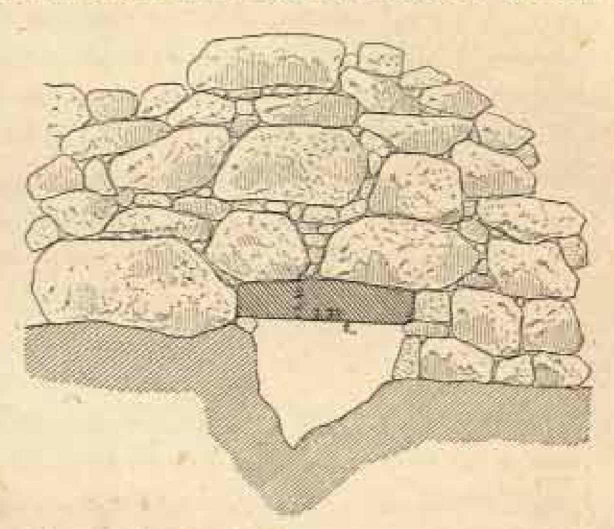
1. TSOUNDAS, Πρακτικά, 1886, p. 72.

système paraîtra différer beaucoup du premier; mais il y a là plutôt une apparence qu'une réalité.

A tout prendre, des murs de Tirynthe (fig. 71, 72, 78) aux portes du rempart de Mycènes (fig. 97, 98, 99) et aux grandes tombes à coupole (fig. 118, 120, 121), le procédé de construction demeure le même, dans ce qu'il a d'essentiel et de caractéristique. Empilées les unes sur les autres, les plaques de calcaire qui couvrent les pentes des monts de l'Argolide donnent d'elles-mêmes des assises presque horizontales: les ouvriers qui ont bâti les murs de Tirynthe savaient d'ailleurs déjà tailler la pierre, quand ils avaient quelque motif pour prendre cette peine. Les faces externes de beaucoup de blocs ont subi un certain ravalement, et les blocs d'angle ont reçu les façons auxquelles ils devraient d'être propres à occuper la place qui leur était destinée. Il ne fallait qu'un léger surcroît d'effort pour mettre partout, dès qu'on le voudrait, au lieu de ces polyèdres irréguliers que l'on avait employés tout d'abord, des parallélipipèdes rectangles dont la forme était déjà souvent comme ébauchée dans le quartier de roc. L'appareil où toutes les pierres étaient de même coupe et de dimensions à peu près égales faisait plaisir à l'œil; il donnait l'impression d'un ordre conçu par l'esprit et réalisé par l'habileté professionnelle de l'artisan. Il avait, en même temps, l'avantage de fournir un mur dont le champ, plus lisse, offrait moins de prise à l'assiégeant; celui-ci n'y trouvait pas les mêmes saillies où accrocher ses mains, les mêmes fentes profondes où introduire la pointe du pied. L'escalade devenait plus malaisée. Voilà comment la tendance à l'horizontalité des assises, qui se laisse deviner par endroits, dans le mur de Mideia (fig. 176), est déjà très sensible, presque partout, dans le mur de Tirynthe (fig. 172). A Mycènes, si cette tendance s'accuse plus nettement encore, là même où l'aspect est le plus rustique (fig. 92), l'appareil à joints horizontaux et verticaux y paraît seul dans les portions de l'enceinte qui, étant les plus exposées, devaient être les mieux fortifiées, dans le voisinage des deux portes et dans l'espèce de bastion qui fait un ressaut si marqué au milieu du front sud-est (fig. 90); mais ce qui donne à penser que ces parties de la muraille peuvent être contemporaines de celles où la construction est beaucoup plus grossière, c'est le fait, constaté par Steffen, que, sur certains points, des blocs oblongs, tout semblables à ceux qui forment les lits d'assises les mieux réglés, se trouvent placés en dessous de morceaux d'appareil cyclopéen. Sur la face nord-est de la citadelle, la crête du rocher, sur laquelle reposait le pied du rempart, était coupée

par une entaille profonde. Pour donner une base solide au pan de mur qui serait bâti au-dessus de cette brèche, l'ouvrier jeta d'un bord à l'autre de la fente, comme un pont, une poutre de pierre très bien équarrie, et ce qui la surmonte, c'est un entassement de blocs à peine dégrossis, où les vides sont remplis, comme à Tirynthe, par des pierres beaucoup plus petites (fig. 183)[1].

C'est donc les mêmes ouvriers qui ont exécuté l'appareil cyclopéen et l'appareil régulier; celui-ci est déjà comme en germe dans celui-là et tend à s'en dégager, vers le temps où se bâtirent les murs de Tirynthe. La maçonnerie des portes de la citadelle mycénienne forme la transition entre les deux systèmes. Le second atteint sa perfection dans les tombes à coupole et particulièrement dans celle de toutes où la construction a été le plus soignée, dans le prétendu *Trésor d'Atrée*. Les faces verticales et horizontales des pierres y ont été assez bien dressées pour qu'il n'y ait plus besoin de les relier par un mortier d'argile; mais ce mortier, on s'en est encore servi, en y mêlant, ce semble, un peu de chaux, pour cacher, après la mise en place, ceux des points où l'on n'avait pas obtenu un rapprochement assez étroit[2]. Là les joints tombent presque toujours vers le milieu des pierres de l'assise inférieure, disposition qui ajoute beaucoup à la solidité de la bâtisse. Dans ces blocs, le rapport de la hauteur à la longueur varie; il est, en moyenne, comme un est à trois, à quatre ou même quelquefois à cinq. C'est, avec une moindre précision de la taille et du ravalement, à peu près les mêmes proportions que dans ce que l'on appelle parfois l'*appareil hellénique*, dans celui des murs de Messène; c'est presque l'*isodome* de Vitruve, et cependant les ouvriers qui ont exécuté ce travail ont

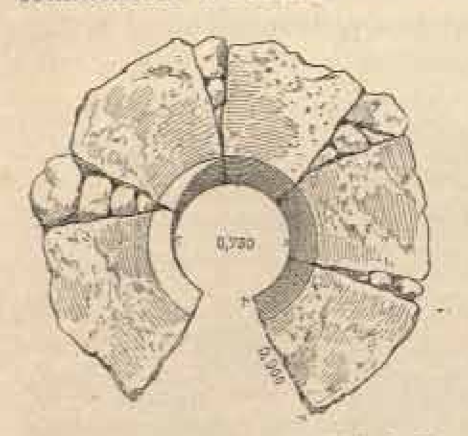


183. — Mycènes. Portion du mur nord-est de l'acropole. Steffen, *Karten von Mykenai, Text*, p. 23.

1. Steffen, *Karten, Text*, p. 23.

2. Fr. Thiersch, *Die Tholos des Atreus zu Mykenæ*, p. 177-178 (*Athenische Mittheilungen*, 1879, p. 177-182.)

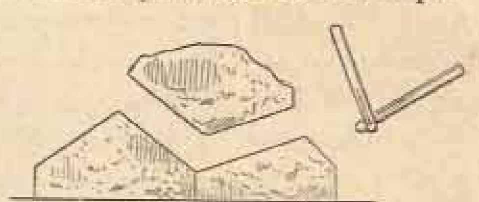
fait leur éducation à l'école de ceux qui ont bâti les murs de Tirynthe. Voici un indice qui témoigne de cette transmission, de cette persistance des méthodes. Prenez une de ces couronnes dont la superposition constitue la coupole des grands tombeaux; les pierres dont se compose chacune d'elles n'ont pas leurs côtés rectilignes dans le prolongement des rayons qui, du centre, viendraient tomber sur les points de la circonférence où se rencontrent deux des pièces d'un même anneau; du moins, ces côtés ne gardent cette direction que dans une très faible partie de leur longueur, tout près du bord interne de la bague (fig. 184). A quelques centimètres de ce bord ces côtés commencent à s'écarter l'un de l'autre, de manière à laisser entre eux un intervalle en forme de triangle très allongé. Dans ces triangles, on a logé de gros cailloux; c'est comme autant de coins enfoncés dans la maçonnerie, qui doivent empêcher les carreaux de se déplacer dans le sens du plan d'horizon. Nous ne discuterons pas ici la question de savoir si, par une autre coupe de pierre, on aurait donné à cet ensemble plus ou moins de solidité; mais nous avons appelé l'attention sur cet arrangement, pour montrer que là, dans l'édifice que l'on peut regarder comme le chef-d'œuvre de l'architecte mycénien, celui-ci a encore usé d'un procédé qui semble avoir quelque chose de tout à fait grossier. Les vides qu'il avait ménagés dans l'appareil déjà savant de son dôme majestueux, il les a remplis d'éclats de roche; n'est-ce pas ainsi que s'y prenaient les plus anciens de ses devanciers, ceux que l'antiquité appelait les Cyclopes, quand ils voulaient boucher les trous qui se creusaient partout, dans le rempart de Tirynthe, entre les blocs énormes qu'ils avaient arrachés à la montagne, les uns tout à fait bruts, les autres à peine touchés par l'outil?



184. — Mycènes. Tombe à coupole dite le *Trésor d'Atrée*. Plan de la dernière assise du dôme, vue sur son lit de dessous. *Expédition de Morée*, pl. LXVI, fig. 4.

L'appareil à lits d'assises réglés n'est donc que le développement, le perfectionnement de l'appareil dit cyclopéen; les murs exécutés dans ces deux systèmes appartiennent sûrement à la période mycénienne. Au contraire, le doute est permis pour ce qui est de l'appareil polygonal. A première vue, celui-ci (fig. 94) a l'air de ressembler beaucoup

à l'appareil cyclopéen (fig. 92); il paraît en être plus près que l'appareil à assises horizontales (fig. 93); mais c'est là une pure illusion. Dans le premier système les matériaux sont vraiment irréguliers; au contraire, dans le troisième, l'irrégularité n'est qu'apparente; il y a quelque chose de très voulu dans l'arrangement de tous ces blocs dont la rencontre dessine, sur le parement du mur, un réseau de polygones inégaux et dissemblables. Pour que les angles rentrants s'adaptassent exactement aux angles sortants des pierres contiguës, il a fallu toute l'application d'une main déjà très habile à tailler la roche; il a même fallu, semble-t-il, l'intervention du compas ou plutôt de l'instrument très simple que nos maçons appellent fausse équerre ou *sauterelle* (fig. 185)[1]. Les joints ont une finesse à laquelle ils n'atteignent pas plus dans l'appareil du second que dans celui du premier type : dans l'un comme dans l'autre, les faces opposées n'ont qu'un contact très imparfait : il reste toujours entre elles un creux à combler avec de l'argile ou avec des tampons de pierre. Il n'en est pas de même dans l'appareil polygonal. Le morceau le plus considérable que l'on en voie à Mycènes, c'est le revêtement de la tour du sud-ouest (fig. 90, pl. IX). Front principal et petits côtés du bastion, tout y est exécuté dans ce système. Du haut en bas de ce grand pan de mur, pas un joint qui bâille; entre les blocs, ni mortier, ni cailloux. Sur ce massif si bien agencé, le temps n'a pas eu plus de prise que n'en aurait eu jadis l'ennemi, si c'eût été là qu'il eût donné l'assaut. Le rempart a, en ce lieu, une élévation verticale de dix mètres; il est loin d'être aussi bien conservé dans les parties attenantes de la courtine, qui sont de type cyclopéen.



185. — Les pierres polygonales et la fausse équerre. Durm, *Die Baukunst der Griechen*, fig. 16.

L'appareil polygonal ne se montre que sur trois points de l'enceinte, et, là où il y figure, c'est toujours à côté ou au-dessus des deux autres systèmes; ce n'est jamais en dessous d'eux, ce dont il est permis d'inférer que sa présence correspond toujours à quelque reconstruction partielle; ici on aura voulu rectifier le tracé du mur; ailleurs il aura fallu fermer une brèche que la guerre y avait ouverte. Steffen

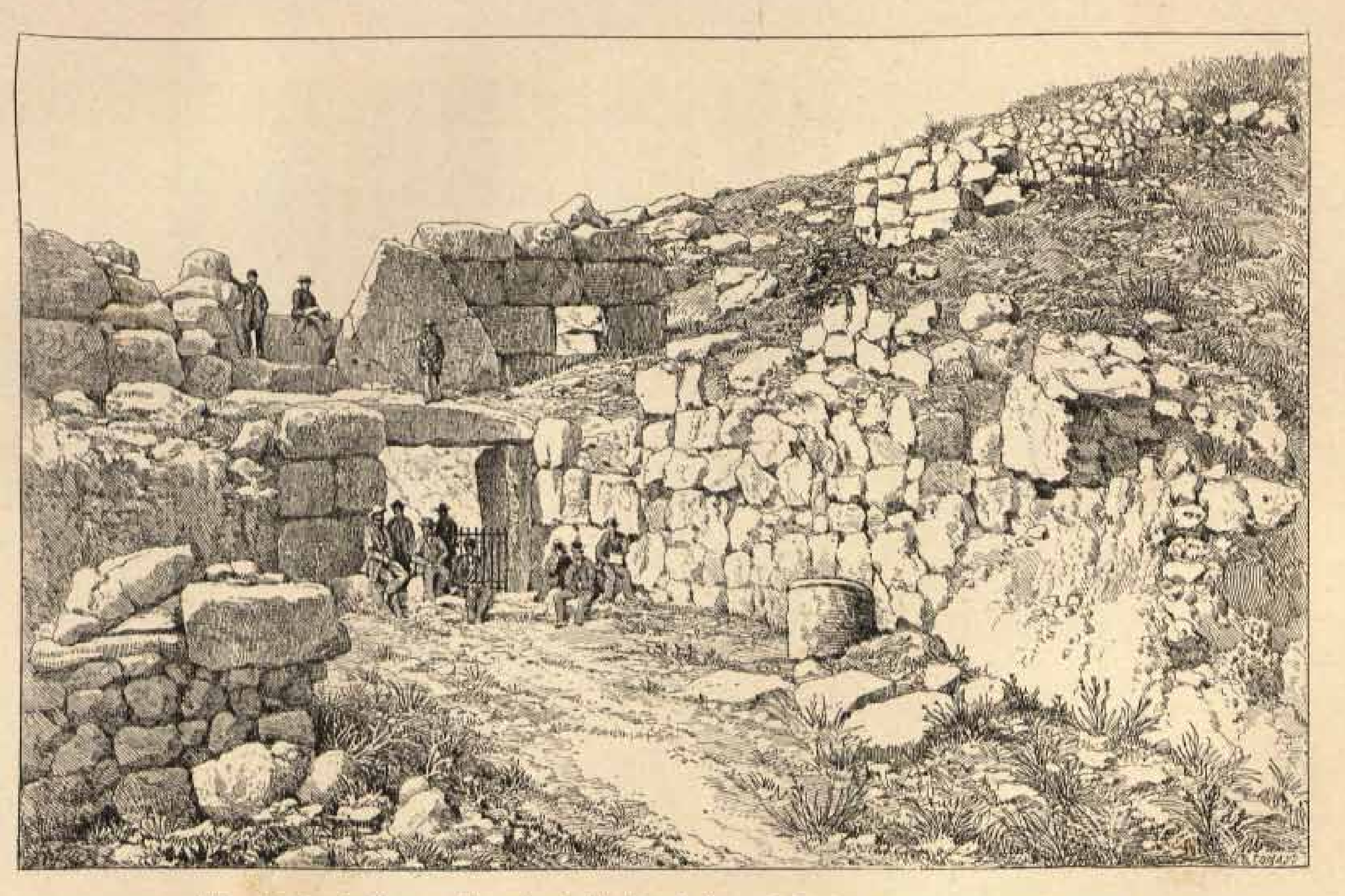
1. C'est un instrument de ce genre qu'Aristote a peut-être en vue là où il parle de « la règle de plomb des maçons lesbiens, qui s'adapte à la forme de la pierre et ne reste pas inflexible » (*Morales à Nicomaque*, V, x, 7, éd. Didot).

incline à penser que la portion du rempart qui s'arrondit autour des tombes de l'acropole date du moment où le cimetière royal devint une sorte de sanctuaire, consacré à la mémoire des glorieux ancêtres; pour donner à cet enclos une forme régulière, on aurait alors changé la direction de la muraille, qui, auparavant, se raccordait avec la Porte aux Lions sans décrire cette ligne convexe[1]; or c'est là justement un des endroits où l'on rencontre l'appareil polygonal. Les gravats que Schliemann a rejetés en dehors, par-dessus la crête du mur, ne permettent pas de constater jusqu'où se prolongeait ce genre de travail; mais on le voit commencer vers le nord de cette courbe et se perdre sous l'amas de décombres. Enfin, il n'y a pas trace de cet appareil dans les tombes de la ville basse, où il aurait été si bien à sa place dans ces murs des couloirs d'approche qui avaient un lourd poids de terre à supporter. Ce qui semble résulter de ces observations, c'est que cet appareil n'est contemporain ni du premier ni même du second système. Comme le prouvent nombre d'exemples, il a été employé, au cours de l'âge historique, dans les murs d'enceinte et dans les murs de soutènement, là où l'on désirait obtenir une solidité exceptionnelle[2]; c'est à ce titre que nos ingénieurs en font, aujourd'hui encore, un assez fréquent usage. L'histoire ne fournit pas de données qui permettent d'assigner une date aux retouches qu'a subies l'enceinte de Mycènes; mais elles ne peuvent appartenir qu'aux derniers temps de la période mycénienne, à moins encore qu'elles ne soient postérieures au retour des Héraclides. Quand Mycènes élevait au sommet de son acropole, sur les ruines du palais de ses antiques souverains, le temple d'ordre dorique dont les restes ont été dégagés par les dernières fouilles, elle n'était pas si déchue que, menacée par la puissance croissante d'Argos, sa redoutable voisine, elle n'ait dû plus d'une fois se préoccuper de remettre ses défenses en état et d'en fortifier les parties les plus faibles. Qui sait même si ce n'est pas au cinquième siècle que ces réparations furent entreprises, à la veille de la guerre où Mycènes devait succomber?

Si vous longez à l'extérieur l'enceinte de Mycènes, sur les 925 mètres de développement qu'elle présente, vous en compterez

1. Steffen, *Karten, Text*, p. 23.

2. M. Heuzey a été des premiers à montrer que, dans des constructions qui ne remontent pas à une haute antiquité, dans les enceintes des villes de l'Acarnanie, on avait employé simultanément l'appareil à lits réglés et l'appareil polygonal, ce dernier reposant souvent sur les assises horizontales (*le Mont Olympe et l'Acarnanie*, 8°, 1860, p. 322 et 368, pl. 6 et 9).



186. — Mycènes. La Porte aux Lions. Vue de l'intérieur de l'acropole. D'après une photographie de Dœrpfeld.

environ 130 où l'appareil est en assises réglées et 70 où il est polygonal; 66 mètres de mur sont cachés derrière les déblais des fouilles de Schliemann. Quel que soit là le caractère de l'appareil, c'est donc de beaucoup le cyclopéen qui tient le plus de place. C'est lui d'ailleurs qui partout constitue le corps même du rempart. Pierres de taille oblongues et enchevêtrement de polyèdres à joints serrés, tout cela n'est qu'une mince chemise qui garnit la face de la muraille; par derrière, vous retrouvez toujours la même maçonnerie en grands blocs à peine taillés. L'appareil cyclopéen, c'est celui que l'ouvrier de cette époque emploie toutes les fois que quelque raison sérieuse ne le force pas à changer ses habitudes. Voici la Porte aux lions, vue du dedans de la citadelle (fig. 186). En arrière des assises horizontales, qui jadis étaient seules visibles du dehors, vous apercevez aujourd'hui les blocs irréguliers dans l'épaisseur du mur de façade, où s'ouvre la baie (fig. 99); vous les retrouvez encore sur les deux côtés du passage auquel cette porte donne accès.

Dans un tel système de construction, les murs ne pouvaient manquer d'avoir une grande épaisseur. Celle qu'ils offrent à Tirynthe est vraiment étonnante. Elle est, en moyenne, de 7 à 8 mètres, et elle atteint jusqu'à 14 mètres sur le front méridional, là où la muraille renferme des galeries et des casemates. A Mycènes, l'épaisseur moyenne du rempart est, d'après Schliemann, de 4m,80[1]; Steffen dit de 3 à 7 mètres[2]; mais il remarque que, dans certains endroits, par exemple sur la face sud-est, le mur, beaucoup moins bien conservé, paraît avoir formé un massif bien plus épais; il y aurait eu là des chambres et des couloirs du genre de ceux qui subsistent à Tirynthe. D'ailleurs, dans toutes ces constructions, la largeur de la muraille varie suivant que, pour telle ou telle partie de l'ouvrage, on se trouvait disposer de blocs plus ou moins gros.

On ne s'étonnera pas que les ouvriers qui exécutaient ce travail aient acquis l'habitude de manier avec aisance des poids considérables. S'il y a, dans le mur de Tirynthe, des pierres dont l'énormité émerveillait Pausanias, c'est ailleurs, dans des édifices qui portent la marque d'un art déjà plus avancé, que ces mêmes ouvriers ont donné des preuves encore plus surprenantes de leur puissance servie par une singulière habileté. Certaines pierres taillées, qu'ils ont fait entrer dans leurs constructions les plus soignées, sont encore plus colos-

1. SCHLIEMANN, *Mycènes*, p. 81.
2. STEFFEN, *Karten*, *Text*, p. 25.

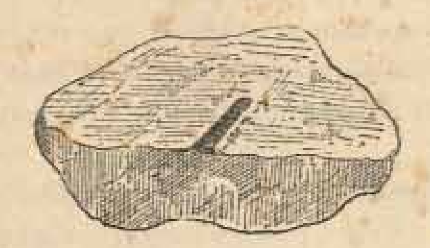
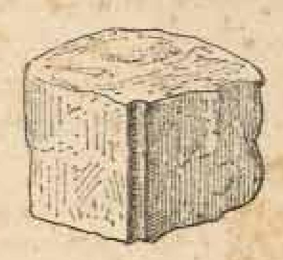
sales que les plus gros quartiers de roc du rempart de la plus vieille citadelle. Le linteau de la Porte aux lions a 5 mètres de long, 2m,50 d'épaisseur et, au milieu, plus d'un mètre de haut (fig. 99); on en a évalué le volume à 12,5 mètres cubes, qui, étant donnée la densité de la roche, pèseraient environ 30000 kilos; mais la plus grande pierre que l'architecte ait jamais employée en Grèce, c'est l'une des deux gigantesques poutres de pierre qui couvrent le passage par lequel on accède à la pièce principale du Trésor d'Atrée; c'est celle qui est placée dans l'intérieur de la bâtisse. Elle a près de 9 mètres de long, 5 mètres d'épaisseur et 1 mètre de hauteur. C'est 45 mètres cubes de conglomérat calcaire, qui représentent un poids approximatif de 120000 kilogrammes[1]. Les sujets d'Agamemnon ne connaissaient ni le cric ni la poulie; ils ne devaient user que de la plus élémentaire de toutes les machines, du levier. Comme en Égypte et en Assyrie, c'est à force de bras et de cordes que l'on a dû traîner ce bloc prodigieux depuis la carrière jusqu'à pied d'œuvre, pour l'élever ensuite en le faisant monter lentement, à l'aide de rouleaux, sur un de ces plans inclinés dont la trace a été retrouvée dans certains édifices de la vallée du Nil[2].

M. Dœrpfeld fait, à propos des constructions de Tirynthe, une observation qui témoigne de la variété des moyens dont l'ouvrier disposait dès lors pour se procurer des matériaux appropriés au rôle qu'il avait à leur prêter. Dans la carrière, on se servait, dit-il, selon toute apparence, de coins en métal, ou simplement de pics, pour détacher les blocs; mais, lorsqu'on s'attaquait à une couche très dense, on usait encore d'un autre procédé, ainsi que l'attestent des trous forés dans quelques-uns des blocs de la muraille. Deux de ces pierres sont représentées ici (fig. 187 et 188). Dans la première, le trou est situé au milieu de l'une des faces; dans l'autre, il se trouve juste sur un angle. Comme les trous pratiqués pour les gonds dans les blocs des antes, ceux-ci devaient être forés avec des tarières creuses; après le forage, on les comblait avec des baguettes de bois; ces baguettes étaient ensuite arrosées, se gonflaient en s'humectant et faisaient éclater la pierre.

A partir du cinquième siècle avant notre ère, ces tombeaux et ces remparts étaient déjà des ruines; les cités auxquelles ils avaient appartenu jadis étaient détruites. Comment s'expliquer qu'ils soient restés debout, fièrement campés sur le roc, quand il n'y a plus pierre

1. G. Richard Lepsius, *Griechische Marmorstudien*, p. 122 (4°, Berlin, 1890).
2. *Histoire de l'Art*, t. I, p. 524-525.

sur pierre de tous ces temples et autres monuments que Pausanias vit à Argos? Ce qui a fait durer ainsi jusqu'à nos jours l'œuvre de l'architecte mycénien, c'est la grosseur et surtout l'irrégularité des matériaux dont il s'est servi. Pour en faire remploi, il aurait fallu renouveler l'effort que s'étaient imposé les fondateurs des vieilles acropoles. Cet effort, on aurait pu le tenter si l'on s'était trouvé en présence de pierres toutes prêtes à entrer dans les constructions nouvelles; mais, du moment où il fallait façonner à l'outil ces quartiers de roc brut, pourquoi aurait-on pris la peine de les arracher du mur où ils formaient un enchevêtrement difficile à détruire? N'était-il pas plus simple d'aller tout droit à la carrière voisine et d'en tirer des matériaux auxquels on donnerait d'emblée la forme et les dimensions voulues? Plus tard, quand fut morte la civilisation antique et que lui eurent succédé des générations besogneuses, qui vivaient des

187 et 188. — Tirynthe. Pierres avec trou foré. Schliemann, *Tirynthe*, fig. 133 et 134.

miettes du passé, ce que le maçon recherchait pour en tirer parti dans ses pauvres bâtisses, c'était ce qui s'offrait à lui de plus aisément maniable, la brique cuite, le moellon piqué, la pierre taillée d'un faible échantillon. Partout, à Argos même et dans les villages de la plaine, on aperçoit, engagés dans les murs des églises et des maisons, les débris des édifices helléniques, d'édifices dont nous ne saurions même plus aujourd'hui indiquer l'emplacement probable, tandis que les murailles de Tirynthe et de Mycènes continueront, pendant bien des siècles encore, à donner une haute idée de la puissance du peuple qui a bâti là pour l'éternité.

Là où, comme dans les enceintes de l'Argolide et dans les plus importantes des tombes à coupole, toute la construction était en grands matériaux, il n'y avait point place pour le bois; celui-ci n'y donnait que les ais et les vanteaux des portes. Peut-être aussi, dans les citadelles, servait-il à couvrir la plate-forme des tours et à garnir d'un parapet le haut de la courtine; à Troie, l'incendie a partout laissé sa

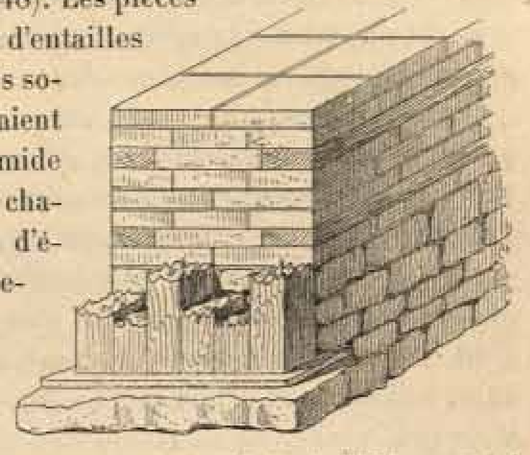
trace sur la crête du rempart. Là, au contraire, où dominaient les moellons et la brique crue, le bois avait bien d'autres services à rendre. On recourait à lui d'autant plus volontiers que l'habitude de le manier remontait plus haut. Ici, comme dans tous les pays où le bois ne manque pas, la cabane, bâtie en troncs et en branches d'arbres, avait pû être une des premières formes de la maison. Là même où celle-ci, dès l'origine, avait eu des murs en pisé ou en moellons, le bois avait servi à soutenir et à composer les toitures ainsi qu'à ménager, en avant de la porte, des abris couverts. L'habitation gardera donc toujours à Tirynthe et à Mycènes, alors même qu'elle sera devenue, dans le palais des princes, un ample et spacieux édifice, certains traits qui rappelleront les modes primitifs de construction, ceux dont nous avons eu déjà l'occasion de donner maints exemples, empruntés aux pays où ils sont restés seuls en usage, grâce à l'abondance exceptionnelle du bois[1]. Il y avait là des pratiques bien des fois séculaires, dont la persistance spontanée a dû être pour beaucoup dans la part que l'architecte n'a pas cessé de faire au bois, alors même que les ouvriers dont il disposait étaient le plus adroits à tailler la pierre.

S'il y a, dans tous les bâtiments, une partie vulnérable, qui ait besoin, plus qu'aucune autre, d'être protégée contre l'action des intempéries et contre le danger des chocs éventuels, c'est la tête du mur, là où il se termine par trois côtés libres, comme dans le jour des portes et dans un portique qui ne règne que sur trois faces d'une cour. Ce mur est-il en pierre de taille, rien de plus aisé que de lui donner, sur ce point, la solidité nécessaire; il suffit de placer là des blocs plus épais que ceux qui forment le corps de la muraille; on obtient ainsi ce renforcement de la saillie que l'architecte grec appelait la *parastade* et le romain l'*ante;* mais, avec des carreaux d'argile séchés au soleil ou avec des moellons, il est plus difficile de dresser, là où s'arrête le mur, un pilier à faces fermes et lisses, qui soit intimement uni avec la maçonnerie à laquelle il sert de cuirasse. Il y a une solution du problème, celle qui paraît avoir été adoptée au palais de Cnosse[2] : c'est de planter en avant du mur des montants de pierre qui soient assez massifs pour résister à tous les agents de destruction; mais cette solution suppose chez l'ouvrier

1. *Histoire de l'Art*, t. V, fig. 43, 44, 249, 250, 251, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 319.
2. *Histoire de l'Art*, t. VI, p. 459 et fig. 172.

l'habitude de débiter la pierre par gros quartiers, habitude qui ne saurait être très répandue là où le constructeur ne met guère en œuvre que de très petits matériaux. De pierres qui comptent par leurs dimensions, il n'y en a guère à Troie qu'une ou deux, des pierres de seuil. Le bois au contraire, on était accoutumé à l'employer en poutres longues et puissantes, ne fût-ce que pour les plafonds; c'était un jeu pour le charpentier que de tailler des poteaux qui eussent la hauteur de la maison et qui recouvrissent l'extrémité libre du mur.

Ces poteaux, on en a retrouvé en place les restes carbonisés, à l'entrée du palais (Pl. I, A et fig. 48). Les pièces de bois étaient fixées, à l'aide d'entailles où leur pied s'engageait, sur des socles de pierre qui les empêchaient d'être en contact avec le sol humide (fig. 189). Il y en avait là six, chacune d'environ 25 centimètres d'équarrissage, qui formaient un revêtement sous lequel était cachée toute la face externe du mur, dont l'épaisseur était de 1^{m},45. Ces montants verticaux remplissaient encore une autre fonction. Par en haut, ils devaient s'assembler avec les solives de la toiture, et ils donnaient à celles-ci un point d'appui solide.



189. — Troie. Ante restituée de l'édifice marqué A dans la planche I. Babin, *Rapport*, fig. 4.

Si à Tirynthe et à Mycènes on s'est servi du bois, comme en Troade, pour habiller la tête du mur, c'est peut-être, en partie, à cause du profit que l'on tirait de ces assemblages pour assurer à la charpente du comble une assiette plus ferme; c'est aussi que le travail se faisait plus vite avec le bois. Sans doute, en Argolide, on savait employer la scie pour dresser les surfaces de la pierre. Les blocs qui formaient le socle des antes portent la marque des morsures de cet instrument; mais la scie alors en usage ne ressemblait pas à celle que manient, sur nos chantiers, les scieurs de long. La scie de l'ouvrier mycénien ne pouvait être qu'une sorte de couteau de bronze, qu'il saisissait fortement par le manche et avec la pointe du quel il pratiquait son entaille; il la faisait jouer en s'aidant d'un sable très mordant, tel que l'émeri, mouillé d'eau. Sur plusieurs des pierres de Tirynthe et aussi

sur quelques-unes de Mycènes, on peut mesurer la largeur de l'entaille pratiqué avec la scie; elle n'est que de deux millimètres. Dès que la pierre était entamée de quelques centimètres, on détachait le morceau qui limitait l'entaille et l'on recommençait à scier. Ce sont ces entailles successives qui ont produit les lignes courbes encore visibles sur les pierres[1]. Avec une pareille scie, l'opération devait marcher très lentement; aussi, dans la base d'ante que nous avons reproduite (fig. 84), l'ouvrier n'a-t-il pas pris la peine de dresser tout le champ supérieur du bloc; il en a laissé subsister une partie telle que le pic l'avait sommairement dégrossie; il s'est arrêté aussitôt qu'il a eu ménagé, sur les deux bords de ce socle, la large bande plane dont il avait besoin; ce que le ravalement avait ainsi d'imparfait serait caché par la garniture de madriers.

La pierre joue pourtant ici, dans la composition de l'ante, un rôle plus important qu'à Troie. Là les madriers n'étaient séparés du sol que par des plaques minces de calcaire, vrais éclats de roche plutôt que dalles travaillées (fig. 189). Ici, au contraire, ils s'appliquaient, par en bas, sur un socle formé soit de plusieurs dalles juxtaposées et placées de champ, soit plus souvent d'un bloc unique, socle qui a de 50 à 60 centimètres de haut[2]. Suivant que la roche est plus ou moins dure, le mode d'insertion diffère. Dans le grès qui est plus tendre, on a pu pratiquer avec un ciseau des trous carrés où venait s'engager l'extrémité inférieure du poteau; mais, dans la brèche et dans le calcaire compact, il a fallu forer à la tarière des trous ronds et étroits où entrait une cheville dont l'autre bout était enfoncé dans le montant (fig. 84). Ces dés faits d'une pierre de choix se trouvent aussi bien à Mycènes qu'à Tirynthe[3].

L'ouvrier mycénien aimait à se servir ainsi du bois pour armer la tête de son mur; à plus forte raison devait-il user du même moyen pour constituer le cadre de ses portes. Assembler trois madriers, c'était plus simple que d'appareiller trois blocs qui fussent de taille à fournir des jambages et un linteau. Ce travail, on n'hésitait pas à l'entreprendre dans des cas exceptionnels, quand il s'agissait de la porte d'une citadelle ou de celle d'une tombe royale; mais, dans la maison,

1. Dœrpfeld dans Schliemann, *Tirynthe*, p. 247.
2. Dœrpfeld dans Schliemann, *Tirynthe*, p. 246.
3. A Tirynthe, Dœrpfeld a compté vingt-six de ces pierres d'ante, encore en place dans diverses parties du palais (*Tirynthe*, p. 246). A Mycènes, Tsoundas les signale dans le palais (Πρακτικά, 1886, p. 74); là, les bases étant de grès, tous les trous sont carrés.

le chambranle de toutes les baies et souvent le seuil même étaient en bois. Il n'y de jambages en pierre à aucune des portes du palais de Tirynthe et, près de toutes ces portes, les murs sont calcinés; on ramasse là des débris carbonisés qui ne peuvent être que les restes des madriers ou des troncs d'arbres qui faisaient fonction de jambage[1]. A Mycènes, on observe encore, sur les seuils du vestibule et de la grande salle qui y fait suite, les cavités rectangulaires dans lesquelles était fixé le pied des montants de la porte[2].

Si, par habitude et pour gagner du temps, on continuait encore, quand furent bâtis ces palais, à faire au bois, dans la construction, une place si considérable, ce n'est pas qu'alors le lapicide fût embarrassé pour donner à la pierre, par la taille, toutes les formes qu'il désirait obtenir. Outre le pic et les instruments qui s'en rapprochent, tels que la boucharde, il avait le ciseau, il avait la scie. Les tombes à coupole doivent être contemporaines des palais; de part et d'autre, on a retrouvé les mêmes motifs d'ornement; or, dans les façades funéraires, la décoration est toute en pièces rapportées. Il y avait là de grandes plaques de marbre, qui offraient les coupes les plus variées, mais qui étaient toutes très minces. Pour leur donner, avec un relief très divers et très accentué, une très faible épaisseur, pour les bien ajuster entre elles et sur le mur qu'elles recouvraient, il fallait à l'ouvrier une habileté singulière, et cette habileté n'éclate pas moins dans l'exécution des grands dômes dont le vaisseau spacieux se creusait en arrière de ces devantures. Du décor extérieur il ne reste guère que des fragments épars et des traces de scellement, tandis que l'intérieur des coupoles est assez bien conservé pour que l'on puisse là se rendre un compte exact des procédés du constructeur mycénien. En plan, la coupole est ronde; pour avoir une courbe qui se rapprochât de celle d'un cercle parfait, le maçon, quand il montait ses anneaux superposés, a dû se servir, comme d'une branche de compas, d'un cordeau dont l'un des bouts était attaché à un poteau central, planté en terre, tandis que l'extrémité libre du fil, promenée en tous sens autour de cette tige, donnait le moyen de tracer avec exactitude la circonférence qui limiterait le vide de la chambre. La courbe parabolique que le dôme dessine en hauteur a été obtenue par l'encorbellement des assises; une fois placées les unes au-dessus des autres les pierres de chacune

1. Dœrpfeld, dans Schliemann, *Tirynthe*, p. 260-262.
2. Tsoundas, Πρακτικά, 1886, p. 65 et 66.

des bagues concentriques, on en a abattu les angles, en même temps que l'on donnait aux faces apparentes de tous ces blocs la convexité nécessaire[1].

Par une simple superposition d'assises posées à plat, l'architecte est arrivé ainsi à obtenir les résultats que nous demandons aujourd'hui à la voûte. Le système qu'il a adopté est ingénieux; les défauts en sont pourtant sensibles. Il fallait que, comme la fosse où l'on avait enfoui les corps des plus anciens rois, la chambre où reposait le mort fût cachée sous le sol; on enveloppa donc le dôme de pierraille et de terre; mais celles-ci n'ont pas exercé une pression égale sur tout l'ensemble du massif; il a pu se trouver que la pression fût plus forte sur tel ou tel point; par suite, les assises, qui n'ont point ici entre elles la même solidarité que dans une construction à voussoirs, risquaient de glisser les unes sur les autres. C'est ce qui est arrivé notamment au Trésor d'Atrée. Sur la partie de la coupole qui fait face au *dromos*, des pierres ont été chassées vers l'intérieur par cette pression; si la pression n'a pas été assez violente pour que ces pierres fussent arrachées du mur et précipitées dans le vide, il ne s'en est pas moins produit, de ce côté, une déformation assez marquée[2]. Un autre inconvénient de ce mode d'appareil, c'est qu'il donne au lit supérieur de chaque pierre une coupe trop aiguë, ce qui a pour conséquence de faire éclater l'arête de ce lit. Dans la coupole, tout le long des joints horizontaux, la plupart des blocs ont ainsi un de leurs bords fendu et écorné.

Nous devions signaler ces défauts du système; mais ils sont, tout compte fait, assez légers, puisque, grâce au choix et à l'adroite disposition des matériaux, grâce aussi à cette sorte de bourre compacte que l'on avait répandue et tassée autour de la coque du dôme, tel de ces édifices était encore, vers le commencement de ce siècle, presque intact, et, aujourd'hui même, le voyageur qui en franchit le seuil ne voit pas sans émotion s'arrondir au-dessus de sa tête et se perdre dans l'ombre le berceau de la coupole sous laquelle les chefs achéens de Mycènes ont dû se réunir pour célébrer les funérailles et pour honorer la mémoire de leurs princes, des rois fils d'Atrée.

1. Abel Blouet et Thiersch s'accordent à penser que ce travail de ravalement a été exécuté après le montage des assises. Rien n'aurait empêché de l'entreprendre sur chantier; mais il est raisonnable de supposer l'emploi des procédés les plus simples.

2. Cette déformation est indiquée sur la planche 67 de l'*Expédition de Morée*. Une ligne ponctuée y représente le profil primitif du dôme.

§ 3. — LES FORMES SECONDAIRES

Nous avons dit de quels matériaux le constructeur faisait usage, comment il les assemblait et les appareillait; avant de tenter la restitution des deux principaux types que cet art a créés, nous avons à indiquer comment il a compris certaines formes secondaires qui, par le caractère qu'elles présentent, contribuent plus particulièrement à définir le style et le goût d'une architecture.

a. — Les Portes.

Si l'on compare entre elles les portes subsistantes des bâtiments de cette époque, portes percées dans les enceintes des citadelles, portes qui donnent accès aux tombes à coupole ou aux tombes creusées dans le tuf des collines, ce qui frappe tout d'abord, c'est que ces portes, grandes ou petites, affectent la forme d'un trapèze; elles sont plus étroites par en haut que par en bas (fig. 95, 97, 99, 118, 119, 121, 123, 131, 146, 162, 190). La raison d'être de ce parti pris, ce n'est pas dans l'esthétique qu'il faut la chercher; il y a une explication beaucoup plus simple, et ce qui la suggère, c'est l'observation déjà faite que dans les édifices même les plus soignés des derniers temps de la période mycénienne, le chambranle des portes était de bois et non de pierre. Pour que cette habitude soit restée si générale, il faut qu'elle remonte aux origines mêmes de cette civilisation.

Les constructions les plus anciennes qui aient été retrouvées, c'est les maisons préhistoriques de Théra; deux fenêtres y sont faites de branchages insérés dans une maçonnerie grossière et elles avaient un linteau de bois[1]; quant aux portes, elles ne sont plus représentées que par des brèches qui s'ouvrent dans la muraille. C'est donc par une conjecture très vraisemblable que l'on peut remonter jusqu'à la forme la plus élémentaire de la baie, jusqu'à celle qui devait lui être donnée dans la cabane primitive. Cette forme, c'était celle d'un triangle isocèle, qui avait pour petit côté le sol et pour grands côtés deux poutres inclinées, dont les extrémités supérieures s'assemblaient à l'aide d'une entaille pratiquée dans l'une des pièces de bois (fig. 191). C'était vraiment là le moyen le plus simple que l'on eût d'établir une ouverture dans la paroi.

1. FOUQUÉ, *Santorin*, p. 99.

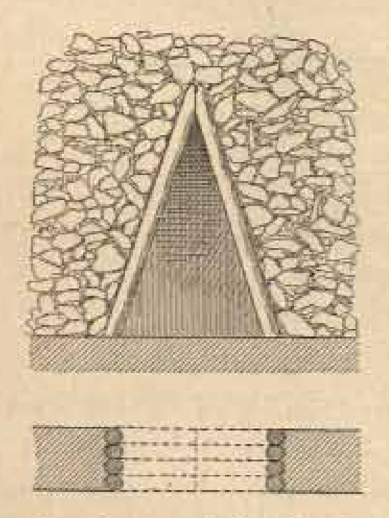
Quand la porte était d'assez grande dimension, on dut se trouver amené à placer à une certaine hauteur un madrier horizontal, soit pour



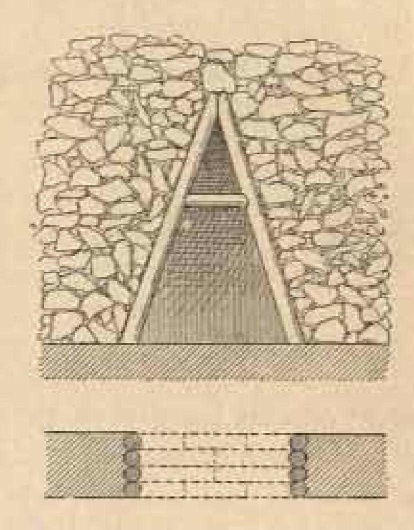
190. — Porte du tombeau d'Orchomène. Vue prise de l'extérieur.
D'après une photographie d'Héberdey.

maintenir l'écartement des pièces inclinées et pour résister à la pression qu'exerçaient sur elles les matériaux irrégulièrement disposés des murs,

soit encore pour ménager au-dessus de la porte, fermée par un rideau, une petite ouverture éclairante, disposition que l'on observe fréquemment dans la maison antique, à toutes les époques (fig. 192). Lorsque des fenêtres placées à proximité de la porte rendaient cette imposte inutile, elle disparaissait, et l'on employait pour les montants des pièces de bois d'un fort échantillon; alors on avait une porte en forme de trapèze (fig. 193). C'est cette porte que l'on a découverte à Troie, avec les restes carbonisés des madriers qui en formaient le chambranle (fig. 45)[1]; c'est elle que nous aurions trouvée, dans toutes les salles du palais, à Tirynthe et à Mycènes, si elles s'étaient conservées intactes; c'est elle



191. — La porte primitive. Premier état. Élévation et plan.

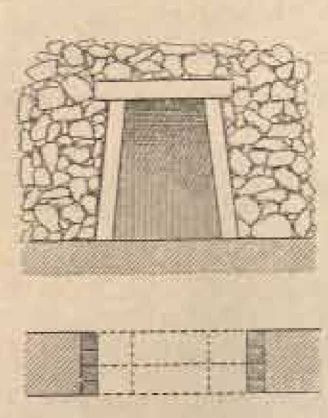


192. — La porte primitive. Deuxième état. Élévation et plan.

que l'on a copiée et reproduite en pierre à l'entrée des acropoles. De la grande porte qui donnait accès au château de Tirynthe, il ne subsiste que l'un des montants; mais à Mycènes la Porte aux lions n'a perdu aucune des pièces qui en constituaient le cadre, cadre qui est fait d'une autre roche que le mur adjacent, d'un calcaire gris beaucoup plus compact et plus dur[2]. Il se compose de quatre grands blocs, un seuil qui devait être en partie enterré, deux pieds-droits et un linteau dont la face supérieure présente une convexité très marquée (fig. 194). La baie a 3^{m},20 de haut, 3^{m},07 d'ouverture sur le seuil et 2^{m},85 sous le linteau. Il en est de même à la poterne du nord (fig. 97). Cette disposition avait été, à l'origine, la seule qui convînt

1. *Histoire de l'Art*, t. VI, p. 279-280.
2. *Expédition de Morée*, t. II, p. 151.

à des murs composés de matériaux qui n'étaient pas appareillés par assises horizontales, qui étaient comme jetés pêle-mêle et inclinés dans tous les sens; là elle était rigoureusement commandée. Par fidélité à de vieilles habitudes, on continua de l'employer, mais non d'une manière constante, dans les murs bâtis en appareil régulier. Dans ceux-ci il arrive souvent que les portes n'ont pas de jam-



193. — La porte primitive. Troisième état. Élévation et plan.



194. — La Porte aux lions. Schliemann, *Mycènes*, fig. 21.

bages; ce sont les assises qui en tiennent lieu. Il en est déjà ainsi, à Mycènes même, dans les tombes à coupole (pl. IV, V, VI, fig. 201). En revanche, on trouve, dans des édifices très postérieurs, plus d'un exemple de ces chambranles indépendants de la maçonnerie qui les entoure. On en trouve dans les enceintes fortifiées, à Messène par exemple; on en trouve dans les temples : ainsi au Parthénon, dans le temple de Rome et d'Auguste, à Ancyre, ailleurs encore. Jusque sous la domination romaine, l'architecte grec a parfois pris ce parti; tout en créant des formes nouvelles, il saisissait volontiers l'occasion de revenir aux anciennes, quand elles étaient susceptibles de s'accommoder à son œuvre.

Lorsque l'appareil régulier fut entré dans l'usage, les montants verticaux cessaient d'être nécessaires. Pour ouvrir une porte, il suffisait dès lors de ménager, au point voulu, un vide entre les lits d'assises; mais, pour peu que la baie eût quelque ampleur, on était toujours forcé de donner au linteau, en raison du poids qu'il avait à supporter, des dimensions très supérieures à celles des pierres de taille dont le mur était fait. Le linteau restait donc une pièce à part, d'une grandeur et d'une puissance exceptionnelles; mais, afin que cette

pièce indépendante fût rattachée aux assises horizontales, afin que la porte formât un ensemble et qu'elle eût, tout au moins pour l'œil, son cadre propre, son unité sensible, une moulure, ciselée sur les blocs qui jouaient le rôle de pieds-droits, se continuait sur le linteau et dessinait ainsi une façon de chambranle tout autour du jour de la baie. Dans la porte du caveau, à Orchomène (fig. 163) et dans les petites tombes à coupole comme dans les tombes rupestres de Mycènes (fig. 119 et 123), cette moulure, un léger ressaut du parement, est simple; elle est double à la grande porte d'entrée des deux principales tombes à coupole de Mycènes (fig. 118, 121, pl. IV, V, VI).

Il y a une conclusion à tirer du fait que, dans les tombes à coupole, la porte ne forme plus, comme à l'entrée du château de Tirynthe et de celui de Mycènes, une construction à part, enchâssée dans l'appareil normal. Lorsque furent bâties ces citadelles, le temps n'était pas loin où l'on était contraint, par l'irrégularité des matériaux, à copier en pierre le cadre de bois dont se composait la porte de la maison primitive; aussi continuait-on, par habitude, à user de cette méthode, quoique déjà l'appareil régulier fût d'un emploi fréquent; mais, quand se multiplièrent, dans la ville basse, les chambres funéraires surmontées d'un dôme, le maçon avait trop la pratique de cet appareil pour qu'il ne lui parût pas naturel de créer l'ouverture de la baie au moyen d'un vide réservé dans les lits d'assises qui formaient le mur. Cette différence dans le parti que le constructeur a pris pour l'aménagement des portes est significative; à elle seule, elle suffirait à prouver que les tombes à coupole sont postérieures aux remparts des citadelles de Tirynthe et de Mycènes.

D'ailleurs, on trouve déjà dans l'appareil cyclopéen des ouvertures obtenues, sans l'insertion d'un cadre de bois ou de pierre, par la simple disposition des blocs qui constituent le corps de la muraille; mais il n'a été fait ainsi que pour des baies d'importance secondaire, fenêtres ou poternes. C'est, dans ce cas, le procédé de l'encorbellement qui a été appliqué (fig. 195). A partir d'une certaine hauteur, chacun des blocs qui limitent le vide dépasse celui qui le supporte, et la partie de la pierre qui se trouve ainsi en porte à faux offre d'ordinaire une légère courbure, de telle sorte que l'amortissement de la baie donne plutôt l'impression d'un arc aigu que celle d'un triangle. La taille est parfois assez irrégulière pour qu'il soit difficile de définir la section que dessine, dans le plan vertical, cet arrangement des assises. Presque toutes les variétés de forme que l'on peut ima-

giner sont représentées dans les monuments. Il n'est pas sans exemple que l'arc brisé se termine par une pierre formant clef, et l'on serait tenté de croire que le constructeur a saisi le principe de la voûte (fig. 73); mais, le plus souvent, il n'y a rien de pareil, et les deux pierres avec lesquelles l'ouverture se ferme en haut se rencontrent soit par leurs arêtes terminales (fig. 74, *b*, et 78), soit en un point quelconque de leurs faces obliques (fig. 195). Il arrive aussi que les deux assises supérieures ne se rejoignent pas, mais que le faible intervalle qui les sépare soit couvert par un gros bloc posé à plat, qui fait fonction de linteau. Nous en donnons un exemple emprunté à une enceinte qui subsiste dans l'île de Samothrace, que l'on sait avoir été peuplée par les Pélasges et où leur dialecte se parlait encore dans les temps historiques (fig. 196); il en est de même dans une petite porte, de section triangulaire, qui servait d'entrée, dans le mur du château de Mycènes, au passage que l'ingénieur avait ménagé pour assurer à la garnison un accès caché jusqu'au cours souterrain de la fontaine Perséia (fig. 95). Cette baie à pans inclinés ressemble fort à la plus simple de ces portes à cadre de bois que nous avons attribuées, par hypothèse, à la maison primitive (fig. 191). Il n'y a rien, dans les conditions de la construction en grand appareil, qui explique le choix d'une forme si gauche; on est tenté d'y voir le souvenir persistant d'un type traditionnel.

4m85
1m65

195. — Galerie de Tirynthe, dans le mur oriental. Schliemann, *Tirynthe*, fig. 112.

Il y a loin de cette porte trapue et comme rudimentaire à la porte

richement décorée et d'une belle proportion qui s'ouvre dans les façades des deux principales tombes à coupole de Mycènes (pl. IV, V et VI). Celle-ci, l'une des œuvres les plus originales de l'art mycénien, offre certains caractères sur lesquels il convient d'appeler l'attention. La porte est flanquée de deux demi-colonnes; le cadre en est légèrement creux, et elle est surmontée d'une poutre de bronze ou de pierre qui forme au-dessus d'elle un auvent d'une faible saillie; enfin la moulure qui en forme le chambranle est arrondie aux angles. Aucun de ces traits, ni la présence des colonnes, ni la saillie que fait



196. — Samothrace. Mur et porte. Conze, *Reise auf den Inseln des thrakischen Meeres*, pl. XIV.

le cadre sur le jour de la baie, ni celle de l'auvent, ni l'arrondissement des angles, ne se retrouvent dans les portes de l'architecture classique. Au contraire, ils sont tous réunis dans un petit modèle en terre cuite, découvert dans l'île de Cypre, où nous avons cru reconnaître la copie d'un temple de l'Ashtoret phénicienne [1]. Une disposition analogue s'observe dans un fragment de chambranle monolithe que Saulcy a ramassé en Palestine. Là aussi, la moulure qui entourait la baie ressort, en avant de celle-ci, avec un très fort relief. Quant à l'angle que dessine la rencontre du pied-droit et du linteau,

1. *Histoire de l'Art*, t. III. p. 276-277, fig. 208. L'enfoncement de la baie est indiqué par deux lignes tracées au-dessus du linteau; elles donnent l'idée d'un cadre analo-

il est rempli par un fleuron[1]. Là, c'est par l'insertion de cet ornement qu'a été atténuée cette acuité des angles à laquelle l'architecte paraît avoir trouvé quelque chose de déplaisant[2]. L'auvent, avec sa saillie très marquée, se projette au-dessus de la baie du *maabed* d'*Amrith*, le seul exemplaire du temple sémitique qui subsiste en Phénicie[3].

Il y a donc, entre ce que l'on peut appeler la porte phénicienne et la porte des tombes à coupole, des analogies que nous devions signaler. Faut-il en conclure que l'architecte mycénien se soit inspiré de modèles phéniciens qu'il aurait eus sous les yeux, chapelles consacrées par les marins de Sidon, dans les îles de la mer Égée, à Melkart ou à Ashtoret, réductions de ces chapelles exécutées en métal ou en terre cuite, du genre des petits temples d'or recueillis dans une tombe de Mycènes (fig. 111) et de la maisonnette qui provient de Cypre? Nous nous bornons pour le moment à poser la question, sans chercher à la résoudre.

Les seuils des portes de ville et de celles des tombes étaient tous en pierre (fig. 194). Dans les habitations, il y en avait aussi qui étaient faits d'une pièce de bois; quelques-uns de ceux-ci étaient revêtus d'une feuille de bronze. C'est ce qu'indique la variété des épithètes par lesquelles Homère désigne le seuil (λάϊνος, δρύϊνος, μέλινος et χάλκεος οὐδός)[4]. Sauf que l'on n'y a pas relevé trace de ces revêtements métalliques dont la disparition s'explique aisément, les fouilles de Tirynthe ont confirmé les indications du poète. On y a trouvé, dans le palais, les restes plus ou moins nets de quarante portes[5]. Vingt-deux seuils de pierre sont encore en place; sans doute il n'y a plus de seuils de bois, mais ils sont représentés par des débris de poutres carbonisées. Deux exemples serviront à donner une idée de la construction et de l'agencement des portes. Voici d'abord le plan (fig. 197) de la porte du *mégaron* des femmes (la salle qui donne sur la cour N, pl. II). On y voit, au ras du sol, une grosse dalle de calcaire compact, irrégulière de forme, qui a comme plus grandes dimensions 2 mètres dans un

gue à celui de la porte du Trésor d'Atrée. Si le modeleur ne les a pas continuées sur les côtés, ce doit être pour simplifier et abréger son travail.

1. *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 396-397, fig. 209.

2. Cette remarque a déjà été faite par Daux, qui a étudié en Afrique les restes d'un grand nombre de monuments de l'époque punique : « Les architectes phéniciens, dit-il, montrent une tendance marquée pour les angles arrondis. » (*Recherches sur l'origine et sur l'emplacement des emporia phéniciens*, etc., p. 121.)

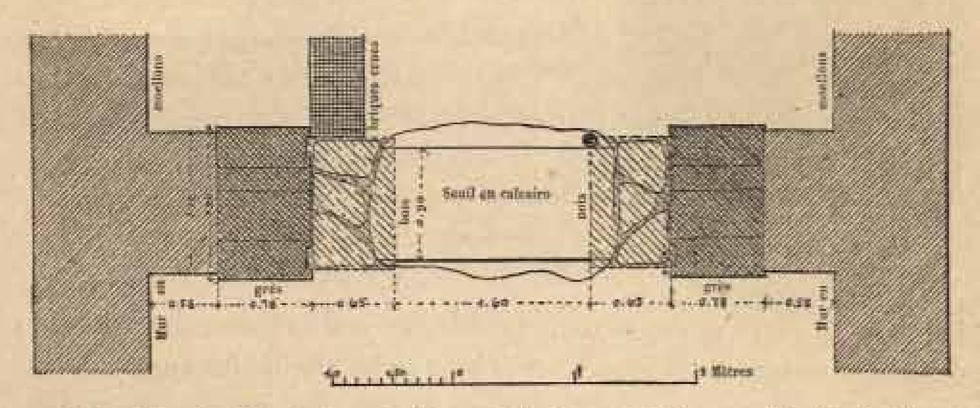
3. *Histoire de l'Art*, t. III, p. 242-245, fig. 185.

4. Homère. *Odyssée*, VIII, 80; XVII, 339; XXI, 43; et *Iliade*, VIII, 15.

5. Schliemann, *Tirynthe*, ch. v, D, § 6.

sens et $1^{m},25$ dans l'autre. Le seuil proprement dit est formé par une bande lisse, large de $0^{m},90$ et longue de $1^{m},60$, qui dépasse de 2 centimètres le niveau du reste de la face supérieure du bloc; toute la partie de cette face qui était en dehors de la bande demeurait caché sous le parement. Par ses petits côtés, le seuil se reliait à trois pierres dont la surface aplanie était de niveau avec le seuil. Viennent ensuite de grands blocs de grès bien dressés. Sur les faces de ces blocs qui regardent le jour de la porte, on remarque deux entailles, qui ont chacune de 15 à 16 centimètres de largeur et 3 à 4 centimètres de profondeur.

L'ensemble de ces dispositions fournit les éléments nécessaires pour restituer l'élévation de la porte. Les jambages reposaient sur les blocs irréguliers qui sont contigus aux piliers de grès et sur

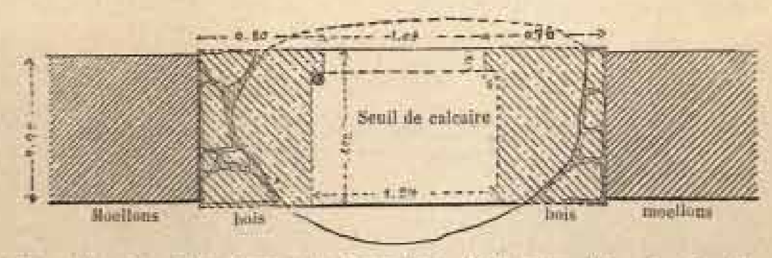


197. — Tirynthe. Plan de la porte de la salle des femmes. Schliemann, *Tirynthe*, fig. 9.

la portion de l'énorme dalle qui débordait la bande du vrai seuil. Ces jambages étaient de bois; on en est averti par les traces que le feu a laissées sur les piliers et sur le mur de briques crues qui y touche; mais ce qui prouve qu'ici et partout ailleurs le cadre des baies était composé de pièces de bois, c'est que, sur tant de portes, il n'y en a pas une auprès de laquelle on ait trouvé un fragment quelconque d'un pied-droit ou d'un linteau de pierre. En revanche, près de toutes, les pierres et les briques des murs ont subi une plus forte calcination que partout ailleurs, et le sol était couvert de charbons. Il y avait donc là de puissants madriers qui, par en haut, s'assemblaient à mi-bois avec le linteau, et qui, de côté, se reliaient par des tenons aux blocs de grès. D'ailleurs, ces blocs ne servaient pas seulement à fournir aux jambages des points d'attache que ceux-ci n'auraient pas trouvés dans le mur de moellons; ils font, à la manière d'une

ante, une saillie d'environ 4 centimètres sur le seuil. Chacun de ces massifs était un pilastre qui jouait là le rôle dont s'acquittent, à Mycènes, dans les tombes à coupole, les demi-colonnes qui se dressent à droite et à gauche du chambranle.

A Tirynthe, on n'a trouvé ces pilastres ou *parastades* qu'ici, à la grande porte de la salle des hommes et vraisemblablement aussi au propylée de la cour; partout ailleurs, on rencontre une disposition plus simple, dont nous empruntons le type à une porte latérale qui s'ouvre dans le vestibule de la salle des femmes (fig. 198). Là, le cadre était en contact direct avec le mur de moellons, et pourtant, pas plus ici que dans la porte précédemment décrite, il n'y a pas, sur les extrémités de la dalle du seuil ni sur les pierres adjacentes, de mortaises où aurait été engagé le pied des poteaux. Formé de pièces très

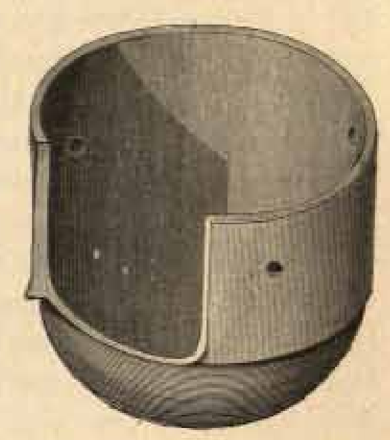


198. — Tirynthe. Plan d'une porte secondaire. Schliemann, *Tirynthe*, fig. 121.

lourdes, ce cadre se serait tenu debout par son propre poids; il était d'ailleurs maintenu en place par le mur épais auquel il s'appuyait des deux côtés et qui se continuait au-dessus du linteau. Le mode d'agencement adopté pour les portes principales était mieux entendu; par l'étroite liaison qu'il établissait entre les jambages et les blocs de grès, il assurait plus efficacement la solidité de tout le système.

Comme la grandeur et la disposition des portes, leur mode de clôture variait suivant leur importance. Des quarante portes du palais de Tirynthe, quelques-unes semblent n'avoir jamais été fermées que par des tentures; sept étaient à double vantail, celles par exemple des deux propylées et du vestibule de la salle des hommes; toutes les autres étaient à un battant. Dans le seuil de la porte du grand salon des femmes il n'y a qu'un seul trou de gond (fig. 197); malgré sa largeur de $1^{m},60$, cette porte n'avait qu'un vantail. A plus forte raison en est-il de même dans l'autre porte, dont le jour est plus étroit (fig. 198); là aussi le trou de gond est unique; mais le mode de fermeture n'était pas le même de part et d'autre. Ici, les jambages étaient munis d'une feuillure contre laquelle le vantail s'arrêtait

quand la porte était close (fig. 198); lorsqu'elle était ouverte, il s'appliquait sur l'un des côtés du tableau. Là, c'est dans l'intérieur de la salle que joue le battant (fig. 197); replié, quand le passage était libre, contre une des parois de la chambre, il allait buter, dès qu'on le repoussait, contre la face des jambages qui regardait le dedans de l'appartement. Il évoluait sur un pivot dont le bas était engagé dans un gond de bronze, qui a été trouvé en place dans le trou indiqué sur notre plan (fig. 197). Ce gond tournait, à frottement doux, dans la cuvette creusée à même le seuil; c'est un cylindre qui a 118 millimètres de diamètre interne et se termine en sphéroïde (fig. 199); cette armature servait à protéger la forte tige de bois, que trois clous y fixaient solidement. L'échancrure rectangulaire du cylindre était destinée à recevoir le bord inférieur de la porte, qui s'emmortaisait avec le montant sur lequel évoluait le vantail. Les portes où le seuil était de bois devaient offrir à peu près la même disposition[1].


199. — Tirynthe. Gond de bronze. Schliemann, *Tirynthe*, fig. 120.

Les fouilles de Tirynthe et de Mycènes ne nous ont rien appris sur la manière dont se fermaient les portes des habitations; il n'a pas été trouvé de clefs; mais, dans plusieurs de ces baies, le seuil et les jambages montrent encore les cavités dans lesquelles venait s'engager le bout des barres verticales et horizontales qui servaient à assujettir intérieurement le vantail ou les vantaux de la porte[2].

b. — La Colonne et l'Ante.

Il n'y a rien, à Troie, qui rappelle ou qui représente la colonne. Il n'y a pas été rencontré, parmi les décombres, un fragment de fût, de base ou de chapiteau. Le bois était employé en trop grande quan-

1. Des débris d'un gond de bronze tout semblable ont été trouvés à l'une des portes du palais de Mycènes (Πρακτικά, 1886, p. 66). Un cornet de bronze qui ressemble beaucoup à celui de Tirynthe et qui remplissait la même fonction a été découvert en Assyrie, à *Balawat* (*Histoire de l'Art*, t. II, p. 254, fig. 97). La différence, c'est qu'il n'y a pas là d'échancrure pour la tranche du vantail; celui-ci s'attachait d'une autre manière au pivot.

2. Schliemann, *Tirynthe*, p. 180. Thiersch, *Die Tholos des Atreus zu Mykenæ*, p. 178. (*Athen. Mitth.*, 1879.)

tité, dans les bâtiments, pour que des troncs d'arbre, bruts ou équarris, n'y aient pas servi de supports; mais ils n'ont pas laissé de traces sur le sol, comme si l'on n'avait pas encore pris l'habitude d'insérer entre lui et eux une plinthe lapidaire. A Théra, au contraire, une de ces bases rustiques a été trouvée en place, au milieu de la pièce principale de l'une de ces maisons[1]. Ailleurs, M. Fouqué a découvert, encore debout, deux tronçons de piliers à section carrée, en lave prismatique, très bien taillés. Superposés l'un à l'autre, ils atteignent une hauteur de deux mètres[2].

L'art de la construction paraît donc avoir été plus avancé, à certains égards, dans l'île de Théra qu'en Troade; mais les fouilles n'ont mis au jour, à Théra, que des habitations privées. Il n'en est pas de même à Tirynthe et à Mycènes, où elles nous ont rendu le palais et la tombe de chefs riches et puissants. Dans ces édifices, la colonne a pris assez d'importance pour que la pratique ait conduit l'architecte à lui donner des proportions et des formes qui concourussent à l'effet et à la beauté des ensembles. On trouve, en Argolide, dans la façade de deux des tombes à coupole, la colonne lapidaire, mais à l'état de demi-colonne, indépendante du mur, seulement plaquée contre lui et maintenue au moyen de scellements (pl. V et VI, fig. 201). Découpée dans la plaque triangulaire qui surmonte le linteau, la colonne engagée de la Porte aux lions n'est aussi qu'un ornement (pl. XIV). Ce n'est donc pas la vraie colonne que nous trouvons là, et c'est pourtant à celle-ci, comme au type originel, qu'il faudrait remonter, si elle existait quelque part; mais de cette colonne des palais il ne reste rien que sa base. Force est donc d'intervertir ici l'ordre naturel de la recherche; c'est d'après les caractères que présente, là où elle n'est qu'une applique, la colonne de pierre, que l'on arrive à se faire une idée du galbe et de l'aspect des colonnes, aujourd'hui disparues, sur lesquelles reposaient, dans les châteaux des princes achéens de l'Argolide, les plafonds des demeures royales.

Les supports qui ont rempli cette fonction ne sont plus représentés que par leurs bases. Ces bases, on n'a pu hésiter à les reconnaître dans des blocs que l'on a rencontrés aux endroits mêmes où, d'après ce que l'on entrevoit de l'ordonnance du bâtiment, on devait s'attendre à trouver des colonnes[3]. Un exemple suffira : Homère parle des

1. *Histoire de l'Art*, t. VI, p. 151.
2. Fouqué, *Santorin et ses éruptions*, p. 101.
3. Schliemann, *Tirynthe*, ch. v, D, § 3. Pour *Mycènes*, Tsoundas, Πρακτικά, 1886, p. 66-67.

colonnes qui, dans la grande salle du palais d'Alcinoos se dressent auprès du foyer et auxquelles s'adossent les sièges des personnages à qui sont réservées les premières places, les plus voisines du feu[1]. Or, MM. Dœrpfeld et Tsoundas ont dégagé, à Tirynthe et à Mycènes, ces âtres découverts, et, auprès d'eux, les dés de pierre qui ont dû recevoir le pied des colonnes (pl. II, M; fig. 116); celles-ci étaient d'ailleurs nécessaires, en ce lieu, pour soutenir les solives, auxquelles, sans ces points d'appui, il aurait fallu donner une trop longue portée.

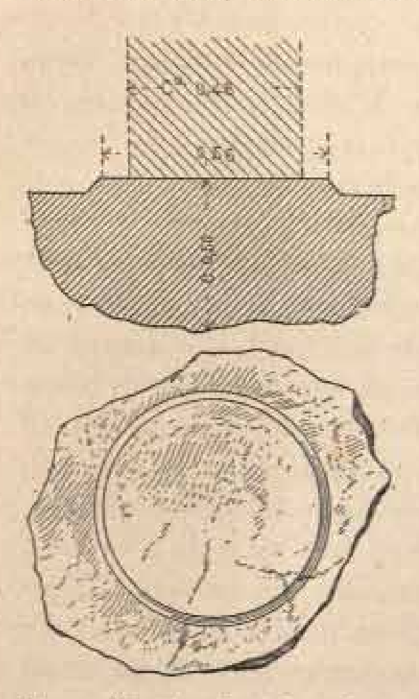
Il ne saurait y avoir doute sur la destination de ces blocs, qu'ils apparaissent au milieu des chambres, à l'entrée des vestibules (fig. 84), ou sur les côtés des cours. Irréguliers de contours, ils n'ont de dressée que la face supérieure, au milieu de laquelle s'élève et s'arrondit un disque qui la dépasse d'environ 3 centimètres. Comme la bande lisse et saillante qui, dans les portes principales, constitue le seuil proprement dit, le dessus de ce disque est mieux aplani que le reste du champ, qui était jadis caché sous le parement; il n'y avait de visible que ce ressaut circulaire, sur lequel venait s'appliquer le bas du fût. C'est ce que montrent, pour Tirynthe, la coupe et le plan ci-joint (fig. 200). Tel aurait été, lors de la construction du bâtiment, le profil de toutes les bases; s'il y en a quelques-unes qui ne présentent pas ce relief central, M. Dœrpfeld voit dans ces blocs plus grossiers les témoins d'une restauration sommaire qui daterait des derniers temps de l'existence du palais. A divers indices, il a cru deviner que l'édifice, déjà gravement endommagé par quelque violent assaut et peut-être par un premier incendie, avait été réparé tant bien que mal. C'est alors que quelques-uns des anciens socles auraient été remplacés, à la hâte, par des pierres auxquelles on ne prit pas la peine de donner des façons aussi soignées.

A Mycènes, la disposition ne paraît pas avoir été tout à fait la même qu'à Tirynthe. Là, dans le *mégaron*, les socles auraient été complètement enterrés; la jonction de la base et du fût se serait faite audessous de la surface du cailloutis qui formait l'aire de la chambre. Près d'une de ces bases, on a ramassé des fragments de plaques métalliques, auxquelles tenaient encore les clous qui avaient dû jadis servir à les fixer, ce qui suggère l'idée qu'une partie tout au moins de la colonne était peut-être enveloppée d'un revêtement de bronze; pour

1. Homère, *Odyssée*, VI, 305-307.

mieux assurer la solidité de cette gaine, l'ouvrier en avait caché le bord inférieur dans le massif de béton[1].

Une base ronde implique un fût de même forme, et celui-ci n'a pu être que de bois. La tête des murs était garnie, dans le sens vertical, d'une armature de madriers qui a laissé sur son socle de pierre des empreintes auxquelles on ne saurait se méprendre[2]. Or si les antes qui, dans les portiques, formaient l'extrémité des façades étaient de bois, comment les colonnes qui s'interposaient entre ces piliers auraient-elles été faites d'une autre matière? Voici d'ailleurs qui est plus concluant que toutes les raisons d'analogie ou de symétrie. Bien qu'à Tirynthe, dans la citadelle supérieure, M. Dœrpfeld a compté trente et une bases encore en place. Des fûts qui les surmontaient et des chapiteaux qui devaient couronner ces fûts, pas le moindre débris. Ce ne peut être là l'effet du hasard. Si la colonne avait été de pierre, on en retrouverait les morceaux, comme on les retrouve sur l'emplacement des temples et autres édifices de l'âge classique. Enfin, s'il était encore besoin d'une preuve de plus, on la trouverait dans l'état actuel de plusieurs des bases en question. A leur périphérie, elles sont fortement endommagées par le feu, qui a très légèrement attaqué leur portion médiane. Déchaînée à travers l'édifice, la flamme s'est attaquée à ces montants et en a dévoré tout le pourtour; mais, avant qu'elle eût atteint le cœur de la poutre, la colonne s'est séparée de sa base et s'est renversée.



200. — Tirynthe. Base de colonne, coupe et plan. D'après un croquis de Dœrpfeld.

Voilà tout ce que nous savons des colonnes de bois, par l'étude même des ruines. Qu'elles ont existé, en grand nombre, dans le palais, nous pouvons l'affirmer, presque avec autant d'assurance que si nous les avions retrouvées debout sur leurs socles. Il paraît vraisemblable que, dans cet édifice dont la décoration était si riche, la colonne

1. Tsoundas, Πρακτικά, 1886, pp. 66-67.
2. *Histoire de l'Art*, t. VI, pp. 285; 478-79.

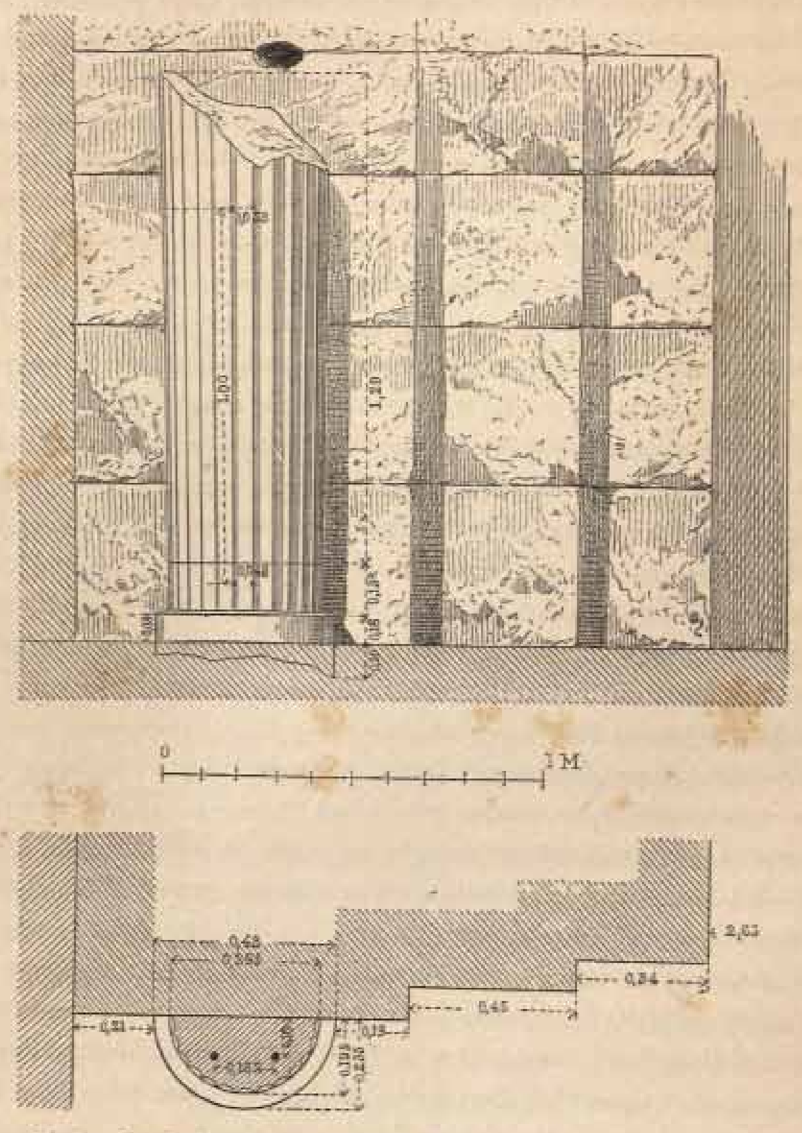
avait elle aussi reçu sa parure. Le bois était recouvert d'une couche de peinture, s'il ne l'était pas partout d'une enveloppe de métal. La jonction du montant avec l'architrave suppose un chapiteau; celui-ci était nécessaire pour élargir le champ du contact et pour donner ainsi à l'œil confiance dans la solidité du support; mais fûts et chapiteaux se sont également évanouis sans laisser de traces. Si ces colonnes nous manquent, on ne peut pourtant pas dire que nous ne sachions rien d'elles, de leurs proportions, de leur galbe et du chapiteau qui les couronnait. La colonne mycénienne nous est connue par des réductions à petite échelle, que nous ont conservées les ivoires et les pâtes de verre; elle l'est par la colonne lapidaire que le décorateur a collée sur les façades de ses tombes royales et des portes de ses châteaux. N'ayant jamais vécu d'une vie indépendante et personnelle, cette colonne n'a que la valeur d'une transcription et d'une copie; ce n'est pas pour elle qu'ont été créées et d'elle que sont issues les formes qui la distinguent. Ce qui suffirait à le prouver, c'est la singularité de son galbe : à l'inverse de toutes les colonnes connues, elle offre un moindre diamètre à sa base qu'à son sommet; elle va s'amincissant de haut en bas, tandis que partout ailleurs cette diminution du fût, plus ou moins prononcée, s'opère dans le sens opposé[1].

Cette disposition est tellement insolite, tellement contraire aux habitudes de toutes les autres architectures à colonnes, que l'on a eu d'abord quelque peine à en admettre la réalité; on a commencé par croire à une méprise des observateurs qui l'avaient signalée. Il a bien fallu ensuite se rendre à l'évidence. La colonne de la Porte aux lions a 0m,365 de tour, mesurée au-dessus de la plinthe, et 0m,415 au-dessous de la première moulure du chapiteau[2]. Un rétrécissement semblable a été constaté pour la partie du fût qui existe encore, à Mycènes, sur la gauche de la porte du tombeau dont le déblaiement a été commencé par Mme Schliemann (tombe II); ce fût a 0m,53 de diamètre dans le voisinage de la cassure, et seulement 0m,48 un mètre plus bas, près de la plinthe (fig. 201). Au *Trésor d'Atrée* (tombe I), cette diminution est attestée par les traces que la demi-colonne a laissées sur le mur

1. En Égypte où la colonne présente une si grande variété, on trouve un exemple, mais un exemple unique, de la colonne qui a son plus grand diamètre dans le voisinage du chapiteau : c'est dans la partie des bâtiments de Karnak que l'on appelle le *promenoir de Toutmès*, parce qu'elle a été construite par ce roi (*Histoire de l'Art*, t. I, p. 558 et fig. 338). Il ne faut sans doute voir là que la fantaisie d'un architecte qui a voulu faire du nouveau; le type qu'il avait créé n'a pas trouvé d'imitateurs.

2. J'ai relevé moi-même ces cotes sur le moulage que possède le Musée de Berlin.

(Pl. IV)[1]. Enfin, l'amincissement est sensible dans un fragment de colonnette en ivoire, débris de quelque meuble en bois, qui a été recueilli dans la tombe de Spata (fig. 202).



201. — Mycènes. La deuxième tombe à coupole. Élévation et plan d'une partie de la façade, à gauche de la porte. D'après les cotes et les croquis communiqués par Dœrpfeld.

Cette colonne, on la trouvera restituée tout entière dans les images que nous présentons de la tombe et du palais (pl. V, VI, XI, XII). On se rendra compte ainsi de l'impression qu'elle produit à première vue. Il semble qu'elle ait la tête en bas; l'œil est déconcerté; il lui

1. Adler, p. XXX et XXXIII, dans la *Préface*, si riche de renseignements utiles et de

faut du temps pour s'accoutumer à ce qui lui paraît d'abord un caprice invraisemblable. Vient ensuite la réflexion. L'esprit cherche à se rendre raison du parti auquel s'est arrêté le constructeur mycénien, et l'explication lui est fournie par les procédés de la construction où le bois joue le rôle principal. Remontons à l'habitation et à ses types primitifs. Il y a la hutte faite de branchages; qu'elle soit de forme conique, cylindrique ou rectangulaire, c'est toujours des pieux ou des poteaux fichés en terre qui constituent la membrure de la paroi. Il y a la maison très rustique encore, mais déjà pourtant plus résistante et mieux close, qui est bâtie en moellons irréguliers ou en brique crue; si le bois n'y entre que pour une faible part dans le corps même du mur, elle est presque toujours précédée d'une sorte de porche dont l'auvent, planches ou madriers, repose sur de forts piquets[1]. Le premier moyen que l'on employa pour assurer la fixité de ces supports, ce fut d'en dégrossir l'extrémité inférieure et de la tailler en une pointe que l'on enfonçait dans le sol. L'expérience enseigna plus tard à interposer une dalle ou un dé de pierre entre ce montant et le sol détrempé par la pluie; mais, quand ce progrès se réalisa, les habitudes étaient déjà prises : le support garda la forme qu'il devait à son premier mode d'emploi, celle qui s'est conservée dans les pieds de nos tables et de nos chaises.



202. — Spata. Fragment de colonnette en ivoire. *Bulletin de correspondance hellénique*, t. II, pl. XIII.

A ce titre, la colonne de Mycènes, qu'elle soit de bois ou de pierre, n'est donc qu'un agrandissement du piquet ou du pieu de la hutte, pieu qui, lorsque les constructions prirent plus d'importance et de hauteur, avait été remplacé par le tronc d'arbre. Pour utiliser ce tronc comme soutien, on le renversa et l'on continua de le renverser, alors même que l'on se fut accoutumé à lui donner comme point d'appui un quartier de roche. Si l'on persévéra dans cette pratique, ce ne fut pas seulement par l'effet d'une sorte de routine; on y trouvait un bénéfice : c'était la plus large section du montant qui était ainsi mise en contact avec l'architrave, toujours exposée à plier et à se rompre sous le lourd fardeau des terrasses.

vues ingénieuses, qu'il a mise en tête du volume consacré par Schliemann à ses fouilles de Tirynthe. M. Adler a écrit ces pages, qui nous ont été fort utiles, après avoir étudié sur place tous les monuments de l'art mycénien découverts avant 1885. Fr. Thiersch, *Die Tholos des Atreus zu Mykenæ*, p. 181.

1. *Histoire de l'Art*, t. V, fig. 255, 319.

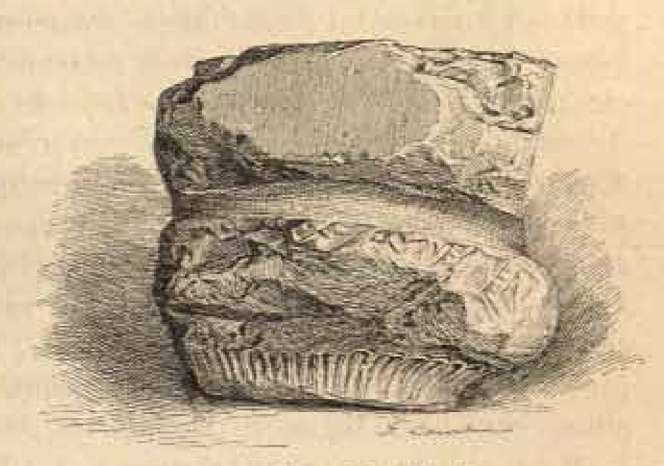
Voici maintenant un autre trait par lequel la colonne lapidaire de Mycènes trahit son origine, la filiation directe qui la relie à la colonne de bois. Elle est très mince, beaucoup plus mince que ne l'a jamais été, même bien plus tard, cette colonne dorique dont elle se rapproche à tant d'égards.

En prenant pour base du calcul le rapport normal de l'épaisseur du mur à sa hauteur, on a conjecturé que les colonnes des palais de Tirynthe et de Mycènes devaient avoir, en élévation, au moins de huit à dix modules, le module étant, suivant la méthode de Vitruve, le plus grand diamètre de la colonne[1]. Ici le plus grand diamètre est celui que l'on mesure à l'extrémité supérieure du fût, sous le chapiteau. En procédant de cette manière, on constate que le nombre de dix diamètres est même dépassé dans les demi-colonnes d'applique du Trésor d'Atrée. Or, chez les Grecs, l'ordre dorique est toujours resté très au-dessous de cette proportion; l'ordre ionique ne s'en est rapproché qu'assez tard, et elle n'a été atteinte que par le corinthien, le dernier venu et le plus grêle de tous les ordres. Là où la colonne lapidaire joue un rôle utile dans la construction, elle commence toujours par être de stature courte et trapue; c'est à la longue seulement que, par une recherche d'élégance, elle s'allonge et s'effile. Tout autre est la condition du support de bois : celui-ci, c'est d'abord la perche; c'est plus tard le tronc, le tronc d'un de ces arbres qui, comme le pin, le sapin et le peuplier, ont la tige droite et élancée; c'est enfin la colonne d'assemblage, faite de plusieurs tambours superposés. La gracilité est le caractère propre de cette colonne, caractère qu'elle ne saurait perdre, alors même qu'elle aura pris un aspect plus riche dans une architecture plus avancée, caractère qui persistera jusque dans les copies qu'en exécuteront des ouvriers rompus à l'emploi des roches les plus dures.

Ce que la colonne lapidaire des tombes de Mycènes doit au modèle dont elle s'est inspirée, ce n'est pas seulement la minceur de son fût et l'originalité de son galbe, c'est aussi les autres particularités qui la définissent; c'est, par exemple, son chapiteau. Elle n'est qu'une pièce d'applique; elle ne fait que reproduire, en imitant avec plus ou moins d'exactitude les proportions du modèle, les membres du chapiteau de la colonne réelle, de la colonne des palais. Ces membres, on les distingue nettement jusque dans cette copie; on devine les né-

1. Adler, *Préface*, p. XVII.

cessités pratiques auxquelles chacun d'eux a commencé par répondre, dans cette construction en bois où il a pris naissance. Les éléments du chapiteau sont au nombre de deux : l'*abaque*, ou plateau, sous l'architrave, et, entre l'abaque et le fût, une sorte de coussin, qui est l'équivalent de l'*échine* du chapiteau dorique. La préoccupation à laquelle le constructeur a obéi quand il a inséré l'abaque à cette place, c'est celle qui lui avait déjà suggéré l'idée de faire soutenir l'architrave par la plus large section du montant. Mais la tablette quadrangulaire de l'abaque faisait une forte saillie sur le sommet de la colonne, et, pour qu'elle rendît le service qui lui était demandé, il a fallu lui fournir à elle-même un solide appui, résultat que l'on obtint en épaississant, en évasant la partie supérieure du fût[1]. Cet évasement se présente, dans le chapiteau du Trésor d'Atrée, sous l'aspect d'un tore qu'un double cavet relie d'une part au fût et de l'autre à l'abaque (pl. V et fig. 203). Dans les chapiteaux des plus anciennes bâtisses, ces transitions d'un membre à l'autre n'étaient certainement pas encore aussi bien ménagées; ces membres n'offraient pas encore de profils aussi élégants. L'abaque devait reposer directement sur un gros bourrelet que l'outil avait découpé dans la partie inférieure du tronc, lorsque le charpentier l'avait renversé pour en faire le support de l'entablement. Si ce type rudimentaire a été bientôt dépassé, c'est que des nécessités de construction n'ont pas été la seule cause déterminante du parti que l'architecte a pris, presque en tout pays, de placer entre l'architrave et le fût le membre que nous appelons le chapiteau. Il semble qu'il y ait quelque



203. — Chapiteau. Musée de Mycènes. D'après une photographie de Dœrpfeld[2]. Brèche verte. Hauteur, 0m,60.

1. Dans une maison du Mazendéran que nous avons représentée, c'est un rondin qui joue le rôle d'abaque (t. V, fig. 319). L'effet produit est le même qu'avec le plateau, mais l'aspect est gauche.

2. L'échelle divisée en centimètres qui accompagne cette figure et la figure 207 ne donne que des cotes approximatives, le fragment étant vu en perspective.

chose d'inquiétant et de déplaisant pour l'œil dans l'angle droit que, là où manque cet intermédiaire, la ligne verticale du montant fait avec l'horizontale de la poutre. Parmi tous les peuples qui ont eu une architecture, au sens propre du mot, il y en a bien peu qui se soient décidés à se passer d'un tel mode de liaison; les Chinois paraissent seuls l'avoir fait d'une manière systématique. Partout ailleurs on a voulu que, comme le corps humain, la colonne, elle aussi, eût sa tête (*capitulum*); il y a là, et la langue même en rend témoignage, comme la vague perception d'analogies mystérieuses qui n'avaient pas échappé à l'esprit ingénieux et subtil des Grecs. Dès que le sentiment esthétique se fut éveillé chez le constructeur mycénien, celui-ci, quand il dressait les colonnes, ne se contenta bientôt plus d'en assurer, par le choix des matériaux, la force de résistance et la durée; il voulut qu'elles fussent belles, et rien n'était plus propre à leur donner ce caractère que les proportions heureuses, l'ampleur et la richesse du chapiteau. Le type que, de progrès en progrès, il arriva ainsi à créer, c'est celui-là même que l'on connaît par les fragments de ces façades des tombeaux qui ne sont pas autre chose que des copies de la façade des demeures princières. On ne s'étonnera donc pas de nous voir restituer d'après ces chapiteaux de pierre les chapiteaux de bois du palais de Tirynthe (pl. XI et XII).

Il est curieux que, dans le temps où le chapiteau allait ainsi se compliquant, la base ne se soit pas développée de même manière. La raison de cette apparente anomalie est dans la matière dont était faite la base. Elle est toujours restée le simple dé de pierre que l'on avait appris de bonne heure à interposer entre le sol et le bois du support. On s'est contenté d'en régulariser la forme. Sur le frontispice des tombes comme dans les palais où il a réellement porté la colonne, ce n'est jamais qu'une plinthe sans importance, qui ne dépasse le niveau du sol que de quelques centimètres. Ce mince plateau est rectangulaire sous la colonne de la tombe I (pl. V), et semi-circulaire au pied du fût de la tombe II (fig. 201).

C'est par la nature de la matière dont elle était faite que s'explique l'insignifiance de cette base, l'espèce d'atrophie qui a frappé ce membre de la colonne. La pierre ne jouait, dans ces édifices, qu'un rôle très secondaire; elle n'y apparaissait, à l'état de blocs d'un fort échantillon, que dans les fondations. Là où elle constituait le mur, c'était sous forme de petits moellons, négligemment appareillés et dissimulés sous un crépi. Les parties visibles de la construction étaient surtout

l'œuvre du charpentier et du menuisier, secondés par le peintre qui colorait les enduits. Dans ces conditions, il n'y a pas lieu de s'étonner que tout l'effort de l'artisan ait porté sur le fût et le chapiteau. L'un et l'autre étaient de bois; ils ont bénéficié des facilités que cette matière offre à l'ornemaniste, qu'elle se modèle docilement sous les coups répétés de l'outil ou bien qu'elle se pare de revêtements qu'y fixent les clous enfoncés dans ses fibres. Il ne semble pas que, dans les bâtiments qui étaient décorés avec quelque luxe, le bois de la colonne soit souvent demeuré lisse et nu. A la tombe II, la demi-colonne est cannelée (fig. 201); les cannelures y sont tangentes les unes aux autres, comme dans la colonne dorique. Il y en a treize, ce qui en donnerait vingt-six pour le fût tout entier[1]. Il en est de même dans une colonnette d'ivoire qui a été trouvée, dans un des hypogées de Mycènes (fig. 204), et d'une autre qui provient de Ménidi (fig. 205). Le tenon qui fait saillie sur la partie inférieure de la colonnette mycénienne et la mortaise qui se creuse dans son abaque indiquent qu'elle entrait dans la décoration d'un meuble, de quelque cassette déposée comme offrande votive dans le tombeau; ce genre d'assemblage ne devait pas différer beaucoup de celui qui était appliqué aux colonnes réelles quand elles dépassaient une certaine hauteur. Les cannelures sont au nombre de vingt-quatre[2].



204. — Fragment de colonnette d'ivoire. Mycènes. Grandeur réelle. Ἐφημερίς, 1888, pl. VIII, fig. 8.



205. — Fragment de colonnette d'ivoire. Ménidi. Grandeur réelle. *Das Kuppelgrab*, pl. V, fig. 33.

Que cet ornement ait été d'un usage très général dans l'architecture mycénienne, on ne saurait s'en étonner. C'est dans le bois qu'il a dû faire sa première apparition; c'est au bois que l'a ensuite emprunté la colonne lapidaire, qui l'a si bien adopté qu'elle a semblé ensuite ne plus pouvoir s'en passer. La cannelure est née du travail de la gouge, l'un des instruments qui rendent le plus de services à tout ouvrier qui s'attaque au bois. La morsure de la gouge donne d'emblée cette strie à section curviligne qui, par le plus ou moins d'intensité de l'ombre dont elle se remplit, fait mieux sentir la rondeur du fût et en dessine le contour par de plus fermes accents.

1. *Bulletin de correspondance hellénique*, 1891, p. 652.
2. Tsoundas, Ἀνασκαφαὶ τάφων ἐν Μυκήναις, pp. 164-165 (Ἐφημ. ἀρχ. 1888).

Sur la colonne du Trésor d'Atrée, dont un fragment se trouve aujourd'hui au Musée Britannique et un autre au Musée de Munich, point de cannelures, mais une série continue de chevrons (fig. 206). Ceux-ci sont formés par des bandes d'une légère saillie où, entre deux

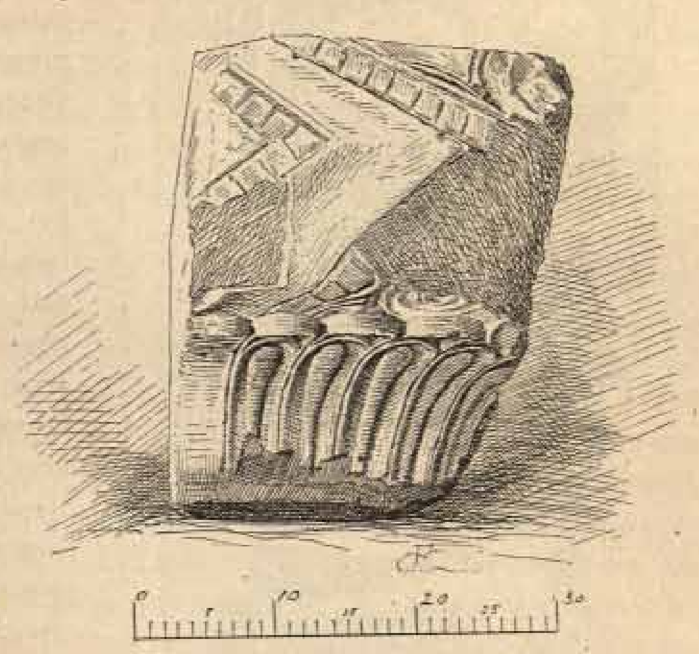


206. — Fragment du fût de la colonne. Mycènes. Tombe I. Musée de Munich. Hauteur, 0m,22. Largeur, 0m,17. Brèche verte.

bordures qui l'encadrent, court un ornement du genre de celui que les architectes désignent sous le nom de *postes*. On devine, à cette disposition, que la cannelure, taillée en plein bois, n'a pas été le seul motif auquel on ait eu recours afin de décorer la colonne du palais. Ces chevrons, ciselés ici dans une roche très dure, représen-

tent, avec leur faible relief, les bandes de métal, attachées au bois par des clous, dont il a été trouvé des débris à Mycènes, auprès de certaines bases[1]. Il aurait été malaisé de demander au bois, qui se prête mal à ces finesses, l'exécution de ces spires si déliées; on pouvait au contraire l'obtenir du métal sans difficulté. Des enroulements de ce genre, nous en trouvons partout sur les bijoux, sur les vases et autres objets d'or, d'argent et de bronze qui ont été retirés des sépultures, dans l'acropole mycénienne et dans la ville basse.

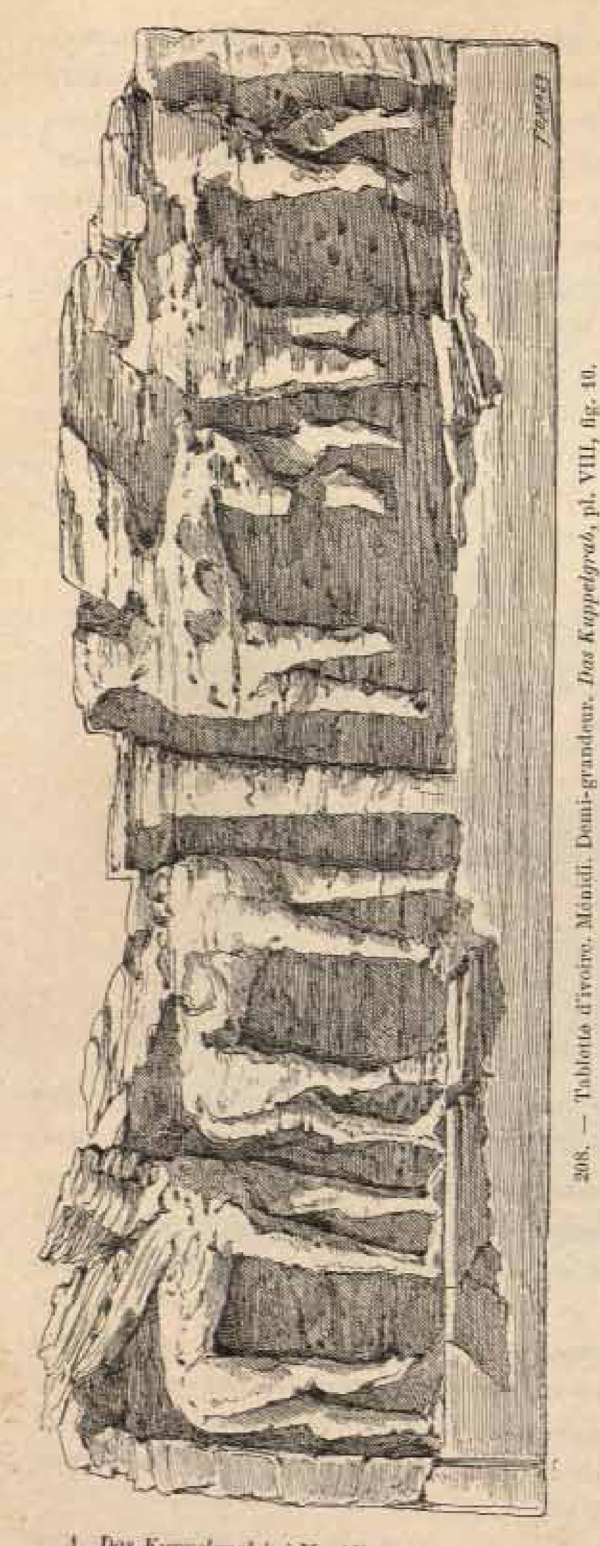
Les deux procédé, le découpage du bois et l'addition de pièces rapportées, ont fort bien pu être appliqués concurremment à une seule et même colonne c'est ainsi que nous avons décoré celle qui se dresse, dans notre restauration, sur la façade du palais (pl. XI et XII). Là, des cannelures rayent tout le milieu du fût, tandis que le haut et le bas sont entourés par des bandes de métal où se déploient les chevrons et les postes. C'est aussi le métal que l'on devine dans ce collier de petites feuilles qui orne ce que Vitruve appelle l'*apophyge* (fig. 207). Il n'était pas impossible d'indiquer ces folioles dans le bois; mais elles ne s'y seraient pas détachées aussi nettement qu'elles le font dans la pierre; il aurait été difficile de leur y donner un aussi ferme dessin. Les formes qu'elles présentent, dans ces marbres qui nous les ont conservées, ce sont celles que leur a imprimées le ciseau qui les a modelées au repoussé, dans la ceinture de bronze qui servait à cacher la jonction du fût et du chapiteau.



207. — Fragment de chapiteau. Musée de Mycènes. D'après une photographie de Dœrpfeld. Brèche verte.

Une tablette d'ivoire ramassée dans le tombeau de Ménidi suggère

1. *Histoire de l'Art*, t. VI, p. 518-519.



208. — Tablette d'ivoire. Ménidi. Demi-grandeur. *Das Kuppelgrab*, pl. VIII, fig. 10.

une conjecture que l'on voudrait pouvoir vérifier. Le champ y est coupé en deux panneaux par une colonne qui n'a pas de cannelures, mais où l'on reconnaît ce que l'on est tenté d'appeler le type canonique du chapiteau mycénien (fig. 208)[1]. Deux figures de sphinx ailé remplissent chacun de ces panneaux. Le meuble dont cette tablette faisait partie reproduisait, selon toute apparence, un arrangement dont le modèle avait été fourni par quelque édifice; mais la disposition ainsi figurée peut représenter un frontispice de palais, un portique ou une ordonnance hypostyle soutenant le plafond d'une salle; elle pourrait encore se rapporter à un autre emploi de la colonne. On se demande si, coupée en deux, comme sur les façades des tombes à coupole, la colonne n'a pas été utilisée aussi, surtout dans les intérieurs, pour rompre la monotonie d'une longue paroi.

1. *Das Kuppelgrab bei Menidi*, p. 20. La tablette a 0m,38 de long; nous n'en reproduisons que la moitié.

Les colonnes que nous avons étudiées soit dans ces réductions à petite échelle que l'industrie a multipliées, soit dans le décor extérieur des tombes à coupole, offrent assez de caractères communs pour que l'on soit fondé à les considérer toutes comme des épreuves plus ou moins poussées d'un type unique. Dans l'architecture de la Grèce préhomérique, il y a donc un *ordre mycénien*, qui, comme plus tard les ordres dorique, ionique, corinthien, se définit par les proportions et le galbe de son fût, par la forme de sa base et de son chapiteau. Nous aurons à chercher si, parmi les ordres classiques, il en est un qu'une ressemblance sensible rattache tout particulièrement à ce type primitif; mais, entre la colonne mycénienne et celle même qui s'en rapproche le plus, il y a toujours une différence capitale, celle qui tient à la différence des matériaux et de la fonction. Dans le portique mycénien, les colonnes soulagent, il est vrai, la poutre qui soutient l'entablement; mais le poids principal de cette architrave porte sur les madriers des antes et surtout sur les murs où elle s'encastre par ses deux bouts et dont elle devient solidaire. Le charpentier, quand il assemble les pièces d'un de ces frontispices que nous avons essayé de restituer (pl. XI et XII), crée un système de pièces assemblées que l'on pourrait, en théorie tout au moins, déplacer sans le rompre, comme on déplace une chaise; il crée une sorte de cadre dont les parties les plus importantes sont les deux montants latéraux, un cadre que l'on peut comparer à un peigne qui aurait pour dents les colonnes. Là où la distance à franchir entre deux murs était considérable, l'architrave de bois était nécessairement composée de plusieurs pièces, reliées par les procédés dont dispose l'art de la charpente. Chaque assemblage opéré d'une pièce à l'autre constituait un point faible et sujet à rupture. Sous ces points, il fallait le renfort et l'appui de la colonne, dont la partie la plus épaisse devait se trouver là même où étaient les assemblages, tandis qu'il n'y avait aucun inconvénient à donner un plus faible diamètre au pied de ce fût sur lequel ne portait qu'une faible partie du poids total de l'entablement. Ces dispositions diffèrent profondément de celles qui prévaudront plus tard, lorsque l'architrave, de tuf ou de marbre, ne s'emboîtera plus avec les montants, mais qu'elle sera seulement posée sur des supports et sur des antes de pierre. On comprend que ce changement de méthode se soit fait sentir dans la forme et dans ce que l'on peut appeler le sens de la colonne.

En traitant de l'appareil, nous avons eu l'occasion de dire par quels procédés avaient été percés les trous et préparés les creux dans

lesquels s'engageait le pied des madriers qui constituaient les antes[1]. La position de ces trous et les traces laissées par le bois sur le dessus des plinthes ont permis de constater que les poteaux avaient de vingt-cinq à trente centimètres d'équarrissage[2]. Le constructeur avait recours à ces antes formées d'un faisceau d'épais madriers, partout où une poutre jetée au-dessus d'un vide portait par ses extrémités sur le mur. Ce mur étant composé de matériaux très médiocres, les antes servaient à en fortifier les têtes; elles contribuaient à leur donner assez de puissance pour qu'elles pussent soutenir le poids d'un entablement chargé de lourdes terrasses.

Vingt-six des bases sur lesquelles s'appuyaient les madriers sont encore en place dans le palais de Tirynthe[3]. Il y en a où l'on reconnaît, à la manière dont est taillée la face supérieure du bloc, que celle-ci n'a jamais été destinée à recevoir une seconde assise (fig. 84); mais c'est là l'exception. La plupart de ces blocs auraient pu se prêter à cette superposition; mais, aux trous à mortaises qui y sont ménagés, on devine que des pièces de bois étaient jadis posées sur ces socles. Enfin, là aussi où l'on se trouve en présence d'un champ tout uni, la même conclusion s'impose. En effet, au moment des fouilles, les murs voisins s'élevaient encore, par endroits, jusqu'à un mètre environ, tandis que là où la place des antes est marquée par de grosses pierres, on n'a jamais rencontré qu'une seule pierre, qui atteint à peine la moitié de cette hauteur. Pourtant ces blocs, étant données leurs dimensions, risquaient moins d'être dérangés et renversés que de mauvais murs faits de petits moellons et de boue. Le doute n'est donc pas permis. Il n'y a jamais eu, sur ces points, un double ou un triple lit d'assises; il n'y faut chercher, quel que soit l'état de la surface, qu'une pierre de fondation, qu'une plinthe dont le rôle était celui même que jouait, sous la colonne, un dé de même matière.

Le constructeur mycénien savait dès lors employer la pierre par masses énormes dans les remparts de ses citadelles; il se montrait fort expert à en varier la coupe et les façons, dans les frontispices, les portes et les coupoles des tombes royales; mais, lorsqu'il avait à loger les vivants, lorsqu'il avait à bâtir, pour les plus puissants et les

1. *Histoire de l'Art*, t. VI, p. 499.

2. SCHLIEMANN, *Tirynthe*, ch. V, D, 2. Au palais de Mycènes, entre le premier et le second vestibule, les madriers auraient eu, d'après M. Tsoundas, jusqu'à 0m,71 de côté (Πρακτικά, 1887, p. 65).

3. Les bases de pierre, avec la trace des bois qui s'y emmortissaient, ont été retrouvées aussi dans le palais de Mycènes (TSOUNDAS, Πρακτικά, 1886, pp. 65 et 74).

plus riches d'entre eux, des demeures qui, par la noblesse de leur aspect et par l'ampleur de leurs dispositions, fussent dignes des hôtes princiers à qui elles étaient destinées, c'était encore au bois qu'il attribuait la fonction la plus importante; c'est de lui qu'il tirait les maîtresses pièces de l'édifice et comme ses ressorts, ceux sur lesquels il comptait le plus pour soutenir le poids très considérable de la toiture chargée d'une épaisse couche de terre.

c. — *La Modénature.*

Toute architecture lapidaire, une fois constituée, a sa modénature, qui n'est pas un des moindres éléments de son originalité. C'est le cas, par exemple, de l'architecture égyptienne et de la grecque. La construction mycénienne était faite de matériaux trop médiocres et le bois y tenait une trop grande place pour que l'art de profiler les moulures y ait trouvé des conditions favorables à son développement. D'ailleurs il ne reste rien des parties hautes du palais, de l'édifice où l'architecte avait dû le mieux user de toutes les ressources dont il disposait. Tout ce que nous connaissons de son œuvre, c'est les salles et les façades de ses coupoles funéraires. Là dans l'intérieur, sous le dôme, aucune moulure; si les pierres de taille qui avoisinent le sol sont d'un plus fort échantillon que celles des assises supérieures, elles ne dessinent point une plinthe saillante (pl. III et VII). Sur les façades, point d'autre relief qu'une sorte d'auvent au-dessus de la porte, auvent qui, sur l'un de ces frontispices (tombe II), est ciselé dans une poutre de pierre qui s'avance en surplomb (fig. 118), tandis que, dans l'autre (tombe I), la place en est indiquée par la table saillante qui déborde l'abaque de la demi-colonne (pl. IV, V, VI). Des indices certains donnent à penser qu'il y avait là une poutre de bronze, que nous avons rétablie dans notre restauration (pl. V et VI). Cet auvent, c'est un curieux rappel de l'entablement des portiques; mais on ne saurait y voir une de ces inflexions, une de ces modulations de la forme que l'on appelle des moulures. On ne trouve rien non plus qui offre ce caractère dans le décor plaqué qui surmonte l'auvent.

La seule moulure proprement dite qui concoure à l'ornementation de cette façade, c'est celle du chambranle de la porte. Celui-ci présente cette particularité singulière, qu'il se profile en creux sur le nu du mur, au lieu de s'y dessiner en relief, comme il le fera dans l'archi-

tecture classique (pl. IV et V). Il est formé de deux fasces qui se relient l'une à l'autre, en plan, par une ligne courbe, par une sorte de cavet. Une disposition toute pareille se rencontre à la seconde tombe, à cette différence près que le raccord, d'une fasce à l'autre, se fait par des lignes droites (fig. 201), et l'on en retrouve quelque chose jusque dans les tombes rupestres de la ville basse (fig. 124); seulement, dans celles-ci, le chambranle est simplifié; il n'y a plus, autour de la baie, comme encadrement, qu'une fasce unique.

C'est de l'architecture en bois que paraît dériver cette moulure. Là surtout où la jonction des fasces se fait par des lignes droites, elle reproduit très exactement la position que donnent, dans un cadre de bois, des planches placées en retrait l'une sur l'autre. C'est en effet cet arrangement que présentent les portes des tombes phrygiennes et lyciennes, où l'outil a taillé dans le roc des copies fidèles d'habitations faites de planches et de madriers[1]. Quant à la courbe par laquelle s'opère la liaison des fasces, c'est là un embellissement postérieur, qui tient à l'emploi de la pierre; quelques coups de ciseau suffisaient pour modifier ainsi le profil, dans le sens d'une transition mieux ménagée.

§ 4. — LA DÉCORATION

Le caractère de la décoration était déterminé d'avance, dans l'édifice mycénien, par la nature des matériaux comme par leur mode d'emploi. Déduction faite de pièces d'une importance secondaire, telles que les bases des colonnes et des antes, les éléments qui constituaient l'édifice étaient le bois, le moellon et la brique crue : or, dans des pays tels que l'Asie Mineure et la Grèce, où il pleut souvent et parfois longtemps de suite, le bois ne saurait se conserver s'il n'est défendu par une couche de peinture fréquemment renouvelée ou par des appliques de métal. Quant au mur, en raison de sa facture, il ne pouvait pas se passer davantage d'un crépi qui, en le protégeant contre les intempéries, en dissimulât la pauvreté; mais si l'apposition de cette enveloppe substitue une surface unie aux inégalités d'un appareil rudimentaire, cette surface n'offre, par elle-même, qu'une teinte uniforme d'une singulière monotonie. L'enduit appelle la

1. *Histoire de l'Art*, t. V, fig. 62, 75, 249, 261, 263, 264, 265, 266.

peinture. Quand il est frais, il se laisse pénétrer par la couleur, qu'il fixe en se durcissant; aussi semble-t-il que l'on n'ait pas tardé à le mettre à profit pour égayer l'aspect de l'édifice par la variété des tons, de tons étendus sur de larges champs, où le pinceau vint bientôt tracer, avec une autre couleur, soit des lignes qui correspondaient aux divisions naturelles du bâtiment et les rendaient ainsi plus sensibles à l'œil, soit même des figures plus ou moins compliquées. A Troie, pas plus de couleurs sur les murs que sur la poterie; aux parois des maisons, nulle part d'enduits coloriés; partout un crépi de terre souvent mêlé de paille, sur lequel on s'est contenté de répandre une sorte de lait d'argile d'un jaune blanchâtre, que représente une pellicule mince comme une feuille de papier[1]. Il n'en est déjà plus de même à Théra : la polychromie y fait son apparition, sur les murailles et sur les plafonds des demeures ensevelies sous les déjections du volcan, en même temps que sur les vases dont les débris se retrouvent parmi leurs décombres. Le peintre en bâtiments a dès lors commencé son apprentissage; il ébauche le système de décoration qui lui servira plus tard à revêtir d'une parure bien autrement riche la paroi des salles du palais de Tirynthe et de celui de Mycènes[2].

Quoique, de Théra à Tirynthe, le peintre ait fait des progrès marqués dans l'art de combiner les lignes et de dessiner la figure, il n'a jamais usé que d'un très petit nombre de couleurs. Les seules qu'il emploie, c'est le blanc, un brun noirâtre plus ou moins foncé, un jaune pâle, un rouge franc et un bleu dont le ton était très vif encore au moment où les fragments de ces fresques sont sortis du sol, mais s'est très vite altéré au contact de l'air. Ce bleu a pris ainsi, par endroits, une teinte verdâtre; mais un vrai vert, un vert qui soit primitif, on ne le trouve nulle part[3]. Le rouge est de la sanguine; parfois il offre deux nuances assez tranchées que l'artiste a posées l'une sur l'autre, la plus sombre, qui a servi à tracer l'ornement, se détachant sur la plus claire[4]. Comme le papier dans l'aquarelle, c'est l'enduit de chaux qui donne les blancs; les blancs sont *réservés*, pour employer

1. Schliemann, *Ilios*, p. 664.

2. Pour Théra, notes prises à l'École française d'Athènes, sur les fragments d'enduit peint qui y ont été rapportés par MM. Gorceix et Mamet. Pour Tirynthe, Dœrpfeld, dans Schliemann, *Tyrinthe*, ch. v, E, e.

3. M. Tsoundas parle bien de vert qu'il aurait vu à Mycènes (Πρακτικά, 1886, p. 73); mais comme il ne mentionne pas le bleu, et que le bleu abonde dans ces peintures, il est à croire que ce vert n'est autre chose, là aussi, que du bleu altéré.

4. Schliemann, *Tirynthe*, p. 326.

un terme de métier; aussi sont-ils restés tout à fait lisses. Le pinceau ne les a pas touchés, tandis que ses poils ont laissé des traînées très visibles là où il a eu à poser sur le fond une autre couleur; on peignait sur l'enduit frais.

Il n'est pas douteux qu'une couche de peinture ait été répandue aussi sur les parements extérieurs des murs[1]; autrement le contraste aurait été déplaisant entre la froideur grise de murailles nues et la gaieté des intérieurs, où la couleur habillait partout la pierre et le bois; mais il est probable que l'on se contentait d'un décor très simple pour ces parties du bâtiment. Les surfaces en étaient peintes tout entières d'un même ton; tout au plus étaient-elles coupées par des bandes d'une teinte différente. L'aspect de ces demeures, vues à distance, devait être fort semblable à celui que présentent les villas, coloriées du haut en bas, qui, sur la Rivière de Gênes, mêlent à la verdure des oliviers, des pins et des cyprés les notes claires de leur robe jaune, rouge ou bleue.

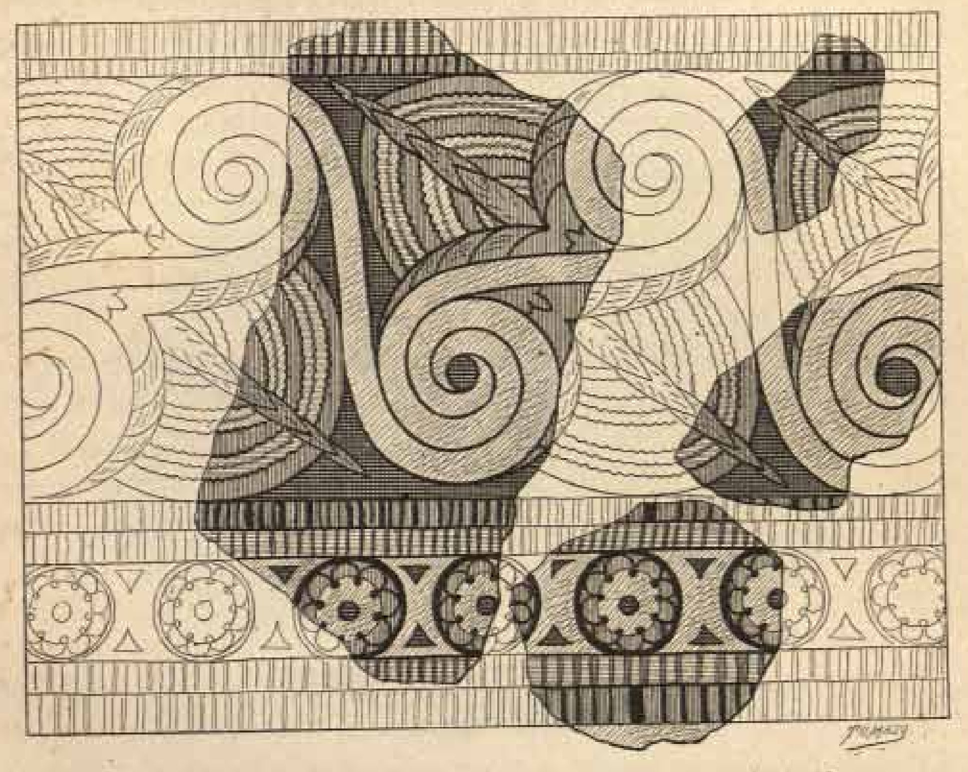
Son principal effort, le peintre le faisait porter sur les parties de l'édifice où son œuvre, n'étant pas exposée à l'humidité, aurait plus chance de durer; c'était là surtout qu'il s'appliquait à amuser l'œil du spectateur par la diversité des tons et par celle des figures. Comment celles-ci étaient-elles distribuées et encadrées sur les parois des pièces principales? On aimerait à le savoir; mais, ce qui subsiste de ces fresques, et c'est plus qu'on n'aurait osé l'espérer, ne nous est parvenu que sous la forme d'éclats de crépi, lesquels se sont détachés du mur il y a des milliers d'années[2]. Quoique très pâlies, les couleurs se sont assez bien conservées sur ceux de ces éclats qui, lors de leur chute, se sont trouvés avoir leur face peinte tournée vers le sol; la peinture était protégée contre l'action des eaux par le corps même du fragment. Certains morceaux de cet enduit ont laissé reconnaître les dessins qu'y avait exécutés le pinceau, dessins que caractérisaient ou la répétition indéfinie d'un même motif ou la constante alternance de deux motifs toujours les mêmes; on a donc pu souvent rétablir, malgré bien des lacunes, le tracé de l'ornement. Parfois même, grâce à l'industrieuse patience avec laquelle on a rapproché des morceaux ramassés sur un même point, on a

1. Tsountas, Πρακτικά, 1886, pp. 73-74.

2. J'ai vu à Tirynthe, dans la cabane du gardien, plusieurs paniers remplis de ces fragments de crépi peint. On n'a apporté au Musée d'Athènes que les morceaux les plus grands et les mieux conservés.

réussi à restituer presque en entier des tableaux à figures. On sait donc quels sont les motifs que ces peintres ont employés de préférence et quels sujets ils ont traités; on a une idée assez nette de leurs procédés et de leurs qualités de facture; mais il n'est pas possible d'arriver à restaurer la décoration complète d'une salle telle que le *mégaron* des palais de Tirynthe et de Mycènes.

Lors des fouilles de Tirynthe, il ne restait en place, attaché au

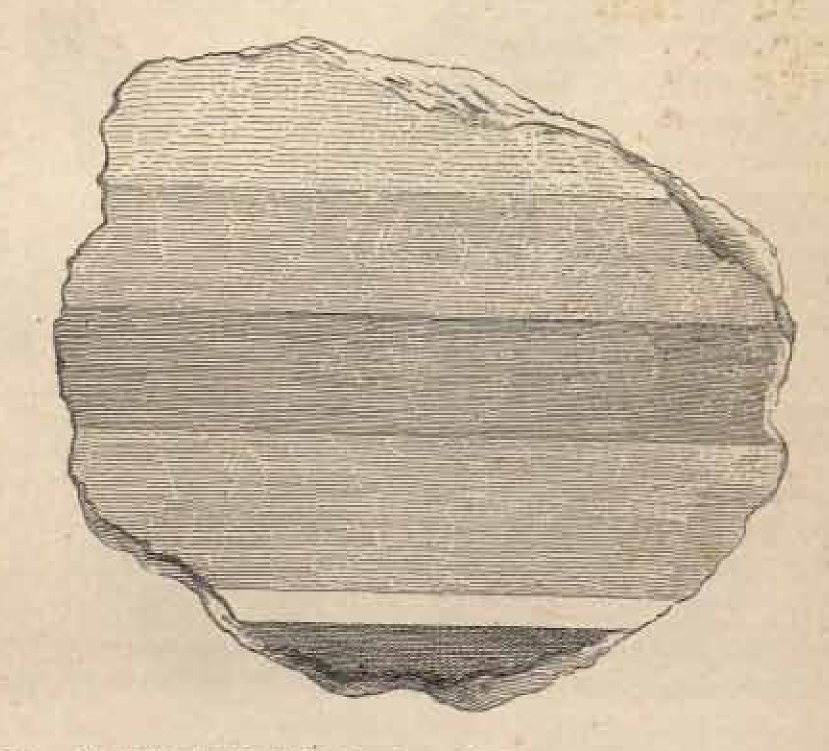


209. — Tirynthe. Fragment du décor peint. Hauteur de la bande, 0m,37. Schliemann, *Tirynthe*, pl. V [1].

mur, qu'un seul fragment un peu considérable de l'enduit; c'était dans l'angle sud-est du salon des femmes : là le crépi s'était conservé jusqu'à 60 centimètres environ au-dessus du sol. On y voit plusieurs bandes superposées, de hauteur inégale (fig. 209). Dans l'une de ces bandes, des rosaces, et dans une autre, beaucoup plus large, un motif élégant et compliqué, dont les enroulements rappellent ceux du plafond d'Orchomène.

1. Dans cette figure et dans les figures 213, 215, 216, 217, 219, 222, 245, les hachures croisées représentent le rouge, les hachures verticales le bleu et les obliques, plus écartées, le jaune. Les parties non teintées sont des suppléments.

Entre ces bandes, au-dessous et au-dessus d'elles, des raies bien plus étroites, l'une bleue striée de noir et l'autre jaune striée de rouge. Le tout forme un socle qui régnait sur tout le bas de la paroi[1]. Pourquoi le décorateur a pris ce parti, on croit le deviner. N'est-ce pas en raison de la nature particulière des matériaux qui constituaient cette portion du mur? On bâtissait beaucoup, à cette époque, en briques crues; dans ce cas, les briques étaient séparées de la terre humide par un soubassement de pierre. C'est ce soubassement, plus



210. — Fragment d'enduit, Théra. Grandeur réelle. D'après une aquarelle de Gorceix.

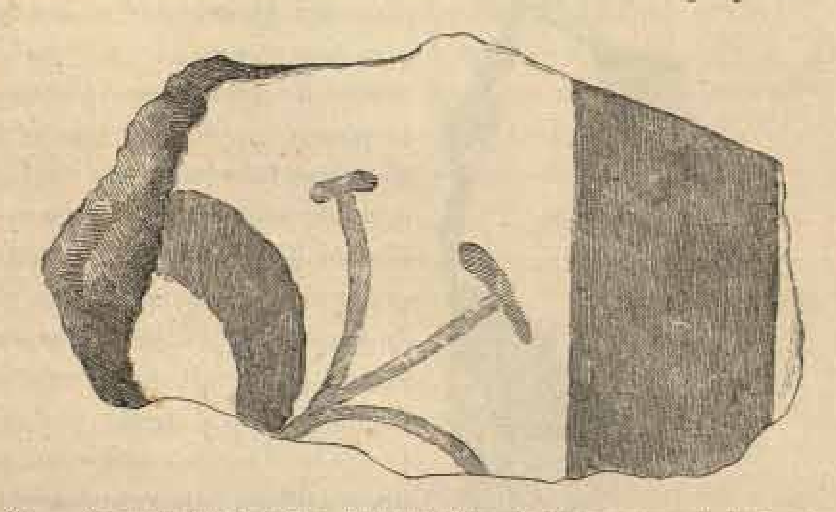
solide que le massif d'argile, qui a reçu une ornementation et une coloration spéciales. Une fois contractée, l'habitude persista, alors même qu'elle ne se justifiait plus par ces différences de structure. A Pompéi, le mur est généralement homogène dans toute sa hauteur; cependant on y retrouve, dans la plupart des maisons, ce socle peint.

Au-dessus de cette plinthe, il ne devait y avoir, dans plus d'une chambre, qu'un décor monochrome; parmi les morceaux de crépi qui

1. Dœrpfeld dans SCHLIEMANN, *Tirynthe*, p. 286. Tsoundas a constaté cette même disposition à Mycènes (Πρακτικά, 1886, p. 73); le socle y a une hauteur de $0^{m},80$.

jonchaient le sol à Tirynthe, beaucoup n'offraient qu'un ton uni, jaune, rouge ou bleu, sans dessins. Ces dessins, on les gardait surtout pour les salles de réception, et là où le peintre avait été invité, par le caractère même de la pièce, à se donner libre carrière, ils étaient très nourris, très touffus. L'ornemaniste débute toujours par ce que l'on pourrait appeler le système du bourrage; il craindrait, ce semble, d'être taxé de paresse s'il laissait des blancs et comme des trous dans son décor. Aperçoit-il quelque part un vide entre deux des motifs principaux, il se hâte de le remplir en y semant des rectangles, des ronds ou des points, jusqu'à ce que tout l'espace soit meublé.

Il est probable que, pour ménager à l'œil les repos nécessaires, l'artiste coupait en plusieurs panneaux les vastes champs que livraient

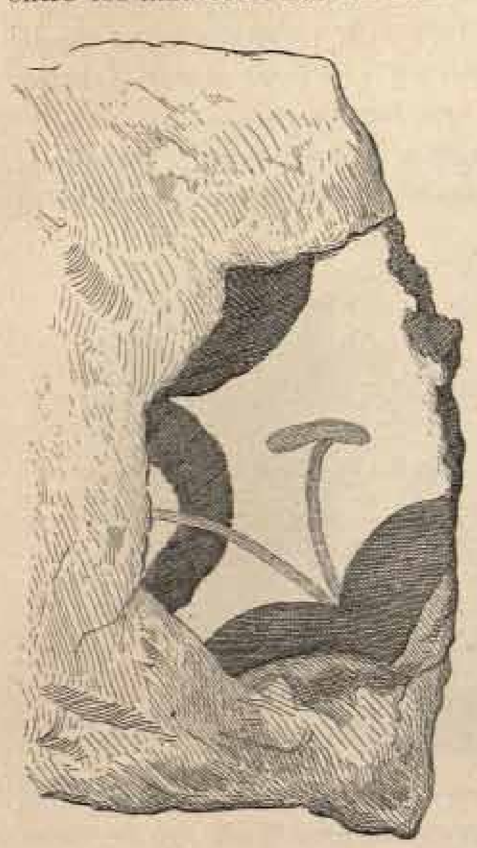


211. — Fragment d'enduit. Théra. Grandeur réelle. D'après une aquarelle de Gorceix.

à son pinceau les parois de pièces aussi spacieuses que l'étaient celles où l'on a reconnu le *mégaron* homérique. Le principe de ces divisions pouvait lui être fourni par les poutres engagées dans l'appareil de briques ou de moellons. Là où elles n'étaient pas cachées sous le crépi, ces poutres dessinaient, sur le nu du mur, des compartiments dont les dimensions variaient, suivant que les bois étaient plus ou moins écartés.

La face apparente de ces madriers se prêtait à recevoir soit des ornements en couleur, soit des appliques de métal, d'ivoire ou de pâtes vitreuses; on avait ainsi des cadres tout prêts, soit pour l'ample développement d'un thème décoratif, soit pour un de ces tableaux dont le sujet était emprunté au monde de la vie. Ce qui ferait croire que telle était la disposition généralement adoptée, c'est que l'on en re-

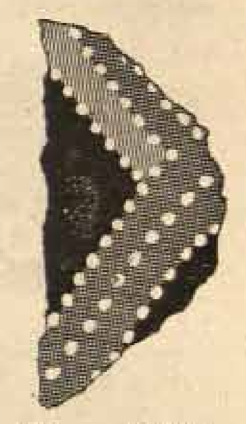
trouve une toute semblable dans le décor lapidaire de la façade des tombes à coupole. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur notre restitution de l'un de ces frontispices (pl. V). Dans l'ensemble que nous avons rétabli, il y a, d'une part, des bandes étroites, qui correspondraient aux poutres de la construction des palais, et, d'autre part, des dalles, qui représenteraient les champs compris entre les madriers. Sur les bandes, rien que des postes ou des ornements symétriques d'une faible hauteur; sur les dalles, il y a place pour des combinaisons plus compliquées de ces enroulements où se complaît l'art mycénien, et aussi pour des figures. L'une des deux planches montre, au milieu de la devanture, deux lions peints sur la pierre (pl. VI). Ces peintures n'ont pas laissé de trace sur le parement; mais on a des raisons sérieuses de penser qu'il y avait là un groupe quelconque, une sorte de blason. S'il en était ainsi, cette façade donnerait une juste idée de l'aspect que devait présenter le décor, dans les salles les plus luxueuses du palais; les montants latéraux, ornés de rosaces, qui limitent de droite et de gauche la façade, rappellent ici les madriers qui se croisaient avec les poutres parallèles au sol. Des dessins d'un goût très particulier, où dominait la ligne courbe, couvraient les pièces de bois et la plus grande partie de l'espace sur lequel avait été étalé l'enduit. Parmi le foisonnement de ces motifs complexes, des champs étaient réservés, au-dessus de la plinthe, pour des scènes de guerre ou de chasse, dont nous aurons à reproduire les fragments les mieux conservés, quand nous traiterons de la peinture.



212. — Fragment d'enduit, Théra. Grandeur réelle.
D'après une aquarelle de Gorceix.

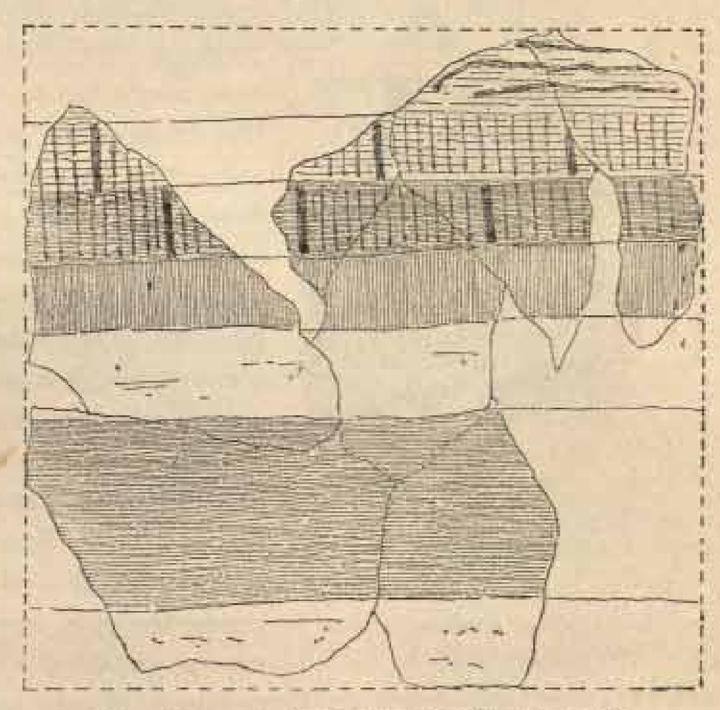
Les plus rudimentaires de ces peintures murales sont celles dont quelques morceaux, très petits, ont été ramassés à Théra. Ce que

l'on y voit surtout, c'est de larges bandes, alternativement grises et bleues, grises, blanches et rouges, qui couraient d'un bout à l'autre des panneaux (fig. 210); mais là même il y a déjà trace d'un effort sensible pour diversifier ce décor en y introduisant un élément emprunté au règne végétal. Sur deux de ces fragments d'enduit sont peintes de grandes fleurs, avec de longues étamines jaunes. Sur un des éclats de crépi, la fleur est contiguë à une large bande rouge (fig. 211); sur un autre, plusieurs fleurs paraissent avoir été rapprochées l'une de l'autre (fig. 212). On croit y reconnaître des iris.



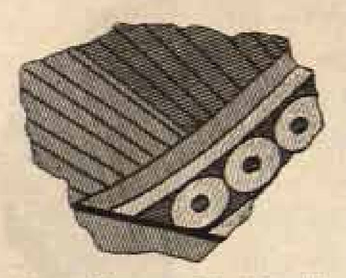
213. — Fragment d'enduit. Tirynthe. Demi-grandeur. *Tirynthe*, pl. X, *b*.

A Tirynthe et à Mycènes il y avait encore des pièces où ces bandes de différentes couleurs faisaient tous les frais du décor; mais là ces bandes sont ou piquées de points blancs (fig. 213), ou rayées de stries dont le sens est perpendiculaire à celui de la bande (fig. 214). D'autres fois, elles sont séparées l'une de l'autre par des séries de ronds (fig. 215), de rosaces et de feuilles cordiformes disposées en chapelet (fig. 216). Il est pourtant rare que les auteurs de ces fresques se soient contentés de motifs aussi simples : ils paraissent avoir pris plaisir à montrer la souplesse et la sûreté de leur main en contournant et en brisant les lignes de leur dessin. Ce n'est partout qu'enroulement de spires plus ou moins compliquées, qui évoluent autour d'un petit cercle dont la couleur tranche sur celle du fond, autour



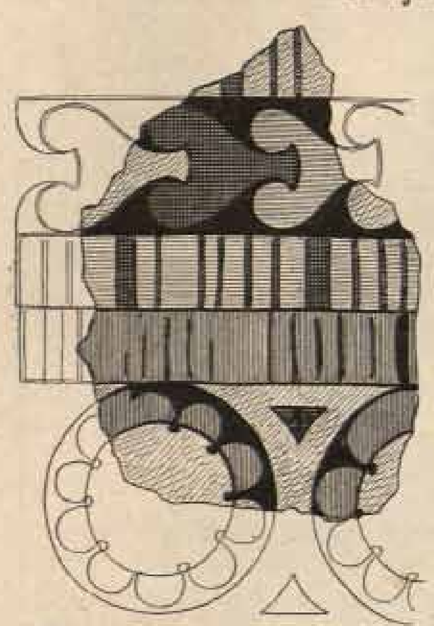
214. — Fragments d'enduit. Tirynthe. *Tirynthe*, fig. 141.

de ce que l'on appelle l'*œil* dans la volute ionique, à laquelle font songer la plupart de ces variétés d'un même type (fig. 217). Il y a aussi des motifs plus difficiles à définir, des espèces de compartiments dont la forme se rapproche, en gros, de celle du losange, mais qui ont pour côtés des lignes sinueuses et non des lignes droites (fig. 218). Des ronds, et quelquefois des figures qui ont l'aspect d'un peigne ou d'un râteau, meublent le milieu de ces sortes de cartouches (fig. 219).



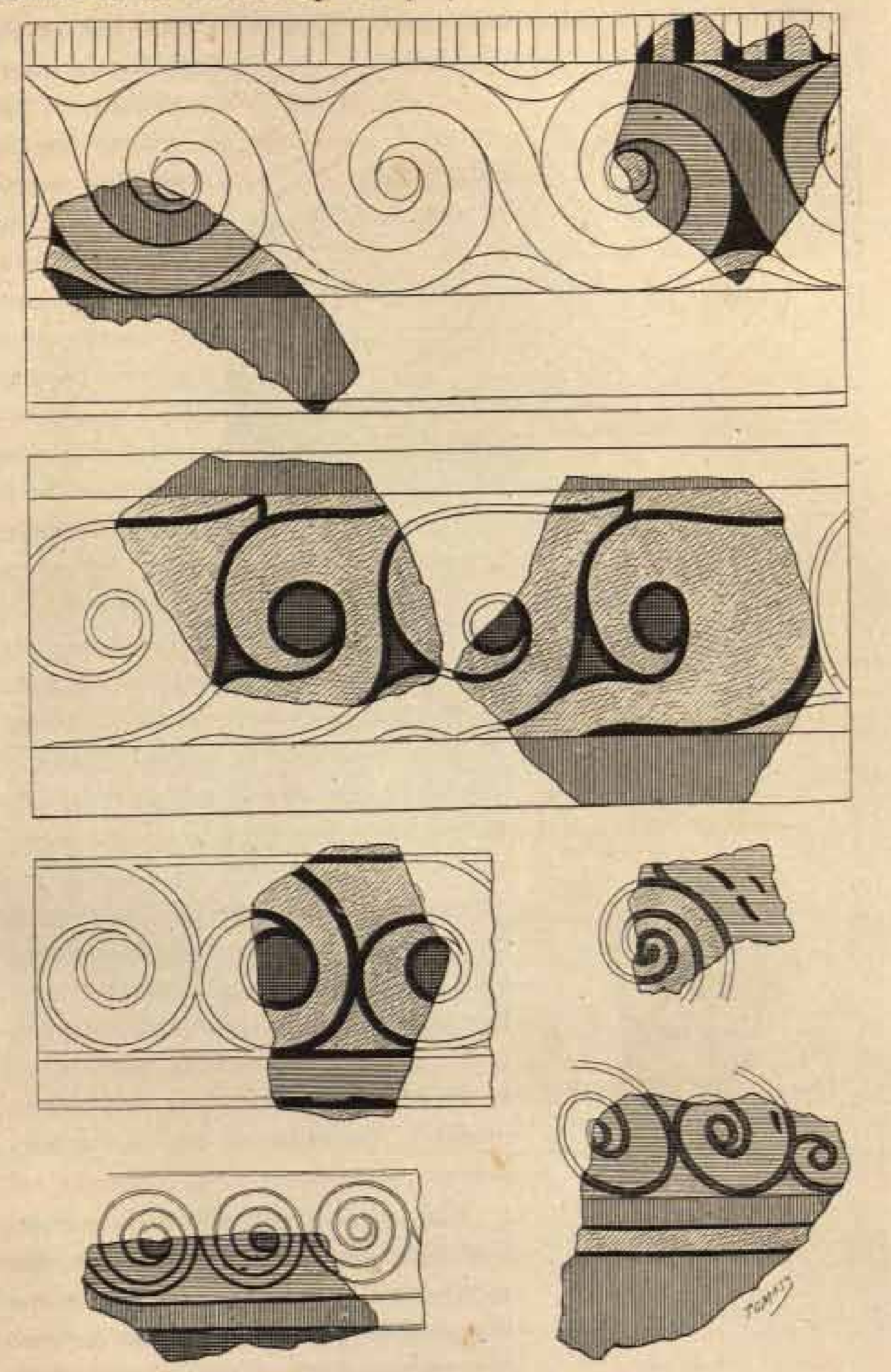
215. — Fragment d'enduit. Tirynthe. Demi-grandeur. *Tirynthe*, pl. X, *d*.

Des ouvrages de ce genre qui sont arrivés jusqu'à nous, le plus élégant et le plus compliqué, c'est le dessin qui décorait le plafond de la seconde des chambres du tombeau d'Orchomène (fig. 160-165). Il était ciselé en relief sur la face inférieure des quatre dalles de schiste vert qui couvraient ce caveau, assez serrées l'une contre l'autre et assez bien ajustées pour que le tracé de l'ornement se continuât ininterrompu d'une pierre à l'autre; c'était comme une riche étoffe tendue au-dessus de la tête du mort. Le travail est exécuté avec une franchise d'accent dont nous avons tenu à faire sentir le caractère en donnant une fidèle copie d'un des fragments de cette toiture (fig. 220). Quoique ces dalles n'aient été retrouvées qu'en morceaux, on a pu, grâce à l'exacte symétrie du plan, restituer l'ensemble du dessin, qui doit être imité de celui d'un tapis (fig. 221). La disposition générale est celle que l'on rencontre très souvent dans cette espèce de tissus; il y a un motif central, une large bande qui l'enveloppe, et une bordure. Le motif de milieu est formé par un lacis de spirales; dans chacun des intervalles que laissent entre eux ces rubans, s'étale une palmette ou, pour mieux dire, la moitié de la corolle d'une fleur, corolle d'où se détache un long dard, qui est peut-être un souvenir du pistil; c'est



216. — Fragment d'enduit. Tirynthe. Demi-grandeur. *Tirynthe*, pl. IX, *b*.

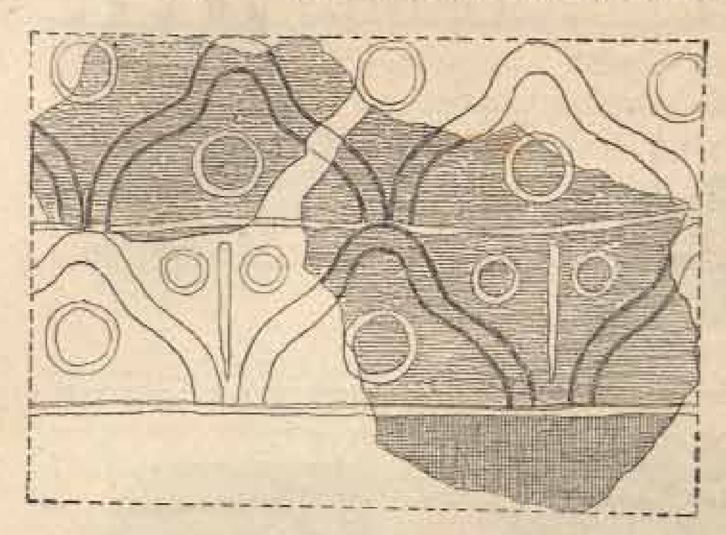
comme un fer de lance qui se projette hardiment au dehors. Tout



217. — Fragments d'enduit. Tirynthe. Demi-grandeur. *Tirynthe*, pl. VIII.

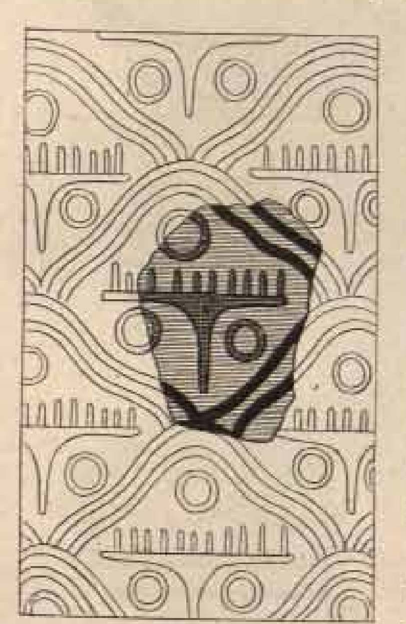
autour, une double série de rosaces comprises entre deux filets. En

dehors de ce cadre, mêmes spirales, et mêmes segments de corolles. La chambre pour laquelle avait été fait ce plafond n'étant pas carrée, la bande intermédiaire n'a pas la même largeur sur les quatre côtés. Vient enfin, très étroite, la bordure proprement dite, un seul rang de rosaces, que cernent, à l'intérieur, un filet, et, en dehors, une barre rayée de stries.



218. — Fragment d'enduit. Tirynthe. *Tirynthe*, fig. 142.

Nous avons déjà trouvé réunis, à Tirynthe, dans un fragment de fresque, tous les éléments qui caractérisent cette composition (fig. 209). La peinture n'a sans doute pas la finesse et la précision de la ciselure; mais, à cela près, les motifs sont pareils. La même barre coupée de raies parallèles limite le champ; il y a une suite de rosaces sous les spirales, et celles-ci se combinent, comme à Orchomène, avec les palmettes, d'où sort la même flèche. En Argolide et en Béotie, les décorateurs, qu'ils maniassent le pinceau ou le ciseau, se servaient donc des mêmes modèles, travaillaient sur les mêmes patrons.



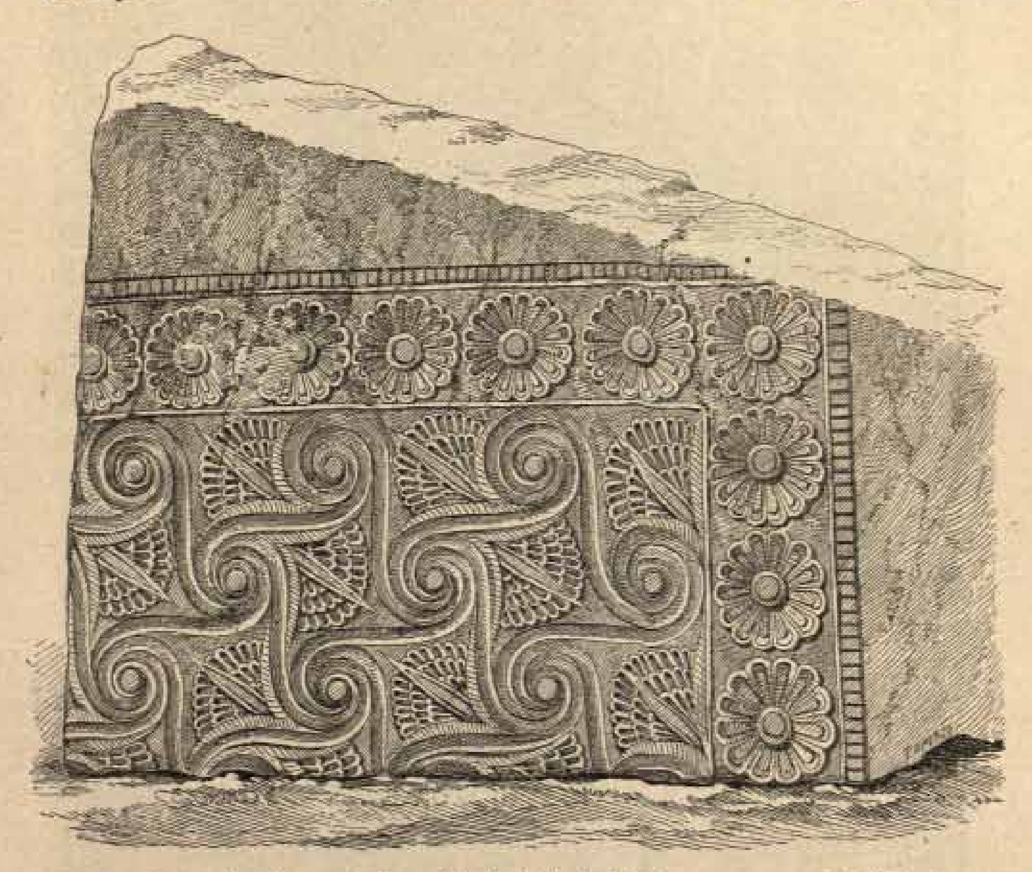
219. — Fragment d'enduit. Tirynthe. Demi-grandeur. *Tirynthe*, pl. XI, *c*.

Une curieuse variante de la spirale, c'est l'ornement, en forme de cœur, qui se rencontre à la fois dans les peintures murales (fig. 222) et sur maints ivoires, sur maints objets d'or (fig. 223, 224, 225)[1]. Il est difficile à définir, avec les deux volutes affrontées qui

1. Ce même ornement s'est retrouvé à Ménidi (*Das Kuppelgrab*, pl. VI, fig. 11).

lui servent de base et la sinuosité de ses contours qui tendent à se rejoindre et qui aboutissent à un petit cercle sous lequel se cache le point d'intersection. Il y a là des inflexions et un balancement de lignes qui ne sont pas sans grâce.

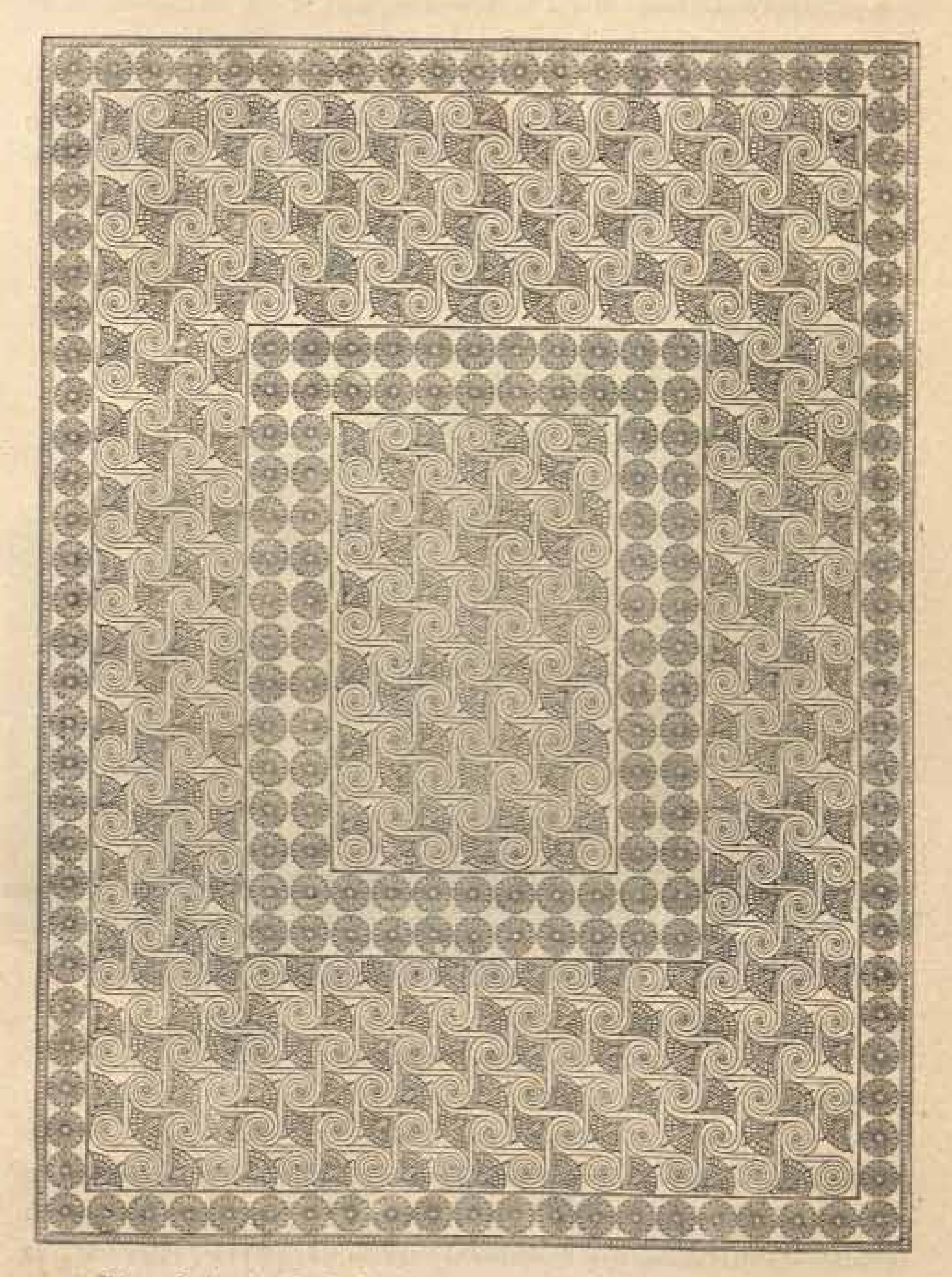
La palmette du plafond d'Orchomène reparaît, mais autrement employée, dans un ornement pour lequel le décorateur paraît avoir eu une prédilection toute particulière. Cet ornement se compose d'un



220. — Orchomène. Fragment d'une dalle du plafond. D'après une photographie d'Héberdey. Environ au septième de la grandeur réelle.

double motif, deux demi-cercles affrontés, qui se raccordent à des droites horizontales, et un tableau rectangulaire, très étroit, qui sépare les deux cartouches. Dans ceux-ci, la palmette déploie en éventail ses divisions, qui rayonnent vers la périphérie; elles ont leur point de départ dans une espèce de poignée, perpendiculaire au tableau, avec qui elle dessine une croix. Cette disposition rythmique rappelle, à certains égards, celle de la métope et du triglyphe de la frise dorique; ce rapprochement s'est tout d'abord présenté à l'esprit

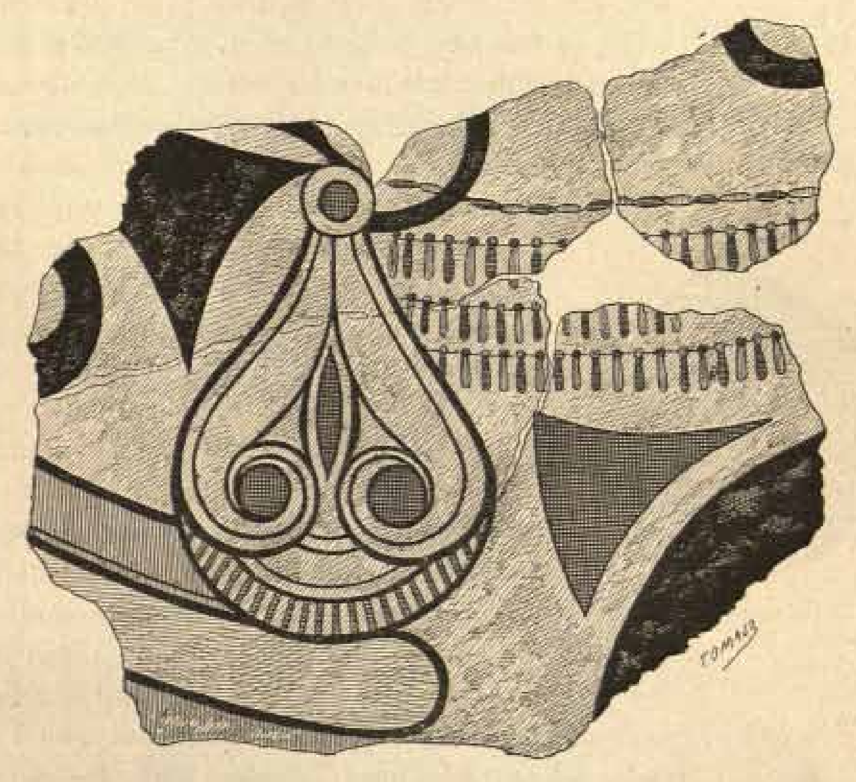
de ceux qui, les premiers, ont rencontré ce motif parmi les débris de l'architecture préhomérique ou dans le mobilier des tombes. En



221. — Orchomène. Restitution du plafond, au trentième de la grandeur réelle. Schliemann, *Orchomenos*, pl. I.

voici un exemple qui provient de l'un des hypogées de Mycènes; nulle part le type n'est mieux défini que dans cette plaque d'ivoire (fig. 226).

Les grands traits en restent partout les mêmes; les différences ne portent que sur des détails secondaires. Sur la tablette d'ivoire, la barre verticale est striée de raies horizontales et la barre horizontale de stries verticales. Au contraire, dans un fragment de brèche rouge qui a été ramassé à Mycènes, le tableau est plus large par rapport à l'ensemble du motif, et l'outil y a gravé plusieurs traits verticaux (fig. 227). Dans un ornement de verre qu'a livré la tombe de Ménidi,



222. — Fragment d'endait. Tirynthe. Demi-grandeur. *Tirynthe*, pl. XII.

ce sont des postes que l'on trouve à cette place; les divisions de la palmette sont gauches et grêles (fig. 228). Enfin, où ce motif se présente dans sa forme la plus achevée et la plus riche, c'est sur cette frise d'albâtre, rehaussée d'incrustations en verre bleu, dont les restes ont été découverts à Tirynthe, dans le vestibule du palais; nous la reproduisons telle que l'a restituée M. Dœrpfeld (pl. XIII, fig. 1). La pièce centrale est, là aussi, très large; en son milieu se creuse une rainure sans profondeur qui est accostée, à droite et à gauche, d'un rang de rosaces. Entre la palmette et la bande qui l'encadre court une spirale dont le tracé rappelle celui de l'un des dessins que nous avons empruntés aux peintures murales de ce même

bâtiment (fig. 217). De menus disques de verre forment l'œil des volutes et le cœur des rosaces; des rectangles et des carrés de la même matière, très rapprochés, donnent les bordures.

223. — Ivoire. Spata. *Bulletin de corr. hell.* 1878, pl. XV, fig. 4. Grandeur réelle.

On a retrouvé ces morceaux d'albâtre encastrés, l'un à côté de l'autre, dans la plinthe d'un mur. Nous dirons ailleurs pourquoi il y a lieu de penser que ce n'était point là leur place primitive; mais, en tout cas, ce motif avait certainement pour destination de constituer des frises, c'est-à-dire des bandeaux où il se répétait autant de fois que le comportait la longueur du champ qu'il décorait. Les morceaux de la frise d'albâtre sont disposés de manière à s'ajuster les uns avec les autres (fig. 229, 230). La plaque d'ivoire (fig. 225) jouait dans la composition d'une cassette ou de tout autre meuble un rôle analogue à celui dont la frise d'albâtre s'acquittait dans l'édifice de Tirynthe. Ce qui le prouve, c'est le tenon qui subsiste sur l'un de ses côtés, tenon que recevait une mortaise pratiquée dans l'épaisseur de la tablette voisine. Quand on avait voulu assurer la stabilité de ce bandeau, on ne s'était pas contenté de la double rainure qui le reliait aux éléments placés au-dessus et au-dessous de lui : on avait tenu à en rendre solidaires les unes des autres toutes les pièces.



224. — Ornement d'or. Mycènes. Grandeur réelle. Ἐφημ. 1888, pl. IX, fig. 5.

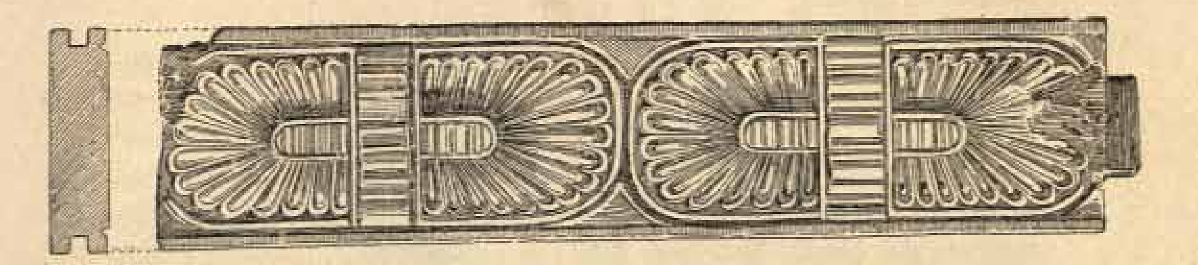
En étudiant l'ornement géométrique, tel qu'il s'est développé à Mycènes, nous n'avons pas eu l'occasion de mentionner les losanges, les damiers, les dents de loup et d'autres motifs du même genre, formés par des droites qui se coupent en diverses manières, motifs qui, au cours de la période suivante, tiendront une grande place, en Grèce même, dans le décor linéaire. Ce silence s'explique. On trouve quelques exemples de ces dessins dans la poterie, où se perpétuent parfois les traditions de l'âge vraiment primitif que représente Hissarlik (fig. 231)[1]; mais ils ne se rencontrent



225. — Ornement d'or. Mycènes. Grandeur réelle. Ἐφημ. 1888, pl. IX, fig. 6.

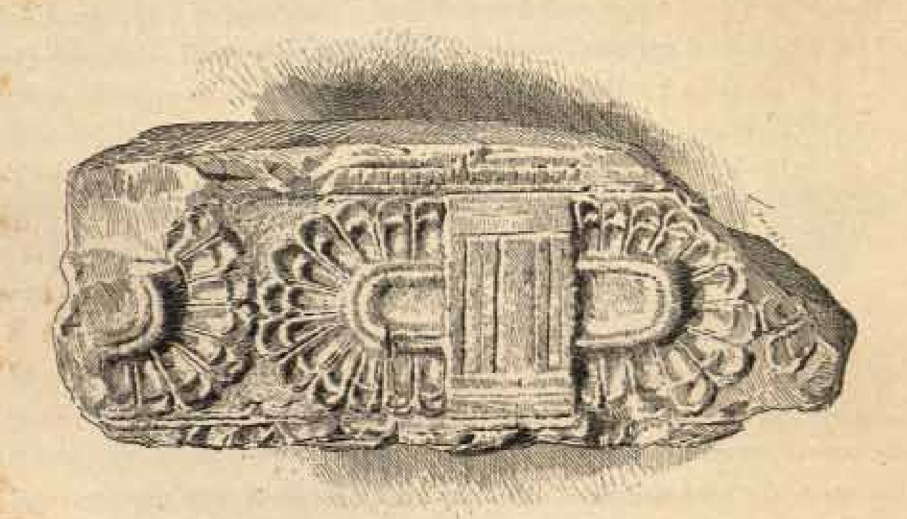
1. Furtwængler et Loeschke, *Mykenische Vasen*, pl. XXIV, 183ª, 183ᵇ, XXXIV, 341; XXXV, 357.

guère ni dans les peintures murales ni dans la sculpture sur pierre, ni dans les ivoires et les bijoux, dans aucun enfin des ouvrages qui portent l'empreinte du style original qu'a fini par créer la civilisation mycénienne. Celui-ci a une prédilection singulière pour la ligne courbe et



226. — Plaque d'ivoire. Mycènes. Longueur, 0m,123, hauteur, 0m,017. Ἐφημ. 1888, pl. VIII, fig. 11.

pour les combinaisons très variées qu'elle fournit. Je ne vois guère qu'un ornement, né de la ligne droite, que cet art ait franchement adopté : c'est le chevron. Peut-être le chevron doit-il cette fortune au fait que son tracé offre quelque analogie avec celui de certaines courbes



227. — Fragment de frise. Mycènes. Au cinquième environ de la grandeur réelle. Schliemann, *Mycènes*, fig. 151.

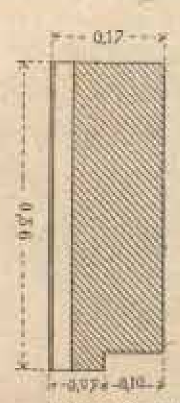
brisées. Voyez une stèle trouvée par Tsoundas dans une des nécropoles de Mycènes (fig. 232) : c'est une de ces courbes qui en décore la face principale, tandis que des chevrons en ornent le petit côté. Le chevron se distingue par l'acuité des angles de la courbe qui lui fait

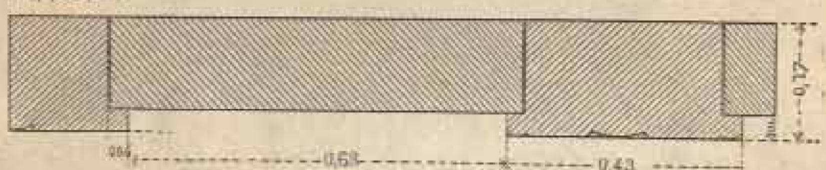
ainsi pendant; mais, à cette différence près, c'est le même mouvement serpentin, la même ondulation rythmée. Il est fréquent sur les vases, et c'est lui qui sert de parure aux deux demi-colonnes de la façade du Trésor d'Atrée (pl. IV et V). Il y représente probablement des bandes de métal.



232. — Ornement de verre. Ménidi. Grandeur réelle. *Das Kuppelgrab*, pl. III, fig. 24.

Avec la rosace, on est sur la frontière qui sépare l'ornement géométrique de l'ornement qui s'inspire des types du règne végétal. C'est encore du premier que paraît relever telle rosace, dont le contour est un cercle, dont toutes les divisions sont des segments de cercle (fig. 209, 233); mais, quelque plaisir que prît l'ouvrier à tracer toutes ces courbes, avec une sûreté de main à laquelle l'emploi du compas n'aurait pas beaucoup ajouté, il ne résista point à la tentation d'imiter les fleurs qu'il avait sous les yeux. Quelques-unes surtout, comme la rose et ses congénères, comme les marguerites et autres radiées, lui offraient des modèles où la forme, tout en restant très voisine de celle du cercle, avait cette souplesse et cette variété qui n'appartiennent qu'aux corps vivants. Parmi ces rosaces derrière lesquelles on devine la fleur qui en a suggéré le dessin,

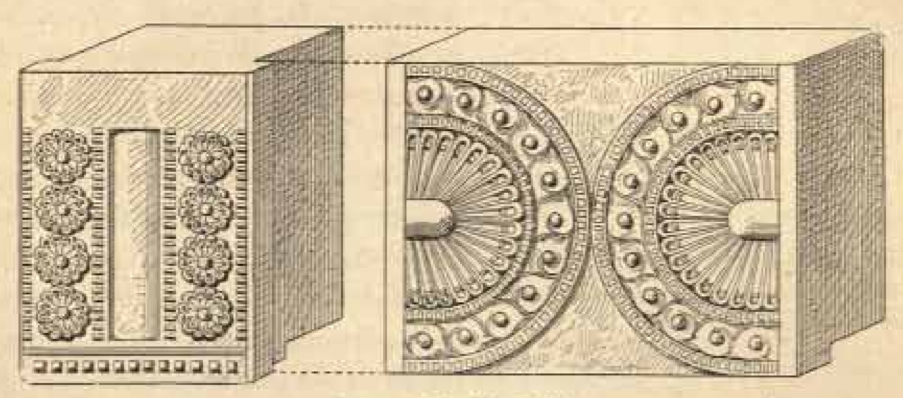




229. — Tirynthe. Plan de la frise d'albâtre et coupe sur la partie la plus étroite. *Tirynthe*, pl. IV.

il y en a de très simples; elles se rapportent à des espèces où la corolle n'a que très peu de pétales, sur une seule épaisseur (fig. 234). Ces pétales, dans d'autres exemplaires, restent peu nombreux et très séparés; mais un ou plusieurs traits indiquent, à l'intérieur de chaque foliole, les nervures qui en plissent la surface (fig. 235). Là où, comme au plafond d'Orchomène (fig. 220), comme dans les *triglyphes* de la frise de Tirynthe, la rosace est ciselée dans la pierre, il y a beaucoup de pétales très serrés; cela rappelle l'aster. Quelquefois

l'artiste semble avoir voulu rendre l'aspect d'une fleur double, comme celle du nymphæa, on croirait voir deux fleurs posées l'une sur l'autre; la plus large, en grande partie cachée, sert de fond (fig. 236). Dans les rosaces peintes sur le chambranle de la porte d'une des tombes rupestres de Mycènes, on reconnaît une marguerite, au jaune



230. — Tirynthe. Les éléments de la frise d'albâtre, vus en perspective. D'après *Tirynthe*, pl. IV.

de son cœur et à la blancheur de ses pétales rayonnants; mais, pour obtenir un plus bel effet, le peintre a mis sur les pétales des touches de rouge et de jaune que ne lui donnait point la nature (pl. XIII fig. 3).

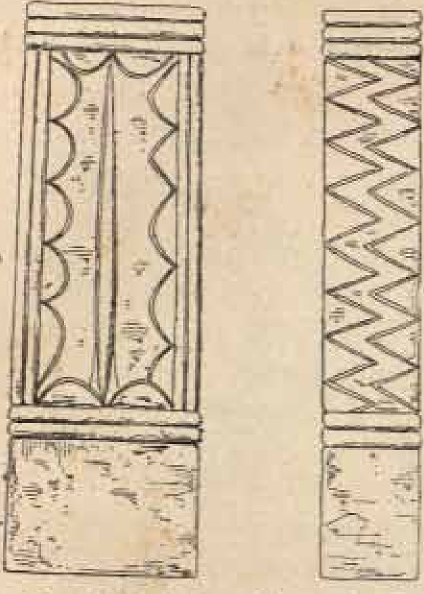
Par cet exemple comme par celui du plafond d'Orchomène et de la frise de Tirynthe, on voit quel était, dans la décoration des édifices, l'emploi ordinaire de ce motif; la rosace figurait surtout dans les bordures. Était-ce le tisserand et le brodeur qui avaient pris les premiers l'habitude de lui assigner ce poste? Le lui avait-on attribué parce qu'on l'avait trouvée mise à cette place dans des étoffes et des tapis importés du dehors? Nous savons que la rosace remplissait cette même fonction dans ces tentures dont le dessin a été transcrit sur la pierre par le sculpteur assyrien[1]; dans les palais élevés sur les bords du Tigre, des files de rosaces formaient aussi, comme à Mycènes, l'encadrement des portes[2]. Sans examiner



231. — Vase d'Ialysos. Hauteur, 0m,07. Furtwængler, *Myk. Vasen*, pl. VI, fig. 31.

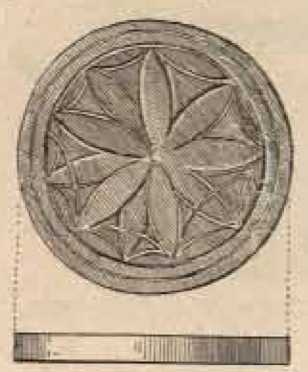
1. *Histoire de l'Art*, t. II, pp. 299, 317-318, 321-323; fig. 22, 96, 116, 117, 131, 135, 141.
2. *Histoire de l'Art*, t. II, pp. 305-306, 320; fig. 123, 124, 136.

ici la question d'origine et de transmission, il importe de faire remarquer qu'il y a une différence sensible entre la bordure du chambranle assyrien et celle du chambranle mycénien (fig. 237). Dans ce dernier, les rosaces sont comprises entre deux de ces lignes serpentines qu'affectionne le décorateur; ces triangles à sommets arrondis et ces courbes sinueuses meublent les petits côtés des ossuaires en terre cuite peinte qui ont été découverts en Crète (fig. 169 et 171). Voici l'ornement détaché de l'ensemble auquel il appartient (fig. 238). La ressemblance qu'il présente avec celui qui accompagne les rosaces, dans le chambranle en question, ne saurait être contestée. Il est possible que ce soient des modèles orientaux qui aient suggéré l'idée d'affecter la rosace à la bordure des champs; mais, là où nous la trouvons ainsi utilisée, elle se rattache si étroitement, par les motifs qui l'encadrent, à tout le système de la décoration mycénienne, que l'on ne songe pas à y chercher un élément étranger; on hésite à affirmer la vraisemblance d'un emprunt direct.



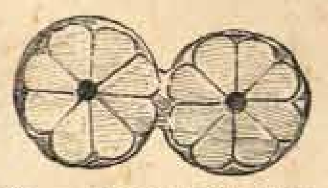
232. — Stèle, Mycènes. Hauteur, 0m,76. 'Εφημ. 1888, p. 127.

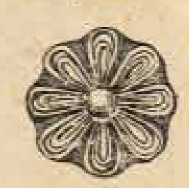
Dans la rosace, la fleur, détachée de sa tige et isolée de la plante qui l'a nourrie, devait nécessairement prendre une forme plus ou moins conventionnelle; il en est de même des feuilles qui, à Tirynthe, alternativement bleues et jaunes, composent une sorte de chapelet (fig. 216); mais ce n'est pas toujours ainsi, à l'état d'abstraction, que le peintre a montré la plante. Dès le temps des constructions de Théra, il s'essaye à représenter, au naturel, une fleur d'iris (fig. 211); dans un fragment de fresque tirynthienne, voici une branche qui se courbe, comme pliée par le vent (fig. 239). Est-ce des feuilles ou des boutons qui terminent les tiges et se détachent, en rouge et en noir, sur un fond blanc? On ne sait trop; la couleur reste de pure fantaisie; mais



233. — Rosace. Ivoire. Mycènes. Grandeur réelle. 'Εφημ. 1888.

la silhouette et le mouvement du léger rameau sont bien rendus. Ailleurs, dans ces mêmes peintures, à côté de losanges qui nous reportent aux origines mêmes de l'ornement linéaire, apparaissent ces animaux marins auxquels l'artiste mycénien a fait une si grande place sur ses vases d'argile et de métal, sur ses meubles, ses bijoux et ses pierres gravées. Celui que présente, dessiné en noir sur des bandes grises qui alternent avec des bandes rouges, un des plus curieux fragments qui aient été trouvés à Mycènes, c'est un mollusque céphalopode qui abonde dans les eaux de la Méditerranée, l'argonaute (fig. 240). Le décorateur ne s'en est pas tenu là. A Mycènes, parmi les restes des peintures du palais, on a recueilli quelques débris de tableaux où des chevaux et des hommes armés s'enlevaient, peints d'un brun rouge, sur un fond grisâtre (fig. 241); il y a aussi des fragments de grandes figures ailées, qui appartenaient à la catégorie de ces êtres factices dont les images sont si nombreuses en Égypte et en Assyrie[1]. A Tirynthe, on a pu restituer, presque en entier, un groupe plus important, celui du taureau sauvage et du chasseur qui le poursuit. C'est ailleurs que nous aurons à chercher dans quel esprit l'artiste a interprété la forme vivante. Ce que nous nous proposions ici, c'était seulement de montrer quel usage il avait fait de la peinture sur enduit pour animer et varier l'aspect de ses bâtiments.


234. — Rosace. Ivoire. Spata. Grandeur réelle. *Bulletin*, 1878, pl. XIII, fig. 9.

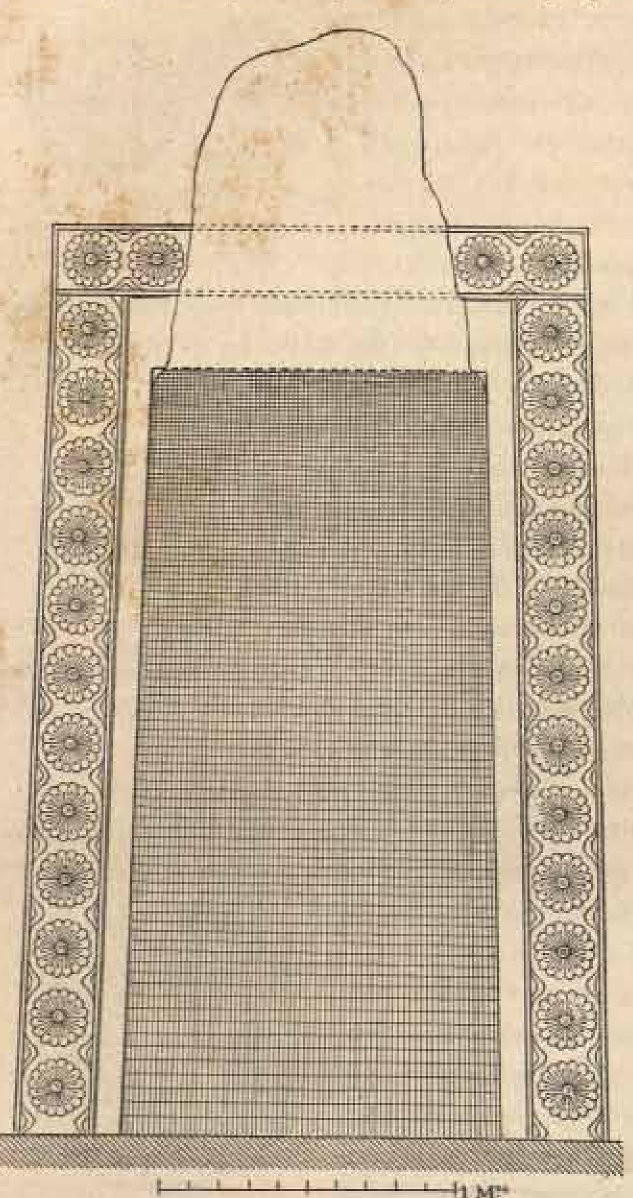

235. — Rosace. Or. Palamidi. Grandeur réelle. Ἀθήναιον, t. VIII, pl. fig. 3.

Ce qui a frappé ceux qui ont recueilli les débris de ces peintures, c'est l'extrême liberté du tracé, liberté dont il est impossible de juger par les images que nous avons empruntées aux planches de MM. Dœrpfeld et Tsoundas. Les motifs du décor y ont été copiés et les parties manquantes ont été restituées par des dessinateurs qui, accoutumés à manier le compas, ne peuvent s'empêcher d'introduire partout une symétrie rigoureuse; celle-ci n'existe point dans les originaux. Là où il y


236. — Rosace. Or. Spata. Grandeur réelle. *Bulletin*, 1878, pl. XIII, fig. 7.

1. Schliemann, *Tirynthe*, pl. VI et VII.

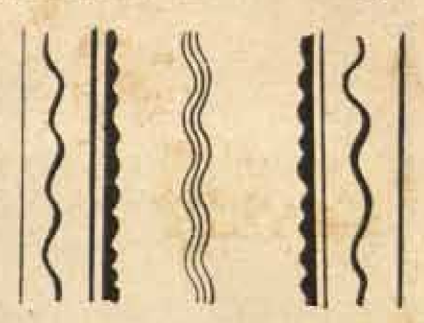
a des rosaces, on n'en saurait trouver deux qui soient exactement pareilles. Il en est de même pour ces ailes qui paraissent avoir appartenu à des figures de génies; pas une plume qui y soit à l'alignement, et les couleurs sont très capricieusement distribuées. Tout cela était exécuté très rapidement, à main levée, par des peintres qui avaient assez de métier pour n'avoir pas besoin de recourir aux calques ou aux poncifs; ils ne semblent même pas avoir pris la peine d'esquisser le motif sur la muraille avant d'y appliquer la couleur. Les débris de ces fresques n'auraient pas été ramassés à pleins paniers, qu'il eût suffi d'observer cette prestesse hardie du pinceau pour deviner combien était généralement répandue, chez ces peuples, l'habitude de jeter ainsi comme un vêtement de couleur sur toutes les surfaces de l'édifice, au dedans comme au dehors.

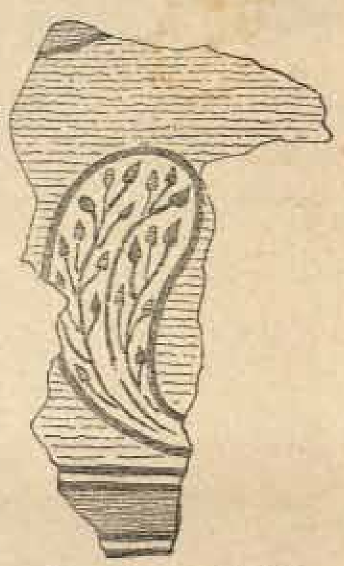


237. — Décor de la porte d'une tombe rupestre, à Mycènes. Ἐφημ. 1888, pl. I.

Cette habitude était si bien établie, que dans la maison les champs horizontaux recevaient, eux aussi, une parure analogue à celle qui décorait les champs verticaux. On a cru pouvoir attribuer aux plafonds, à raison de leur épaisseur, certains des fragments d'en-

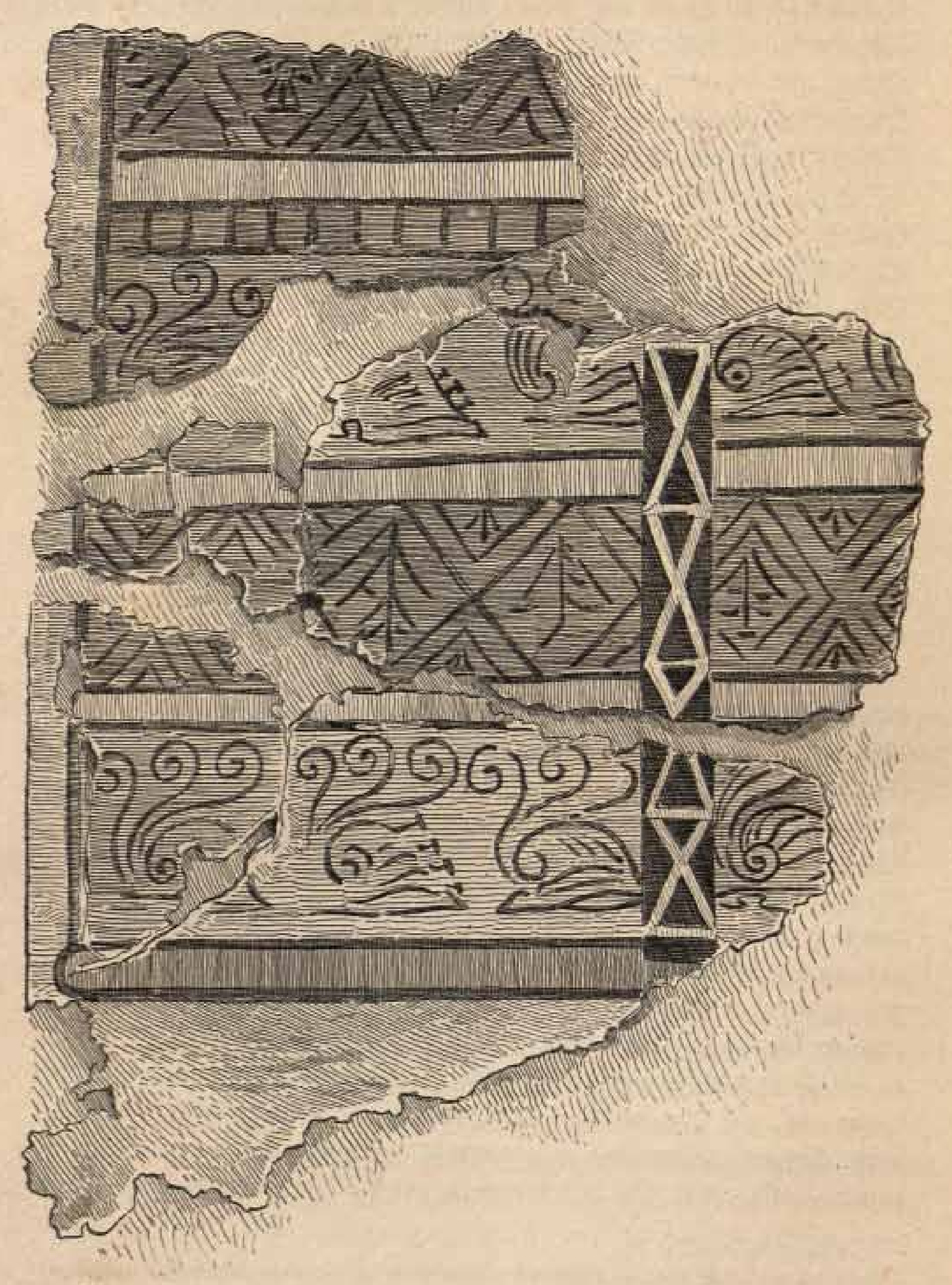
duit colorié qui ont été ramassés à Théra[1]. Pour ce qui est de Mycènes et de Tirynthe, on ne sait quelle y était la disposition des plafonds; s'ils avaient, comme nous le croirions volontiers, leurs solives apparentes, ces solives étaient revêtues d'une couche de peinture. Cette couche était nécessaire pour la conservation des bois; il fallait d'ailleurs que le plafond fût en rapport avec l'aire des pièces qu'il recouvrait, et celle-ci avait reçu, elle aussi, une décoration polychrome. A Troie, rien encore de pareil. Beaucoup de pièces n'ont qu'une aire d'argile battue; ailleurs, c'est un pavement en cailloux de rivière piqués dans un mortier de boue; il y a aussi quelques traces d'un dallage en plaques de schiste verdâtre; mais, chez cette tribu, le sentiment de la couleur ne s'était pas encore éveillé : tout cela reste terne et gris. Il n'en est plus de même en Argolide. Sans doute on y retrouve, soit dans les tombes, soit dans les pièces accessoires des palais, les aires en argile foulée ou en cailloutage[2]; mais, dans les appartements de réception, on étendait sur cet empierrement un lit de mortier de chaux; gravées en creux, des lignes remplies d'une couleur rouge s'y croisaient, dans le *mégaron* de Tirynthe, et y traçaient tout un réseau de rectangles à peu près égaux (fig. 85). Dans les bandes étroites qui séparent les carrés, on a relevé quelques vestiges de bleu. L'ensemble donnait ainsi au sol de la salle l'aspect d'un tapis multicolore (fig. 83). Ces mêmes traits, pareillement disposés, sillonnent le pavement calcaire du *mégaron* dans le palais de Mycènes[3]. Si, là les tons se sont effacés, on les a relevés,


238. — Décor de cercueil d'argile, trouvé en Crète. Orsi, *Urne funebri*, p. 8.


239. — Fragment d'enduit. *Tirynthe*, fig. 139.

1. Fouqué, *Santorin*, p. 111.
2. Il en est ainsi dans les tombes de l'Acropole mycénienne, dans les tombes à coupole de la ville basse, et aussi dans la tombe à coupole voisine de l'Heræon d'Argos (*Athenische Mittheilungen*, 1878, p. 277). Pour les pièces des maisons, voir Schliemann, *Tirynthe*, ch. v, D. 5, et Tsoundas, Πρακτικά, 1886, p. 76.
3. Tsoundas, Πρακτικά, 1886, p. 67 et 68.

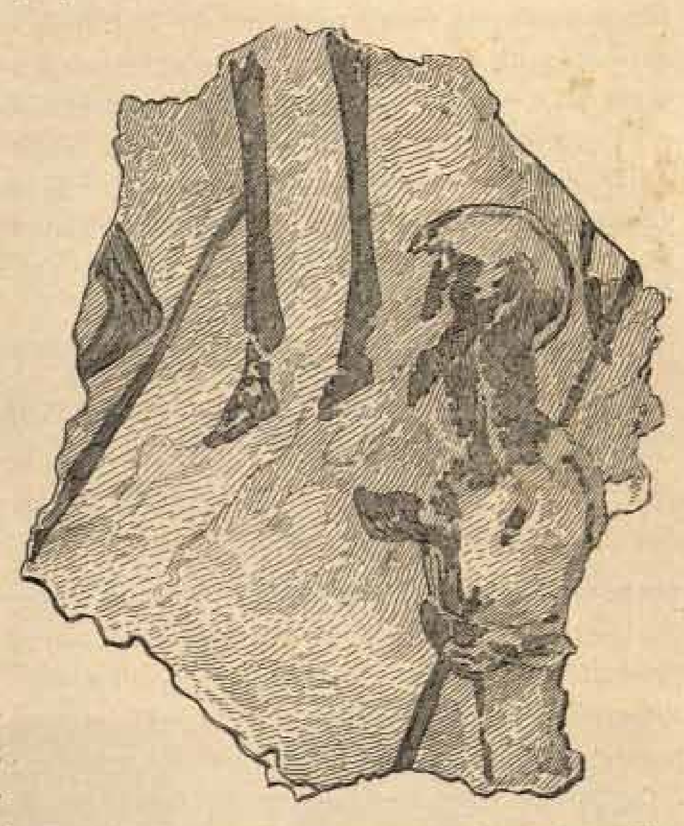
très vifs encore, sur les côtés du gâteau circulaire d'argile qui formait



240. — Fragment d'enduit. Mycènes, dans le palais. Au deux tiers de la grandeur réelle. Ἐφημ. 1887, pl. XII.

le foyer; la tranche est peinte de blanc, de rouge et de bleu, et le

pinceau y a dessiné un de ces enroulements dont nous avons déjà montré tant de variétés. Ces crépis et leurs couleurs, qui devaient vite s'effacer, ici sous les pieds des passants, là au contact des tisons et des cendres chaudes, avaient besoin d'être souvent renouvelés ; sur le massif de cet âtre, on a reconnu l'existence de cinq couches d'enduit qui s'étaient superposées l'une à l'autre (fig. 242). Au cours de ces réparations, l'ouvrier avait, deux fois au moins, répété le même motif (pl. XIII, fig. 2). Qu'il s'abaissât sur le sol ou qu'il promenât son regard tout autour de lui, l'œil ne rencontrait pas une surface qui ne l'amusât et ne lui fît fête. Les portes des grandes salles n'avaient pas de battants ; elles n'étaient closes que par des tentures suspendues au linteau et les tons de ces draperies devaient avoir une bien autre vivacité que ceux des peintures murales. Ces étoffes devaient singulièrement contribuer à meubler l'édifice et à y mettre partout la gaieté de la couleur.

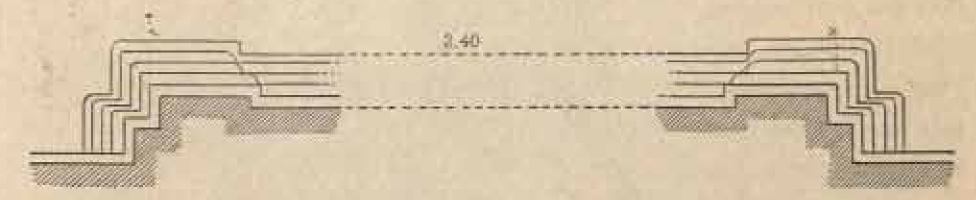


241. — Fragment d'enduit. Mycènes, dans le mégaron du palais. Grandeur réelle. Ἐφημ. 1887. pl. XI.

Suggéré par le caractère de l'appareil, l'emploi de ce coloriage sur enduit était si universellement répandu, que des exemples s'en rencontrent là même où nous aurions attendu plutôt un autre mode d'ornementation : ainsi sur des parois de rocher, où, semble-t-il, des ornements ciselés dans la pierre eussent été mieux à leur place. Dans un des cimetières rupestres de Mycènes, un crépi de chaux a été appliqué, autour de la porte d'une tombe, sur la roche vive et le pinceau y a exécuté un décor tout semblable à celui des maisons royales

(fig. 237)[1]. Nous avons reproduit, avec ses couleurs telles qu'on les a vues au moment de la fouille, la mieux conservée de ces façades (pl. XIII, 3).

Ce n'était pas seulement au moyen de la peinture que trouvait à se satisfaire cette passion de la couleur. A côté de la polychromie artificielle, il y avait la polychromie naturelle; la diversité des matières employées venait concourir à l'effet. Sans doute la brosse étendait souvent sur les madriers des antes et des plafonds ou sur les planches des panneaux les mêmes teintes que sur le crépi; mais il se peut que souvent on se soit contenté, pour rendre le bois moins altérable, de le frotter d'huile, de graisse ou de résine, ce qui, en lui donnant un beau poli, lui laissait sa coloration naturelle; il offrait alors, avec ses veines, des nuances foncées qui ressortaient sur les



242. — Le foyer de la grande salle du palais, à Mycènes. Coupe. Πρακτικά, 1886, pl. V.

nuances plus claires de la fresque. On avait recours aussi à des roches choisies pour la beauté de leur ton natif, aux métaux et à certains produits factices. A Tirynthe et dans l'acropole de Mycènes, on a ramassé des fragments d'une brèche verte et d'un porphyre rouge qui paraissent avoir fait partie de quelque entablement (fig. 228)[2]. Dans le *mégaron*, à Mycènes, le long des murs, le sol était pavé de dalles d'albâtre[3]. Cette bande, d'un blanc qui tirait sur le jaune, entourait, comme une sorte de trottoir, l'aire bétonnée, bariolée de rouge et de bleu, qui occupait le milieu de la pièce; le contraste devait avoir son agrément.

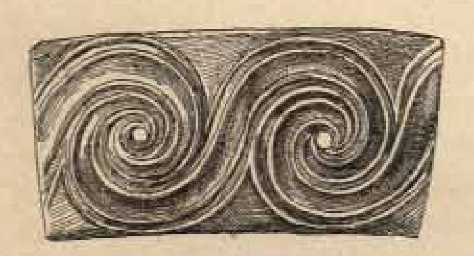
Ce qu'il y a de plus curieux en ce genre, c'est la frise d'albâtre (pl. XIII, fig. 1; fig. 231, 232). Insérés dans des trous faits à leur mesure, de petits morceaux d'une pâte de verre bleu tranchaient sur le ton laiteux de la pierre; des disques de ce verre formaient l'œil des spirales et le cœur des rosaces; des cubes de la même substance composaient les bordures. Ce devait être un objet de luxe que ces

1. Tsoundas, Ἐφημ. ἀρχ., 1891, pp. 1-4.
2. Schliemann, *Tirynthe*, p. 273. *Mycènes*, pp. 166-167.
3. Tsoundas, Πρακτικά, 1886, pp. 65-66.

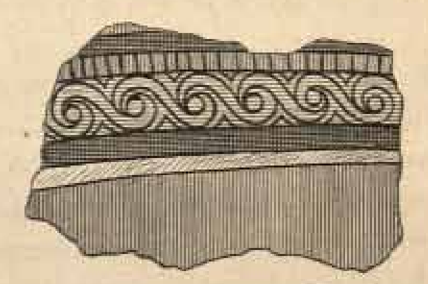
pâtes coloriées; mais on a la preuve que l'usage en était dès lors très répandu. Dans les tombes, on a recueilli, en grande quantité, des plaques de ce même verre opaque, dont les unes, munies d'appendices tubulaires, ont pu être cousues sur les vêtements (fig. 243), tandis que les plus grandes auraient été appliquées sur des cercueils ou sur des meubles (fig. 244); le verre y reproduit souvent un motif que le pinceau avait partout tracé sur les murs des appartements, celui dont le tracé rappelle le déroulement de la vague marine (fig. 245). Si les édifices étaient mieux conservés, ils fourniraient sans doute d'autres exemples de ce mode d'ornement. Le métal offrait plus de ressources encore que cette matière fragile. Battu au marteau en feuilles minces, qui se laissaient aisément plier et découper, le métal donnait des revêtements et des pièces d'applique qui avaient à la fois le mérite de l'éclat et celui d'une extrême solidité. On n'en a retrouvé que de faibles traces dans les ruines du palais[1]. Pour mesurer l'importance des services que l'architecte demandait au métal, il faut s'adresser aux tombes à coupole; là, autour des portes et dans l'intérieur du dôme, on voit encore les trous où étaient plantés les clous de bronze au moyen desquels des rosaces et d'autres



243. — Plaque de verre. Spata. Grandeur réelle. *Bulletin*, 1878, pl. XVI fig. 1.



244. — Plaque de verre. Spata. Grandeur réelle. *Bulletin*, 1878, pl. XIII, 4.



245. — Fragment d'enduit. Tirynthe. Demi-grandeur. *Tirynthe*, pl. X, *a*.

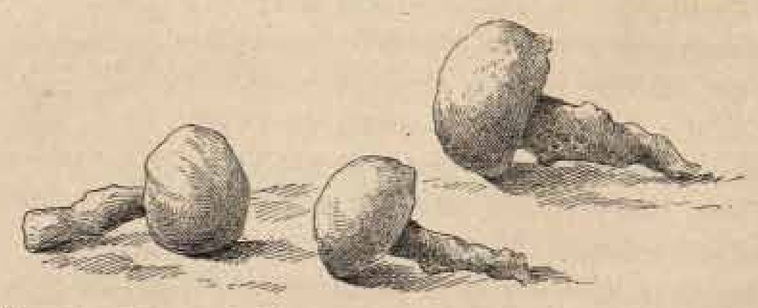
ornements étaient attachés à la pierre (fig. 162, 163, pl. IV, VII). Quelques-uns de ces clous sont aujourd'hui conservés à l'*Antiquarium* de Munich; la tête en est dorée; la dorure est encore douce et brillante à l'œil (fig. 246). Dans la maison, le bois seul se prêtait à l'apposition du métal; aux portes, celui-ci garnissait la poutre du seuil

1. *Histoire de l'Art*, t. VI, pp. 517-518.

et celle du linteau, les madriers qui formaient les pieds-droits et les planches épaisses des vantaux; les lambris des salles pouvaient être couverts de même façon. Dans ce concert, chaque métal donnait sa note, sombre ou gaie, et de ces contrastes mêmes se dégageait une harmonie dont Homère a senti le charme quand il décrit ainsi le palais du roi des Phéaciens :

> C'était comme les rayons du soleil ou ceux de la lune qui brillaient
> Dans la haute maison du magnanime Alkinoos.
> Des murs de bronze avaient été menés de l'un et l'autre côté,
> Depuis le seuil jusqu'au fond de l'appartement; une frise de verre bleu (θριγκὸς κυάνοιο) régnait sur tout le pourtour.
> Des portes d'or fermaient la maison bien close;
> Des jambages d'argent se dressaient sur le seuil de bronze;
> Le linteau était d'argent, et d'or l'anneau qui tirait le battant[1].

Sans doute, comme l'indiquent certains traits du tableau de la vie des Phéaciens, on est ici en pleine féerie; mais cependant c'est à



246. — Clous de bronze du Trésor d'Atrée. Musée de Munich. Grandeur réelle. Dessin de Rocheblave.

la réalité que le poète empruntait les éléments qu'il a réunis dans l'image qu'il présente des splendeurs de ce palais enchanté. Il est encore question ailleurs, dans les deux poèmes, de « palais de bronze ou d'or », c'est-à-dire de palais dont les murs sont habillés d'une enveloppe faite de l'un ou l'autre métal[2], et Télémaque admire chez Ménélas, « dans la maison sonore, les éclairs du bronze, de l'or, de l'électrum, de l'argent et de l'ivoire[3] ». Il n'y a pas une de ces indications que les fouilles ne confirment. La voûte du tombeau que l'on appelle le *Trésor d'Atrée* était, jusqu'à son sommet, piquée de rosaces d'airain. Nous ne savons si une partie du revêtement n'était pas en or et en argent; du moment où la tête des clous était dorée, pourquoi la dorure et l'argenture n'auraient-elles pas été employées, comme

1. *Odyssée*, VII, 84-90.
2. *Iliade*, XIII, 21 ; XVIII, 369.
3. *Odyssée*, IV, 71.

l'émail dans la frise d'albâtre, à faire ressortir certains détails de la forme? Des plaques de ces métaux précieux, adroitement ajourées, ont même pu, dans certains édifices, être fixées sur le fer ou sur le bois; on ne saurait taxer cette conjecture d'invraisemblance, lorsqu'on songe à l'énorme quantité d'argent et surtout d'or que Schliemann a retirée d'une seule nécropole, à Mycènes. Quant à l'ivoire, il en a été ramassé beaucoup de grands morceaux et des milliers de menus fragments; nous n'avions pas besoin du témoignage d'Homère pour supposer que cette belle matière avait dû, elle aussi, être utilisée à l'effet d'orner les lambris, les entablements et les plafonds.

Dans les textes que nous venons de citer, il y a deux mots qui appellent quelques explications; dès l'antiquité, on n'était pas d'accord sur le sens qu'il convient de leur attribuer. C'était l'acier, l'acier bleuâtre, que les commentateurs avaient voulu voir dans le *kyanos;* ils avaient négligé de tenir compte d'un passage de Théophraste qui donnait le vrai sens de ce mot[1]. Cet écrivain distingue le *kyanos naturel* (κύανος αὐτοφυής) du *kyanos artificiel* (κύανος σκευαστός), qu'il appelle ailleurs le *kyanos* fondu (κύανος χυτός). A la description qu'il donne du *kyanos naturel*, on y reconnaît le lapis-lazuli, la lazulite; de l'*artificiel*, il raconte qu'on le préparait en Égypte, et il ajoute que cette matière faisait partie du tribut que payaient les Phéniciens. Ce *kyanos préparé par le feu* (πεπυρωμένος), c'est la pâte bleue, colorée avec des oxydes de cuivre et parfois aussi avec du cobalt, que savaient si bien fabriquer les verriers égyptiens et phéniciens, pour l'employer tantôt à couvrir la terre cuite d'une mince couche d'émail et tantôt à façonner des amulettes ou des bijoux. La lazulite ne s'obtient que par très petits morceaux. Si de la Tartarie, du Badachkan actuel, où est son principal gisement connu, elle arrivait, par les caravanes, jusqu'en Égypte, elle y restait toujours très rare. C'était une pierre précieuse dont, là même, on n'aurait point fait la garniture de grandes surfaces murales. A plus forte raison n'y aurait-on pas songé en Grèce; d'ailleurs, il n'a jamais été trouvé le moindre fragment de cette matière dans les sépultures de la période mycénienne ou parmi les ruines de ses édifices, tandis que l'on y ramasse partout des pâtes

1. Théophraste, Περὶ λίθων, §§ 39 et 65. C'est Lepsius qui, en cherchant à fixer le sens du terme égyptien *Xesbet*, a établi celui du terme grec κύανος; il a le premier appelé l'attention sur le passage de Théophraste. Voir *Die Metalle in den ægyptischen Inschriften* (*Abhandlungen der Berl. Akademie*, 1871), pp. 53-79, 117-118, 129-143. Les idées qu'il expose à ce sujet ont été reprises et pleinement acceptées par Helbig, *Das Homerische Epos aus den Denkmælern erlæutert*, 2e édition, pp. 101-106.

de verre, souvent colorées en bleu, du genre de celles qui ornaient la frise de Tirynthe. Le *kyanos* du poète ne saurait donc être autre chose que cet émail qu'il aura vu employé dans quelqu'une de ces maisons princières au luxe desquelles il emprunte les éléments de la somptueuse parure dont il revêt la demeure du roi des Phéaciens.

Dans le texte qui a trait au palais de Ménélas, c'est au génitif que se présente le nom de la matière qui est mentionnée là entre l'or et l'argent; on se demande donc s'il faut rapporter ce génitif, ἠλέκτρου, au substantif masculin ὁ ἤλεκτρος, qui désigne un alliage naturel d'or et d'argent que fournissaient les sables aurifères de l'Asie Mineure, ou au substantif neutre τὸ ἤλεκτρον, l'ambre. Toutes les probabilités sont en faveur de la première hypothèse. Il y a d'abord la place qui, dans l'énumération que nous avons traduite, est assignée à cette matière; elle est nommée entre l'or et l'argent, ce qui semble indiquer que c'est aussi un métal. L'ambre n'a d'ailleurs été très commun en Grèce dans aucun temps. Homère ne le mentionne que comme entrant dans la composition de colliers d'or. Il n'en a pas été rencontré trace à Tirynthe, et, dans le mobilier funéraire des tombes, il ne paraît que sous la forme de perles d'une faible grosseur. Sans doute il ne serait pas impossible que des morceaux d'ambre eussent été encastrés dans une frise de bronze; mais il est bien plus vraisemblable qu'il s'agit ici d'une décoration toute en appliques de métal, où le jaune pâle de cet alliage faisait comme la transition entre le rouge éclat de l'or et la blancheur mate de l'argent.



CHAPITRE V

L'ARCHITECTURE FUNÉRAIRE

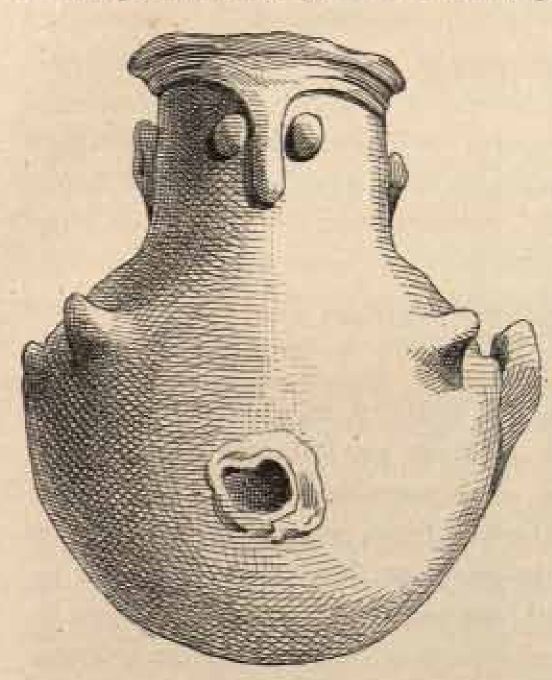
§ 1. — LES RITES FUNÉRAIRES

A l'inverse de ce qui s'est passé à Mycènes, ce n'est point, à Théra ni à Troie, la tombe qui a livré les objets par l'examen desquels l'archéologue supplée au silence ou aux lacunes de la tradition. A Théra, il n'a pas été découvert de sépultures. A Troie, rien n'est venu confirmer l'hypothèse d'une nécropole à incinération. Il a été constaté, par les juges très compétents qui avaient bien voulu se charger de contrôler les assertions de MM. Schliemann et Dœrpfeld, que les *pithoi* ou énormes jarres de terre qui se rencontrent en si grande quantité dans toutes les couches de décombres ne servaient qu'à renfermer des liquides ou des grains[1]. Quant à ces vases que caractérise une représentation sommaire des traits principaux du visage de l'homme, vases que Schliemann avait qualifiés d'urnes cinéraires (*Aschenurnen*), dans ses premières relations où la langue manque si fort de précision scientifique, jamais on n'y a trouvé de cendres (fig. 247)[2] : si quelques débris humains ont été ramassés dans des pots dont nous avons donné un échantillon (fig. 66), rien n'autorise la critique à faire remonter jusqu'à la période primitive ces ossuaires rustiques, d'ailleurs en très petit nombre; la fabrication de cette poterie grossière paraît s'être continuée sur place, pendant de longs siècles. Il y a bien des chances pour que ces sépultures appartiennent au temps où, après la chute du château fort que nous avons identifié avec la Pergame d'Homère, le coteau, presque abandonné, ser-

1. SCHLIEMANN, *Bericht*, 1890, p. 7. *Histoire de l'Art*, t. VI, p. 251.
2. SCHLIEMANN, *Bericht*, p. 22.

vait de cimetière aux paysans d'alentour. Le terrain, fait de gravats et de briques pulvérisées, était facile à entamer; les restes des morts y étaient plus en sûreté que dans la plaine souvent bouleversée par les débordements et les changements de lit de Scamandre.

Les seules sépultures desquelles on puisse affirmer qu'elles sont contemporaines des premiers efforts que l'homme a faits, dans cette contrée, pour sortir de la barbarie, c'est celles qui ont été reconnues dans l'étage inférieur de ce monticule d'*Hanaï-Tépeh* qui, pendant l'âge classique, portait à son sommet le temple d'Apollon Thymbræos[1]. Au-dessous des restes de cet édifice, on a rencontré les débris d'un village de l'époque préhistorique, où la poterie est aussi rudimentaire que dans les couches les plus profondes du tertre d'*Hissarlik;* presque tous les outils y sont en pierre et en os; le bronze y est rare[2]. On a trouvé là un certain nombre de squelettes, tantôt sur le roc même, tantôt un peu au-dessus, dans ce qui semble avoir été le sol de certaines maisons. Ces squelettes étaient ensevelis la face contre terre, les têtes tournées à l'ouest et les genoux pliés en deux. Point de fosses creusées dans la roche vive ou à parois maçonnées; on se contentait de creuser un trou en terre et d'y placer les corps. Il n'y a d'exception que pour deux tombes d'enfant, faites de briques séchées au soleil.

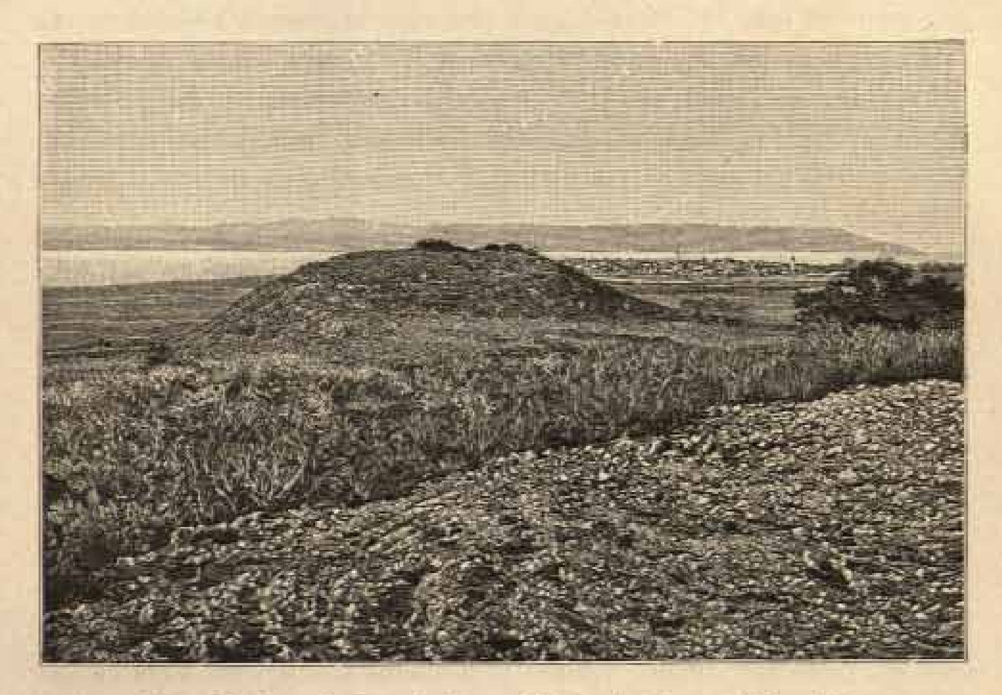


247. — Vase d'argile. Au tiers de la grandeur réelle. Schliemann. *Ilios*, fig. 186.

Quant à ces tumulus, encore visibles sur les caps Rœthée et Sigée ainsi que sur d'autres points de la plaine, auxquels, pendant toute la durée de l'antiquité, la tradition locale attachait les noms d'Ajax, d'Achille et d'autres héros de l'épopée, ce que l'on était fondé à y chercher, c'était la trace du seul rite funéraire que connaisse la poésie

1. *Histoire de l'Art*, t. VI, p. 324-325.
2. Schliemann, *Ilios, Appendice VIII. Thymbra, Hanai-Tépeh*, par Franz Calvert.

épique, celui de l'incinération. A sa grande surprise, Schliemann n'a rien trouvé de pareil dans les seize tumulus qu'il a fouillés (fig. 248) [1]. Le seul où se soient rencontrés, mais sans restes humains, des vases et des instruments semblables à ceux du premier et du second établissement de Troie, c'est le *Karaagatchtépeh* ou Tombeau de Protésilas, dans la Chersonèse, sur la rive européenne de l'Hellespont. En Troade même, dans le remblai de ces tertres, il n'a été ramassé que de rares tessons qui remontassent à une époque reculée; les débris de la poterie hellé-



248. — Tombeau de Patrocle. Duruy, *Histoire des Grecs*, t. III, p. 248.

nique y sont bien plus nombreux. L'unique résultat de ces recherches a été de prouver que, jusqu'aux derniers jours de l'empire romain, on n'a pas cessé d'élever dans cette plaine des tumulus, à l'imitation de ceux qui passaient pour remonter à l'âge héroïque; mais ceux-ci, bien que clairement désignés par leur situation qui concorde avec les données que fournit la poésie grecque, n'ont pas livré leur secret [2]. S'il est un mode d'ensevelissement dont l'emploi ait été constaté, dans cette contrée, pour la période qui nous occupe, c'est donc seulement l'inhumation, sous sa forme la plus simple, telle que la présente le lit

1. Schliemann, *Ilios*, ch. XII. Sur ces tumulus, voir aussi Virchow, dans les actes de la *Berliner Gesellschaft für Anthropologie*, 1879, p. 214-217.

2. Schuchhardt, *Schliemann's Ausgrabungen*, ch. II, § 8.

le plus profond des décombres qui se sont amoncelés, au cours des siècles, sur la colline d'*Hanaï-Tépeh*.

C'est encore l'inhumation, mais cette fois avec la tombe, avec la tombe construite et disposée pour loger le mort, que nous retrouvons sur les rivages occidentaux de la mer Égée, en Argolide et dans les différents districts du Péloponèse et de la Grèce centrale où a fleuri la civilisation achéenne. On ne sait où se cachent les tombes des princes qui ont bâti les puissants remparts de Tirynthe; mais, au jugement de tous les archéologues, les plus anciennes sépultures qui aient été signalées dans ce canton, c'est le groupe de ces fosses que Schliemann découvrit, en 1876, à l'entrée de l'acropole mycénienne, sous l'esplanade qu'entoure un cercle de dalles[1]. Schliemann, lorsqu'il décrivit cette nécropole, croyait à une combustion partielle de la chair des cadavres, opération qui se serait accomplie non sur un bûcher, mais dans la fosse même. Son esprit était toujours hanté par les souvenirs d'Homère; cette Grèce primitive, que ses fouilles ont si merveilleusement exhumée, il n'a jamais su la distinguer nettement d'une autre Grèce, déjà très différente de celle où a vécu son poète favori; cette perpétuelle confusion lui a souvent troublé la vue. L'hypothèse de cette crémation incomplète ne soutient pas l'examen; c'est ce que nous avons démontré en nous fondant sur la relation même de Schliemann ainsi que sur l'état dans lequel se présentaient, quand ils ont été rendus au jour, les squelettes et le mobilier funéraire[2]. Les corps pour lesquels ces cuves ont été taillées dans le calcaire y ont été déposés intacts; peut-être même, comme le donnent à supposer certains indices, leur avait-on fait subir, pour les conserver au moins pendant la durée des obsèques, durée qui pouvait être assez longue, une sorte d'embaumement sommaire[3].

L'emploi de ce même rite est encore mieux attesté pour d'autres sépultures qui appartiennent à cette même période, mais que l'on regarde pourtant comme postérieures à celles du château de Mycènes, pour les tombes à coupole qui sont éparses de la Laconie à la Thessalie et pour ces tombes rupestres, destinées à des personnages de moindre importance, que l'on a étudiées surtout en Argolide. De tous ceux qui

1. *Histoire de l'Art*, t. VI, p. 316-340.
2. *Histoire de l'Art*, t. VI, p. 326-331.
3. SCHLIEMANN, *Mycènes*, p. 378-379. Voir aussi HELBIG, *Das Homerische Epos*, 2e édit., p. 53-58, et TSOUNDAS (Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, 1888, p. 133). L'état dans lequel ont été trouvés, dans les hypogées, le plus grand nombre des ossements qu'ils contenaient, prouve que jamais on n'a su créer de vraies momies.

ont fouillé ces nécropoles, Stamatakis est le seul qui ait cru y trouver des traces d'incinération, d'une incinération qui, comme l'avait imaginé Schliemann, aurait eu lieu dans la fosse même ou sous le dôme du monument funéraire. Il confirme, pour une des cuves du cercle de dalles, les assertions de Schliemann[1]; dans le tombeau voisin de l'Heræon, il a trouvé, sur la partie encore conservée de l'ancien pavement, non pas seulement des cendres, mais des ossements humains qui auraient passé par le feu. Les cailloux qui forment le dallage portent, dit-il, la marque de la flamme, et enfin la fumée a noirci le dessous du linteau de la porte. Il en conclut que le corps a été brûlé là, sur place, dans l'intérieur de la tombe[2]. Enfin, en rendant compte des fouilles de Spata, d'après le rapport de Stamatakis, Koumanoudis et Castorchis parlent d'ossements calcinés qui auraient été recueillis dans une partie non remaniée des terres qui remplissaient le tombeau principal; mais ils ne disent pas s'il a été dûment constaté que ce fussent des os d'homme[3].

Nous ferons une première observation préjudicielle. On sait, par des expériences récentes, que, pour consumer toutes les parties molles d'un cadavre, il faut l'action, prolongée pendant plusieurs heures, d'un foyer très ardent. Si l'on pouvait y réussir, et encore d'une manière assez imparfaite, au moyen d'un bûcher dressé sous le ciel et dont le vent attisait la flamme, eût-il été possible d'obtenir le même résultat soit au fond d'un trou, soit même dans une chambre close, sans courant d'air[4]? Peut-être serait-on arrivé ainsi, non sans peine, à cuire le cadavre comme à l'étouffée, à le rôtir sur de la braise; mais détruire les chairs et les téguments pour ne laisser subsister que les os, jamais on n'y serait parvenu par ce procédé.

Pour expliquer la présence dans les tombes d'ossements calcinés et les traces de feu qui se voient sur le pavement et les parois des caveaux, il n'y a pas besoin de recourir à une hypothèse invraisemblable. Les hypogées de Spata et de l'Heræon ont été, Stamatakis le reconnaît, ouverts et violés très anciennement; on y est entré; on a continué d'y enterrer des morts; des os s'y trouvent qui n'ont pas subi l'action de

1. *Athenische Mittheilungen*, 1878, p. 277.
2. *Ibidem*, p. 277 et 279.
3. Ἀθήναιον, t. VI, p. 169.
4. L'expérience avait bientôt appris aux Grecs combien il était difficile d'obtenir une combustion complète sans le secours d'une forte brise. Quand Achille met le feu au bûcher de Patrocle, il appelle à son aide Borée et Zéphyre, il leur offre des sacrifices, pour qu'ils viennent éventer le foyer et en activer l'ardeur (*Iliade*, XXIII, v. 192-220).

la flamme[1]. Comment être sûr de distinguer, parmi tous ces restes, ceux qui ont été placés dans ces tombes lors du premier ensevelissement et ceux qui se sont ajoutés plus tard au dépôt originel ? Quant aux cendres que l'on recueille dans ces chambres et à cette fumée qui en a taché le sol et les parois, n'en est-il pas rendu raison par les sacrifices offerts dans la tombe? Enfin, il semble que le couloir qui conduisait à la tombe de l'Heræon soit demeuré ouvert pendant toute l'antiquité[2]. Les pâtres qui usaient de cet abri, avant l'écroulement de la voûte, ont dû y faire du feu; il n'en faut pas plus pour que la suie ait souillé les cailloux de l'aire et le cadre de la porte.

Stamatakis était un observateur intelligent et attentif; mais peut-être, lui aussi, à son insu, a-t-il cédé au désir de retrouver, dans les sépultures qu'il interrogeait, l'emploi du rite funéraire que décrit l'épopée. Si Stamatakis avait eu le temps de poursuivre, sur ce terrain, ses travaux et son enquête, il serait arrivé aux conclusions que son successeur, M. Tsoundas, a formulées, au lendemain des fouilles qu'il avait faites à Mycènes, en 1887 et 1888, dans les tombes rupestres de la ville basse[3]. Il en avait ouvert cinquante-deux, et il y avait découvert plusieurs squelettes dont la position même indiquait qu'ils avaient été enterrés sans que la flamme en eût disjoint les parties; ils n'avaient pas été étendus tout de leur long sur le sol; on les y avait assis, la tête haute, probablement appuyée sur un coussin, et les jambes fléchies, les genoux relevés[4]. D'ailleurs, c'était là l'exception. Dans la plupart des caveaux, les os, attaqués par l'humidité, avaient beaucoup souffert, ou bien ils avaient été dérangés soit par des éboulements partiels du plafond de roche, soit par des remaniements postérieurs. Tous ces débris ont été examinés avec soin, et sur aucun d'eux M. Tsoundas n'a pu constater de signes certains des morsures du feu. Il ne se croit donc pas en droit de nier d'une manière absolue que des corps aient pu être brûlés, au cours de la période à laquelle appartiennent ces sépultures; mais il ne connaît pas de fait qui lui permette d'affirmer que tel ait jamais été le cas, et, là où l'aspect de la dépouillle ne comporte aucun doute sur le mode d'ensevelissement, c'est l'inhumation qui est clairement attestée.

1. Ἀθήναιον, t. VI, p. 169. *Athen. Mitth.*, 1878, p. 276.
2. *Athen. Mittheil.*, 1878, p. 274.
3. Sur ces tombes, *Histoire de l'Art*, t. VI, p. 370-376.
4. Ἐφημ. ἀρχ., 1888, p. 131-132.

L'étude d'autres nécropoles, contemporaines de celles-ci, a confirmé ces conclusions. Les caveaux creusés dans les flancs du mont Palamidi sont fort semblables à ceux de Mycènes[1]; les différents explorateurs qui les ont déblayés déclarent n'y avoir rien rencontré qui se rapporte à l'usage de l'incinération. Ils y ont trouvé, étendus sur le sol, plusieurs squelettes entiers[2]; le seul feu dont ils aient reconnu la trace, c'est celui du brasier de l'offrande, sur des os d'animaux, sur des tessons de vases. Les ossements humains, alors même qu'ils étaient épars et jetés en désordre, ne paraissaient pas avoir traversé la flamme du bûcher[3]. Près d'Épidaure, M. Staïs a ouvert plusieurs caveaux, pareils à ceux de Nauplie; dans l'un d'entre eux, il a trouvé quatre squelettes presque intacts, couchés à terre, la tête appuyée à la paroi, les pieds tournés vers la porte[4].

Depuis longtemps ouvertes et pillées, les tombes à coupoles n'ont pas donné d'indices qui aient la valeur de ceux que l'on doit aux tombes rupestres; si cependant une ou deux de ces sépultures fournissent à ce sujet quelques renseignements, ceux-ci seraient plutôt favorables à l'hypothèse de l'inhumation. A *Ménidi*, un des six crânes qui ont été recueillis sous le dôme était presque intact[5]; pour peu qu'il eût subi même un commencement de calcination, il n'aurait pas ainsi résisté. A *Vafio*, c'est autre chose; le squelette, peut-être par l'effet de la nature du terrain, s'était dissous et comme évaporé sans qu'il restât de sa substance rien d'apparent; mais, à la position des objets, armes et bijoux, rangés en bel ordre dans la fosse vierge, on retrouvait la place de la tête et du torse, des bras et des jambes; on devinait, on restituait par la pensée le cadavre, tel qu'il avait jadis été étendu sur cette couche, dans la pompe de son costume d'apparat[6]. Enfin, la Crète a donné plusieurs échantillons de cuves en terre cuite, élégamment décorées, dont les dimensions

1. *Histoire de l'Art*, t. VI, p. 397-401.

2. Ἀθήναιον, t. VIII, p. 194-195, 198, t. VIII, p. 523.

3. *Athenische Mittheilungen*, 1880, p. 154-155. Tsoundas atteste n'avoir trouvé, dans les nombreuses tombes qu'il a ouvertes à Mycènes, que les restes de tout petits foyers, qui n'ont tenu dans la chambre que très peu de place (Ἐφημερίς, 1888, p. 131). Dans les menus charbons semés sur l'aire, il a cru souvent reconnaître les débris des branches résineuses, des éclats de bois de pin que les Grecs de la campagne emploient encore, dans plus d'un canton, en guise de torches, pour éclairer leurs maisons.

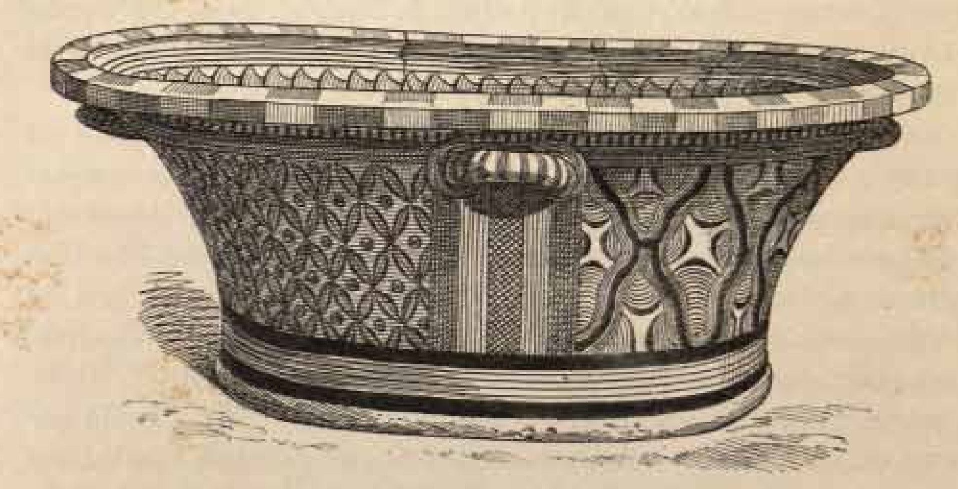
4. Δελτίον ἀρχαιολογικόν, 1888, p. 157. Un squelette a été aussi remarqué dans un tombeau de la même époque, bâti en pierres brutes, sur le roc, au sud-est de l'Acropole d'Athènes (Δελτίον, 1888, p. 170).

5. *Das Kuppelgrab*, p. 32.

6. Ἐφημερίς, 1889, p. 145.

se rapprochent de celles des urnes qui, dans d'autres pays, en Étrurie par exemple, recevaient les résidus du bûcher (fig. 169, 249) ; lorsqu'on les a découvertes, elles étaient pleines d'ossements, mais ceux-ci ne portaient aucune trace de feu[1].

L'inhumation était donc la règle pendant le cours de la période mycénienne, et c'est bien là ce que nous devions nous attendre à trouver chez les ancêtres des Grecs d'Homère. Le rite de l'inhumation s'accorde mieux que celui de la crémation avec les premières et naïves idées que l'homme s'est faites de la vie posthume[2]; il a toujours été pratiqué par le peuple chez lequel ces idées ont été poussées avec



249. — Ossuaire d'argile; hauteur, 0m,48; longueur, près du bord, 1m,165; Orsi, *Urne fuebri Cretesi*, pl. II.

le plus de rigueur jusqu'à leurs dernières conséquences et ont gardé le plus longtemps leur empire chez le peuple égyptien.

Comme l'a montré avec tant de force Fustel de Coulanges, les rites funéraires de la Grèce historique et les lois mêmes qui régissent ses cités ne sont pas en rapport avec l'usage de la crémation, qui ne laisse rien subsister du corps, qu'une poignée de cendres[3]. La croyance que paraissent impliquer maints détails de ces rites, maintes dispositions de ces lois et maints traits de mœurs est celle que nous avons rencontrée en Égypte; au fond de cette tombe où l'on fait couler le vin de la libation et la graisse du sacrifice, on sent la présence d'un être mystérieux qui y continue, dans des conditions mal définies, une

1. Orsi, *Urne funebri Cretesi*, p. 116.
2. Voir l'analyse que nous avons présentée de ces idées dans l'*Histoire de l'Art*, t. I, ch. III, § 1.
3. Fustel, *La Cité antique*.

existence analogue à celle qu'il a menée sous le soleil, d'une personne qui boit et qui mange, qui jouit de la possession des richesses ensevelies avec elle dans la demeure qu'elle ne quittera plus, qui éprouve du plaisir ou de la tristesse, de la reconnaissance ou de la colère, qui s'intéresse au train de ce monde et y intervient pour récompenser les fils pieux qui l'honorent, pour châtier ceux qui l'oublient. L'étrange persistance de cette conception prouve qu'elle a régné en souveraine maîtresse pendant de très longs siècles, qui correspondent à l'enfance de la race grecque; elle s'est alors enfoncée si avant dans ces âmes neuves et celles-ci s'en sont tellement imprégnées, que les progrès de la pensée spéculative n'ont pu l'en arracher et qu'un habile avocat du IV[e] siècle, Isée, y fait sans cesse appel, avec toute chance de succès, pour agir sur le jury athénien, au temps de Platon et d'Aristote[1].

L'inhumation est le seul mode d'ensevelissement qui ne donne pas à cette croyance un démenti formel, le seul par conséquent qui ait pu être en usage là où elle dominait. La vision, l'hallucination même ne sauraient se passer d'un point de départ pris dans la réalité. Cet élément indispensable, ce soutien du rêve, on le trouvait dans l'impression dernière que l'on avait gardée de ce corps qui, sous les yeux des parents et des amis, était entré dans la tombe avant que les lignes du visage se fussent altérées et que se fussent décomposées les chairs. Pourvu que l'on s'abstînt de chercher à suivre le progrès du travail de destruction qui s'opère dans ces ténèbres, on n'avait pas grand effort à faire pour se figurer la forme humaine se maintenant et durant, derrière cette porte close, pendant des semaines, pendant des mois, pendant des années; on arrivait aisément à se représenter la couleur remontant un moment aux joues blêmes de l'hôte du sépulcre, par la vertu de l'offrande nourricière, et sa bouche rouverte pour parler, cette bouche qui avait paru fermée pour toujours; mais, quelque puissance que possède l'imagination, dans sa première fraîcheur, pour créer et entretenir en elle-même l'illusion qui la flatte, combien ces hommes auraient eu plus de peine à considérer le mort comme vivant encore sous la terre, s'ils l'avaient vu, au préalable, réduit en une pincée de cendres par la voracité de la flamme! Imprimée en traits ineffaçables dans les couches profondes de la pensée, cette conception a pu résister, quand les rites funéraires se sont modifiés, à l'épreuve de l'anéantissement du corps par le bûcher; mais jamais elle ne se serait

1. G. Perrot, *L'éloquence politique et judiciaire à Athènes*, ch. VII. *Isée*.

imposée si impérieusement à l'esprit sous le régime de la crémation[1].

Dans les nécropoles que nous appelons mycéniennes, au sens le plus large du mot, l'aménagement et l'ameublement de la sépulture sont bien ce que devait les faire la préoccupation d'une vie qui se prolonge dans l'ombre du tombeau. Le terme logique auquel aboutit cette croyance, c'est l'emploi du procédé de l'embaumement. Si les habitants de Mycènes n'ont fait tout au plus, dans cette voie, que quelques essais timides, s'ils n'ont pas laissé de momies semblables à celles de l'Égypte, c'est qu'ils ne disposaient pas des substances nécessaires, telles que le nitre et les aromates; mais ils n'ont rien négligé de ce qui, par des moyens plus simples, paraissait devoir assurer, pour un temps assez long, la conservation du corps. Nous avons dit avec quel soin étaient dressées et couvertes, à Mycènes, les fosses de l'acropole[2]. De petits murs séparaient du roc brut le cadavre déposé sur un lit de cailloux et le défendaient contre les infiltrations; un épais et solide plancher recouvrait cette chambre étroite (fig. 109). Plus tard, là et ailleurs, mêmes précautions prises pour les tombes à coupole et pour les tombes rupestres. L'entrée en était close ou par une porte aux lourds vantaux ou par un mur en pierres sèches que l'on relevait après chaque inhumation, en même temps que l'on comblait de terre le couloir qui conduisait jusqu'au seuil de ce caveau. Il n'y a qu'une différence : dans les sépultures de la ville basse, le mort est, si l'on peut ainsi parler, plus au large que dans les fosses, soit que, comme dans le plus grandiose de ces édifices, il ait sa chambre à part, soit que, comme c'est d'ordinaire le cas, il repose sous la calotte même du dôme.

Quelles que soient les dimensions et les dispositions du tombeau, ce qui témoigne surtout des idées et des sentiments que suggérait à ces hommes l'énigme de la mort, c'est, partout épars, au-dessus des tombes de la citadelle, dans l'intérieur des tombes rupestres et des tombes à coupoles, dans le corridor qui précède ces dernières, les

1. Tout cela a été très bien vu par Erwin Rohde, dans son beau livre, *Psyche. Seelencult und Unsterblichkeitsglaube der Griechen* (8°, première partie, 294 pages, Freiburg, 1890). C'est un des livres les plus riches d'idées qui aient paru depuis longtemps en Allemagne. L'auteur connaît aussi bien les résultats des fouilles récentes que les textes des classiques; il interprète les uns et les autres avec une rare finesse (voir particulièrement les pages 31 à 34 où il montre combien la conception révélée par les découvertes de Schliemann et de ses émules diffère de celle qui domine au temps d'Homère). Nous comptons que, dans l'introduction qui sera donnée avec la seconde partie, il reconnaîtra ce qu'il doit à Fustel, dont nous sommes étonné de ne pas apercevoir le nom dans les notes, où sont cités beaucoup d'auteurs modernes.

2. *Histoire de l'Art*, t. VI, p. 324-335.

os et les cornes des taureaux, des moutons, des chèvres et des cerfs, parmi des charbons et des cendres[1]. Ce ne peut être là que les restes des victimes dont la chair était grillée sur des brasiers que l'on allumait dans la tombe et dans son vestibule.

Les coquillages entraient pour une forte part dans l'alimentation des habitants de la plaine d'Argos; une des tombes que Schliemann a dégagées renfermait beaucoup d'écailles d'huîtres, et, parmi ces écailles, plusieurs huîtres qui n'avaient jamais été ouvertes[2]. On tenait à mettre de la variété dans le repas que l'on offrait au mort. Il a été aussi recueilli, dans deux tombes, des noyaux d'olives[3].

Ces offrandes n'étaient pas réservées à la seule cérémonie des obsèques. Quelque nombreuses que l'on suppose les victimes égorgées à cette occasion, ce n'est pas en un jour ni même en dix qu'aurait pu se former, à Mycènes, l'épais remblai qu'entoure le cercle de dalles, remblai où abondent les os d'animaux et les débris d'un bois plus ou moins carbonisé[4]. Toutes ces cendres, tous ces débris, qui ont noirci la terre à laquelle ils sont mêlés, attestent la longue persistance d'un culte que génération après génération a célébré là en l'honneur des morts couchés dans les entrailles du roc. Ce qui achève de le démontrer, c'est la présence, à un mètre au-dessus du quatrième tombeau, de l'autel creux, bâti en grosses pierres (fig. 102, 103, 104), qui ressemble si fort à celui de la cour du palais de Tirynthe (fig. 81, 82).

L'habitude existait dès lors de briser, aussitôt le rite funéraire accompli, les vases qui avaient servi aux apprêts du sacrifice; cette sorte de puisard rappelle la fosse qu'Ulysse creuse, du bout de son épée, sur la grève cimmérienne et où il verse l'eau miellée, le vin, la bouillie de farine, puis le sang noir des victimes, pour que le peuple des morts vienne boire à cette source de vie[5]. Dans les caveaux qui ont été retrouvés intacts, les fragments d'un même vase avaient été souvent éparpillés, comme avec intention, aux quatre coins de la chambre; d'autres fois ces fragments, assez menus, étaient répandus

1. Ἀθήναιον, t. VI, p. 169. t. VIII, p. 523. Ἐφημερίς, 1888, p. 130. *Athen. Mittheil.*, 1878, p. 276; 1880, p. 155.

2. SCHLIEMANN, *Mycènes*, p. 415.

3. Ἐφημερίς, 1888, p. 136.

4. SCHLIEMANN, *Mycènes*, p. 157, 231, 245, 445. Schliemann, tout entier à l'idée que les morts avaient été brûlés au fond de leurs tombes, ne fit pas grande attention à ces débris et n'en saisit pas le vrai caractère; c'est Milchœfer qui, dans les notes qu'il publia après la visite qu'il fit au chantier vers la fin de l'automne, insista sur la grande place que tiennent dans ce remblai les résidus des sacrifices (*Athenische Mitth.*, 1876, p. 212).

5. *Odyssée*, XI, 24-35.

sur le squelette[1]. Dans l'un et l'autre cas, on devinait le mouvement de la main qui, après avoir cassé le vase, en avait semé les morceaux sur le sol, parmi les charbons ardents du brasier; certains de ces tessons portent la marque du feu[2].

Le sang et la graisse des victimes immolées, le lait, le vin et le miel, tout cela était censé nourrir et désaltérer le mort, en ranimant chez lui, chaque fois que se renouvelait l'apport de ces dons, une vie toujours défaillante. On a même cru qu'il avait été offert à ces morts des sacrifices d'un autre genre. Dans le *dromos* des tombes rupestres de Mycènes, on a souvent trouvé des ossements humains ; devant une de ces sépultures, il y avait jusqu'à six de ces squelettes, couchés en travers, les uns au-dessus des autres, parmi des os d'animaux et des débris de vases communs. Que représentent ces squelettes? On ne peut guère songer à y reconnaître des membres de la famille pour laquelle a été creusé le caveau. Pourquoi les aurait-on laissés ainsi en dehors de la chambre commune, jetés comme au hasard dans ce passage, écrasés sous le poids des terres et des pierres qui le remplissaient? Supposera-t-on que c'était là des parents pauvres, qui n'étaient pas admis aux mêmes honneurs que les chefs du clan? Mais, dans ces sociétés où la richesse mobilière était si peu développée, il ne devait pas y avoir, entre les habitants d'un même bourg, des inégalités de fortune très sensibles, et, en tout cas, celles-ci ne mettaient pas entre les hommes des différences aussi marquées qu'elles le font aujourd'hui ; tous ceux qui se sentaient issus du même sang avaient mêmes devoirs et mêmes droits dans le groupe auquel leur naissance les rattachait. Faut-il voir dans ces restes ceux d'esclaves qui n'auraient pas eu entrée dans la tombe bâtie et décorée pour leurs maîtres? Il y a une première objection : à Athènes et à Rome, alors que l'on était déjà bien plus éloigné de la simplicité des mœurs primitives, il y avait, dans la tombe de la famille, place pour la dépouille de l'esclave fidèle, qu'une sorte d'initiation faisait participer aux rites du culte domestique[3]. Admettons que tel n'ait pas été l'usage à Mycènes; comment expliquera-t-on que tant de squelettes soient réunis sur un même point, dans un terrain qui semble n'avoir jamais été remanié depuis la clôture du tombeau? Les six cadavres paraissent avoir été déposés tous là en une fois, à la même

1. *Das Kuppelgrab von Menidi*, p. 20 et 23. Tsoundas fait la même remarque pour des objets d'os et d'ivoire (Ἐφημερίς, 1888, p. 136).
2. *Athen. Mittheil.*, 1880, p. 154.
3. Voir les textes réunis par Fustel, *La Cité antique*, 7e édition, p. 127-128.

heure ; est-il vraisemblable que, le jour où l'on procédait à cette opération, six esclaves soient morts en même temps, d'une mort naturelle[1]? Une autre explication se présente d'elle-même à l'esprit. Ces squelettes, ce serait la dépouille de captifs qui auraient été égorgés au moment des obsèques d'un chef, comme le sont, dans l'*Iliade*, ces prisonniers troyens qu'Achille égorge sur le tombeau de Patrocle[2]. Si la poésie homérique met en scène ces sacrifices humains, qui devaient être tombés en désuétude au neuvième siècle, c'est qu'elle avait conservé le souvenir d'une époque où l'usage en était aussi répandu dans le monde grec qu'il l'était encore au cinquième siècle chez les tribus scythes de la Russie méridionale ; on sait la curieuse description que donne Hérodote des rites observés dans les funérailles de leurs rois[3].

Si nous avons quelque peine à admettre la vraisemblance de cette hypothèse, c'est que l'image de ces massacres répugne à notre sensibilité. Cependant il n'y a rien, dans ces immolations de victimes humaines, qui ne s'accorde avec l'ensemble des idées dont l'influence se révèle ici par bien d'autres signes. Il est aussi naturel d'envoyer les chevaux, les femmes et les serviteurs du mort, comme le faisaient les Scythes, lui tenir compagnie dans sa vie souterraine que de lui fournir des aliments, de l'habiller des plus belles étoffes, de mettre à sa portée et comme sous sa main armes, vases et bijoux, de placer auprès de lui ces idoles en terre cuite qui lui assuraient la protection des dieux (fig. 250). Nous avons dit quelles richesses renfermait le plus ancien cimetière de Mycènes. Le mobilier funéraire ne pouvait être partout aussi somptueux ; mais toujours on tenait à ce que le défunt emportât dans le tombeau ce qu'il y avait de plus précieux dans la maison. Il y a bien peu de sépultures où l'on n'ait pas recueilli les perles de verre et d'ambre, les tablettes d'ivoire, les bractées d'or ; il n'y en a point où ne se ramassent en grande quantité les fragments de la poterie d'argile. Quant à la décoration si soignée de la façade et des parois de la chambre, dans les plus importantes des tombes à coupole, elle est née de la même pensée ; il convenait que les chefs du peuple ne trouvassent pas moins de luxe dans la demeure où ils habiteraient éternellement

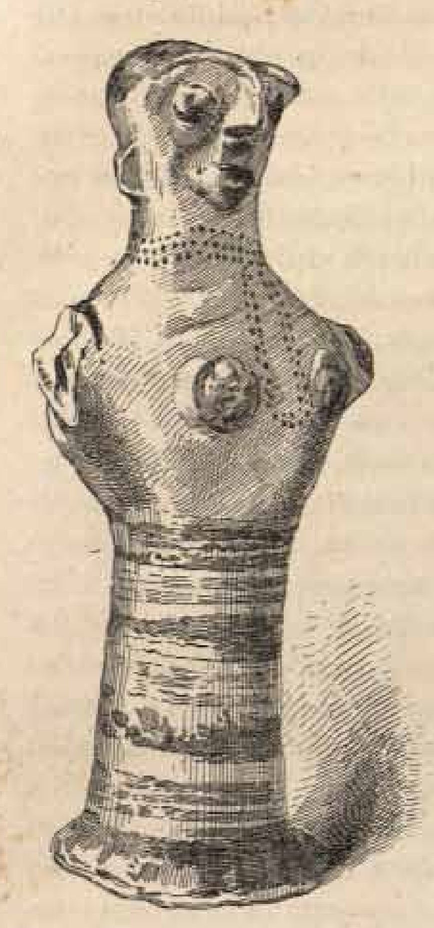
1. On a cru retrouver aussi la trace de ces sacrifices humains dans des débris de squelettes humains qui ont été découverts à Mycènes, en plein remblai, au-dessus des fosses, dans l'intérieur du cercle de dalles (Milchœfer, *Athen. Mittheil.*, I, p. 308 ; Schliemann, *Mycenes*, p. 242).

2. C'est douze captifs qu'Achille sacrifie à Patrocle (*Iliade*, XXIII, v. 175-176).

3. Hérodote, IV, 71-72. Nous n'avons fait que résumer ici les observations et les arguments de Tsoundas (Ἐφημερίς, 1888, p. 130-131).

qu'ils n'en avaient eu autour d'eux dans le palais où s'étaient écoulés les jours de leur courte vie mortelle.

Toutes ces tombes étaient des tombes de famille. Dans les hypogées de Mycènes, M. Tsoundas n'a jamais rencontré trace d'un squelette unique. Le plus souvent, il a constaté la présence d'au moins cinq ou six corps, et c'était les uns après les autres, à d'assez longs intervalles, que ces différents hôtes d'un même caveau étaient venus s'y coucher. Ce qui le prouve, c'est d'abord le nombre même des personnes ainsi enterrées; il serait étrange que tous ceux qui reposent là fussent morts à la même heure; mais ce qui surtout est significatif, c'est la manière dont ces restes étaient distribués sur l'aire des grottes. Certains cadavres paraissent être demeurés à l'endroit même où ils avaient été étendus au moment de l'inhumation; mais, auprès de ceux-là, qui occupaient le milieu de la pièce, il y avait, dans les coins, des os amoncelés en tas. Comment ces tas se sont formés, il est facile de le deviner. Lorsque, toute la place étant prise, on avait à introduire dans la tombe un nouveau mort, on dérangeait, au profit de celui-ci, les premiers occupants; leurs os dépouillés de la chair, déjà disjoints et blanchis, on les empilait dans le fond du caveau[1]. Ailleurs, on traitait ces débris avec plus d'égards. Nous avons eu l'occasion de montrer trois exemplaires de ces coffres d'argile, à décor peint, qui ont été trouvés dans les tombes crétoises (fig. 169, 170 et 249). On ne saurait supposer qu'ils aient été tous destinés à des enfants, et les dimensions en sont trop faibles pour qu'ils aient pu recevoir le corps d'un adulte. L'explication est très simple : ces récipients ont servi à ce que l'on peut appeler des inhumations secondaires. Lorsque le temps avait accompli son

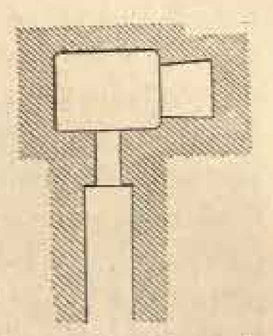


250. — Figurine de terre cuite; hauteur, 0m,19. Mycènes. Ἐφημερίς, 1888, pl. IX.

1. Ἐφημερίς, 1888, p. 133, 135.

office, on y déposait les ossements desséchés. Telles ces boîtes de bois, remplies de crânes, de fémurs et de tibias, que l'on voit encore aujourd'hui dans certaines églises de Bretagne.

Il y avait encore un autre moyen de pourvoir aux nécessités des ensevelissements ultérieurs ; c'était ou de creuser des fosses dans le sol, comme celles que l'on a trouvées à l'Heræon et à Palamidi (fig. 130, 134-137), et dans quelques-unes des tombes rupestres de Mycènes (fig. 122, 123, 124), ou de pratiquer des niches dans la paroi (fig. 251). Quelquefois, quand la famille était nombreuse et que les morts affluaient, on a employé à la fois ces deux moyens de s'agrandir (fig. 125, 126). D'autres fois on a préféré ajouter une seconde chambre. Celle-ci est toujours plus petite que la première, dans l'axe de laquelle on l'a parfois placée (fig. 127) ; ailleurs le caractère hâtif d'un travail exécuté d'urgence se trahit par l'irrégularité du plan (fig. 128). Rien n'est d'équerrre, ni le caveau traditionnel, ni le couloir qui y conduit. Si quelque doute pouvait subsister sur le caractère de ces sépultures, il serait levé par le fait même de toutes ces retouches, où l'on sent l'effort d'une famille qui travaille à utiliser, aussi longtemps que possible, la tombe qu'elle a préparée pour que chacun de ses membres puisse venir à son tour y reposer[1]. Entre deux inhumations, un mur en pierres sèches, qui bouchait le vide de la porte, suffisait à protéger la chambre et son contenu contre l'intrusion des passants ou des animaux errants. Après chaque décès, on abattait, puis on relevait cette barrière ; c'était l'affaire de quelques heures[2]. Lorsque, en dépit de toutes les additions faites au plan primitif, la grotte était saturée d'ossements, on se décidait à en clore pour toujours l'entrée, quitte à en creuser une autre tout auprès à la première occasion. A Mycènes, dans la ville basse, point d'hypogées isolés ; c'est toujours par groupes que se sont rencontrées ces tombes (fig. 88). Si, dans l'ensemble, elles appartiennent toutes à une même période, elles ne sont pas, dans un même cimetière, tout à fait contemporaines les unes des autres. Dans deux d'entre elles, on a trouvé le fer, dont il n'y a pas trace dans la nécropole du château ; il se présente là sous forme d'anneaux, ce qui reporte



251. — Plan d'une tombe rupestre de Mycènes. Ἐφημερίς, 1888, p. 150.

1. Ἀθήναιον, t. VII, p. 195-196.
2. Ἐφημερίς, 1888, p. 135.

à l'époque de transition où ce métal, encore rare, passait presque pour un métal précieux.

Chaque famille serait donc représentée, dans ces cimetières, par plusieurs sépultures, dont chacune répondrait à un moment distinct de la longue vie d'un *génos*. Après avoir servi pendant plus ou moins d'années, chaque tombe, à son tour, a cessé de s'ouvrir. On s'est demandé si, de même que la porte du caveau était barrée après chaque inhumation, le couloir qui y donnait accès n'était pas, lui aussi, rempli de terre au même instant, pour être ensuite déblayé quand il y aurait à faire un nouvel ensevelissement; mais il n'est point vraisemblable que l'on se soit mis dans le cas d'avoir à répéter, d'une année à l'autre, une opération aussi laborieuse, à la recommencer parfois le lendemain du jour où l'on venait de la terminer. Au *Trésor d'Atrée*, le *dromos* a plus de 30 mètres de long, et dans beaucoup des tombes rupestres de Mycènes cette longueur dépasse encore 10 mètres ; elle atteint parfois jusqu'à 15 à 16 mètres. Voici d'ailleurs qui prouve que, lorsqu'on comblait cette allée d'approche, ce n'était pas avec l'idée de la rouvrir à la première occasion : M. Tsoundas, en explorant les cimetières de Mycènes, a remarqué que, devant le mur qui barrait l'entrée, jusqu'au sommet de la brèche au fond de laquelle s'ouvrait la porte, on avait partout entassé de grosses pierres [1]; cette brèche allait en se rétrécissant de bas en haut, ce qui aurait rendu malaisée l'extraction, sur place, de ces quartiers de roc (fig. 252). Pour nettoyer le *dromos*, il aurait fallu attaquer le remblai par sa face extérieure, du côté opposé à la tombe, et enlever, jusqu'à la dernière pelletée, toutes les terres qui l'obstruaient. Ce qui augmentait encore la difficulté du déblaiement, c'est que ces terres ont parfois été pilonnées; les explorateurs l'ont constaté notamment à Vafio et au *Trésor d'Atrée* [2]. C'est par les soins de Stamatakis qu'ont été dégagés les abords du *Trésor d'Atrée*; il reconnut que la terre amoncelée entre les deux murs du long couloir qui précédait la tombe était de la terre vierge, sans aucun mélange de tessons ou d'autres débris qui fussent contemporains de la sépulture ou plus récents; cette terre était telle encore qu'au jour où les manœuvres mycéniens l'avaient détachée des flancs de la colline pour l'entasser dans ce corridor [3]. Si la porte était accessible, au temps de Pausanias

1. Ἐφημερίς, 1888, p. 129-130. Sur la clôture des tombes de Palamidi, voir LOLLING, *Athen. Mittheil.*, 1880, p. 151, 157.

2. Ἐφημερίς, 1889, p. 138, 142.

3. *Athenische Mittheilungen*, 1878, p. 271.

et quand les voyageurs modernes ont revu ce monument, c'est qu'après la chute de Mycènes les violateurs de tombes, avertis soit par la persistance de la tradition locale, soit par un trou qui se serait ouvert au sommet de la coupole, ont pratiqué devant la façade une fouille qu'ils n'avaient même pas poussée jusqu'au seuil antique; ils s'étaient arrêtés dès qu'ils avaient eu assez dégagé le haut de la baie pour pouvoir pénétrer dans l'intérieur de la rotonde (fig. 120).



252. — Vue de l'entrée d'une tombe rupestre, à Mycènes. D'après une photographie de Dœrpfeld.

Ainsi, tout comme la tombe rupestre, la tombe à coupole était condamnée, était mise hors de service par l'occlusion du *dromos*. Ce que l'on se proposait, en exécutant ce travail, c'était d'assurer aux morts un repos que ne viendrait troubler aucune visite fâcheuse. Ces terres et ces pierres jetées et tassées devant la bouche du caveau formaient un rempart que la convoitise ou une indiscrète curiosité ne pourraient abattre ou percer sans un rude effort. Toutes les précautions avaient été prises pour éviter aux générations futures jusqu'à la tentation du pillage; mieux valait compter sur leur ignorance que sur leur piété. Au-dessus des couloirs rebouchés, on égalisait le sol, on rétablissait la pente naturelle de la colline, et les buissons qui foisonnaient sur les flancs du coteau avaient bientôt fait d'effacer la trace des travaux de terrassement.

Nous ne pensons donc pas qu'il y ait eu deux sortes de tombes, celles qui s'appliquaient ainsi, avec un soin jaloux, à cacher leur secret, et d'autres qui, pour donner aux vivants une haute idée de la majesté des morts qu'elles abritaient, auraient librement montré à tout venant la belle ordonnance de leur façade et la richesse de sa décoration[1]. Les

1. C'est Adler qui a proposé de faire cette distinction (*Préface de Tirynthe*, p. XXVI et XXX).

fouilles exécutées par Stamatakis et par Tsoundas en avant des deux tombes à coupole les plus somptueusement ornées qu'il y ait eu à Mycènes (fig. 88, I et II), ont prouvé que, là aussi, il y avait eu obstruction complète du couloir, et que, par conséquent, les façades n'avaient pas été destinées à rester toujours exposées à la vue[1].

Pour la plupart des tombes rupestres, il a dû s'écouler des années entre le creusement du caveau et le comblement du couloir. On a pourtant la preuve que parfois il en fut autrement, peut-être lorsqu'une épidémie ou quelque accident de guerre avait fait assez de victimes pour que la sépulture fût remplie d'un seul coup. C'est ce que M. Tsoundas a constaté pour une tombe que nous avons mentionnée à l'occasion du décor qui en ornait la porte (pl. XIII et fig. 252). L'enduit qui avait été appliqué là sur le tuf a laissé sa trace à la fois sur les pierres du mur qui barrait l'entrée et sur les cailloux qui faisaient partie du remblai. Quelques-uns de ceux-ci ont été trouvés adhérents à l'enduit auquel ils s'étaient collés; c'est donc quand la couleur était encore fraîche que les terres ont été rejetées sur la façade[2]. Le plan du caveau est ici d'une régularité parfaite; on n'y aperçoit aucune de ces retouches, niches taillées dans la paroi, fosses creusées dans le sol, chambrettes latérales, qui se rencontrent souvent ailleurs (fig. 253). Tout est d'une seule venue, caractère qui s'accorde avec l'hypothèse par laquelle nous expliquons cette simultanéité exceptionnelle de toutes les opérations que comportaient les rites funéraires.

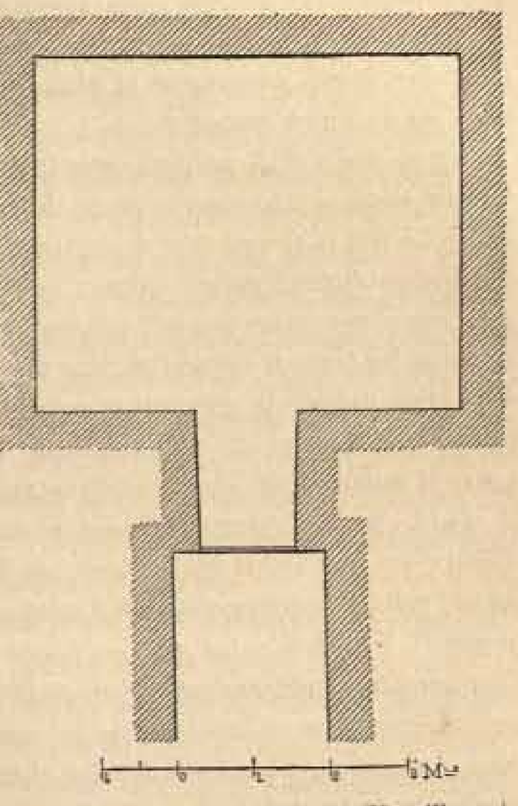
Est-ce ainsi que les choses se passèrent pour des édifices tels que les deux principales tombes à coupole de Mycènes et que la rotonde d'Orchomène[3]? En soi, la conjecture n'aurait rien qui fût contraire à la vraisemblance, étant donnée la conception de la vie posthume qui a tout marqué ici de son empreinte. On enfouissait avec les morts des objets d'un très grand prix; il n'eût pas été plus étrange d'exécuter, à l'unique fin de parer leur demeure, une décoration architecturale qui,

1. Stamatakis n'a jamais rendu compte du déblaiement de la tombe I; mais il y a fait allusion dans son récit des fouilles du tombeau de l'Heræon. Quant à Tsoundas, il n'a pas encore publié la relation de ses fouilles de 1892, qui ont dégagé la tombe II; mais il a bien voulu m'en indiquer les principaux résultats dans une lettre datée du 10 décembre 1892. Après avoir décrit les murs qui barraient le *dromos* à ses deux bouts, il conclut en ces termes : « Ces faits prouvent incontestablement pour moi que la belle façade du tombeau avec les demi-colonnes et les marbres sculptés n'était destinée à être vue que pendant la durée des funérailles; c'est alors que, le *dromos* étant tout ouvert, le tombeau n'était fermé que par la porte seule du *stomion*. »

2. Ἐφημερίς, 1891, p. 3.

3. Tsoundas incline vers cette idée (Ἐφημερίς, 1891, p. 3, note 1).

aussitôt terminée, serait soustraite à la vue. N'est-ce pas dans ces conditions mêmes que, sous l'empire de croyances analogues, l'art égyptien a couvert d'une suite merveilleuse de peintures et de bas-reliefs les parois de ces tombes royales dont l'entrée a été si habilement dissimulée parmi les éboulis de la chaîne libyque[1]? Il y a cependant ici, dans deux de ces tombes et peut-être même dans une troisième, une particularité qui est significative : elles avaient une porte, et celle-ci n'était pas une simple barrière en planches. Des trous percés dans les pierres du chambranle indiquent, au *Trésor d'Atrée*, la place du pivot sur lequel tournaient les battants et celles des verrous; le frottement des vantaux semble avoir imprimé sa marque sur le seuil[2]. Il en est à peu près de même dans la tombe II[3]. La tombe III n'a pas de pierre de seuil; mais sur la face inférieure du pivot on voit un trou, qui a dû jadis recevoir une tige de métal[4]. L'impression que laissent ces traces des anciens scellements, c'est qu'il y a eu un temps pendant lequel la porte servait à permettre ou à interdire l'accès de la rotonde.



253. — Tombe rupestre de Mycènes. Plan. Ἐφημερίς, 1891, pl. I.

Pourquoi cet intervalle et quelle a pu en être la durée? Voici ce que l'on entrevoit. Étant donnée l'importance que les hommes de ce temps attachaient à la sépulture et à son aménagement, il est probable que les souverains du royaume de Mycènes, comme ceux de l'Égypte, pour être plus sûrs d'avoir une tombe à leur gré, commençaient à la bâtir et à l'orner de leur vivant. Si leur règne se prolongeait après l'achèvement de

1. *Histoire de l'Art*, t. I, p. 288-295.
2. Thiersch, dans *Ath. Mittheil.*, 1879, p. 178.
3. Adler, *Préface de Tirynthe*, p. XXX.
4. Lettre de M. Tsoundas, du 10 décembre 1892.

l'édifice, leur tombe, prête à remplir son office, les attendait jusqu'à leur mort. La façade en était visible pendant tout ce délai; par la richesse de son décor, elle témoignait de la puissance du chef qui s'était érigé ce monument, et la porte, tout en concourant à l'effet général, défendait contre toute déprédation la chambre intérieure. La mort même du prince mettait-elle toujours fin à cet état provisoire? Il est permis d'en douter. Les tombes rupestres étaient des tombes de famille, et, dans le cimetière de l'acropole mycénienne, des ossements de femmes et d'enfants ont été retrouvés auprès de squelettes d'homme. Est-il vraisemblable que, pour être mieux ordonnées et plus somptueuses, les tombes à coupole aient eu un autre caractère?

Le roi qui s'était préparé cette fastueuse demeure devait, lui aussi, y avoir marqué d'avance la place de ses femmes, de ses fils et de ses filles, de ses plus proches descendants. Un moment venait où toutes ces places étaient prises. Alors, mais alors seulement, tandis qu'un nouveau prince commençait à construire, dans le voisinage, la tombe où lui et les siens trouveraient leur dernier abri, l'autre tombe, celle où était allée dormir la génération précédente, se fermait pour toujours, par le comblement du couloir et par l'ensevelissement du frontispice sous un monceau de pierres et de terres rapportées.

Est-ce les découvertes faites dans ces tombes par les chercheurs de trésors qui ont averti les anciens, ou bien la tradition avait-elle conservé, malgré le changement des usages, un persistant souvenir du rite primitif? Toujours est-il que les Grecs se représentaient les héros de l'époque préhomérique comme ayant été inhumés et non brûlés. Quand, au sixième et au cinquième siècle, sur le conseil de l'oracle de Delphes, les cités grecques se mirent à chercher les restes de leurs fondateurs pour trouver dans la possession de ces dépouilles un gage de victoire et de prospérité, ce ne fut pas des cendres, mais des squelettes qu'elles transportèrent dans leurs murs, des squelettes qui, racontait-on, étaient ceux d'hommes dont la taille aurait été très supérieure à celle des contemporains de ces exhumations[1]. Il est curieux aussi de voir un poète érudit, comme Apollonios de Rhodes, se conformer, en cette matière, malgré l'autorité de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, à la vérité historique. Dans les *Argonautiques*, les compagnons de Jason ne brûlent pas leurs morts; ils les enterrent[2].

1. C'est ce qu'Hérodote raconte d'Oreste (I, 68) et Plutarque de Thésée (*Thésée*, 36). Voir aussi le témoignage d'Hérodote au sujet de Protésilas (IX, 120) et celui de Pausanias à propos de Pélops (V, XIII, 4).

2. APOLLONIOS, *Argonautiques*, I, 480, 1530-1534.

§ 2. — LES FOSSES CREUSÉES DANS LE ROC DE LA CITADELLE, A MYCÈNES.

Dans l'inventaire que nous avons dressé des monuments de la civilisation primitive du monde grec, nous avons décrit avec assez de détail les tombes de l'acropole mycénienne pour qu'il nous reste peu de chose à ajouter[1]; mais ce groupe de sépultures, unique en son genre, formait un ensemble assez original pour que nous croyions devoir saisir cette occasion de reproduire l'image qu'en a présentée, dans un essai tout récent, un savant, M. Christian Belger, qui, sans avoir visité Mycènes depuis les fouilles de Schliemann, est arrivé, grâce à la curiosité passionnée avec laquelle il a étudié ces questions, à connaître jusqu'au moindre accident de ce terrain et à tirer un parti inespéré des renseignements souvent si confus que Schliemann a fournis (fig. 254)[2]. Nous ne pouvons refaire ici tout ce travail de critique minutieuse et pénétrante; notre tâche sera plus simple. La restitution que Lubke a dessinée sur les indications de M. Belger exige un bref commentaire; en donnant ces explications, nous nous trouverons amené à mieux définir le caractère de ce monument collectif et à rétablir la suite probable du développement graduel qui le conduisit à prendre l'aspect sous lequel il se montre ici, tel à peu près, selon toute vraisemblance, que l'ont vu, pendant plusieurs siècles, les habitants de Mycènes.

Les six fosses où l'on a recueilli les restes de quinze cadavres sont creusées, à des niveaux différents, sur la déclivité du pic dont le sommet porte le palais, sur la pente tournée vers l'ouest (fig. 90, C, et fig. 255). Il est possible que chaque tombe ait été d'abord surmontée d'un tertre séparé, sur lequel était plantée une stèle; mais, à mesure que se multipliaient ces tombes, très rapprochées les unes des autres, les buttes funéraires durent bientôt se toucher et se confondre, de manière à former un tumulus unique (τύμβος), qu'il fallut protéger, à l'occident, par un mur semi-circulaire, pour retenir les terres qui, sans cet appui, auraient glissé sur le versant, entraînées par les eaux. Au-dessus de ces

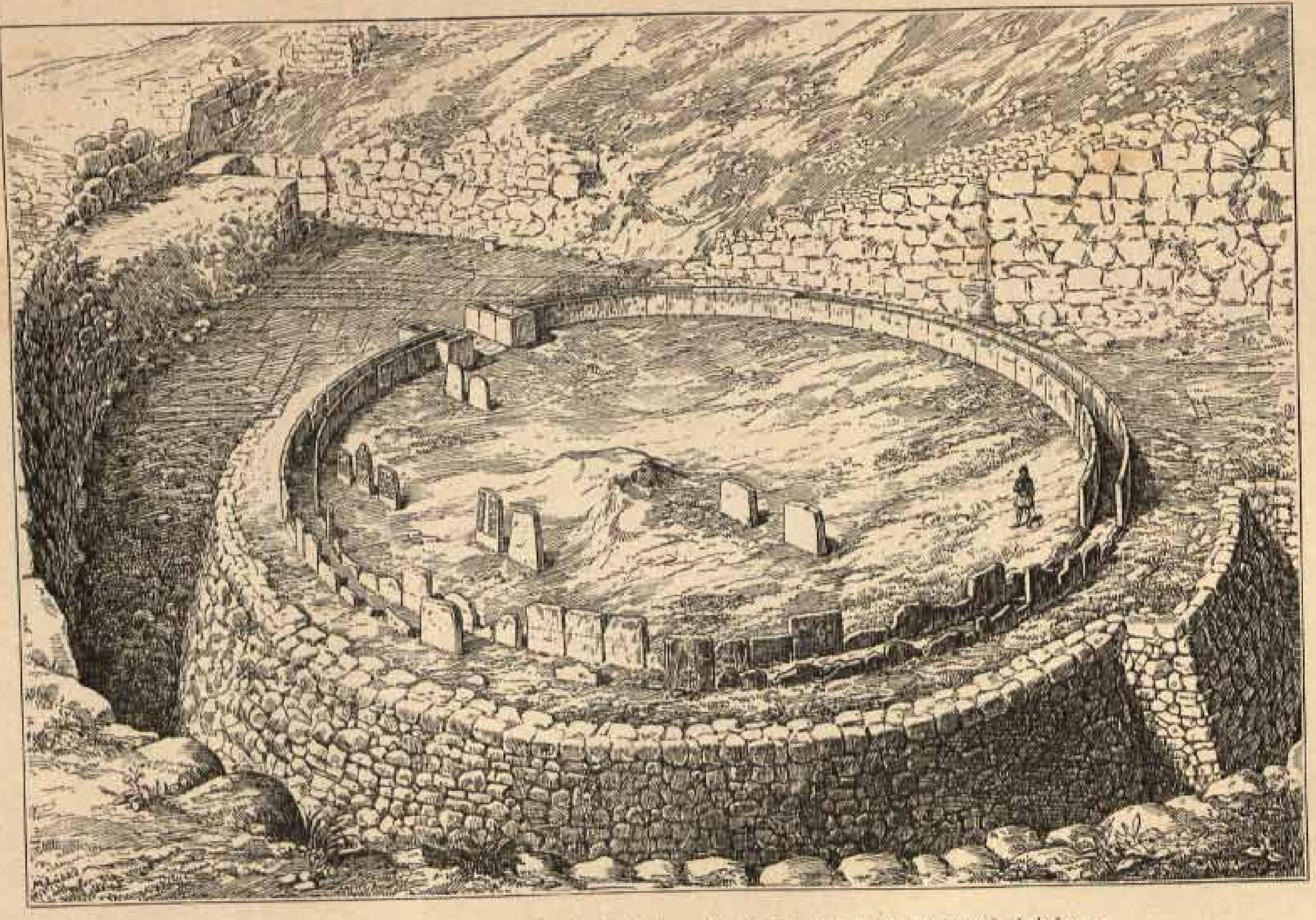
1. *Histoire de l'Art*, t. VI, p. 316-340, 382-394.

2. Chr. Belger, *Die Mykenische Lokalsage von den Græbern Agamemnons und der Seinen in Zusammenhange der griechischen Sagenentwickelung, mit einer Rekonstruktion des Schliemannschen Græberrundes und sieben Planen*, in-4°, Berlin, 1893, Gærtner. On lira aussi avec intérêt un article publié par Reisch dans la *Zeitschrift für Oesterreichische Gymnasien*, 1891, p. 228-237, sous ce titre : *Schliemann's Ausgrabungen*. Il renferme plus d'une observation judicieuse et neuve; mais où l'auteur nous paraît se tromper, c'est quand il admet que les tombes à coupole de la basse ville sont les monuments qui ont été montrés à Pausanias comme les sépultures de la famille des Atrides.

sépultures s'accomplissaient à jour fixe, d'année en année, les sacrifices propitiatoires. Les déchets de l'offrande ne cessaient d'exhausser le tumulus et avec lui montait le mur qui lui servait de soutien ; mais cet accroissement se faisait au hasard, et plusieurs stèles avaient été brisées; on en a retrouvé les morceaux dans le remblai. Il vint donc un moment où l'on éprouva le besoin de donner à ce sanctuaire voué au culte des lointains et mystérieux ancêtres une forme qui fût mieux en rapport avec la sainteté du lieu; on voulut le délimiter et l'isoler. Ce sanctuaire était-il, dès l'origine, compris dans l'enceinte de la citadelle, ou est-il resté longtemps en dehors du rempart? Celui-ci se serait-il dressé primitivement à la place qu'occupe le mur de soutènement que l'on aperçoit à l'arrière-plan de la vue ci-contre (fig. 254), mur qui est marqué sur notre carte près de la cote 246,4 (fig. 90) et qui semble être un prolongement du mur situé à gauche du couloir par lequel on accède à la Porte aux lions? Il est difficile de le dire. On n'a pas relevé de traces d'un raccord entre le front méridional de la forteresse et ce premier mur plus tard détruit ou écrêté, qui aurait laissé en dehors de lui toute la terrasse occidentale, où abondent les restes de maisons. D'autre part, on ne saurait nier qu'il y ait là, à la hauteur du cercle de dalles, des indices de remaniement. Le mur d'enceinte décrit, en arrière de ce cercle, une courbe qui s'expliquerait par l'extension que reçut alors le sanctuaire. Celui-ci allait buter, à l'est, contre le pied de la seconde terrasse et contre le mur qui l'épaulait; de ce côté, point de passage. Il fallait pourtant que l'on pût circuler sur la terrasse inférieure sans que les gens et les bêtes de somme eussent à traverser le terrain consacré; on aurait donc avancé là le rempart pour ménager entre lui et le talus du tertre funéraire un chemin qui desservait tout ce quartier du château. C'est ce chemin que l'on voit, dans la restitution de M. Belger, commencer, sur la gauche, près de la porte, et s'enfoncer entre les deux hautes parois qui le dominent[1].

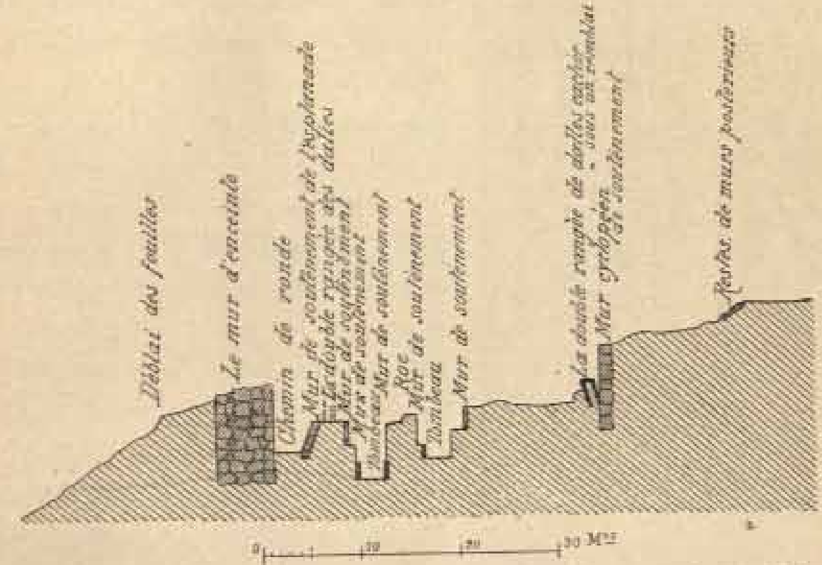
Quelque idée que l'on se fasse de l'ancien tracé du rempart, ce qui est certain, c'est que la cité, à une certaine heure de sa longue

1. Adler croit que les tombes étaient en dehors du château et que la face ouest du mur a reçu le tracé que nous lui voyons seulement lorsque a été créée la Porte aux lions (*Archæologische Zeitung*, 1876, t. XXXIV, p. 197 et *Préface de Tirynthe*, p. x et xxi). Steffen au contraire pense que ce tracé est bien le tracé primitif (*Karten, Text*, p. 32). Il admet pourtant que, lorsque, sur ce point, la face externe du rempart a reçu son revêtement de plaques polygonales, il y a eu une retouche, un léger élargissement, motivé par la nécessité de gagner un peu de place, à l'intérieur de l'enceinte, entre le rempart et le talus du cercle.



284. — L'enclos funéraire, dans l'acropole de Mycènes. Restitution. Belger. *Die Mykenische Lokalsage.*

vie, exécuta ce travail, qui devait, dans sa pensée, lui assurer la protection des héros ensevelis sous ce tertre; ceux-ci ne manqueraient pas d'être touchés de l'hommage rendu à leur mémoire. La partie occidentale de l'espace qui renfermait les fosses fut remblayée de manière à présenter partout un niveau égal; le mur qui soutenait les terres vers l'ouest fut reconstruit, plus épais et plus haut; on remarquera qu'il passe au-dessus de l'un des angles des fosses V et VI (fig. 90). Parmi les stèles, on choisit les mieux conservées et on les dressa sur l'esplanade que l'on venait de créer; grâce aux dalles qui furent plantées tout à l'entour, cette esplanade devint un enclos circulaire. Du récit de

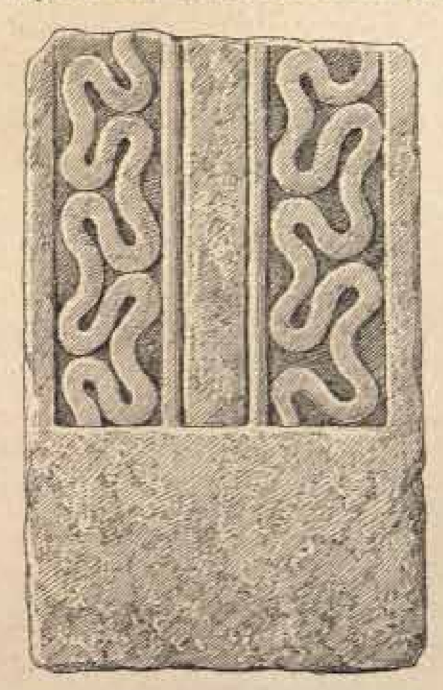


255. — Coupe de l'enclos funéraire, d'ouest en est. *Karten von Mykenai*, pl. II.

Schliemann, tout insuffisant qu'il soit, il résulte que les stèles, dont plusieurs étaient encore debout au moment où elles furent découvertes, avaient leur pied dans le même plan horizontal que les dalles du cercle. Toute cette restauration est l'œuvre d'un même effort; elle mit le sanctuaire en l'état où il dut rester jusqu'au jour de la destruction de Mycènes et peut-être même pendant un certain temps après cette catastrophe, jusqu'à ce que tout, dalles et stèles, se trouvât caché sous les gravois tombés de la terrasse supérieure. Quand a-t-elle été entreprise? Nous l'ignorerons toujours. C'est, en tout cas, avant que s'introduisît en Grèce l'usage de l'écriture.

Le nombre des stèles qui furent ainsi rétablies sur cette plate-forme ne répond ni au nombre des tombeaux ni à celui des morts que Schliemann y a retrouvés; ceux qui procédèrent à cette opération se conten-

tèrent de relever celles de ces plaques qui avaient été le moins maltraitées par le temps. Ils savaient d'ailleurs où étaient les tombes dans les profondeurs du remblai; ils avaient même une certaine notion de ce que chacune d'elles contenait. Les tombes V et II, comme Schliemann l'a constaté, ne renfermaient que des squelettes virils; or c'est au-dessus de celles-ci seulement que se sont rencontrées les trois stèles où figurent des scènes de chasse et de guerre, scènes qui rappellent la vie et les exploits des chefs. Le second groupe de la file occidentale comprend deux stèles dont l'une est lisse et l'autre a sa face antérieure ornée, sinon d'une représentation d'êtres vivants, tout au moins d'une sorte de méandre (fig. 256); ce groupe correspond à la tombe IV, où l'on a recueilli à la fois des ossements qui proviennent de morts des deux sexes. Enfin les tombes I et III n'ont donné que des restes de femmes et d'enfants; aussi les stèles de la rangée orientale, celles qui sont dressées à peu près au-dessus de ces dernières tombes, sont-elles dépourvues de tout décor. Rien de plus explicable que cette différence : ciseler des bas-reliefs aussi grossiers même que ceux des stèles à figures était un grand effort pour l'inexpérience du sculpteur de ce temps; cet effort, pourquoi se le serait-on imposé à propos de femmes et d'enfants qui n'avaient vécu que pour leur maître ou leur père, qui ne laissaient à la tribu aucun souvenir de gloire?



256. — Stèle funéraire. Hauteur : 1m,80. Schliemann, *Mycènes*, fig. 142.

Les fosses sont toutes groupées dans une moitié occidentale de l'enclos (fig. 90); sans être de même grandeur ni alignées sur les mêmes axes, elles dessinent de ce côté comme deux files parallèles; or c'est aussi dans cette partie du cercle que les stèles étaient plantées; elles l'étaient sur deux rangs, dont l'un en comprenait quatre et l'autre cinq. La position des stèles se trouve ainsi répondre, d'une manière approximative, à celle des fosses. Dans le tableau que présente M. Belger, les stèles sont placées d'après les indications que fournit à ce sujet Schliemann et d'après la vue panoramique qu'il a donnée de son chantier

de fouilles[1]. Des neuf stèles, il n'y en a que quatre où le ciseau ait mis une décoration; celle-ci n'affecte que l'une des faces, qui, dans les quatre exemplaires où il y a des sculptures, est tournée du même côté. Ici et ailleurs, on a pu constater que les sépultures présentaient les orientations les plus variées; c'est la disposition du terrain qui paraît avoir décidé du sens dans lequel ont été creusées les tombes et couchés les cadavres. Pour ce qui est des stèles, on aurait pu s'attendre à les voir présenter leur face principale au visiteur qui entrait dans le cercle; si toutes elles regardent l'ouest, est-ce par l'effet d'un caprice de l'ouvrier? N'est-ce pas plutôt que là, comme en Égypte, l'imagination établissait un rapport entre la sombre demeure que l'homme allait habiter après avoir rendu son dernier soupir et la région du ciel où chaque soir le soleil, après avoir brillé au zénith, s'abaissait lentement pour aller éteindre ses feux dans la mer ou derrière le rideau des montagnes lointaines[2]?

Le dessinateur n'a point fait figurer ici les maisons, construites en appareil cyclopéen, dont les restes sont marqués sur notre carte, entre la Porte aux lions et le cercle de dalles; il s'est contenté d'en indiquer la trace sur le sol. C'est que ces maisons n'étaient certainement pas prévues dans le plan dont les grands traits sont donnés par la vue perspective. L'impression de Steffen et de tous ceux qui ont étudié après lui la topographie de Mycènes, c'est que la réfection de la porte du château et celle du tumulus datent du même moment. L'esplanade n'aurait d'ailleurs pas été créée seulement pour que les sacrifices funéraires s'offrissent dans de meilleures conditions; il est possible qu'elle ait eu, en même temps, une autre destination, celle de servir d'*agora* ou de lieu d'assemblée aux habitants du château, aux anciens de la tribu, les δημογέροντες, comme les appelle Homère. Ce serait là que ceux-ci auraient tenu conseil, sous la présidence du roi, à portée de ces tombes du fond desquelles la voix des ancêtres pourrait se faire entendre à leurs descendants pour leur dicter de sages décisions. Pendant le cours de l'âge classique, nombre de cités grecques avaient ou croyaient avoir, dans leur *agora*, les sépultures des héros qu'elles honoraient le plus particulièrement[3]. Tant que les choses se

1. Voir les passages cités par Belger, p. 29-30 et la planche VII de Mycènes.

2. Sur cette assimilation en Égypte, voir *Histoire de l'Art*, t. I, p. 160-161.

3. Voir les textes réunis par Schliemann (*Mycènes*, p. 200-201). A la liste qu'il a dressée, on peut ajouter l'exemple d'Hésiode, qui fut enseveli dans l'agora d'Orchomène (*Histoire de l'Art*, t. VI, p. 440, note).

passèrent ainsi, les abords de l'enclos, au nord et au sud, durent rester libres; on n'avait pas élargi les passages pour les fermer tout aussitôt, ni dressé cette clôture de dalles polies pour qu'elle fût masquée au regard par un rideau de bâtisses; mais il vint une heure où, en raison des progrès de la sécurité, la vie et le mouvement se transportèrent dans la ville basse. Une dynastie nouvelle y mit les tombes de ses rois; elle n'eut pas de peine à y trouver, pour réunir ceux dont elle avait à prendre les avis, un emplacement qui fût à la fois plus spacieux et moins éloigné de la plupart des habitations que celui dont ses devanciers avaient disposé dans la haute ville. C'est alors seulement que le terre-plein dut s'encombrer. La place manquait pour bâtir, dans cette étroite forteresse, et surtout on n'y trouvait que bien peu d'endroits où le sol offrît une surface plane. On s'empara donc de cet espace libre; de même que, dans nos vieilles villes, des échoppes et des masures se sont partout attachées aux flancs des cathédrales, des maisons remplirent ici tout le vide; elles s'appuyèrent d'une part contre la face interne du mur d'enceinte, et, de l'autre côté, contre le talus de l'enclos. Dès lors, l'aire à laquelle donne accès la porte percée dans le rempart ne demeura dégagée que sur une faible partie de son étendue, vers le nord-est; il fallait bien que, sans avoir à s'engager dans le dédale de toutes ces constructions parasites et des ruelles qui les séparaient, on pût, de la porte, gagner directement le palais. Vers le milieu du mur qui forme ici le fond du tableau, on aperçoit une brèche; celle-ci indique probablement le point d'où partait la rampe qui s'élevait sur la pente occidentale du coteau.

La Porte aux lions est en haut et à gauche du dessin, dans l'angle; on distingue l'envers du grand bloc triangulaire sur l'autre face duquel est ciselé le célèbre bas-relief. Au milieu du cercle de dalles, il y a une sorte de bosse; c'est un gros quartier de roc que Schliemann trouva en cet endroit; profondément enfoncé dans le remblai, il dépassait, même avant les fouilles, la surface du sol[1]. Appartenait-il au plan primitif? Était-ce une sorte d'estrade rustique, un *béma* d'où l'orateur se serait adressé à la foule réunie dans l'enclos? On ne sait; mais il convenait de ne point omettre ce détail. Enfin on remarquera que, dans la partie méridionale du cercle, le dessinateur n'a pas présenté la clôture dans son intégrité, comme dans les deux autres tiers de la circonférence. C'est qu'il y avait eu, de ce côté, des éboulements; il man-

1. Schliemann, *Mycènes*, p. 199.

quait un certain nombre de dalles. On peut se demander s'il n'y a pas eu là une porte de sortie qui faisait face à l'entrée. Quant aux plaques horizontales qui reliaient les unes aux autres les dalles dressées de champ (fig. 100), si elles ont été partout supprimées, c'est pour mieux montrer la disposition très particulière de cette clôture; maintenues en place, elles lui auraient donné l'aspect d'un mur plein.

L'esplanade et ses stèles n'appartiennent pas à la période la plus reculée de la vie du peuple mycénien; mais si, au-dessus des tombeaux, la surface du sol a été ainsi remaniée, il n'avait jamais été touché au contenu des tombes, jusqu'en 1876, depuis le jour où elles avaient reçu leurs hôtes, et ces tombes sont ce qu'il y a de plus ancien à Mycènes, ou, pour mieux dire, ce qui a été découvert de plus ancien. La civilisation mycénienne avait déjà derrière elle un long passé quand elle ensevelit dans ces fosses toutes les richesses que nous y avons trouvées; mais, à Mycènes, aucune découverte ne nous a permis jusqu'à présent de remonter au delà de l'heure à laquelle correspondent ces sépultures.

Ce qui en atteste la haute antiquité, c'est d'abord le fait même qu'elles sont dans l'acropole. Ici, comme partout, pendant un très long temps, on ne s'est senti en sûreté que sur la hauteur, derrière l'abri des fortes murailles qui en couronnaient les pentes abruptes. La ville basse n'a jamais été entourée d'une enceinte qui fût comparable à celle de la forteresse. Les vivants et les morts n'ont dû y descendre et s'y établir que lorsqu'une longue suite de victoires eut mis au-dessus de toute menace et de toute inquiétude la puissance de la dynastie qui régnait à Mycènes et la tranquillité de ses sujets.

On arrive aussi à cette conclusion en considérant le caractère de la tombe. L'auge creusée dans le roc est la forme la plus simple de la sépulture et par conséquent la première en date. Même avec les compléments qu'elle a reçus ici, avec les petits murs bâtis dans l'intérieur de la fosse et avec ce couvercle de poutres et de dalles qui la fermait, elle est antérieure à la tombe à coupole, dont la construction exige une bien autre habileté technique. Quant aux tombes rupestres de la ville basse, avec leur *dromos* et leur chambre plus ou moins spacieuse, on ne saurait y voir que des imitations de la tombe à coupole.

Tout ceci ne constitue qu'une présomption; nous attachons une importance plus décisive aux indices fournis par l'examen du mobilier. Les objets qui le composent ont une physionomie très archaïque, en comparaison de ceux qui ont été trouvés dans les tombes rupestres,

soit à Mycènes même, soit à Nauplie, et de ceux que les tombes à coupole ont livrés, là où le bonheur a voulu qu'elles n'aient pas été, comme à Mycènes, dépouillées et vidées dès l'antiquité. Les vases ne sont pas monochromes et grossiers comme ceux de Troie et du premier village de Tirynthe; mais, dans nombre d'exemplaires, la couleur y garde un ton mat et comme éteint, auquel on reconnaît les premiers essais que le peintre céramiste ait tentés pour décorer l'argile (pl. XX). Les vases de cette sorte ne se sont rencontrés, à Mycènes même, que dans les tombes de l'acropole et dans les couches de débris les plus profondes; on ne les a trouvés ni à Nauplie, ni à Spatà, ni à Ménidi, ni à Ialysos[1]. Quant à la sculpture, sur les stèles du cercle de dalles, elle est tout à fait barbare; l'art dont relèvent ces bas-reliefs est beaucoup moins avancé que celui qui a modelé les lions de la porte.

Ce qui est encore plus significatif, c'est qu'il n'y a pas trace, dans ces tombes, de tout ce qui paraît caractériser la fin de la période mycénienne, la période de transition. Du temps où se bâtissaient les tombes à coupole, on usait couramment du procédé de la soudure, or sur or; c'est ce que l'on a constaté pour de menues feuilles de ce métal, qui ont été ramassées, en grande quantité, dans la tombe de l'Heræon, devant la porte du Trésor d'Atrée, et à Spata; on a aussi recueilli là, en non moindre abondance, de petites boules de verre qui devaient servir à faire des bracelets et des colliers; mais, dans les bijoux qui proviennent des tombes du château, il n'y a point de pièces soudées, et les perles de verre font défaut[2]. L'industrie de l'orfèvre et celle du verrier ont donc fait des progrès sensibles, entre le temps où furent closes les tombes du château et celui où l'architecture funéraire créa de nouveaux types. Enfin, on ne rencontre ici ni la fibule, dont quelques échantillons se sont montrés dans les caveaux de la ville basse (fig. 257), ni le fer, qui commence à ne plus y être très rare, et l'apparition du fer est un des signes qui annoncent le plus clairement l'approche de l'âge classique[3].

Que les tombes encloses dans le cercle étaient des tombes royales,

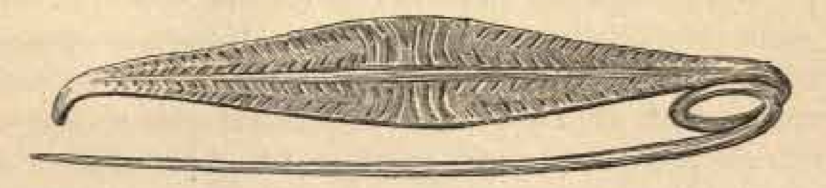
1. *Mykenische Vasen*, p. VI.

2. L'observation est de Stamatakis (*Athen. Mitth.*, 1878, p. 278). Schliemann parle bien une fois de la soudure (*Mycènes*, p. 311); mais c'est d'une manière très vague, et l'on croit deviner qu'il n'a jeté là cette mention que pour pouvoir placer un renseignement sur l'emploi du borax chez les anciens qui lui avait été fourni par Landerer. Le témoignage de Stamatakis, qui est formel, a plus de poids. Quant au verre, Schliemann en remarque lui-même la rareté dans les tombes de l'acropole.

3. Ἐφημερίς, 1888, p. 135; 1891, p. 26.

c'est ce qui ne paraît pas moins certain. Schliemann n'a pas hésité à leur attribuer ce caractère, et nous croyons qu'il a vu juste.

Seuls les chefs de la tribu ont pu posséder tout l'or et tout l'argent qui sont sortis de ces fosses; c'était eux qui, de toutes les expéditions qu'ils entreprenaient à la tête de leurs bandes, rapportaient la plus grosse part de butin. Quant à l'habitude d'enfouir des trésors avec le roi défunt, elle s'est conservée, de tout temps, chez les peuples barbares. Hérodote et les fouilles de la Russie méridionale nous la montrent établie chez les Scythes, et, jusqu'au quatrième siècle de notre ère, nous la retrouvons chez les Goths; quand ceux-ci, en Italie, perdirent Alaric, ils détournèrent le fleuve Busento, creusèrent dans son lit une fosse où ils déposèrent, avec la dépouille mortelle de leur



257. — Fibule de bronze. Grandeur réelle. *Mycènes*, Ἐφημερίς, 1891, pl. III.

prince, beaucoup d'objets de grand prix; après avoir égorgé les ouvriers qui avaient exécuté le travail, ils laissèrent les eaux reprendre leur cours[1]. Il suffit d'ailleurs, pour ne conserver aucun doute à ce sujet, de considérer l'importance du travail que les Mycéniens entreprirent pour aménager dignement cette nécropole. Cet effort, se le seraient-ils imposé s'ils n'avaient pas su que là, sous ce tertre, reposaient les fondateurs de la redoutable forteresse, ou tout au moins ceux de leurs successeurs dont la prouesse avait assuré aux guerriers qui campaient derrière ces murailles l'empire de l'Argolide? Lorsqu'ils ont dressé leurs stèles, ils ont tenu compte, en les plaçant, du sexe et de la qualité des morts dont elles surmonteraient les tombes; ils devaient, à ce moment, connaître encore, par une tradition ininterrompue, les noms de ceux auxquels ils rendaient ces honneurs.

De l'histoire de Mycènes, pendant les siècles qui suivirent cette restauration du sanctuaire, tout ce que l'on devine, c'est le règne d'une dynastie, celle des Pélopides, dont la puissance et l'opulence ont laissé de grands souvenirs dans l'épopée. On comprend que, dans un temps où la mémoire ne pouvait s'aider d'aucun document écrit, ces nouveaux venus aient fait oublier leurs devanciers, par le retentissement de leurs

1. Jordanis *Getica*, XXX (158).

exploits et de leurs conquêtes, que l'on ait fini par leur attribuer, à eux seuls, tout ce qui à Mycènes parlait aux yeux, tous les monuments de ce glorieux passé auquel répondait si mal, depuis la conquête dorienne, en face de la prospérité chaque jour grandissante d'Argos, la médiocrité de la situation présente. Quand et comment se fit la substitution, nous l'ignorons; mais, dans les dénominations que Pausanias nous a transmises, on ne saurait voir autre chose que le résultat d'un travail d'interprétation qui fut aussi ingénieux qu'arbitraire. On apercevait, debout sur l'esplanade, neuf stèles; pour en expliquer la présence en ce lieu et le nombre, on n'eut qu'à interroger la légende des Atrides, dont il courait dès lors, en Grèce, plusieurs versions différentes. On n'eut pas de peine à y trouver ce que l'on y cherchait, les neuf personnages auxquels on attribuerait ces neuf cippes; on désigna donc comme les titulaires de ces tombes Atrée, Agamemnon, Cassandre et ses deux enfants, le cocher Eurymédon, Électre et ses deux enfants. Le compte y était, et ce qui rendait l'explication plus vraisemblable encore, c'est qu'il y avait quelque part, en dehors de l'enclos et dans son voisinage, deux cippes isolés; quoi de plus naturel que de les assigner à Clytemnestre et à Égisthe qui, en raison de leur crime, n'auraient pas été jugés dignes d'être ensevelis en terre sainte?

Est-ce les habitants de Mycènes qui ont imaginé cette combinaison spécieuse? est-ce quelqu'un de ces curieux, les prédécesseurs d'Hérodote, qui, vers la fin du sixième siècle, ont commencé de s'enquérir des antiquités de leur race et de visiter à cet effet les différentes provinces de la Grèce? Peu importe; mais, quels qu'ils soient, ceux qui ont mis ces noms en avant ignoraient ce que les fouilles nous ont appris, qu'il y avait dans les fosses plus de morts que le terre-plein ne montrait de stèles et que ces stèles mêmes sont loin de représenter toutes celles qui ont jadis été plantées sur les sépultures. Les cuves taillées dans le roc ont livré les restes d'au moins dix-sept squelettes[1]; Schliemann a rencontré, dans l'épaisseur du remblai, les débris de plusieurs stèles qui, cassées en morceaux, n'ont pas été remployées dans la restitution du cimetière[2]. Ce serait donc peine perdue que de se demander comment les victimes de la trahison auraient pu être enterrées dans de telles conditions, avec toutes leurs richesses; les désignations que

1. Schliemann en comptait quinze; on a trouvé deux squelettes, certainement d'hommes, dans le sixième tombeau.

2. Schliemann parle « d'une quantité de fragments de stèles funéraires » (*Mycènes*, p. 163).

Pausanias a recueillies n'ont aucune valeur historique. Le secret que les défaillances de la mémoire populaire avaient laissé se perdre en Argolide, jamais nous n'arriverons à le pénétrer; mais toutes les vraisemblances sont en faveur de l'hypothèse d'après laquelle les tombes de l'acropole, ces tombes qui sont restées intactes, par une sorte de miracle, pendant une si longue suite de siècles, appartiendraient à la période initiale de la vie du royaume; pour parler la langue du mythe grec, elles remonteraient à cette dynastie des Perséides qui passait pour avoir la première entouré d'une ceinture de murailles le rocher de Mycènes.

§ 3. — LES CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE LA TOMBE A COUPOLE.

En indiquant les raisons que nous croyons avoir de ranger les tombes du château en tête de la série chronologique des monuments funéraires, nous nous trouvons avoir marqué d'avance la place que doivent y tenir les tombes à coupole. La situation qu'elles occupent, à Mycènes, dans la ville basse, et, partout ailleurs, en plaine ou sur des pentes découvertes, dans des terrains non enclos de murs, la complication de leur forme et le travail très soigné de leur appareil, enfin le caractère de ce qui reste de leur mobilier, tout démontre que ces édifices appartiennent à l'âge mûr de la civilisation mycénienne et qu'ils datent, à Mycènes même, de l'époque où cette ville, couverte par de nombreux forts détachés, reliée aux rivages d'Argos et de Corinthe par des chaussées indestructibles et par des ponts jetés sur tous les torrents, exerçait une suprématie incontestée tout au moins sur la partie nord-est du Péloponèse.

Elles aussi, ces tombes, à Mycènes et ailleurs, doivent être celles des chefs qui commandaient aux tribus sur le territoire desquelles on les a trouvées. Deux au moins des tombes de Mycènes et le *Trésor de Minyas* à Orchomène donnent l'impression d'œuvres grandioses, dont l'exécution a dû exiger le concours d'un nombre de bras dont seul le prince pouvait disposer; lui seul a pu réunir et employer en maître tous les artisans habiles sans l'intervention desquels de pareilles entreprises n'auraient jamais abouti et leur fournir les métaux, bronze et or, qui sont entrés en si grande quantité dans la décoration des édifices; lui seul a pu imposer à ses équipes un effort tel que celui qui a été nécessaire pour mettre en place des matériaux aussi énormes que les linteaux du *Trésor d'Atrée*. Le mobilier de ces sépultures n'est pas, en général,

arrivé jusqu'à nous; mais ce qui, par exception, en a été sauvé, nous donne l'idée de richesses qui, dans un état social tel que celui dont les tableaux d'Homère reflètent encore l'image, n'ont guère dû exister qu'entre les mains des chefs du clan. A Ménidi et à Spata, les métaux précieux ne manquent pas, et surtout il a été recueilli beaucoup d'ivoire. L'ivoire devait être alors une matière rare, d'où l'on tirait des objets de grand luxe. Enfin, sans parler du trésor qui aurait été trouvé par Véli-Pacha dans une des deux tombes principales de Mycènes, c'est dans une sépulture de cette espèce, à Vaphio, que M. Tsoundas a découvert, outre de beaux bijoux et des pierres gravées, ces deux gobelets d'or où s'est surpassé l'orfèvre mycénien. Si une fosse unique qui se trouve, dans une tombe de second ordre, avoir échappé aux recherches des voleurs nous a livré un tel butin, que de merveilles en ce genre devaient renfermer, avant d'être pillées, les grandes tombes de Mycènes et d'Orchomène! En dernier lieu, il y a, pour ces édifices, tout au moins en Argolide et en Béotie, la tradition qui établissait un lien entre eux et le souvenir des anciens souverains du pays; celle-ci, en tant qu'elle s'appliquait à ces dômes funéraires, mérite peut-être plus de créance que lorsqu'elle prétendait savoir les noms des morts couchés sous les stèles de l'enclos. Les coupoles où elle voyait les trésors d'Atrée, de ses fils et de Minyas ne dataient point d'un âge aussi reculé que le mystérieux cimetière du château; les générations qui les construisirent étaient plus voisines de l'âge classique, et lorsque l'invasion dorienne fondit sur la Grèce, les princes qui régnaient à Mycènes étaient peut-être encore des descendants de ceux qui s'étaient bâti ces tombeaux.

Suivant le rang et la fortune du chef qui se préparait cette demeure, l'édifice était de dimensions plus ou moins considérables, appareillé avec plus ou moins d'art et plus ou moins richement décoré; mais, quelle qu'en fût l'importance, on a partout suivi, pour le créer, la même méthode[1]. On commençait par choisir l'emplacement de la tombe future soit en plaine, soit, plus souvent, dans un renflement du terrain, dans la masse d'une colline de médiocre hauteur. On y creusait une fosse circulaire dont le diamètre était un peu supérieur à celui que devrait avoir, augmenté de toute l'épaisseur du mur, la rotonde en projet; quant au fond de ce trou, on le tenait à un niveau tel que, la construction une fois terminée, la plus grande partie du dôme fût en contre-bas du sol et complètement enterrée. Sur un des points de la

1. R. Bohn, *Ueber die technische Herstellung der Tholos bei Menidi* (*Das Kuppelgrab*, p. 45-47).

circonférence, on pratiquait une coupure qui, lorsque la fouille se faisait au flanc d'un coteau, allait déboucher sur la pente la plus voisine. Ce corridor à ciel ouvert servait à l'enlèvement des terres, pendant l'exécution des travaux; ceux-ci terminés, ce serait lui qui formerait l'entrée du caveau. Partout, dans l'intérieur du cercle, le sol était nivelé avec soin. Sur le champ ainsi dressé, on posait la première assise, et, pour la rendre plus résistante, on la composait de blocs d'un plus fort échantillon que ceux des assises supérieures. On lui donnait peut-être aussi plus d'épaisseur. Pour savoir s'il en était ainsi, il faudrait déchausser le pied du mur, et c'est ce que nulle part les fouilleurs n'ont encore eu l'occasion de faire. Au-dessus de ce premier lit, on en montait un autre, puis un autre encore, et ainsi de suite jusqu'au sommet; les anneaux allaient toujours se rétrécissant et les assises diminuant de hauteur. A mesure que la construction avançait, on rabattait sur elle, du dehors, les déblais de la fouille, et ces terres, fortement tassées, formaient, à la périphérie, une banquette qui s'élevait avec la bâtisse et sur laquelle les ouvriers, continuant leur tâche, circulaient tout à l'entour. On arrivait ainsi jusqu'à l'assise extrême, qui n'était plus faite que d'une seule dalle, posée à plat sur la dernière bague de maçonnerie.

Là où le tombeau avait été bâti sur un terrain plat, le remblai était exposé à glisser et à s'ébouler, sous l'action des pluies. Pour le maintenir en place, on construisait, autour de la base du tertre artificiel, un mur de soutènement, dont il a été retrouvé des restes près de plusieurs de ces édifices[1]. C'est à même fin que, lorsqu'on remplissait l'allée, on la barrait, à ses deux bouts, par un mur transversal qui empêchait les terres de se répandre soit, d'une part, dans l'intérieur de la chambre (fig. 131), soit, d'autre part, dans la campagne, en dehors du couloir (fig. 130, Y, et pl. III). Parfois même on ne devait pas attendre ce moment pour placer là des murs d'arrêt; il y a, en effet, des tombes, telles que celles de l'Heræon et de Spata, où le corridor a une pente très marquée, de l'extérieur vers l'intérieur (fig. 145)[2]; les eaux, si elles n'avaient pas rencontré d'obstacle, se seraient, les jours d'orage, engagées dans cette tranchée; elles seraient venues envahir le caveau[3]. C'est surtout dans

1. Par exemple à Ménidi (*Das Kuppelgrab*, p. 147), au tombeau voisin de l'Heræon et à la tombe II de Mycènes (*Athen. Mitth.*, 1878, p. 273), à Arkinæ (Ἐφημ., 1889, p. 133).

2. *Athen. Mitth.*, 1878, p. 274.

3. A la tombe II, on a relevé la trace de la disposition inverse. Là le dromos était légèrement incliné vers l'extérieur. Au moment de la construction, il avait été pratiqué un canal destiné à évacuer, à travers la porte et le *dromos*, l'eau qui, pendant le cours

le *dromos* que les ravages auraient été grands; le sol n'y était formé d'ordinaire que par la terre vierge. Dans la chambre du tombeau, il a été créé, presque toujours, un sol artificiel, fait d'une argile battue à laquelle ont été mêlés de petits cailloux[1]; on y trouve même parfois des traces de couleur[2]. L'aire de la tombe est donc semblable à celle de la maison. De part et d'autre, les mêmes procédés ont été employés. On retrouve ici ces enduits de chaux qui couvrent partout les parois des pièces de l'habitation. Dans le caveau et près de son entrée, ils ont souvent servi à cacher les joints de l'appareil[3].

Un des traits les plus curieux de ces édifices, c'est l'arrangement que présente partout le dessus des portes. Pour être en proportion avec l'ampleur de la façade et pour se prêter à la manœuvre du transport des cadavres et au mouvement des cortèges funéraires, ces baies étaient larges. Il leur fallait donc des linteaux d'une grande portée; mais, en raison même de leur longueur, ceux-ci risquaient de se rompre, par le milieu, sous le faix de la partie haute du mur. Pour alléger leur charge, on imagina donc de ménager au-dessus d'eux un vide triangulaire, que limitaient des assises posées en encorbellement (fig. 118). Le résultat que le constructeur se proposait d'atteindre a été obtenu: aucun des linteaux ne s'est brisé dans le porte-à-faux; mais la pression était mal distribuée; elle était concentrée tout entière sur les extrémités du linteau; celles-ci n'ont pas résisté partout à cet effort. C'est ainsi qu'à Mycènes, dans la tombe II, le linteau s'est cassé aux deux bouts, et l'effet de cette poussée s'est même fait sentir au-dessous de lui. Des deux côtés de la porte, dans les fasces qui l'encadrent, des écartements se sont produits; les joints bâillent; sans le secours du matelas de terre qui contre-bute la maçonnerie, celle-ci se serait peut-être disloquée[4].

L'architecte mycénien avait donc eu une idée heureuse, quand il avait trouvé ce moyen de soulager ses linteaux; mais, à l'œuvre, il n'a pas montré la même habileté consommée que l'architecte égyptien, qui, dans la pyramide de Chéops, a si bien pris ses mesures, que, depuis tant de milliers d'années, malgré l'énormité du fardeau accumulé au des-

des travaux, serait tombée et se serait amassée dans la cuvette creusée pour former le sol du tombeau.

1. *Athen. Mittheil.*, 1878, p. 274 et 277; 1879, p. 177.

2. Il en est ainsi dans la tombe à coupole de Mycènes qui porte sur le plan le numéro 3 (Lettre de Tsoundas du 10 décembre 1892).

3. C'est ce que l'on a observé à Mycènes (Ἐφημερίς, 1888, p. 121, n° 1), à Vaphio (*ibidem*, 1889, p. 139), et au tombeau voisin de l'Heræon (*Athen. Mitth.*, 1878, p. 273). DŒRPFELD, *Ath. Mitth.*, t. XIV, p. 125.

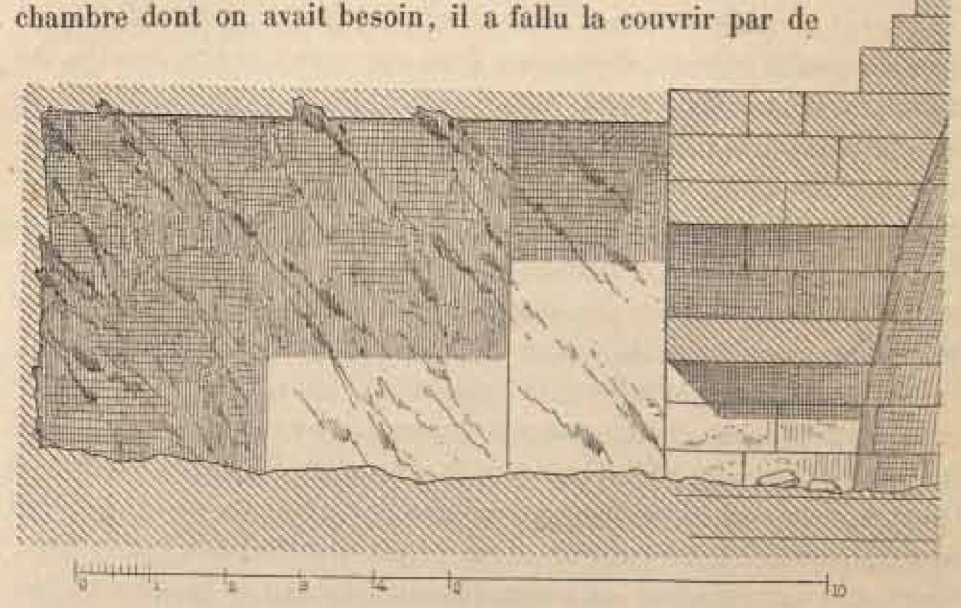
4. ADLER, *Préface à Tirynthe*, p. XXXI.

sus de la chambre du sarcophage, pas une pierre n'a bougé[1]. Dans la tombe de Ménidi, la disposition adoptée par le constructeur rappelle de très près celle qui a si bien réussi en Égypte. Sur la façade de la tombe, il y a quatre grandes poutres de pierre, que séparent des vides qui diminuent d'autant le poids que doit supporter le linteau (fig. 146); mais on ne retrouve pas ici les deux énormes dalles inclinées en forme de toit à double versant qui, dans la pyramide, protègent les chambres de décharge et contribuent à rejeter une part de la pression sur les côtés, sur la masse d'un mur admirablement jointoyé. A Ménidi, l'appareil est confus et lâche. Toute idée d'un emprunt doit être écartée. Au temps où les Achéens ont pu fréquenter l'Égypte, la pyramide de Chéops était close; on ne pénétrait point dans ses couloirs et dans ses caveaux. On s'est demandé si des maçons venus de l'Égypte et de la Phénicie n'avaient pas été employés par les princes de la Grèce primitive; mais, s'il en était ainsi, on s'attendrait à trouver la trace de cette collaboration bien plutôt dans les somptueux monuments de Mycènes que dans la tombe d'un petit chef de la plaine attique; or, à Mycènes, l'architecture et ses méthodes sont originales; rien n'y révèle l'intervention et l'influence d'un maître étranger. La ressemblance que nous avons signalée est l'effet d'une simple rencontre. De part et d'autre, on avait le même problème à résoudre; une des solutions qu'il comportait a été aperçue à la fois par les deux architectes, l'oriental et le grec, sans qu'il y ait eu entre eux concert préalable; mais le premier l'a réalisée avec une bien autre maîtrise. L'emploi de ces vides était familier au constructeur mycénien. A Orchomène, au-dessus du caveau latéral qui donne sur la rotonde, il y avait, ce semble, une seconde chambre dont les parois étaient formées en partie par la roche vive et en partie par des murs en briques crues[2]. Cette cellule ne communiquait ni avec le caveau ni avec l'extérieur; elle ne pouvait servir qu'à dispenser le plafond du caveau d'avoir à supporter le poids d'un lourd remblai. Les mesures avaient été bien prises. Le plafond paraît n'avoir cédé que tout récemment, après que, par les fissures qui, à la longue, ne manquèrent pas de se produire, la terre eut coulé dans ce creux et fini par imposer aux dalles la charge que le constructeur avait voulu leur épargner[3].

La tombe d'Orchomène et la tombe I de Mycènes sont les deux

1. *Histoire de l'Art*, t. I, p. 226-228, fig. 152 et 153.
2. Schliemann, *Orchomenos*, p. 37-39.
3. *Histoire de l'Art*, t. VI, p. 444.

seules qui présentent la particularité d'avoir, en sus de la rotonde, une chambre latérale (fig. 170 et pl. III). Dans l'un comme dans l'autre édifice, cette seconde pièce, qu'un court et étroit couloir sépare de la première, est attenante à la partie de la circonférence qui se trouve à droite de l'entrée principale; mais, si les deux plans se ressemblent, il y a pourtant une différence. A Orchomène, le caveau a été pratiqué dans une sorte de puits que l'on a creusé, de haut en bas, à partir du sommet de la colline; pour créer, au fond de ce trou, la chambre dont on avait besoin, il a fallu la couvrir par de



258. — Mycènes. Tombe I. Le caveau latéral. Coupe longitudinale. *Expédition de Morée*, t. II, pl. 68.

larges plaques de schiste. A Mycènes, la chambre latérale est tout entière taillée dans le roc. Le travail s'est donc fait dans d'autres conditions. Avant de monter le mur de la rotonde, on a attaqué le tuf calcaire et l'on a pris dans son épaisseur la place du caveau, que relie à la grande salle un corridor construit dans le même appareil que le reste de l'édifice (fig. 258). Le caveau, comme celui d'Orchomène, est à toit plat; mais, tandis que, dans celui-ci, des dalles de schiste, ciselées avec soin, décoraient toutes les surfaces, il n'y a plus ici d'autres vestiges d'ornementation que deux plinthes basses, profilées en socles qui sont d'une si faible saillie, que l'auteur du dessin reproduit ci-contre ne les a pas remarquées. Le roc paraît brut, et cette extrême simplicité ne laisse pas d'étonner, dans cette pièce d'un ensemble dont les autres parties offraient un aspect d'une richesse singulière. Cette anomalie n'est qu'apparente. Il y a eu là, comme

dans les fosses de l'acropole mycénienne, comme dans le caveau d'Orchomène, des murs appliqués contre la paroi de roc. M. Dœrpfeld m'a montré, sur les lieux, les traces qu'ils ont laissées aux angles de la porte. Faits de moellons réunis par un mortier de boue, ils offraient peu de résistance; ils auront été détruits, pierre à pierre, par les visiteurs, pâtres ou archéologues, qui, lorsqu'ils entraient dans cette chambre, frappaient la paroi du bout de leur bâton ou la grattaient avec leur couteau. Le revêtement dont ne pouvaient se passer ces murs grossiers, on croit en retrouver les débris dans des morceaux de plaques d'albâtre, épaisses de trois à quatre centimètres et ornées de rosaces, que j'ai vus au petit musée de *Charvati* (fig. 259).

L'identité du plan permet d'affirmer que la destination du caveau a été la même de part et d'autre; mais quelle était cette destination? La première idée qui est venue à l'esprit, avant même que l'on sût à quoi s'en tenir sur le vrai caractère de ces monuments, c'est que cette chambre latérale avait dû servir d'asile à un mort[1]. Lorsqu'il fut prouvé que l'édifice tout entier n'était qu'un tombeau, on fut d'accord pour reconnaître dans la grande salle ce que les Grecs appelaient un *hêroon*. La tombe mycénienne, là où les ressources dont disposait le constructeur auraient permis de lui donner tout son développement, se serait composée de deux parties, la tombe proprement dite, et une large pièce ronde, où auraient été rangés tous les objets que le défunt emportait avec lui, où les sacrifices auraient été offerts le jour des obsèques, et, jusqu'à la clôture définitive du monument, renouvelés à certains anniversaires[2]. M. Tsoundas est d'un autre avis[3]. Dans les tombes rupestres, toutes les fois qu'il y a deux chambres, celles-ci renferment toutes les deux des restes humains. Pourquoi n'en aurait-il pas été de même dans les tombes à coupole? Cependant, étant donnée la différence des dimensions et de l'aspect, il paraît probable qu'il y a eu aussi une différence dans l'usage auquel devaient servir les deux pièces. M. Tsoundas a remarqué que, lorsqu'on avait à faire place aux nouveaux venus dans une tombe déjà pleine, on ramassait les os des



259. — Fragment de rosace en albâtre; $0^m,04$ d'épaisseur. Musée de Mycènes. Croquis de Babin.

1. *Expédition de Morée*, t. II, p. 152.
2. A Spata, il n'a pas été trouvé d'ossements dans la première pièce de l'hypogée principal; on serait donc tenté d'y voir aussi un vestibule, une sorte de chapelle ménagée en vue des cérémonies funéraires.
3. Ἐφημερίς, 1888, p. 135, n° 1.

premiers occupants et on les déposait, en tas, dans un coin de la grotte. Des édifices aussi importants que les deux qui présentent cette particularité de la double chambre devaient être destinés à tous les morts d'une famille princière; l'obligation de prévoir les nécessités de l'avenir s'imposait au constructeur. La rotonde aurait donc reçu la dépouille du chef pour qui elle aurait été bâtie et des premiers membres de sa famille qui seraient allés l'y rejoindre. Le caveau aurait été un ossuaire, où, avec le temps, pour dégager la salle d'honneur, on aurait remisé les débris des plus anciens squelettes. Ce qui donne quelque vraisemblance à cette hypothèse, c'est l'étroitesse du caveau; on aurait eu peine à y loger, avec le chef, tous ceux qui lui tenaient de près, et d'ailleurs on ne voit pas pourquoi la libation n'aurait pas été versée ici, comme elle l'a été dans toutes les autres sépultures, au-dessus même des cadavres. Pour que le débat fût tranché, il aurait fallu que les deux tombes à propos desquelles cette question se pose eussent gardé intact jusqu'à nos jours, ce qui n'est point le cas, le dépôt qui leur avait été confié.

On comprend que les tombes à coupole aient été, pour la plupart, pillées dès l'antiquité; elles attiraient davantage l'attention; il n'était pas aussi aisé de les dissimuler que celles qui ont été, à la même époque, excavées dans les flancs du coteau, ne laissant au flanc de celui-ci qu'une brèche facile à combler. Bâties en plaine, elles y dessinaient un tertre que la régularité de ses contours distinguait des accidents naturels du terrain et signalait aux convoitises des violateurs de sépultures. Là même où l'édifice avait été construit dans l'intérieur d'une colline largement éventrée, il était rare que la tranchée fût descendue assez bas pour que le sommet du dôme, cette « pointe émoussée » dont parle Pausanias[1], ne dépassât point la crête naturelle du terrain. On recouvrait donc de terres rapportées cette saillie de la rotonde, dont le relief, de forme conique, marquait à l'œil la place de la sépulture. C'est ce que l'on constatait encore aisément, avant les fouilles, pour le tombeau voisin de l'Heræon, comme, à Mycènes, pour celui qui est tout proche de la Porte aux lions (tombe II)[2].

Si, par le comblement du *dromos*, on cherchait à défendre la tombe qui n'attendait plus d'hôtes, on ne pouvait donc guère prétendre en cacher le site; aussi a-t-il paru probable que la pointe du cône portait parfois un signe extérieur, un *séma*, qui signalait de loin aux respects

1. Pausanias, IX, xxxviii, 2.
2. *Athenische Mittheilungen*, 1878, p. 272.

du peuple la sépulture de ses rois. Dans l'intérieur de la rotonde du tombeau de l'Heræon, Stamatakis a trouvé, mêlées aux décombres qui la remplissaient, deux dalles où l'on distinguait des trous de scellement dans lesquels ont dû être fixés des crampons. Il en conclut que ces dalles ont dû tomber d'en haut dans le vide, lorsque la voûte s'est crevée, et il incline à supposer qu'elles formaient, au-dessus de la tombe, un piédestal sur lequel se dressait quelque image symbolique, peut-être une stèle analogue aux cippes du cimetière de l'acropole [1]. Il rappelle, à ce propos, les sphinx qui surmontaient de très anciennes tombes cypriotes [2]; il aurait pu aussi évoquer le souvenir de ceux que l'on a découverts dans ces cimetières attiques du septième et du sixième siècle qui ont gardé un caractère si archaïque.

M. Tsoundas se demande s'il n'en a pas été de même pour les tombes rupestres. Devant l'une d'elles, il a trouvé deux stèles qui en bouchaient l'entrée; mais il a eu l'impression que ces cippes n'occupaient pas la place pour laquelle ils avaient été faits. Le champ de l'un d'eux est couvert, sur une des faces et sur les deux petits côtés, de motifs d'ornement (fig. 232); au contraire, le pied en est brut; on voit qu'ils ont été taillés pour être fichés en terre. M. Tsoundas suppose qu'ils ont commencé par être plantés soit devant une tombe, soit au-dessus d'elle; c'est plus tard qu'ils auraient été remployés, comme des matériaux quelconques, dans la clôture de l'un des tombeaux les plus pauvres de la nécropole [3]. Faut-il, d'après cet exemple unique, admettre que des stèles de ce genre aient été communément employées à décorer les abords de la tombe? Il convient d'attendre d'autres exemples de cette pratique. Si cet usage a vraiment existé, les cippes ne devaient être posés sur la sépulture que pour un temps; ils disparaissaient, lorsque l'on se décidait à condamner l'hypogée. Ces grottes n'auraient pas déjoué jusqu'à nos jours toutes les recherches, si, une fois fermées, elles avaient continué à se dénoncer, par quelques indices apparents, à la curiosité du passant.

Il est une question que l'on ne peut pas ne point se poser : Quelle est l'origine du type dont nous venons de décrire les variétés principales et où a-t-il pris naissance? Les archéologues ne sont pas arrivés à se mettre d'accord sur ce point. Plusieurs d'entre eux croient apercevoir, derrière la tombe à coupole, comme son premier modèle, une cabane

1. *Athenische Mittheilungen*, 1878, p. 276.
2. *Histoire de l'Art*, t. III, fig. 151.
3. Ἐφημερίς, 1888, p. 127-128.

conique, faite de perches inclinées vers un centre commun et couvertes de chaume, de peaux ou de clayonnage, cabane que l'on a rencontrée chez nombre de peuples sauvages; ceux-ci, afin de rendre la demeure plus chaude l'hiver et plus fraîche l'été, l'ont souvent établie sur une cuvette à laquelle ils donnaient deux à trois mètres de profondeur. Les parois en sont alors enterrées jusqu'au niveau du sol environnant, en contre-bas duquel se trouve l'aire de la maison, où l'on pénètre par un couloir en pente douce, analogue au *dromos* de nos tombeaux. Cette cabane aurait été, dans des temps reculés, une des variétés de la maison primitive, chez les ancêtres des Grecs; elle l'était peut-être encore au temps où la civilisation mycénienne était le plus brillante; peut-être, alors même, non loin des acropoles et de leurs palais, on l'aurait rencontrée sur plus d'un point, à côté des maisons quadrangulaires du type de celles qui ont été retrouvées à Théra, sous la pierre ponce. Nous avons montré, par plus d'un exemple, comment, là où l'architecture funéraire a pris quelque importance, l'habitation des morts a presque toujours été une copie plus ou moins libre de celle des vivants; en Lycie, l'ouvrier qui façonnait les tombes s'est attaché à reproduire dans la roche vive l'aspect de la façade des maisons de bois et tout le détail de leur charpente[1]. Ici, on n'aurait pas une imitation aussi littérale: la différence est trop grande entre la vaste rotonde en pierre appareillée et la cabane rustique; mais ce n'en serait pas moins celle-ci qui, enchâssée dans le contour d'une fosse circulaire, aurait suggéré l'idée première de ce type monumental[2].

Selon d'autres, si ce type est né d'une des formes rudimentaires de la maison, ce n'est pas en Grèce que s'est opéré ce travail d'adaptation et d'agrandissement; c'est en Phrygie, où, d'après Vitruve, la demeure souterraine, accessible par un long couloir taillé, lui aussi, dans le flanc de la colline, aurait été, de tout temps, dans les habitudes du pays[3]. Le passage de l'hypogée à la tombe bâtie se serait accompli dans la vallée de l'Hermos, au moyen de la brique, qui y est très abondante, et c'est de la Phrygie du Sipyle, le royaume de Tantale, que la

1. *Histoire de l'Art*, t. V, l. IX, ch. II.

2. Tsoundas, Οἱ προϊστορικοὶ τάφοι τῆς Ἑλλάδος ('Εφημ., 1885 p. 29-34). P. Orsi, *Urne funebri Cretesi*, p. 27-28. Belger paraît croire que la tombe à coupole n'est qu'un développement et une régularisation de l'hypogée que l'on trouve à Palamidi et à Mycènes (*Berl. phil. Wochenschrift*, 1892, p. 792); mais on ne voit pas bien comment de ces caveaux à formes indéterminées et le plus souvent taillés sur plan rectangulaire se serait dégagée une forme aussi bien définie et serait né un édifice d'une construction aussi savante que la tombe à coupole.

3. Vitruve, II, 1, 5.

Grèce aurait reçu le type de la coupole[1]. Ces maisons aux trois quarts enterrées, où j'ai fait halte plus d'une fois sur le plateau de la Lycaonie, ont-elles vraiment fourni à l'architecte le point de départ que l'on suppose? Vitruve ne dit pas qu'elles fussent, dans l'antiquité, de forme circulaire ni qu'elles s'amortissent en dôme, et aujourd'hui les pièces en sont rectangulaires et elles ont des plafonds plats; enfin on n'a jamais retrouvé, dans le bassin de l'Hermos, les tombes à murs de briques qui auraient fait la transition entre la maison phrygienne et les monuments funéraires que nous étudions. De cette théorie, tout ce que nous retiendrons, c'est qu'il est possible que le type de la tombe à coupole ait été importé du dehors dans la Grèce occidentale. Plusieurs indices paraissent confirmer cette hypothèse. Parmi les nombreux édifices de ce genre que l'on connaît aujourd'hui dans l'Hellade, de la Laconie à la Thessalie, il n'en est point qui offrent le caractère d'essais et d'ébauches. Or, si c'était là que ce type se fût créé, on devrait trouver des tombes auxquelles ferait défaut tel ou tel des éléments que nous avons signalés, rencontrer des monuments où l'on sentirait l'effort d'un art qui poursuit, non sans tâtonnements, l'invention d'une forme nouvelle. Il n'en est pas ainsi. Sans doute tous ces tombeaux n'ont pas mêmes dimensions, et ils ne sont pas tous bâtis et décorés avec le même soin; mais les dispositions essentielles sont partout les mêmes; partout on reconnaît des répliques d'un type dont les grandes lignes sont dès lors arrêtées.

Rien ne s'explique mieux que cette uniformité, si l'on admet que le type s'était créé ailleurs qu'à Mycènes, qu'il était déjà constitué quand il a commencé de se répandre dans le monde mycénien. En s'y propageant de proche en proche, il n'a pu manquer de conserver les traits qui en faisaient l'originalité; mais encore faut-il, pour donner de la vraisemblance à cette conjecture, que l'on puisse indiquer un peuple auquel aurait été fait cet emprunt. Or, parmi les traditions confuses qui se rapportent à l'âge préhistorique, s'il en est une qui paraisse renfermer un fond de vérité, sous toutes les broderies dont l'a chargée l'imagination des poètes, c'est bien celle qui concerne les Pélopides. On ne sait à la suite de quels événements une famille de chefs opulents et belliqueux aurait quitté la Phrygie du Sipyle, où ses ancêtres étaient arrivés à un haut degré de puissance : elle aurait traversé la Grèce du nord et serait venue s'établir dans le Péloponèse, pour y régner à la

1. Adler, *Préface à Tirynthe*, p. xxxvii-xxxix.

fois sur l'Argolide et sur la Laconie. En raison du rôle très important que le mythe attribuait à cette race royale, on est fondé à croire que celle-ci, en se fixant dans la péninsule, y aurait exercé une influence décisive sur les progrès de l'art et de l'industrie. Quand nous parcourions le district de l'Asie Mineure qui passait pour avoir été le berceau de cette famille, nous y avons signalé, dans une nécropole voisine de Smyrne, dans celle qui domine la plaine de *Bournabat*, des exemplaires curieux d'un type d'architecture funéraire qui présente de singulières analogies avec la tombe à coupole de Mycènes[1]. Il y a certainement des différences. Les monuments du cimetière phrygien ne sont pas cachés dans l'épaisseur d'une colline; c'est des tumulus, construits en grosses et en petites pierres; la chambre n'y occupe qu'une toute petite place, en comparaison de la masse totale du bâtiment; elle est partout rectangulaire; mais il y a pourtant des ressemblances que l'on ne saurait méconnaître. Le caveau est formé, près de Smyrne comme à Mycènes, par de grands blocs dressés avec soin et bien appareillés, posés en encorbellement, qui dessinent, de part et d'autre, la même courbe. Si, dans le tumulus dit *Tombeau de Tantale*, ce caveau n'a point d'issue au dehors, on accède à ce dôme, dans une autre de ces sépultures, par un couloir qui, sauf qu'il ne se prolonge point en dehors du tertre, rappelle le *dromos* des tombes mycéniennes. Il ne serait donc pas impossible que l'on eût là comme le premier état d'un type qui, transporté par les Tantalides dans leur nouvelle patrie, s'y serait implanté en s'y développant, y aurait pris la forme sous laquelle il se présente dans les tombes à coupole de l'Hellade.

Tout séduisant que soit ce rapprochement, il n'est pas probable que cette question d'origine et de transmission comporte jamais une solution certaine; mais en tout cas plusieurs caractères, très nettement marqués, distinguent nos tombes à coupole des monuments auxquels on les a comparés. Au lieu de se dresser, en manière de buttes cylindro-coniques, sur les ressauts des collines, elles se cachent dans leurs flancs. Ces tombes tiennent donc tout à la fois du tumulus et de l'hypogée; elles sont ainsi comme à mi-chemin entre ces deux types. Toutes sont bâties sur plan rond, et c'est là un des traits par où, qu'elles soient de grande, de moyenne ou de petite dimension, elles se ressemblent les unes aux autres le plus étroitement. Enfin, dans les plus importants de ces édifices, dans deux au moins des

1. *Histoire de l'Art*, t. V, l. VII, ch. II, § 1, fig. 9, 14, 15, 16, 17, 20, 21.

tombes de Mycènes et probablement dans celle d'Orchomène, un frontispice était accolé au dôme, un frontispice qui, par l'ensemble de son ordonnance, rappelait la façade des palais; il était appliqué sur la partie de la tombe où s'ouvrait la porte. Que l'architecte mycénien se soit ou non inspiré, pour le montage de ses coupoles, des modèles que pouvait lui fournir la Phrygie, cette dernière disposition lui appartient en propre; il n'y en a pas trace au *Tombeau de Tantale* ni dans les tumulus voisins. Pour trouver quelque chose d'analogue, il faut s'adresser aux tombes rupestres de la Phrygie du Sangarios et à celles de la Perse, où, au-dessus et autour de la porte, le ciseau a simulé ici la devanture d'une maison à comble triangulaire et là le portique antérieur d'un palais[1]. Toutes ces tombes, celles de la Grande Phrygie et celles de Persépolis, sont d'ailleurs bien moins anciennes que celles de Mycènes. Il n'y a donc là, dans cette ressemblance partielle, qu'une de ces rencontres qui s'expliquent par le nombre très restreint des combinaisons auxquelles se prêtent les matériaux, rencontres dont plus d'un exemple est fourni par l'histoire de l'art[2].

Il n'a pas été trouvé de tombe à coupole que le style de son mobilier ou que la présence d'une inscription permette de regarder comme postérieure à la fin de la période mycénienne. La tombe a pris ensuite d'autres formes; mais il semble que ce type du caveau caché sous un tertre ait gardé un certain prestige, alors même qu'il était frappé de désuétude dans la pratique courante; ce prestige, il le devait à la haute antiquité des exemplaires que l'on en connaissait sur le sol de la Grèce. Dans la description que donne Platon de la tombe que sa cité idéale devra élever au grand prêtre d'Apollon et du Soleil, il y a plus d'un trait qui fait songer à la tombe que nous venons d'étudier : c'est la forme curviligne du plafond de la chambre; c'est le tertre à base circulaire qui couvrira ce caveau; c'est la précaution prise pour que la sépulture puisse se prêter à toute une série d'ensevelissements successifs[3].

1. *Histoire de l'Art*, t. V, l. VII, ch. II, § 3; l. X, ch. III, § 3.

2. Il est curieux de constater combien l'homme se répète. J'ai vu, dans l'*Antiquarium* d'Edimbourg, le plan, des coupes et une élévation du tombeau que recouvre le tertre de Marshowe; or ce monument présente, à bien peu de chose près, les mêmes dispositions que le Trésor d'Atrée. On y pénètre par un long passage ou couloir couvert analogue au *dromos*; puis vient une chambre centrale dont le vide est surmonté d'un dôme formé de pierres posées en encorbellement. Trois chambres donnent sur cette salle centrale.

3. PLATON, *Lois*, l. XII, p. 945. Voici la traduction de ce passage, faite sur le texte donné par Ch. Fr. Hermann dans la collection Teubner. Nous y introduisons seulement une correction qui a été proposée depuis longtemps et dont la nécessité paraît

Dans les districts où la civilisation primitive avait eu ses foyers principaux, assez de ces vieilles tombes devaient être visibles, pendant le cours de la période classique, pour que l'on connût tout au moins l'existence du type. Beaucoup de ces édifices ont été détruits par les paysans qui en ont remployé les matériaux; d'autres se dissimulent encore, cachés dans la masse des collines où le constructeur les avait enfouis, et cependant, depuis une vingtaine d'années que l'on a commencé de rechercher ces monuments, leur nombre n'a pas cessé de s'accroître. Au moment où nous avons commencé de recenser les reliques du monde mycénien, quinze tombes à coupole avaient été signalées, et nous ne comprenions d'ailleurs pas, dans ce chiffre, les hypogées qui, comme ceux de *Spata* et d'*Anoja Messaritica*, ressemblent très fort à nos tombes, mais sont taillés tout entiers dans la roche vive. Il y a quelques mois que ces pages ont été livrées à l'impression, et déjà le nombre total de ces monuments s'élève à seize; ce n'est plus sept, c'est huit tombeaux de cette sorte qu'il faut compter pour Mycènes. Dans l'été de 1892, M. Tsoundas en a découvert un nouveau, situé dans le petit espace compris entre la tombe II et l'entrée de la citadelle (fig. 88). Ce tombeau n'a pas encore été fouillé; le *dromos*, large de 5m,70, est en partie creusé dans le tuf et en partie revêtu d'un mur de petites pierres réunies par de la terre argileuse. Seule la façade est construite en grands blocs bien appareillés[1].

Dans cette même campagne, M. Tsoundas a dégagé deux autres de ces tombeaux, ceux qui portent sur notre carte les numéros 3 et 6. Il n'en reste plus, en tout, que deux à déblayer, le plus éloigné de l'acropole (n° 4) et celui qui a été récemment découvert; mais il semble que l'on ait peu à attendre de ces recherches. Jusqu'à présent les tombes à coupole n'ont pour ainsi dire rien donné[2]; elles paraissent avoir été dépouillées dans l'antiquité même. Tout au plus pourrait-on espérer y

évidente; l'épithète πότιμος, *buvable*, appliquée aux pierres, n'a pas de sens; Platon a écrit : λίθων πολυτίμων, des « pierres de grand prix » : « Pour tombe, ces prêtres auront sous terre une longue galerie voûtée, construite en pierres d'excellente qualité, dont le temps ne puisse entamer la résistance; cette galerie renfermera des lits de pierre disposés les uns près des autres. Quand on y aura déposé le défunt, on élèvera au-dessus de cette chambre un tertre circulaire et l'on plantera un bois sacré tout à l'entour, sauf sur une face, afin que la tombe puisse s'accroître de ce côté, s'il faut, pour des hôtes nouveaux, agrandir la butte. »

1. *Lettre* de M. Tsoundas du 10 décembre 1892.

2. *Bulletin de corresp. hell.*, 1891, p. 445-446, une note au sujet de la fouille du tombeau n° 5; il n'y a été recueilli qu'un couteau de bronze et quelques minces feuilles d'or. Sur la fouille du n° 7, qui n'a rien donné que quelques tessons de vases épars dans le dromos, voir Ἐφημ., 1888, p. 121, n° 1.

trouver quelques fosses creusées dans le sol qui auraient, comme à Vaphio, échappé aux yeux des pillards. C'était peut-être quand la tombe était déjà pleine que l'on pratiquait ces fosses; elles fournissaient le moyen le plus simple de faire place à des hôtes nouveaux. On en a constaté l'existence au tombeau de l'Heræon (fig. 130) et à Vaphio (fig. 141); à l'Heræon, Stamatakis les a crues plus récentes que la construction du dôme [1]; mais, depuis que la fosse de Vaphio a livré tout un trésor qui date certainement de l'époque mycénienne, il y a lieu de penser que Stamatakis s'est trompé. Ce qui achève de le prouver, c'est la découverte que vient de faire M. Tsoundas [2]. En nettoyant le tombeau qui se trouve au nord de la Porte aux lions (nº 3), il y a rencontré, ménagées dans l'aire de la rotonde, deux fosses qui ressemblent fort aux cuves du cimetière de l'acropole. L'une en a les dimensions moyennes, 5^{m},40 de long sur 1^{m},60 de large et 3^{m},10 de profondeur. L'autre fosse n'a que 2^{m},30 en longueur et 0^{m},83 en largeur; elle n'est profonde que de 0^{m},90; mais, comme les auges du cercle de dalles, elle a son revêtement intérieur. Contre la paroi taillée dans le roc vif, des dalles de tuf étaient posées de champ, et, couchées sur celles-ci, d'autres dalles formaient couverture. Ainsi, alors même que l'on avait pris l'habitude de substituer à la fosse, pour les morts de qualité, la chambre bâtie et couverte d'un dôme, on revenait encore parfois, afin d'agrandir l'espace disponible, au mode primitif de sépulture. Malgré les plaques qui les fermaient, ces fosses n'ont d'ailleurs pas mieux gardé leur dépôt que les chambres dont elles dépendaient; à Mycènes comme à l'Heræon, quand on les a ouvertes, elles étaient vides. En revanche, au cours de cette même campagne, M. Tsoundas a fait une trouvaille de quelque importance dans une fosse qu'il a rencontrée à 5^{m},10 de la porte du caveau, en plein *dromos* de la tombe II; cachée sous les terres qui avaient servi à combler le couloir, elle n'avait pas été pillée; on y a ramassé des ornements en or et deux miroirs de bronze avec manches en ivoire sur lesquels ont été ciselées des figures de femme. Elle n'est point plus récente que le tombeau; ce qui le prouve, ce n'est pas seulement le style de ces figures, c'est aussi le

1. *Athen. Mitth.*, 1878, p. 278. Ce qui semblait justifier l'opinion qu'il a exprimée, c'est qu'il avait trouvé dans ces fosses des lampes de l'époque romaine, comme l'atteste Furtwængler, auxquelles il les a montrées sur place (*Berl. phil. Wochenschrift*, 1887, p. 754); mais, la tombe étant restée ouverte pendant toute l'antiquité, ces cuves, depuis longtemps vidées du premier dépôt qu'elles avaient reçu, ont pu être utilisées, à une époque très postérieure, pour de nouvelles sépultures.

2. *Lettre* du 10 décembre 1892.

fait que le même explorateur a trouvé, en même temps, un manche de miroir presque pareil dans une des tombes rupestres.

La richesse du mobilier a dû d'ailleurs beaucoup varier dans ces tombes, comme y varient les dimensions et la qualité du travail. A Mycènes, dans la petite tombe (fig. 88, n° 7) dont nous avons reproduit la porte (fig. 119), la rotonde n'a que 8m,20 de diamètre; au *Trésor d'Atrée*, le diamètre est d'environ 15 mètres. Devant cet édifice, le *dromos* a 35 mètres de long; il n'en a guère plus de 13 à la septième tombe. Dans la tombe I, on sait quels grands matériaux ont été employés là où ils pouvaient rendre service et combien l'appareil est soigné; ailleurs au contraire (n° 6), la rotonde est bâtie en petites pierres mal jointes, à peu près comme à Ménidi. Il n'y a que les trois ou quatre blocs juxtaposés et formant linteau qui restent partout d'un très fort échantillon; mais, tandis que, dans les tombes les plus soignées, la taille en a toute la précision voulue, ce n'est ailleurs que de lourdes plaques de brèche à peine dégrossies.

Il n'y a pas lieu de chercher à classer ces tombes par ordre chronologique. On n'a aucune raison de croire que celles qui sont le plus médiocrement construites soient nécessairement les plus anciennes; le mérite de l'exécution a dû plutôt dépendre des ressources dont disposait l'architecte; c'est ainsi qu'il n'y a de traces d'un revêtement métallique que dans deux de ces édifices, le *Trésor d'Atrée* et le *Trésor de Minyas*. Nous inclinerions plutôt à voir, dans celles de ces sépultures qui sont bâties avec le plus de négligence, des copies inférieures d'un type qu'avait mis à la mode l'érection d'édifices aussi richement décorés que le sont deux des tombeaux de Mycènes. C'est pour ce motif que, malgré bien des difficultés qui résultent de l'insuffisance des relevés et de la dispersion des fragments, nous avons entrepris de restituer la tombe I de Mycènes, dite le *Trésor d'Atrée*. Cette restauration fera comprendre quel caractère d'ampleur et de noblesse l'architecte mycénien sut imprimer à la tombe royale, là où il fut le mieux servi par l'ampleur des ressources qui lui furent livrées, en hommes et en matériaux, pour exécuter ses projets.

§ 4. — DESCRIPTION ET RESTAURATION DE LA TOMBE I.

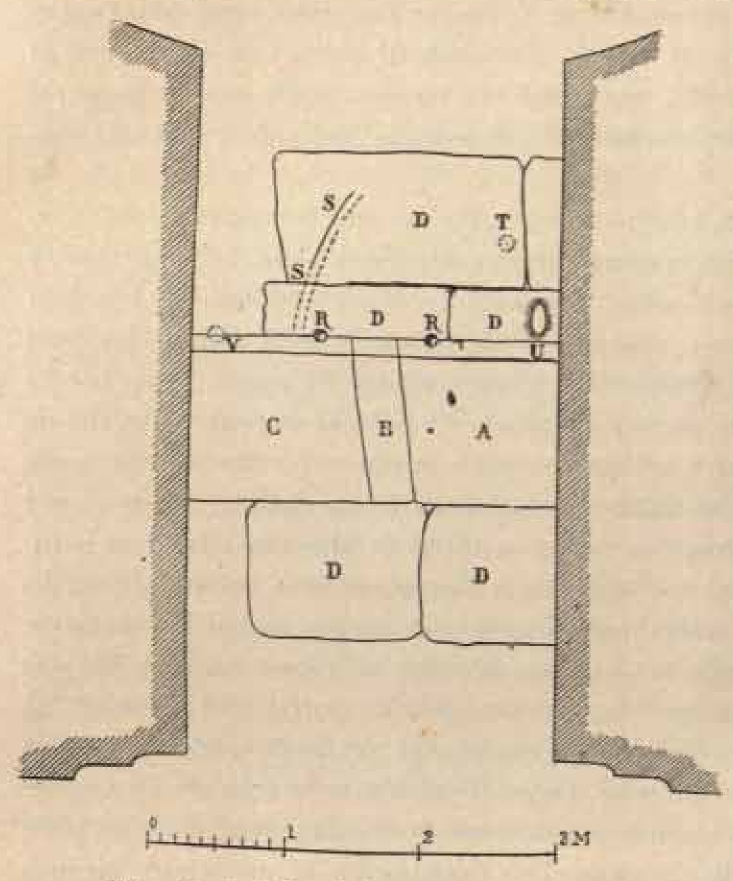
La tombe à coupole dite le *Trésor d'Atrée* est située sur le versant oriental de l'une des côtes qui portaient les maisons de la ville basse, de celle qui domine le profond ravin de *Chavos* (fig. 88, I). Ce qui indique tout d'abord au visiteur l'importance du monument, c'est les restes de

la terrasse que l'on avait créée en avant de l'édifice, au-dessus du ravin (pl. III). Le mur de soutènement qui supportait le poids de cette plate-forme, sur la pente qui descend à la vallée, est encore debout sur une hauteur moyenne de deux mètres; il en subsiste, par endroits, de quatre à cinq assises, en gros blocs de tuf négligemment appareillés, derrière lesquels avaient été entassées de plus petites pierres. Pour constituer le remblai, on avait eu les terres retirées du flanc de la colline, au cours du percement de l'allée, et l'on avait ainsi obtenu une esplanade à peu près carrée, d'environ 27 mètres de côté[1]. Avec le temps, le mur a cédé; une partie des terres a coulé dans la gorge; à peu de distance de l'extrémité du *dromos*, la déclivité devient très sensible.

Le *dromos* était barré, à l'entrée, par un mur transversal dont quelques pierres sont encore en place. A partir de ce point, le sol du couloir s'élève, légèrement incliné, jusqu'à la porte de l'édifice, sur une longueur de 35 mètres; séparés par un intervalle de 6 mètres, les deux murs parallèles qui ont été appliqués contre les parois de la brèche montent beaucoup plus rapidement; ils suivent la pente naturelle du coteau. On retrouve ici, jusque dans le couloir, cette aire en argile battue qui, dans les autres tombes de la même famille, n'existe qu'à l'intérieur du bâtiment; c'est une marque de plus des soins tout particuliers qui avaient été apportés à l'aménagement de cet édifice. La construction des murs du *dromos* est, avec un peu moins de régularité, la même que celle de la chambre. L'assise inférieure est faite de plus grands matériaux que les assises qu'elle porte; elle a $0^{m},90$ de haut; certains des blocs qui la composent ont trois, quatre et jusqu'à près de six mètres de long. Le seuil qui sépare la rotonde du couloir est formé de trois blocs de conglomérat dont la face supérieure est polie (fig. 260, ABC); il n'a qu'une très faible saillie et ne montre presque aucun vestige d'usure. En avant et en arrière de ce seuil, il y a les

1. Nous nous sommes aidés surtout, dans ce chapitre, de la relation, déjà plus d'une fois citée, que M. Fr. Thiersch a consacrée, dans les *Mittheilungen* d'Athènes, en 1879, à cet édifice (*Die Tholos des Atreus zu Mykenæ*, p. 177-182, pl. XI, XII et XIII). Cette description est la seule qui ait été donnée du monument depuis qu'il a été dégagé par Stamatakis. Due à un architecte, elle renferme, sur la construction, des données précises, que pouvait seul fournir un homme du métier. On regrette seulement que l'auteur n'ait pas étudié l'intérieur de la rotonde comme il l'a fait pour la façade, qu'il n'ait pas dressé sous la coupole un échafaudage qui lui aurait permis d'en examiner de près les assises supérieures; à la hauteur où elles sont placées, l'œil, d'en bas, en distingue mal les détails, alors même qu'un feu est allumé sous le dôme. La lumière de la flamme se perd avant d'atteindre le sommet.

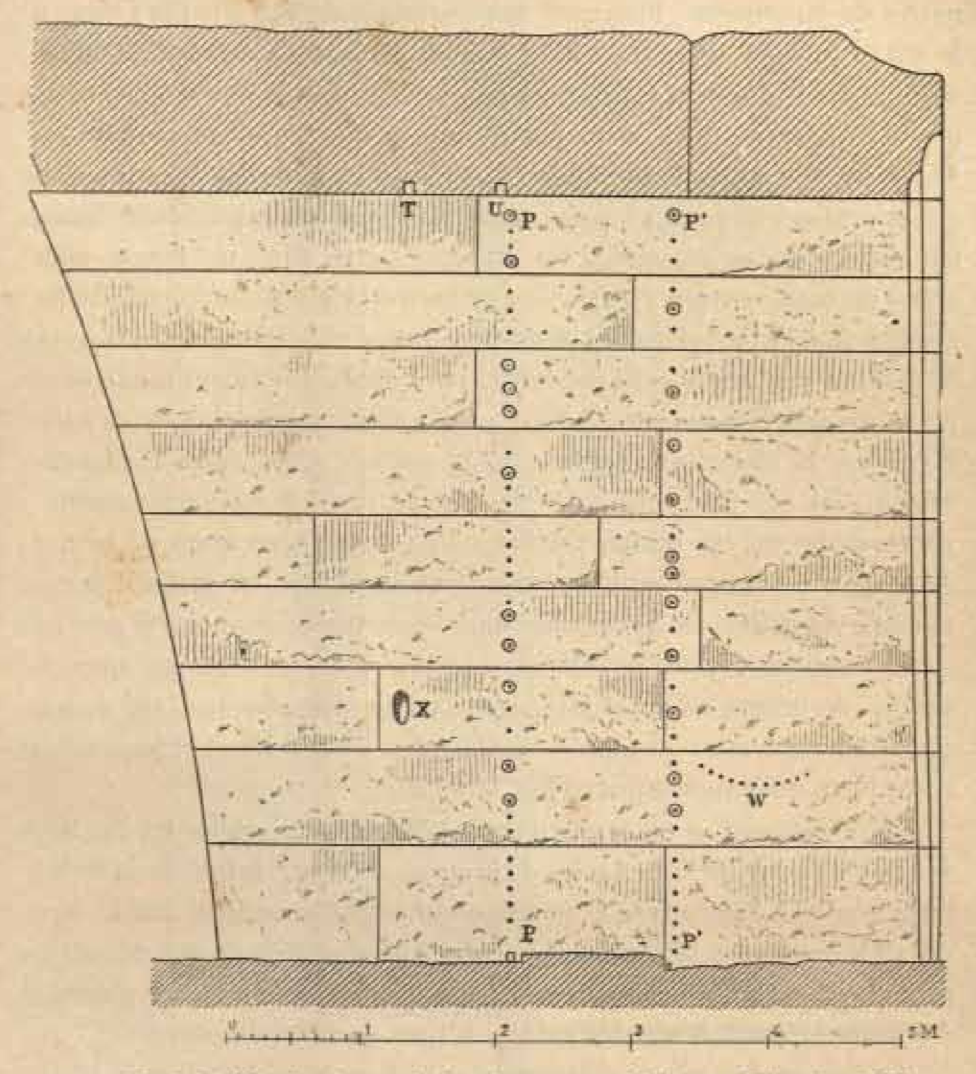
restes d'un pavage fait de plaques d'un calcaire tendre qui sont de dimensions inégales et à peine dressées (D D). En R et R, il y a des cavités circulaires. C'est probablement les traces des scellements qui servaient à fixer une bande de bronze placée sous la porte ou peut-être même un seuil de même métal. En SS on croit reconnaître les traces qu'aurait laissées sur le pavage un vantail tournant sur un pivot, autour du point U pris comme centre. Les deux petits cercles ponctués T et V sont la projection sur le sol des trous ronds qui se creusent dans la face inférieure du puissant linteau. Une cavité plus grande, qui a dû faire office de crapaudine, se projette en U. Toutes ces cavités ont dû servir à constituer des scellements (fig. 261). Une rainure pratiquée, entre U et V, dans les trois dalles du seuil, porte les marques de clous de bronze, dont deux sont encore enfouis dans la pierre. Dans le tableau de la baie, à droite comme à gauche du passage, on aperçoit des trous, larges de 0m,005 et profonds de 0m,03, qui dessinent sur le mur deux lignes (fig. 261, PP et P′P′) que sépare un intervalle qui répond à la largeur du seuil; quelques-uns de ces trous contiennent encore les clous qui jadis les ont remplis. En W, autres traces du même genre.



260. — Tombe I. Plan de l'entrée. Thiersch, pl. XII.

La rangée de clous que désignent les lettres P P est dans le même plan vertical que la rainure du seuil; c'est à cet endroit qu'était dressé le cadre en bois, le *bâti* qui entourait la porte. Tout semble indiquer

l'existence d'un revêtement de bronze entre les lignes P P, P' P'. Quant aux traces que l'on voit en W, il est difficile de savoir à quelle disposition elles répondent. En X (fig. 261), et sur la face opposée du tableau, juste vis-à-vis de ce point, il y a, dans la pierre, des cavités ovales, analogues à celles qui se montrent, en même place, aux portes des



261. — Tombe I. Élévation du mur de l'entrée avec coupe du linteau. Thiersch, pl. XII.

citadelles de Tirynthe et de Mycènes; là s'engageaient les bouts des barres horizontales qui assuraient la résistance de la porte. La baie a 5m,40 de haut; la largeur en est de 2m,66 au niveau du seuil et de 2m,46 sous linteau. Entourée d'une double fasce, elle s'ouvre sur un mur de façade dont l'élévation est d'environ 12 mètres sur 6m,30 de large et dont le champ peut être évalué à 75 mètres carrés.

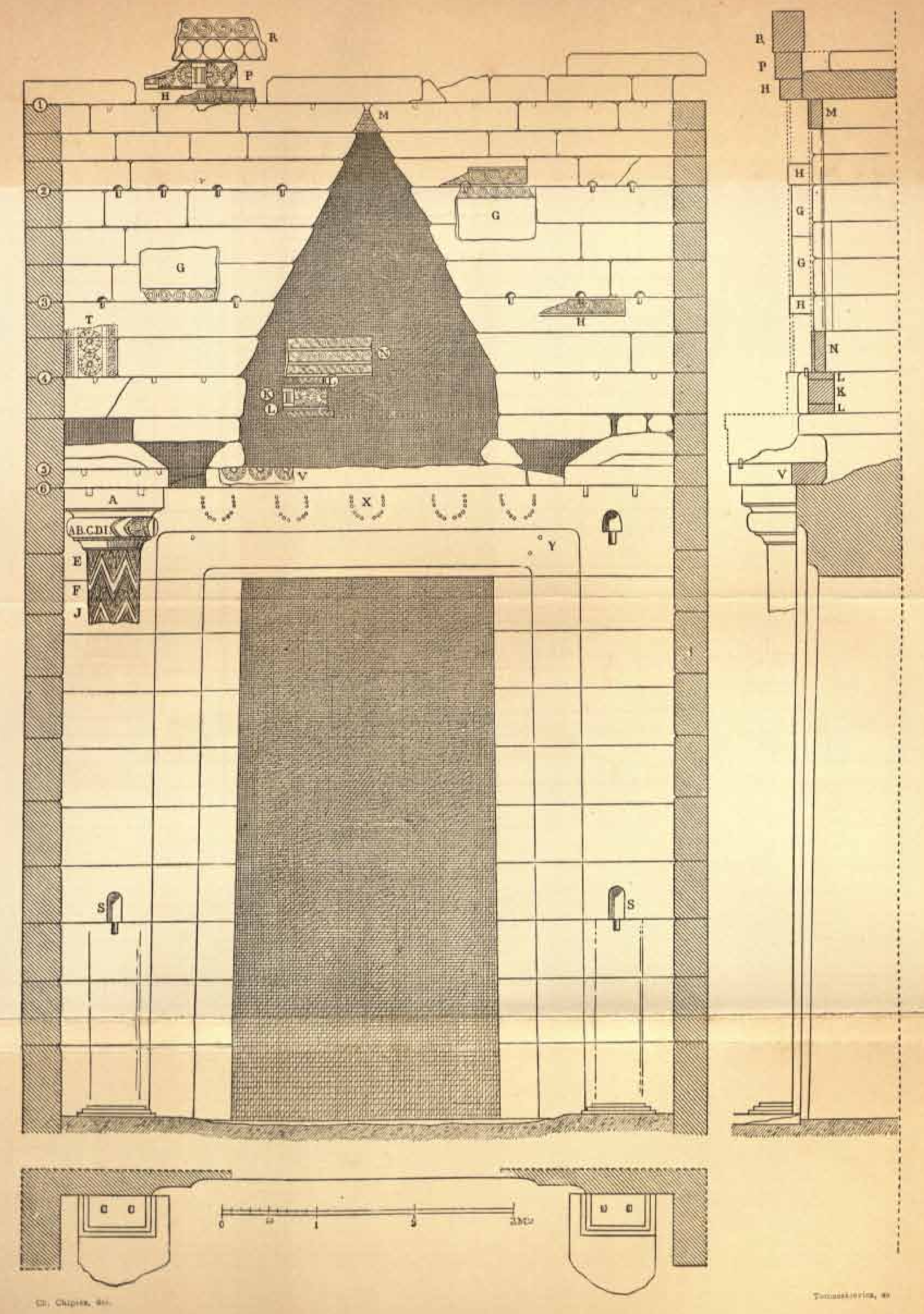
Ce frontispice, Thiersch en a étudié l'état actuel avec une minutieuse exactitude; c'est son relevé que nous avons reproduit dans notre planche IV; nous nous sommes contentés d'ajouter à ce tracé, avec leurs dimensions réelles, comme pièces justificatives de notre restauration, les fragments d'architecture qui paraissent provenir de cette partie du monument. Pourquoi nous avons assigné à chaque fragment le poste qu'il occupe ici, c'est ce dont nous aurons à rendre compte; mais, pour le moment, le lecteur devra faire abstraction de toutes ces pièces rapportées, ne voir que ce qui a été vu et représenté par Thiersch, un mur où sont percés, en maints endroits, des trous de scellement qui n'ont pas tous ni même forme ni même grandeur. Toutes les pierres de ce parement ne s'alignent pas dans un même plan; celles du haut sont en retraite sur celles de la partie inférieure. Enfin, du linteau à l'avant-dernière assise, un grand vide triangulaire traverse de part en part toute cette muraille. Par l'étude des autres monuments du même genre, nous savons que ce vide n'est pas une fenêtre destinée à éclairer la chambre[1]. Celle-ci étant partout close après l'ensevelissement, ici par une porte, ailleurs par un mur, la baie triangulaire a nécessairement été fermée; elle l'a été, sinon, dans toute sa profondeur, par une maçonnerie massive, tout au moins, en surface, par un système de dalles. Ce qui résulte donc du premier coup d'œil jeté sur cette devanture, c'est qu'elle était munie d'un revêtement que des agrafes de bronze reliaient au corps du mur; des plaques, qui s'agençaient les unes avec les autres, cachaient le mur de fond et bouchaient l'ouverture qui troue aujourd'hui la façade.

Ce revêtement, il en existe de nombreux débris; on en trouve bien des morceaux dans les galeries de l'Europe et dans celles de la Grèce. Pour arriver à déterminer la position qui avait été assignée par le décorateur à ces divers éléments, il convient de commencer par définir les procédés dont l'ouvrier s'est servi pour assembler toutes ces pièces et d'appeler l'attention sur les indices à tirer de l'état du parement.

La liaison des pièces d'applique avec le mur se faisait surtout par des crampons de bronze posés à plat; c'était par des goujons de même matière, dressés dans le sens vertical, qu'étaient reliées les unes aux autres les dalles qui formaient ce placage. On compte sur la façade trente-deux de ces trous de scellement; ils sont disposés sur six rangs, auxquels correspondent les chiffres 1 à 6, inscrits à gauche, dans notre

1. Dans la tombe II, le vide du triangle, du côté de la rotonde, est encore muré par des assises en pierres de taille.

HACHETTE ET Cie



Ch. Chipiez, del.

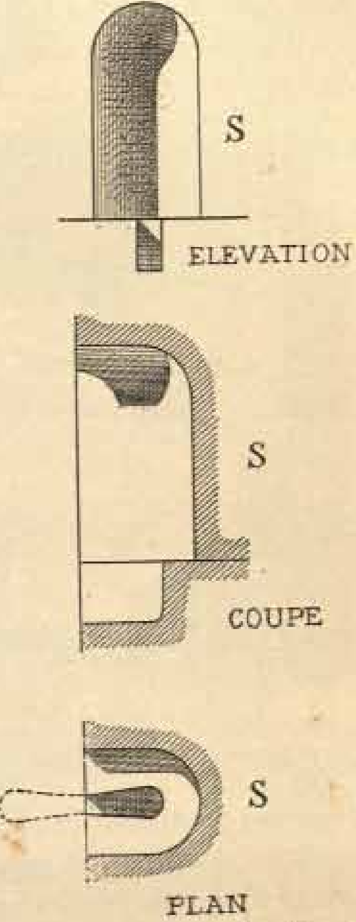
Tomaszkiewicz, sc.

MYCÈNES

PREMIÈRE TOMBE A COUPOLE, DITE LE TRÉSOR D'ATRÉE

État actuel de la façade, Plan, Élévation et Coupe, d'après Fr. Thiersch. — Mise en place des morceaux conservés du revêtement

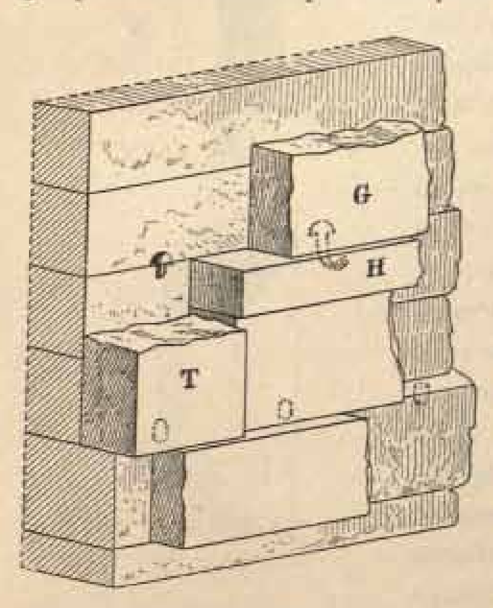
planche IV. Les crampons de la première espèce étaient faits d'une double queue d'aronde, dont une moitié était engagée dans la pierre du mur et l'autre dans une des pièces du revêtement (fig. 262). L'étroite cavité rectangulaire que l'on remarque au bas de chacun de ces trous n'est pas née d'un effort que des pillards auraient fait pour arracher ces crampons; elle se retrouve partout, et présente une section très régulière; elle a servi à faciliter l'insertion des agrafes quand, le mur une fois ravalé, on eut à y adapter le revêtement. Comment celui-ci s'appliquait sur le fond, comment les différentes pièces en étaient assemblées et fixées, c'est ce que montre la figure 263; les lettres qui y sont inscrites correspondent à celles qui servent de point de repère dans l'élévation et la coupe de la planche IV. Les trois assises placées au-dessus du linteau forment saillie sur le nu du mur, ainsi que celle qui se trouve immédiatement au-dessus du vide triangulaire. L'assise qui porte le quatrième rang de crampons dépasse de 17 centimètres celle qui la surmonte. Ainsi se trouve déterminé un vaste champ en retraite et indiquée en même temps l'épaisseur des dalles qui devaient remplir ce champ et cacher à la vue le mur du fond. Bien plus marquée encore est la saillie des deux plaques qui appartiennent à l'assise comprise entre les chiffres 5 et 6, plaques que désigne, dans la coupe, la lettre V. Ces plaques, de vrais corbeaux, se distinguent du reste de l'appareil par le poli de leurs faces apparentes et par le ton vert de la roche dont ils sont faits; on a donc là les deux seules pièces du décor qui soient encore en place. En dessous de ces plaques, il y a deux trous rectangulaires; par leur situation et par leurs dimensions, ils répondent à ceux qui sont forés dans la face supérieure du tailloir par lequel se terminait le chapiteau monolithe, déjà reproduit (fig. 203), que possède le musée de Mycènes. La figure 264 indique comment ce chapiteau et le corbeau qu'il supportait



262. — Tombe I. Un trou de scellement. D'après Thiersch, pl. XIII, fig. 4.

s'ajustaient entre eux et avec le mur. Les chapiteaux sont, l'un et l'autre, absents de la façade; il faut aller les chercher dans les musées qui s'en partagent les débris; mais la position qu'ils occupaient est si bien déterminée, que M. Thiersch n'a pas hésité à faire entrer dans son *état actuel* l'un au moins de ces chapiteaux; nous avons suivi son exemple. Les bases des demi-colonnes, dégagées par la dernière fouille, sont l'une et l'autre intactes.

Pour revenir aux corbeaux, on remarquera l'aspect très particulier que présente l'assise qui correspond à ces tables saillantes, et les deux assises qui y sont superposées, en élévation. Ces trois assises sont moins hautes que les autres; il y a là des vides et des remplissages en petits matériaux qui donnent à comprendre que cette étroite zone du frontispice était cachée sous un revêtement spécial, qui, d'une colonne à l'autre, formait une saillie au-dessus et en avant du linteau. Ce qui le prouve, c'est que les trous de scellement sont tout voisins du bord de la dalle (voir la coupe dans la planche IV, près la lettre V). Ce trou ne serait pas là si le crampon qui s'y engageait n'avait pas eu la tête prise dans une pièce dont la saillie fût presque égale à celle du corbeau.



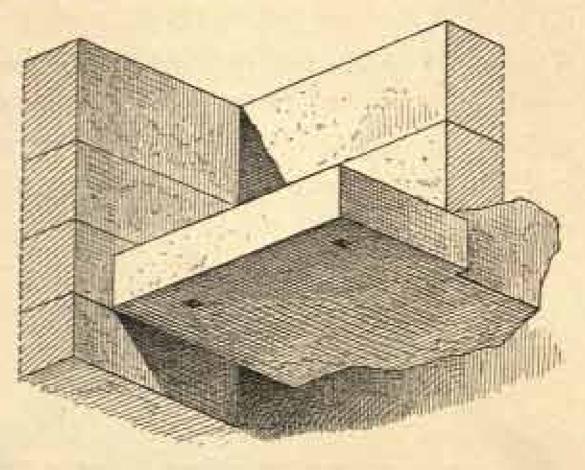
263. — Tombe I. Disposition des plaques de revêtement. Dessin de Ch. Chipiez.

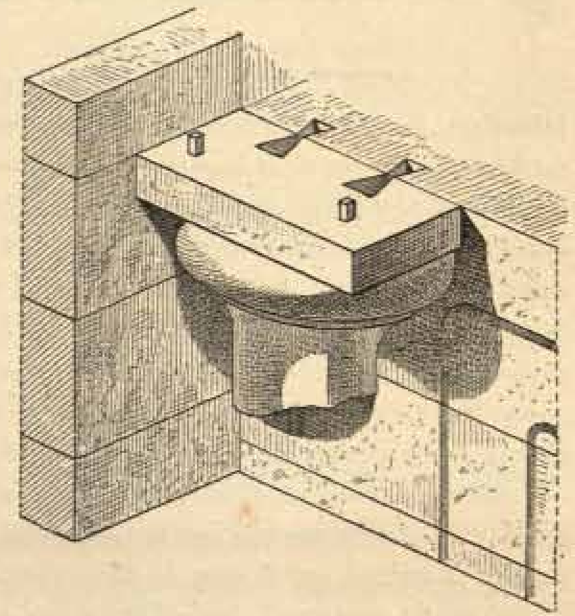
Étant données les proportions générales de l'édifice, le mur de façade n'a jamais dû être beaucoup plus élevé qu'il ne l'est aujourd'hui. Il a cependant perdu quelque chose de sa hauteur. Dans l'assise qui règne au-dessus du rang supérieur de crampons, plusieurs pierres manquent; il n'en reste qu'une seule d'une autre assise.

Voici enfin un dernier détail sur lequel il convient d'appeler l'attention, dans l'aspect de cette façade : on y remarquera les petits trous qui ont été pratiqués, pour recevoir des clous, sur la face externe du linteau (pl. IV, X), et ceux qui sont percés dans l'angle supérieur de la seconde des fasces qui encadrent la baie (pl. IV, Y). Les premiers, très serrés, dessinent cinq segments d'ellipse. Les seconds, en plus petit nombre, témoignent aussi de la présence

d'une pièce d'applique qui aurait été ajustée en ces deux points.

Nous pouvons maintenant entrer dans la rotonde. Le tableau de la porte, ce que les archéologues grecs appellent le *stomion* de la tombe, a 5m,10 de profondeur. Nous avons déjà eu l'occasion de dire quelle est la forme de cette baie, un peu plus étroite à son sommet qu'à sa base[1], quelles en sont les dimensions et quel est le poids des deux colossales poutres de pierre qui constituent le linteau[2]; enfin nous avons étudié l'appareil du monument et défini le procédé par lequel ont été construites ces coupoles dont nous avons ici le plus bel exemplaire et celui qui a été le moins maltraité par le temps[3]. Il ne nous reste plus qu'à signaler, pour l'intérieur de l'édifice, les particularités qui permettent de former une conjecture plausible sur la disposition de cet ancien décor que nous avons l'ambition de rétablir.



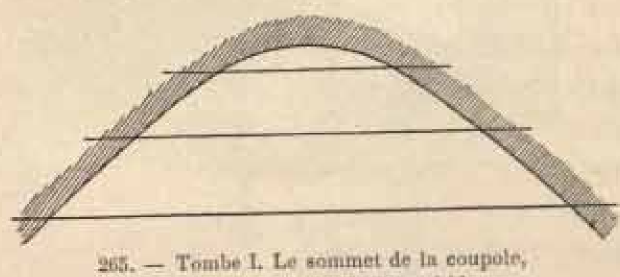


264. — Tombe I. Systèmes de liaison des différentes parties du chapiteau. Dessin de Ch. Chipiez, d'après Thiersch, pl. XIII, fig. 3.

On attribue d'ordinaire à la rotonde un diamètre de 15 mètres, mesuré à pied d'œuvre, et une hauteur sensiblement égale[4]. D'après le relevé de Thiersch, il y aurait une certaine différence entre la largeur de la salle et sa hauteur; la première de ces dimensions serait d'environ 14m,20

1. *Histoire de l'Art*, t. VI, p. 505.
2. *Histoire de l'Art*, t. VI, p. 498.
3. *Histoire de l'Art*, t. VI, p. 491-492 et 503-505.
4. SCHLIEMANN, *Mycènes*, p. 99 et SCHUCHHARDT, p. 178.

et la seconde ne dépasserait guère 13m,60. Le profil du dôme n'est pas non plus donné d'une manière tout à fait exacte par les images qui en ont été présentées jusqu'ici, même par le relevé de M. Thiersch (pl. III). Ce n'est pas en arc brisé qu'il s'amortit, comme on pourrait le croire d'après des images très réduites. La courbe qu'il dessine est une courbe continue, une courbe à trois centres, ou plutôt il y a là trois courbes distinctes; mais le rayon de celle qui forme le sommet de la coupole est très court. L'examen s'est toujours fait d'en bas, dans une demi-obscurité; c'est ainsi que le vrai caractère de cette partie du dôme a pu échapper même à un observateur attentif (fig. 265).



265. — Tombe I. Le sommet de la coupole, d'après un croquis de Dœrpfeld.

Les figures 266 et 267 ont été exécutées d'après des croquis que M. Dœrpfeld a bien voulu prendre à notre intention; on y voit comment se répartissent sur toute la surface interne du dôme des trous dont la plupart renferment encore les tiges des clous de bronze. Ces trous, on en avait constaté l'existence, jusqu'à présent, surtout sur les assises voisines du sol[1]. M. Dœrpfeld a reconnu qu'ils montaient bien plus haut qu'on ne l'avait cru tout d'abord; il a pu les relever, à l'aide de la lorgnette, jusqu'à la vingtième des trente-trois assises. Au delà, il ne les apercevait plus, et pour ce motif nous les avons marqués, à partir de cette limite, par des points plus légers; mais sa conviction bien arrêtée, c'est qu'ils se continuaient, distribués de la même façon, jusqu'au sommet de la voûte, et ce qui le confirme dans cette idée, c'est que sur la trente-deuxième assise, éclairée par le jour de la brèche qui s'ouvre là dans la voûte, il a très nettement distingué six de ces trous[2]; trois d'entre eux se trouvaient compris dans le champ de notre dessin; ils ont donc été indiqués de la même manière que ceux de la partie moyenne du bâtiment (fig. 266).

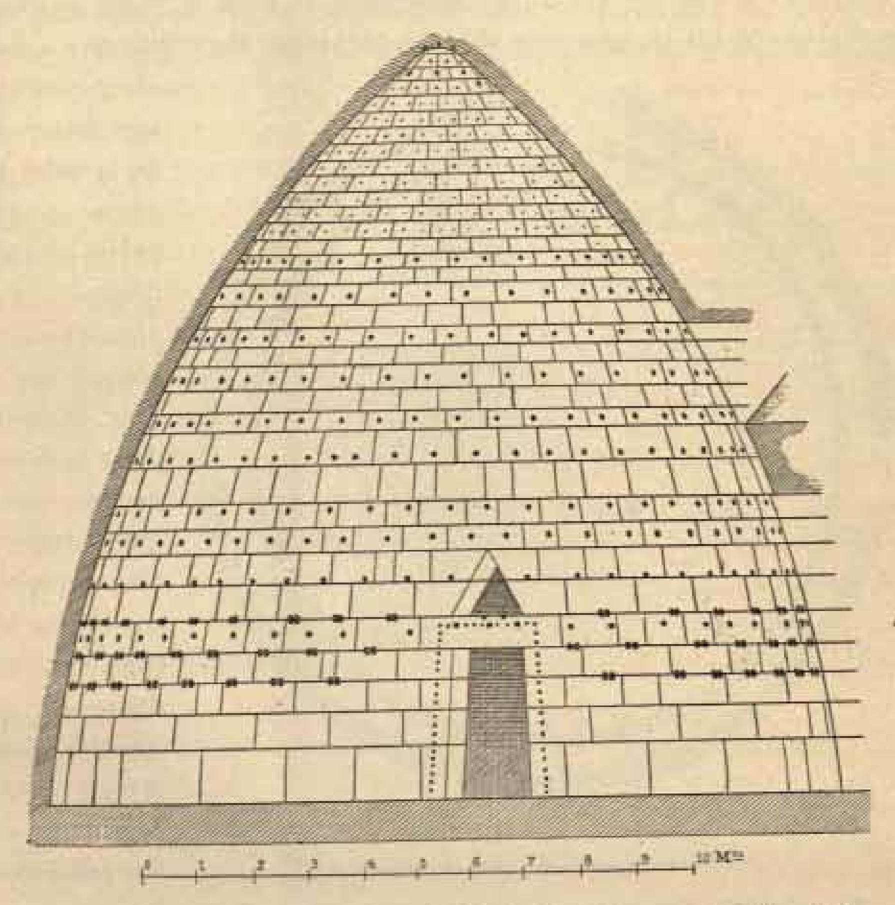
Les trous forés dans la pierre sont de deux espèces. A la quatrième et à la cinquième assise, il y a des trous doubles, pratiqués sur les joints, qui ont dû servir à l'insertion d'agrafes à deux pattes. Ces trous

1. Thiersch ne les mentionne que pour la cinquième et la neuvième assise (p. 179). Pourtant Dodwell (*Classical tour*, t. II, p. 232) et Leake (*Travels in Morea*, t. II, p. 381) remarquent que les clous se voient mieux près du sommet de la coupole, où ils étaient moins exposés à être arrachés.

2. Lettre du 15 mai 1871.

ne sont pas placés à égale distance les uns des autres, comme on s'en assurera par les chiffres inscrits entre les deux cercles dans la figure 267, qui représente, en plan, la quatrième et la huitième assise; ces chiffres expriment la longueur des intervalles qui séparent les scellements, longueur qui varie de 35 à 124 centimètres.

Au-dessus de ces assises, les trous sont d'une autre nature; ils sont

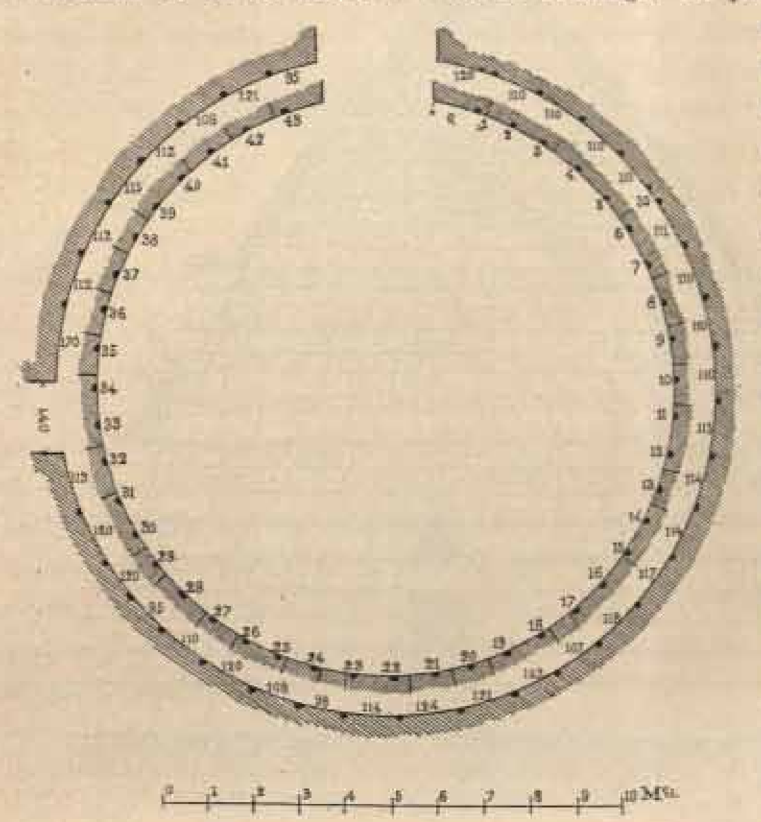


266. — Tombe I. Partie de la coupe longitudinale. D'après les croquis de Dœrpfeld.

simples, et plus petits; ils ont 1 centimètre de large, et 9 de profondeur. Dans la huitième assise, à laquelle répond le cercle intérieur de la figure 267, la distance d'un trou à l'autre est d'environ 1 mètre, et il y a 43 de ces trous; les chiffres qui les accompagnent ne sont que des numéros d'ordre, placés là pour faciliter le calcul. Dans le sens de la hauteur, l'écartement est très variable et les trous ne sont pas placés les uns au-dessus des autres; mais, à en prendre quatre, deux sur une même assise, un troisième sur l'assise inférieure et un dernier sur

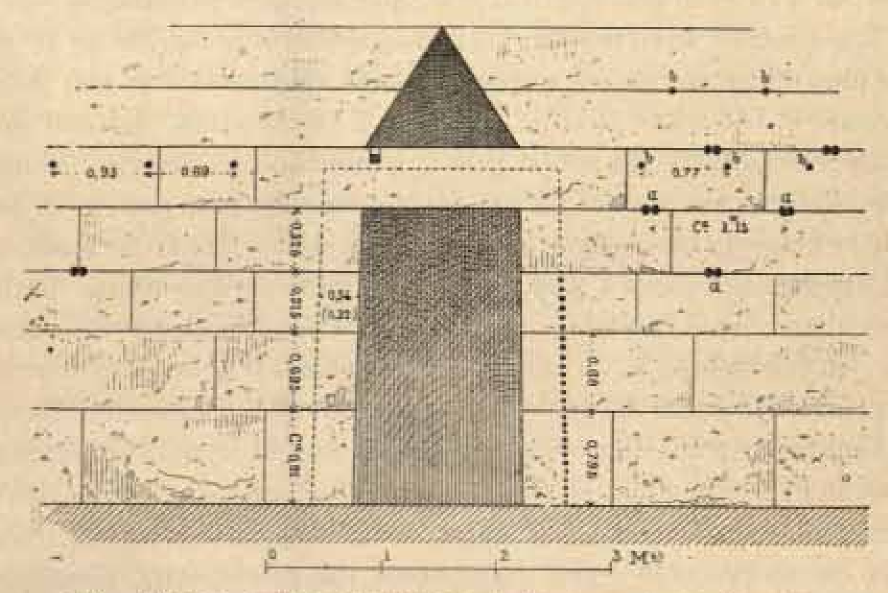
l'assise supérieure, puis à les réunir les uns aux autres par des lignes droites, on obtiendrait comme un réseau de losanges à peu près réguliers. Point de traces de clous sur certaines assises, la sixième, la dixième, la treizième, la quinzième, etc.

Vue de la rotonde, la porte qui ouvre sur le caveau reproduit la disposition de la porte principale (fig. 268). Le linteau est formé par une poutre de pierre qui a 50 centimètres de haut et 3^{m},25 de long; au-dessus de lui se creuse le vide de décharge. De petits trous, très serrés, visibles surtout à droite de la baie, indiquent que celle-ci était décorée d'un chambranle plaqué sur le mur. On entre dans le caveau par un couloir qui traverse toute l'épaisseur de la maçonnerie du dôme et que continuaient, là où le passage commence d'être taillé dans la masse même du coteau, des murs en moellons appliqués contre la roche vive. Avant que ceux-ci se fussent écroulés, ce corridor avait environ 4^{m},60 de long. Dans son état actuel, cette chambre, un rectangle dont un des côtés a 7^{m},50 et l'autre 6^{m},60, n'offre qu'un médiocre intérêt (fig. 258); haute d'à peu près 5 mètres, elle a perdu tout le revêtement qui la faisait ressembler jadis au caveau d'Orchomène. En pratiquant une tranchée dans la couche d'immondices, formée par la fiente des chauves-souris, qui cachait le vrai sol, Schliemann dit avoir découvert, au centre de la pièce, une dépression circulaire, en forme de grande cuvette, profonde de 53 centi-



267. — Tombe I. Plan de la coupole à deux hauteurs différentes. D'après les croquis de Dœrpfeld.

mètres et large d'un mètre[1]. Ces dimensions ne correspondent pas à celles que présenterait une fosse pratiquée pour recevoir un cadavre, comme celle de *Vaphio*. Serait-ce une de ces fosses à offrandes dont nous avons rencontré déjà deux exemplaires? Il n'y a guère apparence. Dans la cour du palais de Tirynthe et dans le cimetière de l'acropole mycénienne, la libation que recevaient ces sortes de puisards était bue par la terre; ici le roc imperméable ne se serait point prêté à l'absorption des liquides. D'ailleurs, M. Dœrpfeld, qui a examiné cette grotte après qu'elle a été déblayée, n'y a pas trouvé la disposition



268. — Tombe I. La porte du caveau latéral, d'après un relevé de Dœrpfeld.

indiquée par Schliemann. Ce que celui-ci aura rencontré au fond de sa fouille, c'est peut-être l'amorce d'un trou qu'avait entrepris de creuser quelque chercheur de trésors.

On ne séjourne donc guère dans le caveau, entre ses parois frustes, noircies par la fumée des feux de brindilles qu'y allument les visiteurs; on a hâte de revoir la rotonde, et peine à la quitter. On s'attarde aussi devant la façade, si grandiose encore dans son délabrement, et, en présence de cette ruine, l'archéologue, s'il est de ceux que n'effraye point un long travail et pour qui la difficulté du problème est un attrait de plus, ne résiste pas à la tentation de rétablir les parties disparues du monument et de le reconstruire tout entier, tel à peu près que, pendant un certain temps, jusqu'à la fermeture du *dromos*, ont

1. SCHLIEMANN, *Mycènes*, p. 162.

dû le contempler, symbole glorieux de la majesté des princes qui y reposaient, les sujets des Pélopides, les habitants de l'opulente Mycènes.

Cette restitution, un architecte anglais, Donaldson, est le seul qui l'ait essayée jusqu'ici; il a donné de la façade une élévation restaurée qui a été souvent reproduite[1]. Donaldson avait l'esprit curieux et inventif; on trouverait à signaler, dans son esquisse, certaines idées heureuses; mais personne n'avait encore, de son temps, une notion précise du caractère de l'art mycénien. L'édifice, d'ailleurs, n'était pas dégagé complètement et l'état actuel n'en avait été étudié qu'en gros; on n'en avait guère, à vrai dire, que des vues pittoresques, avec quelques cotes[2]; aussi Donaldson, ne soupçonnant pas que le fût ait pu être plus mince par en bas que par en haut, renverse-t-il le sens de la colonne, et fait-il une base de ce qui était un chapiteau. Aujourd'hui, d'autres sépultures du même genre, récemment découvertes, et une foule d'objets ouvrés qui datent de la même époque, prêtent à des rapprochements très suggestifs. Les salles et les abords du tombeau ont été déblayés jusqu'à pied d'œuvre, ce qui a révélé certains détails d'une importance capitale, comme par exemple l'existence de la base des demi-colonnes, et, au cours de ces fouilles, il a été découvert de nouveaux fragments du décor lapidaire. Enfin MM. Thiersch et Dœrpfeld ont pris la peine d'examiner, pierre à pierre, le premier la façade et le second l'intérieur de l'édifice; ils ont relevé, un à un, tous ces arrachements, tous ces trous de scellement dans lesquels survit une trace, plus ou moins nette, des dispositions du revêtement. Cependant M. Thiersch, en 1879, niait que l'on possédât les éléments d'une res-

1. Cette restitution se trouve dans un volume intitulé *Antiquities of Athens and other places in Greece, Sicily, etc., supplementary to the antiquities of Athens*, by James Stuart and Nicholas Revett, delineated and illustrated by C. R. Cockerell, W. Kinnard, T. I. Donaldson, W. Jenkins, W. Railton, architects. In-f°, Londres, 1830. Elle forme la planche V du cahier consacré à Mycènes, et, d'après la déclaration de Donaldson, elle reproduit, avec certaines améliorations de détail, l'essai de restauration qui fait partie des *Elgin Drawings*. L'honneur d'avoir fait le premier pas dans cette voie reviendrait donc à Sébastien Ittar, architecte de Catane, qui avait été engagé par lord Elgin en même temps que Lusieri, un Napolitain, peintre de paysage (*ibidem*, p. 28, n. *a*).

2. De toutes les vues qui ont été données de l'intérieur du dôme, la plus pittoresque est celle de Gell (*Itinerary of Greece*, in-4°, Londres, 1810, pl. VI); mais la perspective en est tout à fait incorrecte. Les planches 66, 67, 68 et 69 de l'*Expédition de Morée* (t. II) ont belle apparence; mais il suffit de les comparer soit aux relevés que nous publions, soit même à des photographies, pour reconnaître avec combien peu de soin ont été exécutés les dessins d'après lesquels elles ont été gravées. Gell avait indiqué les traces de clous qui se voient sur le linteau, dans le *stomion* et sur les pierres de la coupole. Il l'avait fait sinon avec une exactitude absolue, du moins de manière à attirer l'attention sur ce détail; il n'y en a pas trace dans les planches de Ravoisié.

tauration. La tenter, ce serait offrir une image toute de fantaisie, se livrer à un jeu inutile[1]. Sans s'exprimer en termes aussi formels, M. Adler, en 1885, était encore du même avis[2]. Ce travail qu'ils déclaraient impossible, nous avons cru devoir l'entreprendre (pl. V). Si, malgré l'échec qui nous était prédit, nous n'avons pas renoncé à résoudre le problème, c'est que nous en poursuivons la solution par une méthode qui, nous l'espérons, paraîtra répondre aux exigences de la critique la plus sévère. Grâce à l'obligeance empressée qui a partout facilité nos recherches, nous avons réuni des photographies et des dessins cotés de tous les fragments connus du décor de la façade et nous ne les avons utilisés, dans notre restauration, qu'après les avoir, un à un, reportés sur le champ qu'il s'agissait de remplir, afin de voir quelle était la place à laquelle s'adaptait le mieux chacun de ces débris. Pour un certain nombre de ces morceaux, étant données leur forme et leurs dimensions, il n'y avait point à hésiter; vérification faite, une seule place était possible, celle que nous leur avons assignée; il y a ainsi une partie de la restauration, la partie centrale, qui offre une certitude presque absolue. Pour la zone voisine du vide triangulaire, celle de l'encadrement et du couronnement, la condition n'est plus la même; ou l'ornement a disparu sans qu'il en reste la moindre parcelle, ou bien c'est le pan de mur auquel il tenait qui n'existe plus; mais il y a certains indices à tirer de l'état de la paroi, des trous de scellement et de la disposition des pierres; nous avons encore pour nous guider, outre la connaissance générale que nous avons acquise des habitudes du décorateur mycénien, les observations que nous pourrons faire sur des monuments analogues, où ce qui manque ici se trouvera être plus ou moins bien conservé. Personne ne nous contestera le droit de mettre à profit les données que nous fournira, dans cet ordre d'idées, la tombe II; le décor en ressemblait beaucoup à celui de la tombe I et n'était pas d'un aspect sensiblement moins riche.

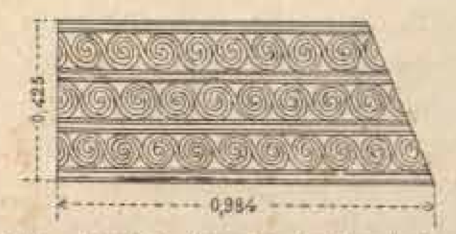
Supposons tous les fragments réunis et étalés sur le sol; à les comparer les uns aux autres, nous reconnaîtrons, dans certains d'entre eux, les débris de *bandeaux* qui ont dû se développer en longueur, sur une faible hauteur (pl. IV, P, H, L, K, V); d'autres de ces morceaux, des plaques presque aussi hautes que larges, sont plutôt ce que nous appellerions des *dalles* (G). La disposition des trous de scellement étant donnée, il est clair que le revêtement devait se composer d'une

1. *Die Tholos des Atreus*, p. 179.
2. *Préface à Tyrinthe*, p. XXXII.

série de bandeaux et de plaques placées de champ; la décoration présentait ainsi une suite de zones superposées.

Les bandeaux ont plus d'épaisseur que les dalles; c'est donc eux qui devaient, en faisant saillie sur le champ, porter les dalles. Il fallait qu'ils fussent fortement reliés au mur, qu'ils y trouvassent un point d'appui solide, c'est donc eux qui correspondent aux trous de scellement (1, 2, 3, 4, 5, 6). Parmi les restes des bandeaux, il y a plusieurs fragments que décore un même motif, mais que ne permet pas de mettre bout à bout la différence d'échelle; de l'un à l'autre, l'ornement est pareil; mais il n'a pas la même dimension. Il faudra donc trouver, pour ces fragments, des places différentes. Nous avons, avant tout, à déterminer la position que ces différentes pièces occupaient dans la façade[1]. Nous commencerons par chercher à remplir le vide triangulaire.

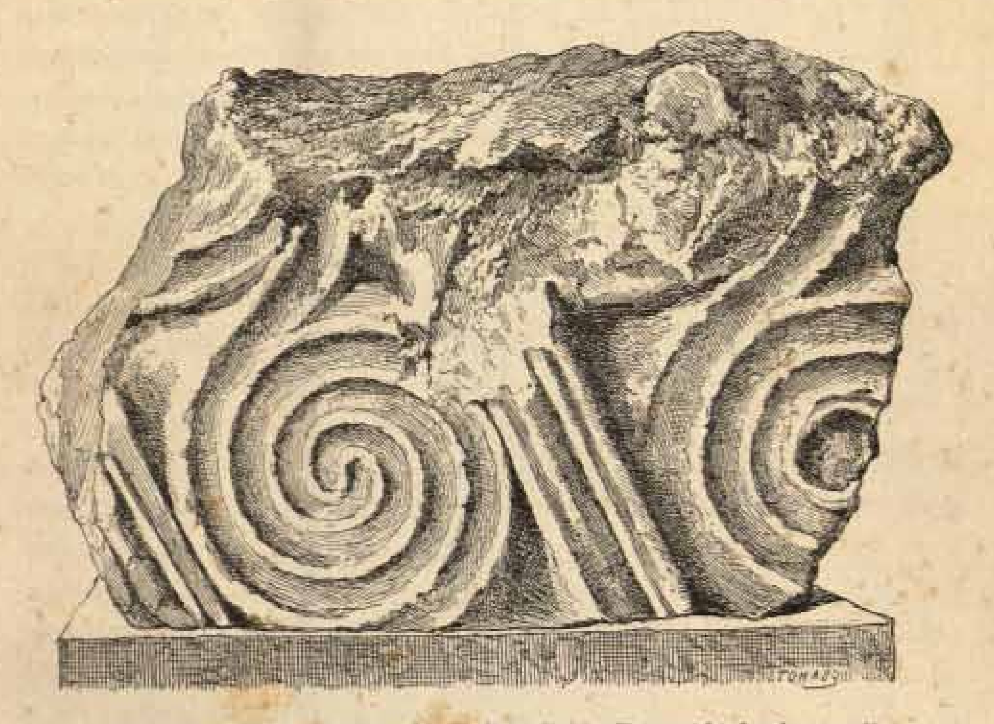
Dans les fouilles de 1878, il a été trouvé un fragment de porphyre rouge, qui s'adapte exactement à l'angle supérieur de ce vide. La place en est marquée au sommet du triangle (pl. IV, M). Sur la face externe de ce morceau, il y a deux rangs de postes. Le sens dans lequel se développait l'ornement qui décorait ces plaques est ainsi donné par ce débris; il l'est encore par un autre fragment qui, fait de la même roche et offrant le même motif, a certainement appartenu au même ensemble (fig. 269, pl. IV, N). Un des côtés est coupé en biais; on a là une plaque qui, par un bout, touchait au bord du mur par lequel était limité à droite le vide d'allégement. On ne saurait donc supposer que ces bandeaux aient été dressés dans le sens vertical; les courbes des postes se déroulaient parallèlement au sol. Cette disposition est d'ailleurs la seule qui soit bien dans l'esprit de ce motif, dont la première idée a peut-être été suggérée par la succession indéfinie des vagues que le vent poussait vers les rivages de l'Argolide. Un autre fragment du même genre se conserve à Munich (fig. 270, pl. IV, N). L'identité de la matière et la similitude des dimensions prouvent que tous ces morceaux appartenaient à un même ensemble.



269. — Tombe 1. Fragment du décor de la façade. Musée Britannique. *A catalogue of Greek Sculpture*, n° 1.

1. M. Babin, ingénieur des ponts et chaussées, qui a pris une part si active aux travaux de la mission Dieulafoy, se trouvait en même temps que nous à Athènes, en 1890; il a bien voulu prendre pour nous, au Musée central et à Charvati, des croquis cotés qui nous ont été fort utiles.

Aucun doute n'est donc possible sur l'emploi à faire d'un troisième fragment de porphyre qui, comme celui de Londres, comprend aussi trois rangs de postes (pl. IV, N; fig. 271). Le plan des deux tranches supérieure et inférieure sert à montrer, par les trous de scellement qui s'y voient, comment ces bandes s'assemblaient les unes avec les autres, au moyen de crampons verticaux. Par ce mode d'assemblage, on avait constitué une sorte d'écran, qui fermait l'ouverture ménagée au-dessus du linteau; les plaques qui le composaient n'ayant que neuf centimètres

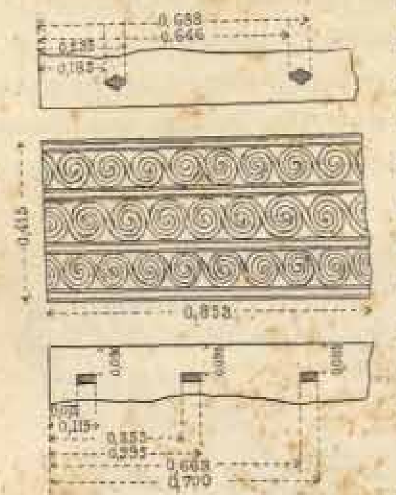


270. — Tombe I. Fragment du décor de la façade. Hauteur des bandes, $0^{m},125$. Antiquarium de Munich. D'après une photographie.

environ d'épaisseur, le tout ne représentait qu'un poids assez faible et reposait sur une assise cachée par le décor et aujourd'hui disparue. Cet écran n'est pas dans le même plan vertical que le champ qui l'enveloppe. Rien de plus naturel. Si l'architecte des tombes à coupole ménageait partout cette ouverture, ce n'était pas pour la cacher sous un revêtement qui se confondrait avec celui du reste de la façade et pour donner à croire qu'il mettait un plein là où la règle était de ménager un vide.

Dans toute architecture que n'a pas corrompue le raffinement des époques de décadence, le décor, loin de prétendre dissimuler les grands partis de la construction, les laisse deviner; il s'applique même à les

rendre sensibles aux yeux. Pour fermer la rotonde, on était forcé de boucher ce grand trou par un rideau de pierre; mais ce rideau, on le tendait en arrière du mur de façade, et le creux que dessinait cette fausse baie suffisait à avertir le spectateur qu'il y avait là une brèche dans l'épaisseur de la maçonnerie. A ce creux, il fallait une bordure qui le limitât. Nous avons supposé que, sur celui de leurs côtés qui y était contigu, les dalles étaient ornées d'un rang de postes qui formait cadre tout autour du triangle. La partie du cadre qui correspondait à la hauteur des bandeaux était scellée ou engagée dans les dalles.

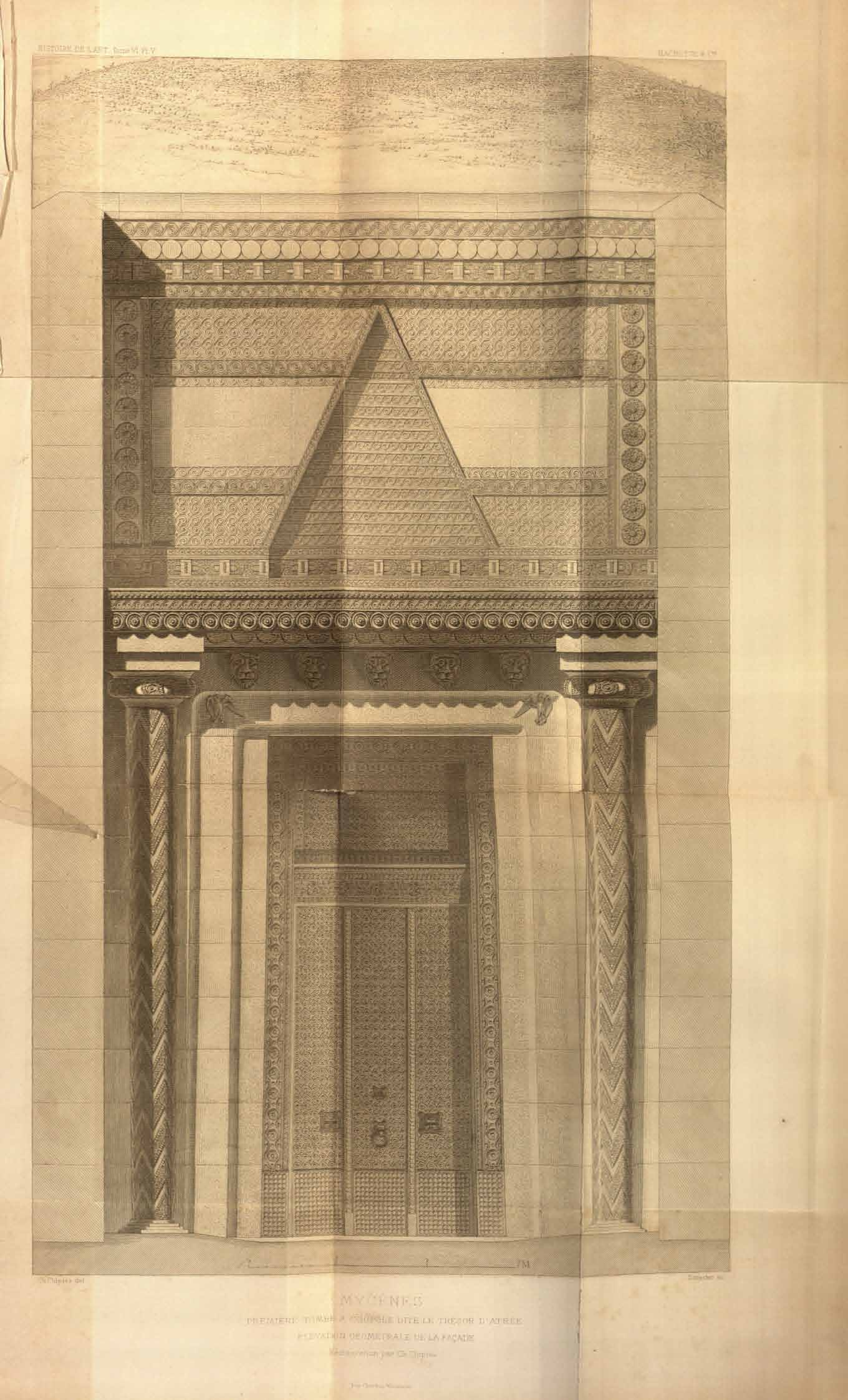


271. — Tombe I. — Fragment du décor de la façade. Élévation et plan. Musée central d'Athènes. D'après un dessin de Babin.

Nous avons maintenant à meubler le champ du frontispice, au-dessous et des deux côtés du vide de décharge. Le point de départ est fourni par la dalle G, dont un dessin a été pris par l'architecte de lord Elgin (fig. 272). Elle répond, en hauteur, juste à la moitié de l'espace compris entre les rangées de trous 2 et 3, et c'est le seul des fragments qui satisfasse à cette condition. Il est donc permis de supposer que, dans toute la largeur de la façade, cet espace était rempli par deux de ces dalles, superposées l'une à l'autre. La dalle conservée est munie d'une bordure, où court un rang de postes. La disposition des deux dalles s'impose, telle que nous l'avons présentée; l'une avait sa bordure en bas, et l'autre en haut, ce qui donne au milieu de la devanture une zone lisse, haute de près d'un mètre, zone qui, par sa couleur et par son poli, devait faire un heureux contraste avec les surfaces, très chargées


272. — Tombe I. Fragment du décor de la façade. Hauteur : 0m,512. Marbre blanc. *Expédition de Morée*, t. II, pl. 70, d'après les dessins d'Elgin.

HACHETTE & Cie



Ch. Chipiez del.

sc.

MYCÈNES

PREMIÈRE TOMBE À COUPOLE DITE LE TRÉSOR D'ATRÉE

ÉLÉVATION GÉOMÉTRALE DE LA FAÇADE

Restauration par Ch. Chipiez.

d'ornements, qui l'encadraient. Nous croirions volontiers, et M. Adler a eu cette idée avant nous, que la peinture a pu prêter son concours à la décoration de ces façades[1]; n'avons-nous pas, dans une des tombes rupestres de Mycènes, un curieux exemple de l'intervention du peintre et du goût avec lequel il a su remplacer la ciselure, autour de la porte d'un caveau, par des ornements tracés en rouge, en jaune et en noir, sur le chambranle? Y avait-il ici un décor peint, et, s'il a existé, quel en était le caractère? Ne pouvant rien affirmer, nous avons préféré laisser nue, dans notre élévation géométrale (pl. V), cette partie de la façade; mais, dans la vue perspective (pl. VI), nous avons mis là deux lions passants. On sait, par le groupe de la Porte aux lions,



273. — Tombe I. Fragment du décor de la façade. Hauteur : 0m,06. Porphyre rouge. Antiquarium de Munich. D'après une photographie.

par les pierres gravées et par les bijoux, quel rôle le lion joue dans le répertoire de l'artiste mycénien. On pourrait d'ailleurs aussi, sans invraisemblance, remplacer les lions par des taureaux ou des sphinx.

L'espace compris entre la première et la seconde rangée de trous, au-dessus de la zone lisse, n'est pas égal à celui qui s'étend entre la troisième et la quatrième rangée, au-dessous de cette zone. Il y a lieu de supposer là un ornement qui puisse se répéter en hauteur, autant de fois que l'artiste en aura besoin, et par lequel se continue, dans le même esprit, le motif que présente la bordure de la dalle. Nous avons donc appliqué contre cette bordure, en haut et en bas, un bandeau, composé d'un rang unique de postes, dont nous possédons deux débris (fig. 273 et 274). Présenté en perspective, le second de ces fragments

1. *Tirynthe*, Préface, p. xxxii.

laisse apercevoir son épaisseur. Par analogie, nous avons conjecturé qu'un bandeau du même genre (pl. IV, 4) recouvrait aussi la première rangée des trous de scellement. Quant aux champs limités par ces bandeaux saillants (entre 1 et 2 et 3 et 4), ils étaient formés par des dalles de même épaisseur que le fragment G; aucun débris n'en a été retrouvé; nous n'avons pas cru pouvoir mieux remplir ces espaces qu'en y insérant un motif dont le principe est celui des postes. Ce motif est de la même famille que celui qui, dans le plafond d'Orchomène, déploie

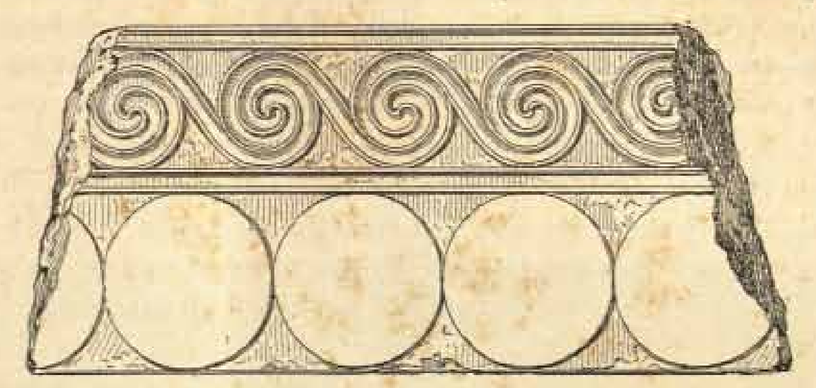


274. — Tombe I. Fragment du décor de la façade (en bas du dessin). Hauteur : 0m,09. Musée de Mycènes. D'après une photographie.

librement sur une large surface les ondulations rythmiques de ses courbes sans fin (fig. 221).

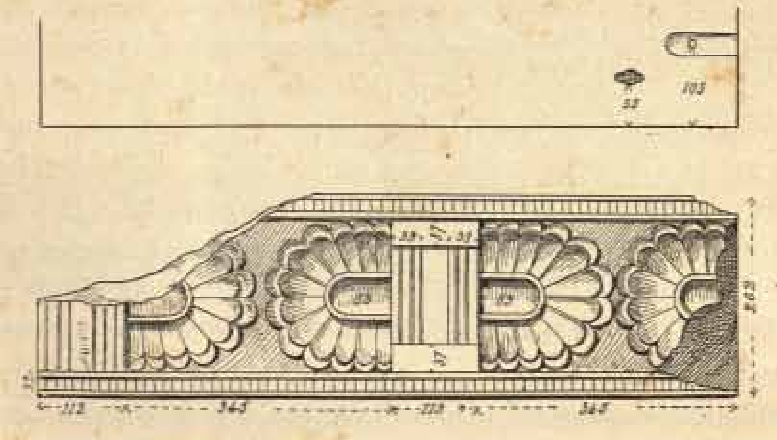
Il est inadmissible que cette façade, avec sa riche décoration, n'ait pas eu un couronnement qui y remplît la fonction de corniche. La corniche est en architecture ce que la péroraison est dans le discours; les lignes montantes du bâtiment s'y terminent et s'y arrêtent comme dans le discours tout le mouvement des idées et toute la suite des preuves aboutissent à cette conclusion. Les fragments R et P (pl. IV) se trouvent désignés pour occuper cette place tout à la fois par le caractère et par les dimensions du motif. Le premier (fig. 275) comprend un rang de postes et au-dessous un rang de ces disques que porte la colonne, dans le bas-relief de la Porte aux lions (pl. XIV). Au-dessous, nous avons

placé l'ornement dont le décorateur mycénien a fait un si grand usage, celui dont la disposition rappelle celle des triglyphes et des métopes dans la frise dorique (fig. 229 et 230). Les fouilles de 1878 ont donné deux échantillons de ce motif, deux fragments de bandeaux qui le



275. — Tombe I. Fragment du décor de la façade. Hauteur : 0m,46. Brèche verte. Musée Britannique. *Catalogue*, 2.

reproduisent avec de légères variantes et à une échelle différente [1]. C'est le plus grand des deux (fig. 276), que nous devions placer le plus haut sur la façade, en tenant compte de la diminution que lui fait subir l'éloignement où il est de l'œil du spectateur. Il n'était d'ailleurs pas

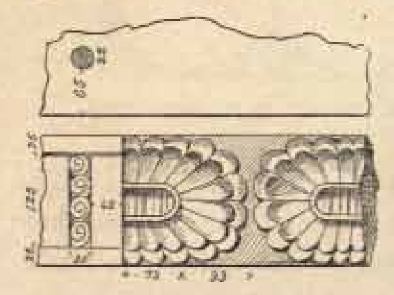


276. — Tombe I. Fragment du décor de la façade. Élévation et plan. Hauteur : 0m,262. Porphyre rouge. Musée central d'Athènes. Dessin de Babin.

besoin de donner une forte saillie au couronnement que composaient ces deux membres. Placé au fond du corridor, entre deux parois très élevées, protégé par le dos de la butte, ce frontispice n'était point exposé à recevoir beaucoup de pluie ; la protection d'un larmier ne lui était point nécessaire.

1. Deux autres menus fragments de bandes que caractérise ce motif sont représentés dans le haut de la figure 274.

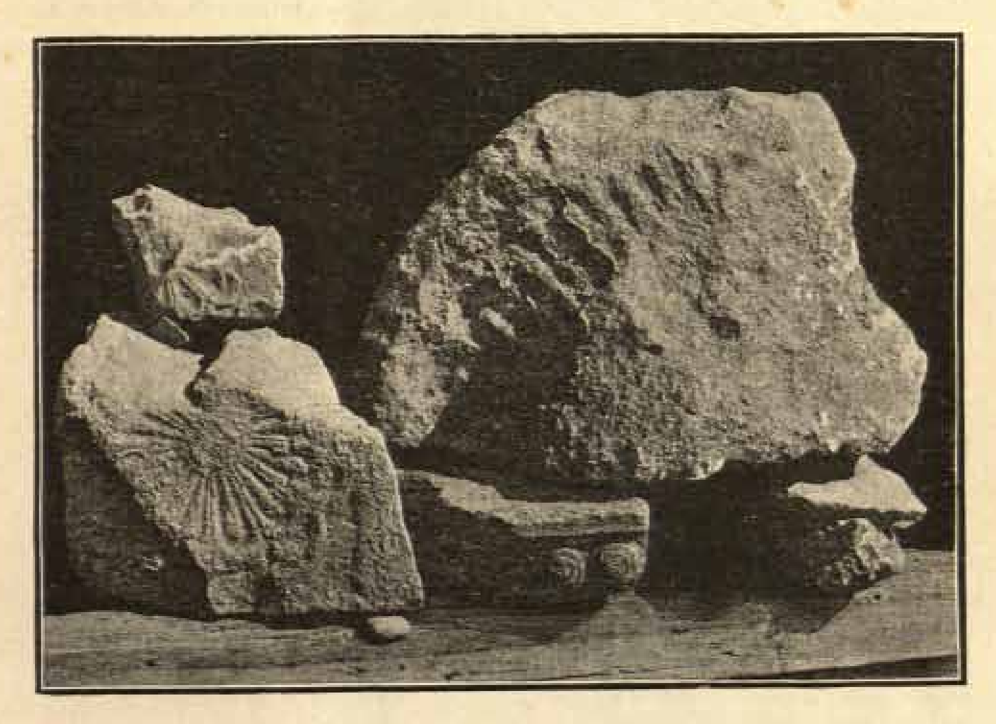
Il nous reste à utiliser le plus petit de ces deux bandeaux où alternent triglyphes et métopes (fig. 277). L'idée qui se présente tout d'abord, c'est de placer ce bandeau au-dessous du triangle, pour que celui-ci paraisse reposer sur une base qui, par la richesse du motif, soit en rapport avec l'importance de la place qu'il occupe dans l'ordonnance de la façade. Rien ne s'oppose et tout invite à prolonger cet ornement des deux côtés du triangle, qui se trouve ainsi relié à la partie saillante du champ par la continuité de cette frise, d'une frise qui établit, entre le haut et le bas du frontispice, une symétrie dont l'effet est heureux. Si la frise inférieure est d'un peu moindre dimension que celle qui appartient au couronnement, elle est plus voisine du sol, ce qui compensait, à l'œil, la différence d'échelle.



277. — Tombe I. Fragment de la façade. Élévation et plan. Hauteur : 0m,175. Porphyre rouge. Musée central d'Athènes. Dessin de Babin.

Compris, dans le plan vertical, entre ces deux bandeaux presque pareils, le décor de la façade devait avoir aussi une bordure latérale qui le circonscrivît à droite et à gauche, qui formât la transition entre lui et le double mur du *dromos*. Sans cette bordure, il y aurait eu, dans la disposition, une certaine gaucherie ; en s'arrêtant brusquement à la rencontre du mur, les motifs des bandeaux et des dalles auraient paru s'interrompre plutôt que se terminer. Les bordures, on le voit par le plafond d'Orchomène et par les peintures de Tirynthe, sont dans les habitudes de l'ornemaniste mycénien. Dans la tombe II, la partie centrale du frontispice est cernée par deux bandes murales qui font une saillie très marquée sur la portion centrale du frontispice (fig. 118). Ces sortes de pilastres n'ont pu manquer d'être garnis, eux aussi, d'une armature de plaques lapidaires sur laquelle a été peint ou ciselé un ornement qui montait avec eux vers la corniche. Dans la tombe I, le mur de façade n'offre point trace de ces bandes en relief ; mais ce n'est pas une raison pour croire que l'on ait pu se passer là d'un encadrement de ce genre. Cet encadrement nécessaire, quel motif le décorait ? Les monuments que nous avons visés prouvent que la rosace était particulièrement affectée à remplir le champ des bordures (fig. 209, 216, 220, 221) ; d'ailleurs l'un des fragments qui proviennent de l'édifice que nous travaillons à restituer montre un rang de demi-rosaces dont nous aurons à chercher l'emploi (V) ; la rosace faisait partie du répertoire de l'artiste qui a exécuté la parure de cette façade.

Nous ne péchons donc pas contre la vraisemblance en mettant ici un montant (T) semé de rosaces semblables à celles qui décorent le chambranle peint d'une tombe rupestre (fig. 237). Ne serait-ce pas un débris de ce bandeau qu'il conviendrait de reconnaître dans un morceau d'albâtre gypseux du musée de Mycènes (fig. 278)? Ce fragment provient de la tombe I; il aurait été, dit-on, ramassé dans le caveau rectangulaire; mais, tant que l'on n'aura pas le *Journal des fouilles* de Stamatakis, n'est-on pas en droit de conserver quelque doute au sujet d'indications qui n'ont été transmises que par la tradition orale? Par sa

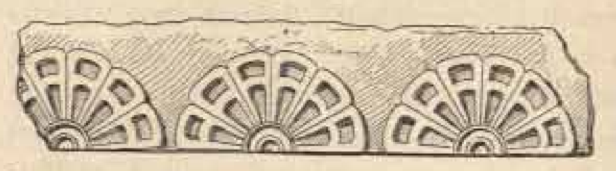


278. — Tombe I. Fragments du décor de la façade (les deux morceaux à gauche du dessin). Albâtre. Musée de Mycènes. D'après une photographie de Dœrpfeld.

nature, un ornement de ce genre convenait d'ailleurs tout aussi bien au revêtement de la façade qu'à celui du caveau. La blancheur de l'albâtre dont aurait été faite cette bordure aurait présenté un heureux contraste avec les bandes de porphyre rouge.

Pour avoir achevé de garnir la partie supérieure du tombeau, nous n'avons plus qu'à trouver une place au fragment V, avec ses demi-rosaces (fig. 279). Le bandeau auquel il appartenait était moins haut que tous les autres. Rien, dans la disposition des trous de scellement que nous avons relevés sur la façade, n'indique qu'il y en ait eu qui aient servi à fixer des pièces aussi menues et la place en est tout indi-

quée en V, où ce bandeau se trouve avoir juste la hauteur des plaques encastrées au-dessus de l'abaque des demi-colonnes. Posons cette bande sur l'assise qui règne au-dessus du linteau; elle se maintiendra en place, tant par son propre poids que par l'effet des scellements qui en réuniront les différents morceaux.



279. — Tombe I. Fragment du décor de la façade. Hauteur : 0m,16. Marbre blanc. *Expédition de Morée*, t. II, pl. 70, d'après les dessins d'Elgin.

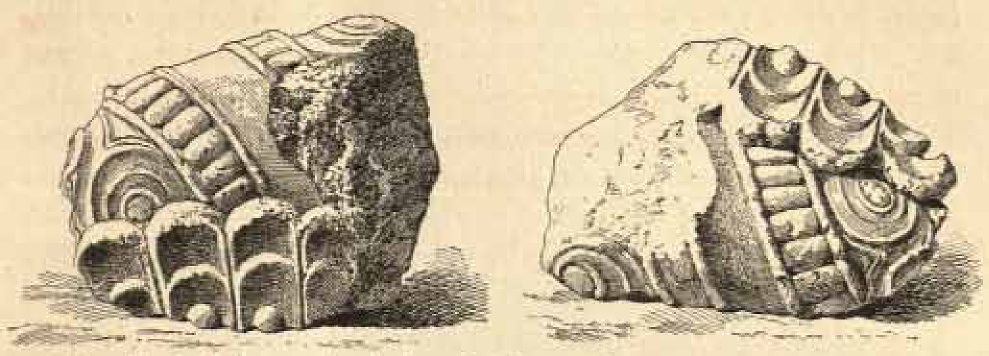
Ce qui distingue la partie du frontispice située au-dessous du linteau, c'est que, dans toute cette moitié inférieure de la façade, il n'y avait pas de revêtement. Le parement même du mur était partout visible, avec ses belles assises d'un calcaire très dur dont le ton tire sur le jaune. Quelques pièces d'applique seulement, en brèche verte ou en métal, tranchaient par leur couleur sombre sur ce fond clair. Les plus importantes, c'est les deux demi-colonnes, hautes, avec la base et le chapiteau, de 6m,60, qui se dressaient des deux côtés de la porte.



280. — Tombe I. Fragment du chapiteau. Brèche verte. Musée de Carlsruhe. Dessin de Durm.

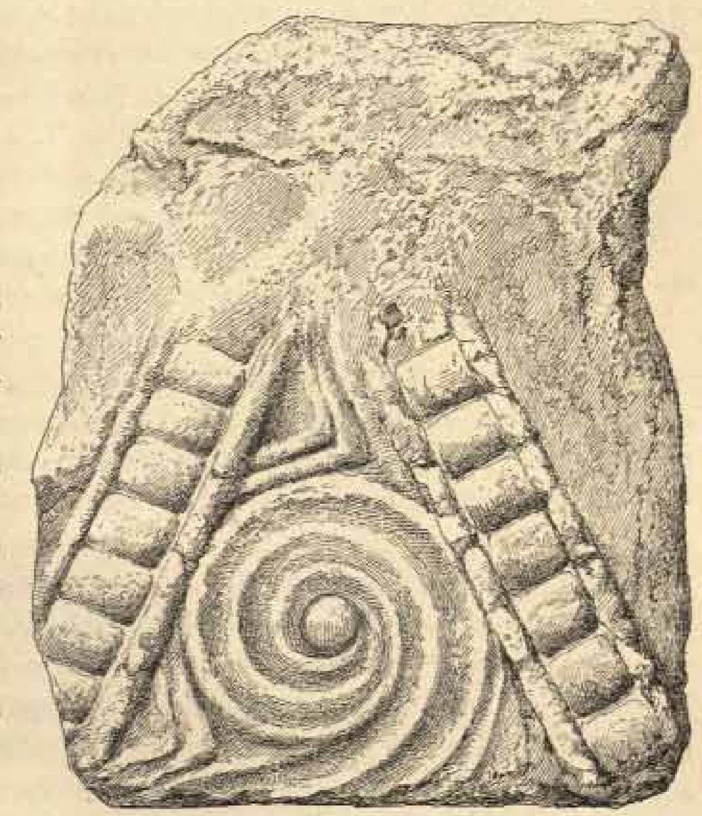
Il n'y a plus en place que les petits gradins qui servaient de base; mais nous n'en avons pas moins tous les éléments nécessaires pour restaurer cette colonne. L'un des chapiteaux, conservé à Mycènes, est presque complet, quoique ses surfaces aient beaucoup souffert des chocs et des frottements que la pierre a subis ; c'est celui que nous avons déjà reproduit (A, fig. 203); le contour général de la masse et les modulations principales de la forme s'y laissent nettement percevoir. L'autre chapiteau a été mis en pièces, et les morceaux en ont été dispersés. L'un d'eux se trouve encore à Mycènes (B, fig. 207); un autre est à Carlsruhe, et nous devons à l'obligeance de M. Durm l'avantage de pouvoir en donner

un dessin coté (C, fig. 280); un troisième, plus petit, que nous présentons sous deux aspects différents, appartient au musée de Berlin



281. — Tombe I. Fragment du chapiteau. Brèche verte. Longueur, 0m,27; largeur, 0m,205. *Beschreibung der antiken Sculpturen*, n° 993.

(D, fig. 281). Il en est de même pour le fût. On en a déjà vu paraître un débris, celui que possède l'Antiquarium de Munich (E, fig. 206); en voici un autre, que garde le Musée Britannique (F, fig. 282). On a donc, pour le chapiteau comme pour le fût, tout le détail de l'ornement, et il est aisé de définir la hauteur et le galbe de la colonne.



282. — Tombe I. Fragment du fût. Brèche verte. Hauteur, 0m,279; largeur, 0m,228. *Catalogue of sculpture*, n° 3.

La base n'a point bougé, et, dans l'aplomb de celle-ci, au-dessus du linteau, il existe encore, sur l'un des deux côtés de la façade, une table de pierre qui forme corbeau et dont la face inférieure porte des trous de scellement, trous qui correspondent à ceux que l'on remarque sur la face supérieure du moins mutilé des chapiteaux

(fig. 203). De la longueur comprise entre le bord inférieur du corbeau et le dessus de la base, on n'a qu'à déduire celle du chapiteau ; on a la longueur du fût proprement dit, et la dimension de la base indique, à n'en pouvoir douter, que ce fût affectait la forme d'un cône tronqué et renversé, comme dans le bas-relief de la Porte aux lions (pl. XIV).

Il subsistait encore, au commencement de ce siècle, un assez gros morceau de ce fût ; il a été vu, gisant devant la porte du tombeau, par plusieurs voyageurs : Dodwell et l'architecte de lord Elgin l'ont dessiné[1] ; c'est le dessin de ce dernier que nous reproduisons (fig. 283). Au filet par lequel se termine un des bouts de ce fragment, on reconnaît une partie du fût qui attenait soit au chapiteau, soit à la base ; mais, comme le diamètre est ici plus grand contre le filet qu'à l'extrémité opposée et que le fût mycénien allait en diminuant du sommet à la base, c'est le tronçon supérieur de la colonne que nous avons là ; le filet était en contact avec le chapiteau. Le dessinateur a d'ailleurs certainement exagéré le rétrécissement du fût. Si on le tenait pour exact tel qu'il l'a présenté, on pourrait supposer que le fût n'atteignait pas les bases qui sont en place et qu'il reposait sur une sorte de piédestal, sur un animal fantastique, par exemple, comme le font, dans les bas-reliefs, certaines colonnes assyriennes ; mais cette supposition est inadmissible. La base n'a que 0m,33 de profondeur à sa partie supérieure ; elle ne se prêtait donc pas à porter un animal couché ou même debout, pas plus qu'un piédestal. L'emploi du piédestal n'a d'ailleurs jamais été associé par les Grecs à celui de la colonne, qui, dans leurs ordonnances, se prolonge toujours jusqu'à terre. Enfin il y a une raison décisive d'écarter cette hypothèse : le fût de la colonne a ce même galbe dans la tombe II, et là il atteint le sol sans l'intermédiaire d'un piédestal quelconque (fig. 201).



283. — Tombe I. Fragment du fût. Brèche verte. Diamètre supér., 0m,5480. *Elgin papers.*

Il n'a pas dû y avoir entre le diamètre d'en haut et celui d'en bas une différence qui dépassât beaucoup dix centimètres. C'est à ce résultat que nous sommes arrivés en tenant compte des cotes qui nous sont indiquées pour le diamètre supérieur du fût, environ 0m,548 et pour

1. Gell, *The itinerary of Greece*, 1810, p. 29 ; Dodwell, *A classical and topographical tour through Greece*, 1819, t. II, p. 231 et pl. après p. 23 ; Leake, *Travels in Morea*, 1830, t. II, p. 374.

la largeur du plus haut gradin de la base, environ 0^{m},50. Ce gradin devait déborder légèrement le fût auquel il servait de support.

Chacun de ces fûts était-il monolithe ou formé de plusieurs pièces ? Nous l'ignorons. Les scellements dont le mur a gardé la marque s'expliquent aussi bien dans l'une que dans l'autre hypothèse (Ss). En tout cas, le fût était indépendant du mur ; ce qu'il donne, en plan, c'est un demi-cercle, comme si l'architecte avait pris une colonne, l'avait fendue en deux dans le sens de sa longueur et en avait plaqué les deux moitiés sur la paroi.

C'est tout autre chose que les colonnes engagées dont l'architecture classique fera un fréquent usage. Celles-ci sont taillées dans les assises de la muraille et font corps avec elle. Ici la face droite est lisse. Cette demi-colonne rappelle les baguettes que l'ébéniste colle sur les panneaux d'un meuble ; elle ne tenait au mur que par les agrafes qui l'y reliaient. Le crampon principal était placé vers le premier tiers de la hauteur du fût (SS) ; des scellements secondaires ont laissé leur trace dans la base et dans le linteau, à la hauteur de l'abaque, qui lui-même était rattaché au corbeau par des chevilles de bronze.

En multipliant ces crochets, le constructeur cherchait seulement à attacher ses colonnes au mur ; mais il n'a pas pu songer à leur imposer la charge d'un lourd fardeau ; elles n'avaient ni l'assiette ni le volume qu'exige le rôle de support, et cependant notre restitution présente, au-dessus de ces colonnes, un membre saillant qu'elles semblent porter ; mais ce n'est là qu'une pure apparence.

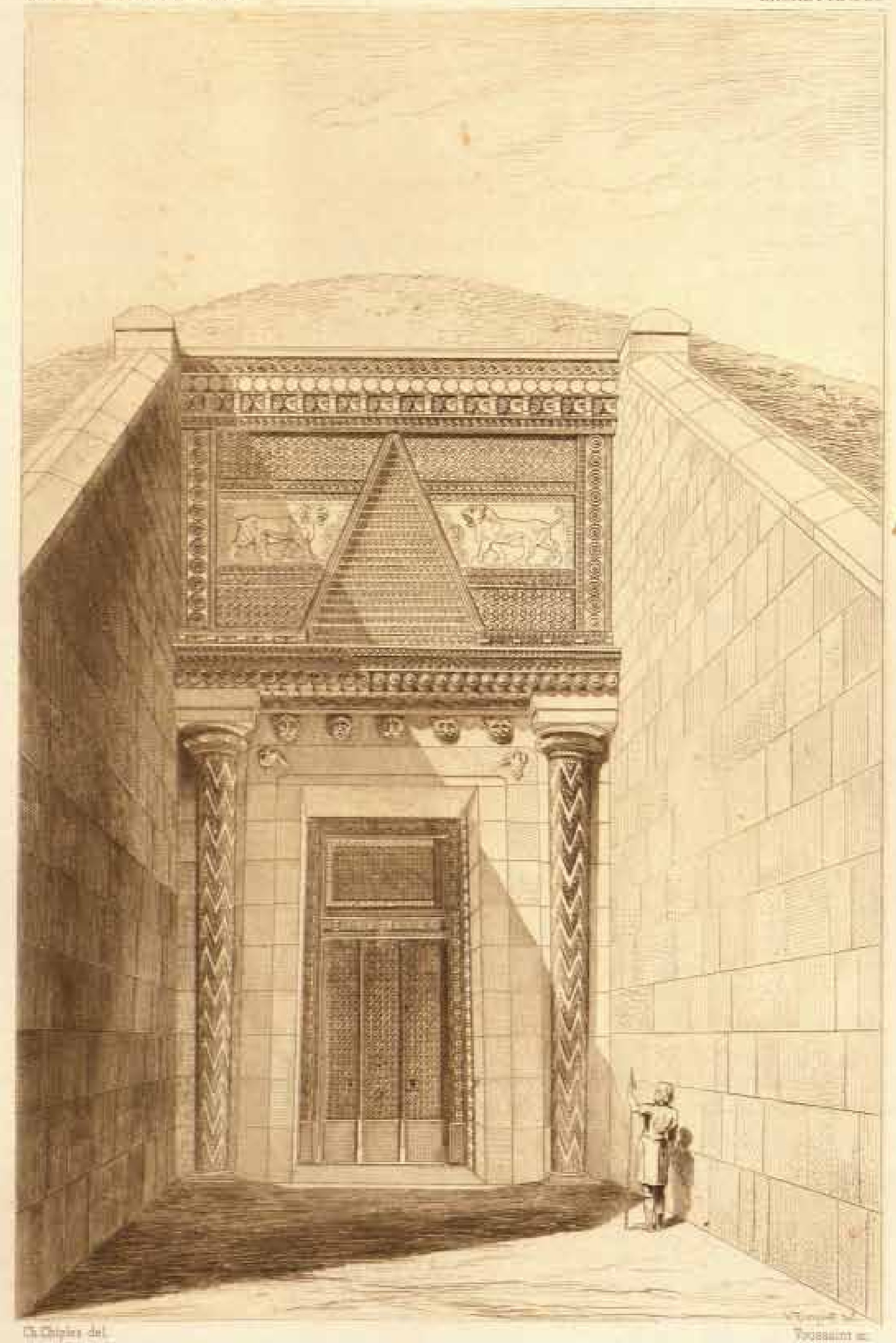
Sur la coupe de la planche IV, à la hauteur du cinquième rang de scellement, au-dessus de la lettre V, on aperçoit un contour tracé en pointillé. Dans la partie inférieure de l'espace qu'il limite, on remarque une pierre qui, d'un côté, fait queue dans le mur, et, de l'autre, taillée en talus, s'avance vers le bord externe du corbeau (V) auquel la reliait une tige de bronze. Ce bloc est trop mal coupé pour avoir été jamais exposé à la vue, et, d'autre part, étant donnée la saillie qu'il fait sur ce point, il n'a pu se dissimuler que derrière une pièce qui eût elle-même un fort relief. Ce qu'il a pu y avoir là, nous le devinons par la tombe voisine (II). Dans la façade de celle-ci, entre la porte et la portion du champ où s'ouvre le vide de décharge, il existe encore, surtout du côté droit, quelques restes d'une assise qui débordait très franchement le linteau et qui constituait ainsi cette sorte d'abri auquel on donne le nom d'*auvent*. Sur la partie inférieure de cet auvent sont ciselés en bas-relief de ces disques où l'on reconnaît une figuration de solives (fig. 118). Un bas-

relief lapidaire de cette sorte, il n'y en a certainement pas eu, à cette place, sur la devanture de la tombe principale. D'autre part, les colonnes n'auraient pas été capables de soutenir le poids d'une poutre de pierre et, quant à un placage qui aurait été relié avec celui-ci par des crampons, nulle trace n'en apparaît, au milieu de la façade, dans l'entre-deux du triangle et de la baie. Il ne reste donc qu'une solution possible : c'est que cet auvent ait été creux à l'intérieur et fait de feuilles de métal rattachées l'une à l'autre par des clous ou des sortes de rivets ; on sait quel rôle le bronze jouait dans la décoration de l'édifice. Ce n'était pas sur les colonnes que reposait cette pièce creuse ; deux trous, que l'on voit, sur notre planche IV, se détacher en noir à droite et à gauche des corbeaux, ont dû recevoir des scellements. Ainsi marié avec le mur, l'auvent s'appuyait d'ailleurs, par ses extrémités, sur les tables de pierre qui faisaient saillie au-dessus du chapiteau et qui étaient elles-mêmes engagées dans l'appareil ; les colonnes ne portaient rien. Pour ce qui est du décor de la poutre d'airain, nous en avons choisi les motifs parmi ceux que l'ouvrier mycénien emploie le plus volontiers ; on retrouvera donc ici les rosaces, les postes et les têtes de solive. Nous avons tenu seulement à marquer, par le rendu de la gravure, comment ces motifs ont dû avoir, dans le bronze, une finesse d'exécution et une richesse d'aspect qu'il était difficile de leur donner, là où ils étaient ciselés dans la pierre.

Tout en haut du linteau, des clous ont laissé sur la pierre des traces qui y dessinent cinq ellipses incomplètes (X). A la forme de ces empreintes, on devine le caractère des pièces d'applique qu'elles représentent. Ce ne peut avoir été que des têtes d'homme ou d'animal ; mais la face humaine ne se montre que par exception dans les ouvrages de l'artiste mycénien, qui se complaisait à figurer les grands animaux, tels que le lion ou le taureau. En souvenir de la porte du château, nous avons mis ici des têtes de lion, symboles de vaillance et de force. Donaldson avait eu la même idée. Au point Y, dans les angles, il y a quelques trous, qui dénotent aussi l'existence de deux autres pièces d'applique ; ils ne sont pas assez nombreux pour donner une aussi claire indication ; nous avons supposé là une autre pièce du même genre, un aigle ou un épervier.

Nous avons, en décrivant l'état actuel, signalé les traces laissées sur le sol par la porte (fig. 260, R R V) ; celles-ci indiquent que les deux tiers seulement du vantail étaient mobiles, le panneau compris entre R et V restant fixe, disposition qui ne pouvait avoir d'autre objet

HACHETTE & Cie



Ch. Chipiez del. Toussaint sc.

MYCÈNES

PREMIÈRE TOMBE À COUPOLE, DITE LE TRÉSOR D'ATRÉE.

Restauration par Ch. Chipiez

VUE PERSPECTIVE MONTRANT LE DROMOS

Imp. Wittmann

que de faciliter le maniement de la porte. Pour le même motif, on a dû chercher à diminuer la hauteur du battant; s'il avait eu les 5m,60 d'élévation que mesure le jour de la baie, on aurait vraiment eu trop de peine à le faire tourner sur son pivot. De là résulte la nécessité d'une partie dormante, d'une imposte; nous lui avons attribué le tiers environ de la hauteur totale du vide à remplir.

La clôture dont témoignent les scellements était-elle une grille, comme l'a cru Donaldson? Nous ne le pensons pas. Une porte de tombeau ne devait pas laisser passer la lumière et la vue; la porte était pleine. Nous la supposons, comme les portes de Balavat, en ais de bois revêtus de feuilles d'airain[1]. Sur ces feuilles nous avons semé les motifs que l'œil rencontre partout dans l'édifice. La porte est entourée d'un cadre qui lui appartient en propre. Ce cadre, nous en avons emprunté le dessin au chambranle peint d'une tombe rupestre de Mycènes (fig. 237). Quant à la serrure, telle que nous l'avons indiquée, elle implique un mécanisme du genre de celui que permettent de deviner les allusions que font les poèmes homériques au mode habituel de fermeture et d'ouverture des portes. Nous avons indiqué les trous par lesquels on passait le crochet qui servait de clef, pour procurer la liberté des barres placées en arrière du vantail et pour les faire jouer au moyen de cordons attachés à un anneau que l'on voit entre ces trous; on déterminait ainsi l'ouverture ou la fermeture de la porte.

Le mur du *dromos* ne se terminait ni par une surface horizontale ni par une surface à gradins; c'est ce qu'ont prouvé les fouilles de 1878[2]. La planche VI montre comment a dû s'opérer la jonction entre le mur de façade et les deux murs de l'allée. Là où ceux-ci se détachent du frontispice, nous avons supposé, des deux côtés, une faible surélévation; le relief de ces deux têtes du mur limite la corniche et concourt à l'effet vraiment monumental de l'ensemble ainsi reconstitué. Sur ces saillies, nous avons posé la dalle de recouvrement, à double pente, dont il a été ramassé d'assez nombreux débris dans le couloir; cette dalle, en calcaire coquillier, se continue tout le long de la muraille. Dans la planche V, on n'aperçoit pas ces formes saillantes; c'est que la coupe a été pratiquée en arrière de ces chaperons.

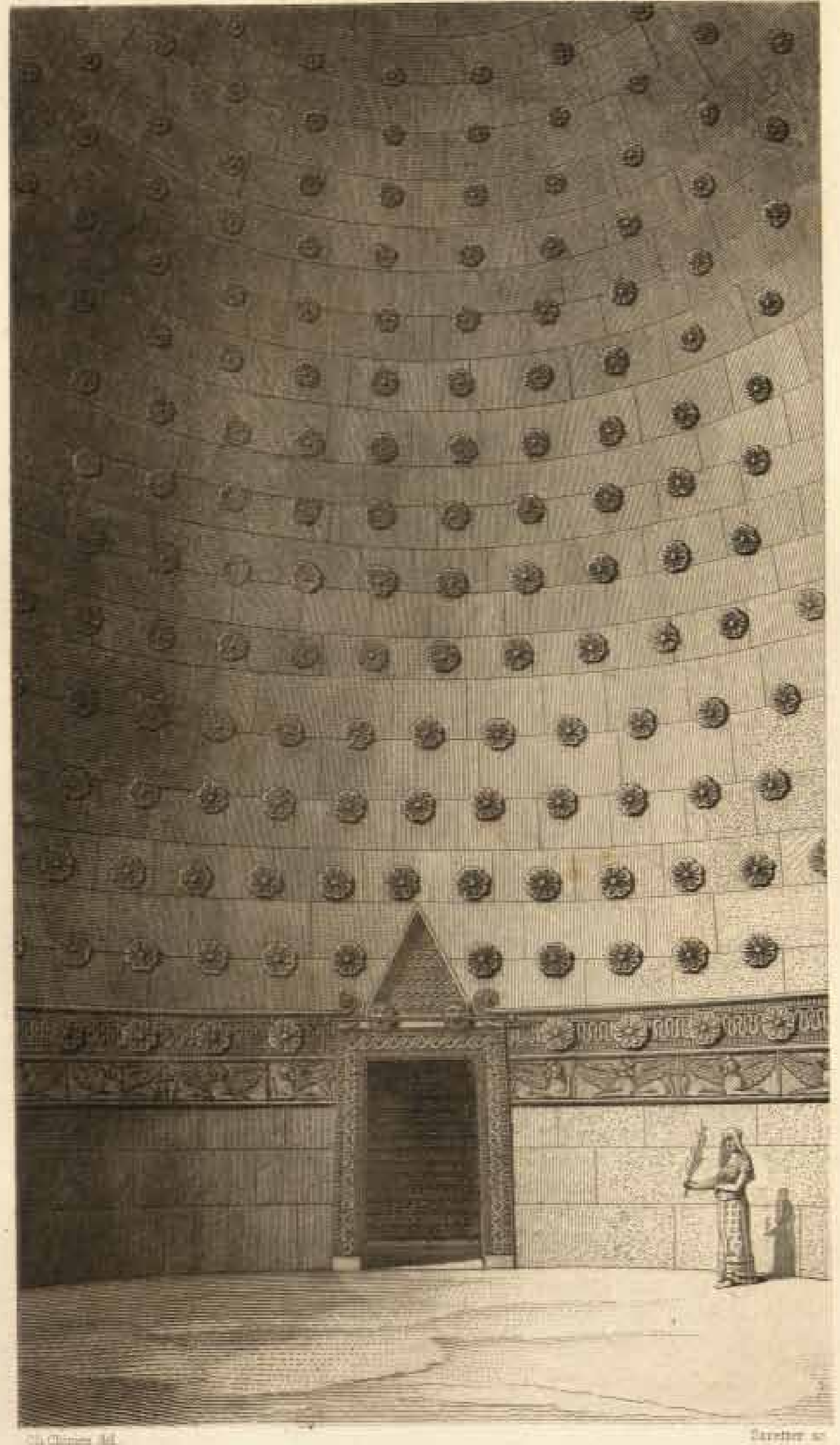
La restauration de l'intérieur du tombeau (pl. VII) est expliquée et justifiée d'avance par la disposition des trous de scellement (fig. 266).

1. *Histoire de l'Art*, t. II, p. 253-254.
2. Thiersch, *Die Tholos*, p. 179.

Par leur forme et par l'irrégularité de leur espacement, les trous doubles que M. Dœrpfeld a relevés entre la troisième et la sixième assise indiquent qu'il y avait là une frise circulaire et continue, faite de lames métalliques[1]. Les artisans qui préparaient les pièces dont devait se composer ce bandeau n'avaient aucune raison de s'astreindre à les tailler toutes de même dimension. Ce qu'il fallait, c'était qu'elles eussent la même hauteur ; suivant qu'elles seraient plus ou moins longues, l'ouvrier chargé de les ajuster sur le mur écarterait ou rapprocherait les crampons. Tel de ces doubles trous tombe au milieu d'une assise ; tel autre est tout proche d'un joint. La cinquième assise montre, entre les trous doubles, des trous plus petits, que n'offre point la quatrième. Cette différence dans la distribution des scellements semble indiquer que le bandeau se partageait, dans le sens de sa hauteur, en deux zones qui n'étaient point pareilles. Dans la zone inférieure, nous avons mis un motif courant, une file de sphinx couchés, affrontés deux à deux ; c'est là un type et un mode de groupement dont l'ornemaniste mycénien a plus d'une fois usé pour remplir des champs allongés ; il suffit de rappeler une tablette d'ivoire où les sphinx sont debout (fig. 208), et de citer un peigne de même matière où les sphinx sont couchés (fig. 284). C'est ce peigne qui nous a fourni l'élément principal de notre décoration. Quant à la zone supérieure, nous ne pouvions manquer de tenir compte, pour la meubler, des petits trous qui y sont semés ; chacun de ceux-ci suggère l'idée d'un clou piqué au centre d'un ornement isolé, tel qu'une étoile, une fleur ou une rosace. Nous avons choisi la rosace ; sur le peigne d'ivoire, où le champ se divise aussi en deux bandes, elle apparaît dans la bande du haut. Là, elle sépare deux sphinx ; mais ici les trous sont trop rapprochés pour que l'on puisse supposer entre eux des formes qui se développent ainsi en longueur ; nous ne trouvons place, dans les intervalles, que pour une de ces courbes dont les jeux plaisaient si fort à l'œil des hommes de ce temps.

Pour toute la partie du dôme qui s'arrondit au-dessus de la sixième assise, point de doute ; à la ténuité des trous, à la manière dont ils sont répandus, sans règle apparente, sur toute la surface de la voûte, on devine des pièces d'applique indépendantes les unes des autres,

1. En 1862, Stark et W. Vischer, au cours d'une excursion qu'ils firent à Mycènes, dégagèrent en partie une petite tombe à coupole qu'ils désignent comme « toute proche du Trésor d'Atrée ». Ce doit être la tombe VI ou VII. Ils y trouvèrent « eine Erzeplatte an der inneren Fläche noch wohl erhalten » (*Archeolog. Anzeiger*, 1862, p. 329). Quoique la phrase soit mal faite, je ne vois qu'une manière de la comprendre : la plaque, bien conservée, adhérait encore à la face interne du mur.



Ch. Chipiez del. Sarettor sc.

MYCÈNES

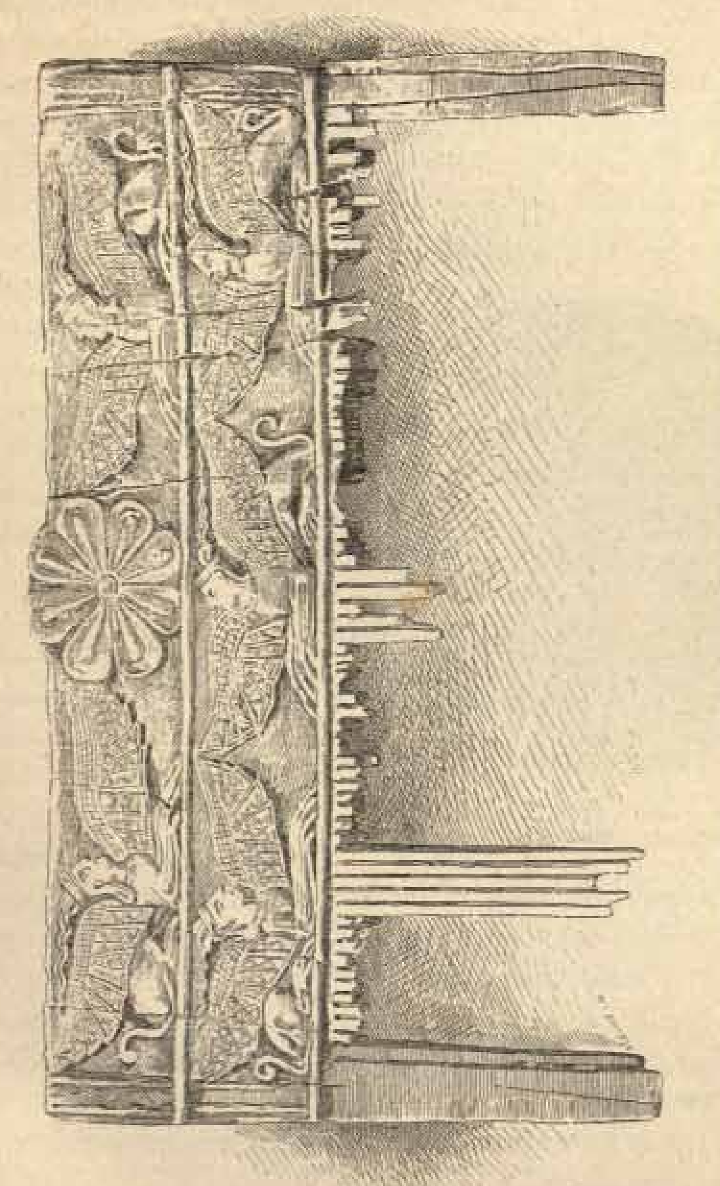
INTÉRIEUR DE LA PREMIÈRE TOMBE, DITE LE TRÉSOR D'ATRÉE

Restauration par Ch. Chipiez

VUE PERSPECTIVE D'UNE PARTIE DE LA COUPOLE

Imp. Wittmann

semblables à celles que nous avons introduites dans la bande supérieure de la ceinture d'airain. On aurait pu penser à des étoiles qui auraient donné à la coupole quelque chose de l'aspect du firmament constellé

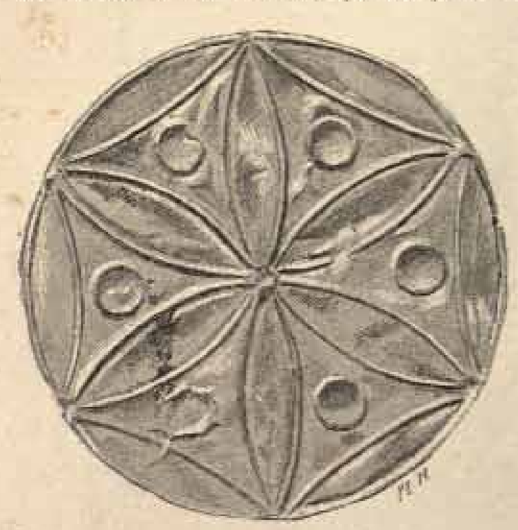


284. — Peigne d'ivoire. Hauteur, avec les dents, $0^m,086$; longueur, $0^m,144$; épaisseur maxima, $0^m,012$. Spata, *Bull. de corr. hell.*, 1878, p. 217 et pl. XVII, 1.

d'astres ; mais si, parmi les motifs variés que présentent les disques d'or recueillis dans les tombeaux de l'acropole, on en rencontre un qui rappelle l'étoile (fig. 285), celui-ci ne s'est encore jamais montré dans les fragments que nous avons de la décoration sculptée ou peinte des tombes et des palais ; il en est autrement de la rosace que l'on retrouve

presque sur chacun de ces débris; on ne s'étonnera donc pas que nous ayons donné la préférence à la rosace.

Un chambranle de bronze servait de cadre à la porte par laquelle on accède au caveau; nous y avons fait courir une série de postes. Un gros trou carré, qui se creuse au-dessus de l'angle gauche du jour de la baie (fig. 268), semble marquer la place d'un ornement isolé; accrocher là un masque de lion, c'était répéter le motif que présentait la face externe du linteau de la grande porte. La richesse de cette disposition nous a fait supposer le caveau fermé par un vantail de bois recouvert de bronze; Thiersch ne paraît pas avoir porté son attention sur cette partie de l'édifice; mais Gell, observateur très attentif, signale les trous qui recevaient les verrous[1]. Au-dessus de ce linteau, pour boucher le vide de décharge, il y avait une dalle triangulaire. Lisse et nue, celle-ci n'aurait pas été en rapport avec la monture du chambranle; nous avons donc reproduit sur cette plaque le dessin des tables de porphyre qui remplissent la même fonction dans la façade.



283. — Disques d'or. Grandeur d'exécution. Schliemann, *Mycènes*, fig. 241.

La rotonde a-t-elle reçu un mobilier funéraire en rapport avec son importance? D'après les dires recueillis par Schliemann, au sujet des fouilles faites en 1850, par Véli-pacha, dans l'intérieur de l'édifice, on y aurait trouvé alors « une table de marbre et une longue chaîne de bronze qui descendait du sommet du dôme et à laquelle était suspendu un candélabre de bronze[2] ». Il ne reste rien de ces objets, et les récits même où il en est question sont sujets à caution. Nous ne pouvions, sur la foi de renseignements aussi vagues, entreprendre de rétablir ces accessoires.

Ces détails n'ont d'ailleurs qu'une importance secondaire; qu'il y ait eu ou non une porte au caveau, ou une lampe suspendue à la

1. Gell, *Itinerary*, p. 31. « On the right a door is seen which has been secured by strong bolts. » De même Dodwell, *Tour*, t. II, p. 234. Ni l'un ni l'autre n'ont vu les trous de ferrure de la grande porte, parce qu'alors le seuil de celle-ci était encore caché; ces trous, forés dans le linteau, n'ont pas échappé à Leake (*Travels in Morea*, t. II, p. 380).
2. Schliemann, *Mycènes*, p. 105.

voûte, le caractère de l'édifice reste le même, et c'est ce caractère, avec ce qu'il a de particulier, de très original, que nous nous sommes proposé de faire saisir par cet essai de restauration. Ce que nous avons voulu, c'est donner une impression générale qui soit vraie, c'est suggérer la vision momentanée de ce qu'a pu être, à l'extérieur et à l'intérieur, un édifice dans lequel l'architecte mycénien a déployé toutes les ressources de son art. Si l'on a eu la patience de nous suivre dans les explications par lesquelles nous avons rendu compte des partis que nous avons pris, on a pu reconnaître que tous les ornements qui sont entrés dans cet ensemble sont bien, comme l'on dit, *à l'échelle* des parties conservées, de la porte et de la colonne. Sans doute, tous les morceaux du revêtement n'ont pas été retrouvés, et il est possible, à la rigueur, que tel des bandeaux dont il subsiste des débris n'occupe pas exactement, dans notre restitution, la place qui lui avait été assignée dans l'original; mais, en dépit même de ces substitutions, si tant est qu'elles aient eu lieu, et malgré l'existence de lacunes que nous avons comblées d'après des analogies qui n'ont pas été invoquées à la légère, nous croyons être entrés dans l'esprit de cette décoration et en avoir rendu fidèlement l'aspect général.

Même après tous les outrages qu'elle a subis, la façade de la tombe a encore quelque chose de très imposant. Elle a beaucoup plus souffert que la rotonde. Si, autour de la porte, il ne manque que les deux demi-colonnes qui la flanquaient jadis, si, là, l'appareil très soigné a conservé son ancien aspect, toute la partie supérieure du frontispice ne se présente plus qu'à l'état de squelette. Elle est trouée par la plaie béante du vide triangulaire; des pierres manquent, par endroits, dans le mur dont les joints bâillent; il ne reste pour ainsi dire plus rien du revêtement qui formait comme la chair et la peau de ce grand corps. Cependant, tout gêné que soit le spectateur par ces blessures du parement, il jouit de l'aisance avec laquelle ont été mis en œuvre des matériaux dont quelques-uns l'étonnent par l'énormité de leurs dimensions; il goûte l'heureux effet de l'ample baie qui s'encadre entre des moulures très simples et vers laquelle l'œil est conduit par les lignes fuyantes des deux longues murailles du couloir. Partout éclate, dans cette construction, la puissance de l'effort dont elle est née, effort qui suppose, outre le concours discipliné d'une nombreuse équipe d'habiles artisans, l'initiative d'un maître de l'œuvre déjà sensible à la beauté des formes et à la justesse des proportions; mais combien notre admiration serait plus vive, si nous pouvions revoir ce frontispice tel

qu'il apparut lorsque tombèrent les derniers échafaudages, tel qu'alors il se montra dans la splendeur et la variété de sa décoration multicolore, où le bronze mêlait ses luisants à la blancheur du marbre, aux teintes vertes et rouges des brèches et des porphyres, peut-être même au bleu tendre de ces émaux qui brillaient sur la frise d'albâtre du palais de Tirynthe. Sur un des fragments qui nous ont servi à remplir le champ du triangle (fig. 269), au centre des spirales de l'une des rangées de postes, il y a de petits trous où ont pu être insérées des pâtes de verre[1]. Partout, sur la pierre et le bronze, un ferme ciseau avait semé divers ornements, chevrons et rosaces, disques, enroulements et palmettes qui, tout en relevant du même goût, comportaient cependant une certaine variété. Peut-être aussi le peintre était-il venu jeter les notes plus claires de ses fresques sur la surface lisse des dalles de marbre blanc qui formaient le milieu de la haute paroi, et, parmi tout ce décor géométrique, des figures de lions ou de taureaux représentaient-elles la forme vivante; celle-ci, en tout cas, était rappelée par les masques de lion plaqués sur le linteau. Du rapprochement de tous ces motifs et du mélange de toutes ces matières différentes naissait une harmonie d'une noblesse sévère qui était bien en rapport avec la destination du monument.

Pour être moins variée que celle de la façade, la décoration de la rotonde n'était pas, à sa manière, moins somptueuse. C'était le métal qui en avait fait presque tous les frais. Quand la porte ouverte laissait pénétrer quelques rayons de soleil ou que, sous le dôme, s'allumait la flamme des torches, la ceinture et les rosaces de bronze réfléchissaient la lumière diffuse et aidaient ainsi l'œil à mesurer la largeur et la hauteur du vaisseau spacieux. Maintenant même que la coupole est dépouillée de toutes ces appliques et crevée à son sommet, le voyageur qui l'a visitée en garde un profond souvenir; le fini de l'appareil et la simplicité des moyens employés pour obtenir le résultat voulu l'ont frappé d'admiration; il n'oublie pas l'étrangeté de cette courbe qui part du sol même et qui se développe sans interruption jusqu'au faîte de l'édifice. Pour se représenter ce qu'ajoutait à l'effet de cette voûte le resplendissement de tout cet airain qui en habillait la paroi, point n'est besoin d'une enquête longue et compliquée du genre

1. *A catalogue of sculpture in the department of Greek and Roman antiquities, British Museum.* By A.-H. Smith, t. I, 1892, p. 13, n° 1 : « Two of these bands are in low relief; the third is in high relief, with a hole bored in the centre of each spiral for the insertion of glass or metal ornaments. » A l'échelle où nous reproduisons ce fragment, nous ne pouvions indiquer ni ces petits trous, ni la différence du relief entre les bandes.

de celle que nous avons instituée pour restaurer le frontispice ; il suffit d'un faible effort d'imagination.

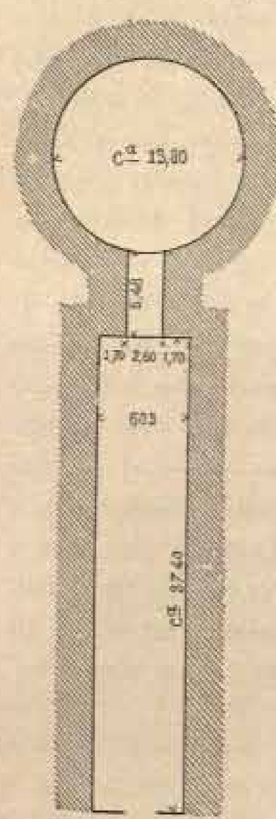
Ce qui contribue encore ici à éveiller la curiosité, c'est que l'on sent tout d'abord, en face de ce monument, combien le style qui le caractérise diffère de celui que nos études d'art nous ont rendu familier. Sans doute, certains éléments de ce style persisteront, faciles à reconnaître malgré les modifications qu'ils auront subies; mais il y en a d'autres qui disparaîtront pour jamais. Si l'ordonnance du temple rappelle à certains égards celle du palais de Tirynthe, on ne rencontre plus, dans l'œuvre des siècles postérieurs, cette forme de la coupole, pour laquelle le constructeur mycénien avait une prédilection si marquée. Ce qui sera surtout complètement abandonné, c'est le système de décoration dont nous avons fait ressortir l'originalité. L'architecte grec gardera certains des motifs que nous avons signalés; sa colonne sera cannelée comme celle d'une de nos tombes ; à l'Erechthéion, le chambranle de la porte se parera de ces rosaces qui l'ornent dans les sépultures de Mycènes; mais ce que l'on ne retrouvera pas, à Athènes ni ailleurs, ce sera l'habitude de cacher l'appareil du mur sous un placage, auquel le fourmillement des motifs qui s'y pressent les uns contre les autres, dans des champs divisés en étroits compartiments, donne l'aspect d'une de ces surfaces gaufrées qu'aimera plus tard à présenter, avec un bien autre raffinement dans l'exécution du détail, l'architecture arabe. La Phénicie nous a offert plusieurs exemples de ces revêtements et de cette ornementation continue[1] ; nous n'en trouverons pas dans les édifices de l'âge classique.

§ 5. — LA TOMBE II.

Avant les fouilles de 1876, la tombe II était presque complètement enfouie. Entre les terres qui bouchaient la porte et celles qui recouvraient le haut de la façade, on n'apercevait guère que le linteau de la porte. Commencé par Mme Schliemann en 1876, le déblaiement n'a été achevé qu'en 1892, par M. Tsoundas. Celui-ci n'a pas encore publié les résultats de ses fouilles (juin 1893); mais, grâce aux croquis et aux photographies qu'ont bien voulu nous faire parvenir MM. Tsoundas et Dœrpfeld, nous n'en serons pas moins en mesure de donner une idée exacte du caractère général de ce monument et de ses dimensions principales.

1. *Histoire de l'Art*, t. III, p. 128-132, fig. 73, 76, 77.

La différence la plus saillante, entre cette tombe et celle que nous venons de décrire, c'est qu'il n'y a point ici de caveau latéral. Les dimensions sont d'ailleurs presque aussi considérables. Si le diamètre de la rotonde est un peu plus faible, le *dromos* est plus long (fig. 286). Nulle part le mur qui fermait l'entrée de ce couloir et qui retenait ainsi les terres ne s'est mieux conservé qu'ici; il est encore debout sur une hauteur de 2m,10, et, à la distribution des joints, on voit qu'il n'a pas été construit en même temps que les murs du corridor; ceux-ci sont en tuf calcaire, tandis que cette barrière transversale est en blocs de grès (fig. 287); elle n'a été construite que le jour où l'on s'est décidé à combler le corridor.

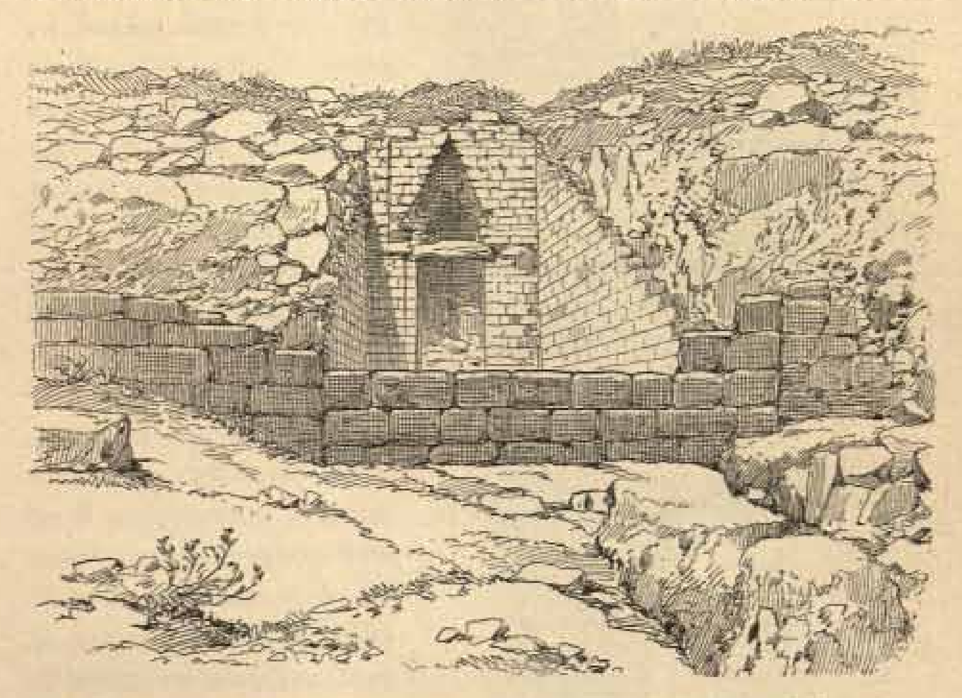


286. — Mycènes. Tombe II. Plan. D'après les relevés de Dœrpfeld.

La figure 118 donne une vue générale de la façade. La partie inférieure de cette façade est représentée, en plan et en élévation, par la figure 201.

Enfin la figure 288 est destinée à montrer les trous de scellement où entraient les crampons qui servaient à fixer la demi-colonne appliquée contre le mur. Cette colonne, on avait pu croire, au premier moment, en reconnaître le complément dans le chapiteau d'albâtre, malheureusement très fruste, que l'on a trouvé au pied de la façade (fig. 278, à droite); mais le plus grand diamètre de ce chapiteau est de 0m,365: comment le poser sur un fût qui, à un mètre audessus de la base, mesure déjà 0m,58 de diamètre? Peut-être provient-il de quelque autre édifice voisin, où l'échelle était moindre. Quoi qu'il en soit, il ressemblait fort à celui que nous avons déjà décrit; malgré l'usure de la pierre on distingue la collerette de feuilles autour de la partie inférieure du tailloir. D'une tombe à l'autre, il a pu y avoir pour le chapiteau, comme il y en a pour le fût et la base de la colonne, des différences légères dans le détail de l'ornement : les lignes maîtresses du type ne variaient pas. On garde à *Charvati* un autre chapiteau, en pierre rouge, qui a été trouvé quelque part, on ne sait plus où, dans les ruines de Mycènes ; il est plus petit encore que celui qui a été ramassé devant la tombe II; mais c'est une réduction du même modèle.

Quant à la partie supérieure de la façade, encadrée entre deux bordures murales qui forment pilastre et une double assise saillante qui joue le rôle de corniche (fig. 118), était-elle tout entière garnie d'un revêtement en placage comme celui de la tombe I? Nous ne le croyons pas. A droite et à gauche du vide triangulaire, dans le champ, il n'y a point trace de scellements qui auraient servi à fixer plaques et dalles; mais l'appareil du mur présente des irrégularités qui font douter qu'il soit resté visible. Il est possible que, dans l'espace compris entre les



287. — Mycènes. Tombe II. Vue du mur qui barre l'extrémité antérieure du dromos. D'après une photographie de Tsoundas.

pilastres et la corniche, un enduit ait été appliqué sur la pierre, enduit qui aurait reçu des ornements peints. Ce qui donnerait quelque vraisemblance à cette conjecture, c'est le fait qu'il subsiste, pour d'autres parties de la façade, des débris importants d'un décor analogue à celui de la tombe I, d'un décor exécuté par les mêmes moyens et dans le même esprit. Au-dessus des colonnes, il y a des tables très saillantes, qui devaient déborder le chapiteau; M. Adler se demande si ce n'est pas là qu'aurait été jadis placée une tête de lion, d'un travail très grossier, en pierre verte, qu'il a vue à *Charvati*, en 1878[1]. Entre ces tables, au-dessus du linteau, régnait un auvent ciselé en bas-relief et dont,

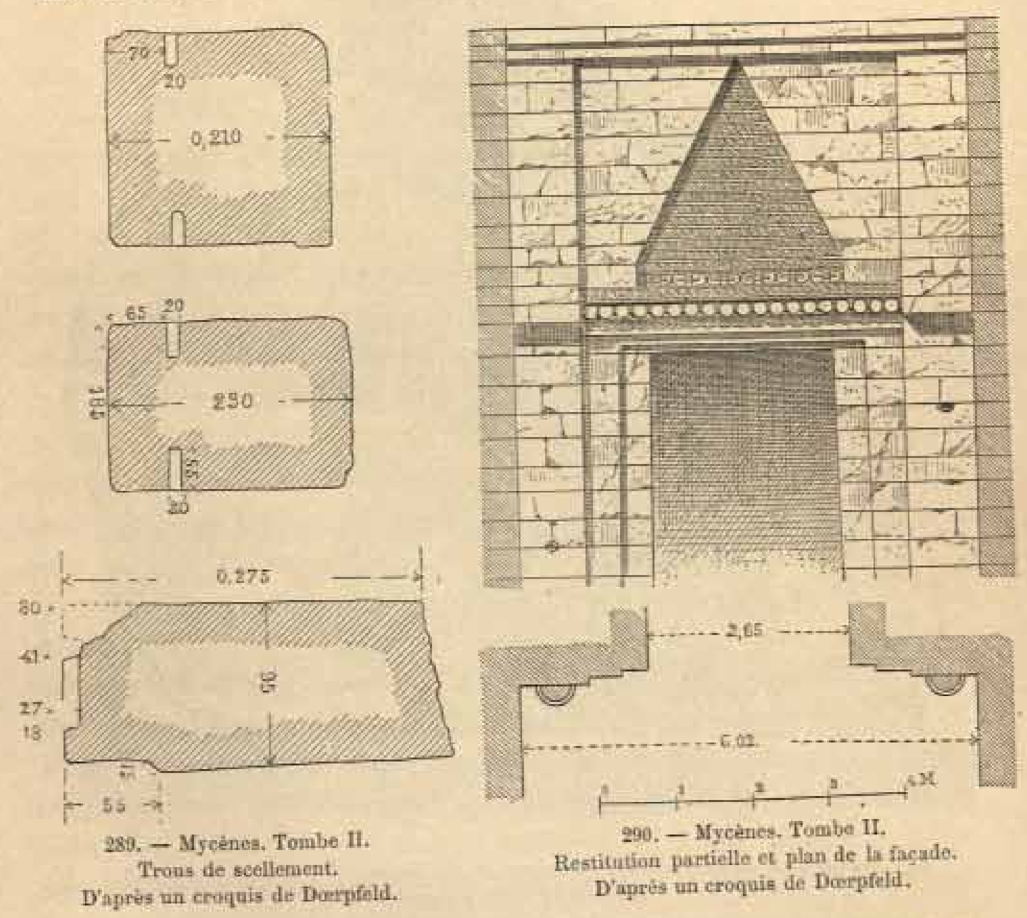
1. *Préface de Tirynthe*, p. xxx.

par suite, la saillie ne pouvait être aussi marquée que celle de la poutre d'airain du tombeau voisin; il était fait de dalles taillées dans un marbre d'un gris bleuâtre et posées à plat; des têtes de solive y étaient ciselées, sur la tranche apparente de la pierre. Deux de ces dalles sont encore en place. D'autres éléments du décor ont été retrouvés au cours des fouilles. C'est un bandeau de ce même marbre avec un rang de postes; c'est deux bandeaux de pierre rouge; sur l'un, l'ornement à triglyphes et à métopes; sur l'autre, encore des postes; ce dernier a dû appartenir à la clôture extérieure du vide triangulaire. Il est inutile de reproduire ces motifs, déjà rencontrés tant de fois; les croquis ci-joints, où sont indiqués les trous de scellement, suffiront à montrer que le mode d'ajustement était ici le même que dans le placage de la tombe I. C'est autant de coupes transversales, que la figure 289 présente, de haut en bas, dans l'ordre où nous avons énuméré les pièces en question. En bas de la dernière des plaques, il y a un décrochement qui devait correspondre à une saillie ménagée dans une autre bande, placée au-dessous de celle-ci. Les bandes s'as-

288. — Mycènes. Tombe II. La demi-colonne et les trous de scellement. D'après une photographie de Dœrpfeld.

semblaient ainsi par leurs bords, tandis que des crampons, placés à l'arrière, les reliaient les unes aux autres.

Sans préjuger la question soit du chapiteau qui a disparu, soit de la décoration du champ, à laquelle ont peut-être concouru des peintures qui n'ont pas laissé de traces, on peut tout au moins restituer, avec une grande vraisemblance, les bandeaux qui formaient l'auvent et ceux qui fermaient le creux de l'allège (fig. 290). On obtient de cette manière, sinon un ensemble complet, tout au moins une restitution par-



289. — Mycènes. Tombe II. Trous de scellement. D'après un croquis de Dœrpfeld.

290. — Mycènes. Tombe II. Restitution partielle et plan de la façade. D'après un croquis de Dœrpfeld.

tielle, qui prouve que cette façade, moins somptueuse que celle du *Trésor d'Atrée*, offrait pourtant le même caractère d'art. Dans ce qui subsiste du revêtement, on retrouve les procédés et les motifs que nous avons étudiés dans le monument voisin. C'est aussi le même jeu de couleurs, obtenu par la juxtaposition de diverses roches. La tombe II paraît être une imitation de la tombe I, exécutée sur un plan plus simple, dans des proportions un peu réduites, et avec un moindre luxe; ici on n'aperçoit ni à l'intérieur ni à l'extérieur aucun vestige d'appliques de bronze.

Le Musée Britannique renferme deux fragments, de provenance inconnue, qui y sont entrés avec la collection Elgin; selon toute apparence, ils ont appartenu à des tombes à coupole. Le ton verdâtre de la pierre, une brèche calcaire, rappelle celui des dalles du caveau d'Orchomène. L'un de ces morceaux, par la ligne oblique que présente un de ses côtés, s'annonce comme ayant dû faire partie du système de



291. — Fragment de dalle sculptée. Hauteur, 0m,57; largeur, 0m,67; épaisseur, 0m,10. *Catalogue of sculpture*, n° 5.

dalles qui bouchait le vide triangulaire (fig. 291). On y voit, à droite, ciselées en faible relief, la tête et l'épaule d'un lion; par derrière, dans le champ, une branche d'un feuillage qui rappelle celui du laurier ou de l'olivier. Le creux des feuilles paraît avoir été recouvert par une feuille de bronze. L'autre morceau est une dalle rectangulaire, sur laquelle se profilent, avec une saillie aussi très légère, les membres antérieurs et la partie inférieure du corps d'un taureau tourné vers la gauche. Le haut du corps et la tête se continuaient sur une autre dalle. Il est vraisemblable

que cette figure avait son pendant et que, dans le milieu de l'un de ces frontispices funéraires, à Orchomène ou ailleurs, deux taureaux affrontés, placés l'un à droite et l'autre à gauche du triangle, formaient un groupe analogue à celui que nous avons pris dans notre planche VI. Il y a là une confirmation indirecte du parti que nous avons pris dans cette variante de notre restauration. Si nous n'y avons pas fait entrer ce fragment, c'est que ni la matière ni les dimensions ne permettaient de le rapporter à la tombe I.

§ 6. — LES TOMBES CREUSÉES DANS LE ROC.

Dans notre description générale du monde mycénien et dans l'étude que nous avons consacrée aux rites funéraires, nous avons donné assez de plans et de coupes des tombes rupestres de Mycènes et de Nauplie pour qu'il soit inutile d'y revenir (fig. 122, 128, 132, 137, 144, 145, 166, 167, 250, 253). Des tombeaux du même genre, on peut s'attendre à en trouver bien d'autres en Argolide, témoins, comme ceux que nous avons mentionnés, du temps où cette contrée était la partie la plus prospère de la Grèce européenne. M. Staïs, que d'autres recherches appelaient dans l'Épidaurie, a eu la curiosité de dégager quelques caveaux dont il avait deviné la présence à certaines entailles que présentait la face du roc le long du chemin qui mène au site appelé *Palæa Epidavros*[1]. La disposition de ces hypogées et le style des vases qu'il y recueillit lui eurent bientôt montré qu'il avait mis la main sur des sépultures contemporaines de celles que nous avons étudiées. Il prend comme type une grotte en forme de rotonde large d'environ quatre mètres et haute de deux; le *dromos* a six mètres de long; il était bouché par de grosses pierres. Près de l'un des squelettes était déposée la pointe, très bien conservée, d'une lance de bronze. Ailleurs, au lieu d'enfouir le mort dans les entrailles du roc, on l'a caché dans une sorte de réduit fait de pierres brutes posées les unes sur les autres. Ce procédé, plus expéditif, est celui que paraissent avoir employé de préférence les plus anciens habitants d'Athènes. Plusieurs de ces tombes, d'une construction très grossière, ont été rencontrées, au cours des fouilles récentes, sur la pente du roc, entre le Parthénon et le mur méridional de l'Acropole[2].

A mesure que l'on s'écarte de l'Argolide, on constate que la tombe est plus simple, qu'elle représente un moindre effort. Dans les nécro-

1. Δελτίον ἀρχαιολογικόν, 1888, p. 155-158.
2. Δελτίον, 1888, p. 83 et 170.

poles des Cyclades, ce n'est guère qu'un trou creusé dans le sol, un trou dont les parois, là où la sépulture est le plus soignée, sont garnies de dalles dressées de champ; une autre dalle, posée à plat, recouvre cette cavité où les corps n'ont pu trouver place qu'accroupis[1]. Lorsqu'il y a des chambres taillées dans le roc, comme c'est le cas pour un cimetière de Mélos, à *Philacopi*, ces chambres donnent directement sur le dehors[2]; point de *dromos* que l'on puisse combler avec de la terre et des pierres. La tombe était là moins bien cachée qu'en Argolide.

Grâce à des fouilles qui ont été conduites avec une méthode et un soin dont l'exemple n'avait pas été donné par Cesnola, on a commencé, depuis quelques années, à classer les nécropoles de Cypre, à distinguer, dans la vie des habitants de l'île, des périodes différentes, nettement caractérisées; c'est surtout aux fouilles de M. Ohnefalsch Richter et aux observations si pénétrantes de M. Duemmler qu'est dû ce progrès[3]. L'un et l'autre ont étudié et comparé divers groupes de sépultures dont le mobilier funéraire leur a paru représenter une civilisation étroitement apparentée à celle de Troie, dont elle serait le prolongement, comme celle des Cyclades. Les ressemblances ont paru si frappantes, que M. Duemmler va plus loin : il serait disposé à croire que les tribus qui les premières ont confié ainsi à la tombe, dans l'île de Cypre, les produits de leur laborieuse activité appartiennent au même peuple que celles qui ont bâti les remparts de Troie. La question de race ne sera probablement jamais résolue ; mais le résultat de ces recherches n'en a pas moins, dès maintenant, son importance historique. Il est établi que, dans des temps très reculés, avant que les Phéniciens eussent pris pied dans l'île, celle-ci était occupée par une population déjà assez dense, qui, sans presque recevoir aucun secours du dehors, s'essayait à déve-

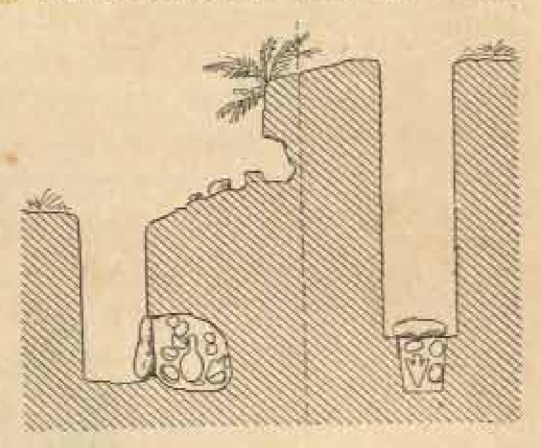
1. *Histoire de l'Art*, t. VI, p. 470-472.

2. *Athen. Mitth.*, t. XI, p. 30.

3. Duemmler, *Mittheilungen von den Griechischen Inseln*, IV (*Ath. Mittheil.*, XI, p. 209-262). M. Ohnefalsch Richter, *Kypros, The Bible and Homer*, 2 vol. in-4°, Londres, 1893 (1 vol. de texte, ix-531 pages, et 1 vol. de 218 planches). Ce dernier recueil est d'une si singulière composition que, bien qu'il représente douze années de fouilles, et de fouilles faites avec soin, on est réduit à chercher péniblement dans l'explication des planches les renseignements dont on a besoin. Il est d'ailleurs impossible de saisir les raisons de l'ordre dans lequel ces planches ont été rangées; on ne sait donc le plus souvent à propos de laquelle sera présentée l'information que l'on désire. Ce commentaire est d'autant plus fatigant à consulter que l'auteur y a fait entrer bien des choses au moins inutiles. Au lieu de se borner à publier les monuments inédits, en très grand nombre, qu'il avait exhumés lui-même ou vu exhumer sous ses yeux, il a reproduit une foule de figures qui se trouvent dans des ouvrages très répandus et dont beaucoup n'ont avec l'art cypriote qu'un rapport assez lointain; il aurait eu tout avantage à réduire des trois quarts le nombre de ses figures et, par suite, le prix du livre.

lopper, par ses propres forces, une industrie rudimentaire, analogue à celle dont nous avons trouvé la trace sur toutes les côtes de la mer Égée.

La tombe des cimetières qui portent la marque de cette époque est creusée tantôt dans la terre et tantôt dans le roc; mais, dans les deux cas, elle présente la même disposition, là où elle n'est pas un simple trou, sans forme définie, pratiqué en hâte dans la surface du sol. Les sépultures qui témoignent de quelque soin comportent un puits vertical et un caveau où a été déposée la dépouille du mort (fig. 292). Le puits est de forme rectangulaire, il a un mètre environ sur deux de côté; la profondeur moyenne en est de deux à trois mètres. Au fond de cette cheminée, dans l'une de ses petites faces, s'ouvre le tombeau proprement dit, une sorte de niche latérale qui ressemble à un four. Quelquefois deux niches se font face. Ailleurs, le caveau est creusé dans l'axe même du puits. Quelle que soit la place qui lui ait été assignée, il est clos par une dalle de pierre. Dans l'intérieur de cette cavité, les os ne se trouvent que par minces fragments; une fois seulement on a rencontré près d'eux quelques poignées de cendres. C'est surtout des vases que renferment ces cellules; il y en a parfois, dans un seul réduit, jusqu'à trente ou quarante; avec eux on trouve aussi des outils et des armes. Aucun signe apparent n'indiquait la place des tombes.



292. — Cypre. Tombes à Haghia Paraskevi. *Athen. Mittheil.*, t. XI, p. 209. *Beilage*, II.

M. Duemmler est un observateur trop attentif et trop judicieux pour que nous mettions en doute ses conclusions; elles appellent pourtant quelques réserves. M. Duemmler semble croire, d'après l'état dans lequel se sont présentés à lui les débris du squelette, que le rite de l'incinération aurait été pratiqué par les tribus auxquelles il attribue les plus vieilles nécropoles cypriotes[1]; or, nous avons constaté que, pour la période primitive, là où la sépulture donnait des indications d'une clarté suffisante, c'était le rite de l'inhumation qui était d'un usage général. Enfin, comme en Phénicie, comme dans les tombeaux cypriotes d'un âge moins ancien, c'est ici un puits qui sert d'entrée et de vesti-

1. Duemmler, p. 215-216.

bule au caveau, tandis que, dans les cimetières préhistoriques de la Grèce, on y accède par ce couloir horizontal ou en pente douce que nous avons appelé le *dromos*. On est donc tenté de se demander si cette habitude de placer le caveau au fond d'un puits n'aurait pas été empruntée par les premiers habitants de Cypre à l'Égypte ou plutôt à cette Phénicie dont ils étaient si proches voisins; mais, d'autre part, ces tombes ne renferment pas d'objets qui paraissent de provenance égyptienne ou phénicienne, et, de plus, la Phénicie, comme l'Égypte, a, tout au moins dans la haute antiquité, toujours inhumé ses morts; elle ne les a point brûlés sur le bûcher. Il y a donc là, dans le caractère particulier de ces nécropoles cypriotes, des difficultés que nous ne nous sentons pas en mesure de résoudre, mais que nous ne pouvions nous dispenser de signaler à la curiosité des explorateurs futurs de cette contrée.



CHAPITRE VI

L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE

Dans cette introduction où nous avons essayé de remonter aux origines des tribus qui devaient devenir la nation grecque, il n'a pas été question des croyances de ce peuple et des rites qui en étaient l'expression. C'est que les documents font défaut à l'historien. Les vagues et faibles souvenirs que les Grecs avaient gardés de la période qui correspond à l'enfance de leur race n'entrent pas dans ce détail. Quant aux poèmes homériques, les dieux s'y présentent sous des formes dont la riche détermination indique que, comme les héros, ils avaient déjà derrière eux un long passé, lorsque l'épopée leur a assigné les rôles qu'ils y remplissent; nous avons là, dans ces images dessinées d'un trait si net et si vif, le résultat d'une élaboration plusieurs fois séculaire; mais où celle-ci en était-elle soit vers le commencement, soit vers la fin de la période primitive, à Troie et à Théra, à Tirynthe et à Mycènes? C'est ce que nous ignorons. La plastique n'était pas assez avancée pour traduire avec quelque clarté les idées que l'homme se faisait alors des puissances supérieures. Les idoles de terre cuite, que l'on a ramassées en assez grand nombre dans tous ces sites et qui doivent être des produits de l'industrie locale, sont trop grossières pour que l'on puisse deviner quelles pensées et quels sentiments elles expriment (fig. 250). Une fresque exécutée sur une tablette de pierre calcaire paraît avoir représenté deux femmes en adoration devant la statue d'un dieu; mais le tableau a tellement souffert que rien pour ainsi dire n'est plus visible du contour de cette effigie[1]. D'autres débris de peintures et les pierres gravées laissent entrevoir des êtres factices, d'un aspect étrange, semblables à ceux dont les simulacres ont été multipliés par l'art asiatique, griffons et sphinx, personnages ailés, têtes d'animaux sur des corps humains; tout cela

1. Ἐφημ. ἀρχ., 1887, pl. X.

cependant reste si fragmentaire et si incomplet que l'on est fort embarrassé pour définir, d'après de si faibles indices, la conception religieuse à laquelle répondent ces ébauches naïves. On croit entrevoir que c'est celle qui a été quelquefois appelée le *polydémonisme*. Ce n'est pas l'étude des restes de l'architecture qui fera cesser nos incertitudes.



293.—Plaquette d'or. Grandeur réelle. Schliemann, *Mycènes*, fig. 267.

On croit, il est vrai, avoir l'image d'un temple dans une plaquette d'or dont cinq exemplaires, frappés sur un même moule, ont été fournis par deux des tombes de l'acropole, à Mycènes (fig. 111). Cette plaquette représente la façade d'un bâtiment aux deux angles duquel une colombe est perchée sur la crête du mur. Ces colombes, nous les avons déjà vues posées, de la même manière, sur le toit du portique, dans une monnaie de Paphos sur laquelle est figurée une élévation du temple célèbre de l'Aphrodite cypriote[1]; à Mycènes même, nous les retrouvons placées sur la tête et voltigeant autour des épaules d'une figurine de femme qui appartient cette même série des ornements estampés dans de minces feuilles d'or (fig. 293, 294). Cette femme est nue; des deux mains elle presse ses deux seins, geste que nous avons déjà eu l'occasion de signaler dans de nombreuses statuettes en terre cuite qui proviennent de la Chaldée, de la Susiane, de la Phénicie et de Cypre[2]; c'est lui qui caractérise aussi une idole de plomb découverte à Troie, où elle est d'ailleurs unique en son genre (fig. 295). A cette attitude, on reconnaît déjà cette déesse de la nature et de la fécondité que les peuples de l'Asie Antérieure ont adorée sous divers noms, qu'ils ont appelée, suivant les lieux, Zarpanit ou Mylitta, Nana ou Ashtoret; mais ce qui paraît attester plus sûrement encore l'origine syrienne tout à la fois du temple et de l'idole, c'est le rôle que la colombe y joue; la colombe était la victime que l'on offrait de préférence à la divinité dont



294. — Plaquette d'or. Grandeur réelle. Schliemann, *Mycènes*, fig. 268.

1. *Histoire de l'Art*, t. III, fig. 58 et 199.
2. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 16, 298; t. III, fig. 281, 291, 321, 375, 379, 380, 550; t. V, fig. 209, 210.

les Grecs ont fait leur Aphrodite; elle nichait dans ses temples et s'abattait par volées dans ses parvis; serrée dans la main des fidèles qui montaient vers ses autels, elle était l'annonce du culte qu'ils lui rendaient, le symbole de sa puissance créatrice[1]. Il y a donc tout lieu de croire que nous avons là, dans cette figurine et dans cette réduction du temple, ou des objets importés par des marchands sémites, ou des copies de ces objets plus ou moins librement exécutées sur place, par des orfèvres mycéniens. Voici qui nous ferait pencher vers cette dernière hypothèse : dans l'entablement qui surmonte la baie principale du centre, au-dessus d'une architrave massive qui paraît formée de quatre à cinq poutres superposées, on aperçoit, formant frise sous une corniche saillante, une portion de l'ornement que nous avons mis à cette place dans nos restaurations du palais (pl. XI et XII), de cet ornement que nous avons comparé aux métopes et aux triglyphes de la frise dorique (fig. 230)[2]. Doit-on en conclure que ce motif a été emprunté par le décorateur de Tirynthe à des modèles que lui aurait fournis la Phénicie? Sans doute, ce n'est pas impossible; mais il faut avouer pourtant que nous n'avons rencontré nulle part chez les Phéniciens, ni dans les restes de leur architecture, ni dans leurs meubles et leurs bijoux, ce motif dont l'ornemaniste mycénien fait un si fréquent usage. On serait donc tenté de penser que, tout en s'inspirant d'un type exotique, l'artisan grec a mis ici sa marque, et, si l'on admet cette hypothèse, on ne peut s'empêcher de constater une certaine ressemblance entre cette façade et celle du palais de Tirynthe. En bas, un soubassement où sont indiquées des divisions qui semblent figurer les joints d'un appareil en pierres de taille; au-dessus, une construction dont toutes les parties visibles paraissent être en charpente. Encadrées dans de forts madriers,



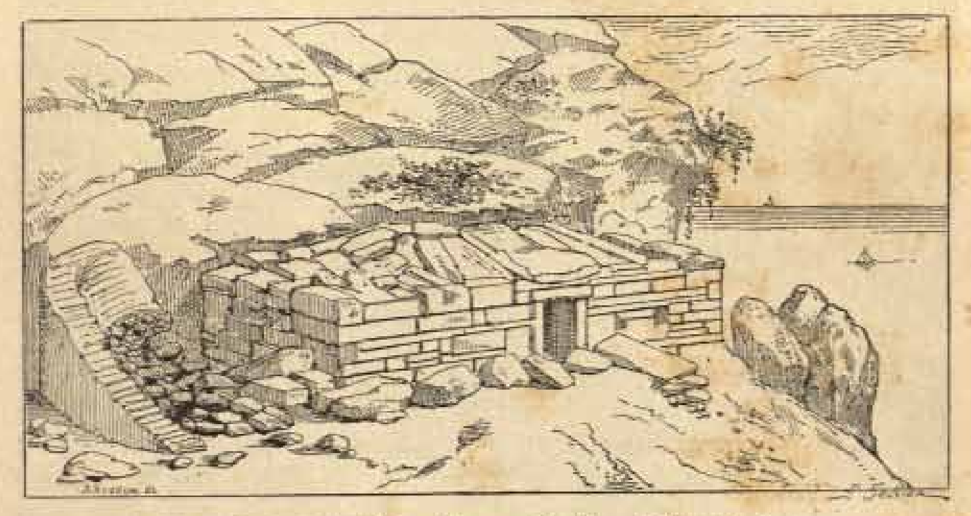
295. — Idole de plomb. Troie. Grandeur réelle, 0m,065. Schliemann, *Ilios*, fig. 233.

1. *Histoire de l'Art*, t. III, p. 69-70, p. 200, note 2; fig. 20, 142, 323, 349.
2. C'est ce que Schuchardt a été le premier à remarquer (*Schliemann's Ausgrabungen*, p. 233).

les portes sont, de part et d'autre, au nombre de trois. Quant à la surélévation très marquée qui, dans la plaquette d'or, correspond à la porte du milieu, elle ne peut guère représenter que le lanterneau dans les pans duquel étaient pratiquées les fenêtres qui éclairaient l'intérieur du bâtiment. L'ouvrier a même eu soin d'indiquer là, aux angles, les rebords saillants qui, autour des toits plats par lesquels se terminaient les édifices, servaient à maintenir le matelas de terre dont se composait la couverture. Les seules indications, dans tout ce frontispice, dont le sens ne soit pas facile à saisir, c'est celles que contient le champ des trois portes. Ces portes sont-elles censées ouvertes et les colonnes que l'on aperçoit sont-elles celles des nefs intérieures? La courbe qui enveloppe le pied des fûts figurerait-elle de grands bassins analogues au vase d'Amathonte, qui auraient été placés devant les portiques? Ou bien tout cela ne serait-il que l'image du décor appliqué sur les vantaux de la porte? Il est difficile de le dire; mais c'est là des détails secondaires qui, de quelque manière qu'on les interprète, ne modifient pas sensiblement le caractère général de l'édifice. Celui-ci, par ce qu'en montre le dessin du bijou, rappelle les bâtiments dont le plan se lit sur le sol dans les citadelles de Tirynthe et de Mycènes, ceux où l'on s'accorde à voir des habitations royales; si donc nous avions la certitude que cette amulette ait été façonnée, à Mycènes même, par un artiste qui aurait cherché à rendre de son mieux l'aspect de l'un des monuments de la ville qu'il habitait, nous affirmerions qu'il y avait dès lors des temples dans la Grèce mycénienne, et que la disposition de ces temples ne différait guère de celle des palais. La difficulté c'est que nous ne pouvons nous empêcher de conserver quelques doutes sur la provenance de l'objet en question. Nous y relevons certaines particularités qui semblent être comme la signature de l'ouvrier indigène; mais d'autres traits de cet ensemble reportent plutôt la pensée vers les cultes de la Syrie et vers les rites qui en faisaient l'originalité.

Dans ces conditions, l'historien ne peut que s'abstenir. Nulle part, ni à Troie, ni à Tirynthe, ni à Mycènes, ni ailleurs, il n'a trouvé trace de bâtiments auxquels des signes certains, la disposition du plan ou d'autres indices quelconques, l'autorisent à attribuer le caractère d'un temple ou d'une chapelle. Dans les poèmes homériques mêmes, qui appartiennent à une époque très postérieure, il est bien plus souvent question de bois sacrés et d'autels dressés à leur ombre que de temples; les temples proprement dits paraissent avoir encore été fort rares au temps des chanteurs épiques. On cite volontiers, comme les plus an-

ciens édifices destinés au culte qui existent sur le sol de la Grèce, les deux sanctuaires du mont Ocha en Eubée (fig. 296), et du Cynthe à Délos (fig. 297)[1]. Sans doute, adossés à la pente du mont, construits en un appareil où entrent de très grands matériaux et où des blocs arrachés tels quels au flanc du rocher se mêlent à la pierre de taille, ils présentent, l'un et l'autre, toutes les apparences d'une haute antiquité; on a même pu croire, sans invraisemblance, qu'il y avait, dans l'*Odyssée*, une allusion à la grotte sacrée du Cynthe[2]. Admît-on le bien fondé de cette conjecture, il ne serait pas prouvé que l'aménagement de cette grotte



296. — Le temple de l'Ocha. *Monumenti*, t. III, pl. XXXVII, fig. 1.

remonte jusqu'à l'époque mycénienne; il pourrait ne dater que du temps où commence l'essor du génie des Ioniens, alors que ceux-ci sont établis à la fois dans les Cyclades et sur la côte de l'Asie Mineure, entre les embouchures de l'Hermos et du Méandre. Quant au temple de l'Ocha, on a quelque peine à croire qu'un bâtiment de cette importance ait été édifié, tout près de la cime du mont, à 1400 mètres environ de hauteur, quand l'île n'était encore habitée que par des tribus clairsemées et à demi barbares, qui n'ont laissé aucun souvenir dans l'histoire.

1. Sur le sanctuaire du mont Ocha, voir la relation d'Urlichs (*Annali dell' Instituto*, 1842, p. 5-11) avec la planche qui l'accompagne (*Monumenti*, t. III, pl. XXXVII); Welcker, *Kleine Schriften*, t. III, p. 376, et *Rheinischer Museum N. F.*, t. X (1856), p. 611; J. Girard (*Mémoire sur l'île d'Eubée*, p. 708-714 et planche, dans les *Archives des missions scientifiques et littéraires*, t. II, 1851). Trois petits temples, qui sont comme des réductions du monument de l'Ocha et qui se trouvent dans le même district, près de *Stoura*, ont été décrits par Bursian (*Die Dryopische Bauweise in Bautrümmern Eubœas*, dans *Arch. Zeitung*, t. XIII, 1855, p. 129-142). Sur le sanctuaire de Délos, Lebègue, *Recherches sur Délos*, 8°, 1876.

2. *Odyssée*, XV, 404.

Une autre hypothèse se présente à l'esprit : cet ouvrage n'aurait-il pas été exécuté beaucoup plus tard, par les citoyens de la riche Karystos, qui était située au pied même de l'Ocha? D'après une tradition accréditée dans l'île, c'était sur le mont Ocha que Zeus s'était uni à Héra, que s'était accomplie cette *noce sainte* (ἱερὸς γάμος) qui a pour théâtre, dans un épisode célèbre de l'*Iliade*, le sommet de l'Ida[1]. Il devait y avoir un jour, dans le cœur de l'été, où, de tous les pays environnants, des côtes de l'Attique, toutes voisines, de tous les cantons méri-



297. — La grotte sacrée du Cynthe. Lebègue, *Recherches sur Délos*, pl. I.

dionaux de l'Eubée, on se donnait rendez-vous sur la montagne où les croyances locales plaçaient le lieu de la scène, pour y tenir, en l'honneur des augustes époux, une de ces assemblées, une de ces *panégyries* que les Grecs d'aujourd'hui célèbrent en mémoire de la Panaghia ou des saints de leur calendrier. On peut supposer qu'il vint un moment où, pour donner à cette fête plus d'éclat, la ville de Karystos décida de construire un temple sur le petit plateau qui sépare les deux roches terminales de l'Ocha, là où il n'y avait eu jusqu'alors aucun abri pour une statue, rien qu'un autel rustique formé de quelques blocs bruts ou de quelques mottes de gazon. Avec cette souplesse d'esprit dont témoigne partout l'art grec, l'architecte chargé de conduire cette entreprise aurait approprié son œuvre aux conditions très particulières

1. Étienne de Byzance, s. v. Κάρυστος.

de son programme. A quoi bon ici des portiques qui n'auraient pas été visibles à distance? On n'aperçoit le sanctuaire qu'à l'instant où l'on pénètre dans l'anfractuosité où il se cache. Des colonnes dressées sur cette crête battue des orages auraient d'ailleurs risqué de ne pas y tenir debout bien longtemps. Tout ornement un peu fin aurait été promptement rongé par la pluie et surtout par la neige, sous laquelle le temple reste enseveli chaque année pendant plusieurs mois. Ce qu'il fallait là, c'était un bâtiment qui ne donnât point prise au vent, qui eût la solidité du roc auquel il était adossé. Le constructeur a résolu le problème; la salle barlongue demeure intacte; les grandes dalles qui, superposées les unes aux autres, lui font un toit à quatre pentes n'ont pas fléchi sous le fardeau qu'ont fait peser sur elles tant de milliers d'hivers. Pourquoi ce temple ne daterait-il pas seulement du huitième ou du septième siècle, de l'époque où l'Eubée, enrichie par une agriculture et par une industrie florissante, envoyait le surplus de sa population porter la langue et les arts de la Grèce en Sicile, en Italie et dans la péninsule qui dut aux colonies fondées sous les auspices de Chalcis ce nom de Chalcidique qu'elle a gardé dans l'histoire? Je n'y vois rien d'impossible. Il n'y aurait qu'un moyen de sortir du domaine de la conjecture : ce serait d'étudier et de classer les débris de poterie qui doivent se trouver soit dans le sol de la caverne délienne, soit autour des fondations du temple; la question serait tranchée le jour où, dans l'un ou l'autre de ces sites, on aurait ramassé des tessons de vases mycéniens ou constaté que les plus anciens fragments recueillis n'appartiennent pas à cette période. Lorsque ont été faites les fouilles de Délos, on ne comprenait pas encore l'intérêt qui s'attache à cette recherche et l'importance décisive des résultats qu'elle permet d'atteindre; il n'a jamais été donné un coup de pioche sur le mont Ocha.

Existait-il, dans ces temps reculés, quelque chose qui répondît à ce que nous appelons le temple? Sans être en mesure de le nier, on serait enclin à en douter. La religion primitive, c'est celle qui naît et qui s'inspire du mystère de la mort. Pour cette religion, le temple, c'est la tombe, dans l'intérieur ou au-dessus de laquelle se célèbrent les rites du culte que la famille et la tribu rendent à leurs morts, culte qui, nous l'avons reconnu, tenait une grande place dans la vie et dans les préoccupations des sociétés dont nous travaillons ici à restituer l'histoire. Cette période initiale, où la religion a un caractère purement fétichiste, les clans achéens l'avaient probablement dépassée, alors que s'élevaient les murs des citadelles de Tirynthe et de Mycènes;

ils étaient sur le chemin du polythéisme; ils avaient déjà commencé à personnifier, sous des noms que nous ignorons et sous des traits que nous ne distinguons pas clairement, les forces de la nature; déjà s'ébauchaient dans leurs esprits ces types divins que nous connaissons par les poèmes homériques. Le témoignage des monuments confirme, à cet égard, les inductions que l'on tire de la connaissance des lois qui président au développement de la pensée religieuse; mais peut-être ces types n'avaient-ils pas encore pris assez de consistance pour que l'on ait dès lors senti le besoin d'assigner à chaque dieu ou du moins aux plus grands de ces dieux des demeures spéciales où ils seraient censés habiter comme des princes dans leurs palais; peut-être se contentait-on de leur offrir, en plein air, dans une enceinte sacrée, l'hommage de la prière et du sacrifice, de faire couler là le sang des victimes soit dans une de ces fosses maçonnées dont nous avons signalé la présence, à Mycènes, dans l'enclos funéraire de l'acropole ainsi que dans la cour d'une des maisons voisines (fig. 102, 103) et, à Tirynthe, dans la cour intérieure de la maison royale (fig. 81, 82), soit sur un de ces autels que l'on a cru reconnaître dans une peinture murale de Mycènes et, réduits aux dimensions d'une amulette, dans certaines pâtes de verre (cul-de-lampe du chapitre). On s'expliquerait ainsi qu'il n'ait pas été découvert de temples sur le site des châteaux mycéniens; c'est à l'âge suivant qu'aurait été réservé l'honneur de créer l'édifice que concouraient à ériger et à décorer architectes, sculpteurs et peintres, celui qui, sous la forme que lui donnèrent les grands artistes du cinquième siècle, devait être le chef-d'œuvre du génie plastique de la Grèce.



CHAPITRE VII

L'ARCHITECTURE CIVILE

§ 1. — LA FORTIFICATION ET LE CARACTÈRE GÉNÉRAL DES VILLES

La description générale que nous avons présentée de ce qui reste des monuments du premier âge de la Grèce a dû déjà donner au lecteur quelque idée des traits qui caractérisent la construction et la disposition des enceintes fortifiées où les anciens croyaient reconnaître la main d'ouvriers plus puissants que l'homme, des Cyclopes. Nous n'aurons donc plus qu'à insister ici sur certains détails qui justifient les restitutions que nous avons tentées de ces deux citadelles, Tirynthe (pl. VIII) et Mycènes (pl. IX et X). Dans ces planches, le tracé du mur est emprunté, avec une rigoureuse exactitude, aux plans qu'en ont donnés MM. Dœrpfeld pour Tirynthe et Steffen pour Mycènes. Notre tâche s'est bornée à rétablir la portion supérieure du mur, qui a partout disparu. La plus grande hauteur verticale qu'il atteigne, dans son état actuel, là où il est le mieux conservé, c'est à Tirynthe, 7m,50, autour de la citadelle inférieure, et à Mycènes, sur le front sud-ouest, près du point L, un peu plus de 13 mètres[1].

Un premier caractère de toutes ces forteresses, c'est qu'elles ne sont pas, comme les acropoles d'Amasia et de *Pichmich-Kalési* en Asie Mineure[2], comme celles de Polyrrhénie et de Phalasarna en Crète[3],

1. SCHLIEMANN, *Tirynthe*, p. 167. STEFFEN, d'après les cotes portées sur la planche II.

2. Sur la citadelle d'Amasia, G. PERROT et E. GUILLAUME, *Exploration archéologique de la Galatie*, p. 373-374 et pl. LXXI. Sur *Pichmich-Kalési*, *Histoire de l'art*, t. V, p. 159-167 et fig. 142, 143, 144.

3. Sur Polyrrhénie et Phalasarna, G. PERROT, *L'île de Crète, Souvenirs de voyage* (in-18, Hachette, 1870), p. 42-43 et 53-56.

posées au sommet de rochers verticaux, à une très grande hauteur au-dessus de la vallée.

Là les escarpements du roc rendent tout assaut impossible et laissent à l'ingénieur peu de chose à faire pour compléter l'œuvre de la nature; mais, d'autre part, les difficultés d'accès sont trop grandes, même en temps de paix, pour que les défenseurs de la place puissent avoir des relations commodes avec le bas pays. Ces citadelles sont des refuges imprenables ou des repaires de brigands; elles ne se prêtent pas à devenir le centre d'agglomérations nombreuses, la demeure de chefs qui vivent en rapports étroits avec une population d'artisans, de laboureurs ou de marins, groupés sous la protection de ses maîtres, dans des campagnes fertiles ou sur des plages abritées du vent. Au contraire, les acropoles de Troie, de Tirynthe et d'Athènes n'ont, au regard de la plaine, qu'une très faible élévation. Elles sont assez près de la mer pour que la tribu qui s'est préparé là un refuge ait ses bateaux sur une grève où viennent aborder les marchands étrangers. Elles sont assez loin du rivage pour que, de la crête du mur, la garnison puisse suivre les mouvements d'un ennemi qui aurait débarqué à l'improviste et marcher, en temps utile, à sa rencontre. Si alors les assaillants l'emportaient au premier choc, le flot de la mêlée venait battre le pied du rempart; mais c'était pour se briser contre cette épaisse et haute barrière; alors il arrivait souvent que les vaincus, lorsqu'ils s'étaient sentis en contact avec les défenseurs du château, massés sur la courtine d'où les pierres et les flèches pleuvaient sur l'agresseur, reconduisissent celui-ci, l'épée dans les reins, jusqu'aux navires qui l'avaient amené[1]. Ces alternatives de succès et de revers, alternatives dont la succession est provoquée par la résistance que le corps de place oppose à l'élan du vainqueur, on se les explique aisément, lorsqu'on cherche à se figurer quels ont pu être les incidents d'une bataille engagée autour de Tirynthe ou bien que, Troie étant supposée occuper le site d'*Hissarlik*, on suit dans les récits de l'*Iliade* les péripéties de la lutte qui, du premier combat à la mort d'Hector, se continue, avec des fortunes si diverses, entre la ville et les vaisseaux.

L'acropole de Mycènes a un caractère assez différent. Elle est éloignée de la mer, en droite ligne, de 15 kilomètres, et il y en a près

1. C'est ainsi que Patrocle, après avoir poursuivi les Troyens en déroute jusqu'aux portes de la ville, essaye trois fois, mais en vain, d'escalader la muraille (*Iliade*, XV, 702-703) et que les Grecs, sans plus avancer, combattent jusqu'au soir devant les Portes Scées (XVIII, 453).

de dix-neuf entre elle et Nauplie. Elle est serrée entre deux montagnes qui la couvrent ; ses murs ne se dressent pas d'un bond, en rase campagne, comme le font ceux de Tirynthe ; sur plusieurs des faces de l'ouvrage, ils couronnent les pentes plus ou moins abruptes de ravins profonds qui, se creusant au nord, au sud et au sud-ouest du roc où s'était établie la citadelle, ajoutent beaucoup à la force du château ; en face du *Zara*, entre le pied de la muraille et le lit du *Chavos*, il y a un escarpement presque vertical d'environ quarante mètres ; mais ces ravins n'auraient pas suffi, par eux-mêmes, à rendre toute attaque presque inutile, et ils n'empêchent pas les communications d'être très aisées entre les terres adjacentes et l'espèce de pic dont les contours portaient le rempart. Le massif n'était pas isolé. Il se rattachait, vers l'est, par une crête étroite, au col qui sépare l'*Haghios Ilias* du *Zara* ; à l'ouest, un isthme beaucoup plus large le mettait en rapport avec les croupes inclinées qui descendent vers le cours de l'Inachos. Là encore, c'était la puissance de l'enceinte bâtie qui faisait surtout la valeur de la position, valeur qu'avaient singulièrement accrue les ouvrages avancés que les princes de Mycènes avaient multipliés aux alentours de la forteresse où ils trônaient, à l'entrée des défilés par où l'on accédait à leur territoire et jusque sur la cime des monts qui le dominent.

Ce n'est pas l'histoire politique de la Grèce que nous étudions ici ; nous ne chercherons donc pas à montrer, après Steffen, quelle était l'importance stratégique du site de Mycènes, et comment, dans une campagne qui serait entreprise contre Argos en partant de Corinthe, la possession de cette place, assise au débouché des routes qui venaient du nord, assurait à l'envahisseur les mêmes avantages que celle de Décélie à qui menaçait l'Attique[1]. De même façon Tirynthe, si elle n'était l'alliée ou la sujette d'Argos, coupait cette ville de Nauplie, le seul port du golfe.

Argos, quand grandirent ses ambitions, ne pouvait donc, sans péril, laisser subsister tout près d'elle ces deux villes. Ce n'était pas assez pour elle de les contraindre à reconnaître sa suprématie ; pour assurer sa propre sécurité, elle devait les vider de leurs habitants. Le plus sûr aurait été d'en démolir les murailles ; mais on recula devant un effort qui, étant donnée la nature des matériaux, aurait coûté trop de fatigue et de temps. Peut-être aussi ces vieux remparts furent-ils protégés par les souvenirs qu'ils rappelaient à des imaginations très

1. Steffen, *Karten von Mykenai, Text*, p. 57.

occupées du passé de leur race et des mythes qui le leur représentaient sous des couleurs si vives. Tirynthe n'était-elle pas le berceau d'Hercule? Ne racontait-on pas que les murs de Mycènes avaient été bâtis par Persée, le dompteur de monstres, et n'était-ce pas là qu'avaient régné ces Atrides dont Argos, quand elle eut succédé à Mycènes, ne manqua certainement pas de s'approprier la gloire, pour s'en faire des titres au rôle qu'elle aspirait à jouer dans le Péloponèse, de même qu'Athènes, son alliée, se réclamait à pareille fin des exploits de Thésée et de ses victoires sur les Amazones?

On pouvait d'ailleurs obtenir le résultat voulu sans entreprendre de détruire à grands frais l'œuvre énorme des Cyclopes; il n'était même pas nécessaire d'y ouvrir de larges brèches. Pour que ces enceintes cessassent d'être un danger, il suffisait de les démanteler, c'est-à-dire, après en avoir abattu les lourdes portes, de dépouiller la courtine des parapets et des galeries qui la couronnent. Il était même presque inutile de prendre cette peine. Du jour où, ces places étant devenues désertes, il n'y aurait plus personne pour en entretenir les défenses, celles-ci ne dureraient pas longtemps; le travail de destruction que la flamme aurait commencé, les intempéries ne tarderaient pas à l'achever. Dans ces fortifications primitives, le mur de pierre, quelle qu'en fût la hauteur, portait toujours sur sa crête des ouvrages construits en briques crues et en bois, sans lesquels les assiégés, exposés aux traits de l'assaillant, n'auraient pu se maintenir sur la courtine. C'est ce que l'on aurait pu affirmer, ces abris n'eussent-ils pas laissé de traces; l'emploi des machines et l'invention de l'artillerie n'ont pas modifié, à cet égard, les conditions de la guerre de siège; mais, à Troie, ces carreaux d'argile ont été retrouvés en place sur plus d'un point; l'incendie les avait, par endroits, attaqués si fortement et, tout autour d'eux, les cendres et les charbons étaient semés en si grande abondance, que l'on devinait, en déterrant ces pans de mur, les charpentes rustiques et les clayonnages qui avaient jadis couvert de leur protection les soldats rangés sur le chemin de ronde ou sur les plates-formes des bastions où s'ouvraient les portes (fig. 41, 181)[1].

A Tirynthe aussi, où certaines portions de l'enceinte sont restées cachées, jusqu'aux fouilles de 1885, sous les débris des bâtiments contigus, M. Dœrpfeld a trouvé, au-dessus de ce qui subsistait de la partie supérieure du mur, « bien des fragments de briques à demi

1. *Histoire de l'art*, t. VI, p. 180-181, 191.

calcinées », et il a relevé, à l'angle interne du mur oriental, vis-à-vis du grand propylée (pl. II, en avant de RR), des bases de pierre, sur la face supérieure desquelles est ciselé un cercle dont le diamètre est en moyenne de $0^m,55$ (fig. 200). Ces indices lui ont suggéré l'idée qu'il y avait là, par places tout au moins, une galerie couverte. En dedans du mur qui, là où ont été faites ces observations, est large de $4^m,45$, des poteaux de bois, distants les uns des autres d'environ $2^m,15$, auraient reposé sur des dés de pierre; du côté extérieur, un mur de briques crues, percé de fenêtres pour les besoins de la défense, aurait fermé la loge. Construite à l'aplomb du grand mur de pierre, dont l'élévation en cet endroit est d'à peu près 5 mètres, cette cloison en aurait ainsi exhaussé d'autant la face verticale; elle aurait été percée de fenêtres pour les besoins de la défense; une toiture de bois et d'argile aurait été posée sur cet abri[1]. Il y avait là quelque chose d'analogue à la galerie qui régnait sur la crête du mur d'enceinte d'Athènes, tel qu'il fut restauré vers l'an 323 avant notre ère. D'après le devis des travaux, annexé au décret qui en ordonnait l'exécution, on a pu déterminer les caractères généraux de l'ouvrage et ses principales dispositions; on en a présenté une restitution qui ne laisse place au doute et à la discussion que pour des détails d'une importance secondaire[2].

A Mycènes, le cas était différent. Les édifices principaux étaient placés sur la tête du roc, à une assez grande distance de l'enceinte (fig. 89 et 90); ils n'étaient pas portés par elle et ne s'y appuyaient pas, comme à Tirynthe; ils n'ont pas pu projeter leurs débris sur la crête du rempart et la conserver en la cachant sous un lit de décombres. Cette crête est restée à découvert, et les pierres ou les briques qui la constituaient se sont détachées avec le temps et ont roulé sur les pentes plus ou moins raides que le mur domine presque partout; nulle part elle ne s'est maintenue intacte. On ne saurait donc s'étonner de ne pas trouver là soit ces traces de feu, soit ces bases de poteaux qui, à Tirynthe et à Troie, donnent de si clairs indices pour une restitution vraisemblable de ces couronnements du rempart. Ceux-ci ne pourront être restaurés à Mycènes que par analogie. Il n'y a aucune raison de douter qu'à Mycènes, comme à Troie et à Tirynthe, on ait dû se servir de la brique et du bois pour créer ces abris, là tout au moins où devait se porter le principal effort de l'attaque et de la défense.

1. SCHLIEMANN, *Tirynthe*, p. 175.

2. *C. I. Attic.*, vol. II, part. I, n. 167. A. CHOISY, *Études épigraphiques sur l'architecture grecque* (in-4, Paris, 1884); II. *Les murs d'Athènes d'après le devis de leur restauration* (une vignette et une planche).

Nous n'avons pas essayé d'évoquer l'image de la Pergame troyenne et d'en reconstruire l'ensemble. Les fouilles, qui se poursuivent en ce moment (juin 1893), ne sont pas assez avancées et n'ont pas assez nettement établi et distingué les états successifs par lesquels a passé la forteresse pour qu'il soit possible, dès maintenant, d'en présenter une restitution où n'entrent que des éléments dont la date relative soit sûrement fixée. De plus, l'aspect de ces murs de moellons, uniformément recouverts d'un crépi de boue, eût été singulièrement ingrat. Il en est autrement pour Tirynthe et Mycènes. Là l'enceinte est dégagée dans tout son périmètre, et la masse, à quelques lacunes près, s'en profile tout entière devant l'œil du spectateur. De plus, l'appareil, par la grandeur des matériaux qui le composent, traduit clairement la puissance de l'effort qui a créé ces redoutables citadelles. Nous avons donc essayé, dans nos planches VIII, IX et X, de relever et de restaurer les murs de ces forteresses, de les faire voir tels qu'ils devaient être quand, pourvus de toutes leurs défenses, ils se préparaient à soutenir un siège; pardessus la ligne dentelée des murailles, nous avons montré le faîte des demeures royales, spacieuses et richement décorées, que ces portes, que ces tours, que l'amoncellement de tous ces blocs soudés aux escarpements du rocher protégeaient efficacement contre les révoltes de sujets indociles et contre les attaques de tribus ennemies.

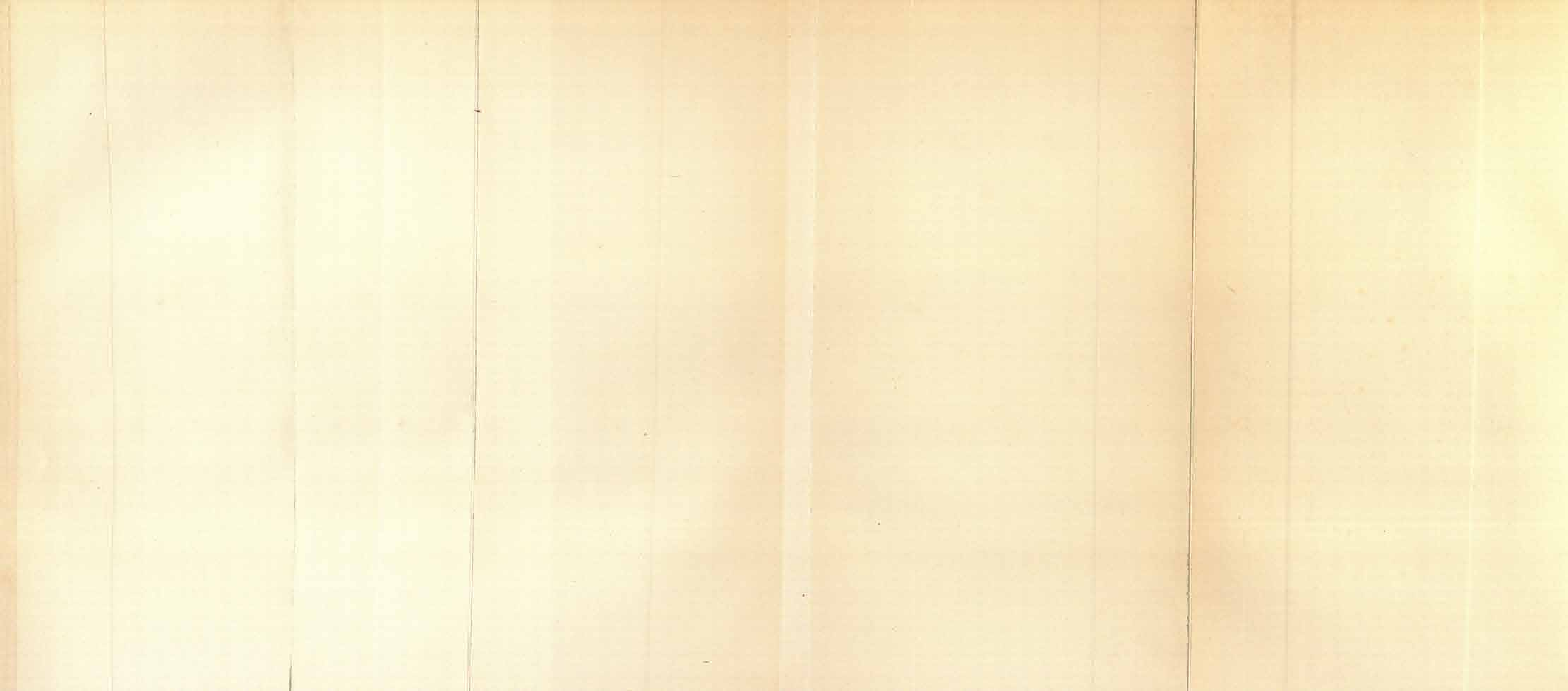
Dans les vues perspectives que nous donnons des deux acropoles ainsi restaurées, un crénelage continu règne tout le long de la crête des murs; on n'en saurait être surpris. L'usage du créneau remonte partout aux origines mêmes de la fortification. C'est la nature qui en fournit le prototype et qui en suggère l'idée. Le premier mouvement, tout instinctif, du combattant qui se sent visé, de loin, par la balle de la fronde ou par la flèche de l'arc n'est-il pas de *se défiler*, comme disent les artilleurs, derrière quelque abri, une motte de terre, un quartier de roc, un tronc d'arbre ou un faisceau de branches coupées, qui le couvre plus ou moins complètement, qui diminue pour lui les risques de blessure? Le créneau, ce n'est pas autre chose que cet abri de hasard, transporté sur la muraille. Il peut, là aussi, n'être parfois que mobile et provisoire, un fagot ou un sac de terre jetés sur le rempart au moment où s'apprête l'assaut; mais les agressions que l'on avait à repousser devant se renouveler souvent, il était plus simple de donner au créneau de la fixité, de le relier à la bâtisse. Ce résultat, il y avait plus d'un moyen de l'obtenir. Dans notre planche VIII, nous avons donné des exemples de deux des méthodes que l'on pouvait suivre. Sur quel-



TIRYNTHE

VUE GÉNÉRALE DE LA CITADELLE PRISE DU SUD EST

RESTAURATION PAR CH. CHIPIEZ

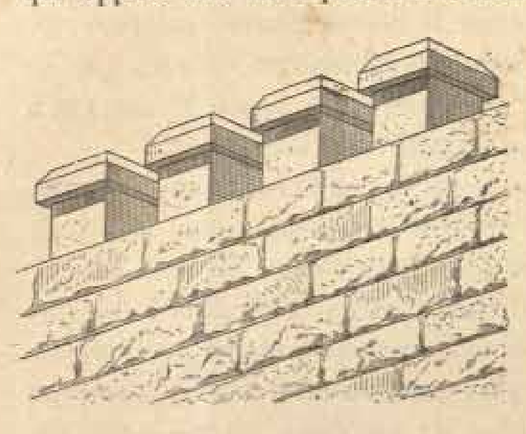


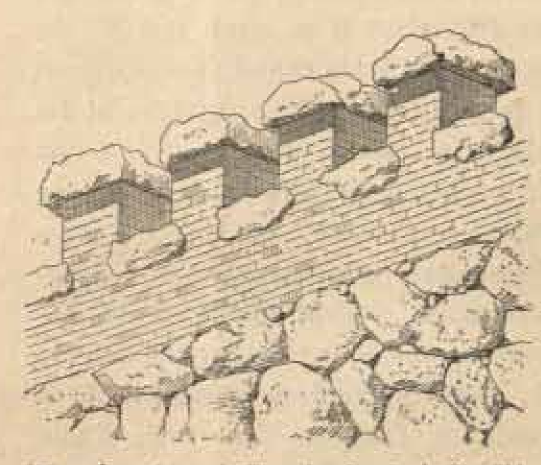
ques points, sur ces ressauts de l'enceinte qui jouent le rôle de tours, nous avons supposé le créneau formé d'une de ces grosses pierres dont est fait le mur, placée de manière à dépasser l'assise terminale; mais c'eût été un bien long travail que de distribuer ainsi des centaines de blocs sur toute la crête de la muraille, en les engageant par le pied dans la maçonnerie. Il y avait un procédé plus expéditif, c'était d'employer, comme à Troie, la brique à compléter le mur de pierre. Quelques carreaux d'argile, posés l'un sur l'autre, donnaient un créneau qui se montait très vite. C'est là le parti que nous avons pris à Mycènes et à Tirynthe, pour munir d'un parapet crénelé toute la courtine.

Il n'y a aucune raison de penser que le constructeur mycénien ne soit pas arrivé par lui-même à trouver ces dispositions; il y était provoqué par l'ensemble des conditions du milieu où son activité s'exerçait, et il n'avait, entre les matériaux qui s'offraient à lui, que l'embarras du choix. Si l'on inclinait pourtant à croire que certains types aperçus chez des peuples plus anciennement policés aient pu contribuer à lui faciliter la solution du problème, on ne serait pas embarrassé pour indiquer les modèles dont il se serait inspiré. Au temps de leurs migrations lointaines et de leurs courses aventureuses dans tout le bassin oriental de la Méditerranée, les Achéens et les tribus qui leur étaient apparentées ont touché plus d'une fois aux rivages de l'Égypte et de la Syrie, où l'élan de leurs bandes est venu mourir contre les murs des forteresses. Celles-ci, on le sait par les tableaux qui représentent les campagnes des Pharaons de la dix-huitième et de la dix-neuvième dynastie, étaient toutes crénelées [1]. Le créneau ne paraît pas avoir joué un moindre rôle, comme défense d'abord, puis comme ornement, dans les édifices phéniciens [2]; il en était de même, depuis des milliers d'années, dans toute l'Asie Antérieure. Si les bas-reliefs assyriens où sont figurés tant de sièges et d'assauts datent d'un âge moins reculé que les citadelles de l'Argolide, on sait que l'Assyrie n'a rien inventé. Dans son architecture militaire comme dans son architecture civile, elle n'a guère fait qu'appliquer les méthodes qu'elle avait héritées de la Chaldée, où le créneau avait commencé de très bonne heure à être d'un usage courant; nous avons dit avec quelle aisance et quelle rapidité le créneau se construit dans le mur de brique [3].

1. *Histoire de l'art*, t. I, fig. 286 et 287.
2. *Histoire de l'art*, t. III, p. 131-132, fig. 77 et 78.
3. *Histoire de l'art*, t. II, p. 253-268, fig. 104, 105, 106, 107.

Qu'il y ait eu ou non suggestion et imitation, les créneaux des enceintes mycéniennes ne devaient pas être tout à fait pareils à ceux des châteaux de l'Égypte et de l'Asie occidentale. La pluie est bien plus rare dans ces contrées qu'en Grèce, et d'ailleurs l'Égypte et la Chaldée possédaient, de temps immémorial, la brique cuite au four, qui oppose aux intempéries une bien autre résistance que la brique séchée au soleil. Il pleut souvent en Argolide. On a donc pu sentir là le besoin de protéger, au moyen d'une pierre plate superposée aux carreaux de terre, et le creux de l'embrasure et la tête du merlon. C'est dans cette pratique, imposée par le climat, que nous chercherions l'origine de la disposition très particulière que présentent certains créneaux de l'âge historique. Dans la figure 298, nous avons rapproché l'un de l'autre le créneau de Tirynthe, tel que nous le restaurons par hypothèse, et le créneau de Messène, dont les débris se retrouvent au pied des murs de cette belle enceinte, le chef-d'œuvre des ingénieurs grecs du quatrième siècle[1]. Sans ce précédent, on a peine à s'expliquer le chaperon qui surmonte à Messène chaque merlon. Le merlon, un dé de pierre, pouvait se passer de cette dalle de recouvrement, qui rétrécissait le jour de l'embrasure et qui devait gêner les combattants aux épaules. La difficulté disparaît au contraire dès que nous voyons là ce que nous avons appelé ailleurs une survivance, c'est-dire le maintien traditionnel d'une disposition qui avait eu jadis sa raison d'être et que l'on avait conservée alors qu'aucune nécessité ne la

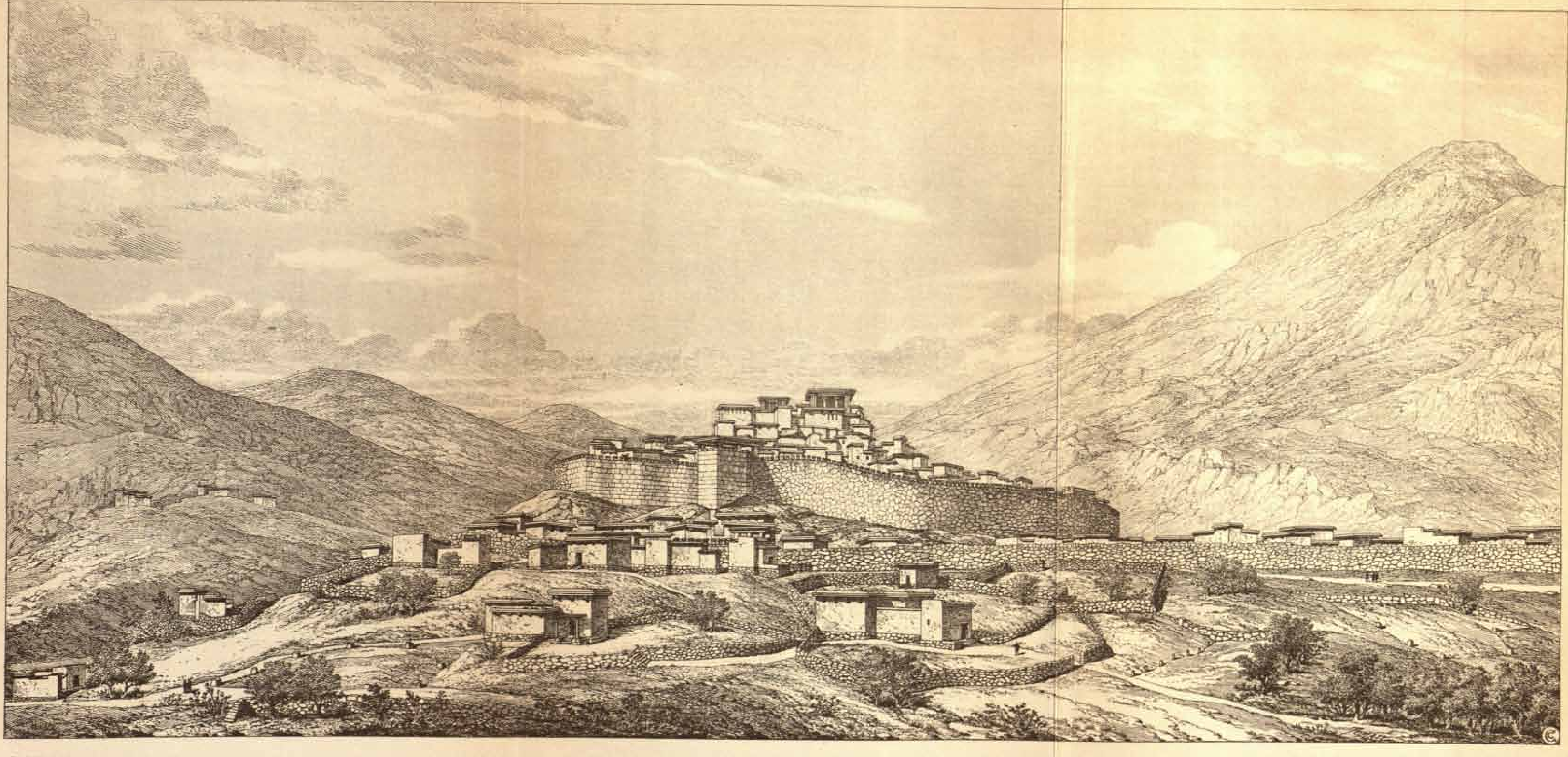




298. — Le créneau de Tirynthe. Dessin de Ch. Chipiez. — Le créneau de Messène. *Expédition de Morée*, t. I, pl. 39, fig. 6.

1. *Expédition de Morée*, t. I, p. 38.

HACHETTE ET Cie.

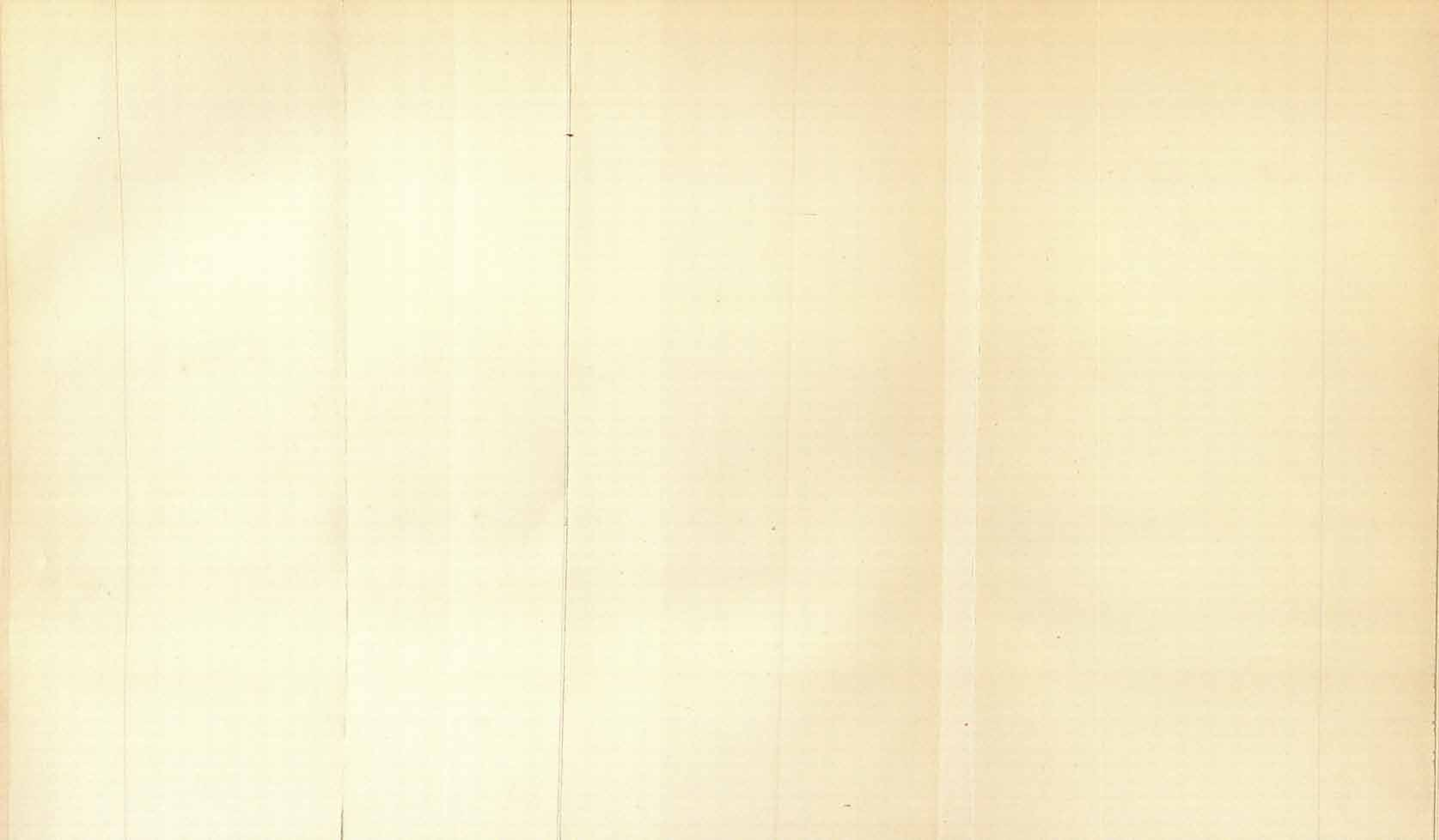


Ch. Chipiez, del.

MYCÈNES

VUE GÉNÉRALE PRISE DE L'OUEST

Restauration par Ch. Chipiez.



justifiait plus, parce que la main de l'ouvrier et l'œil du spectateur y étaient faits par une longue accoutumance.

Que ces créneaux fussent très rustiques et fort irréguliers, il importait peu. L'avantage, c'était qu'avec des mottes de terre et de gros cailloux, en quelques heures, aux premiers bruits d'attaque, on les montait sur la courtine, partout où la configuration du terrain n'empêchait pas l'ennemi de s'approcher du pied de la muraille. Là où, comme à Mycènes, sur le front méridional de l'enceinte, l'attaque était tenue à distance par la raideur des pentes, on se dispensait peut-être de créneler la crête du rempart; mais, en revanche, sur les points les plus menacés, par exemple dans le voisinage des portes, on n'eût pas été assez couvert par un simple parapet; il y avait là des plates-formes où les défenseurs de la place, massés par groupes, avaient besoin de se sentir mieux garantis que partout ailleurs contre les projectiles; c'est donc là surtout qu'aurait été marquée la place de ces abris en charpente qui, détruits par la flamme, ont, à Troie et à Tirynthe, calciné la brique et la pierre et semé la cendre tout à l'entour. Ces abris comportaient une grande variété de formes, dont nous avons cherché à donner une idée dans notre planche VIII. Par endroits, c'était dans des pans de maçonnerie, de planches ou de clayonnage que s'ouvraient les embrasures; mais la protection que ces réduits clos assuraient à la garnison ne pouvait pas ne point diminuer, par là même, l'effet utile de son tir. Quitte à s'exposer davantage, on devait donc, là où se livraient les luttes décisives, se contenter de larges toitures débordantes, portées sur des piliers d'angle. Piliers, toiture et merlons arrêtaient au passage plus d'un trait, et les combattants gardaient une bien autre liberté de mouvements pour faire face à l'attaque dans toutes les directions.

Au premier coup d'œil que l'on jette sur nos vues de Tirynthe et de Mycènes (pl. VIII, IX, X), on croit y reconnaître des tours; mais, à vrai dire, l'architecture militaire de cette époque ne connaît pas encore la tour proprement dite. Celle-ci, telle que nous l'offriront des forteresses qui relèvent d'un art plus avancé, a un caractère très nettement défini. C'est un ouvrage qui fait une saillie plus ou moins marquée sur la face externe et parfois sur la face interne du mur d'enceinte et qui s'y relie par ses côtés; mais il est creux à l'intérieur et il a ses installations indépendantes. Ce n'est pas ce que nous trouvons ici. L'enceinte offre des parties saillantes; mais le ressaut qu'elles dessinent en plan paraît, dans plus d'un cas, n'avoir été motivé

que par la nécessité de suivre le contour du roc, qui forme, par endroits, des sortes de promontoires. Ces saillants n'ont pas de fronts de longueur égale et ne sont pas séparés les uns des autres par des intervalles réguliers; enfin le massif qui les constitue est plein, comme celui du reste de la courtine. Quand le constructeur a voulu ménager des chambres dans l'épaisseur de la muraille, ce n'est pas là qu'il les a placées de préférence. Tout au plus y a-t-il des magasins ou des citernes dans les fondations d'un ouvrage rectangulaire qui, vers l'angle sud-ouest du château, déborde d'environ huit mètres la volée du mur (pl. II, A, A). C'est, sur tout le périmètre de l'enceinte, ce qui s'éloignerait le moins du type de ce que nous appelons la tour. Ce nom, on ne le donnera pas davantage à l'énorme bastion, largement arrondi, où s'ouvrait la poterne et où s'appuyait la suite des marches par lesquelles on accédait, du côté de l'occident, à l'esplanade du palais (pl. II, T). A Troie, dans les constructions que l'on attribue à la première période de la deuxième ville, on avait placé les portes fort en avant du front de l'enceinte, pour éviter d'avoir à donner une pente trop raide au long couloir par lequel on montait au château, et il y avait, au-dessus des épaisses murailles qui flanquaient ce corridor et du plafond qui le recouvrait, une large plate-forme; en plan et peut-être aussi en élévation, elle dépassait la courtine; elle permettait de surveiller et de battre les abords de la baie (pl. I, FL, FN). C'est ainsi qu'Homère nous montre Priam et les vieillards troyens « assis sur les Portes Scées », pour regarder ce qui se passe dans la plaine, et que, quelques vers plus loin, parlant d'Hélène qui vient les rejoindre, il dit qu'« elle marchait vers la tour[1] ». On ne saurait pourtant, sans abuser du sens des mots, qualifier de tour un bâtiment, quelle qu'en soit l'ampleur, qui n'est pas autre chose qu'une porte fortifiée, que l'enveloppe du passage percé en son milieu. Il y a au contraire, sur le pourtour de la ville brûlée, comme une première ébauche de la tour dans les massifs rectangulaires qui ressortent sur le front sud-est du rempart (pl. I, *ba*, *bc*, *bd*). La défense a dû en tirer parti pour tenir l'ennemi à distance et, comme nous dirions aujourd'hui, pour le prendre entre deux feux quand il avait atteint le pied du mur.

A Mycènes, ce qui ressemble le plus à une tour, c'est l'espèce d'éperon qui se projette en avant du rempart, sur la droite de qui va pour entrer dans la citadelle par la Porte aux lions (fig. 90, et pl. X).

1. *Iliade*, III, 149, 154.

Là les assises, disposées par lits horizontaux, sont mieux réglées que dans aucune autre partie de l'enceinte. Cet ouvrage doit avoir été construit en même temps que la porte monumentale dont il défend les abords. On devine une réfection, contemporaine de l'établissement du cercle de dalles, qui, en agrandissant l'enclos, aurait donné à tout ce quartier de la forteresse la forme qu'il devait garder jusqu'au jour de l'abandon final. Un éperon du même genre, mais d'une moindre saillie, protégeait la poterne du nord-est (fig. 90, B, et pl. X). Ces deux éperons se terminaient certainement, à leur sommet, par des terre-pleins qui servaient de places d'armes; nous les avons supposés couverts de toitures semblables à celles que nous avions posées sur les parties correspondantes du mur de Tirynthe. C'est là d'ailleurs les seuls saillants que présente l'enceinte de Mycènes; ici, sauf dans le voisinage des portes, on n'a fait aucun usage du flanquement, dont il semble que l'on ait, à Troie et à Tirynthe, tout au moins entrevu le principe. Ce serait une raison de croire que, malgré certaines apparences, le corps même de l'enceinte, à Mycènes, n'est pas sensiblement moins ancien qu'à Tirynthe. Ce qui trompe, ce qui a pu donner une impression différente, c'est que le rempart de Tirynthe, qui n'a jamais été remanié, appartient tout entier au premier système de l'appareil cyclopéen et que les matériaux y sont d'un plus fort échantillon; mais, quant à ce qui est de la dimension des blocs, s'ils sont, en moyenne, plus petits dans l'une des places, cela peut tenir à la distance plus ou moins grande qui séparait la carrière du lieu où les blocs étaient mis en œuvre. Les parties de la construction qui, à Mycènes, attirent surtout l'attention des visiteurs ont un aspect moins primitif que les murailles de Tirynthe; mais c'est que la citadelle de Mycènes a été élargie et réparée à plusieurs reprises. Dans nos planches IX et X, ces diversités de l'appareil ont été exactement figurées, d'après des photographies et d'après les indications que Steffen donne à ce sujet[1]. Elles sont trop marquées pour s'expliquer autrement que par des retouches successives. A ce titre, nous signalons surtout cet appareil polygonal, d'une exécution si serrée, que l'on voit se développer, sur une très large surface, dans la planche IX, à droite de l'éperon qui cache la Porte aux lions; ce même travail si particulier, on le retrouve, dans la planche X, non seulement sur ce point du rempart, mais aussi à l'extrémité opposée du front visible de l'enceinte, vers la pointe orientale du triangle qu'elle dessine.

Ce qui, malgré cette différence, rapproche encore Mycènes de Ti-

1. Steffen, *Karten*, *Text*, p. 21-22.

rynthe, c'est le fait que, dans l'une comme l'autre citadelle, nous voyons déjà appliquée une règle que l'ingénieur grec suivra jusqu'aux derniers jours de l'antiquité. Cette règle, c'est de donner aux abords de la porte, dans toute enceinte, une disposition telle, que l'assiégeant, lorsqu'il s'en approchait pour la battre, fût contraint de présenter, pendant un temps plus ou moins long, à la troupe qui garnissait la crête du mur, son flanc droit, celui du bras qui, ayant à manier l'arc ou le javelot, la lance ou l'épée, ne pouvait pas, par conséquent, couvrir le corps au moyen du bouclier. Force était donc d'offrir aux traits de la garnison ce *côté nu*, à Tirynthe, pendant que l'on gravissait la rampe en pente douce qui précède l'entrée principale, et, à Mycènes, sur un trajet d'environ quinze mètres, tandis qu'on longeait l'éperon qui précède la Porte aux lions. C'était là, pour la défense, un grand avantage; les difficultés et les dangers de l'attaque se trouvaient très augmentés par cette obligation que l'on imposait à l'assaillant d'engager la lutte dans des conditions défavorables.

A Troie, nous n'avons rien rencontré de pareil, même dans le dernier état de l'enceinte; on ne s'était pas encore avisé de jouer ce tour à l'ennemi, de le réduire à contourner ainsi, en s'exposant beaucoup, l'ouvrage dont il prétendait s'emparer. Voyez les portes de la troisième période (Pl. I, FM et FO); la rampe qui conduit à l'une d'elles est perpendiculaire à la ligne du rempart (FM); l'ennemi qui monte par ce chemin ne tombe sous le coup des projectiles qu'au moment même ou il aborde, de face, l'obstacle à franchir; il en est de même à l'autre porte (FO). De Troie à Tirynthe et à Mycènes, l'art de bâtir et de fortifier les places a donc fait des progrès sensibles. Les poternes étroites ou portes dérobées, cachées dans l'épaisseur du mur, se trouvent également dans les trois citadelles. Nous avons signalé celles de Troie et de Tirynthe (fig. 45 et 79). A Mycènes, ce rôle paraît avoir été joué par deux passages qui traversent le rempart, dans le réduit oriental du château (fig. 90, N, N).

A Troie, c'était surtout en doublant les clôtures que l'on avait cherché à rendre difficile l'entreprise de forcer les passages. L'agresseur rencontrait devant lui, successivement, deux portes. La première brisée, il se trouvait, dans la chambre intérieure du bâtiment, en face d'une seconde barrière, qui lui opposait une nouvelle résistance. Dans les citadelles de l'Argolide, des dispositions analogues témoignent du même calcul. Ainsi, à Tirynthe, la troupe qui aurait réussi, en escaladant la rampe (Pl. II, Δ Δ), à franchir l'étroit couloir percé dans le mur

HACHETTE ET Cie

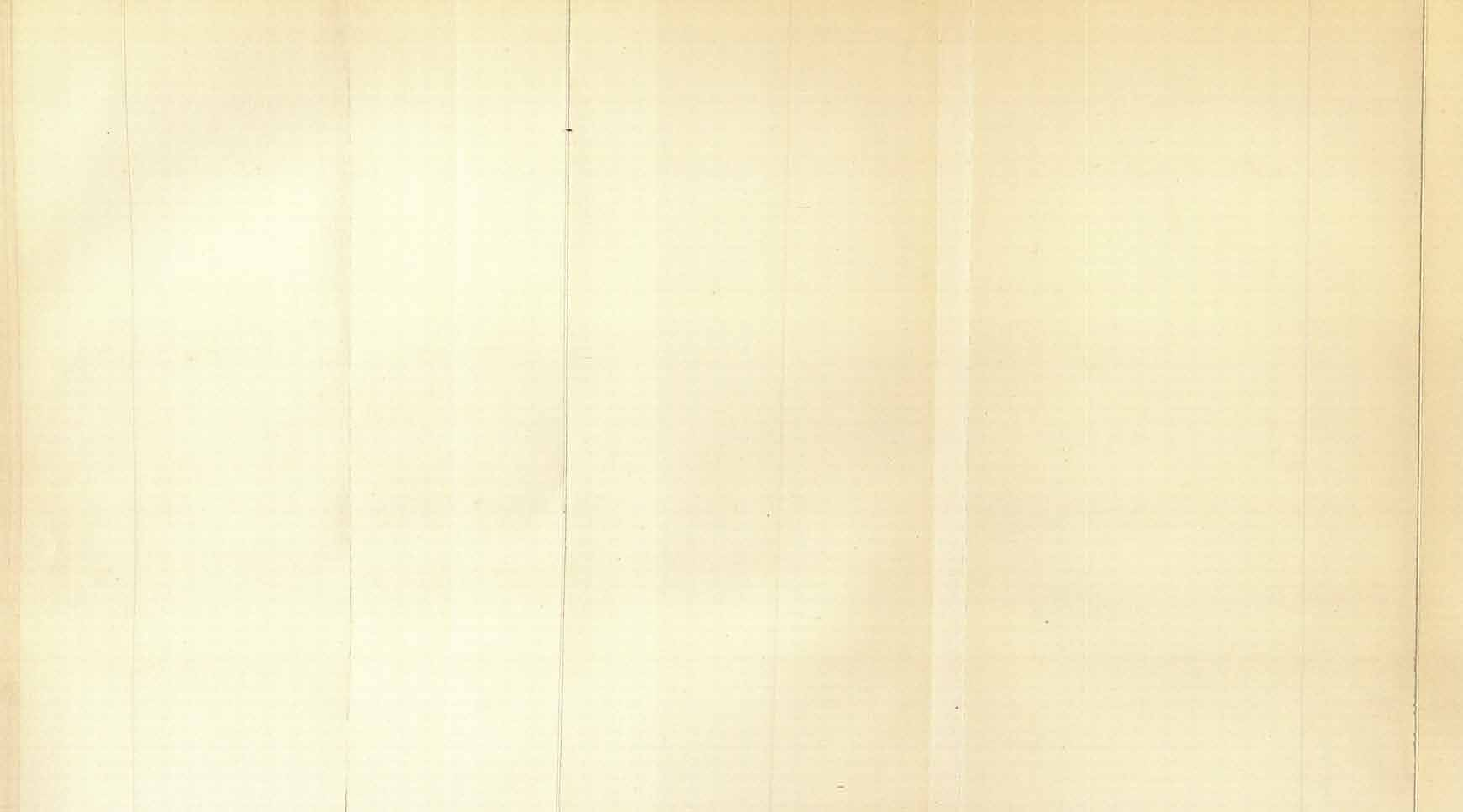


Ch. Chipiez, del.

MYCÈNES

VUE GÉNÉRALE PRISE DU NORD-OUEST

Restauration par Ch. Chipiez.



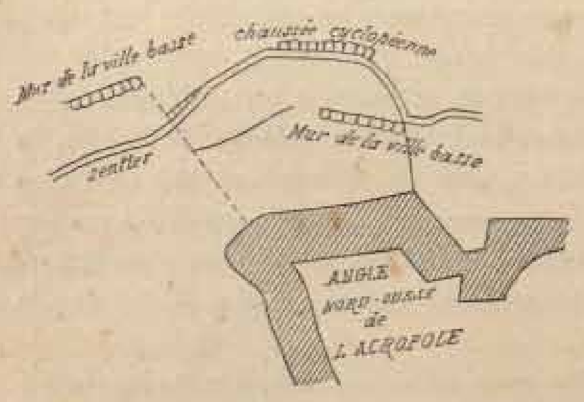
oriental, n'avait pas ville gagnée; il lui fallait poursuivre sa marche entre deux murs du haut desquels pleuvaient les pierres et les traits, pour venir se heurter à une porte épaisse (O), dont les vantaux, fortement reliés à la pierre des lourds jambages, risquaient de l'arrêter longtemps; il était comme pris dans le fond d'une nasse. A Mycènes, les dispositions, quoique à une échelle réduite, ont le même caractère. A $4^{m},50$ en arrière de la Porte aux lions, qui était fermée par un double vantail, il paraît y avoir eu une seconde porte, percée dans un mur d'ailleurs assez mince, dont il ne subsiste que les fondations. Ces obstacles surmontés, le terre-plein sur lequel on débouchait et que fermait, au sud, l'enclos funéraire était dominé, à droite, par la crête du mur d'enceinte, et, à gauche, par la banquette d'un mur cyclopéen qui soutenait, toute couverte de maisons pressées les unes contre les autres, la terrasse inférieure de la ville haute. Une troupe serrée dans cet espace restreint devait avoir bien de la peine à s'y développer, à y reformer ses rangs pour pousser plus loin son assaut. A la poterne du nord-est (B), un mur, parallèle à celui de l'enceinte et long d'environ trente mètres, avait servi à créer, derrière la porte, un étroit couloir où le vainqueur qui aurait obtenu, de ce côté, un premier avantage ne pourrait avancer que sous les projectiles des assiégés, postés sur la crête du double rempart.

Si l'entrée principale, à Mycènes, offre un arrangement plus simple qu'à Tirynthe, c'est peut-être parce qu'on la sentait déjà couverte par les bâtiments de la ville basse et par la muraille qui les enveloppait. Celle-ci a disparu, sur bien des points de son tracé probable; mais on croit en reconnaître l'une des extrémités, devant l'angle nord-ouest du château, dans deux fragments d'un mur qui, pour être beaucoup moins épais que celui de la citadelle, n'en est pas moins construit dans le même appareil cyclopéen (fig. 299)[1]. C'est là quelque part que cette enceinte extérieure serait venue se souder à l'enceinte intérieure, jonction que nous avons marquée, sur la droite, presque au premier plan, dans notre planche X, là où Steffen suppose qu'elle a dû s'opérer. Nous nous sommes également conformé à ses indications pour la courbe que nous avons fait décrire vers l'ouest au mur de ville; il passait à 70 mètres environ en avant de la Porte aux lions et formait ainsi, de ce côté, comme une première et déjà solide ligne de défense.

Dans cette même vue perspective, on aperçoit, devant le front nord de l'enceinte, les substructions de la chaussée qui conduisait de la

1. Steffen, *Text*, p. 35-36.

vallée du Céphise et de la ville basse à la source Perséia et au petit plateau qui s'étend entre les deux monts *Haghios Ilias* et *Zara*. Dans l'intérieur de la citadelle, les édifices qui couronnent le sommet du roc se montrent ici par leur face latérale; mais on distingue, et c'est une des raisons qui nous ont décidé à présenter ainsi l'acropole sous deux aspects différents, le puissant massif de maçonnerie cyclopéenne, déjà signalé par Steffen et même par de plus anciens voyageurs, qui a servi, de ce côté, à racheter la raideur de la pente et à constituer l'esplanade sur laquelle a été bâti le palais. Dans la vue prise de l'ouest (pl. IX), si la Porte aux lions, masquée par la saillie de l'éperon qui la protège, n'est pas visible, on voit au contraire, de face, les bâtiments du palais, qui dominent les maisons pressées sur ce versant. Des maisons, nous n'en avons mis, dans ces deux esquisses, que là où les relevés de Steffen et les fouilles postérieures en ont fait découvrir les substructions et les restes. C'est ainsi que, sur les pentes assez rapides qui descendent au ravin de *Kokoretza* (pl. X, premiers plans), elles sont très clairsemées, tandis que, sur les pentes plus douces qui s'étalent vers l'ouest, en face de la porte du château, et dans la direction du *Trésor d'Atrée*, nous les avons montrées en plus grand nombre, d'après les indices que fournit l'état du terrain (pl. IX). Autour d'elles, nous avons dressé ces enclos en pierres sèches que l'on rencontre encore, dans beaucoup de villages grecs, autour des habitations, et qui servent à tenir enfermé le troupeau, quand il n'est pas au pacage; les pierres qui jonchent partout là le terrain doivent être, pour une bonne part, des débris de ces petits murs. Ces demeures rustiques et ces enclos, nous aurions pu les multiplier encore davantage, si nous n'avions craint d'encombrer les premiers plans du tableau. Nous tenions à laisser voir, sur la droite, le mur d'enceinte de la ville basse, que nous avons reconstruit, dans la partie de son parcours où Steffen en a retrouvé les traces les plus certaines. Pour ce qui est au contraire de l'acropole, nous avons tenu à faire comprendre combien, entre la porte et le palais ainsi que



299. — L'angle nord-ouest de la citadelle. Plan. Steffen, *Text*, p. 36.

tout le long du mur méridional, les maisons, étagées sur les pentes, y étaient serrées les unes contre les autres. Avant que fût bien établie l'autorité des princes de Mycènes, les familles qui s'étaient attachées à la fortune de ces chefs avaient dû se tasser les unes contre les autres, dans cet étroit espace, pour jouir en toute assurance de la protection du formidable rempart. Dans la partie nord-est de la citadelle, on peut suivre une ruelle où se voient, à droite et à gauche, debout encore sur une hauteur d'un ou deux mètres, les murs antérieurs des maisons qui la bordaient jadis. Cette ruelle n'a que 1m,20 de large[1]. Sous le sol, un conduit est ménagé pour l'écoulement des eaux, qui, lorsqu'elles arrivaient au rempart, trouvaient à s'échapper par des carreaux ménagés à cet effet dans l'épaisseur de la muraille. On aurait été inondé, sans cette précaution, après les grands orages. La pente, dans l'intérieur de la citadelle, est partout plus ou moins raide ; sur certains points, c'était par des escaliers qu'on allait d'un groupe de maisons à un autre; trente-deux marches de pierre sont en place, à droite de la maison marquée E sur notre plan (fig. 90). Lorsque l'on vient d'étudier ce terrain, on a quelque peine à s'expliquer l'épithète εὐρυάγυια, *aux larges rues*, qu'Homère applique à Mycènes[2]. Pour la comprendre, il faut distinguer entre la ville basse et l'acropole. Dans celle-ci, on a cru retrouver la trace d'un chemin dont la largeur aurait été d'environ cinq mètres, et qui, passant au-dessus du mur par lequel est bordé, à l'est, l'enclos funéraire, serait arrivé, en décrivant une longue courbe, jusqu'au pied de l'escalier du palais[3]; il n'y a pourtant, sur le seuil de la Porte aux lions, aucun vestige de roues de char. Ce à quoi fait allusion l'épithète traditionnelle que l'*Iliade* a conservée, c'est plutôt les chaussées établies sur fondations cyclopéennes qui sillonnaient la ville basse et qui la mettaient en relation soit avec la plaine d'Argos, soit avec Cléones, Némée, Sicyone, Corinthe, Épidaure. L'une d'elles, mesurée par Steffen, a 3m,58 de large[4].

Afin que l'œil puisse percevoir les détails sur lesquels nous venons d'appeler l'attention, nous avons dû, pour les deux vues que nous présentions, supposer le dessinateur placé à une assez faible distance du château. Ce qui devait, dans la réalité, donner la plus juste et la plus vive impression de la richesse et de la puissance de Mycènes, mais ce

1. Tsoundas dans l'Ἐφημερίς, 1891, p. 24.
2. *Iliade*, IV, 53.
3. Tsoundas, Μυκῆναι καὶ μυκηναῖος πολιτισμός (8°, Athènes, 1893), p. 23.
4. Steffen, *Karten*, *Text*, p. 10.

que l'imagination seule peut se figurer, en s'aidant de la carte de Steffen, c'était la vue générale de la ville, telle qu'elle s'offrait au regard d'un spectateur qui la contemplait de la rive droite du Céphise, des pentes inférieures de l'*Aëtolithi*. Il embrassait de là tout cet ensemble dont nous n'avons pu montrer qu'une partie : les forts détachés qui, posés sur les sommets ou à l'issue des défilés, gardaient les abords de la vallée; puis, dans celle-ci, les chaussées, saillantes et solides comme des murs, qui, avec leurs ponts indestructibles jetés sur les torrents, montaient toutes vers la cité royale ; plus loin, au delà du fleuve, en plaine, des champs et des vergers, peut-être même, comme aujourd'hui, des bois d'oliviers ; plus loin encore, répandues à l'aise parmi les jardins, sur de larges terrasses, les maisons d'un vaste faubourg qui se prolongeait jusque vers le site du village actuel de *Charvati*, et celles, moins éparpillées, que renfermait l'enceinte extérieure ; enfin, tout au fond, entre les grandes croupes de monts alors couverts de forêts[1], les hauts pans droits des remparts crénelés de l'acropole, derrière cette ceinture de pierre, l'entassement pyramidal des habitations soudées au roc, et, sur la cime même du pic, la masse imposante des bâtiments du palais. Il n'est pas probable qu'il y eût, à cette époque, sur aucun point des terres que baigne la mer Égée, rien qui pût se comparer, pour le chiffre de la population agglomérée, pour l'ampleur des édifices et le développement de l'enceinte fortifiée, à la Mycènes des Atrides. L'Orchomène des Minyens avait peut-être, elle aussi, avec une certaine grandeur, quelque chose des mêmes traits ; mais il nous est difficile d'en évaluer l'importance d'après le seul témoignage de la tradition, et de nous faire une idée de l'aspect que présentait la ville, d'après un monument unique qui est en fort mauvais état.

A en croire ce que racontaient les Arcadiens, il y aurait lieu d'aller chercher dans cette contrée, sur les pentes méridionales du Mont Lycée, des restes de la période primitive qui seraient plus vieux que ceux mêmes de Mycènes et de Tirynthe : « Un peu plus haut, dit Pausanias, vous trouvez l'enceinte des ruines de Lycosura, qui ne renferme plus qu'un petit nombre d'habitants. De toutes les villes connues, soit sur le continent, soit dans les îles, Lycosura est la plus ancienne, c'est la première que le soleil ait vu construire, et c'est d'elle que les autres

1. On a une preuve indirecte de l'existence de ces forêts. Les dents de sanglier abondent dans les tombes, ce qui semble indiquer que toutes ces montagnes, aujourd'hui si nues, étaient autrefois très boisées. Le sanglier ne vit et ne pullule qu'à l'abri de couverts épais (Tsoundas, Μυκῆναι, p. 45).

hommes ont appris l'art de bâtir des villes[1]. » Malgré l'emphatique solennité de cette affirmation, ces ruines, quel qu'en puisse être l'âge vrai, ne donnent pas l'impression d'une très haute antiquité. Les pierres qui y composent le mur sont de moyenne dimension, en forme de parallélépipèdes à peu près réguliers. La face externe n'a reçu qu'une taille très sommaire; mais les lits d'assises ont une tendance marquée à l'horizontalité[2]. Ce n'est sans doute pas l'appareil dit *hellénique* des murs d'Éleuthères ou de Messène; mais on ne sent pas ici la rudesse et la puissance des ouvriers qui ont bâti les acropoles de l'Argolide. Celles-ci demeurent donc quelque chose d'unique en son genre, ce qui semblerait donner quelque vraisemblance au mythe d'après lequel ce serait la Lycie qui aurait prêté aux Perséides les maçons par lesquels ont été bâtis les murs de leurs forteresses. On devinerait, à l'originalité de ces constructions, avec quelle force et quelle continuité les influences orientales se sont fait sentir sur les plages hospitalières de ce golfe d'Argos qui regarde l'Asie Mineure; mais la difficulté, c'est qu'on ne trouve rien qui ressemble à Mycènes et à Tirynthe dans les pays où, au dire du mythe, on devrait en chercher les modèles. Cependant, s'il est des monuments qui paraissent presque à l'abri de l'injure des hommes et du temps, c'est bien des remparts comme ceux-ci, faits de matériaux qu'il est difficile d'ébranler et que l'on n'a d'ailleurs aucun profit à détacher de leur place. A supposer que les prototypes des enceintes que nous venons de décrire et de figurer aient jamais existé en Lycie, ils y seraient encore.

Quant à voir dans ces citadelles, comme on l'a aussi proposé, l'œuvre des Phéniciens, cette hypothèse ne prête pas à des objections moins sérieuses. Sans doute, les Phéniciens ont employé volontiers les grands matériaux[3]; mais on n'a rien découvert en Phénicie et les anciens n'y indiquent rien qui soit comparable à Tirynthe. On a

1. PAUSANIAS, VIII, XXXVIII, 1.

2. C'est DODWELL qui a vu et signalé le premier ces ruines (*Tour through Greece*, t. II, p. 395-396). Dans les *Views and descriptions of Cyclopian or Pelasgic remains in Greece and Italy* (in-fol., 1834), il donne (pl. I) une vue générale de l'acropole; mais cette vue est à une échelle trop réduite pour que l'on puisse juger de la taille des matériaux. Là et dans son récit de voyage, Dodwell compare cette enceinte à celle de Tirynthe; mais ce sont manières de parler vagues, comme on en rencontre tant chez ces premiers voyageurs; j'ai vu moi-même les ruines de Lycosura, et j'ai surtout été frappé de la différence. Les notes que j'avais prises sur les lieux s'accordent avec la description que donne de ces mêmes restes Bursian, autre témoin oculaire (*Geographie von Griechenland*, t. II, p. 237). L'*Expédition de Morée* (t. II, pl. 35) ne présente de cette citadelle que le plan.

3. *Histoire de l'art*, t. III, p. 104-110.

signalé une certaine ressemblance entre les chambres ménagées dans l'épaisseur des murailles de Tirynthe (fig. 76) et les réduits, citernes, magasins ou casemates pour le logement des soldats que renferme une partie conservée des murs de Carthage; mais c'est là, croyons-nous, une ressemblance tout accidentelle. Pour satisfaire un même besoin, on est, de part et d'autre, arrivé à des dispositions qui présentent, en plan, une réelle analogie[1]; mais, de l'une à l'autre enceinte, l'appareil est si différent qu'il n'y a pas lieu de supposer l'imitation d'un premier original commun. Enfin, ce qui surtout permet d'écarter cette conjecture, c'est ce que nous savons des habitudes des Phéniciens et de la nature des rapports qu'ils ont entretenus avec les tribus de la Grèce. Pour bâtir ces enceintes, il a fallu des milliers de bras, pliés, par une héréditaire obéissance, à exécuter, au prix d'un effort pénible et prolongé, les ordres d'un chef dont la volonté ne se discutait pas. Ces trafiquants syriens qu'Hérodote après Homère nous montre venant faire leurs déballages sur les grèves auraient-ils été en mesure d'entreprendre et d'achever de pareilles constructions, hors de chez eux, en face de tribus retranchées dans les montagnes qui dominent partout la plaine d'Argos? Si jamais ils ont voulu posséder, dans ces parages, un comptoir fortifié, c'est sur la pointe de Nauplie qu'ils ont dû en chercher la place, là où ils trouvaient, dans la plaine, au pied même du cap, un mouillage très sûr. Le rocher de Tirynthe est déjà trop loin du rivage pour que les maîtres de cette citadelle pussent, du haut de leurs remparts, protéger efficacement leurs barques échouées sur le sable. A plus forte raison Mycènes, qui n'a pas vue sur la mer, n'offre-t-elle aucun des traits auxquels on reconnaît les factoreries phéniciennes; c'est une ville de montagne, dont les chefs se sont surtout préoccupés d'établir leur suprématie sur la contrée qui séparait leur capitale du golfe de Corinthe, comme le prouve tout le réseau de ces routes que barraient des murs et des tours. D'ailleurs, à Tirynthe, le palais, dont les murs se confondent avec ceux de l'enceinte, porte partout, dans son plan et dans son décor, le cachet d'une civilisation que des caractères très particuliers distinguent des civilisations de l'Asie. Quant aux bâtiments et à l'enceinte même de Mycènes, tout cet ensemble, on le sent aux remaniements qu'il a subis et au progrès qui s'y marque, a été créé par un art local, qui a eu sa longue vie et son développement organique.

1. *Histoire de l'art*, t. III, fig. 47 et 251; t. VI, fig. 76.

Dira-t-on que, si les Phéniciens n'ont jamais été les maîtres de ces acropoles, ils peuvent avoir ménagé aux princes qui les bâtirent le concours de ces habiles maçons giblites dont Salomon s'assura les services, quand il commença de bâtir à Jérusalem le temple de Iahveh[1]? Mais nous n'avons aucune donnée historique ou même mythique qui autorise à supposer de si étroites relations entre les chefs achéens du Péloponèse et les rois syriens. Selon toute apparence, la Grèce mycénienne avait déjà réuni les éléments du style qui caractérise sa plastique avant que les barques sidoniennes se fussent accoutumées à fréquenter les golfes et les détroits de la péninsule hellénique. Pourquoi ne pas s'en tenir à une explication beaucoup plus simple? Le mode de construction que nous avons appelé cyclopéen, aucune race, aucun peuple même ne l'a inventé, ni n'en a eu le monopole; c'est ce que l'on peut appeler un phénomène humain. Partout, partout du moins où la roche, brèche, schiste ou calcaire, se laisse débiter aisément soit en dalles qui se superposent comme d'elles-mêmes, soit en gros blocs qui se contrebuttent les uns les autres, on a bâti des murs de cette sorte; y a-t-il lieu de s'étonner si ces murs, que l'on trouve en Italie aussi bien qu'en Grèce et dans plus d'un pays situé en dehors des limites du monde antique, ont pris, dans telle ou telle contrée, un caractère exceptionnel de grandeur et de puissance, soit en raison de la nature des matériaux, soit par l'effet du génie plus hardi des chefs de telle ou telle tribu? C'est ce qui est arrivé en Argolide; il paraît y avoir eu là des dynasties qui, servies par la configuration du terrain où elles entreprenaient d'asseoir leurs châteaux et par la qualité de la pierre qu'elles y trouvaient, disposant en même temps de plus d'hommes et de plus de ressources que leurs rivales, ont bâti, dans ce système et par des méthodes très simples, des remparts dont l'énormité a frappé de surprise des siècles pourtant plus cultivés et mieux outillés. Grâce à un ensemble de conditions particulièrement favorables, cette architecture primitive a produit ses chefs-d'œuvre en Argolide, comme plus tard ce sera Athènes qui aura la gloire de fournir les plus nobles exemplaires des créations de l'art classique; mais les fouilles ont montré déjà et demain peut-être, en dégageant des remparts et des palais qui avaient jusqu'à présent échappé aux recherches, elles achèveront de montrer que, pendant le cours de cette période, les autres cantons de la Grèce ont eu, eux aussi, leurs enceintes fortifiées et leurs demeures royales, qui ne différaient de celles que

1. *Histoire de l'art*, t. IV, p. 201.

nous avons prises pour types que par la hauteur et l'épaisseur moindres du mur ou par la moindre complication du plan et la richesse moindre du décor.

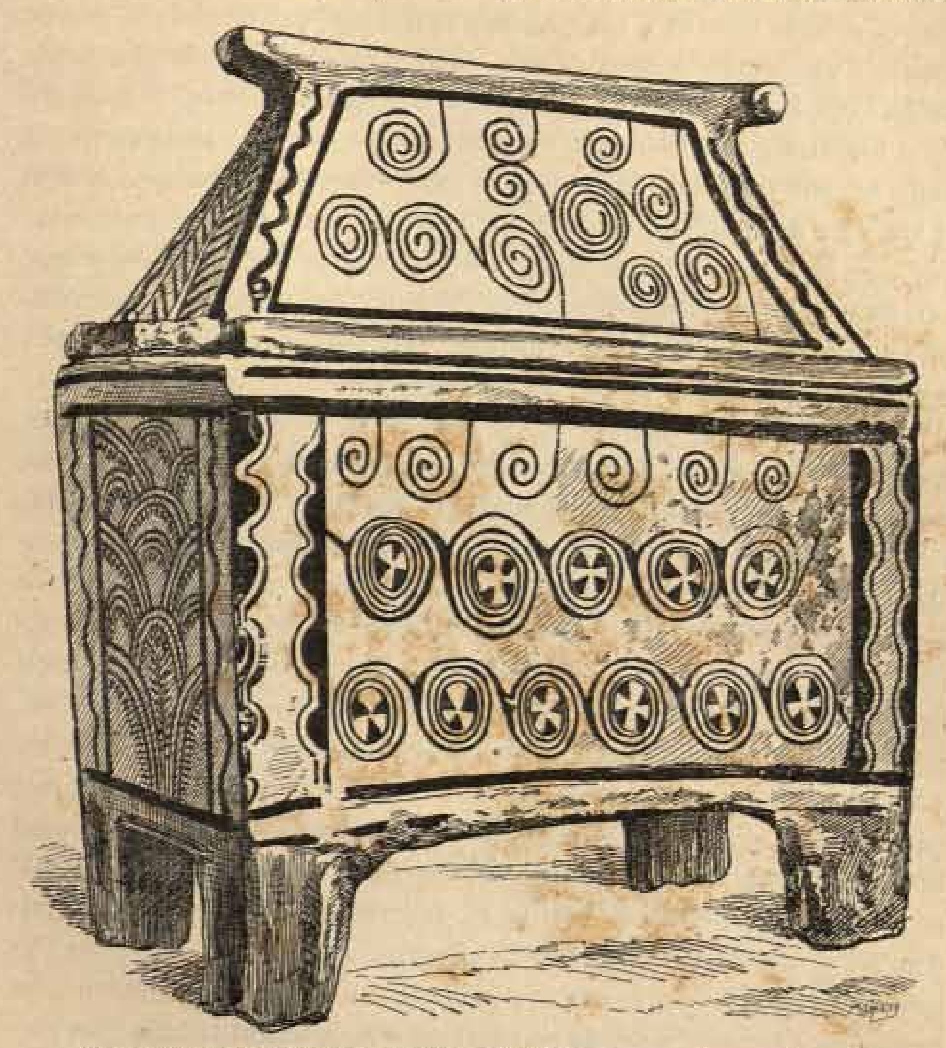
§ 2. — LA MAISON ET LE PALAIS

Les maisons qui meublent nos vues de Tirynthe et de Mycènes y sont, pour la plupart, figurées couvertes par des terrasses. Le parti que nous avons pris n'implique pas que la Grèce primitive ait ignoré l'usage du toit à double ou même à quadruple pente. Le toit à versants inclinés, c'est la couverture naturelle de la cabane à pans de clayonnage, de planches ou de madriers, qui se bâtit dans la montagne, là où le bois est abondant. Entre ces versants et les poutres qui forment le plafond de la chambre, il reste un espace vide qui est utilisé comme grenier, pour conserver le fourrage d'hiver, le bois de chauffage, les provisions de toute sorte. Ce type qui, développé par une industrie plus savante, est devenu le type du chalet suisse, est représenté dans tous les pays où se trouvent réunies les conditions qui lui permettent de naître; il n'y a donc aucune raison de douter que les habitants de certains cantons de la Grèce en aient fait le même usage que ceux de pays tels que la Phrygie du Sangarios et la Lycie, qui avaient à peu près le même climat que la Grèce, et qui mettaient les mêmes matériaux à la disposition du constructeur[1]; mais, si ces habitations rustiques ont disparu avec les bûcherons et les pâtres qui les avaient bâties, le souvenir s'en est conservé, en Grèce comme ailleurs, dans des monuments plus durables. C'est ainsi qu'à Spata et dans plusieurs des tombes rupestres de Mycènes, la forme du caveau est celle d'une maison pourvue d'un toit à deux versants[2]. Là, et aussi à Spata, point d'autre moulure qu'une raie creusée dans le tuf au sommet de la paroi, à l'intersection du plan vertical et du plan incliné; cette rainure n'existe que sur les deux côtés de la chambre que surmonte la pente du versant; elle rappelle l'angle que font, avec le mur, dans la cabane, les pièces obliques de la couverture. Cette cabane primitive, on en reconnaît une réduction dans un des ossuaires en terre cuite peinte qui ont été fournis par des tombes de la

1. Sur les cabanes en bois de la Phrygie, *Histoire de l'art*, t. V, p. 73, f. 43 et 44; sur les greniers de la Lycie, *ibidem*, p. 370-373 et fig. 256, 257, 259. Toutes les tombes phrygiennes voisines du Tombeau de Midas sont des copies exécutées en pierre de maisons recouvertes d'un toit à double pente (fig. 48, 58, 59, 60, 63, 67, 71, 126, etc.).

2. *Histoire de l'art*, t. VI, p. 370, fig. 126.

Crète[1] (fig. 300). Le toit, construit sur plan rectangulaire, a quatre versants que surmonte une forte poutre de faîtage, la μεσόδμη, comme l'appelle Homère[2]. Cette poutre fait, à chacune de ses extrémités, une forte saillie sur le toit, disposition qui se retrouve, bien plus marquée



300. — Ossuaire en terre cuite. Longueur, 0m,96; hauteur avec le couvercle, 0m,74.
Orsi, *Urne*, pl. I, fig. 2.

encore, dans une de ces cabanes phrygiennes qui nous ont donné asile, près de *Kumbet*[3]. L'imitation des détails de la construction n'est pas poussée ici aussi loin que dans ces urnes funéraires en argile qui ont été retrouvées en Italie, dans les nécropoles du Mont Albain et

1. G. Orsi, *Urne funebri cretesi*, p. 11-12 et 27-29. *Histoire de l'art*, t. VI, p. 452-453.
2. *Odyssée*, XIX, 37; XX, 356.
3. *Histoire de l'art*, t. V, fig. 44.

dans certains cimetières étrusques; il ne semble cependant pas que l'on puisse hésiter sur l'explication que comporte cette forme, dont un second exemplaire a été recueilli dans une tombe voisine[1]. Enfin, le type du temple duquel l'art grec a tiré un si beau parti n'est pas autre chose, si on le ramène à ses éléments essentiels, que celui de la cabane munie d'un comble à deux égouts, avec pignon sur chacun des petits côtés. C'est à ce même type qu'Homère fait allusion, quand il compare deux lutteurs qui se tiennent enlacés aux poutres qui, ajustées par la main adroite du charpentier, sur le faîte d'une haute maison, défient la violence du vent[2]. En revanche, la riche demeure de Circé se termine par une terrasse; c'est ce que prouve l'accident arrivé à Elpénor qui, pris de vin, a été, pour goûter la fraîcheur de l'air, sommeiller sur cette plate-forme; réveillé par le bruit que font ses compagnons, il oublie de prendre l'escalier, tombe du toit, et se tue[3].

Il est donc très possible qu'il y ait eu, à Tirynthe ou à Mycènes, autour de la citadelle, des cabanes à faîte triangulaire, habitées par des esclaves ou des paysans; mais nous ne pouvions faire entrer dans le champ de ces tableaux qu'un petit nombre de maisons, et nous avons cru devoir demander le modèle de ces fabriques au type d'habitation que les auteurs des fouilles faites sur l'emplacement des cités préhistoriques de l'Argolide ont deviné, dans les bâtiments dont ils remuaient les débris et dégageaient les fondations[4]. De nos jours, en Grèce, c'est, suivant les lieux, l'un ou l'autre de ces systèmes de toiture qui est employé de préférence. Dans les îles, on rencontre plutôt la terrasse; au contraire, sur le continent, ce que l'on trouve le plus souvent, c'est le toit à double versant; je l'ai vu, en 1890, se dresser au-dessus de maisons neuves, dans des villes et des villages où je me souvenais d'avoir, il y a trente ans, par de chaudes nuits d'été, dormi sur les terrasses. Si le toit à dos d'âne tend ainsi à devenir de plus en plus commun, c'est que, pour le couvrir, on a maintenant la tuile; les progrès de l'industrie et la facilité croissante des communications la mettent, presque partout, à la disposition des habitants de la Grèce. Cette ressource manquait au constructeur mycénien; il ne connaissait ni la

1. Orsi, *Urne funebri*, pl. I, fig. 3.

2. *Iliade*, XXIII, 710-713. Il est probable que le baraquement construit par les Myrmidons pour Achille devant Troie avait cette même forme (XXIV, 448-451). Il est en branches de pin et couvert de paquets de roseaux.

3. *Odyssée*, X, 550-560.

4. Dœrpfeld, dans *Tirynthe*, ch. V, D, IV. Tsoundas, Πρακτικά, 1886, p. 72-74. Ἐφημερίς, 1891, p. 7-10.

brique cuite, ni, à plus forte raison, la tuile, forme secondaire de la brique, qui exige déjà une main-d'œuvre plus savante; on n'a pas non plus trouvé, dans les décombres, ces plaques de schiste par l'emploi desquelles, dans certains pays, on a préludé à nos couvertures en ardoise. Des toits de paille ou de roseaux n'ont pu convenir à des édifices aussi complexes et aussi spacieux que les palais de Tirynthe et de Mycènes[1]. Pour un toit de ce genre, il faut une pente très accusée, qui fasse ruisseler rapidement l'eau le long des chaumes. Ce toit convient très bien à une maison isolée; mais on ne saurait en faire usage quand il s'agit d'un ensemble de constructions contiguës, qui tient beaucoup de place sur le terrain. Si l'édifice entier avait été recouvert d'un seul toit à double versant et fortement incliné, la hauteur du faîte de ce toit aurait été excessive. Si chaque portion de cet ensemble avait eu son toit particulier, les pentes des combles se seraient croisées en plus d'un point; l'égout des eaux d'un toit se serait déversé avec violence sur le bord d'un toit voisin et moins haut; il l'aurait bientôt ruiné. A supposer même que l'on eût évité cet inconvénient, de quelle matière se serait-on servi pour créer, à la rencontre de deux versants, des gouttières suffisamment étanches? Le système des terrasses n'offrait pas le même danger; sur leurs surfaces, qui n'ont qu'une inclinaison fort légère, les eaux glissent très doucement; on peut donc, avec quelque précaution, les conduire de la plus haute des terrasses sur les moins élevées, et les acheminer ainsi vers le sol, sans qu'elles aient fait dans ce parcours de trop grands dégâts.

Si l'on écarte, au moins pour les édifices importants, l'hypothèse des toits de chaume à pente raide, il ne reste que les toitures plates en argile. Tout toit d'argile doit être presque horizontal; autrement, il risquerait d'être entraîné par la première averse. Il a été trouvé, à Mycènes, dans l'intérieur de plusieurs des chambres du palais, de grandes plaques, d'une sorte de mortier grumeleux, où entrent de l'argile, des cailloux et de la chaux. Sur une des faces de ces plaques, on voit, ce que j'avais aussi observé à Hissarlik, des empreintes de tiges; ces gravats ont une épaisseur moyenne de six centimètres. Il est donc facile de se rendre compte du procédé suivant lequel était établie la terrasse; par-dessus les solives du plafond, on étendait, en les serrant très fortement, des paquets de roseaux : sur ceux-ci, on posait le mortier; peut-être même, dans des constructions moins

1. Πρακτικά, 1886, p. 73.

soignées que ne l'étaient les maisons des chefs, se contentait-on d'une argile gâchée avec de la paille. La terre qui formait la couche superficielle devait être pilonnée, et, comme on le fait aujourd'hui, après chaque saison pluvieuse, tassée au rouleau. Depuis des siècles, dans les districts où les maisons sont à toit plat, les villageois utilisent à cette fin les fûts des colonnes antiques.

Tout en mettant presque partout la terrasse, dont l'emploi paraît démontré tout au moins pour les édifices principaux, nous avons cherché à varier l'aspect des bâtiments. On aperçoit, dans la citadelle, des maisons qui ont un étage supérieur (pl. IX); il a été trouvé trace des escaliers par lesquels on accédait à ces pièces hautes[1]? Un petit nombre d'habitations, les plus importantes seulement, devaient posséder ces deux étages; la plupart des demeures appartenaient au type très simple dont plusieurs exemplaires ont été étudiés, au cours des fouilles de 1890[2]. Elles sont représentées aujourd'hui par des substructions en petit appareil cyclopéen qui n'offrent point d'ouverture sur aucune de leurs faces; limitées par des murs en moellons ou en briques crues que recouvrait probablement un crépi, la chambre ou les chambres qu'occupait la famille étaient situées à deux mètres environ au-dessus du sol; on y accédait par un escalier extérieur qui, comme dans les maisons modernes de ce même district, était souvent abrité par un auvent (fig. 117). Sous le plancher de ces pièces, il y avait des réduits obscurs, sorte de celliers, qui servaient de magasins; on y descendait, de l'intérieur, par une trappe et par quelques marches[3].

Ces maisons, maisons des gens de la dernière classe, ne comportaient qu'une ou deux chambres, qui devaient être souvent bâties en bois; on n'y a pas trouvé trace d'un décor quelconque. Le seul type qui soit intéressant, c'est l'autre, c'est celui où les pièces principales, sises au rez-de-chaussée, ont leurs dépendances groupées en arrière ou sur les côtés des appartements de réception. Ce type, on en a comme une première esquisse dans le principal édifice de la seconde forteresse troyenne (pl. I, A, fig. 48), et dans un autre bâtiment qui appartient à ce que nous avons appelé la troisième ville (fig. 59); il se retrouve, déjà plus compliqué, dans la maison que M. Tsoundas a déblayée à

1. *Histoire de l'art*, t. VI, p. 345, 351-352, fig. 114, 116.
2. *Histoire de l'art*, t. VI, p. 353.
3. Il devait en être de même au temps d'Homère; c'est le verbe καταβαίνειν qui est employé le plus souvent dans l'*Odyssée*, lorsque le poète représente un personnage qui s'introduit dans les pièces où se gardent les ustensiles et les provisions.

Mycènes, en 1886, contre le mur sud-ouest de l'acropole (fig. 90, E, fig. 114); mais où il a tout son développement, c'est dans les restes des deux édifices dont l'un remplissait toute l'aire de la citadelle supérieure à Tirynthe, tandis que l'autre, à Mycènes, couronnait la pointe du pic qu'enveloppaient les remparts de la forteresse. Ces édifices, personne n'en doute, ont servi de demeure aux chefs des tribus qui avaient leur centre politique et, en cas de guerre, leur refuge assuré à Tirynthe et à Mycènes; ils répondent à ce que, dans l'Orient turc et syrien, on nomme le *konak* ou le *séraï*. Dût-on trouver le terme un peu ambitieux, nous les appellerons des *palais;* la langue ne nous fournit pas d'autre mot qui désigne avec une précision suffisante le genre d'édifice sur lequel portent en ce moment nos recherches.

C'est par un examen attentif du plan qu'il convient de commencer le travail; le plan, là où, comme ici, il est nettement marqué sur le terrain, révèle maints traits de l'aspect que devaient présenter, en élévation, les bâtiments qu'il s'agit de restaurer. Pour arriver à nous faire une idée des dispositions par lesquelles se définit le palais de l'âge mycénien, nous avons cinq, ou, pour restreindre le champ de l'enquête, trois plans à considérer; l'édifice de la troisième ville, à *Hissarlik*, n'est point flanqué de bâtiments latéraux : ce pourrait avoir été un temple. Quant à la maison du bas de la citadelle, à Mycènes, ce n'est qu'une copie réduite de l'édifice voisin, plus ample et plus riche, qui se dressait au-dessus de toutes les constructions de l'acropole, porté par une terrasse, à laquelle on accédait par un escalier dont la largeur même annonçait l'importance de la demeure princière (fig. 301). Tous ces plans ont certains caractères communs. La place manquait dans ces étroites enceintes; le palais était donc englobé dans d'autres constructions qui l'enveloppaient de toutes parts. Au milieu et au-dessus de celles-ci, défendu par ses murailles épaisses et par les massifs vantaux de ses portes, il formait un enclos séparé; mais ce que contenait cet enclos, ce n'était pas un de ces vastes édifices, tels que saura les construire un art plus avancé, qui, malgré l'étendue de l'aire qu'ils occupent et la multiplicité des pièces qu'ils renferment, ont pourtant leur unité, une unité comparable à celle des amples périodes d'un Démosthène ou d'un Bossuet, dans lesquelles les idées secondaires se distribuent, chacune mise en son rang, autour de l'idée principale et se subordonnent à elle, sans que soit jamais rompu le lien qui maintient le faisceau. L'architecte ne savait pas encore rattacher intimement les unes aux autres les diverses parties de l'ensemble qu'il travaillait à créer; il n'en

faisait pas comme les membres d'un même corps. Ce qui constituait le palais, c'était un groupe de bâtiments qui étaient juxtaposés, mais qui ne se touchaient pas. Chaque pièce de quelque importance est séparée de sa voisine par une sorte de ruelle. A Troie (fig. 48) et à Mycènes (fig. 116), pas de murs mitoyens; il y en a quelques exemples à Tirynthe (pl. II), mais seulement pour des chambres accessoires; là aussi, autour de toutes les grandes salles règnent des couloirs qui les isolent. Il y a pourtant une différence : à Troie et à Mycènes, l'intervalle entre les bâtiments contigus, une simple solution de continuité, est trop étroit pour qu'un homme y passe; à Tirynthe, les corridors, certainement couverts, étaient assez larges pour que l'on y circulât à l'aise.

Une portion notable des bâtiments a été détruite à Troie par la profonde tranchée que Schliemann, dans ses premières fouilles, a si étourdiment poussée à travers toute l'épaisseur de la butte (pl. I), et, à Mycènes, d'un côté par des éboulements qui se sont produits sur l'âpre versant du sud, et, de l'autre, par le remblai sur lequel on a plus tard assis un temple dorique (fig. 116). C'est à Tirynthe seulement que le plan est vraiment complet : rien à restaurer, tout au plus a-t-on à rétablir quelques parties disparues de murailles dont la direction est donnée, avec toute certitude, par ce qui en subsiste encore (pl. II). Malgré ces lacunes, lorsque l'on compare entre eux ces trois plans, on trouve dans tous un trait qui met entre eux une ressemblance très marquée et qui en fait l'originalité. Partout, ce qui attire tout d'abord l'attention, c'est une salle dont les dimensions dépassent celles de toutes les autres pièces de l'édifice. La largeur de toutes ces salles est à peu près la même; elle n'est guère inférieure ni guère supérieure à dix mètres. Quant à la longueur, elle varie davantage : elle paraît atteindre vingt mètres à Troie, et elle n'est pas tout à fait de douze mètres à Tirynthe[1]. Même variation dans le rapport entre le grand et le petit côté du rectangle. A Troie, la pièce en question a une longueur double de sa largeur, tandis qu'à Tirynthe la différence entre ces deux dimensions, quoique sensible encore, est beaucoup moins marquée; à Mycènes, elle est si faible que la salle semble, à première vue, de forme carrée. Toutes ces salles sont précédées d'un vestibule, et ce vestibule, simple à Troie, est double à Tirynthe et à

1. Voici les dimensions exactes, dans œuvre, du *mégaron*, dans ces différents exemplaires du même type. A Troie (pl. I, A), 20 mètres sur 10 et (fig. 59) 11m,55 sur 9m,10. A Mycènes, 12m,92 sur 11m,50 (fig. 116). A Tirynthe, 11m,81 sur 9m,81.



301. — L'escalier du palais à Mycènes. D'après une photographie de Dœrpfeld.

Mycènes. Dans ces deux derniers édifices, il se décompose en un portique qui s'ouvre par devant sur la cour (αἴθουσα) et en une antichambre close et couverte, qui s'interpose entre le portique et la pièce principale (πρόδομος); celle-ci, dans l'un comme dans l'autre cas, ne communique pas directement avec le dehors. L'ensemble de ces dispositions laisse deviner quel rôle cette salle jouait dans la vie des habitants de la forteresse et à quels besoins elle répondait. Tout y était calculé pour qu'elle pût recevoir à la fois un grand nombre d'hôtes et que ceux-ci eussent toute facilité pour y entrer et pour en sortir rapidement. Les portes sont toutes très larges, et à Tirynthe il y en a trois entre le portique et le vestibule intérieur (fig. 83). L'affluence des visiteurs a été prévue et il a été pourvu à ce qu'elle ne devînt jamais un embarras. Le double abri qui précède la galerie se prêtait à accueillir les personnes à qui l'infériorité de leur rang et la nature de leurs fonctions ne permettaient pas de s'introduire sans permission dans la partie réservée de l'appartement; là les clients et les solliciteurs devaient attendre leur tour d'audience; là les serviteurs, quand leur présence n'était pas requise, devaient se tenir à portée de la voix. Le *mégaron* n'avait pas de porte; l'entrée n'en était fermée que par un rideau, qui devait d'ordinaire être tiré sur un des côtés.

Dans la salle que mettent ainsi à part ses dimensions et toute l'ordonnance de ses abords, on n'a pas eu de peine à reconnaître le *mégaron* des récits de l'épopée homérique, la pièce qui était la plus grande de toutes les pièces de la maison, ainsi que l'indique le nom qu'elle portait, nom qui est certainement dérivé du mot qui exprime l'idée de grandeur (*mégas*). C'est là que, chez les Phéaciens comme à Ithaque, les chefs des familles nobles, les *anactes*, se réunissaient pour passer leurs journées en conversations et en festins, pour goûter le plaisir, qui est resté toujours si cher à la race grecque, de causer, de discuter, d'écouter de beaux contes, des récits de voyages ou les chants des poètes. Nulle part mieux qu'à Tirynthe l'étude du plan ne révèle l'importance du *mégaron* [1]. Remarquez l'orientation de ces pièces; on paraît avoir évité de les ouvrir au nord. A Troie, le *mégaron* regarde le sud-est; à Tirynthe, il est tourné vers le sud, et à Mycènes vers l'ouest.

De quels matériaux étaient faits et par quels procédés étaient construits les bâtiments, c'est ce que l'on sait déjà par les indications très précises que nous avons données à ce sujet [2]. Nous avons étudié

1. *Histoire de l'art*, t. VI, p. 284-285.
2. *Histoire de l'art*, t. VI, ch. IV, § 1 et 2.

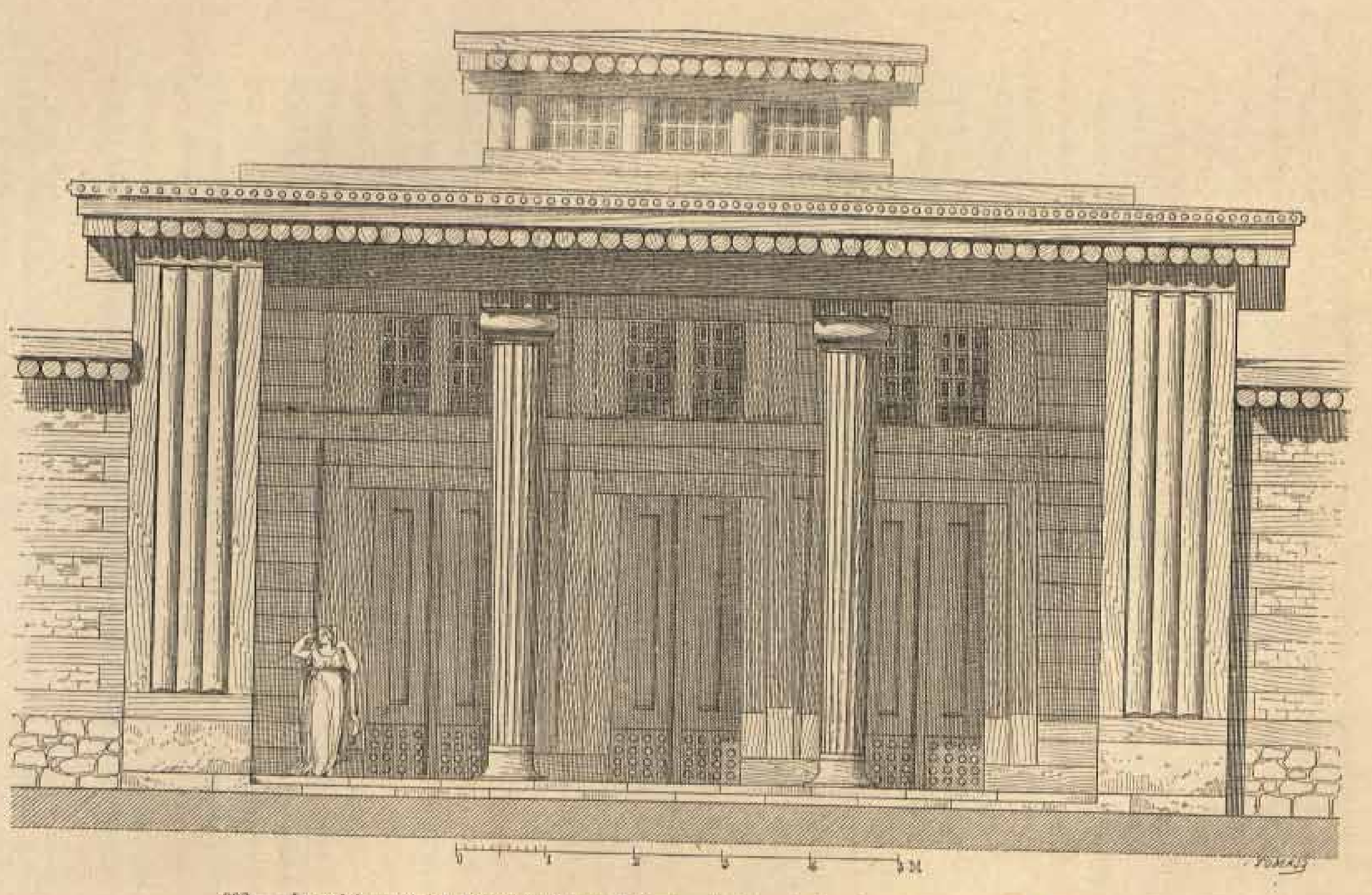
l'appareil, que caractérise l'emploi des moellons, des briques crues et des chaînages de bois. A Mycènes, cet appareil a pour revêtement, par endroits, des dalles qui alternent avec les poutres interposées (fig. 177), disposition qui devait demeurer apparente et qui fournissait des éléments que le décorateur pouvait utiliser. A Tirynthe au contraire, celui-ci n'avait guère à compter que sur la peinture pour habiller les parois de ses édifices. Plus grossier de façon que dans l'acropole voisine, le mur était partout caché sous l'enduit. Il en est de même des colonnes. Le rôle qu'elles jouent dans les ensembles que nous reconstruisons, nous n'avons pas à le justifier. A Mycènes comme à Tirynthe, nous en avons retrouvé les bases en place, des bases de pierre qui n'ont pu porter qu'une colonne de bois [1]. Ces colonnes disparues, nous en connaissons la dimension en plan et la position; nous savons quel galbe singulier l'architecte mycénien a toujours donné à ses fûts et de quels membres il a composé son chapiteau. Ces supports ainsi définis, nous avons dit comment ils formaient des portiques sur les côtés des cours ainsi que devant le *mégaron*, et comment, dans l'intérieur de celui-ci, ils servaient à soutenir le comble; on avait donc des salles hypostyles, de quelque manière qu'on restitue les toitures.

Comme la place des colonnes, celle des portes est donnée, avec toute certitude, par les relevés de M. Dœrpfeld (pl. II, fig. 116). Grâce aux blocs de pierre qui servaient de socles à des jambages de bois, on en mesure exactement la largeur. Partout, à l'entrée de ces grandes salles, on retrouve la disposition *in antis* et *prostyle* de Vitruve, celle que reproduisent beaucoup de temples grecs (fig. 84). C'est là un des caractères les mieux marqués du plan; il ne souffre pas d'exception [2].

Sans prétendre remonter aux origines de cette architecture, on peut admettre que le palais a passé par plusieurs états, et essayer, comme nous le ferons, de le montrer sous une première forme, déjà d'une belle ordonnance et assez richement décoré, mais plus simple cependant qu'il ne le sera en dernier lieu, quand l'art qui l'a créé disposera de toutes ses ressources, Par la figure 302, on jugera de l'aspect qu'il a pu présenter dans cette phase moyenne de son développement.

Nous commençons par redresser les colonnes sur leur base encore fixée au sol. A droite et à gauche de ces fûts, le mur du *mégaron* se terminait par une ante, dont le pied subsiste encore; nous savons donc quels intervalles séparaient les deux colonnes l'une de l'autre et cha-

1. *Histoire de l'art*, t. VI, ch. IV, § 3, *b*.
2. *Histoire de l'art*, t. VI, ch. IV, § 3, *a*.



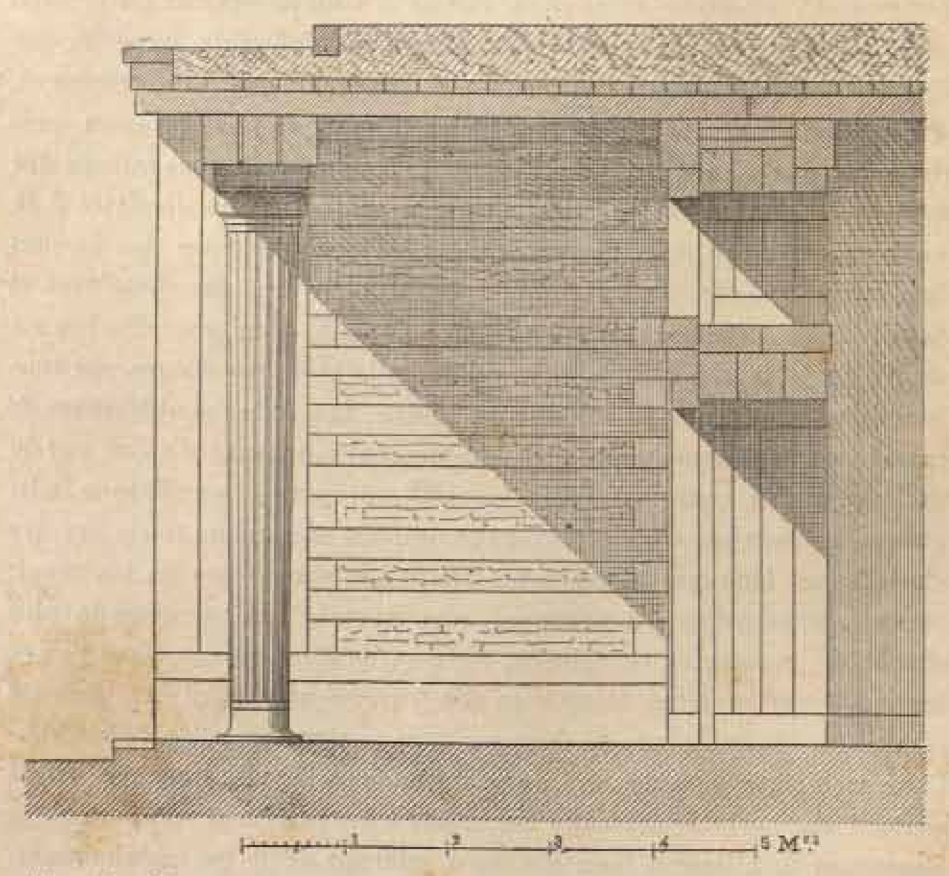
302. — Le palais mycénien. Première époque. Élévation de la façade du mégaron. Dessin de Ch. Chipiez.

cune d'elles de l'ante voisine (fig. 84). En dehors de ces antes, il y a, dans le même alignement, trace d'autres bâtiments. On est fondé à supposer que la partie de cette façade comprise entre les antes était plus élevée que les constructions latérales. Les pièces secondaires, destinées à des usages privés, ne pouvaient avoir la même hauteur que la partie publique de la maison, que ces salles d'apparat, faites pour les réceptions et pour la vie en commun. Il avait fallu d'ailleurs pourvoir à l'écoulement des eaux, et l'on n'avait pu obtenir un résultat utile qu'en plaçant les terrasses à des niveaux différents, en sorte que l'égout des plates-formes supérieures se déversât sur les inférieures et, d'étage en étage, atteignît le sol. La sveltesse que nous sommes conduits à donner à nos colonnes d'après l'idée que nous nous faisons des masses de l'édifice est en rapport avec la proportion du diamètre à la hauteur que nous avons observée dans les demi-colonnes des façades funéraires. Ici, comme à la tombe I, le fût a environ onze diamètres et demi. Cette colonne est d'ailleurs de bois, faite d'un tronc d'arbre ou de plusieurs troncs réunis, et la colonne de bois, par nature, est toujours plus mince que la colonne de pierre. Les antes sont formées de madriers qui pouvaient prendre directement leur point d'appui sur le socle de pierre, comme à Troie (fig. 189) ou, comme nous l'avons indiqué ici, le chercher dans une semelle de bois, elle-même reliée par des chevilles au bloc qui la supporte. Quant à la couverture du bâtiment, ce sera, nous avons dit pourquoi, une terrasse[1]. La manière la plus simple de construire ce comble, ce sera de faire reposer sur les colonnes et sur les têtes de mur qu'elle traverse une architrave, qui sera composée, en épaisseur, de deux ou trois poutres parallèles (fig. 303). Cette architrave dessine, aux deux bouts de la façade, une forte saillie portant une sorte de corniche qui rejetait les eaux à distance, qui les empêchait de glisser le long des murs latéraux et de les endommager. Comme tout plafond, celui que soutient cette triple architrave est constitué par des solives. Celles-ci étaient des rondins jointifs, semblables à ceux qui remplissaient la même fonction dans l'architecture lycienne[2]; c'est ce que nous apprennent le bas-relief de la Porte aux lions (pl. XIV) et le décor d'une des tombes de Mycènes (fig. 290). Les deux madriers à section rectangulaire qui font retour d'angle sur les côtés encadrent ces solives et les empêchent de se déplacer; les extrémités des rondins

1. Middleton, dans son essai de restauration, nous paraît s'être trompé en donnant au mégaron un toit à double versant (*Journal of hellenic studies*, t. VII, p. 165, fig. 4).
2. *Histoire de l'art*, t. V, fig. 250, 261, 264, 266.

se présentent donc au-dessus et en avant de la solive, comme une série continue de disques qui se touchent par leurs bords. Sur ces rondins est posé un second plancher dont les éléments se croisent avec les solives (fig. 304). Enfin l'entablement se termine par une sablière qui, protégée par un mince recouvrement de métal, retient les terres de la toiture.

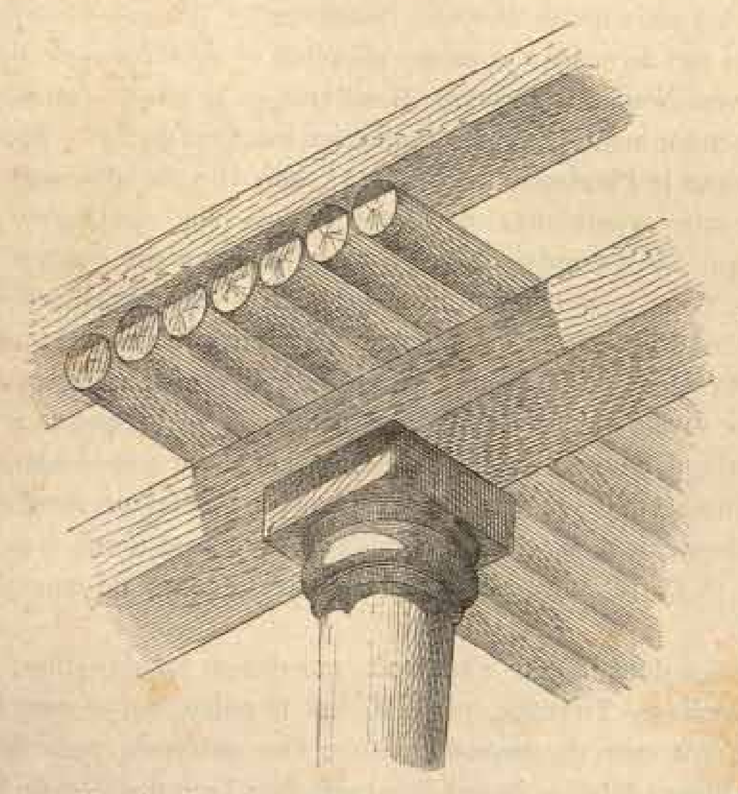
Dans ce type, la décoration reste d'une grande simplicité. Le bas



303. — Le palais mycénien. Première époque. Coupe longitudinale partielle sur le vestibule. Dessin de Ch. Chipiez.

seul des colonnes est recouvert d'une enveloppe de bronze, qui sert à le défendre contre l'usure des frottements et contre des chocs éventuels. Au-dessus, des cannelures, creusées à la gouge dans le bois et pareilles à celles de la tombe II (fig. 201). Le chapiteau est celui de toutes les colonnes mycéniennes. La partie médiane de l'ante est formée de pièces arrondies qui donnent un motif d'ornementation et dont la courbure permet de mieux dissimuler les joints; entre des surfaces planes et jointives, il n'aurait pas manqué de se produire des écarte-

ments, par l'effet des variations de la température. Puisque le charpentier employait les rondins couchés dans le sens horizontal, pourquoi n'en aurait-il pas fait aussi usage en les disposant dans le plan vertical? Aux portes nous avons donné l'inclinaison que présentent, dans cette architecture, toutes les portes de pierre[1]. Ces portes ont reçu des chambranles constitués par des bandes de bois en retraite les unes sur les autres, arrangement que nous avions déjà rencontré en Lycie et dont



304. — Le palais Mycénien. Première époque. Disposition de la charpente. Dessin de Ch. Chipiez.

nous trouvions d'ailleurs le modèle dans les façades des tombes à coupole de Mycènes (pl. IV, V, VI, fig. 201). Au-dessus de ces portes, nous avons mis des fenêtres à grillage de bois; sans ces baies, quand les portes auraient été fermées, une obscurité complète aurait régné dans le vestibule intérieur ou *prodomos*. Quant à la grande salle, il est possible que, dans les plus anciens bâtiments, elle n'ait été éclairée que par un trou, de forme carrée, ménagé dans le milieu de la couverture; mais la pluie, entrant à flots par cette percée, éteignait la flamme du foyer et dégradait le sol de l'appartement. Dès que l'art de la charpente eut

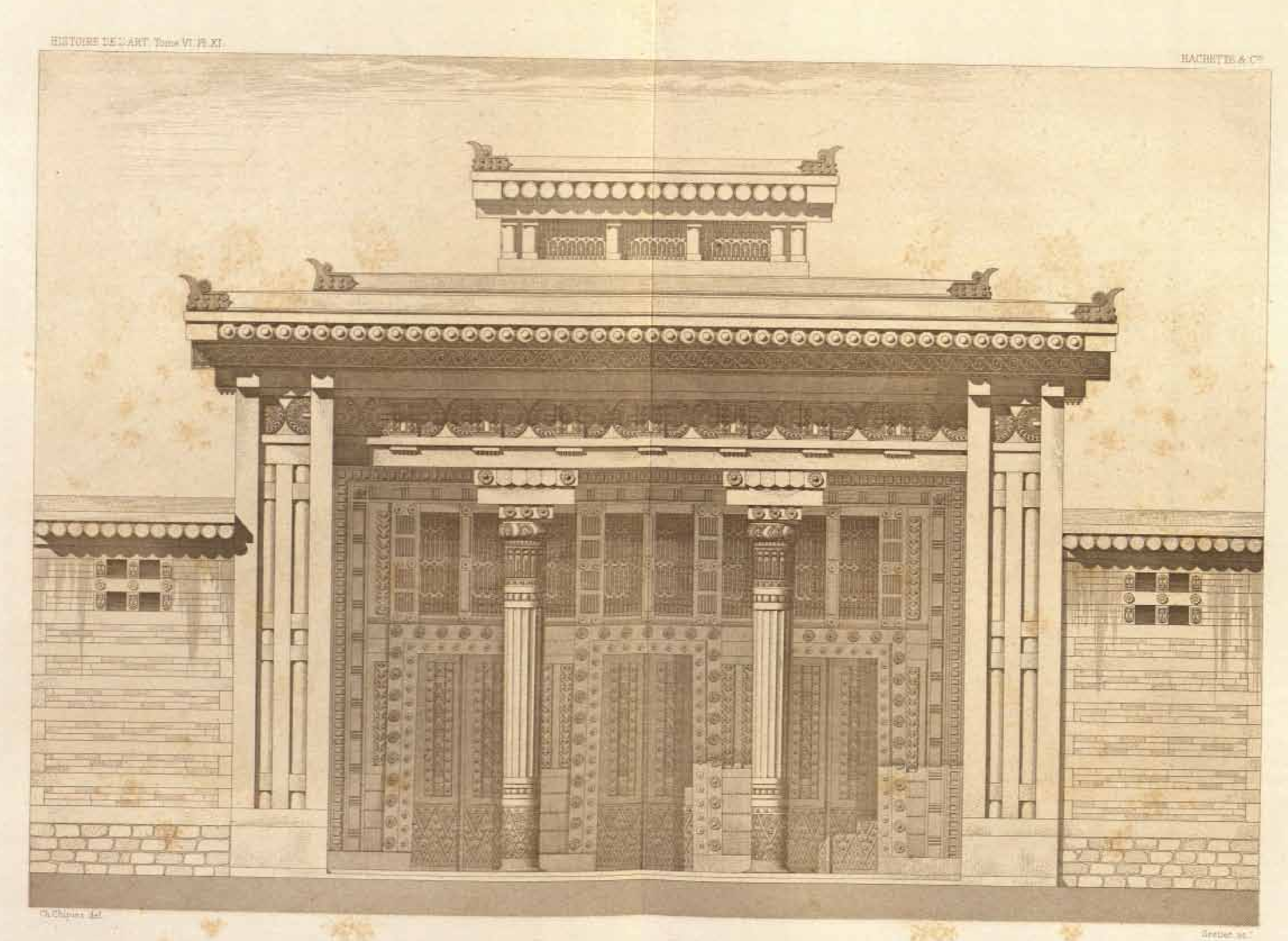
1. *Histoire de l'art*, t. VI, ch. IV, § 3, *a*.

fait quelques progrès, on dut chercher le moyen d'obvier à ces inconvénients, et l'on y réussit en dressant, au-dessus de la terrasse, vers le centre de la pièce, un lanterneau dont les quatre pans étaient munis d'ouvertures par où entrait la lumière et sortait la fumée. Ce qui, dans l'édifice de transition que nous décrivons, trahit encore, chez le constructeur, quelques restes d'inexpérience, c'est le peu d'épaisseur de son plafond; celui-ci, tel que nous l'avons établi, risquait de n'opposer au passage des eaux qu'un obstacle insuffisant. C'est une *corniche architravée* qui sert de cadre à ce mince plancher et au matelas de terre qui le recouvre. Nous retrouverons, il est vrai, ce genre de corniche dans de petits monuments, dans les tombeaux ioniques de l'Asie Mineure et jusque dans le Pandrosion d'Athènes; mais il a certainement existé, dès l'époque mycénienne, des entablements plus compliqués et plus riches, qui correspondaient à des couvertures mieux établies et plus épaisses. C'est ce que démontrent les façades funéraires; celles-ci paraissent reproduire, en les adaptant à un autre thème, les traits principaux du décor de la façade des palais. Il y a donc eu un type de résidence royale qui fait en quelque sorte suite à celui que nous venons d'étudier, qui, par son mode de construction et par son ornementation, relève d'un art déjà plus avancé. C'est ce type postérieur, dernier terme du développement de cette architecture, que nous avons tenté de retrouver et de rétablir dans l'élévation et la coupe de nos planches XI et XII.

L'édifice dont le faîte s'aperçoit, par-dessus les murailles, dans la vue générale de Tirynthe (pl. VIII), est le palais du premier type; ce serait plutôt celui du second type que l'on entrevoit, mais de loin et sans qu'aucun détail se laisse discerner, dans l'une des vues de Mycènes (pl. IX). Ce second type, nous avons maintenant à le définir. Pas plus d'ailleurs dans cette seconde restitution que dans la première, nous n'entreprendrons pas de rétablir les pièces secondaires qui accompagnaient et qui entouraient la grande salle; plus petites et plus basses, elles n'avaient pas un caractère monumental; enfin de Tirynthe à Mycènes, elles variaient en nombre et la distribution n'en était pas pareille, l'aire que couvrait la maison royale n'ayant, dans les deux châteaux, ni même forme ni même étendue. Suivant l'exemple de l'architecte qui a bâti ces édifices, c'est sur le *mégaron* que nous ferons porter tout l'effort de notre restauration.

Ce nouveau palais, le palais de la deuxième époque, est bâti sur le même plan que celui du premier type. Nous supposons que le construc-

HACHETTE & Cie

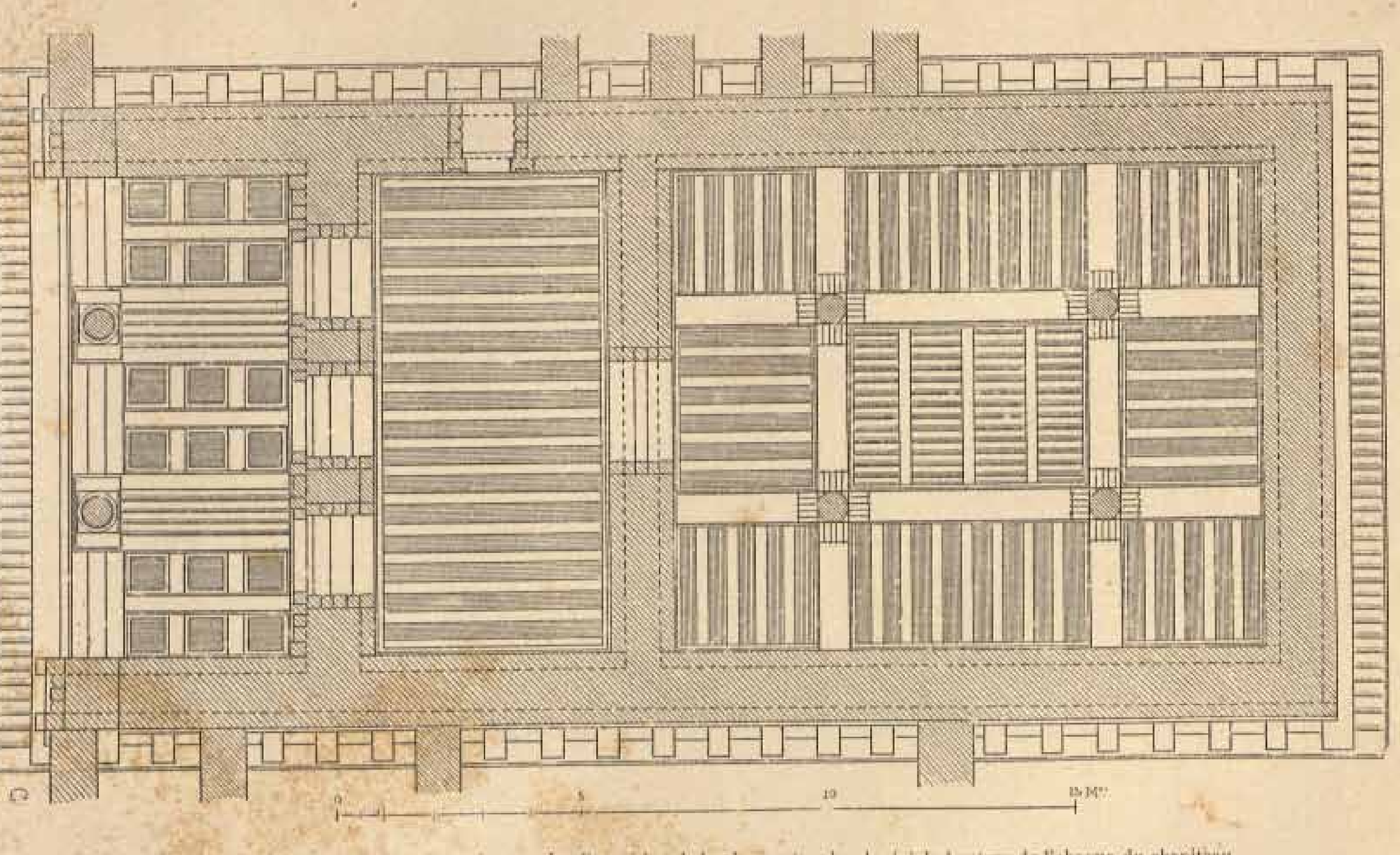


Ch. Chipiez del.

LE PALAIS MYCÉNIEN

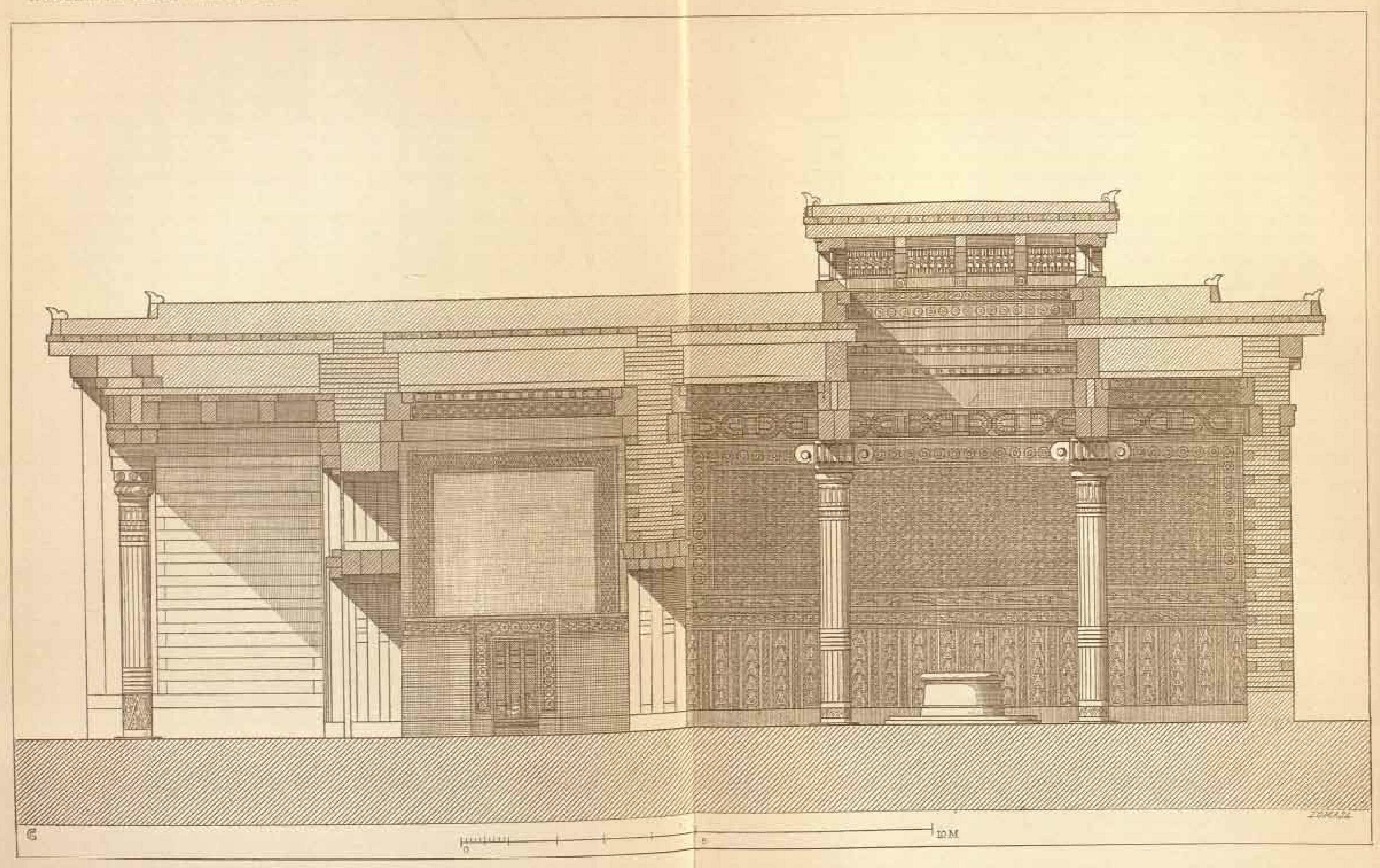
DEUXIÈME ÉPOQUE

Restauration par Ch. Chipiez



305. — Le palais mycénien. Deuxième époque. La disposition de la charpente, plan levé à la hauteur de l'abaque du chapiteau.
Dessin de Ch. Chipiez.

HACHETTE ET Cie



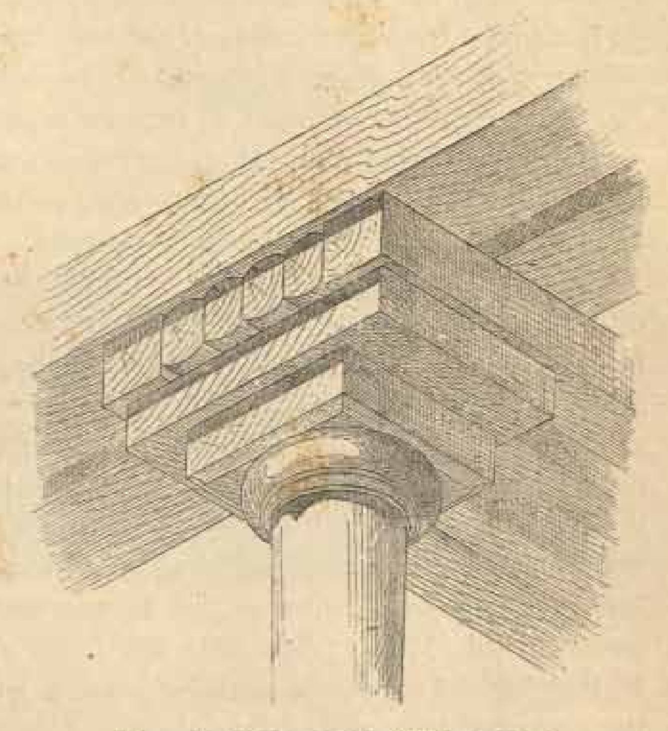
LE PALAIS MYCÉNIEN

DEUXIÈME ÉPOQUE

Coupe longitudinale. Restauration par Ch. Chipiez.

teur, devenu plus habile, y a remédié aux insuffisances que nous avions signalées, qu'il a su donner à ses couvertures une plus grande épaisseur et que, comme l'indiquent les découvertes faites dans les ruines du palais de Tirynthe, il a beaucoup ajouté à la richesse de la décoration.

Le comble conserve, dans l'ensemble, le caractère qu'il présentait dans notre première esquisse. La différence, c'est que l'entablement est ici développé par l'adjonction du membre qui s'insère entre l'architrave et la corniche, de celui que l'on appelle la *frise*, ce qui permet d'établir à cette hauteur un plancher inférieur, composé de poutres d'un assez fort échantillon, et de doubler par conséquent l'épaisseur du matelas de terre (fig. 305). Le plancher supérieur reste le même que celui qui avait été établi dans le modèle d'édifice qui a été décrit en premier. La colonne reçoit, au-dessus du chapiteau, un complément qui rappelle le motif terminal du bas-relief de la Porte aux lions (pl. XIV); il répond aussi au double plateau qui, dans la façade de la tombe I, à Mycènes, surmonte la tête de la demi-colonne (pl. V et VI). Ce double membre supplémentaire n'est pas là pour son seul effet décoratif; de chaque colonne, nous faisons partir un cours de solives qui traverse le portique dans toute sa longueur et qui se prolonge jusqu'au mur du fond, où ces poutres trouvent un autre point d'appui. Elles rendent le service de contrebutter ainsi la colonne, de lui *donner du raide*, comme on dit en termes d'atelier (fig. 306).



306. — Le palais mycénien. Deuxième époque.
Disposition de la charpente au-dessus de la colonne.

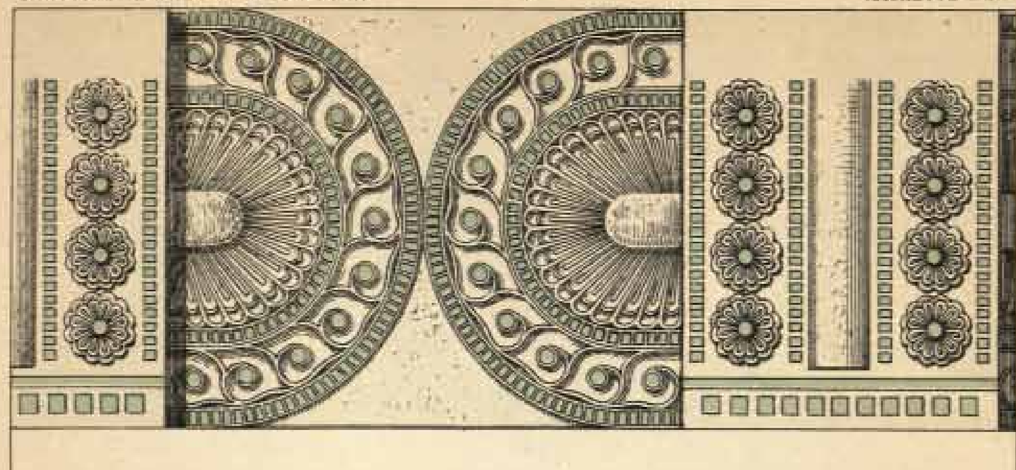
La colonne est comme grandie par ces plateaux, qui sont d'ailleurs

aptes, comme l'échine et l'abaque du chapiteau, à recevoir des appliques de métal, et ce qui achève d'en rendre l'aspect tout à la fois plus élégant et plus ferme, c'est l'ornementation du fût, dont le haut et le bas sont enveloppés de cercles d'airain ; il n'y a de cannelures que dans la partie médiane. Cette enveloppe de bronze, qui se prête à toutes les finesses du travail au repoussé, est parée de motifs empruntés soit aux ciselures des tombes, soit à d'autres monuments de l'industrie mycénienne. Quant aux antes qui limitent le portique, elles sont bien faites de la même matière et des mêmes éléments que dans le plus ancien édifice ; mais elles offrent ici une disposition où l'art se fait mieux sentir. Chaque ante se compose de trois faces planes que séparent des demi-cylindres ; des traverses horizontales servent à maintenir en place les madriers et à en prévenir l'écartement ; en même temps, elles compliquent et elles étoffent le dessin du panneau.

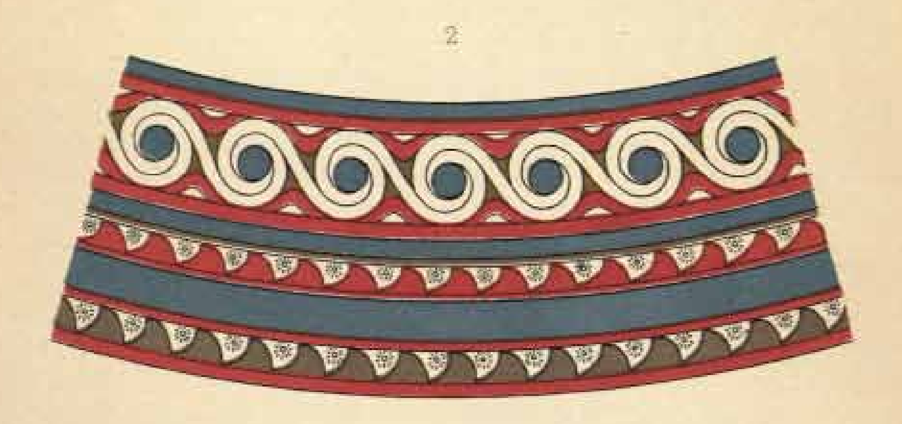
Ce qui, d'un modèle à l'autre, a subi le changement le plus marqué, c'est l'entablement. Sous forme de bandeau, de disques et de pièces d'angle, le métal habille presque toute la corniche, qui a ici une saillie bien plus marquée que dans le premier type ; mais la différence la plus sensible est due à la présence de la frise. Cette frise, nous l'avons constituée au moyen de ces plaques d'albâtre, ornées d'incrustations en pâte de verre bleu, qui ont été découvertes par Schliemann à Tirynthe, dans le premier vestibule de la salle des hommes, appliquées contre le pied du mur occidental, au niveau du pavement (pl. XIII, I ; fig. 229, 230)[1]. En examinant ces débris, M. Dœrpfeld est arrivé à se convaincre que la frise n'a pas été exécutée pour occuper cette place[2]. Les plaques, avec leurs saillies et leurs retraites, donnent une ligne brisée qui ne concorde pas avec la limite de l'aire bétonnée ; celle-ci se termine par une ligne droite. D'autre part, les plaques n'étaient pas en contact direct avec le mur. Entre la face antérieure des plaques et le bord du pavement comme entre leur face postérieure et le corps du mur, il y avait des vides qui étaient remplis, ici par de la terre, là par des gravats, ce qui suffirait à prouver que la frise n'était installée à cet endroit ni quand a été étendu le lit de mortier ni quand a été bâtie la muraille. Voici pourtant qui est encore plus significatif : le dessous de chaque plaque est pourvu d'une sorte de tenon (fig. 229, coupe) ; ce tenon n'a pu servir qu'à ajuster la frise, soit sur une base de pierre, soit sur un bâti de charpente ; ce

1. *Histoire de l'art*, t. VI, p. 297, 545-546, 558-560.
2. *Tirynthe*, p. 272-273.

1



2



3



Ch. Chipiez del.   Dambourgez Chromolith

TIRYNTHE ET MYCÈNES

DÉTAILS D'ARCHITECTURE POLYCHROME

n'est pas pour coucher ces pièces d'albâtre sur le sol que l'on aurait pris la peine d'y ménager ces reliefs.

M. Dœrpfeld croit avoir reconnu, à plus d'un signe, que le palais, avant d'être abandonné pour toujours, a subi un premier désastre, sans doute quelque incendie partiel, mais qu'il a été réparé pour être habité à nouveau pendant un certain temps. Dans la conflagration, la frise d'albâtre sera tombée par terre. C'était un objet de prix, auquel on tenait; on l'aura utilisé tant bien que mal dans la réfection hâtive qui remit l'édifice en état. Ces plaques auront remplacé, à l'entrée du *mégaron*, une plinthe de bois qui avait été brûlée ou démontée et dont la disparition laissait sans garniture le bas de la paroi.

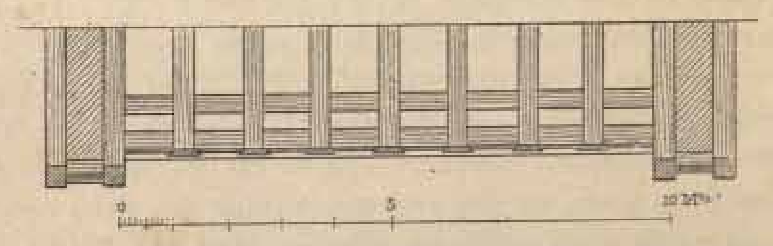
Où était cette frise avant d'être ainsi réemployée? « A une certaine hauteur, » dit, sans essayer de rien préciser, M. Dœrpfeld. On peut être aujourd'hui plus affirmatif, depuis que l'on a retrouvé ce même motif parmi les fragments du décor de la partie supérieure des deux tombes principales à Mycènes (fig. 276, 277, 290). Dans l'essai de restauration qu'il nous a fourni pour la seconde de ces tombes (fig. 290), M. Dœrpfeld assigne à l'un de ces fragments, qu'il pose au-dessus de la porte, un rôle analogue à celui que, dans notre restitution du palais, nous attribuons à la frise d'albâtre. Les vives couleurs des pâtes de verre, en donnant plus d'accent aux traits du dessin, ajoutaient à l'effet que devaient produire, au-dessus de l'architrave tout unie et sous la corniche elle-même très ornée, ces courbes élégantes que coupaient, à intervalles égaux, les bandes verticales qui nous ont rappelé les triglyphes.

Les pièces de la frise d'albâtre ont la hauteur d'une poutre de moyenne dimension. La figure 307 est destinée à faire comprendre comment elles s'adaptaient à la charpente, chaque triglyphe formant la tête saillante d'une des solives longitudinales, tandis que les métopes étaient appliquées contre les traverses qui s'assemblaient avec les solives. Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer comment le mode d'insertion de cette frise a donné naturellement un motif que l'on est accoutumé à considérer comme un des traits caractéristiques de l'entablement dorique, celui que l'on appelle *les gouttes;* cette question, nous la traiterons plus tard, quand nous chercherons à montrer que le plus noble des types qui ont prévalu pendant l'âge classique de l'art grec a ses origines et comme ses racines dans l'architecture mycénienne. Le rapprochement de la pierre et du bois, tel qu'il résulte de l'hypothèse que nous avons adoptée, n'a d'ailleurs rien qui ne soit en

rapport avec les habitudes du constructeur de ce temps. Nous avons signalé les faisceaux de madriers qui servaient de revêtement aux antes, et comment des chaînages de poutres s'alliaient, dans l'épaisseur des murs, à la brique et au moellon.

D'après les indications très précises du plan, les colonnes du portique ne sont pas dans l'axe des portes. Il serait facile de relever, dans l'architecture des siècles les plus savants, des irrégularités de ce genre. La Grèce antique n'a jamais eu la superstition de la symétrie absolue ; ce mot *symétrie*, que nous lui avons emprunté, n'avait pas tout à fait, pour ses architectes, le sens que nous y attachons aujourd'hui.

Pour ce qui est des portes, nous en supposons les battants en bois revêtu de feuilles d'airain. Sur les chambranles, nous mettons ces rosaces dont le décorateur a fait alors un si fréquent usage et qui



307. — Palais mycénien. Deuxième époque. Plan de la charpente, au-dessus des colonnes, à la hauteur de la frise. Dessin de Ch. Chipiez.

encadrent la baie dans une des tombes rupestres de Mycènes (fig. 237). Les grilles qui ferment l'imposte rappellent certains motifs que nous avons rencontrés dans la décoration des plafonds de la tombe égyptienne[1]. L'exemple du plafond d'Orchomène nous autorisait à chercher sur les bords du Nil des modèles que nous avons d'ailleurs interprétés très librement. Quant aux motifs qui sont semés sur les montants, chapelets de feuilles, barres horizontales, rectangles en saillie, on les retrouverait aisément tous dans le répertoire de l'ornemaniste mycénien (fig. 216, 226, 230, etc.). Des bâtiments qui s'étendent à droite et à gauche du mégaron, rien à dire de particulier. Au-dessus d'un soubassement de moellons, le mur se continue par des lits de brique crue et de poutres entre-croisées ; sous la terrasse, on voit pointer les têtes des solives. Les fenêtres ne sont pas ici, comme les portes, de forme trapézoïdale ; on a obtenu ces petits jours en s'abstenant, par endroits, de remplir l'intervalle compris entre deux poutres. Les vides

1. *Histoire de l'art*, t. I, fig. 541, 6.

ainsi ménagés se sont trouvés être des rectangles, par l'effet même du procédé de construction qui était ici employé.

La coupe est destinée à donner une idée de l'ampleur du vaisseau et du mode d'éclairage de la grande salle (pl. XII); si nous en avons habillé les murs, c'est que nous ne pouvions les laisser nus; nous avons cherché à entrer dans l'esprit de cet art : tous les motifs que nous avons réunis là sont dans ses habitudes. Sur les colonnes qui supportent la toiture, nous avons posé des plateaux qui rappellent le chapiteau ionique. Ce n'est pas qu'il ait été trouvé un exemple de cette variante du thème connu; nous avons voulu seulement indiquer par là que le type a pu ou qu'il aurait pu se développer dans ce sens. Les peintures qui décorent les parois de la salle sont empruntées aux débris de fresques qui ont été recueillis dans les ruines des édifices de Tirynthe et de Mycènes. La dimension qui a été attribuée à chaque motif est celle qu'il présente dans les fragments qui l'ont conservé. N'étant pas à grande échelle, les images empruntées au règne végétal et au règne animal ont été placées aussi près que possible de l'œil du spectateur. Sur toute la partie supérieure du mur, nous avons fait régner un ornement continu dont le dessin a aussi été tiré des mêmes morceaux de stuc. S'il y avait, dans cette pièce, quelque grand tableau, du genre de cette chasse au taureau sauvage qui est une des trouvailles les plus curieuses que l'on ait faites à Tirynthe, ce tableau devait se trouver plutôt en face de la porte, sur le mur de fond.

Enfin, tout en haut de la paroi, sous le plafond, nous avons fait courir une frise qui reproduit le motif de la frise d'albâtre; triglyphes et métopes pouvaient être peints sur l'enduit; mais il est plus vraisemblable qu'ils étaient ciselés dans une bande de pierre blanche, rouge ou verte qui s'encastrait dans la maçonnerie. Au milieu de la pièce, on voit se dresser le massif circulaire du foyer.

Du palais de Tirynthe, dont nous avons restitué la façade principale et la plus vaste salle, il ne subsistait que les fondations; nous croyons pourtant, grâce à la méthode que nous avons suivie, avoir présenté un édifice qui, par son mode de construction, par ses proportions et par le style de sa décoration, est vraiment contemporain des façades funéraires, atteste l'emploi des mêmes méthodes et relève du même art. Est-ce aussi sous ces traits que nous devons nous figurer les demeures où vivaient, d'après Homère, Priam, Ménélas et Nestor, Alkinoos et Ulysse? Dans quelle mesure le plan des édifices royaux de Tirynthe et de Mycènes, tel qu'il a été relevé sur le terrain, s'accorde-t-il avec celui

que l'on a essayé de rétablir, d'après les descriptions de l'*Odyssée* ou plutôt d'après les fréquentes allusions que fait Homère à telle ou telle disposition des bâtiments où il place le théâtre de maintes scènes du poème? La question a été très discutée, dans ces derniers temps, entre archéologues; nous ne saurions entreprendre de la traiter ici à fond : ce serait dépasser les limites de la période où se renferment, pour le moment, nos recherches; nous nous contenterons d'indiquer les résultats les plus généraux de l'enquête et de la comparaison qui ont été instituées à ce propos.

En jetant les yeux sur nos planches et en lisant le commentaire qui les accompagne, on a déjà dû saisir, au passage, bien des ressemblances entre le type que les fouilles récentes ont fait connaître et celui que l'on avait essayé de se représenter à l'aide des indications éparses dans l'épopée. Ces cours (αὐλαί) où se répandent les habitants et les visiteurs du palais, où ils passent à l'air, sous des portiques, une partie de leur temps, nous les avons retrouvées attenantes, avec leurs galeries couvertes, aux édifices que nous venons d'étudier; les propylées qui font à ces cours, dans le château de Tirynthe, une entrée monumentale, c'est ce qu'Homère appelle πρόθυρον, ou πρόθυρα τῆς αὐλῆς[1]. Il n'est, il est vrai, question que d'une seule cour et d'un seul πρόθυρον, à Ithaque, chez Ulysse, mais Ulysse était un bien petit seigneur, et, chez un souverain plus puissant, comme un roi de Tirynthe ou de Mycènes, maître de la riche plaine d'Argos, le développement des constructions devait être plus considérable; la cour et le portail pouvaient être en double. La cour du palais de Pélée et celle du palais d'Ulysse renfermaient un autel consacré à Zeus Herkeios, où le chef de la famille exposait à la flamme les cuisses grasses des victimes et répandait la libation[2]. Cet autel s'est retrouvé à Tirynthe, à la place même où on aurait été tenté de le chercher. Nous avons remarqué ces grands blocs de brèche qui forment partout les seuils des portes; l'expression λάϊνος οὐδός, « seuil de pierre », qui revient si fréquemment chez Homère, indique assez l'importance que l'on attachait, de son temps, à cette partie de la construction[3]. Cette grande salle dont nous avons figuré la façade et donné une coupe longitudinale, c'est, personne n'en doute, le *mégaron* homérique,

1. *Odyssée*, I, 103.
2. *Iliade*, XI, 772-777. *Odyssée*, XXII, 332-336.
3. Chaque fois qu'Homère mentionne le temple d'Apollon « dans la rocheuse Pytho », c'est toujours par son seuil de pierre qu'il le désigne (*Iliade*, IX, 404; *Odyssée*, VIII, 80).

avec les vestibules qui le précèdent et qui en augmentent la commodité, avec l' αἴθουσα et le πρόδομος[1]. Dans les pièces qui servaient de lieux de réunion soit aux hommes, soit aux femmes, dans ce que nous pourrions appeler, si le mot ne risquait pas de paraître trop moderne, les *salons*, il y avait un foyer près duquel se dressaient des colonnes où appuyaient leurs sièges ceux ou celles qui venaient se chauffer à sa flamme et travailler à sa lumière[2]; or voici, au centre de la maîtresse pièce du palais de Tirynthe, le cercle qui marque la place du foyer, et, tout près de lui, les colonnes qui l'encadraient. On sait le rôle que joue le bain dans la vie des héros d'Homère[3]. L'hôte qui arrive, fatigué d'une longue journée de marche, est conduit par les servantes dans une pièce où il trouve, pleine d'une eau tiède, « la baignoire bien polie », ἀσάμινθον ἐΰξεστον[4]; il y a ici, dans le voisinage du *mégaron*, une chambre qui a été aménagée tout exprès pour servir de salle de bain et où l'on a recueilli jusqu'aux débris d'une de ces baignoires. Outre les pièces destinées à la vie commune et où pénètre l'étranger, la demeure de Nestor, de Ménélas, d'Alkinoos renferme une suite de θάλαμοι ou chambres à coucher qui sont groupées « au fond de la maison », ἐν μυχῷ δόμου[5]; une de ces pièces, chez Ulysse, est dite θάλαμος ἔσχατος, « la dernière chambre[6] », c'est-à-dire qu'elle est située le plus loin possible de la porte d'entrée. De même, à Tirynthe, on voit, dans l'angle le plus éloigné de la grande cour et de son *prothyron*, notamment dans l'angle nord-est, toute une série de pièces qui, par leurs dimensions et par le caractère de leurs dégagements, ne peuvent guère avoir servi qu'à cet usage.

Il y a là, même en n'insistant que sur les traits principaux, des analogies assez frappantes entre les maisons d'Ulysse et d'Alkinoos, telles qu'on se les imaginait avant même que Schliemann eût donné son premier coup de pioche, et les deux édifices auxquels nous avons emprunté les éléments de nos restaurations. Le premier mouvement serait donc, chez le critique qui vient de faire ces rapprochements, d'affirmer que Schliemann et ses émules nous ont rendu des exem-

1. Sur le sens des mots αἴθουσα et πρόδομος, voir les textes réunis par Percy Gardner et ses observations (*The palaces of Homer*, p. 268, dans *Journal of hellenic studies*, t. III).

2. *Odyssée*, VI, 305-307.

3. Helbig, *Das Homerische Epos*, 2e éd., p. 257.

4. *Odyssée*, XVII, 87.

5. *Odyssée*, III, 402; IV, 304; VII, 346.

6. *Odyssée*, XXI, 8-9.

plaires plus ou moins complets du type architectural qu'Homère avait sous les yeux. Avant de céder à cette tentation, il est pourtant nécessaire d'examiner les objections qui se sont produites ou tout au moins les réserves qui ont été faites à ce sujet[1]?

La principale différence entre les deux plans est celle-ci : dans le palais de Tirynthe, ce qui paraît être le quartier des femmes est situé à une certaine distance de celui des hommes et ne communique avec lui que par d'étroits passages qui exigent de longs détours; au contraire, pour ce qui regarde la maison d'Ulysse, il résulte de tout le contexte du poème que le gynécée était contigu au *mégaron* et placé juste derrière lui, que, dans le mur postérieur et dans les murs latéraux de celui-ci, des portes s'ouvraient par lesquelles on passait directement dans les chambres des femmes, situées les unes au rez-de-chaussée et les autres, celles où Pénélope se tient d'ordinaire, au premier étage. Un mouvement ininterrompu d'allées et de venues mettait en rapport, par cette porte du fond et par les portes de côté, les appartements privés et la grande salle où siègent les prétendants. Au contraire, dans le *mégaron* de Tirynthe, point d'autre dégagement que la large baie percée dans le mur de façade. Il semble qu'il n'en ait pas été tout à fait de même à Mycènes; tout récemment, bien après qu'avait été dressé le plan que nous avons reproduit (fig. 116), de nouvelles recherches ont fait découvrir, dans le mur septentrional du premier vestibule, une porte qui établissait une communication plus directe entre l'appartement des hommes et celui des femmes[2].

Les deux plans, on ne saurait le contester, diffèrent donc à cet égard; mais quelle raison avons-nous de supposer que, du temps d'Homère, toutes les maisons seigneuriales aient été, d'un bout à l'autre du monde grec, exactement pareilles, qu'elles aient été toutes construites sur un seul et même plan? Pourquoi, de la Grèce asiatique à la Grèce européenne, de la demeure d'un prince opulent à celle du chef d'une petite île ou d'un pauvre canton perdu dans la montagne, n'y aurait-il pas eu, dans la disposition de certaines parties du bâtiment, des différences assez sensibles? De ces différences, les unes ont pu tenir à la configuration du terrain et d'autres au fait que les princes pour qui se bâtissaient ces résidences n'avaient pas tous même puissance et même

1. Voir surtout R. C. Jebb, *The homeric house in relation to the remains at Tiryns* (*Journal of hellenic studies*, t. VII, p. 170-188), et O. Puchstein, dans *Iahrbuch des k. d. arch. Instituts*, 1891, p. 42-43. On trouvera citées, par ces deux auteurs, plusieurs autres études récentes sur ce même sujet. Voir aussi Tsoundas, Μυκῆναι, p. 40-43.

2. Tsoundas, Μυκῆναι, p. 39.

richesse; il y aurait enfin à tenir compte du long temps pendant lequel a duré l'élaboration des chants épiques. C'est ainsi que l'épopée viserait, affirme-t-on, deux types d'habitation très distincts, qui se seraient succédé au cours des quelques siècles dont chacun aurait laissé sa trace dans l'œuvre collective qui n'est plus représentée pour nous que par l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Le plus ancien et, malgré le développement considérable qu'il a pu prendre parfois en surface, le plus simple des deux types, ce serait celui que nous connaissons par les fouilles de Mycènes et de Tirynthe. Les bâtiments, à quelques exceptions près, n'y auraient comporté qu'un rez-de-chaussée, et les pièces, au moins les pièces principales, n'auraient occupé qu'un des côtés de vastes cours sur les autres faces desquelles régnaient des portiques. Le second type aurait commencé d'apparaître vers la fin de la période où l'épopée achève de prendre sa dernière forme; on l'entreverrait dans les indications que contiennent certains vers qui semblent appartenir aux portions les plus récentes des poèmes[1]. Ce type, ce serait celui de la maison grecque et latine de l'âge classique, de la maison pompéienne. Les chambres y auraient été distribuées tout autour des cours, et, presque partout, surmontées d'un premier étage.

Si l'on fait abstraction de ce type secondaire, que l'on devine et que l'on soupçonne plutôt qu'on ne l'aperçoit clairement, on constate que la maison qui vient d'être exhumée à Troie, à Mycènes et surtout à Tirynthe répond bien, par l'ensemble de ses caractères, à l'idée que le poète donne des plus riches demeures qui se sont offertes à sa vue; de part et d'autre, on reconnaît l'expression des mêmes sentiments, l'influence du même milieu, l'empreinte des mêmes habitudes et des mêmes mœurs, la satisfaction donnée par l'architecte et par le décorateur aux mêmes goûts et aux mêmes besoins. L'examen que nous avons fait des grandes lignes du plan a dû laisser l'impression que la concordance est réelle, malgré de légères différences dans le détail. Cette impression sera

1. C'est ce second type que Puchstein croit reconnaître dans la description du palais de Priam (*Iliade*, VI, 242-250), avec ses cinquante chambres en pierres polies destinées aux fils de Priam et ses douze chambres habitées par les gendres du roi, toutes ces pièces ouvrant sur une même cour et se faisant face les unes aux autres (κουράων δ' ἑτέρωθεν ἐναντίοι ἔνδοθεν αὐλῆς). Il n'y avait certainement pas, au temps du poète, de maison princière où soixante-deux chambres fussent distribuées autour d'une même cour. C'est là un chiffre de fantaisie, suggéré par la tradition qui donnait à Priam cinquante fils et douze gendres; mais le poète avait pris dans des bâtiments réels l'idée de la disposition qu'il rappelle ici à ses auditeurs. C'est cette même disposition qu'il paraît avoir en vue quand il mentionne la chambre où Télémaque va dormir, « la haute chambre de la belle cour » (*Odyssée*, I, 425-426).

encore fortifiée si l'on veut bien se souvenir des observations que nous avons présentées, à plusieurs reprises, sur l'œuvre de l'ornemaniste, sur les matières qu'il a employées et sur les motifs dont il s'est servi pour parer l'habitation princière. On reconnaît ainsi, ce que confirmera d'ailleurs la suite de cette étude, que l'épopée a conservé plus d'un vivant souvenir de l'âge mycénien, qui se continue, sans interruption brusque et sans changement profond, par la période que domine le grand nom d'Homère.



CHAPITRE VIII

LES MONUMENTS MYCÉNIENS ET LES ORIGINES DE L'ARCHITECTURE DORIQUE

Des différents types qu'a créés le constructeur mycénien, un seul, celui de la tombe à coupole, est aujourd'hui représenté par des édifices qui, malgré les atteintes qu'ils ont subies, donnent une haute idée de l'habileté technique et du goût de l'artiste dont ils sont l'œuvre. D'un autre type, celui du palais, il subsiste, sur le terrain, à Troie, à Mycènes, et surtout à Tirynthe, des plans complets ou presque complets. Toute faible que soit aujourd'hui la hauteur des parties du mur qui dépassent le sol, celles-ci fournissent des données certaines à qui entreprend de restituer les élévations des bâtiments; on connaît la grandeur et l'écartement des colonnes, les différents appareils qui constituaient la muraille, les revêtements de bois et de métal qui la garnissaient par places et les peintures sur enduit qui la décoraient. Si nous avons pris le parti de mettre à profit ces données afin de définir les méthodes qui avaient été appliquées à l'érection des palais mycéniens et si nous nous sommes attachés à relever de leurs ruines ces édifices, à en ressaisir l'ordonnance et à en rétablir l'aspect probable, c'est moins peut-être pour la richesse et la beauté des façades et des intérieurs qui ont été ainsi restaurés que pour les rapprochements historiques auxquels prête ce système de construction. En travaillant à rétablir les ensembles qu'il a jadis constitués, nous sommes arrivés à nous convaincre que maintes dispositions de l'architecture classique ont leur origine dans certaines particularités de l'architecture mycénienne et ne s'expliquent d'une manière satisfaisante que

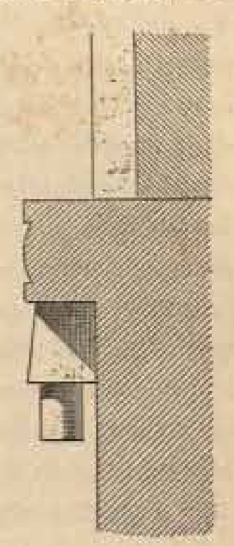
par des survivances, par des habitudes que les matériaux avaient commandées, des matériaux qui n'étaient pas ceux que l'on employa plus tard, du temps où la Grèce bâtit ses temples. C'est ce que, sans prétendre épuiser le sujet, nous nous attacherons à prouver par quelques exemples. On nous pardonnera d'anticiper, pour les besoins de la démonstration, sur la suite de ces études, et de supposer connue une théorie que nous n'avons pas eu encore l'occasion d'exposer, celle des *ordres*. Dans les règles et dans les faits auxquels nous ferons allusion, il n'y aura rien qui ne soit intelligible à quiconque possède des notions sommaires sur l'histoire de l'architecture grecque, rien que l'on ne puisse aisément comprendre à l'aide même des traités les plus élémentaires.

Au cours des recherches que nous avons entreprises, nous avons eu déjà plus d'une occasion de signaler la tendance dont nous allons étudier les effets dans l'influence que les méthodes qui sont propres à l'architecte mycénien ont exercée sur cette architecture dorique, qui est peut-être la plus originale et la plus belle création du génie plastique de la Grèce. Nous avons dit comment, chez plusieurs des peuples dont nous avons décrit l'œuvre monumentale, l'ouvrier semble se faire un plaisir d'appliquer à une matière des formes qui sont visiblement nées de l'emploi d'une matière différente. C'est quelquefois la pierre artificielle, la brique, qui imite les formes de la pierre naturelle, de la roche calcaire ou du marbre [1]; c'est, plus souvent, la pierre qui copie les formes que le bois a rendues familières à tous les yeux et comme accréditées dans l'usage, le bois de la palissade qui clôt les héritages, celui de la cabane bâtie et couverte de troncs d'arbres bruts, puis, à mesure que s'est développée l'industrie, le bois, débité en planches et en madriers, dont se composent les parois et les charpentes d'une maison qui, tout en restant exposée à bien des chances de destruction, peut être déjà spacieuse, commode, et même élégante à sa manière. L'Égypte et l'Assyrie, la Phrygie, la Lycie et la Perse nous ont fourni de curieux exemples de cette transposition des formes [2]. Mycènes même nous en présente un qui n'est pas moins topique. Nous avons montré, d'après Schliemann, les deux séries de dalles dont la réunion constituait, à Mycènes, la clôture circulaire du cimetière royal de l'Acropole (fig. 100). Les plaques horizontales offrent

1. *Histoire de l'art*, t. I, p. 105-106.
2. *Histoire de l'art*, t. I, p. 508-516; t. II, p. 257-260; t. V, p. 183-186, 363-374, 496-498.

une double dentelure dont les saillies pénètrent dans des vides ménagés à cet effet dans la tranche supérieure des plaques verticales. Le tailleur de pierre avait emprunté là au charpentier un des modes primitifs d'assemblage dont celui-ci se servait le plus fréquemment, celui que l'on appelle l'assemblage *à queue percée*.

Ce qui caractérise surtout le palais mycénien, c'est la place considérable qu'y occupait et le rôle qu'y jouait le bois. La colonne y était de bois; elle portait donc une architrave de la même matière, sur laquelle reposaient les poutres longitudinales et les solives qui constituaient la toiture. On a supposé des temples construits de la même manière, et c'est par cette architecture, où les supports et les parties hautes du bâtiment sont en bois, que l'on a tenté de rendre raison des formes de l'architecture classique; mais il y a dans celle-ci certains détails, tels que les gouttes des triglyphes et celles des mutules de l'ordre dorique, que l'on n'est point arrivé à expliquer ainsi d'une manière vraiment satisfaisante.



308. — La goutte au temple C de Sélinonte. Coupe sur le listel de l'architrave. J. Durm, *Constructive und Polychrome Details der Griechischen Baukunst*, in-f°, 1880, pl. II.

Prenons, par exemple, la goutte telle que la donne un des plus anciens types du dorique, le temple C de Sélinonte (fig. 308). C'est, on ne saurait s'y tromper, la copie d'une cheville en bois. La goutte est de forme cylindrique, sculptée en ronde-bosse et complètement détachée du mur. Supposez-la prolongée par en haut, au-dessus du listel de l'architrave : elle ressortirait dans le vide. La cheville que représente ce petit cylindre de pierre n'a donc pas pu servir à arrêter et à maintenir des pièces de bois, comme la poutre de l'architrave et la planche du triglyphe, avec qui elle n'a point de contact. Si l'on conjecture, comme on l'a fait, que les chevilles rencontraient cette planche des triglyphes dont parle Vitruve, il faut nécessairement admettre que la frise est au nu de l'architrave et que le triglyphe est en saillie sur cette frise. Or, dans aucun temple grec, des temps les plus anciens jusqu'à la décadence, il n'en est ainsi. La frise est toujours en arrière de l'architrave et le triglyphe au nu de celle-ci. Cette prescription canonique était très rigoureuse, puisque l'architecte du temple C de Sélinonte a entaillé les métopes afin de ne pas faire déborder les figures, de ne pas les laisser

s'avancer jusque dans le plan de l'architrave. C'est seulement dans les portiques civils et dans les édifices romains que la frise est parfois au nu de l'architrave. Cette cheville est d'ailleurs d'un trop faible diamètre pour avoir été en mesure de contribuer utilement à contrarier les effets de la contraction et de la dilatation d'une pièce de bois, d'une forte poutre.

La solution d'un problème qui est resté longtemps insoluble nous paraît avoir été fournie par la frise d'albâtre que Schliemann a trouvée dans les ruines du palais de Tirynthe (fig. 229, 230). L'ornement qui s'y développe et s'y répète est un de ceux que le décorateur mycénien paraît avoir employés le plus volontiers; il se compose d'un double motif, deux demi-cercles affrontés, qui se raccordent à des droites horizontales, et un tableau rectangulaire, plus étroit, dans lequel sont dessinées une ou plusieurs stries verticales, stries qu'accompagnent des ornements secondaires, tels que petits parallélogrammes et élégantes rosaces. Il y a dans cette disposition rythmique quelque chose qui rappelle à l'œil celle de la métope et du triglyphe; l'analogie est assez sensible pour qu'elle ait été saisie tout d'abord par le savant architecte qui a découvert cette frise; il a employé ces termes dans la description qu'il a donnée du monument.

Ce motif composite s'était déjà rencontré, avant les fouilles de Tirynthe, sur des pâtes de verre qui proviennent des tombes de Spata et de Ménidi (fig. 228), ainsi que sur des bandes de brèche verte ou rouge qui avaient été ramassées à Mycènes, soit dans la citadelle (fig. 227), soit auprès des tombes à coupole de la ville basse, où elles faisaient partie de la décoration des façades (fig. 276, 277). Les éléments du motif sont en effet identiques de part et d'autre; mais, entre les bandes antérieurement connues et la frise d'albâtre, il n'y en a pas moins une différence capitale. Partout ailleurs que dans la frise de Tirynthe, ces éléments se succèdent, toujours dans le même ordre, sans coupures qui répondent à ce que l'on pourrait appeler les divisions organiques de cet ensemble factice : la série ne s'interrompait aux deux extrémités de la plaque que pour recommencer, toute pareille, sur une plaque voisine. Quand le travail était dans sa nouveauté première, les joints devaient être à peine visibles. La longueur de chacune des pièces qui formaient un de ces bandeaux n'était déterminée que par les dimensions du bloc d'où elle avait été tirée et par les convenances du lapicide; elle ne correspond pas aux articulations naturelles du thème décoratif. Toutes ces dalles avaient même

épaisseur, et, en les mettant bout à bout, on obtenait une décoration continue qui pouvait s'appliquer indifféremment à toutes les surfaces et ne révélait par aucun indice la disposition interne des appareils ou des assemblages qu'elle recouvrait.

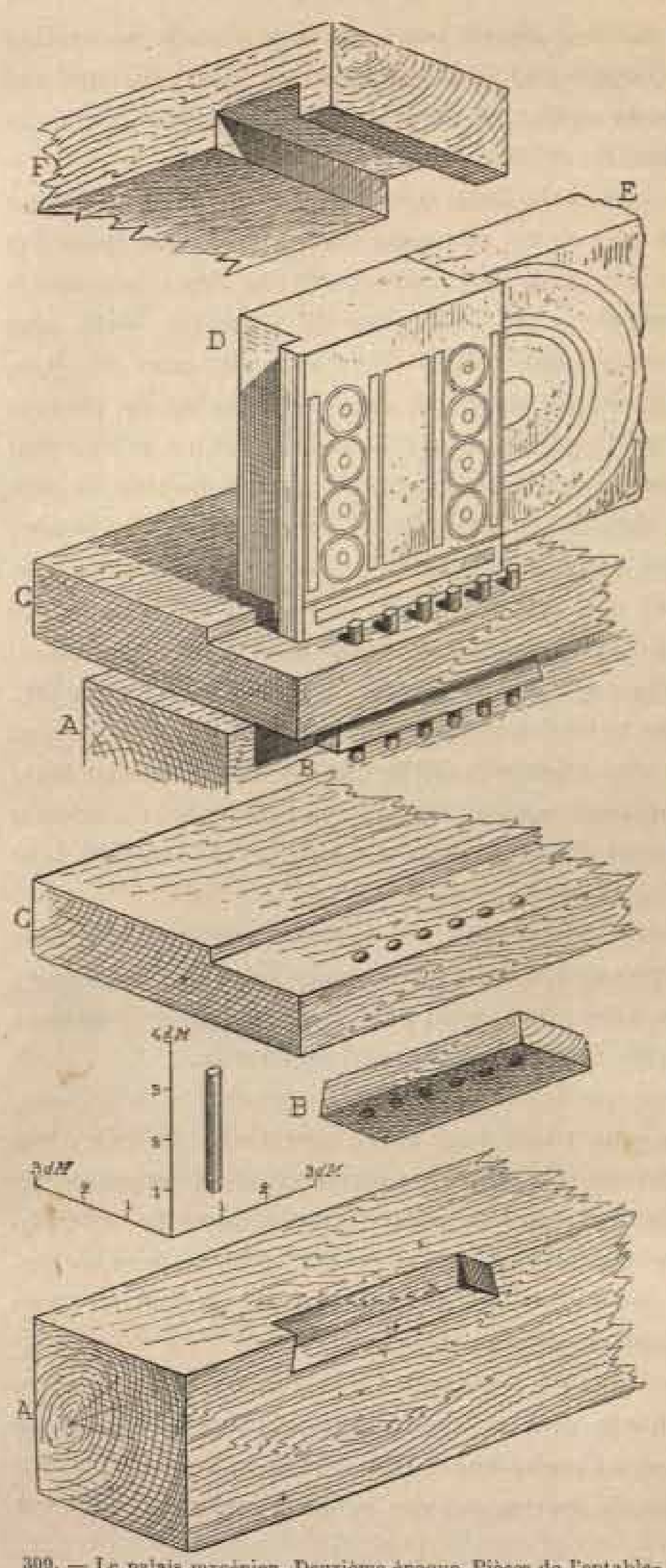
Tout autre est le cas de la frise tirynthienne. Il y a là une pièce séparée pour chacun des deux éléments du système, une pour les deux demi-cercles tangents et une autre pour les deux ornements groupés en files verticales. Les pièces de la première série sont moins épaisses et plus longues; celles de la seconde, plus étroites, dépassent leurs voisines, par derrière, dans le sens de la profondeur; elles les débordent par devant de 4 centimètres en recouvrant d'autant les extrémités en façade. L'ensemble ainsi constitué se présente donc comme une suite de dalles et de piliers, de dalles posées de champ et de piliers qui contrebutent les dalles et les maintiennent en place. Ceux-ci ont $0^{m},43$ de large sur $0^{m},57$ de haut : c'est là les dimensions d'une forte poutre. Ce qui achève d'en définir et d'en marquer le rôle, c'est que la face inférieure est entaillée, qu'elle présente une sorte de feuillure. Celle-ci devait nécessairement s'assembler avec l'un des membres de la construction où cette frise était placée. Cet assemblage, quel qu'il fût, devait contribuer à donner aux piliers la fixité qui leur était nécessaire pour remplir leur fonction.

Il y a enfin, dans cet ensemble, une dernière particularité, très curieuse, à relever. Dans ce que nous nommons le pilier, la rainure centrale et les rosaces ne se continuent pas jusqu'en haut du tableau : elles s'interrompent à $0^{m},10$ environ du bord supérieur.

Nous avons dit pour quelles raisons nous assignions à cette frise, dans nos restitutions, une place tout autre que celle où elle a été découverte[1] : nous l'avons fait entrer, comme élément principal de la décoration, dans l'entablement du palais, entablement que composent tout entier, à cette exception près, des pièces de bois. On ne s'étonnera donc point que nous partions de cette hypothèse, qui ne nous paraît guère laisser place au doute.

Supposons la frise d'albâtre, telle que nous venons de la décrire, montée sur une architrave de bois. Grâce au poids des pièces qui la composent, grâce surtout à l'emboîtement latéral des dalles, recouvertes en partie par ces sortes de lèvres, par ces rebords que projettent sur

1. *Histoire de l'art*, t. VI, p. 699-700.



309. — Le palais mycénien. Deuxième époque. Pièces de l'entablement. Architrave et frise. Dessin de Chipiez.

elles, à droite et à gauche, en façade, la saillie du pilier, ces divers morceaux ne seraient point exposés à se détacher les uns des autres; l'ensemble du système présenterait une cohésion et une solidité suffisantes; mais l'architrave étant sujette à se dilater et à se contracter sous l'influence de la chaleur et de l'humidité, il s'y serait produit, par endroits, des renflements dont la frise aurait ressenti le contrecoup; tel morceau aurait été poussé dans le sens vertical, tandis que tel autre se serait abaissé d'autant, en sorte qu'au bout de quelques années toutes les pièces de la frise n'auraient plus eu le pied ni la tête au même niveau; le champ vertical n'aurait pas, lui non plus, présenté une surface unie. Les croquis groupés

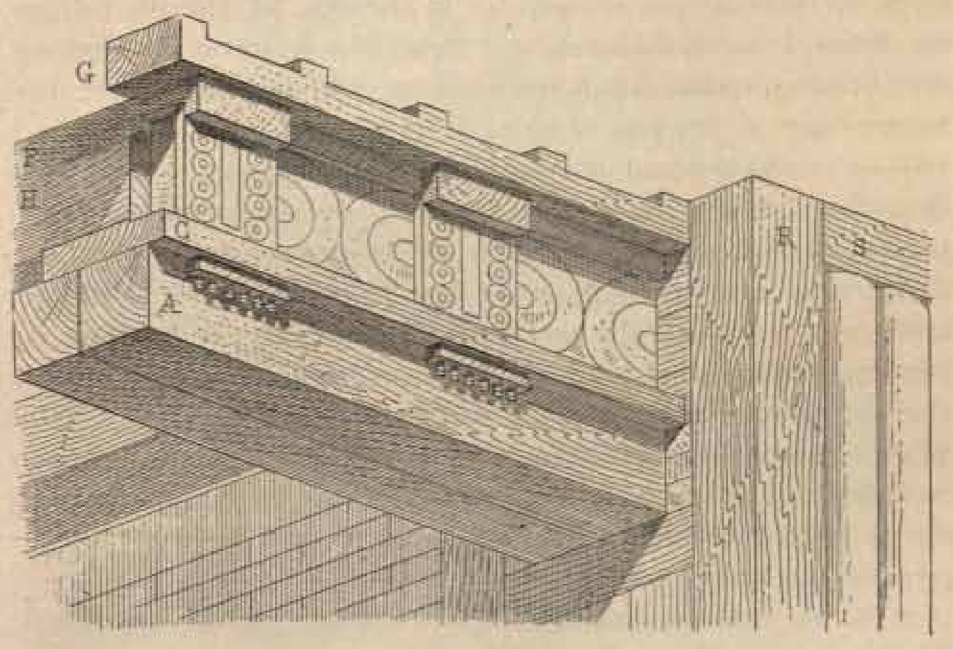
dans la fig. 309 aident à comprendre comment on a pu, par des moyens très simples, arriver, malgré les fâcheux effets du gonflement, à bien assurer la stabilité de la frise.

Soit la double architrave A. Pour en protéger la face supérieure autant que pour donner de l'assiette à cette face, nous placerons par-dessus le madrier C, dans lequel nous ménagerons une saillie où viendront s'appliquer les bords de l'intaille pratiquée dans le pilier D. Ainsi appuyé par derrière, le pilier ne pourra plus reculer. Il s'agit de l'empêcher de s'incliner et de tomber en avant. Ce résultat, il est facile de l'obtenir par l'emploi de la cheville. La cheville est, par excellence, le mode de liaison qui caractérise le travail du charpentier. Celui-ci, quand il sait vraiment son métier, ne fait entrer dans ses ouvrages ni crochets ni clous de métal; avec les assemblages à mi-bois et ceux qui sont dérivés de ce type, la cheville, chassée à jeu de maillet dans les trous préparés pour la recevoir, lui suffit pour lier très solidement tous les membres de sa charpente. La cheville a d'ailleurs un autre avantage sur le clou. Faite de la même matière que les éléments auxquels elle sert de lien, elle est affectée de même par l'état hygrométrique et par l'état thermométrique du milieu ambiant; elle suit donc les mouvements d'oscillation du bois avec une docilité qu'on ne saurait attendre d'une matière différente, telle que le bronze ou le fer; elle prévient des écartements ou des tensions qui auraient exposé les pièces ainsi jointes à se séparer ou à se briser sous la pression d'un corps étranger.

C'eût été déjà quelque chose que d'attacher par des chevilles le madrier B à l'architrave C; mais encore l'une ou l'autre de ces pièces aurait-elle pu toujours se gondoler et s'arquer; entre les deux il se serait produit des vides qui auraient porté atteinte à la parfaite horizontalité de la frise. Rien de plus facile que d'obvier à cet inconvénient au moyen d'une tablette B, insérée, au droit du pilier, dans une intaille pratiquée sur le dessus de l'architrave. Le bénéfice ainsi obtenu, grâce à ce membre supérieur de la charpente, est double. Les chevilles, traversant une plus grande épaisseur de bois, ont, comme on dit en terme d'atelier, plus de *raide;* en outre, par les compensations qui s'établissent d'elles-mêmes dans le jeu du bois, ces tablettes, placées à des distances assez rapprochées, atténuent, dans une très large mesure, les effets de l'action que l'eau et la température peuvent exercer sur le madrier.

Ces dispositions une fois réalisées, il ne reste, pour donner à la

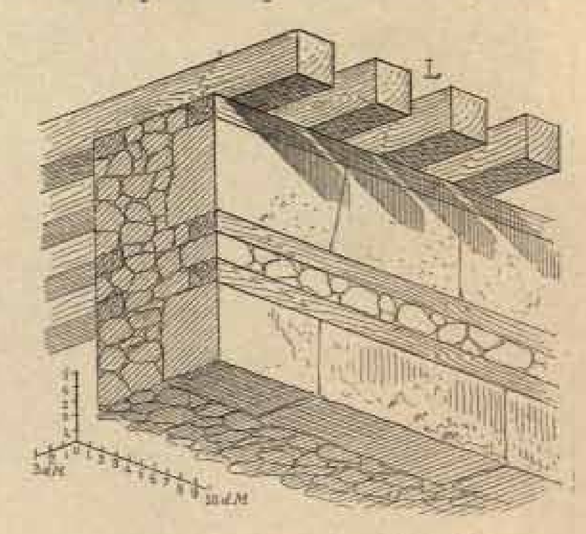
frise une complète rigidité, qu'à la maintenir par en haut; il suffit, pour y réussir, qu'un plateau F, intaillé à mi-bois, vienne recouvrir la partie supérieure du pilier. Or, dans les piliers de la frise tirynthienne, cette portion du champ se trouve être lisse ou à ornements non terminés; si elle n'a pas reçu de décoration, c'est qu'elle n'était pas visible, qu'elle était cachée sous un recouvrement F, sous celui-là même dont nous sommes arrivés, par une autre voie, à soupçonner l'existence. L'examen des plaques d'albâtre vient ainsi confirmer de tout point la supposition à laquelle nous avions été conduits par le



310. — Palais mycénien. Deuxième époque. Réunion des pièces de l'architrave et de la frise.

raisonnement, par l'étude des nécessités de la construction. Au sommet de la fig. 309, on voit ce recouvrement comme prêt à se poser sur la frise DE, frise qui se montre, dans ce croquis, assemblée, avec le madrier C, la tablette B et l'architrave A. L'ensemble des pièces qui viennent d'être étudiées séparément est reconstitué dans la fig. 310; celle-ci représente, suspendue sur un vide, toute la partie inférieure de l'entablement, près du point où celui-ci vient s'encastrer dans le mur épais qui limite, sur le côté, le vestibule du palais. La tête du mur est revêtue de bois; des madriers, R et S, servent d'encadrement à l'ante. En H, on aperçoit une des solives longitudinales qui forment le plafond du vestibule; ces solives lient les colonnes et l'entablement au mur du fond.

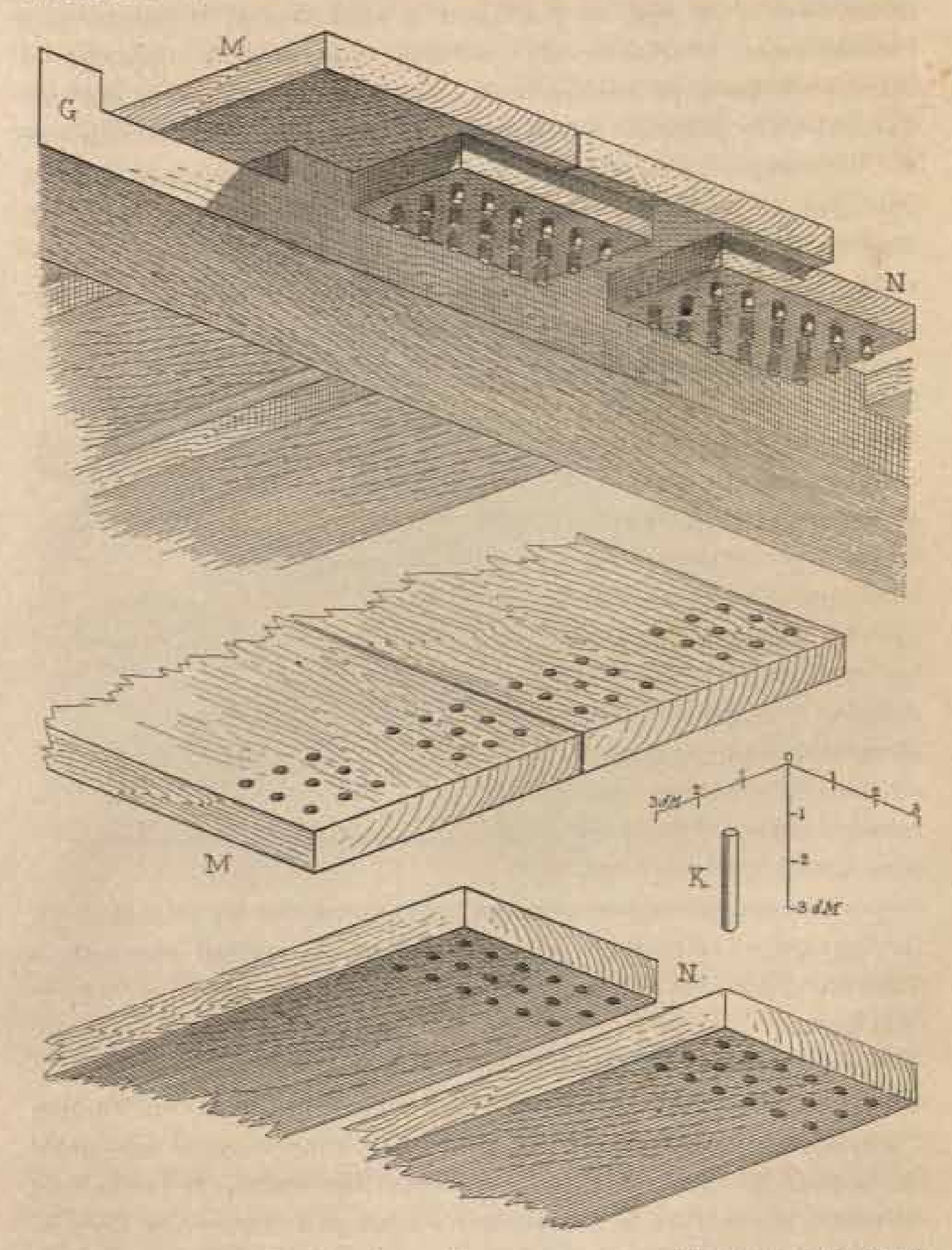
Il y a, dans cette esquisse, une sablière, G, qui n'appartient déjà plus à la portion de l'entablement que nous avons décrite. C'est que l'architrave et la frise ne pouvaient, à elles seules, constituer tout l'entablement. Il fallait un plancher très résistant pour supporter les lourdes terrasses qui recouvraient les édifices, et les poutres qui soutiendraient ce poids devraient avoir une forte saillie sur le mur afin de le protéger contre la pluie; cette nécessité s'imposait d'autant plus que ce mur était d'une construction médiocre, que la brique crue et le bois y jouaient un grand rôle. La figure 311 représente, vu en perspective, avec les solives L, qui en dépassent la crête, le mur du palais de Mycènes dont nous avons ailleurs montré l'élévation (fig. 177). L'entablement ionique laisse voir, reproduite dans la pierre, ces extrémités saillantes des solives; c'est elles que l'on reconnaît dans les denticules et dans les modillons. On ne les retrouve pas dans l'entablement dorique, ce dont il est permis d'induire que celui-ci dérive d'un système dans lequel ces têtes de poutres étaient cachées sous un revêtement qui les protégeait et, en donnant à la corniche plus d'ampleur, la rendait plus apte à défendre contre les intempéries, outre le nu du mur, l'architrave et la frise.



311. — Une section du mur du palais de Mycènes.

C'est un système de corniche où sont pleinement remplies ces conditions que présente notre figure 312; les éléments de la construction y paraissent isolés d'une part et, de l'autre, rapprochés et assemblés par la main de l'ouvrier. Pour recouvrir et dissimuler à la vue la face inférieure des solives, le charpentier n'avait qu'à disposer en dessous de celles-ci, entre elles et la sablière qui portait sur la frise, un cours de planches M. Se touchant par leurs bords, toutes ces planches auraient, au premier moment, formé une surface continue; mais, sous l'action des agents atmosphériques, elles se seraient bientôt disjointes et écartées; l'œil aurait été choqué par les solutions de continuité

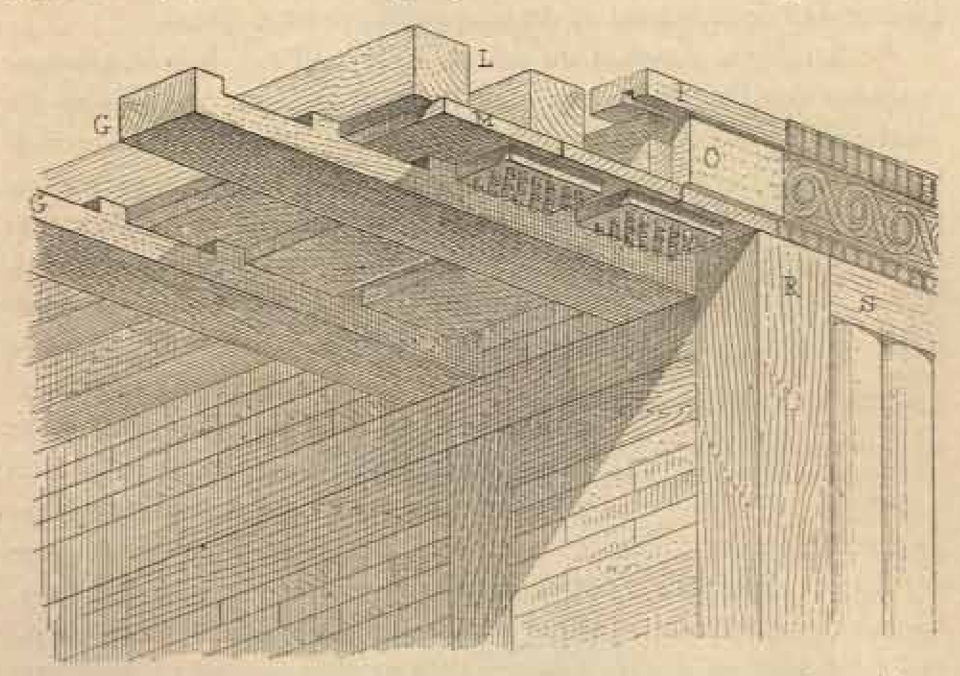
qui se seraient produites. On parait à ce danger en pratiquant, dans la sablière G, une série d'intailles dont chacune recevait une plan-



512. — Palais mycénien. Deuxième époque. Pièces composant la corniche. Dessin de Ch. Chipiez.

chette qui venait s'appliquer sous le joint; celui-ci se trouvait caché dans toute sa longueur. Le résultat avait son importance et, en même temps, l'arrangement au moyen duquel il avait été obtenu donnait, en

plan, une suite de ressauts et de creux qui ne laissait pas de contribuer à l'effet décoratif. Il n'y avait qu'un danger : ces parties en porte-à-faux sont sujettes à des mouvements de diverse nature; elles auraient pu, ici, fléchir et s'abaisser, tandis qu'ailleurs elles se seraient relevées en s'arrondissant. Les petites planches se seraient, par endroits, séparées des grandes; la ligne de faite aurait risqué d'offrir plus d'une brisure. Le but à poursuivre, c'était donc de créer, autant que possible, au sommet de l'entablement, un tout indéformable; on y parvenait en appliquant à la corniche le procédé par



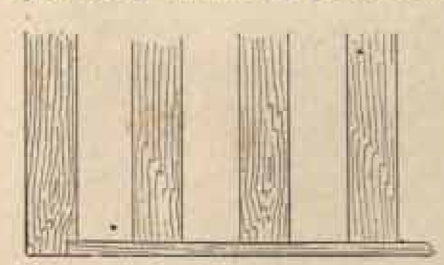
313. — Palais mycénien. Deuxième époque. Réunion des pièces qui composent la corniche. Dessin de Ch. Chipiez.

lequel on avait assuré la stabilité de la frise, en reliant par des chevilles (K) les planches inférieures N au cours supérieur de planches M.

Un premier résultat se trouvait ainsi atteint : un revêtement établi dans des conditions satisfaisantes d'équilibre et de fixité enveloppait le dessous des solives; il restait à en protéger et en cacher de même manière les extrémités saillantes. Rien de plus aisé : on prenait une longue planche (O) et on la dressait, posée de champ, devant le bout de ces poutres (fig. 313). Pour la maintenir en place, il n'était pas besoin d'un assemblage compliqué; la figure 314 en indique un qui remplit très bien cet office. La planche s'assemble à mi-bois avec la solive d'angle, qui dépasse légèrement les autres chevrons; elle ne peut

dès lors glisser et s'échapper par le côté. Qu'une ou plusieurs chevilles viennent ensuite relier ce bandeau à la tête de chacune des traverses devant lesquelles il règne, et il sera assez solidement assujetti pour ne point risquer de se détacher. Que l'on couche ensuite à plat, sur cette sorte de cuirasse, une planche P, munie d'une rainure dans laquelle s'engagera le bord supérieur de la planche O, et l'on aura donné à la partie culminante de la corniche, à celle qui reçoit directement la pluie, le revêtement continu qui lui est nécessaire (fig. 313); on aura achevé de constituer un larmier qui garantit à toute la portion sous-jacente de l'entablement et du mur une protection efficace.

Ce larmier a pourtant un défaut, c'est qu'il est en bois. Quelque longueur que l'on donne aux planches O et P, il y aura toujours des joints; ils seront en petit nombre, il est vrai; mais le bois n'en restera pas moins exposé à se pourrir et à s'entamer sur ces points, dès qu'il se sera produit un écartement, même faible, qui provoque des infiltrations. Dans le cours de planches M, qui appartient aussi au larmier, ces joints sont bien plus nombreux. Or, pour deviner par quel moyen on a pu chercher à défendre tous ces joints contre l'action de l'eau, il suffit de se rappeler quel usage l'architecte mycénien a fait des appliques de métal; il les a posées, tant il s'y complaisait, jusque sur des murs de pierre où il n'arrivait à les fixer qu'au prix d'un travail long et compliqué; à plus forte raison a-t-il dû les prodiguer sur le bois, où elles s'attachaient bien plus facilement. Dans les édifices d'une exécution soignée, des lames de bronze ont donc dû recouvrir tout ce larmier.

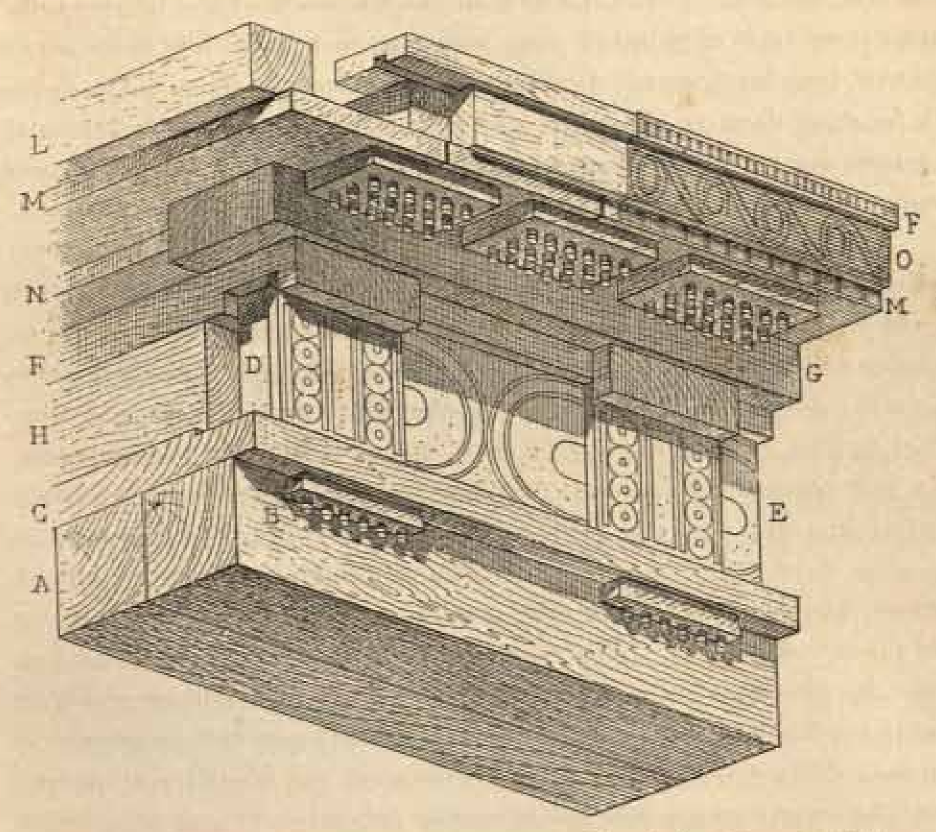


314. — Palais mycénien. Deuxième époque. Revêtement formant larmier.

L'architecte mycénien ne paraît avoir employé, pour la décoration de ses bâtiments, que deux types d'ornements courants, celui dont les divisions évoquent le souvenir des triglyphes et des métopes de la frise dorique, et celui où se développe le motif connu sous le nom de *postes*. Le premier de ces types, nous l'avons utilisé pour la frise, la seule partie de l'entablement où il paraisse appelé à se loger; quant au second, il restait donc disponible pour le larmier, et avec la succession indéfinie des spirales qui s'y déroulent, avec leur continuité qui vient ainsi se superposer aux éléments variés de la frise, il est là bien à sa place, dans le champ de cette bande étroite, entre les longues

lignes de cette corniche qui fuit à l'œil en se détachant sur le ciel.

La figure 315 montre assemblés au-dessus d'un vide tous les éléments que nous avons décrits isolément et dont nous avons défini le rôle. On remarquera que la disposition ici présentée n'est pas de tout point celle que nous avons adoptée dans notre restitution du palais de Mycènes (pl. XI). Là nous avons sans doute fait le même usage qu'ici des deux ornements typiques; nous avons assigné de même à la frise



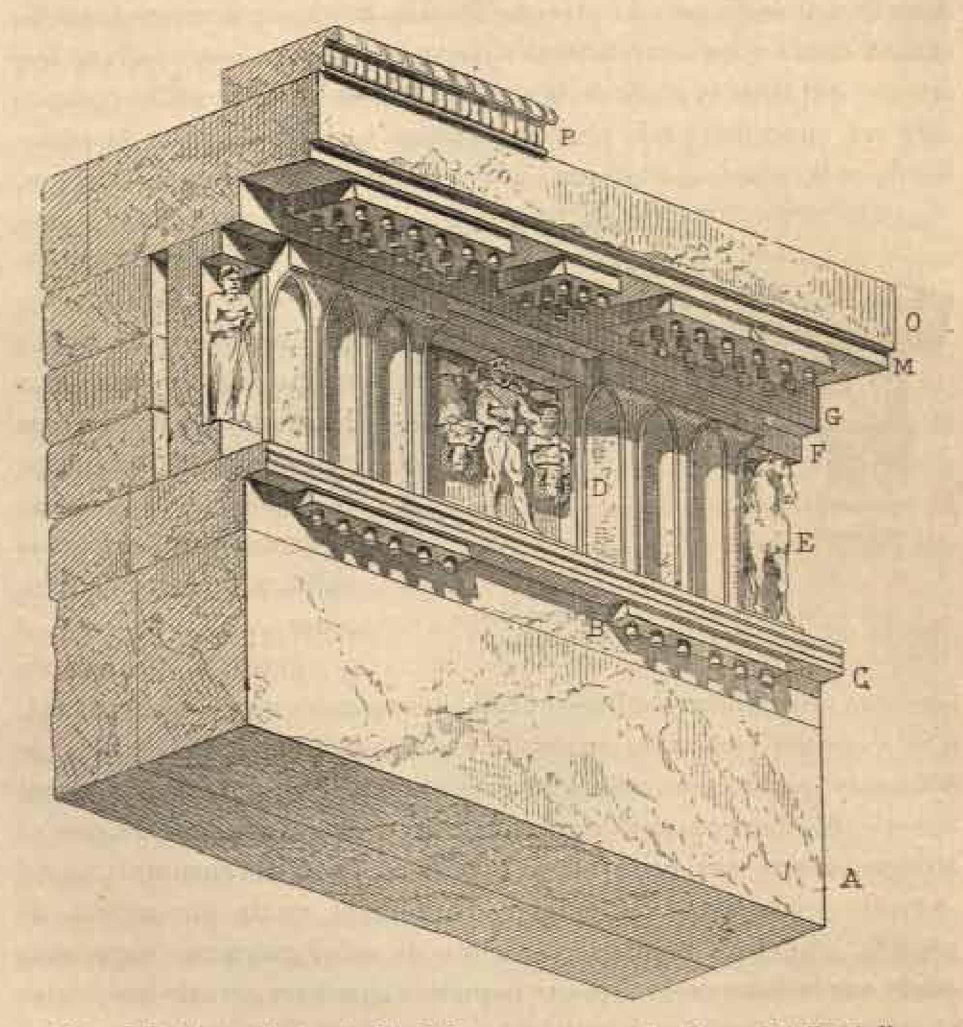
315. — Le palais mycénien. Deuxième époque. Assemblage de l'entablement restitué. Dessin de Ch. Chipiez.

celui dont l'aspect fait songer à l'alternance des métopes et des triglyphes, tandis que nous réservions l'autre pour le larmier; mais c'est seulement sur les côtés du pavillon central que nous avons relié par des chevilles visibles les parties basses de la corniche, et celle-ci laisse apparaître, sur la façade, les extrémités de solives que nous avons supposées de forme cylindrique. La corniche doit à cet arrangement plus d'élévation et d'ampleur; mais l'ensemble ne forme pas un système aussi bien lié ni peut-être aussi stable et aussi bien protégé contre toutes les chances de destruction que dans les arrangements dont nous venons

d'exposer l'économie. Ceux-ci sont à la fois fort simples, et, dans leur simplicité même, déjà très savants; on n'y est pas arrivé du premier coup. Dans quel édifice ont-ils été réalisés? Nous ne saurions le dire; mais ce qui paraît certain, c'est qu'ils représentent le dernier progrès et le dernier terme du développement organique de la construction mycénienne, celui de ses états qui a immédiatement précédé la naissance de l'architecture dorique, et ce qui le prouve, c'est que, dans l'entablement des plus anciens monuments de cet ordre, on retrouve, trait pour trait et membre pour membre, mais cette fois exécutés en pierre, tous les éléments dont nous avons marqué la place et déterminé la fonction dans la charpente que nous avons bâtie, dans celle où le larmier est revêtu de bronze et où une frise de pierre vient s'insérer entre les bois de l'architrave et ceux de la frise.

Voici par exemple l'entablement du temple C de Sélinonte, célèbre par les sculptures archaïques qui décorent ses métopes (fig. 316). Il n'est pas une des pièces que nous avons décrites qui n'y reparaisse, signalée par la lettre qui la désigne dans les dessins qui précèdent. Deux poutres de pierre, comme dans la charpente mycénienne deux poutres de bois, constituent l'architrave, et sous le listel C qui la surmonte, on voit ressortir, à l'aplomb des triglyphes, la planchette B. La partie inférieure est pourvue d'un ornement, celui que l'on appelle les *gouttes*, dont l'origine et le sens n'avaient jamais encore été expliqués d'une manière satisfaisante. Ces gouttes sont ici détachées du mur et de forme cylindrique. Elles reproduisent exactement la forme et l'aspect des chevilles que nous avons vu faire saillie à cette place sous l'entablement de bois, et c'est encore ces chevilles que l'on reconnaît au-dessus de la frise, dans un autre ornement qui n'avait pas, jusqu'à présent, paru moins étrange et moins énigmatique que les gouttes, dans les *mutules*. La table de pierre N sur la face inférieure de laquelle sont encore là piquées des gouttes n'est pas autre chose que la table de bois qui, dans la charpente mycénienne, servait, en dessinant là les mêmes ressauts, à assujettir par en bas le revêtement des solives. A Sélinonte, les mutules sont inclinées parce que le toit du temple est à double pente; à Mycènes, nous avons supposé des terrasses, hypothèse d'où résulte l'horizontalité des mutules; cela ne change rien au système. Quant à la frise, ici comme dans tous les édifices doriques, elle offre cette alternance de piliers (D) et de dalles (E) qui caractérise la frise d'albâtre trouvée à Tirynthe. Le pilier, c'est ici le *triglyphe;* la dalle, c'est la *métope*. La différence, c'est que, dans le triglyphe, les rosaces

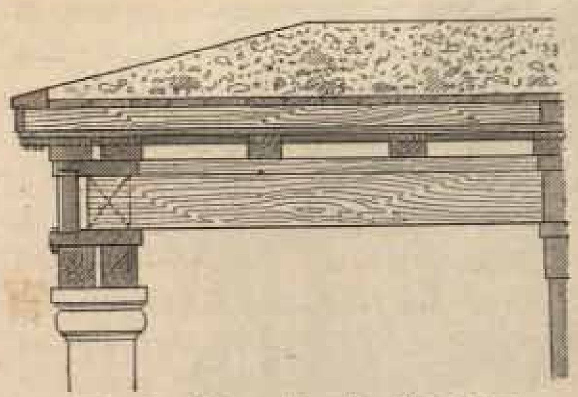
et autres motifs secondaires ont disparu, remplacés par ces canaux que l'ornemaniste mycénien avait déjà comme esquissés au milieu de la face de son pilier; c'est surtout que le sculpteur, qui sait maintenant s'inspirer de la forme vivante, s'est emparé du champ de la métope pour y loger des bas-reliefs dont il emprunte le sujet à la mythologie; mais, à cela près, la disposition, en plan, est toujours la même. C'est



316. — Entablement du temple C de Sélinonte, vue perspective. Durm, *Détails*, pl. II.

toujours les piliers qui maintiennent les dalles. Des rainures sont pratiquées dans le flanc des triglyphes, des rainures où viennent s'engager les bords latéraux des dalles et, derrière celles-ci, entre elles et les assises qui forment la partie postérieure de l'entablement, il y a un intervalle analogue à celui qui existait, dans la charpente, entre ces minces plaques de pierre et les madriers qu'elles

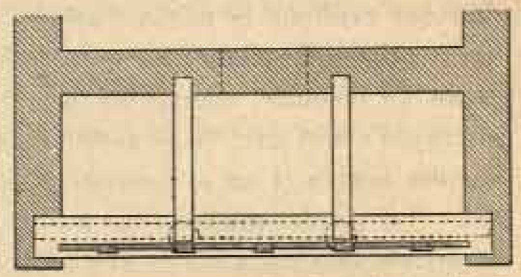
masquaient. On retrouve de même, au-dessus du triglyphe, l'indication de la planche F, qui faisait chape au sommet du pilier, et, sous les mutules, celle de la sablière G, le membre inférieur de la corniche. Quant à celle-ci, nous y distinguons les éléments mêmes dont elle se composait dans le modèle que nous avons construit, un listel M qui répond au cours de planches étendu sous les solives, un large bandeau O, qui équivaut à la planche dressée de champ derrière laquelle étaient cachées les extrémités des chevrons, et enfin une moulure terminale, qui tient la place de la planche P dont la légère saillie couronnait cet ensemble. Ici, plus de coulisse servant à marier la platebande et la cymaise; c'est que l'une et l'autre, dans le temple dorique, sont de pierre et très souvent taillées dans l'épaisseur d'un même bloc de tuf ou de marbre. Là même où, comme dans l'édifice que nous avons pris pour type, la cymaise est indépendante du reste de la corniche, son poids suffit à la maintenir en place.


317. — Le palais mycénien. Deuxième époque. Coupe longitudinale sur le prodomos.

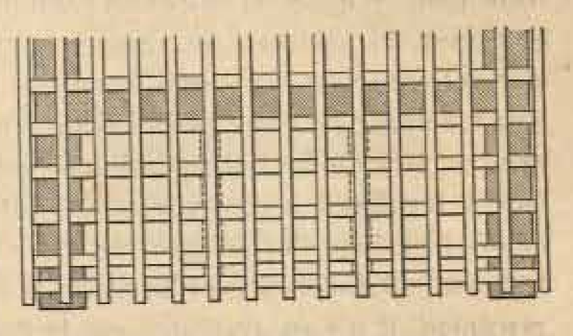
Entre la corniche de bois que nous avons restituée et celle des monuments de l'âge suivant, il y a encore une autre analogie. Sur la plate-bande du larmier de Sélinonte, point de traces d'une décoration peinte; mais ces traces ont été relevées dans plusieurs autres édifices, dans le temple d'Égine et ailleurs encore. On remarquera que là où il s'est rencontré, à cet endroit, des vestiges de couleur, l'ornement qu'ils permettent de rétablir a plus ou moins le caractère de celui que nous supposons ciselé sur la lame de bronze par laquelle étaient recouverts les joints; c'est une variante de ce motif des postes dont l'art mycénien a tiré le même parti. Nous aurions là un exemple de plus des transmissions qui relient l'œuvre architecturale de la période classique à celle de la période que nous avons appelée primitive.

Quant à la frise dorique, nous pensons que la théorie qui vient d'en être donnée paraîtra plus simple et plus satisfaisante que les hypothèses qui avaient été proposées jusqu'ici pour en expliquer la composition. Comme nous l'avons fait observer, chacun des piliers de

la frise tirynthienne a les dimensions d'une poutre; il a donc dû, à l'origine, correspondre, en construction, à l'extrémité d'une des poutres longitudinales qui venaient s'appuyer sur la crête du mur (fig. 318). En façade, l'architrave n'est soutenue que par deux colonnes sur lesquelles reposent deux grandes poutres jetées en travers, au-dessus du vestibule. Si le motif en question n'avait été employé que comme revêtement de l'extrémité du madrier, il devrait donc, à la rigueur, ne figurer que deux fois dans la frise du portique, au-dessus des colonnes; mais, en prenant ce parti, l'architecte aurait supprimé cette alternance des dalles et des piliers qui fait le rythme de la frise. Nous n'avons donc point hésité à admettre, dans nos restitutions, que le motif d'abord suggéré par le besoin de couvrir le bout de la poutre avait été continué, par analogie, là même où il ne répondait plus à la structure intime du bâtiment; nous l'avons disposé, à intervalles réguliers, en avant des solives, sur tout ce front de l'entablement qui était la partie de l'édifice sur laquelle le regard se portait tout d'abord et par suite celle qui devait être le plus richement décorée (fig. 307). La figure 319 montre comment étaient assemblées les solives qui formaient ce plafond. La conjecture se justifie par des raisons de goût, et d'ailleurs on conserverait même quelques doutes à ce sujet, qu'il n'y aurait rien à changer dans l'explication que nous avons proposée des origines de la frise dorique.



318. — Le palais mycénien. Deuxième époque. Plan de la charpente du prodomos à la hauteur de la frise.



319. — Le palais mycénien. Deuxième époque. Plan de la charpente du prodomos au-dessus de la frise.

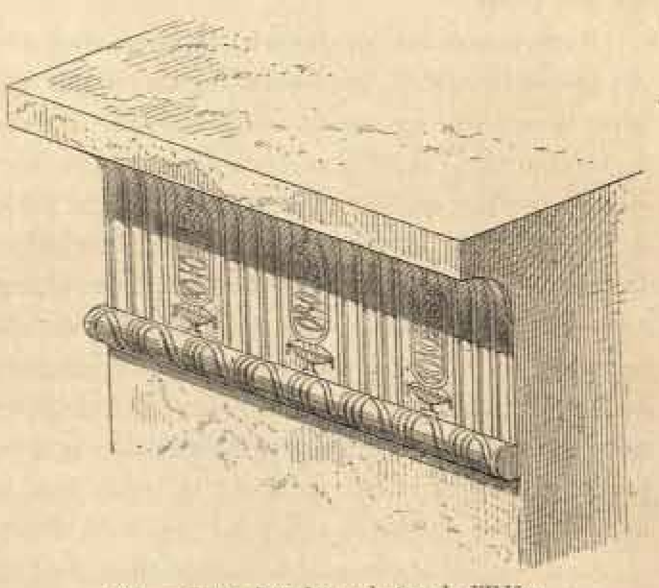
C'est seulement au-dessus d'un portique comme celui qui forme la façade principale du palais mycénien que l'entablement est complet, qu'il a tous ses membres, toute sa valeur. Sur la façade latérale, les lourdes architraves n'ont plus de raison d'être; elles seraient un non-sens. En bonne construction, la corniche seule est nécessaire sur les

côtés; il suffit de la faire reposer sur une mince sablière, sur un plateau. C'est le mur lui-même qui fait fonction d'architrave, qui soutient la corniche. Les poutres n'ont pas besoin de le traverser; il suffit qu'elles portent sur lui, engagées dans des entailles; elles sont ainsi mieux protégées contre les intempéries. C'est donc le *prodomos* du palais mycénien qui explique le mieux l'origine de l'entablement dorique. Pour rendre raison des formes qui caractérisent cet entablement, il n'y a pas besoin de recourir, comme on l'a fait, à un temple idéal, avec ou sans colonnade extérieure. Dans cette hypothèse d'un temple idéal, on s'est toujours heurté et on se heurtera toujours à une difficulté insurmontable. S'il y a des mutules sur les côtés, il n'y en aura pas en façade, et, réciproquement, s'il y en a en façade, il n'y en aura pas sur les côtés; aussi, pour esquiver l'objection, est-ce toujours par le côté que l'on nous montre cet édifice théorique d'où l'on veut faire sortir le temple classique. Pour mettre des mutules à la fois sur la façade et sur les côtés, il faudrait supposer que les Grecs eussent établi une partie de la construction en vue de justifier la décoration du temple, qu'ils eussent subordonné la construction à la décoration; or tout ce que nous savons des habitudes de l'art grec rend cette hypothèse inadmissible. N'est-il pas plus simple de se reporter aux édifices mycéniens, qui ont existé réellement, et qui nous offrent un point de départ assuré? Dans le palais mycénien, le *prodomos* est compris entre deux murs, dans lesquels sont encastrées les extrémités des pièces de l'entablement. Des poutres longitudinales sont nécessaires pour relier les colonnes et l'entablement au mur du fond, d'où l'origine des triglyphes et la décoration en façade. Il suffisait de corniches sur les côtés pour abriter les murs. Nous ne sommes donc plus en présence de ce dilemme : des triglyphes sur la façade, ou seulement sur les côtés. Il est évident que, dans le palais mycénien, il n'y en avait que sur la façade. Ceci étant incontestable pour tout constructeur, n'est-il pas naturel d'admettre que les Grecs ont adopté, comme type d'entablement, celui du *prodomos* mycénien? Au moment où fut créée l'architecture dorique, ce type était devenu un système de décoration; mais le système avait son origine dans les constructions primitives, dans des constructions mixtes, en pierre, en briques et en bois, dont il était difficile de deviner l'existence avant les découvertes de Schliemann.

Plus tard, les Grecs, qui avaient oublié cet emprunt, donnèrent à certains des membres de cet entablement, à ceux par exemple qui représentaient les chevilles des charpentes d'autrefois, des noms qui ont

pu faire illusion ; ils avaient perdu la signification vraie de certains détails.

Dès que l'on admet notre conjecture, on voit disparaître toutes les difficultés que l'on rencontrait avec le temple théorique quand on voulait lui faire représenter une construction normale. Cet entablement du *prodomos* mycénien, l'architecte n'a eu qu'à le faire tourner autour du temple, quand il en a entouré la cella de colonnes dressées sur les quatre côtés. C'est ainsi que l'entablement dorique représente bien, en fait, des motifs de construction, mais des motifs transposés, des motifs empruntés à un édifice antérieur, le seul où ils aient joué un rôle vraiment utile.



320. — Gorge égyptienne du temple d'Edfou, d'après une photographie.

La frise dorique, on en a quelquefois cherché le prototype dans la gorge qui forme partout en Égypte le couronnement du mur. On a fait observer que, très souvent, cette gorge présente, au-dessous du listel qui la surmonte, une suite de rainures verticales et de cartouches dont la succession régulière fait songer à celle des triglyphes et des métopes (fig. 320) ; mais cette ressemblance est tout apparente et, dès que l'on y regarde d'un peu plus près, ce qui frappe, c'est combien tout diffère, de l'un à l'autre entablement. Dans celui des édifices égyptiens, aucune distinction entre la frise et la corniche ; rien non plus qui rappelle les gouttes et les mutules ; enfin les canaux qui strient la gorge et le champ étroit qui les sépare ne correspondent pas aux particularités de la construction ; ce n'est pas autre chose qu'un thème décoratif, tout en surface. Il en est de la frise comme du chapiteau dorique, dont on a cru aussi trouver le modèle en Égypte, hypothèse que nous avons eu déjà l'occasion de signaler et d'écarter[1] ; si l'ar-

1. *Histoire de l'Art*, t. I, p. 550-552.

chitecture mycénienne a subi des influences extérieures, ce serait plutôt dans une autre direction qu'il conviendrait d'en chercher le point de départ. L'architecture égyptienne et la grecque ont des points de départ très différents et ne s'inspirent pas des mêmes besoins et des mêmes pensées; c'est à Tirynthe et à Mycènes, ce n'est pas à Memphis et à Thèbes que sont nées les méthodes qui, developpées, perfectionnées, appropriées, avec le temps, à des matériaux autres que ceux qui en avaient tout d'abord suggéré l'emploi, ont été appliquées par l'art classique au temple, sa maitresse œuvre et le dernier effort de son génie.

Sans même entrer dans la comparaison minutieuse des éléments de la construction, peut-être aurait-on pu soupçonner, à première vue, la relation que nous avons signalée. Il est difficile de s'expliquer la hauteur de l'entablement dorique si l'on n'y voit une imitation de ces charpentes qui, dans les édifices de la période primitive, avaient à supporter le fardeau des lourdes terrasses d'argile pilonnée; il fallait que, pour suffire à cette tâche, ces charpentes fussent composées de pièces nombreuses, très massives et très résistantes. Dans les temples, le toit est à double pente et recouvert de tuiles; il est donc loin de représenter le même poids; si l'entablement sur lequel il repose a conservé les mêmes proportions et le même aspect que dans le palais mycénien, c'est qu'il est la copie d'un modèle qui a été créé dans d'autres conditions et pour répondre à des besoins différents.

Ce n'est pas seulement la constitution de l'entablement qui témoigne de cette filiation et de cette étroite liaison entre la première architecture nationale de la Grèce et celle dont les types, aujourd'hui encore, après tant de siècles, servent de sujet d'étude et de modèles à nos artistes. Dans ce plan du plafond de l'édifice mycénien que nous avons présenté à deux hauteurs différentes (fig. 318 et 319), on devine déjà les dispositions qui seront adoptées pour les plafonds de marbre des temples. Ces plafonds se divisent en champs rectangulaires que l'on appelle des caissons; or c'est le charpentier qui, en assemblant ses solives, a jadis tracé le cadre de ces champs où le sculpteur et le peintre répandront sur la pierre une décoration plus ou moins riche. La seule différence entre ce plafond et celui des temples doriques, c'est que les poutres longitudinales placées à la hauteur de l'architrave, celles que recouvrent les triglyphes dans la charpente primitive, manquent dans l'édifice en pierre. On n'aurait pas trouvé de poutres de pierre assez longues pour remplacer, dans le pronaos, ces poutres de bois. La sta-

bilité de l'édifice dorique est telle par elle-même, que ces poutres n'auraient aucune raison d'être dans la construction lapidaire.

On est conduit à des conclusions du même genre pour la colonne, si l'on prend comme termes de comparaison la demi-colonne des tombes à coupole mycéniennes d'une part, et de l'autre la colonne des plus anciens temples doriques, de ceux que leur date place le moins loin des bâtiments de la Grèce préhomérique et qui ont ainsi le plus chance de leur ressembler. Le fût du support de pierre des temples offre un galbe qui est tout autre que celui de la demi-colonne lapidaire des tombeaux; celle-ci nous a paru devoir être une exacte copie du support de bois des palais de Tirynthe et de Mycènes. Ce support avait son plus grand diamètre dans sa partie supérieure, là où il rencontrait l'architrave, tandis que la colonne dorique, un cône tronqué, est plus mince à son sommet qu'à sa base; mais, à cette différence près, l'analogie est frappante, surtout dans le chapiteau, dont les éléments, à Mycènes, sont déjà ceux du chapiteau canonique. C'est, quoique avec un dessin moins élégant et des proportions moins heureuses, l'*abaque* supporté par cette sorte de coussin que l'on appelle l'*échine*; c'est, autour de la partie inférieure de l'échine, un collier de petites feuilles qui se rencontre au même endroit, dans les types de cet ordre qui ont le caractère le plus archaïque[1]. Là où la colonne est cannelée, comme dans la façade de la tombe II (fig. 201), les cannelures sont tangentes, disposition qui a toujours été conservée par l'ordre dorique. Celui-ci n'a jamais donné de base à sa colonne; or, à Mycènes non plus, il n'y a rien qui mérite vraiment ce nom de *base*. Ce n'est pas une base que la plinthe très mince sur laquelle repose le pied du fût, plinthe qui n'est qu'une allusion au dé de pierre, à demi enterré, qui supprimait tout contact entre le sol humide et le pied des piliers de bois (fig. 200). Enfin, sur cette façade, sous le filet semi-circulaire, on voit trois autres filets, dont la très faible hauteur n'est point en rapport avec celle du fût. Ils font songer aux trois degrés sur lesquels porte d'ordinaire la colonnade dorique, et l'on se demande s'il ne convient pas d'y voir comme le rappel d'un même nombre de marches, marches qui, dans les édifices mycéniens, étaient ménagées en avant des portiques (fig. 83).

1. Plusieurs exemples de ces ornements appliqués sur l'échine du chapiteau dorique sont étudiés dans une dissertation de M. Otto Puchstein, *Das Ionische Capitell*, Berlin, 1887, in-4, Reimer. On les trouvera réunis p. 47-49 (fig. 39, 40, 41). La plupart sont empruntés aux temples de Pestum.

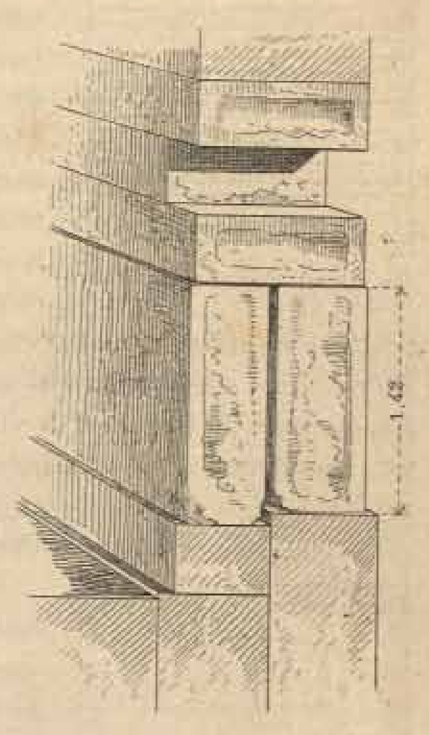
Il résulte de toutes ces observations que c'est surtout l'ordre dorique dont les formes dérivent de celles qui caractérisent les édifices dont nous avons tenté la restitution. L'ordre ionique a d'autres origines, que nous chercherons à éclaircir dans la suite de cet ouvrage. Si pourtant nous voulions, dès maintenant, pousser plus loin cette étude, il nous serait facile de suivre l'influence des procédés primitifs de construction jusque dans des dispositions qui ne sont pas particulières à tel ou tel des ordres, mais qui se retrouvent, un peu partout, dans divers monuments de l'architecture grecque. Quelques indications sommaires, quelques exemples choisis entre bien d'autres qu'il serait aisé d'alléguer suffiront à justifier cette assertion.

Alors même que l'ouvrier, en Grèce, saura le mieux bâtir, en assises réglées de tuf ou quelquefois même de marbre, ces beaux *murs helléniques*, comme on les appelle, dont le moindre fragment permet d'apprécier la précision merveilleuse qu'il apporte à l'exécution de son travail, il emploiera encore, dans certains cas, les procédés dont avaient fait usage ses ancêtres à Troie, à Tirynthe et à Mycènes. C'est ce qui est arrivé pour les *Longs Murs* qui reliaient Athènes au Pirée. Nous possédons le devis de la restauration qui en a été entreprise au quatrième siècle avant notre ère, devis duquel il résulte que ces murs offraient une grande ressemblance avec ceux qui entouraient la citadelle de Troie[1]. L'appareil était plus régulier et plus soigné; il offrait à l'œil un aspect plus satisfaisant; mais le principe en était le même que dans le rempart de l'acropole préhistorique. La partie inférieure de la muraille était en pierre et la partie supérieure en brique crue. Des pièces de bois longitudinales et d'autres transversales, qui formaient ainsi comme un grillage, étaient noyées dans l'épaisseur des murs. Les enduits étaient faits de terre mêlée de paille. On croit deviner la raison qui décida l'architecte à user là de ce procédé; dans les murs de fortification, ces grillages rendaient le service de répartir sur une plus grande surface de mur la pression exercée par le choc du bélier et des autres engins d'attaque.

Pour provoquer, à cette époque, l'emploi des chaînages de poutres, chaînages qui ont l'inconvénient de rapprocher, dans l'intérieur

1. A. Choisy, *Études sur l'architecture grecque*, II. *Les murs d'Athènes d'après le devis de leur restauration*, p. 68-69. C'est d'après les données du devis que M. Choisy a pu affirmer l'existence de ces chaînages; mais il a été trouvé au Pirée, il y a une trentaine d'années, des restes d'un mur dans la construction duquel entraient le bois et la pierre. Il était composé d'assises qui alternaient avec des poutres, quelquefois longues de plus de 10 mètres. *Académie des inscriptions et belles-lettres Comptes rendus*, 1867-1868, p. 219.

du massif, des éléments hétérogènes, il fallait des raisons particulières, du genre de celles qui expliquent le parti que s'est décidé à prendre l'architecte des Longs Murs; mais, jusque dans des édifices faits tout entiers de pierre, on saisit encore la trace de l'influence persistante que n'ont jamais cessé d'exercer sur les procédés de facture du constructeur grec les habitudes qu'il avait contractées dans d'autres temps, au cours de ses années d'apprentissage. Prenez un temple du sixième ou du cinquième siècle, celui de Poseidon à Pestum ou celui de Zeus à Olympie, le Parthénon, le Théséion ou l'Érechtéion, et considérez-en l'appareil, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur de la cella. Le mur de ces édifices est formé d'assises réglées; mais entre la plus basse de ces assises et l'aire de la salle ou du portique il y a un intervalle que remplit une rangée de grandes dalles posées de champ, rangée qui est double en épaisseur (fig. 321). Ces dalles ont de $1^m,50$ à 3 mètres de long, et leur hauteur varie de $0^m,84$ à $1^m,50$, dépassant ainsi de beaucoup celle des pierres qui constituent le reste de la muraille[1]. La face externe de ces plaques fait sur le nu du mur une saillie de 8 à 10 millimètres. Par leurs dimensions comme par ce léger ressaut, les dalles en question se distinguent donc très nettement des assises qui les surmontent, et elles dessinent ainsi, dans la partie inférieure du mur, comme une sorte de plinthe continue. Aucune nécessité de construction n'explique là l'intervention et la présence de cette plinthe; on ne saurait donc guère y voir qu'un souvenir du soubassement de pierre qui, dans les bâtisses dont le corps était en briques crues, venait toujours s'interposer entre la terre souvent mouillée et le massif d'argile. Dans l'aspect de cette plinthe, on retrouve aussi quelque chose de celui des revêtements, lourdes dalles ou planches épaisses, qui,



321. — Soubassement d'un mur de cella. Durm, *Die Baukunst der Griechen*, 2e édit., fig. 59.

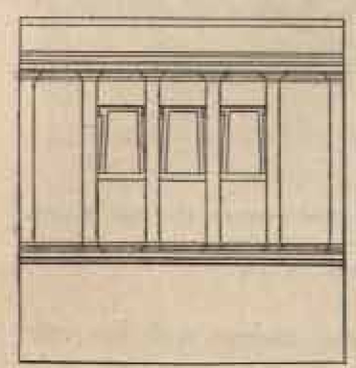
1. J. Durm, *Die Baukunst der Griechen*, p. 76-77 (fig. 59).

là où le mur était fait de petits moellons, en protégeaient contre les chocs la portion la plus voisine du sol.

Ces chaînages et ces revêtements de bois qui jouaient un si grand rôle dans la construction primitive, on en retrouve partout, dans celle qui l'a remplacée, comme l'ineffaçable empreinte et la tradition persistante. Nous avons eu plus d'une occasion de montrer comment les madriers étaient distribués, à intervalles égaux, dans le sens vertical, sur la face des murs dans la composition desquels ils entraient, et comment ils la coupaient en une suite de champs tous pareils les uns aux autres et dont la succession régulière avait son agrément (fig. 322 et pl. XI). L'œil s'était habitué à cette disposition rythmique, et c'est elle que rappellent, selon toute apparence, les pilastres très étroits qui ornent le mur de certaines cellas, celui par exemple du temple d'Érechthée à Athènes (fig. 323). Ces pilastres ne remplissent aucune fonction utile; par leur très faible largeur et par leur espacement, ils rappellent les madriers d'autrefois et ils donnent le même genre d'effet.

322. — Mur avec chaînages de bois.

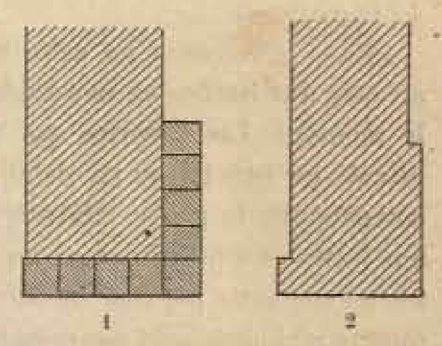
Un autre trait de l'architecture classique dont l'explication paraît devoir être cherchée dans ce même ordre d'idées, c'est la forme que l'ante des temples y reçoit et y garde, jusque vers la fin du troisième siècle avant Jésus-Christ. En plan, cette ante reproduit exactement le profil de ces antes de Tirynthe où la tête du mur est cachée sous un revêtement de cinq madriers dressés sur la façade et de deux autres posés en retour, un sur chaque côté (fig. 324). On est, au premier moment, surpris de voir combien est mince, sur les côtés, la face latérale de l'ante; il semble presque y avoir là un défaut de proportion que les architectes de l'âge gréco-romain auraient corrigé, en donnant à cette partie du pilier plus d'ampleur. Pour trouver la raison de cette apparente anomalie, il faut remonter aux origines, se reporter au moment où le constructeur cessa de couvrir d'une armature de bois l'extrémité libre de ce mur



323. — Mur de la façade postérieure de l'Érechthéion, côté intérieur. Stuart, *Ant. of Athens*, II, pl. XIX.

qu'il bâtissait maintenant en pierres bien appareillées. Lorsqu'il opéra ce changement, il conserva à l'ante la forme traditionnelle que ses prédécesseurs lui avaient donnée; son ante lapidaire fut une fidèle copie de l'ancienne ante garnie de madriers, et ce que représente l'étroite face latérale de l'ante, c'est l'épaisseur de la planche ou du poteau qui complétait, sur les côtés, la défense du mur.

Les portes, les créneaux, d'autres membres encore de l'architecture, prêteraient à des rapprochements non moins curieux entre l'ancien et le nouvel état; mais nous nous bornerons à une dernière remarque, qui portera sur le caractère de la décoration. Sans doute ce n'est pas par l'effet du hasard que tous les peuples qui habitent des pays où le soleil a beaucoup d'éclat aiment à répandre de vives couleurs sur toutes les surfaces de leurs bâtiments. Il y a une relation de cause à effet entre l'intensité de la lumière et le goût de la décoration polychrome; celui-ci s'éveille par le fait de l'action que cette lumière exerce sur l'organe de la vue. Ce qui varie, d'un peuple à l'autre, c'est le procédé par lequel l'homme arrive à satisfaire ce secret instinct; ce procédé sera surtout déterminé par la nature des matériaux dont l'art disposera dans telle ou telle contrée. Dans la vallée de l'Euphrate, point de pierre, et rien que des bois médiocres, tels que le palmier. Il fallait trouver le moyen de diversifier, par l'intervention de la couleur, l'aspect de cette masse d'argile cuite ou crue qui formait indifféremment le corps de tous les édifices; on inventa l'émail, que la flamme du four incorporait à la brique. En Grèce, c'est autre chose; on avait la pierre; on avait des bois d'excellente qualité; ceux-ci fournissaient en abondance poutres et planches pour la charpente et les revêtements; mais, si l'on voulait qu'ils durassent, il fallait les couvrir d'une couche de peinture souvent renouvelée ou, par endroits, de plaques métalliques.



324. — L'ante mycénienne (1) et l'ante hellénique (2). Plan.

Ce fut donc en Grèce le bois, comme en Assyrie ç'avait été l'argile, qui exigea que la couleur fût appliquée à toutes les parties de l'édifice qui se trouvaient exposées à l'air du dehors. L'habitude une fois prise, cette couleur fut comme transportée sur la pierre, qui, elle, aurait pu s'en passer. Lorsque l'entablement de bois des palais mycéniens

devint l'entablement lapidaire du temple dorique, celui-ci conserva, à titre de brillante parure, la coloration que son devancier avait due à la nécessité qui s'imposait à l'architecte de protéger ses charpentes contre l'humidité. On peignit donc la pierre, et, là où des plaques de terre cuite prirent place dans l'entablement, on peignit aussi la terre qui n'avait pas besoin de cet enduit pour résister aux intempéries. Les tons ainsi apposés sur le tuf et sur l'argile reproduisent à la fois les teintes vives que la brosse avait jadis étendues sur les madriers et les reflets bleuâtres de ces bandeaux de bronze qui avaient concouru à cacher et à défendre les pièces de la charpente. C'est surtout parce qu'elle avait été précédée par une architecture du bois que l'architecture lapidaire, dès ses premiers essais, se montre, en Grèce, aussitôt parée de toutes les élégances et de toutes les richesses de la couleur.

Nous arrêterons ici cette comparaison, qui nous a conduit bien au delà des limites où nos études paraissaient devoir s'enfermer pour le moment. Les théories qui viennent d'être exposées, que l'on en discute ou non tel ou tel détail, auront eu le mérite de faire mieux comprendre le genre d'intérêt que présente l'art mycénien. Tel de nos lecteurs a pu se demander pourquoi nous nous arrêtions si longtemps sur cette période initiale, que l'on a parfois voulu considérer comme n'appartenant pas même à l'histoire de la Grèce. Nous croyons, par les observations qui précèdent, avoir prouvé que c'est là qu'il faut aller chercher la solution de quelques-uns des problèmes les plus obscurs et les plus discutés que l'historien rencontre sur sa route, quand il prétend remonter aux origines des types principaux de l'architecture grecque.



HACHETTE & Cie



MYCÈNES

LE BAS-RELIEF DE LA PORTE AUX LIONS

D'APRÈS LE MOULAGE DU MUSÉE DE BERLIN

CHAPITRE IX

LA SCULPTURE

I. — LES MATÉRIAUX, LES PROCÉDÉS ET LES THÈMES

Au cours de l'âge primitif, le sculpteur a utilisé, pour reproduire la forme vivante, toutes les matières dont il s'est servi pour bâtir et pour décorer ses édifices. C'est d'abord toutes les variétés de pierre que fournit en abondance ce pays de montagnes, les dures roches volcaniques de couleur foncée, le grès des calcaires plus ou moins tendres, et déjà ce marbre des îles dont la statuaire tirera plus tard un si beau parti; c'est l'argile, que l'ouvrier de ce temps n'emploie, dans la construction, que séchée au soleil, mais qu'il sait cuire à la flamme quand il y a modelé une figurine dont il veut assurer la durée; c'est les pâtes de verre, coulées dans un moule; c'est l'os et l'ivoire que découpent la pointe et le ciseau; c'est le métal, l'or et l'argent, le plomb, le cuivre et le bronze, que l'on fond, que l'on estampe, que l'on travaille au repoussé avec des retouches de burin.

Le sculpteur n'a fait qu'un usage très restreint du procédé de la ronde bosse; il ne s'en est servi, alors même qu'il a acquis quelque adresse de main, que pour produire des figurines de petite taille. C'est dans le bas-relief et dans les modes de figuration qui s'y rattachent que l'art mycénien a produit ses ouvrages les plus remarquables (pl. XIV). En théorie, le bas-relief semble demander un plus grand effort que la ronde bosse : il atténue l'épaisseur des corps; il réussit à en représenter et à en résumer tout le modelé au moyen de deux ou trois plans qui se superposent et des liaisons qu'il ménage entre ces plans; on serait tenté de croire que la difficulté est moindre de copier la forme avec ses trois dimensions, telle qu'on la perçoit par le toucher et par la vue. En fait, il n'en est pas ainsi. La première idée qui vient à l'homme, quand s'éveille chez

lui l'instinct plastique, c'est de transcrire la silhouette des corps, telle que la projette, sur une paroi verticale, l'ombre qu'ils portent. On ne s'en tient d'ailleurs pas là. Bientôt, pour donner à cette silhouette plus d'importance et d'accent, on la relève, on la fait saillir sur le fond; puis on travaille à la meubler. Dans l'intérieur du contour, on indique les traits du visage, l'attache des membres et des muscles, enfin l'arrangement du costume. On a ainsi le bas-relief réduit à sa plus simple expression, tel que l'ont pratiqué les peuples chez qui l'art n'a pas eu son plein développement, le bas-relief qui, grâce à la simplicité de sa donnée, peut s'exécuter, malgré l'abondance et la variété des détails qui y sont notés, avec une rapidité singulière, celui qui, dans les palais de l'Assyrie, recouvre des lieues de muraille. Ce procédé est tout élémentaire; il n'exige pas la science consommée que réclame le bas-relief tel que l'art grec le pratique au cinquième siècle et surtout tel que le traitera, dans les portes du Baptistère de Florence, la Renaissance italienne; mais déjà l'artiste peut y montrer dans quelle mesure il a le sentiment de la forme et du mouvement. C'est ce qu'a fait, comme le sculpteur de Ninive, celui de Mycènes; nous verrons de quelles qualités brillantes témoignent quelques-unes des œuvres de sa maturité.

Pour ce qui est des thèmes sur lesquels cet art s'est essayé, ils sont en nombre restreint, comme c'est le cas chez tous les peuples dont l'éducation n'est pas assez avancée pour que l'artiste puisse y appliquer indifféremment son talent à tous les sujets qui viendraient à le tenter. Sans même attendre d'avoir appris les premiers rudiments du métier, l'homme a voulu avoir des idoles domestiques qui protégeassent sa maison ou sa tombe, des amulettes qu'il portât sur lui, cousues à ses vêtements. Lorsque, d'ébauche en ébauche, il en est arrivé à figurer les corps d'une manière moins maladroite et moins sommaire, il a cherché à représenter les spectacles qui s'offraient le plus souvent à lui ou du moins ceux qui frappaient le plus son esprit. Les chefs pour lesquels il travaillait se préparaient par les hasards de la chasse à ceux de la guerre; ils passaient à poursuivre les fauves le temps que ne leur prenaient pas leurs courses de pirates et les combats qu'ils livraient à leurs voisins. Le sculpteur marque donc une prédilection très visible pour les scènes de guerre et de chasse.

Sa main s'était assouplie à composer ces tableaux; il en vint bientôt à faire un plus libre usage des types qu'il y rencontrait, à employer la figure de l'homme, celle de l'animal et celle de la plante,

soit comme symboles, soit comme purs motifs d'ornement; il s'en servit pour décorer ses armes, ses meubles et ses bijoux. Vers la fin de la période que nous étudions, certains types, dont les traits avaient été empruntés directement à la nature, ont fini, de réplique en réplique, par prendre, sous le doigt de l'ouvrier, un aspect tout conventionnel.

Le nombre des monuments conservés s'accroît d'année en année; mais ils sont déjà en quantité suffisante et, de l'un à l'autre, il y a, dans le sujet et dans l'exécution, des différences assez accusées pour que dès maintenant l'historien puisse suivre la sculpture mycénienne dans l'ensemble de son évolution et définir les traits par lesquels cet art se distingue soit de l'art égyptien et de l'art chaldéo-assyrien, soit de l'art grec, tel que nous le connaissions par les œuvres des statuaires de l'âge classique.

§ 2. — LES IDOLES

En tête des séries que nous cherchons à constituer, se placent certaines figurines qui ne peuvent avoir été que des idoles. Ces figurines sont, presque toutes, en pierre dure, en marbre ou en terre cuite[1]; on en rencontre, mais beaucoup plus rarement, qui sont de plomb ou de bronze. On les recueille à peu près sur tous les points de la partie du bassin de la Méditerranée qui a été, dans les temps historiques, le domaine propre de la race grecque. Il y a pourtant une distinction à faire : c'est dans les îles, et surtout dans celles qui avoisinent Naxos, vers le sud-est du groupe des Cyclades, que pullulent les figurines de marbre; quelques-unes proviennent de la Crète, de l'Eubée et de Chios[2]; mais on n'en trouve en terre ferme que de loin en loin, par exception, et encore, lorsque l'on a découvert à Delphes un de ces simulacres, a-t-on constaté qu'il était taillé dans un morceau de Paros (fig. 325)[3]; il avait donc été apporté à Delphes

1. A Troie, on rencontre le marbre et le trachyte. Les idoles des îles sont presque toutes en marbre blanc à gros grains, de Paros ou de Naxos. J'ai vu au Musée Britannique une de ces idoles, qui provient de Carpathos et qui est en calcaire noir.

2. *Revue arch.*, 1888, t. I, p. 83; *Athen. Mitth.*, t. XVI, p. 54; t. XIII, p. 184.

3. *Athen. Mitth.*, 1891, p. 361. Pourtant il a été ramassé, sur la pente sud de l'acropole, un débris d'une figurine du même genre, qui était en marbre pentélique (*Athen. Mitth.*, XVI, p. 57). Walpole avait déjà publié, comme trouvée dans un tombeau de l'Attique, une statuette de cette sorte; mais il ne dit pas de quel marbre elle était faite (*Ibidem*). Sur les sites où ont été recueillies la plupart des figures de marbre, voir DUEMMLER, *Athen. Mitth.*, 1886, p. 35-36.

de quelqu'une des îles. Les statuettes de terre cuite, au contraire, sortent partout des sépultures; il y en a dans les îles comme à Troie et à Nauplie, à Mycènes et à Tirynthe. Si, dans les îles, on s'est de préférence servi du marbre, c'est que l'on y avait à discrétion cette matière si belle et si résistante, dans laquelle on ciselait aussi des vases qui se trouvent presque toujours avec ces idoles. La présence simultanée, dans ces mêmes tombes, de cess tatuettes et de ces coupes de marbre suffit à prouver que le mobilier funéraire est constitué par les produits de l'industrie locale. Je ne sais pas comment on a pu imaginer d'attribuer aux Phéniciens la fabrication et la vente de ces images[1]. Elles sont faites d'une roche qu'ils ne possédaient pas chez eux, qu'ils n'étaient pas habitués à travailler, et d'ailleurs on ne les trouve ni en Phénicie même, ni sur aucun des points où l'on a pu suivre, aux objets qu'ils avaient semés sur leur route, la trace des marchands sidoniens. Dans les nécropoles préhistoriques des Cyclades, aucun vestige des articles où l'on reconnaît la pacotille phénicienne.



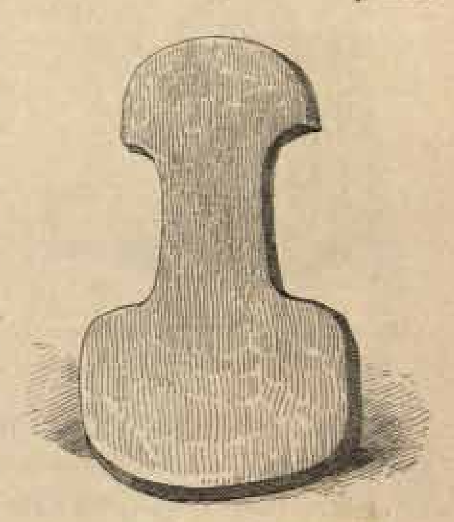
325. — Idole. Marbre de Paros. Aux deux tiers de la grandeur réelle. *Athen. Mitth.*, 1891, p. 361.

Les formes sont à peu près les mêmes dans le marbre et dans l'argile; c'est pourtant le marbre qui fournit les types dont la physionomie est la plus étrange et la plus primitive, ce qui concorde avec ce que les recherches de Duemmler et de Bent nous ont appris de l'industrie dont ils ont étudié le caractère dans le mobilier des nécropoles de plusieurs des Cyclades. Cette industrie a plus d'un rapport avec celle des royaumes achéens et minyens de la Thessalie et de la Béotie, de l'Argolide et de la Laconie; mais elle est plus élémentaire et moins avancée. Il y a donc lieu de penser que les tribus innomées qui peuplèrent la Troade, Cypre, les Sporades et les Cyclades ont fait leurs premiers pas dans les voies de la civilisation avant que s'y fus-

1. C'est Fr. Lenormant, et nous en éprouvons quelque surprise, qui a émis cette conjecture (*Revue arch.*, n. s., 1867, t. XV, p. 19).

sent engagés les habitants de la péninsule hellénique; ce doit être là que les premiers essais ont été tentés pour traduire en une image sensible l'idée obscure que l'homme avait de la divinité.

Grâce à des trouvailles récentes, on remonte, dans l'histoire de cette plastique naissante, jusqu'aux tout premiers tâtonnements de la main, d'une main dont la gaucherie ne laisse pas d'étonner. Aujourd'hui, avant toute leçon, l'enfant, par l'effet d'une longue hérédité ainsi que par la vertu des images qu'il a partout autour de lui sous les yeux, est, de très bonne heure, moins inhabile à interpréter la forme vivante que ne l'était alors l'adulte. Cette forme, elle est plutôt visée que copiée dans celles de ces idoles qui paraissent les plus anciennes. Ce que l'on a là, ce n'est pas une copie, même maladroite et infidèle, de la réalité, c'est plutôt un signe destiné à en évoquer la pensée, signe que l'on aurait peine à comprendre si l'on ne voyait, dans une suite d'esquisses où se marque un progrès constant, se dégager le type que l'ouvrier avait en vue quand il ciselait la pierre. C'est en classant ces ébauches que l'on finit par deviner une allusion à la figure humaine jusque dans ces morceaux de marbre ou de trachyte, taillés en forme de violon, que l'on a recueillis dans les décombres du second village de Troie[1] (fig. 326). L'allusion y est pourtant; à sa manière, l'ouvrier a figuré la tête, le cou et le torse; mais il a fait abstraction des membres[2]. Ce qui révèle son intention, c'est un autre monument de même provenance, celui-là en os, où les proportions des différentes parties du corps sont déjà indiquées d'une manière moins imparfaite (fig. 327). Point encore de jambes ni de bras; mais l'attache de ceux-ci est rappelée par une sorte d'apophyse, par une légère saillie qui se profile des deux côtés du buste. Voilà une autre idole où cette indication fait défaut; mais, en revanche, le ciseau y a



326. — Idole. Aux deux cinquièmes. Marbre. Schliemann, *Ilios*, fig. 204.

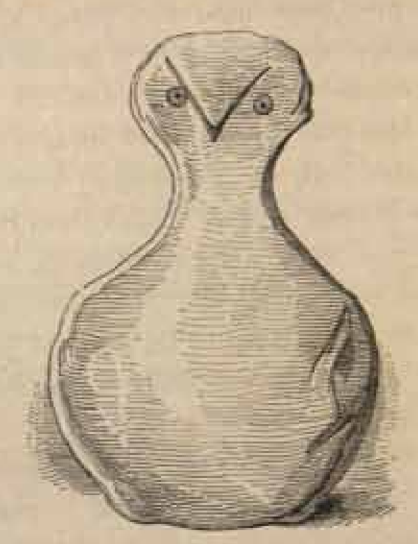
1. Schliemann, *Ilios*, p. 398-409.

2. Les exemples que nous donnons ici sont empruntés à Troie; mais les Cyclades ont fourni, taillés dans leur marbre local, des échantillons aussi grossiers du premier stade de cette industrie (Bent, *Researches among the Cyclads*, p. 49, fig. 1 et 2, dans *Journal of hellenic studies*, t. V, p. 42-60).

tracé quelques-uns des linéaments du visage, les yeux représentés par un cercle au centre duquel il y a un point pour la pupille, et le nez, que dessinent, avec les sourcils, deux traits qui se coupent à angle aigu (fig. 328). La détermination est poussée plus loin dans une idole en

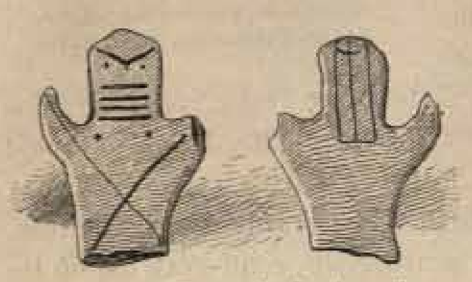


327. — Idole. Os. Aux sept huitièmes. Schliemann, *Ilios*, fig. 206.



328. — Idole. Marbre. Grandeur réelle. *Ilios*, fig. 217.

terre cuite brisée par en bas (fig. 329). La face y est figurée de même façon ; mais, il y a, en dessous, quatre barres parallèles, probablement les quatre rangs d'un collier qui s'étale sur la poitrine, où deux points marquent la place des seins[1]. Deux raies qui se croisent rappellent le vêtement. Derrière la plaque d'argile, trois lignes qui descendent de l'occiput jusqu'à la naissance du dos suggèrent l'idée d'une chevelure pendante en longues tresses. C'est une divinité féminine qui est ici représentée, et, si l'on pouvait conserver quelques doutes à cet égard, ils tomberaient à la vue d'une figurine de Tirynthe, qui est presque aussi barbare, mais où cependant apparaissent déjà certains traits qui définissent le sexe (fig. 330). Toujours même figuration sommaire du visage; mais des moignons répondent aux bras; si les jambes ne

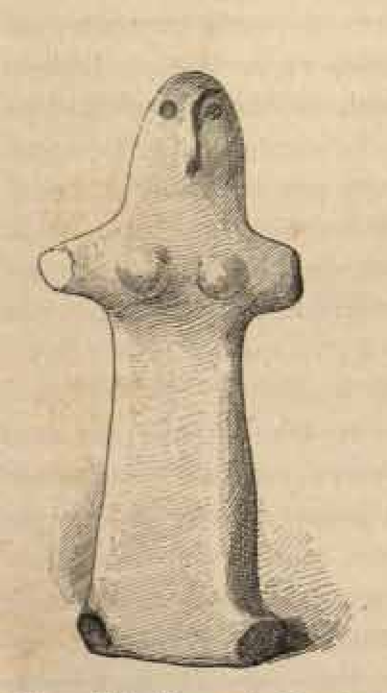


329. — Idole. Terre cuite. Demi-grandeur. *Ilios*, fig. 200, 201.

1. Le collier est aussi indiqué dans la figurine en terre cuite que nous avons donnée p. 574 (fig. 250).

se voient point, c'est qu'elles sont cachées sous la robe. Les seins ont un relief très accentué.

On arrive ainsi, par ces transitions, au groupe des idoles que l'on regarde comme originaires des îles, en raison de la nature du marbre dont elles sont faites et parce que c'est là surtout qu'on les ramasse en grand nombre. Toutes ou presque toutes elles reproduisent un même type, celui d'une femme vue de face, qui a les deux bras croisés sur la poitrine, au-dessous des seins. Ce n'est pas par ceux-ci seulement



330. — Idole. Terre cuite. Grandeur réelle. Schliemann, *Tirynthe*, fig. 73.



331. — Idole. Marbre. Naxos. Le Bas, *Voyage archéologique*, pl. CXXIII.

que le sexe est marqué; il l'est encore, par la largeur des flancs (fig. 331). Quelquefois une fente indique la vulve. La facture est encore ici d'une lourdeur et d'une naïveté qui font sourire; mais cependant il y a progrès. De toutes les parties principales du corps, aucune ne fait défaut, et l'on commence à entrevoir la pensée qu'a voulu exprimer celui qui a modelé l'image. Le geste qu'il prête à ces figures n'est pas, par lui-même, très significatif; mais on en saisit le sens en se reportant à un type qui a joui d'une grande popularité dans toute l'Asie Antérieure, à celui de cette déesse qui personnifie l'éternelle fécondité de la nature et qui la symbolise en portant les mains à ses deux seins, d'où est censée jaillir sous la pression de ses

doigts la source intarissable du lait nourricier[1]. C'est en Chaldée que ce type a dû prendre naissance; puis, de proche en proche, il s'était répandu chez les nations voisines. Il paraît être arrivé, par l'intermédiaire des populations syro-cappadociennes, jusqu'aux riverains de la mer Égée; on en reconnaît une copie, mais une copie grossière, dans une idole de plomb découverte à Troie (fig. 295). Il est vraisemblable que la figurine a été coulée sur place, en Troade ou non loin de là; ce qu'elle rappelle surtout, par l'ensemble de la donnée et par la rude sécheresse du travail, c'est les creux de certains moules en pierre dure que nous avons rapportés à la Lydie[2]. Dans les îles de l'Archipel, on était plus éloigné de la contrée qui avait été le berceau de ce type; on ne le connaissait guère que par des imitations où il avait perdu de son caractère, et, surtout, on aurait été fort embarrassé pour modeler la rondeur des mamelles et pour y appuyer les mains ouvertes. Ces mains, on les posa donc à plat sur le haut du flanc. Tout simplifié qu'il fût, le motif restait intelligible; c'était une allusion au type complet, que l'on connaissait pour en avoir vu quelques exemplaires portés par le commerce jusque dans les parages de la Grèce[3].



332. — Idole. Marbre. Gerhard, *Abhandlungen*, pl. XLIV, 3. Musée de Carslruhe.

Une rare et curieuse variante de ce type nous est fournie par une statuette qui porte, debout sur sa tête, une autre image toute pareille, mais beaucoup plus petite (fig. 332). Ce que le sculpteur s'est proposé de montrer en disposant ainsi ses personnages, c'est que la déesse est une déesse mère; la figurine qui forme le sommet du groupe, c'est l'enfant par lequel se continuera la chaîne des générations.

Dans celles de ces images qui paraissent le plus anciennes, les jambes sont rapprochées l'une de l'autre et les bras collés au buste (fig. 333). Point d'évidement. La silhouette de l'image a été découpée dans une mince tablette de marbre. Le corps est très aplati; mais la proportion de ses différentes parties est assez bien observée, sauf que

1. *Histoire de l'Art*, t. VI, p. 652, note 2.
2. *Histoire de l'Art*, t. V, fig. 209 et 210.
3. C'est ce qu'a très bien vu Duemmler (*Athen. Mitth.*, t. XI, p. 38).

la tête, pointue par en haut, est trop forte et le cou trop long. Le contour général de la forme est indiqué même par derrière; la rondeur des fesses est légèrement marquée. Il y a une sorte de compromis naïf entre le procédé de la ronde bosse et celui du bas-relief; on dirait un bas-relief sans fond. Quand le ciseau eut repris quelque confiance en lui-même, il voulut séparer l'une de l'autre les deux jambes; mais, en prenant ce parti, ne risquait-on pas d'amener des accidents, de briser le marbre? Certaines statuettes témoignent de ces craintes (fig. 332). Les membres inférieurs y sont restés adhérents au fond; celui-ci s'aperçoit entre eux et des deux côtés de leur contour extérieur.



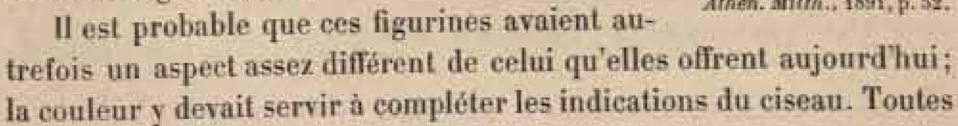
333. — Idole. Marbre. Hauteur, 0m,196. Amorgos, *Ath. Mitth.*, 1891, p. 49.

On finit, à mesure que l'ouvrier devenait plus habile, par ne plus se préoccuper de ce danger. Certaines tombes renferment des statuettes où les jambes sont écartées et les bras détachés du buste (fig. 333). C'est déjà de la ronde bosse. On sent là l'instinct du réalisme, un secret désir de souligner, en les exagérant, les grands traits de la construction du corps humain. Le nombril et les plis transversaux du ventre sont parfois indiqués. Cette disposition s'accuse encore davantage, mais avec une insistance qui va jusqu'à la lourdeur, dans une série de figurines qui ont été découvertes près de Sparte. Il serait possible qu'elles ne remontassent pas à une aussi haute antiquité; mais c'est bien la même tradition qu'elles continuent. Celle que nous reproduisons paraît accroupie (fig. 334); est-ce l'effet de la maladresse du sculpteur, ou bien a-t-il voulu représenter un personnage assis, et le simulacre était-il complété par un siège? Je ne sais. Peut-être inclinerais-je vers cette hypothèse. Nombre de terres cuites archaïques montrent des déesses trônant dans un large fauteuil.



334. — Idole. Calcaire blanc compact des environs de Sparte. Hauteur, 0m,15. *Athen. Mitth.*, 1891, p. 52.

Il est probable que ces figurines avaient au-

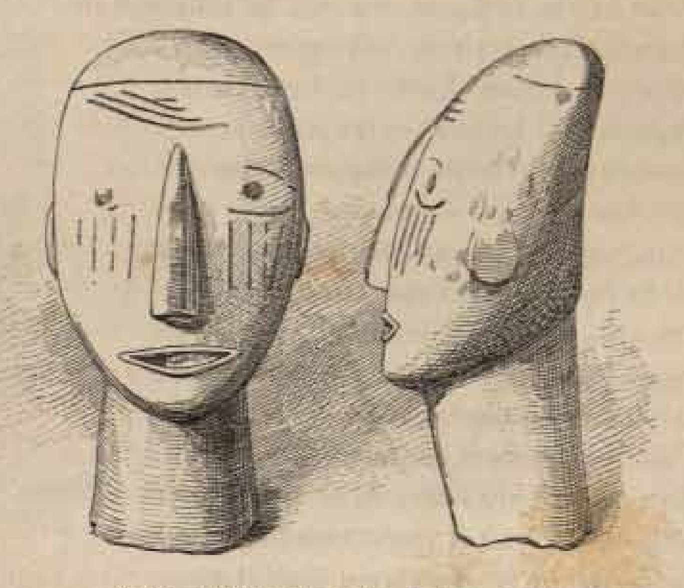


trefois un aspect assez différent de celui qu'elles offrent aujourd'hui; la couleur y devait servir à compléter les indications du ciseau. Toutes

les terres cuites qui répètent les types que nous avons décrits sont coloriées; des touches de brun ou de rouge y marquent le détail des traits ou celui du vêtement (fig. 335). Des traces très nettes de couleur ont été relevées sur plusieurs de ces monuments, et, en admettant même que le pinceau les ait tous décorés, on ne saurait s'étonner que ces traces ne s'y rencontrent pas plus fréquemment. La couleur que le peintre céramiste dépose sur ses vases ou ses figurines pénètre dans les pores de l'argile et y est fixée par le feu. Rien de pareil pour le marbre. Le frottement pouvait suffire à effacer les tons étendus sur cette surface lisse, et ils ne devaient point, en tout cas, résister longtemps à l'humidité de la tombe. Il s'est pourtant trouvé des monuments où, grâce à une



335. — Idole. Terre cuite. Schliemann, *Tirynthe*, pl. xxv.



336. — Tête d'idole. Marbre. Hauteur, 0m,29.

siccité particulière du sol, il reste sur le marbre quelque chose de cette enluminure. Le plus curieux est une tête qui a été ramassée dans une sépulture d'Amorgos (fig. 336)[1]. Les yeux y sont peints en noir. Des lignes rouges se voient sur le nez et le front; une ligne cir-

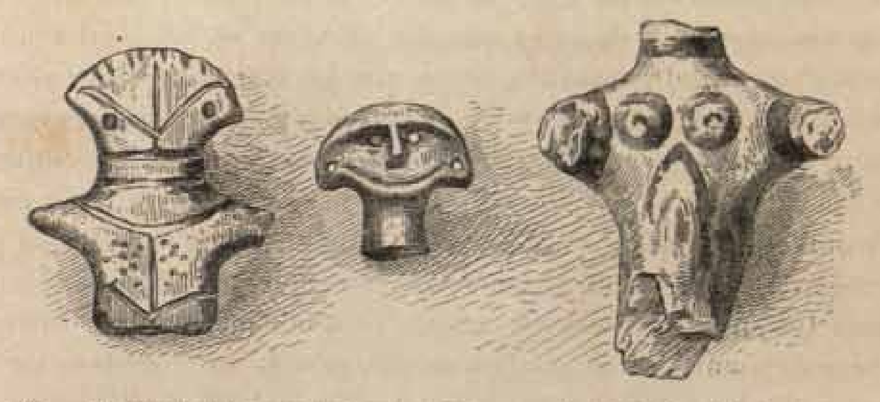
1. Wolters, *Marmorkopf aus Amorgos* (*Athen. Mitth.*, XVI, p. 46-58).

culaire limite le sommet du crâne, où le poli de la figure est plus fin que partout ailleurs. Il devait y avoir là une teinte brune qui représentait la chevelure. On aperçoit aussi des vestiges de couleur sur la tête d'une figurine qui a été recueillie dans une autre tombe d'Amorgos[1].

On s'est demandé s'il ne conviendrait pas de voir dans ces lignes, ainsi marquées sur le front et sur les joues, la preuve que les tribus qui ont sculpté ces figures avaient l'habitude de se tatouer ou de se peindre le visage ainsi que certaines parties apparentes du corps. Ce qui semblerait confirmer cette conjecture, c'est les dessins qui sont gravés à la pointe sur l'épaule d'une des statuettes dont nous avons donné l'image (fig. 334). Un quadruple chevron orne le bras droit; c'est un méandre qui est tracé sur le bras gauche. Cette pratique a toujours été répandue chez les peuples sauvages et elle l'est encore aujourd'hui; nous savons d'ailleurs, par les historiens et les poètes classiques que, de leur temps, les Thraces n'y avaient pas renoncé[2]; c'est ce que les peintres céramistes se sont parfois amusés à indiquer, par des traits sur le sens desquels on ne peut se tromper, dans ceux de leurs tableaux qui représentent la mort d'Orphée que déchirent les femmes de cette nation. Il nous faut faire quelque effort pour nous figurer les ancêtres des Grecs comme ressemblant fort à ces Indiens de la prairie américaine que l'on montre parfois aux Parisiens sur la pelouse du Jardin d'Acclimatation; mais, à manier les instruments d'os et de pierre qui ont été en usage pendant plusieurs siècles sur toutes les côtes de la mer Égée, on sent que cet effort s'impose à l'imagination. Il est d'ailleurs facilité par les récentes découvertes de l'archéologie; dans plus d'une des sépultures d'où sortent ces figurines, on a recueilli de gros grains de plusieurs matières colorantes, surtout d'un bleu intense et d'un rouge sombre[3]. Ce doit être le reste des couleurs avec lesquelles, au moment des funérailles, on a peint le visage du mort; mais les personnages à la dernière toilette de qui elles ont été employées s'en étaient servis, pendant leur vie, pour tracer sur leur face, leur poitrine et leurs bras l'appareil multicolore de dessins qui variaient avec les individus et qui, pendant la période la plus reculée du développement de cette civilisation, étaient peut-être presque la seule parure des chefs.

1. WOLTERS, *Marmokopf aus Amorgos* (*Athen. Mitth.*, XVI, p. 48.
2. *Pictosque Gelonos*, dit VIRGILE, *Georg.*, II, 115.
3. *Athen. Mitth.*, IX, 161; XI, 18 et 24.

La plupart des figures que nous avons décrites n'ont guère que de 15 à 30 centimètres de haut; mais, dans le Musée de la Société archéologique, à Athènes, qui possède une très riche collection de ces statuettes, il y en a plusieurs qui atteignent le double de cette dimension. L'une d'elles, la plus grande qui existe à ma connaissance, mesurait jusqu'à 1m,53. La longueur du visage est de 25 centimètres. Or la tête dont nous avons donné le dessin (fig. 336) a 4 centimètres de plus; elle appartenait donc à un exemplaire qui reproduisait presque la stature normale de la femme. C'était là de vraies statues. Des simulacres de cette taille ne pouvaient, tant qu'ils étaient entiers, entrer dans des fosses qui n'ont d'ordinaire guère plus d'un mètre vingt de côté; aussi ne les y a-t-on retrouvés qu'en deux morceaux, la tête séparée



337. — Fragments d'idoles en terre cuite. Schliemann, *Bericht*, 1891, pl. I, fig. 1, 2, 3.

du tronc. Pour les y déposer, on les brisait, comme on a brisé, en Argolide, la plupart des vases qui ont été recueillis dans les tombes rupestres.

Dans cette collection, il n'y a que deux figures où j'aie cru reconnaître, et encore n'en suis-je pas très sûr, les attributs de la virilité; l'une d'elles se distingue par un bonnet conique. Si donc, dans ces premiers essais de la plastique naissante, on voit apparaître déjà le type d'un dieu mâle, que nous retrouverons plus tard dans le Péloponèse, vers la fin de la période mycénienne, il est certain que ce type était alors bien moins répandu que celui de la divinité féminine. Ce dernier n'a d'ailleurs jamais cessé d'être cher à la piété de ces peuples. S'il n'est pas très caractérisé dans les fragments d'idoles en terre cuite que l'on a tirés, en 1890, des décombres de ce que nous avons appelé la *troisième ville* de Troie (fig. 337), il se montre bien plus clairement, et avec des variantes curieuses, dans les figurines d'argile qui pro-

viennent des caveaux de l'Argolide. Ici, c'est une femme qui tient un enfant dans ses bras (fig. 338); elle est coiffée d'un bonnet dans lequel on peut voir le prototype du *polos* que porteront les déesses grecques. Sur son dos pend une tresse qui tombe jusqu'aux reins. Les bras n'ont aucune solidité; on dirait des cordes qui se plient et se déroulent à volonté. De l'épaule gauche naît une protubérance dont le sens est difficile à saisir; servait-elle à porter, suspendu dans un berceau de corde, un second enfant[1]? Là, c'est une pâte de verre qui appartient à

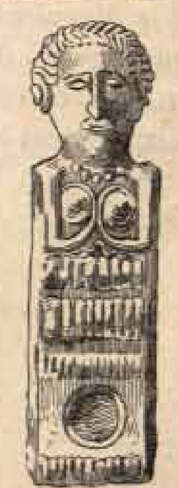


338. — Idole. Terre cuite. Hauteur, 0m,128. Mycènes, Ἐφημ., 1888, pl. IX, fig. 16.

la fin de la période mycénienne (fig. 339). L'art y est bien plus avancé que dans les idoles d'argile; le visage est déjà modelé avec beaucoup d'adresse; mais, dans le rendu des membres, c'est le même défaut de consistance, la même traduction arbitraire de la forme. Au-dessous du col que ceint un collier à un seul rang de perles, on devine le geste traditionnel de la déesse asiatique; mais l'avant-bras et la main ne sont représentés que par une courbe qui a une précision toute géométrique, par un trait sans épaisseur qui a paru suffire pour indiquer le mouvement. Un triple étage de bâtonnets en relief figure les dessins

1. Tsoundas, Ἐφημ., 1888, p. 170. Il a été trouvé à Mycènes une autre idole de divinité *courotrophe*. Pas de bras; l'enfant est comme collé à la poitrine.

de la robe. Dans l'amulette figurée en cul-de-lampe, à la fin du chapitre, même convention; ce qui frappe la vue, c'est surtout l'énormité des seins; les bras ne sont représentés que par un rectangle qui les encadre. Si, dans une autre pâte de verre, où l'image est à bien plus petite échelle, les traits de la face sont à peine indiqués, les bras sont beaucoup mieux dessinés (fig. 340). L'identité du motif, dans toutes ces images, n'est pas douteuse malgré ces variantes de l'interprétation.



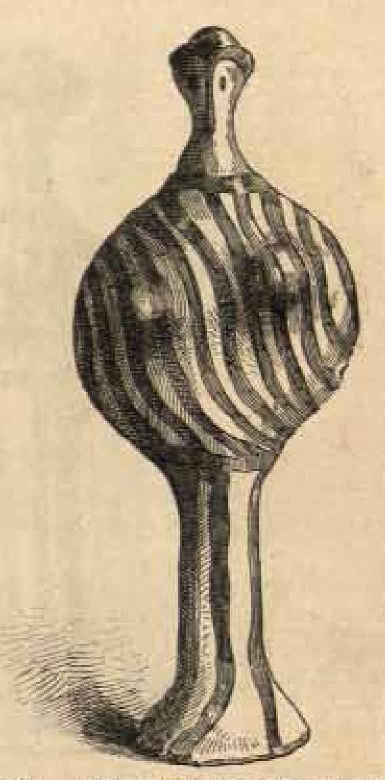
339. — Idole. Pâte de verre. Grandeur réelle. Mycènes, Ἐφημ., 1887, pl. XIII, fig. 23.

De la civilisation des îles à celle du continent, un double changement s'est produit, dans le mode de fabrication de ces idoles. L'ouvrier ne disposait pas, en Argolide, d'une matière qui lui offrît les mêmes facilités de taille et les mêmes garanties de durée que le marbre blanc; il préféra employer l'argile, et quelquefois, quand il fut devenu plus habile, le bronze ou le plomb. L'habitude paraît aussi s'être introduite, avec le temps, de vêtir la déesse, au lieu de lui laisser la nudité qu'elle présente dans les figures de marbre. Cette nudité parut peut-être indécente; puis, à mesure qu'avec le progrès de la richesse le costume des femmes devenait plus élégant, une piété naïve se crut engagée à parer l'image de la divinité des plus belles étoffes qu'elle eût sous la main; la transition, d'une mode à l'autre, se marque par ces idoles où le torse est nu, tandis que le bas du corps est couvert par une jupe plus ou moins ornée. Une fois engagé dans cette voie, on finit par habiller la figure tout entière. Dans les statuettes d'argile, les jambes et les pieds ne sont pas visibles; ils étaient cachés sous la robe, qui enveloppait aussi les bras. L'artiste ne prenait pas la peine de détacher et de modeler les membres; il préférait s'appliquer à marquer, par quelques touches de couleur, les raies multicolores qui décoraient la draperie. Ici ce sont de simples bandes verticales, très serrées sur le buste, plus espacées au-dessous de la ceinture, dont l'indication ne fait jamais défaut (fig. 341); là, il y a sur les bras des bandes horizontales, et le bonnet que nous avons déjà signalé se relève par derrière en une pointe qui lui donne l'aspect d'une sorte de toque (fig. 342). Nous trouvons ailleurs d'autres arrangements, d'autres dessins. Dans une figurine de Béotie, la coiffure



340. — Idole. Pâte de verre. Grandeur réelle. Mycènes, Ἐφημ., 1888, pl. VIII, f. 9.

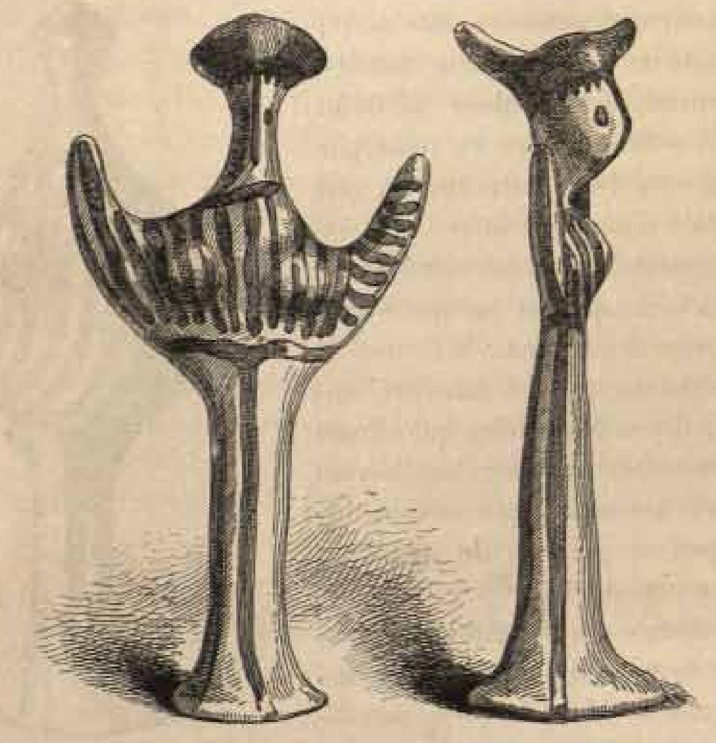
offre, plus sommairement modelée, la forme caractéristique que nous venons de signaler; mais quatre tresses pendent à droite et à gauche du cou, qu'entoure un collier à deux rangs. Sur la poitrine, des groupes de raies qui se contrarient. A la hauteur de la cheville, une double frange, d'où partent des bandes qui vont en s'évasant avec le bas de la robe (fig. 343). A Tirynthe, autre disposition. Une large écharpe tourne autour de la poitrine et cache les seins; c'est un motif en arête de poisson qui, trois fois répété, meuble toute la partie inférieure de la draperie (fig. 344). On peut citer, comme le dernier terme de cette série, une statuette de Tirynthe, que Schliemann a reproduite en couleur (fig. 345). La tête et les bras manquent; mais, par ce qui subsiste de la statuette, on voit qu'elle était d'une exécution plus savante. Autour de la poitrine, une écharpe analogue à celle qui est indiquée dans l'image précédente; mais ici, tout le long de l'écharpe que des raies divisent en carrés, il y a des cercles qui offrent une légère saillie; ces cercles doivent représenter des ornements cousus sur l'étoffe, petites plaques de métal ou boutons en verroterie.



341. — Idole. Terre cuite. Grand. réelle. Palamidi. 'Αθήναιον, t. VII, pl. II.

Cette déesse ainsi vêtue et parée est-elle la même que la déesse une des idoles de marbre, dont le geste significatif suffit à définir le caractère? Il est difficile de répondre à cette question autrement que par des conjectures plus ou moins spécieuses. On ne saurait se faire une idée claire de croyances que l'on connaît seulement par des simulacres très imparfaits, qui ne trouvent pas leur explication dans le mythe et dans la poésie. Ce qui nous ferait croire que dès lors les dieux avaient commencé à se différencier, c'est le caractère déjà très avancé de la théologie homérique; celle-ci nous montre, définis avec précision et nettement distingués les uns des autres, les plus éminents des types en qui l'esprit grec personnifie les forces de la nature, ou, pour mieux dire, les lois qui en régissent les phénomènes. Il a fallu des siècles pour qu'aboutît à ce résultat le travail de réflexion

et d'abstraction que représente le partage des attributions, tel qu'il est fait, dans l'épopée, entre les divers dieux et déesses que Zeus appelle à ses conseils, sur la cime de l'Olympe. Il paraît donc probable que ce travail a commencé dès la période mycénienne, et que les constructeurs des acropoles de Tirynthe et de Mycènes adoraient déjà quelques-uns au moins des dieux qui président aux combats livrés devant Troie, qu'ils les adoraient peut-être sous les noms mêmes que leur donnent l'*Iliade* et l'*Odyssée*. A ne prendre que les images



342. — Idole. Terre cuite. Grandeur réelle. Palamidi, 'Αθήναιον, t. II, pl. II.

de divinités féminines qui sont sorties des sépultures de l'Argolide, trois types distincts s'y laissent discerner. Il y a la déesse habillée de la longue tunique, dont les bras sont plus souvent étendus que croisés sur la poitrine (fig. 335, 337, 342, 343, 344, 345) ; la déesse qui porte un nourrisson est une des variétés de ce type (fig. 338). Il y a la déesse nue, que ne nous fournit pas l'argile, mais que nous retrouvons parmi les plaquettes d'or des tombes de l'acropole, déterminée, comme elle l'est dans la vallée de l'Euphrate, par les colombes qui voltigent autour d'elle (fig. 293 et 294). Pour constater l'origine orientale de ce type, il suffit de rapprocher, comme on l'a déjà fait,

les deux simulacres mycéniens d'un cylindre qui provient certainement de la Babylonie (fig. 346)[1]. La donnée est toute pareille, au moins pour les oiseaux; il n'y a de différence que pour le mouvement des bras qui, dans l'intaille, sont étendus et paraissent occupés à retenir soit une longue guirlande, soit plutôt un voile indiqué seulement par son contour, un voile qui est tendu derrière le corps et que la déesse s'apprête à ramener sur ses membres; la coiffure même est semblable. Enfin un troisième type, qui devait avoir un autre nom et un autre sens, nous est présenté par un fragment où un buste de femme se détache sur deux grandes ailes (fig. 347). On sait, par les peintures de Tirynthe, quel rôle les figures ailées jouaient dans la décoration des palais[2]; mais, de ces figures, il ne subsiste, dans les fresques, que les plumes de l'aile; le corps auquel celle-ci s'attachait a disparu; la terre cuite nous l'a conservé. On a ramassé des ailes en ivoire; elles devaient, elles aussi, faire partie d'un ensemble dont nous pouvons avoir quelque idée par la statuette d'argile (fig. 348).



343. — Idole. Terre cuite. Tanagra. Louvre.

Un quatrième type, moins facile à définir, est peut-être représenté par une figurine de bronze que nous montrons de face (fig. 349) et de profil (fig. 350)[3]. On n'en connaît pas exactement la provenance; elle aurait été, a-t-on dit, trouvée en Troade. L'exécution en est très supérieure à celle des statuettes de marbre ou d'argile. Si les traits du visage ne sont indiqués que d'une manière très sommaire, les bras et la poitrine sont assez bien modelés pour que l'on puisse, à première vue, être tenté d'assigner à ce monument une date plus récente; mais ce qui permet d'affirmer qu'il remonte à la période primitive, c'est

1. Fr. Lenormant (*Gazette archéologique*, 1878, p. 75).
2. Schliemann, *Tirynthe*, pl. VI et VII.
3. Cette figure n'était connue que par un croquis qui a été publié dans le *Iahrbuch* de l'Institut allemand (*Archæol. Anzeiger*, 1889, p. 94).

l'arrangement caractéristique du costume. Jamais plus, après cette époque, on ne retrouvera, dans les draperies de la statuaire grecque, ces deux ou trois bandes superposées qui s'étagent, comme autant de volants, au bas de la robe. Cette disposition très particulière, les cylindres chaldéens et assyriens nous en ont offert de très nombreux exemples[1]; or nous la reverrons, à peu près pareille, soit dans certains fragments de fresques, soit dans les ivoires (fig. 351, 352), soit aussi dans plusieurs des figures gravées en creux sur le chaton d'or des bagues de Mycènes ou sur les pierres dures dont étaient faits les colliers et les bracelets (pl. XVI, 5). Qu'il y ait là transmission et imitation ou simple rencontre, peu importe; ce qui est certain, c'est que la mode en question ne s'est pas prolongée au delà du terme des temps mycéniens. On remarquera aussi, dans cette image, la large et épaisse ceinture qui fait sur l'étoffe une saillie très marquée, à la hauteur des hanches, et la bande verticale, également en relief, qui s'en détache et qui court jusqu'aux volants. C'est, rendu par un autre procédé, le motif que présente une de nos statuettes d'argile (fig. 342). Ailleurs, dans la même série, on a aussi un exemple de la chevelure pendant sur le dos (fig. 338). Seu-



344. — Idole. Terre cuite. Hauteur, 0m,13. Schliemann, *Tirynthe*, fig. 159.

1. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 3, 17, 289, 290, 314, 327, 340.

lement, dans l'informe poupée d'argile, la tresse tombe unique et toute droite. Dans le bronze, un art plus savant a divisé la masse des cheveux en deux tresses qui, d'abord nouées, en une sorte de chignon, sur le sommet de la tête, descendent séparées sur les épaules, en suivant la cambrure des reins. L'ouvrier s'est servi du burin pour retoucher l'épreuve que lui avait donnée le moule, ici pour indiquer le contour des spirales de la tresse ou l'ombre portée par le sein, là, pour marquer, semble-t-il, par des tailles serrées, la nature laineuse de l'étoffe.



345. — Idole. Terre cuite peinte. Aux trois quarts de la grandeur. Schliemann, *Tirynthe*, pl. XXV.

Ce qui, malgré la précision du dessin, reste obscur, c'est le sens du geste que fait le personnage. Le haut du corps est légèrement incliné en avant ; la main gauche vient s'appliquer sur l'épaule droite, et la main droite, ouverte, se poser devant le front, au-dessus des yeux. Ce doit être là un geste rituel dont la signification nous échappe, faute d'un texte qui l'explique. Le mouvement de la main droite est celui que fait, avant toute réflexion, l'homme qu'éblouit une soudaine et vive lumière ; il protège ainsi sa rétine contre un éclat qui la blesse. Ce mouvement instinctif aurait-il été adopté, à cette époque, comme l'expression conventionnelle du respect religieux que le fidèle éprouvait en entrant dans un lieu consacré, lorsqu'il allait se trouver en présence d'un simulacre quelconque de la divinité ? Il se serait fait un écran de ses doigts comme pour se préserver du saisissement que lui cau-



346. — Cylindre en hématite. Cabinet des médailles, Paris.

serait cette apparition. Dans cette hypothèse, ce ne serait pas une déesse que représenterait la statuette, mais une prêtresse, une orante. Une autre conjecture est possible. Abrités contre les rayons d'un soleil aveuglant, les yeux voient mieux et plus loin; aurait-on, par cette attitude, voulu marquer la clairvoyance d'une déesse qui lit dans le cœur des hommes, qui sait le passé, le présent et l'avenir,

Quæ sunt, quæ fuerunt, quæ mox ventura trahantur?

Dans la série des statuettes de marbre, les figures viriles sont très peu nombreuses et le caractère en reste très indécis; on ne saurait donc affirmer que les insulaires eussent créé dès lors un type de dieu mâle; mais ce type existait certainement en Argolide, au temps où y florissaient les royaumes achéens. C'est lui que nous offrent, avec des différences insignifiantes, deux petits bronzes dont l'un provient de Tirynthe (fig. 353), et l'autre de Mycènes (fig. 354)[1]. Le personnage est debout; il semble marcher; sa jambe gauche est hardiment portée en avant. Le bras droit, infléchi au coude, relevé à la hauteur de la tête et rejeté un peu en arrière, a dû brandir une lance. Le bras gauche, étendu au niveau de la hanche, soutenait peut-être un bouclier[2]. Ces accessoires ont disparu; mais on a la preuve qu'ils ont existé, au moins dans la statuette de Mycènes; un léger renfoncement du métal, en haut de l'avant-bras, tout près du coude, marque l'endroit où venait s'y appuyer le bouclier. Par elle-même, la pose, très franche, suffisait d'ailleurs à suggérer l'idée du combat. La tête est coiffée d'un casque qui se termine par un gros bouton. Ce casque, à Mycènes, est uni; dans la figurine

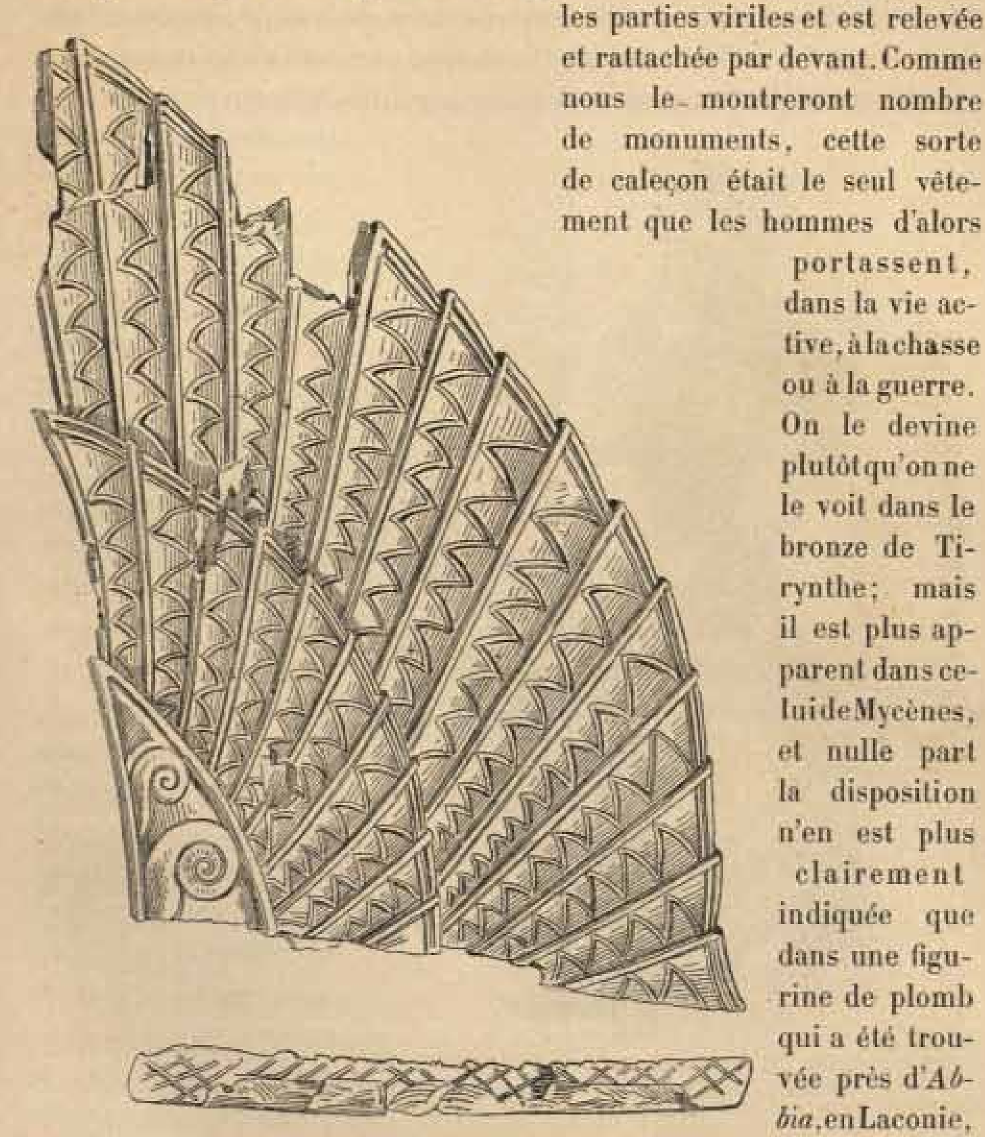


347. — Idole. Terre cuite. Palamidi, Ἀθήναιον, t. VII, pl. II.

1. Déjà dessinée par Schliemann (*Tirynthe*, fig. 97), la statuette de Tirynthe a été plus fidèlement reproduite par Tsoundas, qui faisait connaître en même temps pour la première fois celle de Mycènes (Ἐφημ. ἀρχ., 1891, p. 21-30).

2. M. E. Gardner voit une abréviation de cette figure du dieu armé dans certains objets de pierre, recueillis à Mycènes et ailleurs, qui ont à peu près la forme d'un bouclier échancré par en bas; il ne nous semble pas avoir donné à cette hypothèse un haut degré de vraisemblance (*Palladia from Mycenæ*, dans *Journal of hellenic studies*, t. XIII, p. 21-24).

de Tirynthe, la surface en est rayée de légères stries horizontales; une large ceinture nouée autour des reins sert à fixer une pièce triangulaire qui tombe par derrière, passe entre les jambes, couvre les parties viriles et est relevée et rattachée par devant. Comme nous le montreront nombre de monuments, cette sorte de caleçon était le seul vêtement que les hommes d'alors portassent, dans la vie active, à la chasse ou à la guerre. On le devine plutôt qu'on ne le voit dans le bronze de Tirynthe; mais il est plus apparent dans celui de Mycènes, et nulle part la disposition n'en est plus clairement indiquée que dans une figurine de plomb qui a été trouvée près d'*Abbia*, en Laconie, dans les décombres d'une tombe à coupole (fig. 355)[1]. C'est là que l'on distingue le mieux la large languette que forme l'extrémité inférieure des morceaux de toile ou de cuir; en venant s'insérer dans la ceinture, cette languette empêche l'étoffe ou la peau de flotter et de se détacher. C'est ainsi



348. — Aile. Ivoire. Grandeur réelle. Mycènes, Ἐφημ., 1887, pl. XIII, A.

1. *Histoire de l'Art*, t. VI, p. 440, Ἐφημ. ἀρχ., 1891, p. 191.

accoutrés que l'on peut se représenter soit les compagnons d'Achille, quand ils luttent autour du bûcher de Patrocle, soit les athlètes qui, plus tard dans les grands jeux de la Grèce, viendront se disputer les couronnes qui récompensent la force et l'agilité; ce fut seulement à partir de la trentième Olympiade que prévalut l'usage de la nudité complète. On reconnaît ce même arrangement dans une pâte de verre, qui représentait un homme en marche (fig. 356). Il n'en subsiste que la moitié inférieure; mais on distingue, sur la cuisse gauche, le liséré par lequel se terminait le caleçon.



349. — Statuette de femme. Bronze. Hauteur, 0m,19. Musée de Berlin. Dessin de Saint-Elme Gautier.

On ne saurait nier qu'il n'y ait une curieuse analogie entre les deux figurines de Tirynthe et de Mycènes d'une part, et, de l'autre, une statuette de bronze découverte à *Tortose*, dans le nord de la Phénicie[1]. Le mouvement est le même; la coiffure et le costume se ressemblent fort. Il est très possible que, comme celui de la déesse nue qui se presse les seins, le type du dieu armé ait été, lui aussi, emprunté à l'Asie antérieure; n'en retrouve-t-on pas aussi quelques traits dans certaines statuettes de bronze, bien inférieures pour l'exécution à celles de la Phénicie et de l'Argolide, où nous avons cru reconnaître l'œuvre des tribus syro-cappadociennes[2]? En tout cas, lors même que nous admettrions, ici aussi, l'hypothèse d'un thème plastique qui aurait

1. *Histoire de l'Art*, t. III, p. 404-405 et fig. 277.
2. *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 759-762, fig. 367 et 368.

été transporté, à travers la mer Égée, jusque sur le continent européen, nous n'aurions aucune raison de croire que les deux exemplaires de ce type qui ont été décrits ci-dessus aient été apportés du dehors en Argolide. La facture de ces trois bronzes diffère de celle du bronze phénicien, et elle est meilleure. Ici, la figure est mieux campée; les membres sont moins grêles et le torse a plus d'ampleur. Il semble que le génie grec ait déjà commencé à mettre sa marque originale sur tout ce qu'il s'approprie. Il y a d'ailleurs aussi des différences sensibles dans le costume. Le casque n'a pas, des deux parts, le même galbe. A Tortose, le vêtement qui couvre le flanc n'épouse pas, comme à Mycènes, les formes du corps; il n'est pas muni, par devant, de cette bande qui sert à mieux l'assujettir; ce n'est, comme la *shenti* égyptienne, qu'un simple pagne roulé autour des hanches.



350. — Même statuette. Profil.

Ces trois monuments datent des derniers temps de l'âge mycénien; ce qui donne aux deux premiers un air de très haute antiquité, c'est les jets de fonte sur lesquels reposent les pieds du personnage, jets qui répondent aux trous par lesquels le métal a été introduit dans le creuset. Si, à Tirynthe et à Mycènes, la lime ou le ciseau avait détaché ces appendices comme on l'a fait pour la statuette d'Abbia, les deux bronzes, aussi bien que la statuette de plomb, paraîtraient moins anciens que beaucoup des plus vieux bronzes d'Olympie. Le sculpteur qui en a modelé les maquettes a sans doute beaucoup encore à apprendre;

mais ses progrès seront rapides, si quelque accident ne vient l'arrêter en plein travail.

La figurine d'Abbia, celle de toutes ces images où le dessin de la forme est le plus précis, était-elle, elle aussi, un simulacre de la divinité? Rien ne nous autorise à l'affirmer. Le geste y est compliqué; mais il n'est pas clair; il rappelle vaguement celui de l'athlète qui se frotte avec la strigile; on ne le rencontre d'ailleurs dans aucun autre des monuments de la même période, et il ne semble pas avoir un caractère rituel qui permette de lui attribuer un sens religieux. Si donc nous avons rattaché cette figure à la série des idoles, c'est uniquement parce qu'elle nous aidait à mieux saisir certaines particularités d'un costume que nous avions à définir. Quant aux autres statuettes, nous croyons que toutes, des plus informes à celles où l'art est le plus avancé, elles ont eu, dans la pensée de leurs auteurs, la destination que nous leur avons attribuée. Toutes sont des idoles. Nous avions une première raison d'en juger ainsi. Partout, dès que s'éveille chez l'homme l'instinct plastique, le premier usage qu'il en fait, c'est de s'en servir pour calmer les terreurs qui obsèdent son âme inquiète. Il s'applique à se procurer ainsi des fétiches, c'est-à-dire des objets en qui s'incorporent ces puissances mystérieuses dont il se sent l'esclave et dont il ne cesse point de redouter les caprices. Ce résultat, il espère l'obtenir en imprimant à telle ou telle portion de matière une forme qui se rapproche le plus possible de celle que son esprit prête à la divinité. Dès qu'il est capable de dégrossir le trachyte ou le marbre, il cherche donc à y tailler des simulacres de ses dieux, qui les rapprochent de lui, qui les forcent à l'accompagner dans ses déplacements et à le suivre, bienveillants patrons, jusque dans sa dernière demeure. C'était sous les traits de l'homme que les riverains de la mer Égée, comme la plupart des peuples, se représentaient ces dieux; ils n'at-



351. — Fragment d'une tablette d'ivoire. Grandeur réelle. Mycènes, Ἐφημ., 1888, pl. VIII, 2.



352. — Fragment d'idole. Ivoire. Grandeur réelle. Ἐφημ., 1888, pl. VIII, 5.

tendirent pas, pour s'assurer le bénéfice de la possession du fétiche tutélaire, le moment où ils sauraient reproduire avec quelque exactitude la construction générale du corps humain. Ils se contentèrent d'abord de donner aux cailloux une forme symétrique et conventionnelle qui, comme une sorte d'hiéroglyphe, rappelât à l'intelligence cette figure humaine que la main était encore impuissante à copier; puis, peu à peu, cette main s'affermit et s'assouplit; l'approximation devint moins imparfaite et le signe prit la valeur d'une image, d'une image qui, dans les moins anciens des monuments que nous avons étudiés, reproduit enfin avec fidélité les caractères principaux du modèle. Quand on se rend compte du tyrannique empire que le sentiment religieux, avec les craintes et les émotions qu'il suscite, a dû exercer sur des âmes encore toutes naïves, on n'hésite point à admettre que c'est lui qui a dû le premier provoquer l'homme à tenter la difficile entreprise d'imiter la forme vivante; or, parmi tous les ouvrages de la plastique où l'on reconnaît l'industrie des tribus qui ont précédé les Grecs autour du bassin oriental de la Méditerranée, il n'en est point qui soient aussi grossiers que ceux par lesquels s'ouvre la série qui vient de passer sous les yeux du lecteur; il n'en est pas avec lesquels l'historien se sente remonter plus loin dans le passé, se voie plus près d'atteindre la barbarie initiale. A ce titre, il est déjà en droit de considérer comme des idoles ceux des monuments qui ont l'aspect le plus primitif, et le jugement qu'il porte à leur sujet s'étend et s'applique, par une conséquence nécessaire, à d'autres figures dont la date est certainement moins reculée, mais que relie aux premiers anneaux de la chaîne l'identité des types, maintenue à travers toutes les variantes du détail et tous les progrès de la facture.



353. — Idole. Bronze. Haut., 0m,05. *Tirynthe*. Ἐφημ., 1891, pl. II, 1.

Les simulacres de la divinité se distinguent d'ailleurs, chez tous les peuples, par la constance avec laquelle s'y répètent, d'une figure à l'autre, une même pose, un même costume, les mêmes attributs. De nos jours aussi bien que dans ces siècles reculés, la piété n'aime pas à être dérangée dans ses habitudes. L'image qui lui inspire le plus de confiance, c'est celle devant qui les aïeux ont fait leurs dévotions; les changements de facture que provoque le développement de la

plastique, elle ne les laisse s'opérer que comme à contre-cœur et par des transitions insensibles. Cette perpétuité, cette uniformité du type, de l'attitude et du vêtement, nous les avons constatées dans toute la suite de ces images, et l'impression aurait été plus forte encore si, au lieu de ne montrer qu'un très petit nombre de monuments, choisis comme échantillons, nous avions pu exhiber toutes les pièces de ce genre



354. — Idole. Bronze. Grandeur réelle. Mycènes. Ἐφημ., 1891, pl. II, 4.

que possèdent, par exemple, les musées d'Athènes. Il y avait donc là un caractère auquel, de prime abord, nous étions fondé à reconnaître, dans ces statuettes, des représentations qui avaient une valeur symbolique et religieuse.

Enfin, ce qui achève de lever tous les doutes, c'est la place qu'ont assignée à ces figures les générations qui les avaient façonnées, la place où on les a le plus souvent retrouvées. Quelques-unes d'entre elles, égarées et jetées au rebut dans l'antiquité même, ont été

ramassées parmi les ruines et les décombres des anciennes villes; mais c'est dans les tombes qu'ont été recuillies presque toutes les statuettes de marbre et la plupart des figurines d'argile. Pourquoi les y avait-on déposées et quel rôle elles y jouaient, il est facile de le comprendre. On ne saurait y chercher des portraits du défunt, comme on en rencontre, dans les puits et dans les *serdabs* des *mastabas* de l'Ancien Empire, en Égypte. L'art n'était pas assez avancé, chez ces tribus, pour avoir de si hautes visées, et d'ailleurs comment voir toujours l'image du maître de la tombe dans cette figure de femme nue, qui n'est absente de presque aucune de ces fosses[1]? N'aurions-nous, par hasard, ouvert dans ces nécropoles, que des tombes de femme? Très invraisemblable par elle-même, la supposition, dans l'espèce, est inadmissible. Ces figures ont été souvent retirées de tombes où étaient renfermés des couteaux, des pointes de flèches et d'autres objets qui les désignaient comme celles des guerriers de la tribu. Ce à quoi servaient ces statuettes, nous l'apprenons aussi de l'Égypte; dans les sépultures des insulaires de l'Archipel et des premiers habitants de l'Argolide, elles remplissaient la fonction qui était dévolue, dans les hypogées des bords du Nil, à ces petites figures en pierre calcaire ou en terre émaillée que la piété des survivants a semées autour de la momie[2]. De même que, suivant la croyance égyptienne, les *ouschebti* ou *répondantes* devaient aider le mort à labourer et à ensemencer



355. — Statuette de plomb. Hauteur, 0m,114. Dessin de Gilliéron.



356. — Fragment d'une pâte de verre. Hauteur, 0m,037. *Bulletin de corr. hell.*, t. II, pl. XVIII, 4.

1. Un des explorateurs de ces nécropoles primitives des Cyclades, Bent, trouvant dans une tombe deux de ces figurines, se demande si elles ne représenteraient pas le couple qui y avait été enseveli, le mari et la femme (*Journal of hellenic studies*, t. V, p. 49); mais rien n'y indique la différence des sexes, ce qui ôte toute base à la conjecture et ce qui suffirait à la réfuter. Bent ajoute qu'il a rencontré, dans ses fouilles, beaucoup plus de figures féminines que de masculines.

2. *Histoire de l'Art*, t. I, p. 149-153.

les champs du monde souterrain, ici la déesse de la vie et de la fécondité, après avoir protégé l'homme pendant les courtes années qu'il avait passées sous le soleil, l'accompagnerait dans le sépulcre et le défendrait contre les menaces de cette ombre inexplorée.

Nous rattacherons à cette série des idoles deux figures, qui jouent l'une de la flûte et l'autre d'un instrument à cordes; elles ont été découvertes à Keros, îlot voisin d'Amorgos (fig. 357 et 358)[1]. Point d'indication précise du sexe; c'est plutôt des hommes que l'on a voulu représenter. Faut-il voir là des dieux? On n'a aucune raison de le penser; il est plus naturel de reconnaître dans ces personnages des musiciens qui honorent la déesse dont l'image a été trouvée, en double exemplaire, dans la tombe d'où ont été tirées ces deux étranges statuettes. Elles sont bien le produit de la même industrie que les idoles aux bras croisés sur la poitrine; la matière est pareille, et, si la pose est ici moins simple, l'exécution est tout aussi grossière. Renversées en arrière, les têtes, où le nez seul est marqué, n'ont point forme humaine. La proportion est mal observée. La double flûte est beaucoup trop forte pour la bouche, rappelée par un simple trait, où devaient entrer les anches de ses tuyaux. Dans la pose et dans tout l'aspect de la figure, il y a quelque chose de bestial. Le corps est nu; il semble pourtant que le sculpteur ait vaguement indiqué, autour des hanches, une pièce d'étoffe qui les envelopperait et qui passerait entre les jambes. Un des personnages est debout; l'autre est assis sur un tabouret à dossier. Quoique taillée sans doute par le même ouvrier, cette dernière figure est moins rudimentaire; on trouve, par comparaison, quelque adresse dans la disposition des membres. L'extrémité des jambes est brisée; mais elles

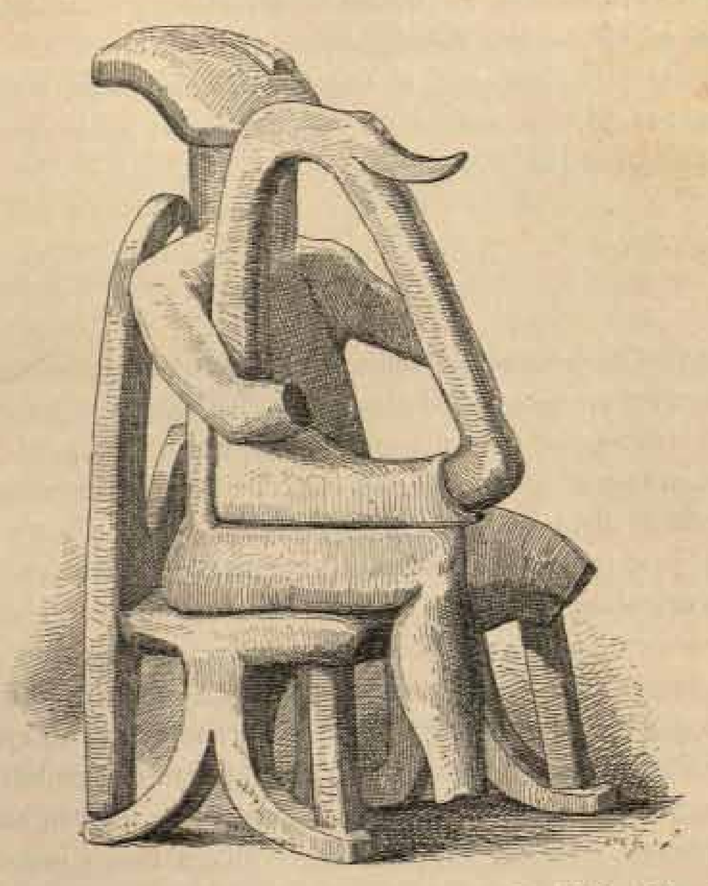


357. — Statuette de musicien. Marbre. Demi-grandeur. *Ath. Mitth.*, 1884, pl. VI.

1. U. Kœhler, *Præhistorisches von den Griechischen Inseln* (*Athen. Mitth.*, 1884, p. 156-162 et pl. VI).

portaient bien sur le sol. Des deux mains, l'une, la gauche, tient l'instrument qui repose sur la cuisse droite; l'autre, qui a été cassée, était tendue vers les cordes absentes. Cet instrument a la forme d'une courte harpe, dont la partie large serait en bas; le haut en est orné d'un bec en col de cygne, qui n'est qu'un pur ornement. C'est la σάμβυξ ou σαμβύκη, à laquelle on attribuait une origine syrienne.

Une autre tombe a fourni un exemplaire moins bien conservé de



358. — Statuette de musicien. Marbre. Demi-grandeur. *Athen. Mitth.*, 1884, pl. VI.

ce joueur de harpe, et, dans la collection formée à Camiros que possède le Musée Britannique, il y a plusieurs figurines de pierre qui représentent le double joueur de flûte; moins gauches que celles des Cyclades, c'est surtout les statuettes cypriotes qu'elles rappellent par la matière et par l'exécution. Ces insulaires, on en a la preuve dans l'usage qu'ils faisaient de ces instruments, étaient plus policés et mieux outillés qu'on ne serait tenté de le croire d'après la rudesse de leur sculpture. Qu'ils aient ou non emprunté la flûte et la *sambyx* aux

peuples de l'Asie Antérieure, comme ils l'avaient fait pour les types de leurs divinités, ils avaient une musique, et, selon toute apparence, des chants rituels qui accompagnaient les instruments; nous voici déjà loin de la barbarie première. Les historiens modernes, prenant à la lettre certaines assertions des auteurs anciens, ont souvent paru disposés à admettre que la flûte et ses mélodies n'ont été introduites en Grèce qu'assez tard, par l'intermédiaire des cités ioniennes des vallées de l'Hermos et du Méandre, qui étaient en relation avec la Phrygie, où la tradition faisait naître cet instrument; nos statuettes démontrent que l'emprunt, si emprunt il y a, remonte à une époque bien plus reculée, à celle dont le souvenir ne s'était pas conservé même dans le mythe.

§ 3. — LES SCÈNES DE GUERRE, DE CHASSE ET AUTRES REPRÉSENTATIONS DE LA VIE HUMAINE

Dans tout ce que nous possédons de l'œuvre plastique des tribus qui habitaient les rivages de l'Hellespont et les Cyclades, les figures des deux musiciens sont les seuls monuments qui n'aient pas le caractère d'idoles, et encore avons-nous pu les considérer comme des annexes du simulacre de la déesse; ne représentent-ils pas ses adorateurs, occupés, jusque dans la tombe, à l'honorer par leurs chants? Dans la Grèce orientale, et particulièrement en Argolide, où s'est continué le développement de cette civilisation primitive, la plastique a élargi le champ de ses ambitions et de son activité créatrice. Elle n'a pas renoncé à multiplier les images de la divinité; quand elle avait à reproduire des types consacrés par une vénération séculaire, elle ne les a que très lentement modifiés, au point que seules les plus récentes de ces images, celles qui appartiennent aux derniers jours de cette période, se ressentent des progrès de la facture; mais, de très bonne heure, dans ces sociétés qui étaient capables d'un effort tel que celui qui fut nécessaire pour construire les murs de Tirynthe et de Mycènes, le besoin se fit sentir d'employer l'art naissant à perpétuer le souvenir de princes qui étaient bien autrement riches et puissants que les petits chefs des îles. Des portraits, au sens propre du mot, l'heure n'était pas venue d'y songer; mais, du moins, le sculpteur et le peintre essayeraient de conserver la mémoire des épisodes principaux de la vie aventureuse et militante que menaient ces rois, grands tueurs de lions et de taureaux sauvages, pirates et conquérants.

Les plus anciens monuments de ce désir, c'est les stèles qui se dressaient sur le tertre sous lequel dormaient les morts enterrés dans les tombes de l'acropole mycénienne. Une de ces stèles a déjà été représentée (fig. 256) : c'est celle où il n'y a d'autre dessin qu'une sorte de méandre. On a conjecturé, non sans vraisemblance, que la tombe qu'elle surmonte avait été prise pour celle de Cassandre. Dans les enroulements de ces courbes, les exégètes mycéniens ont peut-être cru reconnaître les serpents qui, suivant la tradition, nettoyaient les oreilles des êtres prédestinés auxquels Apollon accordait le privilège de prévoir l'avenir[1].

Ces stèles et les débris de celles qui n'ont été retrouvées qu'en morceaux ont été récemment étudiés avec le soin le plus minutieux, à Athènes, par M. Reichel. La collection qu'il a examinée renferme cinq stèles presque entières et décorées de sculptures, ainsi que vingt-neuf fragments de stèles brisées. De ces fragments, neuf laissent voir des restes de figures, tandis que, sur les autres, il n'y a que des motifs d'ornements. M. Reichel a cherché à rapprocher tous ces morceaux ; mais ils étaient trop petits et il en manquait trop pour qu'il ait réussi à restituer les quatre stèles qui, s'ajoutant aux cinq que l'on possède, permettraient d'atteindre le chiffre de neuf, lequel répondrait à celui des corps d'homme que contenaient les fosses ; on croit avoir constaté que, là où étaient ensevelis des enfants et des femmes, il n'y avait au-dessus de la sépulture que des cippes lisses, sans représentations ni moulures. Une seule stèle a pu être recomposée ; elle ressemble beaucoup à celle que nous avons déjà publiée (fig. 256) ; mais elle est plus petite ; elle n'a que $0^{m},47$ de large et $1^{m},2$ de haut. En regardant de près ces monuments, M. Reichel a reconnu le défaut des images qui en ont été données par Schliemann. Sans doute, gravées d'après des photographies, elles rendent le caractère du dessin et le grain de la pierre ; mais les jeux de la lumière et de l'ombre sur la surface de la pierre ont dissimulé certains détails qu'arrive à percevoir l'œil de l'archéologue, qui considère le monument sous des jours différents et qui s'aide au besoin du toucher. M. Reichel a donc exécuté, devant les originaux, des croquis au trait où sont marquées les moindres lignes tracées par le ciseau. Malgré leur apparence toute schématique, c'est à eux que nous recourrons ici, quand ils four-

1. Wolfgang Reichel, *Die Mykenischen Grabstelen*, p. 25-33, dans un volume intitulé : *Eranos Vindobonensis* (in-8, 1893), qui a été publié à l'occasion du quarante-deuxième Congrès des philologues et professeurs allemands.

niront quelque indication qui manque aux gravures de Schliemann.

Nous commencerons par celui de ces monuments qui offre la représentation la plus compliquée; c'est une des stèles qui se dressaient sur le cinquième tombeau (fig. 359). La partie supérieure du cippe a disparu; autour du champ qui renferme les figures, un cadre qui, sur les côtés, est rempli par des ornements en spirale, tandis qu'en bas s'allongent trois barres parallèles et saillantes que séparent des bandes lisses. Dans le haut du tableau, un guerrier, debout sur un char dont la caisse est très courte et dont on ne voit qu'une des roues, qui est à quatre rayons. Il a la main droite appuyée sur un poignard pendu à la ceinture; sa gauche tient les rênes, nettement indiquées entre elle et la tête du cheval. Celui-ci court de toute sa vitesse. Sous son ventre, un guerrier renversé sur le dos, les pieds en l'air. Il a tout le corps caché sous un bouclier qui lui monte jusqu'au cou, bouclier que nous retrouverons, avec sa forme caractéristique, sur d'autres monuments. A la place du visage, quelques traits qui figurent peut-être un casque avec son cimier. Au-dessous de ce groupe, deux autres figures, un lion qui poursuit un cervidé, lequel paraît être une antilope à longue queue et à cornes courtes, que l'on rencontre dans d'autres ouvrages du même art (pl. XVI, 1)[1]. Le sculpteur n'a pas trouvé que le champ fût encore assez rempli; il a ajouté, sur la gauche, ce qui doit être un arbrisseau; à droite, les gros points qu'il a semés dans un contour irrégulier indiquent peut-être un terrain rocailleux. C'est à peu près ainsi que



359. — Stèle de Mycènes. Calcaire. Hauteur, 1m,20; largeur à la base, 1m,25; épaisseur, 2m,15. Reichel, *Eranos*, p. 28.

1. Dans la gravure de Schliemann, on aperçoit la chevelure du guerrier monté; on croit même distinguer, au-dessus de sa tête, un panache. Depuis lors, il s'est détaché là un éclat de la stèle; on ne peut plus vérifier l'exactitude de ce détail. En revanche, on n'aperçoit pas, dans cette image, le guerrier tombé sur le dos.

les rochers sont figurés sur les vases de Vafio (fig. 369, 370 et pl. XV).

C'est au même tombeau qu'appartenaient deux autres stèles où



360. — Stèle de Mycènes. Calcaire. Hauteur, 1m,80; largeur au bas, 1m,15. Schliemann, *Mycènes*, fig. 140.

reparaît une représentation du même genre. L'une d'elles est presque complète ou tout au moins ne manque-t-il rien au tableau qui en fait

surtout l'intérêt (fig. 360). Un double listel sert de cadre; un autre sépare le bas-relief d'un champ où se déroulent des spires qui se relient les unes aux autres, dans le sens horizontal et dans le sens vertical. Le char est très bas; le sculpteur n'a pas pris la peine d'en compléter le contour par derrière. Au-dessus de la courte caisse rectangulaire, la partie supérieure du corps d'un homme, qui paraît imberbe. Celui-ci tient les rênes de la main droite, et il porte la gauche à la garde d'une large épée, pendue à une courroie qui passe sur l'épaule. On remarquera la grosseur du bouton par lequel se termine la poignée du glaive (fig. 363). Devant le char s'enfuit un personnage nu, qui semble avoir au menton une barbe en pointe; il brandit une épée de la main gauche. On croit distinguer, sur le corps du cheval, des



361. — Partie inférieure de la stèle. Dessin de Reichel, *Eranos*, p. 28.

traces d'un harnachement. Derrière le char, au-dessus et au-dessous du cheval, des enroulements de lignes courbes.

Dans une troisième stèle (fig. 362), même division en deux compartiments; mais ici c'est celui du bas que garnissent les ornements, deux médaillons circulaires dont le dessin rappelle celui d'une des plaques d'or trouvées dans les tombes (fig. 363). Dans le compartiment supérieur, dont le haut est brisé, le char, traîné par un cheval au galop: le conducteur et la caisse, tout est ici de plus petite dimension. Derrière celle-ci, un objet sur la nature duquel ne sont pas d'accord ceux qui ont étudié ce monument. Est-ce l'extrémité postérieure du char? Est-ce une épée qui serait attachée à la paroi latérale, pour que le guerrier puisse la saisir en cas de besoin, disposition que présentent certains chars assyriens? Ce qui paraît démentir ces deux hypothèses, c'est le fait que, sur l'original, il y a

une solution de continuité entre le contour du char et celui de cet objet, qui a la forme d'un glaive. Nous inclinerions vers une troisième conjecture. Le sculpteur, moins habile que celui qui avait ciselé la stèle précédente, n'avait pas su trouver la place du glaive sur la cuisse du combattant. Il voulait pourtant rappeler l'arme redoutable dont savait si bien se servir le héros. Avec un sans-gêne naïf, il l'avait jetée quelque part dans le champ. Ce serait affaire à l'imagination du spectateur de la remettre dans la main qui était accoutumée à l'employer contre les ennemis de la tribu.



362. — Stèle de Mycènes. Calcaire. Hauteur, 1m,25; largeur à la base, 1m,12; épaisseur, 0m,5. Reichel, *Eranos*, p. 27.

Le dessin est ici plus incorrect que dans aucun autre de ces monuments, et la cassure a emporté la tête et peut-être un des bras du personnage qui conduit le char; aussi l'interprétation de la scène présente-t-elle quelque difficulté. La main conservée tient les rênes; l'autre bras tenait-il la lance qui va de ce personnage à un autre, lequel est debout devant la tête du cheval? Ou bien est-ce cet adversaire qui dirigeait la lance contre le personnage monté? Il y a une première raison qui me ferait écarter cette dernière hypothèse. Le sculpteur n'avait pas pu, dans ce tableau, laisser ainsi indécise l'issue du combat où il engageait le prince. Un examen atten-



363. — Plaque d'or. Tombe III de l'Acropole. Grandeur réelle.

tif de l'original conduit à penser que c'était le maître du char qui maniait la lance. Le bois de celle-ci ne passe pas devant le corps du soldat à pied; le tracé de l'arme s'interrompt à la rencontre de ce corps; on croit en voir ressortir la pointe du dos de ce personnage. Toutes les vraisemblances sont donc en faveur de cette explication. La scène représenterait le roi qui, du haut de son char, transperce de sa lance l'ennemi que lui a permis de rejoindre la vitesse de son cheval.

Une quatrième stèle est incomplète; il en manque toute la partie gauche. En rapprochant les morceaux qui en subsistent, M. Reichel a reconnu que le sculpteur y avait figuré, dans un cadre rempli par des enroulements, trois chevaux galopant vers la droite. Ne sachant pas les montrer tous les trois dans le même plan, le sculpteur les a placés l'un au-dessus de l'autre; nous avons déjà relevé, dans les monuments de divers peuples, plus d'un exemple de cette perspective conventionnelle. Schliemann a reproduit un fragment dont il n'avait pas aperçu la liaison; on y voit la partie antérieure du corps de deux des chevaux[1]. Y avait-il, à gauche, dans la partie perdue, un char ou un personnage quelconque? On l'ignore. Sur deux débris d'une cinquième, on ne distingue qu'un cheval au galop. A une sixième appartiennent un bras d'homme, qui brandit une large épée, et les pieds de derrière d'un cheval; on devine là une scène analogue aux tableaux que nous avons décrits. Sur d'autres fragments, desquels on n'arrive pas à faire un ensemble, ici une roue, là, plus ou moins incomplets, des personnages virils dans différentes positions, celles de la course ou du combat. Sur l'un d'eux, on aperçoit un homme dont les jambes sont fléchies comme s'il s'apprêtait à s'agenouiller[2]. La main droite est repliée devant la poitrine et la gauche tient un objet dont, la pierre étant rompue en cet endroit, on ne saurait déterminer le caractère. Ce rebord circulaire est-il celui de la caisse d'un char, d'une roue, ou d'un bouclier? Impossible de le dire. Sur un morceau qui appartient au haut d'une stèle et où la facture est particulièrement grossière (nº 13 du catalogue), il y avait un char attelé; on distingue là, au-dessus des rênes, une longue lance. Celle-ci, c'était, certainement, le conducteur du char qui la tenait en main; il n'y a pas place là pour une autre figure, devant le cheval; la tête de celui-ci touche à la baguette du cadre

1. *Mycènes*, fig. 144.
2. *Mycènes*, fig. 143.

Il y a, entre ces stèles, des différences qui n'avaient pas été assez remarquées[1]. Elles ne sont pas faites toutes de la même roche. La première est taillée dans un calcaire gris et tendre qui forme le sous-sol des terrasses de Mycènes; la plupart sont tirées du même calcaire coquillier que les dalles du cercle funéraire, calcaire dont le lieu de provenance n'a pas encore été retrouvé; un fragment (nº 12) est en pierre rouge. L'exécution varie beaucoup aussi, d'un monument à l'autre. Partout la surface est plate, dans l'intérieur du contour qui cerne les figures; ni superposition de plans, ni rondeurs atténuées qui répondent à celles des corps représentés; rien qu'une simple silhouette. Dans le plus grand nombre des stèles, le champ est dressé avec grand soin, et, sur ce fond très uni, figures et ornements s'enlèvent nettement, limités par un trait creusé dans la pierre jusqu'à près d'un centimètre de profondeur. La stèle où paraissent le lion et l'antilope semble faire exception : on dirait que le ciseau a plutôt égratigné la roche qu'il ne l'a, comme ailleurs, attaquée franchement. Le champ n'est qu'épannelé, à coups de ciseau rapides, inégalement rapprochés, inégalement profonds; nulle part la surface n'offre le poli que l'on observe dans d'autres cippes. C'est ce dont donne une assez juste idée le dessin ci-contre, exacte copie d'une excellente épreuve photographique (fig. 364). Si quelques détails y manquent, que fournit le croquis de M. Reichel (fig. 359), il rend bien l'aspect très particulier du fond. Cet air de négligence surprend d'autant plus que, nulle part, dans la série de ces bas-reliefs, le dessin n'a la même fermeté que sur cette stèle; nulle part la forme du char n'est aussi sûrement indiquée, la position du conducteur aussi naturelle, l'extension du corps, telle que l'exige chez le quadrupède l'élan d'une course emportée, aussi bien marquée qu'elle l'est ici chez le lion et le cheval. L'antilope seule est moins bien réussie. Malgré ce léger défaut, si le contour avait été ciselé ici avec la même décision que dans les autres stèles, ce serait là un des meilleurs ouvrages de l'art mycénien; on regrette que le sculpteur n'ait pas pris ce parti, grâce auquel il aurait, en tout cas, mieux assuré la conservation de son travail. Pour lever cette contradiction apparente, il suffit de se rappeler quel usage l'architecte mycénien a fait des enduits de chaux, dans la décoration de ses édifices. L'ouvrage est trop soigné, à d'autres égards, pour que l'artiste n'ait pas usé ici de toutes les ressources dont il disposait. Sur

1. Reichel, *Die mykenische Grabstelen*, p. 30-31.

ce champ tout exprès mal dégrossi, il avait étendu une mince couche de stuc. Celle-ci ne servait pas seulement à cacher le mauvais état du fond; elle avait encore un autre avantage : le pinceau y avait peut-être mis des touches de couleur, des finesses qui complétaient et corsaient le dessin, comme le font, sur les vases de Vafio (fig. 369 et 370, pl. XV) et sur les poignards de Mycènes (pl. XVII, XVIII et



364. — La stèle I. Dessin de Saint-Elme Gautier.

XIX), ces légers traits de burin qui, dans l'intérieur du contour, contribuent à modeler les corps ou y indiquent certains détails accessoires. A la longue, cette couche de stuc est tombée, détruite par l'humidité. Nous n'avons plus là que l'ébauche du bas-relief, qu'une esquisse qui ne donne qu'une idée très imparfaite des mérites de la sculpture et de son effet. Cette conjecture paraît pleinement justifiée par l'impossibilité de présenter une autre explication plausible du contraste que M. Reichel a si bien mis en lumière.

HACHETTE & Cie



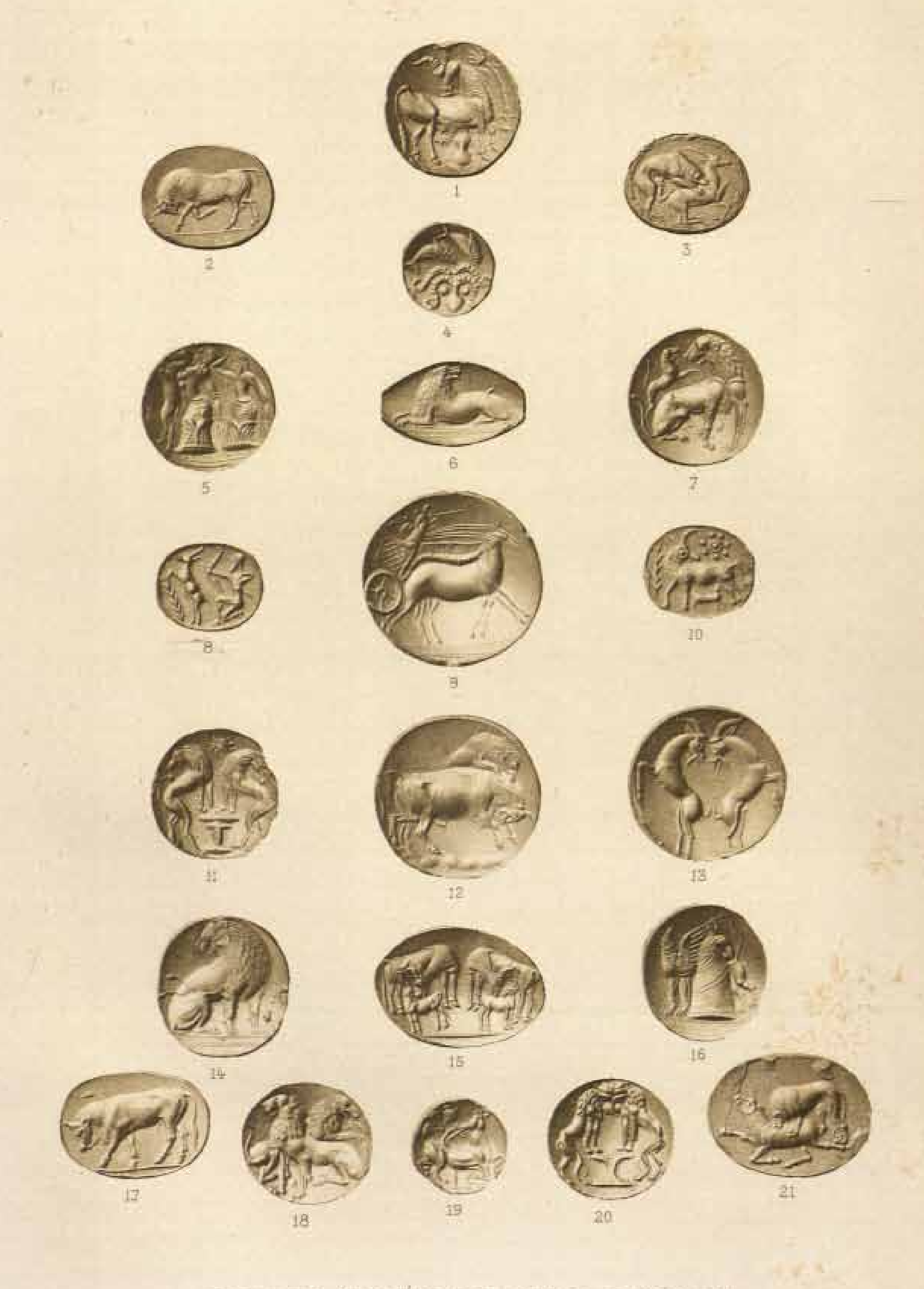
VASES D'OR DE VAPHIO

Quant aux autres stèles, si, comme il est possible, elles avaient été aussi recouvertes d'un lait de chaux qui protégeait la pierre, le soin avec lequel ont été dressées les surfaces de celle-ci est significatif; le stuc ne jouait pas là le même rôle que dans la première stèle. Il est d'ailleurs sensible, à première vue, que l'exécution des figures, sur le reste des cippes, était fort inférieure. Dans la stèle à la lance (fig. 362), les pieds du conducteur se montrent au-dessus de la cloison du char, faute que n'a point commise le graveur qui, sur une des plus belles intailles mycéniennes, a représenté un attelage du même genre (pl. XVI, 9). Dans la stèle où un personnage armé fuit devant le cheval, le conducteur semble prêt à tomber en avant, et les formes du cheval sont bien lourdes. Enfin, dans certains fragments (10 à 13 du catalogue), c'est presque le procédé de l'intaille qui a été employé, mais avec une singulière maladresse. M. Reichel incline à en conclure que la stèle sur laquelle nous avons tant insisté est peut-être la seule qui date du temps même où les cadavres ont été déposés dans les fosses; les autres stèles, pour la plupart tout au moins, auraient été refaites au moment où, sans doute sous une nouvelle dynastie, fut créé le cercle de dalles et bâtie la Porte aux lions. Nous ne saurions accepter cette conjecture. L'âge des tombes à coupole, celui où fut ciselé le puissant bas-relief que l'on admire encore à l'entrée de la citadelle, n'est pas un âge de décadence. Comme le démontrent les vases de Vafio et les sujets trouvés sous d'autres de ces dômes, en Attique par exemple, on savait donner alors à la forme de l'homme et à celle du cheval la précision qui manque à ceux des bas-reliefs de l'Acropole que l'on nous propose de regarder comme les plus récents. Refaites à cette époque, les stèles n'auraient pas porté la trace de cette gaucherie où l'on cherche, à tort, une raison de les rajeunir; on y aurait au contraire trouvé la marque du style si ferme qui caractérise l'œuvre la plus considérable que nous ait laissée le ciseau mycénien (pl. XIV). Ce qu'il faut voir dans les stèles où le dessin est le plus barbare, c'est les premiers essais du sculpteur sur pierre. Celui-ci, pour des raisons que nous aurons à exposer, retarde sur l'orfèvre. Les stèles où le métier est le plus imparfait seraient les plus anciennes; mais toutes seraient contemporaines du creusement des fosses et de l'ensevelissement des trésors qu'elles renferment. Ce qui le prouve, c'est que les ornements qui accompagnent les figures de ces bas-reliefs portent l'empreinte du même goût que ceux des vases et des bijoux qui ont été retirés de ces sépultures; le lapicide a copié

les motifs que l'orfèvre exécutait avec ces fils de bronze, d'argent ou d'or qu'il pliait et qu'il arrondissait sous la pression de l'outil pour les appliquer ensuite sur ses fonds. Nous avons déjà rapproché d'une des plaques d'or de la tombe les médaillons qui décorent une des stèles; sur une autre (fig. 360), on trouve l'imitation de cet ornement cordiforme dont plusieurs exemples nous ont été fournis par les peintures de Tirynthe, les ivoires de Spata et les joyaux de Mycènes (fig. 222-225). Les stèles ont donc été sculptées et mises en place à mesure que se creusaient les tombes qui, d'abord séparées et pourvues chacune de son tertre isolé, ont fini par être réunies sous le grand tumulus commun que couronna le cercle de dalles. Elles correspondent à des générations différentes : à des règnes différents, et il a pu s'écouler plus d'un siècle entre le jour où fut ciselé le plus antique de ces bas-reliefs et celui où l'a été le plus moderne. Les premières tentatives furent les moins heureuses; c'est à elles que l'on doit ces morceaux en présence desquels on ne laisse pas d'être surpris par l'extrême grossièreté du travail; le ciseau s'affermit ensuite par degrés. Si l'on possédait, à peu près intacts, tous ces monuments et que l'on pût les ranger les uns auprès des autres, on arriverait à établir ainsi une série qui représenterait le développement progressif de l'art du sculpteur sur pierre, tel qu'il s'est opéré entre l'ouverture et la clôture du cimetière royal. Le dernier terme de cette évolution, ce serait la stèle que nous avons décrite en premier lieu, celle qui comprend le plus grand nombre de figures et où ces figures sont le plus correctement dessinées.

D'un bout à l'autre de la série, le thème est pareil; on le devine dans ceux mêmes de ces monuments où l'artiste s'est montré le plus inhabile à traduire sa pensée. Ce thème, c'est la glorification du roi, que place au-dessus de la foule des combattants le char du haut duquel il domine la mêlée, du roi qui, comme Achille dans l'*Iliade*, possède des chevaux dont la vitesse défie toute rivalité, du roi enfin dont la lance et l'épée ne manquent jamais d'assurer la victoire à l'armée qu'il commande. Le roi ne serait pas arrivé à cette maîtrise de vaillance et de prouesse si, dans les intervalles de loisir que lui laissait la guerre, il n'avait pas endurci son corps et exercé son bras en luttant contre les fauves. Il était un grand dompteur de monstres. C'est là ce que rappelle ce couple du lion et de l'antilope qui, dans la première stèle, remplit le bas du champ. Aucun lien ne semble rattacher ce groupe à celui que forment, au-dessus, le roi vainqueur et

 HACHETTE & Cie



PIERRES GRAVÉES DE STYLE MYCÉNIEN

Héliog. Dujardin

Imp. Wittmann

l'ennemi qu'il a terrassé; mais ce lien, il était, pour l'artiste et pour le spectateur auquel son œuvre était destinée, dans l'idée, présente à tous les esprits, de l'universelle supériorité du roi et de la diversité de ses prouesses. Ce lion devant lequel fuyaient tous les animaux, le roi était habitué à le percer de son épieu, comme il le fait sur les poignards émaillés de Mycènes et sur plus d'une pierre gravée. En voyant le lion courir auprès du roi et poursuivre ses proies accoutumées, on pensait aussitôt aux chasses royales, que le peintre de fresques et l'orfèvre ont figurées sur les murs des palais, sur la lame des armes de luxe et sur la panse des gobelets d'or. Ces chasses, le sculpteur ne pouvait en introduire ici la représentation, à côté du sujet que lui imposait la donnée traditionnelle de son programme; la place lui manquait, et peut-être aussi l'habileté nécessaire; mais, par cette sorte d'allusion, il évoquait l'image de ce qu'il était impuissant à montrer. C'est encore là un mérite par lequel la stèle où se trouve cette indication est supérieure aux autres monuments de la même série; elle témoigne d'un art de composition plus avancé.

Si, dans les bas-reliefs de ces stèles, la figuration de la guerre et celle de la chasse étaient ainsi réduites à une sorte de formule abréviative, qui rappelait la scène plutôt qu'elle ne la représentait, les artistes qui travaillaient le métal se donnaient, dès ce temps, bien plus libre carrière; leur habileté professionnelle dépassait beaucoup celle du sculpteur sur pierre. C'est ce dont témoigne un fragment de vase d'argent que nous reproduisons d'après le dessin qu'en a donné M. Tsoundas (fig. 365)[1]. L'honneur de cette curieuse découverte se partage entre Schliemann, qui a retiré les objets de la tombe, et M. Athanase Koumanoudis, conservateur du musée de la Société archéologique, qui en a le premier montré tout l'intérêt. Au moment de l'exhumation du trésor, les figures qui ornaient le vase étaient recouvertes d'une gangue épaisse. Ce fut M. Koumanoudis qui, en maniant et en classant tout ce mobilier funéraire, s'aperçut qu'il y avait là, sous cette enveloppe de terre et d'oxyde, une décoration des plus curieuses, et il réussit, après bien des semaines de travail, à la faire reparaître à peu près telle qu'elle était sortie jadis des mains de l'orfèvre. La reconnaissance des archéologues lui est acquise pour la patience et l'adresse dont il a fait preuve dans l'accomplissement de cette tâche.

1. Tsoundas, Ἐφημ. ἀρχ., 1891, p. 11-21 et pl. II, 2.

Le vase était un grand gobelet dont il n'a été retrouvé qu'un morceau. Ce que l'on devine du sujet rend très regrettable la perte de l'ensemble; l'orfèvre avait représenté un combat qui se livre sous les murs d'une ville. Des personnages qui devaient figurer dans cette lutte, on n'a plus qu'un petit nombre, qui appartiennent tous au groupe des défenseurs de la forteresse assiégée.

A droite le mur de la ville ; il est bâti par assises réglées, dont



365. — Fragment d'un vase d'argent. Grandeur réelle. Mycènes. Ἐφημ., 1891, pl. II, 2.

l'aspect rappelle celui des parties les plus soignées du mur de Mycènes. Au-dessus, se dressent des constructions où il n'y a pas de joints marqués; ce doit être des bâtisses faites de petits moellons ou de briques crues recouvertes d'un enduit. A première vue, on serait tenté de reconnaître là des tours; mais l'architecture militaire de cette époque n'employait pas la tour proprement dite, la tour qui fait, dans le sens vertical, une forte saillie sur la courtine. Avec M. Tsoundas, je verrais plutôt là les maisons de la ville, que l'artiste a voulu montrer par-dessus le rempart. Elles paraissent superposées, suivant un procédé naïf de perspective dont nous avons signalé plus d'un exem-

ple; il faut se les représenter juxtaposées sur une pente. Chacune d'elles a trois fenêtres. A droite, une porte est indiquée par des lignes parallèles et serrées qui figurent les ais du battant.

Sur le rempart, visibles à partir de la ceinture, se tiennent des femmes, qui assistent aux péripéties de l'action engagée. On compte cinq torses et cinq têtes; un bras qui s'agite tout en haut indique gauchement la présence d'une sixième spectatrice. Les femmes paraissent porter des tuniques qui laissent le bras nu à partir du coude et avoir une sorte d'écharpe roulée autour de la tête. Les attitudes sont très variées. L'une des femmes porte la main à sa tête, comme pour s'arracher les cheveux; deux autres les lèvent vers le ciel, comme pour prendre les dieux à témoin et invoquer leur secours; on sent que de leur bouche sortent des paroles et des cris, qu'elles encouragent leurs champions et qu'elles injurient l'ennemi.

Les défenseurs de la ville sont placés en dehors de l'enceinte, sur un terrain plus bas; ils combattent les uns avec l'arc, les autres avec la fronde. Pour mieux viser, ils ont mis un genou en terre. Les frondeurs sont représentés au moment où, après avoir posé la pierre sur la corde, ils vont faire tourner celle-ci autour de leur tête pour lancer le projectile. Tous ces combattants sont nus; point de trace, chez aucun des cinq, de casque, ni de caleçon, ni de chaussure. A droite au contraire, on aperçoit trois personnages vêtus. Deux d'entre eux le sont de manteaux d'une étoffe raide, peut-être de peau, qui descendent jusqu'au genou et dont le bord supérieur passe sous le bras gauche; celui-ci reste complètement dégagé[1]. Ils paraissent suivre avec attention les incidents du combat, mais sans y prendre part; on songe aux vieillards troyens qui, avec Hélène, regardent la bataille du haut des Portes Scées. Tout en bas du fragment, il ne reste que le torse d'une figure qui, elle aussi, est habillée. Est-ce d'une cuirasse? Il est difficile de le dire; mais la tête est coiffée d'un casque qui rappelle celui que représentent deux bustes d'ivoire dont l'un a été trouvé à Ménidi et l'autre à Spata (fig. 366). Il s'attachait sous le menton par une courroie de même matière.

Ce personnage tient, lui aussi, une fronde entre les mains, mais il ne la balance pas au-dessus de sa tête; il a l'air occupé à en tendre la corde. Avec lui, si le métal ne s'était pas brisé juste en cet endroit, on se trouverait en présence de combattants qui étaient mieux armés.

1. C'est ce que, dans l'âge classique, on appelait la χλαῖνα. Les paysans grecs la portent encore; elle est souvent faite d'un épais tissu de poil de chèvre.

au moins pour la défensive, que ceux du premier groupe. C'est ce dont nous sommes avertis par les trois casques qui se voient encore, tout contre la cassure, en avant du dernier frondeur. L'armée qui défendait la place était donc partagée en plusieurs corps, qui différaient entre eux par l'équipement. C'est ainsi que, devant Troie, il y avait à la fois, pour lutter contre les Grecs, les jeunes hommes d'Ilion que conduisaient les fils de Priam, et les auxiliaires que Priam avait appelés à son secours, auxiliaires qui n'avaient pas tous les mêmes armes ni la même manière de combattre que les Troyens.

La ligne oblique qui figure le terrain, au-dessous du mur d'enceinte et des maisons, indique que la bataille se livre sur des pentes assez raides qui sont couronnées par la forteresse. L'artiste ne s'en est pas tenu là : comme le fait volontiers le sculpteur assyrien, il a tenu à définir le lieu de la scène par l'addition de certains détails pittoresques ; c'est peut-être un bois d'oliviers sauvages que représentent les quatre arbres posés près du bord de la tasse. L'auteur de cet ouvrage, en exécutant cette composition, a dû vouloir rappeler le souvenir de quelque redoutable agression que Mycènes a subie et qui a été victorieusement repoussée par un de ses rois, peut-être par le prince même dans la tombe de qui ce gobelet a été déposé : c'est l'acropole de Mycènes qu'il aurait dressée au centre de son tableau. Il n'y a rien, ni dans la configuration du terrain ni dans l'apparence et la disposition des bâtiments, qui répugne à cette hypothèse. L'orfèvre mycénien aurait montré là, en usant de son mieux des moyens d'expression qu'il possédait, une partie de l'ensemble dont, nous aussi, nous avons évoqué la vision, en le présentant sous deux aspects différents (pl. IX et X). L'artiste anonyme, contemporain des Perséides, serait ainsi, à plus de trois mille ans de distance, le devancier de M. Chipiez. Il ne savait pas si bien dessiner ; mais il avait l'avantage de vivre en face du modèle qu'il prétendait copier ; aussi regrettons-nous fort de ne plus posséder qu'une partie de l'image qu'il avait donnée de la ville et de ses édifices. Nous nous sommes d'ailleurs conformés aux quelques indications que nous fournissait ce fragment. Dans notre restauration, comme ici, les maisons se terminent par des terrasses ; elles ont les fenêtres et les portes rectangulaires qui sont ici figurées. Il semble



366. — Buste d'ivoire. Hauteur, 0m,074. Épaisseur, 0m,069. *Bulletin de cor. hel.* 1878, pl. XVIII, 2.

y avoir une différence; l'enceinte, telle que nous l'avons restituée, est garnie de créneaux; mais cette différence est plus apparente que réelle. Dans le mur que nous avons relevé, la pierre s'arrête un peu au-dessus de la plate-forme sur laquelle se tenaient les combattants; le mur présente une ligne d'arête un peu irrégulière et maladroitement arrasée que l'on rendait aisément horizontale au moyen d'une couche de terre. C'est sur la plate-forme ainsi obtenue que nous avons placé une banquette crénelée, en terre crue, recouverte par endroits de pierre brute. La banquette repose bien sur le mur; mais elle en est indépendante; elle n'en a pas la durée; c'est une construction provisoire, que l'on dresse en prévision d'une attaque et que l'on négligera d'entretenir pendant une longue période de paix. Au moment d'une surprise, les murs peuvent se trouver dépourvus de banquettes et de créneaux. En superposant au mur ces défenses en terre crue, M. Chipiez n'a donc fait qu'user du droit que possède tout architecte qui entreprend une restauration, montrer l'édifice aussi complet qu'il a pu l'être à un moment donné, le présenter dans les conditions où il répond le mieux à sa destination et où il offre l'aspect le plus pittoresque. Le mur proprement dit, le mur construit en gros blocs, n'a pas plus de créneaux dans nos vues perspectives que dans le tableau tracé par l'artiste mycénien. Quant à la banquette de terre, je crois bien la voir, dans ce tableau, couronner le mur. Il y a certainement là un parapet, puisque les jambes des femmes sont cachées; or, du parapet ininterrompu au parapet crénelé, qui est plus sûr et plus commode pour le tir, il n'y a qu'un pas, et ce pas, pourquoi l'art de la fortification ne l'aurait-il pas fait dans l'intervalle de temps qui sépare la Mycènes du premier âge, qu'a voulu figurer le sculpteur du gobelet, de la Mycènes d'un siècle plus avancé, que nous avons tenté de reconstruire?

Ce qui, plus encore que la figuration de cette architecture, fait l'importance et l'intérêt du monument, c'est le thème que l'artiste y a traité. Ce thème, celui d'un combat livré entre deux partis ennemis, sous les murs d'une ville assiégée, nous l'avons souvent rencontré chez les peuples de l'Asie Antérieure, dans les bas-reliefs de l'Égypte et de l'Assyrie, ainsi que sur les coupes phéniciennes; mais rien ne nous autorisait jusqu'ici à penser qu'il appartînt au répertoire de l'art mycénien. Sans doute, en lisant les poètes épiques, on avait soupçonné qu'ils s'étaient inspirés d'ouvrages réels, vus et admirés par eux, pour décrire le Bouclier d'Achille et le Bouclier d'Hercule; on s'était avisé qu'ils avaient dû emprunter à ces ouvrages la plupart des traits et des cou-

leurs dont ils se sont servis pour peindre les scènes diverses qu'ils groupent dans le champ de l'orbe décoré par la main d'un dieu; mais, faute de connaître l'art mycénien et la variété de ses ressources, c'était uniquement du côté de la Phénicie que l'on s'était avisé de chercher les modèles qui auraient éveillé l'imagination d'Homère et d'Hésiode. Il y a sans doute quelque chose de fondé dans cette hypothèse; ce que ces poètes ont pu devoir aux tasses historiées d'argent et de bronze doré que les ateliers de Sidon répandaient sur tous les marchés de la Méditerranée, c'est cette division en zones concentriques qui définit l'ordonnance de leur composition; mais, pour ce qui est du choix même des sujets et de l'esprit dans lequel ils sont traités, on y goûte un sens de la vie et de la vérité concrète que l'on chercherait en vain dans les produits routiniers de l'industrie syrienne. Ce caractère est très franchement marqué dans le tableau dont nous n'avons ici qu'un faible débris, ce qui nous donne à penser que les auteurs de ces descriptions ont eu sous les yeux plus d'une œuvre analogue à celle que nous venons d'étudier. Il n'y a aucune raison de penser que ce curieux monument ait été seul de son espèce. Pour une pièce d'orfèvrerie qui a eu ainsi la chance d'échapper à tant de causes de destruction, combien d'autres du même genre ont dû périr dans l'antiquité même, au cours des luttes, des pillages et des incendies par lesquels ont passé toutes ces cités primitives! Voici d'ailleurs qui confirme l'hypothèse de cette influence exercée sur la poésie épique par des œuvres indigènes, dont les plus belles peut-être remontaient à l'âge mycénien : il y a, dans le *Bouclier d'Hercule*, une description d'un siège qui répond, presque trait pour trait, au tableau que nous venons de reproduire :

> Les armes en main, les guerriers combattaient, les uns pour préserver de la mort leur ville et leurs parents, les autres emportés par la fureur de détruire. Beaucoup étaient tombés; de plus nombreux encore continuaient la lutte. Sur les tours bien construites, que figurait l'airain, les femmes poussaient des cris aigus; elles se déchiraient les joues; on les aurait dites vivantes, tant avait été habile la main de l'illustre Hêphæstos! Quant aux hommes âgés, qui étaient entrés dans la vieillesse, ils étaient rassemblés en dehors des portes et ils levaient les mains au ciel, pleins de crainte au sujet de leurs enfants; ceux-ci ne cessaient pas de se battre [1].

Nous retrouvons ici les femmes qui hurlent et qui gesticulent sur la muraille; nous retrouvons les vieillards qui, eux, sont sortis de

1. Hésiode, *le Bouclier d'Hercule*, v. 237-247.

l'enceinte, mais qui assistent au combat sans y prendre part; ne serait-on pas tenté de se demander si le poète n'a pas eu sous les yeux la composition même dont nous avons présenté l'image? Si, sachant dans la nuit de quelle tombe ce monument demeura caché pendant des siècles, on se voit contraint de renoncer à cette conjecture, tout au moins est-on forcé d'admettre que les plus anciens artistes avaient du goût pour ce motif et qu'ils l'ont assez souvent repris pour qu'il passât dans la pratique courante des ateliers. L'imagination s'était familiarisée avec eux; accoutumée à les rencontrer dans les tableaux que lui offrirent le sculpteur et le peintre, elle eût été déconcertée si elle ne les avait pas vus reparaître dans les descriptions où la poésie essayait de rivaliser avec la plastique.

Les poètes épiques ne décrivent pas avec moins de complaisance les scènes de chasse, les luttes des héros contre les grands fauves, sangliers et lions, surtout les exploits meurtriers du lion, les ravages qu'il fait dans les troupeaux et les efforts que tentent les pasteurs pour repousser ses attaques. Pour ces peintures aussi, ils ont pu s'inspirer des tableaux que leur offraient des ouvrages de la période mycénienne. Ces thèmes ont fourni aux graveurs le thème de quelques-unes de leurs plus belles intailles; mais nous les trouvons surtout développés sur les lames de certains poignards qui proviennent du quatrième et du cinquième tombeau de l'acropole mycénienne. Sur une tout au moins des lames en question, les images, formées par des pièces de rapport qui s'enchâssent dans des creux ménagés à cet effet, ressortent assez sur le champ pour que l'ensemble puisse être considéré comme un bas-relief (pl. XIX, 6). Si, dans les autres poignards, la saillie est moins sensible, il y a cependant, entre tous ces ouvrages, pour ce qui est du style et du mode d'exécution, des ressemblances assez étroites pour que le sort de l'un entraîne celui des autres. Quand l'orfèvre modèle la forme vivante, peu importe que la silhouette de ses figures se projette plus ou moins en avant du champ ou qu'elle s'y encastre à plat : de manière ou d'autre, il fait œuvre de sculpteur.

Il en est des images qui ornent ces poignards comme de la scène qui représente le siège d'une ville; c'est à M. Koumanoudis que l'on a dû de les voir révéler toute une technique ingénieuse et savante, des procédés de laquelle on n'avait jusqu'alors pas la moindre idée. M. Koumanoudis a eu le mérite de faire des découvertes, au sens propre du mot, dans la collection que Schliemann avait déposée entre les mains de la Société archéologique; c'est comme s'il avait exécuté

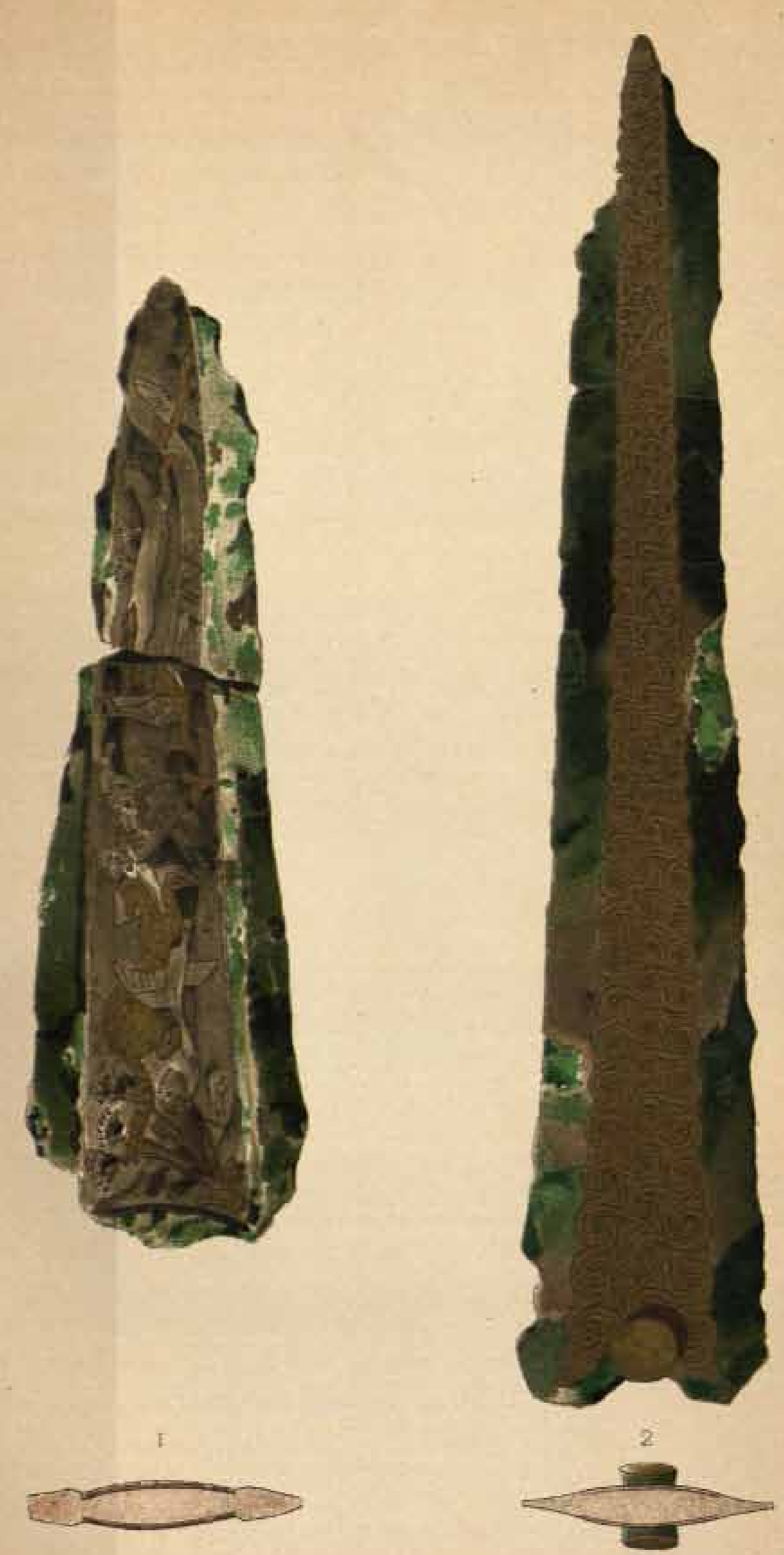
une fouille non plus dans les profondeurs du sol, mais dans la masse confuse des objets de tout genre que Schliemann, avec son impatience fiévreuse, s'était empressé de livrer à la curiosité du public, sans prendre le temps de les nettoyer[1].

Tous les poignards sont de bronze. Ceux dont on a voulu faire des armes de luxe ont été décorés, en général, au moyen de lamelles faites d'un métal plus précieux ou de divers alliages, lamelles qui ont été appliquées sur les surfaces que l'on se proposait d'orner. La technique de cette décoration n'est pas partout la même. La plus simple est celle de trois lames qui ont de 0m,40 à 0m,80 de long (nos 4, 5, 6 de Koumanoudis). Chacune est formée d'une soie de bronze qui est ornée, sur ses deux faces, d'animaux courants, en relief. Sur l'une, des chevaux (fig. 367); sur deux autres, des griffons (fig. 368).

Les autres lames ont ceci de commun, qu'elles sont toutes composées de trois morceaux. Les ornements n'y sont pas apposés sur le corps même de la lame, mais sur deux plaques de métal encastrées dans un creux préparé pour les recevoir. Ces lames n'ont que 20 à 25 centimètres de long. On n'a employé ce procédé plus délicat que pour des armes plus courtes. Entre les lames ainsi décorées, il y a aussi des différences à noter. C'est dans le poignard figuré sur notre

1. M. Koumanoudis annonça le résultat qu'il avait obtenu dans une première note publiée par l'Ἀθήναιον (1880, t. IX, p. 162) et donna ensuite la description de huit de ces pièces dans un article du même recueil (t. X, p. 309). A cet article était jointe une planche qui contenait l'image de cinq de ces lames. Au moment où il livrait ainsi ces monuments à la curiosité des archéologues, il n'avait pas terminé le nettoyage de l'un des poignards. Lorsque ce travail difficile eut été achevé, le monument fut publié par M. Ulrich Kœhler (*Athen. Mittheilungen*, t. VII, p. 241), avec une planche qui est très supérieure à celle de l'*Athénaion*. M. Foucart, alors directeur de l'École française d'Athènes, avait apprécié la haute valeur de ces monuments; toutes les images qui en avaient été données lui paraissaient insuffisantes. La couleur y manquait : or c'est elle qui, mieux que les descriptions les plus circonstanciées, fait comprendre le caractère de ces ouvrages et la nature du procédé. Sur la demande de M. Foucart, M. Blavette, architecte pensionnaire de l'Académie de France à Rome, qui se trouvait en mission à Athènes, voulut bien y exécuter, au Musée, de belles aquarelles qui sont d'exacts fac-similés de cinq des poignards mycéniens. Les aquarelles ont été mises sur pierre, par M. Dambourgez, sous les yeux de M. Blavette. La grandeur réelle sera notée pour chacune de ces armes. A chaque vue est jointe une coupe qui indique l'épaisseur de la lame et la saillie des clous au moyen desquels était fixée la poignée. Ces planches furent publiées dans le *Bulletin de correspondance hellénique* avec un article de moi (t. X, p. 341-356, pl. I, II, III). Je n'ai guère qu'à reproduire ce travail, en profitant des observations qu'ont faites sur ces objets d'art ceux qui les ont étudiées depuis lors, MM. Schuchhardt, Tsoundas et Henri Brunn. M. Foucart avait bien voulu me permettre de conserver les pierres, en vue de l'*Histoire de l'Art*, et c'est à son obligeance que nous devons de pouvoir offrir à nos lecteurs ces riches et fidèles représentations d'œuvres aussi difficiles à reproduire. L'éditeur et les auteurs du livre le prient d'agréer, à ce propos, leurs sincères remerciements.

HACHETTE & Cie

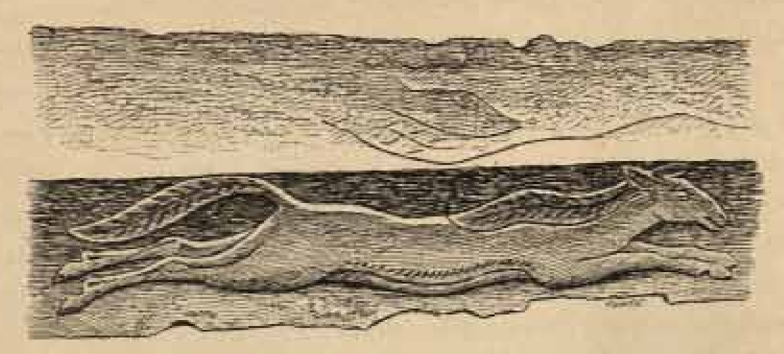


Blavette pinx — Dambourgez Chromolith

POIGNARDS DE MYCÈNES

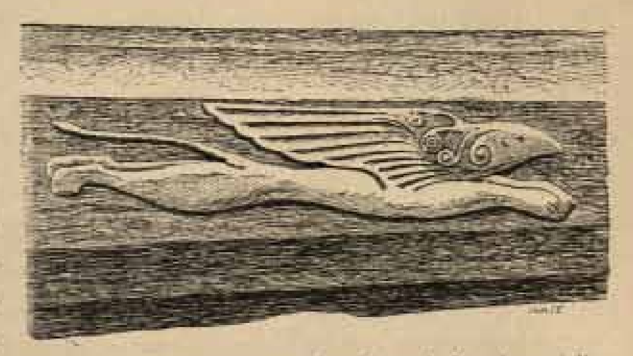
planche XVII, 2 que le décor est le plus simple[1]. Deux minces plaques d'or sont insérées dans la lame et sur ces plaques sont gravées des spirales ; entre ces spirales, il y a de petites rosaces à six pétales.

Sur les autres poignards, c'est des plaques de bronze qui ont été



367. — Fragment d'une lame de poignard. Grandeur réelle. 'Αθήναιον, t. X. Planche, F. Γ.

posées dans le creux ménagé au milieu de la lame ; mais, là encore, le travail est loin d'être partout le même. Pour une des lames, les figures qui décorent l'arme ont été modelées sur la plaque de bronze (pl. XIX, 6)[2]. Elles ressortent en relief et se détachent d'autant mieux sur le fond que la saillie de l'image a été couverte de feuilles d'un or qui est jaune pour tout le corps des lions et plus rouge pour la crinière. Certains détails ont été indiqués au moyen de légers traits tracés à la pointe. De minces lamelles d'or pur et de cet alliage d'or et d'argent que les anciens appelaient *électron* paraissent figurer les rochers au milieu desquels courent ces fauves. Elles sont encastrées dans la plaque, sans relief. Les lions sont le principal ; ces rochers ne sont qu'un accessoire.



368. — Fragment d'une lame de poignard. Grandeur réelle. Αθήναιον, t. X. Planche Δ.

Sur les autres lames, l'ornement est posé à plat ou dépasse à peine le fond ; il remplit de petites cavités pratiquées à cet effet dans le champ de la plaque de bronze. Ces creux contiennent des feuilles

1. Longueur, 0m,235. N° 7 de Koumanoudis, E de sa planche.
2. N° 2 de Koumanoudis, B de sa planche. Longueur, 0m,20.

d'or ou d'électron dont la coloration varie depuis le rouge le plus foncé jusqu'au gris de l'argent. Même intervention de la pointe pour marquer certains détails de la forme, les plumes des ailes, les plis des étoffes, les mouchetures de la robe de certains animaux.

Comme type de ce genre de travail, on prendra la lame que représente la figure 1 de notre planche XVII[1]. Le même sujet est représenté sur les deux faces. C'est des panthères qui, le long d'un ruisseau peuplé de poissons, donnent la chasse à des oiseaux aquatiques, lesquels ont tout l'aspect de canards. L'eau est indiquée par un ruban d'or pâle; les tiges fines des plantes aquatiques qui bordent le ruisseau et la fleur qui les termine s'enlèvent en or foncé. Dans la figuration du corps des panthères et des oiseaux, l'or jaune et l'or pâle sont employés de la manière la plus capricieuse; dans telle figure d'oiseau, le col est dessiné par une feuille d'or jaune, tandis que les ailes sont en or pâle. Il y a un des canards qui est tout entier d'un ton gris; mais le bec ouvert est indiqué par deux petits traits d'or. Même disposition pour une des panthères. Le corps est en électron: mais l'or brille au bout des pattes, du museau et des oreilles; la queue se détache sur le fond en une légère ligne d'or. Les poissons ressortent sur l'eau du courant, grâce à la teinte un peu plus colorée de la lamelle métallique dans laquelle le contour en est découpé.

Quant aux plantes, on a voulu y voir des tiges de papyrus; mais, dans les monuments égyptiens, le papyrus est toujours représenté droit. Je verrais plutôt dans ces tiges, qui ont l'air d'être courbées par le courant, un souvenir des tiges du lotus; la fleur et les boutons rappellent mieux la fleur et les boutons d'une nymphéacée que la panicule de feuilles qui surmonte la tige du papyrus.

La technique est la même dans la lame dont notre planche XVIII reproduit les deux côtés[2]; mais c'est là que la représentation est le plus curieuse. Les sujets ne sont pas les mêmes sur les deux faces; mais ils ont beaucoup de rapports. D'un côté (pl. XVIII, fig. 3), on voit cinq hommes en lutte contre un lion; deux lions s'enfuient. De l'autre côté (fig. 4), c'est un lion qui déchire une gazelle, tandis que quatre gazelles s'enfuient. Les hommes ont pour tout vêtement cette sorte de caleçon que nous connaissons déjà par les statuettes de bronze

1. Longueur, 0m,17. Notre planche ne reproduit qu'une des faces de la lame; l'autre, sans être copiée sur la première, offre des figures toutes semblables, où les différentes teintes sont indiquées de la même manière. On trouvera le dessin de cette seconde face dans la planche VIII des *Mittheilungen* de 1882, et dans Schuchhardt, fig. 286.

2. Longueur, 0m,235. Planche de l'*Athênaion*, A1, A2.

HACHETTE & Cie



Flavette pinx

Hamburger Chromolith

POIGNARDS DE MYCÈNES

(fig. 355, 356, 357, 358). Comme armes, quatre d'entre eux ont des lances ou de longs épieux, qu'ils manient avec les deux mains, et des boucliers de deux types différents, les uns quadrangulaires, les autres orbiculaires et fortement échancrés vers le milieu de leur hauteur. Un des combattants est tombé; il est renversé entre les pattes du lion. Un cinquième combattant, sans bouclier, courbe à demi le genou et tend l'arc pour lancer une flèche. Le terrain est indiqué par une bande d'or, qui forme une ligne à peu près droite, visible surtout dans la figure 4.

Une dernière lame (pl. XIX, fig. 5) est moins curieuse par elle-même que par la conservation de la partie superficielle de la poignée[1]. De la lame, il ne reste que le premier tiers environ. La décoration est obtenue par le même procédé que dans les deux lames décrites en dernier lieu; mais elle est beaucoup plus simple : elle ne se compose que de fleurs dont la corolle est en électron, tandis que les étamines sont indiquées par des points d'un or plus vif. Ces mêmes fleurs, qui ressemblent à des lis et peut-être plus encore à des iris, se répètent, mais sans l'indication des étamines, sur un manchon formé d'une feuille d'or, travaillée au repoussé, qui recouvrait jadis un manche en bois ou en os, dont il ne reste rien. Là où ce manchon s'élargit pour former la garde du poignard, on remarquera les deux trous dans lesquels entraient ces clous d'or qui servaient autrefois à fixer le manche. Ailleurs les clous sont encore en place[2]; mais il ne subsiste rien de la poignée. Ici, c'est le contraire : ce que l'on voit, c'est la place des clous. Les deux indications se complètent. En introduisant dans le manchon d'or une substance résistante, en y pratiquant une encoche où entrerait le haut de la soie et en fixant la poignée à l'aide de clous, au point même où ceux-ci étaient jadis posés, on arriverait aisément à restaurer l'arme. Le rôle à la fois utile et décoratif que jouent là ces clous à large tête fait comprendre le sens de ces épithètes ἀργυρόηλος, χρυσόηλος, à *clous d'argent*, à *clous d'or*, qui reviennent si souvent, chez Homère, dans la description des armes.

Si nous avons décrit, en même temps que les lames qui portent des figures d'hommes et d'animaux, ce dernier poignard où il n'y a plus d'autres ornements que des fleurs, c'est qu'il importait de ne pas séparer des monuments qui doivent être tous à peu près contemporains; le procédé d'exécution y est partout le même. Ce procédé,

1. Longueur de l'ensemble, $0^m,18$. N° 8 de Koumanoudis. Vignette à la page 245 des *Mittheilungen*.
2. Pl. XVII, 2; pl. XVIII, 3 et 4; pl. XIX, 6.

nous en retrouverons ailleurs plus d'une application, ce qui nous permettra de montrer, par un exemple curieux entre tous, celui du *Bouclier d'Achille*, comment les découvertes récentes expliquent certaines descriptions homériques dont le véritable sens avait jusqu'à présent échappé aux commentateurs les plus sagaces.

Nous avons dit où, dans quelles conditions et par qui avaient été découverts les deux gobelets d'or dont l'apparition a été, pour les archéologues, un véritable événement[1]. Notre planche XV donne la forme et l'aspect de ces gobelets; elle les montre, tels qu'ils arrivèrent à Athènes, en 1888, avec leur teinte fauve, que variaient quelques taches noires dues aux longs siècles qu'ils avaient passés dans la terre du tombeau; elle indique franchement le relief, dont la saillie est assez forte pour altérer et comme pour manger le contour du vase. Les figures 369 et 370 offrent l'ensemble de la figuration, développé sur deux bandes parallèles[2].

1. *Histoire de l'Art*, t. VI, p. 405-410.

2. M. Tsoundas a publié, le premier, les vases de *Vaphio* (Ἔρευναι ἐν τῇ Λακωνικῇ καὶ ὁ τάφος τοῦ Βαφείου, dans Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1889, p. 129-171, pl. VII-X). Il a joint à son mémoire un dessin exécuté sous ses yeux, avec une intelligente et scrupuleuse fidélité, par M. Gilliéron. Cette planche n'a qu'un défaut, c'est d'avoir voulu reproduire à la fois la couleur de l'original et le contour des figures, avec tout le détail intérieur du modèle. Elle a été tirée dans un ton d'or, qui a nécessairement quelque chose de conventionnel, et dont les luisants ne laissent pas de nuire à l'effet; l'image ne garde toute sa netteté que vue sous un certain angle. C'est ce qui a fait penser à M. Foucart qu'il y aurait peut-être avantage à essayer d'un autre mode de reproduction. Sur sa prière, M. Defrasse, architecte pensionnaire de l'Académie de France à Rome, qui était venu passer quelques mois en Grèce pour y faire un relevé des édifices d'Épidaure, prit la peine de dessiner les deux vases. Les dessins de M. Defrasse parurent dans le *Bulletin de correspondance hellénique* de 1891. Les planches XI et XII du *Bulletin* sont la transcription en photogravure de leurs aquarelles; nous avons réuni ces deux images pittoresques dans notre planche XV. Quant aux planches XIII et XIV du *Bulletin*, elles présentaient tout le décor des deux gobelets, reproduit d'après le même système de projection que dans la planche grecque; mais ici la forme est dégagée de la couleur et se laisse percevoir plus clairement. Nos figures 369 et 370 sont une réduction des dessins de M. Defrasse. Sur le désir de M. Foucart, j'ai joint, dans le *Bulletin*, quelques remarques à la publication de ces excellentes copies (*Les Vases d'or de Vafio*, 1891, p. 493-537). La tâche m'était rendue facile par la dissertation si pleine et si judicieuse de M. Tsoundas; mais, depuis deux ans que les vases de Vafio étaient entre les mains des archéologues, il y avait quelque intérêt à résumer les discussions auxquelles ils avaient donné lieu; d'autre part, tout récemment, de nouveaux monuments avaient été découverts qui offraient d'utiles points de comparaison. Depuis lors, discussions et découvertes ont continué. Dans une note de l'article du *Bulletin* (p. 496, n° 2), nous avions indiqué les principaux articles et mémoires où, à notre connaissance, il avait été question de vases de Vafio. Nous pouvons ajouter aujourd'hui à cette liste les mentions suivantes : SCHUCHHARDT, *Schliemann's Ausgrabungen*, 2e éd., p. 345-349 (avec de bien mauvais dessins); BRUNN, *Griechische Kunstgeschichte*, l. I, p. 46-52; PERCY GARDNER, *New chapters in Greek history* (8°, Londres, 1892), p. 70-121.

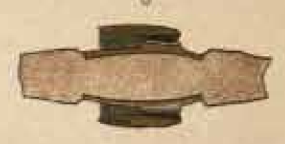
 HACHETTE & Cie



5



6



Gavette pinx.

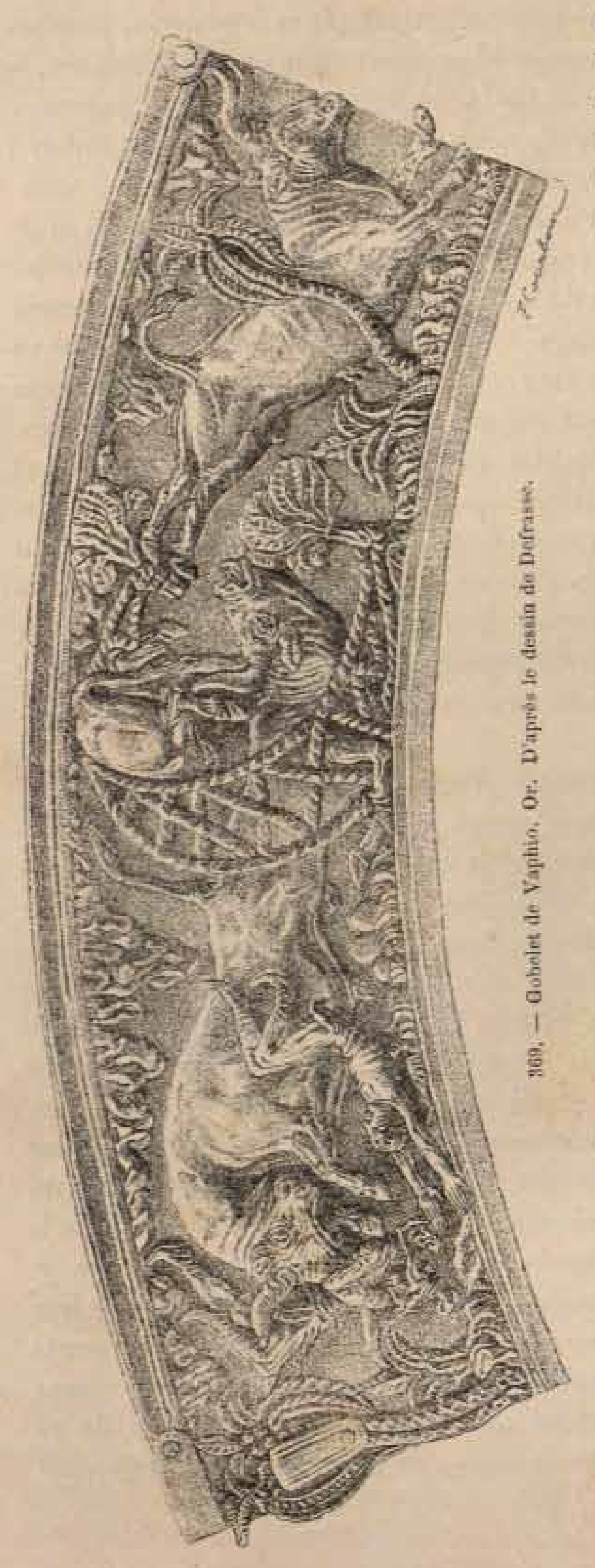
Dambourgez Chromolith.

POIGNARDS DE MYCÈNES

La forme des gobelets est pareille, ainsi que la dimension, pour les deux pièces. On aurait, au premier moment, peine à les distinguer, si l'on faisait abstraction de l'image. L'un des vases (pl. XV, à gauche) a 0m,083 de haut et 0m,104 de diamètre, dans le sens de l'anse, au niveau des lèvres; l'autre, avec la même ouverture, est plus bas de 3 millimètres. L'un pèse 276 et l'autre 280 grammes et demi. Ce sont là de bien légères différences. A vrai dire, il n'en est qu'une que l'œil perçoive du premier coup. Sur l'une de ces tasses (pl. XV, à gauche), au-dessus et au-dessous des figures, règne un bandeau, orné de filets, qui joue en bas le rôle de plinthe et en haut celui de corniche; il entoure la scène d'une sorte de cadre, qui fait défaut à l'autre gobelet. Quant aux anses, elles sont exactement semblables. La technique est la même de part et d'autre. Le décor est exécuté au repoussé; mais le creux ne paraît pas à l'intérieur; chacun des vases est formé de deux feuilles de métal appliquées l'une sur l'autre. Celle du dedans, tout unie, fait fonction de doublure; elle cache l'envers du repoussé. L'ouvrier l'avait tenue un peu plus haute que la feuille extérieure; il en a replié légèrement le bord par-dessus celle-ci, de façon à ce qu'elle formât, tout à l'entour, une sorte d'ourlet.

Si la tasse est faite de deux pièces emboîtées l'une dans l'autre, chacune de ces pièces est une calotte sans couture. Ne cherchez pas ici une plaque roulée en manière de cylindre et posée sur un fond en forme de disque. Il aurait fallu, pour monter ainsi le gobelet, que toutes les tranches de ces plaques fussent unies par la soudure. L'ouvrier savait souder l'or sur l'or : c'est ainsi que paraît être fixée la tige verticale qui relie les deux bandes horizontales de l'anse[1]; mais il maniait le marteau avec trop d'aisance pour songer à composer ainsi son vase de pièces rapportées, qui risqueraient toujours de se séparer. L'une et l'autre calotte, l'intérieure et l'extérieure, ont été tirées, par le battage, d'un épais disque d'or. Le marteau a creusé le centre du disque, en refoulant vers la périphérie les parcelles du métal; c'est le genre de travail que l'on appelle l'*emboutissage*. Le lingot à pétrir est placé dans un mandrin, dans une sorte de moule très massif et très dur. Celui-ci, par la résistance qu'il oppose aux pressions que des coups répétés exercent sur les molécules ainsi frappées et chassées sans trêve, aide l'action du marteau, qui vient facilement à bout de sa tâche quand il s'agit de gros ouvrages de chaudronnerie; mais c'est

1. Tsoundas, Ἐφημερίς, p. 160.



369. — Gobelet de Vaphio. Or. D'après le dessin de Defrasse.

tout autre chose lorsqu'on veut, par ce procédé, obtenir dans une plaque très mince la forme cherchée. Que de précautions à prendre pour étirer le métal sans le crever, pour lui donner partout la même épaisseur!

Le vase une fois créé, il restait à le décorer. Or l'orfèvre, dans cette seconde partie de son travail, n'a pas fait preuve d'une moindre habileté. Ce n'est pas à la composition de la scène et au modelé des figures que nous faisons allusion; dans le maître qui a ciselé ces gobelets, c'est l'ouvrier que nous étudions ici et non encore l'artiste. Ces figures, supposez que l'ouvrier eût à les exécuter dans une de ces bandes ou de ces plaques, comme on en a trouvé plusieurs à Mycènes; il n'aurait eu qu'à coucher la bande ou la plaque sur une matière molle, telle que du sable ou de la cendre, et les figures seraient nées sans effort sous son ciseau; mais qu'il devenait difficile d'appliquer ces mêmes procédés à un vase embouti, d'un si faible diamètre! La main avait à peine la place d'en-

trer dans l'étroit gobelet; l'outil manquait d'espace et de recul; être arrivé, dans ces conditions, à produire une œuvre où la forme a tant de précision, c'est un vrai tour de force.

On peut encore signaler, comme un témoignage du soin tout exceptionnel que l'orfèvre a porté dans la confection de ces deux pièces, le parti qu'il a pris, une fois le décor achevé, de doubler le dedans du vase. Ce n'est pas seulement pour donner aux parois de la coupe plus de solidité qu'il s'est imposé ce surcroît de travail, dont je ne connais pas d'exemple parmi les objets du même genre qu'ont fournis les tombeaux de Mycènes[1]. Il y a là quelque chose de plus, un raffinement, une recherche heureuse. La belle feuille d'or lisse que l'œil aperçoit dans l'intérieur du vaisseau lui est plus agréable à voir et lui donne une bien autre impression de richesse que ne l'aurait fait la surface bossuée où des creux informes correspondent aux reliefs de l'image.



370. — Gobelet de Vaphio. Or. D'après le dessin de Defrasse.

1. Dans les gobelets tirés des tombeaux de Mycènes, la calotte de métal est simple, et le creux du repoussé se voit à l'intérieur, comme l'indiquent plusieurs des vignettes du livre de Schliemann (fig. 435, 477).

Sur ce qui est proprement du ressort de la technique, nous aurons tout dit quand nous aurons fait remarquer que, dans les figures, le travail commencé au marteau et au ciselet a été repris et terminé au burin. Une pointe fine a indiqué certains détails que n'aurait pu donner, à elle seule, la saillie du repoussé, les cheveux des hommes et les poils des bêtes, les torsades des cordes, les imbrications du tronc des palmiers, le contour des feuilles.

Il est temps d'arriver à l'étude du sujet, ou plutôt des sujets, car, d'un vase à l'autre, le thème diffère. Nous commencerons par celui où la scène est comprise entre un double bandeau (fig. 369). Ce qui en donne tout d'abord le sens, c'est la figure qui occupe le milieu du tableau. Accroché à un arbre par chacun de ses bouts, un filet est tendu dans un étroit passage que laissent entre eux rochers et broussailles. Effaré par les cris des traqueurs, un taureau s'est jeté à plein corps dans le treillis de cordes où ses pieds se sont engagés. Tous ses efforts sont impuissants à le rompre. Roulé sur lui-même, il se débat en vain, et sa tête, seule libre, se redresse avec un effort plein d'une douloureuse angoisse. Averti par le malheur de son frère, un autre taureau a bondi, d'un formidable élan, par-dessus l'obstacle. Il n'a pas encore pris terre; ses pattes de devant vont toucher le sol: mais il s'échappe vers la droite sans que personne songe à l'arrêter. Au contraire, de l'autre côté du filet, le taureau qui court dans le sens opposé a trouvé sur son chemin deux hommes qui ont voulu lui barrer le passage; mais il s'est débarrassé de tous les deux. D'un coup de sa corne gauche, il en a fait sauter un en l'air, qui retombe en ce moment sur le dos; puis il s'est retourné contre l'autre assaillant; il lui a percé la poitrine, et il le balance suspendu à sa corne droite et la tête en bas. Ces trois taureaux sont comme encadrés entre deux palmiers, qui se dressent, de chaque côté de l'anse, dans toute la hauteur du champ. Quant aux arbres auxquels sont attachés les rets, l'espèce ne s'en laisse pas aisément définir.

Sur l'autre vase, ce qui répond au taureau pris dans le filet, c'est un groupe de deux figures, deux taureaux très rapprochés, dont les têtes se présentent l'une de face et l'autre de trois quarts (fig. 370); ils se tournent l'un vers l'autre comme s'ils voulaient se parler. A droite, séparé du groupe par un arbre à large tête, un taureau, la tête baissée, marche lentement. A gauche du couple qui forme le massif central, un taureau qu'un homme retient par une corde attachée au paturon de l'un de ses membres postérieurs. L'animal paraît tirer sur

ce lien, mais sans violence; on devine qu'il ne fera pas de résistance sérieuse; il ne proteste que par le mouvement de sa tête, relevée pour mieux lancer le beuglement d'appel et de plainte qui ne l'empêchera pas d'obéir. Derrière lui, un arbre pareil à celui qui est de l'autre côté de l'anse.

La pensée de l'artiste est assez clairement exprimée, dans ces deux tableaux, pour qu'il ne soit pas difficile d'en saisir le sens. Le premier représente la chasse au taureau sauvage, et le second montre la bête farouche déjà vaincue. Les deux scènes se jouent sur un même théâtre, les défilés et les pâturages de la montagne; elles ont mêmes acteurs, l'animal puissant dont il s'agit de discipliner et d'utiliser la force, d'une part, et, de l'autre, l'homme qui commence par risquer sa vie dans cette poursuite hasardeuse, puis qui va lier les courroies du joug autour de ces cornes dont il a redouté longtemps les atteintes meurtrières. Ce sont bien là deux pendants. D'un vase à l'autre, le même thème se développe, en deux parties dont le contraste est d'un heureux effet; nous avons ici l'exposition et là le dénouement du drame.

Un même artiste a donc imaginé l'ensemble de la composition et tracé l'esquisse des deux scènes; mais celles-ci seraient moins étroitement liées l'une à l'autre par l'unité du sujet que nous n'hésiterions pourtant pas à affirmer l'unité d'origine. C'est, de part et d'autre, l'emploi des mêmes procédés, le même travail et le même style, la même manière de traduire la forme vivante, d'indiquer le costume et les accessoires; c'est les mêmes conventions, les mêmes qualités et les mêmes défauts. Dire que les deux vases sont l'ouvrage d'une même école, ce n'est point assez : ils sont sortis d'un même atelier; mais s'ensuit-il qu'une même main les ait ciselés tous les deux? Ici le doute est permis.

Nous avons déjà signalé une différence : l'un des deux tableaux a un encadrement qui manque à l'autre; or on ne voit pas pourquoi un ouvrier unique n'aurait point, dans les deux cas, pris le même parti. La variante se comprend mieux si l'on suppose deux ouvriers qui, bien que chargés de collaborer à une œuvre commune, gardaient cependant chacun sa part d'indépendance. Ce n'est d'ailleurs pas cela seul qui distingue les deux pièces; la facture n'est pas, dans l'un et dans l'autre, tout à fait la même. Ainsi, dans le vase de la chasse, les bords des sillons creusés par le burin sont presque partout restés à vif; au contraire, sur l'autre gobelet, les angles de ces traits ont été abattus

et arrondis, comme si l'on avait tenu à effacer le jeu de l'outil[1]. Les deux ouvriers n'ont pas fait non plus le même emploi du ciseau pour marquer la saillie des figures. Sur le premier vase, c'est par une courbe que les parties en relief se relient au fond, tandis que, sur le second, elles s'y rattachent par une tranche droite qui est perpendiculaire au champ. Là, les corps sont cernés d'un trait plus net et plus sec, qui rappelle la manière du joaillier plutôt que celle du sculpteur. Dans le premier vase, l'exécution est moins poussée, moins soignée dans le détail, mais, par là même, plus large et plus vivante; le travail garde davantage le caractère d'une esquisse, enlevée avec une fougue et en même temps avec une sûreté qui témoignent tout ensemble de la verve du maître et de sa science. Celle-ci se révèle par plus d'un trait; ainsi, chez les taureaux auxquels l'homme donne la chasse, les membres ont une liaison plus intime avec le corps que chez ceux qu'il promène dans le pâturage; ils se soudent mieux au tronc et en continuent mieux le mouvement. Les attaches des cuisses, sur le second vase, sont molles et conventionnelles; il y a quelque chose de flasque dans l'aspect des pattes qui semblent pendre sous le ventre plutôt que s'articuler avec les os de l'épaule et du bassin. Nous ne nous étonnerons pas de voir que, sur ce gobelet, les taureaux soient plus gros et plus gras; cette différence de l'aspect s'expliquerait par celle des habitudes; l'animal domestique est plus en chair que celui qui vit dans la brousse; mais peut-être y a-t-il plutôt là l'effet d'une certaine lourdeur de main que celui d'un calcul fondé sur une juste observation de la nature. Les têtes, ici, laissent à désirer; celle du bœuf de gauche, dans le couple qui forme le milieu du tableau, manque d'épaisseur; si on la détachait du corps, elle donnerait plutôt l'impression d'une tête de bouc que d'une tête de taureau. La tête du voisin, de l'animal tourné vers le spectateur, est insignifiante, tout à fait dénuée d'expression.

Les nuances que nous venons de signaler ne se laissent pas saisir toutes ni sur la copie de M. Gilliéron ni sur celle de M. Defrasse, et il est difficile qu'aucune reproduction, pour intelligente et soignée qu'elle soit, les rende jamais sensibles. A vrai dire, pour avoir de ces vases une image qui fût aussi fidèle que possible, il faudrait peut-être employer pour chacun d'eux un procédé de transcription différent. Pour dessiner le premier vase, il conviendrait de se servir d'un crayon tendre qui empâtât légèrement les contours, de telle sorte que le gras

1. Tsountas, Ἐφημερίς, p. 163.

du trait indiquât la manière dont se fait la transition entre la surface unie du champ et le relief des figures. Ce passage, sur le second gobelet, s'opère d'une tout autre façon, par un ressaut à angles vifs; en outre, à l'intérieur du contour, il y a des détails marqués par une pointe qui est entrée plus avant dans le métal. Un crayon dur et fin réussirait donc mieux à rendre ici la disposition particulière des plans et la précision de la ligne; mais, d'autre part, on risquerait de forcer ainsi la note et d'exagérer les différences. C'est que celles-ci ne frapperont pas, à première vue, l'amateur qui ne ferait que s'arrêter, pendant quelques instants, devant la vitrine où sont placés ces vases. Pour établir la distinction, il faut tenir les pièces en main et les regarder de près, longuement, comme j'ai pu le faire au mois de mai 1890[1]. Avant même d'avoir eu l'occasion d'étudier ainsi les originaux, j'avais eu déjà, devant le dessin, l'impression que le minutieux examen entrepris au Musée d'Athènes n'a fait que confirmer. Tout d'abord, j'ai préféré le premier vase. J'y goûtais une invention plus brillante et une plus riche variété; le spectateur est plus séduit par l'imprévu et le feu des mouvements figurés avec tant de hardiesse dans la scène de chasse que par les attitudes paisibles des taureaux épars dans le pâturage. Celles-ci n'en sont pas moins expressives et bien choisies; elles s'opposent, par la tranquillité de leurs lignes, aux groupes plus agités du premier vase; elles devraient donc ne pas moins satisfaire l'esprit, et cependant je regardais l'un des deux tableaux avec un plus vif intérêt. Sans doute, le thème en piquait davantage ma curiosité; mais c'était aussi que j'y devinais, à travers même l'imperfection de la copie, une touche plus libre et plus franche.

Cependant, s'il y a quelque part, dans ces bas-reliefs, des fautes grossières de dessin, c'est plutôt ici que là. Nous ne faisons allusion ni à la naïveté de la perspective, ni à la déformation du corps humain. Ces partis pris, nous les retrouverons dans d'autres ouvrages de l'art mycénien, et le défaut n'est pas plus marqué dans l'un que dans l'autre des gobelets; mais, dans le bas-relief qui représente la lutte engagée entre l'homme et le taureau sauvage, il y a des incorrections d'un genre particulier, qui ne s'expliquent point par l'insuffisance des

1. J'aurais aimé revoir encore ces vases avant de les décrire. Je ne trouvais pas, dans les notes que j'avais prises sur place, il y a trois ans, une réponse à toutes les questions que je me posais. A ma prière, un de mes jeunes camarades de l'École d'Athènes, M. de Ridder, a bien voulu se charger d'examiner à nouveau ces vases. J'ai beaucoup emprunté aux observations qu'il s'est empressé de me communiquer; elles témoignaient de la finesse de son goût.

conventions que la plastique contemporaine avait adoptées. La pose du taureau qui se débat dans le filet est vraiment forcée; pour qu'il fût ainsi roulé sur lui-même, pour que ses pattes de devant vinssent ainsi toucher ses cornes, il devrait avoir les reins cassés. On ne sait où prendre le train de derrière du taureau de gauche. Cette partie de son corps est censée couverte et cachée par le filet et par son contenu; mais cet inachèvement du contour gêne l'œil et le déroute. Enfin, il y a aussi quelque chose de confus dans la figure de l'homme piqué par la corne de ce même taureau. Un de ses bras reste invisible; la tête se renverse en arrière, quand on s'attendrait à la voir plutôt pendante vers le sol. C'est que le sculpteur a eu ici de très hautes visées : il a entrepris de rendre des mouvements brusques et violents, qui n'ont qu'une très courte durée. Ce n'aurait pas été trop, pour mener à bien cette entreprise ardue, de toute la science d'un *animalier* de première force, tel que Cain ou Barye. La tâche du sculpteur de l'autre vase était plus facile; là, les mouvements, celui de la station ou de la marche lente dans le pré, sont de ceux qui persistent chez l'animal et que l'on peut étudier à loisir sur n'importe quel troupeau. La pose du seul homme qui joue un rôle dans ce tableau est aussi des plus simples. Les figures, toutes au repos, que renferme le champ s'y disposent sans effort.

Cependant, comme si l'artiste avait été stimulé par les difficultés mêmes du programme qu'il s'était imposé, c'est encore, malgré ces imperfections, dans la scène de chasse qu'il a fait preuve des qualités les plus remarquables; son ambition a été, dans une large mesure, récompensée par le succès. Le dessin est ici plus serré que dans l'autre tableau; il témoigne d'un regard plus curieux et plus pénétrant jeté sur la vie. Il y a, dans la scène de chasse, plusieurs traits d'une vérité singulière; on les appréciera surtout si on a eu l'occasion d'observer de près les habitudes de l'animal qui est ici le héros du drame. Pour peu que l'on ait assisté à un combat de taureaux, on sait que ceux-ci, dans l'ardeur de la lutte, redressent la queue, qui, au repos, tombe et pend entre les pattes de derrière. Ici, chez le taureau qui saute, tendu et comme allongé pour mieux passer par-dessus l'obstacle, la queue s'est levée; elle a même été jusqu'à se replier en avant, comme pour accompagner le mouvement du corps; raidie par la colère, elle est toute droite, chez celui qui a renversé les chasseurs. Remarquez aussi comment ce dernier s'y prend pour atteindre l'adversaire qu'il trouvait sur sa route; il a baissé la tête en la tournant de

côté; il frappe d'une seule corne. Les mauvais coups, les coups meurtriers, c'est toujours ainsi que le taureau les porte dans l'arène; lorsqu'il a le front droit, dans l'axe du corps, il peut heurter violemment ses ennemis et les jeter à terre; mais il ne leur fera pas grand mal; les cornes n'entreront pas dans la chair. Quant au taureau prisonnier, nous avons dit par quel endroit la figure prêtait à la critique; mais combien vivante et passionnée est la physionomie de la tête! Comme on croit entendre le beuglement furieux qui sort de cette bouche largement ouverte!

Il aurait pu se faire qu'un artiste, ayant à traiter successivement ces deux thèmes, prît un plus vif intérêt à l'un qu'à l'autre, et fût ainsi, dans l'un de ses travaux, plus porté par son sujet. Dans ce cas, l'inégalité de l'inspiration aurait chance de se trahir par la faiblesse relative de l'une des compositions, qui serait moins expressive que l'autre; mais la facture, une fois acquise par un long exercice et tournée en habitude, ne se ressent guère des défaillances de l'esprit; elle resterait donc, malgré l'infériorité de la conception, sensiblement pareille dans les deux ouvrages. Ici, les deux compositions se valent; elles s'opposent bien l'une à l'autre, et chacune d'elles témoigne d'une même faculté de mise en scène et d'arrangement; mais la facture n'a pas tout à fait, dans les deux, le même caractère. Voici donc ce que nous inclinerions à conclure de la comparaison: c'est à un seul artiste qu'appartiendrait l'honneur d'avoir conçu les deux scènes et d'en avoir ébauché le double modèle; il aurait gardé pour lui, comme plus difficile, et, pour parler la langue des ateliers, comme plus *amusante*, l'exécution de la scène de chasse, et il aurait confié l'autre vase à l'un de ses élèves qui, bien que docile traducteur de la pensée du maître, n'aurait pas eu au même degré le sentiment de la construction anatomique du taureau et n'aurait pas possédé la même sûreté de main.

Nous avons déjà passé en revue ceux des ouvrages de la plastique mycénienne où elle a développé ses thèmes favoris, où elle nous a montré soit les dieux que le peuple adorait, soit les chefs auxquels il obéissait. Les ouvrages qu'il nous reste à étudier n'ont ni le caractère religieux des idoles, ni la valeur expressive et narrative des scènes que le sculpteur a modelées, avec plus ou moins d'habileté, sur les stèles funéraires du cimetière royal, sur les lames des armes princières et sur la panse des coupes où le chef du clan trempait ses lèvres dans les festins; c'est ou ces masques d'or qui sont à la fois des œuvres d'art et des pièces du costume mortuaire, ou des images qui, comme

le bas-relief de la porte du château, ont surtout une signification symbolique et héraldique, ou enfin des emprunts faits au monde de la vie par l'artisan qui voulait orner instruments, meubles et bijoux; cet art, après avoir débuté par les informes ébauches dont nous avons donné plus d'un échantillon, avait fini par se sentir assez à l'aise avec la figure de l'homme et avec celle de l'animal pour se rendre compte des ressources qu'elle offre comme élément décoratif et pour en tirer un parti souvent heureux et brillant.

§ 4. — LES MASQUES D'OR

Parmi tous les objets qu'avaient mis au jour les fouilles exécutées par Schliemann à Mycènes, en 1876, il n'est pas qui, au premier moment, aient plus surpris les archéologues que certains masques d'or qui furent trouvés dans quelques-uns des tombeaux de l'Acropole, dans le troisième, le quatrième et le cinquième[1]. Il n'y avait pas à se tromper sur l'usage qui en avait été fait. Ils avaient les dimensions du visage de l'homme et ils en imitaient les traits caractéristiques. Dans la fosse, ils recouvraient des crânes réduits en poussière, dont maints débris adhéraient parfois encore au métal; ils avaient donc été déposés, à l'heure de l'ensevelissement, sur la face des morts. Cette pratique n'est pas mentionnée dans l'épopée; il ne paraissait pas qu'elle eût été dans les habitudes de l'âge classique; on vit donc là un rite étrange qui, en dehors de l'Égypte, aurait été sans précédent chez les anciens.

Ce fut une des raisons qu'invoquèrent, dans le désarroi où les avait jetés l'exhumation d'une industrie et d'un art inconnus, les savants qui voulurent tout d'abord chercher dans ces sépultures celles de barbares germains ou slaves; mais il fallut renoncer à se prévaloir de cette particularité pour soutenir une thèse bientôt discréditée, quand, bientôt après la découverte de ces masques, M. Otto Benndorf vint démontrer que des exemples de l'emploi du rite funéraire en question se rencontraient un peu partout dans le monde antique, chez les peuples les plus différents, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin de l'époque romaine[2]. Sans parler de l'Égypte, où toute momie a son visage artificiel, il a été trouvé de ces masques, exécutés soit en or, soit en argent,

1. Schliemann, *Mycènes*, p. 277, 300-303, 394-395. Schuchhardt, *Schliemann's Ausgrabugen*, p. 224-225, 260-265, 294-295.

2. Otto Benndorf, *Antike Gesichtshelme und Sepuleralmasken*, 17 planches et 12 vignettes, in-4, Vienne, 1878.

soit en bronze, soit en terre cuite, dans des pays très éloignés les uns des autres, en Mésopotamie, en Phénicie, en Crimée, en Italie, dans la vallée du Danube, en Gaule et dans la Grande-Bretagne. On s'explique le sentiment qui a poussé les hommes à user parfois de cet expédient : on a voulu disputer à la destruction les traits du défunt, conserver ainsi le caractère général de la forme pendant que, derrière cette enveloppe, les chairs s'altéreraient et finiraient par disparaître.

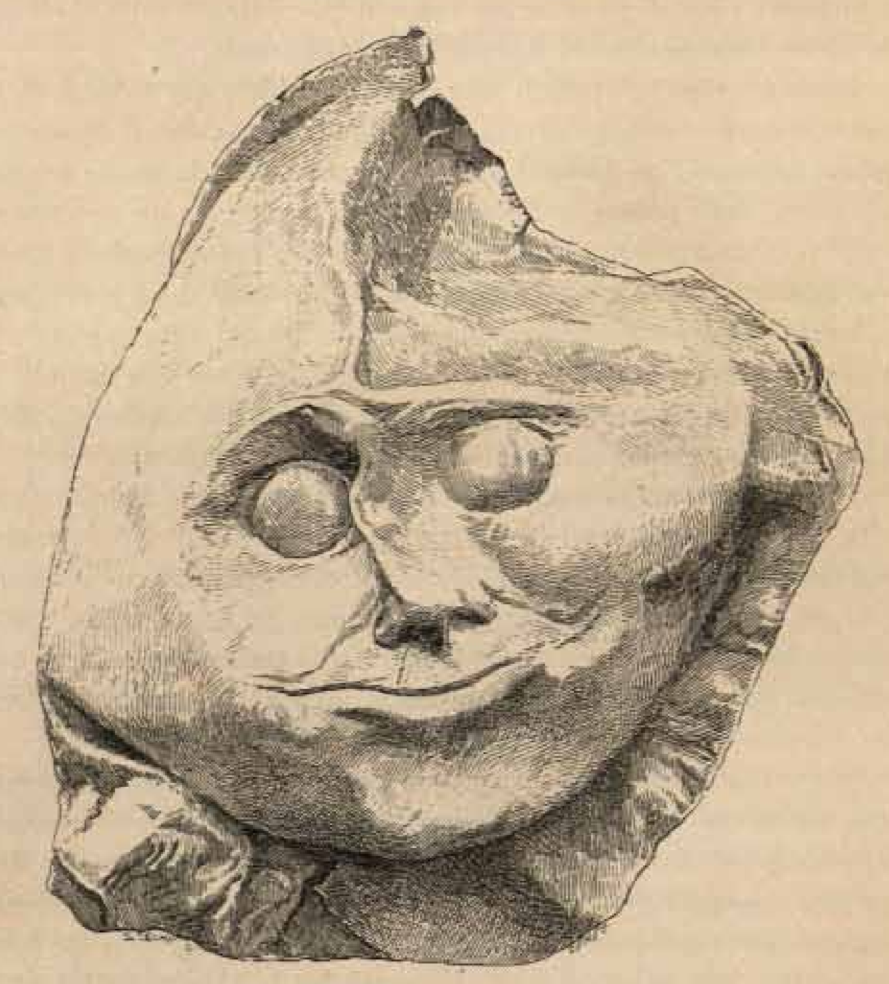
On a constaté, d'après le caractère des objets qui avaient servi à parer les corps couchés dans ces fosses, qu'il n'a été donné de masques qu'aux hommes ; les femmes ont été déposées dans la tombe le visage découvert, mais parées de diadèmes et d'autres bijoux qui convenaient à leur sexe. Deux corps d'enfant, ceux peut-être de fils des chefs, avaient pourtant reçu cet ornement ; mais celui-ci présente là un aspect particulier : le masque n'est qu'une mince feuille d'or qui a été appliquée sur la face ; il y a deux trous à l'endroit des yeux. Chez ces enfants, les mains et les pieds avaient été aussi cachés sous des feuilles du même métal, qui ont gardé l'empreinte des doigts et des orteils.

Les cinq autres masques, ceux qui appartenaient à des hommes faits, ont au contraire été façonnés dans des plaques d'or qui sont trop épaisses pour avoir pu se mouler sur les chairs ; l'image a été obtenue soit par le battage au marteau sur un moule en bois dur, soit plutôt par les procédés du travail au repoussé, qui étaient si familiers à ces artisans. Maints détails ont été repris et marqués au burin. Les bords des plaques sont coupés au ciseau.

Il y a, entre ces masques, jusque entre ceux qui ont été trouvés dans un même tombeau, une singulière inégalité dans l'exécution. Cette inégalité est assez marquée pour que l'on soit fondé à voir dans ces cinq masques l'œuvre de presque autant d'ouvriers différents. Il semble s'être écoulé bien des années entre le moment où a été fabriqué celui de ces masques dont la facture est la plus grossière et tel autre où elle paraît beaucoup plus libre. C'est ce qui contribue à prouver que non seulement l'ensemble des ensevelissements opérés dans ce cimetière correspond à une période qui embrasse peut-être un siècle ou deux, mais aussi que chacune des tombes a été rouverte à des intervalles assez éloignés.

De tous ces ouvrages, s'il en est un qui ait entre tous un aspect gauche et primitif, c'est bien l'un des trois que renfermait le quatrième tombeau (fig. 371). Nous l'avons représenté tel qu'il est sorti de la fouille, aplati et déformé par le poids des terres ; on l'a redressé depuis

lors[1]; mais cette réparation ne lui a pas enlevé son air de brutale sauvagerie. Les yeux offrent l'apparence de grosses boules saillantes, enchâssées dans une profonde rainure; on a d'abord l'impression que l'ouvrier a voulu les montrer ouverts; peut-être cependant n'est-ce là qu'une illusion. La main qui a modelé cette plaque ne savait pas encore



371. — Masque d'or. Aux trois huitièmes environ de la grandeur. Dessin de Saint-Elme Gautier d'après une photographie.

employer une pointe fine à compléter le travail du marteau et du ciseau; c'est ce qui l'aurait empêchée de tirer ici cette ligne horizontale que, dans les autres masques, dessinent à leur recontre les paupières closes. Le nez a été tellement écrasé que l'on n'en devine même plus la forme. La bouche est indiquée par la courbe d'un sillon qui se prolonge si loin, à droite et à gauche, que l'on ne saurait voir, dans les

1. Schuchhardt l'a donné (fig. 234) tel qu'il est depuis le redressement qu'il a subi.

extrémités de cette raie, la commissure des lèvres. L'explication de ce tracé bizarre nous est fournie par les deux lignes sinueuses qui partent des ailes du nez : ce que le naïf artisan s'est proposé de figurer là, c'est une moustache qui cache la lèvre supérieure et dont les pointes relevées continuent l'arc de la bouche. La lèvre inférieure est très mince, et sur le menton il n'y a aucune trace de barbe. Les oreilles sont placées beaucoup trop haut et tout à fait informes.

Les deux autres masques qui proviennent de cette même fosse se



372. — Masque d'or. Aux trois huitièmes environ de la grandeur.
Dessin de Saint-Elme Gautier.

ressemblent assez pour qu'il suffise d'en reproduire un, le mieux conservé (fig. 372). L'orfèvre qui les a modelés dispose de ressources qui manquaient à son prédécesseur; des stries parallèles, gravées au poinçon, lui servent à marquer le poil des cils et des sourcils; si donc il n'y a pas d'indication de la moustache ni de la barbe, c'est probablement que le personnage ici figuré était imberbe. Les traits sont réguliers. Le nez est long et droit; une bouche qui est plutôt petite s'ouvre entre deux lèvres assez fortes. Très petits, les yeux sont fermés. Le sculpteur ne trahit guère son inexpérience qu'à deux signes : il a donné à la ligne de contact des paupières, qui sont rabattues sur le globe, une obliquité qui n'est pas dans la nature, et surtout il a mis

une beaucoup trop grande distance entre l'oreille et l'angle externe de l'œil.

Des deux masques du cinquième tombeau, l'un ressemble beaucoup à celui que nous venons de décrire, sauf que le nez est plus court et que les oreilles sont moins disgracieuses[1]; mais l'autre est le mieux réussi de tous ces ouvrages (fig. 373). L'oreille, quoiqu'il y ait ici quel-



373. — Masque d'or. Environ demi-grandeur. Dessin de Saint-Elme Gautier.

que progrès, reste toujours la partie la plus imparfaite de cet ensemble. Clos et très rapprochés, les yeux sont bien posés d'équerre; le nez est long et droit; la bouche, de grandeur moyenne, se creuse entre des lèvres fines. La saillie des apophyses mastoïdes est bien à sa place, et la rondeur du menton est franchement indiquée sous les masses de la barbe que dessinent des hachures souples et serrées; il en est de même

1. Ce masque a été, lui aussi, restauré; on le trouvera beaucoup mieux reproduit dans Schuchhardt (fig. 267) que dans Schliemann (fig. 473).

pour la moustache, qui est épaisse et qui se redresse à ses deux bouts. Ces tailles se retrouvent sur l'arcade sourcilière; aussi se demande-t-on pourquoi les cils n'ont pas été figurés de la même manière, comme dans le second de nos masques.

On a remarqué par quelles sensibles différences se distinguent les unes des autres toutes ces effigies; on a compris que les ouvriers auxquels on les doit n'ont pas cherché là à reproduire un type conventionnel, déjà consacré par la tradition. Pendant les apprêts des obsèques, le corps du chef, préservé de la décomposition par une sorte d'embaumement, était couché sur un lit de parade; l'orfèvre prenait comme modèle cette tête dont les yeux étaient fermés par le sommeil de la mort; il s'appliquait à faire ressembler au visage le masque qui devait bientôt le recouvrir. Cette entreprise difficile, c'était en vue de l'accomplissement des rites funéraires qu'il la tentait; mais il trouvait là, en même temps, l'occasion d'un exercice où il avait beaucoup à apprendre. Par l'exemplaire que nous avons rangé à la fin de la série, on voit quel profit il a tiré de cette étude; ce dernier masque, avec sa construction déjà savante, devait rappeler aux amis et aux parents la physionomie du prince d'après lequel avait été exécutée cette image; on avait là, au sens propre du mot, un portrait.

Schliemann compte parmi les masques funéraires une tête de lion, en or, qu'il a découverte dans le quatrième tombeau[1]. Cette assimilation est erronée[2]; la plaque n'a jamais servi d'enveloppe au visage d'un mort. Comme l'indique la disposition du rebord de métal qui l'entoure et des trous qui y sont percés, elle a dû être fixée sur une surface plane, probablement sur une planche de bois. On croit y reconnaître la pièce centrale qui décorait un de ces grands boucliers que nous verrons figurés sur plus d'une intaille.

§ 5. — LA PORTE AUX LIONS

Ce qui avait provoqué l'artiste mycénien à s'essayer dans le portrait, c'était l'effort que faisait un pieux respect pour ne pas laisser s'évanouir tout entière dans la mort la majesté du visage royal. De même aussi, plus tard, la plus monumentale des œuvres du sculpteur mycénien naquit de l'orgueil des chefs héréditaires, du désir qu'ils avaient de frapper l'imagination des hommes. Dans l'un comme dans

1. SCHLIEMANN, *Mycènes*, p. 302, fig. 326.
2. SCHUCHHARDT, *Schliemann's Ausgrabungen*, p. 279-280, fig. 249.

l'autre cas, créer une œuvre d'art n'a point été le but que se proposait l'artiste; mais, en exécutant de son mieux la tâche que lui imposait une volonté impérieuse, il devenait plus capable de donner à la forme le degré de précision et de vérité dont elle a besoin pour traduire l'idée.

A première vue, il ne semble pas que l'on puisse hésiter sur le sens du bas-relief qui, taillé dans une roche grisâtre que fournissent les montagnes voisines, décore, à Mycènes, la porte principale de la citadelle (pl. XIV). On en connait la forme; il est inscrit dans une dalle triangulaire qui surmonte, à l'extérieur, le linteau de la baie[1]. Des deux côtés d'une colonne dont le chapiteau atteint le sommet de cette plaque, se dressent deux lions rampants, comme on dit en style de blason; ils ont les pattes de derrière appuyées sur le sol et les pattes de devant posées sur une sorte de plinthe. C'est de profil qu'ils s'offrent au regard; mais leurs têtes, qui manquent aujourd'hui l'une et l'autre, se présentaient de face; c'est peut-être les Argiens qui les ont brisées quand ils ont pris la forteresse. Ces têtes étaient tournées vers le dehors; on se les figure la gueule ouverte, montrant, comme une menace, la double rangée de leurs dents meurtrières. Chez tous les peuples, le lion est l'emblème de la force, d'une force supérieure devant laquelle toute résistance est vaine. Ces lions, si fièrement campés au-dessus du seuil dont ils surveillent les abords, c'est les invincibles et fidèles gardiens de l'enceinte. Le rôle qu'ils jouent là, c'est celui que l'architecte assyrien assigne aux taureaux ailés et parfois à ces mêmes lions; c'est celui que remplissent ces chiens d'or et d'argent qui, chez les Phéaciens, montent leur faction devant le palais d'Alkinoos[2]. Le symbole est transparent; par leur seule présence en ce lieu, les deux fauves puissants et redoutables rappellent à l'esprit la vaillance des soldats qui garnissent les murs du château, la renommée et la prouesse des chefs qui mènent ces soldats à la bataille. Ce groupe, c'est un défi que jettent les maîtres de l'imprenable acropole à tous les ennemis de Mycènes, passés, présents et futurs.

Où les difficultés commencent, c'est quand il s'agit d'interpréter certains détails. Ainsi que signifie la colonne? On y a vu tantôt un autel du feu sacré, tantôt l'emblème d'Apollon Agyieus ou gardien des routes, qui était parfois représenté par une simple pierre levée. C'est

1. *Histoire de l'Art*, t. VI, p. 314-315, 307, fig. 99, 186, 194. La plaque a 3m,20 de largeur à sa base, 2m,90 de haut et 0m,70 d'épaisseur. La meilleure description de ce monument est celle d'Adler, *Das Relief am Loewenthor zu Mykenæ* (*Archæol. Zeitung*, 1865, p. 1-18, et pl. 193).

2. *Odyssée*, VII, 91-93.

faute d'avoir considéré la colonne avec assez d'attention que l'on n'en a pas saisi tout d'abord le vrai caractère. Au-dessus du chapiteau proprement dit, qui est pareil à tous les chapiteaux mycéniens, on y retrouve, clairement indiqués, les divers membres d'un entablement analogue à celui que l'étude d'autres monuments nous a conduits à construire, quand nous avons entrepris de restituer la demeure royale[1]. On reconnaît l'architrave, puis, au-dessus d'elle, les solives rondes et transversales qui forment le plafond, et enfin, tout en haut, le plancher qui soutient les terres du toit. Cette colonne, c'est donc la figuration, en abrégé, du palais dont elle supporte le comble, de ce palais des rois de Mycènes qui couronnait la cime du rocher de l'acropole. Il y a là, sous la dalle qui sert de base à la colonne et que viennent presser de leur griffe les membres antérieurs des lions, deux objets dans lesquels une peinture de Mycènes a permis de reconnaître des autels (cul-de-lampe du chapitre VI)[2]. Ces autels, c'est ceux qui se dressaient auprès du foyer, ceux sur lesquels le chef de famille offrait aux dieux le sacrifice propitiatoire; ils concourent donc aussi, avec la représentation de l'entablement, à définir le palais, qui est pris lui-même comme le résumé et l'image de la cité[3].



374. — Intaille, Tsoundas, Μυκῆναι, pl. V, f. 6.

Ce qui prouve combien ce symbole était familier aux yeux des hommes de ce temps, c'est qu'on l'a plusieurs fois rencontré sur les pierres gravées. Il en a été trouvé récemment une, dans un tombeau de Mycènes, qui reproduit tous les traits essentiels du groupe de la porte, mais avec de curieuses variantes; ce n'est pas une copie de l'œuvre du statuaire[4]. Un autel unique supporte la colonne; mais il a exactement la même forme que dans le bas-relief (fig. 374). Au lieu d'être lisse, la colonne a son fût strié de cannelures en hélice; le chapiteau est celui de l'ordre mycénien, et, au-dessus, il y a l'indication de l'entablement. Sans doute, en raison de la très faible dimension du champ, cette indication ne peut avoir ici la même précision que dans une sculpture à grande échelle; on croit pourtant distinguer les extrémités des solives transversales, et, par-dessus, la corniche qui sert de cadre à la terrasse. Quant aux animaux qui prennent leur point d'appui sur l'autel, leur pose est pareille à celle des lions du château; mais ici

1. *Histoire de l'Art*, t. VI, p. 519, 691, 697.
2. Ἐφημ. ἀρχ., 1887, pl. X.
3. Nous sommes heureux de nous rencontrer dans cette interprétation avec Adler (p. 10) et H. Brunn (*Griechische Kunstgeschichte*, livre I, p. 27-28).
4. Tsoundas, Μυκῆναι, p. 18.

c'est des griffons que sépare la colonne. Si l'on compare le bas-relief à l'intaille, il n'y a pas un détail qui ne diffère, et cependant les deux compositions offrent une telle ressemblance que l'on y devine des répliques d'un même motif consacré par la tradition. Ce motif se reconnaît encore, mais simplifié, sur d'autres monuments de la glyptique : ainsi sur deux pierres gravées qui proviennent l'une de la Crète, et l'autre de Mycènes (Pl. XVI, 11 et 20). La colonne a disparu; il ne reste que l'autel, et la pose des animaux est la même; mais ici ces animaux sont des lions. Sur l'une de ces pierres, entre les deux lions, il y a un astre. Ici, comme dans l'intaille aux griffons, si le corps est vu de profil, les têtes sont renversées en arrière. Le mouvement semble avoir quelque chose de forcé; c'est qu'il ne traduit pas exactement l'intention de l'artiste. Celui-ci s'est représenté les têtes des animaux tournées vers le spectateur, comme elles devaient l'être dans le bas-relief de la porte; mais il a reculé devant la difficulté du passage de la vue de profil à celle de face; dans ce champ très étroit, il ne trouvait pas la place des deux mufles de lion étalés dans toute leur largeur. Le graveur de l'autre intaille a imaginé une solution naïve et imprévue du problème. Pour deux corps, il n'a mis qu'une tête; mais, cette tête, il l'a montrée tout à fait de face et il en a légèrement forcé la proportion. Il l'a d'ailleurs très hardiment modelée, avec les fortes saillies de ces masses musculaires qui s'étirent ou se creusent en plis profonds sur le front des grands félins.



375. — Manche de couteau. Ivoire. Ménidi. Moitié de la grandeur. *Das Kuppelgrab*, pl. VIII, f. 6.

Elle prend ainsi assez d'importance pour que l'œil ne soit pas choqué de la tricherie.

Ce n'est pas seulement la glyptique qui a fourni des épreuves de ce type. On en devine une réplique dans un manche de couteau en ivoire

(fig. 375)[1]. Le motif décorait l'extrémité de ce manche qui était la plus éloignée de la lame. Au-dessus d'un double rang de postes, un autel dont la forme est pareille à celle des autels du bas-relief; toute la différence, c'est que celui-ci est orné de dentelures et de stries parallèles. Sur la face supérieure de ce support, on aperçoit, séparées par une mince colonnette, les pattes de deux animaux affrontés. Était-ce des lions, était-ce des griffons? Il est impossible de le dire; par l'effet de l'usure, la partie supérieure du corps a disparu.

On s'est demandé s'il ne fallait pas voir dans ce groupe, en raison de la place qui lui avait été assignée, ce que nous appellerions les *armes* de Mycènes; on a comparé la dalle triangulaire à l'écusson sur lequel nos villes de l'Occident sculptaient chacune son blason, au-dessus de leurs portes ou vers le sommet des tours de leur enceinte. Ce qui avait suggéré cette conjecture, c'était la physionomie tout héraldique de ces lions. Par leur attitude, par la symétrie exacte de leurs mouvements, ils faisaient songer à ceux que l'on voit figurer dans les armoiries des vieilles familles de notre noblesse. Ces analogies ont été signalées; on a montré que, pour les individus comme pour les cités, l'usage des armoiries, c'est-à-dire d'un signe visible qui représente un homme ou un peuple, remontait jusqu'à la plus haute antiquité[2]. On a aussi reconnu que, lorsque l'emploi de ces enseignes distinctives et personnelles s'introduisit, vers le temps des croisades, dans le monde chrétien, les premiers dessinateurs d'armoiries empruntèrent à l'imagerie orientale nombre de motifs et de types factices qui, nés sur les bords du Nil, de l'Euphrate et du Tigre, avaient passé de l'Asie Antérieure en Grèce et en Italie, puis, grâce au tisserand et au brodeur, au céramiste et à l'orfèvre, avaient eu, dans les premiers siècles du moyen âge, chez les Byzantins comme chez les Perses, une reprise de vie et un regain de vogue internationale. Ces relations et ces transmissions à distance seraient sans doute curieuses à étudier; mais, sans s'engager dans l'examen de ces questions délicates, on se contentera de présenter ici une observation. Nous avons maintenant plusieurs répliques, de provenance diverse, du type qui n'avait été longtemps connu que par le bas-relief de Mycènes, et aucun de ces monuments n'est l'exacte copie de ceux auxquels il ressemble à tant d'égards. Dès lors, il ne paraît guère possible de supposer que le groupe des deux lions appuyés à l'autel et à la colonne ait été la

1. *Das Kuppelgrab bei Menidi*, p. 21-22.

2. Ernest Curtius, *Ueber Wappengebrauch und Wappenstil im griechischen Alterthum*, 4°, 1 planche (dans les *Abhandlungen* de l'Académie de Berlin, 1874).

propriété particulière, l'emblème spécial et comme le *totem* de la tribu qui se serrait autour du château de Mycènes. Ce motif, où qu'il ait été adopté pour la première fois comme expression de l'idée que nous croyons y avoir lue, devait être déjà d'un usage courant, depuis la Crète jusqu'au Péloponèse, au moment où, sur l'ordre du prince qui avait élargi l'enceinte de la forteresse, un maître ouvrier fut chargé de le sculpter dans le calcaire et de le placer au-dessus de la porte nouvellement construite du château.

On a d'autres exemples d'emblèmes de ce genre apposés sur les remparts de plusieurs cités antiques. Le masque de la hideuse Gorgone est censé jeter la terreur dans les âmes : or Pausanias vit à Mycènes une tête de Méduse en pierre que l'on attribuait, comme les lions de Mycènes, aux Cyclopes lyciens, serviteurs de Prætos[1] : il est probable qu'elle avait jadis décoré une des portes de la ville. En Italie, on aperçoit encore, sur les portes des vieilles villes pélasgiques de Ferentinum et d'Alatri, le phallus, emblème de vie et de force. A Thasos, c'est un rudiment de visage humain, un nez et des yeux, qui est taillé dans un des blocs de l'enceinte[2]. Ces yeux ouverts témoignaient de la vigilance des gardiens de la place. La vive imagination des peuples enfants trouvait plaisir à l'exhibition de ces symboles.

Le sculpteur du bas-relief de Mycènes s'est donc borné à puiser dans le répertoire de l'art contemporain. Son mérite, son originalité, c'est peut-être qu'il s'est basardé le premier à grandir les figures, à leur donner des proportions qui se rapprochassent de celles du modèle. Il reste à juger l'œuvre et sa facture, mais non sans tenir compte des mutilations que le monument a subies. Peut-être la peinture avait-elle été chargée de concourir à l'effet. La polychromie était dans les goûts et dans les habitudes du décorateur mycénien. On s'est demandé si le pinceau n'avait pas étendu là des tons différents sur le fond, sur la colonne et sur le corps des lions, si, dans celui-ci même, il ne s'était pas appliqué à souligner certains détails[3]; mais il ne subsiste sur la pierre aucune trace de couleur qui confirme cette conjecture. En tout cas, les têtes ont disparu, et l'on sent combien, par leur expression, elles devaient contribuer à définir le caractère du groupe. Elles étaient en haut-relief; dès lors, on n'avait pu songer à les chercher dans l'épaisseur même de la dalle; il aurait fallu, pour les y trouver, que cette

1. Pausanias, II, xx, 7.
2. Conze, *Reise auf den Inseln des Thrakischen Meeres*, p. 12.
3. Adler, p. 2. Tsoundas, Μυκῆναι, p. 182.

épaisseur fût double de ce qu'elle est. On se serait imposé ainsi un surcroît considérable de travail, tant il aurait fallu enlever de matière, pour les portions de l'ouvrage qui, comme le corps des animaux, étaient dans un plan plus reculé. Ces têtes, on en fit donc des pièces de rapport, que plusieurs tenons rattachaient à la dalle; les trous profonds où ces tenons étaient engagés sont encore très visibles. Les têtes ainsi rajoutées étaient-elles, comme on l'a supposé, en bronze doré? Étaient-elles taillées dans une de ces roches rouges ou vertes qui jouent un si grand rôle dans la décoration des tombes à coupole? On s'accorde à regarder ces tombes comme à peu près contemporaines de la Porte aux lions; il n'y aurait donc rien d'invraisemblable dans cette conjecture. Ou bien, enfin, étaient-elles façonnées dans un morceau du même calcaire que le reste de la sculpture? Nous ne savons; mais, étant donnée la simplicité du décor de la porte, c'est vers cette dernière hypothèse que j'inclinerais.

Tout mutilé qu'il soit, le groupe a sa noblesse, j'oserai presque dire sa beauté expressive. L'exacte symétrie que présentent ces deux grands corps qui s'allongent des deux côtés de la colonne n'a rien qui choque dans une image qui vaut plus encore par l'idée qu'elle suggère que par les finesses de l'exécution. Les lignes qui limitent les figures se marient heureusement avec celles de l'ensemble architectonique où s'encadrait le bas-relief. Les dos des lions, légèrement infléchis par la nécessité de reproduire les courbes qui caractérisent l'être vivant, sont à peu près parallèles aux côtés du vide qui est ménagé au-dessus de l'architrave; presque verticaux, les membres antérieurs accompagnent de même la montée du fût de la colonne. Sans doute ce n'est pas sans quelque gaucherie qu'ils s'attachent à l'épaule, et le pied, modelé très sommairement, est lourd; on n'y devine pas assez la griffe toujours prête à jaillir de la peau; mais il y a je ne sais quel air d'orgueil et de résolution hardie dans la raideur voulue de ces pattes qui pèsent sur la plinthe, de tout le poids du corps, comme si elles voulaient s'y enfoncer et s'y incruster. On me paraît donc n'être pas juste pour cette œuvre quand, à propos d'elle, on parle de rondeur et de mollesse[1]. Le caractère général de la forme est saisi, aussi bien dans le tracé même du contour que, à l'intérieur de celui-ci, dans le modelé des chairs; l'artiste a fait sentir sous la peau la solidité des os et l'ampleur de ces muscles qui, lorsqu'ils se contractent, donnent aux mouvements du

1. Overbeck, *Geschichte der Griechischen Plastik*, 3e éd., p. 32. Brunn, *Griechische Kunstgeschichte*, p. 27. Adler est plus juste.

roi des carnassiers tant de ressort et d'élan. Si l'on ne rencontre pas ici ces duretés de l'accent dont sera coutumier l'archaïsme d'un âge moins ancien, c'est surtout que le sculpteur n'avait pas à insister sur les détails. Son bas-relief était placé à une certaine hauteur au-dessus du sol, et c'était un symbole; ce qui importait, c'était que les divers éléments du motif fussent nettement définis. Dès que ce résultat était obtenu, le ciseau avait rempli sa tâche; l'œuvre répondait pleinement à sa destination.

L'ouvrier se trouvait ainsi autorisé, par les données mêmes de son programme, à simplifier le rendu des figures; il a largement usé de la permission. La place lui manquait, entre la silhouette du dos de l'animal et le bord externe de la dalle, pour déployer la crinière qui flotte sur la nuque du lion; cette crinière, il l'a franchement supprimée, ainsi que la grosse touffe de poils qui termine la queue; ses lions se trouvent ainsi ressembler à des lionnes. Ce n'en était pas moins des lions que voyait là le passant. Il connaissait le symbole; la suppression d'un détail ne suffisait pas à dérouter son imagination.

Si nous avons étudié ce bas-relief avec tant de soin, c'est qu'il est unique en son genre. Nous ne possédons pas, du sculpteur mycénien, d'autres ouvrages où il se soit hasardé à modeler des figures d'aussi grande dimension, et ce groupe est seul à représenter, avec les stèles des tombes de l'acropole, la sculpture monumentale. En revanche, les fouilles ont livré nombre d'objets où, sans dessiner des scènes aussi compliquées que celles des poignards de Mycènes et des gobelets de Vafio, l'artiste a employé l'image de l'homme et celle de l'animal comme pur motif de décoration. Par leur nature et par l'usage auquel ils étaient destinés, ces objets relèveraient plutôt de ce que nous appelons les arts industriels que de la statuaire; nous aurions pu les rattacher à la céramique, à la tabletterie, à l'orfèvrerie; pourtant quelques-uns d'entre eux trouveront place ici; ils achèveront de faire comprendre quelle interprétation cet art a donnée de la forme vivante.

§ 6. — LA FIGURE HUMAINE COMME ÉLÉMENT DE DÉCORATION

On a déjà pu voir, à propos de la série des idoles, combien l'artisan troyen, celui de la seconde ville, est encore impuissant à s'inspirer de la vie; dans tout ce qu'il nous a laissé, il n'y a guère qu'une statuette où il ait cherché à reproduire les proportions et les formes de la femme (fig. 295). Cette statuette est d'une grossièreté singulière, et

encore avons-nous cru y reconnaître soit un objet importé du dehors, soit une copie maladroite d'un type exotique. Une autre figurine de bronze, dont la destination ne se révèle par aucun indice, est encore plus barbare[1]. A sa manière, il s'est pourtant montré sensible à la beauté de la femme; c'est la pensée d'en évoquer le souvenir qui lui a suggéré le motif dont il s'est servi pour décorer celles de ses poteries dont le col offre une représentation sommaire des traits du visage. On y voit, modelés en relief, des sourcils, des yeux et un nez; quant à la bouche, elle n'est presque jamais marquée. Au-dessous, sur la panse, la saillie des mamelles; plus bas la vulve est quelquefois indiquée par un creux que cerne un bourrelet (fig. 247). Sur une autre jarre, ce dernier détail fait défaut; mais la parure et le vêtement féminin sont rappelés par un collier à mailles serrées qui se déroule au-dessus des épaules du vase, tandis que passe entre les deux seins une bande étroite qui, comme une écharpe, fait le tour du corps (fig. 376). C'est dans ces imitations rudimentaires de la face humaine que Schliemann s'est toujours obstiné à voir des copies de la tête de chouette que, sur la foi d'une épithète mal comprise, il prêtait à l'Athéné *glaucopis* d'Homère, la grande déesse de Troie. Ce serait perdre son temps que de s'arrêter à réfuter cette hypothèse. On a retrouvé ces motifs sur les vases préhistoriques de l'Allemagne du Nord, comme dans ceux des tribus dites indiennes de l'Amérique. Le potier a eu la même idée au Mexique et au Pérou qu'en Poméranie : dans ces indications qu'il jetait sur la surface externe du vase, il y



376. — Vase de la deuxième ville troyenne. Au huitième. *Ilios*, fig. 189.

1. Schliemann, *Ilios*, fig. 234.

avait une claire allusion à des charmes qui, dès lors, éveillaient le désir; les remémorer à l'esprit, c'était animer l'argile, y infuser une sorte de vie latente.

Dans les rares reliques de l'industrie qui s'était développée à Théra avant l'éruption du volcan, rien ne s'est rencontré qui témoigne d'un effort quelconque pour imiter la forme de l'homme ou de l'animal. Au contraire, la sculpture est représentée, dans la civilisation des Cyclades, par la riche et monotone série des idoles de pierre. C'est peut-être à cette même période qu'il convient de rapporter un fragment d'un aspect étrange qui provient de Rhodes (fig. 377 et 378). Brutalement modelée, la face rappelle les masques d'or de Mycènes. Les yeux sont fermés. La bouche, au contraire, est ouverte; mais, comme raidie par une dernière convulsion, elle laisse voir la double rangée des dents. Aucune trace de barbe, ni, ce qui est plus bizarre, d'oreilles. Large et heurtée, la facture n'a rien de la précision un peu sèche et des recherches d'élégance qui caractérisent les vases et autres monuments archaïques de Camiros que l'on attribue au huitième et au septième siècle; c'est encore aux œuvres de l'âge primitif que ressemble le plus cette tête singulière.

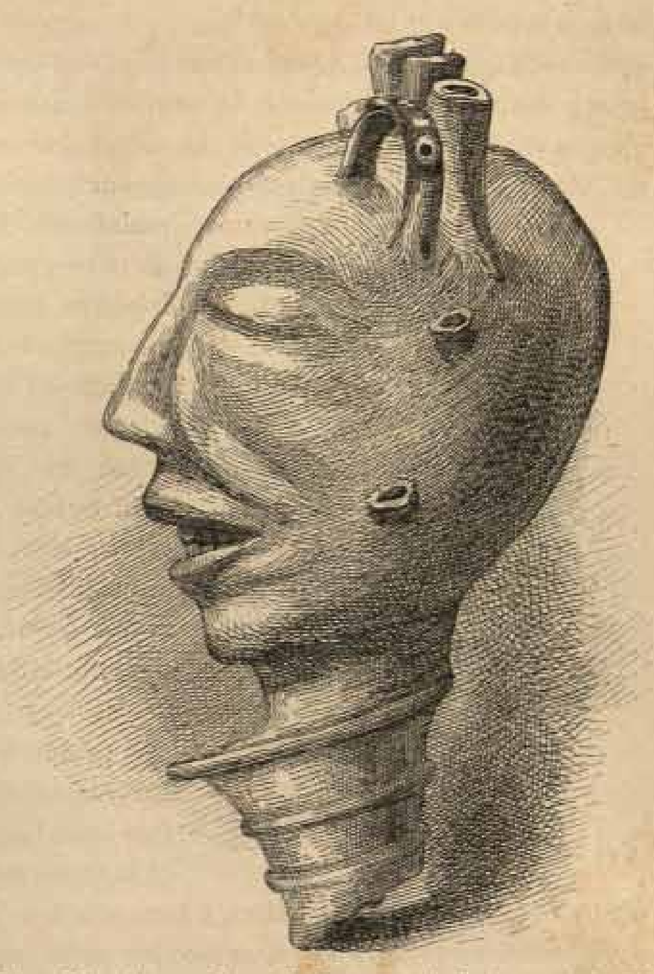


377. — Tête en terre cuite. Hauteur de la face, 0m,13. Musée de l'École évangélique, à Smyrne. Dessin de Saint-Elme Gautier.

A Tirynthe, il n'a guère été découvert d'autres images que des idoles.

C'est à ce que nous appelons *le genre* que se rattacherait une figurine, d'une exécution très sommaire, qui représente un personnage occupé à pétrir du pain sur une table (fig. 379). Le sexe n'est pas indiqué; mais ce travail n'était pas de ceux que fissent d'ordinaire les hommes, et d'ailleurs le personnage paraît habillé d'une longue tunique qui tombe jusqu'aux pieds, vêtement qui convient plutôt à une femme.

C'est dans les tombes, dans celles de Menidi et de Spata comme dans les caveaux rupestres de Mycènes, que l'on a surtout recueilli les restes de meubles de luxe qu'avait servi à décorer la figure humaine. A Mycènes et à Spata, on a trouvé deux plaquettes d'ivoire, qui, jadis appliquées sur une cassette ou sur quelque autre meuble, reproduisent, à quelques différences près, le même type; celle de Mycènes est la plus grande et la mieux conservée (fig. 366 et 380)[1]. Ce type était très à la mode; ce qui le prouve, ce n'est pas seulement qu'il reparaît à Spata : deux autres répliques s'en sont rencontrées à Mycènes, dans la tombe même d'où provient la pièce figurée ci-contre; l'une d'elles le montrait de face; mais elle était en très mauvais état [2].



378. — Même tête, vue de profil. Hauteur totale du fragment, 0m,232. Dessin de Saint-Elme Gautier.

1. Le dessinateur de M. Tsoundas a omis d'indiquer les deux petits trous faits par des clous qui ont servi à fixer la plaque de Mycènes sur le champ qu'elle ornait.

2. Ἐφημερίς, 1888, p. 165.

La tête, quoique dépourvue de moustaches et de barbe, est certainement virile; seul un homme a pu porter l'espèce de casque qui la surmonte, casque que nous avons déjà vu couronner le front de plusieurs figurines (fig. 353, 354, 355). Comme dans ces statuettes, le casque a la forme conique, et il se termine par un bouton évasé dont la face supérieure est ornée d'une rosace gravée à la pointe. C'est ici seulement que le détail, indiqué avec plus de précision que dans les autres images, laisse deviner de quoi ces casques étaient faits. Si je comprends bien les indications du ciseau, sur une doublure qui pouvait être en cuir ou en feutre, des lames de métal étaient disposées que maintenaient en place des cercles de même matière, cercles qui allaient en se rétrécissant, de la base au sommet du cône; je crois reconnaître l'élasticité du métal aux courbes que décrivent ces bandes parallèles ; des lanières de peau n'offriraient pas cet aspect. Les pièces dont se composait cet échafaudage étaient liées les unes aux autres par des fils métalliques ou par de minces rivets, et l'ensemble devait assurer à la boîte du crâne une protection très efficace contre les pierres et les coups d'épée. Un très large bandeau, dont la matière et la façon étaient les mêmes, servait, en passant sous le menton, à bien attacher le casque ; il couvrait et défendait les joues. J'ai peine à comprendre que, même sur l'exemplaire de Spata, où le dessin des accessoires offre moins de netteté, on ait pu voir dans cette coiffure une perruque[1]. Ici le bonnet se distingue très nettement de la chevelure. Celle-ci est représentée, sur le front, par un rang de boucles qui descend jusque tout près des sourcils, et, sur la nuque, par d'amples masses de cheveux distribuées en trois étages.


379. — Pétrisseuse de pain. Terre cuite. Aux sept huitièmes, Schliemann, *Tirynthe*, f. 76.

Les traits du visage sont réguliers et ne manquent pas de noblesse. Le nez est long et droit. L'œil, un peu relevé vers son bord externe.

1. MILCHHOEFER, dans *Athenische Mittheilungen*, 1877, p. 268.

est grand et bien fendu. La prunelle était formée par un clou de bronze ou par une pierre de couleur ; il y a, au milieu du globe, une petite cavité circulaire où s'insérait la pièce rapportée. La bouche est petite, entre deux lèvres de moyenne épaisseur.

Que représente ce type du personnage casqué, qui nous a été ainsi conservé à la fois par des figurines de bronze et par des appliques d'ivoire? Est-ce ce dieu armé, peut-être un dieu de la guerre, que nous avons cru deviner dans deux des statuettes, parce que nous le retrouvons, debout devant un autel et placé entre deux orants, sur une peinture de Mycènes? Est-ce un jeune chef dans l'appareil du combat? Au fond, il importe peu. Si les Achéens de l'Attique et de l'Argolide avaient leur Arès, leur dieu des batailles, ils devaient se l'imaginer et le figurer sous les traits, sous le vêtement, sous l'armure de ces princes, fils des dieux, qui marchaient à leur tête contre l'ennemi.



380. — Tête casquée. Ivoire. Grandeur réelle. 'Ἐφημ., 1888, pl. VIII.

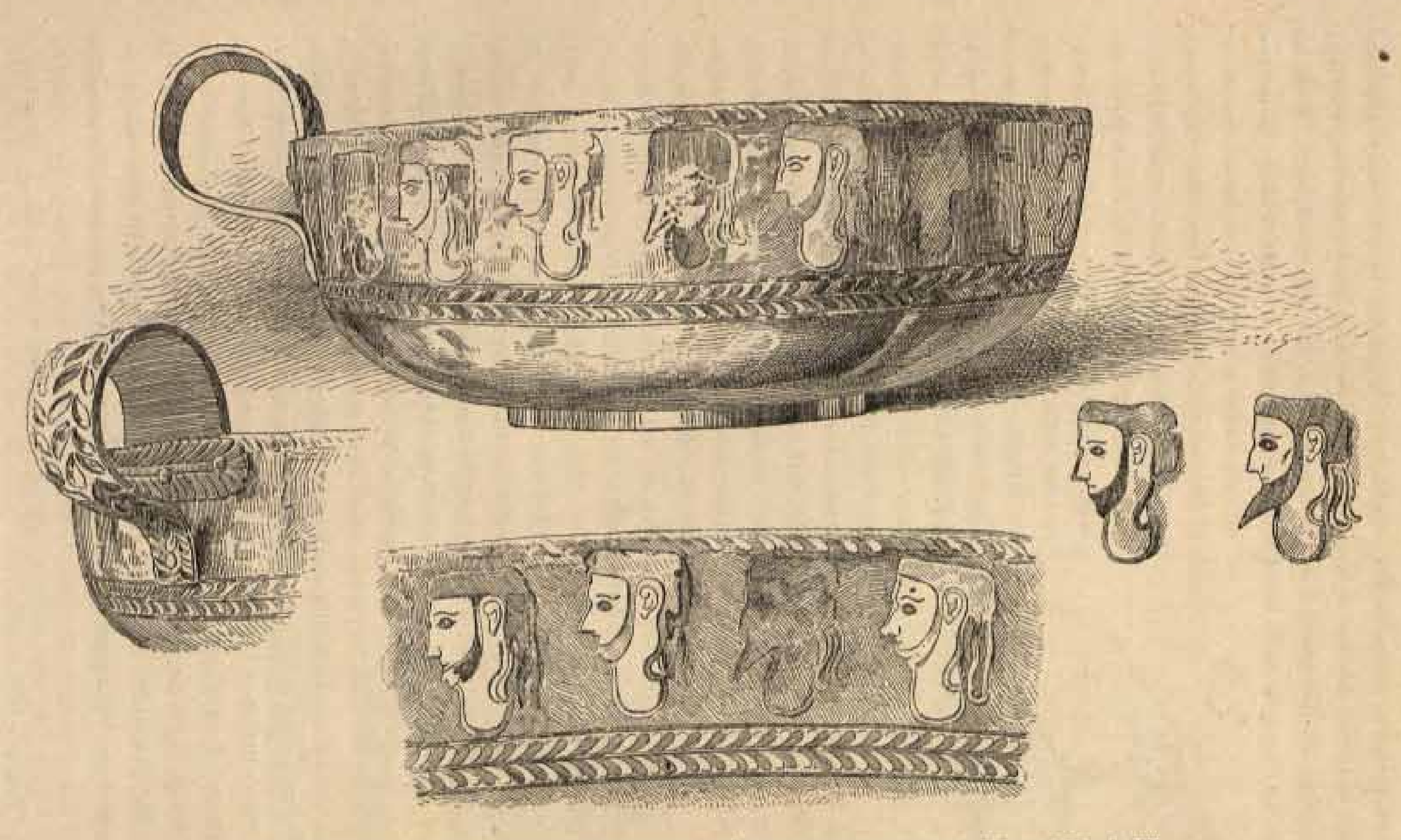
Sur les caractères physiques de la population mycénienne et sur les modes qui régnaient chez elle, des renseignements précieux sont aussi fournis par un vase d'argent que M. Tsoundas a retiré de l'une des tombes rupestres de la ville basse, à Mycènes (fig. 381)[1]. La technique en est à peu près la même que celle des poignards du cimetière de l'acropole. Sauf pour une bande d'appui clouée sous l'anse, où des feuilles sont gravées à la pointe, c'est par le procédé de l'incrustation que le décor a été obtenu (fig 381, à gauche). Dans de légers creux auxquels le ciseau avait donné la forme des motifs projetés, l'orfèvre a appliqué des lamelles d'or et un alliage de couleur sombre dont la nature n'a pas été définie. Au moyen de ces deux éléments, qui s'enlevaient en jaune

1. 'Ἐφημερίς, 1888, p 159-161.

et en noir sur la blancheur du métal, il a créé une sorte de mosaïque à trois tons. Un double rang de feuilles orne le dessus de l'anse. Deux tiges pourvues de feuilles sessiles s'enroulent autour du bord et du ventre de la tasse; elles limitent une zone que meublait toute une suite de bustes d'homme. Il y avait vingt et un de ces bustes; sept seulement sont encore aujourd'hui en place; quelques-unes de ces images ont été trouvées détachées du vase (fig. 381, à droite). Sur l'anse, les feuilles sont exécutées moitié en or et moitié en alliage; sur le corps du vase, les feuilles sont tout entières en or; dans les bustes, la matière noire vient s'interposer entre les trois feuilles d'or qui entrent dans la composition de chaque image. C'est elle qui représente la chevelure, la barbe et l'œil, où la prunelle est indiquée par un petit rond gravé à la pointe. D'autres traits de burin dessinent sur l'or les sourcils et la bouche, les contours du front, de la narine et de l'oreille.

Il y a entre toutes les têtes conservées une grande ressemblance, sans qu'elles soient exactement pareilles. Le profil n'y diffère pas sensiblement de ce qu'il est dans les tablettes d'ivoire (fig. 366 et 380), sauf qu'ici le front et le nez ne forment pas partout une ligne aussi droite ; dans la plupart des figures, cette ligne se brise d'une manière plus marquée à la hauteur de l'arcade sourcilière ; quelques nez sont presque aquilins. La lèvre supérieure est partout rasée et même la lèvre inférieure nettement dégagée; ce n'est pas sans étonnement que l'on trouve là le collier de barbe dit *à l'américaine;* pour diversifier l'aspect, quelques barbes, sous le menton, se prolongeaient en pointe. La chevelure est épaisse et longue; elle tombe sur les épaules en deux ou trois paquets de boucles, boucles dont l'extrémité se recourbe en manière de crochet. Les trois boucles, avec leurs bouts ainsi relevés, se retrouvent sur un fragment de vase d'argile, ramassé dans l'allée d'une tombe voisine de celle qui a fourni la tasse d'argent (fig. 382). Ce n'est qu'un tesson dans le champ duquel on voit la tête, le haut du corps et le bras d'un homme qui paraît vêtu. Le dessin est de la dernière grossièreté; on croit pourtant deviner une barbe en pointe, et la coiffure est la même que dans l'œuvre savante de l'orfèvre.

A Troie, c'était l'attrait de la forme féminine qui avait provoqué la main encore inexpérimentée du potier indigène à tenter ses premiers essais de décoration. Parvenu à l'âge adulte, l'art de la période primitive n'a pas eu une moindre prédilection pour le visage et le corps de la femme; il en a fait un très fréquent et parfois un très heureux usage dans



381. — Vase d'argent. Hauteur, $0^m,06$. Diamètre, $0^m,16$. Épaisseur, de $0^m,01$ à $0^m,02$. Ἐφημ., 1888, pl. VII.

l'ornementation de ses œuvres les plus soignées. Le plus souvent, l'ouvrier la montre vêtue d'une tunique qui colle au buste, tandis que le bas est orné de plusieurs bandes que strient des plis verticaux. Nous ne croyons pas fondée l'assimilation que l'on a voulu établir, à propos de ces bandes, entre le costume mycénien et le costume chaldéen. Nous ne retrouvons pas à Mycènes le *kaunakès* oriental, une étoffe de laine à mèches de longs poils qui tombent par étages[1]. Ce qui indique le mieux le vrai caractère du vêtement que portent les femmes mycéniennes, c'est une figurine d'or du troisième tombeau de l'acropole (fig. 383). Les ornements de la jupe y ont une saillie sensible. On y reconnaît les boutons de métal qui ont été recueillis en si grand nombre dans ces fosses. Les bandes entre lesquelles ils sont appliqués, également en relief, doivent être des bandes de passementerie, des galons cousus sur l'étoffe. Ces images de femme étaient l'ordinaire ornement des plaques d'ivoire qui garnissaient les manches de miroir en bronze dont il a été recueilli de nombreux débris. Sur une de ces plaques, qui provient de Mycènes, deux femmes, ainsi costumées, sont assises en face l'une de l'autre (fig. 384)[2]. La mieux conservée, celle de droite, tient d'une main une branche d'arbre, et, de l'autre, un objet de caractère indéterminé. Du second personnage, on ne distingue plus qu'une vague silhouette.



382. — Fragment de vase. Grandeur reelle. Ἐφημ., 1888, p. 161.



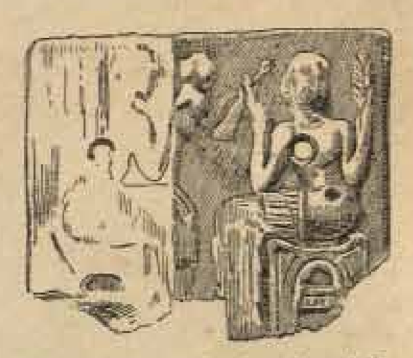
383. — Ornement d'or. Grandeur réelle. *Mycènes*, f. 273.

L'habit a même apparence sur une autre plaque dont il ne subsiste qu'un fragment (385)[3]. La tunique se termine, au-dessus de la cheville, par deux volants. Toute la partie du vêtement qui enveloppe les cuisses et les reins est ornée de dessins qui tracent une sorte de réseau. C'est de chevrons que l'étoffe est décorée, au-dessus des volants, dans un fragment de statuette qu'a fourni la même sépulture (fig. 352).

Ce qu'il y a de plus original, en ce genre, c'est le manche de miroir que M. Tsoundas a découvert, l'an dernier, encore fixé au disque de bronze, en déblayant, à Mycènes, le *dromos* de la seconde des grandes

1. Heuzey, *Une étoffe chaldéenne* (*Revue archéologique*, 3e série, t. IX), p. 270-271.
2. Ἐφημερίς, 1888, p. 163.
3. Ἐφημερίς, 1888, p. 163-164.

tombes à coupole ; il l'a tiré d'une fosse creusée dans le sol de ce couloir, où une femme avait dû être ensevelie (fig. 386)[1]. L'ensemble du motif est d'une rare élégance. Le manche était brisé en deux morceaux. Il représente un tronc de palmier; mais l'artiste a très librement interprété la donnée. Si, au-dessous du bouquet des feuilles terminales, il a copié les rugosités du tronc, il n'a pas continué cette indication jusqu'au bas du fût; ce fût, il l'a comme enveloppé de deux bandes qui tournent en spirale autour de lui. L'une d'elles est décorée de rosaces et l'autre d'une sorte de chevron. Au-dessus du chapiteau que forment les palmes, deux figures assises ; on reconnait des femmes aux volants de la robe. Ces femmes ont la tête et le buste penchés en avant, comme si elles dormaient; une de leurs mains tient une fleur à longue tige; la corolle de la fleur est représentée par la tête dorée du clou qui reliait au bronze la plaque d'ivoire. Derrière ces deux personnages, d'autres fleurs jetées sur le fond. Le même groupe se répétait sur l'autre face de la plaque.



384. — Plaque d'ivoire. Grandeur réelle. Ἐφημ., 1888, pl. VIII, f. 3.

On a ramassé, dans cette même fosse de la tombe II, une autre plaque d'ivoire (fig. 387). Ici la monture était faite de deux pièces distinctes, le manche d'une part, et, de l'autre, la tablette qui s'appliquait sur le disque. Le manche a disparu; il n'en reste qu'un petit morceau, ces cornes qui représentent la retombée du rang inférieur des palmes. Sur la tablette, deux femmes assises qui paraissent se parler. Chacune d'elles tient par les pattes un oiseau, probablement une colombe; il y a là comme une allusion au culte d'Aphrodite. Deux trous ronds marquent la place des clous.

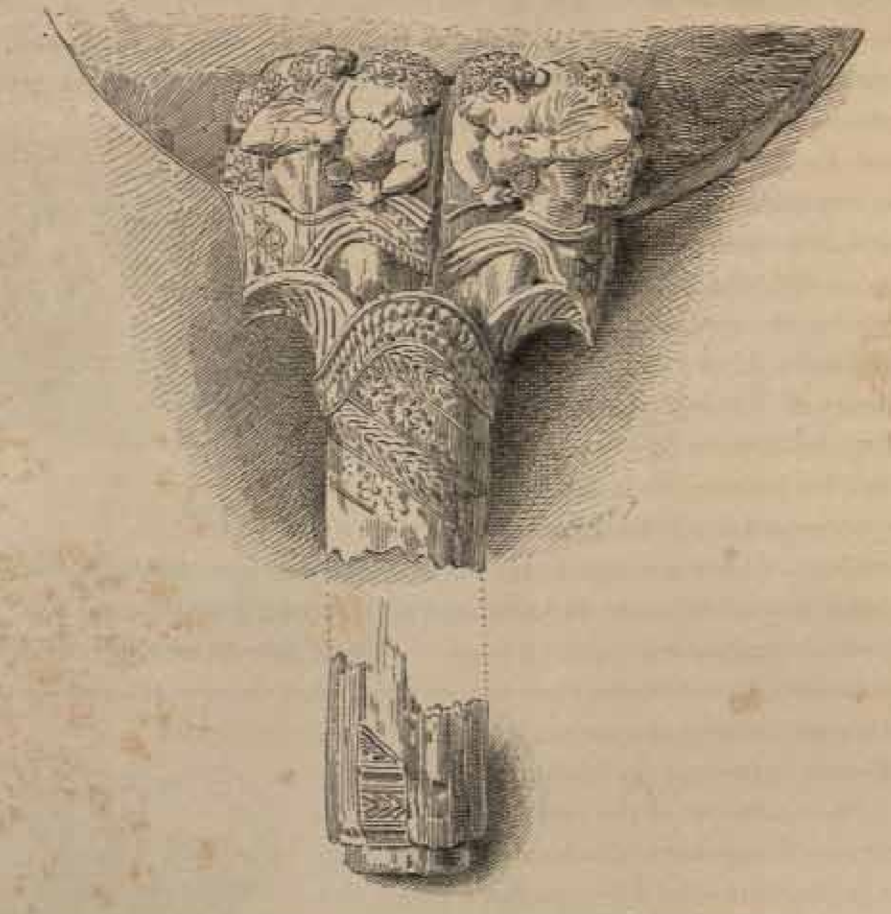


385. — Plaque d'ivoire. Grandeur réelle. Ἐφημ., Mycènes, 1888, pl. VIII, f. 4.

Si l'on pouvait conserver quelque doute au sujet de l'intention que l'artisan aurait eue de donner pour support à ses miroirs un tronc de palmier, ces doutes seraient levés par un dernier monument que vient

1. Tsoundas, Μυκῆναι, p. 71 et 77-78.

de livrer une des tombes rupestres de Mycènes (fig. 388). Ici, aucune



386. — Manche de miroir. Ivoire. Hauteur, $0^m,16$ depuis le bas du manche jusqu'au sommet des têtes. Tsoundas, Μυκῆναι, pl. VI, f. 1.

hésitation n'est possible. Le manche est quadrangulaire, et une longue palme est ciselée sur chacune de ses faces. Dans les palmes qui forment le chapiteau, le pétiole des deux côtés duquel s'insèrent les divisions de la feuille est indiqué avec précision; enfin, chacune des deux femmes assises qui occupent le champ de la tablette tient à la main une palme qui s'élargit en éventail.



387. — Fragment d'un manche de miroir. Ivoire. Μυκῆναι, pl. VI, f. 2.

Ces trois miroirs, malgré les différences qui les distinguent, se ressemblent si fort que l'on est tenté de les croire sortis d'un même atelier, peut-être même l'œuvre d'un même ouvrier. Il est curieux

que ces six femmes aient toutes la chevelure courte et frisée en petites boucles, coiffure que l'on ne rencontre pas d'ordinaire dans les monuments de cet art. Les femmes y ont plutôt les cheveux longs et pendants sur les épaules, où tantôt ils se partagent en plusieurs tresses (cul-de-lampe du ch. VIII, fig. 329, 351), tantôt ils ne forment qu'une seule torsade (cul-de-lampe du ch. VII, fig. 338 et 389). Ce ne serait d'ailleurs pas seulement là ce que, d'après M. Tsoundas, ces têtes auraient de singulier; selon lui, sur les originaux, les lèvres sont plus épaisses et le nez est plus gros du bout que ce n'est en général le cas dans les figures mycéniennes, particularité que le dessinateur n'aurait pas réussi à rendre sensible dans sa transcription[1]. L'artiste se serait proposé de représenter là des femmes étrangères, peut-être des Syriennes, prêtresses d'Aphrodite. La conjecture n'a rien d'invraisemblable. Du moment où l'artiste empruntait le motif principal de son décor au palmier, il a pu tenir à y placer des personnages dont les traits rappelassent aussi, par leur type exotique, le pays lointain d'où le palmier est originaire. Il y aurait là une recherche qui ferait honneur à son goût.



388. — Manche de miroir. Ivoire. Grandeur réelle. Μυκῆναι, pl. VI, f. 3.

389. — Pâte de verre. Menidi. *Das Kuppelgrab*, pl. V, f. 43.

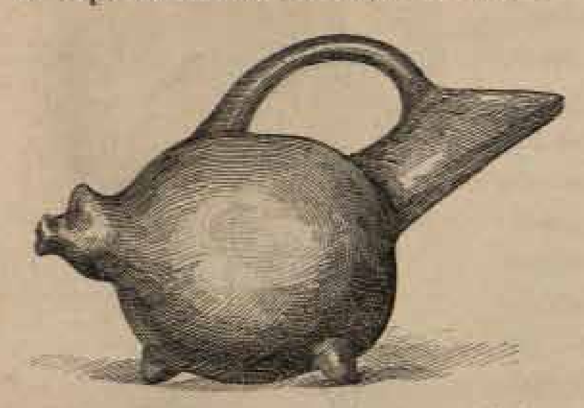


§ 7. — LA REPRÉSENTATION DE L'ANIMAL

Si, dès le temps de la seconde ville troyenne, le potier a commencé de chercher dans la figure de la femme les éléments d'une décoration rudimentaire, à plus forte raison a-t-il dû,

1. Cette particularité, j'avoue ne pas la distinguer sur une photographie de la figure 385, que je dois à l'obligeance de M. Koumanoudis; mais, depuis la découverte de ces pièces, la surface des tablettes d'ivoire a pu s'altérer sensiblement.

lors de ses premiers essais, s'inspirer de l'animal, chez qui la forme est plus simple et plus facile à saisir. Parmi les vases qui appartiennent à cette période reculée, il y en a où l'on devine à première vue cette intention : l'anse et le goulot ont été superposés à un récipient qui est la copie sommaire du corps de l'animal[1]. Dans l'un de ces vases on reconnaît la truie, avec sa graisse et sa lourdeur (fig. 390), et, dans un autre, la silhouette plus allongée et la tête plus effilée du hérisson (fig. 391). Les trois bandes de traits incisés qui ornent la panse du pot représentent peut-être les piquants. Nous sommes moins sûrs que la taupe, l'hippopotame et le chat aient fourni le modèle d'autres vases ; les vagues ressemblances que l'on croit saisir peuvent n'être dues qu'à la gaucherie de l'ouvrier. Son chef-d'œuvre en ce genre, c'est une tête de porc qui a fait partie d'un vase (fig. 392); la physionomie caractéristique de l'espèce y est déjà rendue avec une certaine vérité. La pièce était particulièrement soignée ; il y a des yeux rapportés, en pierre.



390. — Vase. Terre cuite. Troie. Au quart de la grandeur. *Ilios*, f. 238.



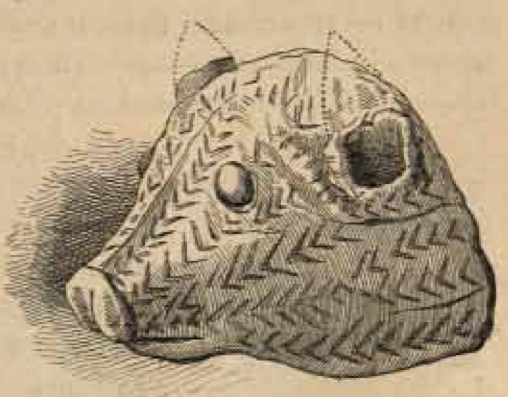
391. — Vase. Terre cuite. Troie. Au quart. *Ilios*, f. 240.

On a aussi modelé là, dans l'argile, des images minuscules de vache (fig. 393) et de chien (fig. 394). Schliemann les attribue à ce qu'il appelle la quatrième cité ; elles seraient donc moins anciennes que les vases décrits ci-dessus ; mais elles appartiendraient encore à la période primitive. Peut-être faut-il y voir des offrandes simulées, qui, dans les sacrifices, auraient souvent remplacé les victimes en chair et en os.

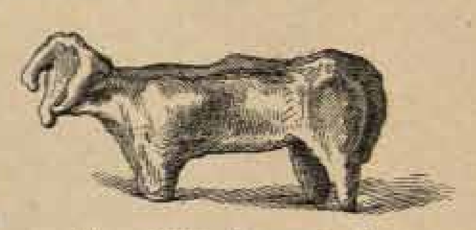
Est-ce ce caractère, est-ce celui d'idoles que l'on doit attribuer aux

1. Schliemann, *Ilios*, p. 413-418, fig. 238-251.

petites figures d'animaux en bronze, en plomb et surtout en terre cuite qui se sont trouvées en grande quantité soit à Mycènes (fig. 395)[1], soit dans les tombes voisines de Nauplie (fig. 396), soit en Laconie? Ce qui peut faire hésiter, au moins pour l'Argolide, c'est que le culte d'une déesse lunaire, Io, y a persisté pendant toute la durée des temps historiques; or les cornes de la vache, en s'arrondissant au-dessus du front, rappellent le croissant de la lune. On paraît avoir eu, à Mycènes, un goût très marqué pour la représentation de la vache; Schliemann dit avoir trouvé, dans l'acropole, les débris d'environ sept cents figurines qui reproduisaient ce type[2]. Des têtes de vache servaient aussi à décorer les vases (fig. 397). On rencontre cependant aussi l'image d'autres animaux, du chien, du porc et de l'oiseau[3]. On ne saurait voir des idoles dans toutes ces maquettes. Étant donnée cependant la prédominance des figures de vache, on est fondé à croire que l'on adorait une déesse qui avait pour attribut les cornes bovines; mais, de même que, plus tard, on sacrifiait le bouc à Pan, qui portait au front les cornes de cet animal, c'était sans doute la génisse que l'on offrait de préférence à la grande déesse argienne; or les pauvres n'avaient pas le moyen d'immoler une hostie d'un aussi grand prix. Si donc la présence de la tête de vache sur les vases peut être une allusion à cette divinité, je verrais volontiers, dans les simulacres en terre cuite qui foisonnent à Mycènes, des cadeaux que les gens du commun venaient déposer dans le sanctuaire, faute de pouvoir y égorger vaches et taureaux.



392. — Fragment de vase. Terre cuite. Troie. Au quart. *Ilios*, f. 250.



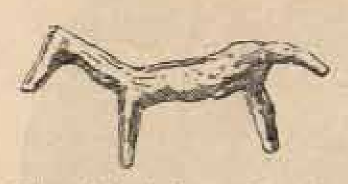
393. — Vache. Terre cuite. Troie. Aux trois quarts. *Ilios*, f. 304.



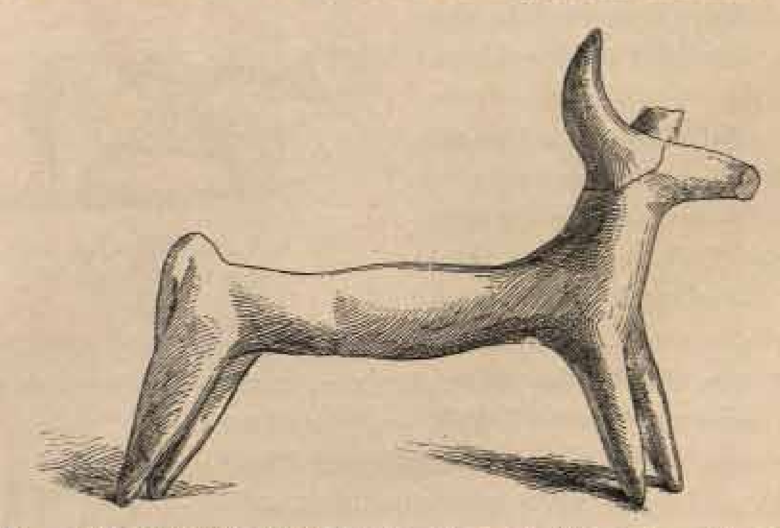
394. — Chien. Terre cuite. Troie. Aux trois quarts. *Ilios*, f. 306.

1. Ἐφημ., 1891, p. 23 et 30.
2. Schliemann, *Mycènes*, p. 174.
3. Schliemann, *Mycènes*, p. 115, 117, 119.

C'est une pièce de grande valeur que la belle tête de vache du quatrième tombeau de l'acropole mycénienne (fig. 398)[1]. La tête est en argent, et les cornes sont faites d'une feuille d'or. Il y a des traces de dorure au mufle, à la bouche, aux yeux et aux oreilles. La forme est très soignée; l'artiste a très bien rendu le dessin de la bouche et l'épaisseur des lèvres. On ne saurait donc songer ici à une de ces substitutions qui s'expliquent par la pauvreté des auteurs de l'offrande; mais c'est pourtant encore la même pensée qui a donné naissance à ce riche ouvrage d'orfèvrerie[2]. Dans les sacrifices solennels c'était l'habitude, chez les anciens, de dorer les cornes de la victime, comme pour donner à celle-ci un plus haut prix. Cet usage existait déjà du temps d'Homère[3]; pourquoi ne remonterait-il pas jusqu'à l'âge mycénien? La tête d'argent, avec ses rehauts d'or, serait la représentation d'une victime



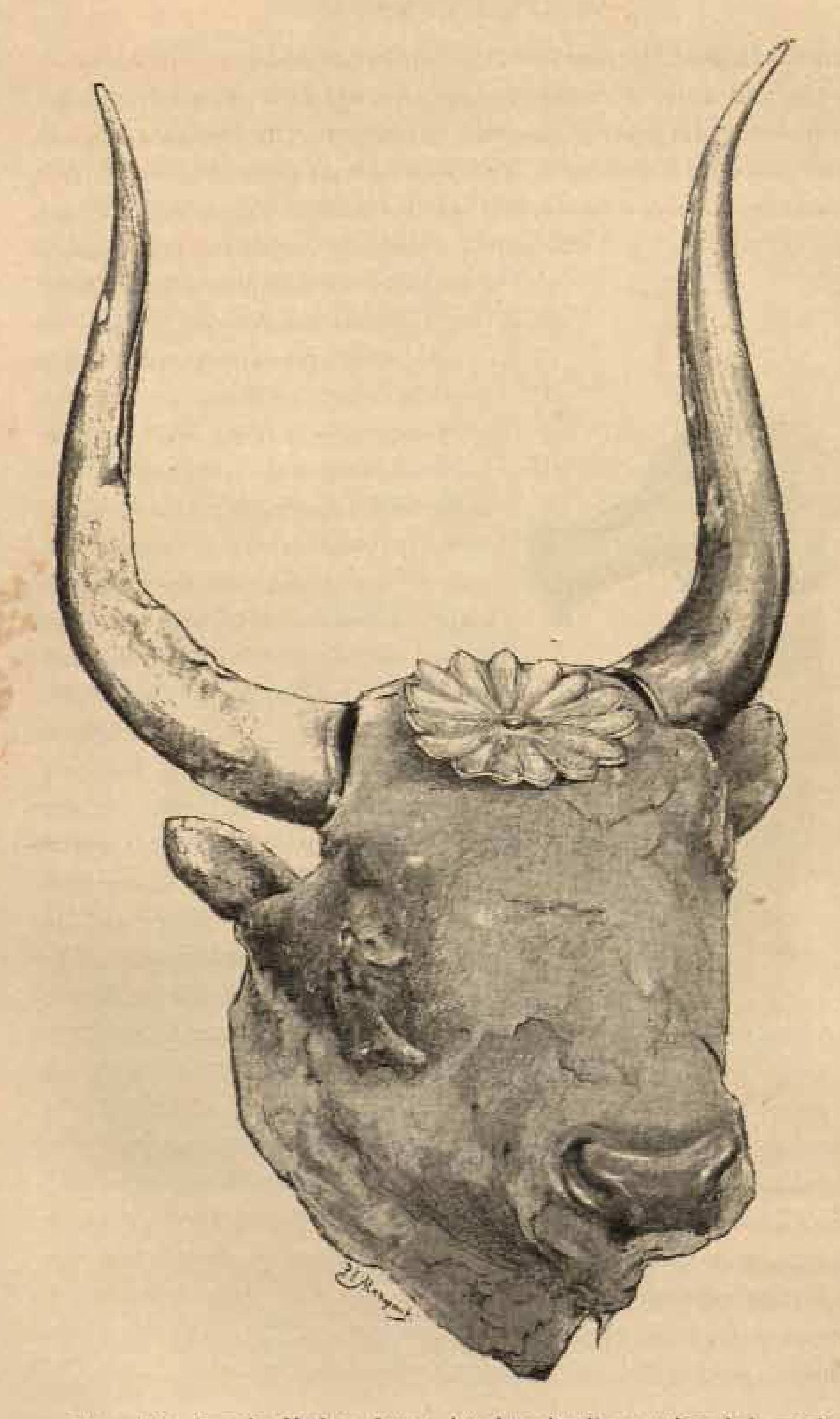
395. — Animal. Bronze. Grandeur réelle. Ἐφημ., 1891, pl. II, f. 3.



396. — Vache. Terre cuite. Palamidi. Un peu au-dessous de la grandeur réelle, 0m,098. *Athénaion*, VII, pl. 2.

de choix, dont le sang a coulé devant l'autel, peut-être même d'une de ces hécatombes par lesquelles les chefs manifestaient leur piété. Ce qui confirme cette conjecture, c'est que, dans cette même tombe, il a aussi été ramassé plus de cinquante têtes de bœuf, beaucoup plus petites, toutes pareilles les unes aux autres, qui ont été découpées dans

1. Schliemann, *Mycènes*, p. 250-299.
2. Tsoundas, Μυκῆναι, p. 120.
3. Homère, *Odyssée*, III, 426, 437-438.



398. — Tête de vache. Mycènes. Argent. Aux deux cinquièmes environ de la grandeur.
Dessin de Mangeant.

de minces bandes d'or (fig. 399). Ce n'est pas là des œuvres d'art. Fabriqués par douzaine, à l'emporte-pièce, ces objets ne peuvent être que des symboles ; ils doivent rappeler le souvenir d'un holocauste, peut-être de celui qui a marqué la célébration des obsèques de l'un des cinq personnages ensevelis dans cette fosse. La hache à deux tranchants qui, supportée par un léger pédoncule, s'interpose entre les cornes serait l'instrument même avec lequel ces victimes ont été frappées[1].

397. — Tête de vache, fragment d'un vase d'argile. Grandeur réelle. *Mycènes*, f. 160.

Des offrandes de cette sorte ont pu contribuer à familiariser le sculpteur avec le type du taureau et de la vache. C'est un animal de cette espèce, sans indication de sexe, que l'on reconnaît dans un fragment de provenance inconnue, qui est entré au Musée Britannique avec les marbres d'Elgin (fig. 400). D'après la forme et les dimensions de cette dalle rectangulaire, on suppose qu'elle a fait partie, comme le fragment déjà reproduit (fig. 291), de la décoration extérieure d'une tombe ; la matière, un calcaire verdâtre, est une de ces roches dont la couleur foncée tranchait sur le gris de la pierre qui formait le corps de la construction. Il devait y avoir là, au milieu de la façade, deux taureaux marchant à la rencontre l'un de l'autre, comme les lions que nous avons mis à cette place dans une de nos restaurations (pl. VI). Chacune de ces figures était partagée, dans le sens de la hauteur, entre deux dalles ; on n'a plus qu'une portion de l'une des deux dalles inférieures. Le style, autant que l'on peut en juger par ce débris, rappelle celui des lions de la porte du château à Mycènes. Même franchise dans le relief, même vigueur sans dureté ; il y a ici, dans le modelé de la jambe et du pied, plus de vérité que n'en offrent, dans le célèbre monument, les parties correspondantes du corps des lions.

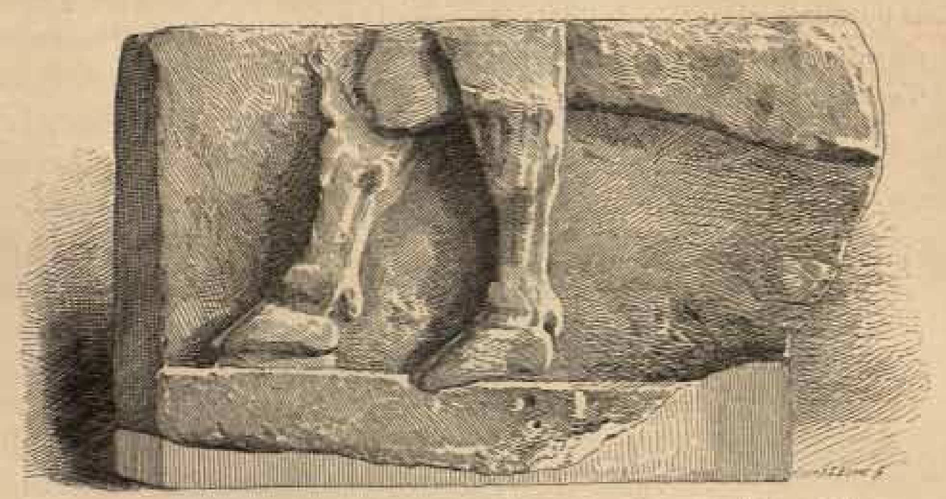
1. Des têtes du même genre, en bronze, mais sans la hache, ont aussi été trouvées à Mycènes, dans les décombres des maisons de l'Acropole, et à Amyclées, sur l'emplacement du sanctuaire d'Apollon (Ἐφημ., 1891, p. 26, et *Athen. Mitth.*, 1890, p. 350).

La forme est beaucoup moins précise dans deux figurines d'ivoire qui, tournées en sens opposé, se faisaient pendant sur un meuble. M. Tsoundas, qui les a trouvées dans une des tombes rupestres de Mycènes, se demande si l'animal représenté appartient à l'espèce ovine ou à l'espèce bovine[1]. Les deux pièces sont assez frustes; dans la moins mal conservée des deux têtes, on devine plutôt celle d'une génisse aux cornes naissantes que celle d'une brebis (fig. 401).



399. — Tête de bœuf. Or. Grandeur réelle. *Mycènes*, f. 329.

Avec le taureau, l'animal que l'artiste mycénien paraît avoir eu le plus de plaisir à mettre en scène, c'est le lion; nous avons déjà rencontré le lion, dans des attitudes variées, sur les poignards à incrustations (pl. XVIII, XIX) et au-dessus de la porte de l'acropole (pl. XIV); mais ce que le sculpteur a fait de mieux en ce genre, c'est un petit lion en or massif, couché sur une plinthe du même métal (fig. 402)[2]. Les proportions du corps et des membres sont très bien sai-



400. — Bas-relief. Hauteur, 0m,42. Longueur, 0m,72. *Catalogue of sculpture*, I, 6.

sies; il y a beaucoup de vérité dans la pose. Cela peut se comparer, sans trop de désavantage, aux images les plus vivantes de ce type qu'ait produites l'art oriental. A moins de supposer, ce que l'on n'a aucune raison de faire, que c'est là un objet importé du dehors, force est donc

1. Ἐφημ., 1888, p. 166.
2. Schliemann, *Mycènes*, p. 444, fig. 532.

d'admettre que, quoi qu'on en ait dit, le lion, dans ces temps reculés, habitait encore les montagnes du Péloponèse et de la Grèce centrale; les graveurs d'intailles et les sculpteurs, quand ils ont représenté cet animal, ont pu travailler d'après nature. On ne fait aucune difficulté pour reconnaître que le lion ne jouerait pas un aussi grand rôle dans la poésie homérique si, quand sont nés ces chants, le lion n'avait pas été commun dans l'Ida, le Sipyle et le Tmolos; on ne s'étonne point que la couche où Aphrodite s'abandonne aux bras d'Anchise soit jonchée de la peau des lions que le jeune chasseur avait tués dans ses forêts natales[1]. Aujourd'hui cependant il n'y a plus de lions dans toute la portion occidentale de l'Asie Mineure; le lion ne se rencontre plus, et encore est-ce par exception, que dans les vallées orientales du Taurus. C'est sous l'empire romain qu'il a ainsi rétrogradé vers l'est quand a été créé dans la péninsule tout un réseau de voies commerciales et militaires, quand les parties jusqu'alors les plus sauvages de cette contrée se sont, en un siècle, remplies d'une population très dense, comme l'attestent tant de ruines qui se dressent dans des cantons aujourd'hui presque déserts. Pourquoi ne serait-ce pas en Grèce



401. — Vache. Ivoire. Grandeur réelle. Ἐφημ., 1888. Pl. IX, 13.



402. — Lion. Or. Au double de la grandeur. Mycènes, trésor trouvé en D, t. 90. Dessin de Saint-Elme.

1. *Hymne à Aphrodite*, v. 160; Cf. l'*Hymne à Hermès*, v. 568.

qu'aurait commencé ce mouvement de recul devant les progrès de la civilisation qui, entre l'âge d'Homère et le nôtre, a ramené le lion si loin en arrière, des côtes de la mer Égée aux sources de l'Euphrate? Des mythes comme celui du lion de Némée semblent attester que les Grecs avaient conservé le souvenir d'une époque lointaine où les pâtres de l'Argolide redoutaient pour leurs troupeaux la dent et la griffe du lion. Le témoignage de ces mythes s'accorde avec celui des monuments de la plastique. Ceux-ci nous montrent les artistes mycéniens très préoccupés du lion et lui faisant une grande place dans leurs ouvrages, dont un certain nombre donnent l'impression de copies exécutées d'après l'original. Cette retraite ne s'est d'ailleurs opérée que par degrés. Hérodote affirme que, vers le commencement du ve siècle, le lion existait encore en Thrace, avec ces taureaux sauvages auxquels les chefs achéens d'Amyclées et de Tirynthe donnaient la chasse, dans le Péloponèse ; il raconte comment, en Péonie, ces lions inquiétèrent les convois de l'armée perse[1]. Cette assertion est confirmée par Xénophon, Aristote et Pausanias[2] ; le lion ne se trouve plus en Europe, disent-ils, qu'entre l'Achéloos et le Nestos. On devine ce qui s'est passé. A mesure que, par l'afflux de tribus nouvelles, les vallées étroites de la Grèce se sont peuplées et que les montagnes s'y sont déboisées, le lion est remonté vers le nord ; il s'est maintenu, pendant plusieurs siècles encore, dans le Pinde, dans l'Olympe et dans le Pangée, qui avaient gardé de vastes forêts. Cette région, il dut en disparaître après la conquête macédonienne, quand celle-ci l'eut plus largement ouverte à la civilisation grecque ; mais s'il infestait encore les campagnes de la Thrace lors des guerres médiques, pourquoi ne veut-on pas que, sept ou huit siècles plus tôt, il ait aussi vécu dans les halliers du Taygète, du Ménale et du Cyllène? Le climat du Péloponèse est plus chaud que celui de la Thrace ; il ne diffère pas sensiblement de celui des hautes vallées du Scamandre et du Caystre, de l'Hermos et du Méandre.

La figure du lion n'est donc pas, pour le sculpteur de Mycènes, un type d'emprunt, qu'il aurait tiré des monuments orientaux et reproduit de confiance, sans avoir jamais été à même de comparer la copie au modèle. Si cette figure n'a pas, dans tous ses ouvrages, le même caractère de vie et de fidélité, c'est que ces ouvrages ne sont pas également soignés ; d'ailleurs, à force d'être répétée, cette image devait

1. Hérodote, V, 125, 126.
2. Xénophon, *Cynégétiques*, XI ; Aristote (éd. Didot), *Histoire des animaux*, VI, 21 ; VIII, 28 ; Pausanias, VII, v, 2.

prendre, à la longue, un aspect plus ou moins conventionnel. C'est ce qui est arrivé par exemple pour ce groupe du lion terrassant un bœuf, un cerf ou une antilope que nous retrouvons si souvent dans les pierres gravées. Pourtant, sur certaines plaques de métal ou d'ivoire qui n'étaient que l'œuvre d'ouvriers décorateurs, le mouvement général conserve encore parfois beaucoup de franchise et de liberté (fig. 403)[1].



403. — Plaque d'ivoire. Longueur, 0m,093. Spata. *Bulletin de corr. hell.*, II, pl. XVI, 4.

Les autres grands quadrupèdes, sauvages ou domestiques, sont tous représentés dans l'œuvre de cet artiste. Un ornement d'or montre deux cerfs accroupis dont les corps se croisent (fig. 404). Sur une plaque d'ivoire, on voit une chèvre sauvage, l'*agrimi*, comme on l'appelle aujourd'hui en Grèce (fig. 405); il semble qu'elle trébuche en fuyant, sous la morsure d'un chien suspendu à son ventre ; mais le dessin du chien est trop sommaire. Quant au cheval, nous l'avons rencontré sur les stèles funéraires (fig. 359, 361, 362), sur l'un des poignards de Mycènes (fig. 367) et dans une figurine de bronze (fig. 395). Le bélier, avec ses grandes cornes tombantes, a fourni le décor des quatre côtés d'une cassette que renfermait la tombe de Ménidi. Chacune des tablettes est divisée en deux registres, et chaque registre est rempli par une file de béliers qui marchent sur deux rangs (fig. 406 et 407)[2]. Des béliers meublaient le champ d'une rondelle d'ivoire qui

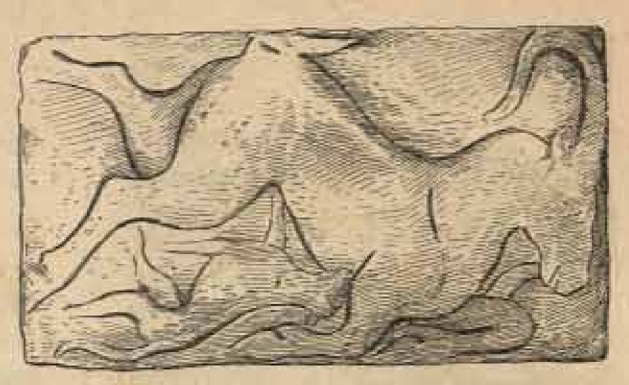


404. — Ornement d'or. Mycènes. Tombe III. *Mycènes*, f. 264.

1. Sur des plaques d'or qui représentent le même sujet (SCHLIEMANN, *Mycènes*, fig. 470 et 471), l'image est d'un dessin plus lourd. Voir un autre cerf, modelé dans l'argile, en manière de vase, chez SCHLIEMANN, *Mycènes*, fig. 376.

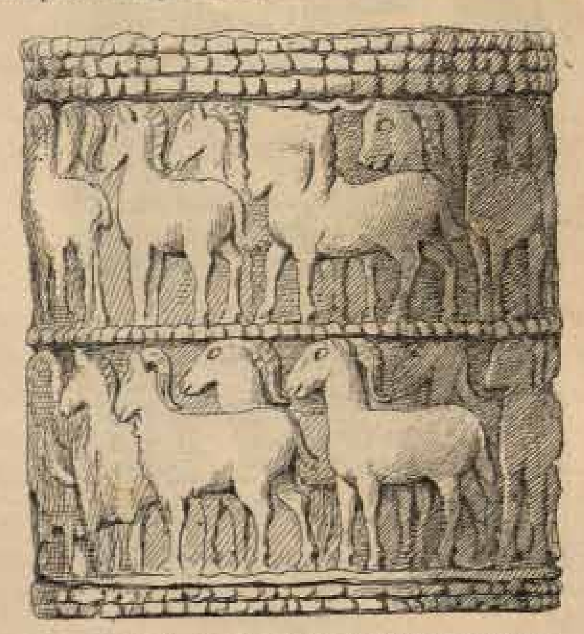
2. Selon Pausanias (II, XVIII, 2), il y avait un bélier couché sur un monument que l'on montrait comme la tombe de Thyeste, entre Argos et Mycènes, et une tête de bélier décore une stèle en forme de colonne, avec inscription en l'honneur de Perséphoné, qui a été trouvée près de Mycènes (*Athen. Mitth.*, t. VIII, p. 141); mais il est probable que le monument consacré à Thyeste ne remontait pas à une haute antiquité, et

a dû servir de couvercle à une autre boîte (fig. 408). Ils sont couchés à terre. Leurs corps s'appliquent contre le contour de la plaque, et les quatre têtes sont réunies au centre. La disposition est moins symétrique et plus variée dans une autre rondelle, celle-ci en bois, qui a dû avoir même destination (fig. 409). Un bouton, qui permettait de saisir ce couvercle, a été jadis fixé dans le trou du milieu.



405. — Plaque d'ivoire. Longueur, 0m,078. Spata. *Bulletin*, II, pl. XVI, 3.

On éprouve d'abord quelque surprise à rencontrer une plaque de bois aussi bien conservée. Le bois, à Mycènes, a été détruit par l'humidité. C'est qu'aussi cet objet ne provient pas de la Grèce; il a été recueilli en Égypte. Avec M. Puchstein, qui l'a publié le premier, nous n'hésiterons pourtant pas à lui attribuer une origine mycénienne[1]. La composition et le style n'y ont rien de l'art égyptien. Le champ se partage en quatre compartiments. Dans l'un, un lion qui se ramasse pour bondir sur la proie. En face de lui, deux antilopes qui paraissent considérer avec effroi leur redoutable ennemi. Plus loin un griffon en course; devant le monstre fuit une antilope. Ce griffon en course, nous le connaissons par une des lames de poignard (fig. 368); s'il est un thème qui revienne souvent sous le

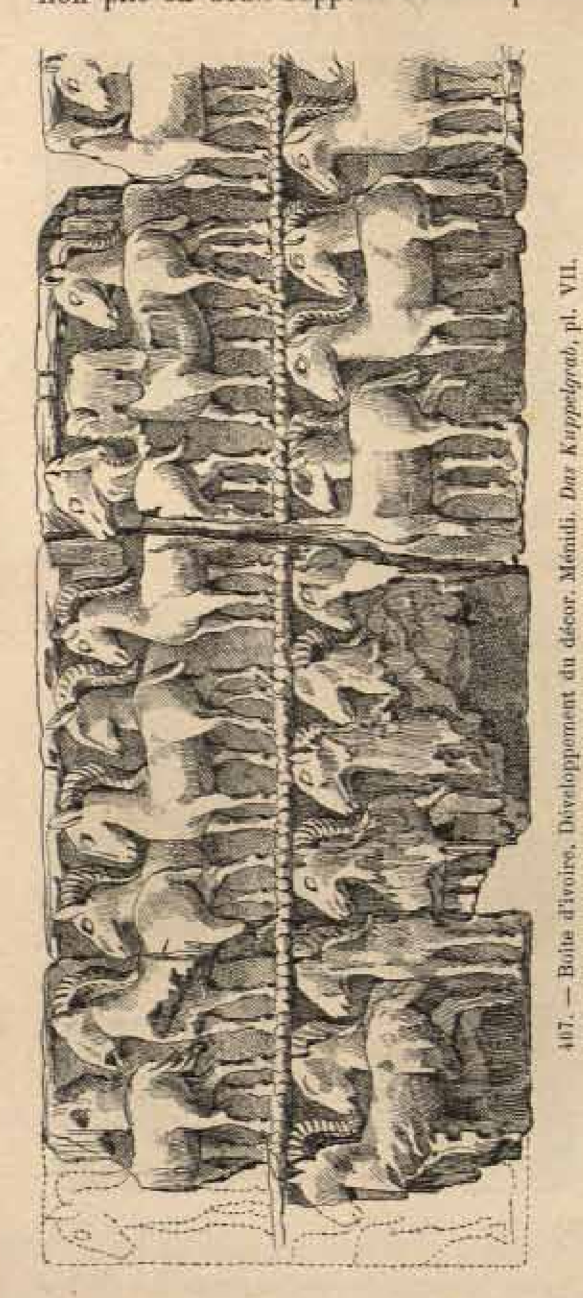


406. — Boîte d'ivoire. Menidi. *Das Kuppelgrab*, pl. VIII.

rien n'est encore venu indiquer que le bélier eût, dès l'époque mycénienne, ce caractère de symbole funéraire.

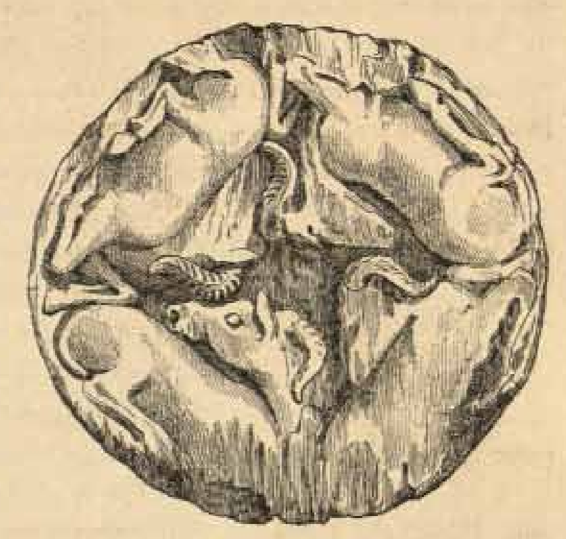
1. *Jahrbuch des k. d. arch. Instituts*, 1891. *Arch. Anzeiger*, p. 41.

ciseau du sculpteur mycénien, c'est bien celui de la chasse que les carnassiers donnent aux cervidés de toute espèce. Le mouvement du lion plié en deux rappelle beaucoup celui du taureau qui est pris au filet, sur l'un des gobelets de Vaphio (fig. 369). Enfin, là où se marque le mieux la ressemblance, c'est dans la manière dont est traité le paysage où s'encadrent les figures. Celles-ci sont séparées les unes des autres par des bandes rayonnantes qui représentent le terrain, un terrain inégal et rocheux; or, dans ces bandes, on retrouve les lignes sinueuses et les traits disposés en écailles qui jouent ce même rôle sur les poignards de Mycènes et dans les vases de Vaphio. Ainsi que dans ce dernier monument, les arbres qui meublent le champ ont été rapetissés, pour pouvoir y tenir tout entiers. Enfin, le dessin n'est ni celui de l'Égypte, ni celui de la Chaldée, ni celui de la Phénicie; ce qu'il rappelle, c'est la facture des meilleurs ouvrages de la sculpture mycénienne. Il n'y a donc qu'une seule explication possible : fabriqué quelque part sur les bords de la mer Égée, le petit meuble auquel appartenait le couvercle aura été porté par le commerce sur les bords du Nil; l'Égyptien qui l'avait acquis en faisait assez de cas pour qu'on l'ait déposé avec lui dans son tombeau.



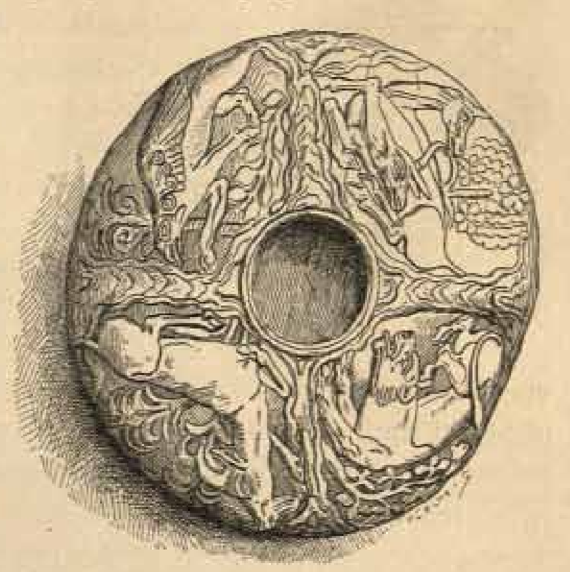
407. — Boîte d'ivoire. Développement du décor. Ménidi. *Das Kuppelgrab*, pl. VII.

Si cet art a laissé de fidèles images des carnassiers et des ruminants, le chien lui a moins porté bonheur. Quelquefois on le devine, quoique à peine esquissé, à la fonction qu'il remplit (fig. 405). C'est encore sur un bandeau d'ivoire, sans doute un manche de couteau, qu'il est représenté de la manière la moins imparfaite (fig. 410). Ce qui surprend davantage, c'est de trouver affrontés, sur un ornement d'or, deux animaux qui, d'après la forme de leur queue et surtout celle de leur tête, ne peuvent guère être que des chats (fig. 411). Le chat ne paraît avoir été domestiqué, dans l'Europe méridionale, que bien longtemps après cette époque; mais on le connaissait, pour le rencontrer dans la brousse à l'état sauvage.



408. — Rondelle d'ivoire. Ménidi. *Das Kuppelgrab*, pl. VII.

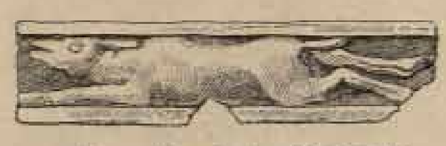
L'intention de l'artiste mycénien paraît avoir été moins attirée par l'oiseau. Nous avons vu la colombe voltiger autour de cette figurine et de ces petits modèles de temple où l'on croit reconnaître Aphrodite et ses chapelles (fig. 111, 292, 293). Deux femmes tiennent aussi la colombe en main, dans un des groupes qui ornent des manches de miroir (fig. 387). Un ornement d'or représente, d'une manière très conventionnelle, deux aigles affrontés[1]. Sur un des poignards à incrustations, des ca-



409. — Rondelle de bois. Grandeur réelle. Musée de Berlin.

1. Schliemann, *Mycènes*, fig. 274.

nards fuient devant des panthères (pl. XVII), et deux cygnes se font face sur une bractée d'or[1]. Les ouvriers qui repoussaient le métal et qui ciselaient l'ivoire n'ont donc pas souvent mis en scène ces oiseaux de marais, au long col et aux larges ailes, que, dès lors, le peintre céramiste commence à dessiner sur ses vases et qui foisonneront sous le pinceau de ses successeurs. Nous n'avons pas un seul exemple d'un corps ou même d'une tête d'oiseau que le sculpteur ait modelée dans



410. — Chien. Ivoire. Ménidi. *Das Kuppelgrab*, pl. VI, 7.

l'or, la pierre ou l'argile. S'il a fait à l'oiseau, dans son œuvre, une place si restreinte, ce n'est point par parti pris : c'est qu'il travaillait surtout pour les chefs du clan. La grande richesse de ceux-ci, c'était leurs troupeaux; ce qui faisait leur orgueil, c'était les prouesses par lesquelles ils se signalaient à la guerre et à la chasse. L'artiste était sûr de leur complaire, s'il ramenait sans cesse sous leurs yeux l'image des chevaux de race qui traînaient leur char, des bœufs qui labouraient leurs champs ou que l'on engraissait pour leur table, des taureaux indomptés



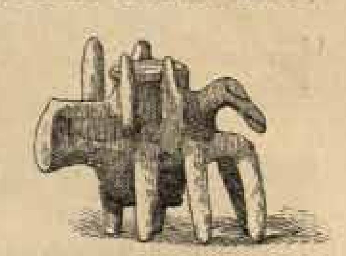
411. — Ornement d'or. Mycènes, tombe III. *Mycènes*, f. 266.

et des grands fauves, cerfs timides ou lions rugissants, qu'ils poursuivaient dans l'épaisseur du maquis. D'autre part, cet artiste, dans certaines de ses œuvres, a fait un fréquent et singulier usage de types empruntés à des groupes d'animaux qui occupent un rang inférieur dans l'échelle des êtres. Parmi les invertébrés, les insectes et surtout les mollusques ont piqué sa curiosité; il en a reproduit assez souvent les images pour que quelques-unes de celles-ci, simplifiées ou développées par la routine des ateliers, aient fini par devenir de purs motifs d'ornement, où l'on a quelquefois peine à reconnaître l'original dont ils sont nés; mais, en raison de leur petitesse même et de la ténuité du détail qu'ils comportent, ces types ne se prêtaient pas à entrer dans le répertoire de la sculpture proprement dite, de celle qui s'essayait à la ronde bosse et qui couvrait de bas-reliefs la façade des édifices ou les champs des meubles. C'est donc la bijouterie, c'est surtout la céramique qui ont fait un large emploi de ces types, qu'elles ont mêlés aux dessins que leur fournissaient diverses

1. Schliemann, *Mycènes*, f. 279.

combinaisons de lignes; c'est là que nous les retrouverons et que nous les étudierons, lorsque nous passerons en revue les produits de ces industries secondaires.

Partout, chez tous les peuples, dès que la main a acquis quelque dextérité, l'homme ne se contente pas de copier les formes variées que lui offre la nature; une plus haute ambition lui : vient il veut créer, lui aussi; mais inventer des types organiques qui soient vraiment neufs, vraiment inédits, c'est une entreprise qui dépasse sa puissance. Tout ce qu'il peut obtenir de son imagination, c'est qu'elle s'applique à marier des formes qui sont séparées dans la nature et qu'elle donne ainsi naissance à des types composites qui présenteront un aspect plus ou moins heureux, suivant que le génie du peuple sera plus ou moins bien doué pour la plastique. A Troie, déjà, nous voyons le potier faire, en ce genre, un premier essai; mais son effort n'aboutit qu'à modeler un animal à six pattes (fig. 412). On n'en est plus là dans la Grèce achéenne; l'art dispose plus librement de la matière pour prêter un corps aux conceptions de la pensée. Dans les restes de la peinture et sur les intailles, nous rencontrerons des êtres irréels qui paraissent appartenir en propre à l'art indigène; mais les deux seuls types factices dont la sculpture paraisse avoir tiré parti nous sont déjà connus : c'est le griffon et le sphinx. Avant le temps où l'on s'accorde à placer le développement de la civilisation mycénienne, ces types étaient populaires en Égypte et dans toute l'Asie Antérieure; ils sont trop originaux, trop nettement caractérisés pour que l'on puisse croire à une rencontre; ils n'ont pas été inventés à nouveau sur le littoral de la mer Égée. La conclusion s'impose : l'artiste de l'Occident en a emprunté la donnée à des modèles qui avaient été portés jusqu'à lui par le commerce; mais, ces modèles, il ne les a pas copiés servilement : il a donné à son griffon et à son sphinx certains traits qui les distinguent de leurs prototypes égyptiens ou asiatiques.



412. — Animal à six pattes. Argile. Au tiers de la Grandeur. *Ilios*, f. 247.



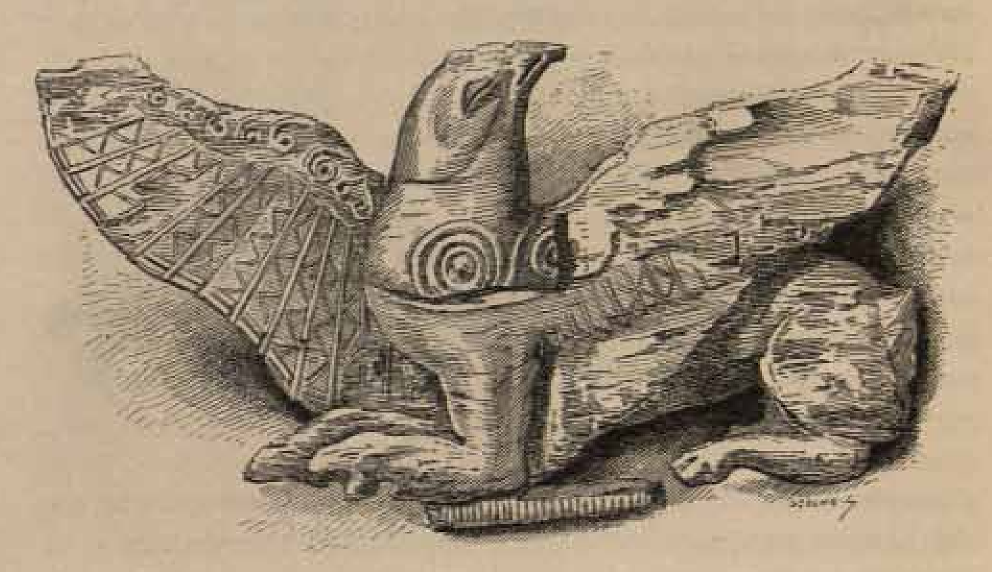
413. — Griffon. Or. Troisième tombeau. Grandeur réelle. *Mycènes*, f. 272.

C'est de l'Égypte que vient en droite ligne le griffon de Mycènes,

un composé de l'aigle et du lion. Dans les monuments de la vallée de l'Euphrate, le griffon a toujours sur la nuque une arête formée de plumes raides, dressées en l'air[1]. Nulle part à Mycènes on ne retrouvera cette arête. Parfois il n'y a pas de plumes indiquées sur le cou; ailleurs, cette parure de plumes est remplacée par des appendices en forme de boucles qui se rabattent en arrière, particularité que présentent d'ordinaire les griffons égyptiens[2]. A Mycènes, comme en Égypte, le griffon est un symbole de force et d'agilité. Ici il court de toute sa vitesse (fig. 413); là il a atteint la proie qu'il poursuivait; il dévore un porc ou un taureau (fig. 414). Où l'on voit avec quelle indépendance l'artiste a mis ce thème en œuvre, c'est dans le décor d'une plaque



414. — Griffon. Ivoire. Grandeur réelle. Ἐφημ., 1888. Pl. VIII, 6.



415. — Griffon. Ivoire. Tombe rupestre de Mycènes. Grandeur réelle. Ἐφημ., 1888, pl. VIII, 14.

d'ivoire qui provient d'une des tombes rupestres de Mycènes (fig. 415). Ici le griffon est accroupi, les ailes étendues; il a la tête tournée de

1. *Histoire de l'art*, t. II, fig. 280 et 446.

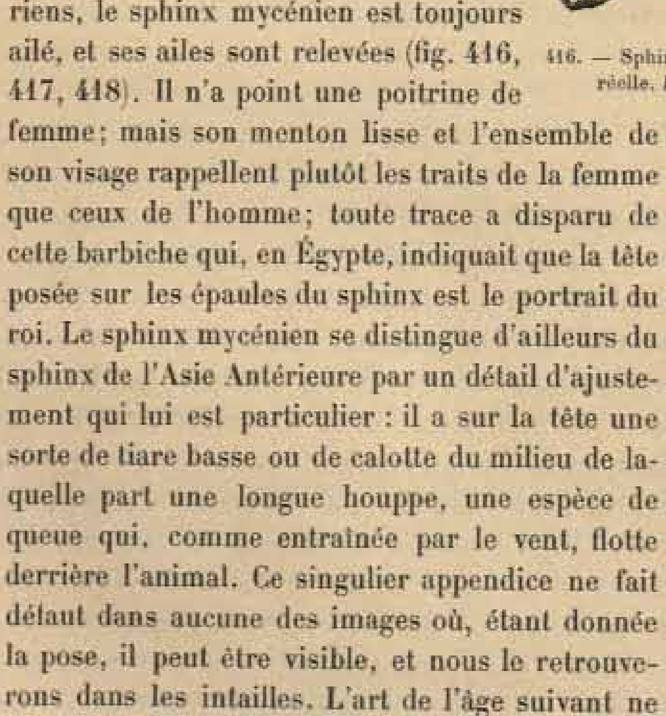
2. Wilkinson, *Customs and Manners*, t. III (1878), p. 312, fig. 578. Voir, sur les variétés de ce type, l'article *Gryps*, par Furtwængler, dans le *Lexikon der Griech. und Röm. Mythologie* de Roscher, p. 1742-1775.

telle manière que l'ouvrier n'a pas eu l'occasion de montrer cette sorte d'aigrette qui ailleurs retombe sur le dos.



416. — Sphinx. Ivoire. Spata. Grandeur réelle. *Bulletin*, 1878, pl. XIX.

Lui aussi, le sphinx est originaire de l'Égypte; mais on dirait qu'il n'est pas arrivé directement des rives du Nil aux côtes de la Grèce, qu'il a passé par la Syrie, où son image se serait modifiée et compliquée. Le sphinx ailé est très rare en Égypte; quand on l'y rencontre, par exception, les ailes, très longues, ombragent la partie postérieure du corps de l'animal et pendent par derrière[1]. Comme les sphinx phéniciens et assyriens, le sphinx mycénien est toujours ailé, et ses ailes sont relevées (fig. 416, 417, 418). Il n'a point une poitrine de femme; mais son menton lisse et l'ensemble de son visage rappellent plutôt les traits de la femme que ceux de l'homme; toute trace a disparu de cette barbiche qui, en Égypte, indiquait que la tête posée sur les épaules du sphinx est le portrait du roi. Le sphinx mycénien se distingue d'ailleurs du sphinx de l'Asie Antérieure par un détail d'ajustement qui lui est particulier : il a sur la tête une sorte de tiare basse ou de calotte du milieu de laquelle part une longue houppe, une espèce de queue qui, comme entraînée par le vent, flotte derrière l'animal. Ce singulier appendice ne fait défaut dans aucune des images où, étant donnée la pose, il peut être visible, et nous le retrouverons dans les intailles. L'art de l'âge suivant ne conservera pas au sphinx ce singulier ornement; aussi n'est-ce pas sans quelque surprise qu'on trouve une disposition tout à fait analogue dans ce qui reste de la figure d'un personnage ailé, sur un fragment de vase peint qui, étant donnés la faible profondeur à laquelle il a été découvert à Troie et le carac-





417. — Sphinx. Ivoire. Grandeur réelle. Acropole d'Athènes. Ἐφημ., 1887, pl. XIII. B.

1. *Histoire de l'art*, t. III, p. 129 et fig. 74.

tère du dessin, ne peut guère être antérieur au septième siècle [1].



418. — Sphinx. Pâte de verre. Spata. *Bulletin*, 1878, pl. XIX, 2.

On rencontre encore à Mycènes, dans la série des bractées d'or estampées, le type de l'*hippocampe* ou cheval marin, de ce cheval dont le corps se termine par une queue de poisson (fig. 419); mais ce type qui, lui aussi, passera dans le répertoire des décorateurs de l'âge classique ne semble pas avoir été reproduit aussi souvent et en aussi belle place que les types du griffon et du sphinx. C'est peut-être à leur origine étrangère que ceux-ci doivent le succès rapide et durable qu'ils ont obtenu : elle les faisait paraître, comme nous dirions, plus distingués. Ils ont ainsi survécu à d'autres types factices, composés dans le même esprit, que nous apprendrons surtout à connaître par la glyptique.



419. — Hippocampe. Or. Grandeur réelle. Troisième tombeau. *Mycènes*, f. 280.

§ 8. — LA GLYPTIQUE

Ce n'est pas à la rudesse de l'exécution et à l'imperfection du dessin que nous reconnaîtrons les intailles qui doivent être attribuées à la période primitive. Sans doute, dans quelques-unes de celles-ci, le travail de la gravure est assez gauche pour que l'on y devine une main qui fait l'apprentissage d'outils et de procédés dont elle est loin de connaître encore toutes les ressources; mais il y a des intailles qui trahissent la même inexpérience et qui pourtant sont très postérieures. On a pu, au premier moment, les confondre avec celles que nous nous proposons d'étudier ici; ce qui a permis de faire la distinction, lorsqu'on y a regardé de plus près, c'est le caractère du mobilier qui garnissait les tombes où ces pierres ont été recueillies, et c'est aussi celui de quelques-unes des images qui y sont gravées. Pour éviter ces méprises, nous devrons donc, avant tout, chercher à définir le style des ouvrages de la glyptique la plus ancienne par l'étude des pierres dont l'origine est connue, qui ont été trouvées dans des tombes ou parmi les décombres d'édifices appartenant à l'époque mycénienne. Ces pierres nous fourniront le critérium dont nous avons besoin; c'est par elles que nous saurons de quels matériaux et de quels instruments se servait le graveur, quels thèmes il affectionnait et comment il représentait

1. SCHLIEMANN, *Ilios*, fig. 1567.

la forme vivante. Alors, mais alors seulement, lorsque auront été réunis tous les éléments de cette définition nécessaire, nous pourrons rapprocher de ces intailles, prises comme types, maintes autres pierres qui sont entrées dans les collections sans qu'on en connaisse la provenance. Au moyen de ces comparaisons, la série que l'on travaille à établir s'enrichira d'un assez grand nombre de monuments que nous pourrons y rattacher avec une pleine assurance.

C'est en parcourant les îles de l'Archipel que Ross avait recueilli les premiers échantillons d'une glyptique antérieure à celle de l'âge classique[1]. D'autres explorateurs avaient été, plus tard, chercher dans les mêmes parages ces intailles étranges sur lesquelles l'attention avait été appelée par les remarques de ce précurseur qui a ouvert tant de voies à la science[2]. Il en est résulté que les archéologues ont commencé par donner à ces pierres le nom de *pierres des îles* (*Inselsteine*). Cette appellation n'a plus aujourd'hui aucune raison d'être. Ces intailles ont été trouvées, en grande quantité, dans la Grèce continentale, et particulièrement en Laconie et en Argolide; c'est de là que proviennent les plus belles de toutes, celles qui nous serviront à déterminer les caractères de l'art dont elles relèvent, art qui n'est autre que celui dont les chefs-d'œuvre sont les édifices de Tirynthe et de Mycènes ainsi que les sculptures et les objets de luxe découverts parmi leurs ruines. La seule dénomination qui convienne pour désigner cette catégorie de monuments, c'est donc celle d'*intailles mycéniennes;* nous n'en emploierons pas d'autre dans toute la suite de cette étude.

Autour de la mer Égée comme dans l'Asie Antérieure et en Égypte, c'est toujours le même besoin qui a donné l'idée de graver une image en creux dans une matière dure : tout homme qui occupait un certain rang, qui avait des ordres à donner ou des conventions à conclure voulait pouvoir apposer sur une matière molle, que durcirait ensuite la sécheresse de l'air ou le feu, une marque qui fût l'emblème de sa personne et la représentation de sa volonté. Alors même que l'usage de l'écriture se sera partout répandu, bien des siècles s'écouleront encore

1. Ross, *Reise auf den griechischen Inseln*, t. III, p. XII, 21.

2. Fr. Lenormant, *Intailles archaïques de l'Archipel grec* (*Revue arch.*, n. s., 1874, t. XXVIII, p. 1-3, pl. XII). Newton, *Essays on art and archæology*, p. 279-281 (1878). Milchhœfer, *Die Anfænge der Kunst in Griechenland* (1883), ch. II : *Die Inselsteine*, p. 39-90. Rossbach, *Zur æltesten Griechischen Kunst* et *Griechische Gemmen æltester Technik* (*Arch. Zeitung*, 1883, p. 169-178 et p. 311-348, pl. XVI); *Intagli arcaici della Grecia e dell' Etruria* (*Annali*, 1885, p. 188-222, *tav. d'ag.* G H). Furtwængler et Loeschke, *Mykenische Vasen*, p. 75-79, et pl. E.

avant que l'on s'habitue à signer de son nom les documents publics ou privés, au lieu d'y mettre son sceau. Cette habitude ne date que du commencement de ce que nous appelons l'ère moderne. A plus forte raison l'emploi du sceau était-il de rigueur dans les sociétés qui ne savaient pas écrire. Alors donc qu'en Argolide et dans les contrées limitrophes les chefs des tribus et des familles commencèrent à se préoccuper d'avoir chacun à soi un cachet dont l'empreinte connue fît foi pour ses sujets et ses voisins, ce fut au métal, semble-t-il, que l'on demanda tout d'abord de rendre ce service[1]. Dans les tombes de l'acropole à Mycènes, il n'a été ramassé qu'un très petit nombre de pierres gravées; mais, en revanche, Schliemann en a extrait plusieurs bagues d'or et d'argent, dont le large chaton est décoré d'intailles. C'est que, de tous les artisans qui travaillaient pour les princes opulents de ces tribus, l'orfèvre était alors de beaucoup celui dont la main était le plus exercée et le plus habile. D'autre part, la matière dont étaient faits ces anneaux à chaton incisé avait une trop haute valeur pour que les gens de moyenne ou de basse condition pussent en supporter la dépense. Au contraire, les pierres qui se prêtaient à l'exécution de l'intaille étaient communes dans certaines parties de la Grèce ou fournies aisément par le commerce; c'était la stéatite, l'hématite, la sardoine, l'agate, l'onyx, la cornaline, la calcédoine, l'améthyste, le jaspe et le cristal de roche. Celles mêmes que nous rangeons parmi les pierres demi-fines étaient loin d'atteindre le prix de l'or. Les plus pauvres voulaient avoir leur cachet. Pour satisfaire ces clients, qui se multipliaient d'année en année, on s'accoutuma de plus en plus à traiter la pierre par les procédés de l'intaille; les ouvriers qui s'appliquaient à y graver des figures devinrent de plus en plus nombreux et de plus en plus adroits. La mode dut s'en mêler; on rechercha, en ce genre, les plus belles matières; les riches se complurent à la couleur tendre et aux nuances variées de certaines pierres, à la demi-transparence de telles autres et à la limpidité du cristal. Dans celles des tombes à coupoles qui ont, par exception, gardé leur mobilier, comme dans les tombes rupestres qui appartiennent, elles aussi, aux derniers temps de la période mycénienne, les intailles de métal sont devenues très rares, tandis que les pierres gravées abondent. A Vaphio, il en a été trouvé

1. Ἐφημ. ἀρχ., 1889, p. 146, 147. Tsoundas croit que la plupart des pierres ont servi de bijoux plutôt que de cachets; il est frappé de voir que l'on ne trouve pas de traces d'une monture quelconque sur celles qui ne sont pas enchâssées dans une bague (Ἐφημ., 1888, p. 175).

une quarantaine contre trois anneaux à chaton orné d'intailles. A Ménidi et dans les caveaux de la ville basse, à Mycènes, la proportion est à peu près la même. Ce qui achève de montrer combien était alors répandu le goût des pierres gravées, c'est qu'elles ne servaient pas seulement de cachet, enchâssées dans une bague ou suspendues au cou par une cordelette. On les employait aussi comme objets de parure : il y en avait de mêlées aux rondelles, aux boules et aux olives d'améthyste qui composaient le collier à double rang et les bracelets du mort enseveli dans la fosse creusée sous le dôme de Vaphio[1].

Qu'elles aient servi de cachet ou de bijoux, toutes ces pierres, sauf quelques-unes peut-être auxquelles l'ouvrier n'a pas mis la dernière main, sont percées d'un trou, dans lequel passait jadis soit une tige qui les fixait au chaton de l'anneau, soit un pivot sur lequel elles tournaient, soit un fil qui les reliait aux autres éléments d'un joyau. Celles qui, à Vaphio, avaient reçu cette dernière destination étaient traversées par de petits tubes d'or qui se terminaient, à leurs deux bouts, par une tête arrondie[2]. Dans les monuments de cette glyptique, on ne rencontre guère que deux formes caractérisées, qui comportent d'ailleurs une grande variété. La plus commune est, avec un très fort grossissement, à peu près celle de la lentille; mais celle-ci n'est pas toujours ronde, et le contour se rapproche souvent d'un ovale plus ou moins allongé. D'autres pièces sont plus étroites et plus longues; ce qu'elles rappellent, c'est l'aspect des balles de fronde; c'est celui du gland (fig. 428, 18-21). On cite aussi quelques rares exemples de prismes triangulaires et de cylindres imparfaits. Ce qui a pu conduire à l'adoption de ces formes, c'est l'emploi que, dans des temps très anciens, on avait fait de certains galets, que l'on choisissait, pour leur couleur et leur poli, parmi ceux que roulent la mer ou les torrents. Ces galets, il y en a qui ressemblent à des lentilles énormes; d'autres font plutôt songer à l'olive. Les uns comme les autres, on les perforait, pour les mélanger, dans de rustiques colliers, aux plus jolis des coquillages de la grève. Ensuite étaient venues les fusaïoles de terre cuite, sorte de galets artificiels; entre autres offices qu'elles ont remplis, les fusaïoles ont certainement joué ce rôle d'ornements de la personne chez les tribus qui les ont façonnées par milliers. De très bonne heure aussi, on avait dû s'aviser d'un moyen très simple pour ajouter à l'effet décoratif de ces pierres et de ces noyaux d'argile : on y avait tracé à la pointe des

1. Ἐφημ. ἀρχ., 1889, p. 164.
2. Ἐφημ., 1888, pl. X, 23, 38; 1889, pl. X, 5, 6.

dessins plus ou moins grossiers. Lorsque, dans une société plus avancée, l'usage du cachet devint général, on ne se contenta plus d'égratigner ainsi la pierre : on en utilisa l'épaisseur pour y trouver le contour et le modelé de l'image; mais on était accoutumé à la forme glandulaire et à la lenticulaire. On s'y tint d'autant plus volontiers que cette dernière se prête sans effort à garnir le chaton d'une bague.

Nous commencerons par ne citer et ne décrire que les pièces dont, en raison du lieu où elles ont été trouvées et des circonstances de la découverte, personne ne saurait songer à révoquer en doute la très haute antiquité. A ce titre, la première place appartient aux intailles ciselées dans le métal plein. Les échantillons les plus intéressants ont été fournis par les fouilles de Schliemann, à Mycènes.

Si, avec les idoles de marbre et de terre cuite, on remonte jusqu'aux débuts de la sculpture en ronde bosse et en relief, il n'en est pas de même pour l'art de l'intaille. Cet art, on peut en chercher l'idée première dans les ornements incisés des cylindres et des fusaïoles de Troie (fig. 55, 56); mais, de ces dessins informes, hâtivement tracés à la pointe dans l'argile humide, à l'image gravée en creux dans une matière dure, il y a loin. Ni Troie ni Théra n'ont donné d'intailles; il n'en a pas été trouvé dans les nécropoles préhistoriques d'Oliaros, d'Amorgos et de Mélos qu'ont explorées MM. Bent et Duemmler. Peut-être l'habitude d'user du cachet est-elle née dans les royaumes achéens du Péloponése, pour se répandre ensuite chez tous les riverains de la mer Égée. Dès le temps où furent ensevelis les morts qui dormaient dans l'acropole de Mycènes, cet art était déjà très avancé. Entre ce moment et celui où se bâtirent les tombes à coupole, l'exécution devint plus correcte encore et plus large; mais, dans plusieurs des intailles gravées à même le métal du chaton des anneaux qui sont sortis des fosses du plus ancien cimetière, le style est déjà formé.

Le quatrième tombeau a donné deux de ces anneaux. Ils semblent avoir été portés par des femmes; ils ont peine à entrer jusqu'au milieu du petit doigt d'une main d'homme de dimension moyenne. Ce n'en est pas moins des prouesses viriles qu'y représente l'image. Sur l'un d'eux, une chasse au cerf (fig. 420)[1]. Deux hommes sont montés sur un char, dont la forme est celle que nous connaissons par les stèles

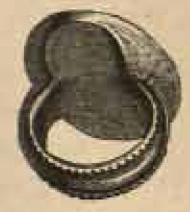
1. Toutes ces intailles ont été reproduites, à une ou deux exceptions près, d'après des dessins exécutés sur les empreintes que nous devions, pour le musée d'Athènes, à M. Koumanoudis, pour celui de Londres à M. Murray, pour celui de Berlin à M. Furtwængler, et pour le cabinet de Paris à M. Babelon. Les dessins sont tous exécutés dans les dimensions mêmes des originaux.

(fig. 359, 360). Le premier, qui se penche en avant, c'est le chasseur. De la main gauche, il tient l'arc, et, de la droite, la flèche qui, posée sur la corde, va partir. Par derrière, le conducteur du char. Sa droite fait le geste de serrer les rênes, qui ne sont pas indiquées. Au-dessus de l'attelage, le cerf en course; l'esprit du spectateur le remettait à sa vraie place.

L'autre intaille représente un combat (fig. 421). Il y a quatre personnages, qui sont disposés avec art. Les deux du milieu dominent les autres. Un guerrier marche vers la droite; il a saisi par le cou un ennemi qui est tombé devant lui, un genou en terre, et il s'apprête à le percer de son épée; mais celui-ci, le glaive levé, résiste encore, et, d'ailleurs, un de ses compagnons d'armes se précipite à son secours. Ce soldat, coiffé d'un casque sur lequel flotte un panache, a tout le corps couvert par un énorme bouclier semi-cylindrique; il dirige vers la tête du vainqueur la pointe d'une longue lance. A gauche du groupe, un personnage assis, un blessé ou un combattant qui se repose. Sa main droite s'appuie sur le sol; il a une jambe repliée et relevée, l'autre allongée devant lui, pose que reproduira plus d'une fois la statuaire grecque. Ici, comme dans l'autre intaille, le seul vêtement dont quelques traces se distinguent sur les originaux, c'est le caleçon serré aux reins[1].




420. — Bague d'or et son chaton. Schliemann, *Mycènes*, p. 303-304.

421. — Bague d'or et son chaton. *Mycènes*, p. 305.

Le troisième tombeau a livré trois prismes d'or, à quatre pans, que

1. Voir les rapprochements que l'on a cherché à établir entre cette scène de combat et d'autres scènes analogues, figurées sur les intailles, d'une part, et, de l'autre, différents épisodes des luttes racontées par Homère (H. Kluge, *Vorhomerische Abbildungen Homerischer Kampfscenen*, dans les *Neue Jahrbücher für Philologie und Pædagogik*, 1892, 1re partie, p. 369-385, et Otto Rossbach, *Zum ältesten Kriegswesen*, dans le *Philologus*, 1892, p. 1-13). La conclusion à tirer de ces coïncidences, dont quelques-unes au moins sont vraiment frappantes, c'est que, par leur fond, les chants qui forment la matière de l'épopée remontent à la période antérieure, conclusion à laquelle nous sommes arrivé déjà par d'autres voies; c'est aussi que le poète a eu vraisemblablement sous les yeux des monuments semblables à ceux qui ont été découverts à Mycènes.

l'on a pris pour des coulants qui auraient fait partie d'un collier[1]. Nous y reconnaissons des chatons mobiles, analogues à ceux dont sont pourvues la plupart des bagues égyptiennes[2]. On s'explique mieux ainsi la peine que l'on a prise d'y graver des figures très soignées; c'était là des cachets, montés sur pivot. Il n'y a ici d'image que sur l'une des faces de chaque prisme.



422. — Prisme d'or. *Mycènes*, p. 254.

Sur un de ces sceaux, un homme, sans autre vêtement que le caleçon, lutte contre un lion qui, de ses griffes, lui déchire les cuisses. De la main gauche, il a saisi la bête par la crinière, et, de la droite, il lève l'épée pour lui percer la gorge. Rien de plus vivant et de plus naturel que la pose du chasseur (fig. 422). Même mérite dans l'intaille qui représente deux guerriers aux prises (fig. 423). L'un d'eux, qui marche avec élan vers la droite, a réussi à faire passer son épée au-dessus du bouclier sous lequel son adversaire cherche à se couvrir; il l'atteint au cou. Le blessé, qui porte le casque que nous avons déjà vu, se renverse et va tomber en arrière. Enfin, sur une troisième pièce, on voit un lion qui court, tout en retournant la tête (fig. 424). Ses membres antérieurs sont fléchis comme s'il allait s'abattre; mais ce ne doit pas être là l'impression que l'artiste a voulu donner : ce qu'il a cherché à marquer par cette flexion du genou, c'est la rapidité du mouvement. Ce mode conventionnel de représentation, le sens nous en est donné par mainte figure de l'art grec archaïque.



423. — Prisme d'or. *Mycènes*, p. 254.

Celle de toutes ces images qui a piqué le plus la curiosité des archéologues ne sort point d'une des tombes; elle a été trouvée, parmi les décombres d'une maison, en dehors et au sud du cercle de dalles, avec d'autres objets de prix qui devaient être enfermés dans une même boîte (fig. 90, en D)[3]. Le graveur a rempli de figures et d'accessoires très variés tout le champ du chaton (fig. 425). A droite, un arbre, un pin ou un olivier. Assise à son ombre, une femme qui a la main gauche posée sur ses genoux, tandis que sa main droite élève trois têtes de pavot. Tous les autres personnages sont aussi des femmes et se tiennent



424. — Prisme d'or. *Mycènes*, p. 254.

1. SCHLIEMANN, *Mycènes*, p. 253.
2. *Histoire de l'art*, t. I, p. 738-740, fig. 496-500.
3. *Histoire de l'art*, t. VI, p. 340-341.

debout. Derrière le tronc, une toute petite figure, qui semble cueillir un fruit. Devant la femme assise, trois figures, deux grandes et une petite; cette dernière est debout sur un monceau de pierres; de chaque main, elle tient un rameau. Des deux grandes femmes, l'une fait le geste de l'offrande, et l'autre présente des fleurs. Toutes ont le nez long et marqué, ainsi que de très grands yeux. Leur costume est très particulier. La tête paraît ceinte d'une écharpe qui décrit plusieurs tours, d'un espèce de turban sur lequel fait saillie, au-dessus du front, un ornement qui ressemble à une fleur trifide[1]. Les deux bouts de l'écharpe pendent sur la nuque. Sur la gorge, un collier simple ou à deux rangs. Étant donnée la petitesse de l'image, il est difficile de savoir si le buste est nu ou non; sur d'autres pierres, on croit distinguer l'étoffe qui le couvre (fig. 426, 14); mais ici cette étoffe est assez fine et assez collante pour laisser transparaître la rondeur et même le bouton des seins. Au contraire, à partir de la ceinture, tout le bas du corps est caché sous une étoffe épaisse, à riches dessins, sur lesquels sont appliqués ces volants que nous avons déjà rencontrés tant de fois. En haut du champ, cernés par une ligne courbe qui indique peut-être la mer, le soleil et la lune; au-dessous, une double hache, semblable à celle d'une bractée d'or mycénienne (fig. 399). Plus à gauche, entre les têtes des femmes, une toute petite figure, qui doit être une idole. De sa main gauche, elle tient une lance, et elle a tout le corps caché sous un long bouclier orbiculaire, qui nous est connu par d'autres monuments (fig. 359, 421, pl. XVIII, 3); les pieds seuls dépassent. De ce côté, tout le long du bord, pour remplir l'espace libre, le graveur a semé des têtes d'animaux, vues de face. Cela rappelle les bucranes du décor classique.



425. — Chaton d'une bague d'or. *Mycènes*, p. 437-442.

Il a été donné de ce tableau à peu près autant d'explications qu'il a eu de commentateurs. Le seul point sur lequel on soit à peu près d'accord, c'est qu'il représente une scène d'adoration et que la figure assise est une déesse à laquelle les autres acteurs rendent hommage; mais quelle est cette déesse? Les avis ou plutôt les conjectures diffèrent. Dans la déesse, celui-ci reconnaît Rhéa, qui personnifie la terre, Rhéa à qui les nymphes apportent des fleurs et des fruits; la double

1. C'est ce que l'on appelait la πλεκτὴ ἀναδέσμη (Helbig, *Das homerische Epos*, p. 220-222, 447).

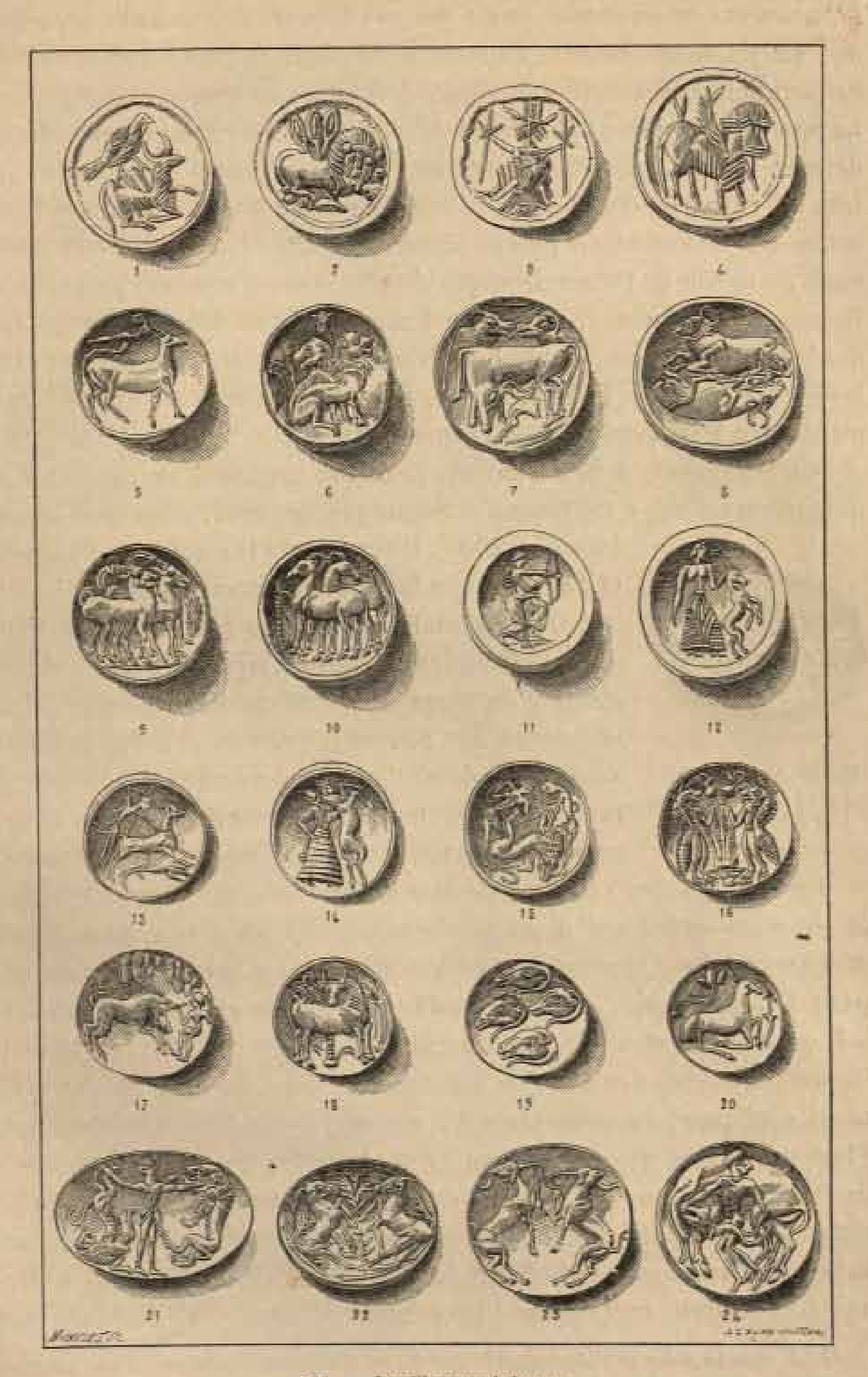
hache serait une allusion à Zeus, fils de Rhéa; l'homme armé qui plane en l'air serait un des serviteurs de Rhéa, un Corybante ou un Curète; près du bord, on aurait des masques de lion; le lion était consacré à Rhéa[1]. Pour celui-là, le personnage principal est une Aphrodite, qu'entourent ses prêtresses; il rappelle que l'Aphrodite de Canachos, à Sicyone, tenait aussi en main des pavots[2]. Le monceau de pierres sur lequel paraît perchée la petite figure qui tient des fleurs serait un autel rustique. Dans la pensée de l'artiste, cette figure n'était pas sur l'autel; il la voyait derrière lui, au second plan[3]. L'attention d'un troisième est surtout attirée par la petite idole armée; elle représentait Zeus qui, couvert de l'égide, brandit la foudre. La divinité assise serait la Terre, entourée de ses nymphes et des arbres qu'elle produit, et dans les masques d'animaux on aurait le symbole des fleuves[4].

Nous sommes trop peu informés des croyances qui régnaient alors sur les âmes pour que nous osions nous prononcer entre ces diverses hypothèses et donner un nom à la divinité qui joue ici le premier rôle; mais il est une induction que l'on se sent autorisé à tirer du nombre des personnages et de la variété des symboles groupés dans le champ de l'intaille : dès lors, à Mycènes, la mythologie était plus avancée et plus développée, la création des types divins avait été poussée plus loin que l'on ne serait tenté de le croire si l'on n'en jugeait que par les informes idoles d'argile recueillies dans ces mêmes tombes.

On retrouve d'ailleurs, dans d'autres images gravées sur métal, les symboles et les personnages de la bague en question. Voici le chaton d'un anneau qui faisait partie du même trésor (fig. 427); il y a là sept têtes d'animaux, dont trois où l'on reconnaît, à leur forme et à leurs longues cornes, des têtes de vache. Sur le chaton d'un anneau d'or qui a été trouvé en 1892 par M. Tsoundas, à Mycènes, dans une des tombes rupestres de la ville basse, il y a une scène d'adoration (fig. 428, 23)[5]; mais ici ce n'est plus à une divinité que l'honneur est rendu : c'est un autel vers lequel marchent trois femmes qui portent, elles aussi, la jupe à volants; elles ont une main levée, et de l'autre, baissée vers la terre, elles tiennent des fleurs. Derrière elles, l'indication d'une plante.

L'autel et la divinité assise se rencontrent à la fois sur un anneau

1. Milchhœfer, *Die Anfænge der Kunst*, p. 136-137.
2. Pausanias, II, X, 5.
3. Furtwængler, *Mykenische Vasen*, p. 79.
4. Tsoundas, Μυκῆναι, p. 161.
5. Tsoundas, Μυκῆναι, p. 63-64.



426. — Intailles mycéniennes.

de provenance inconnue, mais qui est l'œuvre des mêmes graveurs (fig. 429). Comme dans les anneaux de Mycènes, le grand axe du chaton est parallèle à la direction du doigt. A droite, une femme assise, devant un autel ou une table à offrandes. Son costume est celui que nous avons déjà tant de fois décrit. La chevelure forme un nœud par derrière; la tête est entourée d'une sorte de bandeau ou de diadème sur lequel fait saillie un ornement en pointe (ἄμπυξ, fig. 425). La main droite levée tient un miroir de forme elliptique; l'autre bras est posé sur les genoux. Devant ce personnage, une autre femme, debout. Même costume. On distingue, sur le cou, le bord supérieur du vêtement. Un des bras est levé, pour le salut; l'autre, baissé, tient une fleur. Par derrière, une plante. On a proposé de voir là une Aphrodite.

On attribuera, sans hésitation, la même origine à un anneau d'or qui, affirme-t-on, a été trouvé à Salonique, en 1867, dans une sépulture (fig. 430)[1]. Il représente le combat de l'homme et du lion, sujet familier aux graveurs de ces intailles. On reconnaît, à plusieurs indices caractéristiques, le faire des artistes de Mycènes : c'est l'étranglement du corps à la hauteur de la ceinture, c'est le caleçon qui couvre les cuisses, c'est la manière dont le terrain est figuré. Malgré une certaine sécheresse de dessin, les mouvements des hommes et des animaux sont rendus ici avec une singulière énergie.

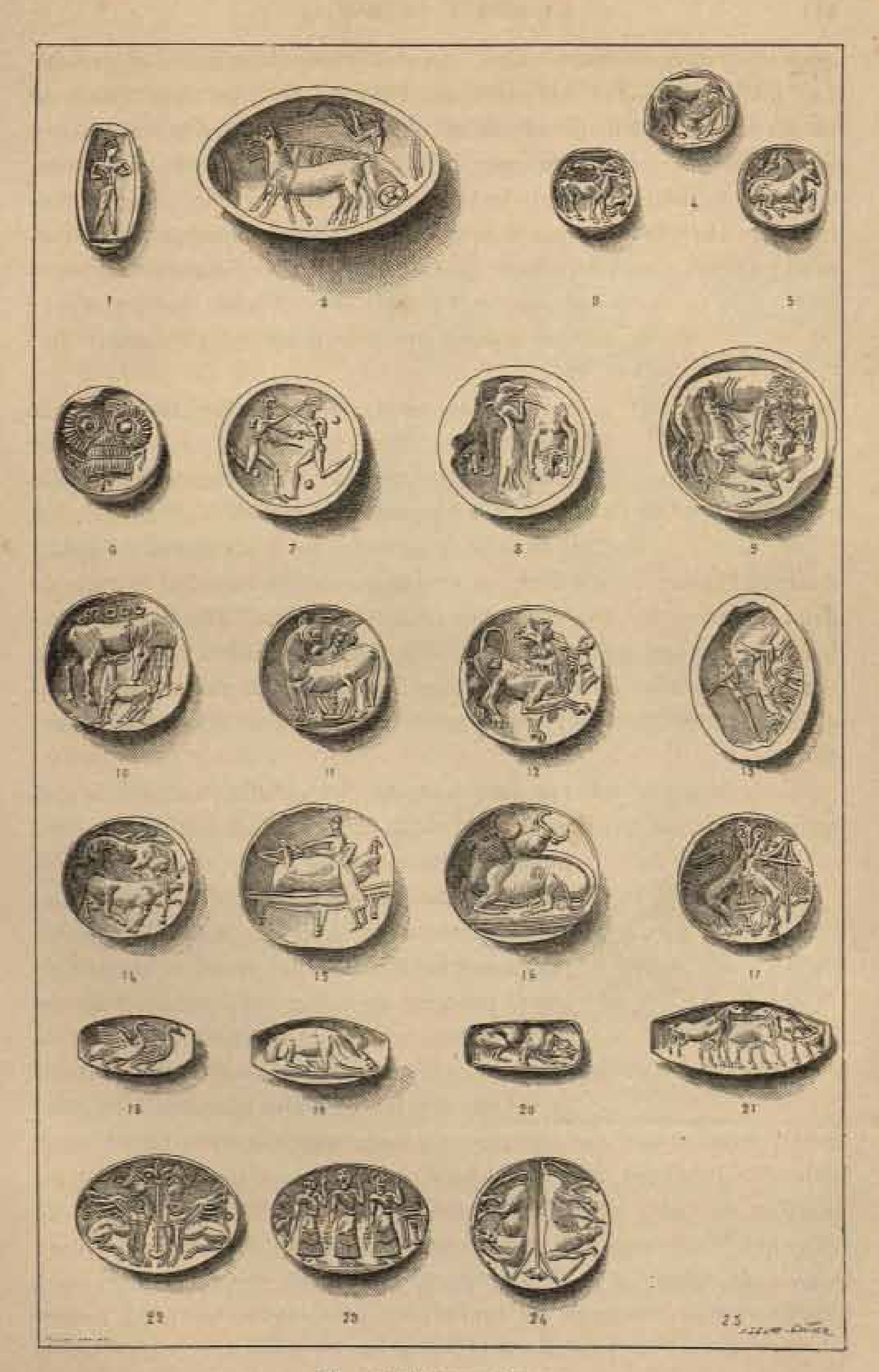


427. — Chaton d'une bague d'or. *Mycènes*, p. 443-444.

Les fouilles de Vaphio et celles de Mycènes ont fourni d'autres intailles sur métal qui n'ont pas la valeur de celles que nous avons décrites, quoique la gravure y reste toujours très soignée. Sur un anneau d'or de Vaphio, un arbre semble sortir d'une grande jarre; devant lui, un homme et une femme paraissent danser (fig. 431, 9). Dans le champ, des symboles difficiles à définir. Le sujet ne se laisse pas aisément expliquer; on serait tenté d'y voir une scène d'un culte orgiaque. Plusieurs bagues avec chaton en or sont sorties des tombes rupestres de Mycènes. Une de ces intailles est presque pareille à celle d'un jaspe rouge de Vaphio (pl. XVI, 19); elle représente aussi un cerf qui relève la tête; il y a un bouquet de fleurs dans le champ[2]. Deux autres, d'un travail très élégant, reproduisent un même motif. Ici, c'est deux chevaux

1. Cet anneau a été publié et décrit par M. de Gobineau (*Catalogue d'une collection d'intailles asiatiques*, dans *Revue archéologique*, 1874, I, p. 238, pl. IV, 44). De sa collection, il a passé dans celle de M. Danicourt, qui a été léguée par son possesseur au musée de Péronne.

2. Ἐφημερίς, 1888, pl. X, 42.



428. — Intailles mycéniennes.

accroupis, qui, liés par le cou à un palmier, rejettent la tête en arrière. Les pieds paraissent fourchus (fig. 431, 10). Là, des deux côtés du même arbre, c'est deux sphinx affrontés (fig. 428, 22). On remarquera leur coiffure : c'est la même que sur les ivoires, une sorte de tiare basse, à rebord saillant, d'où se détache, par derrière, un long panache flottant (fig. 417). La donnée est encore à peu près la même sur une troisième bague, d'une exécution moins soignée. Deux chevaux affrontés se cabrent dans un bois ; l'arbre qui les sépare n'est indiqué que par quelques traits confus (fig. 426, 22).



429. — Chaton d'une bague d'or. *Mykenische Vasen*, p. 78.

Il y a eu aussi, pour ceux qui ne pouvaient faire les frais d'une bague d'or, des bagues de bronze, avec gravure sur le chaton ; mais la rouille a détruit la plupart de ces intailles. Pourtant, sur un anneau de ce métal qui a été trouvé à Vaphio, quoique l'image ait souffert, on devine qu'elle représentait la lutte de deux quadrupèdes, dont l'un était peut-être un lion[1]. Des pauvres honteux cherchaient à faire illusion. Les fouilles récentes ont donné un anneau de bronze dans lequel le cercle et le chaton étaient recouverts d'une mince feuille d'or, dont il subsiste encore, par endroits, quelques traces.

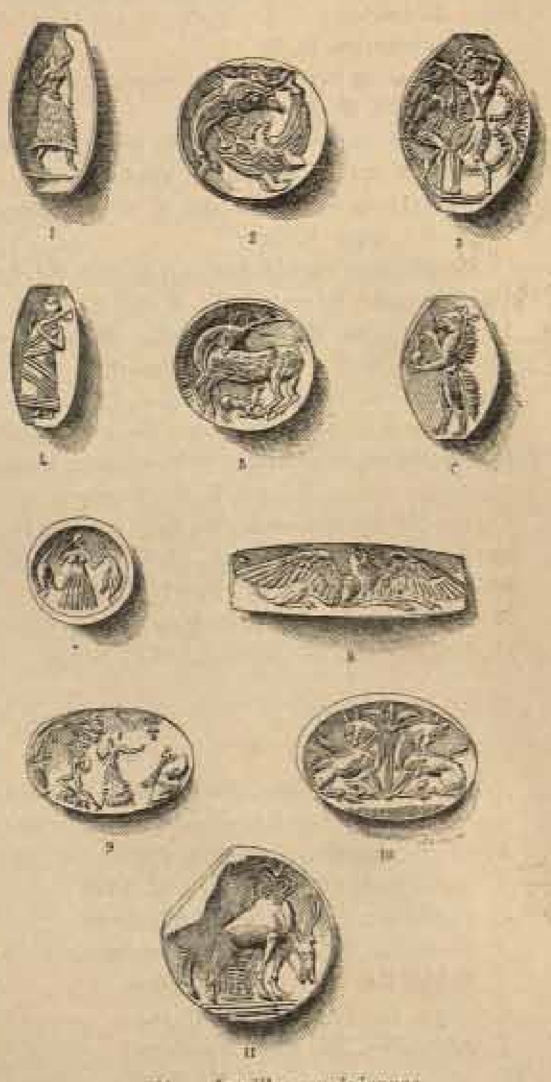
Comme on le voit par ces exemples, les intailles sur métal sont beaucoup moins rares qu'on ne l'avait cru tout d'abord ; elles restent pourtant l'exception, si on les compare aux intailles exécutées sur pierre dure. Les pierres gravées avaient cet avantage qu'on pouvait les enchâsser indifféremment dans un anneau de métal précieux ou de métal commun ; elles se prêtaient aussi à entrer dans la composition d'un bracelet ou d'un collier dont elles rehaussaient la valeur. On les recueille donc en bien plus grand nombre que ces gravures sur métal par lesquelles paraît avoir débuté la glyptique, et nous ne pouvions songer à reproduire toutes les intailles de cette espèce qui existent dans les différents musées de l'Europe. Nous avons donc dû faire un choix parmi les empreintes dont nous disposions ; ce choix s'est porté sur les pièces qui, l'image étant d'ailleurs bien conservée, étaient les plus intéressantes soit par la nature



430. — Chaton d'une bague d'or. Musée de Péronne.

1. Ἐφημερίς, 1889, pl. X, 40.

du thème, soit par le mérite de l'exécution. Parmi ces intailles, il en était que nous ne croyons pas devoir attribuer au graveur de Mycènes; pourtant quelques-unes de celles qui nous sont suspectes ont été admises dans nos planches. Si nous les avons ainsi présentées, c'est pour mieux faire saisir, par les différences que nous signalerons, les caractères qui distinguent les ouvrages authentiques de la glyptique mycénienne et qui aident à les reconnaître, lorsque manque tout renseignement sur la provenance d'une pierre et les circonstances de la découverte.



431. — Intailles mycéniennes.

Il eût été trop long de décrire séparément, comme nous l'avons fait pour les intailles sur métal, les quatre-vingt-seize pierres gravées que nous avons réunies en cinq groupes (pl. XVI, fig. 426, 428, 431, 432). Nous devons commencer par indiquer, pour toutes ces intailles, la provenance et la matière; il suffira ensuite de quelques observations générales; nous avons à chercher quelle influence la destination de ces intailles a exercée sur le choix des motifs que le graveur a préférés, sur l'esprit dans lequel il les a traités et sur l'interprétation qu'il a donnée de la forme.

Voici d'abord le catalogue sommaire qui servira d'introduction à ces recherches et à ces réflexions. La planche XVI renferme les vingt et une intailles qui nous ont paru devoir donner la plus haute idée du talent et de l'originalité de ces artistes; ceux qui les ont exécutées ont droit à ce titre.

PLANCHE XVI

1. Cristal de roche. Musée Britannique. *Catalogue of gems*, 1888, n. 107. Ialysos.
2. Calcédoine. M. Br.[1] ?
3. Cristal de roche. M. Br. Scarabéoïde. *Cat.* 125 ?
4. Stéatite. M. Br. *Cat.* 11?
5. Calcédoine. Ἐφημερίς, 1889, pl. X, 33. Vaphio.
6. Sardoine. Ἐφ. 89, X, 27. Vaphio.
7. Cristal de roche. Ἐφ. 88. X, 17. Mycènes.
8. Galet brun. M. Br. ?
9. Sardonyx, monté dans un fil d'or. Ἐφ. 1889, X, 1. Vaphio.
10. Hématite. Scarabéoïde. M. Br. *Cat.* 113. Égypte.
11. Jaspe brun. Musée de Berlin. *Myk. Vasen*, pl. E, 11. Crète.
12. Sardoine. Ἐφ. 89. X, 18. Vaphio.
13. Cristal de roche. M. Br. *Cat.* 57 ?
14. Jaspe noir à bandes blanches, avec monture d'or. Ἐφ. 89. X, 3. Vaphio.
15. Bague en calcédoine. Schliemann, *Mycènes*, 175. Mycènes.
16. Jaspe rouge. Ἐφ. 89, X, 32. Vaphio.
17. Cristal. Scarabéoïde, M. Br. *Cat.* 122?
18. Agate. *Das Kuppelgrab*, pl. VI, 3. Ménidi.
19. Jaspe rouge. Ἐφ. 89. X, 31. Vaphio.
20. Sardoine. Ἐφ. 88. X, 2. Mycènes.
21. Calcédoine. M. Br. *Cat.* 123 ?

FIGURE 426.

1. Agate brune. Cône. Paris. Chabouillet, *Catalogue* (1858), 1264 ?
2. Agate sardonyx à trois couches. Paris. *Cat.* 1402?
3. Calcédoine blonde. Cône. Paris. *Cat.* 1133 ?
4. Cornaline. Cône. Paris. *Cat.* 1295 ?
5. Cornaline. Ἐφ. 88. X, 34. Mycènes.
6. Sardoine. Ἐφ. 88. X, 26. Mycènes.
7. Agate. Ἐφ. 88. X, 18. Mycènes.
8. Onyx. Ἐφ. 89. X, 11. Vaphio.
9. Agate. Ἐφ. 88. X, 3. Mycènes.
10. Agate. Ἐφ. 88. X, 31. Mycènes.
11. Cornaline pâle. Berlin. *Myk. Vasen*, E. 36. Crète.
12. Calcédoine. Berlin. *Myk. Vasen*, E. 34. Élide.
13. Agate. Ἐφ. 88. X, 35. Mycènes.
14. Cornaline. Ἐφ. 89. X, 34. Vaphio.
15. Jaspe rouge, Ἐφ. 89. X, 38. Vaphio.
16. Agate. Ἐφ. 89. X, 35. Vaphio.

1. Un point d'interrogation placé à la fin de la ligne indique que la provenance de la pierre est inconnue. Les quelques pierres du Musée Britannique pour lesquelles il n'y a pas de renvoi au catalogue ont été acquises depuis la publication de ce catalogue.

17. Calcédoine. Ἐφ. 89. X, 15. Vaphio.
18. Cornaline. Ἐφ. 88. X, 8. Mycènes.
19. Améthyste. Ἐφ. 89, X. 25. Vaphio.
20. Onyx rouge. Schliemann, *Mycènes*, 174. Mycènes.
21. Bague de jaspe rouge. Tsoundas, Μυκ. V, 5. Mycènes. 1892.
22. Bague d'or. Mycènes. 1892.
23. Agate. Mycènes. 1892.
24. Jaspe vert. Mycènes. 1892.

FIGURE 428.

1. Sardoine. Ἐφ. 88. X, 23. Mycènes.
2. Sardoine. M. Br. *Cat.* 79. Cnosse.
3, 4, 5. Les trois faces d'un prisme triangulaire en jaspe rouge. M. Br. *Cat.* 41. Péloponèse.
6. Cornaline. Ἐφ. 89. X, 37. Vaphio.
7. Porphyre vert. Berlin. *Myk. Vasen*, E, 29. Athènes.
8. Cornaline. Berlin. Milchœfer, *Anfænge*, 44, b. Crète.
9. Cornaline. Berlin. *Myk. Vasen*. E, 10. Athènes.
10. Sardoine. Ἐφ. 88. X, 22. Mycènes.
11. Sardoine. Ἐφ. 88. X. 14. Mycènes.
12. Agate. Ἐφ. 88. X, 11. Mycènes.
13. Berlin. Milchœfer, *Anfænge*, f. 59, *b*. Péloponèse.
14. Calcédoine. Ἐφ. 88. X, 25. Mycènes.
15. Agate. Ἐφ. 88. X, 36. Mycènes.
16. Cornaline. Ἐφ. 89. X, 10. Vaphio.
17. Sardoine. Ἐφ. 88. X, 30. Mycènes.
18. Sardoine. Ἐφ. 89. X, 36. Vaphio.
19. Cornaline. Ἐφ. 89. X, 24. Vaphio.
20. Sardoine. Ἐφ. 89. X, 23. Vaphio.
21. Sardoine. Ἐφ. 89. X, 28. Vaphio.
22. Bague d'or. Mycènes. Fouilles de 1892.
23. Bague d'or. Tsoundas. Μυκῆναι, pl. V, f. 3. Mycènes. 1892.
24. Cornaline. Mycènes. 1892.
25. Agate. Tsoundas, Μυκ. V, 6. Mycènes. 1892.

FIGURE 431.

1. Cornaline. Ἐφ. 89. X, 12. Vaphio.
2. Jaspe jaune. Ἐφ. 89. X, 2. Vaphio.
3. Sardoine. Schliemann, *Mycènes*, 313. Mycènes.
4. Sardoine. Ἐφ. X, 26. Vaphio.
5. Améthyste. Schliemann. *Mycènes*, 315. Mycènes.
6. Sardoine. Ἐφ. 82. X, 36. Vaphio.
7. Améthyste. Prisme triangulaire. Ἐφ. 89. X, 5. Vaphio.
8. Sardoine. *Das Kuppelgrab*, pl. VI, 2. Ménidi.
9. Bague d'or. Ἐφ. 89. X, 39. Vaphio.
10. Bague d'or. Ἐφ. 88. X, 43. Mycènes.
11. Cristal de roche. Mycènes. 1892.

FIGURE 432.

1. Sardoine. M. Br. *Cat.* 87?
2. Jaspe vert. M. Br. *Cat.* 83?
3. Agate. M. Br. *Cat.* 73. Iles grecques.
4. Hématite. M. Br. *Cat.* 80?
5. Calcédoine brûlée. Scarabéoïde. M. Br. *Cat.* 112. Égypte.
6. Calcédoine. M. Br. *Cat.* 121. Camiros.
7. Schiste vert. Cône. M. Br. *Cat.* 93?
8. Agate. Scarabéoïde. M. Br. *Cat.* 116?
9. Sardoine. M. Br. *Cat.* 39?
10. Agate. Scarabéoïde. M. Br. *Cat.* 118?
11. Schiste vert. M. Br. *Cat.* 101?
12. Hématite. M. Br. *Arch. Anzeiger*. 1890, p. 69?
13. Sardoine brûlée. M. Br. Iles grecques.
14. Stéatite. M. Br. *Cat.* 21?
15. Porphyre vert. M. Br. *Cat.* 76. Crète.
16. Stéatite jaune. M. Br. *Cat.* 82?

Les pierres que les graveurs de cette école ont le plus souvent mises en œuvre, c'est toutes celles, d'un ton plus ou moins laiteux, qui ne sont que des variétés de l'agate, celles que l'on appelle l'onyx, le sardonyx, la calcédoine, la sardoine et la cornaline. Le cristal de roche paraît avoir été une matière de luxe, que l'on réservait pour les travaux les plus soignés. On a fait aussi un usage assez fréquent des jaspes jaunes, verts et rouges; on a quelquefois employé le porphyre. Il est plus rare de rencontrer des pierres fines, telles que l'améthyste. Parmi les intailles dont la provenance est bien établie, on ne trouve que plus rarement les pierres demi-tendres, telles que la stéatite, l'hématite et le schiste[1]. Il y a quelques exemples d'intailles sur pâtes de verre[2]; ces pâtes devaient être assez communes; mais elles se sont détruites plus aisément.

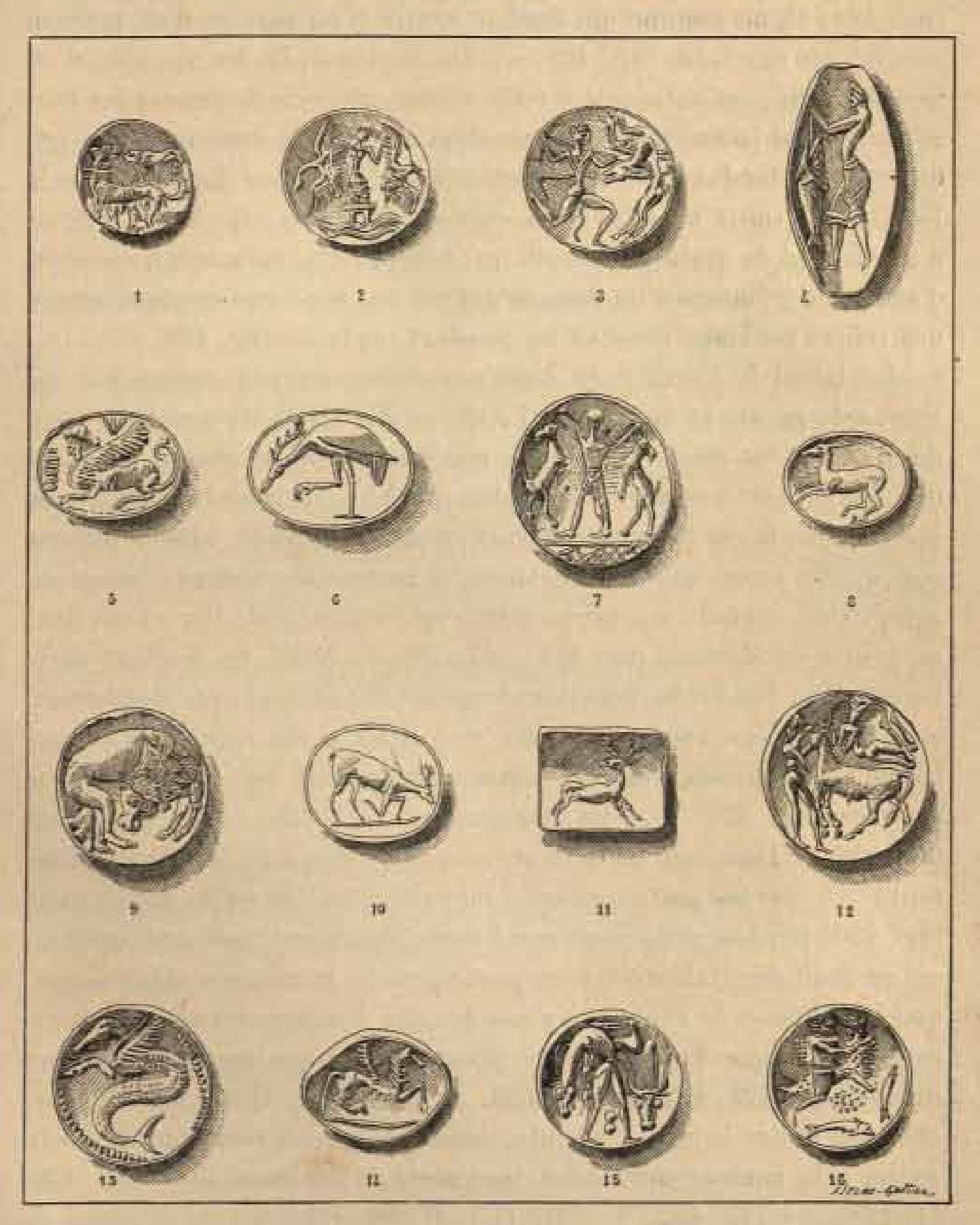
Quels sont les types qui ont composé le répertoire des graveurs contemporains du cimetière de la ville haute, à Mycènes, et, dans toute la Grèce, des tombes à coupole?

Nombreuses sont les intailles où paraît la figure humaine, celle de l'homme ou celle de la femme. Il y a des scènes d'adoration, qui se rencontrent particulièrement sur les bagues à chaton d'or (fig. 425,

1. Je ne vois, à Mycènes, qu'un seul exemple de l'emploi de la stéatite (Ἐφ. 88, pl. X, f. 5) et qu'un seul de l'emploi de l'hématite (*ibidem*, f. 21). A Vaphio et à Ménidi, on ne rencontre ni l'une ni l'autre de ces pierres.

2. Ἐφ. 1888, pl. X, 32; 1889, pl. X, 7.

428, 23, 429). C'est aussi des actes du culte ou des divinités que représentent les pierres où l'on voit un homme et une femme dansant (fig. 431, 9), une femme seule dansant, avec une main enfoncée dans



432. — Intailles mycéniennes.

la masse épaisse de sa longue chevelure (fig. 431, 1), ici deux femmes, (pl. XVI, 5), là une femme (fig. 426, 14) tenant par le col un quadrupède, cheval ou bélier, dressé sur ses membres postérieurs, un personnage, de sexe indéterminé, vêtu d'une longue robe tombante qui lui

descend jusqu'aux pieds, debout près d'un griffon au cou duquel est passée une corde (pl. XVI, 16), un autre, habillé du même costume, peut-être le costume sacerdotal, qui porte une hache sur l'épaule (fig. 431, 4), un homme qui fend le ventre d'un porc ou d'un taureau couché sur une table (fig. 428, 15). On reconnaît là les apprêts d'un sacrifice. On peut rattacher à cette même catégorie de thèmes les personnages qui jouent avec des monstres ou d'autres animaux, celui qui de ses bras étendus tient deux lions suspendus en l'air (fig. 426, 21) et la femme qui saisit et serre deux cygnes par le cou (fig. 431, 7). Point d'attribut ni de geste significatif qui indique quel caractère il convient d'attribuer à l'image d'un homme qui est nu, sauf une ceinture autour des reins; ses longs cheveux lui pendent sur le dos (fig. 428, 1).

Le talent de l'artiste ne s'est pas moins souvent exercé sur les scènes de guerre et de chasse. Le thème des stèles du cimetière royal de Mycènes est deux fois répété, sur une bague à chaton de métal (fig. 420) et sur une pierre de Vaphio (pl. XVI, 9). Dans la première de ces images, le roi poursuit un cerf; dans la seconde, rien n'indique sur quelle proie, ennemi ou fauve, il pousse ses chevaux lancés au galop. Des combats singuliers sont représentés dans l'or et sur deux sardoines de Mycènes (fig. 421, 423, 431, 3, 433)[1]. On s'y sert de la lance et de l'épée; le bouclier, toujours de très grande dimension, y offre les deux types différents que nous avons signalés. Ailleurs les mêmes vaillants sont aux prises avec le lion (fig. 422) ou avec le sanglier (fig. 426, 17). Ils poursuivent (fig. 426, 5) et atteignent (fig. 426, 13) l'antilope ou le taureau sauvage (fig. 426, 24). Deux chasseurs lient par les pattes, pour le rapporter, un lion qu'ils ont terrassé (fig. 426, 15). Les acteurs de ces scènes paraissent tous nus; mais on est en droit de rétablir partout, par la pensée, la ceinture et le caleçon, que la petitesse de l'image n'a pas permis d'indiquer toujours clairement, mais que l'on distingue pourtant sur quelques-unes de ces intailles (fig. 421, 422, 428, 1; 426, 11, 21; 431, 3). Quant aux femmes, elles ont toutes la jupe à volants, dont le bord inférieur décrit d'ordinaire, à la hauteur du mollet, une sorte de croissant (fig. 425, 426, 14, 428, 23; 429, 432, 2; 431, 1, 7, 9). On retrouve ici l'emploi de conventions sur lesquelles l'attention a déjà été appelée, le terrain, par exemple, représenté par des espèces d'écailles, et cela non seulement

1. Dans l'image que Schliemann a donnée de la figure 433, il est impossible de deviner même la nature du motif (*Mycènes*, p. 280-281). Schliemann a cru voir là un homme et une femme assis; son dessin s'est ressenti de cette interprétation.

sous les pieds des personnages, mais aussi au-dessus de leurs têtes (pl. XVI, 12; fig. 420, 421, 426, 17); il l'est quelquefois aussi par une simple ligne horizontale (pl. XVI, 6, 9, 14, 15, 16; fig. 428, 16, 19; 426, 7; 431, 1, 3, 11).

Le graveur semble s'être complu davantage encore à étudier et à reproduire la figure de l'animal. Dans toute collection formée de ces intailles, elle revient plus souvent que celle de l'homme, tantôt isolée et tantôt engagée dans des combinaisons diverses. Le lion a été son grand favori et lui a porté bonheur. Il l'a montré tantôt courant (fig. 424, 428, 12) ou aux aguets (fig. 428, 20), tantôt au repos, ici couché tout de son long sur le sol (pl. XVI, 6; fig. 428, 19), là accroupi et appuyé sur ses pattes de devant, parfois seul (pl. XVI, 14), parfois accompagné de sa femelle (fig. 426, 6) ou d'un autre lion (pl. XVI, 18), ou bien jouant avec son lionceau (pl. XVI, 7). Ailleurs le lion se jette sur les proies dont il est le plus avide, antilopes, cerfs et taureaux (pl. XVI, 12; fig. 428, 14). Enfin deux lions, les pattes de devant appuyées sur un autel, présentent une curieuse variante du groupe célèbre de la porte du château de Mycènes (pl. XVI, 11 et 20). Le taureau et la génisse, avec l'ampleur de leurs formes puissantes, n'ont pas moins tenté l'artiste. Nous avons vu le taureau en butte aux attaques de l'homme et du lion; ailleurs il jouit en paix de la sécurité du pâturage. Ici il est en marche, la tête infléchie en arrière, comme s'il se retournait pour écouter ou regarder (fig. 426, 18). Là il la baisse pour brouter l'herbe (fig. 426, 7); au-dessus de son dos, deux têtes de béliers ou de mouflons. Deux taureaux sont couchés l'un près de l'autre dans la prairie; l'un, vu de profil, développe devant le spectateur toute la largeur de ses flancs; de l'autre on ne voit que la tête, qui vient saillir derrière la nuque de l'autre animal (fig. 428, 16). On dirait que l'artiste s'est aperçu de ce que cette disposition avait de disgracieux; ailleurs, pour rendre la même donnée, il a adopté un autre arrangement qui n'est guère plus heureux. Les deux taureaux sont couchés l'un au-dessus de l'autre, en sens inverse, tête-bèche, comme on dit (fig. 428, 24; 426, 8). Enfin deux génisses allaitent leurs petits; le mufle allongé, elles lèchent le veau suspendu à leurs pis (pl. XVI, 15). Ailleurs c'est une biche qui fait le même mouvement, pareillement inclinée vers le faon qui la tette (fig. 428, 10); une autre biche se contente de retourner la tête vers son nourrisson (fig. 431, 5). Les cervidés de toute espèce ne paraissent pas



433. — Sardoine. *Mycènes*, p. 313.

avoir été moins en faveur que les bovidés; nous rencontrons deux fois l'antilope en marche (pl. XVI, 1; fig. 428, 11). Une autre se baisse comme pour paître (fig. 431, 11). Des chèvres sauvages s'avancent par couples dans un bois, qui est indiqué par des rameaux jetés dans le champ (fig. 426, 5 et 10). Celle-ci renverse la tête en arrière et semble se débattre comme si elle venait d'être frappée par une flèche (pl. XVI, 19). Celle-là est couchée parmi des buissons et des fleurs (fig. 426, 20). Deux autres chèvres bondissent, dressées sur leurs pattes de derrière; il semble qu'après s'être frappées du front elles s'apprêtent à un nouvel assaut (pl. XVI, 13; fig. 426, 23). Deux antilopes à très longues cornes ont une attitude à peu près semblable; mais un arbre les sépare (fig. 426, 22).

C'est des chevaux que je crois reconnaître, à l'absence de cornes et à la forme allongée de la tête, dans le champ d'une pierre glandulaire de Vaphio (fig. 428, 21); les poses en sont adroitement variées. L'oiseau est plus rare; on ne le rencontre à l'état de liberté que sur une petite intaille, où deux canards marchent en battant des ailes (fig. 428, 18). Les poissons, eux aussi, n'ont pas souvent servi de modèles; citons pourtant deux dauphins (fig. 431, 2).

Ici, non plus, l'imagination ne s'est pas contentée des formes que la nature lui offrait; ces êtres factices avec lesquels nous avons déjà fait connaissance, nous les retrouvons sur les intailles; la glyptique nous révèle même l'existence de types composites dont l'œuvre du sculpteur ne nous avait pas montré d'exemplaires. Un palmier sépare deux sphinx accroupis et affrontés (fig. 428, 22). Deux griffons, la tête rejetée en arrière, sont groupés de la même façon à droite et à gauche d'un autel que surmonte une colonne (fig. 428, 25). Un griffon couché remplit de ses grandes ailes ouvertes tout le champ d'une intaille de forme très allongée (fig. 431, 8). Deux corps qui ne portent qu'une tête unique, vue de face, doivent être des corps de griffon (fig. 428, 17); c'est un bec d'oiseau que semble avoir voulu là dessiner le graveur. Griffons et sphinx nous sont déjà familiers; mais voici un type que nous n'avons rencontré ni dans les bractées d'or, ni dans les reliefs des pâtes de verre, ni sur les ivoires. C'est un lion dressé tout debout, mais un lion qui présente des traits fort particuliers. Une ceinture lui serre la taille et sa crinière a pris une forme toute conventionnelle; jetée sur les épaules de la bête comme un manteau et piquée de gros points, elle se termine par un appendice arrondi qui se détache du corps à la manière d'une basque d'habit. Fléchies comme des bras, les pattes de devant

tiennent levées en l'air, au-dessus d'un arbuste planté dans un vase, des aiguières d'un galbe très élégant (fig. 426, 16 et 431, 6). Le seul monument où ce type eût paru, avant que la glyptique vînt en offrir des exemples qui commencent à être assez nombreux, c'est un vase de bronze découvert à Cypre, où, sur l'anse, des figures accouplées deux à deux, comme elles le sont sur une de nos intailles, présentent, avec le même geste, un vase qui a exactement la même forme[1]. Que ce vase ait été fabriqué dans le Péloponèse ou à Cypre, peu importe. Ce qui est évident, c'est que ce type, avec ses lignes bien arrêtées, était très populaire, à l'époque mycénienne, dans tout le bassin oriental de la Méditerranée. On a proposé, non sans vraisemblance, d'y reconnaître les génies des eaux. Le vase qu'ils soulèvent représenterait les sources qu'ils font couler, et l'arbuste qui est placé entre eux, sur une de nos intailles, la végétation que nourrissent les pluies et les fontaines.

Il ne nous reste à citer que trois intailles, sur lesquelles ne sont pas figurés des êtres vivants. Il y a la bague de Mycènes dont six crânes d'animaux, vus de face, décorent le chaton (fig. 427). Ailleurs on voit trois têtes de bélier (fig. 426, 19). Enfin on remarquera l'image d'un casque (fig. 428, 6). Par la forme du timbre, ce casque se rapproche de celui que nous avons déjà rencontré plus d'une fois sur les monuments (fig. 366, 380, 421); mais il est, en plus, surmonté de deux cornes roulées en hélice qui rappellent les cornes du bélier.

Nous avons terminé l'énumération des types figurés sur les intailles qui sont les représentantes les plus autorisées de la glyptique mycénienne; il nous reste à en étudier la facture. Or voici ce qui nous frappe. Dans les intailles mêmes où le travail paraît avoir été le plus rapide et le moins poussé, le contour est partout d'une netteté, d'une fermeté singulière. Cette qualité est la seule qui se laisse apprécier là où le dessin n'est qu'une esquisse au trait; mais où se montre mieux la maîtrise du graveur, c'est dans les images où la forme est modelée

1. *Histoire de l'art*, t. III, f. 555 et 556. J'avais cru voir, sur le dos des lions, une peau de poisson; cette interprétation n'a pas été généralement admise; je ferai pourtant remarquer qu'elle s'accorderait bien avec le caractère que l'on propose d'attribuer à ces figures, et qu'il n'y a pas trace ici du poil dont se compose la crinière des félins. D'autres exemples de ce même type dans les intailles sont cités par Milchœfer, *Anfænge*, p. 68, et Rosbach, *Annali*, 1885, p. 196. Celui-ci cite une réplique de ce même type qui est curieuse à un double titre; c'est à Orvieto, en Étrurie, que la pierre, une sardoine, a été trouvée, et elle offre une variante unique du motif connu (pl. G II, 8); un homme qui ne paraît pas avoir d'autre vêtement qu'une ceinture est debout, les bras étendus, entre les deux génies; le mouvement qu'il fait empêche ceux-ci de lever leur vase aussi haut qu'ils le font sur d'autres intailles. La gravure est de pur style mycénien.

à l'intérieur du contour. Ce modelé, surtout dans certaines figures d'animaux, est d'une largeur et en même temps d'une simplicité surprenantes. La rondeur des corps est indiquée, avec une rare franchise, par des plans d'une faible épaisseur, très habilement superposés; la saillie que font sous la peau les os et les muscles est marquée par de vifs accents, mais sans dureté. Le mouvement est toujours bien saisi et rendu avec une justesse que l'on admire, et ce mérite est sensible jusque dans les figures viriles nues, où pourtant quelque inexpérience se trahit toujours, où il y a quelque chose d'un peu grêle et d'un peu sec. Dans le désir qu'il éprouve de faire sentir à l'œil les grandes divisions du corps humain, l'artiste les souligne outre mesure; on retrouve ici cet étranglement du tronc au-dessus des hanches que nous avons déjà signalé dans d'autres monuments du même art (fig. 420, 422; 428, 1; 426, 15, 21; 431, 3). Au contraire, il est tel taureau, telle antilope, tel lion où l'on ne saurait découvrir la moindre trace de cette tendance à une déformation systématique; le dessin y est ample et gras.

Il ne faudrait pas induire de ces observations que les figures mêmes d'animaux soient toutes parfaites. Quelques-unes sans doute sont bien près de l'être (pl. XVI, 6, 7, 12, 14, 15, 18, 19); mais les défauts que l'on relève dans maintes d'entre elles et parfois dans les plus soignées s'expliquent moins par la maladresse de l'artiste que par les données de son programme. Le cadre qu'il avait à remplir était très étroit; il ne pouvait en modifier la forme. Dès qu'il avait à y faire entrer plusieurs figures, la place lui manquait souvent pour les y développer à son aise. De là des mouvements forcés, le contournement des croupes qui se replient sur elles-mêmes plus qu'il n'est naturel, des têtes qui se renversent à l'intérieur du rond lorsqu'elles devraient s'allonger dans le sens opposé (fig. 426, 8, 18, 24; 428, 11, 24; 431, 5). Ailleurs, on serait tenté de regretter une symétrie trop exacte, trop mécanique; il y a deux figures superposées ou affrontées, dont chacune n'est que l'exacte répétition de l'autre; on voudrait que l'artiste eût mis dans l'image la liberté de la nature qui ne reproduit jamais deux fois, tout pareil à lui-même, un mouvement quelconque (pl. XVI, 15, 20; fig. 426, 16, 22, 23; 428, 17, 22, 24, 25; 431, 2, 10). Il y a lieu de réagir contre cette première impression. L'artiste n'était pas toujours maître de s'abandonner à sa fantaisie. Ces groupes où nous aimerions à trouver plus de variété avaient un caractère symbolique ou héraldique; ils traduisaient une conception religieuse ou bien ils servaient d'armoiries soit à un chef, soit à un clan. Dans l'un comme dans l'autre

cas, le graveur aurait été mal venu à rien changer dans cette image où les moindres détails étaient consacrés soit par le sens que la tradition avait attaché à cet emblème, soit par la destination spéciale de l'intaille; nous devons encore lui savoir gré de ce qu'il a mis d'élégance ou de noblesse dans le rendu de ces formes dont la disposition lui était impérieusement commandée. Ce genre de dessin n'a pas toujours conservé, dans d'autres temps et chez d'autres peuples, un aussi vif sentiment de la vie ni d'aussi fières allures. Enfin, il faut faire aussi la part d'un désir que l'on sent chez tous les artistes primitifs, celui de meubler tout le cadre, de ne pas laisser d'espace vide. Il a contribué certainement à encombrer le champ de plus d'une intaille. C'est lui, au moins autant que la pensée de définir le lieu de la scène, qui a motivé la fréquente insertion de détails tels que fleurs, branches et arbres. Certaines additions ne paraissent pas avoir d'autre motif. Voyez, par exemple, ces deux têtes de mouflon qui apparaissent, sur une pierre de Mycènes, au-dessus du dos d'un bœuf (fig. 426, 7). Le mythe de la chimère n'a peut-être pas d'autre origine[1]. L'esprit ingénieux et subtil des Grecs aura voulu, à tout prix, trouver un sens à une superposition de formes qui, purement accidentelle, n'était qu'un expédient et un artifice de décorateur.

Nous connaissons les thèmes courants de la glyptique mycénienne; nous en avons étudié le style; nous sommes donc en mesure de reconnaître, parmi les intailles de provenance inconnue ou incertaine qui paraissent appartenir à une haute antiquité, celles qu'il convient d'assigner à la période primitive. Les chances d'erreur seront très faibles. Parmi les pièces qui figurent dans la planche où nous avons voulu réunir des échantillons choisis de cet art, il n'y en a pas, croyons-nous, pour qui cette attribution puisse être sérieusement contestée. La forme de la pierre, les thèmes principaux, les accessoires qui les accompagnent, la facture, tout est identique à ce que nous avons trouvé dans les intailles dont l'origine et l'âge sont garantis par le procès-verbal des fouilles. Sans doute on ne fera jamais mieux que les deux taureaux dont l'un marche et l'autre, la tête baissée entre les jambes, s'apprête à frapper (pl. XVI, 2, 17); mais la pose de ce dernier est exactement pareille à celle du taureau dont un lion dévore la croupe (pl. XVI, 12). D'ailleurs ce taureau et deux ou trois des lions ne le cèdent en rien à ces deux morceaux. A propos d'une gemme de

1. Murray, *Catalogue of gems*, *Introduction*, p. 6.

Londres (pl. XVI, 3), ce qui pourrait éveiller tout d'abord un léger soupçon, c'est que la pierre est un scarabéoïde, et que le champ y est entouré d'une bordure en façon de câble, forme et ornement dont nous n'avons pas encore rencontré d'exemple; mais les formes des pierres mycéniennes présentent une certaine variété; le monde mycénien avait avec l'Égypte des relations assez suivies pour que l'on ait pu, dès lors, s'aviser d'en imiter librement les scarabées. Le sujet, un fauve sur lequel un lion se précipite, est de ceux que traitent le plus volontiers ces graveurs, et la même observation s'applique au taureau qui succombe sous la griffe de ce même ennemi (pl. XVI, 21). Le cerf qu'un chasseur va percer de sa flèche et le taureau errant dans un bois (pl. XVI, 8 et 10) ont de même leurs pendants à Mycènes et à Vaphio (fig. 420; 426, 18). Les deux lions affrontés et appuyés sur l'autel (pl. XVI, 11) ne sont qu'une variante d'un groupe dont nous avons plusieurs répliques dans la sculpture et sur les intailles (pl. XIV, pl. XVI, 20; fig. 428, 25). Il en est de même (pl. XVI, 13) des deux chèvres dressées (fig. 426, 23). Si le poulpe ne se rencontre que sur une intaille dépourvue d'état civil (pl. XVI, 4), on sait de reste que ce mollusque a fourni au décorateur mycénien un de ses motifs préférés; sur cette gemme, à côté du poulpe, il y a deux poissons que l'on retrouve sur une intaille de Vaphio (fig. 431, 2).

Nous n'insisterons pas autant sur les autres intailles qui ont de même à justifier de leur droit à être comprises dans cette catégorie. Le thème du personnage monté sur un char (fig. 428, 2) nous a déjà souvent passé sous les yeux. Il y a à Vaphio un prisme triangulaire dont nous n'avons reproduit qu'une des faces (fig. 431, 7); il sert de garantie à celui de Londres (fig. 428, 3, 4, 5). Rien qui puisse provoquer le doute dans la représentation d'un combat entre deux guerriers (fig. 428, 7), d'un homme debout entre deux chèvres dressées (fig. 432, 7), d'une chasse au sanglier (fig. 428, 13), d'une chasse au cerf (fig. 432, 3), d'un lion dévorant une antilope (fig. 428, 9), d'un homme qui semble planer au-dessus du dos d'un fauve, alors que l'artiste l'a conçu courant à côté de la bête (fig. 432, 12). L'emploi même de cette convention date la pièce[1]. Une chienne allaite un de ses petits (fig. 432, 1); pourquoi pas la chienne aussi bien que la vache avec son veau, que la biche avec son faon? Un homme tient un gros poisson suspendu à une corde (fig. 432, 4). On a prétendu que les hommes de ce temps n'étaient pas

1. *Archæol. Anzeiger*, 1890, p. 90, et 1891, p. 69.

ichtyophages. A vrai dire, qu'en sait-on? En tout cas, le personnage a bien le galbe et le costume des figures mycéniennes les plus authentiques. Il y a quelques images où l'on peut être tenté de reconnaître des divinités, une femme qui tire de l'arc, une autre qui tient une chèvre par les cornes, une troisième qui serre deux cygnes par le cou (fig. 428, 11, 12; 432, 2). Toutes ces effigies, ou par le mouvement, ou par l'habit, ou par le thème, rappellent ce que nous avons déjà vu. Voici au contraire deux types factices dont la glyptique ne nous a pas encore offert d'exemples. Ici c'est un personnage qui a une tête d'âne et, à ce qu'il semble, des pattes et une queue de sauterelle (fig. 428, 8); là c'en est un autre qui a un corps d'homme et une tête d'antilope, à cornes très longues (fig. 432, 15). Tous les deux portent, suspendues à une perche posée sur leurs épaules, des pièces de gibier. Le premier de ces monstres, nous le retrouverons dans une fresque de Mycènes (fig. 438); l'autre, quoique différemment composé, rentre dans la même donnée. C'est là ces démons, habitants de la montagne et de la forêt, dans lesquels on croit deviner les ancêtres des Satyres de la poésie classique. L'hippocampe (fig. 432, 13), nous est donné par une bractée d'or (fig. 419).

Qu'elles aient ou non un état civil, toutes les intailles que nous avons citées jusqu'à présent nous paraissent être les monuments d'un même art, qui a fleuri pendant les siècles où se bâtissaient les édifices de Mycènes et de Tirynthe. Voici maintenant quelques échantillons d'une glyptique dont les produits se rencontrent aussi, en grande abondance, dans les îles de l'Archipel, ce qui, au début de ces études, y a jeté quelque confusion (fig. 426, 1, 2, 3, 4; 432, 5, 14, 16). Quatre au moins de ces intailles ont une apparence bien plus primitive que les plus négligées de celles qui ont été ramassées dans les sépultures de l'Argolide et de la Laconie; rien de plus barbare que cette image où l'on devine plutôt qu'on ne voit un homme qui, les bras étendus, tient un sceptre de chaque main; le taureau et le cheval ailés, l'Hêraklès luttant contre le *vieillard marin*, Nérée, ne valent guère mieux. C'est par des hachures parallèles ou croisées qu'a été exécuté le travail; on y sent les saccades et l'insistance d'une main malhabile; rien ne ressemble moins à la facture de nos intailles, où les parties nues restent toujours lisses, où le graveur n'emploie ce rapprochement des tailles que pour indiquer certains détails intérieurs, les plis d'une robe ou les mèches d'une crinière. L'oiseau perché sur le dos d'un bœuf, le lion couché devant un arbre sont d'un ouvrier moins gauche; mais le faire est sec et froid; on ne sent point là cette spontanéité sincère que nous

avons goûtée dans les vraies intailles mycéniennes. On aurait donc tort de prétendre remonter, avec les pierres de ce mauvais style, aux premiers essais de la glyptique naissante; ce que représentent les plus informes d'entre elles, c'est l'état de décadence profonde où l'art a dû tomber après la chute des royautés achéennes et s'attarder pendant un siècle ou deux. Avec celles qui sont déjà d'un dessin plus correct, on n'assiste pas à un commencement, mais à un recommencement, au lent et pénible effort d'un art qui se réveille sous l'influence des modèles orientaux. Le taureau ailé et barbu est un souvenir du palais chaldéen et assyrien. Quant à des sujets tels que la lutte d'Héraclès et de Nérée ou que le supplice de Prométhée lié sur le roc, nous n'en avons pas trouvé trace dans les intailles de Mycènes et de Vaphio; là où on les voit paraître, ceux-ci ou d'autres qui s'expliquent par les mythes que nous ont transmis les lettres grecques, il y a grande chance pour que l'on soit en présence de pierres qui ne datent que du IX[e] ou du VIII[e] siècle[1].

C'est en raison de la rudesse du travail que certaines pierres ont été vieillies indûment; la même erreur a été commise, par un motif contraire, pour d'autres intailles qui sont encore bien plus récentes. Celles-ci, ce qui les a fait confondre avec les vraies pierres mycéniennes, c'est qu'on y retrouve les thèmes très simples pour lesquels la glyptique primitive a une prédilection si marquée, la représentation d'un de ces animaux dont l'image a été si souvent répétée par nos graveurs. Il est parfois, en pareil cas, fort difficile de faire la distinction. La différence me paraît être que, si les artistes du VI[e] ou du V[e] siècle ne copient pas la nature avec plus de verve et d'intelligente fidélité que leurs lointains prédécesseurs, ils ont de meilleurs outils, et, par suite, la main plus légère; la gravure a l'air de leur avoir coûté moins de peine. J'inclinerais, mais non sans hésitation, à assigner cette date récente à deux intailles du Musée Britannique (fig. 432, 8, 11). Je n'hésiterais pas pour deux autres, une biche percée d'une flèche et une grue à bois de cerf (fig. 432, 10, 6). Dans ces deux dernières, le champ de l'intaille est plan; il n'est pas, comme toujours dans les pierres mycéniennes, plus ou moins concave. Ce qui confirme notre

1. Milchœfer s'y est trompé dans l'étude, d'ailleurs si instructive et si suggestive, qu'il a consacrée aux *pierres des îles*. Il était le premier à aborder ce sujet difficile, et c'était avant qu'eussent été faites les découvertes de Mycènes et de Vaphio. Duemmler, au contraire, attribue déjà la date que nous avons adoptée aux intailles de Mélos qu'il a publiées (*Athen. Mitth.* XI, p. 170-179, pl. VI). Parmi les intailles qu'a données Rossbach dans ses deux planches de la *Zeitung* et des *Annali*, il nous paraît n'y en avoir qu'un petit nombre qui soient sûrement mycéniennes.

impression, c'est que la calcédoine que décore la grue a été recueillie dans une tombe qui ne peut être antérieure au IVe siècle[1].

Pour ne pas confondre les époques, il importe de se rendre un compte aussi exact que possible des procédés d'exécution du graveur mycénien. Voici à quelles conjectures on est conduit par l'examen des intailles. Les pierres offrent souvent une forme très régulière. Cette régularité parfaite, on ne la trouvait pas dans les cabochons, et on l'aurait difficilement obtenue en se contentant de frotter ceux-ci, à la main, contre des matières plus dures ; il est probable qu'on l'a créée en usant les morceaux de cristal ou d'agate sur un tour où l'on répandait, mêlée d'eau, une poudre faite d'émeri ou de coryndons écrasés. Ce travail préparatoire une fois terminé, il restait à entreprendre celui de la gravure, à pénétrer dans la pierre et à y modeler l'image. Le ciseau n'aurait eu ni la finesse ni la résistance nécessaire pour mordre sur le quartz et sur des gemmes dont quelques-unes étaient plus difficiles encore à entamer. On devine l'intervention de deux espèces d'outils qui, eux aussi, ne pouvaient agir sur la pierre qu'à l'aide d'un égrisé. Celui qui entrait le premier en fonction, pour dessiner l'esquisse, c'était une tête en forme de bouton, une *bouterolle*, qui creusait une suite de trous ronds[2]; elle devait être maniée au moyen d'un archet mobile, analogue au *drille* dont se servent aujourd'hui nos bijoutiers. Il n'est pas probable que la bouterolle fût alors montée sur le touret; l'usage du touret, que Théodore de Samos introduisit en Ionie au VIe siècle, ne paraît s'être répandu, dans l'Asie Antérieure, que vers le VIIIe siècle[3]. Quoi qu'il en soit, les creux ainsi ménagés, qui marquaient les points principaux de la figure, étaient ensuite reliés les uns aux autres au moyen de *pointes* et de *scies* qui traçaient les contours et les menus détails, puis de *planes* qui égalisaient et arrondissaient les surfaces. Pour obtenir le fondu dans le modelé, on abattait les bords de la plupart des trous; mais, par endroits, ceux-ci restaient presque intacts. C'est ainsi que, dans le double lion de Mycènes, vous les retrouvez formant la saillie des mâchoires et celle de l'épaule (pl. XVI, 20. Cette

1. C'est la tombe qui a donné le fameux vase peint de plusieurs couleurs où est représentée la lutte de Thétis et de Pélée, une des pièces les plus précieuses que possède le Musée Britannique (*Catalogue*, n° 121).

2. On voit déjà, dans Homère, le charpentier imprimer un mouvement giratoire au foret, à l'aide d'une courroie (*Odyssée*, IX, 384-386). Quant à la bouterolle, c'est le *ferrum retusum* de Pline (*H. N.* XXXVII, 76).

3. *Histoire de l'art*, t. II, p. 672. On trouvera là, sur les procédés de la glyptique, des renseignements qu'il était inutile de répéter dans le même détail.

même observation, il serait facile de la faire aussi sur plusieurs autres images ; l'œil gros et rond que l'on y remarque souvent n'est pas autre chose qu'une des petites cuvettes ainsi pratiquées dès le début du travail (fig. 428, 11). On a cru remarquer aussi la trace de ciseaux à lame courbe ou *calibres* qui, appliqués, dans le sens vertical, sur le champ à dégrossir, et tournant sous le doigt, y creusaient des cercles ou des segments de cercle.

En comparaison des instruments dont disposeront plus tard un Pyrgotèle ou un Dioscoride, ceux dont usait le graveur mycénien devaient être bien imparfaits, d'un maniement très difficile et très lent ; on n'en admire que davantage le parti qu'il a su en tirer, à force de patience et d'application à sa tâche. Plus on étudie la haute antiquité, plus on est émerveillé des miracles qu'ont su accomplir ces artisans des anciens âges, peut-être des esclaves, pour qui le temps ne comptait pas.

§ 9. — LES CARACTÈRES ET L'ORIGINALITÉ DE LA SCULPTURE MYCÉNIENNE

Le lecteur a vu défiler sous ses yeux des statuettes de marbre, d'argile et de bronze, des bas-reliefs modelés en saillie ou en creux dans le métal, le bois, l'ivoire, le marbre ou la pierre fine, et peut-être s'est-il déjà demandé si tous ces monuments ont été fabriqués dans le pays qui nous les a conservés, ou s'il n'y en a pas parmi eux qui aient été importés par le commerce dans les îles et sur le continent de la Grèce. Cette question, nous l'avons déjà implicitement résolue. Tous les objets qui nous ont paru porter le cachet de l'industrie égyptienne ou phénicienne, nous les avions, dans les livres précédents, portés au compte de l'Égypte ou de la Phénicie, où ils avaient été découverts ; en revanche, il est tel ouvrage du ciseau, ramassé dans une tombe de Memphis, que nous venons d'adjuger au sculpteur mycénien. C'est donc que le goût et la facture de celui-ci se reconnaissent à certains traits que nous discernons, plus ou moins nettement marqués, dans tous les monuments qui viennent d'être passés en revue. Mieux nous aurons défini ces traits génériques et plus nous nous sentirons à l'aise pour déterminer quelle est, dans cette sculpture, la part de l'imitation, pour chercher dans quelle mesure l'artiste s'est inspiré des modèles que mettait à sa disposition la facilité des communications maritimes. Je ne sais qu'un moyen de donner au problème une solution qui ne laisse guère place au doute : c'est de soumettre à une sorte de revision défi-

nitive les pièces les plus importantes des différentes séries que nous avons constituées. Ce qui nous frappera, dans ce coup d'œil d'ensemble ainsi jeté sur l'œuvre du sculpteur, c'est la faible proportion des éléments exotiques et la prédominance des caractères qui font l'unité de ces images éparses et l'originalité du génie dont elles sont l'expression spontanée.

Cette originalité se marque déjà dans la suite même des idoles. Les plus anciennes ne seraient pas barbares à ce point si ceux qui les ont façonnées avaient eu sous les yeux des modèles qui aidassent leur inexpérience. Quand, avec le temps, l'ouvrier devient un peu moins maladroit, on sent bien, dans quelques-uns des simulacres divins qu'il ébauche, comme un vague souvenir et un reflet de types mieux définis, qu'il aurait aperçus par accident, mais dont il n'aurait pas d'exemplaires entre les mains. Ces images ainsi entrevues paraissent lui avoir suggéré tel ou tel mouvement, tel ou tel attribut; cependant, là même où on est le plus certain qu'il y a imitation, comme dans la statuette de plomb trouvée à Troie (fig. 295) et dans deux bractées d'or de Mycènes (fig. 293, 294), on ne se sent point en présence de véritables copies. Aucune de ces statuettes n'est ou même n'aspire à être la reproduction exacte d'une de ces effigies des dieux de l'Égypte et de la Syrie que les artisans orientaux ont pétries ou coulées pendant des siècles dans les mêmes moules. Le choix même de la matière est significatif : il atteste que les figures trouvées dans les îles de la mer Égée ont été fabriquées sur place; le marbre dont elles sont faites forme le sous-sol de ces îles, tandis qu'il manque à la vallée du Nil et à la Phénicie. Il suffirait d'ailleurs d'ouvrages tels que les deux musiciens de Keros pour témoigner de l'indépendance du sculpteur insulaire (fig. 357, 358); celui qui les a gauchement taillés dans le marbre a eu le ferme propos de reproduire ce qu'il voyait; il a voulu, il a cru travailler d'après nature. Plus tard, l'intention répondra mieux à l'effort. Nous ne savons si les progrès ont été rapides; mais ils ont été constants. Ce qui ferme la série des idoles, c'est des statuettes de bronze qui ont été surtout recueillies en Argolide et en Laconie. Dans les figures de femme, si le corps est caché sous la draperie, on l'y devine bien construit et de proportions normales. Dans les figures d'homme, le nu est déjà traité avec un vif sentiment des grands traits de la forme. Ce n'est pas à l'école des médiocres praticiens de la Syrie que le sculpteur mycénien aurait appris à donner au torse la largeur voulue, à arrondir les parties charnues du bras et de la jambe, celles que

gonflent les masses musculaires. Certains de ses ouvrages sont très supérieurs à maints bronzes phéniciens, qui doivent être pourtant de date plus récente. Le costume n'est pas moins particulier et moins caractéristique. Chez la femme, c'est cette jupe à bandes cousues, en nombre variable, qui ne se retrouve ni en Égypte ni en Syrie et qui n'offre qu'une ressemblance trompeuse avec le *kaunakès* des Chaldéens et des Perses; chez les hommes, c'est le caleçon. Enfin ce qui nous frappe dans toute cette série, c'est que, dès ce moment, l'effort de la création religieuse tend à l'anthropomorphisme. Si quelques démons à tête d'animal se montrent dans la glyptique et dans la peinture, on ne trouve rien de pareil dans les statuettes de pierre ou de bronze qui doivent représenter les plus grands dieux. Les animaux et les monstres que l'Égypte a toujours adorés sont déjà ici au second plan. Déjà, jusque dans ces figurines informes, s'annonce le secret penchant qui portera la Grèce à idéaliser le corps de l'homme et celui de la femme pour chercher dans ces nobles et pures images le moyen de traduire l'idée qu'elle se fera des aspects divers sous lesquels son esprit concevra l'essence mystérieuse de la divinité.

Ce qu'il y a peut-être de plus ancien après les idoles de marbre et d'argile, c'est les stèles du cimetière royal de Mycènes. La donnée est bien la même que celle de plus d'un bas-relief égyptien ou assyrien; mais le thème est de ceux qui se présentent d'eux-mêmes à l'esprit de l'artiste auquel est confiée la tâche de glorifier le prince, et, dans la composition comme dans l'exécution, tout diffère de ce que nous avons rencontré dans les tableaux bien plus vastes et plus compliqués où l'art oriental traite un sujet analogue. Ici, le nombre des acteurs de la scène est réduit au strict minimum; personnages et animaux sont dessinés, à plat, sans l'indication d'aucun détail intérieur, avec une gaucherie naïve, et ce qui encadre ces groupes, c'est ces enroulements et ces motifs cordiformes qui font la singularité de la décoration mycénienne. L'auteur de ces bas-reliefs n'a pas eu sous les yeux de modèles savants; il s'est appliqué de son mieux à donner, par les images qu'il réunissait dans le champ de la stèle, une haute idée de la prouesse guerrière et de la puissance du roi. Sa sincérité n'a d'égale que sa maladresse.

Nous en dirons autant de la représentation d'un siège (fig. 365); mais ici l'ouvrage est d'un orfèvre; aussi l'art y est-il beaucoup plus avancé. On a comparé la scène dont nous n'avons ici qu'un fragment aux tableaux analogues qui s'étalent sur les parois des pylônes, des tombes et des palais de l'Égypte et de l'Assyrie; mais la ressemblance

n'est que dans le choix du sujet, et l'on ne saurait s'étonner de rencontrer celui-ci à Mycènes. Les chefs achéens, Perséides et Atrides, ont dû être, sur un plus étroit théâtre, d'aussi rudes batailleurs que les conquérants thébains ou ninivites. Il n'y a rien ici, ni dans l'aspect des fabriques, ni dans l'arrangement des groupes, qui rappelle ce que nous avons vu ailleurs[1]. C'est plus incorrect, mais moins symétrique, moins conventionnel que les assauts figurés dans les bas-reliefs asiatiques. Les mouvements, très vivement indiqués, offrent une tout autre variété. Son modèle, le sculpteur l'a cherché dans le spectacle d'une de ces luttes dont il avait partagé les émotions comme témoin ou comme acteur, et peut-être aussi les chants des lointains prédécesseurs d'Homère et d'Hésiode lui ont-ils fourni quelques-uns des traits de sa peinture.

Avec leur technique savante et compliquée, avec le dessin déjà beaucoup plus correct de leurs figures, les poignards à incrustation et les vases de Vaphio ont encore plus surpris; on hésitait à attribuer aux auteurs des stèles et des rudes figurines d'argile des œuvres qui témoignaient d'une telle habileté professionnelle. J'ai, pour les poignards du moins, partagé ces hésitations[2]; mais, à mesure que les monuments de la civilisation mycénienne me sont devenus plus familiers, mes doutes se sont évanouis. C'est bien, selon toute probabilité, d'ouvriers formés à l'école de l'Égypte que l'orfèvre de Mycènes apprit l'emploi des procédés minutieux et délicats qu'il a appliqués à la décoration de ses poignards, et il y a, dans cette décoration, plus d'un motif qu'il a dû tirer de modèles empruntés à cette même contrée. Le griffon mycénien, caractérisé par ces trois ou quatre plumes frisées qui se déroulent en spirale derrière sa tête, vient en droite ligne de l'Égypte. L'élongation du corps des animaux, étirés par l'effort de la course, est aussi dans les habitudes du dessinateur égyptien; enfin, c'est un lieu commun de la peinture égyptienne que la chasse aux oiseaux aquatiques dans les marais, et l'on voit, dans un bas-relief, un félin, qui, parmi des roseaux, poursuit cette proie, de concert avec l'ichneumon[3]. Malgré ces affinités, je suis convaincu que nous avons affaire là aux produits d'un art égyptisant, si l'on veut, mais non à ceux de l'art égyptien, et je n'inclinerais même plus à voir dans aucun de ces poignards l'œuvre de l'industrie phénicienne. Nous avons trop souvent rencontré le lion,

1. *Histoire de l'art*, t. I, fig. 287; t. II, fig. 220.
2. *Bulletin de corr. hell.*, X, p. 348-356.
3. Lepsius, *Denkmæler*, partie III, pl. 103.

étudié et rendu d'après nature, dans les bas-reliefs et les intailles de Mycènes, pour ne pas admettre qu'il habitait alors les montagnes de la Grèce; la chasse au lion était donc un thème qui appartenait en propre à l'art indigène. D'ailleurs, dans ce tableau, il y a tels détails de costume et d'ornement par lesquels cet ouvrage se distingue des monuments phéniciens et se rattache à la série des monuments mycéniens, de ceux dont il ne saurait être question de contester l'origine. Les hommes portent le caleçon collant que l'on trouve partout à Mycènes, et non le pagne flottant qui leur ceint les reins sur les coupes de métal phéniciennes[1]. Enfin, c'est d'un bouclier rond que sont armés les soldats qui paraissent sur plusieurs de ces coupes; ici, au contraire, les deux types de bouclier que nous rencontrons sont de ceux que les Phéniciens n'ont jamais figurés sur les vases : c'est le long bouclier semi-cylindrique et le bouclier orbiculaire d'aussi grande dimension, mais à double échancrure. Ces types, la sculpture et la glyptique mycénienne nous en ont offert plus d'un exemple (pl. XVIII, 3; fig. 359, 421, 423, 425).

S'il est vraisemblable que c'est un modèle égyptien qui a suggéré le choix du motif de la scène sur une autre lame (pl. XVII, 1), là aussi je crois reconnaître, à certains indices, la marque de l'artiste indigène. Il y a, dans la manière dont sont groupées les plantes aquatiques, lotus ou papyrus, une élégance et une variété que l'on ne rencontre pas dans les représentations du même genre qui abondent sur les monuments de l'Égypte et dont il se trouve aussi des exemples dans ceux de la Phénicie. En Égypte, ces plantes sont figurées toutes droites (fig. 434) ou disposées en gerbes symétriques (fig. 435)[2]. Il en est de même dans un médaillon de coupe phénicienne[3]. L'orfèvre qui a dessiné le décor de notre poignard a fait preuve de plus d'invention : à chaque bouquet de lotus il a donné une inclinaison différente.

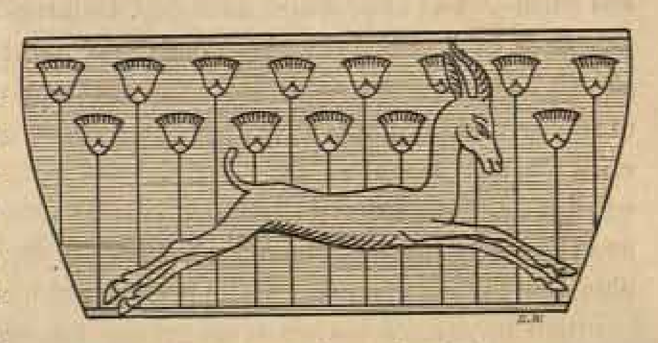
Quant aux gobelets d'or de Vaphio, je crains de m'être donné plus de peine qu'il n'était nécessaire quand, il y a deux ans, j'ai revendiqué pour l'orfèvre mycénien l'honneur de les avoir ciselés.

Le choix du sujet ne suffirait pas à trancher la question. En effet, si le taureau sauvage ne figure point sur les coupes de bronze ou d'argent où les ciseleurs phéniciens ont représenté la chasse au lion et la chasse au cerf, on le voit tomber sous les flèches du chasseur, dans

1. *Histoire de l'art*, t. III, fig. 343, 544, 546, 547, 548, 552.
2. Voir aussi *Histoire de l'art*, t. I, fig. 8, 26.
3. *Histoire de l'art*, t. III, fig. 533.

une peinture d'un hypogée de Thèbes[1]; on le voit aussi, renversant ceux qui cherchent à le capturer, dans un bas-relief, de provenance inconnue, où se font sentir à la fois l'influence de l'Égypte et celle de la Chaldée[2].

En tout cas, il y a plusieurs ouvrages de la plastique mycénienne dont le sujet est manifestement le même que celui du bas-relief des vases : c'est une intaille (fig. 424, 24); c'est surtout le célèbre fragment d'une peinture de Tirynthe (fig. 439). Or si l'on peut à la rigueur prêter aux intailles une origine étrangère, il n'en est pas de même pour la peinture. Celle-ci a été exécutée en place, sur l'enduit frais; elle n'a pu l'être que par des ouvriers domiciliés dans le pays. Il n'y a d'ailleurs pas à s'étonner que cette chasse ait été un des thèmes sur lesquels aimait à s'exercer l'imagination des artistes mycéniens. L'un des principaux exploits que la tradition prê-


434. — Antilope courant dans un fourré de papyrus. Peinture égyptienne. Prisse d'Avennes.


435. — Un marais. Peinture égyptienne. Wilkinson, *Manners*, t. II, p. 102.

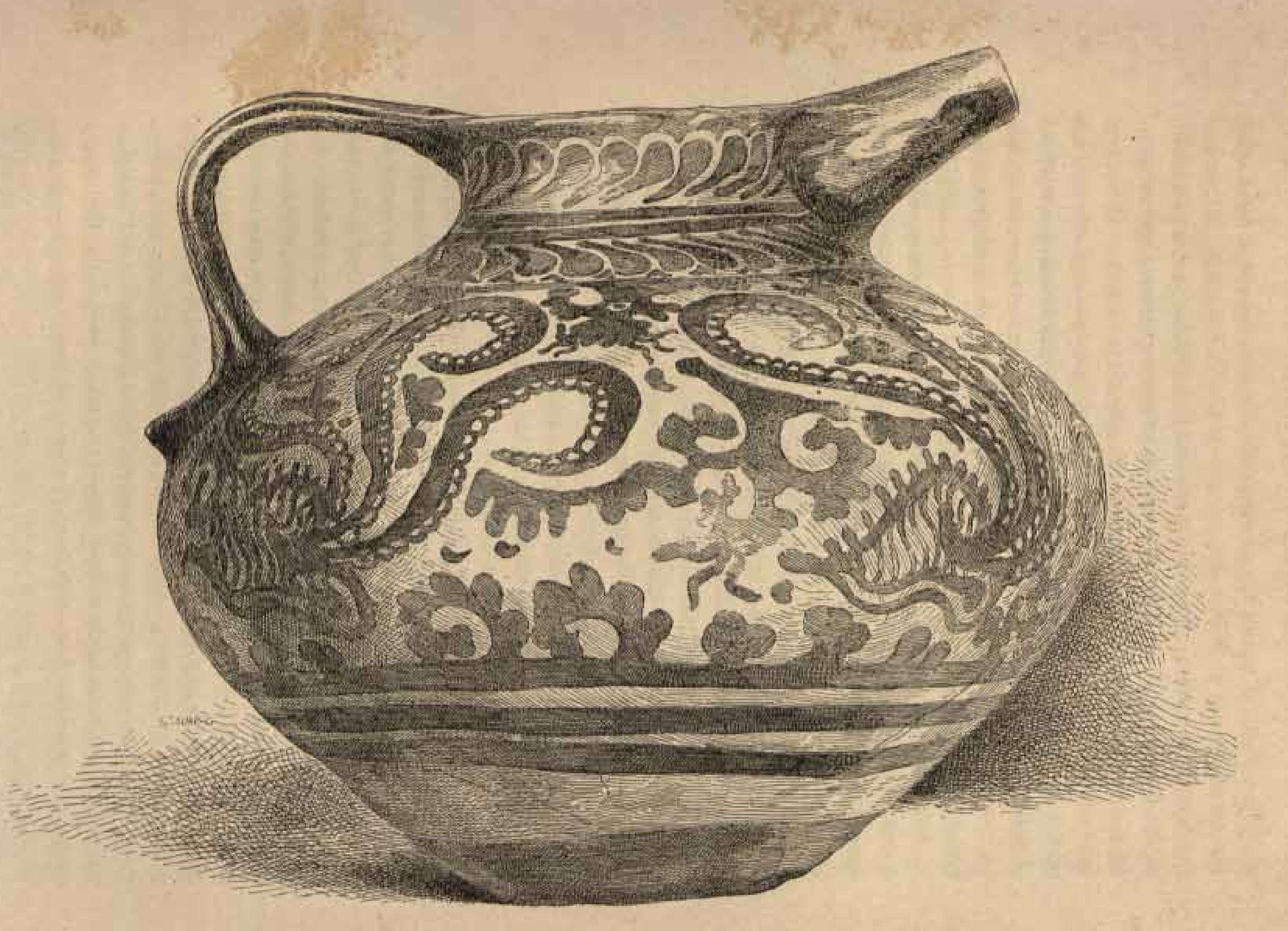
tait à Thésée n'était-il pas le service qu'il aurait rendu aux habitants de l'Attique en les délivrant du taureau de Marathon?

On s'est étonné de voir des palmiers sur un de ces vases; le palmier, a-t-on dit, n'est pas un arbre qui pousse naturellement en Grèce. Sans doute les dattes ne mûrissaient pas plus alors, près d'Argos et de Sparte, qu'elles ne le font maintenant; mais pourquoi, chez ces princes qui, comme l'Alkinoos de l'*Odyssée*, aimaient le luxe des jar-

1. Fr. Cailliaud, *Recherches sur les arts et métiers de l'Égypte*, pl. 37.
2. L. Heuzey, *Un prototype des taureaux de Mycènes et d'Amyclées* (*Bull. de corr. hell.*, 1892, p. 307-319 et pl. I).

dins, le palmier n'aurait-il pas été cultivé, dès ce temps, comme arbre d'ornement? On n'avait d'ailleurs pas loin à aller pour en admirer l'élégante silhouette, le souple panache balancé par la brise. Le palmier réussit dans les îles de l'Archipel; il était, quand fut composé l'hymne homérique à Apollon, un des ornements de Délos, et la Crète devait posséder déjà ce bois de palmiers qui aujourd'hui est une des curiosités de la province de *Sittia*. Enfin, si les Achéens ont été un peuple de soldats et de marins aventureux, dont les bandes ont souvent cherché fortune sur toutes les côtes du bassin oriental de la Méditerranée, ces courses ont dû les conduire plus d'une fois sous les palmeraies du Delta et du sud de la Syrie. Aussi n'est-ce pas seulement sur le gobelet de Vaphio que le palmier joue ce rôle d'accessoire décoratif; nous l'avons vu servir de manche aux miroirs (fig. 386, 387, 388), et, dans plus d'une intaille, meubler le champ (fig. 426, 6, 10, 18; 428, 11; 431, 11).

Rien ne caractérise mieux un art que les conventions qu'il emploie, dès qu'elles ne sont plus de celles qui, tenant à l'inexpérience de l'artiste, s'imposent à la gaucherie de toute plastique naissante. Or nous en observons ici une qui est particulière à l'art mycénien : il s'agit du procédé très singulier dont il use pour figurer le terrain. Celui-ci, dans les monuments de l'art oriental, n'est dessiné que sous les pieds des personnages; au-dessus de leurs têtes, des vols d'oiseaux sont destinés à suggérer l'idée du ciel, de l'espace indéfini. Ici, au contraire, point de ciel; point de haut ni de bas, si on fait abstraction des figures. Celles-ci, il a bien fallu les poser toutes dans le plan vertical, la tête vers le bord du vase; mais les rochers qui marquent le caractère du site sont indiqués en haut et en bas du tableau, pour bien faire comprendre qu'il y en a partout, que les figures se meuvent entre deux parois de roc. Il en est de même pour les deux arbres auxquels est lié le filet; ils sont plantés en face l'un de l'autre, l'un près du pied, l'autre près des lèvres de la coupe. C'est donc, pour ce qui concerne le paysage, une sorte de perspective cavalière; le spectateur est censé voir de très haut le lieu de la scène, tandis que le même système de projection ne s'applique pas aux personnages. Ceux-ci sont représentés comme s'ils étaient aperçus de côté, par l'œil d'une personne placée à leur niveau. Il y a là un compromis entre deux modes de figuration différents ou, pour mieux dire, contradictoires. Or n'est-il pas significatif que, pour trouver d'autres exemples de cette combinaison assez étrange, ce soit justement dans l'art mycénien qu'il faille aller les chercher; voyez un des poignards (pl. XIX, 6) et plusieurs intailles



436. — Vase de la collection Abbott. New-York.

(fig. 420, 421). Il y a même une de celles-ci où le paysage n'est indiqué qu'au-dessus de la tête des acteurs de la scène (fig. 426, 17). Que si par hasard on s'avisait de vouloir récuser le témoignage des poignards et des intailles, on ne pourrait songer à faire les mêmes réserves au sujet des vases peints. Il n'est personne qui ne les regarde comme le produit de l'industrie indigène. Or, sur plus d'un de ces vases, les rochers parmi lesquels nagent les poulpes aux longs bras, les nautiles et autres mollusques sont souvent dessinés à la fois en haut et en bas du champ ; c'est comme un fond de mer que l'on découvrirait d'une berge élevée ou du pont d'un bateau (fig. 436)[1].

Quelque surprise que l'on ait éprouvée en ramassant sous les décombres d'une tombe à coupole une œuvre aussi avancée à certains égards que les gobelets de Vaphio, il faut donc se rendre à l'évidence ; on n'avait d'autre raison ou, pour mieux dire, d'autre prétexte à regarder vers l'Égypte ou la Phénicie que la beauté même de l'ouvrage, l'heureuse composition de la double scène, la vivacité expressive des mouvements et la fière allure du dessin ; or, ces qualités, on les rencontre, dans d'autres monuments du même art, toutes semblables, sinon portées à un aussi haut degré ; ces vases offrent réunis tous les caractères qui distinguent les créations de cet art. Les masques de métal ne pouvaient éveiller les mêmes doutes ; si l'idée de couvrir ainsi la face des morts a pu être suggérée aux gens de Mycènes par des masques de momie aperçus en Égypte, l'exécution présente, d'un pays à l'autre, des différences qui n'échapperont point même à l'œil le moins exercé. Il y a loin du style noble et conventionnel des masques de momie à la rudesse brutalement réaliste des masques de Mycènes. On ne saurait non plus reconnaître aucun rapport de filiation entre les animaux que représente le sculpteur mycénien et ceux dont il avait eu l'occasion de voir l'image sur les sujets de provenance exotique qui étaient portés jusqu'à lui par le commerce. Sans doute, c'est à ces objets qu'il avait emprunté certains types factices, tels que celui du griffon et celui du sphinx ; mais, quand il avait à reproduire des types organiques réels et vivants, c'était de lui-même et de ses impressions personnelles qu'il prenait conseil. Nous n'insisterons pas sur ces jarres et ces grossières figurines où les potiers de la Troade et de l'Argolide ont pétri l'argile en façon de truie, de chien ou de vache (fig. 390-394), ni sur ces bractées d'or où la forme animale, très sommairement indi-

1. L'observation est de Murray, *A vase of the Mykenai type*, p. 2 (*American Journal of archæology*, t. VI, n° 4).

quée et soumise à la loi d'une symétrie rigoureuse, n'a qu'une valeur purement décorative (fig. 404, 411); pour fabriquer à la douzaine ces offrandes simulées ou ces ornements du costume, l'ouvrier se contentait d'ébaucher rapidement des images que déterminaient ceux des traits de l'original qui étaient le plus présents à toutes les mémoires. En a-t-il été autrement pour les lions de la fameuse porte, pour les taureaux des gobelets d'or et pour les plus soignées de nos intailles? Pour ces œuvres auxquelles il voulait apporter plus de soin, a-t-il été chercher ses modèles à l'étranger, par exemple en Égypte? La réponse à cette question, c'est encore aux vases de Vaphio qu'il faut la demander, puisque nulle part l'artiste ne s'est appliqué davantage à sa tâche. Or le style des taureaux de Vaphio n'est ni celui de l'Égypte, ni celui de la Chaldée et de l'Assyrie, ni celui de la Phénicie; à plus forte raison ne prête-t-il à aucune comparaison avec ces monuments de l'art syro-cappadocien où la facture est si sommaire et si rude.

Dans les sculptures et les peintures de l'Égypte, la forme de l'animal est beaucoup plus simplifiée. Le contour est réduit aux traits qui caractérisent l'espèce, et, dans l'intérieur de ce contour, le ciseau et le pinceau ne mettent que de très rares indications, celles seulement sans lesquelles on aurait peine à comprendre la construction et le mouvement de la figure. Celle-ci paraît vue de loin; le goût de l'artiste agit là, dans la création plastique, comme le fait la distance dans le monde réel : il élimine le détail qui peut amuser l'œil, mais qui ne concourt pas à la définition de l'être; il arrive ainsi à résumer et comme à abréger la nature. Ici, c'est autre chose : la forme semble avoir été regardée de plus près, d'assez près pour que fussent perçues jusqu'aux moindres inflexions des lignes qui limitent les corps. Elle est donc plus étoffée que dans les ouvrages de la plastique égyptienne, et, en même temps, les muscles, les os et leurs articulations, les plis de la chair et les paquets de poil y sont marqués moins durement, les accents n'y sont pas mis avec la même raideur que dans les bas-reliefs chaldæo-assyriens. Cela tient le milieu entre les deux très différentes interprétations de la nature qu'ont présentées, chacun de son côté, le sculpteur de la vallée du Nil et celui de la vallée de l'Euphrate; ce n'est ni l'une ni l'autre, et ce n'est pas non plus un compromis entre les deux, une de ces combinaisons éclectiques auxquelles ont trouvé leur compte les artisans phéniciens; c'est un style à part, vraiment original. Je ne sais comment on a pu imaginer de chercher en Syrie l'auteur de ces vases. A moins qu'il n'y ait eu en Syrie, très anciennement, un art dont l'œuvre serait aujourd'hui

perdue tout entière, le contraste doit éclater à tous les yeux. Les monuments de l'art phénicien qui, d'après leur matière et l'usage auquel ils étaient destinés, se prêteraient le mieux à la comparaison, c'est les coupes de bronze et d'argent doré dont la Phénicie nous a légué d'assez nombreux exemplaires; les thèmes qui y sont traités offrent plus d'un rapport avec ceux qui ont servi à décorer nos gobelets; mais que l'esprit et le goût sont différents! Les scènes figurées sur les coupes phéniciennes ont toutes, plus ou moins, je ne sais quel air d'images calquées sur un patron; on y devine, comme on dirait aujourd'hui, des *clichés* que l'ouvrier avait empruntés à des modèles de toute provenance et qu'il répartissait, à son gré, dans les bandes concentriques qu'il faisait tourner autour d'un motif central[1]. Son outil était agile et sûr; mais il travaillait de seconde main; pressé de gagner son salaire, il ne s'inspirait pas directement du spectacle de la vie.

Ici c'est une autre affaire. Malgré certaines fautes de dessin que ne commettrait pas l'ouvrier phénicien, on sent l'œuvre d'un artiste qui a assisté à la scène qu'il représente ou qui se l'est vivement figurée, d'après ce qu'il savait des habitudes et des allures du taureau. Tout inexpérimenté qu'il fût à certains égards, il avait considéré la nature avec une curiosité intelligente; il avait été frappé de sa variété infinie; il avait cherché à en rendre les aspects changeants et divers. Des sept taureaux qui peuplent ici le bois, il n'y en a pas deux qui aient la même pose. Jetez au contraire les yeux sur ces centaines de tableaux où paraît l'espèce bovine dans les nécropoles de l'Égypte, vous n'y trouverez guère l'animal que dans trois ou quatre attitudes différentes, marchant en troupes, attelé à la charrue, couché par terre ou tendant la mamelle aux mains qui la pressent. Le sculpteur n'est pas sorti de ce cercle étroit. Sur les coupes phéniciennes, même indigence. C'est toujours le bœuf paissant ou bien attaqué par un lion, puis encore la vache allaitant son veau; le seul motif qui attire l'attention parmi ces perpétuelles redites, c'est, sur une patère de Curium, le groupe d'ailleurs très froidement dessiné de deux taureaux qui se heurtent du front[2]. A elle seule, notre paire de vases offre donc déjà, pour cette espèce, un plus riche répertoire de formes et de mouvements caractéristiques que tout l'art oriental, et combien l'avantage de l'artiste mycénien devient encore plus marqué, si l'on fait entrer en ligne de compte la fresque de Tirynthe et surtout les pierres gravées, où ce même type paraît si souvent et

1. *Histoire de l'art*, t. III, p. 788-789.
2. *Histoire de l'art*, t. III, fig. 552.

offre des variantes si curieuses (fig. 126, 7, 8, 18, 24; 428, 4, 24; 431, 11; pl. XIII)!

L'interprétation que l'artiste a donnée du corps de l'homme, sur ces vases et dans d'autres monuments du même art, ne lui est pas moins particulière. L'image qu'il en offre est loin de valoir celle qu'il présente de l'animal. Chez les trois personnages que l'orfèvre de Vaphio a introduits dans ses deux tableaux, la forme a subi de graves altérations. Le dessin de la tête et des membres a de la justesse et ne manque même pas d'une certaine vigueur; mais le torse est beaucoup trop grêle et trop fuselé; l'amincissement qu'il présente, sur nature, au-dessus des hanches, est beaucoup trop marqué. Rien de pareil en Égypte, où une juste proportion est ménagée entre la largeur de la poitrine, la plénitude du ventre et la rondeur des cuisses, qui s'attachent au buste sans même que la saillie des hanches soit franchement accusée. En Chaldée et en Assyrie, la représentation de la nudité est rare; mais là où, par exception, elle se rencontre, les différentes parties de l'ensemble sont bien en équilibre. Sur les coupes phéniciennes, il y a, dans la silhouette des figures nues, un souvenir visible du dessin des figures égyptiennes. Au contraire, il n'est pour ainsi dire pas un monument de l'art mycénien où nous ne retrouvions, plus ou moins franchement accusé, cet étranglement du torse. Cette déformation bizarre est partout sensible, aussi bien chez le chasseur qui court à côté du taureau, dans la fresque de Tirynthe, que dans les ouvrages de la glyptique (pl. XVI, 5; fig. 426, 5, 12, 15, 21; 428, 1, 7, 23; 431, 1, 3, 9; 432, 2, 4). C'est là comme la marque personnelle, comme la signature même de l'artiste.

Même indépendance dans le caractère du costume et de la coiffure. Ce qu'il y a de particulier dans le vêtement de l'homme et dans celui de la femme, nous l'avons déjà plusieurs fois indiqué; mais d'autres détails méritent d'être signalés. Les Égyptiens des deux sexes ont toujours les pieds nus. Au contraire, sur les vases de Vaphio, les personnages sont chaussés d'un soulier à pointe légèrement recourbée que fixent des courroies qui tournent autour du bas de la jambe. Cette chaussure, nous ne la distinguons pas dans les images trop réduites des intailles; mais, à Tirynthe, dans la scène de chasse, l'artiste n'avait pas omis ce détail (fig. 439). Il l'avait indiqué par un ton brun dont il ne subsiste que de faibles vestiges sur un des pieds; le soulier, tout effacé qu'il soit, se devine aux courroies qui l'attachaient. Celles-ci se reconnaissent dans quatre à cinq bandes de couleur sombre, qui

s'étagent de la cheville à la naissance du mollet. Dans plusieurs parties du monde grec, on a conservé assez tard l'usage d'une chaussure du même genre, dont le bout effilé se relevait et s'infléchissait en arrière, comme le fait aujourd'hui l'extrémité du *tsaroukhi* des Albanais[1].

On remarquera aussi cette longue chevelure qui, chez les deux hommes renversés par le taureau, tombe en désordre et va balayer le sol (fig. 369), tandis que chez le pasteur de l'autre tableau, serrée par un nœud à la hauteur de la nuque, elle s'étale sur les épaules en large nappe (fig. 370). Quand, par exception, le graveur sur pierre fine a trouvé moyen d'indiquer la coiffure, c'est encore ainsi qu'il dispose les cheveux (fig. 428, 1). C'est ainsi d'ailleurs que les portaient les héros d'Homère, comme l'atteste l'épithète que celui-ci aime à joindre au nom des Achéens, épithète dont le sens est expliqué par plus d'un vers semé dans le cours du poème[2]. Les Achéens transmirent cette habitude aux Ioniens, et les statues archaïques prouvent qu'elle se conserva longtemps encore en Grèce. Rien de pareil en Égypte. Là les hommes avaient la tête rasée sous la perruque courte et bouffante.

Ce n'est pas seulement à ces traits secondaires, à l'habit et à la coiffure, que l'on reconnaît dans ces personnages les ancêtres directs des Grecs de l'histoire, et non des étrangers, des Africains ou des Asiatiques, dont l'image et les prouesses, habilement représentées par les artistes orientaux, seraient venues amuser la curiosité des princes achéens du Péloponèse. Étudiez le contour partout où la figure est d'assez grande dimension pour que se laisse suivre le tracé du profil de la face, et vous y observerez, sur les vases d'or et d'argent comme dans les plaques d'ivoire, les heureuses proportions de la tête, l'ouverture de l'œil, la finesse de la bouche, et surtout le dessin du nez, de ce nez droit qui, sans inflexion marquée, continue la ligne du front. C'est déjà le type grec, comme on l'appelle, celui que reproduiront les maîtres de l'âge classique (fig. 366, 369, 370, 373, 380, 381).

On a souvent dit que le bas-relief de la Porte aux lions avait un aspect exotique. Ce n'est point, en tout cas, de l'Égypte que viendrait ce thème. Quand l'ornemaniste égyptien rapproche deux figures symétriquement ordonnées, il les présente plus volontiers opposées dos à dos que face à face[3]. Mais il est certain que ce groupe, ainsi que plusieurs des images de nos intailles, rappelle les couples de figures

1. Voir les exemples qu'a réunis Tsoundas (Ἐφημ., 1889, p. 160, n° 2).
2. Κάρη κομόωντες Ἀχαιοί. Helbig, *Das Homerische Epos*, p. 236-240.
3. *Histoire de l'art*, t. II, p. 747.

affrontées qui se rencontrent si souvent sur les cylindres chaldæo-assyriens. Là aussi, sans doute, quelque intaille importée a pu suggérer la première idée de la disposition ; mais a-t-on jamais rencontré, dans l'art oriental, cette représentation du palais par l'autel, la colonne et l'entablement, qui constitue ainsi les lions gardiens de la demeure royale? Ce que le sculpteur mycénien aurait emprunté, si tant est qu'il y ait emprunt, c'était une forme vide et banale ; par l'addition de certains détails caractéristiques, il a donné au motif un sens qui ne lui a été attribué nulle part ailleurs : il est bien le créateur du symbole.

Les images des pierres gravées sont à trop petite échelle pour que l'on y distingue les traits du visage ; mais les intailles portent le cachet du même goût que les autres monuments de la sculpture : elles se distinguent nettement des produits de la glyptique égyptienne et asiatique. Les pierres que le graveur met en œuvre de préférence ne sont pas celles qui ont été le plus communément travaillées ailleurs. Les formes surtout diffèrent ; on n'a emprunté ni le scarabée à l'Égypte, quoique des scarabées égyptiens aient été retrouvés dans des tombes, à Ialysos et à Mycènes, ni à l'Asie Antérieure le cylindre, quoique celui-ci ait pénétré dans l'île de Cypre et y ait été imité [1]. Parmi toutes les pierres recueillies à Mycènes et à Vaphio, il n'y en a qu'une seule qui reproduise la forme du cylindre [2] ; celles dont la partie postérieure rappelle de loin la forme du scarabée sont rares.

Choix des sujets, indications d'armes et de costume, mode d'interprétation et conventions, tout est d'ailleurs pareil, dans les pierres gravées et dans les autres ouvrages de l'artiste mycénien ; sculpteur et graveur travaillent sur les mêmes thèmes et les traitent dans le même esprit. Cet esprit n'est pas celui de l'art oriental. Il suffira de marquer, par un exemple unique, la différence des deux génies. Une de nos plus belles intailles représente une scène de combat, à quatre personnages (fig. 421). L'un d'eux, qui frappe l'épée haute, semble avoir l'avantage ; mais pourtant l'issue de la lutte est encore indécise. Le vainqueur est menacé dans son triomphe par l'intervention d'un nouvel arrivant ; il va peut-être succomber à son tour. Nous n'avons rien trouvé de pareil dans les tableaux de bataille que nous avons rencontrés en Égypte et en Assyrie. Là l'artiste n'admet pas que le héros dont il est chargé de figurer les exploits puisse jamais être vaincu, ni même que la victoire ait hésité entre lui et ses adversaires ; ceux-ci sont toujours renversés

1. *Histoire de l'art*, t. III, p. 637-640, fig. 427, 429-433.
2. Ἐφημ., 1888, pl. X, 38.

par son bras ou écrasés sous les roues de son char. L'effet de cette hypothèse systématique, on le prévoit : toute l'œuvre d'art en est refroidie. C'est ce dont un sûr instinct avertit dès lors le sculpteur; il comprend que l'âme du spectateur ne saurait être émue, si elle connaît d'avance le dénouement de l'action. Ici donc, comme dans la chasse au lion de l'un des poignards (pl. XVIII, 3), comme dans la chasse au taureau de l'un des gobelets de Vaphio (fig. 369), il reste neutre, en face de ce conflit des forces ennemies; il s'intéresse à elles dans la mesure de la puissance qu'elles déploient; il prend autant de plaisir à montrer la prouesse du lion et du taureau qui se défendent vaillamment que celle de l'homme qui les abat sous son épieu ou les emprisonne dans ses filets. Ainsi fera plus tard le statuaire grec.

S'il y a une intaille où l'on ait cru retrouver la trace de l'influence orientale, c'est la bague de Mycènes qui représente la divinité assise au pied d'un arbre (fig. 425). En effet, il y a, pour l'arrangement d'ensemble, une certaine analogie entre cette scène d'adoration et les scènes du même genre qui sont figurées sur maints cylindres chaldæo-assyriens[1]; ceux-ci offrent plusieurs variantes d'une composition où des femmes, dans différentes attitudes, sont groupées autour d'un arbre, qui est le plus souvent un palmier chargé de ses fruits. Jetés dans le haut du champ, le soleil et la lune se rencontrent aussi, à cette même place, sur les cylindres. Il est donc très possible que ce soit une intaille orientale qui ait suggéré l'idée de la disposition générale et de tel ou tel accessoire; mais c'est bien par un artiste indigène que la pierre a été gravée. Cet artiste a mis dans son ouvrage des traits que ne lui fournissait point son modèle, si modèle il y a eu. Tels sont le petit personnage qui plane dans l'espace et son bouclier orbiculaire. Tel est aussi le costume féminin; jamais, sur les cylindres, le bas de la robe ne présente, au-dessus de la cheville, cette courbe en croissant que lui fait décrire le graveur mycénien. Si celui-ci s'est inspiré d'un motif exotique, il l'a traduit dans sa langue.

De quelque côté que nous ayons abordé cette étude, nous sommes arrivé toujours à la même conclusion : comme l'architecture, la sculpture mycénienne est un art autonome et original, qui a pu demander à des civilisations antérieures l'idée première de certains motifs et le secret de certains procédés, mais qui a déjà bien des rapports avec l'art de la Grèce historique, qui s'y relie par des liens plus étroits qu'à aucune

1. M. Heuzey, en signalant ces analogies, a reproduit un de ces cylindres (*Revue arch.*, N. S., t. IX, p. 270-271).

des branches de l'art oriental. Ce qui demeure plus obscur, c'est la suite et l'enchaînement des différentes phases par lesquelles a passé le développement de cette plastique primitive, depuis les simulacres informes ramassés dans les couches inférieures des décombres de Troie jusqu'aux œuvres élégantes et compliquées qui datent d'un temps très voisin de l'invasion dorienne. Tout l'effort de notre curiosité ne va qu'à fixer quelques points de repère qui aident l'esprit à évaluer la durée de cette longue évolution et à la partager en périodes dont chacune ait son caractère distinct.

C'est à peine si l'on peut dire que la sculpture existe, même à l'état naissant, dans la première et la seconde ville de Troie, tant y sont rares et timides les essais d'une main qui déjà se risque parfois à imiter quelques-uns des types du monde organique. Les tribus des Cyclades n'en sont déjà plus là, celles qui ont laissé dans plusieurs de ces îles les plus anciens cimetières dont la trace y ait été retrouvée. Dans leurs idoles de marbre, si elles ne donnent de la forme vivante qu'une traduction encore très imparfaite, elles en indiquent pourtant les éléments essentiels, premier succès, qui est dû peut-être aux facilités que le marbre offre à l'ouvrier. On sait, par plus d'un exemple, quelle influence l'apparition subite et la mise en œuvre d'une matière non employée auparavant ont exercée, chez différents peuples, sur les progrès de l'art et de l'industrie. De cette roche docile à l'outil, les insulaires ont tiré des vases d'usage domestique et des vases de luxe; ils en ont tiré aussi les effigies de leurs dieux, qui portaient peut-être déjà quelques-uns de ces noms que l'on ne saurait prononcer, encore aujourd'hui, sans que toute une série d'images nobles et charmantes vienne se présenter à notre esprit, nourri de la poésie et des arts de la Grèce.

Le sol de Mycènes n'eût pas livré ses trésors, qu'il aurait suffi de jeter les yeux sur les murs et les édifices attribués aux Cyclopes pour sentir combien grande était la différence entre les bourgades des îles et les agglomérations formées autour des puissantes citadelles de la Grèce continentale; cependant, au fond de ces tombes qui représentent la plus ancienne Mycènes que nous puissions atteindre, on n'a point trouvé d'autres figures en ronde bosse que des idoles d'argile, et celles-ci ne sont pas sensiblement supérieures aux idoles de marbre des Cyclades. Point de statuettes en pierre. Quant aux bas-reliefs des stèles dressées au-dessus de ces sépultures, ils sont encore d'une extrême gaucherie. C'est que l'ouvrier n'avait point ici à portée le beau marbre blanc des îles; la matière ne lui faisait pas, comme dans l'Archipel, de ces avances

auxquelles il est difficile de ne pas répondre. Il y a d'ailleurs une autre cause de la lenteur avec laquelle s'est développée en Argolide la sculpture sur pierre : c'est la richesse même de cette société, le rôle prépondérant qu'y jouaient les métaux précieux, et, par suite, la prééminence de l'artisan qui était chargé de les mettre en œuvre. Cet artisan, c'était l'orfèvre, serviteur privilégié des princes et de leurs plus vaillants compagnons. L'orfèvre transforme en objets de luxe, en vases de table, en armes merveilleusement décorées, en bijoux de toute espèce, l'or que la guerre, la piraterie et le commerce ont mis en abondance aux mains des chefs du clan. L'or est le facteur principal de cette civilisation; on pourrait presque dire, en détournant un peu le mot du sens qu'il a dans la langue d'aujourd'hui, que la société mycénienne n'a pas connu d'autre étalon que l'étalon d'or. C'est par l'énorme quantité d'or qu'elle possède et par l'usage qu'elle en fait que s'explique la surprenante habileté de l'orfèvre[1]. A Troie, l'orfèvre était déjà singulièrement en avance sur le sculpteur et sur le potier; on a la preuve que, dans les Cyclades, où il a surtout travaillé l'argent, il était arrivé déjà à un certain degré d'adresse professionnelle; mais c'est à Mycènes, où les rois lui jettent comme à pleines mains les lingots d'or, qu'il fait les pas décisifs. La technique du métal a des ressources que ne connaît pas celle du bois ou de la pierre. Le métal se laisse fondre et couler; il se laisse battre au marteau et repousser au ciseau, estamper au moule, graver au burin, arrondir en boules, aplatir en feuilles très minces, étirer en fils ténus ou découper en rubans dont l'élasticité se prête à tous les caprices de l'ornement curviligne. Rien de plus aisé d'ailleurs, si l'on a le doigt alerte et léger, que de relier solidement les unes aux autres les pièces ainsi obtenues; on a la soudure; on a les rivets, qui permettent de créer des ensembles très compliqués où souvent l'œil n'aperçoit pas, à première vue, les points de suture.

Ces ressources, c'est par une pratique constante que l'orfèvre apprend à les utiliser toutes; or peut-on imaginer conditions plus favorables que celles où il se trouvait placé à Mycènes? Le lapicide n'avait que de loin en loin l'occasion de ciseler des figures dans le champ d'une stèle ou de décorer la porte d'une acropole; mais l'orfèvre recevait tous les jours des commandes. Les goûts de magnificence du maître le provoquaient à produire sans relâche, et, d'autre part, afin de satisfaire ses clients, il avait à s'efforcer de se surpasser lui-même et de diversifier

1. C'est ce qu'a très bien vu Tsoundas (Μυκῆναι, p. 177-179).

ses effets. Point de métier qui suppose un plus long apprentissage que celui-ci, où le tour de main ait plus d'importance. On est donc porté à croire que, lorsque l'or commença ainsi à foisonner dans le château des rois, il se créa, dans les principaux centres, de vraies corporations d'orfèvres. Les procédés les plus délicats, tels que ceux des incrustations sur métal, on les avait peut-être appris, au début, d'ouvriers étrangers, que ceux-ci fussent venus s'établir en Argolide pour y faire fortune ou qu'ils y eussent été amenés comme esclaves; mais, une fois que l'on fut maître de ces secrets, on se les transmit, dans les familles d'artisans, de père en fils. Chaque génération ajoutait à l'héritage qu'elle avait reçu. A mesure qu'il devenait plus adroit au maniement de l'outil, les ambitions de l'ouvrier se développaient et son style s'agrandissait. Il avait commencé par le dessin géométrique, le seul à peu près dont il y ait trace sur les monuments de l'industrie des Cyclades; il avait ensuite demandé de nouveaux motifs à cette flore et à cette faune des mers où le céramiste continuera longtemps encore à chercher ses thèmes préférés; il s'était amusé à copier l'élégante silhouette de certains insectes; puis, s'enhardissant par degrés, il avait eu recours, pour mieux décorer certaines de ses œuvres, à la figure des animaux supérieurs et à celle même de l'homme. La représentation d'un assaut sur un vase d'argent, les scènes de chasse des poignards, la gravure des chatons de plusieurs bagues, tout cela est sorti des tombes mêmes que sont venues surmonter les stèles où court le char des rois. Bagues, vase et poignards ne sauraient donc être plus jeunes que les stèles, et pourtant, de l'un à l'autre des deux groupes de monuments, combien l'exécution diffère! Un détail, qui suffirait à lui seul pour établir la supériorité de l'orfèvre. C'était, on le sait par Homère, deux chevaux que l'on attelait au char de bataille; mais, sur les stèles, un des deux est resté comme sous-entendu : le lapicide n'a réussi qu'à en montrer un. Au contraire, dans le champ étroit du chaton d'une bague, l'orfèvre a su indiquer, derrière le premier cheval, la tête et la croupe du second (fig. 420).

L'influence de l'orfèvre, à cette époque, se fait partout sentir. C'est à la décoration des bijoux que sont empruntés les ornements qui, sur ces stèles, remplissent la partie du champ que n'occupait point l'image. Si, dans la seconde période de la vie du peuple mycénien, on a su donner aux lions qui veillent sur la porte de la citadelle une juste proportion et une certaine noblesse d'aspect, le lapicide est là l'élève de l'orfèvre; ce type qu'il avait si imparfaitement rendu dans le

moins gauche des bas-reliefs funéraires, où a-t-il appris à le mieux interpréter, sinon dans les figures de lion que l'orfèvre a dessinées sur ses poignards, sur ses vases et sur ses intailles? C'est encore l'orfèvre qui doit être l'auteur des rares statuettes de bronze qui paraissent vers la fin de la période mycénienne[1]. L'artisan qui fournit aux princes ces armes et ces objets de luxe qui remplissent leurs trésors emploie, suivant les circonstances, tantôt un métal et tantôt un autre; il les fait souvent entrer tous à la fois dans la composition d'un même ouvrage; ne voyons-nous pas Homère appeler indifféremment χαλκεύς, *bronzier*, et χρυσοχόος, fondeur d'or, l'ouvrier Laerkès que Nestor, à Pylos, fait venir, avec ses outils, pour dorer les cornes de ses bœufs[2]? Enfin le graveur en pierres fines n'est toujours que l'orfèvre, ou, tout au plus, son disciple et son continuateur, si l'on admet, ce qui est assez vraisemblable, que la glyptique devint un métier à part, lorsque se fut répandu partout le goût des gemmes ciselées, servant de cachet ou montées en parures; c'est par la gravure exécutée dans le métal qu'a commencé le travail de l'intaille.

L'artiste qui représente le mieux, au cours de l'âge primitif, ce grand art de la sculpture où s'illustrera la Grèce, le sculpteur mycénien par excellence, c'est donc l'orfèvre, celui qui a modelé les gobelets de Vaphio et certaines intailles. Une de celles qui proviennent de Vaphio me paraît peut-être encore supérieure aux grands vases qu'elle accompagnait; on y voit un taureau attaqué par un lion (planche XVI, 12). Il y a là autant de puissance et de mouvement que dans les figures des gobelets, avec plus de correction. Malgré la très petite dimension de l'image, les membres du taureau ne sont pas modelés moins habilement que dans celui des gobelets où le faire est le meilleur; ils ont quelque chose de sec et de nerveux qui contraste avec la largeur des flancs. Ceux-ci se gonflent d'angoisse; tout charnus qu'ils soient, ils laissent apparaître sous la peau les côtes qui se tendent, dans l'effort que fait l'animal pour pouvoir respirer, en dépit de ces dents qui lui labourent la croupe et de ces griffes qui lui serrent le cou. Quant à la tête, elle se porte, d'un mouvement convulsif qui est pris sur nature, entre les pattes raidies; elle se baisse comme pour se dérober à l'étreinte mortelle de l'ennemi dont elle essaye en vain de se débarrasser par une

1. Aux quelques statuettes de bronze que nous avons reproduites (fig. 349, 353, 354, 355, 393), je ne trouve guère à ajouter qu'une petite chèvre de même matière qui provient d'un tombeau d'Ialysos (*Mykenische Vasen*, pl. B, 27).
2. *Odyssée*, III, 425 et 432.

secousse violente et désespérée. De celui-ci, on n'aperçoit que le haut du corps; mais comme on devine l'élan du bond qui a jeté la bête sur sa proie, et avec quel fougueux appétit le lion mord ce dos qui va plier sous son poids! Je ne crois vraiment pas que la glyptique grecque, aux plus beaux jours de l'âge classique, ait jamais créé figures qui soient mieux venues et plus vivantes. Deux autres images de lion (pl. XVI, 6 et 14) et deux de taureau (pl. XVI, 2 et 17) se recommandent par les mêmes qualités. Le dessin y est aussi tout à la fois d'une ampleur singulière et d'une rare finesse.

On sait maintenant quelle marche a suivie le développement de l'art; on est en mesure de porter un jugement motivé sur les défauts et les mérites de cette sculpture, telle qu'elle se montre, parvenue au plus haut degré de maîtrise qu'elle ait atteint, dans ceux de ses ouvrages qui, nés sur le continent de la Grèce et surtout dans le Péloponèse, datent des derniers temps de la période dite mycénienne. Le sculpteur, alors même qu'il est devenu le plus habile, n'est jamais arrivé à se rendre tout à fait maître de la figure humaine; si, en ciselant les masques funéraires, il s'est bravement essayé à rendre les diversités du caractère individuel, si, dans les images qui décorent maints ivoires et maintes pièces d'orfèvrerie, il a réussi à rendre sensible la noblesse du type physique de la race à laquelle il empruntait ses modèles, il a toujours péché par quelque endroit quand il s'est appliqué à représenter la forme nue, l'ensemble du corps. La proportion qu'il a établie entre les différentes parties qui composent ce corps n'est pas exacte de tout point. S'il n'a pas toujours bien attaché les membres au tronc et s'il les a faits parfois trop longs et trop grêles, la plus grave des fautes de dessin qu'il a commises, c'est l'insistance avec laquelle il a rétréci le buste, à la hauteur des hanches; mais cette erreur même témoigne de l'intelligente curiosité avec laquelle il a observé la nature. Il avait bien vu; mais il n'a pas su rester dans la juste mesure et il a exagéré l'effet.

Comme tous les primitifs, cet artiste a obtenu un succès plus complet quand il a copié l'animal que lorsqu'il s'est attaqué à l'homme; certains de ses lions et de ses taureaux ne craignent aucune comparaison, ceux surtout où le dessinateur a resserré et comme ramassé l'image dans le cadre étroit du cachet; il avait plutôt la vive intuition de l'ensemble que la science précise du détail. Ce qui d'ailleurs frappe surtout dans son œuvre, qu'elle mette en scène l'homme ou l'animal, qu'elle soit plus ou moins incorrecte, c'est ce que l'on y sent d'émotion sincère.

de chaleur et de fougue. Ce sculpteur a entre tous le goût, on pourrait presque dire la passion du mouvement; plus celui-ci est franc, hardi, imprévu, et plus l'artiste, sans s'effrayer de la difficulté qu'il affrontait, semble avoir pris plaisir à tenter de le reproduire. Il est donc, à ce titre, malgré son inexpérience, le précurseur lointain des grands statuaires grecs du cinquième et du quatrième siècle; nous aurons à descendre très bas dans la série des monuments de l'art archaïque pour en trouver qui soient comparables aux meilleurs ouvrages de la sculpture mycénienne et où se réfléchisse et se déploie avec autant d'aisance la libre énergie du corps en action.



CHAPITRE X

LA PEINTURE

Nous avons défini le rôle que jouaient, dans la décoration des édifices, les couleurs étendues au pinceau sur le bois des planches et des madriers, surtout sur les crépis de chaux[1]. Nous avons, à ce propos, présenté plusieurs échantillons des motifs de pur ornement qui, formés de lignes droites et de lignes courbes diversement combinées, servaient à égayer l'aspect du pavement des pièces principales, des parois de presque toutes les chambres et peut-être aussi des plafonds (fig. 85, 209, 213-219, 232, 245; pl. XIII, 2, 3). Nous avons montré le peintre commençant, dès le siècle si reculé au cours duquel les maisons de Théra furent ensevelies sous les cendres de son volcan, à ne plus se contenter du dessin géométrique, et à chercher un élément de variété dans l'imitation des feuillages et des fleurs (fig. 211, 212, 239), puis de certains animaux inférieurs, tels que les mollusques céphalopodes, dont les formes arrondies et les bras flexibles se marient si heureusement aux sinuosités de ces spires que se complaît à emmêler et à dérouler l'ornemaniste mycénien (fig. 240). Nous avons même eu l'occasion d'indiquer que le peintre avait eu parfois de plus hautes ambitions, quand il était chargé d'habiller les murs des salles de réception, qu'il composait alors de véritables tableaux, où paraissaient les grands quadrupèdes, les hommes et les dieux; nous avons reproduit un fragment d'une de ces fresques, où des guerriers en armes se tiennent près de leurs chevaux (fig. 241). Ce renseignement, nous avions dû le donner par provision, pour que l'on fût à même de se faire une idée du coup d'œil qu'offraient les intérieurs des palais; mais cette rapide indication ne pouvait nous dispenser de consacrer une étude spéciale à tout ce qui nous reste de ces tableaux, où le peintre,

1. *Histoire de l'art*, t. VI, p. 532-534, 539-542.

devenu l'émule du sculpteur, s'était attaqué, comme lui, aux types les plus nobles et les plus complexes de la forme vivante.

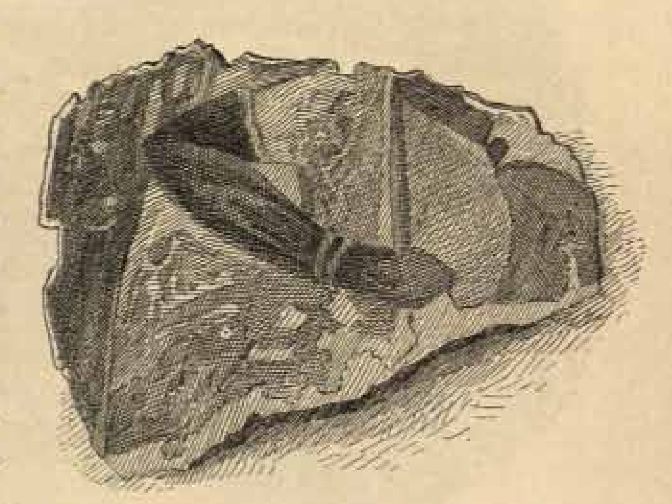
C'est à Tirynthe et à Mycènes qu'ont été ramassés ces débris de peintures murales; il est à présumer qu'ils appartiennent tous à la fin de la période mycénienne. Par l'exemple de ce foyer de Mycènes où l'on a retrouvé superposées cinq couches d'enduit peint (fig. 242), on devine combien il devait falloir procéder souvent à la réfection de ce décor, que devait vite noircir la fumée rabattue par le vent dans des pièces dépourvues de cheminées[1]. Il y a eu, à Tirynthe et à Mycènes, des fresques plus anciennes, qui étaient peut-être plus simples; mais celles-ci ont été détruites avec les édifices qu'elles ornaient et dont les matériaux ont été remployés, ou bien elles ont été cachées sous de nouvelles couches de crépi; il n'en est point demeuré trace. Celles au contraire dont quelques morceaux ont échappé, comme par miracle, au grand naufrage de la peinture antique doivent représenter le dernier état des bâtiments de l'une et l'autre acropole. Ce qui les a sauvées, c'est que les fragments de l'enduit sur lequel les couleurs étaient appliquées ont été enfouis sous des décombres qui n'ont plus été remués, à partir du jour où ont succombé les dynasties achéennes.

Ce qui paraît avoir formé le thème de la plupart des fresques, c'est des scènes de guerre et de chasse semblables à celles que se sont complu à traiter les sculpteurs des stèles, les orfèvres et les graveurs d'intailles. Dans le *mégaron* du palais de Mycènes, on a recueilli de nombreux morceaux, très endommagés par le feu, de ce qui paraît avoir été un grand tableau représentant peut-être les préparatifs d'une course ou d'un défilé de chars (fig. 241 et 437)[2]. Sauf une, qui faisait peut-être face au cortège, toutes les figures conservées marchent dans le même sens, de droite à gauche. Par malheur, sur les fragments de stuc où la couleur s'est maintenue, il n'y a guère de visible que la partie inférieure du corps des hommes et des chevaux. Les hommes paraissent avoir les pieds nus; mais des courroies font le tour du mollet. Peut-être celles-ci servaient-elles à attacher des sandales qui laissaient à découvert le dessus du pied. Sur un fragment, on a la tête (fig. 241) et sur un autre le torse d'un guerrier (fig. 437). Les restes d'un panache pendant derrière la nuque donnent à supposer un casque à timbre aplati, dont le contour est effacé. Au menton, une barbiche dont nous avons déjà trouvé des exemples dans d'autres monuments

1. *Histoire de l'art*, t. VI, p. 350.
2. Ἐφημ., 1887, p. 164-168 et pl. XI.

(fig. 381, 382). Les bras sont nus, avec un double bracelet au poignet. Sur le torse, une tunique dont les manches, très courtes, s'arrêtent bien au-dessus du coude. On croit même distinguer sur l'original, à une légère différence de ton, une cuirasse, probablement une sorte de justaucorps en peau, qui aurait été portée par-dessus la tunique. Tous ces personnages tiennent de longues lances. Autant que l'on peut en juger par ces faibles débris, l'artiste avait figuré là, autour du grand salon de réception, les compagnons d'armes du chef, ceux qui s'y réunissaient pour prendre part aux joies du festin et aux délibérations du conseil.

C'est à une scène de chasse qu'a peut-être appartenu un fragment qui a été découvert dans le voisinage de la maison contiguë au mur méridional de l'acropole (fig. 90, E). Il représente trois monstres qui portent sur l'épaule une longue perche, qu'ils soutiennent aussi de la main droite (fig. 438). Le champ du morceau ne contient pas les extrémités de la perche; mais on devine ce qui y était attaché;

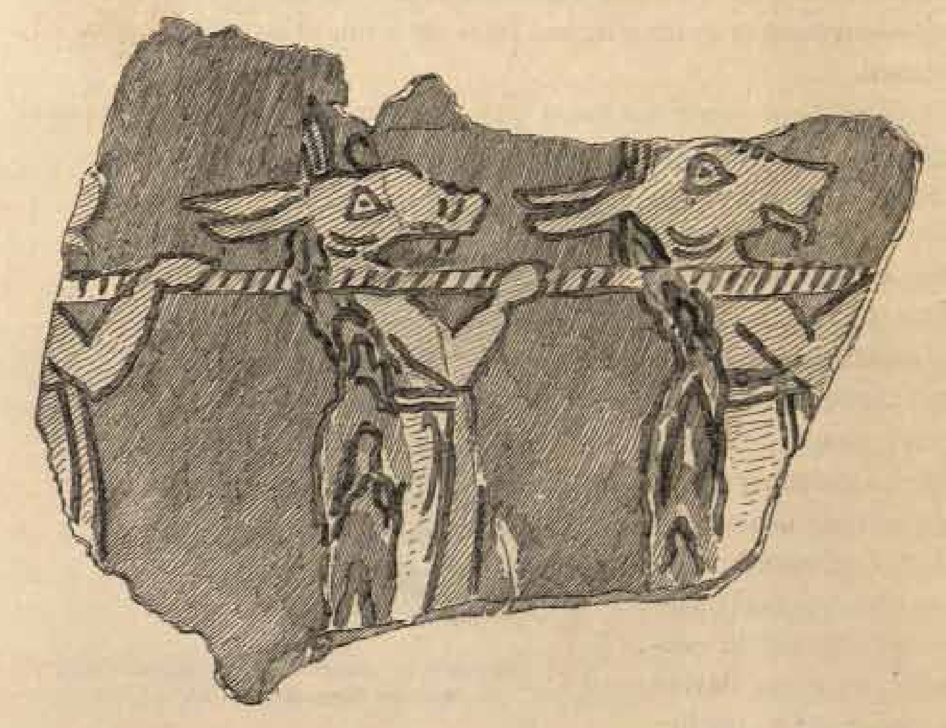


437. — Fragment de peinture murale. Grandeur réelle. Mycènes. Ἐφημ. 1887, pl. XI.

c'était de grosses pièces de gibier, lions, taureaux sauvages ou cerfs. Ce qui nous en donne l'assurance, c'est les images semblables que nous avons rencontrées sur les intailles (fig. 428, 8 et 432, 15)[1]. Comme un des êtres factices qu'a représentés le graveur, ceux-ci ont, sur un buste et avec des bras d'homme, des têtes d'âne, caractérisées par la forme du museau et par la longueur des oreilles. La crinière, qui paraît divisée en tresses, pend sur le dos; une ceinture fait le tour des reins. Sur le sommet de la seule tête qui soit conservée tout entière, on remarquera une sorte de boucle ou de crochet qui rappelle celui que nous avons signalé comme l'un des signes distinctifs du griffon mycénien. Tout le bas du corps manque; nous ne saurions donc dire à quelle espèce ani-

1. Milchœfer a donné plusieurs autres exemples de figures du même genre, empruntées aux intailles (*Anfænge*, p. 55 et 68).

male le peintre avait emprunté les membres inférieurs du type composite qu'il créait. Dans quelques-unes des images analogues que fournissent les monuments de la glyptique, le monstre a tantôt des pattes d'oiseau et tantôt des pattes de lion. Ces démons à tête de loup, de cheval ou d'âne doivent être des ancêtres des satyres et des centaures de la poésie grecque. Comme les uns et les autres, ils étaient censés vivre dans les ravins et les forêts, parmi les fauves qu'ils se plaisaient

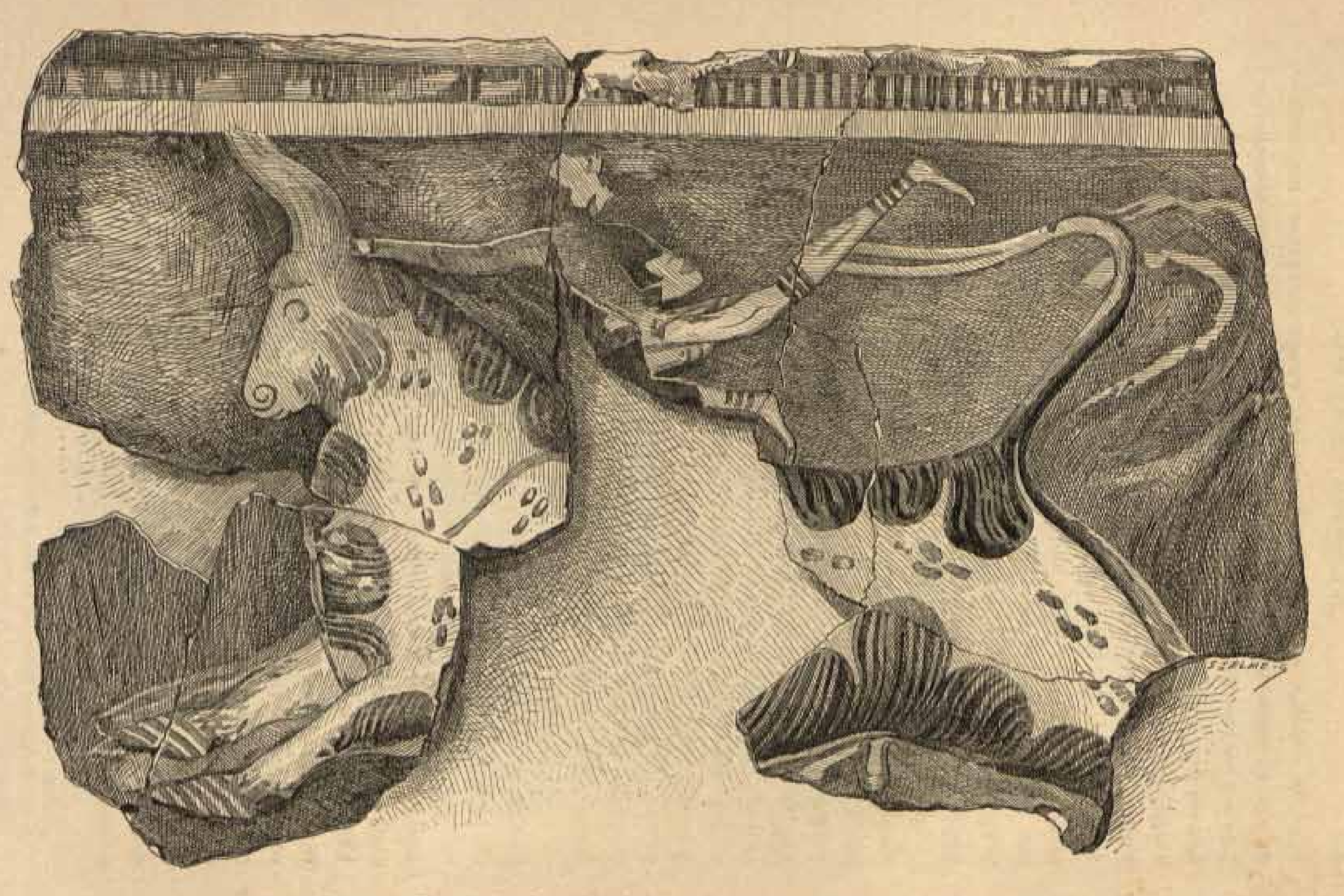


438. — Fragment de peinture murale. Grandeur réelle. Mycènes. 'Εφημ. 1887, pl. XII.

à poursuivre et dont ils rapportaient la dépouille dans les antres de la montagne.

Si c'est par conjecture que, dans le fragment précité, nous avons cru reconnaître le débris d'un tableau de chasse, le doute n'est plus permis aujourd'hui pour le célèbre morceau de fresque qui a été découvert par Schliemann à Tirynthe, dans les ruines du palais (fig. 439)[1]. La peinture était limitée par un cadre, dont la partie supérieure subsiste ; c'est une bande jaunâtre, striée de raies rouges. Au-dessous de cette barre, se détache en jaune, sur un fond bleuâtre, un taureau à la puissante encolure, qui se précipite vers la gauche, emporté dans une course

1. SCHLIEMANN, *Tirynthe*, p. 283-286 et pl. XIII.

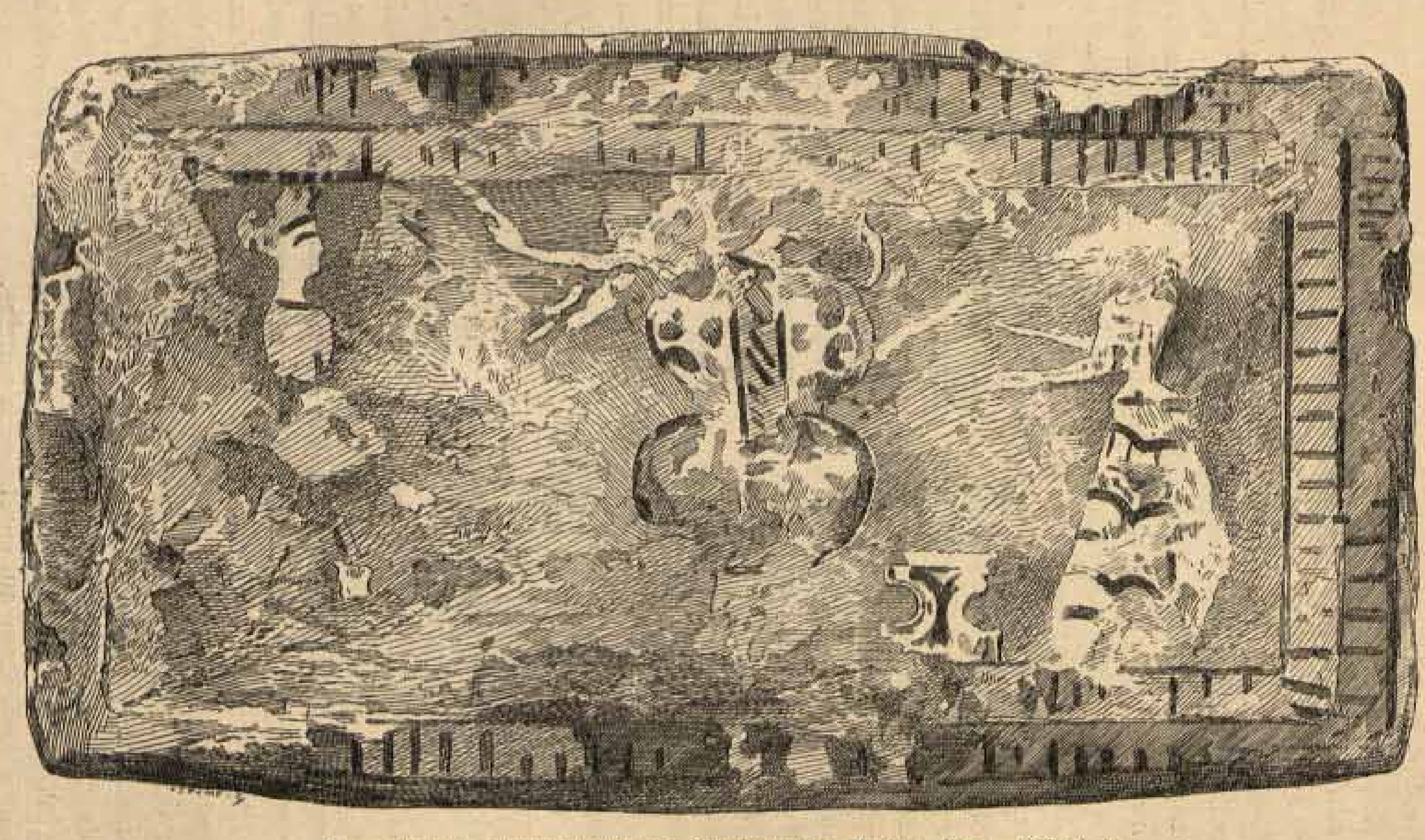


439. — Fresque de Tirynthe. Aux deux tiers de la grandeur réelle. Schliemann, *Tirynthe*, pl. XIII.

folle. Des taches et des traits de couleur rouge indiquent des touffes de poil et servent à modeler le corps ainsi que les organes sexuels. La tête est courte, avec son gros œil rond qui lui donne un air farouche. Les cornes, assez hautes pour atteindre la bordure, se penchent en avant, et les membres antérieurs, les seuls qui soient conservés, s'allongent dans le même sens; c'est l'allure d'un furieux galop. Au-dessus de la bête un homme semble planer dans l'espace. Son genou droit et la pointe de son pied droit touchent la croupe du taureau; son autre jambe est relevée et rejetée en l'air. Il a le bras droit tendu vers la base de l'une des cornes, que saisit sa main. Le bras gauche paraît replié devant la poitrine.

Au moment de la trouvaille, on a proposé de voir dans l'homme ainsi placé sur le dos du taureau un dompteur qui faisait montre de son agilité en sautant sur le dos de la bête au galop; on rappelait, à ce propos, les vers où Homère fait allusion à un habile écuyer qui, guidant quatre chevaux lancés au galop, s'élance, sans jamais tomber, tantôt sur le dos de l'un et tantôt sur celui d'un autre[1]. On a ensuite rapproché ce groupe d'une monnaie de Catane et proposé de voir dans le taureau de Tirynthe une divinité fluviale qu'aurait accompagnée, comme sur ces pièces, un génie de la famille des Satyres et des Silènes[2]. C'est la découverte des vases de Vaphio qui a mis sur la voie de la véritable explication, laquelle était beaucoup plus simple. Dans le taureau de la fresque, on a reconnu l'animal redoutable que se faisaient gloire de capturer les plus hardis chasseurs. Le chasseur qui lutte et qui triomphe à Vaphio, on l'a reconnu à son costume, aux lanières qui recouvrent ses jambes, au caleçon serré autour des reins. On en a conclu que l'orfèvre et le peintre, à peu près vers le même temps, avaient traité le même sujet, sujet qui était à la mode; on le retrouve sur les pierres gravées (fig. 426, 24; 432, 12). Dès lors il était facile de saisir le véritable caractère du mouvement que le peintre a prêté au chasseur. L'artiste mycénien est souvent fort embarrassé quand il lui faut, avec le plan unique dont il dispose, trouver moyen de rendre visibles à la fois deux figures qui, dans la réalité, se recouvriraient. En pareil cas, il prend bravement son parti; il superpose l'un à l'autre, en hauteur, les corps qui, dans son modèle, sont juxtaposés en profondeur[3]. Le chasseur est donc, ici, censé courir devant le taureau : c'est ainsi que le voyait le spectateur contemporain,

1. Homère, *Iliade*, XV, 679.
2. Fr. Marx, *Der Stier von Tiryns* (*Iahrbuch*, 1889, p. 119-129).
3. *Histoire de l'art*, t. VI, p. 768, 839.



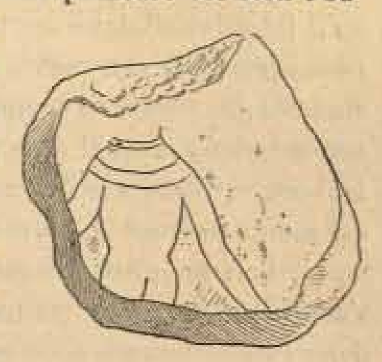
440. — Peinture sur tablette de chaux. Grandeur réelle. Mycènes. Ἐφημ., 1887, pl. 10.

qu'une longue habitude prédisposait à accepter sans résistance cette convention naïve.

Le pinceau et la couleur ne servaient pas seulement à étendre sur les parois des salles une draperie historiée et brillante; outre les peintures murales, il y avait ce que nous appelons des tableaux de chevalet. A Mycènes, dans l'intérieur d'une des pièces de cette maison auprès de laquelle a été trouvée la fresque des trois monstres à tête d'âne, on a ramassé une tablette de chaux agglomérée, épaisse de deux centimètres environ (fig. 440)[1]. Cette tablette n'a jamais été encastrée dans un mur; elle a dû plutôt être posée sur quelque saillie de la paroi, car la tranche est ornée, sur tout son pourtour, d'un dessin fait de raies rouges et bleues qui alternent. Sur la face qui se présentait à la vue, on aperçoit, entourées d'une double bordure qui formait cadre, les traces de trois figures qui se détachaient en jaune clair sur un fond bleu. La peinture a beaucoup souffert; on en distingue pourtant assez pour se rendre compte de l'intérêt du sujet. La disposition de l'image était symétrique. Au milieu, on devine une idole, celle qui est représentée sur une bague de Mycènes (fig. 425); elle se reconnaît au grand bouclier orbiculaire à double échancrure qui cache tout le corps. Les pieds ne sont plus visibles. De la tête, rien que des vestiges confus. A gauche de la place qu'elle occupait, des banderoles; c'est une chevelure flottant au vent ou le long panache d'un casque. Un des bras paraît avoir été étendu vers la gauche; peut-être tenait-il la lance. Des deux côtés de l'idole, à terre, deux autels, dont la forme est celle que nous avons si souvent rencontrée (pl. XIV, cul-de-lampe du ch. VI; fig. 374; pl. XVI, 11 et 20; fig. 428, 17). Derrière chaque autel, une femme, faisant le geste de l'adoration. Il ne reste, de celle de gauche, que la poitrine et la tête, où le front est ceint d'une bandelette. A droite, c'est au contraire la tête qui s'est effacée et le torse qui subsiste, assez bien conservé pour que nous reconnaissions le costume qui nous est familier, le haut de l'habit collant au corps et la jupe large, sur laquelle sont cousues des bandes qui, par leur couleur, tranchent sur l'étoffe; elles s'enlèvent en noir sur le jaune. On a ici la preuve que nulle part, dans aucune des figures qui sont ainsi vêtues, nous ne devons supposer le buste nu, tout nettement dessinée que soit la saillie de la gorge. Dans la figure de gauche, c'est en blanc que sont peints le visage et le cou. Au bas de celui-ci un liséré noir indique l'endroit où la chair cesse d'être à découvert; il borde le corsage d'étoffe jaune qui enveloppe la poitrine.

1. Ἐφημ., 1887 p. 162-164, pl. X.

Si bien des détails nous échappent, on ne saurait se méprendre sur le sens général de l'image. Elle représentait une scène analogue à celle que nous ont montrée plusieurs intailles (fig. 425, 428, 23; 429). Les deux femmes offrent leurs hommages et peut-être un sacrifice au dieu armé, un Arès ou un Zeus primitif. Ce tableau étant mobile, on s'est demandé s'il n'était pas de fabrication étrangère; mais il n'y a aucune raison d'admettre cette possibilité. On ne saurait rien signaler ici qui ne se retrouve dans d'autres monuments mycéniens. Même technique : le fond de la peinture est bleu, comme dans les fresques de Tirynthe. Mêmes personnages, même costume et mêmes accessoires, le dieu porteur de l'énorme bouclier, les femmes avec la robe à volants, l'autel dont les profils nous sont connus. Cette peinture est bien l'ouvrage des artistes qui ont décoré les salles des palais. Elle figurait une des cérémonies du culte local et peut-être, posée dans un endroit apparent, était-elle destinée à mettre sous la protection du dieu des combats les maîtres de la maison où elle a été recueillie.



441. — Peinture sur grès. Hèræon. Grandeur réelle, *Athen. Mittheil.*, t. III, pl. XI, fig. 9.

Le pinceau, chez ces peuples, ne s'employait pas seulement à orner les parois des édifices; il appliquait la couleur sur toutes les surfaces qui se prêtaient à le recevoir. Il a couvert de dessins des milliers de vases d'argile; il se chargeait aussi parfois de parer la surface extérieure de ces vases de pierre que l'on a fabriqués en très grande quantité dans les îles de l'Archipel, mais dont maints échantillons se sont aussi retrouvés en Argolide. C'est ainsi qu'il a dessiné au trait, sur la panse d'une jarre de grès dont un fragment a été ramassé dans la tombe de l'Héræon, le corps d'un homme, qui a un collier au cou (fig. 441)[1]. Le vêtement n'est indiqué que par une large bande qui devait former le bord supérieur de la tunique.

De toutes ces peintures, celle qui, par son état de conservation et par la nature du thème, permet le mieux de juger des habitudes du peintre et de ses qualités d'exécution, c'est la fresque de Tirynthe. Elle donne lieu de rappeler ici une observation que nous avons déjà faite à propos de ces peintures murales[2]; pas plus pour les figures que pour

1. *Athen. Mitth.*, t. III, p. 284.
2. *Histoire de l'art*, t. VI, p. 552.

les dessins de pur ornement, le peintre ne se servait de patrons ni de poncifs. C'est sur le mur même qu'il cherchait et qu'il trouvait l'image, quitte à n'en arrêter le tracé qu'après plusieurs retouches successives. Dans cette fresque, la couleur du fond s'est détachée par écailles, et elle a laissé ainsi apercevoir plusieurs restes d'une première esquisse qui avait été ensuite cachée sous une couche de bleu. Tout d'abord, l'artiste avait donné au taureau un peu plus de longueur; il avait placé les pieds de devant un peu plus haut et jeté la queue plus en arrière; avant de se contenter lui-même, il s'y est repris jusqu'à trois fois. Pour improviser ainsi sur l'enduit, il fallait que le peintre eût la main singulièrement libre et sûre, qu'un long exercice lui eût donné une connaissance très précise du caractère propre de chacune des formes qu'il introduisait dans ses tableaux. Les mérites et les défauts que l'on remarque dans son œuvre sont ceux-là mêmes que nous avons déjà signalés dans celle du sculpteur. Ce qui le séduit surtout, c'est le mouvement, dans ce qu'il a de plus vif et même de plus violent. Celui du taureau est saisi avec beaucoup de justesse; mais celui du chasseur est moins heureusement rendu. L'intention est d'ailleurs la même. Là aussi, l'artiste s'est surtout préoccupé de montrer comment le corps s'allonge et comment les membres se tendent, pareils à des ressorts, dans l'emportement de la course; mais il a dépassé le but : la figure est trop penchée en avant et une des jambes trop relevée en arrière; le coureur semble prêt à tomber la face contre terre. Ici, comme sur les gobelets de Vaphio, l'animal est mieux dessiné que l'homme. Pourtant, même dans la figure de l'animal, il y a une faute sensible de dessin. La tête est trop petite pour la hauteur du poitrail et pour l'ampleur de la croupe. Malgré ces incorrections, l'ensemble du groupe fait honneur à l'artiste. Sa facture est plus expéditive et entre moins dans le détail que celle de l'orfèvre; mais il a, comme celui-ci, la sincérité loyale et le sentiment de la vie.



CHAPITRE XI

LES ARTS INDUSTRIELS

§ 1. — LA CÉRAMIQUE.

Dans le legs des sociétés primitives, ce qui l'emporte tout au moins par le nombre c'est les objets qui relèvent de ce que nous avons appelé les arts industriels; il est même telles sociétés, comme par exemple celles qui se sont succédé dans la citadelle de Troie et autour d'elle, qui ne se révèlent à nous que par des monuments de cet ordre. Dans toute la collection formée de l'apport des plus anciennes couches du tertre d'*Hissarlik*, il n'y a pour ainsi dire pas une seule pièce où l'art ait quelque chose à voir, l'art sans épithète, celui qui ne se contente pas d'employer la matière à satisfaire les plus pressants des besoins de l'homme, mais qui imprime à cette matière des formes dont chacune est l'expression d'un sentiment ou le signe d'une pensée. Le principal et presque le seul intérêt que puisse offrir à l'historien de l'art une plastique aussi élémentaire, c'est qu'elle le renseigne sur la naissance et les premiers progrès des industries indispensables; or l'art ne peut atteindre un certain degré de puissance et de variété que là où la technique est assez avancée pour que les façons qui devront être données à la matière n'imposent point à l'artiste un effort par lequel serait glacée son inspiration. Le métier est comme la préface de l'art; celui-ci ne saurait se développer que là où est déjà répandue la connaissance des pratiques et des secrets du métier.

Nous ne pouvons donc point passer tout à fait sous silence même ce qui n'est que pur ouvrage de métier; mais d'autre part cette étude ne prendra pas la place que nous avons dû lui accorder, lorsqu'il s'est agi de l'Égypte, de la Chaldée et de l'Assyrie. Là où l'activité féconde du peintre et du sculpteur ne cesse pas de multiplier des œuvres dans lesquelles se manifeste une interprétation originale de la forme vivante,

et particulièrement de la figure humaine, l'artisan imite l'artiste. Cette interprétation, il l'adopte ; les types qui en sont issus, il les reproduit dans les plus soignés de ses ouvrages. Partout, dans les vases, les meubles et les bijoux, on trouve l'image réduite et comme la menue monnaie des créations du grand art. Il arrive même parfois que ces objets de fabrication courante soient presque seuls à témoigner de telle ou telle tendance du génie national, qui, par l'effet du hasard des fouilles, n'est plus aujourd'hui que faiblement représentée dans les monuments de la haute plastique.

Des séries très mutilées ou à peu près perdues se laissent ainsi compléter ou restituer d'après les ornements que l'outil d'un ouvrier a semés sur le manche d'une cuiller ou sur la poignée d'une arme, d'après le décor que son pinceau a jeté sur les parois d'une légère coupe d'argile. Tel n'est point ici le cas. C'est seulement vers la fin de la période qui nous occupe que la figuration des types organiques les plus nobles a commencé de prendre, dans l'art, assez d'importance pour que l'industrie ressentît le contre-coup de ce progrès; au moment où cette action de l'art sur le métier allait porter tous ses effets, l'invasion et la conquête sont venues disperser les artisans sur lesquels cette influence se serait exercée. En revanche, pendant les longs siècles sur lesquels s'espacent la vie ignorée et les obscurs travaux des tribus qui ont peuplé les côtes occidentales de l'Asie Mineure et les îles de la mer Égée, le métier ne pouvait s'inspirer de l'art, puisque l'art n'existait pas. Alors donc que l'ouvrier, docile à un instinct qui s'éveille chez l'homme avant même qu'il soit sorti de la barbarie, cherchait à orner les ouvrages auxquels il mettait la main, il ne pouvait demander les motifs de cette ornementation qu'à des combinaisons de lignes ou à l'imitation des formes très simples par lesquelles la nature, elle aussi, semble avoir débuté dans son œuvre d'enfantement. Le nombre de ces combinaisons est limité. Ces formes inférieures ne se prêtent, pour chaque espèce, qu'à très peu de mouvements. Il en résulte que, pour la plus grande partie de cet âge initial dont nous tentons d'embrasser d'une seule vue tout l'ensemble, la décoration des produits de l'activité industrielle n'a que les apparences de la richesse. Là même où elle se fait le plus ambitieuse, elle se laisse aisément ramener, par l'analyse, à quelques éléments toujours les mêmes. La mise en œuvre de ceux-ci ne comporte qu'une faible variété; l'ornemaniste n'échappe point à de perpétuelles redites, que dissimulent mal les légers changements qu'il introduit, d'une pièce à l'autre, dans le détail de la disposition. Ce

serait perdre du temps que de s'attarder à relever toutes les variantes d'un même motif. Nous nous bornerons à définir le principe de cette décoration et à montrer, par quelques exemples choisis, comment il s'est appliqué aux différentes matières que l'industrie a successivement employées pour répondre aux demandes de sociétés qui, à mesure qu'elles devenaient plus sédentaires et plus riches, provoquaient l'artisan à redoubler d'adresse et d'ingéniosité.

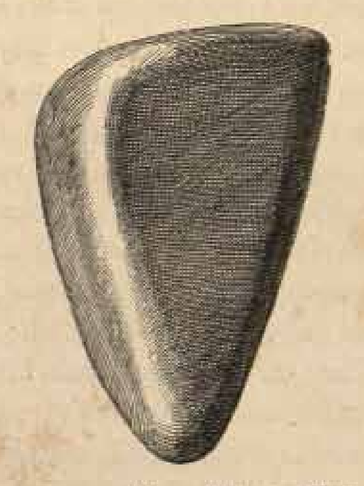
La céramique de la période primitive est représentée, dans les musées de l'Europe, par des milliers de vases ou de fragments; cette poterie qui, jusqu'à ces derniers temps, avait à peine été remarquée par les archéologues, a été, depuis quelques années, étudiée dans des ouvrages spéciaux, qui en ont reproduit les types les plus intéressants. Pour Troie, Schliemann a donné par centaines, dans son *Ilios*, des dessins de vases. Pour Théra, presque tout ce que les fouilles avaient produit a trouvé place dans les planches de MM. Fouqué et Albert Dumont[1]. Enfin, pour une industrie déjà plus avancée, les recueils publiés par les soins de MM. Furtwængler et Loeschke n'ont rien omis de ce qui avait été découvert jusqu'en 1886; on a là comme un vrai *Trésor*, dans le sens où l'érudition employait autrefois ce mot, de la poterie mycénienne[2]. Nous ne saurions entrer ici dans le détail; à eux seuls, les monuments de ce genre qui ont été exhumés depuis la publication des *Mykenische Vasen* suffiraient presque à doubler l'étendue de ce savant catalogue. On se contentera donc d'indiquer la marche qu'a suivie, autour de la mer Égée, le développement de la céramique, et de faire connaître, par quelques échantillons pris comme types, les formes qu'elle a créées et les divers modes de décoration qu'elle a successivement adoptés, entre l'âge lointain où l'habitant de ces contrées s'est essayé pour la première fois à modeler un pot de terre, et l'époque, déjà voisine des temps historiques, où ont été fabriqués les vases richement ornés qui datent des derniers jours de la civilisation mycénienne.

A les prendre dans leur ensemble, les produits de la céramique primitive se laissent diviser en trois classes. La première comprend des

1. A. Dumont et J. Chaplain, *Les céramiques de la Grèce propre*. Tome I. *Histoire de la peinture des vases grecs depuis les origines jusqu'au cinquième siècle avant Jésus-Christ*. In-4°, Didot, 1888.

2. A. Furtwængler et J. Loeschke, *Mykenische Thongefæsse*. Atlas de XII planches, dont plusieurs en couleur. In-folio oblong. Asher, Berlin, 1879. *Mykenische Vasen, vorhellenische Thongefæsse aus dem Gebiete des Mittelmeeres*. 1 vol. in-4° de texte, xv-90 pages et 5 planches (A-E). Atlas in-folio de 44 planches. Berlin, Asher, 1886.

vases monochromes, où l'argile garde son ton naturel. D'autres vases semblables sont noirs; ce ton a été obtenu par un procédé particulier de cuisson. L'argile est souvent très impure, mêlée de coquillages ou de petits cristaux de quartz; mais, alors même, la surface externe a été lissée, à l'aide du polissoir (fig. 442). Le tour était déjà en usage; il a servi à façonner la plupart des pièces. Les dessins, quand il y en a, ont été tracés à la pointe, sur la terre humide, ce que l'on appelle incisés; ils sont toujours très simples, des combinaisons élémentaires de lignes. Les formes, souvent renflées, comme celles de nos vases de cuisine, présentent une assez grande variété; ce qui en fait le caractère commun, c'est qu'elles sont toutes de celles qui supposent au vase une



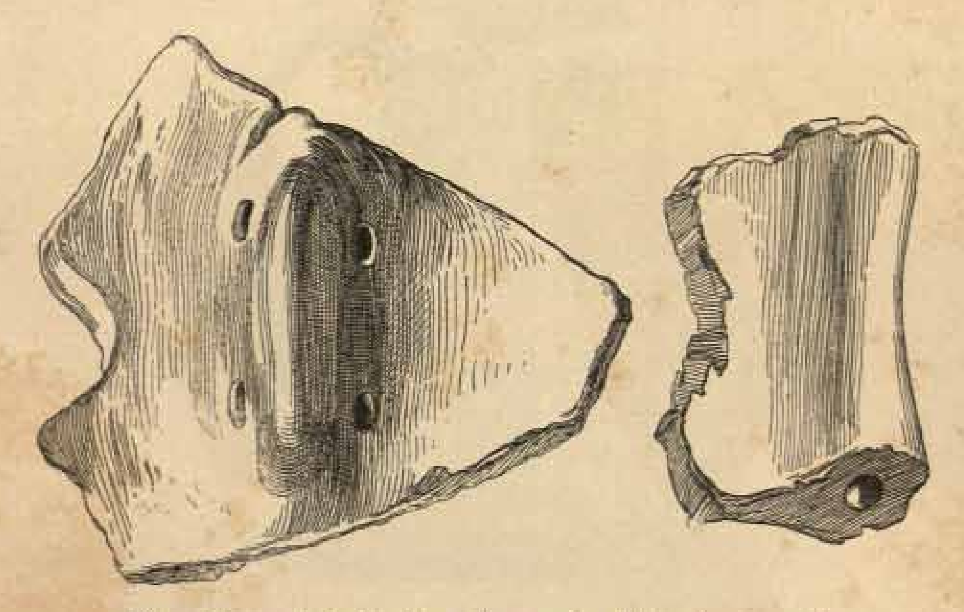

442. — Polissoirs. Troie. Silex impur. Grandeur réelle.

appropriation aux usages domestiques. Aussi ne saurait-on s'étonner de voir la production de cette poterie se continuer alors que l'on fabrique couramment des vases d'une technique plus compliquée. Le luxe a ses caprices; mais le ménage a ses exigences. Des débris de ces vases communs se trouvent mêlés à ceux des vases peints, sur l'emplacement des villes où le céramiste a poussé le plus loin la recherche de l'ornementation.

C'est l'intervention du pinceau qui caractérise les vases que nous rangerons dans la seconde classe. Sur le fond rouge ou jaune de la terre, le pinceau a exécuté des dessins qui s'y détachent en un rouge d'une teinte plus sombre, en bistre, en violet foncé ou en blanc; mais les tons de ces couleurs restent toujours mats. Le décor géométrique domine, mais avec des dispositions déjà plus compliquées et avec une prédominance marquée des lignes courbes; on s'essaye d'ailleurs, dès

lors, à copier la vie, surtout en allant chercher ses modèles parmi les animaux inférieurs. Quant aux formes des vases, beaucoup sont de celles dont l'exemple avait déjà été donné par la poterie monochrome; il y a encore beaucoup de ces vases courts et ventrus qui dominent dans le plus ancien groupe; mais on voit déjà paraître certains types plus heureux. L'argile a été préparée avec plus de soin; les parois du vaisseau s'amincissent : le vase a déjà parfois la légèreté qui distingue les produits de la céramique grecque. Presque toutes les pièces de cette catégorie ont été montées sur le tour (pl. XX).

La troisième classe comprend les vases qui marquent l'apogée de la



443. — Fragments de vases à trous de suspension. Troie. Grandeur réelle.

céramique mycénienne. Ce qui les signale, c'est, outre l'emploi constant du tour, le luisant d'une couverte étendue sur toute la surface externe du vase et particulièrement celui des tons rouges, bruns ou noirs qui ont servi à exécuter le décor. A l'apposition de cette glaçure correspond un changement sensible dans le décor et dans les formes. Celles-ci s'allongent et s'affinent; on a des cruches et des aiguières d'un galbe très élégant. L'ornementation est devenue de plus en plus variée. Le peintre prend encore plaisir aux complications et aux enroulements des spires qui se replient sur elles-mêmes; mais il a sensiblement enrichi son répertoire. Les motifs empruntés au monde de la vie organique se multiplient (pl. XXI). L'image de l'homme ne paraît que sur des vases qui appartiennent aux tout derniers jours de la période mycénienne.

La poterie monochrome, à parois épaisses, c'est à Troie que nous l'étudierons; elle est la seule que fournissent les décombres des deux plus anciennes couches, et on la rencontre encore en abondance, avec les mêmes formes et le même décor, dans les couches supérieures, mêlée aux débris d'une autre céramique.

Ce qu'il y a de plus grossier, c'est les fragments qui ont été recueillis sur le sol vierge, dans le plus ancien lit de débris. Ils proviennent de grands vases, dont l'argile, souvent mal cuite, se raye sous l'ongle et se détache par petites parcelles. Ils paraissent avoir été non pas tournés,



444. — Cruche. Troie. Demi-grandeur.

mais dressés à la main. Point de traces d'anse; on ne savait pas encore souder au corps du vase une poignée qui eût la solidité nécessaire, tout en livrant passage aux doigts. Ce vase, il fallait pourtant pouvoir le porter autrement qu'en le soutenant par le fond. Voici à quel expédient on avait eu recours. Au-dessous des lèvres de la jarre, on avait, sur trois ou quatre points, augmenté l'épaisseur de la paroi et, dans le renflement ainsi obtenu, on avait percé des trous horizontaux ou verticaux, dans lesquels on faisait passer une corde, qui servait à charger le vase sur la tête ou sur l'épaule et à le suspendre à un crochet (fig. 443). Les quelques pièces que l'on a trouvées intactes ont surtout la forme de nos marmites ou de nos terrines (fig. 66). Pourtant Schliemann donne comme appartenant à cette couche des cruches et des

coupes, dont quelques-unes ont même des anses détachées de la masse[1].

Avec la seconde couche nous rencontrons une bien autre diversité de types. Voici quelques échantillons de ceux qui reviennent le plus fréquemment. Une petite cruche doit dater des premiers temps du nouvel établissement (fig. 444). Point de bec pour verser, mais des parois très épaisses, qui devaient être une gêne pour les lèvres. La pâte est noire; elle a été enfumée. Le tour n'a été employé ni pour



445. — Amphore. Troie. Grandeur réelle.

cette pièce ni pour un pot globuleux, qui, au lieu d'anse, n'a que deux oreilles saillantes, que traversent des trous verticaux. Tout près du bord, deux autres trous forés dans la paroi. La cordelette insérée dans ces trous avait ainsi quatre points de contact avec l'argile (fig. 445). Le vase était fait pour être suspendu ; il n'a pas le fond assez aplati pour se tenir droit. Il y a ici un timide essai de décoration. Plusieurs cercles, très irréguliers, font le tour de la panse et du col; entre eux, des chevrons et des raies verticales, avec de petites cavités en forme de

1. SCHLIEMANN, *Ilios*, fig. 61, 66, 67, 70, 71, etc.

godets. Le creux du dessin n'est pas rempli, comme dans certains vases noirs, d'une terre blanche qui en fasse mieux ressortir le tracé. Galbe et décor, tout est très gauche. Point d'ornements, mais une tout autre régularité du contour dans des vases où l'argile, mieux préparée et mieux cuite, a permis de tenir les parois plus minces. L'intervention du tour est ici visible; la poterie devient plus légère à l'œil et à la main. L'anse des cruches est mieux attachée (fig. 446); la cruche est munie d'un bec qui la rend plus commode à l'user (fig. 447). Ce bec s'affine et s'allonge, de manière à mieux verser encore, dans une autre cruche minuscule, très soignée de facture (fig. 448). Ailleurs le pot




446. — Cruche. Troie. Grandeur réelle.


447. — Cruche. Troie. Grandeur réelle.

qu'il ait une anse (fig. 449) ou qu'il en ait deux, est plus évasé (fig. 450). Dans l'un de ceux-ci, le potier s'est appliqué à entamer, par places, avec le bout d'un grattoir, l'espèce de rouille que la fumée du four avait déposée sur toutes les surfaces. Il a ainsi obtenu un semis de points rougeâtres (fig. 451)[1].

Nous appellerons l'attention sur un type dont il a été recueilli à Hissarlik de très nombreux exemplaires. Schliemann dit en avoir trouvé plus de deux cents[2]; ils se rencontrent jusque dans les décombres de la cité éolienne; cette forme est restée très longtemps en usage.

1. Tous ces vases de la seconde ville, sauf deux (fig. 454 et 455), ont été dessinés par Saint-Elme Gautier d'après les originaux, qui formaient une petite collection que Schliemann avait bien voulu m'envoyer à cet effet.

2. Schliemann, *Ilios*, pp. 457-466.

Elle ressemble à celle de nos verres à vin de Champagne. Un cornet qui s'effile vers le bas se termine par un fond pointu ou convexe sur lequel le vase ne peut se tenir debout; pour le poser sur une table, il faut le vider, puis le renverser. On s'en servait en le saisissant par une des deux anses courbes qui adhéraient au milieu et à la base du cornet (fig. 452). C'est avec raison que Schliemann a reconnu dans ce gobelet le δέπας ἀμφικύπελλον dont il est si souvent question dans Homère. Le vase se prête, par la commodité de son anse double, à passer de main en main autour de la table du festin[1]; mais nulle part le poète n'insiste sur cette circonstance que le buveur aurait été forcé d'épuiser le



448. — Cruche. Troie. Grandeur réelle.



449. — Cruche. Troie. Grandeur réelle.

liquide jusqu'à la dernière goutte avant de pouvoir replacer devant lui

1. *Odyssée*, III, 35-63. *Iliade*, XV, 86; XXIV, 101-102.

le gobelet. Nous sommes donc disposé à voir dans ces cornets une des



450. — Vase à anse double. Troie. Grandeur réelle.

formes et peut-être la plus ancienne du δέπας ἀμφικύπελλον; mais ce nom devait s'appliquer également à d'autres types, désigner toutes les coupes à deux anses qui se prêtaient à être maniées de la même façon[1]. Les gobelets à double poignée se rencontrent parmi les produits de la céramique primitive, de la seconde couche troyenne aux plus récents débris de l'industrie mycénienne; le galbe du vase et la disposition des poignées présentent, dans cette série, une très riche variété.



451. — Vase à anse double. Troie. Grandeur réelle.

Entreprendre de représenter ici, ne fût-ce que par un exemple unique, chacun des types principaux de la céramique

1. C'est aussi l'opinion de M. Helbig (*Das Homerische Epos*, 2e éd. p. 358-371). Schlie-

troyenne, ce serait risquer de fatiguer le lecteur. Signalons seulement une particularité que présentent souvent les produits de cette industrie : c'est, des deux côtés du vase, deux oreilles, deux appendices verticaux, parfois assez longs, qui servaient à le saisir (fig. 247)[1]. Ils durent passer de mode quand le potier n'éprouva plus d'embarras à modeler les anses. Un autre trait à noter, c'est que l'on trouve ici, comme à Cypre, des vases, cruches ou godets accolés deux à deux[2].



452. — Dépas amphikupellon. Demi-grandeur.

Le potier ne disposait pas, pour orner ses vases, des ressources de la couleur ; il n'en trouvait que de très limitées dans l'emploi des dessins incisés ; c'est à l'imitation de la forme vivante qu'il a surtout demandé le principe de sa décoration. Nous avons déjà cité les vases auxquels il a donné la forme du hérisson, de la truie et du porc (fig. 390, 391, 392) ; mais ce qui l'a surtout tenté, c'est l'allusion aux formes caractéristiques de la femme. Quelquefois il se contente d'indiquer, sur la panse du pot, deux cônes qui rappellent vaguement la saillie des seins ; mais, là même, un autre ornement, un semis de points très serrés qui tourne autour du col de la cruche, achève d'expliquer son intention ; ces points, c'est les grains d'un collier (fig. 453). Souvent l'imitation est poussée plus loin ; le vase offre les rudiments d'un visage, les sourcils, les yeux et le nez. La bouche n'est figurée que par exception (fig. 454) ; mais les seins sont toujours nettement accusés ;

mann et Helbig ont montré que, pour évoquer l'idée d'une même coupe à boire, Homère employait indifféremment, suivant les exigences du vers, les mots δέπας ἀμφικύπελλον, δέπας, κύπελλον et ἄλεισον, ce dernier étant parfois défini par l'épithète ἄμφωτον, « à deux oreilles », c'est-à-dire « à deux anses ».

1. SCHLIEMANN, *Ilios*, fig. 194, 262, 265, 321, 1082, etc.

2. SCHLIEMANN, *Ilios*, fig. 232, 235. *Histoire de l'art*, t. III, fig. 490.

la vulve et le nombril sont parfois indiqués; le collier ainsi qu'une écharpe jetée autour du corps témoignent de la peine que prend le potier pour préciser le sens de l'image (fig. 247 et 376). Une fois même,



453. — Cruche. Troie. Grandeur réelle.

les bras se cr oisent sur le ventre[1]. Là où la complication a été poussée le plus loin, c'est dans un vase qui représente une femme portant une écuelle sur sa tête et soutenant sur sa poitrine, par les deux anses, une large coupe; autour du cou, un double collier (fig. 455).



454. — Fragment de vase. Troie. Schuchardt, fig. 75.

L'ornement incisé a pris un bien autre développement sur les fusaïoles (fig. 54, 56, 456). S'il y en a beaucoup de lisses (fig. 54), un très grand nombre offrent des dessins de toute espèce, croix gammées, quadrillages, rayons partant du centre, lignes capricieusement brisées, rameaux, chevrons que séparent des points, astres radiés, etc. Il y en a même où sont grossièrement figurés des animaux, des insectes, des tortues et des quadrupèdes[2]. Toutes ces pièces, sauf une boule, ornée, elle aussi, de traits

1. Schliemann, *Ilios*, fig. 315.
2. Schliemann, *Ilios*, fig. 1862, 1867, 1877, 1882, 1893.

en creux, sont percées au milieu. Les fusaïoles décorées ont dû servir de bijoux. C'est une hypothèse que l'on ne saurait vérifier pour Troie, puisque les tombes n'y ont pas été retrouvées ; mais, pour l'Italie, on a plusieurs observations qui concordent ; la place où les fusaïoles ont été recueillies sur le cadavre, dans la sépulture, indique qu'elles servaient à parer le mort[1].

La céramique des bourgades de Théra antérieures à l'éruption volcanique est déjà supérieure à celle de Troie. On trouve encore ici ces trous de suspension qui sont un dernier reste de gaucherie, et plusieurs formes sont communes aux deux céramiques : ainsi celle de la cruche munie d'appendices qui imitent la saillie de la gorge féminine (fig. 457). Pourtant les formes, à Théra, se rapprochent davantage de celles que préférera le potier de la Grèce classique ; elles sont moins étranges qu'à Hissarlik ; mais ce qui surtout donne à la poterie de Théra un caractère plus avancé, c'est l'emploi que l'artisan y fait de la couleur. C'est là un pas décisif, qui ouvre une voie nouvelle. Le vase peint est né ; on sait comment il deviendra plus tard, entre les mains des peintres céramistes de Chalcis, de Corinthe et surtout d'Athènes, une œuvre d'art de premier ordre.



455. — Vase en forme de buste de femme. Schliemann, *Ilios*, fig. 1083.

Si l'argile n'a pas été purifiée avec soin, la proportion des vases faits au tour est ici plus considérable qu'à Troie ; ceux-ci se reconnaissent aux cercles qu'a tracés dans la pâte le doigt de l'ouvrier, pendant que la masse humide se modelait sur sa sellette. L'ouvrier est déjà très adroit à manier l'argile ; l'exécution de grosses pièces ne l'effrayait pas.

1. Gsell, *Fouilles dans la nécropole de Vulci*, in-4°, 1891, p. 304-305.

On en a la preuve dans un fragment où l'on a cru voir d'abord une colonne torse; mais, au lieu de la spire ascendante qui caractérise cette sorte de colonne, on a ici sept tores superposés (fig. 458). Ce ne peut être là qu'une base, et ce qu'elle supportait, on le devine à la cuvette qui se creuse au-dessus du cylindre supérieur : c'était un vase en forme de cylindre ou de cône renversé, un vase qui, par ses dimensions, devait être en rapport avec ce piédestal. La céramique mycénienne a fourni d'autres exemples de supports qui ont le même aspect, mais qui sont de plus petite taille. Sauf les pièces de dimension exceptionnelle, comme cette base et comme les grandes jarres ou *pithoi* qui servaient de tonneaux, presque tous les vases ont été décorés au pinceau. Les couleurs sont d'ordinaire mates; on en compte trois, un blanc légèrement bleuâtre, le brun et le rouge. Quand ce dernier est employé, pour le faire mieux ressortir, on l'applique sur un engobe d'un gris jaunâtre (pl. XX, 1). Certains vases, avant de recevoir le décor, paraissent avoir été plongés dans un bain de cette nuance ou tirant sur le bistre.

Ce qui domine, c'est des motifs très simples, des bandes qui tournent autour du col, de la panse ou du pied (fig. 457), des rubans formés de lignes quadrillées et entre lesquels sont semés des gouttelettes et des points; il y a aussi des volutes et des flots, des anneaux entrelacés, des *postes*. L'imitation des végétaux est fréquente. Des feuilles verticillées se groupent deux à deux, ici sur la panse d'un vase cylindrique (fig. 457), là à l'intérieur d'une sorte d'assiette (fig. 459). Il y a aussi des fleurs, celles mêmes que nous avons déjà rencontrées dans les débris des peintures murales (fig. 211, 212). On croit y reconnaître des iris. Dans le vase, la corolle et les longues étamines se détachent en blanc sur le fond rouge de l'argile (fig. 58, pl. XX, 2). Enfin on s'essayait déjà à reproduire les animaux. Sur un pot à panse presque sphérique, on voit courir une chèvre ou une biche (pl. XX, 1). Ce même cervidé reparaît, sur un fragment, entre des touffes de feuilles[1]. Ailleurs c'est des oiseaux que le peintre a voulu imiter; mais l'état du vase ne permet pas d'en définir l'espèce; on ne distingue plus que les longues plumes de la queue[2].

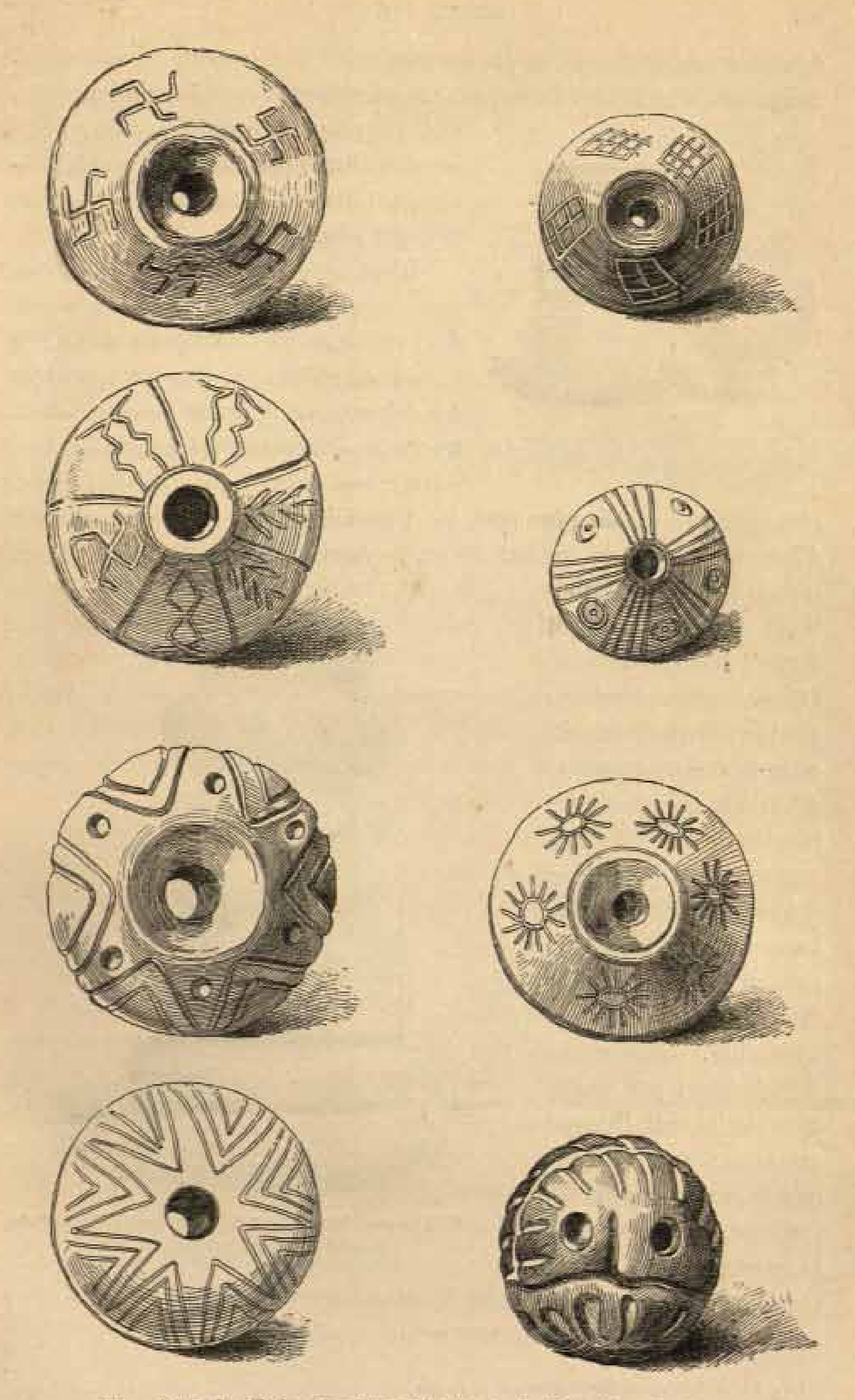
« Les divers motifs de décoration que nous avons signalés présentent une entière unité. Les plus différents se trouvent réunis sur les mêmes vases. Ils offrent tous des similitudes de facture qui attestent une origine commune. Ils témoignent d'un goût déjà heureux, d'une

1. A. Dumont, *Les céramiques*, t. I, pl. II, 16.
2. A. Dumont, *Les céramiques*, t. I, fig. 33 et pl. II, 18.



Dambourgez Chromolith. Imp. Lemercier, Paris

LA CÉRAMIQUE MYCÉNIENNE
VASES À PEINTURE MATE



456. — Fusaïoles. Troie. Grandeur réelle. Dessin de Saint-Elme Gautier.

véritable recherche de la proportion et de la symétrie. Avec des éléments très simples, ils arrivent à des combinaisons déjà compliquées... Ces œuvres sont primitives ; mais elles révèlent un esprit curieux, éveillé, désireux d'inventions nouvelles et à coup sûr très bien doué[1]. »



457. — Vases de Théra. Duruy, *Histoire des Grecs*, t. I, p. 34.

D'elle-même, une question se posait : les poteries enterrées sous la cendre ont-elles été fabriquées dans l'île même, ou bien y ont-elles été apportées du dehors par quelque peuple industriel et commerçant qui, à cette époque, aurait joué le rôle dont se sont emparés, quelques siècles plus tard, les Phéniciens ? Tout difficile qu'il soit d'émettre même une conjecture sur le nom du peuple qui aurait alors rempli une pareille fonction, ce qui semblerait donner quelque vraisemblance à cette conjecture, c'est le fait que Santorin ne renferme plus aujourd'hui d'argile plastique ; la poterie que l'on y consomme vient de Milo ou d'Anaphé ; mais le géologue sait qu'il n'en était pas de même avant que l'île eût été mutilée par l'éruption. Nous avons déjà indiqué par quelle sûre méthode M. Fouqué est arrivé à démontrer que ces vases avaient été façonnés sur place, avec la terre même de Théra ; il croit même pouvoir montrer du doigt, sur la carte, le canton de l'île où les potiers allaient chercher la matière première[2].



458. — Pied de vase. Hauteur, 0m,35, diamètre à la base, 0m,20. D'après un dessin de Gorceix.

1. A. Dumont, *Les céramiques*, t. I, p. 36.
2. *Histoire de l'art*, t. VI, p. 147.

Cette constatation a son importance : elle dispose l'historien à se représenter les côtes et les îles de l'Archipel comme habitées, vers le temps où se produisit la catastrophe de Théra, par des tribus qui, grâce à la mer, étaient en relation les unes avec les autres, mais dont aucune n'avait une supériorité assez marquée pour fournir, à elle seule, aux besoins de la consommation dans un rayon très étendu. Chaque district du continent, chaque île interposée entre l'Europe et l'Asie avait ses industries locales, qui prenaient plus de développement là où le sol était le plus fertile, et dont les produits variaient, suivant que l'artisan trouvait sur place telle ou telle matière. A Paros, à Naxos, et dans toutes les îles voisines, le marbre abonde. Dans ces parages, la sculpture était née des facilités que le marbre offre au ciseau ; mais, partout là, ce ne fut pas seulement à façonner des idoles que servit ce marbre. On en tira des vases de grande dimension, qui avaient sur les vases d'argile l'avantage de n'exiger aucune cuisson et de durer davantage. C'est ce qui explique que, dans ces îles, la céramique soit restée longtemps stationnaire. Avec les figurines de marbre, on n'a trouvé à Antiparos, en fait de vases d'argile, que des vases qui, par la lourdeur de leurs formes et la simplicité de leur décor, paraissent antérieurs à ceux de Troie et à ceux de Théra. Mêmes trous de suspension. Point de peinture ; on n'essaye point d'imiter, soit par la gravure en creux, soit par le modelage en relief, le végétal ou l'animal. Point d'autre dessin que le dessin incisé, qui ne connaît ici qu'un seul motif, celui que l'on nomme l'*arête de poisson*[1]. Les fusaïoles mêmes n'ont pas reçu, dans les îles, cette ornementation compliquée qui distingue celles de Troie. Il en a été ramassé cinq cents, dans une tombe d'Amorgos, qui étaient toutes lisses ; c'est à Mélos seulement que l'on en a recueilli où la pointe avait tracé quelques traits, et le dessin y est d'une extrême simplicité : ce n'est qu'une suite de chevrons[2].


459. — Vases de Théra. Duruy, *Histoire des Grecs*, t. I, p. 34.


460. — Vase de pierre. Hauteur, 0m,09. *Athen. Mitth.*, XI, p. 53.

1. Bent, *Researches among the Cyclads* (*Journal of hellenic studies*, p. 42-59), fig. 10-13.
2. Duemmler, *Athen. Mittheilungen*, t. XI, p. 31-32.

En revanche, dans ces mêmes tombes, on a ramassé, en grand nombre, des vases de marbre dont la forme, d'une certaine élégance, rappelle celle de vases d'argile déjà rencontrés à Troie ou à Théra. C'est, par exemple, une petite cruche ; l'ouvrier a mis à profit l'existence, dans le marbre gris, d'une veine plus foncée ; il y a trouvé la matière d'une large bande qui tourne tout autour de la panse (fig. 460) ; son vase de pierre offre ainsi l'aspect d'un vase peint. Ailleurs, c'est du métal qu'il paraît s'être inspiré, notamment pour le décor de deux



461. — Pyxis de pierre. Mélos. Musée de Munich. Longueur, $0^{m},12$. Dessin de Saint-Elme Gautier, d'après une photographie.

boîtes (*pyxis*), dont l'une a été découverte à Amorgos[1] et l'autre à Mélos (fig. 461). Dans l'une comme dans l'autre, le décor est formé par des enroulements de courbes ciselés sur les côtés ; il a copié l'effet de fils métalliques fixés à la paroi d'un meuble de bronze. La ressemblance est rendue encore plus sensible par le vert sombre ou le gris ardoise de la pierre. Ce qui ajoute à l'intérêt de la *pyxis* que nous reproduisons, c'est l'image qui en décore une des faces, la représentation d'une maison dont le toit, porté sur des murs latéraux très épais, est à double pente. Au-dessus des deux poutres inclinées qui forment le comble, il semble, à certaines hachures très fines, que l'on ait voulu indiquer une couver-

1. Duemmler, *Mittheilungen von den Griechischen Inseln* (*Athen. Mitth.* XI), p. 18 et *Beilage* 1, fig. A^{1}.

ture faite d'un lit de roseaux. Rien de plus simple qu'une tasse d'Amorgos (fig. 462); mais le travail est plus compliqué dans un autre objet de même provenance (fig. 463). C'était une cuiller. Il en reste, taillés dans un même morceau de pierre, le récipient et l'anneau dans lequel était engagé un manche d'os ou de bois. Le bord de la cuiller avait été ébréché; le mal a été réparé au moyen d'un mince cercle d'argent.

Si l'emploi du marbre put contribuer à retarder, dans ces îles, le développement de la céramique, celle-ci finit pourtant par y perfectionner ses procédés. La nécropole d'Amorgos marque un progrès sensible sur celle d'Antiparos[1]. On y retrouve encore la grossière poterie à décor incisé; mais, à côté d'elle, on voit paraître les vases peints. Ceux-ci, il est vrai, n'offrent guère là que des formes simples et assez peu variées; plusieurs, au lieu d'anses, n'ont que des trous de suspension. Là où se montre l'anse, elle est étroite et lourde; elle ne se détache pas franchement de la panse. Cependant, malgré ces traces d'inexpérience, ce n'en est pas moins un changement capital dans les habitudes du potier que ce parti qu'il a pris d'user du pinceau pour parer les pièces les plus soignées. On éprouve quelque surprise à reconnaître que le répertoire du peintre est ici plus pauvre qu'à Théra; il ne comporte que les combinaisons les plus élémentaires du décor géométrique, les bandes qui contournent le vase à différentes hauteurs, les chevrons, les losanges opposés par le sommet, les raies verticales, la croix gammée, etc. A peine peut-on soupçonner l'imitation conventionnelle de la feuille dans certains motifs curvilignes qui garnissent le col ou le pied du vase ou s'opposent deux à deux sur la panse. Nulle part on n'a essayé de reproduire l'animal.



462. — Tasse de pierre. Diamètre, 0m,095. *Athen. Mitth.*, XI, p. 48.



463. — Cuiller de pierre. Longueur totale, 0m,055. *Athen. Mitth.*, XI, p. 51.

Ce n'est pas dans ces petites îles que l'industrie pouvait trouver les conditions favorables qui accélèrent la marche en avant. Ces conditions, elles se réalisèrent enfin, lorsque commencèrent à régner, dans les grandes îles et dans la Grèce continentale, ces dynasties achéennes dont les chanteurs épiques ont célébré la richesse et les exploits guerriers. Pendant bien longtemps, là où devaient se dresser plus tard, entourés de tout un peuple de clients et d'esclaves, les murs des châteaux de Tirynthe, de Mycènes et d'Orchomène, il n'y avait eu

1. Duemmler, p. 15-46 et *Beilage* 1-2, dans *Athen. Mitth.*, t. XI.

que de faibles groupes sédentaires. chez lesquels l'industrie en était à peu près au point qu'elle avait atteint dans la bourgade d'Antiparos. C'est ce que nous apprend la découverte que Schliemann a faite, dans la citadelle moyenne de Tirynthe, des restes d'un premier établissement très antérieur à la construction de l'enceinte cyclopéenne[1]. Ici aussi on trouve des vases en pierre. La plupart des poteries, dont la pâte est mal préparée et n'a subi qu'une cuisson insuffisante, sont faites à la main. Les formes sont des plus simples. Les seuls ornements que l'on rencontre sont en relief. Point de peinture; mais quelques pièces, avant de passer au feu, ont été trempées dans des bains qui ont changé la couleur naturelle de l'argile. Sur un seul vase, des lignes blanches préludent à la décoration en couleur. Les idoles, en terre cuite et en pierre, sont de la dernière grossièreté.

Les fouilles n'ont rien exhumé, en Argolide, qui puisse servir de transition entre cette poterie primitive et celle que renferment, à Mycènes, les tombeaux de l'acropole. C'est de ces sépultures que sont sortis les plus grands et les plus beaux des vases à peintures mates, ceux qui représentent le dernier effort de la technique dont les produits composent la seconde des classes que nous avons instituées. Cette technique, on en a un remarquable échantillon dans le fragment que nous avons reproduit en couleur (pl. XX, 3)[2]. Il provient du sixième tombeau. L'ensemble de la pièce, brisée en nombre de morceaux, n'a pu être rétabli. Le fond n'est que l'argile naturelle bien polie, sur laquelle le pinceau a tracé en brun le contour d'une figure de griffon. L'intérieur de ce contour, il l'a rempli d'un ton blanc, qui lui a servi aussi à indiquer le détail de l'œil. Presque rien ne subsiste de l'aile qui s'attachait à la nuque. La forme de ce vase était sphérique; ce devait être à peu près celle d'un exemplaire bien conservé, que nous présentons comme un dernier type de cette céramique (fig. 464). Le goulot en est très court; une toute petite anse s'y attache très gauchement. De grandes bandes, d'un rouge sombre, font le tour de la panse; sur l'épaule, ces enroulements, imités du métal, que nous avons rencontrés sur les vases de pierre (fig. 461). Au col, deux mamelons, qui rappellent les habitudes des potiers de Troie et des Cyclades.

Les débris des vases à peinture mate n'ont été recueillis que dans

1. SCHLIEMANN, *Tirynthe*, ch. III.

2. Notre planche est une réduction de la planche VIII des *Mykenische Thongefæsse*. En raison des moindres dimensions de notre format, nous avons dû ne garder, des morceaux qui ont été rapprochés, que ceux sur lesquels se développe l'image du griffon.

les fosses du cimetière royal, à Mycènes, et, en dehors de ces sépultures, à Mycènes même, dans les couches de décombres les plus profondes, à Tirynthe, à Daulis, à Orchomène, à Égine et à Athènes, dans l'acropole. Ils sont rares en comparaison du nombre infini des tessons qui représentent la poterie postérieure, celle des vases à glaçure luisante. L'introduction de procédés nouveaux donna le signal d'un rapide et fécond développement de la céramique. Formes et décor, tout devint plus varié, plus riche et plus intéressant.

Jusqu'ici nous n'avons rien trouvé qui mît une différence capitale entre ces poteries et celles dont nous avons recueilli les fragments en Égypte et en Asie[1]. Les motifs du décor offrent plus de diversité sur les vases qui paraissent avoir été fabriqués tout autour de la mer Égée que dans les rares débris des céramiques de l'Asie Antérieure; mais les couleurs employées sont les mêmes; elles ont été appliquées de la même manière; la peinture a le même aspect terne. Un grand changement s'accomplit lorsque l'on commença d'étendre sur la surface des vases une glaçure qui, après avoir été au feu, donnait du brillant tout à la fois au fond et aux couleurs que venait y poser le pinceau. Cette technique n'atteignit pas son apogée du premier coup et ne se maintint pas jusqu'à la fin dans le même degré de maîtrise. Contraint de ne voir que l'ensemble, nous considérons tous les vases à glaçure luisante comme ne formant qu'une seule classe; mais les savants qui ont fait de cette céramique une étude spéciale partagent ces vases en quatre groupes[2]. Les deux premiers comprennent les vases où le céramiste s'essaye à l'emploi des nouvelles méthodes de décoration. La pâte est



464. — Vase de la tombe I, acropole de Mycènes. Au quart. *Mykenische Thongefæsse*, pl. I, 1.

1. *Histoire de l'art*, t. I, p. 829; t. II, p. 713-715, fig. 371-379; t. III, p. 668-672, fig. 478, 479; t. IV, p. 455-457, fig. 244-248; t. V, p. 293, 294, fig. 194-202; p. 326-331, fig. 226-333; p. 868-869, fig. 526-529; fig. 537.

2. *Mykenische Vasen*, p. VII-IX.

grossière ; le fond et les dessins n'ont qu'un faible lustre. C'est la perfection de cet art que représente le troisième groupe ; l'argile, très fine, donne de minces parois. Les fonds sont d'un beau jaune, d'une teinte chaude. Le décor passe par toutes les nuances qui vont du jaune au brun sombre ; certains détails sont indiqués en blanc. Les tons ont une franchise qu'ils doivent à une cuisson poussée jusqu'à une très forte chaleur (pl. XXI). C'est à ce groupe qu'appartiennent la plupart des vases issus des tombeaux de Mycènes, et, presque sans exception, ceux qui sont sortis des sépultures de Nauplie, Ménidi, Spata et Ialysos. Cette fabrication s'est donc prolongée depuis le moment où ont été creusées les fosses du cercle de dalles jusqu'à celui où s'était répandue dans toute la Grèce orientale la mode des tombes à coupoles. Il faut qu'elle ait occupé bien des générations de potiers pour que les fragments des vases de cette espèce se trouvent en quantité si prodigieuse sur tout le littoral de la mer Égée. Il y a d'ailleurs, dans le choix des motifs et dans le caractère du travail, des variations qui, ne pouvant s'être produites que par degrés, témoignent de l'action du temps. A la longue, la décadence se laisse sentir. Sur le vase, tout pâlit, comme le faisait, à son déclin, la fortune des monarchies achéennes. Les fonds se ternissent et verdissent ; la peinture perd de son éclat ; elle se brouille. L'intérieur du vase a presque toujours reçu une glaçure. C'est surtout à Mycènes, dans les couches supérieures du remblai, que l'on ramasse les restes de ces vases où se trahit, par la baisse du style et de l'exécution, l'appauvrissement graduel de la société. Les différences de ces variétés d'un même style ne sont d'ailleurs guère sen-



465. — Cruche. Ialysos. Hauteur, 0m,195. *Myk. Vasen*, 14.

sibles que lorsqu'on a les vases mêmes sous les yeux. La plupart des exemples que nous aurons à citer se trouveront être empruntés à ce que MM. Furtwængler et Lœschke appellent le *troisième style*.

La poterie à glaçure brillante offre une bien autre diversité de formes et des formes beaucoup plus élégantes que la poterie monochrome et même que la poterie à peinture mate. Si l'on y rencontre encore des vases à panse sphérique, ils n'ont plus la lourdeur de ceux d'autrefois. L'aplatissement du fond, la courbe gracieuse de l'anse, hardiment détachée, l'allongement du col et l'évasement des lèvres donnent à l'ensemble un port bien plus agréable à l'œil (fig. 465). L'amphore apparaît, avec son galbe caractéristique, qui rappelle un cône renversé, avec ses deux anses dont la faible ouverture éveille l'idée d'une solidité à toute épreuve (fig. 466); c'est un vase qui atteint souvent de grandes dimensions; il faut que les poignées à l'aide desquelles on le maniera soient très résistantes. Alors se montre aussi pour la première fois un type qui est propre à la céramique mycénienne; c'est celui de l'amphore à col fermé. Les anses décrivent une courbe dont le dessin rappelle celui de l'étrier, d'où le nom de *vase à étrier* (*Buegelkanne*) que lui ont donné les archéologues allemands[1]. On introduit le liquide et on le répand au dehors par un étroit goulot qui fait saillie sur la panse. Le col est tantôt simple, (fig. 168, 193) et tantôt double (fig. 467). Il est possible que ces vases aient été surtout destinés à contenir des parfums et à les transporter au loin. L'orifice latéral se prêtait à verser goutte à goutte les eaux de senteur. On peut considérer comme une



466. — Amphore. Ialysos. Hauteur, $0^m,43$.
Myk. Vasen, 1.

1. Les archéologues anglais emploient souvent le mot allemand; on a proposé aussi le terme *false-necked amphora*, amphore à col postiche. Nous avons trouvé un vase à étrier en Carie (t. V, fig. 288); mais on peut se demander si toute cette poterie carienne n'est pas de la poterie mycénienne.

variété de l'amphore un vase à deux anses dont le corps, au lieu de s'amincir par le bas comme dans l'amphore ordinaire, reste sphérique; tout le poids du vaisseau est supporté par un pied qui a été tourné à part (fig. 468). Ailleurs la sphère s'aplatit; le pied fait défaut, et l'on rencontre un type pour lequel les potiers de Cypre auront une prédilection marquée, celui de la gourde, dont l'idée a dû être suggérée par ces courges que le paysan emploie en guise de flacons; l'anse est unique ou fait complètement défaut (fig. 469). Dans tous les types décrits jus-

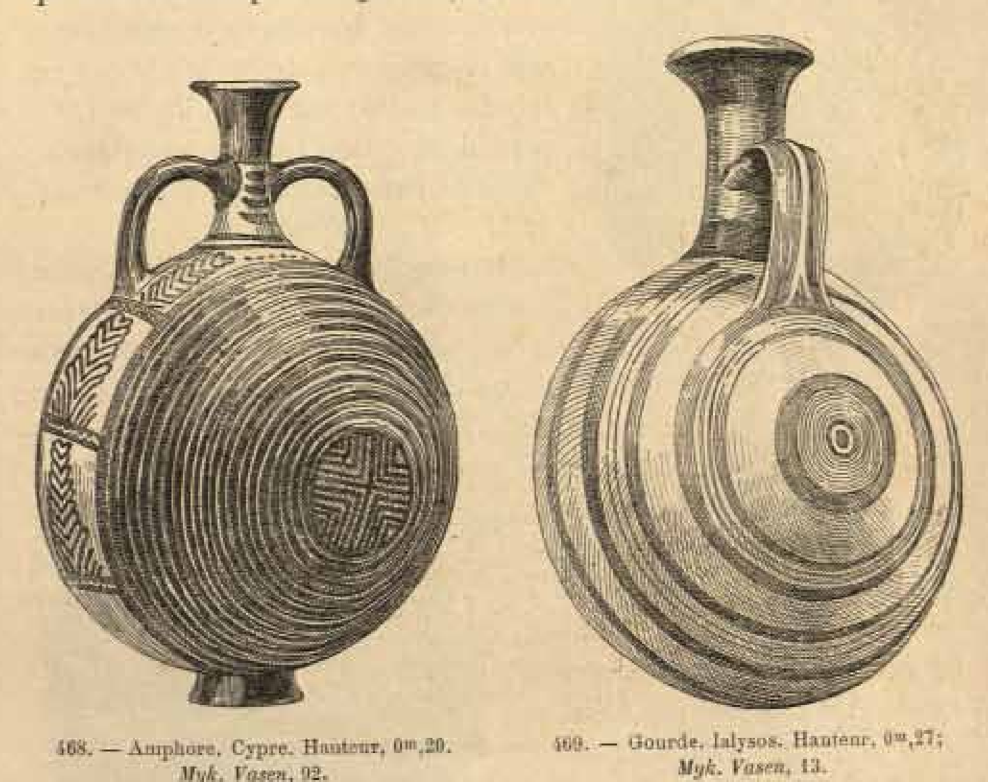


467. — Amphore à étrier. Ialysos. Hauteur, $0^m,23$. *Myk. Vasen*, 24.

qu'à présent, le grand axe du vase est parallèle à la verticale; il fait avec elle un angle plus ou moins ouvert dans certaines pièces où le col est incliné et où l'anse suit le mouvement du col (fig. 470). De toutes les formes que présente la poterie mycénienne, la plus élégante est celle qui distingue un vase que possède le musée du château Borély, à Marseille, une aiguière dont le galbe est d'une sveltesse charmante (fig. 486). Quand je l'y découvris, il y a une dizaine d'années, mêlé aux monuments de la collection que Clot-Bey s'était faite en Égypte, j'eus, au premier moment, quelque peine à en démêler l'origine; mais tout le caractère de la décoration, le ton bistre de la peinture

et surtout le choix des motifs ne laissaient point de place au doute. Ce fut surtout le dessin de l'anse et son mode d'attache qui triomphèrent de mes hésitations. Il est évident que l'on a là, exécutée par un potier très habile, une exacte copie d'un vase de métal[1].

C'est des réchauds que l'on a reconnus dans des récipients dont la paroi est toute percée de petits trous. Point de peinture; mais un de ces vases, avec les mamelons qui hérissent sa panse, avec ses trois pieds qui se terminent par des griffes (fig. 471), ne manque pas d'originalité.



468. — Amphore. Cypre. Hauteur, 0m,20. *Myk. Vasen*, 92.

469. — Gourde. Ialysos. Hauteur, 0m,27; *Myk. Vasen*, 13.

Il est probable que ces réchauds jouaient leur rôle dans les cérémonies funéraires; on les employait à des fumigations destinées à combattre l'effet des odeurs cadavériques qui s'exhalaient des caveaux, lorsqu'on les rouvrait pour y déposer un mort. C'est en spirale repliée sur elle-même que se terminent les supports d'un autre trépied qui a la forme d'un panier; là c'est un ouvrage de vannerie qui a dû servir de modèle au céramiste (fig. 472). Il n'est pas jusqu'aux entonnoirs qui n'aient été décorés par le pinceau; l'un d'eux compte parmi les vases d'Ialysos dont la peinture est le plus soignée (fig. 473).

1. M. Furtwængler a le premier publié ce vase, avec une notice, dans l'*Arch. Anzeiger*, 1893, p. 9-10.

Parmi les vases à boire, il y a bien des types différents. L'un d'eux, avec son anse qui laisse juste la place de passer la main, ressemble à certains modèles de chope à bière (fig. 474). Ailleurs le vaisseau a plutôt la forme d'une tasse très creuse; l'anse se relève bien au-dessus des bords (fig. 475). Ce vase devait plutôt servir à puiser le vin dans le cratère qu'à le porter aux lèvres. C'est nos coupes à champagne que rappelle un gobelet monté sur un très haut pied; seulement il y a ici, en plus, deux anses aplaties qui permettaient de passer le verre à la ronde (fig. 476).



470. — Cruche penchée. Attique. Hauteur, 0m,13. *Myk. Vasen*, 127.

Ces quelques types suffisent à faire comprendre ce que le potier mycénien a porté d'imagination et de goût dans l'invention de la forme. Si l'on veut juger de la diversité qu'il y a mise, on devra consulter la planche dans laquelle MM. Furtwængler et Lœschke ont réuni, dessinées à petite échelle, les principales des formes qu'ils ont rencontrées sur leur chemin[1]; ils en ont figuré cent vingt-deux, et ils en signalent plusieurs qui n'ont pu trouver place dans ce tableau. La plupart de ces formes n'ont pas péri. Par leur intelligente adaptation au service que le vase était destiné à rendre et par l'agrément qu'elles offraient au regard, elles ont mérité que le potier de l'âge classique, cet artiste savant et raffiné, les adoptât, quitte à les perfectionner. Les types mêmes qui, comme celui des vases à étrier, ont passé de mode, n'avaient rien de



471. — Réchaud. Ialysos. Hauteur, 0m,18. *Myk. Vasen*, 22.

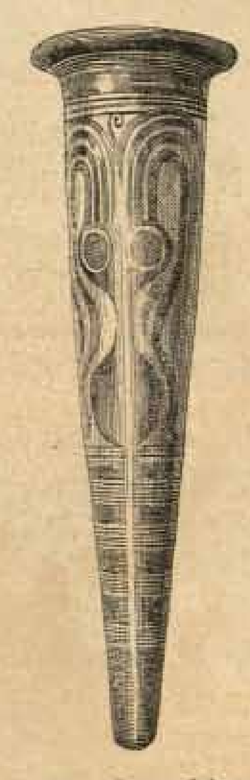
1. *Mykenische Vasen*, Atlas, pl. XLIV.

disgracieux; s'ils ont disparu, ce doit être surtout par l'effet de changements survenus dans les habitudes de la clientèle du potier. Nous arriverions donc, par l'étude comparative des formes de la poterie, à une conclusion qui ne différerait point de celle où nous a conduit l'étude de l'architecture mycénienne : des arts de la Grèce préhistorique à ceux de la Grèce historique, il y a une filiation que la critique saisira de mieux en mieux à mesure que les découvertes se multiplieront.

Dans une industrie telle que la céramique, les formes possibles sont



472. — Trépied. Ialysos. Hauteur de l'anse, 0m,25. *Myk. Vasen*, 38.



473. — Cornet. Ialysos. Hauteur, 0m,38. *Myk. Vasen*, 71.

en nombre restreint. Ce qui limite ce nombre, c'est, d'une part, les propriétés de la matière, qui ne se prête point à toutes les combinaisons que l'esprit pourrait concevoir, et, d'autre part, la permanence des besoins, à peu près partout les mêmes, auxquels l'ouvrier doit donner satisfaction. Pour ce qui est du décor, l'imagination de l'artiste jouit d'une bien autre liberté. A lui seul, avec tous les jeux de lignes qu'il permet, le dessin géométrique comporte une très grande variété; que sera-ce donc quand l'artiste commencera d'emprunter ses motifs à la diversité infinie des types du monde de la vie? Ces types, combien

d'interprétations différentes il pourra en proposer, suivant que la pente de son génie l'inclinera vers l'imitation littérale du modèle ou vers ce choix des plus beaux traits qui amène à créer des types idéaux. Le style



474. — Gobelet. Ialysos. Hauteur, 0m,065. *Myk. Vasen*, 63.

475. — Tasse. Attique. Hauteur, 0m,13. *Myk. Vasen*, 132.

du décor se modifie donc plus aisément que le système des formes. Chaque peuple et, chez celui-ci, chaque époque a son style, qui tend à se renouveler quand il a lassé la curiosité. Pas plus sur les vases que sur les parois des édifices, le décor de cet art primitif n'est pas celui de l'art classique, et c'est là surtout ce qui donne à la poterie mycénienne son caractère original.



476. — Gobelet à pied. Ialysos. Hauteur, 0m,165. *Myk. Vasen*, 47.

Sur les vases à dessins incisés ainsi que dans la poterie la plus ancienne des Cyclades, nous n'avons, sauf à Théra, trouvé que le décor géométrique; c'est lui qui domine à Mycènes même sur les vases à peinture mate (fig. 464). Il joue encore un grand rôle dans la poterie à glaçure brillante. Parfois il n'y comporte que des bandes parallèles, verticales ou horizontales, dont la pre-

mière idée a dû être suggérée à l'ornemaniste par les plis tombants du vêtement et par ces colliers, ces ceintures, ces bandes cousues sur l'étoffe qui correspondent, dans l'habit, aux divisions principales du corps humain et qui les rappellent à l'œil (fig. 468, 469, 470, 475). Il y conserve un goût très vif pour ces enroulements imités du métal qui font la parure la plus ordinaire des vases de pierre (fig. 461). On les trouve sur des vases de formes très différentes (fig. 472 et 477). On rencontre ailleurs des torsades (fig. 478), des écailles semées de points (fig. 479) et des chevrons. Ailleurs on trouve des losanges opposés par la pointe et formant une sorte de damier, entre les bandes qui dessinent des compartiments où s'encadrent des êtres vivants; ces bandes elles-mêmes sont hérissées de poils qui se dressent comme ceux de certains végétaux (fig. 467).



477. — Vase à décor géométrique. Mycènes. Hauteur, 0m,09. *Myk. Vasen*, 241.

Nous avons déjà vu la feuille et la fleur apparaître dans la céramique



478. — Amphore à étrier. Ialysos. Hauteur, 0m,17. *Myk. Vasen*, 9.

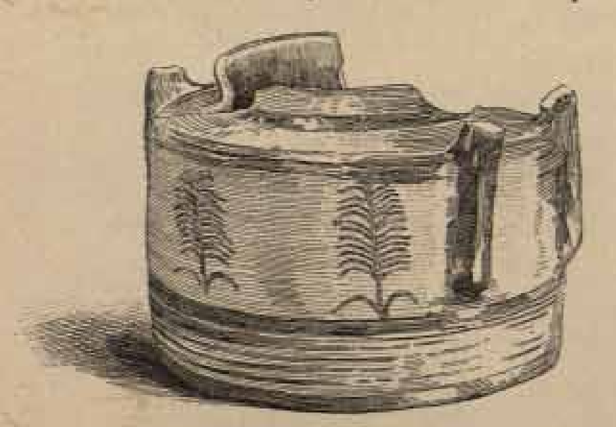


479. — Amphore à anse triple. Ialysos. Hauteur, 0m,41. *Myk. Vasen*, 62.

de Théra (pl. XX, 2; fig. 457, 459). Plus le peintre devient habile et plus il demande aux végétaux qui l'entourent des motifs dont il ne saurait épuiser la variété. Ici, c'est une plante qui est représentée tout entière, peut-être le *muscari comosum*, et une sorte d'iris (fig. 480 et 481). C'est des rameaux de lierre qui remplissent le champ dans un beau

fragment qui provient du premier tombeau de l'acropole mycénienne (pl. XXI)[1]. Ailleurs on n'a que des feuilles isolées, surtout des feuilles cordiformes (fig. 466, 482). C'est, d'autres fois, des inflorescences où les pétales repliés sur eux-mêmes et la forte saillie du pistil et des étamines rappellent le *typha* (fig. 483). Dans l'aiguière de Marseille, le dessus du vase est décoré de feuilles dentelées, les feuilles des algues marines, qui, tout autour de l'embouchure trilobée, rayonnent vers la circonférence, où leurs extrémités vont se perdre entre les pointes du roc (fig. 486).

De la plante à l'animal, la transition se fait par ces zoophytes, éponges et coraux, dont les silhouettes étranges se profilent dans les fonds de mer que le céramiste a représentés sur plusieurs de ses vases (fig. 436, 485, 486, 487). Ces profondeurs des eaux, il y répand les animaux qui les habitent, surtout les mollusques céphalopodes. Les genres qui paraissent avoir le plus attiré son attention, c'est l'argonaute (*nautilus argonauta*), l'*octopous*, c'est-à-dire le poulpe ou plutôt l'élédone, la seiche ou le calmar.



489. — Boite. Acropole d'Athènes. *Myk. Vasen*, 101.

L'argonaute, nous l'avons déjà vu employé comme motif de décoration dans une fresque de Tirynthe (fig. 240); son image se rencontre aussi fréquemment sur les pâtes de verre (fig. 484 et cul-de-lampe du chapitre). Nous l'avons déjà vu voguant parmi les rochers et les algues ou madrépores qui les tapissent, sur un vase qui est un des plus curieux spécimens du goût de ce céramiste (fig. 436). On le retrouve sur un autre vase qui, tant l'exécution est pareille, semble être sorti du même atelier (fig. 485), et c'est encore lui qui orne l'aiguière de Marseille (fig. 486 et 488).

La représentation la plus fidèle que nous ayons de l'octopous se trouve sur un vase de pierre découvert à Mycènes (fig. 487). Il semble que l'ouvrier ait pris pour modèle l'élédone, qui se distingue du poulpe en ce qu'il n'a qu'un seul rang de ventouses, au lieu que le poulpe en possède deux. L'animal est ici figuré au naturel. Tout y est, ses huit

1. *Mykenische Tongefæsse*, pl. II.

HACHETTE & Cie

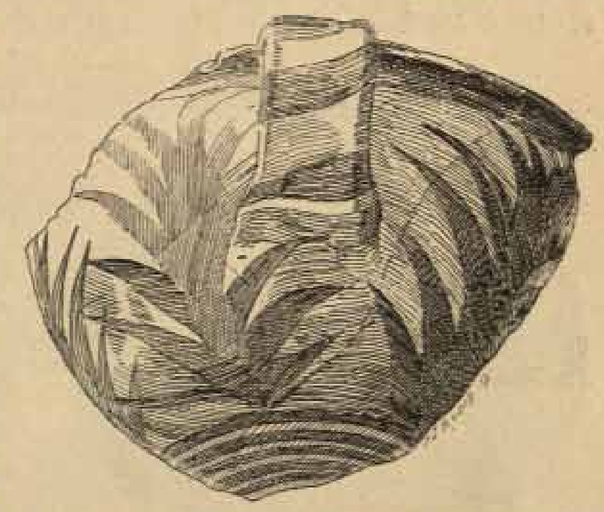


Dambourgez Chromolith

Cie des Imp. Lemercier, Paris

LA CÉRAMIQUE MYCÉNIENNE
VASE À GLAÇURE BRILLANTE

bras avec leurs suçoirs, ses gros yeux et le sac qui forme son corps. Il y a au contraire une grande part de convention dans l'image qui décore un vase du musée de Tchinli-Kiosk, à Constantinople. Ce vase a été trouvé dans la nécropole de Pitané, en Éolide, au cours de fouilles qui ont été faites par Hamdi-bey, à l'obligeance duquel je dois les dessins ici reproduits[1]. L'un est une vue d'ensemble (fig. 489) et l'autre le développement du décor, en projection (fig. 491). Dans cette amphore à col fermé, le décor est peint en rouge, avec quelques touches de noir; il se détache sur un fond d'un jaune clair. Le goulot latéral est brisé.



481. Fragment d'une tasse. Orchomène. *Myk. Vasen*, 135.

Les tombes dont l'une a livré cette pièce sont toutes, les plus anciennes comme les plus récentes, de simples fosses creusées en terre. Par ces échantillons tirés du cimetière d'une petite ville, on sait quels ont été les divers genres de poterie que, pendant un millier d'années



482. — Boîte ronde. Attique. *Myk. Vasen*, 152.

1. Ces dessins ont été faits, sous mes yeux, par un élève de l'École ottomane des Beaux-Arts, dont Hamdi-bey est le fondateur et le directeur.

environ, les habitants de ce district ont fabriqués pour leur usage propre ou tirés du dehors. Les produits de la fabrication locale doivent être de beaucoup les plus nombreux; mais il est probable que le vase figuré ci-contre a été demandé aux ateliers de quelque centre plus important.



483. — Amphore à trois anses. Ialysos, 0m,53. *Myk. Vasen*, 28.

La poterie monochrome se trouve en grande abondance à Pitané; même pâte grossière et noirâtre, mêmes formes qu'en Troade. Ce qui paraît avoir succédé à cette poterie rustique, c'est une poterie à fond jaune clair dont le décor rappelle celui de la dernière période mycénienne; puis se montrent des vases où la peinture, d'un rouge pâle, est appliquée sur un glacis blanc. C'est l'aspect des vases de Camiros, avec le sphinx, les fleurs de lotus, etc. Pour l'âge des vases à figures rouges sur fond noir, peu de chose, quelques petits vases avec guirlandes et palmettes. On arrive ainsi jusqu'aux poteries rouges à reliefs des temps romains.

Ce vase est, de tous ses congénères, celui où le peintre a mis la composition la plus compliquée. Ici, pas de réalisme. Les ventouses ne sont pas indiquées. Les yeux sont remplacés par un enroulement de spires. Le corps a un allongement que ne donne pas la nature. Entre les bras du poulpe circulent des mollusques, des poissons, des oiseaux et des quadrupèdes. Autour du corps de l'animal et à l'extrémité de ses tentacules, des lignes courbes semblent figurer les ondulations de la vague marine. On ne peut s'empêcher de se demander si toutes ces figures sont jetées là au hasard, pour meubler le champ, si le peintre, en les choisissant et les disposant ainsi, n'a pas voulu exprimer une idée. Cette idée, il ne serait peut-être pas impossible de la saisir. J'ai montré ce vase à M. Houssay, savant zoologiste, connu des archéologues pour le con-



484. — Pâte de verre. Mycènes. Ἐφημ., 1887, pl. XIII.



483. — Vase trouvé en Égypte. Musée Britannique. Diamètre, 0^{m},19. Dessin de Saint-Elme Gautier, d'après une photographie.

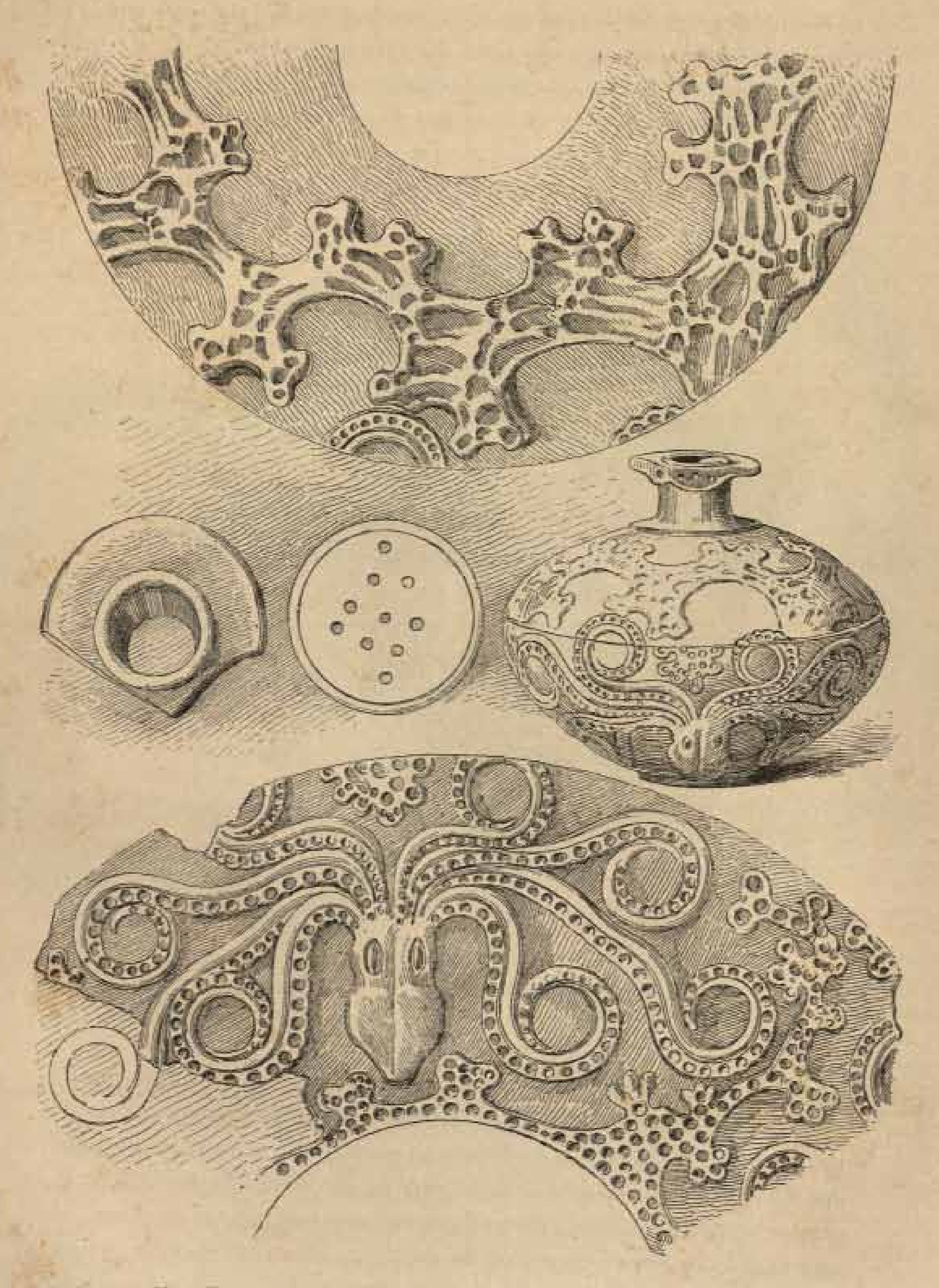
cours qu'il a prêté à l'expédition de M. Dieulafoy en Susiane. Selon lui, nous aurions là toute une théorie de la génération spontanée, l'exposition graphique d'une hypothèse naïve par laquelle l'intelligence déjà curieuse des hommes de ce temps cherchait à s'expliquer l'origine des êtres vivants, hypothèse à laquelle les philosophes ioniens entreprirent plus tard de donner une forme scientifique. Ce serait la première expression de croyances que l'on peut suivre à la trace à travers les âges. Elles vivent encore chez les pêcheurs de nos côtes. On ne leur ôtera pas de l'esprit que le canard naît de l'anatife, et l'on sait tous les contes dont le thème a été fourni aux voyageurs et même aux naturalistes de jadis par la *barnacle* ou *bernache* et par ses métamorphoses[1].



486. — Aiguière. Musée de Marseille.

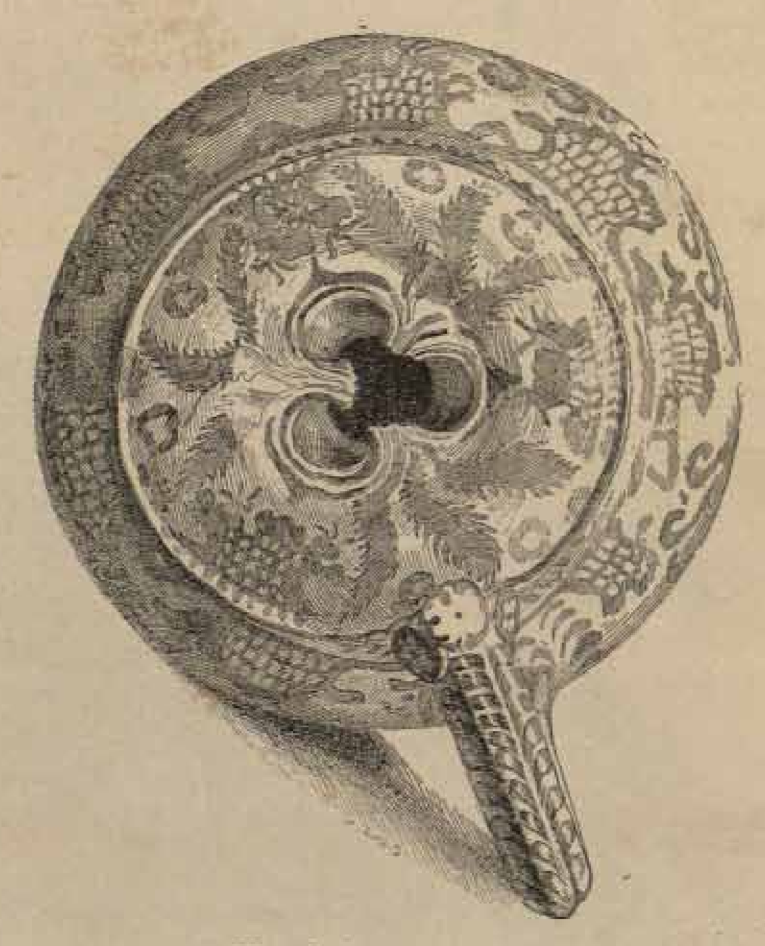
Ici le poulpe, un poulpe gigantesque, avec sa chair molle qui rappelle l'argile plastique, serait pris comme le symbole de la matière qui, sous l'action de cette eau salée où pullule la vie, se changerait en toute sorte d'animaux. Ces courbes qui enveloppent le bout des tentacules du poulpe et qui en serrent le corps dans leur réseau, indiqueraient les effluves puissants qui sortent de ce générateur, le tourbillonnement de l'onde qu'il aspire et qu'il expire après l'avoir fécondée. Ce mouvement giratoire serait particulièrement représenté par le groupe de spires qui tient ici la place des yeux. Les filaments qui frangent ces

1. Voir toute l'histoire de cette croyance dans Max Muller, *Nouvelles leçons sur la science du langage* (traduction Harris et Perrot, Paris, Durand, 1868), t. II, Douzième leçon.



487. — Vase de pierre. Mycènes. Diamètre, 0m,18. Ἐφημ., pl. VII, 1-1 ζ.

contours seraient comme les amorces des organismes qui s'ébauchent, ce que les ostréiculteurs appellent du *naissin*. Les points où s'opère cette création ou plutôt cette transformation seraient dans l'entonnoir au moyen duquel le poulpe ne cesse pas d'envoyer l'eau fraiche sur ses branchies; ils seraient aussi dans les remous qui se produisent à l'extrémité des bras, quand ceux-ci battent l'eau. Des animaux qui



488. — Le dessus de l'aiguière.

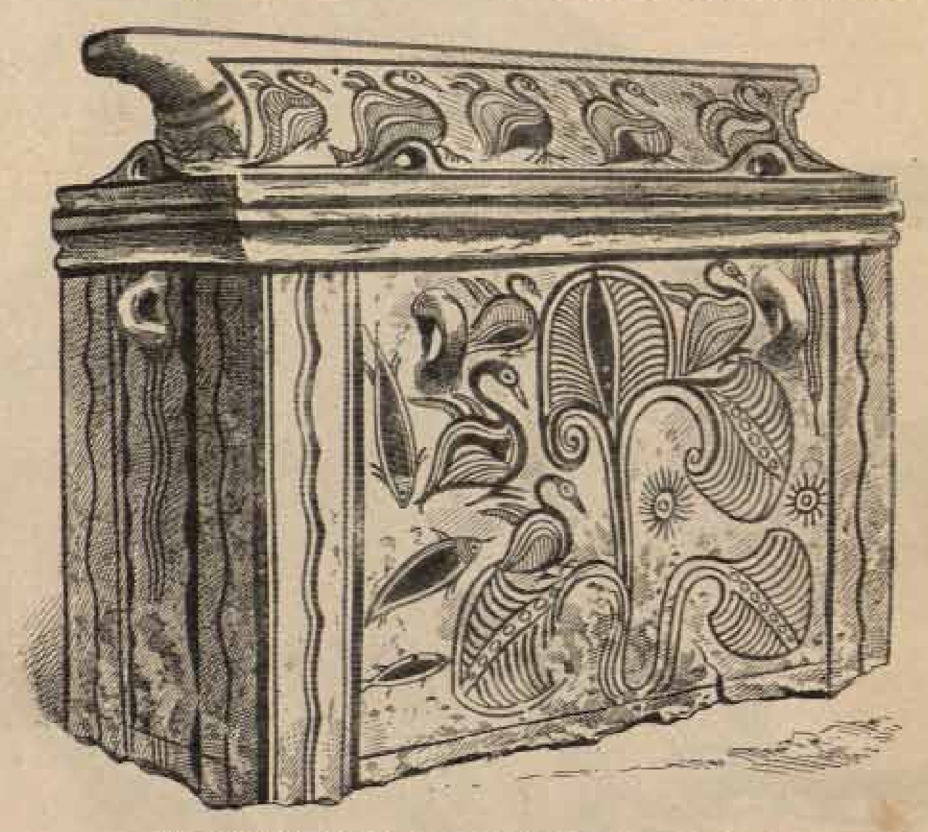
s'agitent entre ces bras, les uns, surtout à gauche, emportés par le courant que déterminent les contractions rythmées de l'appareil respiratoire, iraient achever de se définir en passant par ce que l'on pourrait appeler le foyer central, si ce travail ne s'opérait pas au sein de la masse liquide. D'autres, oies ou flamants, déjà complets, s'envoleraient vers l'air libre, vers l'espace où ils ouvriront les ailes. Quelques types auraient été particulièrement choisis pour rendre sensible la pensée de l'artiste. A gauche, on voit une *actinie* ou ortie de mer; c'est le



489. — Amphore à étrier. Pitané. Hauteur, $0^{m},20$. Vue d'ensemble. Dessin d'Arain Tetvadjian.

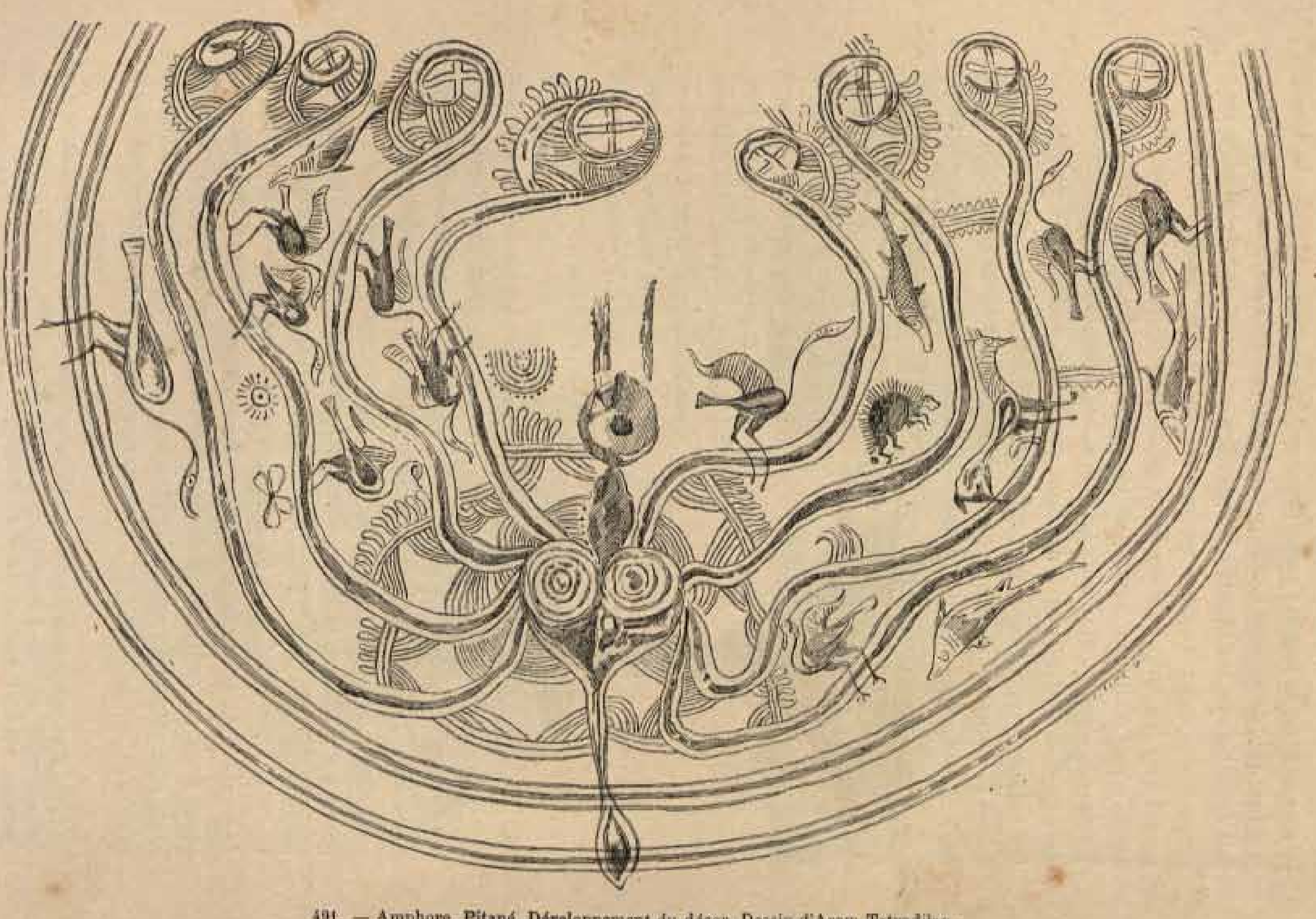
polype qui se serait changé en insecte. Voici à droite le hérisson; il n'est que le développement de l'oursin; en recevant des pattes, il est devenu apte à marcher sur la terre. Près de lui, un cheval, mais auquel manquent les membres postérieurs : c'est l'hippocampe (*hippocampus antiquorum*), petit poisson très abondant sur les rivages de la Méditerranée, qui est en train de se métamorphoser en quadrupède.

M. Houssay croit reconnaître encore une autre traduction des mêmes



490. — Ossuaire. Crète. Longueur, 0m,99. Orsi, *Urne cretesi*, pl. I.

croyances dans la peinture qui décore la face antérieure d'un ossuaire de Crète (fig. 490). Ici aussi le lieu de la scène est l'élément liquide, car des actinies sont collées au fond où flottent des algues; des poissons nagent autour du bouquet de larges feuilles sur lequel sont posés des canards. Ces feuilles jouent là le rôle que la superstition attribue au coquillage cirripède appelé patelle ou *lepas anatifera*. Trois des feuilles viennent de s'ouvrir, et, du canal qui se creuse en leur milieu, trois canards se sont dégagés. Pour que soit mieux marquée la relation de la feuille et de l'oiseau, chaque canard garde le trait qui distingue à l'œil la feuille dont il est né. Il y en a deux à gauche de la feuille qui forme



491. — Amphore. Pitané. Développement du décor. Dessin d'Aram Tetvadjian.

le sommet de la touffe; vous retrouvez dans leur plumage la barre sombre qui, dans cette feuille, se détache sur les nervures. Cette barre fait défaut dans les feuilles basses; il n'y a point de noir dans le plumage des oiseaux qu'elles supportent. Le canard de gauche est plus grand que les autres; c'est qu'il est déjà plus formé. Aucun de ces êtres n'est d'ailleurs arrivé au terme de son développement; ce qui l'indique, c'est les filaments articulés, les ailerons, destinés à devenir plus tard des ailes, qui se dressent sur le dos des canards. Eux aussi, les poissons restent encore inachevés; ils n'ont point d'écailles. Le tableau comporte ici moins de personnages que sur le flanc de l'amphore; mais il a le même sens : le peintre y a esquissé, à sa manière, un autre chapitre de cette *Genèse* que devait écrire plus tard Thalès[1].



492. — Gobelet. Ialysos. Hauteur, $0^{m},85$. *Myk. Vasen*, 10.

On nous accusera peut-être d'avoir prêté à l'artiste mycénien des conceptions qui auraient dépassé la portée de son intelligence; mais, du fait que ces hommes n'avaient point de livres, est-on en droit de conclure qu'ils n'eussent pas d'idées, qu'ils ne se fussent pas posé, dès lors, ce problème de l'origine des choses que l'esprit croit d'autant plus facile à résoudre qu'il a moins mesuré les bornes de la connaissance? Dans ces deux vases, et surtout dans celui de Pitané, il y a tels détails dont la conjecture de M. Houssay rend un compte satisfaisant et que l'on a peine à s'expliquer si l'on refuse de l'admettre. Pourquoi ces oiseaux plongés dans la mer? Pourquoi ce rapprochement du papillon et de l'actinie? Que vient faire là le hérisson, s'il n'y a pas, de sa présence, une raison du genre de celle que nous avons cru deviner? Dès qu'on se place dans cet ordre d'idées, on comprend encore mieux le plaisir que le peintre céramiste semble avoir pris à la représentation des animaux marins. C'est la seiche ou le calmar, plutôt le calmar avec son corps

1. On peut rapprocher de cette peinture une figure que Max Muller a extraite d'un ouvrage publié en 1597, à Londres; elle représente un arbre desséché, couvert de coquillages qui s'entr'ouvrent et d'où s'échappent de petits oiseaux dont les uns tombent sur la terre et les autres se mettent à nager dans la mer (p. 297).

effilé, qu'il a dû vouloir imiter sur le pied d'un gobelet à deux anses (fig. 492); mais là, s'il a bien reproduit les deux grands bras qui distinguent

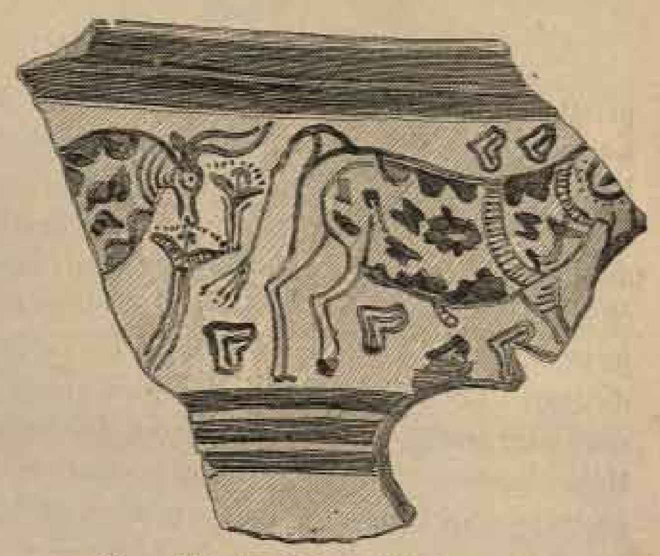


493. — Amphore à étrier. Crète. Hauteur, 0m,115. *Myk. Vasen*, 87.



494. — Fragment. Spata. *Myk. Vasen*, 116.

cette espèce, il n'a pas poussé le soin jusqu'à dessiner, un par un, les six autres plus petits qui entourent la bouche; il s'est contenté d'en indiquer deux. Une cruche d'Ialysos offre un type que cette poterie présente aussi très fréquemment, celui d'un cylindre piqué de points et surmonté d'une sorte d'aigrette à triple courbure (fig. 465). On a cru y reconnaître un ver qui habite le sable humide des grèves, une annélide tubicole, la *serpule*; mais la ressemblance est assez lointaine. Si la serpule a, dans l'ensemble, une forme qui se rapproche assez de celle qu'a figurée le potier, celui-ci semble avoir ajouté l'aigrette. Cette annélide, on la retrouve, avec des actinies,

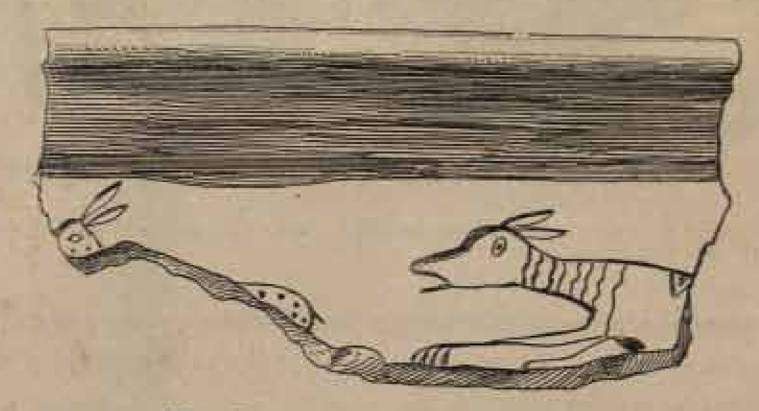


495. — Fragment. Mycènes. *Myk. Vasen*, 123.

sur un vase à étrier dont le principal ornement est un gros poisson (fig. 493).

L'oiseau est assez rare en dehors de ces vases où nous l'avons vu mis en rapport avec l'élément marin. On est étonné de la gaucherie avec laquelle il est présenté sur un fragment de vase trouvé à Spata (fig. 494). Là l'image paraît tracée par une main qui n'aurait que l'habitude du décor géométrique. Le corps de l'oiseau est une boule. Le dessin est plus correct sur l'anse d'un vase de Mycènes (fig. 498).

Les quadrupèdes ne paraissent guère que sur des vases de la décadence. Un fragment montre des bœufs au pâturage; des fleurs sont semées dans le champ (fig. 495). Le dessin est très médiocre. Il ne



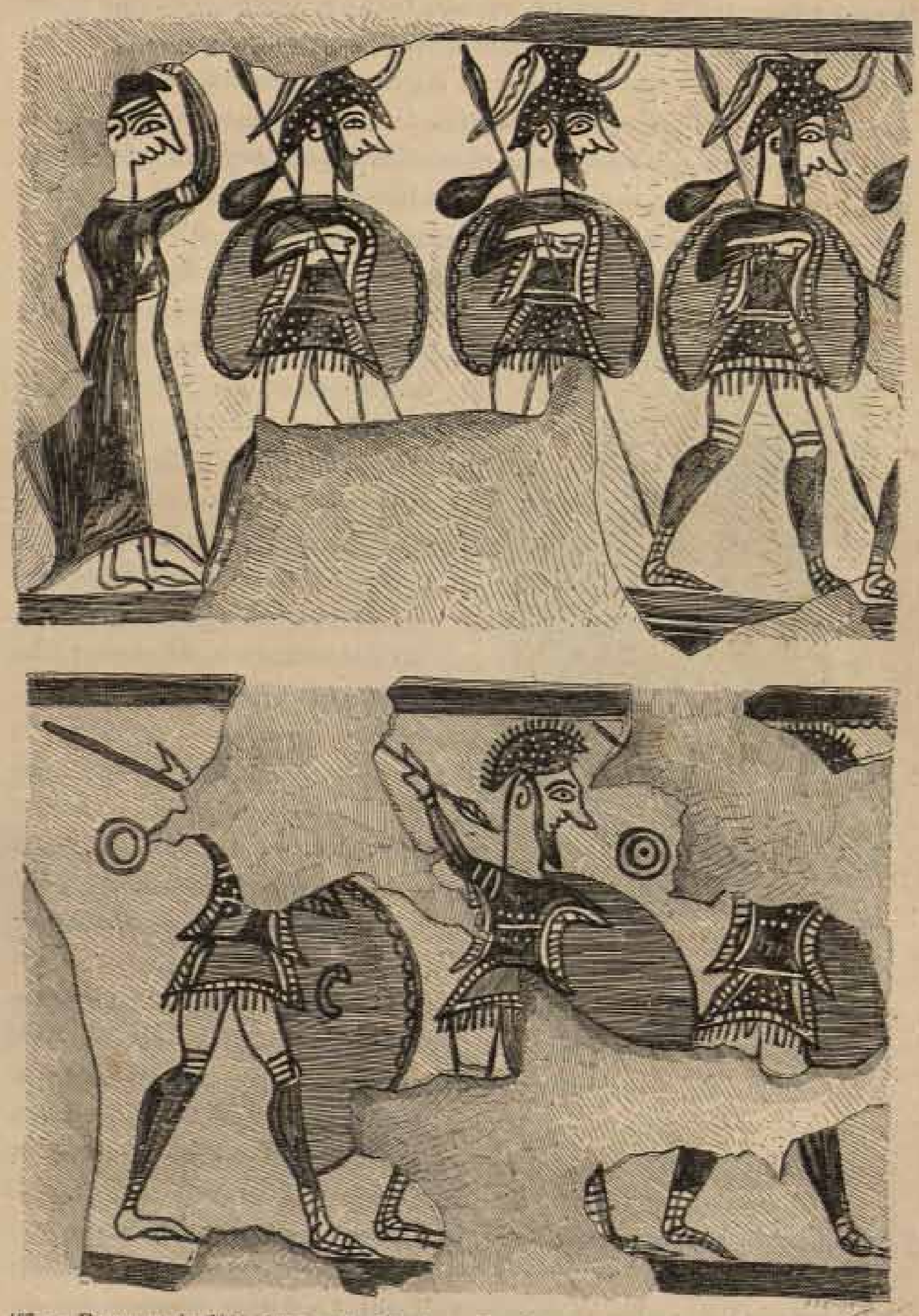
496. — Fragment. Mycènes. *Myk. Vasen*, 411.

paraît pas meilleur sur un autre tesson où l'on voit les oreilles et le train de derrière d'un lièvre auquel un chien donne la chasse (fig. 496). Les corps ont subi la même élongation que sur les poignards.

Elle aussi, la figure de l'homme ne se montre que sur les vases du dernier style. On la rencontre sur un tesson ramassé à Mycènes[1]. La tête et les pieds manquent; on n'a que le torse. Celui-ci paraît vêtu d'un justaucorps ou d'une cuirasse. C'est le costume que nous avons cru distinguer sur un fragment de peinture murale (fig. 437). Les jambes sont nues jusqu'au-dessous du genou; des cnémides serrent le mollet. Même ajustement, mais avec une exécution plus soignée, chez les guerriers dont l'image décorait la panse d'un cratère dont les fragments ont été recueillis à Mycènes, dans les ruines de la maison située au sud du cercle de dalles (fig. 497). Unique en son genre, ce vase mérite une attention particulière. La couleur y va du jaune brun au rouge

1. Ἐφημ. 1891, pl III, fig. 2.

sombre. Quelques touches de tons mats ont servi à indiquer certains



497. — Fragment du décor d'un cratère. Mycènes. Grandeur réelle, 0m,23. *Myk. Vasen*, 430-431.

détails de l'armure et du vêtement; les boucliers ont la teinte du cuir. Des points blancs sont posés sur les casques et les ceintures. Le pin-

ceau n'a point passé sur les parties du corps où la chair se montre à nu; il s'est contenté d'en tracer le contour. Le bras gauche, celui qui porte le bouclier, est comme sous-entendu. Montrer à la fois les deux bras était une difficulté qui dépassait la science du dessinateur.

Nous n'avons pu reproduire tous les personnages, qui d'ailleurs sont pareils l'un à l'autre dans chacun des deux groupes que sépare une anse d'un assez beau dessin, une tête de veau en relief, des deux côtés de laquelle sont peints deux oiseaux (fig. 498). D'un groupe à l'autre, il y a des différences assez sensibles. Dans le premier, les soldats marchent la lance à l'épaule et le bouclier pendant sur le côté, comme gens qui n'ont rien à craindre; dans le second, les lances sont brandies; elles vont être projetées sur l'adversaire; le bouclier, pour protéger la poitrine, a pris une position plus relevée; un des pieds semble prêt à quitter le sol pour suivre le mouvement du corps qui se porte en avant. L'ensemble du costume est le même de part et d'autre. Le pied ne paraît chaussé que de sandales, attachées par un réseau de courroies; mais, de la cheville au genou, la jambe est protégée par une enveloppe compacte, métal ou cuir. Partout la même tunique courte, munie de franges par en bas et tombant jusqu'au milieu de la cuisse. Par-dessus, jusqu'à la ceinture, ce qui semble être une cuirasse. Partout la lèvre supérieure est rasée, et, comme dans les têtes qui ornent un vase d'argent (fig. 381), la barbe s'allonge en pointe sous le menton. Voilà bien des ressemblances. Il y a pourtant aussi des différences. La tête est partout protégée par un casque; mais ce casque n'est pas partout le même. Ici le timbre est surmonté d'une sorte de chapeau d'où pend par derrière un long panache; deux cornes font saillie au-dessus du front. La forme est plus compliquée que celle qui s'est offerte sur les bronzes et les ivoires (fig. 353, 354, 355, 366, 380). Elle est simple au contraire dans l'autre groupe; c'est une calotte qui colle au crâne; les pointes dont elle est hérissée



498. — Anse du vase. *Myk. Vasen*, pl. XLII.

indiquent peut-être les poils d'une peau de bête. Les lances des soldats en marche présentent une particularité curieuse : de petits sacs y sont attachés, un peu au-dessus du fer de l'arme. Ce sac en forme de bourse, ce devait être la *musette* du soldat mycénien ; il y serrait ses provisions de bouche. On comprend que, sur l'autre moitié du vase, cet appendice fasse défaut ; au moment de la bataille, le soldat devait débarrasser son javelot de ce poids. Les boucliers non plus ne sont pas tout à fait pareils. Dans le premier groupe, ils sont orbiculaires, avec échancrure à la partie inférieure ; dans le second, ils paraissent plutôt ovales.

Ce n'est pas des exercices militaires, c'est bien une scène de guerre qu'a voulu représenter le peintre. On en a la preuve dans la figure qui ouvre le défilé, une femme debout, vêtue d'une longue robe, qui fait du bras droit un geste de plainte ou de déprécation. C'est, comme sur le vase d'argent (fig. 365), la mère ou l'épouse qui se désole en voyant partir son fils ou son mari. On est assez embarrassé pour définir la nature de la relation que le peintre a supposée entre les deux troupes. Si celles-ci s'avançaient à la rencontre l'une de l'autre, on n'hésiterait pas ; on verrait là deux armées prêtes à se heurter ; mais tous les guerriers marchent dans le même sens, vers la droite ; puis, si c'était là deux troupes ennemies, comment s'expliquerait-on que l'une d'elles, menacée par ces lances qui vont fendre l'air, semblât, comme ignorante du danger, parader sur un champ de manœuvre ? Il est plus vraisemblable que ces deux groupes figurent deux corps de l'armée mycénienne. Les troupes légères sont déjà aux prises avec l'ennemi ; derrière elles, les hoplites, avec leur casque au haut cimier et leurs boucliers plus larges, marchent en ordre pour aller soutenir l'avant-garde.

Le thème du décor, dans ce vase, diffère sensiblement des motifs qui forment le répertoire ordinaire du peintre céramiste pendant cette période ; aussi s'est-on demandé s'il appartenait bien à la période mycénienne. Les juges les plus compétents n'hésitent pas. Comme ils le font observer, on a quelques autres débris de compositions du même genre [1] ; si ceux-ci ne laissent pas deviner le sujet du tableau, c'est qu'il n'a pas encore été trouvé une sépulture de quelque importance qui date de la fin de cet âge. La céramique de ces dernières heures du monde achéen, on ne la connaît guère que par les tessons recueillis dans les couches supérieures du remblai, à Mycènes et à Tirynthe. La technique est bien ici celle qui caractérise les produits incontestés de

1. *Mykenische Vasen*, pl. XL, 422 ; XLI, 429, *a*, *b*.

l'art que nous étudions. Aux rapports que l'on a signalés comme garants de cette parenté, nous n'ajouterons qu'un trait : chez la femme, le bas de la robe se creuse en forme de croissant, disposition conventionnelle que nous avons relevée dans les bas-reliefs et sur les pierres gravées, mais qui n'est pas restée en usage dans la plastique de l'âge suivant. D'ailleurs, si le peintre qui a entrepris de fixer sur l'argile l'image des vaillants hommes de Mycènes est très inférieur à l'orfèvre et au graveur, il est pourtant leur compatriote et leur contemporain ; il a, dans une certaine mesure, subi leur influence. Son dessin est beaucoup plus incorrect que le leur ; mais il possède quelque chose de leurs qualités. L'ensemble des proportions est bien saisi ; il y a de l'accent dans le modelé des membres, et surtout on retrouve ici cette franchise du mouvement que nous avons signalée comme le caractère distinctif de l'œuvre du sculpteur mycénien ; voyez la mieux conservée des figures qui brandissent la lance !

Ces vases marquent le terme de tout un développement ; ce qui se trouve, mêlé à leurs débris, près de la surface du sol, dans l'enceinte des forteresses cyclopéennes et dans les avenues de quelques tombes, c'est les fragments d'une poterie qui déjà appartient à une autre époque, de celle que les archéologues appellent la *poterie du Dipylon*. On ne saurait prendre congé de cette industrie sans indiquer tout au moins, si l'on n'est pas toujours en mesure de les résoudre, les questions qui se posent à ce sujet devant l'historien. Où est née cette industrie du vase à couverte brillante qui était appelée à un si grand avenir ? Quelle a été l'étendue de l'aire où elle a semé ses produits ? A-t-elle eu un centre unique de fabrication, ou des ateliers dont chacun aurait eu ses procédés et son goût particuliers se sont-ils établis sur différents points des terres que baigne la mer Égée ?

A la première question, il est, pour le moment, difficile de répondre. Les vases à peinture mate ont été connus de cette civilisation des Cyclades que l'on s'accorde à regarder comme antérieure à celle de l'Argolide. Plusieurs beaux exemplaires de cette technique sont sortis des fouilles de Théra, et on en a trouvé à Cypre, à Amorgos[1], à Mélos[2], dans ces auges quadrangulaires, creusées à même le tuf et recouvertes d'une large dalle, où Thucydide croyait reconnaître les sépultures des Cariens[3]. Mais les maisons ensevelies sous la pouzzo-

1. *Athen. Mitth.* t. XI, p. 15 et suivantes.
2. *Athen. Mitth.*, t. XI, p. 29.
3. THUCYDIDE, I, 8 et les observations de FURTWÆNGLER (*Myk. Vasen*, p. VI, note 2).

lane, à Théra, ont aussi livré quelques tessons d'une poterie à glaçure luisante[1]; il s'ensuivrait que le secret de cette glaçure a été découvert dans des temps très reculés, si c'est plus tard seulement que l'on a su tirer de l'invention nouvelle tout le parti qu'elle comportait. Or, à en juger par les objets que l'on a retirés des restes du premier établissement de Tirynthe, l'industrie, vers le début de la période primitive, était moins avancée dans la Grèce continentale que dans les îles, ce qui s'explique aisément, les îles étant moins éloignées de cette Égypte et de cette Asie où, depuis bien des siècles, il existait des sociétés policées.

Que l'on s'en tienne au résultat des fouilles ou que l'on se rappelle comment c'est de l'Orient à l'Occident que la civilisation antique s'est développée et répandue de proche en proche, on n'a donc aucune raison de chercher en Argolide les origines de l'art du vase peint. Cette raison, la trouvera-t-on dans les caractères du style qui fait l'originalité de cette poterie? De ce côté, c'est encore à une conjecture tout opposée que l'on arrive, à ne consulter que la vraisemblance. Ce qui nous a frappé surtout, quand nous étudiions le décor de ces vases, c'est la prédilection avec laquelle le peintre observe et copie les organismes marins, les algues flexibles dont les rubans se déroulent avec la vague, les polypes et les coquillages qui vivent accrochés aux rocs des falaises, les mollusques aux longs bras que le pêcheur voyait flotter dans la forêt des herbiers. Nous avons cru même surprendre chez l'artiste la pensée que l'élément liquide était le théâtre de naissances et de métamorphoses qui expliquaient le miracle de la vie, de sa diversité infinie et de sa perpétuité. Où cette curiosité a-t-elle dû surtout s'éveiller, où ces croyances avaient-elles surtout chance de naître? N'est-ce point sur les plages marines, chez une population qui a sans cesse la mer sous les yeux, qui vit sur mer et de la mer? Or les gens de Mycènes n'apercevaient la mer que de loin. Leurs voisins mêmes d'Argos, de Tirynthe et de Nauplie, quoique établis plus près du rivage, étaient, comme tous les habitants de cette plaine fertile, plutôt des laboureurs et des artisans que des marins. D'ailleurs les bas-fonds de la baie d'Argos étaient loin d'être aussi riches en espèces variées de madrépores, de mollusques et de poissons que les eaux profondes qui baignent les côtes rocheuses des Cyclades. Tant que le contraire n'aura pas été démontré, par l'observation microscopique appliquée, comme M. Fouqué l'a fait pour la poterie de Santorin, à l'analyse de l'argile des vases, nous

1. *Mykenische Vasen*, p. 20-21.

inclinerions à chercher plutôt dans les îles que sur la terre ferme le point de départ du style que l'on a proposé d'appeler *pélagique*, de celui qui se définit par l'habituelle imitation des plantes et des animaux que nourrit la mer. Où se manifesta tout d'abord ce goût très particulier? Est-ce en Crète, où ne sont pas rares les vases marqués au cachet de ce style[1]? Est-ce à Rhodes, où la nécropole d'Ialysos a fourni la plus belle collection que nous ayons de vases à glaçure brillante? Je ne sais; mais je ne puis m'empêcher de tourner mes regards vers ces îles et de penser que l'avenir se chargera de confirmer ce pressentiment.

Si cette question de l'origine du style dit mycénien reste ouverte, il n'en est pas de même quand il s'agit de fixer les limites du vaste domaine où, quels qu'aient été les centres de production, cette fabrique a placé ses produits, qui paraissent avoir dû à l'élégante variété de leurs formes et à la singularité de leur décor une vogue très prolongée et le bénéfice de débouchés lointains. Ces vases, c'est, avec la nécropole d'Ialysos, les nécropoles du Péloponèse et de l'Attique qui en ont fourni les exemplaires les plus nombreux et les mieux conservés; mais on les rencontre aussi, par unités, de l'Égypte et de la Phénicie[2] à la Thessalie[3], des côtes occidentales de l'Asie Mineure, de Rhodes et de Cypre aux îles ioniennes, à l'Italie orientale et à la Sicile (fig. 499 et 500)[4]; on en cite même un que le commerce aurait porté, dans l'antiquité, jusqu'en Espagne[5]. Ce n'est pas seulement dans les îles principales de l'Archipel

1. La céramique crétoise est mal connue. M. Joubin a dressé un catalogue, qui est encore inédit, des vases ou fragments de vases mycéniens qu'il a vus, dans les collections publiques ou privées, sur divers points de l'île. L'octopous y est souvent représenté. Il a donné, dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, 1892, deux ossuaires du même style que ceux qui ont été publiés par Orsi. Voir aussi E. Fabricius, *Alterthumer auf Kreta, IV. Funde der mykenischen Epoche in Knossos* (Athen. Mitth., t. XI, p. 135, pl. III). M. Haussoullier avait été le premier à appeler l'attention sur les vases de Cnosse, dès 1880 (*Revue archéologique*, N. S., t. XL, p. 359 et pl. XXIII).

2. Le musée Guimet possède un vase à étrier de style mycénien, qui passe pour provenir de la nécropole de Sidon.

3. Furtwængler, en 1886, disait ne pas connaître de vases mycéniens provenant de la Grèce du nord. Cette lacune a été comblée depuis lors. P. Wolters a publié toute une série de vases par lui trouvés dans des tombes du territoire de Pagasæ, en Thessalie (*Athen. Mittheil.* 1889, pp. 262-270, pl. VIII-XI).

4. Sur des vases mycéniens trouvés à Oria, dans la *Terre d'Otrante*, voir *Mykenische Vasen*, p. 48, et, pour la Sicile, *ibidem*, p. 47, mais surtout les récentes recherches de P. Orsi, les découvertes qu'il a faites dans la presqu'île de Plemmirion, près de Syracuse, et publiées soit dans le *Bullettino di paletnologia italica*, XVe, XVIIe et XVIIIe année, soit dans les *Monumenti antichi* de l'Académie des Lincei, t. II, 1893. Nous ne pouvons en exposer ici les résultats, nous réservant d'y revenir ailleurs.

5. Furtwængler a bien voulu me signaler le vase auquel je fais allusion. C'est une boite munie de son couvercle, qui appartient à la dernière époque de la fabrication my-

qu'ils garnissaient les tombes; Kalymnos et Carpathos en ont fourni qui ne sont pas inférieurs à ceux d'Ialysos ou de Mycènes[1]. Les plus anciennes fouilles d'Hissarlik avaient pu donner à croire que cette céramique n'était point représentée à Troie ou ne l'était que très faiblement; mais les fouilles de 1890 et surtout celles de 1893 ont prouvé qu'elle y avait laissé des traces fort sensbiles. On n'a trouvé là que très peu de vases entiers (fig. 501); en revanche on a recueilli en très grande quantité des tessons où l'on reconnaît la poterie mycénienne à sa couverte et aux motifs qui la décorent[2]. Ces tessons se trouvent dans la couche qui correspond à la *troisième cité*, à la citadelle qui s'est rebâtie sur les ruines de la *ville brûlée*. La campagne de l'été dernier a dégagé des parties considérables du mur de ce château; elle a démontré que cet établissement a eu beaucoup plus d'importance qu'on ne l'avait cru tout d'abord. Ce serait la vraie Pergame d'Homère; il résulte de la comparaison des poteries que cette troisième forteresse serait contemporaine de cette Mycènes qui, sous les princes ensevelis dans son acropole, avait atteint déjà un degré de puissance par lequel s'expliquerait le rôle que la tradition attribuait aux Atrides.



499. — Amphore. Sicile. *Bulletino di Paletnologia italica*. XVe année, pl. VII.

Était-ce Mycènes qui, avant d'assiéger et de détruire Troie, lui avait fourni ces vases dont les fragments sont mêlés aux décombres de Pergame? Admettrons-nous, avec MM. Loeschke et Furtwængler, que tous ou presque tous les vases qui portent la marque du style que nous avons

cénienne. Elle est figurée dans la planche III du tome I du livre de Gascon de Golos, *Saragoza*. L'auteur, à la page 40, la rattache à la *ceramica iberica;* mais il n'y aurait pas à se méprendre sur le caractère du monument. Le lieu où il a été trouvé n'est pas signalé, mais la pièce a été découverte en Espagne.

1. Paton, *Vases from Calymnos and Carpathos* (*Journal of hellenic studies*, 1887, pl. LXXXIII). D'après Furtwængler (séance de février de la Société archéologique de Berlin, 1888), les vases de Karpathos sont du troisième style de la poterie glacée, et ceux de Kalymna du quatrième, qui est rarement représenté hors de Mycènes.

2. *Bericht*, 1890, pl. II. J'ai reçu de Dœrpfeld la photographie d'une cinquantaine de fragments du même style qu'a donnés la dernière campagne.

défini aient été fabriqués en Argolide[1]? J'ai encore plus de peine à accepter cette hypothèse que celle qui place en Argolide le berceau de cette céramique. Sans doute, les vases n'ont pas été fabriqués tous là où on les déterre aujourd'hui. Le fait que l'on en retrouve un certain nombre en Égypte suffirait à prouver qu'ils ont dû fournir la matière d'un commerce d'exportation très actif; mais, tant que le microscope n'a point déclaré que la pâte des vases d'Ialysos est faite d'une argile qui ne se trouve nulle part ailleurs que dans la plaine d'Argos, quelle raison a-t-on de croire à un centre unique de fabrication? Il y a entre ces vases, dit-on, de telles ressemblances qu'ils ont l'air d'être sortis tous des mêmes ateliers. Ces ressemblances ne vont pourtant pas sans comporter, dans le procédé d'exécution et dans le choix des motifs, certaines variantes. Elles s'expliquent, selon les auteurs du catalogue, par des différences de date; qui nous empêche, tout en tenant compte des changements du goût, de chercher dans la différence des lieux la raison d'être de ces variantes? Quant aux ressemblances, elles n'ont rien qui soit pour nous surprendre, même dans l'hypothèse d'ateliers multiples. Pour que ces vases allassent si loin, jusqu'aux embouchures mêmes du Nil, il fallait que la mer Egée fût, dès lors, sillonnée en tous sens par des barques qui en mettaient les divers rivages en relation les uns avec les autres. Si l'on se visitait sans cesse, de la Crète ou de Rhodes au continent d'Europe ou d'Asie, s'il y avait, entre tous ces groupes, un mouvement d'échanges ininterrompu, pourquoi les bons ouvriers, après avoir appris leur métier dans les ateliers les plus renommés, n'auraient-ils pas été chercher fortune ailleurs, dans une



500. — Gobelet. Sicile. *Bull. di palet. it.* XVIII[e] année, pl. III.



501. — Amphore à étrier. Troie. *Bericht*, pl. II.

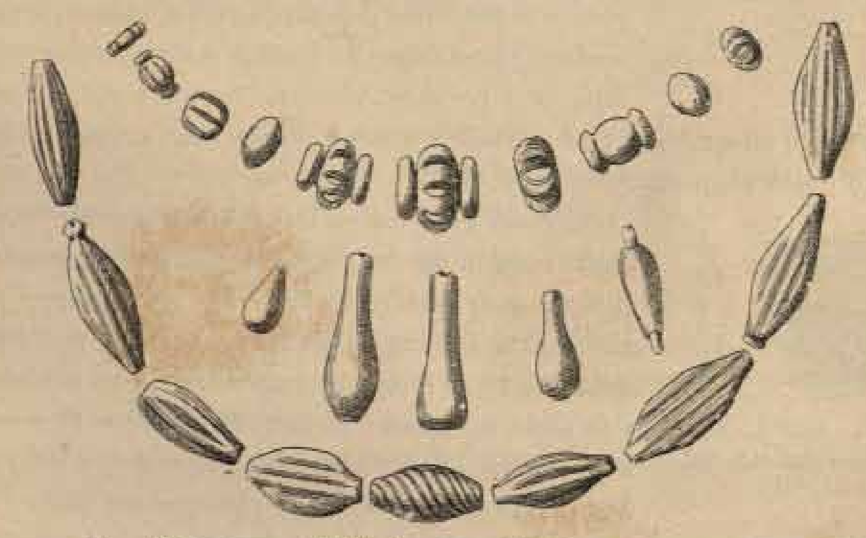
1. *Mykenische Vasen*, p. 9.

île, en terre ferme, partout où les appelaient des princes opulents?

Ce que l'on ne saurait refuser d'admettre, c'est que Mycènes, avec ses chaussées qui lui ouvraient des débouchés commerciaux à la fois sur la baie d'Argos et sur le golfe de Corinthe, fut, au temps de sa puissance, un des principaux centres de cette fabrication, peut-être le principal, celui dont les produits étaient les plus recherchés. La tradition avait conservé le souvenir de la suprématie que ses princes ont exercée sur une partie du Péloponèse et des îles; les ruines de Mycènes sont les plus étendues et les plus imposantes de toutes celles qui représentent les ambitions et l'effort des ancêtres de la nation grecque. Un prestige tout particulier s'attachait à tout ce qui sortait des ateliers de la riche et célèbre capitale des Atrides; l'artiste mycénien a dû être, pendant un siècle ou deux, dans tout le bassin oriental de la Méditerranée, l'arbitre et le régulateur du goût, le maître des élégances.

§ 2. — LE VERRE

Nous avons déjà, plus d'une fois, fait allusion à des pâtes de verre percées de trous, qui, sous forme de perles ou de disques, fournissaient les éléments des colliers et des bracelets (fig. 502), qui, ornées de



502. — Pâtes de verre. Ménidi. Grandeur réelle. *Das Kuppelgrab*, pl. III.

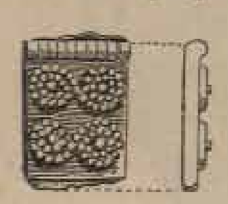
dessins en creux, pouvaient servir de cachets, et qui enfin s'inséraient, comme pièces d'applique, à la surface des bijoux et des meubles (fig. 244, 503), ou même dans les frises de pierre des bâtiments royaux (pl. XIII, 1). Nous en avons reproduit de nombreux échantillons

(fig. 243, 244, 339, 340, 389; culs-de-lampe des chapitres IV, V, VI, VIII, IX, X, XI, XII). Ce mot *verre*, s'il n'était pas expliqué, pourrait tromper le lecteur. Il ne s'agit point là d'un verre incolore, comme le nôtre, ni même d'un verre qui, lorsqu'une coloration artificielle lui a été donnée, garde sa transparence. Les objets que nous désignons par ce terme sont faits d'une pâte qui est toujours colorée en blanc ou en bleu, pâte qui n'est qu'imparfaitement translucide. On la coulait dans des moules de pierre dont nous avons déjà présenté plusieurs exemples[1]; aussi, là où ces pâtes se rencontrent, c'est par douzaines que l'on compte les répliques d'un même ornement. Il a été trouvé, à Spata, quatre-vingts pièces sorties d'un même moule. C'était là une vraie fabrication industrielle.



503. — Anse de verre. Spata. Grandeur réelle. Ἀθήναιον, t. VI, pl. 4.

On a su peut-être, vers la fin de la période mycénienne, souffler le verre, quoiqu'on ne paraisse pas avoir poussé très loin l'emploi de ce procédé. Les fouilles ont donné, à Mycènes, des fragments de vases faits de cette matière, qui paraissent avoir été des vases à boire; la pâte, blanchâtre ou verdâtre, y est rayée de bandes noires ou jaunes[2]. Mais on a pu, sans la canne du verrier, façonner des tubes minces que l'on a trouvés isolés[3], ou qui sont ménagés dans le bord des plaquettes (fig. 504, 505).

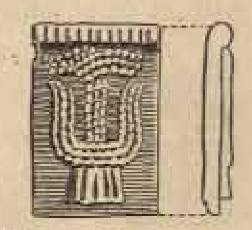


504. — Pâte de verre. Rosace. Palamidi. Ἀθήναιον, t. VIII.

Comme l'art du potier, celui du verrier exige l'intervention du feu; mais il faut une bien autre chaleur pour fondre le sable que pour cuire l'argile; aussi les objets de verre n'ont-ils fait leur apparition que longtemps après les vases modelés à la main ou même au tour. Il n'y a pas de verre à Troie. Là où on sait couler le verre, c'est par quantités énormes qu'on le ramasse sur place; ce procédé permet une production rapide. Ainsi, dans la seule tombe de Spata, il n'a pas été recueilli moins de treize cents pièces de verre. Or, dans les couches anciennes de Troie, Schliemann n'a pas trouvé plus

1. *Histoire de l'art*, t. V, fig. 209, 210. Schliemann, *Mycènes*, fig. 162, 163.
2. Tsoundas, Μυκῆναι, p. 50-51.
3. Schliemann, *Mycènes*, p. 237.

de six objets faits de cette matière[1]. Deux pommes de bâton en pâte verte striée de raies blanches peuvent être d'importation étrangère; quant aux petites perles, qui sait si elles n'ont pas glissé dans la fouille avec les terres d'en haut? Il n'y a pas trace de verre dans les maisons préhistoriques de Théra ni dans les plus vieilles nécropoles d'Antiparos et d'Amorgos. A Mycènes, le verre est encore rare dans les tombes de l'acropole[2]. Il ne commence à devenir abondant que pendant la période des tombes à coupole, des caveaux rupestres de Mycènes, de Palamidi, de Spata et d'Ialysos[3]. C'est probablement à l'Égypte qu'avaient été empruntés les procédés de ce métier. L'élève, ici, n'égala pas le maître; il ne fit pas comme l'ouvrier phénicien qui, après s'être, lui aussi, formé à l'école des verriers égyptiens, s'apprit à créer ces élégants flacons de verre multicolore que les marchands de Sidon et de Tyr ont semés sur toutes les côtes de la Méditerranée. Dans les ateliers qui se fondèrent à Mycènes et ailleurs, tout autour de la mer Égée, on n'eut pas de si hautes ambitions; jamais on n'y obtint de cette matière les dessins capricieux, les nuances variées et chatoyantes dont le secret fut dérobé par les verriers de Venise à ceux de la Syrie; mais le goût des ornements que le verre fournissait à bon compte n'en devint pas moins général; partout chauffèrent les creusets qui versaient dans les moules la pâte colorée. Presque tous les objets de ce genre qui sont sortis des sépultures sont dus à la main-d'œuvre indigène. Le style du décor y est le même que dans les autres produits de l'art mycénien. Même goût pour les inflexions et le parallélisme des courbes (fig. 218, 503), pour les rosaces (fig. 504), pour l'imitation des différentes fleurs. Ici c'est l'inflorescence du palmier que l'on croit reconnaître (fig. 505) et là un bouton de lotus (fig. 506). Ce qui est encore plus significatif, c'est l'insistance avec laquelle l'artisan s'applique à chercher ses motifs dans le monde de la mer. Voici le poisson nageant en plein flot (fig. 243), voici divers coquillages, le *trochus tuberculatus* ou toupie



505. — Pâte de verre. Palamidi. Ἀθήναιον, t. VIII.



506. — Pâte de verre. Spata. *Bulletin*, t. II, pl. XV, 9.



507. — Pâte de verre. Spata. *Bulletin*, t. II, pl. XV.

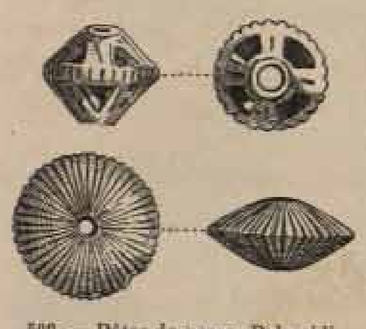
1. Schliemann, *Ilios*, p. 540-541.
2. Schliemann, *Mycènes*, p. 237.
3. Sur le verre à Vaphio, Ἐφημ., 1889, p. 144.

(fig. 507), le *murex*, qui donne la pourpre (fig. 509). L'argonaute n'a pas été moins souvent imité (fig. 488 et cul-de-lampe du ch. XI). On trouve aussi des coquilles bivalves du genre de l'huître et de la moule. Mêmes traits caractéristiques dans la représentation de la divinité (fig. 339, 340) et dans celle des êtres factices ; le sphinx a ici le même panache que sur les ivoires (fig. 418)[1].



508. — Pâte de verre. Ménidi. *Das Kuppelgrab*, pl. IV, 1.

Pour varier les effets de couleur, on faisait entrer le verre, comme pièce d'applique, dans la composition de certains ensembles complexes ; mais on l'employait davantage encore isolé. On en faisait des boutons que l'on cousait sur l'étoffe (fig. 509). Ceux-ci, soit seuls, soit mêlés à des boutons et à des plaquettes d'or, quand il s'agissait du somptueux vêtement de parade des princes, paraissent avoir formé un des éléments principaux de la parure, pour les hommes et pour les femmes. La plupart du temps, on appliquait sur ces boutons de verre, une mince feuille d'or que la pression du doigt ou d'un tampon forçait à reproduire les traits du dessin que les creux du moule avaient imprimé dans la matière molle. Au moment de la découverte, beaucoup de ces feuilles d'or adhéraient encore au verre[2]. C'était un trompe-l'œil. Partout l'éclat de l'or s'offrait ainsi à la vue et faisait illusion. On employait au même usage de petites plaques en haut desquelles est ménagé un tube très mince où passait le fil qui servait à les attacher (fig. 504, 505, 508). On les mêlait aux colliers ou l'on en formait des bandeaux qui s'étageaient sur l'habit. Toute la personne devait en être couverte.



509. — Pâtes de verre. Palamidi. 'Αθήναιον, t. VIII.

Quelques pièces paraissent être des simulacres de la divinité. Les plus petites, percées, elles aussi, d'un trou, étaient mêlées, dans la parure, aux autres ornements (fig. 340) ; c'étaient des amulettes. D'autres, un peu plus grandes, étaient, comme les statuettes de marbre, des

1. Il conviendrait de répéter ici, pour donner une idée plus complète des motifs de cette décoration, les ornements de verre que nous avons reproduits dans notre tome III (fig. 533-541). Nous avons commis une double erreur en les attribuant à Camiros, tandis qu'ils proviennent des tombes d'Ialysos, et en les comptant au nombre des produits de l'industrie phénicienne. Pour cette verrerie d'Ialysos, qui ne diffère point par le goût de celle de Mycènes et de Spata, voir *Mykenische Vasen*, pl. A, B, C.

2. *Mykenische Vasen*, p. 71. *Bull. corr. hell.*, t. II, p. 189-190.

idoles portatives (fig. 339) : mais, dans celles-ci même, l'imitation de la forme humaine reste toute conventionnelle. La verrerie mycénienne n'a jamais été que de la verroterie.

Avec sa semi-transparence, l'ambre est comme un succédané naturel du verre. On sait, par Homère, que, de son temps, il se mêlait à l'or dans les colliers que les marchands phéniciens vendaient aux femmes grecques[1] ; mais on pouvait se demander si, avant l'intervention de ces trafiquants, le succin était connu dans le bassin de la mer Égée. Les fouilles ont répondu. S'il n'y a pas trace de l'ambre à Troie, il se trouve déjà à Mycènes, dans les tombes de l'acropole, ainsi qu'à Ménidi, en grosses perles qui ont dû faire partie de colliers[2]. L'analyse chimique a démontré que cet ambre était de l'ambre baltique[3]. Par quelle série d'intermédiaires arrivait-il, à travers l'épaisseur de tout le continent européen, jusqu'à Mycènes, comme le jade de l'Asie centrale jusqu'à Troie? Nous ne savons. Tout en possédant cette matière, l'ouvrier n'en a fait, en Grèce, qu'un usage très restreint. On ne rencontre pas ici ces figurines taillées dans un gros morceau d'ambre que les tombes fournissent souvent dans la vallée du Po, dans le Latium, en Lucanie et en Apulie. Pas plus que le verre, l'ambre n'a jamais été aussi recherché en Grèce qu'il l'a été ailleurs, chez des peuples qui se sont surtout amusés des accidents et des jeux de la couleur. En absorbant la lumière au lieu de la réfléchir, le verre et l'ambre émoussent la netteté du contour. Par là même, ces matières sont impropres à la sculpture ; elles ne se prêtent pas à une franche imitation des reliefs et des accents de la forme ; or ce qui a toujours touché par-dessus tout le génie de la Grèce, ce que, dès l'époque mycénienne, il sentait vivement, c'est la beauté de la forme vivante.

§ 3. — LE BOIS, L'OS, L'IVOIRE ET LA PIERRE

Ce que nous savons des charpentes qui soutenaient les terrasses des palais mycéniens et des panneaux de madriers et de planches qui revêtaient le mur dans l'intérieur de ces habitations suppose des ouvriers très habiles à travailler le bois. Sur ces panneaux, le bois ne pouvait manquer de recevoir une ornementation semblable à celle que nous ont fait connaître des matières moins périssables. Le bois entrait

1. *Odyssee*, XV, 460. Cf. XVIII, 295-296.
2. SCHLIEMANN, *Mycènes*, p. 282-283, 326-327. *Das Kuppelgrab*, p. 22, 37.
3. SCHLIEMANN, *Tirynthe*, p. 351-356.

nécessairement dans la composition de ces meubles, de ces coffres et de ces cassettes que concouraient à parer les plaques de verre, d'ivoire ou de métal ; il y était plus ou moins orné. Le sculpteur sur bois, à Mycènes, n'a pas dû être moins habile que celui qui travailla l'ivoire ou le bronze. Nous ne pouvons d'ailleurs guère le juger que par un de ses ouvrages, le seul presque qui ait échappé à la destruction, un couvercle de boîte (fig. 409). C'est l'Égypte qui nous l'a rendu. Le sol de l'Égypte est le seul dont la siccité conserve le bois pendant de longs siècles[1].

L'or et l'ivoire résistent mieux. Avant que le métal fût d'un usage courant, l'os rendit beaucoup des services que nous demandons aujourd'hui à l'acier. On en fit des poinçons, des alênes pour percer l'étoffe et même le cuir. Ces alênes se trouvent en grande quantité dans les plus anciennes couches du remblai de Troie (fig. 510). Quelques-unes de ces tiges ont la tête perforée : ce sont de véritables aiguilles[2]. Je ne sais quel a pu être l'usage du bâtonnet entouré d'anneaux. L'os servait à fabriquer des étuis, des manches de couteau, des ustensiles de toute sorte.

L'ivoire vint de bonne heure s'ajouter à l'os, comme une matière propre à rendre le même genre de services, mais plus belle et plus précieuse. Schliemann a rencontré déjà l'ivoire dans ce qu'il appelle la *première ville*[3] ; dans la *ville brûlée*, il en ramasse davantage[4]. A mesure que se développent la richesse et le goût du luxe, un commerce qui avait son point de départ en Afrique répand sur les marchés de la Grèce des quantités d'ivoire de plus en plus considérables. A Tirynthe, Schliemann n'en a recueilli qu'un seul échantillon[5] ; à Mycènes, les tombes de l'acropole en contenaient beaucoup[6]. Dès lors, on taille dans l'ivoire ces poinçons et ces aiguilles que l'os fournissait à Troie. Il semble cependant que l'ivoire ait été encore plus à la mode pendant les derniers temps de l'âge mycénien. A Ménidi et surtout à Spata, il y

1. Un poisson de bois a pourtant été trouvé, à Troie, dans les ruines d'une maison de la ville brûlée (*Ilios*, fig. 558). Les écailles paraissent avoir été marquées avec la pointe d'un silex. Schliemann parle aussi d'une petite boîte carrée en bois, dont il a ramassé, dans le cinquième tombeau de Mycènes, deux côtés, sur chacun desquels étaient sculptés en relief un lion et un chien (*Mycènes*, p. 414). Ce motif était analogue à celui de notre couvercle. Un autre poisson de bois, tout petit, a été ramassé à Mycènes (*Mycènes*, fig. 211).

2. SCHLIEMANN, *Ilios*, fig. 141.

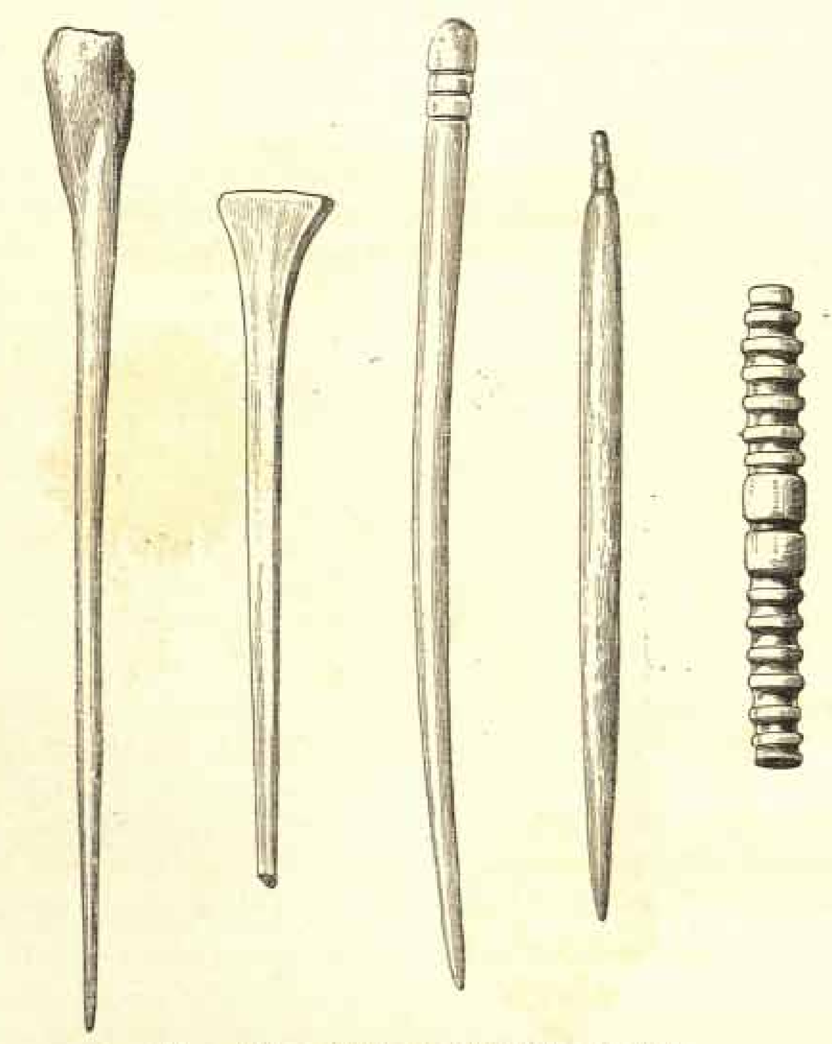
3. SCHLIEMANN, *Ilios*, p. 328.

4. SCHLIEMANN, *Ilios*, p. 531-538.

5. SCHLIEMANN, *Tirynthe*, p. 164.

6. SCHLIEMANN, *Mycènes*, p. 231-232, 282, 412.

a, dans le mobilier, une bien plus forte proportion d'objets d'ivoire qu'à Mycènes, dans le cimetière royal. Les morts qui dormaient à Spata étaient de très petits personnages, en comparaison de ceux qui étaient ensevelis à Mycènes dans le cercle de dalles; or cette seule tombe a donné sept cent trente pièces d'ivoire[1]. A Mycènes, l'ivoire s'est aussi



510. — Alènes et bâtonnet d'os. Grandeur réelle. Troie.

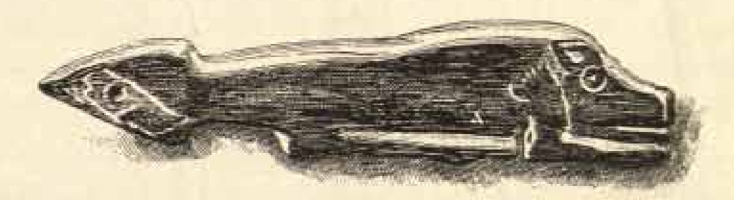
montré très abondant au sein des couches voisines de la surface du sol et dans les tombes rupestres[2].

Cet ivoire arrivait brut en Asie Mineure et en Grèce; c'est sur place qu'on lui donnait la façon. Un manche de couteau, à Troie, est d'une

1. *Bulletin de corr. hell.*, t. II, p. 188, note 1.

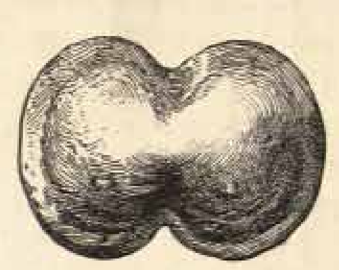
2. SCHLIEMANN, *Mycènes*, p. 146. Ἐφημ., 1888, p. 162-166. Vaphio n'a presque pas donné d'ivoire (Ἐφημ., 1889, p. 144).

exécution aussi grossière que les idoles et les vases d'argile avec lesquels il a été ramassé (fig. 511); on se demande quel animal l'ouvrier a voulu représenter, si c'est un porc ou un chien. Là où le travail est plus libre, partout, à Mycènes, à Ménidi et à Spata, sur les ivoires comme sur les verres, on retrouve les motifs par lesquels se définit le goût particulier du style mycénien. Dans le décor géométrique, c'est l'ornement à métopes et à triglyphes (fig. 226), c'est toutes les variétés des



511. — Manche de couteau. Ivoire. Troie. Grandeur réelle. *Ilios*, fig. 559.

enroulements de spirales (fig. 244); c'est un réseau de losanges à côtés curvilignes que le peintre a souvent étendu sur le mur des salles (fig. 218, 219), c'est la rosace plus ou moins compliquée (fig. 233, 234). Les mêmes animaux réels ou factices sont ciselés dans l'ivoire ou taillés dans la pierre et peints sur les vases. C'est toute la série des habitants de la mer, une coquille bivalve présentée comme une huître ouverte (fig. 512), d'autres coquillages et l'argonaute[1]. C'est les carnassiers aux prises avec leurs proies accoutumées, un lion qui terrasse un taureau (fig. 403), un chien suspendu aux flancs d'une chèvre sauvage (fig. 405). On a le taureau accroupi (fig. 401), des béliers marchant à la file ou couchés (fig. 406, 407, 408). On a le griffon (fig. 414, 415) et le sphinx (fig. 284, 416, 417). Le motif du bas-relief de la Porte aux lions se trouve répété sur un couteau (fig. 375)[2]. Là où paraît la figure humaine, elle offre, chez l'homme, le type physique et la coiffure que font connaître d'autres monuments (fig. 366 et 380), et, chez la femme, le costume que nous avons signalé comme l'un des indices auxquels se reconnaissent le mieux les monuments de cet art (fig. 351, 352, 384-388). Enfin, plusieurs colonnettes



512. — Ivoire. Spata. Grandeur réelle. *Bulletin*, t. II, pl. XV.

1. *Bull. de corr. hell.*, t. II, pl. XV, 11, 14. De même sur des plaques d'ivoire découvertes à Mycènes (Ἐφημ., 1891, p. 6).

2. Voir chez SCHLIEMANN, *Mycènes*, fig. 525, un autre manche de couteau décoré de spirales.

d'ivoire reproduisent exactement les proportions de ce que nous avons appelé l'*ordre mycénien* (fig. 204, 205, 208).

L'ivoire servait à fabriquer, outre des garnitures de panneaux, de meubles et d'instruments, des peignes très richement décorés (fig. 284) et surtout des manches de miroir (fig. 384, 388). A tant produire, l'ouvrier avait acquis une remarquable habileté dans le travail de l'ivoire. Il en tirait des pièces de grande dimension, telles qu'une plaque qui a trente-huit centimètres de long (fig. 208) et un manche de poignard qui en a trente (fig. 375). Là où il lui fallait assembler plusieurs morceaux, il le faisait, au moyen de petits clous d'ivoire ou de fines mortaises, avec tant d'adresse, que les lignes de contact sont parfaitement invisibles[1].

La pierre, qui, pendant si longtemps, avait, avec l'os, fourni à ces tribus presque tout leur outillage, ne joue plus à Mycènes et chez les groupes voisins qu'un rôle très secondaire. On en tire encore des têtes de flèche (fig. 2), des mortiers pour écraser le grain[2], des aiguisoirs pour les instruments de métal qui ont remplacé les haches, les couteaux et les marteaux rustiques d'autrefois[3]. On ne s'applique plus guère à tailler dans le marbre et dans le schiste ces boîtes et ces vases plus ou moins ornés que nous avons rencontrés surtout dans les Cyclades (fig. 460, 463); nous n'en trouverions guère qu'un exemple à citer (fig. 492). On ne fait d'exception que pour les pierres dont la couleur flatte les yeux, ainsi pour l'albâtre, qui, avec ses tons laiteux, était regardé comme une matière de prix. Il a été trouvé, à Mycènes et ailleurs, des vases d'albâtre d'un galbe heureux et d'une exécution très soignée[4]. Il semble que, comme les vases de même matière que les Grecs appelaient *alabastra,* ceux-ci étaient dès lors destinés à contenir des parfums; dans l'un d'eux, à Vaphio, il y avait une cuiller d'argent.

§ 4. — LE MÉTAL.

L'industrie des deux plus anciennes couches de la ruine troyenne est encore, dans son ensemble, une industrie de la pierre; mais on y connaît déjà le métal, quoiqu'il y soit encore rare. Schliemann dit

1. *Bull. de corr. hell.*, t. II, p. 205. *Das Kuppelgrab*, p. 20, note 1.
2. 'Εφημ., 1889, p. 154, pl. VII, 20.
3. C'est des aiguisoirs, pour gros outils, que Tsoundas reconnaît dans ces pierres ellipsoïdes, en forme de moitié d'œuf, où Schliemann voyait les restes de moulins à main (χειρόμυλοι). La roche est, le plus souvent, du trachyte, quelquefois un schiste argileux ('Εφημ., 1889, p. 154-155).
4. SCHLIEMANN, *Mycènes*, fig. 356, 375, 479. Pour Vaphio, 'Εφημ., 1889, p. 153-154.

avoir retiré des restes du premier établissement des objets en argent, en plomb et en cuivre; il y aurait aussi trouvé quelques traces d'or. Point de bronze[1]. On en est encore là à cet âge du cuivre qui partout paraît avoir précédé l'âge du bronze. Il semble que le cuivre fût plus dur que ne l'est aujourd'hui celui du commerce, propriété qu'il aurait due à la présence d'impuretés que l'on ne savait point éliminer par l'affinage. Selon les gisements, le cuivre natif renferme, en quantités plus ou moins faibles, de l'argent, de l'or, du fer, parfois de l'arsenic ou de l'antimoine.

Il a été démontré que l'Égypte, la Chaldée, la Syrie et l'île de Cypre ont passé par cet âge du cuivre[2]. La même marche a dû être suivie dans le bassin de la mer Égée. Dans les outils de la bourgade primitive, à Hissarlik, pas d'étain; une scie trouvée à Santorin, sous les cendres du volcan, est en cuivre et non en bronze (fig. 31)[3]. Nous ne savons sur quel point du monde ancien on a commencé de mêler l'étain au cuivre. Si c'est de l'Altaï que les métallurgistes de l'Asie antérieure ont tiré l'étain, jusqu'au moment où les Phéniciens se sont mis à aller le chercher en Espagne, puis en Bretagne, il serait assez naturel de croire que la Chaldée a dû précéder l'Égypte dans la fabrication de cet alliage; elle était moins éloignée de ces mines du Khorassan[4], sur la frontière de la Perse, où l'on veut chercher la source de l'étain. L'étain, grevé des frais d'un long voyage, resta longtemps rare; aussi, comme les plus anciens bronzes égyptiens, les bronzes troyens sont-ils pauvres en étain; ils n'en renferment pas, en moyenne, plus de trois à six parties sur cent[5].

Dans la seconde bourgade, le bronze s'est rencontré sous bien des formes. On s'y servait surtout d'armes et d'outils de pierre; mais les chefs possédaient déjà des vases, des instruments et des armes d'ai-

1. SCHLIEMANN, *Ilios*, pp. 311-317.

2. Au sujet de l'ordre dans lequel ont apparu et ont été employés les métaux, voir surtout l'essai de Montelius, *l'Age du bronze en Orient et en Grèce* (*Archiv für Anthropologie*, 1892, t. XXI, pp. 1-40), et l'article où S. Reinach a exposé et discuté les opinions de Montelius (*l'Anthropologie*, t. III, p. 440-449). Pour l'Égypte et la Chaldée, J. H. Gladstone, *On copper and bronze of ancient Egypt and Assyria* (*Society of biblical Archæology, Procedings*, t. XII, p. 225), et Berthelot, *Sur quelques métaux et minéraux provenant de l'antique Chaldée* (*Annales de chimie et de physique*, 6e série, t. XII, pp. 129-143). Duemmler a étudié l'âge du cuivre dans les plus vieilles nécropoles de Cypre (*Athen. Mitth.*, t. XI, p. 218).

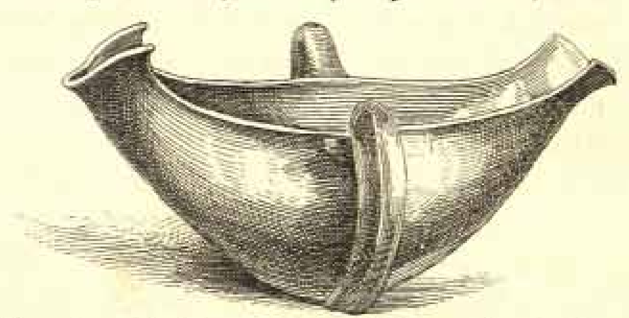
3. FOUQUÉ, *Santorin*, p. 121.

4. Strabon mentionne les mines de la Drangiane, qui correspond à peu près au Khorassan (XV, II, 10).

5. SCHLIEMANN, *Ilios*, p. 600-602.

rain qui, ces dernières surtout, devaient leur assurer une grande supériorité sur les hommes du commun qui ne disposaient pas du métal.

L'or, l'argent et le plomb se rencontrent aussi dans le butin retiré de ces décombres. Le plomb surtout paraît avoir été très commun. Les métaux précieux, coulés en lingots d'un poids à peu près défini, servaient peut-être déjà de moyens d'échange. Schliemann a trouvé, collées ensemble par l'oxydation, six barres d'argent, en forme de lame de ciseau, qui pesaient de 171 à 174 grammes[1]. Ne seraient-ce pas des fractions du talent homérique? Quant au fer, il n'en avait pas reconnu la moindre trace, pour cette bourgade, dans toute la suite des fouilles que résume le livre d'*Ilios*. En 1890, il a recueilli deux boules de fer qu'il croit pouvoir attribuer à la *ville brûlée*[2]; mais, quand on se rappelle comment les constructions du troisième établissement se sont superposées à celles du second, sans qu'il ait été opéré de nivellement général, il est facile de s'expliquer que des objets appartenant à ce nouveau groupe d'habitants aient pu se mêler à ceux qui proviennent de la population antérieure. Une trouvaille unique ne suffit pas à infirmer les conclusions que suggéraient les recherches précédentes. La seconde bourgade n'a pas connu le fer; celui-ci n'a pénétré dans cette contrée que lorsque se fut formée cette troisième agglomération qui, d'après le caractère de sa poterie, était contemporaine de Mycènes.



513. — Coupe d'or. Longueur, 0m,19. Schliemann. *Ilios*, fig. 836.

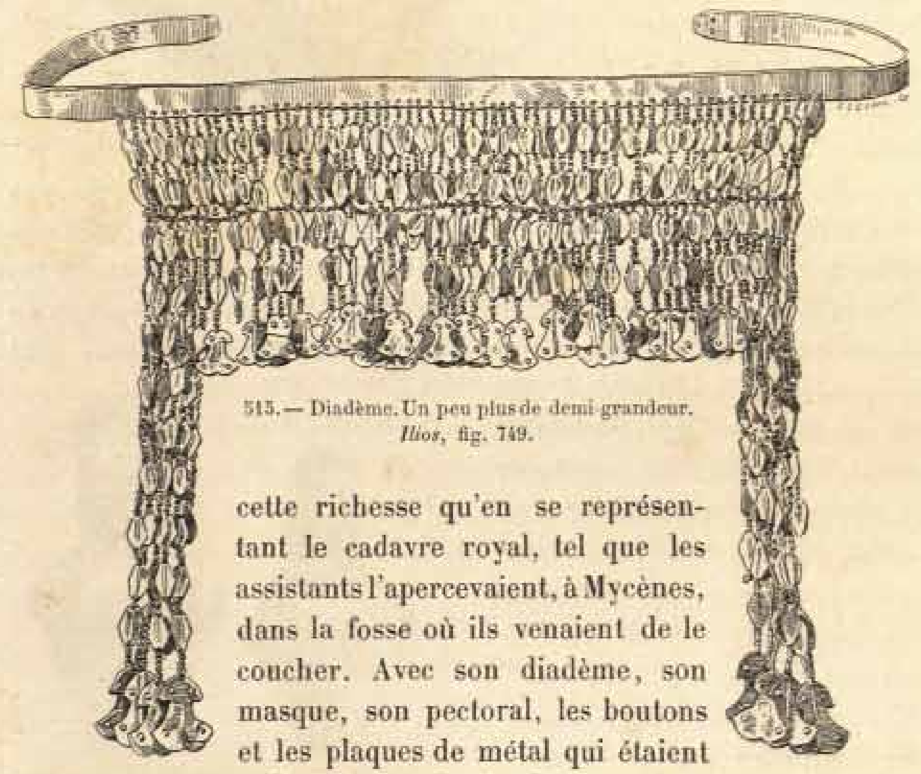


514. — Vases d'argent. Hauteur 0m,20 et 0m,17. *Ilios*, p. 817, 818

La civilisation des Cyclades, là même où, comme à Antiparos, elle en est encore à la poterie incisée, possède déjà le bronze[3]. L'or est

1. Schliemann, *Ilios*, pp. 591-593.
2. *Bericht*, 1891, p. 20.
3. *Journal of hellenic studies*, t. V, p. 53.

assez rare dans les tombes qui la représentent; l'argent s'y montre plus souvent. A Tirynthe et à Mycènes, le bronze est très abondant. Sa teneur en étain est sensiblement plus riche qu'à Troie; il en contient de dix à treize pour cent, proportion qui ne sera guère dépassée et qui donne le meilleur alliage[1]. Le plomb est aussi très commun. Quant à l'or et à l'argent, il n'est pour ainsi dire pas de nécropole contenant des poteries à glaçure brillante où ne paraissent ces métaux; mais il n'en est pas non plus qui, sous ce rapport, rivalise, même de loin, avec celle de Mycènes. On ne peut se faire mieux une idée de



515. — Diadème. Un peu plus de demi-grandeur. *Ilios*, fig. 749.

cette richesse qu'en se représentant le cadavre royal, tel que les assistants l'apercevaient, à Mycènes, dans la fosse où ils venaient de le coucher. Avec son diadème, son masque, son pectoral, les boutons et les plaques de métal qui étaient partout cousues sur l'étoffe, avec les jambières qui entouraient la cuisse et le mollet, avec le baudrier qui attachait l'épée, ce cadavre devait avoir l'aspect d'une vraie statue d'or[2].

Il n'a pas été rencontré de fer dans les tombes de l'acropole, à Mycènes. Le fer n'apparaît que vers la fin de la période mycénienne; il semble que ce soit alors un métal de luxe. On en fait des anneaux que l'on dépose dans les tombes avec les anneaux d'or[3]. Pendant longtemps

1. Schliemann, *Tirynthe*, pp. 159-160.
2. Ἐφημ., 1889, p. 145-147.
3. Tsoundas, Μυκῆναι, p. 48. Ἐφημ., 1889, p. 147.

encore, pour les usages de la guerre et du travail, on préférera le bronze au fer, que l'on ne sait pas aciérer; on ne possède que le fer doux; celui-ci ne peut donner une pointe ou un tranchant qui ne s'émousse très vite au contact de toute matière un peu dure.

Ce n'est pas sans quelque surprise que l'on trouve à Troie des vases d'or et d'argent. Si les dimensions en sont assez grandes pour témoigner de la richesse des chefs, les formes en sont très simples et sans



516. — Diadème. Au tiers de la grandeur. *Ilios*, p. 731.

ornement. La pièce la plus élégante est une coupe d'or à deux anses (fig. 513). Aux anses près, elle rappelle la forme de nos saucières. Non moins étrange est la forme de deux vases en argent coiffés de couvercles en chapeau (fig. 514). Je ne sais rien qui y ressemble, sinon les *canopes* égyptiens; mais ce qui indique qu'ils ont été faits sur place, c'est ces appendices tubulaires dont ils sont munis sur les côtés et qui se rencontrent si fréquemment dans la poterie troyenne (fig. 443). Ces vases et plusieurs autres, soit d'or, soit d'argent, ont été trouvés, avec de nombreux bijoux, au milieu d'un amas de cendres[1]. Toutes ces pièces étaient collées les unes aux autres, et près d'elles il y avait une clef de cuivre. Ces objets de prix devaient avoir été enfermés dans un coffre de bois. C'est ce que Schliemann a appelé le *trésor de Priam*. Le récit qu'il donne de sa découverte est loin d'être clair[2]. Au moment où il fut enseveli, le trésor aurait été déposé dans l'épaisseur du mur en briques crues qui formait la partie supérieure du

1. Schliemann, *Ilios*, fig. 839-845.
2. Schliemann, *Ilios*, pp. 42-43.

rempart. Rien n'était plus facile que de pratiquer dans cette argile une cachette et de la masquer par un carreau de terre.

Le plus riche de tous ces bijoux est un diadème de l'or le plus pur (fig. 515). D'un étroit bandeau pendent, de chaque côté, sept petites chaînes qui sont assez longues pour atteindre les épaules. Chacune d'elles se compose de cinquante anneaux. De quatre en quatre, ces anneaux sont séparés par une feuille hexagonale, creusés d'un sillon en longueur; ces chaînes sont jointes les unes aux autres par quatre chaînes transversales. Au bout de chacune des longues chaînes est suspendue une plaquette dont la forme rappelle celle des plus grossières idoles (figg. 326-328). Entre ces ornements destinés à couvrir les tempes, il y a cinquante chainettes plus courtes dont chacune comporte vingt et un anneaux entre lesquels s'interposent dans le même ordre les mêmes feuilles. A l'extrémité inférieure, les mêmes plaquettes. Les soixante-quatre chaînettes ne comprennent pas moins de dix-sept cent cinquante anneaux et de trois cent soixante-quatre feuilles.

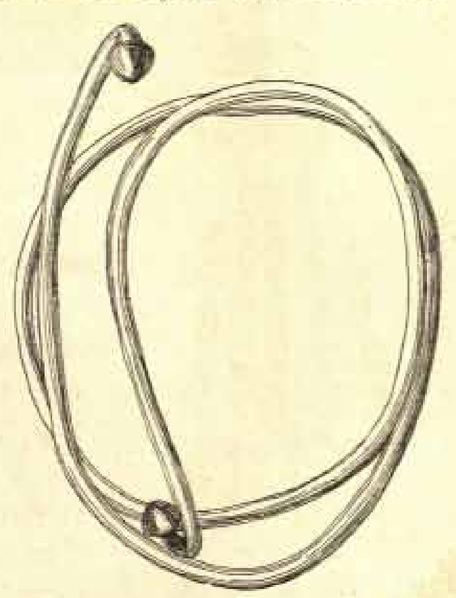


517. — Portrait de Mme Schliemann. Schuchhardt, p. 27.

La disposition générale de l'autre diadème est semblable, mais plus simple. Des deux côtés d'une large chaîne d'or pendent huit longues chaînettes. Au bout de chacune d'elles, une amulette. Des feuilles

lancéolées terminent les files d'anneaux qui constituent la chaîne centrale (fig. 516). Toutes ces feuilles et plaquettes ont été taillées à l'emporte-pièce dans une mince plaque d'or. Quant aux fils, on n'a pu les obtenir aussi fins qu'en faisant passer l'or à travers les trous de la filière.

La joaillerie si riche et si variée de Mycènes n'offre rien qui ressemble à ces diadèmes. Dans le foisonnement et le caractère mal défini des éléments qui les composent, il y a un je ne sais quoi qui sent encore la barbarie, et pourtant le dessin de l'ensemble se prêtait à encadrer un jeune et beau visage. On en jugera par une image qui représente Mme Schliemann parée de ces bijoux (fig. 517). Pour compléter l'effet de la parure, le dessinateur a groupé sur son modèle encore d'autres joyaux qui étaient, eux aussi, enfermés dans la cruche d'argent où le propriétaire avait serré les objets les plus précieux de son trésor. Ce sont des pendants d'oreilles dont la composition est à peu près la même que celle des diadèmes; ce sont des colliers que Schliemann a formés des huit mille et quelques anneaux, perles, feuilles et prismes d'or que contenait aussi ce même récipient. Si les bras avaient été visibles dans le portrait, on aurait pu y attacher les bracelets qui faisaient partie de la même trouvaille. Ils sont faits d'un gros fil d'or qui, dans la plupart, est simple (fig. 518), et, dans l'un d'eux, s'enroule en torsade. Aux deux extrémités, un crochet ou un bouton. C'est aussi à ce trésor qu'appartenaient des spirales d'or que l'on mêlait probablement à la chevelure, une boucle d'oreille assez élégante et de petits clous d'or dont l'un avait une tige creuse et l'autre une tige pleine et pointue (fig. 521, 1, 3, 6). En faisant entrer la seconde dans la première, on créait une sorte de rivet.



518. — Bracelet. Grandeur réelle. *Ilios*, p. 755.

Je n'hésite pas à admettre que les pièces qui constituent ce trésor sont contemporaines de la *ville brûlée*. Sous une somptuosité apparente, il y a ici une simplicité de formes toute rudimentaire. L'orfèvre a les doigts plus déliés que le potier; mais il n'est pas plus

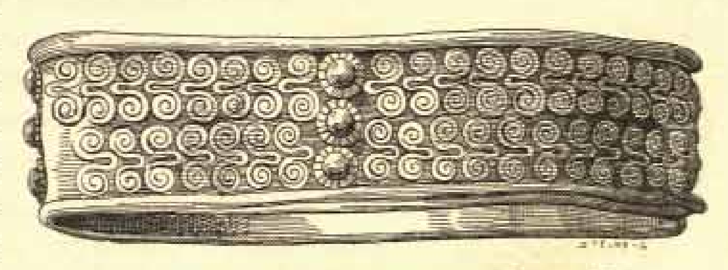
riche que lui en thèmes d'ornement. Tel n'est plus le cas pour d'autres bijoux qui ont été trouvés, par petits groupes, entre la porte du sud et la maison du chef. On y voit apparaître deux motifs dont l'orfèvre fait à Mycènes un usage constant, la rosace et la spirale. Voici des pendants d'oreilles (fig. 519). Ils se terminent par ces plaquettes où l'on a voulu voir des idoles; mais, sur le rectangle auquel sont attachées les chaînettes, il y a trois rosaces. Ce sont des rosaces et des spirales qui forment l'unique décoration d'un bracelet (fig. 520). Un coulant d'or est orné de quatre spirales opposées deux à deux (fig. 521, 5). Des disques dont il n'a été trouvé que trois exemplaires à Troie rappellent, par les dessins rayonnants qui s'y déploient, ceux qui ont été recueillis par centaines à Mycènes (fig. 522). Mêmes analogies à signaler pour deux épingles à large tête qui devaient être piquées dans les cheveux (fig. 521, 2, 4). L'une d'elles, avec les volutes qui en garnissent les angles et les petites cruches, comme posées sur un plateau qui la surmonte, offre peut-être quelque lourdeur; mais c'est pourtant une pièce d'une disposition déjà savante. Enfin, c'est encore les procédés de l'orfèvrerie mycénienne que l'on reconnaît dans un aigle fait de deux plaques d'or (fig. 523). Des traits gravés au burin décorent le dos et le ventre. Il y a sous le ventre un trou qui indique que cet objet était monté sur une tige. La forme est conventionnelle; seule la courbure du bec trahit l'oiseau de proie.



519. — Pendant d'oreille, or. Grandeur réelle. *Ilios*, p. 984.

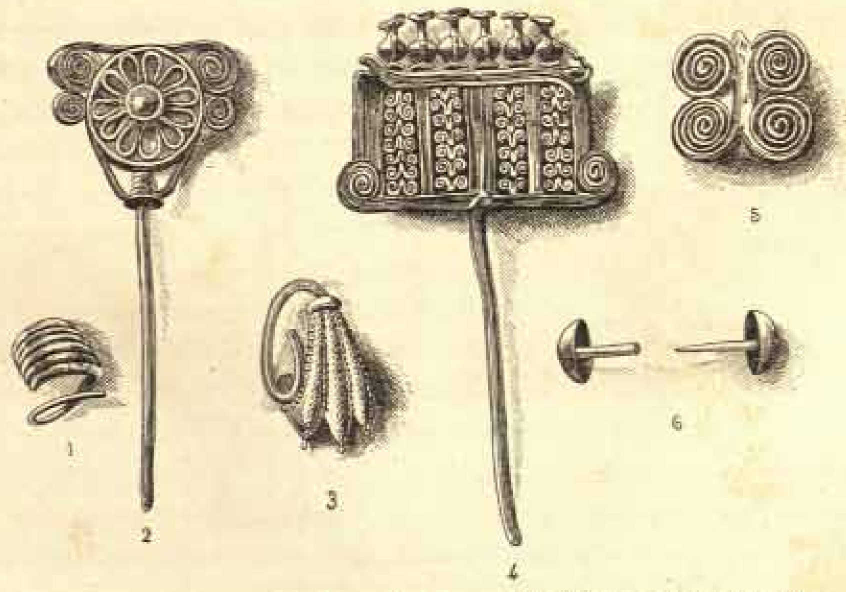
Schliemann attribue encore tous ces bijoux à la seconde bourgade; mais j'ai peine à croire qu'ils soient sortis des mêmes ateliers que ceux du grand trésor. La plupart ont été découverts en 1878; alors Schliemann n'avait pas encore M. Doerpfeld pour collaborateur. L'étude du style fournit un critérium qui me paraît décisif. En se fondant sur le caractère de la poterie que livrent les ruines de la troisième ville, on a démontré que celle-ci était contemporaine de Mycènes. Ne sommes-nous pas autorisé, jusqu'à preuve contraire, à porter aussi au compte de ce troisième établissement les bijoux dont le style rappelle d'une manière si frappante celui de l'orfèvrerie mycénienne?

L'orfévrerie de Mycènes, c'est surtout par les tombes de l'acropole qu'on la connaît. Sauf les gobelets de Vaphio, et un vase d'argent tiré d'un des hypogées de la basse ville (fig. 381), ce qui a été trouvé en dehors de ces tombes n'a qu'une importance secondaire. Nous laisserons ici de côté les vases peu ou point décorés ; ce dont il importe de donner une idée, c'est le goût de l'orfèvre, le choix de ses formes et les motifs de son décor.



520. — Bracelet. Or. Aux sept huitièmes. *Ilios*, p. 937.

On peut diviser en deux catégories les vases que Schliemann a découverts. Il y a les vases destinés à contenir et à verser le liquide ; il y a les vases à boire. On trouve déjà, parmi les premiers, des types qui

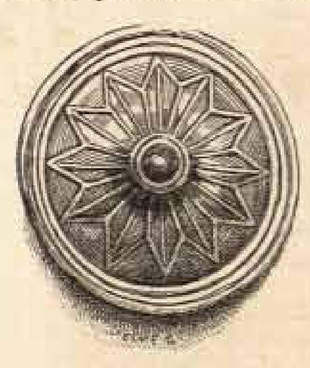


521. — Bijoux d'or. Grandeur réelle. *Ilios*, p. 750, 767, 771, 772, 902, 998, 999.

ne manquent pas d'élégance. Telle aiguière d'argent paraît dépourvue d'ornements[1] ; mais peut-être, sous la cendre qui s'est incrustée à la surface de l'argent, retrouverait-on un décor analogue à celui qui pare un flacon d'or de plus petite dimension (fig. 524). L'argent s'oxyde

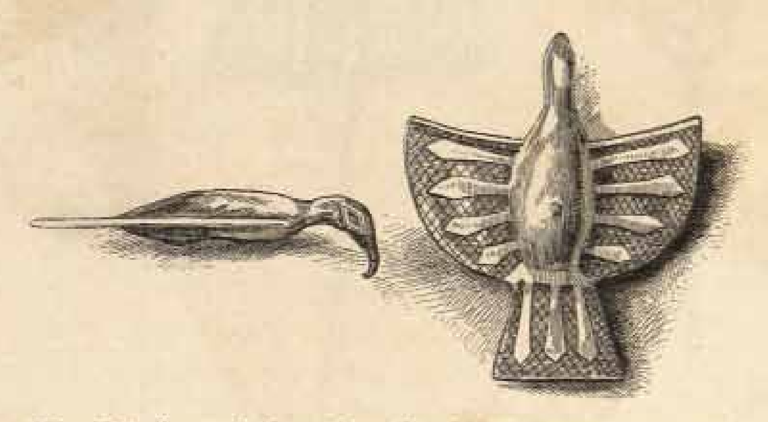
1. SCHLIEMANN, *Mycènes*, fig. 353.

beaucoup plus que l'or. C'est dans des *œnochoés* de ce type qu'il faut chercher le modèle de la charmante aiguière de Marseille (fig. 486). Les formes des grands vases de cuivre qui accompagnent ces vases de métal précieux sont beaucoup plus lourdes.



522. — Disque d'or. Grandeur réelle. *Ilios*, p. 968.

C'est surtout dans les dispositions qu'il a adoptées pour les vases à boire que l'orfèvre a fait preuve d'invention. Parmi ces vases, il n'y en a pas deux qui soient l'exacte copie l'un de l'autre. Beaucoup n'ont qu'une anse, et présentent une forme plus ou moins évasée. Ici, pour tout décor, une suite de cannelures (fig. 525). Là ce sont des arcatures qui rappellent l'aspect d'un portique roman (fig. 526). Ailleurs le champ est rempli par des rameaux que séparent des tiges qui se terminent par une fleur épanouie (fig. 527). Le travail est plus compliqué dans un autre gobelet d'or (fig. 528). A l'extérieur, une bande horizontale, en relief, composée de trois rubans, divise la panse en deux compartiments, qui sont ornés de poissons en relief, modelés au repoussé. Il y a aussi des verres à pied. Dans l'un d'eux, le champ est uni ; c'est l'anse qui a



523. — Aigle d'or, vu de face et de profil. $0^m,50$ de longueur, $0^m,43$ de large. *Ilios*, fig. 988-990.

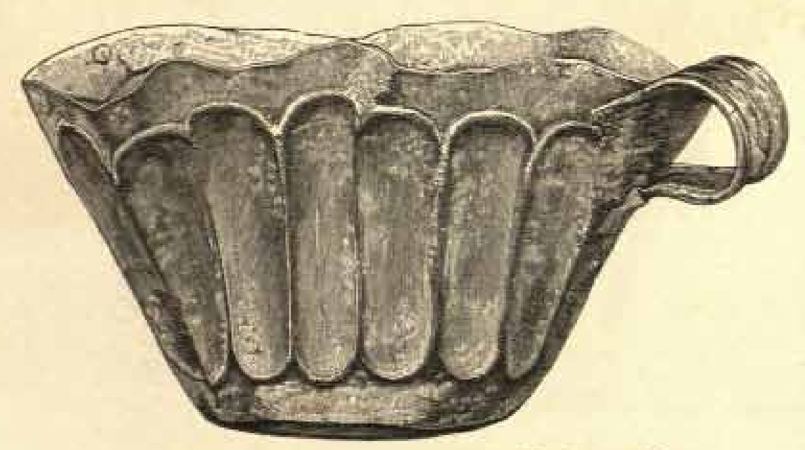
reçu l'ornement ; elle se termine par la tête d'un chien qui semble mordre le bord du vase (fig. 529). Telle tasse n'a qu'une anse, et très simple (fig. 530) ; mais en dessous du rebord courent à toute vitesse trois lions. Enfin, une coupe mérite d'attirer particulièrement l'attention (fig. 531). Elle a deux anses horizontales, toutes les deux formées de plaques épaisses et reliées entre elles par un petit cylindre. La plaque

inférieure de chacune de ces anses est rattachée au grand pied rond par une longue et large bande d'or, dont la partie inférieure est travaillée à jour de manière à former trois rubans qui vont se rejoindre au pied de la coupe. Sur chacune des plaques des deux anses est posée une petite colombe d'or; ces deux colombes ont le bec tourné vers la coupe, et se regardent l'une l'autre.



524. — Aiguière. Or. Aux sept dixièmes. *Mycènes*, p. 341.

Cette coupe ne pouvait manquer d'éveiller, chez Schliemann, le souvenir de la coupe de Nestor, que le poète décrit ainsi : « Hécamédé mit ensuite sur la table une coupe magnifique que le vieillard avait apportée de son pays. Parsemée de clous d'or, elle avait quatre anses. Sur chacune des anses becquetaient deux colombes d'or; la coupe avait deux soutiens[1]. » La coupe de Nestor avait quatre anses au lieu de deux, et il résulte aussi de ce qui suit qu'elle était beaucoup plus



525. — Coupe d'or. Aux trois cinquièmes. *Mycènes*, p. 342.

grande que la nôtre; mais, à cela près, l'arrangement ne devait guère

1. *Iliade*, XI, 632-635. Nous avons traduit comme Helbig (*Das Homerische Epos*, pp. 372-374) le vers δύω δ' ὑπὸ πυθμένες ἦσαν, dont le sens était déjà matière à controverse dans l'antiquité. Schliemann (pp. 317-318) entend un double fond, celui de la coupe et celui du pied. Helbig donne de très bonnes raisons d'écarter cette interprétation.

différer de celui que l'on a sous les yeux. Le motif principal, celui de la colombe posée sur les bords, a été emprunté par le potier à l'orfèvre; on l'a retrouvé, mais sans l'anse, dans des vases de Cypre en terre[1].



526. — Coupe d'or. Aux trois septièmes. *Mycènes*, p. 475.

Dans les tombes qui appartiennent à la dernière partie de la période mycénienne, on voit apparaître des types nouveaux. Si une petite œnochoé de Ménidi (fig. 532) n'est qu'une réduction des aiguières déjà vues, on n'a rien trouvé à Mycènes qui ressemble comme forme à une φιάλη ou patère, très creuse,



527. — Coupe d'or. Aux quatre cinquièmes. *Mycènes*, p. 347.

qui a été recueillie à Vaphio (fig. 533). Sur l'anse et sur le bord du vase

1. Reinach, *Chroniques d'Orient*, p. 189, avec figure.

sont fixées, au moyen de clous d'argent, de minces appliques d'or où court un dessin qui est familier à l'ornemaniste mycénien (fig. 217); le motif est double sur l'anse et simple sur la lèvre. C'est par ce procédé que devait être décoré un cratère qui est décrit dans l'Odyssée. « Il est, dit le poète, tout entier en argent, et ses lèvres sont couvertes d'or[1]. » Signalons, dans une patère de Mycènes (fig. 381), un détail qui atteste la rare adresse de l'orfèvre. L'anse n'est ni soudée, ni fixée par des clous; l'ouvrier a su la tirer, par le battage au marteau, de la même plaque que le corps du vase[2].



528. — Coupe d'or. Aux trois huitièmes. *Mycènes*, p. 544.

Cet ouvrier ne paraît pas avoir eu plus d'imagination et de goût



529. — Coupe d'or. Demi-grandeur. *Mycènes*, p. 728.

que celui qui avait travaillé pour les rois du cimetière de la ville

1. *Odyssée*, IV, 615. La remarque est de Tsoundas.
2. Ἐφημ., 1888, p. 159.

haute; mais on disposait peut-être alors d'un plus grand nombre de bons ouvriers. C'est ce que donnerait à penser la décoration très soignée qu'a reçue un vase de bronze trouvé, lui aussi, à Mycènes, mais dans une des tombes de la ville basse. C'est une cruche dont la panse et le cou ont été exécutés séparément (fig. 534). La ligne de rencontre des deux pièces a été dissimulée par une bande du même métal dont les deux bouts se réunissent sous l'anse et sont fixés là par des clous; mais ceux-ci n'auraient pas suffi pour obtenir une adhérence parfaite de l'applique au corps du vase. Sur tout le pourtour de la bande, on distingue de tous petits trous; ceux-ci ont reçu jadis des pointes qui n'étaient pas plus grosses que des aiguilles. Dix-sept têtes de bœuf, exécutées au repoussé, parent la bande (fig. 535). Ces bucranes se retrouvent sur l'anse, où ils sont gravés au burin (fig. 536).



530. — Coupe d'or. Aux sept dixièmes. *Mycènes*, p. 477.



531. — Coupe d'or. Aux trois huitièmes. *Mycènes*, p. 463.

C'est encore dans la composition et le montage de ces bijoux que l'orfèvre s'est montré le plus fécond en ressources. Ces

bijoux, nous en avons déjà présenté quelques échantillons. On a vu un ruban d'or roulé autour d'un fémur d'homme (fig. 106), un pectoral d'or sur lequel courent les enroulements des spires (fig. 108), deux de ces plaques d'or qui foisonnent dans plusieurs des fosses (fig. 112, 285, 363), des anneaux d'or (fig. 113), divers ornements du même métal (fig. 224, 225, 235, 236).



532. — Aiguière d'or. Grandeur réelle. Ménidi. *Das Kuppelgrab*, pl. V.

Les pièces qui font le plus d'effet, ce sont les diadèmes. On y distingue deux types. Dans le premier, le diadème est formé par une bande d'or d'un ovale très allongé (fig. 538). Celle-ci a pour principal ornement une série de calottes ou bosses rondes ; ici il y en a neuf. La plus grosse est au milieu ; les autres vont en décroissant, du centre aux extrémités. Deux cercles concentriques entourent chaque bosse ; dans l'espace qui les sépare, des spirales et des torsades très fines. Des bosses plus petites, enveloppées d'un grènetis, meublent les angles courbes que laissent entre eux les cercles tangents. Toute cette disposition est encadrée par une baguette saillante, cantonnée de points, en arrière de laquelle règne une bordure où se déroulent des postes. L'arrangement est heureux. La diminution graduelle des bosses s'explique à l'œil par le rétrécissement du champ ; les points et les torsades étoffent le décor sans l'embrouiller. Sur cette surface brillante il se produit des jeux d'ombre et de lumière qui ont leur agrément. L'ensemble est d'une élégance sévère, riche sans confusion.



533. — Patère d'argent. Diamètre, 0m,12. Ἐφημ., 1889, pl. VII.

L'autre type a un caractère un peu différent (fig. 539). La forme du bandeau n'est plus la même. Un de ses contours décrit une courbe surbaissée qui se raccorde, à ses deux bouts, avec une ligne droite. Dans le champ, trois grandes rosaces, entourées d'une torsade. Tout

autour, de petites bosses et de petits cercles dont le centre est marqué par un point. Des houppes du même métal, en forme de feuilles, pendaient sur le front; il n'en reste plus ici que de faibles débris. Le dessin est moins net que dans l'autre type; on se perd un peu dans le détail.

Enfin on a recueilli, en nombre, des pièces qui offrent l'aspect d'une moitié de diadème (fig. 537)[1]. Schliemann avait cru que deux de ces languettes, réunies par leurs bases, servaient à constituer des dia-



534. — Aiguière de bronze. Hauteur, 0m,27. Ἐφημ., pl. VII.



535. — Aiguière de bronze. Décoration de la bande.

dèmes; mais dans le tombeau où ces pièces ont été découvertes, il n'y avait que trois corps, et trois diadèmes les accompagnaient; à quoi ces autres auraient-ils servi? Autre difficulté; si l'on suppose ces languettes rapprochées pour former des couronnes, la ligne de suture se trouvera dans un endroit très apparent, au milieu du front. Ces pièces étaient des pendeloques. Par leur base, où la plaque est repliée en dedans de manière à former un tube, elles étaient attachées, la pointe en bas, soit à la ceinture, soit, sur la poitrine, à une bande de cuir ou d'étoffe; on croit les reconnaître, ainsi disposées, dans une statuette

1. Il y en a 24 dans la tombe I, avec les fragments de plusieurs autres.

de Tirynthe (fig. 345)[1]. Sur le bord de ces languettes, de petits trous, où passaient d'autres fils, auxquels étaient suspendues de petites plaques d'or triangulaires, qui ont été ramassées en grande quantité auprès de ces languettes.

Diadèmes et languettes étaient des parures féminines. A ce qui restait du squelette, on avait cru, pour le troisième tombeau, deviner des corps de femme dans ceux auprès desquels ces objets avaient été ramassés[2]; mais ce qui complète la démonstration, c'est que le premier et le troisième tombeau, d'où proviennent presque tous les diadèmes et toutes les languettes, ne renferment point d'armes; en revanche, on y recueille en abondance des bijoux qui paraissent plus faits pour des femmes que pour des hommes. Dans la quatrième tombe, les deux sexes étaient représentés; il y avait trois corps d'homme et deux de femme; on y trouve beaucoup d'armes à côté d'épingles à cheveux et d'autres bijoux qui ne peuvent guère convenir qu'à des femmes.



536. — Aiguière de bronze. Décoration de l'anse.

Quant au caractère de diadèmes que nous avons attribué aux deux grands bandeaux (fig. 538 et 539), on ne saurait avoir de doute à ce sujet. La forme et la dimension répondent bien à cette destination. On voit d'ailleurs ces diadèmes indiqués dans les figurines de terre cuite et dans les intailles (fig. 335, 341, 383, 425). Enfin, plusieurs de ces bandeaux ont été retrouvés attachés à ce qui restait des os du crâne[3]

Comme les languettes, c'était au vêtement qu'étaient cousus les beaux ornements, formés de feuilles disposées en croix, dont le premier et le troisième tombeau ont fourni de nombreux exemplaires[4]. Au milieu de chacune de ces croix, il y a un trou qui recevait le fil à l'aide duquel elles étaient fixées sur l'habit. Point de trou au contraire dans ces rondelles d'or que Schliemann a recueillies, au nombre de sept cent un, dans la troisième tombe (fig. 540, 541, 542, 543). Il les avait trouvées « aussi bien au-dessus qu'au-dessous des

1. C'est Schuchhardt qui a trouvé cette explication, § 5.
2. SCHLIEMANN, *Mycènes*, p. 244.
3. SCHLIEMANN, *Mycènes*, p. 244.
4. SCHLIEMANN, *Mycènes*, fig. 231, 285-291.

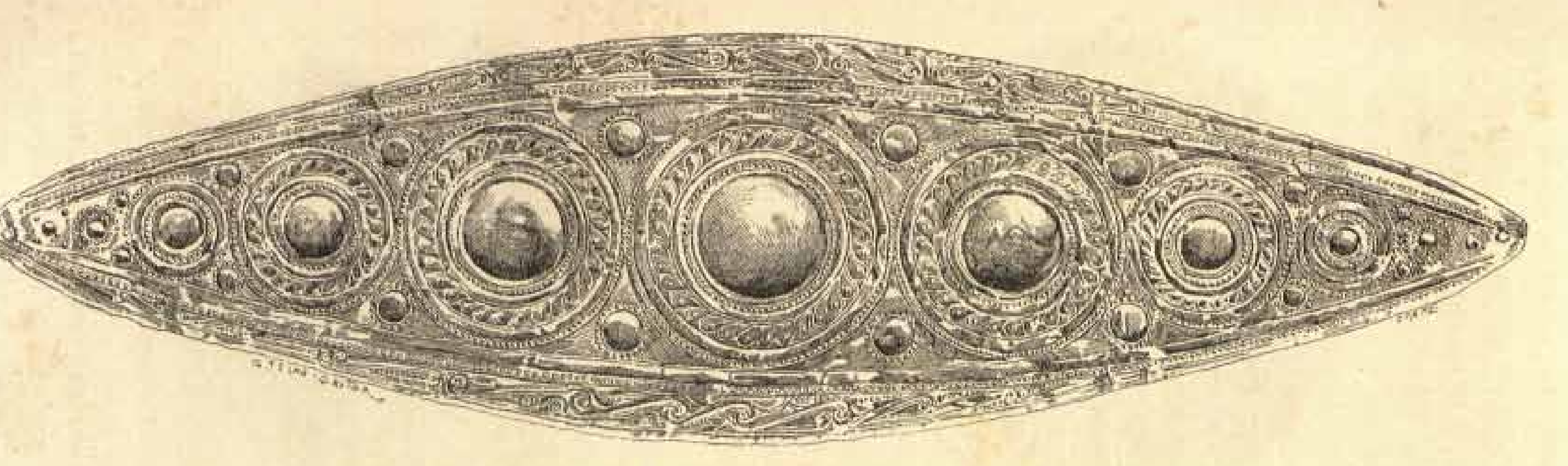
squelettes et tout à l'entour ». Elles devaient être collées sur l'étoffe, de manière à boucher tous les vides que laissaient entre elles les pièces principales de la parure mortuaire. Les motifs qui les décorent se répartissent en deux classes. Il y a ceux qui se rattachent à la vieille technique du métal et qui sont faits de courbes diversement combinées (fig. 112, 363, 540). Il y en a d'autres qui sont empruntés à ce monde des végétaux et des animaux inférieurs dont se sont si souvent inspirés les peintres de vases. La rosace forme la transition entre ces deux sortes de motifs (fig. 285). Une feuille à nervures rayonnantes (fig. 541), un poulpe (fig. 542) et un papillon (fig. 543) représentent la seconde catégorie de types. Toutes ces plaques ont été estampées sur matrice ; aussi feuillages et animaux ont-ils ici une forme plus conventionnelle que sur la poterie. La rigidité de la matrice ne permet pas la même liberté que le jeu capricieux du pinceau. Il en est de même des pièces d'applique, modelées en silhouettes d'animaux (fig. 404, 411, 413, 419). Ainsi, la troisième tombe a donné vingt-neuf et la quatrième cinquante-trois exemplaires d'une plaquette où est représenté le poulpe[1]. La disposition de ses bras y présente une régularité toute géométrique. On retrouve aussi, parmi ces appliques, le papillon (fig. 544) ; il y offre ce même caractère.



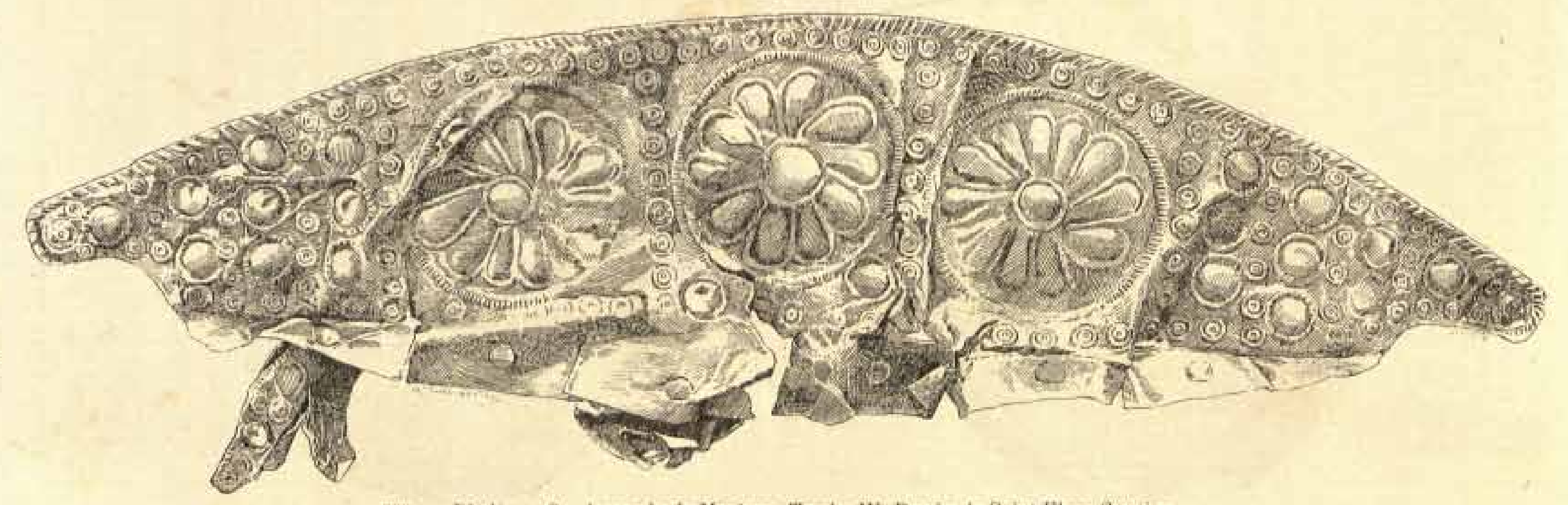
537. — Languette d'or. Longueur, 0m,36. Acropole de Mycènes. Tombe III. Dessin de Saint-Elme Gautier.

L'ornementation linéaire du plus grand nombre de ces plaques reparaît sur d'autres disques plus petits et légèrement bombés qui semblent avoir décoré le fourreau des épées[2]. Le style de l'ornementation est le même, mais l'ensemble de la forme est très différent dans des boutons (fig. 545), qui, par l'étrangeté de leur aspect, ont surtout contribué à égarer le jugement des archéologues ; ceux-ci les ont comparés à maints types de l'orfèvrerie celtique ou mérovingienne et se sont exagéré la portée de ressemblances fortuites.

1. Schliemann, *Mycènes*, fig. 270 et 424.
2. Schliemann, *Mycènes*, fig. 485 et 486.



538. — Diadème. Or. Longueur, $0^m,50$. Mycènes. Tombe III de l'acropole. Dessin de Saint-Elme Gautier.



539. — Diadème. Or. Acropole de Mycènes. Tombe IV. Dessin de Saint-Elme Gautier.

Ces boutons sont faits d'une feuille d'or appliquée sur une âme de bois ou d'os où les dessins ont été tracés à la pointe ; puis, par une forte pression, la feuille d'or a été contrainte d'entrer dans les creux et d'épouser



540. — Rondelle d'or. Grandeur réelle. Dessin de Mangeant.



541. — Rondelle d'or. Grandeur réelle.

les reliefs du noyau. Le champ est un losange dont la partie médiane est occupée par une rosace ; celle-ci est inscrite dans une bordure que



542. — Rondelle d'or. Grandeur réelle.

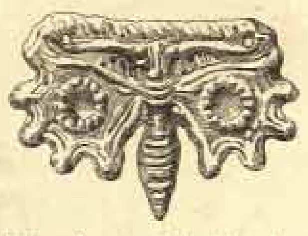


543. — Rondelle d'or. Grandeur réelle.

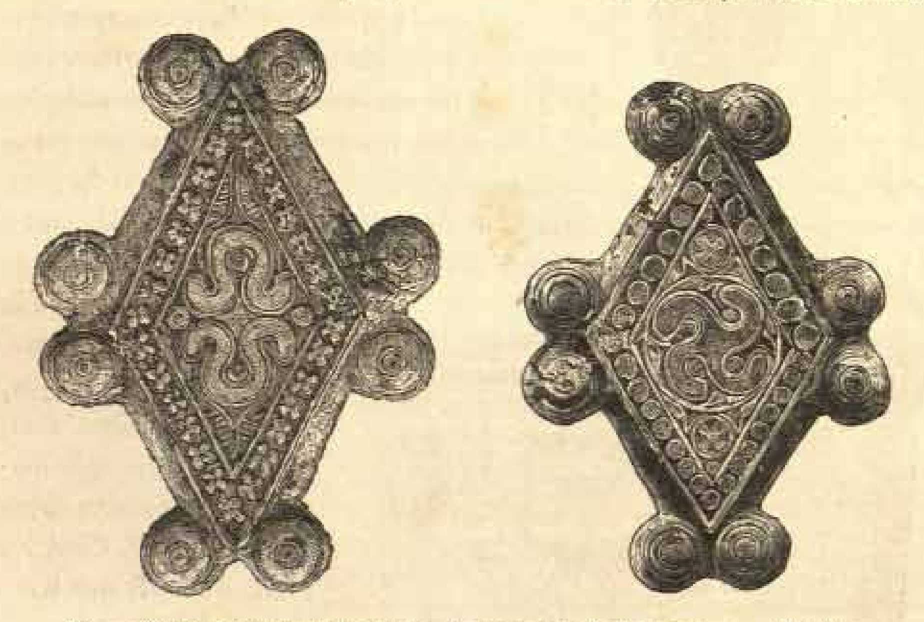
remplit une rangée de disques ou de feuilles disposées en croix ; mais ce qui fait surtout la singularité de ces pièces, ce sont les bosses disposées deux par deux aux quatre angles du losange. L'idée a dû en être

suggérée par les têtes des clous qui, dans les meubles, servaient à fixer sur les fonds des plaques de cristal, de verre ou d'ivoire.

Les plaques qui s'attachaient sur l'étoffe ont toutes les formes; il y en a de triangulaires, où les courbes forment des enroulements compliqués (fig. 546); il y en a de trapézoïdales, où se dressent des fleurons qui rappellent vaguement l'aspect de certaines liliacées (fig. 547). Rappelons aussi le grand pectoral d'or du cinquième tombeau (fig. 108). Il y avait de longues rangées d'un ornement déjà trouvé à Troie (fig. 521, 5). C'est, des deux côtés d'un petit tube où passait une cordelette, des spirales faites d'un fil d'or replié sur lui-même (cul-de-lampe du ch. XI). La spirale décore aussi de larges boucles d'oreilles (fig. 548). On en a retrouvé qui ont encore l'anneau que soutenait le crochet passé dans le lobe de l'oreille[1]. Les épingles à cheveux n'avaient pas un moindre



544. — Ornement d'or. Grandeur réelle. *Mycènes*, p. 275.



545. — Boutons d'or. Grandeur réelle. Acropole. Tombe IV. *Mycènes*, p. 385, 386.

développement; il suffira de rappeler celle dont la tête s'épanouit en un cercle dans l'intérieur duquel une figure de femme étend les deux bras[2].

Les tombes de la ville basse, tombes de personnages secondaires, ne donnent point de bijoux qui aient le poids et l'ampleur de ceux

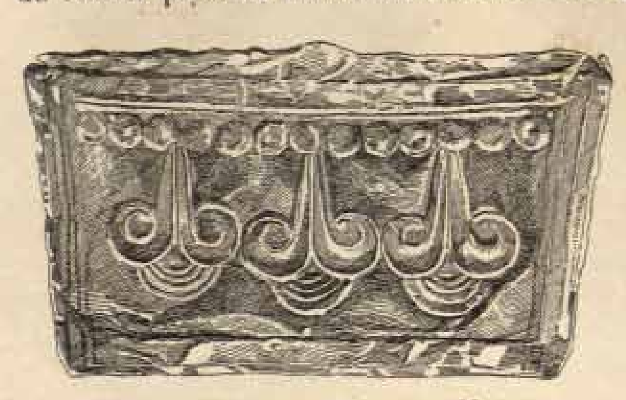
1. Schliemann, *Mycènes*, fig. 293.

2. Schliemann, *Mycènes*, fig. 292. Un meilleur dessin en a été donné dans *Jahrbuch*, 1892, p. 189.

qui sont sortis des tombes royales. Ce que l'on y a surtout ramassé, c'est de menus ornements qui reproduisent souvent les motifs des pâtes de verre. Ainsi un sphinx à panache flottant (fig. 549) semble presque sorti du même moule qu'une pâte de Spata (fig. 418). Il en est de même d'un fleuron dessiné par un fin grènetis (cul-de-lampe à la fin de la table des planches) et de deux argonautes accouplés (cul-de-lampe à la fin de la table des gravures). On a la même impression à Vaphio ; on y trouve des bagues où court autour de l'anneau soit une chaîne, soit une torsade, où une entaille était incrustée dans le chaton, quand celui-ci n'était pas partagé en petits compartiments dans chacun desquels était incrustée une pâte de verre. Des pâtes ou des rondelles de cristal de roche remplissaient les petites cuvettes que l'on voit se creuser sur la périphérie d'une boule d'or, formée de deux hémisphères travaillés, qui a dû être la pièce de milieu d'un collier. Une autre boule est piquée de petits points, comme la cosse d'une châtaigne. Ailleurs, sur un disque, il y a des bosses semblables à celles des diadèmes. Les rosaces abondent (fig. 549). C'est les mêmes motifs que dans les tombes royales ; il semble pourtant que, vers la fin de cette époque, l'orfèvre ait tendance à chercher des formes plus simples et plus légères. La verroterie commence à jouer un plus grand rôle dans les joyaux et permet de leur donner, avec une même apparence de richesse, une moindre valeur intrinsèque[1].



546. — Plaque d'or. Aux deux tiers. Mycènes.



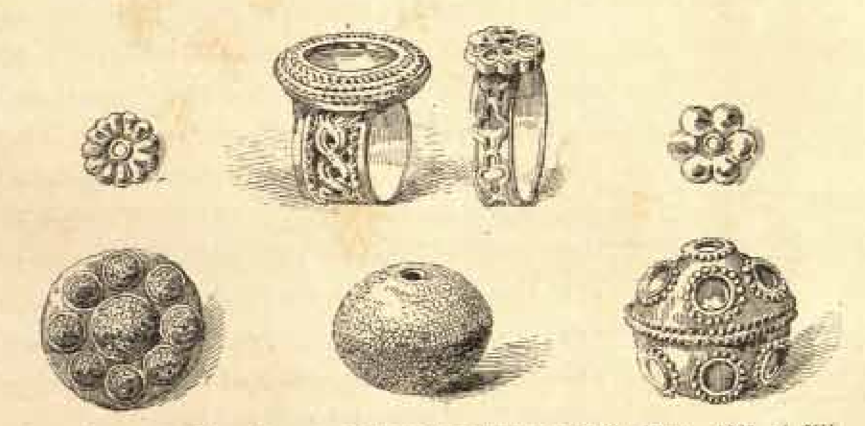
547. — Plaque d'or. Aux deux tiers. Mycènes.

1. Ἐφημ., 1889, pp. 150-151, à propos d'épingles à cheveux dont la tige est en argent.

Parmi les bijoux, il y en a qui sont trop minces pour avoir jamais été portés pendant la vie de ceux dont ils accompagnent le squelette. Il en est ainsi des feuilles d'or qui enveloppent des fémurs ou des tibias (fig. 106), des rubans d'or qui font fonction de baudriers[1], de maints bracelets, pendants d'oreilles et autres ornements, qui sont trop légers pour avoir été d'un usage commode. On avait donc déjà l'habitude de fabriquer ce que l'on pourrait appeler les bijoux mortuaires[2]. Il est au contraire telles pièces, comme les diadèmes, les languettes et d'autres encore, qui sont assez massives pour n'avoir été enfouies avec le mort qu'après avoir servi longtemps au vivant. On a, sur plusieurs d'entre elles, relevé des traces d'usure. On n'a pas constaté sans surprise que l'orfèvre, à Troie, savait souder l'or sur l'or, sans se servir de l'alliage d'argent, de borax ou de verre qu'emploie à cette fin l'orfèvre moderne, alliage qui donne toujours à la soudure une teinte un peu noirâtre; la soudure antique, au contraire, n'a rien qui la signale à l'œil[3]. Le procédé, quel qu'il soit,



548. — Pendant d'oreille. Grandeur réelle. Mycènes. Tombe III.



549. — Ornements d'or et bagues. Mycènes (le sphinx) et Vaphio. 'Εφημ., 1889, pl. VII.

n'était pas connu des orfèvres qui ont façonné les objets d'or que renfermaient les tombes de l'acropole. Les anses sont soudées, dans un vase d'or troyen (fig. 513); c'est au moyen de clous, grands ou petits, à

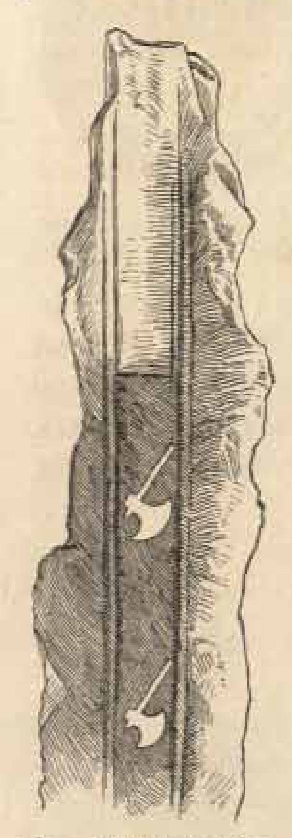
ou même en bronze. Même observation pour les objets en métal précieux qui ont été trouvés, d'ailleurs en petit nombre, dans les tombes de Palamidi ('Αθήναιον, pp. 520-524.)

1. Schliemann, *Mycènes*, fig. 455.

2. Tsoundas, Μυκῆναι, pp. 116-117.

3. Schliemann, *Ilios*, pp. 584-586.

tête plate, que sont fixées toutes les anses des vases de Mycènes. Le secret de la soudure paraît avoir été, plus tard, au temps des tombes à coupole, porté en Grèce ou y avoir été retrouvé; dans les gobelets de Vaphio, la tige verticale qui relie les bandes horizontales de l'anse est soudée à celle-ci. Le même procédé est appliqué à des ornements d'or (fig. 549)[1]. Point de soudure de l'argent à l'or; quand on veut rapprocher les deux métaux, on le fait en appliquant le second sur le premier au moyen de petits clous (fig. 533), ou en incrustant l'or, par minces plaques, dans des creux ménagés à la surface de l'argent (fig. 381). Il semble que, dans les premiers temps, on ait trouvé à Mycènes quelque difficulté à ce placage; dans la tête de taureau à longues cornes, une légère feuille de cuivre est insérée entre l'argent et l'or (fig. 398)[2]. On ne connaît pas ce que nous appelons la dorure. On ne sait pas non plus souder le cuivre ou le bronze. Les vases faits de ces métaux se composent de plaques de cuivre jointes ensemble par d'innombrables petits clous. Des clous à large tête attachent aussi toutes les anses[3].


550. — Fragment d'épée. Grandeur réelle. Théra. *Mémoires*, pl. VIII.

Le procédé que paraît avoir préféré l'orfèvre, quand il voulait obtenir les effets que donne le rapprochement de deux métaux, c'est celui de l'incrustation. Nous l'avons décrit à propos des poignards de Mycènes (pl. XVII, XVIII, XIX) et d'un vase de la basse ville (fig. 381); on peut encore citer, comme un des produits de cette technique, une tasse d'argent que M. Koumanoudis a débarrassée de la gangue qui l'enveloppait quand elle sortit du quatrième tombeau de l'acropole mycénienne; sur la panse est trois fois répété un curieux motif, une caisse d'où s'élancent des feuillages. Une rangée de disques limite en bas la bande où se trouve cette image que le burin a gravée sur de minces feuilles d'or enchâssées dans un creux de même forme. Les disques sont des rondelles d'or encastrées dans l'argent[4]. Cette technique est

1. Ἐφημ., 1889, p. 151, pl. VII, 7.
2. SCHLIEMANN, *Mycènes*, p. 298.
3. SCHLIEMANN, *Mycènes*, p. 295.
4. U. KOEHLER, *Mykenischer Silbergefæsse* (*Athen. Mitth.*, t. VIII, pp. 1-6 et pl. I).

encore représentée à Vaphio par une lame de poignard en bronze[1]; enfin elle l'est par un fragment d'épée qui provient de Théra (fig. 550). Sur la patine verte des deux faces de la lame se détachent en jaune de petites haches. La hache avait été esquissée en creux dans le bronze au moment du coulage; puis ce creux a été rempli de lamelles d'or[2].

On a vu, par tous ces exemples, combien étaient variées les matières que l'orfèvre mettait en œuvre et avec quelle ingénieuse adresse il les rapprochait pour obtenir ainsi des harmonies et des oppositions de couleur. Il semble avoir possédé la balance[3]. En tout cas, il savait composer des alliages très divers. Une des matières incrustées dans l'airain d'une lame de Vaphio est un bronze très riche en étain ou un alliage de plomb et d'argent[4]. On obtenait ainsi un métal tendre et blanc qui doit être le κασσίτερος d'Homère. Jusqu'au moment où furent exploitées les mines d'Espagne, l'étain arrivait en trop faible quantité pour qu'on l'employât pur.

Outre les métaux et le verre, l'orfèvre employait volontiers les pierres demi-fines. Le cristal de roche était très recherché. Les tombes en ont donné plusieurs grosses boules qui étaient peut-être des poignées de sceptres[5]; le cristal se rencontre aussi, dans les tombes, en rondelles et en fines lamelles, ce qui indique qu'il devait entrer dans la composition d'un grand nombre de pièces.

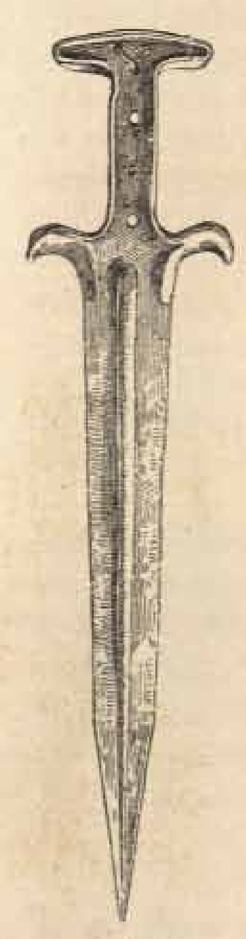
§ 5. — LES ARMES ET LES OUTILS

La Grèce primitive n'a connu que deux sortes d'armes, les armes de pierre et les armes de bronze. Celles-ci ont remplacé peu à peu celles-là, qui ne sont pas encore complètement abandonnées quand Mycènes est si riche en métal. Alors même, on arme encore la flèche d'une pointe d'obsidienne ou de silex (fig. 2); mais bien avant ce moment, le bronze avait commencé de fournir toutes les armes qui servaient au combat corps à corps.

Entre le moment où le métal paraît et celui où il crée des formes qui lui appartiennent en propre, il y a une période de transition, pen-

1. Ἐφημ., 1889, p. 149-150 et pl. VII, 1.
2. Worsaae, *Des âges de pierre et de bronze dans l'ancien et le nouveau monde*, p. 234, pl. VIII, en couleur. (*Mémoires de la Société des antiquaires du Nord*, nouvelle série, 1872-1877, Copenhague.)
3. Schliemann, *Mycènes*, p. 276-277, fig. 301. Ἐφημ., 1889, pp. 156-157.
4. Ἐφημ., 1889, p. 150. Il n'a point été fait d'analyse de cet alliage.
5. Schliemann, *Mycènes*, fig. 307 et 308.

dant laquelle il imite les formes de la pierre. Cette période est représentée à Troie par des haches de bronze qui reproduisent le type des haches de pierre[1]. Le métal s'émancipe déjà dans des têtes de lance dépourvues de douilles, qui paraissent avoir été fixées avec un clou dans une entaille du bois[2]; mais peut-être faut-il voir encore un souvenir du silex dans les barbelures qui dentellent les deux côtés de ces armes. La trace de cette imitation a disparu dans les poignards; les plus communs étaient montés en bois; d'autres, plus soignés, avaient des manches d'os ou d'ivoire (fig. 375, 511). Point d'épées. Les épées font aussi défaut dans les plus anciennes sépultures des Cyclades et de Cypre[3]. La lance y est à peu près pareille à celle de Troie[4]. Il en est de même du poignard[5].



551. — Épée de bronze. Longueur, $0^{m},65$. Ἐφημ. 1891, pl. II.

C'est à Mycènes que paraît l'épée[6]. Elle y est à deux tranchants et atteint une longueur de $0^{m},80$ à $0^{m},90$. Un exemplaire bien conservé a été ramassé dans l'acropole parmi les décombres des maisons situées au nord-est de la porte aux Lions (fig. 551)[7]. Une nervure médiane y règne dans toute la longueur de la soie; la garde, très large, protège bien la main; on voit dans le manche la place des clous qui servaient à attacher au bronze l'os ou l'ivoire de la poignée. D'après le caractère des objets découverts avec ce glaive, celui-ci appartiendrait à la fin de la période; il représenterait le dernier état de l'épée mycénienne. L'épée de Théra, avec son élégante ornementation, ne doit pas être plus ancienne (fig. 550)[8].

La lance, à Mycènes, a une douille où entrait le bois ; c'est celle des

1. Schliemann, *Ilios*, fig. 672, 874.
2. Schliemann, *Ilios*, pp. 597-600 et fig. 865-869.
3. Schliemann, *Mycènes*, pp. 608-609, fig. 875-879.
4. *Athen. Mitth.*, t. XI, pp. 38, 218-220.
5. Worsaae représente une longue épée effilée d'Amorgos (*Des âges de pierre et de bronze*, p. 231, fig. 12); mais il ne sait pas avec quels objets elle a été trouvée. Elle doit être postérieure aux nécropoles étudiées par Duemmler.
6. Schliemann, *Mycènes*, 243, 299, 360-365 et fig. 442-449.
7. Ἐφημ., 1891, pp. 23-25.
8. Pour plus de détails sur l'épée de bronze, voir Undset, *Die æltesten Schwertformen* (*Zeitschrift für Ethnologie*, t. XXII, p. 1).

héros d'Homère (fig. 552). Quant aux poignards, ils abondent dans les tombes de l'acropole; nous en avons représenté les plus beaux types (pl. XVII, XVIII, XIX). On les rencontre aussi dans les sépultures de la basse ville et à Vaphio. La hache, à Mycènes, est tantôt simple[1], tantôt à deux tranchants, avec trou au milieu de la bipenne, pour l'emmanchement[2]. Le type le plus curieux, c'est celui qu'offre, à Vaphio, une hache à tranchant lunaire, qui est portée aussi, sur une intaille (fig. 431, 4), par un personnage à longue robe, peut-être un sacrificateur[3]. Le croissant est percé de deux larges trous; cette disposition explique un passage de l'*Odyssée* qui avait fort embarrassé tous les commentateurs[4]. On comprend enfin comment Ulysse a pu faire passer sa flèche à travers douze haches alignées dans la cour du palais. Ces haches étaient semblables à celle-ci; le tranchant en était évidé (fig. 553)[5].


552. — Tête de lance. Longueur, 0,235. Vaphio. 'Eφ. 1889, pl. VIII.

Aucun reste de l'armure défensive ne s'est retrouvé ni à Troie, ni à Cypre, ni dans les Cyclades. A Mycènes, on a reconnu l'ornement central d'un bouclier dans la plaque d'or sur laquelle est gravée une face de lion et où Schliemann avait cru voir un masque funéraire[6]. Il y a tout autour, près du bord, des trous qui ont servi à fixer cette plaque sur une planche de bois, et il n'était pas de motif qui convînt mieux, comme emblème, à la décoration d'un bouclier que l'image du lion. Le bouclier mycénien, nous l'avons vu figuré sur de nombreux monuments, tantôt semi-cylindrique et couvrant tout le corps (pl. XVIII, fig. 421, 423), tantôt orbiculaire et à double échancrure (pl. XVIII, fig. 359, 425, 433). Il est moins grand et présente des formes un peu différentes sur un vase de Mycènes (fig. 497). Dans cette peinture, les guerriers paraissent porter des cuirasses; celles-ci devaient être faites de plusieurs couches d'une épaisse étoffe de lin. C'est le reste d'une

1. Schliemann, *Mycènes*, fig. 463.
2. Schliemann, *Mycènes*, fig. 173.
3. Un bijou lydien a cette même forme (*Histoire de l'Art*, t. V, fig. 203).
4. *Odyssée*, XXI, 120.
5. Le mérite de ce rapprochement appartient à Chr. Belger (*Berl. phil. Wochenschrift*, 1890, p. 714).
6. Schliemann, *Mycènes*, p. 302, fig. 326; Schuchardt, ch. IV, § 7.

de ces cuirasses que l'on croit reconnaître dans un lambeau de grosse toile qui provient du cinquième tombeau de l'acropole et qui adhère à un fragment de fourreau d'épée, reconnaissable à trois énormes boutons[1]. Quant au casque, il a des formes très simples dans les bronzes et les ivoires (fig. 353, 354, 355, 365, 366, 380); il en présente de plus compliquées sur une intaille (fig. 428, 6) et sur le vase de Mycènes (fig. 497); là il est muni d'appendices qui rappellent des cornes.

Les chars de combat sont représentés très gauchement sur des stèles (fig. 359, 360, 361, 362), et, sur les intailles, où le dessin est meilleur, l'image est très réduite (pl. XVI, 9; fig. 420). Ce que l'on distingue, c'est que le char est à deux roues et que la caisse est très petite. Les deux chevaux sont attelés des deux côtés d'un long timon[2].



553. — Hache. Bronze. Hauteur, 0m,145. Vaphio. Ἐφημ., 1889, pl. MIII.

Nous ne saurions énumérer et figurer les divers instruments et outils qui ont été recueillis dans les fouilles; il en est un certain nombre dont l'usage ne se laisse pas aisément deviner. Ainsi nous ne savons trop comment définir de grandes cuillers de bronze qui sont munies d'une douille[3]. C'était peut-être des pelles où l'on plaçait, pour le sacrifice, des cendres ou de la braise, ou bien des poêles sur lesquelles on torréfiait des graines. Il y a de petites cuillers d'argent et une grande cuiller de bronze[4]. Une d'elles a tout à fait la forme de ce que les Grecs appelaient le cyathe.

La clef était connue à Mycènes, puisqu'on l'a déjà trouvée à Troie; mais les échantillons que Schliemann en a donnés n'ont pas été recueillis dans les tombes, et plusieurs de ces clefs, étant en fer, doivent appartenir à un âge moins ancien[5]. On ne sait quel était l'usage des rouelles de bronze qui ont été trouvées avec ces clefs. Une mode qui paraît avoir été très répandue dans la cité primitive, c'est celle d'orner de têtes de serpent ou d'une boule de métal, d'ivoire ou de

1. Sur l'emploi des cuirasses de lin, voir les observations de Studniczka (*Athen. Mitth.*, t. XII, p. 23-23).
2. SCHLIEMANN, *Mycènes*, p. 141-143, fig. 120.
3. Ἐφημ., 1889, p. 164.
4. Ἐφημ., 1889, pl. VIII, 10 et 10ª.
5. Ἐφημ., 1889, pl. VII, 16, 17 et VIII, 6.

cristal de roche des bâtons que tenaient à la main les chefs, ces rois *porteurs de sceptres* (σκηπτοῦχοι) dont parle Homère. Schliemann a réuni des fragments nombreux de ces sceptres princiers[1]. Les instruments de musique, à vent et à cordes, sont représentés soit dans la sculpture (fig. 357, 358), soit en nature, par plusieurs fragments, à Troie et à Mycènes[2]. Nous avons reproduit des peignes et des miroirs richement décorés (fig. 284, 386, 387, 388). On connaît quatre exemplaires du rasoir[3].

§ 6. — LE VÊTEMENT

Nous avons eu souvent, au cours de cette étude, l'occasion de décrire le costume des personnages que la sculpture a représentés ; nous ne nous proposerons donc ici que de définir, pour les deux sexes, le caractère général du vêtement.

Sur la plupart des monuments, et particulièrement sur ceux qui représentent des scènes de chasse et de guerre, les hommes n'ont d'autre vêtement qu'une sorte de caleçon, qui, serré aux hanches, couvrait les cuisses, les parties viriles et le bas du ventre. Parfois même l'artiste n'a pas pris la peine d'indiquer cette pièce d'étoffe, et les personnages paraisent complètement nus (fig. 365). Ce caleçon avait l'avantage de laisser au corps l'entière liberté de ses mouvements ; mais, en hiver, il n'eût pas suffi ; on jetait alors sur les épaules une peau de bête ou un manteau court fait d'une épaisse étoffe de laine ; nous voyons cette cape sur le dos de personnages qui ne prennent pas part à l'action, dans le tableau du siège d'une ville (fig. 365). Les pieds étaient chaussés de sandales et des bandes de cuir protégeaient le mollet ; sandales et jambières étaient attachées par des courroies. Un ruban ou une lanière de peau retenait les cheveux sur le front, pour les empêcher, longs comme ils l'étaient, de tomber devant les yeux. C'est là le costume primitif, et bien des générations s'en contentèrent ; mais, s'il avait ses avantages, il protégeait mal le corps, dans un pays où la température est loin d'être constante. La tunique remédiait à ces inconvénients ; nous la voyons portée par tous les soldats, sur un vase de Mycènes (fig. 497) ; peut-être même la ren-

1. Schliemann, *Mycènes*, fig. 309, 310, 366.
2. Schliemann, *Ilios*, fig. 569, 575, 577, 578 ; *Mycènes*, fig. 127.
3. Tsoundas, Μυκῆναι, p. 60 et pl. VII, 10.

contre-t-on déjà dans un monument très antérieur (fig. 365, en bas, à droite). La tunique doit être un emprunt fait à la Syrie; elle porte en grec un nom, χιτών, où l'on reconnaît un dérivé du terme sémitique *ketonet*, qui désigne ce même vêtement.

Les rois et les nobles, quand ils voulaient se montrer dans toute la majesté de leur rang, ne s'en tenaient pas à cette tunique qui s'arrêtait au genou; ils paraissent avoir porté alors une longue robe qui leur descendait jusqu'aux pieds, robe sur laquelle étaient cousus les ornements de métal. C'est cette robe d'apparat qui les enveloppait dans la tombe; mais ils la revêtaient aussi pendant la vie. C'est ce que prouvent plusieurs monuments où elle est très distinctement indiquée (pl. XVI, 16; fig. 431, 4). L'épée et le sceptre, richement ornés, complétaient l'ensemble imposant pour lequel le tisserand avait fourni ses plus belles étoffes et l'orfèvre ses joyaux les plus somptueux. Les hommes avaient une prédilection marquée pour la profusion et l'éclat des bijoux. C'est, comme le démontrent les armes trouvées dans la tombe, un homme qui avait été enseveli sous la coupole de Vaphio; or, à la place que ses bras devaient occuper dans la fosse, on a ramassé des pierres gravées, restes de bracelets, et, là où devait être la poitrine, il y a ceux d'un collier de même espèce. Un vase à parfums et un miroir avaient été déposés près du cadavre. Les anneaux abondent; on avait les doigts chargés de bagues. Dans tout ce raffinement de luxe, il subsiste quelque chose des goûts et des habitudes du sauvage.

Toujours plus compliqué, le costume féminin offre plus de difficultés à qui tente de le restituer d'après des monuments qui sont ou d'une exécution sommaire ou de très petite dimension. Les vieilles idoles de marbre représentent une déesse nue (fig. 331-334); mais, à Mycènes, si loin que l'on remonte avec les tombes de l'acropole, la femme se montre habillée de la tête aux pieds. Si, sur certains monuments, on a pu croire que la gorge était découverte, la faute n'en est qu'à la petitesse de l'image; le graveur a été plus préoccupé de faire sentir les rondeurs du sein sous l'étoffe que de rendre celle-ci visible; mais ailleurs cette étoffe est clairement indiquée (fig. 440). Ce qui trompe, c'est que le corsage, tout uni, épouse les formes. Au contraire, la partie inférieure du vêtement est ample, s'arrondit autour des hanches et paraît décorée de bandes et de passementeries cousues sur le fond, dont elles diffèrent par leur couleur. Y a-t-il là deux pièces distinctes, un corsage et une espèce de jupe? On l'a supposé; à l'origine, a-t-on dit, chez ces peuplades encore barbares, les femmes

n'avaient pour tout vêtement qu'une pièce d'étoffe roulée autour des reins; celle-ci aurait persisté, mais en s'allongeant; elle serait descendue jusqu'à la cheville; elle aurait monté à la rencontre d'un corsage qui serait venu s'y ajouter lorsque ces sociétés auraient commencé à se dégager de la grossièreté primitive. La conjecture n'a rien d'excessif; il semble pourtant plus vraisemblable que le vêtement figuré sur nos monuments soit une tunique. Lorsque la pudeur s'éveilla, les femmes durent être les premières à adopter ce vêtement si commode; mais elles lui donnèrent un cachet tout particulier par le parti qu'elles prirent d'en garnir tout le bas avec ces bandes qui rappellent nos *volants*.

La ceinture séparait les deux portions du vêtement; elle semble avoir été parfois en métal[1]. Le corsage était peut-être ouvert sur la poitrine et fermé au moyen de boutons; c'est ce que l'on croit entrevoir dans une ou deux images (fig. 426, 14.). On s'expliquerait ainsi la grande quantité des boutons de pierre que l'on ramasse dans les sépultures. La tunique à bandes multicolores ne devait d'ailleurs être que le vêtement des riches, ou tout au plus celui des jours de fête. L'habit des heures de travail, celui de l'esclave, n'offrait pas tous ces contrastes et ces enjolivements. La femme qui, sur un vase déjà plusieurs fois cité, assiste au départ des soldats est vêtue d'une tunique très longue, mais dépourvue de tout ornement (fig. 497).

C'est surtout le costume d'apparat qu'ont représenté les monuments, et il rappelle bien plutôt les robes de nos femmes que le vêtement grec de l'âge classique. Avec son corsage collant et sa jupe bouffante, il ne peut guère avoir été qu'un vêtement cousu, tandis que le vrai vêtement grec est un vêtement sans couture, fait d'une pièce d'étoffe rectangulaire pliée en deux dans le sens de sa plus grande dimension. C'est par des agrafes que se relient l'une à l'autre, sur l'épaule et sur le côté, les deux moitiés de la pièce. Il y a là deux principes très différents, qui ne donnent pas les mêmes effets. Là où l'aiguille jouait le rôle principal, on n'avait pas besoin de la fibule. Celle-ci ne se rencontre ni à Troie, ni à Cypre, ni dans les Cyclades, ni à Mycènes, dans les tombes de l'acropole; c'est seulement dans les tombes de la ville basse et à Vaphio qu'elle fait son apparition. Il en a été trouvé deux ou trois variétés; mais elle reste toujours très simple (fig. 257). Alors même que l'usage s'en fut répandu, elle n'a peut-être

1. Tsoundas, Μυκῆναι, p. 67.

servi, pendant cette période, qu'à fixer la *chlæna* sur les épaules des hommes, et, sur celles des femmes, un *himation*, un manteau que ne représente aucun monument, mais dont elles n'ont pas dû pouvoir toujours se passer pendant l'hiver.

Si les hommes portaient des bijoux, les femmes poussaient encore plus loin ce goût et ce luxe. C'est dans les deux tombes de l'acropole qu'elles ont été seules à occuper et dans une autre où elles avaient trouvé place que l'on a ramassé le plus d'or. Sans épuiser le sujet, nous avons signalé les principaux types de joyaux qui se sont rencontrés là et dans les autres sépultures. Nous n'ajouterons qu'un mot. En comparaison des autres bijoux, les pendants d'oreilles sont rares; M. Tsoundas dit ne connaître qu'un seul monument où soit figuré quelque chose qui y ressemble (fig. 386).



CHAPITRE XII

LES CARACTÈRES GÉNÉRAUX, LA DATE ET LES DIVISIONS DE LA PÉRIODE MYCÉNIENNE

Nous avons achevé d'exposer les résultats principaux des découvertes qui, depuis une vingtaine d'années, sont venues donner à l'épopée homérique, où s'arrêtaient auparavant toutes les recherches de la science, comme une toile de fond et un arrière-plan. Avant même le coup de théâtre des fouilles de Schliemann à Mycènes, on aurait déjà dû soupçonner que la société où est né le chant épique avait derrière elle un long passé, un passé très rempli. Il faut du temps, beaucoup de temps, pour que les personnages prennent dans l'imagination populaire cette grandeur surhumaine que leur attribue la poésie; ce n'était pas leurs contemporains que les aèdes célébraient sous les noms d'Agamemnon et de Ménélas, d'Achille et de Diomède, d'Ajax et d'Ulysse. Dans le récit de cette guerre qui jette contre les remparts d'une puissante cité de l'Asie toutes les forces de la Grèce continentale et insulaire, dans celui de ces courses qui conduisent les héros d'île en île jusque sur les côtes de l'Égypte, il devait y avoir, plus ou moins altéré par les caprices de la tradition orale, le souvenir de lointaines expéditions militaires, des mouvements et des aventures de bandes armées qui auraient jadis promené leur humeur inquiète sur tous les rivages de la Méditerranée. C'est là, dans ces migrations et ces campagnes, dont quelques épisodes seuls avaient échappé à l'oubli, que les héros achéens, fils des dieux, ont conquis cette renommée dont les derniers échos viennent retentir dans les vers d'Homère.

Homère vante la richesse d'Orchomène et de Mycènes; n'était-ce pas le cas de se demander d'où provenaient ces trésors dont l'éclat semble éblouir l'esprit du poète? La guerre sans doute et le pillage en étaient une des sources. C'était de vrais *rois de mer* que les chefs de ces Minyens qui avaient les premiers franchi l'Hellespont à la pour-

suite de la Toison d'or, que ces Pélopides qui, originaires de l'Asie, avaient étendu leur domination sur tout le Péloponèse et les îles voisines. Mais la guerre et le pillage ne suffisent pas à fonder une prospérité durable ; on était fondé à supposer qu'Orchomène avait dû la sienne surtout au desséchement du lac Copaïs et à la mise en valeur des plaines de la Béotie. Il en est de même pour l'Argolide. Les plus vieux mythes s'accordaient à la présenter comme la région de la Grèce qui avait été la première visitée par les navires des marins de l'Orient, et, par suite, la première initiée aux usages de la vie policée ; avant même que la bêche des ouvriers de Schliemann eût fait scintiller l'or enfoui dans les tombes, on pouvait tenir pour certain que là, dans les campagnes qui entourent cette rade spacieuse aux eaux tranquilles, dont l'ouverture est tournée vers le soleil levant, il s'était produit, de très bonne heure, tout un développement d'activité agricole, industrielle et commerciale. Seule une population très dense, pressée dans la plaine et dans les vallées latérales qui y aboutissaient, a pu fournir aux princes de ce pays les milliers de bras dont ils eurent besoin pour tailler et monter les matériaux des remparts énormes de leurs châteaux forts. A mesurer l'épaisseur de ces murailles et à constater l'habileté professionnelle dont la preuve est faite par les constructions que nous avons décrites, l'historien, s'il n'avait pas été élevé dans un parti pris de scepticisme, aurait accordé plus de créance aux mythes argiens ; ils lui auraient révélé une civilisation contemporaine de ces dynasties des Perséides et des Pélopides dont la gloire a été célébrée par les aèdes, prédécesseurs d'Homère.

Tout ce que l'on entrevoyait de cette civilisation, c'était ses bâtiments. Les lions de Mycènes étaient le seul échantillon que l'on possédât de sa sculpture. Il ne semblait pas que l'on pût jamais définir les caractères de son industrie et de ses arts. Les descriptions de l'épopée se rapportaient à une autre période de l'évolution du génie grec, et d'ailleurs, comme toutes les descriptions que l'on ne peut pas confronter avec les objets eux-mêmes, elles laissaient place à bien des incertitudes ; on n'espérait pas retrouver des ouvrages de la plastique qui datassent du temps d'Homère. Aujourd'hui, nous remontons, par les monuments, bien au delà de ce qui paraissait devoir être la limite que l'on n'atteindrait pas. Les fouilles ont livré tout le matériel d'une civilisation qui a devancé de très loin celle de cette Ionie où a fleuri la merveille de l'épopée, d'un art qui avait achevé de parcourir sa carrière avant l'invasion dorienne.

Le premier trait qui attire l'attention de l'historien lorsqu'il essaye de définir la civilisation préhomérique, c'est qu'elle est étrangère à l'usage de l'écriture. Elle ne connaît ni ces signes idéographiques que possédaient l'Égypte et la Chaldée, ni l'alphabet proprement dit, celui que la Grèce devait emprunter plus tard à la Phénicie. On a bien cru trouver à Troie quelques inscriptions tracées sur des *fusaïoles*; les caractères en seraient les mêmes que ceux du syllabaire cypriote; mais, sur maintes de ces lentilles où l'on a cru déchiffrer des textes que l'on a lus couramment, il n'y a que des dessins informes, jeux de la pointe qui s'amusait à égratigner l'argile humide, et, d'autre part, les quelques pièces où il semble permis de reconnaître tels ou tels des signes de ce syllabaire paraissent provenir plutôt des couches supérieures de décombres[1].

Tout récemment, l'attention a été appelée, pour la Grèce continentale, sur des faits du même genre. Des vases recueillis à Mycènes, à Ménidi et ailleurs encore ont laissé voir, gravés sur l'anse ou sur la panse, certains traits où l'on pense reconnaître tel ou tel caractère soit de l'alphabet grec, soit de cet alphabet *asiatique* qui, tiré du système des idéogrammes hétéens, s'est conservé dans l'alphabet cypriote[2]. Pour quelques-uns de ces groupes de traits l'analogie est assez sensible; mais ces lettres, si lettres il y a, ne sont jamais réunies au nombre de plus de deux ou trois; elles ne paraissent pas former des mots. Ce n'est peut-être là que des marques de potier ou de propriétaire, et les ressemblances que l'on s'imagine saisir seraient toutes fortuites. Il y a encore une autre hypothèse. Sur quelque objet d'origine phénicienne ou hétéenne qui lui aurait passé sous les yeux, l'ouvrier aurait aperçu des lettres qui appartenaient à l'un des systèmes de signes dont l'usage était dès lors répandu en Syrie et en Asie Mineure; sans en savoir la valeur, il les aurait copiées, à titre d'ornements imprévus et singuliers[3]. Jusqu'à nouvel ordre, nous pouvons donc continuer d'affirmer que, pour toute cette période, nulle part, ni dans le Péloponnèse, ni dans la Grèce centrale, pas plus sur les édifices que sur ces mille objets d'usage domestique et de luxe qui sont sortis des tombes, il n'a rien été découvert qui ressemble à une écriture quelconque.

Cette civilisation est donc une civilisation muette; la voix des hommes qui l'ont créée n'arrivera jamais directement jusqu'à notre

1. *Histoire de l'Art*, t. VI, p. 206-207.
2. *Histoire de l'Art*, t. V, p. 98, 217-218, 311.
3. Tsoundas a reproduit plusieurs de ces prétendus caractères (Μυκῆναι, p. 214, et Πρακτικά, 1889, p. 19). Voir aussi Δελτίον, 1892, p. 73.

oreille. Les collections formées par Schliemann et par ses émules ne répondent pas à la première question qui se pose à propos de tous ces monuments : A quelle race appartenaient, quelle langue parlaient les tribus qui ont bâti les murs de Tirynthe et de Mycènes? Est-ce des Phéniciens qui ont entassé ces blocs énormes, des Phrygiens qui ont caché sous une épaisse couche de terre la rondeur de ces hautes coupoles? Faut-il voir dans cette architecture et dans cette industrie la main de ces Cariens dont Thucydide croyait reconnaître, dans l'île de Délos, aux armes qui y étaient déposées, les antiques sépultures? Ou bien, sans nier le rôle qu'ont pu jouer, dans le mouvement et le progrès de cette civilisation, des groupes de colons venus de l'Asie Mineure, de la Syrie et même de l'Égypte, ne convient-il pas de chercher, dans les constructeurs de ces édifices et dans les auteurs de tous les ouvrages que nous ont rendus les tombes, des Pélasges, des Éoliens, des Ioniens et des Achéens, pour tout dire en un mot, les propres ancêtres des Grecs de l'épopée et de l'histoire?

Pour résoudre ce problème, il ne faut guère compter sur la plastique et sur son témoignage. Tout ce que l'on peut dire, c'est que, dans ceux des monuments de la sculpture où la dimension et l'exécution de l'image permettent de saisir le caractère des traits, on retrouve ce que nous appelons le « profil grec ». Le front et le nez dessinent une ligne presque droite, où une courbure à peine sensible marque la naissance du nez. Les monuments de la plastique, sans trancher la question, seraient donc plutôt favorables à l'hypothèse d'après laquelle les Grecs de l'âge classique descendraient en droite ligne des créateurs de la civilisation mycénienne.

Cette hypothèse prend une bien autre vraisemblance lorsqu'on étudie les poèmes homériques à la lumière des découvertes récentes. L'*Iliade* est une de ces épopées que l'on appelle historiques, parce que, comme la *Chanson de Roland*, elles enveloppent un noyau d'histoire caché sous le riche et merveilleux tissu ourdi par l'imagination du poète. Ces données positives forment comme la trame du canevas sur lequel la fantaisie a jeté le luxe de ses étincelantes et capricieuses broderies. Or entre les données de cette espèce que renferment l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'une part, et de l'autre les résultats des dernières fouilles, il y a pleine concordance. Le passé qui projette son reflet sur les tableaux de l'épopée se caractérise par des traits que nous retrouvons dans ce monde préhomérique, qui, réveillé par la voix de Schliemann, s'est levé de la tombe où il dormait.

Voici d'abord une rencontre vraiment curieuse : les villes qui figurent au premier plan sur la scène de l'épopée sont justement celles dont le site offrait à l'œil du voyageur les plus beaux restes de cette architecture à laquelle les Grecs eux-mêmes attribuaient une antiquité très reculée, celles dont le sous-sol a fourni les assortiments les plus variés des objets qui ont révélé une industrie et un style jusqu'alors inconnus. Sur le point de la côte nord-ouest de l'Asie Mineure auquel se rapportent le mieux les indications topographiques contenues dans l'*Iliade*, on a déterré les murs épais d'une bourgade fortifiée, les fondements de ses maisons, les outils et les armes de ses habitants. Cette bourgade, malgré la petitesse de son enceinte, a dû avoir une grande importance, en vertu de la position qu'elle occupait au-dessus d'une plaine fertile et à l'entrée de l'Hellespont. On y devine le siège d'un marché très fréquenté, le chef-lieu d'une tribu enrichie à la fois par l'agriculture, par le trafic et par la piraterie, la citadelle où ses chefs héréditaires défiaient l'ennemi dont ils avaient provoqué les représailles. Il y a toute raison d'y reconnaître la Troie d'Homère.

On comprend qu'un conflit d'intérêts ait eu plus d'une occasion d'éclater entre la ville qui tenait la clef des détroits et le groupe des tribus de la Grèce orientale, gênées dans leur commerce par les forbans troyens. D'après Homère, le commandant suprême de l'armée qui a pris Troie, c'est Agamemnon, souverain de Mycènes, chef d'une famille puissante qui, avec Ménélas, règne aussi sur la Laconie. Or c'est la capitale d'Agamemnon, Mycènes, et sa proche voisine Tirynthe, qui possèdent les plus grandioses de ces édifices que les Grecs disaient avoir été élevés par les Cyclopes. C'est là aussi qu'ont été retrouvés, en plus grand nombre que partout ailleurs, ces produits des différentes industries à propos desquelles ont été créés les termes de *civilisation mycénienne* et d'*art mycénien*. L'archéologie est donc d'accord avec le mythe; cette prééminence que l'épopée assigne à Mycènes, la science la lui a accordée dans sa nomenclature. Homère appelle Mycènes la ville « où l'or abonde, » la πολύχρυσος Μυκήνη. D'autres terrains ont donné des objets formés de ce métal; mais celui-ci s'est rencontré à Mycènes en bien plus grande quantité que nulle part ailleurs; là les ouvriers de Schliemann l'ont remué à la pelle.

Il est une autre ville dont l'opulence n'avait pas laissé des souvenirs moins persistants, Orchomène. Répondant aux ambassadeurs des Grecs, Achille s'écrie qu'il ne renoncerait pas à sa vengeance, quand même Agamemnon « lui donnerait tous les trésors d'Orchomène et de

la Thèbes d'Égypte, ces villes où il y a beaucoup de richesses dans les maisons ». L'or, à Orchomène, n'a pas encore jeté d'éclairs sous le fer de la bêche; mais, à lui seul, le tombeau que Pausanias proclame aussi digne d'admiration que les pyramides d'Égypte justifie les hyperboles de l'épopée. Ses dimensions sont presque les mêmes que celles du plus grand des dômes de Mycènes, et, tout ruiné qu'il est, il a conservé de très beaux restes de son ancienne décoration.

L'épopée nous montre, établi dans « la creuse Lacédémone », un autre prince du sang des Pélopides, Ménélas; or plusieurs tombes à coupole, semblables à celles de l'Argolide et de la Béotie, ont été reconnues dans les vallées du Taygète et dans la plaine de Sparte. L'une d'elles, celle de *Vaphio*, tout près de ces vieilles villes achéennes, Pharis et Amyclées, où devait résider Ménélas, vient de livrer ces admirables gobelets d'or où la sculpture mycénienne semble avoir dit son dernier mot. Ces mêmes sépultures se rencontrent, avec leur mobilier ordinaire, en Thessalie, autour de ces golfes Pagasétique et Maliaque, d'où partaient en course les navires des Minyens et que bordait le royaume d'Achille. On en a exhumé aussi plusieurs, des plus intéressantes et des mieux garnies, dans l'Attique, où la tradition nous montre, fixés dès les temps les plus anciens, les Pélasges et les Ioniens.

Si ces forteresses, Mycènes, Tirynthe, Orchomène, avaient été les repaires de conquérants étrangers, si les *aèdes* n'avaient pas été fondés, par une tradition ininterrompue, à honorer, dans ces « fils des Achéens » dont ils célébraient la prouesse, les héros glorieux de leur peuple, l'épopée grecque, où l'on sent partout palpiter l'orgueil de la race, aurait-elle mené si grand bruit autour des aventures des passagers du navire Argo et des vainqueurs de Troie? Si les auditeurs de ces poètes n'étaient jamais fatigués d'écouter ces récits, n'est-ce pas qu'ils avaient conscience du lien qui rattachait le présent à ce passé qui, dans un temps où l'histoire, fille de l'écriture, n'était pas encore née, se survivait seulement dans les quelques images que de fortes impressions avaient gravées dans la mémoire des hommes?

Combien s'est-il écoulé d'années entre le moment où florissait cette civilisation qui ne se révèle que par son œuvre plastique et celui où, chez les Grecs d'Asie, la poésie épique a pris sa forme la plus achevée? Il est difficile de le dire; mais ce qui est certain, c'est qu'entre ces deux instants de la durée il y a place pour bien des générations successives. Quelques faits, entre nombre d'autres

que l'on pourrait alléguer, permettront, sinon de mesurer exactement cet intervalle, tout au moins de comprendre qu'il a certainement été très long.

Les tribus de l'âge mycénien inhument leurs morts; les contemporains d'Homère semblent ne plus pratiquer qu'un mode de sépulture, l'incinération. Or le passage de l'un à l'autre de ces rites implique un changement notable des croyances qui ont trait à la vie posthume de l'être humain. Tant que celle-ci n'est conçue que comme la prolongation plus ou moins imparfaite et précaire de la vie que l'homme mène sous le soleil, le premier devoir qui s'impose à la piété des survivants, c'est de défendre le cadavre contre les chances de destruction qui le menacent. Ce cadavre, on n'a pu songer à le livrer aux flammes que le jour où, à cette conception qui persiste encore, tout au fond de l'âme populaire, est venue sinon se substituer, tout au moins se superposer une autre hypothèse, celle d'un je ne sais quoi mal défini, qui se détache du corps au moment où s'exhale des lèvres le dernier soupir. Cette *image* (εἴδωλον), comme dit Homère, va poursuivre quelque part, dans une région obscure et lointaine, une existence décolorée et sans joie. Cette hypothèse, la pensée grecque ne cessera pas de travailler à la développer; dans son effort pour trouver à la loi morale une sanction suprême, elle en tirera l'idée des peines qui attendent les méchants et des récompenses qui sont réservées aux bons dans un autre monde où la justice est enfin satisfaite. On n'en était pas encore là lorsque fut composé ce onzième chant de l'*Odyssée* qui renferme le récit d'un voyage au pays des morts; à peine y devine-t-on, à quelques traits, ces conséquences futures de la croyance nouvelle; mais c'est déjà celle-ci qui domine dans l'épopée et, même sous cette forme élémentaire, elle témoigne d'une bien autre puissance de réflexion que la croyance antérieure, tout enfantine et naïve. Il a fallu des siècles pour que cette seconde explication de l'éternel mystère s'implantât dans l'esprit de manière à frapper de désuétude l'ancien rite funéraire.

De tous les changements qui se produisent au sein des sociétés, les plus lents sont ceux que subissent les dogmes religieux. Quoique plus rapide, le progrès industriel, lui aussi, ne s'accomplit pas en un jour. C'est surtout à ses débuts qu'il demande beaucoup de temps, quand l'homme n'use encore que d'un petit nombre de matières, auxquelles il applique des procédés très simples. L'industrie mycénienne ignore l'usage du fer. Ce métal n'apparaît que tout à la fin de cette

période, et encore, alors même, ne se montre-t-il que rarement et en très faible quantité. Au contraire, chez le peuple dont la vie se peint dans l'épopée, si le fer n'est pas encore aussi commun que le bronze, il commence déjà à lui faire concurrence.

A Tirynthe et à Mycènes, il n'y a que de très légères traces de la broche, ou, comme on dit aujourd'hui, de la *fibule*[1]; au contraire, elle est souvent mentionnée dans Homère. Dans ces villes, on portait des habits cousus, au lieu que, chez les contemporains du poète, l'usage s'introduisait déjà de relier seulement par des agrafes les bords des pièces d'étoffes, mode qui, lorsqu'elle aura achevé de prévaloir, distinguera le vêtement grec de celui des Asiatiques.

Ces exemples suffisent à montrer qu'un certain laps de temps sépare le poète et ses auditeurs de l'âge où ont vécu ses héros. Sur l'évaluation de cet intervalle, les avis peuvent se partager; mais ce que nous croyons avoir prouvé, c'est que les poèmes supposent la connaissance d'un état antérieur de ce monde dont le centre est la mer Égée, connaissance qui, bien que réduite à un petit nombre de faits, est exacte dans l'ensemble; c'est qu'ils évoquent le souvenir de cités royales qui ont été exhumées dans les endroits mêmes que semblait nous indiquer le doigt levé du poète. La conclusion s'impose : entre ces deux sociétés, celle qui ne nous a transmis que l'œuvre de ses mains et celle qui nous a légué les deux poèmes immortels, il n'y a pas solution de continuité. Tout ce qu'il y a dans ces personnages et dans leurs aventures de substance historique, le poète l'a emprunté aux traditions qui conservaient, chez leurs descendants, la mémoire de ces princes de Tirynthe et de Mycènes, d'Amyclées, de Cnosse, d'Orchomène et d'Iolcos dont nous déterrons aujourd'hui les palais et les tombes. Ces princes et leurs sujets étaient déjà des Grecs; ils parlaient le grec, un grec dont nous ne connaîtrons jamais les particularités dialectales et que les plus habiles hellénistes auraient peut-être, au premier moment, quelque peine à comprendre.

L'épopée a donc ses racines dans une poésie populaire très ancienne, qui fut importée d'Europe en Asie quand, chassés de leurs demeures par l'invasion dorienne, les Éoliens et les Ioniens, conduits par les fils des grandes familles achéennes, refluèrent vers les rivages orientaux de la mer Égée. On s'explique ainsi que les héros de ces

1. Tsoundas, Μυκῆναι, p. 57 et pl. VII, 11 et 12. Undset, *Sur les plus anciens types de fibules et les fibules de provenance grecque* (*Zeitschrift für Ethnologie*, 1889, p. 205-234) et l'article dans lequel S. Reinach a analysé ce mémoire (*L'Anthropologie*, t. I, p. 610-613).

poèmes appartiennent tous à la Grèce européenne et aux îles qui en dépendent. On comprend aussi, quand on fait remonter jusqu'à la Grèce mycénienne les origines du chant épique, que l'*Iliade* et l'*Odyssée* puissent renfermer des éléments de date très différente, ce qu'il importe de ne pas oublier quand on cherche à trouver dans les poèmes homériques des indications qui jettent quelque jour sur l'état et les habitudes des sociétés antérieures.

Dans cet inventaire que nous avons dressé des monuments principaux de la période préhomérique, nous avons insisté particulièrement sur ceux de Tirynthe, de Mycènes et d'Amyclées; c'est qu'ils représentent l'âge adulte de l'art mycénien, le moment où cet art dispose de tous ses moyens d'expression. La préférence que l'historien accorde ainsi à un petit nombre d'ouvrages presque tous originaires d'un étroit district de l'Hellade n'implique nullement que l'aire sur laquelle cette civilisation s'est étendue ait eu pour limites celles du Péloponèse ou même de la Grèce continentale. Nous ne saurions dire en quel endroit s'est produit le premier éveil des esprits chez les tribus mères des Grecs; mais nous n'oublions pas que les produits de leur industrie naissante ont été exhumés aussi bien sur la côte nord-ouest de l'Asie Mineure que dans les îles de l'Archipel et en Europe; aussi a-t-on proposé d'appeler *égéenne* l'industrie que nous avons nommée *mycénienne*; on se trouverait indiquer ainsi d'un seul mot les frontières de son domaine. L'avantage est réel; si nous nous en sommes tenu au second de ces termes, c'est qu'il était déjà consacré par l'usage, et que, de plus, il a le mérite d'évoquer le souvenir des monuments de cet art qui donnent la plus haute idée de sa puissance.

Que l'on qualifie cette civilisation d'égéenne ou de mycénienne, peu importe; ce qui demeure établi, c'est qu'elle représente un état général du monde grec, état dont nous ne saurions dire quand il a commencé, mais qui s'est prolongé pendant plusieurs siècles. Le monde grec a eu dès lors, dans une certaine mesure, son unité, le seul genre d'unité qu'il dût jamais réaliser, l'unité de l'esprit et celle du goût. Bien avant que l'épopée homérique devînt le bien commun de tous les hommes qui en comprenaient la langue, l'industrie appliquait déjà partout, avec plus ou moins de succès, des procédés à peu près les mêmes; partout elle répétait les mêmes motifs de décoration.

Les gisements d'antiquités qui correspondent aux principaux théâtres de cette activité créatrice ne fournissent pas uniformément les mêmes objets et les mêmes types. Il est tel champ de fouilles où

l'on constate l'emploi d'une technique dont il n'y a pas trace ailleurs, où l'on voit apparaître des motifs qui manquent dans d'autres sites. Cependant, s'il y a des différences, les ressemblances sont encore plus sensibles. Dans la série chronologique que l'on est conduit à former, chaque groupe de monuments se rattache à celui qui le précède par des traits qui établissent entre les deux une liaison étroite, et tous ces groupes, ceux mêmes qui semblent les plus éloignés les uns des autres, possèdent en commun certains caractères qui les distinguent à la fois de ceux qui sont marqués au cachet de l'art oriental et de ceux où l'art classique a mis son empreinte.

La première idée des savants qui ont essayé de classer par ordre de date les monuments de cette civilisation a été de mettre en tête de leur liste ces maisons de Théra qui ont été ensevelies sous une couche épaisse de cendres et de pierres ponces. Les Grecs avaient, sur la colonisation laconienne et sur la colonisation phénicienne à Théra, des renseignements à l'aide desquels ils remontaient, pour cette île, jusque vers le quinzième siècle avant notre ère; en même temps, ils n'avaient conservé aucun souvenir de ce prodigieux désastre. N'était-il pas naturel d'en conclure que l'on avait là, dans les constructions récemment exhumées, les plus antiques restes du travail de l'homme qu'il y eût chance de rencontrer dans cette région?

Les fouilles ont pourtant démontré que, si l'on veut atteindre le plus ancien état de l'industrie égéenne, il faut aller le chercher ailleurs qu'à Théra, dans la première et la seconde ville de Troie. L'industrie de Théra est sensiblement plus avancée que celle de Troie. De part et d'autre, l'appareil des bâtiments est grossier; mais à Troie le crépi qui les recouvre n'est qu'une argile un peu plus fine que celle qui sert de mortier, tandis qu'à Théra nous rencontrons des enduits faits d'une chaux sur laquelle ont été tracés des ornements en couleur. On paraît à Troie n'avoir pas su manier le pinceau. La poterie y est toute monochrome, ainsi que dans le plus ancien village de Tirynthe. A Théra, au contraire, auprès des vases d'un seul ton, qui sont les plus nombreux, on en a recueilli quelques-uns où le pinceau a tracé des figures de plantes ou d'animaux.

Si l'industrie de Théra est en avance sur celle de Troie, elle retarde sur celle de Mycènes et de Tirynthe. Le métal, si commun à Mycènes, est encore rare à Théra; comme à Troie, on s'y sert presque uniquement d'outils de pierre. Il y a bien, dans les formes et dans les motifs, une certaine affinité entre la céramique de Mycènes et

celle de Théra; mais celle-ci est, à tous égards, bien moins développée et moins variée. L'industrie de Théra tient donc le milieu entre celle de Troie et celle de Mycènes.

L'industrie de plusieurs autres îles de l'Archipel, Oliaros, Amorgos, Mélos, toutes voisines de Paros, offre une particularité curieuse : c'est l'emploi qu'elle fait du marbre, qui se trouve partout là à fleur de sol. On tire du marbre des figurines qui sont les lointaines aïeules des statues grecques; on en tire aussi des vases d'usage et de luxe. Là aussi d'ailleurs on travaille l'argile. Le céramiste a débuté par le dessin *incisé*; mais il a ensuite appris à se servir du pinceau; sur ses vases, comme sur les ustensiles et les bijoux que rendent les mêmes tombes, on retrouve l'empreinte du style mycénien, mais avec moins de richesse et de diversité que dans les objets qui proviennent de la terre ferme d'Europe. A Rhodes et dans les îles voisines ainsi qu'en Crète, on a fouillé des nécropoles qui datent d'un âge moins reculé; les vases qui en sortent présentent toutes les formes et tous les motifs qui caractérisent les poteries découvertes à Mycènes et à Tirynthe. On est ainsi amené à se demander si ce n'est pas dans ce monde insulaire que ce style est né, qu'il a ébauché ses types favoris, ce que l'on a appelé le décor *floral et maritime*.

Inventeurs et créateurs, les artisans de Mycènes ne le seraient donc pas autant que l'on avait pu le croire tout d'abord; ils ne le seraient pas de leur système d'ornementation, système qui se serait constitué dans un milieu antérieur, surtout peut-être dans cette Crète à laquelle les plus vieilles traditions assignent le rôle de reine des îles. C'est de là que les éléments ainsi groupés auraient passé dans ces royaumes de la Grèce continentale que gouvernaient les grands chefs achéens et minyens. Ces chefs livraient à l'ouvrier plus de métaux précieux et de belles matières que jamais on n'en avait jusqu'alors possédé en Grèce; ils réclamaient son concours pour l'érection et la décoration d'édifices qui étaient plus vastes et plus somptueux que tout ce qui les avait précédés en ce genre; par les relations qu'ils entretenaient avec l'étranger, ils lui permettaient d'exporter ses produits.

Il est vraisemblable que le beau moment de cette industrie correspond au temps où régnaient en Grèce les dynasties des Pélopides, des Æacides et des Néléides. Si l'épopée met hors rang un petit-fils de Pélops qu'elle appelle Agamemnon, c'est que le souvenir de ce prince et de sa famille était lié à celui des heures les plus brillantes de la vie du royaume mycénien. Pausanias ne se trompait qu'à demi quand il

voyait dans les dômes à encorbellement de Mycènes « les constructions souterraines d'Atrée et de ses fils, les trésors où ils gardaient leurs richesses ». S'il avait dit « les tombes où ils ont été ensevelis », on n'aurait à faire aucune objection. C'est donc sous les Pélopides qu'auraient été bâties ces coupoles qui sont, de tous les édifices mycéniens, ceux où l'architecte et le maçon se montrent le plus habiles. Les palais, celui de Tirynthe et celui de Mycènes, dateraient de la même époque, ainsi que certaines parties du rempart de cette dernière ville, telles que la porte aux Lions et les murs qui l'encadrent. Les caveaux de la ville basse sont du même temps; de trois manches de miroir qui semblent sortis d'un même atelier, deux ont été ramassés dans une tombe à coupole de Mycènes, et le troisième dans un de ces hypogées (fig. 386, 387, 388). Il en serait de même pour ceux des vases de métal et pour celles des intailles où le dessin a le plus de franchise et de vérité. Si l'on ne craignait d'emprunter à Schliemann les formules qui lui ont valu tant de railleries, on serait tenté de dire que Ménélas et Hélène ont peut-être trempé leurs lèvres dans les gobelets d'Amyclées.

Quant aux murs de Tirynthe et à la portion la plus rustique des murs de l'acropole mycénienne, ils doivent être plus anciens, ainsi que les tombes comprises dans le cercle de dalles. Pour rester dans la donnée traditionnelle, on peut considérer ce groupe de monuments comme contemporain de la dynastie des Perséides qui, d'après les mythographes grecs, aurait précédé celle des Pélopides. La fosse, creusée dans le roc et ensuite recouverte de terre, est antérieure à la rotonde munie d'une porte qui se rouvre pour l'introduction d'autres corps ou pour la célébration des fêtes commémoratives; elle a un caractère plus primitif. Il en est de même pour les vases extraits de la nécropole du château; le style n'en est pas tout à fait le même que celui des poteries que l'on recueille dans les couloirs des tombes à coupole et, autour de celles-ci comme dans la citadelle, parmi les gravats qui forment la couche supérieure du remblai. Dans les fragments qui paraissent ainsi provenir d'ouvrages moins anciens, on voit se montrer des motifs qui annoncent l'apparition prochaine d'un nouveau style, de celui que les archéologues appellent le style des *vases du Dipyton*. Ces changements du goût n'ont pu se produire que très lentement là où, comme chez les tribus répandues autour de la mer Égée, les influences étrangères ne se sont fait sentir que dans une trop faible mesure pour qu'elles aient pu sensiblement accélérer l'évolution spontanée de la faculté plastique. L'État mycénien a eu certaine

ment plusieurs siècles de vie intense et de prospérité féconde. Des luttes qu'il a subies pendant ce laps de temps, nous ne savons rien, sinon par l'épopée, qui exagère l'importance des événements et des personnages dont elle s'empare et qui voue tous les autres à l'oubli; mais les édifices qu'il a bâtis nous laissent deviner combien il était peuplé, que de bras nombreux et exercés il mettait aux ordres de ses princes pour l'exécution de leurs entreprises. Dès maintenant, on distingue donc dans son œuvre deux époques : la première, que représentent les objets de tout genre qui ont été trouvés par Schliemann dans le cimetière royal de la forteresse, et la seconde, celle que caractérisent l'apparition des pâtes de verre, ainsi que celle de la fibule et du fer. C'est à cette phase finale de la civilisation mycénienne qu'appartiennent les dômes funéraires de l'Argolide, ainsi que ceux d'Orchomène, de Ménidi et d'Amyclées; il en est de même des caveaux de Palamidi et de Spata.

A considérer, dans son ensemble, l'art mycénien, on peut établir encore une autre distinction. Tandis que tous les objets affectés aux usages de la vie domestique sont arrivés jusqu'à nous en assez grande quantité pour que l'archéologue qui entreprend de les examiner n'échappe point à quelque fatigue, le temps n'a épargné qu'un très petit nombre de ces monuments qui, comme le bas-relief de la porte aux Lions, comme les stèles funéraires de l'acropole à Mycènes, comme les gobelets d'or destinés à la table du roi, comme les fresques mêmes du palais de Tirynthe, avaient un caractère public et en quelque sorte national. On a des séries d'une richesse monotone et un peu encombrante d'une part, et, de l'autre, on se trouve en présence de quelques pièces d'un haut intérêt, mais qui en donnent à supposer bien d'autres aujourd'hui disparues. Celles qui subsistent ne suffisent pas à nous montrer sous toutes ses faces l'activité des artistes auxquels était confiée l'exécution des ouvrages dont la beauté devait faire honneur au clan tout entier et à ses chefs héréditaires. Cependant nous discernons, dans l'ensemble des produits de cette plastique, deux tendances diverses, deux courants qui n'ont pas la même direction, nous pourrions presque dire deux arts différents qui, tout en étant les fils du même génie et en se prêtant à l'occasion une aide mutuelle, ne sont pas tout à fait animés du même esprit. Il y a un art aristocratique et royal, celui de l'architecte qui bâtit les résidences princières et celui du peintre qui en décore les grandes salles, celui du sculpteur qui glorifie les exploits du roi ou qui personnifie sa puissance dans le fier symbole

du lion veillant aux portes de la cité, celui de l'orfèvre qui modèle, dans le métal précieux, l'image des chasses et des batailles de son maître. Il y a un art populaire, celui des ouvriers qui, de par la nature de leur industrie, travaillent pour les gens de toute condition; c'est celui du tabletier qui découpe l'os et l'ivoire, pour donner un air d'agrément et de richesse aux sièges et aux coffres qui remplissent la maison; c'est aussi celui du joaillier qui fabrique la bijouterie courante. Ce dernier artisan devait avoir fort à faire chez ces peuples jeunes qui aimaient les bijoux comme les aiment l'enfant et le sauvage. Je me le figure assez semblable à ces orfèvres nomades, Valaques de naissance et originaires du Pinde, que j'ai rencontrés un peu partout en Roumélie, allant, de village en village, avec leur soufflet, leurs creusets et leurs moules, leurs ciseaux et leurs pinces, recevant, des femmes de chaque maison, ce que l'on a amassé de métal précieux, en prévision de leur venue, pendant le cours de l'année, aussitôt après, allumant leur fourneau, en plein air, sur la place du bourg, puis, au bout de quelques heures, remettant à chacun son dû, sous forme de boucles d'oreilles, de pendeloques pour colliers, de fermoirs pour bracelets et ceintures, de plaques à poser sur la poitrine. A une clientèle de ce genre, il suffit d'un petit nombre de types et de motifs, qu'elle goûte d'autant plus que ses yeux y sont plus habitués. Enfin, ce que j'appellerais l'art démocratique par excellence, si le mot ne risquait pas d'avoir une couleur trop moderne, c'est surtout l'art du céramiste. Celui-ci est chargé de satisfaire à des besoins très variés; les ouvrages qui sortent de ses mains sont exposés à beaucoup d'accidents et l'on a souvent à les remplacer. Son imagination est tenue de produire dans des conditions exceptionnelles d'improvisation familière et hardie. C'est donc surtout quand on compare l'une à l'autre la céramique et la sculpture que doit se faire sentir la différence d'inspiration et de tendance.

Nous avons signalé les généreuses ambitions de la sculpture, le goût qu'elle a pour le déploiement de la force et la chaleur du mouvement, le secret instinct qui la porte à saisir les maîtresses lignes de la forme et à les dégager du détail secondaire. Nous avons dit comment, par ces tendances et ces qualités, la sculpture mycénienne, dans quelques-uns de ces ouvrages, annonce déjà cette sculpture grecque qui ne se lassera jamais d'étudier la nature avec une curiosité passionnée, mais qui saura y choisir ses modèles et, dans ceux-ci, choisir encore les traits les plus généraux et les plus expressifs, de manière à créer des types où il y aura autant de vérité, avec plus de beauté, que

dans aucune réalité concrète. L'artiste de la porte aux Lions et des gobelets de Vaphio n'en est pas encore là : ses aspirations sont plus hautes que sa science n'est sûre ; mais c'est déjà de ce côté qu'il regarde et qu'il s'oriente ; il s'achemine vers un but qu'il aurait peut-être atteint si les Doriens n'étaient pas venus l'arrêter en plein cours d'effort et de progrès. Tandis que ce devancier du statuaire grec préludait ainsi aux chefs-d'œuvre de l'avenir, l'ornemaniste s'appliquait à développer les éléments que lui avaient transmis les potiers de l'âge des vases à dessins incisés. Le décor géométrique est partout la première manifestation de l'instinct qui pousse l'homme à orner tout ouvrage auquel il met la main. Ici ce fut surtout sous l'influence des industries du métal qu'il se développa ; l'esprit de l'ouvrier subit la fascination de ces arts du feu qui sont si merveilleux, qu'ils en semblent d'abord presque magiques. Quelle que fût la matière à laquelle il s'attaquait, ce fut toujours du métal et de sa souplesse qu'il s'inspira. Ce qu'il se proposa d'imiter, ce fut la variété de ces courbes que le ruban ou le fil de bronze ou d'or décrit en s'enroulant sur lui-même par l'effet de son élasticité naturelle ou en se laissant guider par le doigt armé de la pince. Lorsque, voulant enrichir son répertoire, il commença de se tourner vers le monde de la vie, ce qui l'y tenta tout d'abord, ce fut ces mollusques aux bras longs et sinueux qui lui rappelaient les courbes qu'il aimait ; pour les copier, il n'eut presque rien à changer aux habitudes de son dessin. Une fois son attention attirée de ce côté, il passa à d'autres coquillages, puis aux insectes, chez qui les ailes et les antennes lui offraient des inflexions toutes semblables de la forme. Celles-ci, il les trouvait encore dans la flexibilité des tiges de la plante et dans l'évasement de la corolle qui s'épanouit. Nous l'avons vu, placé en face de ses modèles, tantôt s'exercer à les reproduire avec une fidélité naïve, curieuse du détail, qui rappelle le style de l'artiste japonais, tantôt simplifier les formes et leur imprimer un caractère conventionnel. Les monuments où se marque cette dernière tendance doivent être postérieurs à ceux où se manifeste le goût de la réalité scrupuleusement copiée. Le premier mouvement est d'étudier la nature ; quand on croit la connaître, on en détourne les yeux, et on donne une traduction, toujours la même, des types que la main s'est habituée à reproduire presque machinalement.

Les types organiques que le potier s'était proposé d'imiter étaient en trop petit nombre et la structure en était trop élémentaire pour que pût tarder beaucoup l'heure où l'interprétation tournerait à la

banalité. Les plus beaux bijoux que nous ayons proviennent des tombes de l'acropole. Parmi les vases, ceux où le décor est le plus original et la glaçure la plus brillante ont cette même origine, ou bien, lorsqu'ils ont été recueillis en d'autres endroits, ils offrent les mêmes qualités de facture : on est donc en droit de les attribuer aux mêmes ateliers et au même temps. Les ouvrages de la période suivante sont d'une exécution moins franche : on y sent la facilité d'un travail trop rapide. Cet art populaire vivait sur un fonds assez pauvre et ne demandait pas de leçons à l'étranger; il est vite devenu stationnaire.

Il ne paraît pas en avoir été de même pour ce que nous avons appelé l'art royal. A mesure que le prince devenait plus riche et plus puissant, l'architecte était appelé à entreprendre des constructions plus importantes et de plus noble aspect. Le sculpteur et le peintre, en s'attaquant à la figure de l'homme, à celle du cheval que le roi attelait à son char ou des fauves qu'il terrassait, élargissaient leur horizon; ils se mesuraient avec des modèles qui les intéressaient, et leur talent se trouvait bien de cette ambition. Les gobelets de Vaphio ont été trouvés dans une tombe à coupole, et il n'y a aucune raison de penser qu'ils n'aient pas été ciselés pour le prince qui a voulu les emporter avec lui dans la tombe. On serait d'autant moins fondé à émettre cette conjecture que c'est aussi à ces derniers jours de l'âge mycénien qu'appartiennent les autres ouvrages où le dessin du sculpteur est le plus correct et le plus ferme, le bas-relief de la porte aux Lions, la figurine de bronze d'Abbia (fig. 355), le vase d'argent de Mycènes avec ses masques virils (fig. 384), les meilleurs ivoires (fig. 380, 386-388). Provoquées à se développer par la variété des thèmes qu'elles avaient à traiter, la peinture et la sculpture paraissent avoir été en progrès jusqu'à la veille du jour où allaient succomber les dynasties achéennes de l'Argolide et de la Laconie.

Si nous en étions réduits au seul témoignage des monuments, il ne nous échapperait pas qu'il vint un moment où l'art mycénien céda la place à un autre art, l'art grec archaïque. Dans l'intérieur des enceintes cyclopéennes, on ramasse, à une faible profondeur au-dessous du sol actuel, les tessons de vases qui datent du VIII[e] ou du VII[e] siècle, et, sur les décombres des palais de Mycènes et de Tirynthe, on a trouvé les ruines de deux temples d'ordre dorique. Sans doute on eût été fondé à induire de cette succession des styles qu'entre l'instant où le premier avait pris fin et où le second avait commencé de dominer, il s'était passé des événements tels que des suppressions d'États et

de dynasties; mais ce n'aurait été là qu'une hypothèse. Par bonheur, il se trouve que la tradition, si flottante pour tout le premier âge du monde grec, prend presque la consistance de l'histoire pour le début même de la période suivante, qui s'ouvre par des conflits à la suite desquels une partie de la population abandonne la Grèce d'Europe pour l'Asie et pour les îles voisines. Les récits qui ont trait à ces luttes et à ces départs sont encore mêlés de fables; mais la suite des faits y est bien établie. Il n'y a pas à douter que le bouleversement et le mouvement d'émigration qui en fut la conséquence n'aient été provoqués par ce que les anciens appelaient le *retour des Héraclides*, par ce que nous nommons l'invasion dorienne.

A la distance où nous sommes d'événements sur lesquels ne nous renseigne aucun témoignage contemporain, comment évaluer les effets de cette invasion, des violences et des destructions que ne manqua pas d'entraîner une poussée si forte et si longtemps prolongée? On ne saurait douter que toutes ces collisions et expulsions n'aient eu pour résultat un arrêt momentané ou plutôt un recul de la civilisation. Quand les Doriens parcoururent le Péloponèse, coupant les arbres fruitiers, prenant d'assaut les citadelles ou en réduisant les défenseurs à la famine, il y eut interruption forcée des rapports directs ou indirects qu'entretenaient avec la Phrygie, la Carie et la Lycie, avec la Phénicie et l'Égypte, des villes qui se targuaient d'avoir été fondées par des héros venus des plages orientales. La suppression ou, tout au moins, le ralentissement du commerce maritime privait brusquement de modèles et de maintes matières premières une industrie qui était en train de s'élever jusqu'à l'art, qui y touchait déjà dans certains de ses produits. Loin de poursuivre ses progrès, elle dut languir partout et, sur plus d'un point, tomber très bas. C'était les princes achéens qui lui fournissaient pour les transformer en armes richement ornées, en vases et en bijoux, les métaux précieux qu'ils gardaient dans les trésors de leurs citadelles; mais, dès que ces princes se sentirent menacés, il leur fallut consacrer toutes leurs ressources à repousser l'ennemi; puis, après avoir consommé leurs réserves, ils finirent par prendre le chemin de l'exil; avec eux se dispersèrent les maîtres ouvriers qui s'étaient formés à leur service.

Ce fut là pour la Grèce le commencement d'une période qui n'est pas sans analogie avec notre moyen âge. Comme lui, elle est comprise entre une série de siècles où le progrès avait été constant et une renaissance où l'industrie et les arts reprennent leur marche ascen-

dante. L'âge mycénien est à cette période ce que l'antiquité classique est au moyen âge chrétien. Ce qui correspondrait, pour la Grèce, à ce que nous appelons, pour l'Europe occidentale, les temps modernes, ce serait l'époque qui s'ouvre, vers le IXe siècle, par l'apparition des grands poèmes épiques et qui se continue par le rapide et brillant développement de la plastique. Dans la Grèce des premières olympiades comme dans la France et l'Italie du XVe siècle après Jésus-Christ, des modèles de provenance étrangère ont beaucoup contribué à réveiller les esprits; mais, les deux fois, l'activité qui reprenait son cours utilisa, pour le nouveau travail de création où elle s'engageait, certains des éléments de la civilisation antérieure.

Si l'on regarde en arrière, du point où nous sommes arrivés, on embrasse d'un seul coup d'œil l'ensemble du chemin que le génie grec a parcouru pendant les premières phases de son évolution, chemin que nous avons vu sortir de cette ombre profonde où se dérobent toutes les origines, puis blanchir et s'éclairer faiblement lorsque s'est levée l'aube de la poésie; au moment où nos yeux s'en détournent, il va se dérouler en pleine lumière, sous le jour grandissant de l'histoire. Ces phases, nous les avons définies et distinguées, d'après le caractère des monuments qui les représentent; mais, quand il s'agit d'assigner à chacune d'elles une date probable, la difficulté devient beaucoup plus grande, en l'absence de tout document écrit.

Dans le vaste espace indéterminé qui se creuse en arrière de ce XIIe siècle où les chronographes grecs plaçaient à la fois la guerre de Troie et, vers la fin, l'invasion dorienne, il y a un premier point de repère, la catastrophe de Théra. En se fondant sur l'étude des terrains, les géologues inclinent à la placer au XXe siècle, et, d'autre part, les Grecs n'en avaient gardé aucune mémoire, eux qui croyaient savoir que les Phéniciens s'étaient établis dans cette île vers l'an 1500. Jetée à l'extrême sud de l'Archipel, Théra est très isolée; il est cependant difficile d'admettre que l'engloutissement d'une partie de cette île, que la fuite ou l'anéantissement de tous ses habitants n'aient pas eu de retentissement dans la Grèce insulaire. C'est bien peu de ne compter qu'un siècle pour que le silence et l'oubli se soient faits sur ce désastre et pour que tous les symptômes de l'activité des feux souterrains aient disparu, conditions qui devaient être réalisées avant que l'homme songeât à reprendre pied sur ce sol. On se trouve ainsi conduit à remonter jusqu'au XVIIe ou au XVIIIe siècle, et l'on est bien près de se rencontrer avec les géologues. D'autre part, l'industrie des villages en-

sevelis sous la cendre à Théra est plus avancée que celle de la seconde ville troyenne et du premier village de Tirynthe. Il n'y a donc aucune exagération à reporter jusque vers l'an 2000 la formation des premiers groupes sédentaires qui se soient fixés sur les collines de la Troade et de l'Argolide. Entre ce terme lointain et le moment où se bâtirent les enceintes de Tirynthe et de Mycènes, on placerait le lent et obscur développement de la civilisation des îles. Certaines des Cyclades étaient alors, semble-t-il, plus peuplées qu'elles ne l'ont jamais été depuis lors. Les métaux précieux, l'or surtout, y étaient rares; mais on y faisait un grand usage du marbre. Les plus anciens établissements de Cypre appartiendraient à cette même période.

En présence de monuments comme ceux de Tirynthe, de Mycènes et d'Orchomène, on se sent pris du désir d'arriver à une détermination plus précise; mais là aussi, rien, dans la tradition, qui puisse servir de base au calcul. Il faut donc se demander s'il n'y a pas eu de relations entre le monde mycénien et quelque peuple voisin, qui aurait possédé dès lors une histoire écrite, de laquelle la critique se sente en mesure de tirer les éléments d'une chronologie approximative. De peuple qui réponde aux conditions du problème, je n'en sais qu'un, le peuple égyptien. Pour le *nouvel empire*, la suite des règnes et des faits principaux est maintenant établie de telle sorte que les plus réservés des historiens de l'Égypte croient pouvoir remonter, sans rencontrer de lacune qui fausse leurs calculs, des princes saïtes, dont la date est donnée par les annalistes grecs, aux grands conquérants de la XVIIIe et de la XIXe dynastie.

Les riverains de la mer Égée n'étaient séparés de l'Égypte que par une mer qui, dans la belle saison, est facile à traverser. Si, partant de la Crète, une barque fait voile vers le sud, elle est déjà bien près des plages basses du Delta, lorsque son pilote cesse d'apercevoir à l'horizon les cimes neigeuses des Monts Blancs et de l'Ida. Quant à Cypre, elle n'est séparée que par un détroit de cette Phénicie, qui a été très longtemps comme une province de l'empire des Pharaons. Il y avait donc bien des chances pour que des relations s'établissent entre l'Égypte et la Phénicie, d'une part, et de l'autre, la civilisation égéenne. Ceci posé, il ne reste qu'une question de fait à résoudre : avons-nous la preuve que ces relations aient existé dès les temps mycéniens?

La réponse, c'est à l'Égypte qu'il convient de la demander, à cause du caractère authentique des documents qu'elle nous a transmis; or ceux-ci ne laissent guère place au doute. Sous Toutmès III, entre 1550

et 1500, plusieurs textes officiels s'accordent à compter, parmi les pays qui relèvent du souverain de l'Égypte, les *îles de la Grande-Verte*, les *îles qui sont au milieu de la mer*, parmi lesquelles la Stèle triomphale de Toutmès mentionne nommément *Asi*, c'est-à-dire l'île de Cypre[1]. Des formules toutes pareilles se rencontrent dans les inscriptions d'Aménophis III et d'Aménophis IV; on les voit encore reparaître, vers 1350, sous Ramsès II. Les Grecs racontaient que Sésostris avait occupé les Cyclades.

Cette suzeraineté de l'Égypte sur les îles était-elle effective, ou n'y avait-il là que quelques marques de déférence données, sous forme de présents annuels, aux maîtres redoutés d'un empire dont la puissance défiait alors toute comparaison? Il est difficile de le dire et peu nous importe. Ce que nous tenions à démontrer, c'est que l'Égypte des dynasties thébaines et les tribus éparses soit dans les îles, soit sur les côtes de la mer Égée ne formaient pas deux mondes séparés.

Ces tribus inquiètes de la région égéenne se prêtaient, lorsque l'Égypte était forte, à s'incliner devant sa suprématie; mais, dès qu'elles la voyaient ébranlée par des discordes intestines, elles saisissaient l'occasion de se ruer sur cette riche proie. C'est ainsi que, vers le milieu du quatorzième siècle, plusieurs d'entre elles se joignirent à la ligue qui s'était formée contre Ramsès II. L'antiquité signale l'humeur aventureuse des Pélasges ou Tyrsènes, « la plus vagabonde des races », dit Hérodote; or la conformité des habitudes et la ressemblance du nom ne sont-elles pas assez frappantes pour que l'on identifie les Tyrsènes avec ces *Toursha* qui, sous Ramsès II, s'allient

1. Stèle de Toutmès, l. 16, 17, 18. Les monuments du règne de ce prince mentionnent, à plusieurs reprises, des personnages qui auraient reçu le tribut des peuples de ces îles. Ainsi, sur une coupe d'or qui appartient au Musée du Louvre, le scribe royal Tehuti dit qu'il est le ministre de confiance du roi pour tout pays étranger, notamment pour les *îles du milieu de la mer* (Birch-Chabas, *Mémoire sur une patère égyptienne*, p. 4). Dans le tombeau de Rekhmarâ on trouve à côté des *Rotinou et des peuples du nord qui sont derrière la Très-Verte* (la Méditerranée) les *Kaftiou* (Phéniciens) et les habitants des *îles au milieu de la Très-Verte* qui apportent leurs tributs, surtout des objets en métaux précieux, vases, aiguières, cratères, etc. Leur habit est un jupon rayé ou brodé de couleurs vives, leur chaussure est un brodequin attaché aux jambes par des courroies (Virey, *le Tombeau de Rekhmarâ*, p. 33-34, pl. v, *Mémoires de la mission française*, t. V). L'inscription un peu mutilée, mais facile à rétablir en grande partie, dit: « Ils viennent en paix les chefs des Kaftiou et des *Iles qui sont au milieu de la Très-Verte*, courbant l'échine et inclinant la tête devant les âmes de Sa Majesté Toutmès, lorsqu'ils entendirent ses victoires sur tous les peuples; ils apportent leurs tributs sur leur échine. » Sous Aménophis III, il est encore question des *îles au milieu de la mer* (Rosellini, *Mon. storici*, pl. XIV, l. 17). Ce roi a des vaisseaux qui vont sur la mer et lui apportent les tributs de toutes les nations (Maspero, *l'Inscription dédicatoire du temple d'Abydos*, p. 53-54).

aux Libyens pour attaquer l'Égypte? Nous n'avons pas hésité à reconnaître les Achéens dans les *Aquaïousha* qui, sous Méneptah Ier, cherchent à forcer la frontière occidentale de l'Égypte, mêlés à des bandes de Toursha, de Léka, de Shardana et de Sakalousha.

On croit retrouver comme un souvenir de ces incursions dans le récit qu'Ulysse fait à Eumée. Le héros s'y donne comme un Crétois qui est allé, avec une troupe de forbans, entreprendre une descente en Égypte. Cinq jours ont suffi pour atteindre le rivage africain, et les neuf barques se sont cachées dans une des bouches du fleuve, parmi les tiges des roseaux. On s'est répandu dans la plaine, on a commencé à dévaliser les maisons et à entraîner femmes et enfants vers les navires; mais on s'est trop attardé au pillage; des renforts sont arrivés de la ville voisine, et les pirates ont été mis en fuite, laissant leur capitaine entre les mains des vainqueurs. Celui-ci a d'ailleurs obtenu la vie sauve, et pendant les sept ans qu'il a passés en Égypte, il a trouvé moyen de s'y enrichir.

Les fouilles faites en Égypte rendent aujourd'hui témoignage du commerce que n'ont pas cessé d'entretenir avec elle, à travers tous ces intermèdes de guerre et de rapine, Pélasges et Achéens. Depuis qu'ont été bien établis les caractères distinctifs des produits de la céramique mycénienne, on a constaté qu'il n'était pas rare de les rencontrer parmi les objets recueillis dans les tombes de la vallée du Nil. M. Flinders Petrie a découvert la poterie qu'il appelle *égéenne* dans des nécropoles contemporaines de la XVIIIe et de la XIXe dynastie[1]. Plusieurs musées possèdent des vases achetés en Égypte, qui sont très nettement marqués au cachet du goût mycénien, ce qui suppose que les Égyptiens, vers ce temps, appréciaient, pour la beauté de sa glaçure et l'étrangeté de son ornementation, cette poterie, fort différente de celle qu'ils fabriquaient.

Des vases où l'on reconnaît les formes de la poterie et de l'orfèvrerie mycénienne ainsi que les motifs ordinaires de son décor se reconnaissent parmi les objets de prix que les envoyés des

1. Voir les différents ouvrages de M. Flinders Petrie, résumés dans ses *Ten Years digging in Egypt* (in-18, Londres, 1893), et son article *The Egyptian bases of Greek history*, dans le *Journal of Hellenic studies*, t. XI, p. 270. Ses assertions ont été discutées par C. Torr (*Classical review*, 1892, p. 127-131). Rien n'est moins prouvé que la présence de *poteries égéennes* dans des dépôts qui remonteraient à la XIIe dynastie; mais le fait de cette présence est mieux établi pour l'époque de la XVIIIe et de la XIXe dynastie. La discussion qui s'est engagée à ce sujet a été bien résumée par Cecil Smith, qui d'ailleurs expose les faits sans conclure (*Classical review*, 1892, p. 462).

peuples tributaires apportent en présent aux souverains de l'Égypte[1].

L'Égypte ne pouvait payer ces importations qu'en produits de son sol et de son industrie; le commerce était alors soumis au régime du troc. Il y avait donc lieu de s'attendre à trouver des marchandises égyptiennes chez le peuple qui façonnait et exportait ces vases. Cette prévision s'est réalisée. Nous avons signalé les pâtes de verre qui ont été utilisées, à Tirynthe, dans la décoration du palais; or l'industrie du verre a eu son berceau en Égypte, où les Phéniciens en ont appris les procédés. Le verre a, dans la frise de Tirynthe, cette couleur bleue que les Égyptiens savaient donner à ce qu'ils appellent le *khesbet*. Les fouilles de Mycènes ont livré des plaques de faïence revêtues d'un émail bleu; ces faïences ont été particulièrement à la mode sous les Ramessides. C'est encore, à Ialysos et à Mycènes, des scarabées avec inscriptions hiéroglyphiques; c'est à Mycènes, sur des lames de poignards, des scènes de chasse inspirées de modèles égyptiens; ce décor est exécuté par un procédé que l'Égypte pratiquait sous la XVIII[e] dynastie[2]. Le type factice du sphinx est né sur les bords du Nil; tout en le modifiant légèrement, l'ornemaniste mycénien en a fait un fréquent usage. Un de ses ouvrages les plus soignés est le décor du plafond d'Orchomène; or, avec ses bordures de rosaces et les enroulements de ses spirales qui embrassent des fleurs de lotus, il ressemble singulièrement à certains plafonds de tombes thébaines[3]. Le dessin en a-t-il été emprunté à un tapis importé d'Orient, ou bien y aurait-il eu alors des peintres qui couraient l'Archipel et la Grèce, avec leurs patrons tracés sur des toiles, comme le font aujourd'hui, en Italie et dans le midi de la France, ces peintres lombards, qui portent avec eux les gros rouleaux sur lesquels sont esquissés leurs modèles, entre lesquels le client fait son choix, au gré de sa bourse et de son goût?

C'est l'Égypte de la XVIII[e] et de la XIX[e] dynastie qui a été en contact avec la Grèce mycénienne. Sur des scarabées et des fragments de faïence égyptienne recueillis à Mycènes et à Ialysos, on a lu le

1. Les exemples les plus caractéristiques sont réunis et figurés dans un article de M. Steindorff (*Arch. Anzeiger*, 1892, p. 92-96).

2. Voir le poignard avec incrustations de métal trouvé dans la tombe de la reine Aah-hotep (C. Daly, *Revue de l'architecture*, 1860, et Maspero, *l'Archéologie égyptienne*, p. 305-313). Sur la damasquinure en Égypte, Wilkinson, *The manners*, t. II, p. 257-258.

3. Prisse d'Avennes, *Histoire de l'art en Egypte*, t. I. Planches intitulées : *Ornementation des plafonds*. Voir aussi deux plafonds, du tombeau de Neferhotpou, qui rappellent fort le plafond d'Orchomène (*Mémoires de la mission du Caire*, t. V, fasc. 3, pl. VI).

nom de la reine Ti, et celui de son époux Aménophis III. Il n'est pas démontré, pourrait-on dire, que les tombeaux d'où ces objets ont été tirés soient contemporains de Ti et d'Aménophis. Des scarabées marqués à ces noms peuvent avoir été portés à l'étranger, par le commerce, bien après le règne d'Aménophis; dans les ateliers où l'on travaillait pour l'exportation, on ne se faisait aucun scrupule de graver sur ces pièces les cartouches de Pharaons illustres morts depuis des siècles. Il n'est pas impossible que ces scarabées et ces vases aient été ainsi antidatés par un caprice de l'ouvrier; mais cette hypothèse ne perd-elle pas beaucoup de sa vraisemblance quand on constate que, jusqu'ici, on n'a pas trouvé, à Ialysos et à Mycènes, d'autres cartouches royaux que ceux des princes et princesses de la XVIIIe dynastie? Si l'on était en présence de légendes de fantaisie, celles-ci n'offriraient-elles pas une bien autre variété[1]?

C'est vers 1450 que l'on place l'avènement d'Aménophis III. Les tombes et les maisons où ont été ramassés ces articles égyptiens ne peuvent pas être antérieures au milieu du quinzième siècle, et il est peu probable qu'elles soient plus récentes. On ne risque donc guère de se tromper en affirmant que la civilisation mycénienne battait son plein vers le milieu de ce siècle; mais ces scarabées et ces tessons proviennent de monuments qui paraissent moins anciens que les tombes de l'acropole, et l'on a donc à s'enfoncer plus loin dans ce passé pour atteindre le temps où se sont soudées au roc les premières assises de la formidable enceinte.

Si, comme le voulaient les chronographes grecs, c'est vers l'an 1100 que les Doriens ont envahi le Péloponèse, la civilisation mycénienne aurait eu, en Grèce même, de quatre à cinq siècles de durée, et ce serait vers le quinzième et le quatorzième siècle qu'elle aurait atteint son apogée, plutôt peut-être que dans les années qui précèdent de très près la chute des royautés achéennes. Ceux qui ont

1. Voici une liste, qui n'a pas la prétention d'être complète, des objets de provenance égyptienne incontestée qui ont été trouvés dans des nécropoles ou parmi les restes d'édifices de l'âge mycénien :

1° Ornements de faïence émaillée, à Mycènes (SCHLIEMANN, fig. 350, 351, 352).

2° Fragment de la même faïence, tête casquée, Mycènes (SCHUCHHARDT, fig. 208).

3° Le scarabée de la reine Ti, à Mycènes (Ἐφημ., 1887, pl. XIII, 21).

4° Le scarabée d'Aménophis III, à Ialysos, et autres scarabées de fabrication égyptienne (*Myken. Vasen*, p. 75).

5° Le fragment de terre émaillée sur lequel Ermann a lu le nom de ce même Aménophis (Ἐφημ., 1888, p. 156).

6° Deux plaques de cette faïence, aussi recueillies à Mycènes, où Ermann lit le nom d'un Aménophis, qu'il croit être Aménophis III (Ἐφημ., 1891, p. 18 et pl. III, 3).

étudié sur le terrain les restes des édifices de Tirynthe et de Mycènes ont cru s'apercevoir que, là où il y avait trace de réparations et de réfections successives, les dernières trahissaient presque toujours une certaine négligence. Avant même d'être ébranlée par les attaques des tribus du nord, cette Grèce primitive allait déjà s'affaiblissant.

S'il y a eu, au cours de cette période, des relations directes entre la Grèce et l'Égypte, on ne saurait supposer que Pélasges et Achéens aient été chercher eux-mêmes sur les rives du Nil tout l'ivoire et toutes les faïences que renferment les tombes. C'est à cette époque que les Phéniciens, vassaux de l'Égypte et ses courtiers privilégiés, ont commencé de s'établir à Cypre, à Rhodes et à Théra, puis à visiter les rivages de la mer Égée, offrant aux indigènes, en échange des produits de leur pays, les matières brutes ou les objets ouvrés qu'ils tiraient de l'Égypte et de l'Asie antérieure ou qu'ils avaient eux-mêmes fabriqués. Parmi les objets de physionomie exotique qui ont été trouvés à Mycènes, il y en a qui n'ont pas le caractère égyptien, qui sembleraient plutôt se rattacher à des types créés ou tout au moins popularisés par l'industrie phénicienne. Tels sont ces petits simulacres en or où l'on reconnaît Astarté autour de laquelle voltigent ses colombes et ceux qui figurent le temple même de la déesse (fig. 292, 293).

On s'est demandé si, parmi les influences que Mycènes a subies, il ne fallait pas compter aussi celle des Hétéens ou Syro-Cappadociens. Sans doute, entre ceux-ci et les tribus qui habitaient les rivages asiatiques de la mer Égée, il a pu y avoir plus d'un point de contact; mais l'art mycénien, avec son sentiment très intense de la vie, est très supérieur à celui de la Haute-Syrie et de la Cappadoce, qui reste toujours pauvre d'invention et très conventionnel[1]. On a cherché du côté de la Phrygie[2]; les lions affrontés et séparés par une colonne ou par un vase se retrouvent sur la façade de plusieurs des tombes phrygiennes; l'ornement offre aussi, de part et d'autre, certaines ana-

1. Sur les analogies que l'on a cru saisir, voir *Myk. Vasen*, p. 79, Sayce, dans *Ilios*, p. 912, Tsoundas, Ἐφημ., 1888, p. 63, et surtout Winter, *Arch. Anzeiger*, 1890, p. 108-110; mais les analogies sont plus apparentes que réelles. Les conventions que Winter signale comme employées de part et d'autre sont de celles que suggère partout la maladresse du dessinateur novice. Dans l'ornement proprement dit, il y a des ressemblances plus sensibles (Heuzey, *Origines orientales*, p. 140-141, 145); il y a pu y avoir échange de menus objets entre les habitants de l'Asie Mineure et ceux du monde égéen.

2. C'est surtout Ramsay qui a insisté dans ce sens (*Journal of Hellenic studies*, t. IX, p. 369-371, et t. X, p. 147-148); mais, pour reconnaître dans le bas-relief de la Porte aux lions la copie d'un type phrygien, il fait descendre celui-ci jusqu'au milieu du huitième siècle et y voit l'œuvre des rois doriens d'Argos. L'ensemble des faits que nous avons exposés nous paraît formellement contraire à cette hypothèse.

logies; mais il y a des inscriptions sur celles des tombes de la nécropole phrygienne qui ont l'aspect le plus archaïque; l'alphabet y offre des formes de lettres déjà plus éloignées du prototype phénicien que dans certaines variétés de l'alphabet grec. C'est que les règnes des princes dont les noms se lisent au front de ces sépultures se placent entre le neuvième et le septième siècle. On ne peut donc regarder ce style phrygien que comme une prolongation et, qu'on nous passe l'expression, comme une queue de l'art mycénien.

Si Mycènes a tiré quelque chose de la Phrygie, ce n'est pas de la Phrygie du Sangarios; c'est d'un royaume phrygien très antérieur, dont le souvenir ne s'est conservé que dans le mythe, de celui qui paraît avoir eu son centre au pied du mont Sipyle; là aurait régné Tantale, le père de Pélops, et sur le versant méridional de la montagne il existe encore une vieille nécropole où on montrait le tombeau de Tantale. On y voit les restes d'une quarantaine de tumulus, des cônes en maçonnerie à base cylindrique; ils renferment une chambre qui offre l'apparence d'une voûte en forme de dôme. C'est, en plus petit, le type des tombes à coupole de Mycènes. Ce type du tumulus semble avoir dû naître plutôt dans un pays de plaine que là où, comme en Anatolie, la roche à fleur de terre se prête à recevoir le dépôt des corps. Si, comme toute l'antiquité l'affirme, les Phrygiens sont originaires de la Thrace, ils auraient apporté avec eux, en Asie Mineure, ce mode de sépulture, et ils y seraient restés fidèles, quand une dynastie phrygienne alla s'établir dans la Grèce d'Europe; là le type se serait développé, aux mains d'ouvriers plus habiles, et de Mycènes il se serait répandu dans toute l'Hellade. La conjecture est spécieuse; elle explique l'apparition dans le Péloponèse d'un mode de sépulture dont le principe n'a guère pu être suggéré aux habitants de ce pays par la nature du terrain.

Une autre hypothèse met au compte des Cariens la construction des acropoles de l'Argolide, ainsi que la création du style que nous avons appelé mycénien[1]. Les anciens, dit-on, connaissaient les Cariens comme un peuple de soldats et de marins qui, avec les Lélèges, aurait occupé la plupart des îles et plus d'un point du littoral de la péninsule hellénique. Selon Hérodote, il n'y avait pas de peuple,

1. Cette hypothèse a été présentée par U. Koehler (*Ueber der Zeit und den Ursprung der Grabanlagen in Mykenæ*, dans *Athen. Mitth.* t. III, p. 1-13). Sous certaines réserves, elle est acceptée par Duemmler et Studniczka, qui se refusent à voir dans les maîtres de Mycènes des Achéens (*Athen. Mitth.*, t. XII, p. 1-24 : *Zur Herkunft der Mykenischer Kultur*).

au temps de Minos, qui les égalât en importance et en réputation. N'est-on pas autorisé, par là même, à les présenter comme les inventeurs de ce style dont les motifs les plus originaux sont empruntés au monde de la mer? Sans doute, dans ce que nous savons de leurs habitudes, il n'y a rien qui répugne à cette supposition; mais les Minyens et les Pélasges, les Ioniens et les Achéens n'ont-ils pas, comme les Cariens, vécu sur les rives des golfes et des détroits? Ont-ils moins navigué? Quand les Cariens, refoulés vers l'Orient par la pression de ces tribus, se furent concentrés dans le pays auquel ils donnèrent leur nom, ils n'y eurent ni une architecture ni une sculpture qui leur appartînt en propre. Ainsi ce peuple, lorsqu'il était comme de passage sur la côte d'Europe, y aurait créé un art incomplet sans doute et inégal, mais sincère et puissant; lorsque ensuite il se serait fixé dans une riche contrée où tout favorisait l'essor de son génie, il aurait été atteint d'une irrémédiable stérilité! Ne serait-ce pas là un bien étrange et bien inexplicable phénomène?

Ce que l'on entrevoit, c'est que les Cariens ont fait partie du mobile essaim de ces peuplades, plus ou moins parentes les unes des autres, qui, pendant plusieurs siècles, emportées dans une sorte de tourbillon, évoluèrent autour de la mer Égée, tantôt se heurtant entre elles, tantôt se réunissant par groupes pour fondre sur la Troade, la Syrie ou l'Égypte. Par la guerre et par le commerce, ces tribus se touchaient et se mêlaient assez étroitement pour que leur industrie usât à peu près partout des mêmes procédés et du même système de décor. On n'a aucune raison sérieuse de croire que les Cariens aient pris une part prépondérante à l'invention de ces procédés et à l'élaboration de ces formes; mais il est probable que, parmi les objets qui nous sont parvenus, marqués au sceau du goût de cette période, il y en a qui proviennent d'établissements cariens. On a signalé en Carie des enceintes et des tombes à coupole, que nous avons décrites ailleurs. Ces constructions ne paraissent pas remonter à une très haute antiquité; mais, dans l'appareil des murs et dans les dispositions de la tombe, comme dans l'ornementation des plaques d'argile et des vases qui y ont été recueillis, on devine l'influence persistante et comme la survivance du style mycénien.

Si les Cariens et les Phrygiens sont ainsi restés, en matière d'art, au point où les avait laissés la dissociation des éléments ethniques avec lesquels ils étaient confondus avant que se formât le corps de la nation grecque, ce n'est pas une raison pour qu'on leur attribue un

rôle d'initiative qui ne serait guère en rapport avec la médiocrité de leur génie, tel qu'il s'est manifesté dans la partie de leur existence qui appartient à l'histoire. Quant aux tribus dans les rangs de qui les Hellènes cherchaient ces héros dont les aventures enchantaient leur imagination, quant aux Éoliens, aux Achéens et aux Ioniens, ils ont, avec l'adjonction des Doriens, les tard-venus, fait preuve, dans leur développement ultérieur, d'un trop beau génie pour que l'on ne se sente pas en droit de mettre à leur compte la meilleure part du travail accompli pendant la période primitive. Ce génie a sans doute été aidé, dans ses premiers efforts, par les modèles que lui envoyaient l'Égypte et la Phénicie; mais, si ces suggestions ont facilité ses progrès, c'est bien de son propre fonds qu'il a tiré un art qui, malgré l'apparente étrangeté de ses formes et le caractère un peu barbare du luxe qu'il déploie, peut être considéré comme le premier chapitre ou plutôt comme la préface de l'art grec classique.

Arrivé au terme de cette étude, nous nous demandons si nous aurons réussi à faire partager au lecteur l'impression que nous avons éprouvée quand nous avons jadis entrepris d'apprécier les découvertes de Schliemann, impression qui est devenue bien plus forte encore lorsqu'il nous a été donné de visiter avec lui les divers théâtres de ses fouilles, puis de manier et de contempler longuement son butin. Là, occupé à suivre, avec M. Dœrpfeld, sur le roc de Tirynthe et sur celui de Mycènes, la trace partout encore visible des dispositions qu'il a relevées avec tant de soin, et, quelques jours après, penché curieusement sur les tranchées de Troie, je sentais tous ces noms des vieilles cités et des héros qui passaient pour les avoir bâties ou détruites prendre pour moi un sens et comme une solidité que rien ne m'avait préparé jusqu'alors à leur prêter. Il me semblait que je reconquérais sur l'oubli, au nom de cette Grèce que l'on a beaucoup trop rajeunie, huit siècles, dix siècles peut-être, pendant lesquels son enfance préludait déjà, par un lent et laborieux apprentissage, aux œuvres qui devaient illustrer sa jeunesse et sa maturité, huit ou dix siècles qui ont presque leur histoire, puisque, s'ils ne nous ont pas laissé de documents écrits qui nous en racontent les événements, ils nous ont transmis les monuments d'un art qui est déjà assez avancé pour que l'on y devine comment l'âme des fils de cette race d'élite était affectée dès lors par le spectacle de la nature et quelle idée elle se faisait de la beauté.

A recueillir ainsi les témoignages que rendent, dès qu'on sait les

interroger, tous ces objets où la main de l'homme a apposé l'empreinte d'une pensée et d'une volonté, mon oreille se faisait plus fine; dans les récits du chanteur épique et dans le murmure confus de tous ces contes par lesquels les tribus et les cités grecques se sont expliqué le mystère de leurs origines, je croyais distinguer, au timbre du son, maints échos fidèles des bruits de ce très lointain passé. Surpris d'avoir à reconnaître que les trouvailles récentes confirmaient, à bien des égards, les données qui m'avaient paru, jusqu'à présent, les plus suspectes, j'en venais à me demander si, lorsqu'ils acceptaient et répétaient les traditions qui avaient cours au sujet du premier âge de la Grèce, un Hérodote, un Diodore, un Pausanias n'étaient pas moins éloignés de la vérité que ne le furent les historiens sceptiques qui ne voyaient partout là que des fables, qui trouvaient dans l'*Iliade* des mythes solaires et qui auraient souri de pitié si on leur avait dit qu'il convenait peut-être de chercher, dans les mythes d'Io, de Danaos et de Cécrops, la trace de très anciennes relations établies entre le Péloponèse et la vallée du Nil.



ADDITIONS ET CORRECTIONS

P. 41. Les καταβόθρα de la Morée ont été explorés et décrits par M. Martel, l'intrépide explorateur des gouffres et des cours d'eau souterrains de nos *causses*, sous ce titre : *les Katavothres du Péloponèse*, in-8°, Delagrave, 1892 (extrait de la *Revue de géographie* de Drapeyron).

P. 47, note 1. *Au lieu de :* perfido, *lisez :* porfido.

P. 161, dans la légende de la figure 36, *au lieu de :* nord-sud-est, *lisez :* sud-est.

P. 206. M. Milchœfer ne croit pas non plus qu'il y ait de l'écriture sur les plus anciennes fusaïoles d'Hissarlik (*Deutsche Rundschau*, 1891, p. 206). M. Richard Meister croit lire un mot, *pa-ko-ri-se*, sur une fusaïole de Troie, où il serait écrit avec les caractères de l'alphabet asiatique; mais cette fusaïole a été trouvée dans la sixième couche à partir du fond, c'est-à-dire dans ce que Schliemann appelle la *ville lydienne*. Il n'y a aucune difficulté à admettre que, du temps des rois de Lydie, l'usage d'un alphabet analogue à l'alphabet cypriote fût répandu dans la Troade (*Berl. phil. Wochenschrift*, 1891, p. 642).

P. 256. Le rapport de M. Babin sur sa mission a été publié dans les *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, in-4°, 1re série, t. X, 1re partie, 1892.

P. 304, n. 2, *au lieu de :* μυκῷ, *lisez :* μυχῷ.

P. 331, l. 8, *au lieu de :* or, *lisez :* os.

P. 336, l. 26, *au lieu de :* les second, quatrième, *lisez :* les troisième, quatrième.

P. 350. M. Tsoundas (Μυκῆναι, p. 41) donne une raison spécieuse de la création de ce dallage. Appuyés contre les murs, les sièges auraient frotté du pied l'aire de béton et l'auraient usée. La pierre résistait mieux au frottement.

P. 353, l. 1, *au lieu de :* 1891, *lisez :* 1886.

P. 436. M. de Ridder, membre de l'École française d'Athènes, a exécuté, au mois de juin 1893, dans l'*île Gha*, des fouilles dont une relation détaillée sera publiée par le *Bulletin de correspondance hellénique*. Les fouilles ont mis au jour un grand édifice situé au nord de l'île, qui se compose de deux ailes reliées à

angle droit. Le premier corps de bâtiment va de l'est à l'ouest, en s'infléchissant légèrement vers le sud; il est en surplomb sur le mur de l'île. Là ce mur est épais de 2 mètres; mais, ailleurs, il atteint une épaisseur de 5m,50. Le second corps de bâtiment fait un coude, à l'est du premier, et se dirige vers le sud. La longueur de chaque aile est environ de 60 mètres et la largeur de 10. Toutes deux sont terminées, l'une à l'ouest, l'autre au sud, par deux grandes tours situées en contre-bas. A l'intérieur, la disposition, par grands couloirs, vestibules et salles d'habitation, rappelle celle du palais de Tirynthe. Les seuils sont formés des mêmes grandes dalles moulurées. Les gonds, en bronze, sont analogues. Le sol est fait d'un même enduit de chaux. Les murs s'élèvent à la même hauteur. Enfin, il y a des traces évidentes d'incendie. De grandes chaussées reliaient ce palais à la porte qui s'ouvrait au sud dans le mur de l'île. De nombreux fragments de poterie grossière concourent à prouver que l'île a été habitée d'une manière permanente (Note de M. de Ridder).

P. 437, n. 1. M. Kambanis continue dans le *Bulletin* (1893, p. 322-342) ses intéressantes études sur le dessèchement du Copaïs. Sa conclusion, c'est qu'il y faut distinguer deux époques. Endiguement, canalisation, écoulement des eaux par les *Katavothres* soigneusement entretenus, voilà ce qu'on est en droit d'attribuer aux Minyens; c'est à Cratès « le mineur » (μεταλλευτής), comme on l'appelait, qu'il conviendrait d'attribuer, vers le temps d'Alexandre, l'entreprise, qui n'a d'ailleurs jamais été achevée, d'un canal souterrain passant sous le col de *Kephalari*. Voir aussi E. Curtius, *Die Deichbauten der Minyer*, avec une carte du lac Copaïs dressée par Kaupert (*Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, 1892, p. 1181-1193).

P. 477, n. 1. M. Ardaillon, membre de l'École française, me dit que les fragments de la décoration extérieure du *Trésor d'Atrée* qui sont au Musée central d'Athènes, en pierre rouge ou verte, lui paraissent, à première vue, devoir être des basaltes qui proviendraient soit de Méthana, soit de Mélos.

P. 568. Nous avons négligé d'avertir que la cuve représentée p. 456 et 568 est la même. Dans la figure 171, la partie antérieure a été supposée brisée, pour que l'on puisse voir le décor intérieur.

P. 571. C'est encore une fosse à offrandes que M. Tsoundas croit reconnaître dans la fosse creusée en travers de la porte du tombeau de Vaphio (Μυκῆναι, p. 149).

P. 574. Les fosses des nécropoles insulaires sont en général trop petites pour que l'on ait pu y coucher des corps tout entiers, et cependant il n'y a aucune trace de crémation. Il est probable que l'on déposait dans ces fosses les os déjà dépouillés de la chair et détachés les uns des autres (Bent, *Journal*, t. V, p. 48-49).

P. 589. Sur des tombes en forme de fosse qui ont été découvertes à Éleusis, à Anticyre, près de Tirynthe et à l'acropole d'Athènes, voir Tsoundas, Μυκῆναι, p. 96, n. 1.

P. 598. Dans le caveau latéral, M. Tsoundas signale un trou au fond duquel il croit reconnaître les scellements d'une colonne qui aurait aidé à porter les plaques d'albâtre du plafond (Μυκῆναι, p. 128). Il est seul à donner ce renseignement.

P. 657. Peut-être y avait-il, dès l'époque mycénienne, un lieu de culte là où s'est élevé plus tard le célèbre temple de l'Héra argienne. M. Waldstein croit reconnaître l'emplacement de ce premier sanctuaire sur un plateau qui domine l'aire du temple postérieur et qui est soutenu par un mur cyclopéen. Il a été trouvé sur ce plateau et au-dessus du second temple beaucoup de cendres, avec des ossements d'animaux et des tessons de vases mycéniens. Ce serait des restes des sacrifices, des débris dont les uns sont demeurés en place et les autres auraient, avec le temps, glissé de la terrasse supérieure sur l'inférieure (*Excavations of the American school of Athens at the Heraion of Argos*, 1892, by Ch. Waldstein. In-4°, 20 p. et VIII pl. Ascher, Londres). Nous n'avons là qu'un rapport sommaire; il faut attendre la relation détaillée qu'annonce M. Waldstein.

P. 749. M. Max Mayer voit une pleureuse dans la statuette de bronze du Musée de Berlin (fig. 349) et dans plusieurs terres cuites qu'il en rapproche (*Jahrbuch*, 1892, p. 197).

P. 808. J'ai oublié de dire que c'est M. Brueckner qui a bien voulu me signaler l'étrange terre cuite de Rhodes (fig. 377-378). L'argile est d'un rouge brun; elle est polie par bandes; cela rappelle la plus vieille technique des vases troyens. Il y a des traces d'un blanc mat sur les yeux et les dents.

P. 853. La figure 433 a déjà été publiée figure 431, 3.

P. 881, n. 1. A la liste des bronzes mycéniens qui est donnée dans cette note, ajouter deux figurines provenant de Crète que possède le musée impérial de Vienne. Elles sont viriles et nues, avec les reins ceints de la pièce d'étoffe attachée à la ceinture. Les cheveux sont longs. M. Furtwængler m'affirme qu'elles sont de facture mycénienne. Il en a été donné des croquis dans l'*Arch. Anzeiger*, 1892, p. 48.

P. 888. M. M. Mayer (*Mykenische Beitræge*, I, *Stierfang*, dans *Jahrbuch*, 1892, p. 72-81) publie un curieux tesson de vase, trouvé à Mycènes, qu'il rapproche avec raison à la fois du gobelet I de Vaphio et de la fresque de Tirynthe. La peinture figurait une chasse au taureau sauvage; sur le morceau conservé, on voit la partie supérieure du corps d'un taureau et un chasseur que la bête a lancé en l'air. M. Mayer retrouve encore un débris d'une scène du même genre sur un fragment d'une boîte de pierre verdâtre qui semble appartenir à la même époque. Nous persistons, malgré les objections qu'il présente, à croire que, dans la fresque de Tirynthe, le peintre a voulu montrer le chasseur courant à côté du taureau, et non bondissant sur son dos ou lancé en l'air.

P. 916. D'après M. Augier, conservateur spécial de la collection Clot-bey, l'aiguière de Marseille (fig. 486) aurait été achetée par Clot-bey à Alexandrie et on la lui aurait vendue comme provenant de Tyr. Elle faisait déjà partie de la collection en 1846, quand M. Augier en a pris la charge.

P. 924. Un vase qui est entré au Musée britannique en 1889 (*Archæol. Anzeiger*, 1890, p. 99) doit ressembler beaucoup à celui de Pitané que je publie. Il est ainsi dérit : « Vase d'argile de style mycénien, avec la figure d'un grand poulpe. L'espace entre les tentacules est rempli par des chevaux, des daims, des oiseaux, des hérissons et d'autres animaux. Provenance : Calymna. »

P. 926. Nous croyons trouver une confirmation indirecte de l'hypothèse

relative aux superstitions qui se seraient attachées au poulpe dans un texte curieux qui nous avait échappé : il s'agit d'une assertion de Cléarchos de Soli rapportée par Athénée (VII, p. 317, A) : « Autrefois, à Trézène et dans les environs, dit Cléarque, il n'était permis de capturer ni le poulpe que l'on appelle *sacré*, ni le poulpe rameur; on défendait de toucher à ces animaux ainsi qu'à la tortue de mer. » Dans ce nom de *sacré* donné à une espèce de poulpe et dans cette défense religieuse, n'y aurait-il pas une trace persistante des croyances primitives dont nous avons cru trouver l'expression dans le décor du vase de Pitané ? Ce texte est cité par Karl Tuempel, dans la dissertation intitulée : *Der Mykenische Polyp und die Hydra* (*Festschrift für Iohannes Overbeck*, in-4°, 1893, Engelmann). Du même, une autre étude : *Die Muschel der Aphrodite*, dans le *Philologus*, n. S. V. 1892, p. 385-402. M. Tuempel a senti qu'il y avait un lien entre le choix de ces modèles et certaines conceptions populaires très anciennes.

P. 940, l. 20. Le musée de Neuchâtel possède des vases mycéniens, qui proviennent de tombes ouvertes à Ithaque et à Céphallénie (Von Duhn, *Heinrich Schliemann*, dans les *Neue Heidelberger Iahrbuecher*, t. I, p. 145-164, n. 10).

P. 941. Sur le résultat des dernières fouilles de Troie, faites aux frais de Mme Schliemann et avec le concours du gouvernement allemand, voir le rapport sommaire que vient de publier M. Dœrpfeld (*Die neuen Ausgrabungen in Troja*, dans *Athen. Mitth.*, t. XVIII, p. 199-205).

Ch. XII. Au moment où nous mettons sous presse ces dernières pages, nous recevons une dissertation de M. E. Reisch, intitulée : *Die Mykenische Frage* (*Verhandlungen der 42 Philologen Versammlung*, p. 97-122). Nous n'avons pu que la parcourir à la hâte; nous sommes heureux de voir que, sur tous les points esentiels, nous sommes d'accord avec M. Reisch. Il est arrivé, de son côté, à des résultats qui ne diffèrent pas des nôtres sur le caractère de la civilisation mycénienne; lui aussi il voit les ancêtres directs des Grecs dans les constructeurs des enceintes cyclopéennes de l'Argolide et des tombes à coupole de la Grèce orientale. Comme nous, M. Reisch croit que, par ses origines, l'épopée homérique remonte à la fin de la période mycénienne; il trouve dans cette épopée des allusions à des événements, à des personnages, à des créations de l'art qui appartiennent à cette période et l'on devine quelles conclusions cette observation lui suggère.



INDEX ALPHABÉTIQUE

C

D

E

J

K

L

M

N

O

P

R

S

T

U

V

W

X

Z

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

ET DES CULS-DE-LAMPE

I

PLANCHES HORS TEXTE

II

CULS-DE-LAMPE



TABLE DES FIGURES ET PLANS

INSÉRÉS DANS LE TEXTE



TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

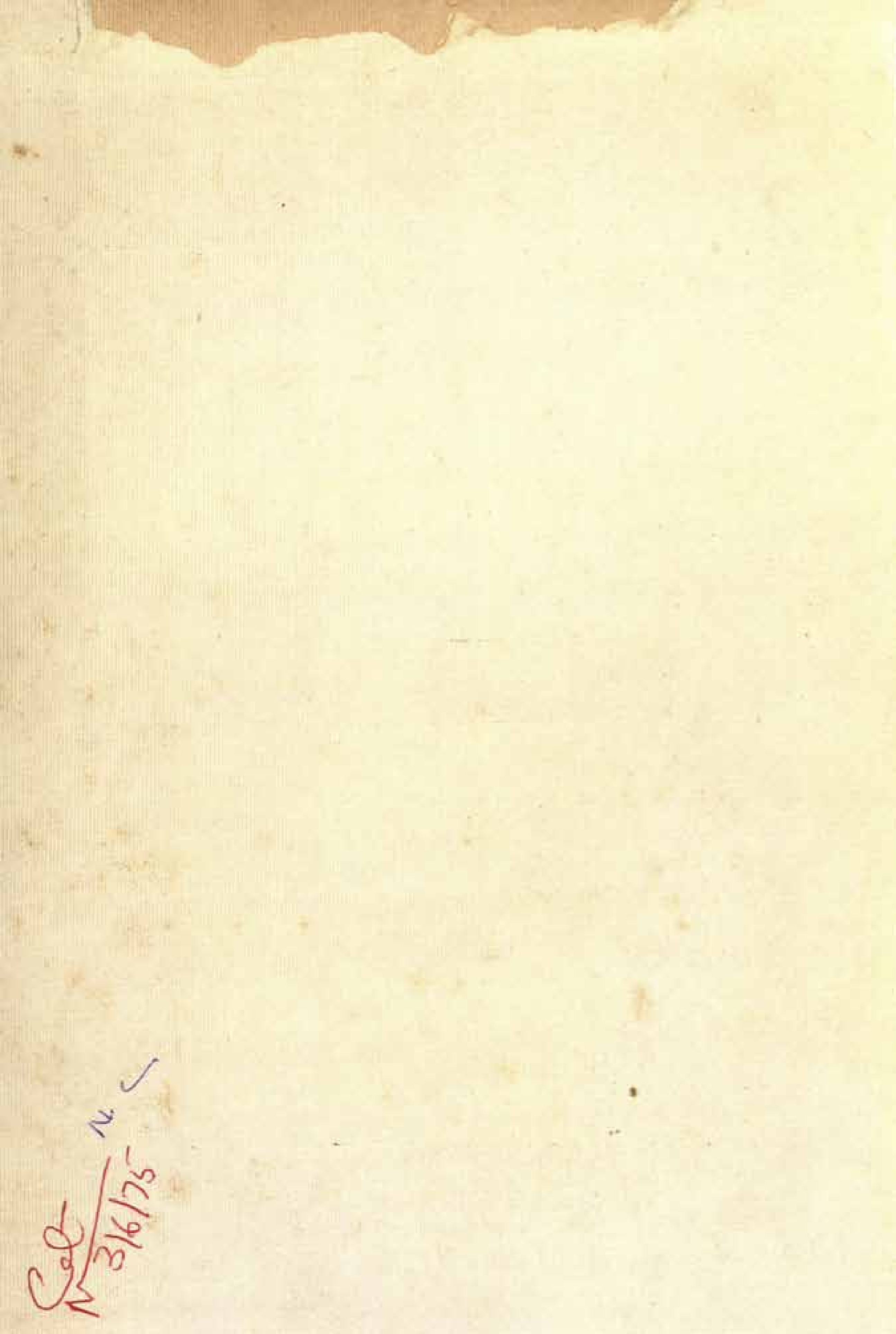
CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 27917.


3/6/75